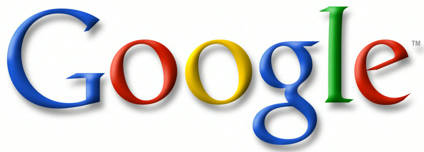
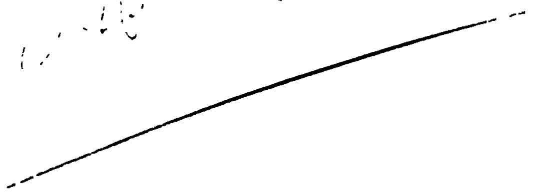

Google



Le magasin pittoresque

Édouard Charton





LE MAGASIN
PITTORESQUE

LE MAGASIN

PITTORESQUE

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE MAGASIN

PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE

1860

Prix du volume broché,	pour Paris.	6 fr.
	pour les Départements. . .	7 fr. 50
Prix du volume relié,	pour Paris.	7 fr. 50
	pour les Départements. . .	9 fr. 50

PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LX

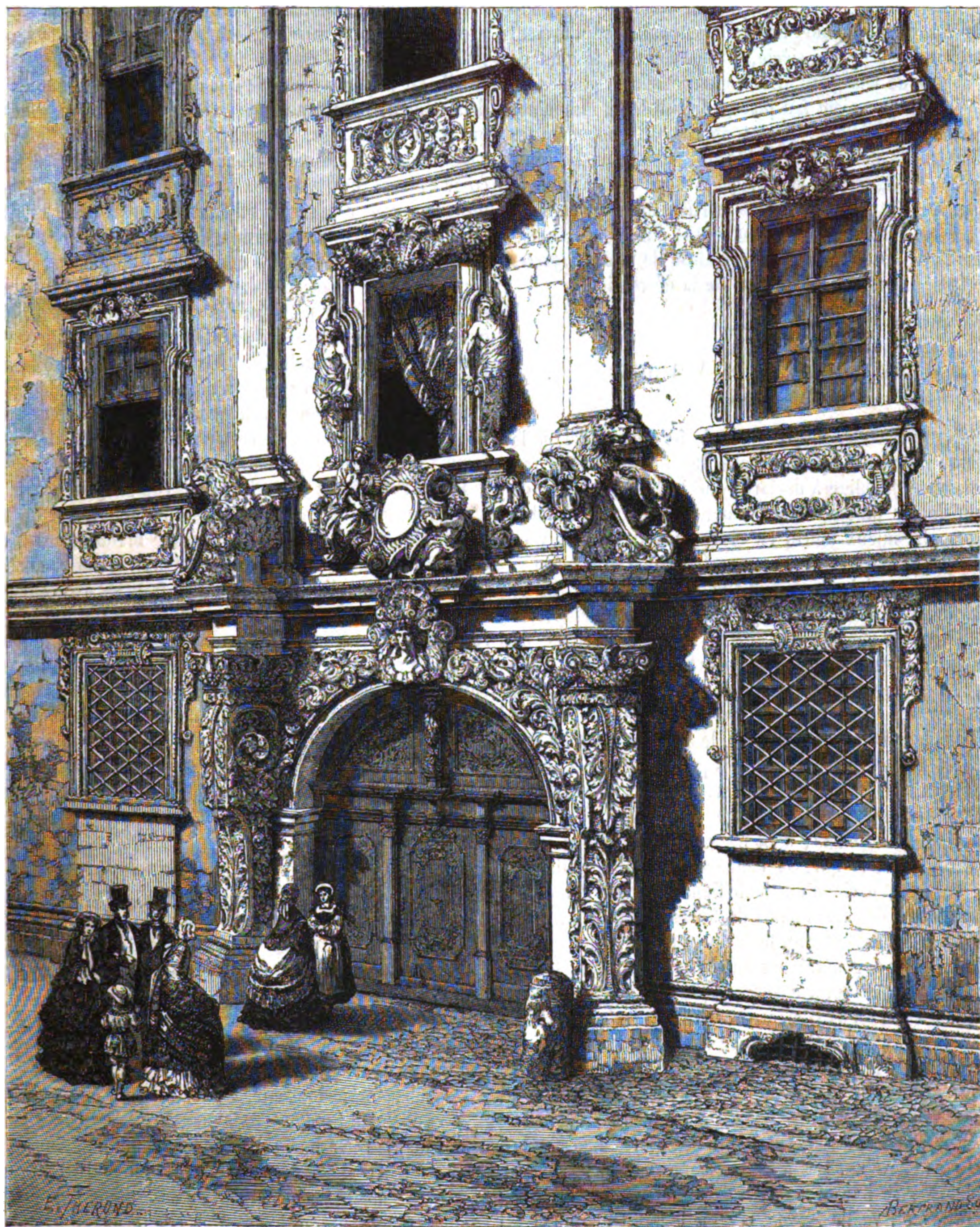

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 2 NOV 1995
OF OXFORD

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXVIIIe ANNÉE. — 1860.

UNE MAISON A BAMBERG.



Façade d'une maison dans la rue des Juifs, à Bamberg, en Bavière. — Dessin de Thérond, d'après une photographie.

La ville de Bamberg, aujourd'hui chef-lieu de l'un des cercles du royaume de Bavière, jadis siége d'un évêché souverain fondé en 1007 par Henri II, comblée des bienfaits du saint empereur et de ses successeurs, enrichie par

une longue suite de prélats qui comptaient au nombre des plus puissants princes de l'Allemagne, a gardé dans ses monuments, et même dans quelques-unes de ses habitations particulières, la trace de son ancienne splendeur. La vie nouvelle, qui commence à lui venir par le commerce et par l'industrie, n'a pas encore altéré, dans son esprit, le caractère noble, grave, un peu triste, des cités qui ont surtout vécu dans le passé.

Nous donnons ici la gravure d'une porte de maison située dans la *Judengasse* (rue des Juifs), une des rues étroites et sinueuses dont les pentes unissent les deux collines auxquelles la ville est adossée. C'est un exemple vraiment magnifique de l'architecture civile de l'Allemagne dans les premières années du siècle dernier. Nous ajouterons qu'il serait, sans doute, malaisé d'en citer beaucoup de semblables à la même époque. Les architectes allemands avaient perdu, au dix-septième siècle, le sentiment et le goût de l'art ancien de leur pays. Les constructions originales du siècle précédent avaient fait place à de lourdes et mesquines imitations de l'antique. Tantôt on copiait froidement les modèles venus de France ou d'Italie, tantôt on les surchargeait de figures et d'ornements sans composition et sans goût : c'est ce qui frappe particulièrement dans les ouvrages de Dieterlin; rarement on sut garder la mesure, comme l'architecte qui a élévé la maison de la *Judengasse*, entre la sécheresse et la frivolité de la décoration.

MA COMPAGNE DE VOYAGE.

NOUVELLE.

Médise qui voudra des chemins de fer; pour moi, je le confesse, j'aime avec passion cette façon d'aller, et la reconnaissance m'oblige à déclarer que je ne connais pas de chemin de fer plus agréable, mieux tenu, plus rapide, mieux servi, mieux fourni en élégants et commodes wagons, que le chemin de fer entre Lausanne et Genève... d'autant que je n'ai voyagé sur aucun autre.

D'ordinaire, je ne monte pas en wagon sans emporter ou un livre, ou quelque ouvrage de tricot, de crochet, de broderie; d'ordinaire aussi, je rapporte le livre sans l'avoir ouvert, l'ouvrage sans y avoir fait point ni maille. Il y a tant à voir sur le parcours de mon bien-aimé chemin de fer! Dans le lointain, au couchant, le Jura, qui tantôt s'approche et montre ses rochers, ses pentes vertes, ses sapins, tantôt s'éloigne ou se laisse masquer par une suite de collines couronnées de jolis villages; au levant, le lac, le riant et sublime Léman, dont les vents frisent et moirent les eaux bleues, et qui, se donnant des airs maritimes, coupe fièrement le ciel d'une belle ligne d'horizon; au delà, l'amphithéâtre des montagnes de Savoie, dont les neiges éternelles s'embrasent aux feux du couchant. Tout près, la ligne ferrée a pénétré hardiment au sein de ces belles propriétés, de ces gracieuses campagnes, l'ornement et l'orgueil du canton de Genève, et qui n'ont, m'a-t-on dit, de rivales qu'en Angleterre. Si ce fut pour la plus grande satisfaction des propriétaires, je ne sais; mais c'est, bien sûr, un plaisir pour le voyageur de glisser au milieu de ces pelouses veloutées, de traverser ces massifs où le frêle bouleau élève son tronc d'argent à côté des hêtres majestueux et des pins chevelus. Les arbres, au moment où le wagon les dépasse, se livrent à des valses fantastiques dont je m'amuse, moi, vieille femme, comme le ferait un enfant.

Ce n'est pas là mon seul objet d'amusement. J'aime tout, vraiment, dans le chemin de fer, jusqu'aux rugissements plaintifs et formidables, au souffle haletant et pressé du mastodonte qui nous traîne, la *jument noire,* comme l'appellent les cochers de place. Je m'amuse, aux stations, à voir ces spectateurs qui, pour la trois centième fois, contemplent avec un plaisir toujours nouveau un spectacle toujours le même : les tendres adieux aux partants, la douce bienvenue aux arrivants, les naïfs attardés qui crient aux conducteurs, au moment où le train défile : « Eh! attendez donc, je ne suis pas prêt! » La portière s'ouvre-t-elle, c'est avec un curieux intérêt que je vois monter un nouveau compagnon. Quelquefois j'ai l'agréable surprise de reconnaître un ami, une connaissance, et l'amicale causerie va son train jusqu'au moment de la séparation. Quand ce sont des étrangers que le sort enferme avec moi, je cherche, en mes rêveuses conjectures, à deviner ces énigmes humaines. Qui êtes-vous, frères inconnus? Quelles pensées s'agitent sous tes bandeaux lustrés, jeune fille? sous tes cheveux blancs, vieillard? Êtes-vous en paix avec Dieu, avec les hommes, avec vous-mêmes, ou errez-vous sans guide dans les sombres demeures du doute ou du désespoir? Quelle est la joyeuse pensée qui épanouit vos lèvres en un demi-sourire, Madame? Quel est le regret ou la douleur qui plisse votre front, Monsieur? D'où venez-vous? où vous rendez-vous? Allez-vous trouver des êtres chéris dont le cœur s'élance au-devant de vous et compte chacune des minutes qui vous rapprochent d'eux, ou fuyez-vous, mécontent, aigri, navré, des ennemis, des ingrats? Que de questions se présentent encore! et je puis, à l'ordinaire, me les adresser tout à mon aise, car généralement on cause peu en wagon. Moi, je n'ose jamais entamer l'entretien, bien que je sois dans l'âge où la timidité cesse d'être une grâce pour devenir une gaucherie. Mais si l'on m'adresse la parole, je donne volontiers la réplique. Il me semble plus humain, plus chrétien, d'échanger ensemble quelques paroles bienveillantes que de rester assis, roides et silencieux comme des portraits photographiés.

Un jour, un beau jour d'octobre, comme je revenais de Lausanne, je me trouvai à la gare en même temps qu'une jeune fille; sa petite taille, son visage arrondi, ses traits délicats, sa physionomie candide et naïve, lui donnaient l'air d'un enfant. Elle s'exprimait en français avec quelque difficulté, et avec un accent allemand fort doux, mais très-reconnaissable. Elle était complétement seule; elle s'occupait de ses petits arrangements avec un sérieux un peu inquiet, comme si elle obéissait à des instructions qui lui avaient été données et n'avait point l'habitude des voyages. La vue de cette enfant courant le monde si jeune éveilla en moi cette sympathie maternelle que Dieu a mise au cœur de toute femme, et je montai tout exprès dans le même compartiment qu'elle, afin de lui être utile si j'en trouvais l'occasion.

J'eus bientôt l'agréable surprise de voir apparaître à la portière la bonne et spirituelle physionomie du professeur A... Nous parlâmes beaucoup de nos amis communs, des nouvelles du pays; puis il descendit à M..., non sans m'avoir donné une cordiale poignée de main et m'avoir chargée de ses amitiés pour mon mari.

— Ce monsieur, me dit l'un de mes compagnons, n'est-ce pas le professeur A..., si connu par ses beaux travaux historiques?

— Lui-même, Monsieur.

A ce moment, mes regards étant tombés sur ma jeune compagne, je remarquai sur sa physionomie un mouvement de satisfaction. Dès lors elle répondit à mes petites avances avec plus d'abandon, et un sourire de confiance creusa de jolies fossettes dans ses joues. Mais elle ne me laissa entrevoir ni ce qu'elle était, ni ce qu'elle allait faire à Genève; il est vrai que je ne lui fis nullement subir cette espèce d'interrogatoire que se permettent certains voyageurs envers leurs compagnons, usurpant ainsi les fonctions de la police. Lorsque nous descendîmes de wagon, nous nous

saluâmes amicalement, puis nous nous perdîmes de vue dans la foule. On sait au milieu de quel tumulte les voyageurs regagnent leur destination; fiacres, porte-faix, omnibus dont les conducteurs crient à l'envi : « Métropole! — Hôtel des Bergues! — Hôtel garni des Postes! » Pour moi, qui n'avais à porter qu'un léger sac de nuit, j'attendis tranquillement, devant la gare, mon mari, qui devait me rejoindre là.

J'attendais depuis quelques minutes déjà, et la foule s'était dissipée, lorsque je me sentis doucement tirer par ma mantille, tandis qu'une voix un peu tremblante me disait :

— Pardon, Madame...

Je me retournai, et je vis la petite Allemande, l'air malheureux, les yeux pleins de larmes.

— Pardon, Madame; pourriez-vous me dire si Mme la duchesse de Bréhault est arrivée à Genève, et où elle demeure?

— Hélas! non, Mademoiselle. C'est chez cette dame que vous devez vous rendre?

— Oui; elle m'a engagée pour être la bonne de sa fille. On devait m'attendre à la gare, et, voyez, personne ne s'est trouvé là. Que faire?

A ce moment, mon mari apparaissait sur le haut de la rampe qui conduit vers la gare.

— Dans un instant je suis à vous, dis-je à la jeune fille.

Elle retourna vers ses effets, qu'elle avait toujours couvés du coin de l'œil tout en me parlant, et s'assit sur sa malle.

Après que mon mari m'eut expliqué les causes de son retard, je le mis en peu de mots au fait de la situation dans laquelle se trouvait ma compagne, et nous allâmes la rejoindre. Les larmes ruisselaient sur ses joues.

— O Madame, me dit-elle, donnez-moi un conseil! Puisque vous êtes l'amie d'un professeur célèbre, vous êtes une personne à qui je puis me confier. Que dois-je faire?

— D'abord, expliquez-nous, Mademoiselle, dit mon mari, comment il se fait que cette dame vous appelle chez elle sans vous donner son adresse.

Elle tira de sa poche un portefeuille, et en sortit une lettre qu'elle nous présenta. Un large cachet armorié se voyait sur l'enveloppe; pour ouvrir la lettre sans le briser, on avait soigneusement coupé le papier tout autour.

L'épître était adressée à Mme veuve Kleinvogel, au village de Lammerdorf, près de Dresde, et voici ce qu'elle contenait :

« Madame,

» D'après les renseignements qui me sont donnés sur votre fille aînée, Ida, elle entrera chez moi en qualité de bonne d'enfant. Qu'elle s'arrange pour être le 15 octobre à Genève, où je me rends. Qu'elle arrive par l'avant-dernier convoi du soir; une personne de confiance l'attendra à la gare. ANNE DE BRÉHAULT.

» *P.-S.* Veuillez avancer les frais de voyage; je les lui rembourserai à son arrivée. »

— Et qui est cette personne de confiance? La connaissez-vous de vue?

— Nullement, Monsieur; je ne sais pas même si c'est un homme ou une femme. Je ne connais pas non plus la duchesse. Elle voulait pour son enfant une bonne qui parlât le pur saxon. Comme elle avait connu aux eaux de Baden M. le comte de Windkopf, elle lui a écrit pour qu'il lui en procurât une; M. le comte, qui savait que je cherchais une place, a fait venir ma mère pour lui en parler; ma mère a envoyé à Mme la duchesse une lettre qu'il a apostillée, et vous venez de lire la réponse que nous avons reçue.

— Et c'est là-dessus que vous êtes partie? Pauvre enfant!... Écoutez, vous laisserez votre malle en dépôt ici, où elle est en parfaite sûreté; puis ma femme vous emmènera chez elle. Je vais donner mon adresse à l'un des employés du chemin de fer, et si la personne de confiance se présente, on nous l'enverra. Si cette mystérieuse duchesse est à Genève, je saurai bien la découvrir; et si elle n'y est pas encore, je m'arrangerai de manière à être tout de suite informé de son arrivée. Allons, ma chère demoiselle, courage, ne pleurez pas; vous verrez que tout ira bien.

J'étais charmée, mais non surprise, de voir mon bon mari prendre si vite fait et cause pour la pauvre petite abandonnée. Elle nous regardait tour à tour avec une gratitude étonnée et timide.

— Je n'ose accepter; ce serait si indiscret! Vous donner tout cet embarras, toute cette peine, moi, une étrangère!

— Il faut bien que vous acceptiez. Croyez-vous que nous allons vous laisser là toute seule devant cette gare, ou vous envoyer dans la première auberge venue? En route, Mesdames; vite, à la maison; je vous rejoindrai sous peu.

Quand nous fûmes arrivées chez moi, ma fidèle Marguerite, après avoir regardé avec quelque curiosité l'hôte que j'amenais, nous servit le thé. Je fis ôter à Ida son chapeau, et, en voyant de plus près cette physionomie si honnête, ce regard si pur, je me félicitai de m'être trouvée là tout à propos pour la protéger.

Mon mari rentra. Il s'était assuré que nul des hôtels de Genève n'avait l'honneur de loger Mme la duchesse de Bréhault, que nul passe-port sous ce nom n'avait été déposé en chancellerie.

— Rassurez-vous, dit-il à Ida, dont la figure peignait la consternation et l'effroi. Nous vous garderons ici jusqu'à ce que nous puissions vous remettre en mains sûres, n'est-ce pas, Henriette?

Je fis un signe d'assentiment, et j'emmenai Ida dans une petite chambre destinée aux amis en passage.

— Si vous le permettez, dit-elle, je vais écrire à ma mère.

Elle reparut bientôt, et nous fit lire sa lettre. Après avoir brièvement rendu compte à sa mère de son voyage, et l'avoir assurée qu'elle avait suivi ses directions de point en point, elle ajoutait :

« Mme de Bréhault n'est pas encore à Genève; mais je suis, en attendant, chez M. le professeur F..., qui a, ainsi que sa femme, mille bontés pour moi. Ce sont des amis de M. A..., qui était à l'Université de Halle avec papa, et qui lui a envoyé un de ses ouvrages.

— Trouvez-vous, nous demanda-t-elle, que je dise assez la vérité comme cela? C'est que, voyez-vous, maman n'est pas du tout bien portante, et si elle savait exactement de quelle manière les choses se sont passées, elle serait très-inquiète, et cela lui ferait beaucoup de mal.

Nous approuvâmes la lettre; mon mari la mit à la poste. Il passa en même temps à la gare; mais le dernier convoi était arrivé, et personne ne s'était présenté pour réclamer Mlle Ida Kleinvogel.

Les jours suivants, mêmes démarches, même résultat. Nous nous efforcions de distraire la jeune fille de ses inquiétudes; nous la fîmes causer, et nous apprîmes sa triste et simple histoire.

Son père, né de parents peu aisés, auxquels ses études avaient coûté de grands sacrifices, s'était marié avec une femme aussi peu riche que lui. Sur les minces émoluments d'un pasteur de campagne, il avait dû élever huit enfants; de plus, il avait soutenu ses parents dans leur vieillesse. Il était mort récemment, après une maladie longue et douloureuse qui avait épuisé toutes leurs ressources. La veuve avait obtenu une petite pension; mais, avec quelque économie qu'elle vécût, cette somme ne lui permettait pas

d'entretenir sa famille. Deux des garçons avaient obtenu des bourses dans un collége. Ida, étant l'aînée, avait dû songer à quitter la maison. Cela faisait une bouche de moins et de l'argent de plus, disait-elle.

Bien qu'elle parlât avec la plus grande simplicité et sans le moindre étalage de sentiment, il était aisé de voir avec quel déchirement de cœur elle avait quitté cette famille où les chagrins et les soucis avaient resserré l'union et l'amour.

— Nous avons été bien éprouvés, disait-elle; mais comme Dieu a toujours adouci nos maux! Quels bienfaiteurs excellents il nous a envoyés! de quelles délicates attentions nous avons été entourés! Je ne sais ce que nous serions devenus si plusieurs amis ne nous avaient d'eux-mêmes prêté de l'argent sans intérêt. Les anciens paroissiens de mon père nous ont fait accepter presque de force des provisions de toute sorte, de la farine, des pommes de terre, des fruits secs, des salaisons. Croiriez-vous que, lorsque les femmes ont appris que je devais aller en place, elles ont prélevé sur leurs plus belles pièces de toile de lin de quoi me faire un joli petit trousseau, et me l'ont apporté, tout cousu, dans une corbeille garnie de fleurs? M. de Windkopf ne m'a-t-il pas avancé l'argent du voyage? Sa femme ne m'a-t-elle pas donné une belle robe de soie noire, ma seule robe de soie? On me dit qu'il y a tant de mal et de méchanceté en ce monde : peut-être; mais il y a beaucoup de bons cœurs, et il y en a partout. Vous, Madame et Monsieur, quelle bonté à vous de vous intéresser à une inconnue, de l'assister dans sa détresse, au moment où, après ce long voyage heureusement accompli, elle faisait naufrage au port!

— Vous m'avez intéressée dès que je vous ai vue, Ida; mais vous vous êtes d'abord montrée bien réservée!

— Maman m'avait expressément recommandé d'être très-peu communicative, de ne pas conter mes affaires en voyage, de ne pas me lier avec mes compagnons de route. Il m'en a coûté de me conformer à ses instructions, Madame, quand j'ai rencontré votre regard si maternel; certain instinct me disait de me mettre sous votre protection : il ne me trompait pas.

Tout en causant avec Ida, nous découvrions que son éducation avait été fort soignée, qu'elle avait des connaissances variées et assez étendues, qu'elle était musicienne, qu'elle dessinait, sans parler de son incomparable adresse aux ouvrages de main. Nous lui exprimâmes notre surprise de ce qu'elle avait accepté un emploi subalterne, au lieu de chercher une place d'institutrice.

— Sans doute, nous dit-elle, j'aurais préféré une place où j'aurais gagné davantage, où j'aurais pu employer ce que mon pauvre père s'est donné tant de peine à m'enseigner. Mais je n'avais pas le choix; il fallait prendre ce qui se présentait. Les recherches auraient pu durer longtemps. Je ne veux pas dire que mon jeune orgueil ne se soit pas révolté contre cette espèce de servitude; mais ma mère m'a fait comprendre qu'une bonne d'enfant, dans son humble sphère, pouvait se rendre très-utile : les impressions qu'un enfant reçoit dans les premières années sont si vives, si durables! Jeter dans une jeune âme les semences du bien, conduire vers le Sauveur ces chères petites créatures, être pour elles, si je puis, ce que ma mère a été pour moi, cette idée m'a déterminée à ne pas résister plus longtemps.

Mais, pour qu'Ida pût mettre ses bonnes intentions en pratique, il fallait retrouver l'enfant dont elle devait être la bonne, et les jours s'écoulaient sans apporter aucune nouvelle de cette duchesse. Nous n'étions pas restés inactifs. Ida avait écrit à son tuteur pour avoir son avis, tout en lui demandant de ne rien dire encore à sa mère. A la prière de la jeune fille, nous avions fait quelques démarches pour lui procurer une autre place; nous avions écrit au professeur A... pour l'intéresser à la fille de son ancien condisciple. Nous désirions réussir, et pourtant nous aurions voulu garder encore la chère enfant sous notre toit. Nous n'avions pas encore rencontré une plus gracieuse personnification des attributs féminins par excellence : l'exquise propreté, le don d'arrangement et d'élégance presque féerique, le tact, la prévenance qui oblige sans fatiguer, l'activité sans bruit, le pas léger, les mouvements agiles et doux. Comme le tricot, la broderie, s'allongeaient magiquement sous ces petites mains, aussi frais, aussi éclatants de blancheur ou de coloris que le lis ou la rose qui vient de s'entr'ouvrir! Ces mêmes petites mains savaient pétrir, façonner, mitonner d'appétissantes friandises qui trouvaient en Marguerite une admiratrice un peu jalouse, et en mon mari un appréciateur intelligent. Le soir, quand venait notre heure favorite d'entre chien et loup, à notre demande, elle se mettait au piano; elle nous jouait quelque valse ou quelque marche, avec ce sentiment du rhythme qui n'appartient qu'aux races artistes; elle nous chantait quelque *lied* de sa voix riche et pure, et nous disions tout bas : Kleinvogel (¹), Kleinvogel, triste sera le jour où tu t'envoleras loin de nous!

La suite à la prochaine livraison.

Hier on a appris un fait d'histoire ou de science : aujourd'hui l'on a rencontré une personne ou lu un auteur qui l'ignore; on s'étonne de cette ignorance, on s'en indigne, on s'empresse de la signaler autour de soi à grand bruit : oubli, faiblesse, orgueil, trop souvent mauvaise foi et ostentation ridicule! Il serait bon que quelqu'un osât nous dire alors : « Depuis quand le savez-vous? » Soyons simples et indulgents; rappelons-nous que tout notre savoir est un bien petit trésor en regard de tout ce que nous ne saurons jamais. Notre voisin, quel qu'il soit, aurait bien des choses à nous apprendre.

L'ALMANACH DE MOORE.

Au dernier siècle, l'Almanach astrologique et prophétique de Moore (*Moore's astrological prophecying Almanack*) se vendit, pendant un assez grand nombre d'années, au nombre de près de 500 000 exemplaires (moyennement, de 420 000 à 480 000). On fit honte aux éditeurs des absurdités et des mensonges qu'ils répandaient ainsi dans le public. Pendant deux ou trois ans, les éditeurs supprimèrent les prédictions, et, par ce fait seul, la vente fut réduite de moitié. Un nommé Wright, d'Eaton, près de Woolstrope, profita de la circonstance en publiant un autre Almanach prophétique qui eut bientôt 60 000 acheteurs. Les éditeurs de l'Almanach de Moore s'adressèrent alors à un nommé Andrewes, de Royston, né à Woolstrope, pour avoir des prophéties, et ils retrouvèrent leur ancien succès. Aujourd'hui, plusieurs journaux atteignent, à Londres, des chiffres prodigieux d'abonnés sans qu'il leur soit besoin de recourir à de si tristes moyens de popularité.

LES BULLES DE SAVON.

Tu vois ces enfants, ami lecteur. Ils quittent leurs jeux ordinaires pour atteindre ces bulles légères et brillantes. Ils espèrent trouver là mille plaisirs inconnus. Dans leur

(¹) Petit oiseau.

précipitation, ils se renversent et foulent leurs jouets aux pieds. Lorsqu'ils y reviendront tout à l'heure, peut-être ces jouets seront en morceaux.

N'agis pas comme ces enfants, ami lecteur. Ne quitte pas les vrais biens que tu peux avoir pour les brillantes promesses des honneurs ou de la fortune. Crains, lorsque tu en auras senti la vanité, de ne plus retrouver, si tu veux y revenir, l'amitié méconnue ou l'affection froissée. Pense



Les Bulles de savon. — Composition et dessin d'Eugène Froment.

que la bulle de savon n'est qu'apparence, et jouis de la réalité que tu as autour de toi.

DE QUELQUES PROGRÈS A FAIRE

DANS LES SCIENCES, L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE.

On connaît les derniers mots de l'illustre astronome Laplace : « Ce que nous savons est peu de chose; ce que nous ignorons est immense. » Dans cette immensité, on peut signaler à toute époque certains points que les esprits inventeurs doivent se proposer plus particulièrement comme but prochain de leurs investigations.

Mathématiques. — Les mathématiques marchent toujours en avant des autres sciences, parce qu'elles ne font jamais aucun pas en arrière. Il est toujours facile de constater si une proposition nouvelle est vraie ou fausse. Des problèmes très-difficiles sont depuis longtemps proposés aux mathématiciens; il serait inutile d'en parler ici, même pour en donner les énoncés. Les initiés, qui seuls les comprendraient, savent où on les trouve (1). Nous dirons seulement qu'au nombre de ces problèmes ne se trouvent pas la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel et quelques autres, par la raison que depuis longtemps on a surabondamment prouvé que ces problèmes seront toujours insolubles, même quand toutes les lois de l'univers seraient

(1) Exemple, le théorème de Fermat, mis plusieurs fois au concours par l'Académie des sciences pour le grand prix de mathématiques : « Trouver toutes les solutions en nombres entiers et positifs de l'équation $x^n + y^n = z^n$, ou prouver qu'elle n'en a pas. »

changées : ils sont absurdes de leur nature. Si quelqu'un s'occupe de résoudre ces problèmes, on peut dire hardiment que c'est un homme étranger aux saines notions des mathématiques élémentaires. Nous avons déjà parlé de ces questions chimériques (t. Ier, p. 114, et t. XIII, p. 262).

Astronomie. — Pour l'astronomie, qui consiste principalement dans l'application des mathématiques à l'étude des phénomènes célestes, il faut surtout désirer des instruments plus puissants que les plus grands télescopes actuels. Déjà M. Léon Foucault a fait entrer la construction de ces instruments dans une voie nouvelle, en remplaçant les miroirs de bronze par des miroirs de verre argentés qui donnent des images bien plus parfaites et qui pourront recevoir de grandes dimensions.

Mécanique; Forces motrices; Chemins de fer; Aérostats. — En mécanique, il est surtout désirable de réaliser un moteur, c'est-à-dire une source de mouvement, plus économique que la machine à vapeur et d'un poids moins considérable.

Nous avons entendu dire : Quoi de plus économique comme force motrice que l'eau ou le vent? — Les roues hydrauliques et les moulins à vent sont, en effet, des machines assez peu coûteuses, dont l'entretien est presque nul, puisqu'elles ne brûlent pas de charbon. Mais leur action est toujours irrégulière et fort souvent insuffisante, de sorte que les grandes usines qui utilisent les chutes d'eau ne peuvent plus aujourd'hui se passer de machine à vapeur.

Puis, la force de l'eau et celle du vent ne peuvent être transportées là où on veut les employer. La machine à vapeur se déplace (locomotives et locomobiles); mais la machine dépense une grande partie du travail à se traîner elle-même.

Le fameux problème de la direction des aérostats n'est pas une chimère. On peut espérer de le résoudre; mais ce ne sera jamais qu'à la condition de trouver d'abord un moteur bien plus puissant, à poids égal, que la machine à vapeur. Aussi longtemps qu'on n'aura point fait cette découverte, il sera parfaitement inutile de s'épuiser en combinaisons d'hélices, de roues, d'ailes, etc., destinées à faire mouvoir le ballon; un quelconque de ces organes suffirait si l'on pouvait le mettre en jeu avec un moteur suffisamment léger et en même temps très-puissant. Les oiseaux satisfont pleinement à ces deux conditions; il serait moins déraisonnable de proposer d'atteler à un ballon une troupe d'oiseaux bien dressés que d'y installer une machine à vapeur.

On avait proposé les moteurs électro-magnétiques pour diriger les aérostats; mais ils sont beaucoup plus coûteux, à égalité de travail, que les machines à vapeur, et d'ailleurs leur poids est aussi beaucoup trop considérable.

Pour mieux faire comprendre l'importance de la découverte d'un moteur économique, nous rappellerons ici comment on évalue le travail d'une machine.

Supposons qu'un poids de 75 kilogrammes soit suspendu dans un puits à l'aide d'une corde. Si cette corde passe sur une poulie et si on y attèle un cheval, il est clair que le cheval en marchant fera monter le poids.

Or, en faisant des expériences sur les plus forts chevaux de brasserie anglais, on a trouvé qu'un cheval de cette espèce peut élever un poids de 75 kilogrammes à un mètre de hauteur en une seconde.

Ce travail constitue, comme nous l'avons déjà indiqué ailleurs, ce que l'on appelle un cheval de force ou un *cheval-vapeur*. Il représente le double du travail d'un cheval de trait.

Si un moteur quelconque, une machine à vapeur par exemple, peut élever un poids de 7 500 kilogrammes à un mètre en une seconde, on dira que cette machine est de la force de 100 chevaux-vapeur ou de 200 chevaux ordinaires. La machine pourrait être remplacée par 200 chevaux de trait, mais seulement pour un temps limité; il faudrait bientôt remplacer les chevaux fatigués par d'autres tenus en réserve, tandis que la machine travaille constamment sans se fatiguer.

La seule nécessité de relayer des chevaux employés à exécuter un travail pénible suffirait pour rendre ce travail impossible à exécuter.

C'est ce qui arriva, vers 1825, dans une mine de sel du département de la Meurthe, envahie par les eaux. Pour épuiser ces eaux, vingt-quatre chevaux étaient constamment attelés à un manége. Ils devaient exercer des efforts tellement énergiques qu'ils ne pouvaient travailler chacun qu'une heure par jour, et que plus d'un cheval tomba mort pendant le travail. Il fallait donc entretenir constamment 576 chevaux pour relais! Aussi on fut bientôt obligé de renoncer à l'exploitation.

Une machine à vapeur de la force de 20 chevaux-vapeur aurait largement suffi pour épuiser la mine.

A Paris, le travail d'une machine à vapeur coûte environ six fois moins que le même travail exécuté par un cheval.

Les machines les plus perfectionnées ne brûlent par heure et par cheval-vapeur qu'un kilogramme et demi de houille de bonne qualité, et même certaines machines à haute pression se tiennent au-dessous de cette limite.

Quant au prix d'achat de la machine, il est, à égalité de force, bien inférieur au prix d'achat d'un cheval. Ajoutons enfin qu'une vieille machine hors de service a toujours plus de valeur qu'un vieux cheval.

De tous les moteurs animés dont nous pouvons disposer, l'homme est le plus léger eu égard au travail qu'il produit. Mais sous ce rapport il est bien inférieur aux oiseaux.

Un oiseau peut, en déployant les ailes, produire un travail quatre-vingts fois aussi grand que celui d'un homme qui serait réduit au poids de cet oiseau. Autrement dit, si nous supposons des oiseaux en nombre tel que leur poids total soit égal au poids d'un homme, ils pourront produire tous ensemble quatre-vingts fois autant de travail que l'homme.

Il faudrait donc trouver un moteur économique et en même temps très-léger relativement au travail développé. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la question de la direction des aérostats deviendrait alors facile à résoudre.

La suite à une autre livraison.

SUR L'HARMONIE DES SPHÈRES CÉLESTES.

Voyez tome XXVII, 1859, page 327.

LETTRE AU RÉDACTEUR.

Monsieur, puis-je me plaindre de l'honneur que vous avez fait à un fragment de ma correspondance en lui donnant place dans votre excellent recueil? Je regrette cependant que vous l'ayez envoyé à l'impression sans m'en prévenir. Il s'y est glissé, en effet, une inexactitude dont je ne voudrais rendre coupable que le courant de la plume, *lapsus calami*. Il y est dit que la tierce résulte de l'accord de deux cordes dont l'une exécute trois vibrations dans le même temps où l'autre n'en fait qu'une; ce rapport ne donnerait pas la tierce, mais bien l'accord entre l'*ut* et le *sol* de l'octave suivante : la tierce majeure est l'accord entre l'*ut* et le *mi* de la même octave; dans le même temps où la corde de l'*ut* fait quatre vibrations, celle du *mi* en fait cinq; ce qui est bien différent du rapport plus simple auquel j'avais fait allusion. Veuillez donc rectifier une faute qui n'a pu échapper à l'impression que par un excès de confiance de votre part, comme d'inattention de la mienne.

Je ne suis pas sûr non plus d'avoir donné assez de netteté, pour la communiquer au public, à la thèse que je vous proposais en réponse à la question sur laquelle il vous avait plu de me consulter, savoir : si les harmonies célestes de Platon ne sont effectivement qu'une chimère, ainsi que le savant M. Babinet, à un point de vue juste, mais à mon sens trop rigoureux, venait de l'établir dans un de ses intéressants articles de la *Revue des Deux Mondes*. Je vous représentais, contre la critique de ce physicien, qu'un philosophe pouvait très-bien donner le nom de musique, non pas aux sons que perçoivent effectivement nos oreilles, mais aux mouvements primitifs, qui, dans certaines circonstances, deviennent pour nos organes le principe de cette sensation, l'harmonie étant considérée tout simplement, à ce point de vue, comme un rapport entre des mouvements périodiques. Ainsi, deux cordes dont l'une exécuterait, par exemple, 100 vibrations par minute, tandis que l'autre n'en exécuterait que 50, produiraient virtuellement l'octave tout aussi bien que deux cordes dont la première ferait 10 000 vibrations par minute, la seconde n'en faisant que 5 000, bien que dans le premier cas la vivacité du mouvement vibratoire fût trop faible pour ébranler nos organes au point de leur causer la sensation du son ; et de même, ces deux dernières cordes, lors même qu'on les ferait vibrer sous la machine pneumatique, où l'absence de l'air rendrait impossible la production du son, ne continueraient pas moins à donner l'octave par le seul fait du rapport de leurs mouvements. En ce sens, une certaine musique, philosophique si vous le voulez, existerait donc par elle-même dès qu'existeraient des mouvements dans les proportions nécessaires pour l'harmonie, et quand même il n'y aurait à portée ni atmosphère pour la propager, ni oreilles capables d'en recevoir l'impression, c'est-à-dire dans un silence véritable.

Dès que l'on consent à ces données, la théorie des harmonies célestes devient toute coulante. Mettons-nous, en effet, au point de vue du Créateur, pour lequel 10 000 ans ne sont pas tant qu'une minute pour nous, et jetons les yeux sur notre système planétaire : nous voyons dès lors les astres qui le composent, non plus dans l'accomplissement de ces révolutions périodiques qui nous semblent si vastes, mais livrés au contraire à un mouvement vibratoire précipité; ils sont dans une condition tout à fait analogue à celle des cordes instrumentales, car les molécules dont ils se composent exécutent pareillement des mouvements périodiques de va-et-vient parfaitement isochrones. Chacune de leurs vibrations, que l'astronomie nomme les années, est de même durée que toutes celles qui l'ont précédée ou qui doivent la suivre, exactement comme pour une corde en mouvement; et s'il y a d'un astre à l'autre une proportion régulière entre les durées, il y a accord et partant musique philosophique. Ainsi, l'année de Jupiter étant sensiblement égale à 12 fois l'année de la Terre, dans le même temps où Jupiter exécute 10 000 vibrations la Terre en exécute 120 000 ; or, si deux cordes qui vibrent en même temps donnent, l'une 10 000 vibrations, tandis que l'autre en donne 120 000, la première nous fait entendre l'*ut*, tandis que la seconde nous fait entendre le *sol* de la troisième octave en dessous. Tel serait donc l'intervalle musical qui existerait entre Jupiter et la Terre. De même, l'année de la Terre étant les $^{15}/_{8}$ de l'année de Mars, il s'ensuit que la Terre fait 15 vibrations tandis que Mars en fait 8, ce qui est justement le rapport qui existe entre le *si* et l'*ut* de la même octave. Les années de Mars, comparées à celles de Mercure, donnent le rapport de 1 à 8, identique à l'intervalle de trois octaves. Celles de Mercure, comparées à celles de Vénus, donnent le rapport de $^{18}/_{7}$, égal à l'intervalle entre l'*ut* et le *ré* de l'octave au-dessous.

On pourrait continuer sans difficulté ces rapprochements, qui font de notre système planétaire un immense clavier dont les harmonies remplissent l'espace et les siècles. Mais je me borne à remarquer, comme principe général, que s'il existe un rapport régulier quelconque entre les diverses distances des planètes au soleil, il y a nécessairement un rapport régulier entre les durées de leurs révolutions, que je nomme ici leurs vibrations, et que, par conséquent, il résulte de l'ensemble de leurs mouvements une harmonie véritable quoique muette. Or, la régularité des distances est incontestable, et vous avez vous-même, Monsieur, attiré déjà plusieurs fois l'attention de vos lecteurs sur cet intéressant objet; et de la régularité des distances suit la régularité des révolutions, en vertu de la belle loi de Képler : « Que les carrés des révolutions sont dans le même rapport que les cubes des distances. »

En résumé, les cordes de nos instruments ne sont qu'un procédé mécanique pour avoir sous notre main des points matériels exécutant, à notre volonté, des vibrations isochrones dans un rapport déterminé de durée les unes à l'égard des autres. Si, au lieu de cordes, nous avions de petits globules suspendus en l'air, comme les planètes le sont dans l'espace, et pouvant à notre gré exécuter les mêmes vibrations que les cordes, nous produirions avec ces globules les mêmes harmonies que nous produisons avec les cordes; en supposant que la vitesse des mouvements vînt à se ralentir, si les rapports entre ces divers mouvements demeuraient cependant les mêmes, les mêmes harmonies ne subsisteraient pas moins virtuellement, lors même que nos organes auditifs, trop grossiers pour s'ébranler sous une impulsion qui ne serait plus assez vive, ne les percevraient plus; et, d'autre part, les harmonies subsisteraient encore, lors même qu'on viendrait à enlever l'air au milieu duquel les globules seraient en mouvement, bien que ce fût leur ôter tout moyen d'agir sur nos oreilles. L'histoire de ces globules, au point de vue musical, est tout à fait la même que celle des astres. Aussi peut-on présenter également la comparaison sous un autre aspect en mettant dans le ciel, à la place des astres, des cordes immenses qui accompliraient les mêmes révolutions; puis en précipitant successivement la vitesse de ces cordes, sans rien changer aux proportions de durée, jusqu'à ce que la plus lente des cordes, celle de Neptune, fît au moins 32 révolutions par seconde, minimum nécessaire pour l'ébranlement de nos organes, et en développant en même temps notre atmosphère jusqu'à ce qu'elle en vînt à remplir toute l'étendue de l'espace planétaire, il est incontestable que nous entendrions alors, et dans un terrible grandiose, la musique céleste, et cependant rien ne serait changé à l'ordre actuel que des circonstances contingentes. Sans doute, les accords de cette sublime musique seraient même encore plus composés et partant plus admirables que je ne viens de l'indiquer, car les révolutions des étoiles doivent évidemment s'ajouter, en se combinant avec elles, aux révolutions secondaires des comètes et des planètes.

On peut sans doute critiquer cette thèse, qui, au premier abord, semble en effet paradoxale, puisqu'elle consiste à dire que le son est accidentel et non pas essentiel à la musique, et que l'harmonie appartient à notre esprit qui en calcule les principes, avant même d'appartenir à notre oreille qui n'en perçoit les rapports que d'une manière confuse; mais du moins, Monsieur, avec les explications dans lesquelles je viens d'entrer, paraîtra-t-elle peut-être plus intelligible que dans l'indication sommaire dont vous aviez bien voulu faire communication à vos lecteurs dans une livraison de votre précédent volume que je viens de recevoir.

Agréez, etc.

PONT DE L'ALMA.

A la fin du mois d'octobre 1854, il fut décidé qu'un pont serait construit sur la Seine, en face de l'avenue Montaigne, et qu'afin de perpétuer le souvenir de la bataille de l'Alma il en porterait le nom : ce pont fut livré au public le 15 août 1855. Il est composé de trois arches en forme de demi-ellipse, et se terminant vers les têtes par des voussures du même genre que celles du pont de Neuilly par Perronet. L'arche du milieu a 43 mètres de largeur sur 8^m,85 de hauteur au-dessus de l'étiage; les deux autres ont 38^m,50 sur 7^m,70.

La largeur totale du pont est de vingt mètres, dont la chaussée occupe 12 mètres et les trottoirs 4 mètres chacun.

Les parapets, comme ceux du pont de la Concorde, sont composés de balustres.

Quatre statues, dont deux sont reproduites par notre





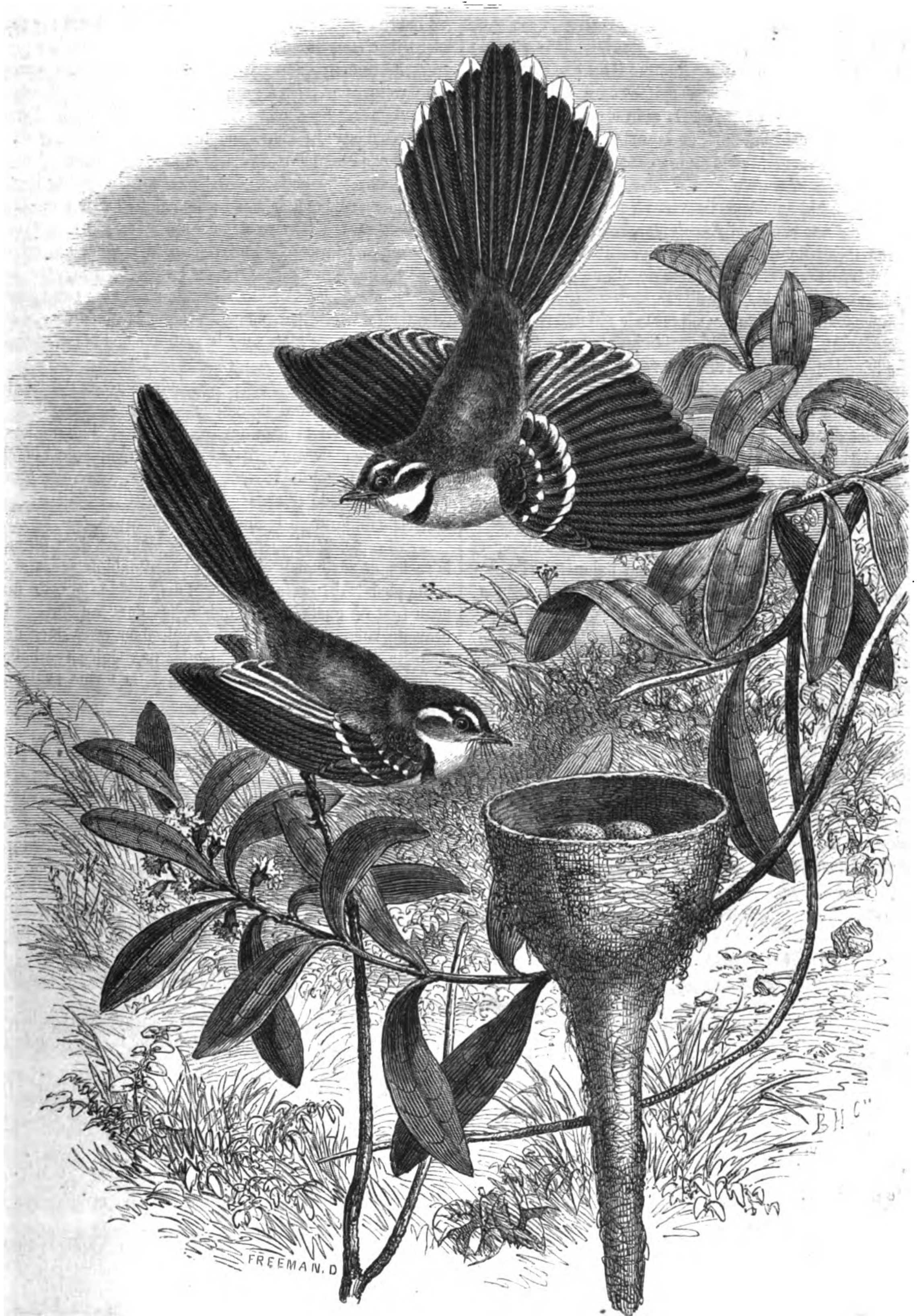
Sculptures du pont de l'Alma. — Dessin de Thérond.

dessin, décorent les avant et les arrière-becs des piles de l'arche du milieu. C'est M. Diebolt qui a sculpté le zouave et le soldat de la ligne; l'artilleur et le chasseur à pied sont l'œuvre de M. Arnaud. Chacune de ces statues a coûté 18 500 francs.

La dépense de construction du pont proprement dit, qui excède deux millions de francs, a été partagée par moitié entre l'État et la ville de Paris.

LE RHIPIDURA ALBISCAPA

EN AUSTRALIE.



Rhipidura albiscapa, oiseau d'Australie. — Dessin de Freeman, d'après Gould.

Les deux mots *Rhipidura albiscapa* désignent un oiseau qui a une queue en forme d'éventail avec les tiges ou *scapes* des plumes blanches. — Le genre *Rhipidura* avait d'abord été improprement classé parmi les hochequeues;

il est mieux à sa place parmi les *Muscicapidæ* ou gobe-mouches.

On trouve plusieurs espèces de ce genre dans l'Inde et l'archipel Indien, la Nouvelle-Guinée, la Polynésie, l'Australie, et sur la terre de Van-Diemen ou Tasmanie. M. John Gould (¹) fait connaître six espèces de *Rhipidura* observées dans ces deux derniers pays (²).

Le *Rhipidura albiscapa*, que l'on a aussi appelé *Flabellifera*, est de la grosseur d'une linotte. Il est peu farouche : quelquefois il poursuit les insectes jusque dans l'intérieur des maisons voisines des bois. On peut s'avancer fort près de lui lorsqu'il est posé sur une branche d'arbre sans qu'il en paraisse effrayé, à moins que ce ne soit dans le temps où il veille sur sa couvée.

Il fait son nid en forme de verre à pied, avec l'écorce intérieure d'une espèce d'*Eucalyptus*, soigneusement doublée de duvet de fougère et de tiges de mousse fleurie entrelacées. L'extérieur est couvert d'une sorte de gaze très-fine composée de toiles d'araignées.

L'arbuste dont la branche supporte le nid que représente notre gravure est le *Culcitium Salicinum*.

La femelle ne pond que deux œufs, dont le fond est blanc et légèrement tacheté de petits points bruns olivâtres.

Le plus ordinairement ces oiseaux vivent par couples; cependant on en rencontre quelquefois quatre ou cinq ensemble. En été, ils habitent les parties découvertes du pays; en automne et en hiver, ils se retirent dans les fourrés les plus épais, au fond des gorges de montagnes exposées au soleil.

Leur vol est gracieux. On les voit souvent s'élever et retomber perpendiculairement comme l'alouette. Ils déploient toujours leur queue lorsqu'ils sont en mouvement. Leur ramage est très-doux.

La partie supérieure du corps du *Rhipidura albiscapa*, ses joues, et une bande qui traverse sa poitrine, sont d'un noir de suie légèrement olivâtre; sa queue, le dessus de sa tête, et la bande pectorale, sont d'une teinte un peu plus foncée que le reste; la raie au-dessus de l'œil, le croissant placé en arrière, la gorge, les pointes des couvertures des ailes, les bords des plumes secondaires, les tiges, l'extrémité des barbes, et les pointes de toutes les plumes de la queue, sauf des deux du milieu, sont de couleur blanche; le dessous du corps est chamois; les yeux sont noirs; le bec et les pieds sont d'un brun foncé.

(¹) *The Birds of Australia*, par John Gould, 7 vol. in-fol. avec planches coloriées; 1848. C'est l'ouvrage le plus complet sur ce sujet. Les oiseaux d'Australie étaient en partie connus auparavant par les travaux de Shaw, Lewin, Vigors, Horsfield, Georges Caley, Phillip, White, Collins, Latham, Cuvier, Vieillot, Lesson, etc.

(²) *Rhipidura albiscapa*, *Rhipidura rufifrons*, *Rhipidura Dryas*, *Rhipidura Isura*, *Rhipidura Motacilloides*, *Rhipidura picata*.

MA COMPAGNE DE VOYAGE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2.

Un matin, Ida m'enseignait un point de tricot. Une de mes passions, les points de tricot! seulement, je les oublie toujours à mesure qu'on me les enseigne. Au moment où j'entortillais trois fois le fil sur mon aiguille, j'entendis le passe-partout tourner vivement dans la serrure, la porte se refermer avec un bruit sec, un pas précipité retentir dans le corridor, et je dis à Ida :

— Mon mari va nous annoncer du nouveau.

Il entra, en effet, en s'écriant :

— Elle est trouvée, cette fameuse duchesse!

— Pourquoi donc?... comment se fait-il?...

— Laissez-moi vous le dire. Comme je sortais, je rencontre un sommelier de *la Métropole*; il me remet un billet par lequel son maître m'avertit que le duc de Bréhault lui a, hier au soir, envoyé un télégramme pour retenir des logements, et le prévenir qu'il arrivera le lendemain matin. A l'heure indiquée, je me suis tenu près de l'hôtel : je voulais, s'il m'était possible, voir un peu la figure de ces gens avant de remettre notre Kleinvogel (¹) entre leurs serres. Deux voitures arrivent à grand fracas : de l'une d'elles descendent un très-beau monsieur et une très-belle dame; j'étais tout près d'eux. Le mari s'arrête au moment d'entrer dans l'hôtel, et je l'entends dire à sa femme : « A propos! et la petite bonne allemande? — Ah! c'est vrai, la petite bonne allemande, répliqua la dame; je l'ai tout à fait oubliée. Elle doit être à Genève depuis plusieurs jours. — Vous savez où la trouver? — Pas trop; c'est Isaline, qui est de Genève, que j'avais chargée de l'attendre à la gare. — Mais vous avez laissé Isaline malade en route; cette jeune fille n'aura trouvé personne... Vraiment, Madame... » Ils disparaissent à ces mots sous le vestibule de l'hôtel, et moi, je reviens très-édifié.

— Ne pensez-vous pas, Monsieur, que je doive leur écrire pour les tirer d'inquiétude?

— Point. Il faut les attendre. Les tirer d'inquiétude! Ils n'en seront tirés que trop tôt par le maître de l'hôtel. J'aurais voulu qu'ils eussent des heures, voire des jours d'inquiétude et de remords.

— Quelle figure a la duchesse?

— Elle paraît très-jeune. Grande dame, s'il en fut, de la racine de ses blonds cheveux à l'extrémité de ses minces petits pieds. Ah! certes, les fibres dont est tissue cette fine peau sont de qualité autre que celles dont est formée la peau du vulgaire; le sang qui circule dans ces veines délicates a été distillé dans un alambic privilégié; ces belles mains, dont j'ai deviné sous les gants la forme exquise, furent pétries d'une argile à part.

— Et le mari?

— Blond aussi, mince, frêle d'apparence; incapable, je suppose, de porter la plus légère des armures sous lesquelles ses aïeux s'en allaient en guerre.

— Vous avez vu les enfants, Monsieur?

— Oui, j'ai vu emporter deux petits paquets de panaches et de broderies.

Ida souffrait évidemment, elle, l'Allemande accoutumée à vénérer les titres, des propos irrévérencieux de mon mari. Je voyais qu'elle était inquiète et préoccupée; mais elle s'efforçait de paraître calme. J'avais déjà remarqué le soin constant que prenait cette jeune fille pour ne pas imposer à autrui ses propres soucis.

Dans l'après-midi, nous reçûmes un billet fort poli par lequel le duc priait mon mari de vouloir bien lui conduire Mlle Kleinvogel.

— Tu viendras aussi avec nous, me dit mon mari. De quel air suppliant vous me regardez, Ida! Je le vois, vous craignez que je n'effarouche vos illustres patrons par quelque boutade. Le grand mal, après tout, quand vous n'entreriez pas chez ces gens qui abandonnent si lestement leurs subordonnés seuls dans une gare ou malades sur la route!

— Je suis engagée avec eux, Monsieur, répliqua timidement Ida; si je les mécontentais, je mécontenterais aussi M. le comte de Windkopf, protecteur de ma famille.

— Rassurez-vous, enfant, je ne leur dirai pas tout ce que je pense.

A l'hôtel, on nous introduisit auprès d'un homme d'en-

(¹) Petit oiseau.

viron trente-cinq ans, dont les manières étaient aussi affables que distinguées. Il sonna, et ordonna qu'on allât avertir Madame de notre arrivée.

— Je suis désolé, Mademoiselle, dit-il à Ida, de cette suite de malentendus et de l'inquiétude prolongée que vous avez dû éprouver. Nous nous sommes arrêtés en route. La femme de chambre de Mme de Bréhault est tombée malade; nous avons attendu un jour. Quand nous avons vu que la maladie se prolongeait, il a bien fallu continuer le voyage. Mais, nouveau retard! il se trouva qu'une amie de Mme de Bréhault habitait une maison de campagne qui était sur notre chemin : nous lui avons rendu visite; elle nous a retenus une semaine. Voyez, Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à mon mari, tout le mal, c'est que Mme de Bréhault, qui n'est nullement accoutumée aux affaires, ait voulu conduire celle-ci elle-même. La voici.

En ce moment entrait une svelte créature, vêtue d'une robe de mousseline dont la blancheur était à peine plus éclatante que celle de ses bras et de son cou, et dont les garnitures flottantes l'environnaient de voiles aériens. Elle s'inclina devant nous d'un mouvement souple et gracieux autant que noble, et s'assit, le coude sur le bras du fauteuil et la joue sur une main délicate comme une fleur. Ses traits immobiles ne laissaient rien voir de sa pensée; d'un regard froid et perçant, elle examinait Ida, qui tremblait comme une feuille.

— Voici, Madame, la jeune fille qui doit prendre soin de notre petite Geneviève, et voici M. et Mme F..., qu'un hasard providentiel lui a donnés pour protecteurs.

— Vraiment providentiel, Monsieur, répliqua mon mari; car si je n'avais été retardé par une affaire, si j'étais venu chercher ma femme au moment même de son arrivée, elle aurait quitté la gare sans s'apercevoir de l'embarras dans lequel était Mlle Kleinvogel, et cette enfant de dix-sept ans se serait trouvée absolument seule dans une grande ville où elle ne connaissait personne.

Jamais je n'oublierai de quel air surpris la duchesse regarda mon mari, comme pour dire : « Cet individu aurait-il l'intention de nous faire la leçon? »

— Heureusement, répliqua le duc avec le plus aimable sourire, heureusement que la Providence a mis sur la terre les bons cœurs pour réparer les étourderies des mauvaises têtes.

— A propos d'étourderie, répliqua mon mari, nous allions prendre congé de vous, monsieur le duc, sans vous donner la preuve que c'est bien la véritable Ida Kleinvogel que nous vous présentons. Remettez à M. le duc, mon enfant, le permis de séjour que l'on vous a donné en chancellerie en échange de votre passe-port, et la lettre de Mme la duchesse.

Mme de Bréhault avança la main; mais son mari, plus prompt, saisit la lettre au passage. Au moment où il l'ouvrait, je crus voir qu'un léger nuage rosé s'étendait sur les joues de la dame. Arrivé au *post-scriptum*, le duc se tourna vivement vers sa femme :

— La famille avancer les frais du voyage! Et les trois cents francs que je...?

— Je vous expliquerai cela plus tard, répliqua la duchesse de sa voix la plus musicale et la plus douce.

L'homme du monde reprit en un instant son calme aisé, et dit à mon mari :

— Je vous dois, Monsieur, outre mes vifs remercîments, une indemnité pour le séjour...

— Vous ne me devez rien du tout, monsieur le duc; c'est nous qui devrions du retour à Ida pour le bonheur qu'elle nous a donné. Lui permettrez-vous de venir nous voir quelquefois pendant que vous resterez à Genève?

— Ce ne sera guère possible, dit la duchesse avec une singulière décision dans son doux accent; les devoirs de Mlle Kleinvogel occuperont tout son temps.

— Au moins promettez-moi, monsieur le duc, que si elle tombait malade, en quelque endroit que ce fût, vous nous écririez.

— Je vous le promets, monsieur le professeur, repartit le duc en tendant une main blanche et effilée, que mon mari secoua très-cordialement.

La suite à la prochaine livraison.

CHE AVANZZANO!

LÉGENDE ITALIENNE.

Au bord du lac Fucino, en Italie, est situé un village du nom d'*Avezzano*. Une singulière légende est attachée au lac et au village. La voilà telle que je l'ai entendu raconter par un voiturin du pays :

Autrefois il y avait à la place même du lac Fucino une grande quantité de terres formant le domaine d'un riche seigneur. Cet homme résidait juste au lieu où se trouve aujourd'hui le village; il y habitait un fort grand château. Sa fortune était considérable, mais elle lui avait rendu le cœur dur. Un jour le Christ vint, sous la figure d'un mendiant, frapper à sa porte et lui demander un morceau de pain. Le châtelain, qui était à se divertir avec quelques amis, se leva en colère, et, traitant le pauvre homme de paresseux, déclara que s'il ne s'éloignait pas, il allait le faire battre par ses valets. Aussitôt le Fils de Dieu, reprenant son véritable aspect, lui répondit : « Puisque tu me méconnais sous les traits du pauvre, peut-être me reconnaîtras-tu sous ceux de la divinité. Je suis Jésus; écoute-moi et avance! » Le mauvais riche, frappé de stupeur, ne put faire autrement que d'obéir à la voix suprême, et, quittant la place, il se mit à marcher avec le Christ. Comme ils passaient auprès d'une petite mare formée devant le château, Jésus, abaissant le regard sur ses ondes, se prit à dire : *Che avanzzano* (Qu'elles avancent). Notre homme ne comprit pas ce que cette parole signifiait et suivit toujours les traces du divin Maître, attendant quelque autre mot de sa bouche. Quand ils eurent fait à peu près quinze milles, Jésus s'arrêta, et, rompant le silence, dit à son compagnon de se retourner. Celui-ci le fit; mais quelle fut sa surprise en voyant derrière lui une énorme masse d'eau, un lac dont les dernières vagues venaient lui baigner les talons. Comme il allait demander à son guide l'explication de ce miracle, Jésus le prévint en ces termes : « Riche au cœur dur, tu n'as pas voulu me rassasier quand j'ai eu faim, eh bien, maintenant, cherche où sont tes domaines? » Et aussitôt il disparut.

Telle est la façon dont le peuple des montagnes explique le nom et l'origine du village d'*Avezzano*, qui avait pour nom primitif *Avanzzano*, mais dont la corruption a fait *Avezzano*. Cette histoire merveilleuse est une leçon de charité dans la forme naïve des croyances catholiques. Depuis bien longtemps cette leçon parcourt la terre sous des costumes et des noms différents. L'antiquité païenne elle-même la possédait. N'existe-t-elle pas dans cette terrible aventure de Cérès fuyant la colère de Junon, et changeant en grenouilles de marais les grossiers paysans qui lui avaient refusé à boire?

PRIX PROPOSÉ PAR L'EMPEREUR DU KANUB.

Les Kanubiens trouvent un grand plaisir à s'enrichir, mais ils en trouvent fort peu à travailler. Quelques Européens sont assez de leur goût.

Le glorieux empereur du Kanub, Momotambo, quatre-vingt-dix-neuvième du nom, qui songe toujours au bien de ses sujets quand il n'a rien de mieux à faire, proposa dernièrement la question suivante aux savants de ses États : *Par quels moyens les habitants d'une commune pourraient-ils s'enrichir sans peine et sans travail?* Le prix destiné à celui qui indiquerait ces moyens devait être 100 pièces d'or.

J'ai résolu la question à ma manière : ma réponse a eu l'agrément de l'empereur ; et, ce qui vaut encore mieux, j'ai gagné les 100 pièces d'or.

Voici comment j'ai expliqué la chose :

Tout le monde sait qu'il tombe du ciel de l'eau, de la neige et de la grêle, mais qu'il ne pleut ni des liards ni des écus : il n'y a personne qui nie cela.

Mais comme le nombre des hommes augmente tous les jours, il est naturel que l'argent se trouve, tous les jours, divisé en un plus grand nombre de sacs : ainsi donc, moins il y aurait d'hommes sur la terre, plus chacun d'eux serait riche, puisqu'il aurait la part des autres.

En conséquence, je propose les mesures suivantes à toutes les communes dont les habitants voudront faire fortune sans peine et sans travail.

1° *A dater de ce jour, jusqu'à celui du jugement dernier, on n'admettra plus aucun étranger à faire partie de la commune.*

Il est bien vrai que plus un endroit est populeux, plus le commerce et l'industrie y fleurissent; plus l'argent y abonde, et plus les pauvres ont occasion d'en gagner ; plus les ouvriers travaillent bien, plus les marchandises sont de bonne qualité et à bas prix parce que les acheteurs peuvent choisir leur marchand, et plus on supporte aisément les impôts parce qu'ils sont divisés entre beaucoup de personnes : je conviens que tout cela est vrai.

Mais il est vrai aussi que lorsqu'on n'admet aucun nouveau venu dans une commune, on peut espérer de voir s'éteindre des familles, d'en voir d'autres aller s'établir ailleurs, enfin de voir diminuer le nombre des habitants : or, moins il y en a, et plus la part de chacun est grande; et s'il ne restait, par exemple, que deux familles dans un village, ces deux familles posséderaient à elles seules tous les champs, tous les bois, toutes les prairies et tout l'argent; et si le pays prenait ce parti-là, au bout de quelque temps il n'y aurait plus, à la vérité, qu'un tout petit nombre d'hommes, mais ce seraient tous des hommes riches. Ils seraient si riches, qu'aucun d'eux ne pourrait habiter toutes les maisons ni cultiver tous les champs ; il faudrait aussi que chacun d'eux fût à la fois son tailleur, son cordonnier, son tisserand, son serrurier, son maçon, son boulanger, etc.; cela ne serait pas bien commode, mais du moins on serait *riche.*

C'est déjà plaisir de voir aujourd'hui dans quelques endroits les ouvriers être en même temps laboureurs ; on a beau demander et offrir de l'argent, on ne trouve pas de bonne marchandise, parce qu'il y a trop peu d'acheteurs et que les marchands ne peuvent pas renouveler leurs provisions. C'est déjà un bon commencement pour devenir riches.

Cependant, comme cela va trop lentement, et qu'il faut que beaucoup de gens meurent pour que les autres héritent, je fais encore d'autres propositions :

2° *On n'épousera jamais d'étrangers; l'on mariera entre eux les cousins et cousines, oncles et nièces, neveux et tantes.*

Il arrivera d'abord que l'argent ne sortira pas des familles ; ensuite, rien n'est plus propre à les détruire en peu de temps que de marier entre eux des proches parents. Les enfants qui viennent de ces mariages sont de plus en plus faibles, parce qu'ils héritent des infirmités et des germes de maladies de leurs familles ; ce qui n'arrive pas lorsqu'on épouse des étrangers bien constitués, parce que le sang de l'un améliore celui de l'autre. Une famille dont les enfants se marient entre eux ne tarde pas à dépérir, car les petits défauts du corps se transmettent de l'un à l'autre, s'augmentent toujours et finissent par détruire la race. Tout le monde sait bien que cela arrive aussi parmi les animaux.

3° *On établira dans la commune beaucoup de cabarets, afin que les habitants puissent s'enivrer régulièrement chaque jour, ou au moins une fois par semaine.*

Le vin, et surtout l'eau-de-vie, quand on en boit beaucoup, gâtent peu à peu tous les bons sucs qui se trouvent dans le corps et produisent une quantité de vilaines maladies. Il est rare que les ivrognes aient des enfants bien portants et qui vivent longtemps. Établissons beaucoup de cabarets, on ne s'imagine pas combien cela peut faire mourir de monde.

4° *On laissera la boue et les ordures dans les rues, et le fumier devant les portes; l'on ne nettoiera que rarement les maisons.*

Il est vrai qu'au commencement cela produit des exhalaisons qui n'ont pas bonne odeur ; mais on en est quitte pour se boucher le nez : d'ailleurs, en revanche, au printemps et à l'automne, on a le plaisir de voir se déclarer des maladies épidémiques qui enlèvent une foule de gens pour le profit des héritiers. Quand il pleut, le jus du fumier, qui vaut de l'or, coule dans les rues et forme de jolis ruisseaux dorés très-agréables à la vue. Cela coûte cher, mais c'est un plaisir que peuvent se donner les gens riches. C'est bon pour des gueux de ménager les engrais en mettant le fumier dans de bonnes fosses étanches et sous un abri!

Tout ce que je viens de conseiller ici, dans mon humble sagesse, j'ai eu le plaisir de le voir dans beaucoup de villes et de villages, et je puis assurer les communes qui ont envie de suivre mes avis que partout on en obtient les résultats les plus favorables pour la diminution rapide de la population.

Je pourrais encore indiquer bien d'autres mesures tout aussi utiles; mais quand on montre aux gens trop de choses à la la fois, ils ne font rien du tout. C'est assez, pour aujourd'hui, des quatre avertissements que j'ai donnés; si on les suit comme il faut, je parie mes 100 pièces d'or qu'on verra bientôt l'herbe pousser dans les rues des plus grands villages. (¹)

LA PETITE CURIOSITÉ.

Les personnes instruites et occupées à des choses sérieuses n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre ; ce qu'elles savent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent ; elles voient l'inutilité et le ridicule de la plupart des choses que les petits esprits qui ne savent rien et qui n'ont rien à faire sont empressés d'apprendre. FÉNELON.

LE *BENEDICITE*.

Le peintre nous transporte en plein seizième siècle, non pas au milieu de ses scènes de lutte et de désordre, à ses heures de trouble et de passion, mais dans sa grandeur paisible, dans la douce et grave intimité de la vie domestique. C'est ici une famille noble et riche, pieuse et aimant les arts. Elle est rassemblée autour de la table servie. Tous sont présents; mais avant de commencer le repas, il faut remplir un saint devoir, il faut remercier Dieu et implorer son aide. Le silence se fait, et le chapelain prononce le *Benedicite*. Tous sont restés debout; le chef de la famille

(¹) D'après Zschokke.

seul, excusé par ses cheveux gris et par sa faiblesse, due sans doute moins encore à l'âge qu'aux longues fatigues de la guerre, s'est assis dans son fauteuil de chêne. A l'expression sérieuse et recueillie de son visage, on voit qu'il s'associe de cœur à la prière, que sa pensée s'élève vers le ciel. C'est qu'il connaît le fond de la vie, il a savouré l'amertume des choses humaines, il a éprouvé la sévérité du sort et la fragilité des hommes; et surtout, celle qui a partagé sa destinée, l'épouse qu'il a aimée, la mère de ces jeunes gens, de ces jeunes filles qui entourent



Salon de 1859; Peinture. — Le *Benedicite*, par Chevignard. — Dessin de Chevignard.

sa vieillesse et perpétuent sa race, elle n'est plus là pour s'asseoir aussi à la table de famille : comment ne songerait-il pas à cette place vide et n'aspirerait-il pas à la patrie céleste où il n'y aura plus de séparation ni de deuil. Les autres membres de la famille écoutent avec respect les paroles sacrées; mais la jeunesse, la force, l'espérance, circulent avec le sang dans leurs veines, et leurs mains, impatientes d'agir, de saisir les biens de la vie, n'ont pas encore appris à se croiser dans une suppliante ferveur. Quant aux enfants, quelques minutes de silence sont tout

ce qu'ils peuvent donner, leur pensée ne sort pas du cercle des choses qui les entourent et qui excitent leurs naïfs désirs. Le plus petit, dont la tête dépasse à peine le niveau de la table, n'a d'yeux que pour les plats dont tout à l'heure il aura sa part; sa sœur, plus grande, mais encore à cet âge où tout n'est qu'occasion de jeu et prétexte de rire, se détourne furtivement pour regarder le chat qui, encouragé par l'exemple de l'épagneul son commensal, se glisse discrètement dans la salle à manger. Mais la famille ne serait pas complète, ou du moins ne croirait pas remplir son devoir, si les domestiques de la maison n'assistaient pas au *Benedicite*. Ils sont debout, au fond de la salle, immobiles et silencieux, en attendant qu'ils aillent se placer derrière les siéges de leurs maîtres. L'un d'eux est du même âge que le chef de la famille; sans doute il lui a servi d'écuyer à la guerre, puis il a élevé ses fils; maintenant encore il donne des conseils et on l'écoute; il gronde même parfois les jeunes gens, qui seront toujours des enfants à ses yeux. Surtout il a l'œil sur les autres domestiques : il les dirige, les gourmande, et leur enseigne le respect du nom, des gloires et des traditions de la famille. Ne serait-ce que par vénération pour son maître, il croit et prie avec lui.

Nos lecteurs connaissent depuis longtemps le crayon habile de M. Chevignard; cette composition distinguée, par laquelle il s'est signalé au dernier salon, l'a classé au rang des artistes consciencieux, pleins d'amour et de respect pour l'art qu'ils cultivent, et appelés à l'honorer par de légitimes succès.

LA LITTÉRATURE POPULAIRE EN ANGLETERRE.

Il a existé de tout temps et chez tous les peuples une littérature populaire chantée, racontée ou écrite, et destinée à la satisfaction des classes inférieures; mais c'est à notre siècle qu'appartient la gloire d'avoir créé la littérature populaire proprement dite, c'est-à-dire ayant la conscience de sa condition spéciale et de son but, et tendant par des procédés déterminés à propager des connaissances solides dans ces masses immenses de population rurale et manufacturière qui en sont communément trop peu douées. La condition spéciale de ce genre de littérature est la simplicité jointe à une ferme moralité, et son but est de suppléer aux défauts de l'enseignement primaire en fournissant aux esprits tous les éléments nécessaires à leur développement, et en les élevant même plus énergiquement qu'aucune autre méthode, moyennant l'appel aux forces propres de l'individu, loin du secours des maîtres, dans la solitude de la lecture. Ce mode d'éducation offre sans doute beaucoup plus de difficultés que celui qui est fondé sur l'institution des écoles et les leçons orales; mais il a d'autre part, outre l'avantage que nous venons d'indiquer, celui d'être beaucoup plus économique, de se prêter beaucoup mieux aux exigences diverses de la vie, et de s'appliquer par conséquent à un public beaucoup plus nombreux, et à l'âge mûr tout aussi bien qu'à l'enfance et à la jeunesse. Son importance pour l'ordre et le bonheur des sociétés est donc évidente, et la logique semblerait exiger que, dans les pays où les gouvernements consacrent annuellement une partie de leurs ressources à l'enseignement élémentaire, ce complément essentiel de l'instruction des classes inférieures ne demeurât pas aussi étranger qu'il l'est d'ordinaire à la sollicitude de l'État.

Bien que l'industrie privée trouve généralement assez de profit dans l'exploitation de cette branche de la librairie pour s'en charger, il est incontestable que les encouragements de la puissance sociale, en donnant à celle-ci le droit et le moyen d'intervenir dans la direction et les tendances des publications, seraient de nature à y exercer une influence utile. Si la définition que nous avons donnée tout à l'heure est exacte, la littérature populaire doit être considérée, en effet, comme constituant un véritable service public, et, pour ainsi dire, une ramification des écoles primaires.

C'est en Angleterre, vraisemblablement par suite de l'usage de la Bible, qui rend la lecture obligatoire pour toutes les classes, et de la grande extension de l'industrie, qui augmente d'une manière notable la proportion de la population des villes, que s'est constituée pour la première fois, d'après un plan systématique, la littérature populaire, non point avec l'appui du gouvernement, mais avec celui de ces grandes associations privées qui jouent dans l'économie générale de ce pays un rôle si capital; et la trace de l'un des hommes d'État les plus considérables de la nation y est marquée d'une manière durable. Il y a trente-cinq ans qu'à l'instigation de lord Brougham, et pour suppléer autant que possible à l'insuffisance de l'éducation scolaire, se fonda à Londres une société dite des *connaissances utiles*. Son but principal, comme l'indiquait, dans le manifeste adressé à cette occasion aux ouvriers et aux patrons, l'homme d'État que nous venons de nommer, était d'encourager la publication d'ouvrages propres à aider chacun à l'éducation de soi-même, *self education*. Tout ce que s'était proposé cette société lui réussit au delà même de ses espérances. Grâce à son activité et à ses secours, le public fut mis assez promptement en possession d'une collection complète de traités sur toutes les parties des sciences et de leurs applications, écrits pour la plupart avec une telle recherche de simplicité et de clarté que tout homme désireux de s'instruire était désormais le maître d'y réussir, moyennant un peu d'intelligence et de volonté; et en même temps, condition non moins indispensable, le prix de ces traités joints aux cartes et aux planches propres à en faciliter la lecture, se trouvait réduit à un chiffre tel que les plus médiocres économies étaient assurées d'y pouvoir atteindre. Mais on ne tarda pas à reconnaître que, pour aider l'instruction à pénétrer dans le sein des classes que l'on avait en vue, aux traités scientifiques il était nécessaire d'adjoindre quelques ouvrages d'une forme moins aride et mieux faits pour décider à la lecture. Au principe de l'instruction on adjoignit donc, dans une certaine mesure, celui de l'amusement, et l'empressement des lecteurs de tout âge prouva presque aussitôt que l'on venait, en effet, de donner satisfaction à une tendance essentielle.

C'est à cette heureuse idée de l'alliance la plus intime des connaissances scientifiques et littéraires que doit naissance la publication populaire connue sous le nom de *Penny Magazine* (Magasin à deux sous), et qui a servi de modèle, à certains égards, à notre *Magasin pittoresque*. L'action de lord Brougham, secondé par M. Hill, juge à Birmingham, fut également ici toute-puissante, et il est à croire que ce service rendu à la condition sociale des classes ouvrières sera suffisant pour la consécration durable de son nom. On peut dire que le grand Leibniz, qui sur tant de points a devancé son siècle, avait déjà eu l'idée de publications de ce genre lorsqu'il demandait pour l'usage du peuple des dictionnaires dans lesquels l'image de l'objet se trouverait partout à côté de son histoire; mais il ne se serait certainement jamais douté du degré de perfection auquel il deviendrait possible de porter ces instructives images. Ç'a été là une des merveilles du bon marché, car c'est par le bon marché que l'on est arrivé aux multitudes, et par les multitudes que l'on est parvenu à réunir autour des œuvres de librairie les plus modestes les plus grandes sommes. L'art même de la gravure sur bois, stimulé par des encouragements plus considérables qu'il n'en avait reçu à aucune

époque, s'est élevé rapidement à une délicatesse qu'il n'avait jamais connue; et l'on vit pour la première fois, chose bien digne d'être admirée, même aujourd'hui que nous en sommes coutumiers, des gravures payées plus de mille francs, et consacrées à l'ornement d'une brochure mise en circulation au prix de deux sous. Aussi la vogue du *Penny* s'éleva-t-elle dès ses débuts à des proportions inusitées; en peu de temps son débit atteignit le chiffre de deux cent vingt mille exemplaires, ce qui devait, selon toute apparence, représenter un total d'au moins un million de lecteurs.

Cet énorme succès ne pouvait manquer de susciter des concurrences, et bien que leur effet inévitable dût être d'apporter une certaine réduction dans le débit du *Penny Magasine,* la société qui l'avait fondé, bien différente à cet égard d'un spéculateur ordinaire, ne put que s'applaudir d'une telle rivalité. Elle avait donné l'exemple, et son exemple était suivi; elle avait semé, et sa semence germait d'elle-même et prospérait. L'influence d'une idée aussi féconde ne devait même pas rester limitée à l'Angleterre. Elle renfermait en elle quelque chose d'assez général pour convenir à toutes les sociétés devenues assez civilisées pour vouloir l'amélioration morale et intellectuelle de tous leurs membres; et aussi la vit-on s'étendre peu à peu, d'abord à la France, puis à l'Allemagne, à l'Italie, finalement à tout le continent. Tous nos lecteurs savent, et nous aimons à le rappeler, que c'est au *Penny Magazine* que notre *Magasin pittoresque*, première publication de ce genre qui ait paru en France, doit son origine; et nous ne saurions donner place ici à ce souvenir sans y joindre celui de feu Lachevardiere, qui, après avoir pris l'idée de cette entreprise dans un voyage en Angleterre, en 1832, en fut parmi nous le premier éditeur. Proportion gardée, vu la différence dans les habitudes de lecteur des deux pays, et la différence correspondante qui a dû en résulter dans l'esprit de la rédaction, on peut dire que la faveur du public fut ici la même que de l'autre côté du détroit. La vente de notre *Magasin* s'éleva en effet, dès ses commencements, à plus de cinquante mille exemplaires, chiffre que les journaux politiques eux-mêmes ne connaissaient pas encore à cette époque; et son succès eut également pour résultat de susciter des concurrences qui servirent, chacune à leur manière, à propager le goût, si salutaire et cependant si généralement négligé chez nous, de la lecture.

Les concurrences du *Penny Magazine* se portèrent principalement sur une branche de littérature à laquelle ce recueil n'avait pas cru devoir payer tribut, et qui, comme ne l'apprend que trop l'expérience de tous les temps, est la plus propre à exercer de la séduction sur les imaginations populaires : c'est assez nommer la littérature romanesque. Indépendamment des articles de science, d'industrie et d'histoire naturelle, le *Penny Magazine* n'avait guère soutenu la variété de sa rédaction que par des fragments d'histoire, des esquisses biographiques, des considérations sur les beaux-arts. Sans doute, rien ne lui eût été plus facile que de combler la lacune qui se faisait sentir dans son ensemble en élargissant convenablement ses cadres, ainsi qu'on a été conduit peu à peu à le faire pour notre *Magasin;* mais la société qui le dirigeait préféra donner satisfaction d'une manière plus complète au goût dont il s'agit, et fonda en conséquence une classe spéciale de publications exclusivement consacrée aux œuvres d'imagination. Il lui avait paru démontré qu'une catégorie nombreuse de lecteurs, quelques efforts que l'on pût faire pour augmenter l'intérêt et la variété du *Penny*, n'y trouverait jamais une séduction assez vive pour se décider à entreprendre de le lire, trop peu sérieuse pour être jamais captivée autrement que par des récits roulant sur le jeu des aventures et des passions, en un mot, par des romans. Or il était manifeste en même temps qu'il y avait un grand danger à ce que ces personnes fussent abandonnées sans remède à l'influence des publications plus ou moins délétères de cette nature, qui se trouvaient versées dans le public en dehors de la Société; et même, plus ces personnes marquaient par là de légèreté, plus il était essentiel de les conquérir et de fortifier en elles le sentiment du bien, même sous les formes qui trop souvent ne servent, au contraire, qu'à l'égarer. « Dans ce but, dit lord Brougham, un ordre particulier de publications fut établi par nous. Une portion du texte consistait en récits d'imagination, tandis que le reste se composait d'esquisses historiques ou biographiques. Le plus grand soin avait été pris tout naturellement pour exclure de la partie fictive de ces recueils tout ce qui pouvait être propre à exciter les mauvaises passions de n'importe quelle espèce, ou à blesser de si loin que ce fût les principes de religion et de moralité. Mais ce n'était encore là qu'un mérite négatif. Le but de toute publication de ce genre, qu'il s'agisse de fiction ou de description, doit être d'aider au développement des sentiments bons et vertueux, et de réveiller dans les âmes le véritable esprit de la piété, et, soit dit en passant, plutôt en démontrant la thèse que l'on se propose par le mouvement même de l'action et des personnages mis en scène que par la voie directe des conseils et des prédications. »

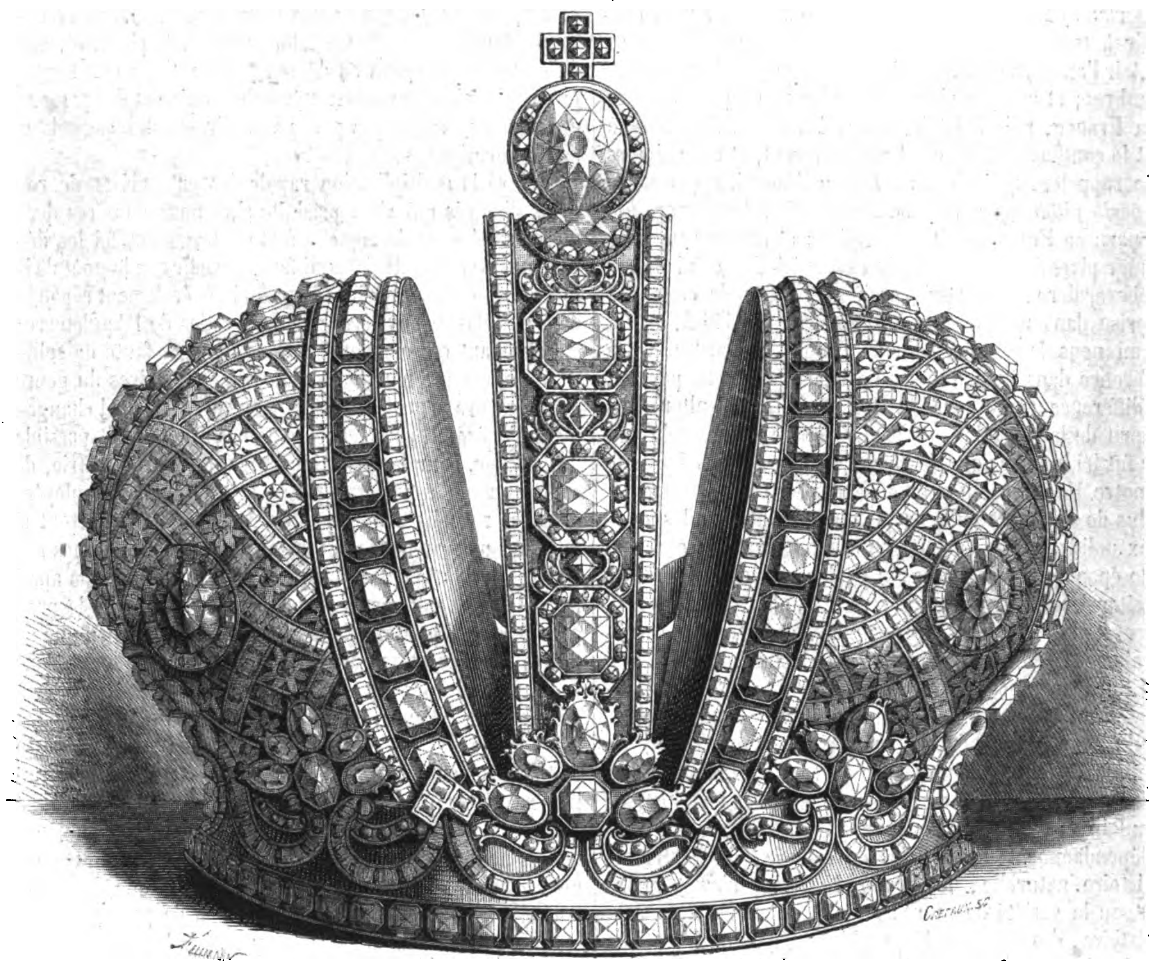
Malgré la multiplication rapide des entreprises de romans illustrés qui s'est produite chez nous dans ces dernières années, et de laquelle font suffisamment foi les devantures de nos étalagistes, il faut convenir que le goût de la littérature est encore loin d'être aussi généralement répandu dans nos classes ouvrières que dans celles de l'Angleterre; et cependant ces entreprises ne se font pas faute de solliciter les lecteurs par les séductions les plus vives du genre de littérature auquel elles se rapportent. Mais quel changement s'opérerait dans leur situation s'il leur était possible de disposer, pour le perfectionnement de leur industrie, de sommes aussi considérables que celles qui sont employées dans les recueils analogues de l'Angleterre, et surtout si quelques-unes au moins, à l'instar de ce qui a lieu chez nos voisins, se trouvaient soumises à une autorité morale aussi ferme! On ne sait que trop combien il s'en faut que le programme tracé par lord Brougham soit le leur. Bien que de toutes les récréations auxquelles peuvent s'adonner dans leurs rares loisirs les classes ouvrières la lecture soit à coup sûr la meilleure, il doit résulter de celle de la plupart des romans qui ont été mis de la sorte entre les mains du peuple des troubles moraux si déplorables qu'on ne saurait trop regretter que la littérature populaire n'ait pas suivi chez nous une marche aussi régulière que celle dont nos voisins nous ont donné l'exemple. Il serait temps que chez nous, comme chez eux, il pût se constituer une grande et opulente association ayant pour but, non de pousser aveuglément, comme de simples éditeurs, à la lecture, mais de pousser à la moralisation par la lecture; car autrement, s'il n'y a moyen de déterminer les personnes peu instruites à vaincre leur répugnance ordinaire pour les livres qu'en allumant leur imagination par la mise en scène des plus détestables passions comme des plus détestables aventures, il sera permis de se demander si la bonté du but n'est pas entièrement dénaturée par la perversité du moyen.

UNE COURONNE RUSSE.

Cette couronne est une de celles qui ont servi, en 1741, au couronnement de la tzarine Élisabeth Ire, fille de Pierre Ier. On sait que pendant ce cérémonial symbolique

les souverains russes ceignent tour à tour leur front de plusieurs couronnes. Parmi celles qu'on a figurées dans le bel atlas des « Antiquités de l'empire de Russie » (1), aucune ne donne l'idée de plus de richesse et d'éclat que le dessin reproduit par notre gravure. Il ne paraît pas que cette couronne ait été conservée intacte au trésor du Kremlin. Probablement, à une époque qui n'est pas connue, on en aura démonté les rubis et les diamants pour les disposer d'autre manière, suivant un caprice ou un goût plus modernes.

Assurément, le nom de l'impératrice qui a posé un instant sur sa tête ce magnifique joyau, n'évoque point des souvenirs de pureté et de vertu. Au milieu du dernier siècle, la cour de Pétersbourg ne donnait pas au monde des exemples plus édifiants que celle de Versailles ; il semble même que le trône y ait été encore plus avili, car ce furent deux femmes (Élisabeth Ire et Catherine II) qui exposèrent de si haut, au mépris du monde, le spectacle des désordres les plus honteux. On rapporte qu'Élisabeth Petrowna s'enivrait tous les soirs : elle entrait alors dans des fureurs étranges. Pour être en mesure d'obéir promptement à ses impatiences, ses dames d'honneur avaient le soin de la vêtir de robes qu'elles avaient seulement faufilées et non cousues, afin de la déshabiller d'un coup de ciseaux et de pouvoir la porter sur sa couche à l'instant même où elle en exprimait le désir. Il ne peut nous convenir de rien dire de plus de sa vie. Ajoutons seulement qu'elle était très-superstitieuse. « Un jour, dit Levesque dans son *Histoire de Russie*, elle s'indigna de la langueur des opérations contre le roi de Prusse. Elle fit dresser un ordre à ses généraux de ne plus épargner ce fier ennemi. Elle allait signer ; mais une guêpe se noya dans l'écritoire. A ce présage funeste, elle frémit, la plume lui tomba des mains ; l'ordre ne fut point expédié, et ses armées continuèrent d'agir avec la même lenteur. » Elle tremblait à l'idée de la mort : il était sévèrement interdit à toute personne qui portait des habits de deuil de passer devant ses fenêtres. Quoiqu'on ait beaucoup vanté sa douceur, on n'était pas exempt sous son règne de la crainte et de la défiance qu'inspire toujours le despotisme. « Des amis ne s'entretenaient qu'en tremblant ; ils ignoraient si les effusions de leur cœur ne seraient pas des crimes d'État. Quand l'impératrice était indisposée, on n'osait pas demander tout haut de ses nouvelles. » Cependant un fait relève quelque peu Élisabeth Petrowna dans l'histoire. En arrivant au pouvoir, elle avait juré que personne ne serait puni de mort sous son règne : elle garda le sceptre vingt et un ans, et elle tint parole.



Couronne d'Élisabeth Ire de Russie. — Dessin de Fellmann, d'après Raphaël Jacquemin.

(1) Voyez t. XXVI (1858), p. 90.

ERRATUM.

Tome XXVII (1859), page 263, colonne 2, ligne 36. — Les coupes d'argent données en prix aux derniers concours régionaux d'agriculture sortent des ateliers de la société Charles Christofle et Cie.

SOUVENIRS POPULAIRES.

LE PÉNITENT DE KAISERSBERG, EN ALSACE.



Composition et dessin de M. Théophile Schuler, de Strasbourg.

On conserve à la maison de ville de Kaisersberg, dans le département du Haut-Rhin, deux antiques sabots, armés de lourdes bandes en fer, garnis de clous énormes, et pesant ensemble onze kilogrammes. C'était la chaussure ordinaire d'un ermite étranger qui vivait non loin de la ville, sur la montagne, dans une misérable hutte faite de troncs d'arbres. Volontairement exilé dans le pays pour y expier, disait-on, un grand crime, il avait fait vœu de marcher avec ces sabots mal commodes pendant toute sa vie, et d'accomplir divers pèlerinages en portant une grande et lourde croix de bois. Un jour, en 1769, on le trouva écrasé sous cette croix dans la forêt. Jamais on ne lui avait entendu prononcer une seule parole ; on ignorait son nom et sa patrie : il s'était cependant répandu quelque

vague soupçon qu'il appartenait à la grande et puissante famille des Egisheim, dont l'un des membres est monté au trône pontifical sous le nom de Léon IX ([1]). La vie austère de cet ermite était un sujet de curiosité beaucoup plus que d'édification. Un des meilleurs moyens d'expier le mal que l'on a fait, c'est de faire le bien. L'exemple des bonnes actions fait seul oublier aux hommes les mauvaises. Quant à la piété, moins elle se montre, moins elle excite l'attention, moins elle a recours à des pratiques extraordinaires, plus on est disposé, si on l'entrevoit, à la croire véritablement sérieuse et sincère. En s'imposant ostensiblement des châtiments tout matériels, inutiles à autrui et d'un caractère trop excentrique, on s'expose non-seulement à ne pas attirer à son imitation ceux qui en sont les témoins, mais encore à provoquer leur sourire, et à jeter du ridicule sur ce qu'il y a de plus grand et de plus respectable au monde, le repentir et la foi.

MA COMPAGNE DE VOYAGE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 10.

Nous fûmes quelques jours sans revoir Ida et sans avoir de ses nouvelles. Nous craignions, en allant la demander à l'hôtel, de lui attirer quelque désagrément. Nous allions tous les soirs nous promener au *Jardin anglais*, qui s'étend sous les fenêtres de la *Métropole;* de vertes pièces de gazon semées de groupes de fleurs et d'arbustes, un jet d'eau, et surtout la vue du lac et des riants coteaux qui le bordent, font de ce jardin une promenade très-agréable. Je croyais que la duchesse y enverrait Ida et les enfants; mais je ne la rencontrai point.

Un matin, je traversais ces hautes allées d'ormes qui ceignent la ville au midi et qu'on nomme le Bastion; je vis devant moi deux jeunes filles; chacune d'elles conduisait par la main un enfant qui se plaisait fort à faire bruire les feuilles sèches sous ses petits pieds. J'avais reconnu la tournure, le chapeau. Je pressai le pas. J'arrivai près de la jeune fille, qui tourna la tête de mon côté et poussa une exclamation de joie.

— Mademoiselle Geneviève, dit-elle à la petite fille, dites *Guten Tag* à cette bonne dame, et touchez-lui la main.

L'enfant mit timidement sa frêle main dans la mienne. Son teint était pâle, jaune même; ses traits étaient irréguliers et sans grâce; sa physionomie avait une expression de tristesse peu ordinaire à son âge. Mais quand son regard profond eut rencontré le mien, elle sourit et me dit tout bas :

— Voulez-vous m'embrasser, Madame?

Je me baissai; elle serra mon cou dans ses petits bras avec un mouvement passionné.

Le petit garçon, conduit vers moi par sa bonne, retira sa main gantée qu'elle avait prise pour la mettre dans la mienne, et dit d'un ton passablement dédaigneux :

— Qui est-ce, ça? Je ne vais pas vers tout le monde, moi.

C'était un enfant d'une rare beauté. Je ne fis nulle attention à ses airs, et dis à la bonne de ne point insister pour qu'il me fît politesse. Cette bonne, jolie brune à l'air très-éveillé, dit à Ida :

— Je vais m'occuper des deux enfants pendant que vous causerez avec madame. Allons, mademoiselle Geneviève, donnez-moi la main; nous monterons cette allée en courant, et nous la redescendrons de même.

— Merci, ma bonne mademoiselle Rosalie, dit Ida.

([1]) Voy. les *Légendes alsaciennes* de M. Aug. Stœber, professeur au Collége de Mulhouse.

Et, l'air étant très-doux malgré la saison avancée, nous nous assîmes sur un banc.

— Quel bonheur de vous avoir rencontrée! me disait-elle en me serrant les mains. Je n'ai pas encore osé demander un moment de congé pour vous aller voir, et je ne voulais pas le prendre. Mais je vous aurais écrit aujourd'hui ou demain pour vous demander conseil. Je suis dans un grand embarras. Mme la duchesse exige que je sois très-bien vêtue; elle m'a fait mettre de côté tout ce qu'elle appelle mes toilettes tudesques; elle veut que je porte à l'ordinaire la robe de soie que je comptais garder pour les grandes occasions; elle ne veut pas me voir deux jours de suite la même robe. Je lui ai respectueusement fait observer que je ne pourrais pas suffire à cette dépense. « Comment! m'a-t-elle dit, quatre cents francs par an ne suffisent pas à l'entretien d'une fille de votre classe? — Mais, ai-je répliqué, la mise que Madame exige de moi n'est pas celle d'une fille de ma classe, et comme cela je ne pourrai rien envoyer à ma famille. — Ah! je ne me suis pas engagée à entretenir votre famille. » Là-dessus, madame m'a quittée. Que dois-je faire?

— Prendre patience; on vous fera peut-être des cadeaux...

Ida secoua la tête d'un air de doute.

— Si cette place ne vous convient décidément pas, il faut en chercher une autre.

— A bien des égards, elle ne me convient pas. Parmi tant de domestiques si peu surveillés, je vois bien des choses qui ne sont pas ce qu'elles devraient être. Rosalie, la bonne de Charles, est une personne très-obligeante, gaie, d'agréable humeur; mais enfin ma mère ne me l'aurait pas choisie pour compagne. Malgré tout cela, je ne voudrais pas quitter ma petite Geneviève. Madame, quel cœur a cette enfant! Si vous saviez combien elle est sensible à l'affection! Je crois que je peux lui faire du bien; avec l'aide de Dieu, j'espère qu'elle ne sera ni fausse ni égoïste. C'est étrange comme elle sympathise avec tout ce qui souffre. Le lendemain de mon installation, je l'ai menée au Jardin anglais...

— Je vous ai cherchée là sans vous y trouver.

— Nous n'y sommes pas retournées; madame trouve qu'il y a là trop d'enfants du commun. Ce jour, donc, Geneviève avait une brioche; nous avons vu un enfant qui marchait avec des béquilles, et, à côté de lui, un vieux chien barbet tout crotté. La petite a partagé sa brioche entre l'enfant et le chien, sans rien garder pour elle; et quand son frère lui a reproché de donner à cet enfant, à ce chien, sales et laids, elle a répondu, avec cet air étrange qu'elle a souvent : « Je les aime parce qu'ils sont laids; je n'aime pas ce qui est joli. »

— Ne serait-elle point jalouse de son frère?

— Je le crains, et c'est cette mauvaise plante que je veux étouffer sous les bonnes.

— Les parents font-ils une différence entre eux?

— Pas monsieur. C'est dommage qu'il n'ait pas sa fille plus souvent avec lui. Quant à madame, elle disait ce matin encore, devant Geneviève : « Je ne sais vraiment que faire d'une enfant qui n'est ni jolie, ni intelligente. » C'est vrai, elle apprend difficilement; mais elle est adroite. Je lui ai fait broder une petite pelote; elle a été la présenter toute joyeuse à sa mère, qui lui a dit sèchement : « Ce n'est pas vous qui avez fait cela, c'est Mlle Ida. » Je n'étais pas loin, et j'ai pu affirmer en toute conscience que Geneviève avait tout fait. « C'est bien, a dit madame; alors elle est moins gauche que je ne croyais. Je ne sais trop que faire de cela, mais je lui sais gré de l'intention, ainsi qu'à vous, Ida. Vous aurez un cornet de dragées pour votre pelote, Geneviève. » Hélas! la pauvre enfant aurait préféré un

baiser. De telles scènes se reproduisent à chaque instant. Mais arrêtez-moi; j'ai grand tort de médire de ceux dont je mange le pain.

Rosalie et les enfants revinrent, et nous nous séparâmes.

Peu de temps après, j'eus la visite d'une personne très-pâle, très-maigre, avec de grands yeux qui me parurent un peu fiévreux. Elle se fit annoncer sous le nom de Mlle Isaline Mouret.

— J'ai pris la liberté de venir trouver Madame, me dit-elle, parce que je sais que Madame s'intéresse beaucoup à Mlle Ida, et je pense qu'elle ne sera pas fâchée de savoir quelques détails sur la maison de Mme la duchesse.

— N'est-ce pas vous, lui dis-je, qui êtes la femme de chambre de Mme de Bréhault, et qui êtes tombée malade en route? Je suis contente de vous voir rétablie.

— C'est bien moi que Mme la duchesse a laissée malade dans une mauvaise auberge, parmi des étrangers qui m'ont très-mal soignée, et qui m'ont volée par-dessus le marché, tandis qu'elle-même s'arrêtait huit jours chez une amie qu'ordinairement elle déteste. Rétablie! je ne le suis pas; seulement, dès que j'ai pu me traîner jusqu'au chemin de fer, j'ai quitté ce bouge où l'on m'avait abandonnée. Quant à être la femme de chambre de madame, oh! merci, j'en ai assez. Je suis venue chez mes parents pour me refaire un peu avant de chercher une autre place, et pour obtenir de madame, s'il est possible, le payement de ce qui m'est dû.

— S'il est possible! m'écriai-je, me rappelant en même temps l'incident des frais de voyage. Le duc n'est-il pas immensément riche?

— Ils ont bien cinq cent mille francs de rente à eux deux; eh bien, madame n'a jamais le sou! Ce n'est ni en cadeaux, ni en charités, qu'elle se ruine, au moins : c'est l'égoïsme en personne; mais elle n'a point d'ordre et ne se refuse jamais une fantaisie, quitte à faire des économies en privant ses gens du nécessaire. Elle a des dettes, oui, et pour de belles sommes. Quand ses créanciers deviennent importuns, elle a recours aux expédients; à moi qui vous parle, elle m'a emprunté plusieurs fois! Devant moi, M. le duc lui a remis trois cents francs pour les envoyer à Mlle Ida; devant moi aussi, elle les a employés à payer un bijoutier qui lui avait vendu un bracelet, il y a trois ans. Monsieur, lui, est bon, humain, généreux; mais il dépense beaucoup aussi en chevaux, en équipages de chasse; il perd souvent au jeu. D'ailleurs, comme il n'y a pas dans la maison un contrôle bien établi, c'est un pillage, un gaspillage...

Les paroles de Mlle Isaline se suivaient avec volubilité, tandis que son corps tremblait, affaibli par sa récente maladie et secoué par la colère et le ressentiment. J'essayai en vain, à plusieurs reprises, d'arrêter ses confidences et de lui faire comprendre que les affaires de M. et de Mme de Bréhault ne me concernaient point; mais quand elle en vint à me parler d'Ida, je la laissai dire, car ses indiscrétions pouvaient me fournir d'utiles renseignements sur la situation de ma petite amie.

—Mlle Ida, on le voit tout de suite, est une demoiselle très-bien élevée. Mes anciens camarades la trouvent très-douce, quoiqu'un peu trop réservée. Pour ce dernier point, elle a bien raison; on l'estimera davantage si elle ne se familiarise pas. Je ne crois pas qu'elle ait de désagréments avec les domestiques actuels : on pourrait être jaloux si elle était une favorite; mais il n'y a pas de risque, madame l'a prise en grippe.

— Ne vous trompez-vous pas? Comment la duchesse pourrait-elle prendre en aversion une jeune fille aimable et inoffensive qui ne cherche qu'à la contenter?

— Madame l'a prise en grippe avant de la connaître, parce que son mari lui a fait une sévère réprimande au sujet de toutes les bévues qu'elle a faites et de l'abandon dans lequel Mlle Ida a manqué se trouver. Puis, comme Mlle Ida paraît s'être tout de suite attachée à Mlle Geneviève et s'en être fait aimer, madame, qui ne peut souffrir cette enfant...

— Oh! Mademoiselle, vous exagérez! Une mère...

— Il y a des mères de toutes sortes; Mme la duchesse ne peut souffrir Mlle Geneviève, qui n'est pas jolie, et que le sentiment de n'être pas aimée rend sauvage et craintive; en revanche, elle idolâtre M. Charles. C'est un bel enfant, j'en conviens; mais bien le plus méchant petit singe... Voyez, ajouta-t-elle en soulevant un des bandeaux de sa coiffure et en me montrant une cicatrice au front, j'emporterai cette marque au tombeau. C'est M. Charles qui me l'a faite en me jetant à la tête un de ses joujoux. Tandis que mon sang s'élançait par jets de la blessure, madame grondait M. Charles... de s'être servi de la main gauche!.

Mlle Isaline continua quelque temps encore sur ce ton; puis elle mit fin à une visite qu'elle n'avait faite, sans se l'avouer peut-être, que pour avoir une occasion de plus de conter ses griefs.

Exacts ou exagérés, ses rapports me suggéraient bien des réflexions; non point tant sur les dangers de la richesse et les douceurs de la médiocrité, les couronnes d'épines cachées sous les couronnes d'or, l'aveugle fortune répandant ses faveurs sur qui ne les mérite pas, et autres vérités morales reconnues dans tous les âges, mais sur cet affaissement des caractères qui est propre à notre époque, et par suite duquel presque personne n'est à la hauteur de sa position. Un grand nom, une belle fortune! cela impose des devoirs. La société a été renouvelée, et, même dans les États qui semblent encore régis par l'ancien ordre de choses, il ne suffit plus, pour se trouver au-dessus des autres, de s'être donné la peine de naître. Néanmoins un nom noblement porté et transmis à travers les siècles a encore son prestige; mais si nulle grandeur morale ne l'accompagne, il n'imposera nul respect. Le fameux axiome : *Noblesse oblige*, ne dit-il pas aux représentants des anciennes familles que l'on attend d'eux autre chose qu'une vie oisive, stérile, uniquement consacrée à jouir, un sot gaspillage des biens de la fortune? Les barrières du privilége sont abaissées, l'arène est ouverte à tous. Que ceux qui veulent garder leurs places fortifient leurs bras et prennent du cœur, car ils ont besoin de force pour lutter contre leurs robustes rivaux.

Je voyais rarement Ida; nous nous rencontrions quelquefois pourtant. Plus discrète que Mlle Isaline, elle ne parlait pas de sa maîtresse; ce silence m'en disait assez. Mais elle ne tarissait pas sur son élève, sa bien-aimée Geneviève. Ce pauvre petit cœur s'était ouvert et attendri aux doux rayons d'une affection dévouée; elle apprenait à supporter en pardonnant, à souffrir en aimant. Une si étroite union régnait entre la bonne et la petite fille que souvent elles s'entendaient sans rien dire et devinaient les pensées l'une de l'autre. « Je voudrais ne pas grandir, disait l'enfant, pour qu'Ida pût toujours me prendre sur ses genoux. » La lente intelligence de Geneviève se développait sous les soins judicieux d'Ida et dans leurs entretiens journaliers. Un jour qu'Ida me l'amena, je trouvai que sa figure même avait gagné. Mais pourtant, je ne sais quelle mélancolie me prenait quand je rencontrais ce regard profond, ces traits si marqués, qu'il semblait qu'on eût mis une tête de vingt ans sur un corps de six ans; je savais trop ce que présage parfois cette précoce maturité.

Le duc et la duchesse passaient l'hiver à Genève, dans un bel appartement meublé qu'ils avaient loué près de notre vieille cathédrale. Je ne fréquente pas le monde où leurs lettres de recommandation les avaient introduits; mais j'ai

des amis qui y vont quelquefois. Chacun, dans ce monde-là, vantait la beauté, la grâce, la parfaite amabilité de la duchesse. Elle savait, dans l'occasion, revêtir son caractère, comme sa personne, d'une parure de circonstance. On se murmurait à l'oreille des demi-confidences qui laissaient soupçonner que cette ravissante personne n'était pas si heureuse qu'elle le méritait : un mari qui ne la comprenait pas, des embarras d'argent, une enfant d'un caractère difficile, qui préférait sa bonne à sa mère, et ce beau petit Charles, cet enfant charmant, était gaucher! que de malheurs! Mais à côté du courant de louanges circulait, dans le monde des marchands et des artisans, un courant contraire : la médisance aux pieds ailés avait dispersé un peu partout des récits que Mlle Isaline n'avait pas faits à moi seule, et les fournisseurs ne se montraient point disposés à laisser le montant de leurs notes grossir indéfiniment.

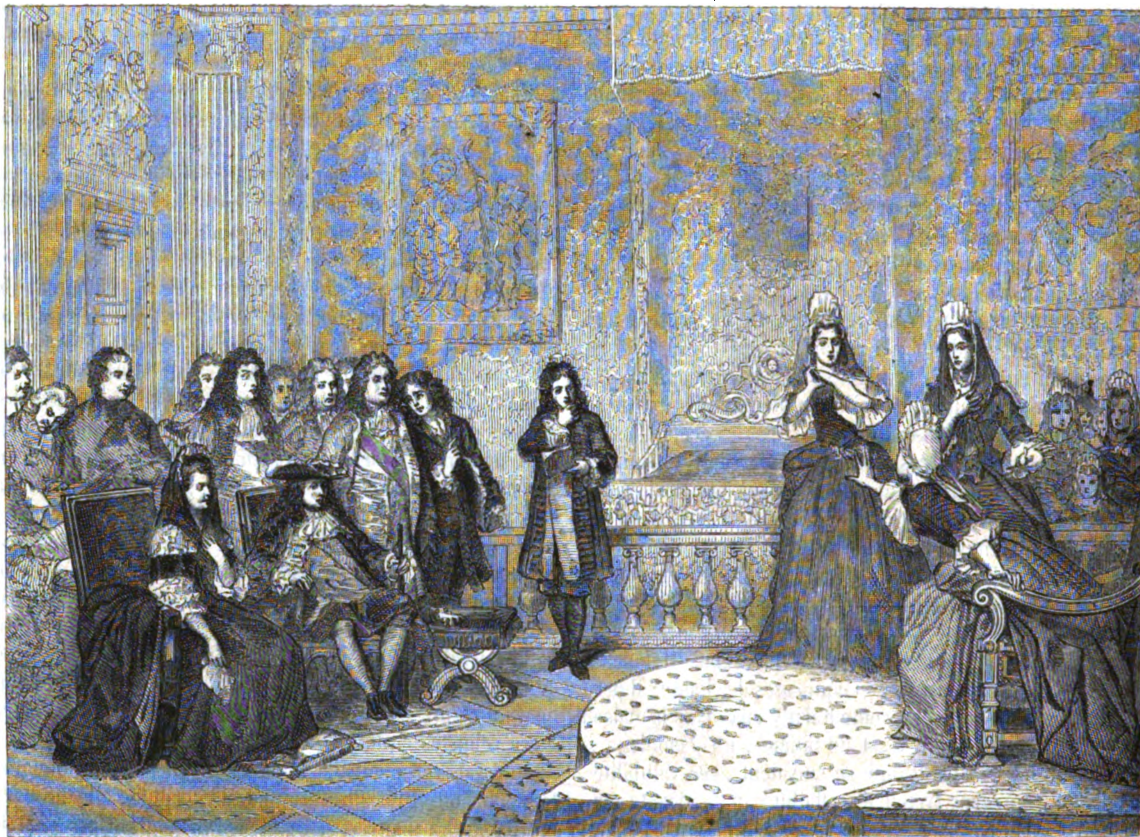
Ida n'avait pas encore touché son traitement. Mais, le jour où Geneviève joua devant son père une petite valse et lui chanta un air allemand, le duc ravi fit à Ida un présent de cent francs, ce qui la remit un peu à flot.

La fin à la prochaine livraison.

REPRÉSENTATION D'ATHALIE
PAR LES DEMOISELLES DE SAINT-CYR.

Voy. t. XXVI, 1858, p. 225.

Athalie ne fut pas représentée, comme *Esther*, avec de riches costumes, devant un brillant auditoire. Dans le temps même où Racine composait, par ordre du roi, cette admirable pièce, on inquiétait la conscience de Mme de Maintenon. Son directeur, Godet-Desmarets, évêque de Chartres, et d'autres personnes pieuses, lui persuadèrent qu'il n'était pas sans inconvénient d'exposer ainsi ces jeunes filles aux regards et aux applaudissements de la cour : c'était exciter leur amour-propre, leur coquetterie, peut-être leur jalousie entre elles, et causer une grande dissipation qui s'accordait peu avec la modestie dans laquelle elles devaient être élevées. Toutefois on distribua les rôles d'*Athalie;* mais on la joua, le 5 janvier 1691, sans pompe, avec les habits ordinaires de Saint-Cyr, dans la classe Bleue (¹), en présence seulement de Louis XIV, de Mme de Maintenon, du roi et de la reine d'Angleterre, de Fénelon, de M. d'Aubigné, archevêque de Rouen, et de deux ou trois autres personnes. On la représenta aussi quelquefois à Versailles, sans plus d'appareil, dans la chambre de Mme de Maintenon. Plus tard enfin, Mme la duchesse de Bourgogne, qui avait eu un petit rôle dans *Esther*, voulut jouer *Athalie* à Versailles; et l'on a une lettre de Mme de Maintenon qui fait voir combien tous ces plaisirs de cour étaient mêlés d'ennuis (¹).



Salon de 1859; Peinture. — *Athalie* représentée par les demoiselles de Saint-Cyr, par M. J. Caraud. — Dessin de Staal.

Boileau assista à une de ces représentations de Versailles, et écrivit à Racine : « En arrivant à Versailles, j'ai joui d'une merveilleuse bonne fortune : j'ai été appelé dans la chambre de Mme de Maintenon, pour voir jouer devant le roi, par les actrices de Saint-Cyr, votre pièce d'*Athalie*. Quoique les élèves n'eussent pas leurs habits ordinaires, tout a été le mieux du monde et a produit un grand effet. Le roi a témoigné être ravi, charmé, enchanté, ainsi que

(¹) Voy. t. XXV, 1857, p. 227.

(¹) Lettre au comte d'Ayen, citée par M. de Noailles dans son *Histoire de Mme de Maintenon*. — Voy. Dangeau, 6 décembre 1699, et février 1709.

Mme de Maintenon. Pour moi, trouvez bon que je vous répète que vous n'avez pas fait de meilleur ouvrage. »

Ce fut seulement en 1716 qu'*Athalie* fut jouée par de vrais comédiens et pour le vrai public. On en donna quinze représentations successives, ce qui était alors un grand succès; elle attira un grand nombre de spectateurs et fut vivement applaudie.

NUREMBERG.

Voy. la Table des vingt premières années.

Nuremberg est une des villes qui répondent le mieux à ce qu'en attendent les voyageurs. Ces promesses qu'on se fait au départ sont, pour tous ceux que pousse hors de leur pays la passion de voir, un des plus vifs plaisirs du voyage. On trace son itinéraire, on feuillette en quelque sorte d'avance le journal que l'on compte écrire; et si l'on doit rencontrer en chemin quelque beau monument, un site vanté, une ville célèbre, l'imagination réveillée leur prête un charme qui attire avec plus de force à mesure que l'on approche. L'arrivée détruit quelquefois cruellement bien des illusions; mais la réalité, quand elle est vraiment belle, franchement originale, surprend, par la vivacité des impressions qu'elle produit, les esprits les plus favorablement prévenus.

La réputation de Nuremberg est grande; je ne crois pas cependant que beaucoup de voyageurs se soient trouvés



Une Vue de Nuremberg. — Dessin de Freeman, d'après une photographie.

déçus dans leur espérance, quand, pour la première fois, venant d'Augsbourg ou de Bamberg, ils ont aperçu par la fenêtre du wagon ses toits rouges, ses murs flanqués de tours, les flèches élancées de son église, et son château qui se dresse sur un rocher à pic, au milieu de la plaine unie. Leur satisfaction n'a pas été moins grande, j'imagine, quand, après avoir franchi l'enceinte de ses formidables remparts, convertis en promenades, et ses fossés profonds, aujourd'hui cultivés et remplis d'arbres fruitiers, ils ont pénétré dans les rues de la ville.

Quels aspects singuliers et variés! quelle couleur! que de curieux détails, mais surtout quel ensemble! Tout est ici réuni pour séduire l'artiste, l'antiquaire, ou le promeneur qui cherche seulement à se dépayser et à se distraire par la nouveauté des objets. Il n'est pas, en Allemagne, de ville plus allemande que Nuremberg; il en est peu, en Europe, qui montrent aussi bien ce qu'elles furent autrefois. Beaucoup possèdent des édifices d'une antiquité plus reculée ou d'une beauté plus accomplie; mais ces édifices sont isolés, et semblent demeurés par hasard au milieu des places, des quais et des habitations modernes : ce sont des curiosités où l'on prend soin de conduire les étrangers

qui les cherchent. A Nuremberg, la curiosité rare, le spectacle vraiment inattendu, l'étranger n'a que faire de guide pour le découvrir : c'est la ville tout entière; ce sont ses rues, qui s'entre-croisent irrégulièrement, qui montent, descendent en rampes escarpés, et tantôt aboutissent aux portes fortifiées et aux charmantes promenades de l'enceinte extérieure, tantôt débouchent sur la rivière, en découvrant tout à coup la perspective la plus imprévue; ce sont des ponts où le regard, plongeant au loin, ne rencontre de tous côtés que tours et tourelles, clochers et clochetons, toits immenses, à quatre et cinq rangs de lucarnes, étagés les uns au-dessus des autres jusqu'au château qui couronne la hauteur; ce sont toutes ses maisons, enfin, bizarrement coloriées, rouges, vert pâle, ou comme couvertes de rouille, avec leurs grands pignons triangulaires, dont les montants se déroulent en volutes ou s'échelonnent en escaliers, leurs façades percées de fenêtres nombreuses, étroites et pressées, leurs enseignes naïvement taillées dans la pierre, au-dessus de l'entrée, leurs balcons couverts, leurs encoignures saillantes, prolongement de la pièce principale suspendu sur la rue, retrait privilégié de la maîtresse du logis, pour lequel l'architecte a réservé les ornements les plus élégants, les ciselures les plus délicates. Quelquefois, ces légers pavillons, superposés d'étage en étage, montent jusqu'à la naissance du toit; et, au milieu de sa pente, une lucarne maîtresse, porte plutôt que fenêtre, donnant accès aux vastes greniers qu'il recouvre, avance son auvent et sa grue curieusement sculptée.

Voilà le spectacle que Nuremberg offre à chaque pas au voyageur qui ne se contente pas de visiter ses monuments. Vainement il voudrait s'y borner; malgré lui il est entraîné à suivre tous les détours de cette ville si pittoresque. Assurément les monuments sont remarquables, pleins d'intérêt; ils méritent d'être étudiés et décrits en leur lieu; ils ne laissent pas cependant, à celui qui les a vus, un souvenir aussi vif et aussi durable que ces vieilles rues et ces vieilles maisons pour lesquelles son admiration n'était pas préparée. Il s'attendait à voir de beaux édifices et de curieuses antiquités; il est étonné et ravi de trouver une ville qui garde dans sa physionomie l'empreinte profonde du passé, où ce passé vit encore, si bien qu'à tout moment on reconnaît ce qu'on n'avait vu que dans les peintures de ses vieux maîtres : c'est leur caractère, leur couleur, et jusqu'aux personnages qui leur ont servi de modèles.

LES LACUNES DE LA GÉOGRAPHIE.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 206.

AFRIQUE.

L'Afrique éveille depuis soixante ans bien des curiosités obstinées jusqu'à l'héroïsme. Sans parler des efforts que tout le monde connaît, depuis Hornemann jusqu'à Caillé et aux d'Abadie, nous pouvons constater qu'à l'heure actuelle la terre classique des monstres et des merveilles (*portentosa terra*) est abordée par tous ses côtés à la fois. Anderson, Livingstone et Magyar nous ouvrent les régions du Congo et ses grandes vallées qui s'étendent au nord de la Cafrerie. Les missions protestantes du Zanguebar nous ont révélé l'existence des volcans et des grands lacs intérieurs, que viennent de visiter MM. Speke et Burton. Dix voyageurs luttent à qui arrivera aux hauts plateaux du Nil. Pendant que M. Vogel se dirigeait vers les grands empires du Soudan, sur les traces de l'heureux Barth, son compatriote, un steamer anglais a remonté le Quorra et la Tchadda de manière à relier ses découvertes à celles des deux savants allemands que nous venons de nommer.

Algérie et Maroc. — Les Moghrebis (Arabes d'Afrique) appliquent d'une façon générale le nom de *Rif* à tout le littoral de la Méditerranée, ce que nous appelions jadis Barbarie : dans son acception la plus étroite, ce nom ne se donne qu'à une certaine étendue de côtes marocaines entre Tanger et Melilla, repaire de tribus kabyles dont la piraterie est la passion invétérée. Entre le grand Rif et l'Atlas s'étend le Tell, zone des plaines, des riches vallées et des terres cultivables, au delà duquel on ne trouve plus que l'aride Sahara.

Le Sahara lui-même a plusieurs aspects : il y a le pays sablonneux parcouru par les Touareg et par les bandits arabes, et la plaine un peu ondulée, à végétation faible et rase, mais *mouchetée* d'oasis.

C'est cette dernière qui forme le Sahara marocain, algérien, tunisien : ce qu'on nommait dans toutes les géographies, il y a encore trente ans, le *Biledulgerid* ou *Belâd-el-Djerid*, « Pays des dattes ». Ce nom (*Djerid*) paraît se restreindre aujourd'hui à la contrée dont Nefta et Touzert sont les capitales et qui avoisine un grand *chott*, ou lac salé, appelé fort improprement dans les mêmes géographies lac Loudeah. On a découvert, après long examen, que ce mot de Loudeah n'était qu'une altération anglaise de l'arabe *el aoudyah*, « les marques, les traces », nom par lequel les indigènes indiquaient probablement certaines marques qui leur servaient à se diriger en traversant, pendant l'été, cette vaste surface desséchée.

Les principales oasis du petit Sahara sont, pour l'Algérie et le Maroc : les Ziban, l'Oued-Rir, l'Oued-Souf, Ouargla, le Mzab; pour le Maroc : Figuig, Tafilelt, les Touat.

A l'heure où nous écrivons, toutes les oasis algériennes ont été visitées par nos troupes. Le Souf et ses cinq villes ont reconnu notre domination : Touggourt et Tmacin, qui sont les métropoles du Rir, long ruban de villages heureusement situés parmi des bouquets de palmiers et des vergers bien cultivés, en ont fait autant : un puits artésien y a même été creusé d'après les procédés européens (¹); et a rendu la vie à des terres abandonnées faute d'eau. Nous dirons à ce propos que le forage des puits artésiens est depuis longtemps connu dans le Sahara, et que des indigènes ont des procédés particuliers pour pénétrer jusqu'à la nappe d'eau douce que l'on trouve partout en creusant la croûte saharienne; mais ces procédés sont imparfaits et exposent gravement la vie des travailleurs au moment de l'éruption des eaux.

Le 1er janvier 1857, une colonne française a pénétré pour la première fois jusqu'à Ouargla : le matin, elle marchait sous une pluie battante; à midi, il faisait une chaleur de 45 degrés. Grâce à cette dernière pointe vers le midi, la conquête pacifique de tout le Sahara algérien est désormais accomplie.

Le Figuig ressort bien du Maroc; cependant quelques points semblent nous appartenir. Ainsi l'une de ses villes, Iche, a reçu la visite des troupes françaises et leur a offert la *diffa* (repas d'honneur); mais ce petit pays commerçant, dont les habitants sont renommés pour leur habileté comme mineurs dans les opérations de siége, ne reconnaît jusqu'ici comme souverain que l'empereur Abderrahman. Quant au Tafilelt, « composé, disent les Arabes, d'autant de villages que de jours dans l'année », c'est aussi un très-petit pays, qui a joui autrefois d'une grande importance, mais dont on ne connaît bien ni l'état actuel ni même la situation.

Touat est dans le même cas : c'est un vaste chapelet d'oasis dont on ne sait ni le nombre ni les noms. Le seul point visité par les Européens est Insalah, vu par le malheureux major Laing; c'est la capitale de l'oasis Tidikeult. Les autres oasis ont été soigneusement décrites par le gé-

[1] Voyez le *Mémoire sur les sondages exécutés dans le Sahara oriental*, par M. Charles Laurent.

néral Daumas, qui en compte cinq et en fait un massif compacte; M. Baudouin, auteur de la meilleure carte que nous ayons du Maroc et de la description qui l'accompagne, en compte à peu près le double et les range sur une seule ligne du nord au sud. Lequel a raison? En 1856, un jeune médecin français, M. Couturier, partit d'Alger avec un spahi parfaitement au fait de la langue et des habitudes de la contrée, et se dirigea sur le Touat; malheureusement sa mauvaise santé l'arrêta à Brizina, d'où il fut dirigé sur l'hôpital militaire le plus voisin : il y succomba presque en arrivant, victime d'une tentative pour laquelle ses forces ne s'étaient pas trouvées à la hauteur de son courage. Un voyageur aussi intrépide et plus robuste, M. Henri Duveyrier, âgé de vingt ans à peine, a entrepris le même voyage et vient d'arriver à Ouargla : mais là, les Arabes Chaamba lui ont déclaré qu'ils ne le recevraient pas dans leur ville, et que, s'il y entrait, on lui couperait probablement la tête. Espérons que la persévérance du jeune explorateur triomphera d'une défiance qui menace de lui fermer la route principale des oasis de l'ouest.

Du reste, dans le Maroc tout entier, ce n'est pas seulement le Sahara qui reste à connaître, c'est encore tout le Tell, sauf le littoral et quelques routes, comme celle de Tanger à Fez, relevée, il y a une trentaine d'années, par M. de Caraman, si nous avons bonne mémoire. Le reste est très-conjectural. On ne sait pas si le petit État fondé, vers 1810, par Sidi-Hescham dans le pays de Sous, est toujours indépendant; une amazone nommée Marie y régnait il y a plusieurs années, fort connue et fort redoutée des armées du sultan. On ne sait pas davantage où pouvait être l'emplacement de Sigilmessa, la fameuse capitale du Moghreb au moyen âge.

Les voyages ne sont pas faciles dans l'intérieur, habité par des tribus kabyles très-fanatiques, et d'ailleurs très-rebelles à l'autorité de l'empereur du Maroc, malgré son titre de chef religieux. En 1844, lors du bombardement de Mogador, les Kabyles descendirent des montagnes et pillèrent la ville abandonnée par ses défenseurs; d'autres tribus pillèrent également les bagages de l'armée marocaine après la bataille d'Isly. Aussi la perception annuelle de l'impôt n'a-t-elle jamais lieu sans amener des collisions sanglantes entre les Kabyles et les troupes impériales chargées d'effectuer cette perception.

Tunis, *Tripoli*. — Le beylick de Tunis est, après l'Égypte, la contrée la plus historique et la plus illustre de l'Afrique : le nom de Carthage suffit à le prouver. Aussi les ruines de cette ville célèbre, voisines de Tunis même, ont-elles attiré plus d'un voyageur; les plus heureux ont été le capitaine Falbe, de la marine danoise, et le docteur Barth, qui a voyagé dans cette régence comme pour préparer sa grande excursion au centre de l'Afrique. Malheureusement, la célèbre patrie d'Annibal, la vieille ville phénicienne, a complétement disparu, et les vestiges que l'on retrouve ne sont guère que ceux de la colonie romaine qui l'a remplacée, résultat peu encourageant pour les visiteurs à venir.

Le Tell tunisien est très-montagneux et assez difficile à parcourir pour des Européens, même sous la protection du bey. Un de nos compatriotes, M. Prax, y a pourtant fait une longue excursion il y a quelques années. Il y a plus de facilité à voyager dans le pays de Tripoli, qui ressort directement de l'empire ottoman, et où l'action de l'autorité se fait sentir beaucoup plus efficacement : c'est un pachalik important, duquel dépendent le Fezzan et la Cyrénaïque, et dont l'intérêt tient surtout à ce qu'il est jusqu'ici la seule porte de communication régulière entre l'Europe et le Soudan. Grâce aux relations qui existent depuis deux siècles entre les pachas de Tripoli et les sultans nègres du Bournou, il y a maintenant entre le centre de l'Afrique et les ports turcs de la côte sud de la Méditerranée un service de courriers aussi exact et pas plus long qu'entre la France et quelques-unes de ses colonies. C'est par cette voie que l'Europe a reçu les précieuses communications de Barth et de Vogel, ce jeune et intrépide voyageur qui vient de périr au Ouadaï, victime de représailles provoquées par des faits qui lui étaient étrangers.

Ce qui empêche le pachalik de Tripoli de former un tout bien compacte, c'est le désert, ou *Hammadah*, qui le coupe en deux, et sépare le Tell d'une oasis immense, le Fezzan, et d'une autre plus petite, Gadames, Gdames ou R'dames. Ce dernier pays, qui vient d'être visité par des officiers de l'armée d'Afrique, et qui est tout autant sur la route de nos possessions que sur celle de Tripoli, doit finir par former un poste avancé de l'Algérie. Le consul anglais Dickson y a fait, en mai 1852, une excursion intéressante en traversant le mont Garian, qui est le mont Atlas du pays de Tripoli : c'est une chaîne très-ardue, séparant le Tell du *Hammadah*, et très-peuplée d'ailleurs, car M. Dickon y compte soixante mille âmes, dont quarante et un mille Berbères ou Kabyles agriculteurs et pasteurs : presque tout le reste est Arabe, et par conséquent nomade.

Le Fezzan n'est conu que sur les deux ou trois lignes parcourues par les voyageurs européens, lignes qui aboutissent à Mouzzouk, sa capitale. Pourtant ce pays est soumis à la Turquie, qui y entretient une garnison assez faible et une administration régulière, relativement parlant. C'est un petit proconsulat beaucoup trop exploité par ses maîtres; car l'impôt y est devenu, comme dans beaucoup de pays où règne le vieux régime turc, une véritable spoliation. La patience des Fezzanis est la seule garantie des Turcs; car s'ils se révoltaient, ils n'en auraient pas pour deux heures à chasser toute la *force armée* qui occupe un pays grand comme un tiers de la France; et l'armée tripolitaine qui voudrait franchir le Hammadah pour aller les réduire serait exposée, en pays ennemi, au sort de l'armée de Cambyse dans les sables de Syouah.

La Cyrénaïque, dont les ports sont aux Turcs, et dont l'intérieur est un plateau parcouru par de nombreuses tribus arabes, n'a d'importance que par les noms et les ruines de Cyrène et de Ptolémaïs, visitées et bien décrites par de nombreux explorateurs, dont Della Cella et surtout Pacho-Bey ont été les plus heureux. Le pont de Benghazi est aujourd'hui le point le plus remarquable de cette côte : c'est un débouché qui sert maintenant aux caravanes soudaniennes dirigées du Ouadaï et du Darfour vers le nord de l'Afrique. Ce voyage est fort dangereux, car il s'agit de traverser le grand désert libyen, sans eaux courantes, à peu près sans oasis, et où les caravanes marquent toujours leurs étapes par des cadavres de malheureux morts de soif et de fatigue. On aurait pu espérer quelque secours des indigènes qui vivent misérablement au fond de quelques oasis qu'eux seuls connaissent; mais les razzias cruelles et imprévoyantes des Arabes ont dépeuplé le groupe le plus important de ces oasis, le Koufarah, et tout indigène tibbou que les caravanes rencontrent de loin en loin s'enfuit épouvanté vers les cavernes où se tapit sa race dégradée.

La suite à une autre livraison.

LES BŒUFS DANS LA CAMPAGNE DE ROME.

Dans la province de Rome, la race des bœufs, dit M. de Tournon (¹), est d'une forme plutôt légère que massive, bien proportionnée, et libre, vive et fière dans ses mouve-

(¹) *Études statistiques sur Rome et la partie occidentale des États Romains*, par le comte de Tournon. Deuxième édition, 1855.

ments. Leurs longues cornes, décrivant de vastes courbes, dirigées en haut et se rapprochant par les pointes, et leur pelage uniformément d'un gris cendré, les rendent tout à fait semblables aux bœufs des bords de la Theiss, en Hongrie. Cette race fut importée par les barbares nomades qui, du quatrième au sixième siècle, envahirent l'Italie. La race romaine antique était différente : poil roux, petites cornes en croissant. Les bœufs des pays sains, surtout dans les montagnes, beaucoup moins grands que dans les contrées malsaines, ont aussi le poil rougeâtre ou fauve, et des cornes qui peuvent paraître petites en comparaison des immenses courbes qui arment la tête de la race grise de la plaine.

Les bêtes à cornes vivent constamment dans les champs. Le troupeau, nuit et jour, parcourt les pâturages sous la conduite de quelques pâtres à cheval, armés de longues lances et même de fusils, pour défendre leurs bestiaux contre les loups.

Cette vie indépendante rend les bœufs presque sauvages, et leur approche est souvent dangereuse, surtout si on a l'imprudence de les exciter.

Lorsque les jeunes bœufs ont atteint deux ans, on s'occupe à les dompter, et ce moment amène une sorte de fête champêtre. Tous les vachers, à cheval, armés de longues piques, entourent en galopant le troupeau dans lequel se trouvent les jeunes animaux, et le dirigent ou le poussent vers un lieu désigné et libre de tout obstacle. Alors chacun des pâtres, une corde à nœud coulant à la main, s'élance



Salon de 1859; Sculpture. — Taureau romain, en marbre, par M. Clésinger. — Dessin de Thérond.

de toute la vitesse de son cheval vers le troupeau, choisit un jeune bœuf, l'aiguillonne de la lance, l'isole, le suit, et lui jette avec une adresse admirable le nœud coulant autour du cou ou des cornes. Le vigoureux animal fuit en se débattant contre ce lien inaccoutumé; mais, retenu par une main adroite et ferme à la fois, il tombe, on le saisit, et, conduit au lieu où chauffe un fer figurant le chiffre du propriétaire, il en reçoit en mugissant la brûlante empreinte.

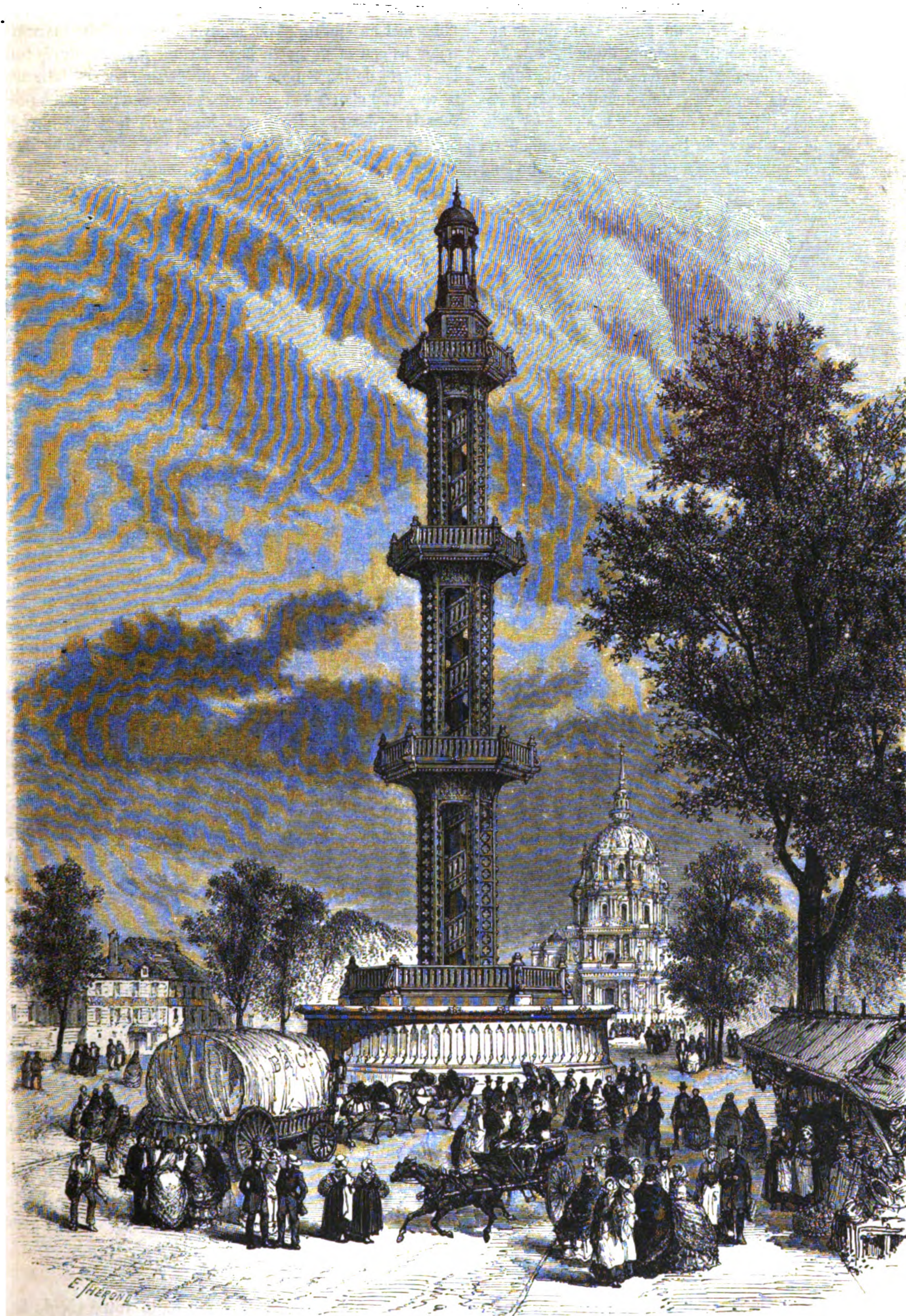
Le bœuf, ainsi marqué, est rendu à la forêt et à la vie vagabonde, et repris peu après, de la même manière, pour être soumis au joug.

Les buffles qui sont originaires de l'Inde et qu'on élève au midi du Tibre sont en grande partie employés au halage et au curage des canaux dans les marais Pontins. Quelques-uns servent au labourage. Leur chair est désagréablement musquée, ce qui n'empêche pas que les pauvres juifs de Rome ne s'en nourrissent. M. Fulchiron évaluait à sept cents le nombre des buffles qu'ils consomment chaque année (¹).

(¹) *Voyage dans l'Italie méridionale*, par J.-C. Fulchiron; 1843.

LE PUITS ARTÉSIEN DE GRENELLE.

Voy. t. IX, 1841, p. 162-166.



La Colonne du Puits artésien de Grenelle, à Paris. — Dessin de Thérond.

Nos lecteurs connaissent les travaux de forage et de tubage du puits artésien de Grenelle, depuis le 24 décembre 1833, où ces travaux furent entrepris, jusqu'au 26 décembre 1841, jour où la nappe jaillissante se répandit enfin à la surface du sol. Il nous reste à donner quelques détails sur la construction destinée à maintenir le

tube dans lequel l'eau s'élève jusqu'à 34^m,10 au-dessus de l'orifice du puits. Cette eau vient de la couche des sables verts, située à 548 mètres de profondeur, c'est-à-dire d'un niveau supérieur au sol de Paris. Elle tend donc toujours à reprendre ce niveau, et, par conséquent, à s'élever non-seulement jusqu'à l'orifice du puits, mais même au-dessus. Si on la laissait sortir librement du puits, elle formerait un jet d'une vingtaine de mètres de hauteur, comme les plus hauts jets de Versailles. Mais quand elle serait retombée sur le sol, il faudrait employer les pompes pour l'envoyer dans les quartiers de Paris plus élevés que le sol de Grenelle. C'est pourquoi on a eu l'idée d'établir un long tuyau vertical, à l'aide duquel on fait monter l'eau dans un réservoir supérieur, d'où il suffit de la faire redescendre par un second tuyau, vertical comme le premier, pour qu'elle atteigne sous une charge suffisante tous les quartiers d'un niveau inférieur à celui du réservoir.

Moyennant cette disposition adoptée pour le puits de Grenelle, l'eau qui redescend du sommet de la tour est amenée par des tuyaux jusqu'aux réservoirs de la place du Panthéon ; de là elle est distribuée dans les fontaines publiques ou particulières.

La colonne en fonte, de forme hexagonale, est placée sur un socle en pierres de taille formant bassin circulaire, d'une hauteur de 42^m,85, d'un diamètre de 3^m,55 à sa base et de 2^m,90 à son sommet, et entièrement construite en fonte des usines de Fourchambault. Six montants extérieurs servent de cage à un escalier en spirale de cent cinquante marches à jour, et d'une largeur de 75 centimètres, qui règne autour du tube ascensionnel et conduit à la plate-forme que domine une sorte de lanterne terminée en coupole. Quatre vasques, de dimensions graduées, s'étagent dans la hauteur de la colonne et laissent échapper chacune vingt-quatre gerbes d'eau qui s'épanchent en pluie dans le bassin de la base. D'un poids total de 100 000 kilogrammes, cette construction colossale a cependant un certain aspect de légèreté et d'élégance, grâce aux nombreuses découpures et broderies à jour dont sa masse est ornée.

Élevée sur la place Breteuil, au point d'intersection des avenues qui conduisent à l'École militaire et aux Invalides, la colonne artésienne reçoit l'eau de la source jaillissante, située à quelques pas, au moyen d'un aqueduc souterrain.

L'auteur du projet, M. Delaperche, a dirigé lui-même les travaux sous la surveillance de MM. Belgrand, ingénieur en chef des eaux, et Michal, inspecteur général des ponts et chaussées.

Nous rappellerons que l'eau du puits de Grenelle est d'une qualité tout à fait supérieure. Elle ne renferme presque pas de matières minérales ; elle est même plus pure que l'eau de Seine. Aussi est-elle éminemment propre à tous les usages domestiques, de même qu'à l'alimentation des chaudières à vapeur : on sait que les eaux chargées de sels de chaux forment dans ces chaudières des incrustations fort dures qui peuvent causer de graves avaries et même des explosions.

MA COMPAGNE DE VOYAGE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 2, 10, 18.

Sur ces entrefaites, je reçus du professeur A... la lettre suivante :

« Chère Madame,

» La petite Allemande, la fille de mon brave Fritz, serait-elle disponible? S'il en est ainsi, je pourrais offrir au Kleinvogel une place dans une cage étroite et modeste, mais où ne manquent ni la verdure, ni l'eau, ni le grain.

» Vous savez que nous avons toujours quatre ou cinq jeunes étrangères en pension. Cela nous aide à vivre ; cela occupe nos deux filles et nous permet de les garder près de nous au lieu de les envoyer institutrices au loin ; cela nous met en état de payer le loyer de notre jolie maison à triple balcon et de notre beau jardin. Mais, malgré tous les efforts de ma femme pour me dissimuler ses fatigues, je vois trop clairement que ses épaules commencent à plier sous le fardeau, et les leçons absorbent tout le temps de mes filles. Or je songeais à part moi : Si nous avions dans la maison une aide jeune, active, entendue, qui pût en même temps être une amie, ce serait bien mon affaire ! La suite de mon songe amena devant mes yeux la bonne figure de votre petite compagne de voyage, et je me dis : Nous ne pourrons lui offrir ni la richesse, ni un grand train de maison ; mais nous lui offrirons un cordial accueil, la vie en famille, une assez bonne table, une gaie chambrette, et six cents francs par an. Ce dernier chiffre, au lieu de faire *crescendo*, fait finir mon énumération en pointe ; mais c'est, pour notre bourse, les colonnes d'Hercule ; au delà, plus rien que le vide. »

Mon mari fut enchanté de la bonne fortune inespérée qui ouvrait à notre petite amie cette demeure de paix, où jamais n'entra la richesse, mais d'où jamais le bonheur ne sortit ; cet intérieur où une brillante et délicate culture intellectuelle s'unit à la plus sage administration domestique, l'économie au confort, et l'élégance à la simplicité. Moi, je doutais qu'Ida acceptât et voulût quitter Geneviève.

— Eh bien, disait mon mari, il faut que Geneviève aille en pension chez le professeur ; sa mère sera charmée de s'en débarrasser, et elle sera là heureuse, gaie ; elle y engraissera, elle y blanchira. Envoie chercher Ida.

— Je n'ose pas ; Geneviève est indisposée, et Ida ne peut pas la quitter. Je lui ferai tenir la lettre.

Dans la soirée du même jour, je reçus un billet d'Ida où se peignait un grand trouble. Elle ne me disait pas un mot de la lettre du professeur ; mais elle me demandait si vraiment le docteur R... était le meilleur médecin pour les enfants ; si moi, qui avais de l'expérience, je voudrais bien passer chez le duc pour voir Geneviève. « Nous pensions tous, disait-elle, que ce n'était qu'une maladie légère ; mais sa figure prend une expression si étrange ! Et puis, cette chérie vient de me dire : « — Ida, si le bon Dieu me prend, il saura bien que faire de moi, n'est-ce pas? » Oh ! chère Madame, venez ; M. le duc vous en prie comme moi.

Il était nuit quand j'entrai dans la chambre de la malade ; Ida était debout, le duc assis à côté de son petit lit, tous deux regardant d'un œil effrayé ces traits tirés, ces yeux creusés... Hélas ! j'entendis au-dessus de cette tête le bruissement de tes noires ailes, ange de la mort !

— Et la mère? demandai-je à l'oreille d'Ida.

Elle est au bal, répondit d'un accent amer le duc, qui m'avait entendue, quelque bas que j'eusse parlé.

— Ne faudrait-il pas l'envoyer chercher? dis-je.

— Elle est à C... ; le roi de *** y est en passage, et on lui donne un bal. Mme de Bréhault est partie avant-hier avec une dame française de ses amies.

— Croyez-moi, envoyez-lui un télégramme.

— A quoi bon?

— Vous pourriez vous repentir toute votre vie de ne l'avoir pas fait. Voulez-vous que je rédige la dépêche?

Le duc ne me disant pas non, j'écrivis la dépêche ; je la lui lus, il l'approuva d'un signe de tête, et envoya Ida la porter à son valet de chambre. Deux autres domestiques étaient en course, pour chercher, l'un le docteur R..., qui n'était pas chez lui, le second un autre médecin.

Geneviève était plongée dans une espèce d'assoupissement entrecoupé de soubresauts et de convulsions. Un moment elle entr'ouvrit les yeux, regarda Ida, puis son père; elle sembla les reconnaître, et sur sa lèvre bleue se dessina l'ombre d'un sourire. Elle articula quelques paroles; nous distinguâmes ces mots :

— Et maman? je l'aimais bien... Ida, papa, embrassez-moi pendant que je le sens... Mon bon Dieu! déjà? Que votre volonté...

Nous n'en pûmes saisir davantage. Le docteur R... arriva, examina, palpa la malade, et dit d'un ton sympathique et triste :

— Il ne faut pas la tourmenter davantage; humectez de temps en temps ses lèvres, et d'ailleurs laissez-la tranquille.

Les yeux fermés s'enfonçaient toujours plus; la petite poitrine haletait avec effort. Le duc se jeta à genoux, les coudes sur un fauteuil, les mains convulsivement jointes :

— Mon Dieu, disait-il en sanglotant, reprenez-moi tout ce que vous m'aviez donné, faites de moi le plus abject mendiant, mais laissez-moi mon enfant, mon ange bien-aimé!

Mais on ne fait pas de marché avec Dieu. Vers le matin, le faible souffle, seul bruit qui interrompît le silence de la chambre, cessa de se faire entendre. La sérénité de la mort vint donner aux traits de la douce enfant une beauté calme et suprême qu'ils n'avaient pas eue pendant sa vie.

Ida et moi, nous pleurions en silence tout en faisant la funèbre toilette. Le duc se frappait le front, se reprochait d'avoir manqué de tendresse, de prévoyance, regrettait de n'avoir pas consacré plus de temps à son enfant, de l'avoir si peu vue, d'avoir si peu joui de ses entretiens enfantins et de sa naïve affection. Au moment où j'achevais d'attacher un joli bonnet sur cette tête que nous avions dépouillée de sa chevelure, nous entendîmes un bruit précipité de roues et de chevaux. L'instant d'après, la sonnette retentissait, puis la porte s'ouvrait, et une femme parée de dentelles, de fleurs, de pierreries, se précipitait dans la chambre, pâle et les yeux égarés. Le duc se leva et fit trois pas au-devant d'elle, la regardant d'un air si terrible qu'elle s'arrêta épouvantée.

— Ah! vous voilà, Madame, dit-il (et il lui serra si violemment le poignet que ses bracelets, s'enfonçant dans la chair, lui arrachèrent un cri); elle vous a demandée; mais vous arrivez trop tard. Dieu vous avait donné un trésor, Madame. Vous l'avez dédaigné; il vous l'a repris.

— Insensé! dis-je tout bas au duc, voulez-vous la tuer?

La duchesse dégagea violemment son bras de la main qui le retenait, et s'avança vers le lit. A l'aspect de son enfant immobile et livide, elle jeta un cri déchirant, et sans Ida qui la soutint, elle serait tombée sur le tapis. Elle se débattait dans nos bras, en proie à une affreuse crise de nerfs; elle déchirait ses dentelles, arrachait ses fleurs, ses bijoux, et les foulait aux pieds; en paroles entrecoupées, elle reprochait à son mari de l'avoir laissée partir; elle s'accusait elle-même... Profitant d'un instant de calme ou plutôt d'épuisement, ses femmes l'emportèrent dans sa chambre. Je ne quittai pas cette maison de deuil sans m'être assurée que je ne pouvais plus être utile.

Le duc vint nous voir le surlendemain. La douleur avait marqué d'une profonde empreinte cette noble et intelligente figure. Des larmes remplirent ses yeux au moment où il me tendit la main : j'avais veillé son enfant, je l'avais pleurée, la douleur et la sympathie avaient comblé l'intervalle entre nous; le grand seigneur et l'humble bourgeoise étaient amis.

Je m'informai de la duchesse.

— Elle commence, me dit-il, à se remettre de cette terrible secousse. D'après ses désirs, le corps de notre enfant a été embaumé pour le transporter en France, où nous allons retourner. L'autopsie a révélé un vice de conformation intérieur auquel rien n'aurait pu remédier. Cette découverte console et tranquillise Mme de Bréhault. Quant à moi, ajouta-t-il avec une émotion profonde, elle ajoute à mes regrets. Puisque ce doux ange n'était descendu sur la terre que pour si peu de temps, que n'ai-je rendu plus heureux son séjour parmi nous!

— Mais vous avez toujours été tendre et bon pour elle, Monsieur.

— Que lui ai-je donné? des bonbons, des joujoux, des caresses? Une seule personne a la consolation d'avoir fait pour Geneviève tout ce qu'il était possible de faire : c'est Ida. Elle l'avait rendue expansive; elle avait su l'égayer; elle l'avait guérie de cette jalousie qui la rongeait. En six mois, elle a fait plus pour mon enfant que moi pendant six ans. Ah! je l'aurais toujours laissée auprès de ma fille; son exemple seul aurait suffi pour rendre Geneviève courageuse, raisonnable, dévouée... Savez-vous que la mère d'Ida doit être une femme supérieure, pour l'avoir si bien élevée!

— Je crois, en effet, d'après une ou deux lettres que j'ai reçues d'elle, qu'elle a beaucoup d'âme et de cœur. Mais les circonstances ont bien contribué à développer les dons précieux que Dieu a faits à Ida; elle a connu l'épreuve, les soucis, les privations; elle a dû, toute jeune, être garde-malade, ménagère, mère de famille. C'est une bonne école.

— C'est la meilleure; heureux sont ceux qui naissent ayant quelque chose à faire.

— Tout le monde, Monsieur le duc, naît avec quelque chose à faire; toute position a ses devoirs.

— Certainement; mais sans l'aiguillon de la nécessité, combien s'endorment! Pourtant je crois fort que la petite Ida, fût-elle née dans un palais au lieu de naître dans un presbytère de village, aurait toujours été une excellente femme. Je voudrais la garder dans ma maison; mais je ne saurais à quel titre. Mme de Bréhault ne se soucie pas d'une demoiselle de compagnie, et je n'ose proposer à Mlle Kleinvogel de rester auprès de mon petit Charles; cet enfant est si gâté! et il le sera plus encore à présent qu'il est seul. Elle aurait trop de peine avec lui. Vous m'aiderez, Madame et Monsieur, à trouver pour elle une situation convenable, n'est-ce pas?

— Vous apprendrez avec plaisir, Monsieur, qu'Ida peut tout de suite être placée chez un de nos amis, où elle sera comme l'enfant de la maison.

— C'est justement là ce qu'il lui faut : une famille dont elle fera partie, où l'on saura l'apprécier, car j'espère que vos amis sont aussi bons que vous. Si vous le permettez, je reviendrai vous faire mes adieux. Je suis si reconnaissant de la part que vous avez prise à mon chagrin!

— Nous avons souffert des chagrins semblables.

— Vraiment! et je vous vois pourtant sereins et calmes. Quel remède avez-vous trouvé? La distraction, l'oubli?

— Non : la prière et le travail.

— Ah! oui, le travail! répéta le duc d'un air pensif. Une vie oisive... triste chose!... Et vous avez eu aussi une grande source de consolation dans votre mutuelle tendresse!

Un profond soupir lui échappa, puis il ajouta :

— Prière, amour, travail, ne serait-ce point là tout le secret de la vie?...

Ida vint passer avec nous les jours qui précédèrent son départ pour Lausanne. Elle pleurait Geneviève comme si elle eût été une petite sœur; parler avec nous de la douce enfant était le seul allégement qu'elle trouvât à son chagrin.

La duchesse refusa de voir Ida avant de partir; cette vue, disait-elle, lui aurait fait trop de mal en lui rappelant sa chère fille. Le duc vint prendre congé de nous, comme

il l'avait dit; il remit à Ida un écrin qui contenait, avec le collier de corail que Geneviève avait habituellement porté, un bracelet fait de ses blonds cheveux, dépouille prélevée sur la tombe.

Un an après, je reçus du professeur A... une lettre ainsi conçue :

« Chers amis,

» Toute notre famille est sens dessus dessous; nos relations se compliquent, ou se simplifient, comme vous voudrez. Notre Ida, qui était ma fille, devient ma belle-fille. Mon fils Henri, votre filleul, l'épouse avec le joyeux consentement de père et mère.

» Ce n'est pas de plein saut qu'il a pris de l'attachement pour elle. Après qu'il l'eut vue pour la première fois, il dit froidement :

» — Tiens! une Allemande qui a des yeux et des cheveux noirs! Je les croyais toutes blondes comme un champ d'avoine.

Quelque temps après, à la vérité, il dit à ses sœurs, en vrai frère :

» — Vous avez tort de vous mettre des tresses sur le front, comme Mlle Ida : il faut être aussi jolie qu'elle pour supporter cette coiffure.

» Cependant il ne parlait guère à Ida, et bientôt il ne parla plus d'elle. Vous avez su, dans le temps, que son salaire a été augmenté, qu'il a eu une part dans les bénéfices de la maison où il travaille depuis six ans, en attendant qu'il en devienne l'un des chefs. Depuis ce moment, il questionnait sans cesse sa mère sur la somme nécessaire pour entretenir un ménage modeste, et sur beaucoup d'autres choses semblables qui nous donnaient fort à penser. Puis, la petite Ida était songeuse et même triste, quoique toujours active et plus que jamais affectueuse. Enfin, hier au soir, elle entre dans le petit salon où nous étions seuls, ma femme et moi, et nous dit avec beaucoup d'émotion qu'elle doit nous quitter, retourner vers sa mère. Avant que nous eussions eu le temps de lui répondre, Henri se précipita dans la chambre :

» — Elle veut nous quitter; empêchez-la donc de partir; ou bien, ajouta-t-il dans l'oreille de sa mère, je reste garçon toute ma vie.

» — Le Kleinvogel veut donc s'envoler! dis-je en prenant Ida par le quatrième doigt de sa main gauche. Je te conseille, Henri, de la retenir, si elle y consent, à l'aide d'un petit cercle d'or que tu mettras là.

» — Oh! non, non! s'est écriée Ida en sanglotant. Vous êtes tous trop bons... Cela ne doit pas être. M. Henri peut trouver aisément une femme riche et d'une position bien supérieure à la mienne. Moi, je ne puis pas me marier, il faut que j'aide ma famille.

» — Si vous m'acceptez, votre famille ne devient-elle pas la mienne? répliqua vivement Henri.

» Ida résista quelque temps encore; mais que vouliez-vous qu'elle fît contre trois?

» Nos deux filles ayant été appelées et mises au fait de tout, ce furent pendant un moment des exclamations, des rires, des pleurs, des cris tels que vous nous eussiez pris pour une bande de fous. Nous sommes aujourd'hui plus calmes, mais non moins heureux.

» Beaucoup nous blâmeront. Qu'importe! Henri aurait pu trouver mieux, dira-t-on. Oui, il aurait pu épouser quelque belle demoiselle vaine, oisive, paresseuse, disposée à dépenser, outre le revenu de sa dot, ce qu'il aurait gagné, et au delà, croyant encore lui avoir fait trop d'honneur. Henri ne fait passer la fortune qu'en seconde ou troisième ligne; il tient probablement cela de nous : comment pourrions-nous lui en vouloir?

» Vous recevrez par le même courrier une lettre de la petite Ida. Défendu à vous de me répondre par écrit; vous êtes tenus de venir en personne nous apporter vos félicitations.»

Voilà ce que disait le professeur. Et moi, je dis en terminant mon récit : — Vivent les chemins de fer! Ils rapprochent ceux que le sort avait placés bien loin les uns des autres, et que Dieu a créés pour s'entendre et s'aimer.

PRODUCTION DU FER EN ANGLETERRE.

Le chiffre annuel de la production de la fonte et du fer, en Angleterre, dépasse celui de tous les autres pays réunis. L'avantage du bon marché est aussi incontestable chez nos voisins, mais non celui de la qualité des produits. Le nombre des hauts fourneaux, qui n'était que de 376 en 1830, s'y est élevé en 1855 à 724, dont 555 en activité, et la production journalière de chacun de ces appareils a plus que doublé, par suite de l'emploi de souffleries plus puissantes. Tous ces fourneaux, sauf trois, sont exclusivement alimentés au moyen du combustible minéral. Les quantités de fontes produites annuellement dans les trois royaumes, depuis 1836, sont les suivantes :

En 1836. . . .	1 000 000 tonn.	En 1849. . . .	2 000 000 tonn.
1840. . . .	1 396 400	1850. . . .	2 250 000
1844. . . .	1 210 000	1855. . . .	3 069 000
1845. . . .	1 512 000	1856. . . .	3 636 377
1848. . . .	1 998 568	1857. . . .	3 659 447

Le prix de revient moyen de la tonne de fonte au combustible minéral est évalué, pour le Royaume-Uni, à 48 shillings, soit 60 francs. Le prix moyen de la houille sur le carreau de la mine est de 5 sh. 6 d., ou 6 fr. 95 cent.

La plus grande partie de la fonte produite est transformée en rails, fer marchand et tôle, dans des forges montées sur une très-grande échelle, et employant exclusivement le combustible minéral et le laminoir. Le pays de Galles, le Straffordshire et l'Écosse sont les trois principaux centres de production. Toutes les usines, tant forges que hauts fourneaux, sont situées sur les mines de houille, et desservies par des chemins de fer ou des canaux. C'est à Merthyr-Tydvil, dans le pays de Galles, que sont situés les établissements les plus gigantesques. Il en est un qui compte dix-huit hauts fourneaux, dix marteaux, pilons ou presses, autant de trains de laminoirs dégrossisseurs, douze trains de laminoirs finisseurs pour fers marchands, rails et tôles, quatre-vingts fours à puddler et quarante à réchauffer, vingt machines à vapeur représentant une force de 2 500 chevaux; le tout contenu dans la même enceinte et placé sous la même direction. Il peut produire cent mille tonnes de fer par an, et est desservi par plusieurs locomotives, qui entraînent chaque jour près de mille tonnes de laitiers et de scories dont l'accumulation comble les vallées.

La quantité de fer produite en Angleterre, en 1856, peut être évaluée approximativement à 1 800 000 tonnes, correspondant à une consommation d'environ 2 300 000 tonnes de fonte. (1)

RETOUR D'UNE CHASSE EN STYRIE.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 281.

Je suivis du regard, continue M. Grandsire, la troupe agile et joyeuse. Bientôt elle disparut derrière la colline; insensiblement ses chants se perdirent aussi dans le silence lointain. J'appris que les chasseurs reviendraient le soir au village, et je cédai au désir de les attendre. Assis et

(1) Alfred Sudre, *Dictionnaire du commerce et de la navigation*.

dessinant à l'ombre, je conversai avec quelques vieillards, condamnés au repos bien malgré eux ; ils me racontèrent ce qui se passerait sur la montagne pendant cette première journée. On allait commencer, me dirent-ils, par traquer les cerfs, les chevreuils et les lièvres dans les parties inférieures couvertes de bois. Les propriétaires styriens, qui



Retour d'une chasse en Styrie. — Composition et dessin de Grandsire.

ont le droit de chasse sur les montagnes, font raccoler à l'avance autant de traqueurs que l'importance des battues l'exige. Les gardes, convenablement rétribués, se chargent volontiers de ce soin. Pour eux, c'est une bonne fortune que ces rassemblements, qui interrompent les habitudes monotones de leur vie et sont l'occasion de festins et de libations dont ils ont naturellement leur large part. On n'emmène de chiens que ce qu'il faut pour suivre le gibier

blessé. Des meutes ne conviendraient pas, car il est presque impossible de chasser à cheval, par suite de l'épaisseur des bois et surtout des inégalités du terrain; et, d'autre part, le gibier foisonne de telle sorte qu'à chaque instant il donnerait le change. Les animaux, poussés en avant peu à peu par la ligne pressée des traqueurs, gagnent les hauteurs, et c'est au-dessus de la zone des bois, sur des pentes à demi découvertes, d'où la vue embrasse d'admirables panoramas, que les chasseurs exercent à l'envi leur adresse. Ils n'ont peut-être que trop de facilité à faire beaucoup de victimes; mais on ne voit pas que ce soit là communément un sujet de grande lamentation pour les chasseurs.

Peu avant le coucher du soleil, une certaine agitation du village, l'empressement des enfants et des femmes à sortir des maisons, les cris de joie, m'annoncèrent le retour de la troupe. Je fis quelques pas sur le chemin, et le tableau qui s'offrit à moi était vraiment un de ceux qu'on ne peut oublier. Une longue file de rustiques chariots, portant pêle-mêle les chasseurs et le gibier, se déroulait le long de la montagne. En tête s'avançaient quelques gardes brillamment costumés et fièrement campés sur des chevaux harnachés d'une façon tout originale. Au milieu des flots de poussière dorée soulevés par les roues des voitures, on entrevoyait des guirlandes d'oiseaux et de lièvres, et les armes étincelantes. Les Styriens, empourprés par l'ardeur du jour et la joie du triomphe, faisaient retentir l'air de leurs acclamations et de leurs chansons. La scène était en harmonie avec la grande et splendide nature qui lui servait d'encadrement.

L'ESPRIT DE L'HOMME ET L'HISTOIRE.

Il est un esprit commun à tous les hommes indépendants; les mêmes sentiments et les mêmes idées sont de leur domaine. Tout homme a droit de bourgeoisie dans l'univers entier. Il peut penser ce que pensa Platon, sentir ce que ressentit un saint, comprendre quelque chose que ce soit arrivée à une époque quelconque dans l'histoire de ses semblables. Dès qu'il a été en contact avec cet esprit universel, il devient une portion de tout ce qui a été ou doit être humainement accompli.

Tous les faits de l'histoire préexistent dans l'esprit comme lois. Dans la marche incessante des faits, chacune de ces lois devient tour à tour prédominante; les limites de notre esprit veulent qu'une seule prévale à la fois; mais l'homme est l'encyclopédie entière des événements.

Des millions de forêts vivent dans un seul gland; l'Égypte, la Grèce, Rome, les Gaules, l'Angleterre et l'Amérique, respiraient toutes dans le premier homme. Les époques dans leurs successions, les monarchies et les empires, les républiques et les démocraties, ne sont que les manifestations de cet esprit multiple dans ce monde divers.

Ce fut l'esprit humain qui écrivit l'histoire, c'est à lui qu'il appartient de la lire. Que le sphinx résolve sa propre énigme. Si l'histoire tout entière se trouve dans un seul homme, l'expérience individuelle suffira pour l'expliquer. Entre les siècles et les heures de notre vie, qui pourrait méconnaître une relation intime? Comme l'air que j'aspire me vient du grand réservoir de la nature, comme la lumière qui m'éclaire m'est prêtée par un astre distant de millions de lieues, comme mon poids dépend de l'équilibre des forces centrifuges et centripètes, ainsi les heures devraient avoir les siècles pour éducateurs et les siècles les heures pour interprètes. L'individu n'est lui-même qu'une incarnation de l'esprit universel; toutes les propriétés de celui-ci nous les retrouvons dans celui-là. Chaque fait de l'expérience privée éclaire d'une lumière nouvelle les actes des sociétés, chaque crise de la vie de l'homme correspond à une crise semblable de la vie des nations. Il n'est pas une seule révolution qui n'ait d'abord été la pensée d'un cerveau humain. Lors donc qu'elle s'offrira de nouveau à un autre homme, il aura la clef de cette révolution. Toute réforme commença par être une opinion privée; si donc elle redevient une opinion individuelle, l'énigme du siècle qui la vit s'accomplir sera résolue. Les faits dont nous lisons le récit, pour être intelligibles ou même admissibles, doivent trouver en nous quelque chose qui leur corresponde. Il nous faut devenir tour à tour Grecs, Romains ou Turcs, prêtres et rois, victimes ou bourreaux; il nous faut, pour les comprendre, rattacher toutes ces images à quelque secrète expérience. Les destinées d'Asdrubal ou celles de César Borgia ressortent tout autant des forces de l'esprit et de sa dépravation que les événements de notre propre destinée. Les lois nouvelles comme les mouvements politiques ont un sens intime pour nous. Disons-nous donc en les examinant : « Sous ce masque, c'est moi qui me cache à moi-même »; et nous trouverons dans cet examen un correctif à notre trop facile aveuglement. Nous mettrons ainsi en quelque sorte nos défauts en perspective, afin de les mieux considérer; et de même que, suspendus dans le ciel comme signes du zodiaque, la Chèvre, le Scorpion et le Cancer perdent à nos yeux leur trivialité native, ainsi nous pourrons voir sans trop nous échauffer nos propres instincts vicieux incarnés dans les visages étrangers de Salomon, d'Alcibiade ou de Catilina.

Cette nature universelle prête toute leur valeur à l'individu et aux choses. La vie humaine, en qui elle est contenue ainsi qu'en un sanctuaire, devient par cela seul mystérieuse et inviolable, et nous la circonscrivons de pénalités et de lois afin de la mieux défendre. C'est d'elle seule que toute législation tire sa raison d'être, et il n'en est aucune qui plus ou moins nettement n'exprime les commandements de cette essence suprême et illimitée. La propriété elle-même découle des facultés de notre âme; elle cache de grands phénomènes intellectuels; l'instinct nous porte à la défendre de nos épées et de nos lois, à la protéger par de complexes et vastes combinaisons. L'obscure conscience de ce fait est à elle seule toute la lumière de notre vie, elle est le plus inaliénable de nos droits; c'est de par elle que nous revendiquons l'éducation, la justice et la charité; elle est en quelque sorte l'assise fondamentale de l'amitié, de l'amour, de l'héroïsme, de la magnanimité, en un mot, de tout ce qui découle de l'estime de soi-même. N'est-ce pas une chose digne de remarque que toujours et pour ainsi dire involontairement nous parlions comme des êtres supérieurs à nous-mêmes? L'historien, le poëte et le romancier, dans leurs plus hautes conceptions, ne sauraient s'élever à une hauteur inaccessible à nos esprits; nous ne nous trouvons déplacés ni dans les palais des papes, ni dans ceux des empereurs. Les efforts victorieux de la volonté ou du génie ne nous ont jamais inspiré l'idée qu'ils ne pouvaient être tentés que par des êtres supérieurs à nous; bien au contraire, il est certain que plus la pensée de l'écrivain s'élève dans un magnifique essor, plus nous nous y trouvons à notre aise et, pour ainsi dire, chez nous. Tout ce que Shakspeare dit d'un roi, l'enfant qui lit dans un coin le sent vrai pour lui-même. Aux grandes péripéties de l'histoire notre cœur s'émeut subitement; telle importante découverte, telle héroïque résistance, telle grande prospérité des hommes, éveille sûrement notre sympathie. Une loi promulguée, une mer inconnue explorée, un continent découvert, excitent notre enthousiasme; nous applaudissons aux grands coups frappés par nos devanciers, parce que nous-mêmes les aurions portés ou approuvés.

C'est avec un intérêt semblable que nous examinons les

situations et les caractères. Le riche surprend nos hommages parce qu'il dispose extérieurement de cette indépendance, de cette puissance et de cette grâce que nous sentons être l'apanage de l'homme, notre propre apanage. Tout ce que les moralistes modernes et anciens, stoïciens ou orientaux, ont dit du sage, ne fait que produire au lecteur, sous une forme sensible, sa propre pensée, ou, pour mieux dire, sa propre nature, non dans ce qu'elle a réalisé, mais dans ce qu'elle peut atteindre. Toute littérature présente un type idéal du sage. Les livres, les monuments, la peinture, la conversation, sont des tableaux d'où nous tirons à notre gré les traits dont nous voulons composer notre visage. Éloquent ou silencieux, tout homme nous exalte, et, dans quelque milieu que nous nous mouvions, nous nous sentons en quelque sorte stimulés par les allusions personnelles. Cependant un sincère candidat de la sagesse n'a que faire d'allusions personnelles et louangeuses. L'éloge, non de lui-même, mais du type idéal qu'il poursuit, ressort de toutes les paroles qu'il entend, de tous les faits dont il est témoin, je dirai même de tout ce qui l'environne, du fleuve en son cours, de la moisson dans son murmure : la silencieuse nature lui offre des louanges, la paisible montagne lui rend hommage, le firmament lumineux épanche sur lui son amour.

Ces aperçus, fournis par le rêve et la nuit, élaborons-les à la pleine lumière du jour. Que l'étudiant lise donc l'histoire activement et non passivement; qu'il considère sa propre vie comme le texte dont le livre qu'il tient n'est que le commentaire. De cette façon, la muse de l'histoire rendra des oracles que n'entendront jamais ceux qui ne se respectent pas eux-mêmes. Je n'espère pas que celui-là comprenne jamais l'histoire, aux yeux duquel telle action des temps éloignés, faite par des hommes dont le nom a retenti dans les siècles, paraît d'une signification plus profonde que celle qu'il accomplit lui-même dans le moment.

Le monde n'existe que pour l'éducation de l'homme; il n'y a pas d'époque, pas de forme de société, pas d'action dans l'histoire, auxquelles il ne trouve un parallèle dans sa vie. Toutes choses tendent d'une manière merveilleuse à se résumer en lui et à lui communiquer leurs propres vertus. Il peut vivre toute l'histoire en sa seule existence. Solidement assis dans sa personnalité, il ne doit se laisser déconcerter ni par les rois, ni par les empires, mais reconnaître qu'il est plus grand que toute la géographie du monde et que tous les gouvernements de la terre. Il doit transporter le point de vue d'où l'on envisage communément l'histoire de Rome, d'Athènes et de Londres, à lui-même, et ne pas contester avec cette intime conviction. C'est qu'il est le tribunal suprême, et que si l'Angleterre et l'Égypte veulent en appeler, c'est de lui qu'émaneront les derniers arrêts. S'il devait en être autrement, que l'histoire se taise à jamais. Il faut atteindre et se maintenir à ce point culminant où les faits confessent leur secrète signification et où la poésie et l'histoire se confondent. Les tendances de notre esprit et les desseins de la nature se trahissent dans l'usage que nous faisons des annales de l'humanité. Le temps fond en un lumineux éther l'anguleuse solidité des faits. Il n'est pas d'ancre si solide, de câble si puissant, de si redoutables remparts qui parviennent à maintenir un fait comme fait. Babylone, Troie, Tyr, Jérusalem et la Rome antique, se perdent déjà dans la fiction. Ce n'est plus désormais que de la poésie pour toutes les nations; et qu'importe ce que fut le fait, si nous l'avons transformé en une constellation et suspendu dans les cieux comme un éternel symbole! Les mêmes destinées attendent Londres, Paris et New-York. « Qu'est-ce que l'histoire, disait un grand capitaine, sinon une fable de laquelle on convient? » Notre ère tient en quelque sorte de celle de l'Égypte, de la Grèce, des Gaules et de l'Angleterre. Elle tient à l'histoire des guerres, à celle des colonies, de l'Église, de la cour, du commerce. Je n'en parlerai pas davantage. Je crois à l'éternité. Je reconnais la Grèce, l'Asie, l'Italie et l'Espagne pour les génies et les principes créateurs, dans toutes les ères que traverse mon esprit. (1)

NAGEURS INFATIGABLES.

Hernando de Soto, ce téméraire conquistador, qui traversa si follement la Floride en 1538, s'en allait à l'aventure, cherchant avec ses camarades un nouveau Pérou, lorsque sa troupe arriva dans une région fertile, mais dépourvue d'or, où l'on fit un moment alliance avec les Indiens. Assez peu satisfaits de l'arrivée de leurs nouveaux hôtes, bien qu'ils les crussent fils de la lune et du soleil, les Floridiens ne tardèrent pas à rompre la foi promise et à attaquer les Espagnols. On était sur les rives d'une vaste lagune; Hernando de Soto manœuvra si habilement, qu'en dépit du petit nombre de ses hardis cavaliers, il parvint à rejeter l'ennemi dans les eaux. Pour fuir les rudes coups de lance que leur envoyaient les conquistadors, les Indiens se précipitèrent résolûment dans le lac et y nagèrent d'un air délibéré, espérant lasser la patience de leurs ennemis. Ils ignoraient encore à quelle race ils avaient affaire : ceux-ci les contraignirent à sortir de la lagune et les firent esclaves. Six Floridiens intrépides demeurèrent seuls dans l'eau, narguant les vainqueurs et criant qu'on pouvait bien les laisser se noyer, mais qu'on ne les forcerait pas à se rendre. Ils demeurèrent ainsi *plus de trente heures* sans prendre pied et sans se réconforter par aucune nourriture. Surpris de tant d'audace et émerveillé de la persévérance de ces *gentilshommes* indiens (c'est ainsi que la vieille relation traite les pauvres Floridiens), Hernando de Soto ordonna à quelques-uns de ses compagnons d'entrer dans la lagune l'épée à la main, et de forcer les intrépides nageurs à venir chercher un asile sur la rive. La chose se fit comme le chef l'ordonnait; mais ces hommes qui venaient de donner une preuve si étonnante de résolution et de force musculaire tombèrent tous sans donner signe d'existence en arrivant au rivage. On les fit revenir à eux, et la vie leur fut conservée. Passer ainsi trente heures à jeun dans les eaux, parut à Soto et à ses compagnons l'acte le plus extraordinaire qu'on eût jamais accompli en ce genre, et le témoin oculaire qui le raconte dit que s'il ne l'avait vu de ses propres yeux, il n'eût pu y ajouter foi.

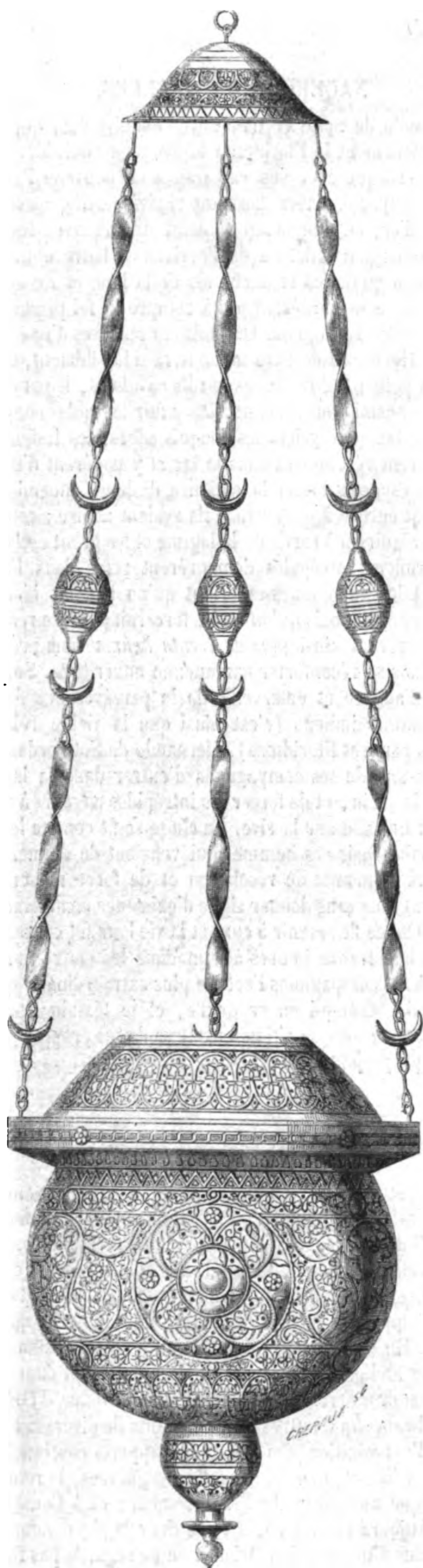
LAMPE VÉNITIENNE.

Cette petite lampe, en cuivre jaune ou laiton, a environ 62 centimètres de hauteur (2); elle peut valoir quelques centaines de francs. Ce n'eût pas été une rareté à Venise il y a quarante ou cinquante ans; au seizième siècle, c'était une chose fort commune. On suspendait ces sortes de lampes à quelques pouces des murs, devant les images de Madone. En ce temps, on les vendait à vil prix, non dans les riches ateliers des orfévres, mais simplement dans ceux de la chaudronnerie. Les modèles étaient venus d'Orient, comme beaucoup d'autres types élégants de diverses branches de l'art vénitien. On sait quels rapports continuels de commerce liaient, dans l'intervalle des guerres, la reine de l'Adriatique aux villes de l'Asie Mineure et à Constantinople. Aujourd'hui même, il reste dans la physionomie de Venise plus d'un trait de l'Orient : on ne regarde pas Saint-

(1) Emerson.

(2) Chaîne de suspension, 0m,38; petites chaînes, 0m,15; hauteur de la lampe, 0m,09.

Marc sans rêver aux mosquées, ni certains palais du grand canal sans se reporter en imagination vers les beaux siècles de la civilisation arabe.



Musée du Louvre ; Collection de M. C. Sauvageot. — Lampe vénitienne du seizième siècle. — Dessin de Montalan.

UNE TAPISSERIE AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Voyez tome XXVII, 1859, p. 212.

LETTRE AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Dans votre livraison de juillet 1859, p. 212, vous proposez à la sagacité de vos lecteurs l'explication d'une vieille tapisserie que l'on croit italienne, dites-vous. Je ne suis pas archéologue ; j'accepte cette donnée telle quelle, et, en la combinant avec mes réminiscences, je viens en toute humilité vous proposer une interprétation, sinon vraie, au moins vraisemblable.

Les deux personnages du milieu ont-ils l'air de causer ? Non. L'homme est rêveur, et la femme regarde un point indéterminé de l'espace ; leur rapprochement et leur pose seuls indiquent une conversation : cela ne signifierait-il pas une conversation de loin, *par lettres ?* La dame porte une couronne de LAURIERS (on ne peut nier que ce n'en soit, car un personnage tenant une lyre, et qui représente évidemment Apollon, est couronné des mêmes feuilles). L'énigme se résout ; le mot c'est : la Correspondance de Pétrarque et de LAURE.

La couronne de la dame est ainsi le rébus illustré de son nom ; ses talents, d'ailleurs, méritaient cet emblème.

Ce personnage qui tient une lyre, couronné de *lauriers,* c'est Apollon qui inspire Pétrarque. Plus haut, le Mercure (je vous emprunte cette explication) fait allusion aux missions diplomatiques que Pétrarque a remplies. L'Amour (le personnage au carquois) représente la passion du poëte, et la femme pourrait personnifier la Grâce qui règne dans ses vers.

De l'autre côté, le personnage féminin aux royaux attributs signifie, comme vous l'avez dit, la Noblesse, la Vertu, la Fortune ; Laure possédait toutes ces qualités. Au second plan, le mari de Laure l'admire ; les deux personnages féminins lui en font l'éloge sans envie : ce groupe est contemplatif. En haut, Junon-Lucine (je vous fais encore cet emprunt) tient un enfant, et une pancarte qu'elle déroule indique, par le nombre des losanges entières apparentes (il faut additionner les portions) dont elle est damassée, le nombre des enfants de Laure. La Providence (le vieillard au sceptre supprimé) les protége, et un *docteur* ou *clerc* personnifie l'Instruction qu'ils vont recevoir (le geste de son doigt commande l'attention). Quant aux objets placés entre les deux personnages principaux ou à leurs pieds, la fontaine est l'emblème de celle de Vaucluse. Les oiseaux représentent par leur ramage (présumé) les chants de Pétrarque, et par leurs ailes (allusion à la coutume de confier aux ramiers les amoureux messages) la rapidité des courriers. Tout concourt à confirmer ma supposition ; et les chiens eux-mêmes, l'épagneul de Laure et le lévrier de Pétrarque, semblent se regarder bienveillamment. Les *fleurs* qui naissent sous les pas de Pétrarque et de Laure peignent les charmes de leur commerce épistolaire et les beaux vers que cet amour a fait *éclore.*

Au reste, les costumes paraissent se rapporter à l'époque qu'indiquerait mon hypothèse ; mais il faudrait, pour arriver à la certitude, revoir en détail l'histoire de Pétrarque et celle de Laure.

ERRATUM.

La photographie qui a servi de modèle au portrait gravé de Daniel Manin publié dans notre livraison de septembre 1859 (tome XXVII, page 289) est l'œuvre de M. Adrien Tournachon jeune, et non de M. Nadar.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

FRESQUES DU CORRÉGE

AU COUVENT DE SAINT-PAUL, A PARME.



Un compartiment des Fresques de la *Camera di San-Paolo*, à Parme, par Antonio Allegri (le Corrége). — Dessin de Freeman, d'après une gravure de Toschi.

Le fragment de peinture que notre gravure reproduit fait partie de la belle fresque du Corrége qui couvre toute la voûte d'une chambre de l'ancien couvent de Saint-Paul, à Parme.

Cette chambre était le parloir particulier de l'abbesse : elle est de forme carrée; au milieu d'une des faces est une grande cheminée.

Des bénédictines habitaient le couvent. Au commencement du seizième siècle, elles n'étaient pas encore astreintes à la clôture. En 1518, leur abbesse, Joanna Placentia, personne de naissance illustre, d'un esprit très-cultivé, et passionnée pour les arts, entendit louer, dans le palais des Fontanelli, le rare génie d'Antonio Allegri, qui n'avait alors que vingt-trois ans, et n'était guère sorti jusque-là de son village de Corregio. Elle voulut qu'il contribuât à la décoration de son couvent, où l'on voyait déjà quelques belles peintures dues à d'habiles maîtres contemporains. Cette année même, ou au plus tard en 1519, Antonio Allegri se mit en mesure de satisfaire à un désir qui s'accordait si bien avec son ardeur de travail et sa juste ambition de s'illustrer.

Trois croissants que l'on voyait sur les armes de l'abbesse lui inspirèrent le motif de sa composition.

Sur la cheminée il peignit une figure de Diane, de grandeur naturelle, assise, au milieu des nuages, dans un char richement ciselé et traîné par deux biches. Elle vient de la chasse et remonte vers l'Olympe; un croissant brille sur son front; ses cheveux blonds flottent sur son arc et son carquois. D'une main elle retient un voile bleu que soulève le vent, de l'autre elle guide les coursiers.

Quatre mots sont écrits sur la cheminée : *Ignem gladio ne fodias* (N'attisez pas le feu avec une épée).

Le bas de la salle est nu. Lorsque nous l'avons visitée, il y a quelques années, elle était entièrement démeublée et des plâtras encombraient le plancher. Seulement, une sorte d'échelle double avec une plate-forme, placée au milieu, permettait de regarder de près les peintures de la voûte et de la frise. Le couvent, désert depuis 1793, avait servi récemment de caserne.

Au sommet de la voûte, sur la clef, sont figurés les chiffres, l'écusson et la crosse de l'abbessè; un cercle d'or les entoure.

Toute la voûte est d'azur, couvert par un vaste et épais treillage percé de seize ovales formant des médaillons, entourés de guirlandes de fruits, et au milieu desquels se jouent de petits génies, cortége gracieux de Diane au fond des forêts. Au-dessous du treillage, à la naissance de la voûte, seize lunettes ou demi-cercles renferment des figures de dieux et de déesses peintes en camaïeu.

« C'est le premier essai, dit Millin, que le Corrége ait fait de remédier à l'obscurité des coupoles par la grandeur des masses, grandeur qui laisse apercevoir les détails. Ces enfants ont une taille presque gigantesque, et qui surpasserait en hauteur le plus grand diamètre des ovales, s'ils étaient debout; mais, par une distribution savante, par des raccourcis dessinés et peints avec un art admirable, l'artiste est parvenu à en montrer plusieurs en entier. Il a parfaitement exprimé la mollesse et la douceur qui caractérisent l'enfance. Le nombre des génies diffère : un ovale en contient quatre, d'autres trois; mais en général il n'y en a que deux dans chaque ovale; les sujets sont agréablement variés : l'un aide son camarade à prendre son essor pour revoler vers l'Olympe; d'autres, occupés de ce qui plaît à leur déesse, tiennent sa lance, son arc et son carquois, caressent ses chiens qui sont pleins d'ardeur. Quelques-uns de ces génies sonnent du cor, tandis que d'autres paraissent attentifs au bruit qui les appelle, ou élèvent comme en trophée un bois de cerf.

» Les peintures des lunettes sont en grisaille et dénuées des charmes du coloris, mais elles ne le cèdent en rien pour la beauté à celles des ovales. Les figures n'ont qu'un pied de haut; elles représentent différentes divinités : la Fortune, Minerve, les Grâces, Adonis, Endymion, Bonus Eventus, la Terre, Junon suspendue dans l'espace avec une enclume à ses pieds, une prêtresse offrant un sacrifice, un vieillard assis (peut-être le Destin), Jupiter dans son temple, les Parques, Bacchus et Leucothoé, Lucine, Cérès, un Satyre, Vénus, une Nymphe. »

Millin nous paraît insister ensuite avec trop de complaisance sur le contraste de ces figures païennes avec le caractère religieux de la salle. A la renaissance, lorsque, en Italie, tomba le voile qui, pendant le moyen âge, avait couvert les beautés de la poésie et de l'art antique, il y eut comme un éblouissement subit dans les classes intelligentes. On fut charmé, et on s'entoura à l'envi des images inventées par le génie de la Grèce et de Rome. On n'avait nullement l'idée qu'il y eût là aucune ombre d'impiété. Ajoutons que rien, dans les peintures du parloir de San-Paolo, ne pouvait offenser la délicatesse du goût le plus pur.

Joanna Placentia mourut peu de temps après que le Corrége eut achevé son œuvre. Un mois avant sa fin, l'ordre vint de soumettre le monastère à la clôture. Il ne fut donc plus guère permis de voir la fresque du Corrége; mais heureusement elle fut toujours respectée par les bénédictines. Lorsque le couvent cessa d'être habité, le duc de Parme y alla voir la peinture du Corrége. Il était accompagé du P. Affo, qui publia, en 1794, une description remarquable de ce chef-d'œuvre [1]. Le P. Romualdo Baistrocchi, Tiraboschi, Zapata, Jacopo Barri, d'Argenville, Valery et d'autres ont aussi écrit sur *la camera di San-Paolo*. M. Gustave Planche, qui avait séjourné quelque temps à Parme et qui était un juge sévère, a parlé avec grand éloge de cette voûte.

« Antonio Allegri n'avait, dit-il, que vingt-quatre ans lorsqu'il peignit la *Chasse de Diane* dans le réfectoire [2] de Saint-Paul, et pourtant il y a dans cette composition une élégance, une sévérité, qui révèlent un savoir consommé. Pour concevoir, pour exécuter une telle scène, il faut évidemment quelque chose de plus que la pratique matérielle du métier; il faut avoir cultivé son esprit d'une manière générale, et s'être préparé à l'accomplissement de cette tâche délicate par des études littéraires. Les têtes d'enfants et de jeunes filles imaginées par Antonio étonnent et ravissent tous les yeux par l'éclat de la couleur et la vivacité du regard. Il est impossible de rêver des physionomies plus riantes, des lèvres plus fraîches, des joues plus vermeilles : c'est la vie même prise sur le fait et reproduite avec un rare bonheur. Au-dessus [3] de ces figures charmantes, dont le souvenir ne s'efface pas, et qui sont nues à mi-corps, le Corrége a placé des scènes païennes, qui rappellent à tous les esprits éclairés le style des pierres gravées que la Grèce et l'Italie antiques ont léguées à notre admiration. Quoiqu'il n'eût pas visité Rome, il est évident qu'il s'était nourri avec empressement des plus belles œuvres du génie païen. Ce qui caractérise particulièrement les fresques de Saint-Paul, c'est leur extrême simplicité, et c'est par là surtout qu'elles se rattachent au génie d'Athènes. Le Corrége a prouvé maintes fois la puissance et la variété de son imagination. Je ne crois pas qu'il ait jamais concilié d'une manière plus heureuse l'élégance et

[1] Affo (Ireneo), *Ragionamento sopra una stanza dipinta dal Corregio nel monastero delle monache benedittine di San-Paolo*. Parma, Carmignani, 1794, in-8.

[2] Le parloir, suivant une opinion plus vraisemblable.

[3] Faute d'impression que nous trouvons reproduite dans un excellent Guide français en Italie. Il faut lire : Au-dessous.

l'érudition, car il ne faut pas hésiter à le ranger parmi les peintres érudits. L'étude attentive du réfectoire de Saint-Paul suffirait à démontrer les immenses avantages de l'éducation littéraire pour la pratique de la peinture. » ([1])

Le graveur Toschi, qui avait consacré sa vie à graver toutes les œuvres du Corrége que Parme possède, est mort dans l'été de 1854. A cette époque, une partie de la fresque de la *camera di San-Paolo* était déjà gravée. Les élèves de cet habile artiste continuent ses travaux, mais lentement, et il est à craindre que le prix de la collection entière ne s'élève bien au-dessus de ce que l'on pouvait supposer au commencement de l'entreprise.

ERREURS POPULAIRES DE DROIT

EN ANGLETERRE ET EN FRANCE.

Parmi les erreurs de droit qu'on a le plus de peine à détruire dans les classes populaires de l'Angleterre, on signale les suivantes :

Si un criminel survit pendant une heure au supplice de la pendaison, on ne peut plus exécuter la peine capitale prononcée contre lui.

Si l'on veut intenter au souverain un procès qui donnerait lieu à l'arrestation d'un simple citoyen, il faut avoir soin de tendre un ruban sur la route que doit traverser le carrosse royal.

Aucun arrêt ne peut être exécuté le dimanche.

Les baux ne peuvent dépasser le terme de 999 ans : un bail de 1000 transférerait la propriété au locataire.

Si l'on veut déshériter un héritier légitime, il faut lui laisser un shilling (1 fr. 24 c.) dans le testament; autrement il hériterait de tous les biens.

Les chirurgiens et les bouchers ne peuvent être jurés.

Tout morceau de beurre vendu doit peser, en onces, un nombre rond.

On ne peut vendre la chair d'un bœuf qui n'a pas été saigné avant d'être tué.

On ferait une liste aussi longue des erreurs de droit qui ont cours dans une partie de la population française. Combien de gens croient encore, par exemple, que l'on ne peut être puni pour un fait coupable s'il ne se trouve pas au moins deux témoins de ce fait; et que, si on rencontre un homme assassiné ou qui s'est suicidé, on ne doit pas, avant l'arrivée d'un magistrat, le toucher, le changer de place, et par conséquent même s'assurer s'il est réellement mort pour le secourir?

Il n'y a pas de plus puissant antidote contre la basse sensualité que l'adoration de la beauté. La partie la plus élevée des arts du dessin est essentiellement chaste, quel qu'en soit l'objet; elle purifie les pensées, comme la tragédie, suivant Aristote, purifie les passions. Les effets contraires sont rares et exceptionnels : il y a des âmes pour lesquelles une vestale ne serait pas sainte. W. von Schlegel.

UNE DEMI-HEURE AVANT LE SOMMEIL.

Pendant la demi-heure qui précède celle où vous éteignez votre lumière, cherchez à débarrasser votre esprit de toute pensée pénible ou trop attachante. Un jeu d'adresse, quelques pages d'une livre agréable, une conversation paisible sur des sujets d'un intérêt ordinaire, préparent à un bon sommeil. C'est assurément une excellente habitude de se rappeler rapidement ce qu'on a fait et pensé pendant le jour, et de se tracer le plan du lendemain; mais il vaut mieux que ce ne soit pas immédiatement avant de se trouver dans l'obscurité et de clore les yeux; souvent cette revue mentale soulève des regrets ou des craintes qui écartent le repos : plaçons donc, s'il est possible, ce devoir avant la demi-heure de distraction nécessaire pour détendre et libérer l'esprit. Il n'en est pas de même de la prière, qui, lorsqu'elle est ce qu'elle doit être, ne peut jamais qu'apaiser et rasséréner notre âme.

LES PETITS ARCHITECTES.

Sous le têt d'un plat, jeté là sans doute pour dissimuler quelque délit domestique, j'ai découvert une ville entière dont l'histoire serait, sans nul doute, pleine de détails intéressants et de péripéties dramatiques, si j'avais assez de temps, de science, de perspicacité, pour l'étudier complétement.

La cité n'est pas vaste, mais construite d'une façon nouvelle et grandiose. Huit ou neuf piliers ronds, courbés régulièrement dans leurs contours légérement convexes, n'ont rien d'analogue dans notre architecture et me paraissent parfaitement solides. Quoique fermes et polis, ils ne sont pas bâtis de blocs carrés et superposés comme les murs de nos édifices, mais de petites boules d'un sable fin et serré, tellement bien ajustées ensemble qu'elles font corps et se maintiennent unies, sans le secours d'aucun ciment, si ce n'est un peu d'eau, rosée ou pluie, promptement séchée par la chaleur de l'été. Les chapiteaux de ces piliers, évasés en arcades, soutenaient, rattachaient au sol le toit collectif qui protégeait la ville entière, et qui n'était autre que le tesson que je venais d'arracher avec tant de brusque étourderie.

La petite population de fourmis d'un brun noirâtre (*Formica cæspitum*, à ce que je présume) qui avait élevé toute ces constructions, y compris le mur en courtine irrégulièrement circulaire qui les entoure, s'est dispersée en un clin-d'œil dès qu'elle s'est trouvée exposée à l'ardeur du soleil, dont ses ingénieux travaux auraient dû la préserver.

Resté en présence de la cité déserte, j'ai pu mesurer ses piliers cylindriques. Ils variaient en hauteur suivant l'inclinaison du chaperon sur lequel s'était de hasard arrêté ce tesson, soutenu et relié au terrain par huit arcades, dont les plus grandes avaient 9 millimètres de hauteur, et les plus petites 7. L'enceinte entière de la ville, y compris le mur épais, d'une construction semblable à celle des piliers qu'il entoure, pouvait avoir, dans sa partie la plus large, 13 centimètres, et 8 seulement dans la plus étroite.

Non-seulement les petits architectes avaient eu égard, dans leur construction, à la solidité et à plusieurs genres de convenances, mais les proportions n'avaient point été négligées, et ces piliers, légérement convexes, de 3 à 4 millimètres d'épaisseur, évasés du haut et du bas, un peu comme les lacrymatoires antiques, n'étaient pas sans quelque grâce lilliputienne. L'historien si exact des fourmis, Huber le jeune, nous apprend qu'en général elles préfèrent les plans circulaires; mais, dans cette circonstance, les habitudes avaient été modifiées, et l'inclinaison du chaperon qui servait de base, ainsi que la forme du débris de vaisselle qui formait le dôme de la cité, étaient entrés en ligne de compte. Je ne vis ni larves dans leurs blanches robes, ni fourmis ailées; c'était évidemment une naissante république que, d'un geste, je venais de détruire.

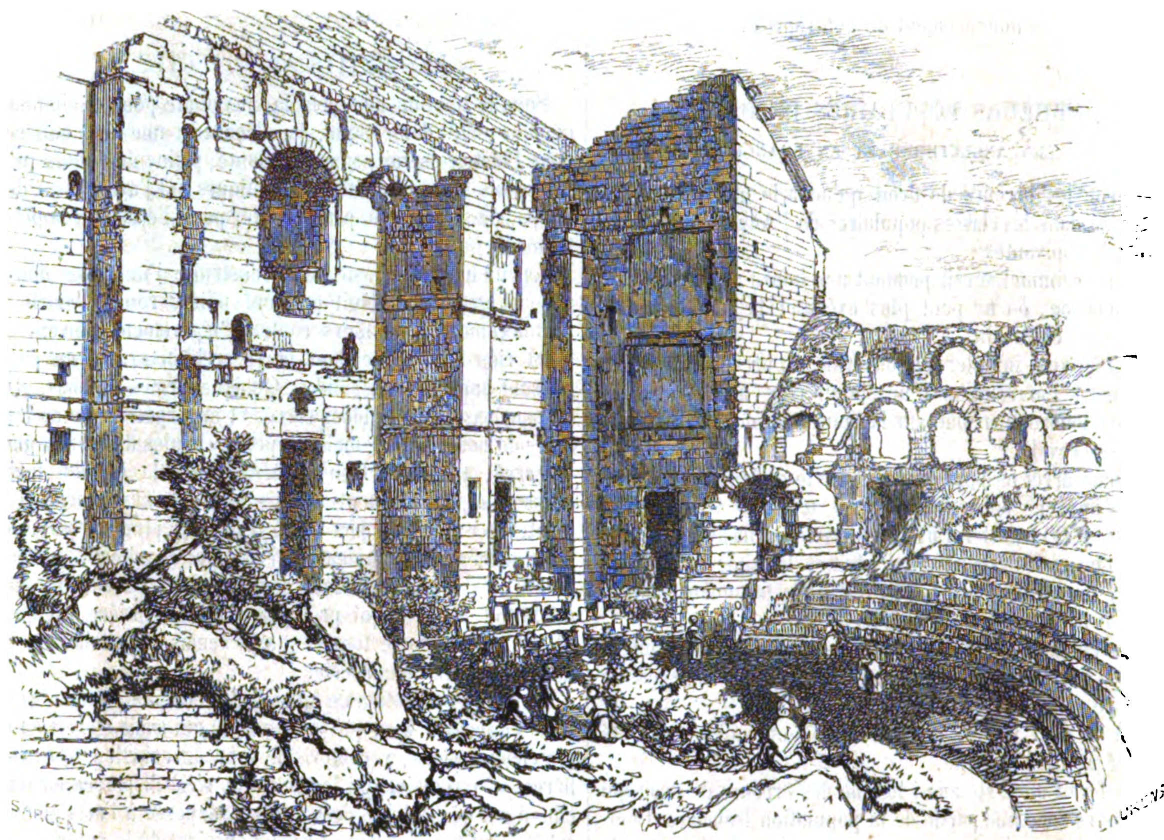
Je demandai aussitôt à l'ouvrage d'Huber comment ces laborieux petits insectes avaient pu bâtir ces édifices dont je contemplais tristement les ruines, et je vis que chaque

([1]) *Revue des Deux Mondes.*

fourmi roule et porte entre ses dents les petites boules de terre qu'elle a formées et pétries en grattant le sol de ses fortes mandibules. Elle pose la petite masse à la place précise qu'elle doit occuper, elle la pousse, la presse, toujours avec ses dents; ses antennes suivent tous ses mouvements, passant à leur tour sur chaque petit grain de terre et le polissant; enfin l'insecte unit et consolide le tout à l'aide de ses pattes de devant. C'est ainsi que non-seulement il élève des murailles, superpose des étages en saillie, mais arrondit des voûtes dont la surprenante largeur ne nuit en rien à leur solidité.

LE THÉATRE D'ORANGE.

« Le théâtre d'Orange, dit M. Perrot ([1]), est aux autres monuments de la Provence ce que le Colisée de Rome est aux petits temples votifs, ou ce que le pont du Gard est à



Le Théâtre romain, à Orange. — Dessin de Ch. Laurens.

ceux de Boisseron et d'Ambrusi, c'est-à-dire un colosse. »

La façade a 34m,75 de haut et 102m,64 de long. Au centre est une grande porte carrée. Dix-huit portiques, neuf de chaque côté, sont divisés par des pilastres d'ordre dorique, formés de plusieurs assises et couronnés de chapiteaux. Au-dessus de l'entablement s'élève un mur jusqu'à une grande hauteur. L'effet est assez imposant pour que des ornements ne fussent pas nécessaires.

On aperçoit le théâtre d'Orange de très-loin : il domine toute la ville. « Le mur de la scène, dit M. Mérimée ([2]), comme une haute tour, s'élève au-dessus de tous les bâtiments modernes. Les gradins, adossés à la pente d'une colline, suivant l'usage constant des Romains, sont en grande partie détruits, mais partout encore très-reconnaissables. Le mur de la scène est mieux conservé : construit de blocs énormes, il a résisté à toutes les attaques des hommes et des éléments. Autrefois, il était décoré à l'intérieur de trois rangs de colonnes. Des deux côtés de la scène, deux corps de bâtiments avancés contiennent des salles spacieuses, des corridors, des escaliers, en un mot toutes les constructions accessoires d'un théâtre, et nécessaires aux acteurs et aux machinistes. Toutes les parties de l'édifice, mais surtout le haut du mur de la scène, portent les traces d'un violent incendie. »

On suppose qu'il existait une toiture au-dessus de la scène. Longtemps l'enceinte du théâtre a été encombrée de pauvres maisons construites à peu de frais avec ses ruines : on les a démolies. Au temps de la révolution, et peut-être antérieurement aussi, les salles, aujourd'hui désertes, servaient de prison.

Près du théâtre était un cirque ou hippodrome.

LA LETTRE.

C'est de la joie qu'elle apporte, la première lettre de l'absent; mais, on le voit à la physionomie de la jeune femme, c'est une joie mélangée d'émotion et qui n'est pas loin des larmes. Oui, elle s'émeut à ces mots de tendresse que la plume a tracés avec tant d'élan et que depuis longtemps, peut-être, la bouche n'avait pas prononcés. Elle-même, quand il était là, toujours près d'elle, n'a-t-elle pas négligé de lui témoigner son affection? Ne s'était-elle pas laissé gagner par cet insensible sommeil qui, au milieu de

([1]) Notes du *Voyage dans le midi de la France.*

([2]) *Lettres sur Nîmes et le Midi.*

notre bonheur même, dont la continuité n'est plus pour nous que de la monotonie, envahit peu à peu et engourdit notre cœur? Ne leur est-il pas arrivé plus d'une fois de se dire, chacun en soi-même, dans un silence glacé, elle tristement affaissée sur sa couture, lui marchant à pas lents dans la chambre, qu'ils avaient mieux espéré de la vie, que dans d'autres conditions ils auraient pu être plus heureux, qu'ils se sont trompés et qu'ils n'ont plus qu'à gémir? Et



Salon de 1859; Peinture. — Le Message, par M. A. Leleux. — Dessin de Thérond.

maintenant les voici séparés, les voici loin l'un de l'autre. Elle est seule, regardant les nuages gris qui passent dans le ciel, écoutant le son de la cloche lointaine, bien triste sans doute; et il ne peut la consoler. Et lui, où est-il en ce moment? Emporté par des chevaux rapides, ou par la vapeur plus rapide encore, à travers les ténèbres, parmi des inconnus; en danger, malade peut-être, et elle ne peut le rejoindre. Oh! comme ils sentent maintenant qu'ils ne peuvent plus vivre l'un sans l'autre, que des liens indissolubles, éternels, se sont formés entre leurs cœurs! comme ils regrettent leur aveuglement, leur ingratitude! Et quand il reviendra, quand ils se retrouveront ensemble, qu'il y aura de joie dans leur premier regard! que de repentir, que de douces et sûres promesses dans leur premier embrassement!

UNE HUMBLE TACHE.

NOUVELLE.

Depuis plusieurs années, un jeune et savant professeur au lycée de... travaille à un grand ouvrage sur les différentes races qui ont successivement peuplé la France. Ce ne sera pas un de ces livres faits uniquement avec d'autres livres : l'auteur emploie toutes ses vacances à parcourir les départements, afin d'observer par lui-même les mœurs, les caractères, d'étudier les dialectes, de recueillir les traditions et les superstitions locales. Il va sans dire qu'il ne séjourne pas dans les endroits où la facilité des communications a effacé les physionomies et modernisé les coutumes, et qu'il préfère aux plus belles voies ferrées le sentier qui s'enfonce dans une vallée solitaire ou serpente au flanc d'un mont écarté. Le chercheur d'or qui découvre un gisement abondant en pépites n'est pas plus heureux

que ne l'est notre érudit quand il a trouvé un pays perdu.

Par une après-midi de septembre, il explorait une province qui passe pour l'une des plus primitives de l'empire français. M. le baron Dupin, dans sa fameuse carte, l'a couverte de sa teinte la plus foncée. Mais si la civilisation a traité cette région en dédaigneuse marâtre, la nature l'a traitée en enfant gâté. Une riche et plantureuse végétation, de gracieuses collines, des eaux claires et gazouillantes ; à l'horizon, des montagnes d'un bleu qui tranche à peine sur celui du ciel : tout cela forme un ensemble que les paysagistes s'empresseront de reproduire dès qu'ils le connaîtront, d'autant plus que les cabanes délabrées couvertes d'un chaume noir et moussu, les jeunes filles nu-pieds et cheveux au vent, les clôtures effondrées, les mares dormantes bordées d'herbes aquatiques, leur fourniront les plus pittoresques accessoires.

Notre savant avait dîné dans le chef-lieu du canton. L'aubergiste était un Parisien, relégué, disait-il, dans cet exil affreux par les jeux cruels de la fortune, et qui gémissait tous les jours sur son éloignement de la capitale. Il avait voulu servir lui-même le voyageur ; celui-ci s'efforça vainement de tirer de lui quelques renseignements sur les habitants du pays.

— Des sauvages, Monsieur, des Iroquois, des Kabyles, qui vous écorchent les oreilles de leur horrible patois. Ah ! quel séjour que ce pays de loups pour un homme accoutumé...

Le professeur coupa court aux lamentations du banni, en lui demandant le nom de quelques villages dont on voyait, à distance, les clochers percer un épais fourré d'arbres.

— Là-bas, Monsieur? Je n'y suis jamais allé ; qu'irais-je y faire, juste ciel !

— Pourriez-vous au moins me dire lequel de ces villages est le plus proche d'ici?

— Monsieur ne compte pas y aller coucher? Il n'y trouverait pas un lit sortable ; il serait mangé par la vermine de toute espèce. Si Monsieur veut coucher ici, dans la soirée j'inviterai M. le percepteur des contributions à venir boire un petit verre de n'importe quoi, et il renseignera Monsieur mieux que personne. J'ai de belles chambres, arrangées dans le goût de Paris, autant du moins que j'ai pu le faire dans un lieu aussi dépourvu de ressources...

— Merci. Mais je ne veux pas coucher ici ; à défaut de lit, je dors très-bien dans les granges. Puisque vous ne pouvez ou ne voulez pas m'indiquer la route et le nom du plus prochain de ces villages, je consulterai les poteaux indicateurs.

— Ah bien ! oui, des poteaux indicateurs ! On ne va pas se donner la peine d'en mettre pour des gens qui ne savent pas lire. Naturellement, je ne puis pas retenir Monsieur de force ; je me permettrai cependant de lui faire observer que le temps se couvre, que nous aurons de la pluie ce soir...

— Raison de plus pour que je me mette vite en route. Veuillez me faire mon compte.

— Serait-ce un individu suspect et poursuivi par la gendarmerie? pensa l'aubergiste.

Il se fortifia dans ce soupçon en voyant l'étranger payer sans la moindre observation la note exorbitante qu'il lui présenta, et s'éloigner d'un bon pas, son sac de nuit à la main, et son surtout imperméable sur le bras.

Le fait est que cette auberge et son maître avaient inspiré à notre voyageur une impatience nerveuse ; il lui tardait de se retrouver en plein air, en pleins champs, et de quitter cette maison avec son mélange de faux luxe et de malpropreté, son plaqué rougi, ses cristaux mal brossés, ses estampes aux vives enluminures, ses fleurs artificielles fanées, et ses essaims de mouches. Au sortir du bourg, il s'assit sur une pierre milliaire et regarda autour de lui. A sa droite s'étendaient, à perte de vue, des champs moissonnés et des prairies unies ; à sa gauche le terrain descendait vers un vallon assez profond et assez large ; de l'autre côté s'élevaient ces collines couvertes d'arbres qu'à l'auberge il avait aperçues de la fenêtre. Il ne passait personne en ce moment ; d'ailleurs le professeur était ami de l'imprévu et s'aventurait volontiers dans les régions inconnues. Il suivit quelque temps la chaussée impériale, qui s'élevait toujours plus au-dessus de la plaine ; enfin, il vit une route qui descendait tout droit dans la vallée, et s'y engagea.

C'était une voie creuse, bordée de deux hautes haies échevelées, ombragée de grands chênes noueux ; les chars y avaient creusé de profondes ornières, les pluies l'avaient ravinée dans tous les sens et y avaient laissé de larges flaques boueuses. Tout en descendant d'un pas inégal, le voyageur se rappelait ce couplet d'un vaudeville :

Le chemin devient des plus beaux :
On n'en a plus qu'au ventre des chevaux,
Depuis que nos
Municipaux
Font réparer les chemins vicinaux.

Comme il était à pied, il n'enfonçait guère que jusqu'au genou. Il arriva ainsi au fond de la vallée ; là, le chemin se bifurquait ou plutôt se trifurquait. Il vit que l'aubergiste parisien avait calomnié le pays, car un poteau indicateur se dressait à la *croisée* des routes ; seulement l'inscription en était totalement effacée. — Au petit bonheur ! se dit-il ; et il prit le chemin du milieu. Mais, après qu'il eut marché environ une demi-heure, il se trouva que le chemin se terminait dans les champs et qu'on n'en voyait plus nulle trace ; il revint sur ses pas. La pluie commençait, active et serrée ; il mit son surtout, et résolut de bien examiner le terrain pour ne pas se fourvoyer de nouveau. Revenu au carrefour, il prit, cette fois, le chemin de gauche ; mais bientôt il rencontra un autre carrefour. Là, son choix fut encore plus malheureux ; le sentier le conduisit dans un fond marécageux. De nouveau, il revint en arrière ; mais, cette fois, il s'embrouilla et s'égara dans un dédale de sentiers qui semblaient n'aboutir nulle part. La nuit venait, une prompte nuit d'équinoxe. Pour achever l'aventureux savant, un orage furieux se déchaîna sur la vallée ; le vent mugissait, le tonnerre grondait, de livides éclairs ne montraient un instant des arbres ruisselants et des champs inondés que pour mieux faire ressortir l'obscurité ; le ciel lançait des torrents d'eau. Une petite rivière, dont notre voyageur avait à peine entendu le faible murmure, enflée tout à coup jusqu'à déborder, roulait impétueusement ses eaux jaunâtres. Le professeur frissonnait sous son manteau imperméable, perméé complétement et lourd comme une chape de plomb ; son pantalon se collait à ses jambes ; l'eau entrait de tous côtés dans ses bottines et dégouttait tout autour de son chapeau. Debout dans un pré, il s'était adossé à un arbre dont le feuillage lui donnait de temps en temps sur le visage un soufflet humide. La perspective de passer ainsi la nuit n'avait rien d'attrayant. Aubergiste parisien, si tu avais pu voir combien le voyageur regrettait ta chambre à l'instar de Paris, tu te serais trouvé assez vengé de ses dédains !

Tout à coup, à cinquante pas environ, il vit, à travers les arbres, se mouvoir une lumière. En même temps, une claire voix de jeune fille criait de toutes ses forces : — Mademoiselle Thérèse ! mademoiselle Thérèse !

— Est-ce toi, Rose? répondit une voix plus grave.

— Oui, c'est moi ; je viens vous apporter vos sabots et votre mante.

La lumière s'arrêta ; les voix s'étaient rapprochées l'une

de l'autre; évidemment les deux interlocutrices s'étaient rejointes.

— Ma pauvre chérie! disait la voix plus grave; quoi, tu t'es mise en route par ce temps!

— Vous y étiez bien, vous! La pluie m'a prise au pont. Je savais que vous partiriez de Sainte-Aubierge à sept heures, et comme il ne pleuvait pas encore... Hé! qu'est-ce donc? Écoutez, on nous appelle.

— Mademoiselle Thérèse, mademoiselle Rose! criait le professeur, prenez pitié d'un pauvre voyageur égaré! indiquez-lui le moyen de regagner son chemin.

Thérèse et Rose se consultèrent un moment; puis la lanterne, après avoir scintillé le long de la haie, entra dans le pré, et le cercle lumineux, arrivant jusqu'à notre voyageur, lui laissa voir les deux femmes abritées sous un immense parapluie. Il s'avança de leur côté; la plus âgée dirigea la lanterne sur lui et s'écria d'un ton de surprise, en reculant de deux pas :

— Qui êtes-vous donc, Monsieur, vous qui nous appelez par notre nom et que je n'ai jamais vu?

— Moi non plus, Mademoiselle, je ne vous ai jamais vue; mais j'ai entendu vos deux noms tout à l'heure; pardonnez-moi d'en avoir profité pour vous appeler à mon secours. Qui je suis? Habituellement Étienne Blarville, professeur au lycée de..., à Paris; actuellement, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, un voyageur fourvoyé, et, de plus, trempé jusqu'aux os. N'ayez pas peur de moi, Mesdames; je vous assure que je suis parfaitement inoffensif.

— Je n'ai pas peur de vous, Monsieur, répondit Mlle Thérèse; mais j'avoue bien que de toutes les choses que l'on peut trouver dans les champs à cette heure et par ce temps, un professeur de Paris est celle que je me serais le moins attendue à rencontrer. Suivez-nous; il nous faut marcher dans l'herbe, afin de ne pas fouler aux pieds ces carrés de légumes. Voici la haie; nous n'avons qu'à ouvrir cette petite porte, et nous sommes sur le chemin.

— Mille remercîments. Mais où conduit-il, ce chemin?

— Si vous le remontez à votre droite, il vous conduira au village de Sainte-Aubierge, et de là sur la chaussée, d'où vous pourrez aller, à votre choix, à A... ou à B...

— Je viens de B... Et si je le suis à gauche?

— Il vous mènera dans les villages de Lézin, de Goinzet, des Herbolaines, ou de Miffy.

— De tous ces endroits, lequel est le plus près d'ici?

— Sainte-Aubierge est à une bonne lieue; Goinzet est à une lieue et un quart.

— N'y a-t-il pas d'endroit plus rapproché?

— Lézin n'est guère qu'à vingt minutes; mais il n'y a pas d'auberge.

— Qu'importe! il s'y trouvera bien quelque âme charitable qui me permettra de me sécher à son feu et de dormir sur sa paille. Je n'ai donc qu'à marcher tout droit devant moi? Je vous suis très-obligé; adieu, Mesdames.

— Un moment! prenez ce parapluie que Rose m'apportait; je l'abriterai sous celui que l'on m'a prêté à Sainte-Aubierge, et nous vous éclairerons. Nous sommes de Lézin, et nous allons vous y conduire. Les parents de Rose pourront, je pense, vous céder une chambre pour cette nuit. En marche! profitons de ce moment de calme. Laissez-moi porter votre sac; vous êtes fatigué.

— Comment passerons-nous cette rivière que j'entends gronder d'ici?

— Sur une passerelle.

— Solide?

— Ah! elle en a porté, elle en portera de plus lourds que vous. Pour atteindre le pont de pierre, il faudrait faire un long détour. Nous allons prendre ce sentier qui abrége beaucoup.

— Quoi! encore un de ces sentiers à travers champs, où l'on s'embourbe quand on ne s'égare pas?

— Oh! non, dit vivement la jeune Rose; ce sentier-là est très-bon; il est sur la commune de Lézin.

La suite à la prochaine livraison.

« Quelqu'un disait jadis à Copernic : — Si le monde était arrangé comme vous le dites, Vénus aurait des phases comme la lune; elle n'en a pas cependant; qu'avez-vous à dire?

» Copernic répondit : — Je n'ai rien à répliquer; mais Dieu fera la grâce qu'on trouvera une réponse à cette difficulté!

» En effet, Dieu fit la grâce que Galilée inventât les lunettes avec lesquelles on vit les phases; mais Copernic était mort. » (De Maistre.)

Dieu fera la grâce que nous verrons les prodiges de sa puissance; mais nous serons vivants de l'éternelle vie, et nous ne nous étonnerons que d'une chose : de nos petites difficultés, quand, pour les résoudre, nous avons à faire au grand Dieu des cieux. *Les Horizons célestes.*

Je ne suis pas de l'avis de Dante :

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.

(Il n'y a point de douleur plus amère que de se souvenir du temps heureux quand on est dans le malheur.)

Un grand bonheur est, au contraire, à mon sens, une lumière dont le reflet se prolonge sur les espaces mêmes qu'elle n'éclaire plus; quand Dieu et le temps ont apaisé les violents soulèvements de l'âme contre le malheur, elle s'arrête et se complaît encore à contempler dans le passé les biens charmants qu'elle a perdus.

Guizot, *Mémoires de mon temps*, t. II.

LA PROCESSION DES CAPTIFS A PARIS,

EN 1785.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les gros volumes qui nous ont été légués par d'Aranda et le père Dan, pour se faire une juste idée des souffrances qu'a réparées, par sa charité persévérante, l'institution des Pères de la Merci, vouée au rachat des captifs dans les États Barbaresques. L'ordre faisait publier de temps à autre des relations moins volumineuses, dans lesquelles il racontait brièvement les misères qu'il avait soulagées et celles qu'il fallait consoler encore. Vers la fin du dix-huitième siècle, ces petits volumes, si multipliés d'abord, font tout à coup défaut, et la charité n'en est pas moins ardente. La grande procession de 1785 fut, en quelque sorte, la dernière cérémonie solennelle dans laquelle l'institution vint témoigner de sa charité persévérante et de l'énormité de ses sacrifices, appelant d'ailleurs un autre genre de réparation. Durant cette pieuse cérémonie, on prouva que près de 700 000 francs avaient été employés en indemnités onéreuses accordées aux États Barbaresques. L'argent pleuvait des fenêtres sur les captifs et leurs pieux rédempteurs, dit une relation contemporaine; et il faut dire, à la louange de la population parisienne, qu'on avait loué les balcons d'où l'on pouvait contempler cette fête de la charité tout aussi cher que s'il se fût agi d'assister à quelque pompeuse réjouissance, ou, il faut le dire, à quelque exécution. Il n'y eut pas jusqu'à la pauvreté avérée de la grande ville qui, ce jour-là, ne se mît en frais pour accueillir un genre

de misère dont les souffrances étaient devenues proverbiales, même parmi les mendiants. Un homme en guenilles, ayant ramassé un louis qui était tombé à ses pieds, l'alla sur le champ offrir à un religieux, qui, touché de son action, lui mit dans la main un écu de six livres, en lui disant qu'il recevait son offrande, mais qu'il lui faisait la sienne de ses propres deniers.

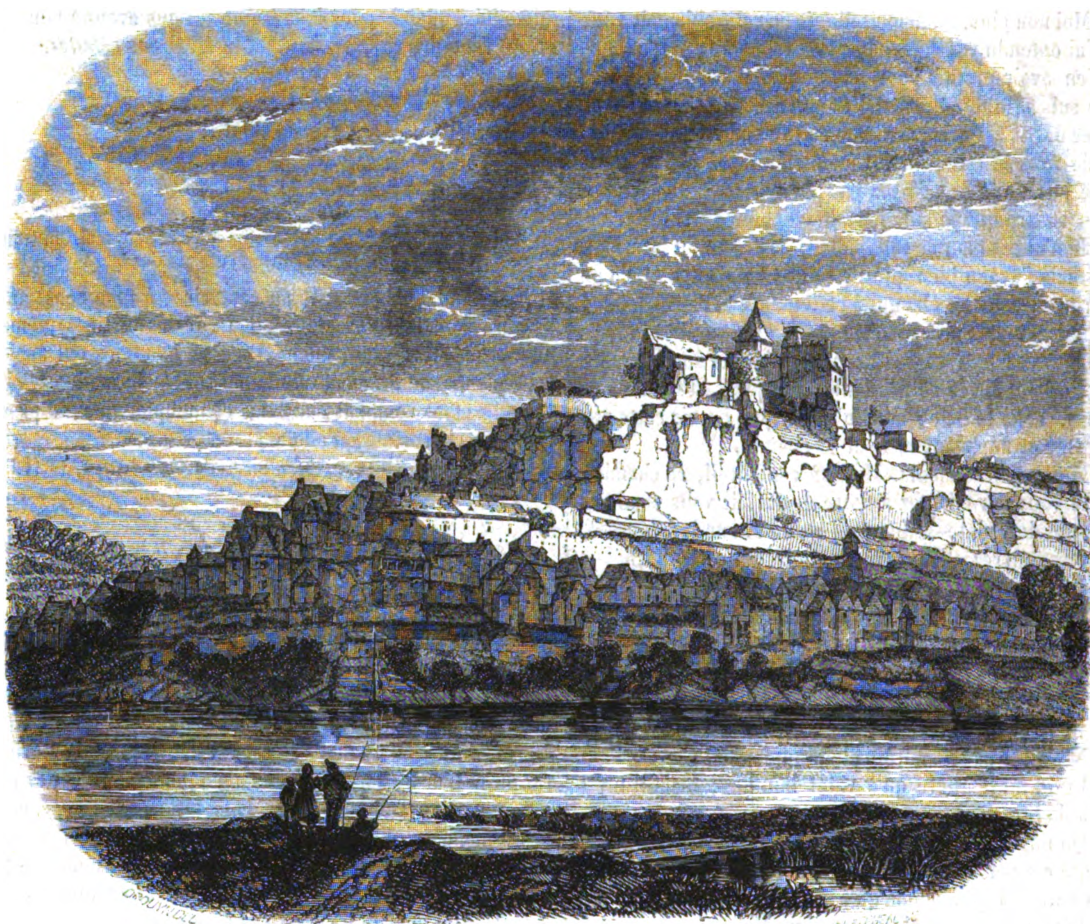
La procession des captifs de 1785 fut fertile en événements romanesques, ou en incidents inattendus. Un fils retenu en Barbarie pendant plus de trente ans, et qui n'en comptait pas moins de quatre-vingts lors de sa délivrance, retrouva à Paris sa mère, qui avait atteint sa cent unième année, et dont la vieillesse s'était passée dans les larmes. La loueuse de chaises de Saint-Étienne du Mont mourut subitement de désespoir en apprenant qu'un premier mari, qu'elle croyait mort depuis longtemps, et pour lequel elle avait gardé une affection profonde, était en droit de lui reprocher son manque de fidélité. C'est surtout dans le curieux Voyage d'un laïque, nommé d'Aranda, que l'on peut se procurer des renseignements sur la manière dont les religieux de la Merci procédaient dans leurs rachats, et sur les moyens vraiment diplomatiques qu'ils étaient obligés de mettre en œuvre, durant leurs charitables négociations, pour lutter de ruse avec les Barbaresques.

LES QUATRE BARONNIES DU PÉRIGORD.

Voy. t. XIX, 1851, Biron et Mareuil; et t. XX, 1852, Bourdeille.

BEYNAC.

Lorsque la princesse de Condé, fuyant les lieux ou Mazarin avait pu emprisonner le vainqueur de Rocroy, traversa rapidement la France, depuis Paris jusqu'à Bordeaux, au milieu d'une escorte brillante qui s'accroissait incessamment et formait une armée véritable avant le terme du voyage, elle passa, le 23 mai 1650, au pied des hautes tours de Beynac. — Alors le seigneur de ce lieu vint la saluer sur la rivière de Dordogne, s'excusant sur son grand âge de ne pouvoir l'accompagner, mais disant que ses fils allaient monter à cheval pour la suivre.



Ruines du château de Beynac. — Dessin de Léo Drouyn, d'après nature.

Aujourd'hui la château de Beynac est complétement ruiné; et la noble famille qui peuplait, il y a deux cents ans à peine, le vaste manoir, est depuis longtemps éteinte. Comme tant d'autres, elle se sera sans doute épuisée avant la fin de ce grand règne de Louis XIV, entre la guerre incessante et meurtrière et le séjour, meurtrier aussi, de Paris. La maison de Beynac était connue dès les temps les plus reculés; mais, dans sa longue histoire, honorablement remplie, nous ne nous rappelons aucun trait qui demande un récit détaillé. A quoi bon dire que le baron de Beynac fut sénéchal de Périgord, ou que tel autre mourut à la croisade, quand nous n'aurions à donner à nos lecteurs qu'un fait tout sec? A quoi bon constater de même que Beynac a eu l'honneur d'être assiégé par Montfort? Pourquoi dire enfin que les compagnies anglaises ont longtemps occupé cette forteresse et qu'elles n'en sont sorties que par composition, en 1451? C'est l'histoire de beaucoup d'autres châteaux, et aucun souvenir particulier ne recommande, autant que leur grandeur pittoresque, les vieilles ruines abandonnées de Beynac.

LE RENARD

POËME PAR GŒTHE.



Brun l'Ours pris au piége. — Dessin de Pauquet, d'après Kaulbach.

Gœthe, génie varié, souple, infatigable, s'est plu à rajeunir le vieux « roman du Renard », qui, au moyen âge, amusa tant nos pères; il en a fait un poëme en douze chants. M. Kaulbach, un des premiers peintres contemporains de l'Allemagne, a orné de beaux dessins une très-belle édition de ce poëme.

La planche que nous reproduisons se rapporte à un passage du chant deuxième.

Dans le chant premier, on voit le Lion entouré de sa cour. Plusieurs animaux, Isengrin le loup, Vaukerlos le petit chien, Hinzé le chat, la panthère, viennent tour à tour dénoncer à la justice royale les ruses et les crimes de Reineke le renard. Grimbert le blaireau, neveu de l'accusé, essaye de le défendre. Mais tout à coup apparaît Henning le coq, suivi de sa famille, en deuil; on porte derrière lui une bière où gît une poule sans tête : c'est Gratte-pied, la femme de Henning, méchamment mise à mort par Reineke. Ce tableau remplit tous les spectateurs de douleur et d'indignation. Il est décidé que l'on jugera bel et bien Reineke, et Brun l'ours est chargé d'aller le sommer de comparaître devant le Lion.

« Soyez prudent, dit le Lion à Brun, car Reineke est faux et malin. Il vous flattera, il vous mentira; pour vous duper, tout lui sera bon. — Oh! pas du tout, répond l'ours avec assurance, soyez tranquille; s'il a l'impudence de vouloir se jouer de moi, il le payera si cher qu'il n'aura garde de ne pas venir. »

Et le deuxième chant commence.

Brun l'ours, après une longue marche, arrive devant le château de Malpertuis, somptueuse résidence de Reineke. La porte est fermée à triples verrous. Brun recule un peu, réfléchit, puis se met à crier : « Mon neveu, êtes-vous à la maison? C'est moi, Brun l'ours. Je viens, comme messager du roi, vous avertir qu'il vous faut comparaître devant lui; si vous refusez, vous êtes menacé de la roue et de la potence. » Reineke s'assure d'abord que ses murailles sont solides, et qu'au besoin il pourrait échapper à ses ennemis par ses caveaux et ses corridors secrets; ensuite, il regarde

si Brun l'ours est bien venu seul. Il ouvre la porte alors, et se confond en excuses pour avoir fait attendre son bon oncle. « O ciel! que vous devez être fatigué, lui dit-il; comme vous êtes échauffé! vos poils sont couverts de sueur, et vous respirez avec peine. Est-ce que le roi ne pouvait pas donner ce message pénible à quelque autre qu'à vous, le plus noble et le plus digne de ses barons! Quant à moi, j'irai librement vers le roi, soyez-en sûr; vous me protégerez, j'espère. Demain, je me mettrai en route; aujourd'hui, je suis malade : nous avons ici plus de miel que nous n'en voulons, et j'en ai trop mangé; cela ne me vaut rien. — Trop de miel! s'écrie Brun; que dites-vous là? Rien n'est meilleur au monde. Si vous en avez trop, donnez-m'en, j'en ferai fort bien mon affaire. Oui, mon neveu, donnez, donnez, et je vous protégerai. — Plaisantez-vous? dit Reineke. — Non, sur l'honneur, répond l'ours; je parle très-sérieusement. — S'il en est ainsi, reprend le renard, suivez-moi, cher oncle, je vais vous conduire chez le paysan Rustevyl, qui demeure au bas de la montagne, et là je vous ferai rassasier de plus de miel que vous n'en avez eu de toute votre vie. » Le rusé coquin pensait, en parlant de la sorte, à la grêle de coups que la fureur du paysan ne manquerait pas de faire tomber sur l'ours.

Nos deux personnages arrivèrent à la maison de Rustevyl lorsque la nuit était déjà tombée. Rustevyl était charpentier; il avait dans sa cour un tronc de chêne qu'il avait commencé à fendre; l'arbre, à l'aide de deux coins de bois, était entr'ouvert à l'une de ses extrémités, et avait l'air de bâiller. Reineke dit à l'ours : « Mon oncle, vous ne sauriez croire tout ce qu'il y a de miel au fond de cet arbre. Fourrez votre museau tout au fond, mais mangez avec modération; autrement vous vous en trouveriez mal. — Tout beau! dit l'ours, me prenez-vous pour un glouton? Ne sais-je pas bien qu'il ne vaut rien de manger plus que sa faim! Laissez, laissez-moi faire! » Et Brun, se laissant enjôler, fourre sa tête et ses pattes de devant dans la fente de l'arbre.

Aussitôt Reineke se jette sur les coins et les tire tant et si fort que les deux moitiés de la partie du tronc fendue se resserrent; Brun a la tête et les pattes prises comme dans un étau : il crie, il hurle, il beugle; furieux, il bat le sol avec ses pattes de derrière. Tant de bruit attire l'attention de Rustevyl : « Qu'est-ce donc? et que fait-on dans ma cour? » Il saisit sa hache. Reineke le voit venir, et, en s'éloignant avec prudence, il tient ce discours à sa pauvre dupe : « Qu'avez-vous donc, mon oncle? Je vous l'avais bien dit : vous mangez trop de miel, vous vous faites mal; mais voilà Rustevyl qui arrive, et qui vous offrira l'hospitalité. » Et il détale au plus vite. Cependant Rustevyl arrive : il voit l'ours pris dans l'arbre, et court appeler les paysans qui se sont attardés à boire au cabaret voisin : « A moi! à moi! Accourez tous! Un ours! il est pris dans ma cour; c'est la vérité! » Les paysans s'arment de fourches, de rateaux, de broches, de pioches et de pieux. Le curé, sa cuisinière et son sacristain, entendent la rumeur, et se joignent à la bande; la cuisinière brandit une quenouille. Au bruit des pas, aux cris de joie de ses ennemis qui approchent, Brun l'ours, par un violent effort, parvient à arracher de l'arbre sa tête, mais en y laissant sa peau, puis il tire à grand'peine ses pattes, dont le chêne garde les griffes. Hélas! où donc était le miel? Brun est tout ensanglanté, et tellement affaibli par la souffrance qu'il ne peut fuir. La troupe armée arrive, s'accroît d'instant en instant, s'irrite, et le frappe. Tout un village contre un seul animal! Étourdi d'abord sous les coups, Brun a un mouvement terrible de réveil : il culbute les femmes, qui, éperdues, fuient de toutes parts; quelques-unes tombent dans la rivière voisine; on se précipite de leur côté pour les secourir. Pendant ce temps, Brun, à la faveur de l'ombre, se glisse vers le rivage et roule dans l'eau, préférant encore d'être noyé que de retomber dans les mains féroces des paysans. Le courant rapide l'entraîne; il nage sans le savoir, et va échouer à une lieue de là, en un endroit désert. Par hasard, Reineke, qui n'avait pas perdu son temps, était là, dévorant quelques poules qu'il venait de voler. Il est un peu déconcerté de voir que Brun s'est échappé du piége; il se console toutefois en remarquant son piteux état, et, avec un ricanement diabolique, il le raille impitoyablement : « Hé! mon pauvre oncle, où donc avez-vous laissé votre toupet, vos favoris, votre barbe et vos gants? Vous aurez eu affaire à un barbier par trop malhabile! Et pourquoi cet air mélancolique? Est-ce que le miel n'était pas bon? Plus au fond, il eût été meilleur! Il en reste encore. Ne voulez-vous pas que je vous reconduise à l'arbre? » Ainsi s'amusait le malin. Brun grogne, et se promet de tirer vengeance d'un si abominable tour.

Le jour renaît, et le bienfaisant soleil rend quelque force au malencontreux messager. Il se traîne plutôt qu'il ne marche, et chaque pas lui arrache des cris de douleur. Ce supplice dure quatre longues journées. Il arrive enfin devant le roi, qui, en apprenant ses déplorables aventures, jure de châtier sévèrement Reineke. Cette fois, ce sera Hinzé le chat qui se rendra près du renard, pour l'avertir que lui et sa race périront inévitablement s'il persiste à refuser de comparaître au pied du trône. Hinzé voudrait bien décliner cet insigne honneur. « Je suis si petit! dit-il; comment réussirais-je, quand Brun l'ours, qui est si grand et si fort, a échoué! » Le roi fait observer sagement que la sagesse et l'esprit ne se mesurent pas à la taille. Hinzé se soumet à la volonté royale, et part en se disant : « Si je rencontre sur la route un présage heureux à ma main droite, je réussirai dans mon ambassade. » (¹)

La suite à une autre livraison.

UNE HUMBLE TACHE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 37.

En effet, ils quittèrent la route pour prendre un petit chemin de traverse macadamisé, plus élevé au milieu que sur les bords, et sur lequel ils marchaient à sec au milieu des champs pleins d'eau et de limon. Ils traversèrent la passerelle, large, munie de fortes barrières, et assez élevée au-dessus de la rivière pour n'avoir rien à redouter des crues subites. De l'autre côté, ils retrouvèrent le sentier, qui prenait en écharpe une colline au sommet de laquelle brillait une rangée de lumières.

— Voilà Lézin, dit Mlle Thérèse; nous l'atteindrons en quelques minutes.

— Qu'est-ce que cette lumière sur la droite, beaucoup plus forte que les autres?

— C'est l'un de nos réverbères.

— Sous tous les rapports, et sans calembour, je m'aperçois que Lézin est un village très-éclairé. Il a du moins un maire soigneux; car ce chemin, cette passerelle...

— M. le maire est très-bon, sans doute, dit Rose; mais c'est bien nous, c'est-à-dire ce sont les hommes de la commune qui ont fait ce chemin, à temps perdu, avec les pierres qu'on retire des champs.

— Ah! ils se sont imposé des corvées volontaires?

— Corvée volontaire! dit Mlle Thérèse; monsieur le professeur pardonnera-t-il à une paysanne de lui demander si ces deux mots s'accordent bien?

(¹) Un poëte, M. Édouard Grenier, a fait une excellente traduction de ce poëme de Gœthe (collection Hetzel et Lévy).

— Et pour les réverbères, continua Rose, chacun donne un peu de l'huile de sa récolte, et ainsi nous pouvons les alimenter pendant huit mois.

— Ma petite Rose, ces détails sur ton village sont pleins d'intérêt pour toi, mais non pour M. le professeur. Nous voici à Lézin ; prends les devants pour avertir tes parents.

— Vous vous trompez fort, Mademoiselle, en croyant que les explications de Mlle Rose ne m'intéressent pas. Depuis que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, je vois et j'entends des choses qui me donnent l'idée la plus avantageuse de Lézin et de ses habitants.

— Cela fait honneur à votre imagination, Monsieur; mais je vous assure que Lézin n'a rien du tout d'extraordinaire. Il y a chez nous quelque aisance, assez d'union et de bon vouloir; mais voilà tout.

Ils passaient en ce moment près d'une maison dont les fenêtres ouvertes laissaient voir dans l'intérieur une assez vive lumière. Comme le professeur allait répondre à Mlle Thérèse, il s'interrompit et s'arrêta court en entendant des voix d'hommes entonner harmonieusement le chœur de Joseph :

Dieu d'Israël, père de la nature!
Rends les moissons à nos champs,
Rends à nos prés leur verdure,
Et sauve encor tes enfants.

— Si vous ne vous attendiez pas à trouver un professeur de Paris dans vos champs, bien moins s'attendait-il à retrouver ici la musique de Méhul. Et vous ne voulez pas que je trouve Lézin extraordinaire?

— Eh bien, si nos jeunes gens aiment à chanter un peu ensemble le soir, quel mal y a-t-il? Mais ne vous arrêtez donc pas, Monsieur ; mouillé comme vous l'êtes, vous pourriez vous enrhumer.

— Laissez-moi écouter encore ce morceau. Du Rossini, maintenant ! la prière de Moïse ! Quel beau ténor ! Bravo ! bravo !

Une tête s'avança vers la fenêtre ; mais Mlle Thérèse, prenant sans façon le professeur sous le bras, l'entraîna, bien qu'il protestât en riant contre cet attentat à la liberté d'écouter.

— Voyez là-bas, dit-elle, un groupe réuni sur ce perron et qui guette notre arrivée : ce sont mes amis Méval, les parents de Rose. Avant que nous allions les joindre, donnez-moi, Monsieur, votre parole d'honneur que vous ne ferez point de compliments, que vous ne donnerez point d'éloges ; en un mot, que vous ne direz rien qui puisse faire croire à nos gens qu'ils sont dignes d'être remarqués ou admirés.

— Et si je refuse de m'engager?

— Je fais atteler le char-à-bancs du père Méval, je vous y fais monter, et je vous emmène moi-même au cabaret de Goinzet, à une heure d'ici.

— Pareille menace me ferme la bouche.

A ce moment, on vint au-devant d'eux. Le père et la mère s'approchèrent du voyageur, et, avec une simple et cordiale politesse, l'engagèrent à entrer. Les enfants se suspendaient aux bras et au cou de Mlle Thérèse.

— Mademoiselle Thérèse, disait un jeune garçon, j'ai dessiné cette après-midi trois vaches et moi qui les garde ; venez vite les voir.

Ils entrèrent dans une grande cuisine. Un riche feu flambait dans la vaste cheminée, et ses joyeux reflets dansaient sur les casseroles de cuivre, sur la vaisselle d'étain, sur l'armoire de noyer vitrée et pleine de faïence. La maîtresse de la maison présenta au voyageur un verre de vin chaud et sucré qu'il prit avec délices ; puis un jeune homme, qui tenait à la main une petite lampe, lui proposa de le conduire à sa chambre pour changer d'habits.

— Merci, répondit-il ; mais je crois que les vêtements contenus dans mon sac de nuit ne sont guère plus secs que ceux-ci. Je me sécherai à votre bon feu.

— Si cela ne fait rien à Monsieur de porter pour un moment les habits de mon fils, dit Mme Méval, je les ai sortis. A moins que Monsieur ne préfère se coucher ; alors, Jacques lui portera son souper.

— Non, non ; puisque M. Jacques veut bien me prêter ses habits, je les accepte de bon cœur, et je vous demande la faveur d'être admis à votre table de famille.

La chambre où le voyageur fut introduit n'était ni plafonnée, ni tapissée ; elle était meublée de chaises en paille tressée, d'un lit et d'une table de sapin. Mais le plancher et les meubles étaient d'une exquise propreté. Mme Méval avait préparé la chemise de toile, les chaussettes de fil écru, les souliers à clous, le pantalon et la veste de fort drap bleu, qui devaient momentanément transformer le citadin en villageois. Il revêtit sans la moindre répugnance ces habits parfaitement propres, ce linge parfumé de lavande et de verveine. Quand il rentra dans la cuisine, un marmot à tête blonde s'écria :

— Tiens ! le Monsieur a presque aussi bonne façon que Jacques !

Mlle Thérèse, assise près de la lampe, examinait un petit album de dessins, et, le crayon à la main, enseignait au jeune berger comment il devait s'y prendre pour que ses vaches n'eussent pas toujours des figures humaines. Le professeur, jusqu'ici, avait à peine entrevu son guide ; il vit alors que c'était une femme d'environ cinquante ans. Elle avait posé sa mante ; elle portait, comme Mme Méval, ses filles et les servantes, un jupon de laine, un casaquin de drap bordé de velours, un tablier de cotonnade à bavette. Deux bandeaux de cheveux grisonnants dépassaient un bavolet de toile blanc comme la neige. Ses traits étaient ordinaires, et cependant cette figure sans beauté, sans jeunesse, attirait et charmait par son expression d'intelligence et de bonté. Le front était uni et serein, le regard vif et doux, le sourire bienveillant et spirituel.

La suite à la prochaine livraison.

LOUTHERBOURG.

Philippe-Jacques Loutherbourg, né à Strasbourg le 31 octobre 1740, était fils d'un peintre en miniature. Son père lui avait enseigné assez de dessin et de peinture pour qu'il lui fût possible, lorsqu'il vint à Paris, à l'âge de quinze ans, d'entrer de suite dans l'atelier de Carle Vanloo. Mariette, qui nous apprend ce détail dans son *Abecedario*, ajoute que « Loutherbourg y acquit un beau maniement de pinceau ; mais que c'était tout ce qu'il pouvait en retirer, car il n'était point fait pour imiter la manière *sage* et *épurée* de cet habile artiste. » Avouons qu'il fallait que le savant Mariette fût singulièrement engoué des artistes de son temps pour croire que Vanloo, un des peintres les plus théâtralement maniérés du dix-huitième siècle, eût une manière de peindre sage et épurée.

Les leçons de Carle Vanloo ne pouvaient, en effet, convenir à Loutherbourg ; écoutées et reçues avec déplaisir, elles ne lui furent d'aucun profit. Notre jeune artiste quitta cet atelier pour entrer dans celui de Casanova, peintre dont le talent trop facile n'était pas beaucoup plus propre à développer les bonnes dispositions de Loutherbourg, que son goût portait vers les maîtres de l'école flamande : c'était Ostade et Téniers, avec leurs fêtes champêtres et leurs extérieurs agrestes, qui attiraient le plus volontiers ses regards ; Berghem, Wouvermans et Paul Potter avaient aussi toutes ses sympathies ; Casanova, qui visait à un but

tout différent, ne sut lui enseigner qu'un travail prompt et lâché.

Toutefois Loutherbourg, grâce à sa remarquable facilité et à ses dispositions naturelles, ne tarda pas à acquérir une



Une Boutique de perruquier au dix-huitième siècle, par Loutherbourg.



Un Café au dix-huitième siècle, par Loutherbourg.

assez grande réputation. A vingt-deux ans, le 25 juin 1763, il fut agréé à l'Académie, et l'honnête J.-G. Wille note ainsi ce fait dans son journal : « Le 25, fut agréé à l'Académie royale, dit-il, M. Loutherbourg, de Strasbourg, d'une

voix unanime. Les paysages, au nombre de trois qu'il présenta, furent trouvés charmants, bien composés, dessinés et coloriés. C'est effectivement surprenant pour un jeune homme de vingt-deux ans. Je me levai de ma place pour courir l'embrasser et l'introduire dans l'assemblée. »

Loutherbourg fut reçu académicien, en 1768, sur la présentation d'une Bataille qui se trouvait encore, en 1820, au château de Rambouillet. Il quitta la France, en 1771, pour aller en Angleterre, et, cette année même, il fut engagé par Garrick, à 1 000 livres sterling par an, pour composer les dessins décoratifs du théâtre de Drury-Lane, le grand Opéra de Londres.

En 1781, Loutherbourg fut nommé membre de l'Académie royale des arts de Londres. C'était une preuve de la sympathie que son talent avait trouvée à Londres. Les Anglais n'avaient pas voulu être en retard sur les Français, qui avaient admis Loutherbourg tout jeune dans leur Académie royale. Ils le comblèrent d'honneurs et de commandes. Malgré ces succès extraordinaires, Loutherbourg désirait revoir la France; il vint à Paris, y séjourna quelque temps, passa de là en Suisse, et, après avoir fait de nombreuses études de paysages, retourna en Angleterre, où il devait rester jusqu'à sa mort. On raconte que l'impératrice de Russie ayant commandé à Loutherbourg un tableau représentant le Passage du Danube par l'armée russe sous Romanzow, l'artiste demanda un échantillon de toutes les armes dont les Russes et les Turcs étaient munis à la guerre. C'était un moyen facile de se former une riche collection d'armes. L'impératrice accueillit favorablement sa demande.

Les œuvres de Loutherbourg ne sont pas rares; presque



Une Cavalcade. — Dessin de Foulquier, d'après Loutherbourg.

tous les grands musées de l'Europe en possèdent quelques-unes. M. Dussieux donne (¹) la liste complète des tableaux de cet artiste à Vienne, à Darmstadt, en Angleterre et en Saxe. Plusieurs graveurs reproduisirent avec esprit ses compositions les plus pittoresques. Foulquier, le plus habile d'entre eux, a gravé *le Père*, *la Mère*, *le Petit Fanfan*, *la Tante*, *le Cousin germain*, *l'Oncle à la mode de Bretagne*, et *le Perruquier de toute la famille*.

(¹) *Artistes français à l'étranger.*

LA HOLLANDE.

Voy. t. XXVI, 1858, p. 393; — t. XXVII, 1859, p. 353, 393.

LA HAYE.

Suite.

J'étais assis à l'entrée du Bois. Un homme passe, un panier au bras; une femme l'arrête et regarde dans ce panier plein de je ne sais quelles choses à vendre; elle marchande, en hollandais, beaucoup, longuement : l'homme peu à peu cède; mais tandis qu'elle prend ce qu'elle veut en échange d'une petite pièce de monnaie, il prononce en français, les yeux baissés vers la terre et avec un accent d'une mélancolie profonde, ces mots singuliers : « Quand même j'aurais cent mille florins de revenu, je ne serais pas heureux, parce que le monde n'est pas juste! »

Ma promenade au Bois s'est prolongée jusqu'au commencement de la nuit. Après avoir erré dans le silence, avec un sentiment infini de bien-être, au hasard des mille sentiers qui s'entre-croisent autour des étangs tranquilles, sous l'ombre de ces beaux arbres, je me suis laissé entraîner par les perspectives des maisons de plaisance dans la direction de Leyde. Le nombre et l'élégance de ces habitations charmantes complètent bien l'idée que l'on s'est faite de l'opulence des négociants hollandais quand on a parcouru leurs villes industrielles. On voit, à Rotterdam et à Amsterdam, comment un Hollandais sait acquérir la ri-

chesse; ici, comment il sait la dépenser. Il m'a paru qu'en général les petites villas sont celles qui ont plus particulièrement un caractère national : plusieurs d'entre elles semblent aussi des réminiscences du Japon ou de Java; mais parmi les plus grandes et les plus somptueuses, les unes reportent l'imagination en Italie, les autres en Angleterre ou en Écosse. Ces impressions extérieures seraient probablement aussi celles que ferait naître une étude un peu approfondie du caractère de leurs habitants. Les fils des hommes infatigables qui ont gagné des trésors dans le commerce vivent dans le loisir, et, selon leur goût ou leurs relations, ils ont fait de longs séjours, ceux-ci à Naples ou à Florence, ceux-là dans les domaines de l'aristocratie anglaise ou écossaise. Pendant le trajet d'Utrecht à Emerick, j'ai causé avec un de ces millionnaires hollandais qui ont un hôtel à la Haye pour l'hiver et un château dans les environs pour l'été : c'est un admirateur de la Sicile. Il l'a visitée, l'an dernier, pour la sixième fois. Il m'en a décrit avec bonheur les paysages et les monuments; il a réussi, m'a-t-il dit, à acclimater, au moins dans ses serres, quelques belles plantes de cette île enchantée, et il se propose de faire élever dans son parc une imitation des ruines de Sélinonte. Qui aurait le cœur de sourire de ces passions si vraiment inoffensives puisqu'elles n'affaiblissent nullement le sentiment national? On ne peut qu'aimer à voir quelques rayons se détourner du Midi pour venir égayer et dorer les brumes du Nord.

Ce matin, je n'ai eu garde de manquer au rendez-vous que m'avaient donné mes deux jeunes compatriotes. Ils étaient arrivés au Musée royal avant moi, et ils avaient hâte de me conduire devant *la Leçon d'anatomie*. Aimables et empressés, ils m'ont fait asseoir dans un fauteuil; l'un s'est placé à ma droite, l'autre à ma gauche, et ils ont commencé à se disputer le plaisir de m'expliquer les beautés qu'ils trouvaient à ce tableau. Ils s'exprimaient avec chaleur, à deux points de vue tout différents, se tournant de temps à autre vers moi pour me demander mon approbation.

Je ressemblais à Palémon entre Ménalque et Damétas, ou à Mélibée entre Corydon et Tyrsis.

Bob, le plus impétueux, parla le premier.

Bob. Si ce tableau est un chef-d'œuvre, c'est qu'il représente fidèlement une scène réelle de la vie.

Raph. Si ce tableau est sublime, c'est qu'il exprime poétiquement un noble sentiment du peintre.

Bob. Le véritable artiste a de bons yeux et une main adroite. Ses yeux regardent avec une attention simple et scrupuleuse la nature, et sa main obéissante la copie avec sincérité.

Raph. La beauté est en nous!

Bob. La beauté est hors de nous!

Raph. Le véritable artiste voit resplendir incessamment au fond de lui-même le type éternel du beau : son âme est un foyer d'amour et d'enthousiasme, et, quelle que soit l'image qu'il lui plaise de faire paraître sur la toile, c'est un des rayons de ce foyer intérieur qui donne la vie à son œuvre et l'illumine d'une impérissable beauté.

Bob. Que ceux qui voient la beauté dans les conceptions arbitraires de l'esprit, déesses du vieil Olympe, personnifications imaginaires des mystères chrétiens, héros inventés par les poëtes, se consument en efforts pour fixer sur leurs toiles les vagues reflets de leurs rêves! Rembrandt van Rhijn, le bon vieux peintre flamand, qui n'avait point vu Rome et qui dînait d'un hareng et d'un morceau de fromage, a posé un jour son chevalet devant ce que voici : un cadavre en putréfaction, le docteur Tulp et des carabins; et, sans rien chercher au delà de cette réalité toute crue, il a fait une merveille de l'art, qui, depuis deux siècles, enlève l'admiration de tous, même des chercheurs de ce qui flotte dans l'invisible et des adorateurs de la chimère!

Raph. Dans ce corps privé de vie respire le sentiment de la grandeur humaine. Une belle intelligence éclaire les traits de ce savant docteur, et on lit sur le front de ses élèves l'admiration et le respect. Un jour, Galien, après avoir fait une démonstration d'anatomie, s'écria dans son enthousiasme : « Je viens de chanter un hymne à la gloire de l'Éternel! » N'entendez-vous pas aussi sortir de la toile de Rembrandt cette noble exclamation : « A la dignité de la science! »

Ainsi continuent à se provoquer et à se poursuivre, par phrases alternées, Bob, le jeune peintre, et Raph, le jeune poëte.

Mais tandis que l'églogue se déroule, s'anime, et tour à tour tend à s'élever trop haut ou à descendre trop bas, un groupe de curieux grossit derrière nous, têtes d'étrangers de tous les pays, bizarres, bizarrement coiffées, larges feutres, panamas bosselés, casquettes prussiennes, chapeaux plats, rires qui veulent être fins et sont impertinents, hochements de têtes, grimaces de toute nature. Tout ce qu'il y a de gens qui flânaient tout à l'heure çà et là dans le Musée est, je crois, sur nos épaules : c'est menaçant! D'un signe de la tête et des mains, j'interromps la lutte.

« Claudite jam rivos, pueri : sat prata biberunt. »
(Fermez la source, enfants : les prairies sont abreuvées.)

Ils se taisent à regret, par déférence : leurs yeux jettent encore des flammes, et leurs lèvres entr'ouvertes frémissent. C'est plaisir de voir l'ardeur sincère de jeunes convictions aux prises. Ils veulent que je nomme et couronne le vainqueur. Mais c'est un honneur que je m'empresse de décliner; le débat recommencerait de plus belle :

« Non nostrum inter vos tantas componere lites. »
(Il ne m'appartient pas de prononcer entre vous dans une si grande lutte.)

Nous visitons tous trois les autres salles du Musée, et je n'évite pas quelque reflux des deux théories devant le Taureau de Paul Potter, le Tableau de la vie humaine de Jean Steen (¹), ou la Bonne cuisine de Téniers. Bob, si pénétré qu'il soit de sa doctrine, est trop consciencieux pour défendre bien vivement contre les railleries de Raph une Suzanne au bain, de Rembrandt, qui réellement est, comme type, une bien laide chose : il se retranche fièrement et à bon droit dans la lumière et la couleur. Raph tombe en extase devant le portrait d'une dame, par Holbein; elle est, en vérité, d'une expression très-touchante.

— Une amie inconnue! dit Raph en soupirant.

— Monsieur, me dit Bob, comme en confidence, au diable la toile et la femme! Raph va être mélancolique tout le reste du jour.

Les deux jeunes gens se divisent devant les portraits que Rubens a faits de Catherine Brintes, sa première épouse, et d'Hélène Forman, sa séconde.

— Que n'en a-t-il épousé cinquante! dit Bob irrévérencieusement.

— Pourquoi? s'écrie Raph indigné.

— Eh! nous aurions quarante-huit beaux portraits de plus.

— Laquelle des deux est la plus belle?

Je me mets du côté d'Hélène Forman; car il ne faut pas non plus garder toujours son opinion pour soi; il est

(¹) Voy. t. XXVII (1859), p. 69.

vrai que là aucun système n'est en jeu, et que je n'ai pas à craindre d'être juge du camp dans un tournoi nouveau.

Le Musée royal de la Haye est riche; mais on le connaît assez par cent bonnes descriptions. Je note seulement pour mon souvenir, à titre de simples curiosités, quinze dessins à la gouache et au pastel, par C. Troost. Dix représentent des scènes de comédies hollandaises très-plaisantes, et qui me font regretter de n'avoir pas assez de loisir pour apprendre tant soit peu le hollandais. Il y a là surtout, devant une porte, un grand niais et une jeune fille qui l'éclaire : je voudrais bien connaître leur histoire. Dans les cinq autres dessins, on voit une réunion d'amis, qui débute par une tristesse silencieuse, puis devient bavarde, tumultueuse, folle, et enfin tombe dans les infortunes bachiques les plus ridicules. Tout cela est largement exécuté et avec une franche gaieté [1].

J'ai passé ma soirée à Schevelinges, au bord de la mer. Le village des pêcheurs, qui, d'après les anciennes relations, était très-pittoresque, commence à prendre la physionomie avide de tous les bourgs ou hameaux maritimes qui vivent du séjour des baigneurs. Les maisonnettes se font bourgeoises tant qu'elles peuvent, afin de se louer chèrement. Les femmes conservent cependant leur singulier petit bonnet blanc, collant sur toute la tête et se relevant sur les côtés comme les rebords des chapeaux de cuir de leurs maris.

L'usage des cabines est inconnu à Schevelinges. On conduit baigneurs et baigneuses à l'eau dans de véritables diligences. Ces lourds véhicules, traînés par des chevaux, se composent d'un intérieur où l'on change de vêtements, et d'une espèce de cabriolet en forme de tente, garni d'une double rampe de fer inclinée et d'une échelle. Quand la voiture est entrée dans la mer, on fait faire un demi-tour au cheval. Le cabriolet qui, sur la grève, était tourné du côté des spectateurs, se trouve alors en face de l'immensité, l'océan et les cieux : on abaisse l'échelle; le baigneur ou la baigneuse (quelquefois une famille entière) descend l'escalier en s'appuyant sur les rampes, et se trouve dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il existe bien quelque chose de semblable à Trouville et en quelques autres lieux; mais les voitures à bain de Schevelinges se distinguent par une pesanteur et une solidité toutes primitives : quand elles s'ébranlent sur le sable humide pour faire leurs dix tours de roues, on dirait que sérieusement elles se mettent en route pour l'éternité.

On a imaginé une machine, d'un aspect plus étrange encore, à l'usage de ceux qui veulent s'asseoir et s'abriter contre le soleil ou la pluie : c'est un grand et gros fauteuil d'osier, à ample capuchon, à peu près comme la niche où les vieilles estampes représentent Javotte la ravaudeuse assise. Dans chacune de ces niches, il y avait une petite pancarte sur laquelle on avait écrit ces mots : « Les chaises qui se trouvent sur la plage sont la propriété de la veuve et des enfants Spaans *dont* le mari a péri sur la mer. Elles sont louées à un taux de 10 cents par séance. » Petites observations d'un voyageur très-désœuvré; mais je me flatte de la pensée que j'aurais l'approbation de Bob : ce sont là des éléments de réalisme. Il faisait un peu froid, et il n'y avait personne dans les voitures ni dans les paniers.

Pendant les mois de beau temps, tous les dimanches, le soir, la plage est couverte des familles de la Haye. Pour une grande ville, c'est, en effet, une promenade d'un intérêt incomparable que la mer à une distance de 4 ou 5 kilomètres. Dès que se répand la nouvelle qu'elle sourit ou qu'elle a de belles colères, on accourt. Est-elle, au contraire, laide, terne, d'un gris sale, sottement maussade et hargneuse, à son aise! qu'elle passe sa mauvaise humeur là-bas, derrière le Bois ou les dunes, on lui tourne le dos : chacun chez soi; on a dans la ville et sa verte frontière d'autres spectacles qu'elle ne troublera pas.

Une impression douloureuse m'a fait quitter la Haye brusquement. A midi et demi, le lundi 8 août 1858, comme je traversais un marché, le Groen-Markt, j'ai vu un homme qui frappait une jeune fille d'environ douze ans. C'était un artisan pâle, en casquette et en redingote longue; quarante-cinq ans environ. Il était sans doute le père de cette enfant; il la poussait devant lui à coups de poing dans le dos, et de l'autre main il la menaçait encore. Je déteste toute fausse sensibilité; mais jamais je ne vois frapper un enfant sans être saisi d'une horreur qui trouble tout mon être. La même cause me fit sortir de la ville de Sienne, il y a plusieurs années; c'était un maître qui, à l'intérieur de sa maison, frappait son apprenti : on entendait les coups et les cris. Il y a telle rue de Paris où il me sera toujours impossible de passer; j'y ai vu... mais le souvenir seul est un supplice.

... Quoi qu'il en soit, et que j'aie tort ou non, l'expérience m'a appris qu'après la scène du Groen-Markt je ne pouvais plus rien voir, de tout le jour, qu'à travers un nuage de tristesse. Adieu donc la Haye! bonne, douce, aimable ville, après tout, et où je n'avais rencontré aucun autre exemple de grossièreté dans les mœurs! Adieu, peut-être pour toujours!

La suite à une autre livraison.

Un vieil ouvrier papetier affirmait que la feuille de papier remuée en forme dans un seul sens se déchirait bientôt dans l'autre, et que pour être vraiment bonne et offrir de la résistance elle devait être agitée à gauche, à droite, en avant, en arrière. Il en est de même de notre âme : si elle n'est tournée, ébranlée, éprouvée en tous sens, elle cédera au premier choc.

Mme BEECHER STOWE.

LESUEUR, NATURALISTE.

En France, nous ne consentons guère à admirer longtemps et à noter dans notre mémoire que les hommes de génie : il serait juste cependant de ne pas trop dédaigner et oublier les hommes d'un grand mérite qui, au second rang, ont rendu d'éminents services et honoré la patrie.

Charles-Alexandre Lesueur, voyageur, savant, artiste, était un de ces hommes.

Né au Havre, le 1er janvier 1778, il s'embarqua, en qualité de novice, sur la corvette *le Géographe*, qui sortit du port du Havre le 19 octobre 1800, avec la corvette *le Naturaliste*, pour entreprendre une exploration des terres australes. Péron et Bory de Saint-Vincent faisaient partie de cette expédition. Après peu de semaines de navigation, Lesueur fut nommé par le commandant en chef, Nicolas Baudin, à la fonction de peintre dessinateur d'histoire naturelle. Le voyage dura trois ans et demi. On découvrit sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande le golfe du *Géographe*, le cap du *Naturaliste*, le cap *Leschenault*, et la presqu'île *Péron*. Sur les côtes méridionales, on avait cru découvrir aussi plusieurs autres points; mais il a été reconnu depuis que les navires français avaient été précédés

[1] Cette réunion, dit le livre, est connue sous le nom de *Nelri*, mot qu'on a composé avec les premières lettres des inscriptions latines placées sur le cadre des cinq dessins:
NEMO LOQUEBATUR.
ERAT SERMO INTER FRATRES.
LOQUEBANTUR OMNES.
RUMOR ERAT IN CASA.
IBANT QUI POTERANT, QUI NON POTUERE CADEBANT.

dans ces parages par le capitaine anglais Flinders. On donna aussi le nom de *Terre de Baudin* à une partie de la côte à l'est de la terre découverte par Flinders.

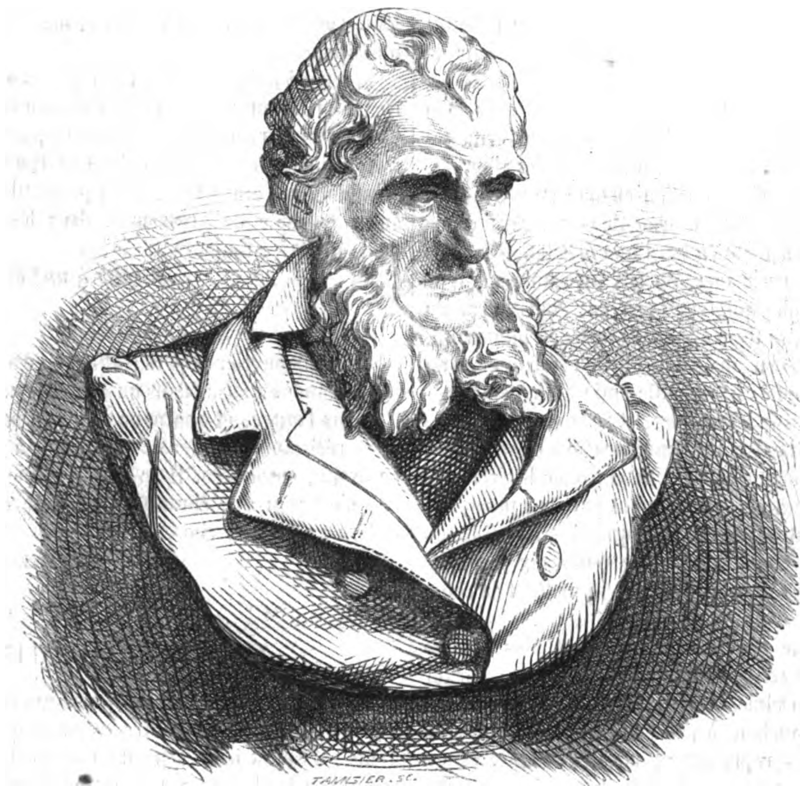
A leur retour, Lesueur et Péron, liés d'une amitié intime, soumirent ensemble les collections d'histoire naturelle qu'ils avaient rapportées à l'Académie des sciences. Le 6 juin 1806, Cuvier disait à l'Académie : « La collection zoologique de MM. Péron et Lesueur se compose de cent mille échantillons d'animaux, dont plusieurs constituent des genres nouveaux, et les nouvelles espèces, de l'avis des professeurs du Muséum, excèdent deux mille cinq cents. Péron et Lesueur ont découvert plus d'animaux nouveaux que tous les naturalistes voyageurs des temps modernes.

» Quinze cents dessins ou peintures, exécutés par Lesueur, reproduisent avec une extrême précision les principaux objets recueillis par ses soins et ceux de son ami. Tous ces dessins, faits sur nature vivante ou sur échantillon frais, forment la plus complète et la plus précieuse collection en ce genre que nous ayons jamais connue.

» L'histoire de l'homme ne lui est pas moins redevable. Tous les détails de l'existence des naturels : leurs instruments de musique, de guerre, de chasse, de pêche; leurs ustensiles domestiques, costumes, ornements; les habitations, les tombeaux; en un mot, tout ce que leur industrie naïve a pu produire se trouve réuni dans les dessins de cet artiste consciencieux et infatigable. »

Sur la proposition de l'Académie, le ministre ordonna la publication du Voyage de découvertes aux terres australes. Lesueur aida son ami Péron dans la rédaction du premier volume, qui parut en 1807. La santé de Péron étant fort affaiblie, Lesueur le conduisit à Nice, et y reçut son dernier soupir. Le capitaine Louis Freycinet, sur le refus de Lesueur, termina le second volume de la relation, qui ne parut qu'en 1816.

En 1815 et 1816, Lesueur accompagna William Maclure dans un voyage aux Indes et aux États-Unis. Séduit par l'accueil empressé des savants de Philadelphie, il devint le membre le plus actif et le plus utile de l'Académie des sciences naturelles de cette ville. Pendant ce temps, William Maclure, préoccupé de réformes sociales, entreprenait de



Charles-Alexandre Lesueur, naturaliste, né et mort au Havre. — Dessin de Chevignard, d'après une photographie.

gouverner la ville de New-Harmony, fondée au milieu des forêts de l'Indiana, sur les bords du Wabash, l'un des plus magnifiques affluents du Mississipi. Lesueur alla le rejoindre en 1828, et s'associa pendant neuf années à des efforts désespérés pour faire triompher dans la pratique la théorie hasardée des fondateurs de New-Harmony. Mais il y poursuivit en même temps ses études scientifiques au sein des forêts.

A l'occasion d'un voyage à la Nouvelle-Orléans, il leva les plans et vues des principaux sites des rivages du Wash et du Mississipi; plus tard, il grava sur cuivre ces dessins.

Après vingt-deux ans d'absence, il revint en France. Ne trouvant pas les encouragements pécuniaires qu'il espérait pour la publication de ses travaux, et arrêté par les frais considérables de la gravure, il se fit enseigner, en 1838, à l'âge de soixante ans, l'art de la lithographie. On a de lui un spécimen remarquable de son talent comme dessinateur sur pierre : c'est un tableau des vues et coupes du cap de la Hève qu'il publia en 1843.

Aimé et honoré par ses concitoyens, il fut nommé, en 1845, conservateur du Muséum d'histoire naturelle du Havre.

Il est mort le 12 décembre 1846.

Depuis, on a donné son nom à l'une des rues nouvelles du Havre, et 8 000 francs ont été consacrés aux frais d'installation de quarante caisses contenant la collection d'histoire naturelle de Lesueur, et offertes à la ville par ses neveux.

LA CASCADE DES BAINS SAINT-GERVAIS

EN SAVOIE.



Cascade des Bains Saint-Gervais en Savoie. — Dessin d'Amédée Varin, d'après nature.

En 1806, entre Sallenches et Chamounix, au fond d'une vallée entourée de hautes collines, au bord de cette belle cascade que forme le Bonnaut, un pauvre homme, ancien mineur de Servoz, pêchait aux truites. C'était le passe-temps et le gagne-pain de sa vieillesse. Près du bassin écumant, il remarqua une belle source, il en but une gorgée; le goût l'étonna : c'était de l'eau minérale. Il en parla, et la découverte fit du bruit. Une source qui n'est ni pure ni agréable à boire, ce peut être une bonne fortune pour un pays. On trouva trois autres sources de même nature à très-peu de distance de la première. La vertu de ces eaux une fois bien reconnue, on fonda un établissement de bains qui est aujourd'hui célèbre et très-fréquenté. On ne voit point là de Kursaal étincelant de lumières, retentissant de voix, d'instruments, de chants, et du cliquetis de l'or sur le tapis vert : la maison, immense, isolée dans ce désert, avec son clocher et ses deux tours, a une physionomie incertaine ou de château ou de couvent; au-dedans, cent chambres, la paix pour les souffrants, l'étude pour ceux qui l'aiment, des livres, des médailles, des collections d'histoire naturelle; au dehors, la solitude, le vaste silence que fait mieux sentir le bruit monotone de la cascade, les sommets hérissés de hêtres et de sapins, les grands effets de lumière et d'ombre, et on ne sait quelle paix solennelle, quelle imposante majesté dans les airs au voisinage des géants des Alpes. De sa fenêtre, chacun a un spectacle tour à tour, suivant les heures, radieux ou sombre, invitant à la joie ou à la mélancolie. Les promenades sont nombreuses; on a le pont du Diable, la fontaine Froide, le Fayet-d'en-haut, le moulin des Râteaux, les Cheminées des Fées (pyramides rondes couvertes de grosses pierres), et plus au loin, la cascade de Chedé, les chutes de l'Arve, le col de Voza, le mont Joli, le glacier de Trélat, etc. Plusieurs chemins conduisent au village de Saint-Gervais, qui a donné son nom à l'établissement; le plus court y conduit en vingt minutes, le plus long en trois quarts d'heure. Ce village est élevé de 150 ou 200 pieds au-dessus de l'Arve, à l'entrée d'une vallée que l'on peut suivre pour aller à l'allée Blanche. Des bains Saint-Gervais à Chamounix il y a cinq ou six heures de route.

UNE HUMBLE TACHE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 37, 42.

Le souper venait d'être servi sur une nappe de la plus engageante blancheur. M. Blarville fut mis à la place d'honneur, à côté de Mlle Thérèse. Les mets étaient des plus simples; mais ils lui eussent paru exquis même quand la course et la fatigue n'eussent pas aiguisé son appétit. Est-il, en effet, rien de meilleur qu'une omelette toute bouillante, où l'on a mêlé aux œufs pondus de la journée de fines herbes que l'on vient de cueillir? qu'une friture aux pommes de terre cuites à point, dorées, croquantes sans être dures? qu'une salade de laitue blanche et tendre, assaisonnée d'une huile de noix toute fraîche? Mme Méval, en l'honneur de l'hôte, avait décroché de sa cheminée les meilleurs saucissons de sa provision. Le pain était noir, mais très-bien fait. On avait mis devant le voyageur la bouteille de vin que l'on avait entamée pour lui à son arrivée; mais il voulut boire du cidre comme le reste de la famille : héroïsme facile, le cidre était excellent.

Le bon feu, le bon souper, les bonnes gens, le repos, si doux après la fatigue et l'inquiétude, tout cela enchantait notre professeur. Bientôt il se montra aussi gai, aussi aimable, aussi spirituel que s'il eût été dans le plus renommé des salons parisiens. La conversation ne tarissait pas, et prenait par moments un tour sérieux. Bien des sujets apparurent tour à tour : la culture des champs et la culture de l'esprit, l'éducation du bétail et celle des enfants, l'instinct des abeilles et les immortelles destinées de l'âme humaine. Le père Méval avait un sens droit, une bonhomie naïve; Jacques, la vive imagination et l'enthousiasme de la jeunesse, avec un ton de modeste déférence auquel on n'est plus accoutumé. Chez Mme Méval, la simplicité, le naturel du langage et des manières, se joignaient à une élévation de pensée et de sentiment qui annonçait un développement de facultés surprenant au dernier point chez une villageoise. Rose, la bien nommée, la jolie brune aux yeux bleus, ne disait rien ; mais son fin sourire, son regard intelligent, montraient assez qu'elle écoutait. Elle disparut avant la fin du repas, emmenant les plus jeunes des enfants. Quant à Mlle Thérèse, cette paysanne qui parlait un très-bon français avec l'accent d'une Parisienne bien élevée, elle dirigeait adroitement la conversation, sachant fournir à chacun l'occasion de parler de ce qu'il savait le mieux. Rose rentra, tenant deux corbeilles pleines de fruits, disposés avec tant de goût qu'on se faisait presque un scrupule de les déranger. Mais l'odeur et la mine des fruits l'emportant sur l'amour de l'art, chacun à l'envi se mit à l'œuvre, et la démolition fut rapide. A la fin, Mlle Thérèse se leva.

— Monsieur le professeur, dit-elle, voudra-t-il me faire l'honneur de venir déjeuner avec moi demain matin? L'un des enfants, Luc ou Julienne, le conduira.

L'invitation fut acceptée avec empressement. Mlle Thérèse partit, refusant toute escorte.

Le professeur monta dans sa chambre ; il se mit un moment à la fenêtre. La pluie avait cessé; la lune tantôt se cachait sous les nuages, tantôt reparaissait dans un espace libre. A ses clartés fantastiques, M. Blarville distinguait un jardin d'où montaient jusqu'à lui les parfums du réséda et du jasmin ; plus loin, les arbres touffus du verger se détachaient en masses noires sur les collines opposées. Au bruit lointain de la rivière se mêlait le doux murmure d'une fontaine. Le professeur fut arraché à sa contemplation par un incident très-vulgaire : il s'aperçut qu'il avait laissé son mouchoir à la cuisine et redescendit le chercher. A travers la porte entr'ouverte, il vit de la lumière ; il entendit la voix du père Méval. Il poussa doucement la porte. Toute la famille était là, agenouillée, tandis que le père de famille récitait les prières du soir.

Sans être hostile aux pensées religieuses, notre savant était tombé peu à peu dans une sorte de sceptique indifférence. Mais ces fronts bruns inclinés, ces fortes mains jointes, ces corps vigoureux prosternés, ces cœurs simples élevés en haut, tout cela remua au fond de son âme des sentiments assoupis plutôt qu'éteints. Presque involontairement ses genoux fléchirent ; il humilia sa hautaine intelligence devant l'Intelligence souveraine ; il rendit, lui aussi, un hommage d'adoration et d'amour à la réconciliation de Dieu et de l'homme en la personne de Jésus-Christ. Il entendit avec émotion le père Méval ajouter à sa prière cette requête : « Bénissez aussi, mon Dieu, l'étranger qui dort en ce moment sous notre toit. » Nul ne l'avait vu entrer, et il sortit sans bruit, au moment où les parents et les enfants, les maîtres et les serviteurs, se souhaitaient une bonne nuit et se disaient adieu.

Son sommeil, d'abord agité et interrompu, devint calme et profond. Il était grand jour quand il s'éveilla. Sur une chaise, une main inconnue avait déposé ses habits, brossés, lavés, repassés, ne portant presque nulle trace de leurs aventures de la veille ; son feutre même avait repris à peu près la figure d'un chapeau. Il s'habilla promptement, sortit, et trouva dans le corridor Luc, le petit berger dessinateur.

— Bonjour, Monsieur, dit l'enfant; avez-vous bien dormi?

— Très-bien, mon garçon; si bien que l'on est entré dans la chambre sans m'éveiller.

— Ah! dame, c'est que la mère m'avait bien recommandé de ne point faire de bruit en vous portant vos habits. Mes parents vous font leurs compliments, et vous prient de les excuser s'ils sont partis dès le matin sans vous attendre; mais c'est que l'ouvrage presse.

— Et Mlle Rose, est-elle aussi allée aux champs?

— Ma sœur? Elle lave le linge à la fontaine. Moi, je vais vous conduire chez Mlle Thérèse.

— Demeure-t-elle loin d'ici?

— Au château, à l'autre bout du village.

— Ah! c'est la propriétaire du château?

— Elle! s'écria l'enfant en riant. Ah bien! oui! Le château est aux héritiers de Mme de Serlat.

— Qui est donc Mlle Thérèse?

— Eh! c'est la fille de la mère Sézegnin; sa mère et elle gardent le château; les propriétaires n'y viennent que bien rarement.

Tout en jasant, M. Blarville s'était mis en route avec son guide, non sans avoir admiré l'ordre parfait et l'air d'agreste richesse qui régnaient dans la cour de la ferme. L'unique rue du village était bordée de maisons presque toutes en bon état. Devant la plupart d'entre elles s'élevait une sorte de porche ou de vérandah, formé de quelques légers piliers de bois, de quelques lattes autour desquelles s'enlaçaient des plantes grimpantes de toute espèce. On voyait aussi, derrière les haies touffues ou les palissades peintes en vert, de jolis jardins où les fleurs étaient cultivées à côté des légumes. Sur les fontaines, belles, abondantes, mais rustiques de forme et de matériaux, on avait placé des vases de cymbalaires qui retombaient en vertes et légères draperies. Partout une certaine élégance simple et de bon goût. Les paysans que l'on rencontrait de temps à autre étaient vêtus d'habits propres et bien raccommodés, et saluaient le voyageur d'un air bienveillant.

Plus d'une jeune fille, plus d'un jeune garçon, arrêtaient Luc, en lui disant : — Où vas-tu? Sur sa réponse, Chez Mlle Thérèse, chacun le chargeait d'une commission : — Demande-lui s'il y aura une veillée ce soir... — Quand elle pourra me recevoir pour m'enseigner le tricot double... — Prie-la de me préparer un peu de vieux linge pour le panaris de mon frère... — Dis-lui que la vieille mère Michu voudrait bien qu'elle allât lui faire visite...

— Qu'est-ce donc que ces veillées? demanda M. Blarville à Luc.

— De deux soirées l'une, Mlle Thérèse reçoit les jeunes filles dans la salle basse du château; elles travaillent, tandis que Mlle Thérèse lit à haute voix et raconte des histoires. Dans ce moment, on lit le journal du lieutenant Bellot, et les filles grillent de savoir s'il a retrouvé le capitaine Kennedy (1).

— Les garçons n'ont pas de veillées?

— Si fait. Les jours où Mlle Thérèse ne reçoit pas les femmes, elle enseigne le dessin aux garçons.

— Vraiment! Vous êtes sans doute un de ses meilleurs élèves, Luc? Vous me montrerez vos dessins.

— Oh! non, Monsieur, ils sont trop laids. Je ne dessine que pour moi. Ce sont les dessins de Mlle Thérèse qu'il faut voir; comme c'est ferme et léger! et ses arbres donc! André Mouillet a de la main; il dessine très-bien, mais pas encore aussi bien qu'elle.

— Faites-vous aussi des lectures pendant les leçons de dessin?

(1) Voy., sur Bellot, t. XXVI, 1858, p. 15, 22, 30, 38.

— Non, cela nous détournerait. Et puis, Mlle Thérèse nous explique la perspective. D'ailleurs, nous avons la Bibliothèque...

— Quoi! il y a une bibliothèque à Lézin?

— Pourquoi donc pas, Monsieur, puisqu'on sait lire? Oui, nous avons une bibliothèque, et une belle encore. Une fois, dans le temps des chasses, il nous est venu un libraire parisien; il s'est plu ici, et il nous envoie des livres toutes les années, avec de la musique pour les chanteurs.

— Est-ce Mlle Thérèse qui a enseigné le chant aux jeunes gens?

— Elle l'a enseigné à mon frère Jacques et à Étienne Machefer, et ils le montrent aux autres.

— Elle sait donc tout, Mlle Thérèse?

— Tout au monde, Monsieur. Et puis, elle est si bonne!

— Elle a été sans doute élevée à Paris?

— Du tout, Monsieur; elle a toujours vécu à Lézin. Nous voici devant la grille du château; j'entre avec vous pour m'acquitter de mes commissions, si seulement je me les rappelle. Voyez cette bonne vieille qui emplit des carafes à la fontaine, c'est la mère Sézegnin. Elle nous a vus, car elle vient au-devant de nous.

La fin à la prochaine livraison.

LA LOI DE LA ROUTE ET DE LA RUE
EN ANGLETERRE.

Il est de jurisprudence en Angleterre :

1° Que tout homme qui conduit un cheval et une voiture doit suivre le côté gauche de la route, de telle manière que, lorsque deux cavaliers ou deux conducteurs de voitures se rencontrent, les mains droites tenant les fouets soient l'une et l'autre du côté du milieu de la route. Quiconque ne se conforme pas à cette règle est responsable de tout dommage qui peut provenir de cette infraction. (Note aux *Commentaires de Blackstone,* 1809.)

2° Que les deux côtés de la rue sont réservés aux piétons, et que le milieu est réservé aux voitures; que les piétons doivent donc user de prudence et attendre, s'il est nécessaire, lorsqu'ils veulent traverser la rue; mais qu'aux coins des rues, le milieu appartient autant aux piétons qu'aux voitures, et que par conséquent une personne à pied a le droit, au besoin, de demander à un cocher de s'arrêter pour lui laisser le passage libre, droit qu'elle n'aurait pas au milieu d'une rue. (Décision du juge Coleridge, 1856.)

Pensez à tous les maux dont vous êtes exempts.

JOUBERT.

LES DEUX FERMES.

Voy. t. XXVII (1859), p. 59, 100, 124, 155, 252, 331, 363.

LES PRESSOIRS.

La question des anciens et des nouveaux pressoirs est parfaitement tranchée pour ceux qui s'occupent de mécanique; mais il n'en est pas de même pour les praticiens. L'ancien pressoir est encore employé par l'immense majorité des vignerons; beaucoup de gens qui ne sont pas vignerons sourient aux tentatives d'innovation, et ne croient pas que l'on puisse jamais faire mieux que ce qui a été fait par nos pères.

Ces mots « nos pères » nous reportent à la plus haute antiquité.

On voit par notre dessin ce que sont encore la plupart

de nos pressoirs : un cadre formé d'énormes pièces de charpente, une vis en bois armée d'une rustique poulie, et un treuil élémentaire uni à la poulie par un câble. On place la grappe sur le plateau inférieur qu'on appelle la *maie;* sur le tas de grappes, on établit un plateau formé de petits madriers et de planches ; la vis de bois appuie sur cette plate-forme ; le jus coule sur la maie, et de la maie dans le vase destiné à transporter le vin dans les tonneaux.

A cet appareil, quand il est parfaitement établi, — ce qui est rare, — on peut reprocher des inconvénients de deux sortes.

Il occupe un emplacement quatre fois aussi grand que les nouveaux pressoirs. Sa manœuvre demande un espace considérable dans un local ordinairement embarrassé par les cuves et les tonneaux. Mais, à la campagne, on n'y regarde pas de si près, et la place manque rarement. Le second inconvénient est plus grave. Ces pressoirs exigent, pour obtenir la même pression, une dépense de forces quadruples, à cause de la hauteur exagérée et inévitable du pas de vis en bois, et de l'imperfection des surfaces en contact.

M. Amédée Durand, un de nos ingénieurs mécaniciens les plus distingués, explique ainsi cette cause d'infériorité : « Une cause d'emploi et de perte de force se trouve dans la forme aiguë des filets de leur vis, qui les met à l'égard de leur écrou dans la condition qu'on recherche aujourd'hui dans les embrayages coniques, c'est-à-dire dans la résistance avec glissement que l'on procure à deux cônes dont l'un pénètre dans l'autre, résistance qui augmente proportionnellement à la pression qui les met en contact. Malheureusement, cette forme du filet est une des obligations imposées par la nature de la matière employée (le bois); et cette force qui sert à comprimer transversalement la vis, à l'étreindre, a aussi pour effet utile d'augmenter la cohésion des fibres du bois entre elles, et de préserver le filet de la vis de se détacher en éclats. Si après on examine les vis en fer à pas carré, on voit qu'elles sont préservées de ces deux causes de résistance, et que d'ailleurs leur pas, pouvant n'avoir qu'une hauteur beaucoup moindre, permet ainsi l'application d'une action moins considérable, à la condition, toutefois, d'être plus prolongée ou d'opérer avec plus de temps et moins de bras, ce qui a son importance dans des circonstances données. »



Pressoir ancien. — Dessin de Lambert.

La vis en fer est donc l'élément essentiel du perfectionnement des pressoirs.

Le pressoir de M. Dezaunay de Nantes est un des nouveaux appareils de ce genre qui ont eu le plus de succès. Une description succincte en fera ressortir tous les avantages.

Ce pressoir est double. Une vis solide est placée au centre de chacun des deux pressoirs et maintenue immobile par un fort scellement au-dessous de la poutre qui soutient transversalement les plateaux des deux appareils. Ces plateaux sont appuyés, du reste, sur quatre coins en maçonnerie.

Un écrou, fixé dans la roue à engrenage horizontal, monte et descend sur la vis verticale. Cette roue, en descendant, presse le support et le *blin* (sorte de triangle en bois) qui se trouvent immédiatement au-dessous d'elle. Le blin appuie à son tour sur un double plancher de madriers et de planches mobiles sous lesquels est pressée la grappe.

Le mécanisme qui fait tourner cette roue horizontale est fixé sur le support. Il se compose de deux appareils parfaitement identiques, et placés l'un à droite et l'autre à gauche. Ces appareils sont très-simples : ils consistent en un pignon d'angle conique lié à la roue verticale garnie de poignées. En agissant sur cette roue, on fait monter ou descendre l'écrou fixé à la roue horizontale. Deux leviers à encliquetage, — ce qui permet d'agir sans que l'ouvrier change de place ou tourne autour du pressoir, — commandent aussi le pignon d'angle dont nous venons de parler.

On se sert de ces leviers à la fin de l'opération, pour

donner la dernière pression ; leur travail est vertical alternatif.

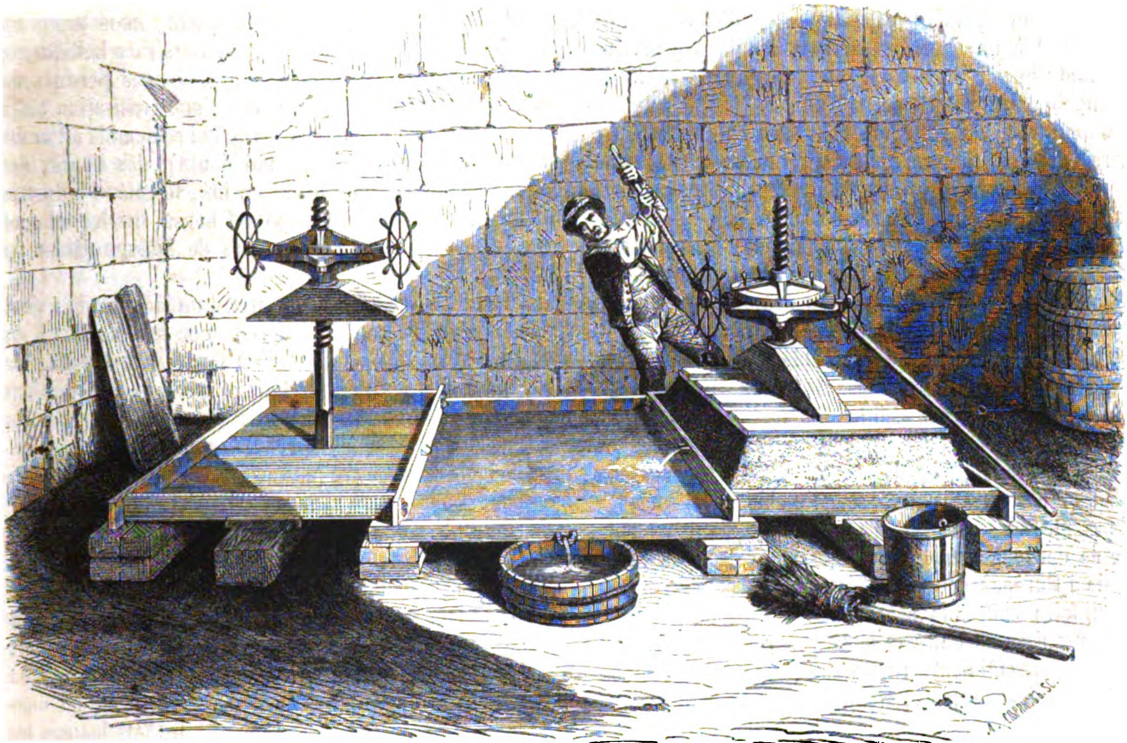
Il est facile de comprendre qu'en faisant tourner les deux roues verticales, au moyen des poignées dont leur périmètre est muni, on imprimera aux deux pignons d'angle conique un mouvement qu'ils communiqueront à leur tour à la roue horizontale. Celle-ci descendra, entraînant avec elle le support et le blin, qui viendront s'appuyer sur les madriers et exercer une pression sur la grappe.

Le mécanisme permet d'employer trois vitesses différentes, selon le nombre d'hommes qu'on emploie ; mais, quelle que soit la vitesse du mouvement, on obtient toujours le même degré de pression.

« Désormais accessibles de toutes parts, ajoute M. Durand, les nouveaux pressoirs offrent à la manipulation des marcs des facilités inconnues avant eux ; débarrassés de masses pesantes et volumineuses, ils ont acquis une mobilité qui multiplie leurs services en les rendant portatifs. La pression s'y exerce sans choc, dès lors sans perte de force et sans secousse pour les hommes qui la fournissent. »

L'existence des pressoirs nouveaux, et de celui de M. Dezaunay en particulier, repose, en somme, sur une idée bien simple et qui s'est fait longtemps attendre, comme toutes les choses excellentes : « Faire que l'écrou puisse être mis en mouvement sur la vis par un levier prenant son point d'appui sur cette même vis. »

C'est ce qu'a fait M. Dezaunay au moyen d'une directrice inflexible creusée à travers les filets, et suivant l'une des génératrices du cylindre : il est résulté de cette disposition que ce point d'appui a été assez rapproché de la résistance, suivant l'axe de la vis, pour que les risques de flexion résultant de l'inégalité de compressibilité de la masse aient été à peu près annihilés. Le problème a été ainsi heureusement résolu.



Pressoir Dezaunay. — Dessin de Lambert.

Il y a bien encore beaucoup de personnes qui vantent l'excellence des énormes pressoirs à vis de bois et à charpente colossale, à l'encontre des appareils nouveaux ; mais il faut espérer que, dans quelques siècles d'ici, on ne parlera plus de ces appareils imparfaits.

LES LACUNES DE LA GÉOGRAPHIE.

AFRIQUE.

Suite. — Voy. p. 22.

Vallée du Nil. — La langue allemande, si riche par la faculté qu'elle possède de former des mots composés, désigne sous le nom de *Nilland* toute cette vallée sans rivale dans le monde par ses richesses et ses grandeurs de toute sorte. Le nom seul de l'Égypte dit tout, et notre lecteur comprendra que nous substituions ici à notre prose aride ce tableau d'un poëte :

L'Égypte ! elle étalait, toute blonde d'épis,
Ses champs bariolés comme un riche tapis ;
Plaine que des plaines prolongent.
L'eau vaste et froide au nord, au sud le sable ardent,
Se disputent l'Égypte ; elle rit cependant,
Entre ces deux mers qui la rongent.

C'est encore une actualité que cette Égypte, grâce aux travaux de percement de l'histme de Suez, qui se continueront bientôt sans doute sous l'impulsion de Linant-Bey et de M. Ferdinand de Lesseps : événement qui sera une des gloires de ce siècle. Une autre gloire, plus scientifique encore, sera la découverte définitive des sources du Nil, entrevues par deux ou trois voyageurs isolés.

Déjà, en 1839, Méhémet-Ali avait fait explorer le fleuve par son lieutenant Sélim-Bimbachi, et cet officier avait remonté jusqu'au 6e degré parallèle nord ; deux ans plus tard, il arriva à 40° 42′. Le lit du fleuve se trouva trop obstrué de rochers et de bancs de sable, et Sélim, ou plutôt M. d'Arnaud, commandant scientifique de l'expédition, dut revenir vers l'Abyssinie. Malheureusement, les expéditions égyptiennes furent ternies par des actes de cruauté systématiques : les officiers égyptiens voulaient faire de la force

sous prétexte de *se faire respecter*. C'était au moins inutile : les indigènes, inoffensifs et confiants, avaient reçu les blancs comme des envoyés du ciel, leur amenaient des bœufs, tiraient les canges à la cordelle dans les passages difficiles. Sans provocation, pour se rendre terribles, les Égyptiens faisaient feu sur les groupes, et ces malheureux ramassaient comme des talismans la bourre partie des fusils ; d'autres couraient après les assassins, en les suppliant par signes de ressusciter les morts !

Après M. d'Arnaud vinrent M. Brun-Rollet, M. Vaudey, dont nous avons parlé ailleurs ; deux missionnaires, les pères Ignace Knohblecher et Angelo Vinco, qui pénétrèrent, le premier près du 4e degré parallèle, le second au 2e degré, limite qu'il eût peut-être franchie si le climat ne l'eût tué au milieu de ses pérégrinations évangéliques et savantes à la fois. Le père Angelo connaissait parfaitement les noirs du haut Nil et était assez populaire parmi eux. Un jour, ils vinrent s'adresser à lui pour avoir de la pluie qu'ils attendaient vainement ; mais les prières du courageux missionnaire évangélique n'ayant pas eu d'efficacité, ils s'adressèrent à un de leurs sorciers. Un hasard bizarre ayant voulu que le sorcier fût plus heureux, le crédit de dom Angelo en fut sensiblement diminué.

Ces noirs ont, du reste, la singulière habitude d'élire pour rois des magiciens auxquels ils vont demander la pluie dès qu'une sécheresse prolongée les tourmente. Si le roi ne la leur obtient pas par ses invocations, ils lui ouvrent le ventre. Lors du passage de dom Angelo, un roi venait de périr de cette manière. Il faut que l'attrait du pouvoir suprême soit bien fort pour que ces peuples continuent à trouver des souverains à pareille condition.

On a espéré un instant que le problème de la découverte des sources du Nil, entrevu par M. Brun-Rollet, serait résolu par l'imposante expédition que le vice-roi d'Égypte avait organisée à cet effet, sous la direction d'un homme encore très-jeune, mais déjà connu par des voyages au Soudan et par un livre fort remarquable sur l'Afrique, M. le comte d'Escayrac de Lauture. L'expédition, composée de douze à quinze savants recrutés dans les divers pays de l'Europe, pourvue d'une escorte et d'un matériel militaire suffisants pour la faire respecter partout, s'était organisée au Caire et allait partir pour Khartoum, quand des dissentiments regrettables survenus entre les membres de l'expédition et M. d'Escayrac en ont amené la dissolution définitive.

Cet immense problème reste donc, comme avant le projet, abandonné aux efforts individuels des hardis voyageurs qui se sont fait une spécialité des excursions au centre de l'Afrique. Nous ignorons pourquoi les missionnaires Krapf et Rebmann n'ont pas essayé de se diriger vers ces sources fameuses, à travers des contrées dont ils ont l'avantage de connaître déjà les langues et les populations. En revanche, un magnifique résultat a couronné l'audace du capitaine Burton, déjà célèbre par un voyage en Arabie et un autre au royaume d'Harar en Abyssinie, et du capitaine Speke, son compagnon. Nous avons dit, il y a quelques mois ([1]), au prix de quels dangers ces deux voyageurs avaient à peu près résolu le problème des grands lacs de l'Afrique équatoriale, en découvrant le lac Ujiji et en constatant que ce lac, long de plus de 120 lieues, était entièrement séparé des deux caspiennes voisines. Depuis ce temps, M. Speke a ajouté à cette découverte celle du lac Ukéréoué, de 1 300 mètres au-dessus de la mer. Rendons en passant une justice bien méritée à Brun-Rollet, récemment mort à Khartoum, où il était agent consulaire de Sardaigne, et qui a le premier figuré sur une carte de l'Afrique équatoriale les trois lacs distincts, hypothèse qui fut généralement rejetée par les géographes séduits par l'opinion d'Erhardt et Rebmann. Ceux-ci, ayant appris sur la côte de Zanzibar que les caravanes arabes, de quelque point de la côte qu'elles partissent, arrivaient toujours à des mers intérieures, en conclurent naturellement que ces mers n'en formaient qu'une seule. La conclusion était logique, mais, comme il arrive quelquefois, elle était complétement erronée. Les découvertes des deux Anglais ont confirmé le tracé de M. Brun-Rollet dans ses données générales et dans quelques-uns de ses détails, comme la grande forêt de Mirilini, de sept jours de marche, sur la rive orientale du lac Ujiji, et, sur la lisière de la forêt, le lac Ro ou Rukoua, qui, lors des grandes crues, va se déverser dans le précédent.

Au nord-est de la région des lacs s'étend l'Ougallani, c'est-à-dire la terre des sauvages et formidables Gallas, parmi lesquels les missionnaires catholiques n'ont pas craint d'aller fonder plusieurs stations fort avant dans l'intérieur. Grâce à l'un de ces vaillants pionniers, le P. Léon des Avanchers, géographe autant qu'apôtre, nous avons un corps de notions fort importantes sur cette race belliqueuse et quelques tribus chrétiennes abyssiniennes perdues au milieu d'elle. Ces tribus jouissent d'une civilisation assez avancée : elles ont une langue écrite qui ressemble à l'arabe (un dialecte éthiopien, sans nul doute), des livres, des maisons en pierre, la culture du blé, le café, l'industrie cotonnière. « Au delà est un grand fleuve sur lequel sont des barques qui viennent du pays de Masser (Masr ou l'Égypte). »

Le P. des Avanchers nous parle d'un lac singulier dont la description s'accorde avec celle que fait M. Miani du grand lac aux Hippopotames, d'où sort le Nil. C'est le lac Bôô, qui a cinq journées de tour et qui est cerné par des montagnes pointues, très-hautes, couvertes de neige. Un peu plus au sud est une autre chaîne appelée Obada, également neigeuse, et encore plus au sud un volcan en activité ; non loin est une source chaude ; à l'ouest, le grand lac de Baharingo. Presque tout cela se trouve dans le pays de Siriani.

Or, volcan, montagnes neigeuses, source chaude, lac et pays de Siriani, tout cela se trouve dans les informations obtenues par les missionnaires protestants du Zanguebar, il y a trois ans. Il est impossible de ne pas accepter le fond de vérité commun à ces informations obtenues, les unes des Gallas, les autres des Souahélis, distants les uns les autres de plus de 120 lieues. Les missions du pays galla nous semblent des jalons posés sur la route des voyageurs qui voudront partir de Braoua ou de l'embouchure du grand fleuve Djoub (Juba) pour aller voir si ce fameux lac de Bôô ne serait pas l'Ukéréoué, et concourir pour leur part à la recherche du grand mystère.

Nous ne parlons pas de l'Abyssinie, que de récentes découvertes ont rendue plus familière au public que certaines régions de l'Amérique elle-même. Mais au prix de quels sacrifices ces découvertes ont été achetées ! Le climat abyssin ne pardonne guère, témoin la liste des explorateurs qui ont succombé depuis dix ans sous ce soleil implacable ; et ceux qui y résistent ont à compter avec bien d'autres dangers. On connaît le sort tragique de Petit, emporté par un crocodile au passage d'un fleuve ; et combien d'autres morts plus obscures sans être moins dramatiques !

Entre les deux Nils, le *Blanc* et le *Bleu*, s'étend un vaste pays d'un accès difficile, montueux, mais où les Égyptiens ont pénétré pour aller à la recherche de l'or ; ils ont trouvé cet or dans la riche vallée du Toumât. Comme d'habitude, cette découverte a été un grand malheur pour les indigènes des montagnes voisines, qui ont été poursuivis, cernés, traqués, réduits en servitude. M. Pierre Trémaux, qui a

([1]) Voy. t. XXVII, 1859, p. 200.

remonté la vallée de Toumât à la suite des Égyptiens, a décrit et flétri ces razzias barbares qui, nous l'espérons, ne survivront pas à l'abolition de l'esclavage, récemment décrétée par le vice-roi d'Égypte.

La suite à une autre livraison.

LA LIBERTÉ POUR UN BARIL D'HUITRES.

M. Schalouchine, père du banquier actuellement établi à Riga, était, il n'y a pas très-longtemps encore, serf du comte Scheremetief. Il était marchand, et fort riche. Il offrit pour sa liberté, en roubles, une somme équivalente à 220 000 francs, et ne put l'obtenir à ce prix malgré ses instances. Il faisait pourtant valoir une raison grave : son état de servage, qui ne lui permettait pas de transmettre sûrement son héritage à ses enfants, rendait impossible l'établissement de ses fils, qu'aucun bourgeois de Riga ne voulait accepter pour gendres. Ce fut à un hasard assez étrange que M. Schalouchine dut son affranchissement. Après deux voyages qu'il avait faits, en hiver, sans pouvoir obtenir la libération que son maître lui refusait toujours, M. Schalouchine revint encore à Saint-Pétersbourg au mois de mars. Il avait reçu, le jour même de son départ, un envoi d'huîtres, et il en emporta un tonnelet pour le comte. Arrivé à Saint-Pétersbourg, il se rend immédiatement chez son maître, qu'il trouve entouré de plusieurs de ses amis, réunis autour d'un déjeuner splendide auquel il ne manquait rien... que des huîtres. Le comte était occupé à gronder son maître d'hôtel, qui s'excusait en assurant que dans tout Saint-Pétersbourg il n'y en avait pas, et que celles qui avaient été servies la veille chez M. *** avaient été commandées exprès et envoyées par la poste. A la vue du serf millionnaire qui survint en ce moment, le comte s'écria :

— Voilà Schalouchine qui vient encore pour sa libération! Eh bien, mon cher, tu as tort de m'offrir deux cent mille roubles dont je n'ai que faire : trouve-moi des huîtres pour mon déjeuner d'aujourd'hui, et je te donne la liberté.

S'inclinant profondément, M. Schalouchine remercia le comte de cette grâce, et lui annonça que les huîtres étaient dans l'antichambre. Bientôt, aux bruyants applaudissements des assistants, il fit rouler lui-même dans la salle le tonnelet, et le comte signa l'acte d'affranchissement sur le couvercle du bienheureux baril; puis, abordant l'affranchi avec les mots de *vous* et de *monsieur*, il lui dit :

— Maintenant, monsieur Schalouchine, veuillez prendre place et déjeuner avec nous!

Grâce à la libération conquise au moyen de quelques douzaines d'huîtres, le serf était devenu homme. (¹)

(¹) L. Wolowski, *la Question du servage en Russie.*

LES FRONTIÈRES DE LA FRANCE.

Voy. tome XXVII, 1859, pag. 235, 367.

III. — FRONTIÈRE DE L'EST.

La frontière de l'est s'étend du confluent de la Lauter dans le Rhin, jusqu'à l'embouchure du Var. Elle se divise naturellement en trois sections :

La frontière du Rhin, ou d'Allemagne;

La frontière du Jura, ou de Suisse;

La frontière des Alpes, ou d'Italie.

Frontière du Rhin. — La limite de la France, depuis Lauterbourg jusqu'à Huningue, est tracée par le thalweg du Rhin, large fleuve, couvert d'îles boisées, et d'un passage difficile. C'est une excellente frontière, bien défendue par le Rhin, par Lauterbourg, Strasbourg, Brisach et Fort-Mortier; en seconde ligne, par l'Ill, et par Schelestadt et Altkirch; en arrière enfin, par les Vosges, montagnes boisées, traversées par des défilés difficiles, et défendues par Phalsbourg. Mais tout cela est annulé par la perte de Sarrelouis, qui tourne les Vosges; par la perte de Landau et la fondation de Germersheim, qui tournent le Rhin et découvrent Strasbourg, insuffisamment protégé par Wissembourg et Haguenau; enfin par la démolition d'Huningue, qui facilite le passage du Rhin au sud de l'Alsace, et ouvre la route de Bâle à Paris, dont on signalera l'importance tout à l'heure.

Trois routes et deux chemins de fer mettent en communication la frontière du Rhin avec Paris. Les routes sont celles de :

17° Paris à Strasbourg par Metz, se composant jusqu'à Metz de la route n° 15, allant de là sur Strasbourg par *Marsal*, Sarrebourg et *Phalsbourg*.

18° De Paris à Strasbourg par Coulommiers, *Vitry-le-François*, Saint-Dizier, *Nancy*, et de là sur *Phalsbourg* par Marsal et Sarrebourg, ou par Lunéville et Sarrebourg.

19° De Paris à Bâle par Charenton, Nogent-sur-Seine, Pont-le-Roi, Troyes, Bar-sur-Aube, — ou Pont-le-Roi, Méry, Arcis-sur-Aube et Bar-sur-Aube, — *Chaumont*, *Langres*, les Griffonotes, Pont-sur-Saône, Vesoul, *Béfort*, Valdieu, Altkirch, Huningue et Bâle. Les chemins de fer sont ceux de Paris à Strasbourg, et de Paris à Mulhouse.

Les invasions principales qui ont eu lieu sur cette frontière sont celles de 1674, pendant laquelle Turenne repoussa si glorieusement les Impériaux, qui avaient envahi l'Alsace; et celle de 1793, à la suite de laquelle les Prussiens et les Autrichiens furent vaincus à la bataille de Geisberg, et repoussés par Hoche et Pichegru de la Lauter sous Mayence.

L'Alsace a été réunie à la France en 1648 par la paix de Westphalie; Strasbourg n'a été cédé par l'Empire qu'à la paix de Ryswyck, en 1697; Mulhouse a été réuni en 1798.

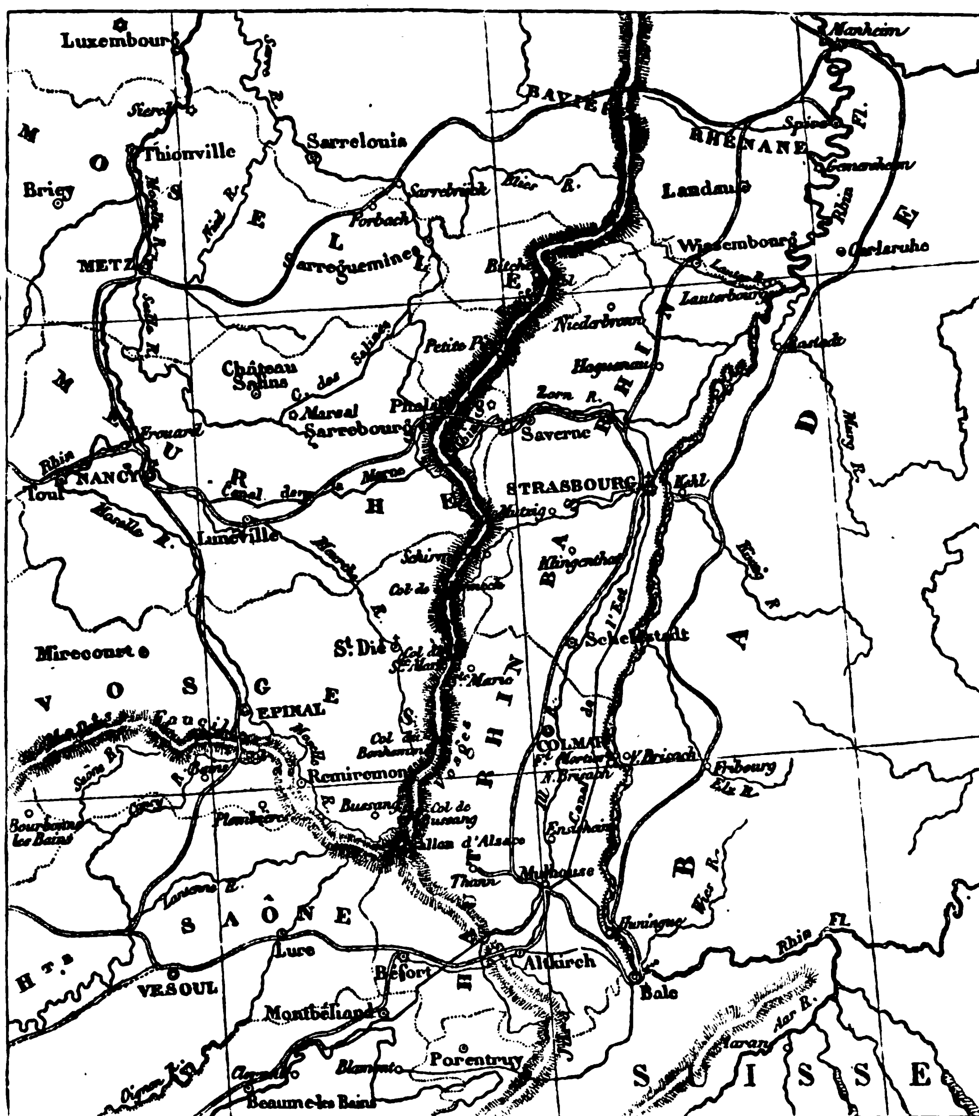
C'est par le sud de l'Alsace que la coalition a lancé, en 1814, sa principale armée contre la France, suivant la trace des Barbares, qui avaient toujours envahi la Gaule en passant le Rhin au coude de Bâle. La route de Bâle à Paris a cela d'important qu'elle est la seule qui permette aux armées venant d'Allemagne de pénétrer en France en gardant bien établies leurs communications avec l'Allemagne. Les attaques par la trouée de la Sambre et par la Meuse n'ont été, en 1814, que de puissantes diversions. La route de Bâle à Paris est, de toutes, celle qui offre le plus d'avantages à l'ennemi; elle passe au sud des Vosges dans la dépression ou trouée de Béfort, arrive par Vesoul sur le plateau de Langres, excellente défense naturelle; mais, ce boulevard une fois forcé, l'ennemi se trouve dans le bassin de la Seine, dont la disposition est tout à son profit. En effet, la Seine coule du sud-est au nord-ouest, et reçoit l'Aube et la Marne à droite, l'Yonne et son affluent l'Armançon à gauche; toutes ces rivières coulent parallèlement à la Seine, se jettent dans le fleuve assez près de Paris, et amènent ainsi, sans lui présenter d'obstacles, l'ennemi à la capitale.

C'est au sud de l'Alsace qu'est le défaut de la cuirasse; la neutralité de la Suisse, établie en 1648 par le traité de Westphalie, a couvert cette partie faible jusqu'à ce que le Directoire ait violé le premier cette précieuse neutralité. En 1814, l'Europe, à son tour, lança ses troupes par Schaffhouse et Bâle sur Béfort et Langres; puis, en 1815, elle fit démanteler Huningue, afin de rester maîtresse du pont de Bâle; elle ouvrit la France de ce côté comme elle l'ouvrait aux routes secondaires par Landau, Sarrelouis et Philippeville.

On a déjà dit que, par la trouée de la Sambre, on avait voulu ouvrir un chemin sur Paris par un affluent de la Seine, l'Oise : ainsi, le bassin de la Seine est tellement disposé que, de toutes parts, les rivières qui le forment conduisent à la capitale par des routes naturelles et faciles.

Il a donc été nécessaire de fortifier Paris pour obliger l'ennemi à renoncer à faire une pointe au cœur du pays, pour donner aux places de la frontière plus d'importance, et éloigner le danger le plus longtemps possible du centre. De plus, Béfort et Langres ont été rendus redoutables. Béfort, au nœud des routes de Strasbourg, de Besançon, de Nancy, de Bâle et de Langres, est aujourd'hui une grande place forte, et forme un camp retranché destiné à appuyer les opérations d'une armée (¹). Langres a été très-augmenté, et est devenu une forte place de guerre. Ainsi, une nouvelle invasion trouverait sur cette route, presque ouverte en 1814, de puissants obstacles, sans compter que l'objectif principal, Paris, est lui-même un vaste camp retranché.

Paris, en effet, est entouré d'une enceinte bastionnée, comptant 94 bastions, suivant presque partout de longues lignes droites favorables à la défense, et d'une série de forts détachés. Au nord, à Saint-Denis, ce sont : la couronne de la Briche, la double couronne du Nord et le fort de l'Est, couverts par un système d'inondation ; — A l'est, entre Saint-Denis et la Marne, appuyés sur les hauteurs qui sont au nord de Paris, les forts d'Aubervilliers, de Romainville, de Noisy-le-Sec, de Rosny, de Nogent et de Vincennes ; — Au sud, entre la Seine et la Marne, le fort de



Frontières de la France. — Frontière du Rhin.

Charenton ; puis les forts d'Ivry, de Bicêtre, de Montrouge, de Vanvres et d'Issy ; — A l'ouest, la forteresse du mont Valérien. Cent mille hommes sont nécessaires pour la défense de cette grande place d'armes.

(¹) « Après les désastres de 1814, le gouvernement de la restauration songea à prémunir la France contre de nouvelles invasions. Il fit étudier la situation de nos frontières de l'est par le général Haxo. Ce dernier reconnut qu'au point de réunion des Vosges et du Jura, la dépression du terrain formait un col facilement accessible, et mal défendu à cette époque par Béfort, qui n'avait qu'une citadelle. Il proposa de remédier à ce danger en faisant de Béfort une grande place de guerre qui serait la clef de cette porte de la France. » (*Rapport à la Chambre des pairs sur le chemin de fer de Dijon à Mulhouse.* Moniteur du 11 juin 1846.) Béfort et toutes nos autres places nouvelles, comme tous les développements donnés aux anciennes, datent du gouvernement de Louis-Philippe.

LES ANOMALURES.



Anomalure de Pele; — Anomalure de Fraser; — Anomalure de Becroft. — Dessin de Freeman.

La tribu des anomaluriens n'a pris place que depuis peu d'années dans les classifications de l'histoire naturelle. Il y a vingt ans, on ne connaissait pas en Europe ces singuliers animaux. M. Fraser en rapporta un de Fernando-Po, sur la côte occidentale d'Afrique, et, en 1842, M. Waterhouse donna le nom d'*Anomalurus Fraseri* à cette première espèce. Plus tard, on a découvert deux autres espèces : l'une nommée, par Temminck, *Anomalurus Pelei;* l'autre, plus petite, appelée *Anomalurus Becrofti*.

La queue de l'anomalure est ce qui attire tout d'abord l'attention ; sa base est garnie en dessous de grosses écailles cornées, imbriquées les unes sur les autres; c'est ce qui constitue l'*anomalie*.

Du reste, on est assez embarrassé pour choisir à cet animal une famille qui lui convienne. M. Waterhouse le range parmi les loirs, famille voisine des muridés. M. Gray, après l'avoir fait entrer chez les ptéromys (¹), sous le titre de *Pteromys Derbianus*, en l'honneur de lord Derby-Stanley, l'a transporté dans la tribu des sciurés, qui ont comme lui des membranes aliformes. Enfin, M. Paul Gervais, professeur à la Faculté des sciences de Montpellier, le classe provisoirement près des chinchillas, dans la grande famille des hystricidés, en se fondant sur un examen du crâne, fort différent de celui des sciuridés.

La fidélité de notre planche nous dispense de décrire les formes générales de l'anomalure.

A quoi servent les écailles sous-caudales? Probablement, dit M. Gervais, à arc-bouter contre les écorces des arbres

(¹) Voy. t. XXVII, 1859, p. 405.

lorsque les anomalures s'arrêtent dans leur course le long des troncs ou sur les branches les plus verticales.

L'anomalure tient habituellement sa queue relevée, à la manière des écureuils. Il est vif, gracieux, et quand il s'élance il se dirige obliquement et de haut en bas d'un arbre à un autre; son vol ou saut est calculé avec plus de précision, et est plus étendu que celui des ptéromys et des sciuroptères.

De même qu'il vole mieux, il grimpe aussi avec plus de facilité et plus rapidement.

L'anomalure de Fraser a dix écailles sous-caudales; son pelage est très-moelleux, plus long sur le dos, roux tiqueté avec la base des poils brune; le dessus de la tête et le nez sont gris; les quatre pattes, la moitié postérieure de la queue et la base des oreilles, cannelle foncé; le dessous du corps est jaunâtre enfumé, plus foncé sous la tête et le cou, ainsi que sous la membrane et à la région du front.

L'anomalure de Pele est brun-noirâtre en dessus; gris sur la poitrine et le bas-ventre; blanc sur le ventre, ainsi qu'au pourtour de la membrane; il a quinze grosses écailles sous-caudales.

Nous ne savons rien de l'anomalure de Becroft.

On manque, jusqu'ici, de détails particuliers sur les mœurs de ces curieux animaux. L'extension récente de nos possessions et de nos relations commerciales sur la côte de l'Afrique occidentale donneront bientôt, sans doute, la facilité de les bien observer et de les décrire.

UNE HUMBLE TACHE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 37, 42, 50.

Le château ressemblait à toutes les maisons de plaisance : pavillon à deux étages, cour ombragée de marronniers et séparée du jardin par un petit mur surmonté d'une balustrade en fer.

La mère Sézegnin, belle vieille aux cheveux de lin, conduisit le voyageur dans un petit appartement, au rez-de-chaussée d'un bâtiment de dépendances. Le couvert était mis dans une chambre meublée de chaises de jonc, d'un canapé blanc, et ornée de quelques jolis ouvrages au crochet et de très-beaux dessins au fusain; une porte vitrée à deux battants s'ouvrait sur un parterre garni des plus éclatantes fleurs d'automne. Le déjeuner était fort simple, mais délicat et soigné.

— Mademoiselle, dit le professeur, maintenant que nous voici seuls avec madame votre mère, je puis vous exprimer mon étonnement et mon admiration. On m'avait dépeint ce canton comme un vrai pays de sauvages, et je trouve un village pourvu de tous les raffinements de la civilisation la plus avancée. J'ai compris, Mademoiselle, que vous avez été la fondatrice de cette petite colonie, et je désirerais vivement savoir comment vous vous y êtes prise pour inspirer à toutes ces bonnes gens ce goût des arts, cette élégance, cette politesse, cette grâce, qui les distingueraient avantageusement même dans une grande ville. Vous-même, Mademoiselle, en qui j'ai pu discerner, malgré toute votre modestie, une culture d'esprit si peu ordinaire, vous n'avez, m'a-t-on dit, jamais quitté ce village. Tout ceci, je l'avoue, excite au plus haut point mon intérêt et ma curiosité.

— Eh bien, Monsieur, je vais la satisfaire. Il y a passé quarante ans, mes parents étaient fermiers au château, et Mme de Serlat en était la propriétaire. Elle y demeurait toute l'année avec sa fille unique et son frère, M. l'abbé Ralbert. Ce vénérable ecclésiastique s'était chargé de l'instruction de sa nièce. Comme elle n'aimait pas beaucoup l'étude, il pensa l'encourager en lui associant une compagne, et obtint de ma mère que j'allasse tous les jours au château partager les leçons de Mlle Azélie. Il se trouva que Dieu m'avait donné le goût de l'étude; mon respectable et patient maître me prit en affection et se donna mille peines pour me bien diriger. Mme de Serlat m'enseigna aussi la musique et le dessin. Mlle Azélie se maria; mais sa mère et son oncle restèrent dans le pays. J'avais vingt ans lorsque j'eus la douleur de perdre, presque en même temps, mon père et M. l'abbé, mon cher bienfaiteur. Ma mère quitta la ferme et resta au château comme femme de charge. Quant à moi, on me sollicitait d'entrer à B..., chez les dames du Sacré-Cœur, pour me vouer à l'éducation de la jeunesse; mais je ne pouvais me décider à quitter ma mère. Il me semblait pourtant que c'était mon devoir de rendre utiles aux autres le peu de talents que je devais à mes protecteurs. Un jour que j'avais ardemment prié Dieu de m'éclairer, mes yeux tombèrent, en traversant le village, sur un groupe de jeunes filles déjà grandes, qui jouaient sur la place, criant, se battant, se jetant même des pierres. Je ne m'étais jamais mêlée aux enfants des villageois, et leur saleté, leur grossièreté, ne m'avaient inspiré qu'un dégoût dédaigneux. Je me dis alors : Ne pourrais-je rien faire pour ces pauvres créatures?

Je ne pensais point, comme vous pouvez croire, à leur donner une instruction étendue; mon ambition se bornait d'abord à les *féminiser*, si j'ose ainsi dire. Il fallait commencer par le plus élémentaire. Les femmes ici, Monsieur, il y a trente ans ne savaient pas coudre, et leurs habits, ceux de leurs maris et de leurs enfants, s'en allaient en lambeaux sans qu'on les réparât. Je fis dire dans le village que je recevrais gratuitement, toutes les après-midi, les petites filles qui voudraient apprendre à coudre. D'abord, il en vint deux, puis quatre; puis ma classe s'augmenta. Il ne fut pas facile de plier ces enfants de la nature à l'obéissance, au travail, d'obtenir même qu'elles se lavassent le visage et les mains. Mais, avec quelques-unes qui étaient bien douées, je réussis, et je formai ainsi un petit corps d'élite qui contint et encouragea le reste. La bonne Mme de Serlat, qui s'intéressait à cette œuvre, me prêta la salle basse du château et pourvut à tous les frais d'établissement. Elle me donna de vieux habits, quelques pièces d'étoffe. Avec cela nous raccommodâmes les anciens vêtements, nous en fîmes de neufs, et je vous assure que, dans ces enfants aux petits minois bien propres sous des cheveux bien lisses, vous n'auriez jamais reconnu nos sauvages de l'année précédente. Mais, quelque satisfaisant que fût ce résultat, si je m'en était tenue là, je n'aurais fais, comme les pharisiens, que nettoyer les dehors de la coupe et du plat. J'avais entendu M. le curé, qui venait souvent chez nous, se plaindre de ne pouvoir rien tirer des enfants qu'on lui envoyait pour le catéchisme, tant ils étaient bornés. Je cherchai donc à stimuler ces facultés engourdies. Pendant nos heures de travail, je causais beaucoup avec mes écolières, et surtout je les faisais causer. Leur ignorance, leur bêtise, le vide de leurs pauvres têtes, dépassaient tout ce que vous pouvez imaginer. Mais je ne me décourageai point. Dieu, me disais-je, leur a donné une âme comme à moi; il s'agit d'enlever la croûte épaisse qui la recouvre. Éviter les coups, satisfaire impunément leurs fantaisies, tels avaient été jusqu'alors leurs seuls mobiles. Il fallait les remplacer par de plus nobles. Je ne vous fatiguerai pas du récit de tous mes essais pour éveiller en elles la conscience, leur enseigner à discerner le bien du mal, leur faire connaître Dieu. Dans nos entretiens, je leur racontais, tantôt l'histoire sainte, qu'elles écoutaient avec un vif intérêt, tantôt quelques aventures de voyage, quelques traits d'héroïsme et de bonté; je leur parlais des mœurs des animaux et des merveilles de la nature : mes récits faisaient

une concurrence victorieuse aux contes de loups-garous et de vouivres. Mes chères petites voyaient que je les aimais; elles m'aimaient aussi. Elles venaient avec plaisir.

J'eus le bonheur, au bout de quelque temps, de voir poindre, chez bon nombre d'entre elles, le sens moral, l'amour du bien, le respect du devoir.

— Les parents ne contrariaient-ils jamais vos vues?

— Quelquefois, tout au commencement. Mais bientôt, surpris et charmés de trouver dans leurs filles de la soumission, des prévenances, le désir et le pouvoir de se rendre utiles dans la maison, ils me laissèrent libre. Seulement, ils les retenaient quelquefois pour garder les enfants plus jeunes. J'eus l'idée de faire apporter ces marmots chez moi, je les établis dans une chambre voisine de notre salle de travail; là, deux ou trois des jeunes filles s'en occupaient à tour de rôle.

L'instinct de l'imitation, s'il entraîne souvent l'homme au mal, souvent aussi l'attire vers le bien. Les jeunes filles voulurent et surent introduire dans leurs demeures l'arrangement, le simple confort qu'elles voyaient dans la mienne. Elles admiraient fort mon petit parterre; je leur donnai des graines, et bientôt chacune eut le sien. Elles grandirent, mes fillettes, elles se marièrent; leurs maris trouvèrent en elles des compagnes sages, bonnes, aimables, qui surent leur faire aimer la maison et eurent sur eux la meilleure influence. Elles ont élevé leurs enfants dans l'amour du devoir et la crainte de Dieu; de bonne heure elles leur ont donné ce principe, source de tout perfectionnement et de tout progrès : Fais tout ce que tu dois, et fais-le aussi bien que possible. L'ordre, l'économie, l'activité, les bonnes méthodes de culture, ont amené l'aisance. Il y a des pauvres à Lézin, mais chacun en prend soin. Que de choses on peut faire par l'esprit d'association, en réunissant en un seul courant les forces qui, isolées, se disperseraient sans profit! Vous avez vu les Méval. C'est la fleur du village, c'est vrai; mais il y a bien des familles qui ne leur sont pas trop inférieures. Maintenant, Monsieur, je vous le demande, ne parlez de nous à personne.

— Pourquoi donc, Mademoiselle, mettez-vous ainsi la lumière sous le boisseau? Vous-même avez reconnu la toute-puissance de l'exemple.

— Je tiens, avant tout, à ce que les gens de Lézin restent ce qu'ils sont. Voyez-vous, Monsieur, notre civilisation, comme vous l'appelez, ne nous est pas venue du dehors; elle est franche de pied, et non greffée. Ailleurs, le paysan qui se civilise veut tout de suite se faire monsieur. Ici, il reste paysan. Si l'on parlait trop de nous, si l'on venait nous visiter, si nous devenions une curiosité, nous finirions par prendre tous les vices des villages hantés par les touristes : la vanité, la cupidité, la paresse, et le reste.

— Eh! Monsieur, dit la mère, un monsieur comme vous doit avoir des amis dans le gouvernement. Obtenez, je vous prie, que le tronçon de chemin de fer dont il est question passe par Sainte-Aubierge ou les Herbalaines. Ils meurent d'envie, là-bas, d'avoir une station, et pour nous, il vaut mieux en être à une petite distance; cela nous amènerait peut-être des auberges, des cafés, toute espèce de mauvaises gens et de mauvaises choses.

— Je ne puis rien du tout en fait de chemins de fer, chère Madame; mais je m'intéresse trop à ce charmant Lézin pour ne pas souhaiter qu'il reste ce qu'il est ou s'améliore s'il est possible. Que Dieu, surtout, lui conserve longtemps celle qui en est l'âme!

— Monsieur, ne m'attribuez pas plus de pouvoir que je n'en ai, et laissez-moi me flatter que je n'ai pas en vain travaillé trente ans à faire en sorte que je ne sois pas nécessaire.

— Elle jouit maintenant, ma Thérèse; mais elle ne vous a pas tout dit : elle a eu bien des luttes; les choses n'ont pas toujours été toutes seules. De moins persévérants qu'elle auraient, il y a longtemps, jeté le manche après la cognée.

— Mère, pourquoi l'aurais-je fait? Je croyais que Dieu bénirait mes faibles efforts; j'espérais que le bien triompherait, et j'aimais trop ma tâche pour l'abandonner.

— Oui, vous deviez réussir, Mademoiselle. La foi, l'espérance, la charité, n'ont-elles pas renouvelé le monde?(¹)

JETONS

DES CORPORATIONS DE MARCHANDS ET DES COMMUNAUTÉS D'ARTS ET MÉTIERS DE PARIS.

Fin. — Voy. t. XXVII, 1859, p. 247, 259, 335, 376.

Les *Faïenciers* avaient obtenu leurs premiers statuts de Henri IV, en 1600. La communauté avait été réunie à celle des émailleurs, verriers, patenôtriers. L'apprentissage était de cinq ans avec cinq ans de compagnonnage. Le brevet coûtait 80 livres; la maîtrise, 500; 200 livres seulement en épousant la fille d'un maître. — Patron, saint Éloi.

Ferrailleurs. — Les maîtres de cette communauté avaient seuls le droit d'aller par les rues, un sac sur le dos, crier : « Vieilles ferrailles à vendre! » d'acheter et de vendre les vieux fers, les vieux carrosses, calèches, cabriolets, ceux-ci dépecés et mis par morceaux. — Patrons, saint Sébastien et saint Roch.

Fourbisseurs. — Fourbissaient montures, vendaient lames, dagues, hallebardes, épieux, pertuisanes. Leurs statuts avaient été confirmés par Henri II. Durée de l'apprentissage, six ans. — Patron, saint Jean-Baptiste.

Les *Marchands de marée* étaient obligés d'exposer leur poisson à la halle de trois heures du matin à sept. Il était vendu par les jurés vendeurs de poissons, préposés pour en percevoir les droits : c'est la vente à la criée. Les regrattières allaient le revendre dans les rues, halles et marchés. Marchands et jurés firent usage de jetons. Sur l'un d'eux, on voit, à l'avers, la France qui tient un enfant dans ses bras; sur un autre, elle porte le coq. On lit la devise : VIGILANTIUS OMNIA FAUSTA (Toutes choses sont heureuses avec vigilance). Ce dernier porte la date de 1613. — Saint Pierre était le patron des marchands de poissons.

Les *Teinturiers* s'établirent, dans le dix-huitième siècle,





Teinturiers.

dans le voisinage de la rivière de Bièvre, sur les bords de laquelle s'étaient portées les industries qui préparent la peau

(¹) Ce récit rappelle à quelques égards celui que nous avons déjà inséré (t. XXVI, 1858, p. 85, 117, 125) sous le titre de *la Pauvre petite Ville*, et que nous devions à l'ancienne et précieuse collaboration de notre amie Mlle Adélaïde de Montgolfier. Il ne nous a pas paru que ce fût un motif pour refuser de faire connaître à nos lecteurs l'histoire du petit village de Lézin. Nous nous intéressons bien vivement aux exemples de ce que la simple bonne volonté peut faire pour améliorer la condition de tant de nos concitoyens éloignés des centres de civilisation et trop souvent abandonnés à deux des plus grands fléaux de ce bas monde, l'ignorance et la misère.

pour la ganterie. Leurs statuts dataient de 1383. Nous avons un joli jeton de la composition de Duvivier. Au droit, le buste de Louis XV; au revers, le soleil qui luit sur des fleurs : DE TE LUX, DE LUCE COLORES (De toi vient la lumière, de la lumière viennent les couleurs) ; à l'exergue : MARCH[DS] TEINTUR . DE . BON . TEINT. — Les teinturiers furent réunis aux foulons et fabricants de draps.

A côté d'un jeton des *Marchands et maîtres ouvriers en drap d'or et soie d'établissement royal à Paris*, à la date de 1724, nous remarquons un joli jeton en argent des *Marchands brodeurs chasubliers*. Au droit, un écusson ; au revers, des jardins éclairés par le soleil : SANS . VOUS . JE . NE . PUIS . VIVRE . 1704. Les statuts de leur communauté dataient de 1648, et leur donnaient le droit de faire et vendre toutes sortes d'ornements d'église.



1704. — Marchands brodeurs chasubliers.

Les *Porteurs de grains*, les *porteurs de charbon*, les *garçons des officiers jurés chargés de bois*, avaient leurs jetons comme les *porteurs de sel*. On voit au droit de ces pièces les armes de la ville de Paris.

Le jeton des *Jurés vendeurs conducteurs de volaille* offre, au revers, une scène du paradis terrestre avant le péché d'Adam. Les oiseaux volent, les animaux terrestres, bœufs, chèvres et moutons, se pressent autour de nos pre-



1709. — Jurés vendeurs conducteurs de volailles.

miers parents : PRODERIT HIS PECUS UT VOLUCER (Le troupeau comme l'oiseau ira à eux); à l'exergue : JURÉS VENDEURS CON[RS] DE VOLAILLE, 1709; au droit, le buste de Louis XIV.

Un jeton d'un travail charmant porte, au droit, la tête de Louis XIII ; au revers, un porc dans un champ, avec cette légende : POUR LA CONDUITE DES PORCS ; à l'exergue, 1636. Cette pièce est due certainement à un des plus habiles artistes du temps.



1636. — Traiteurs, Rôtisseurs, Pâtissiers; Conduite des porcs.

Elle se rattache à la série des jetons des *Traiteurs, rôtisseurs, pâtissiers*.

Les statuts de la communauté des *Rôtisseurs* dataient de Louis XII. Ils furent réunis, en 1776, aux traiteurs et aux pâtissiers. Pour parvenir à la maîtrise, l'aspirant traiteur devait faire un chef-d'œuvre, à ses dépens, en chair



1653. — Rôtisseurs.

ou en poisson, dont étaient exempts les écuyers-potagers et enfants de cuisiniers de la maison du roi, de la reine, des princes et princesses. Il était défendu à tous les maîtres, sous peine de punition exemplaire, d'entreprendre aucun festin ou repas en viande, pendant le carême et autres jours réservés, sans la permission expresse du lieutenant général de police. Cette prohibition se trouve consignée, ainsi qu'une partie des renseignements que nous venons de donner sur les métiers et les corporations, dans le *Dictionnaire de Paris*, de Hurtaut et Magny. L'apprentissage de la profession durait trois ans ; le prix du brevet était de 35 livres; celui de la maîtrise, de 600 livres. — Patron, Nativité de la sainte Vierge.

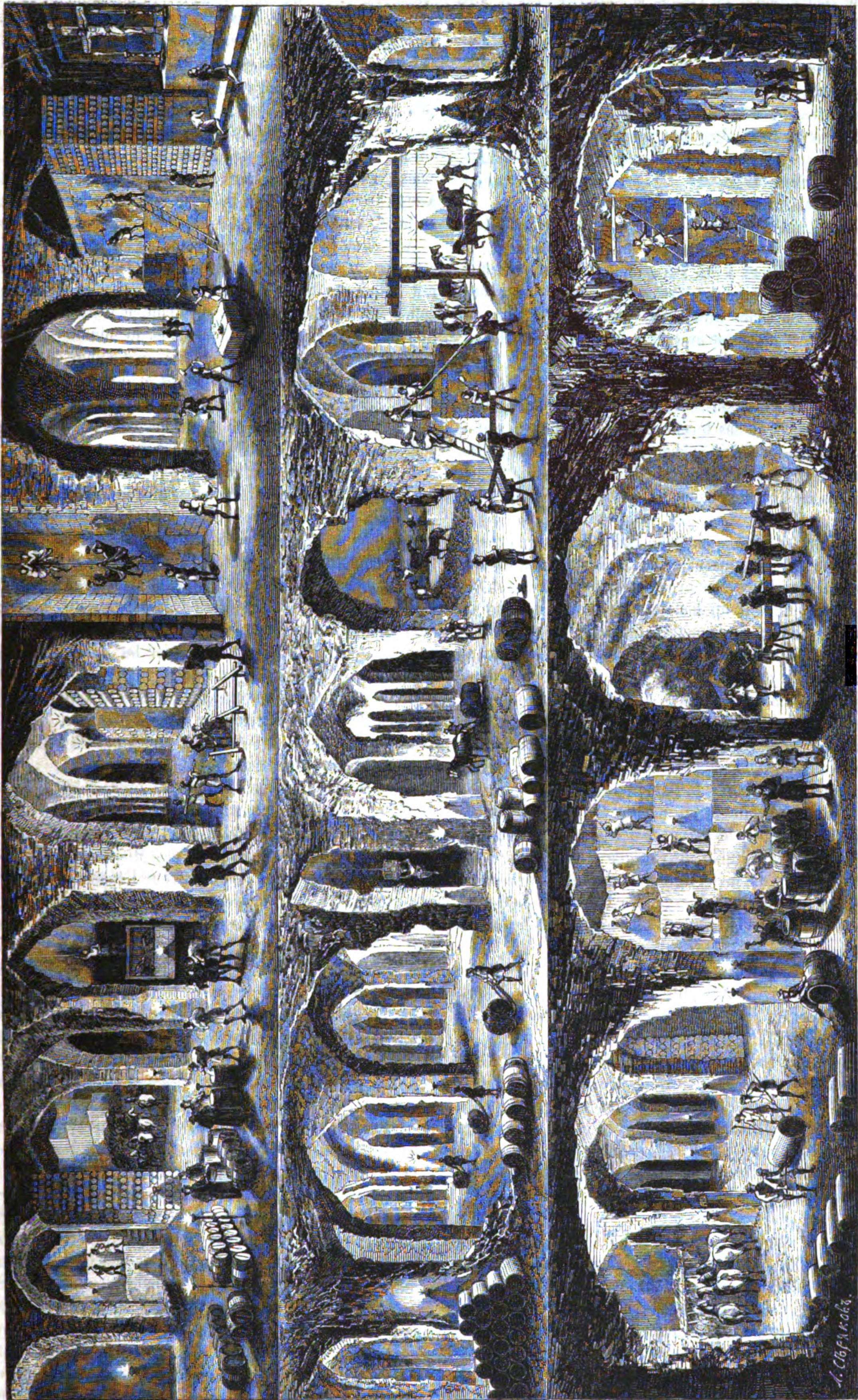
Autre jeton en argent. Au droit, un vaisseau : UT . CÆTERAS . DIRIGAT (Afin qu'il conduise les autres ; sous-entendu *naves*, navires); au revers, un berger et son troupeau : VICTUM . PRÆBENT . ET . VESTITUM (Ils fournissent la nourriture et le vêtement; par allusion au parti qu'on tire de la chair et de la laine du mouton). 1653.

Nous nous bornerons à cette rapide description de quelques-uns des jetons des anciennes corporations et communautés de métiers de Paris. Ces pièces doivent être rangées parmi les monuments de la société française antérieure à 1789, et méritent, à ce titre, d'être recueillies. Mais l'ordre de choses auquel elles appartiennent est déjà si éloigné de nous et si différent de celui dans lequel nous vivons, que les jetons des corporations renferment quelquefois de véritables énigmes. Aussi, en les publiant, n'avons-nous eu qu'un but, appeler sur eux l'attention de nos lecteurs, qui, du reste, a pleinement répondu à notre attente; nous en avons pour preuve l'empressement avec lequel, de divers côtés, on nous a signalé la description erronée que nous avons donnée du jeton de la corporation des *Menuisiers et Ebénistes*. Dans les deux personnages qui figurent au revers, il faut voir sainte Anne et la Vierge Marie. La sainte fait lire à sa fille l'Ancien Testament, et par là s'explique la légende : SIC FINGIT TABERNACULUM DEO (Elle prépare ainsi une digne habitation au Seigneur); elle éclaire, par la lecture des livres sacrés, l'esprit et le cœur de la Vierge immaculée dont le sein doit enfanter le Sauveur du monde. *Tabernaculum* est pris là dans un sens mystique; mais il n'est pas impossible que l'auteur de la légende ait voulu en même temps faire allusion au tabernacle que les menuisiers, eux aussi, préparent pour le Seigneur. On voit par cet exemple l'esprit et le sens quelquefois obscur et bizarre de ces légendes.

MINES DE SEL DE WIELICZKA

EN POLOGNE.

Wieliczka, petite ville de 4 000 habitants, en Gallicie, s'élève au fond d'une haute vallée, en forme d'amphithéâtre,



Une Vue des Mines de sel de Wieliczka, en Pologne — Dessin de Lancelot, d'après la *Pologne pittoresque.*

à 12 kilomètres de Cracovie. Là sont d'immenses mines de sel, exploitées sur une étendue de 3 000 mètres de longueur du nord au sud, de 1 200 mètres de largeur de l'est à l'ouest, et de 310 mètres de profondeur.

Ces mines communiquent avec le dehors par onze puits. Celui de Dancilowice, où l'on se fait inscrire, est le plus fréquenté. Une autorisation est nécessaire. Le visiteur, revêtu d'une chemise de toile destinée à préserver ses vêtements du contact du sel ou du suintement de l'eau salée, descend à l'aide d'une corde fixée à un treuil. Accompagné de trois garçons munis de torches, et d'un mineur chargé de maintenir la corde dans une position verticale, il parvient, en cinq ou six minutes, au premier des trois étages, profond d'environ 60 mètres. Des escaliers pratiqués dans la mine conduisent aux étages inférieurs.

Sans des guides sûrs le voyageur s'égarerait infailliblement au milieu du labyrinthe de salles, de passages, de magasins qui s'offrent à lui. Pour tout voir et tout visiter, on a calculé qu'il faudrait passer dans ces lieux quatre semaines, en marchant huit heures par jour. La longueur de tous les passages est évaluée à 62 milles de Pologne, ou 432 kilomètres.

A l'aspect de ces profondes cavernes, des parois, des voûtes, des piliers de sel réfléchissant comme le cristal la clarté des lampes et des torches, le spectateur se croirait transporté dans un palais enchanté des *Mille et une Nuits*. Des stalactites, qui partout se déposent sous mille formes charmantes ou bizarres, ajoutent encore à l'étrangeté du spectacle.

Au premier étage, la chapelle Saint-Antoine, creusée dans la mine, ne se compose que de sel. L'autel, les statues, les colonnes, la chaire, les ornements, tout est en sel. Au second étage, on voit un lac de 170 mètres de long, et profond d'une douzaine de mètres, formé par les infiltrations de l'eau dans l'épaisseur de la saline. Une barque s'offre au visiteur qui peut en parcourir les rives. La lueur vacillante des torches au milieu d'épaisses ténèbres, la barque glissant en silence sur les eaux, les coups de pioche redoublés, les explosions de la poudre qui fait éclater des quartiers de sel, éveillent alors dans l'âme l'idée d'un monde infernal et la frappent d'une sorte de terreur religieuse.

Quand un monarque ou un membre de la famille impériale vient les visiter, les salines, décorées avec richesse, sont splendidement illuminées. Des glaces, des lustres, des draperies, ornent la vaste salle de réception, où des colonnes en sel supportent une galerie circulaire destinée à l'orchestre, qui répand des flots d'harmonie sous les voûtes sonores.

Les mines de Wieliczka ont été plusieurs fois le théâtre de fêtes brillantes, dont la plus mémorable eut lieu à l'occasion du mariage de la reine Sophie, femme de Wladislas Jagellon, en 1624.

Bien que les rayons du soleil ne pénètrent jamais dans ces carrières, la température en est douce et saine; un air frais et tiède y circule sans cesse. Le séjour des mines n'altère point la santé des ouvriers, qui n'y séjournent d'ailleurs que huit heures par jour. Les chevaux qu'on emploie dans les carrières y demeurent jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus travailler; on les hisse alors au jour, qui les aveugle: c'est leur fin.

Le nombre des ouvriers aujourd'hui employés est d'un millier, et celui des chevaux de 400. Les frais de main-d'œuvre ne s'élèvent jamais à plus de 1 fr. 50 c. pour un quintal de sel, dont le prix varie de 3 à 6, et quelquefois 12 francs. En 1850, la production a été de 962 000 quintaux.

Les salines se composent de trois couches différentes, dont la première contient le *zielona*, ou sel vert, qui comprend parmi ses variétés le *spisa* (sel grisâtre), le *lodowata* (sel glacé), combiné avec la craie et le *iarka* ou sel en poudre. Vient ensuite la couche régulière du *szibikowa*, ou sel fossile, d'une qualité bien supérieure au *zielona*. La troisième, qui porte le nom d'*ockosavata* (perlé), contient un minerai de forme hexagonale, et plus dense et plus pur que celui des zones précédentes. Ce sel perlé, dont les manufactures d'Angleterre et de Hollande recevaient autrefois des quantités considérables, sert seulement aujourd'hui à faire des bijoux en forme de montres, de canons, de croix, que les mineurs vendent en cachette aux visiteurs. Les couches sont séparées par des lits d'ardoise, d'argile et de gypse. Elles se dirigent d'occident en orient, en s'abaissant vers le midi dans la direction des Karpathes. Elles sont en général fortement ondulées par en haut, tandis que la base présente un niveau régulier.

Aux deux premiers étages (comptés de bas en haut), le sel se trouve par masses informes, dans lesquelles on pourrait tailler des blocs de trois, quatre et cinq cents pieds cubes. On rencontre parfois, pendant le travail d'excavation, des rameaux de bois noir mêlés au minerai. Ce bois, fort tendre et amolli par l'humidité, sert à nourrir les bestiaux. On trouve aussi des défenses et d'autres ossements d'éléphants. Les géologues supposent que les salines de Wieliczka proviennent d'un dépôt des eaux de la mer, qui jadis aurait baigné le pied des Karpathes.

L'époque précise de la découverte des mines de Wieliczka n'est pas connue; on sait seulement qu'elles étaient exploitées déjà vers le commencement du douzième siècle, et que leur produit servait à l'entretien de pieuses fondations au quatorzième siècle. Suivant une tradition populaire, rapportée par Adam Streller, la princesse Cunégonde de Hongrie, fiancée à Boleslas le Chaste, ne voulut accepter de son père aucune dot, ni en or ni en argent. Elle partit pour la Pologne, et, en passant par les mines de sel de Hongrie, elle y jeta son anneau nuptial. Arrivée à Cracovie, Cunégonde s'y arrêta, se fit conduire à Wieliczka et ordonna de creuser la terre en sa présence. Son ordre fut exécuté, et dans le premier bloc de sel qui fut extrait de la mine on retrouva l'anneau.

Au quatorzième siècle, Casimir le Grand établit de sages règlements pour l'administration des mines de Wieliczka, qui, sous son règne, devinrent très-productives. En 1656, lors de l'invasion des Suédois et des Moscovites, le roi de Pologne sollicita l'appui de l'empereur Léopold d'Autriche, qui consentit à envoyer des troupes à condition qu'on lui payerait une indemnité. Les finances polonaises étant épuisées, Léopold s'empara, à titre de garantie, des mines de Wieliczka, et les garda jusqu'à l'époque du siége de Vienne par les Turcs, en 1683, où Sobieski, pour prix du secours qu'on lui demandait, en exigea la restitution. Mais, quatre-vingt-neuf ans plus tard, en 1772, l'Autriche, ingrate envers le pays qui l'avait sauvée, prit part au démembrement de la Pologne, et s'empara de nouveau des mines de Wieliczka. De 1809 à 1815 elle fut forcée, par le traité de Schœnbrunn, de céder la moitié des revenus de ces salines au grand-duché de Varsovie. Le traité de Vienne lui en rendit l'entière possession, qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Les mines de Wieliczka, qui faisaient partie des domaines de la couronne, fournissaient aux rois de Pologne la plus belle part de leurs revenus. Sur elles étaient hypothéqués les douaires des reines, les dotations faites aux couvents. La noblesse, à chaque élection royale, ne manquait pas de stipuler que le sel de Wieliczka serait fourni à chacun de ses membres, sauf à payer les frais d'exploitation, réductibles à volonté.

La *Pologne pittoresque*, recueil intéressant auquel nous avons emprunté une partie des détails qui précèdent, nous apprend que les mines de Wieliczka furent deux fois la proie des flammes, en 1510 et en 1644. Le premier de ces sinistres fut causé par la malveillance d'un ouvrier. Les hommes et les chevaux qui se trouvaient dans la mine

moururent étouffés par la fumée. L'incendie se propageait. Aucun des gens de service ne voulait descendre; alors un nommé Koscieleçki, chef des travaux, se précipite; mais, bientôt suffoqué, il tombe sans connaissance, et aurait péri si son vieil ami, Severin Betmann, directeur des mines, âgé de soixante-dix ans, ne se fût à son tour élancé vers lui dans la fournaise, et ne l'eût rappelé à la vie. Les efforts réunis de ces deux hommes arrêtèrent les progrès des flammes. En 1644, le feu prit par suite d'une imprudence; tous ceux qui se trouvaient dans les mines périrent aussi, et il ne se trouva personne pour imiter Koscieleçki et Betmann. L'incendie dura douze mois; le manque de sel se fit partout sentir et le trésor royal fut épuisé.

LES TOPIARII.

La mode des ifs en pyramide, l'usage même des grandes charmilles et des buis coupés régulièrement, a cessé dans nos jardins; nous avons oublié jusqu'au nom donné jadis aux artistes arboriculteurs qui faisaient prendre tant de formes bizarres aux végétaux. Selon Clarac, on appelait *topiarii* les jardiniers qui se montraient experts dans cet art. Ils ne s'en tenaient pas aux formes avouées par l'architecture, et, s'ils étaient habiles, ils devaient savoir trouver, dans le feuillage de l'if ou du buis, la figure d'un personnage connu, l'aspect d'un animal étranger, ou bien la forme d'un vase : ces jeux puérils, d'un goût très-contestable, avaient joui d'une grande estime dans l'antiquité, et l'époque de la renaissance les a renouvelés. Ce qu'on sait de plus certain sur les *topiarii* nous vient d'un savant que la France pourrait réclamer s'il en était besoin, car sa famille était originaire de Bourges. Nous abandonnons toutefois le docte Junius à l'Allemagne, puisqu'il était né, en 1589, à Heidelberg. On trouvera dans son livre *De Pictura veterum* d'assez curieux renseignements sur les *topiarii*.

LES OISEAUX EN HIVER.

Sitôt que se font sentir les premiers froids et lorsque la neige a recouvert le sol, j'émiette du pain sur mon large balcon, où je vois s'abattre de suite de vieux moineaux que l'ancienne habitude de jouir de mes largesses a rendus effrontés au dernier point : à peine attendent-ils que ma porte soit close pour se jeter sur la nourriture offerte, s'en emparer et la dévorer en me tournant le dos; viennent ensuite des moineaux moins expérimentés, moins accoutumés à mes dons, et qui ne se hasardent à approcher que lorsque les temps rigoureux ont rendu leurs besoins plus pressants; encore sont-ils gênés, inquiets : ils se pressent, s'étouffent en mangeant, tournent et retournent la tête pour s'assurer qu'aucun péril ne les menace, et, leur faim une fois assouvie, s'enfuient comme des gens qui auraient commis une mauvaise action et se sentiraient la maréchaussée aux trousses.

Enfin apparaissent des moineaux plus jeunes encore, couvées du printemps dernier, à qui l'hiver et ma galerie sont également inconnus; ils observent longtemps leurs aînés avant de se hasarder à venir partager mon pain avec eux, puis ils fondent impétueusement sur le morceau qu'ils convoitent, le saisissent, et s'envolent sur le toit voisin pour le manger en sûreté.

Mais si les moineaux sont les premiers oiseaux qui répondent à mon appel, ils ne sont pourtant point les seuls, et voici les autres dans l'ordre de leur arrivée.

C'est le pinson, au maintien grave, à la marche magistrale, qui ne saute point comme le moineau, et qui, dans sa timidité réservée, choisit discrètement les plus petites bribes de pain, laissant aux gloutons qui l'entourent les gros morceaux qui effrayent son bec effilé et son modeste appétit.

Voici la mésange, vive, élégante, légère, qui, désireuse de savourer en paix et sans importun voisinage les charmes de son repas, saisit sa nourriture, la porte sur l'arbre voisin, la tient dans ses griffes et la déchiquète avec une pétulante avidité.

Le charmant rouge-gorge fait aussi de brèves apparitions sur ma galerie; mais, alarmé par les cris et les violences jalouses des passereaux, mal à l'aise loin de ses buissons bien-aimés, il se tient à l'écart de ses remuants voisins et ne jouit qu'à peine du vivre et du couvert que je lui offre.

Enfin, j'ai vu parfois, se glissant furtivement parmi mes visiteurs emplumés, un petit oiseau brun, aux allures pétulantes, au vol prompt et direct; on l'appelle, en langage vulgaire, *troglodyte* ou *compte-fascines;* ce dernier nom lui vient, sans doute, de ce qu'il affectionne pour sa demeure habituelle les ramures sèches ou les haies dépouillées, d'où il part comme un trait; son corps est si exigu qu'on est tenté de le prendre pour une grosse mouche, et qu'on s'imagine l'entendre bourdonner en volant; il semblait mal à l'aise auprès des autres oiseaux, vrais Patagons à ses yeux, et disparaissait vite emportant la miette la plus mince, trop volumineuse encore pour lui.

Au moyen de cette petite subvention alimentaire accordée à ces malheureux habitants de l'air, ma galerie m'offre en hiver un spectacle animé, où les acteurs se renouvellent sans cesse. Que d'observations ne peut-on pas faire sur eux! Ah! sans doute, elles ne sont pas toutes à leur avantage. Hélas! trop semblables à nous, ces oiseaux ne m'ont paru ni bien touchés, ni fort reconnaissants de mes attentions pour eux; mais, afin de me soustraire à l'envie qu'il me prenait souvent de les taxer d'ingratitude, je me suis figuré, lorsque la belle saison les ramène sur les branches d'un tilleul placé devant ma galerie, où ils se livrent à leurs joyeux ébats, qu'ils me rendent le témoin de leur gaieté présente pour me remercier d'avoir été le soutien de leur misère passée.

LA VÉGÉTATION A TAHITI.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 308.

Il y a bien près de quatre-vingts ans que le capitaine Cook disait, à propos d'un paysage de Tahiti : « Toute la scène réalisait les fables poétiques de l'Arcadie (1). » Sans parler de la végétation gracieuse des bords de la mer, le rivage, en effet, grâce à la ceinture de coraux dont l'île est entourée, offre un calme qui rappelle les eaux paisibles de la Méditerranée. Un jeune officier de marine, M. de Larminat, a peint en quelques touches habiles ce rempart maritime et l'incroyable limpidité des eaux : « Cette ceinture de pierre, dit-il, craquée çà et là comme sous un puissant effort d'expansion, donne entrée, mais entrée toujours étroite et difficile, dans des ports aux eaux si calmes qu'un navire s'y pourrait amarrer à une ligne de pêche, et si pures que l'œil voit à plusieurs brasses de profondeur resplendir, sous les feux du soleil, cette merveilleuse végétation coralline, si brillante et si variée, animée par des myriades de poissons rouges, bleus, verts, jaune d'or, zébrés, les plus beaux de la création, véritables colibris de la mer. » (2)

(1) *Cook's first voyage.*
(2) *Coup d'œil sur la Polynésie*, feuilles détachées du journal d'un officier de marine.

Sans quitter ces bords paisibles, et sans aller chercher dans l'intérieur des scènes imposantes, on rencontre à Tahiti des paysages si ravissants qu'ils charment le marin le plus grossier, et qu'ils lassent l'enthousiasme du voyageur et du poëte. Ce fut ce qu'éprouva l'historien le plus accrédité de ces îles, M. Moerenhout, lorsqu'il se prit à contempler Papara. Il en est de même lorsqu'il s'arrête devant Matavai, la rade charmante où Wallis apparut pour la première fois aux Tahitiens, le lieu où, quelques années plus tard, Cook vint esquisser ses tableaux, tracés parfois d'une façon si admirable.

Toutefois, on risquerait de commettre une grave erreur si l'on voyait toujours, dans ces paysages charmants, un produit fortuit de la nature sauvage, et dans ces lignes tour à tour gracieuses ou grandioses, les hasards d'une végétation abandonnée complétement à elle-même. Dans la disposition de ces ravissantes échappées, la main de l'homme doit être souvent comptée pour quelque chose, et son travail a précédé l'arrivée des Européens. M. Moerenhout, qui a si bien interrogé les vieux *orero* dépositaires des antiques légendes, reconnaît, dans les archipels disséminés sur les mers de l'Océanie, les principes incontestables d'une civilisation qui s'est éteinte et qui a légué sans doute, aux générations demi-barbares qui lui ont succédé, des notions d'agriculture sans lesquelles ces peuples n'auraient pû vivre.

La fertilité de l'île d'ailleurs n'est plus contestée, et c'est avec raison que le savant Lesson a dit : « La nature semble avoir tout fait pour l'existence des O-Tahitiens; elle leur a prodigué les subtances alimentaires sous toutes sortes de formes ; elle y a joint un sol fécond et productif, couvert de végétaux usuels... Sous un ciel tempéré, entourés de fruits savoureux, de racines nutritives, les Tahitiens devaient recevoir, dans leurs habitudes, cette mollesse et cette douceur de mœurs qu'on a reconnu faire le fond de leur caractère indolent et enclin aux plaisirs des sens. »

Si nous avons fait quelques présents funestes aux Tahitiens, on peut compter, avec le naturaliste, les végétations



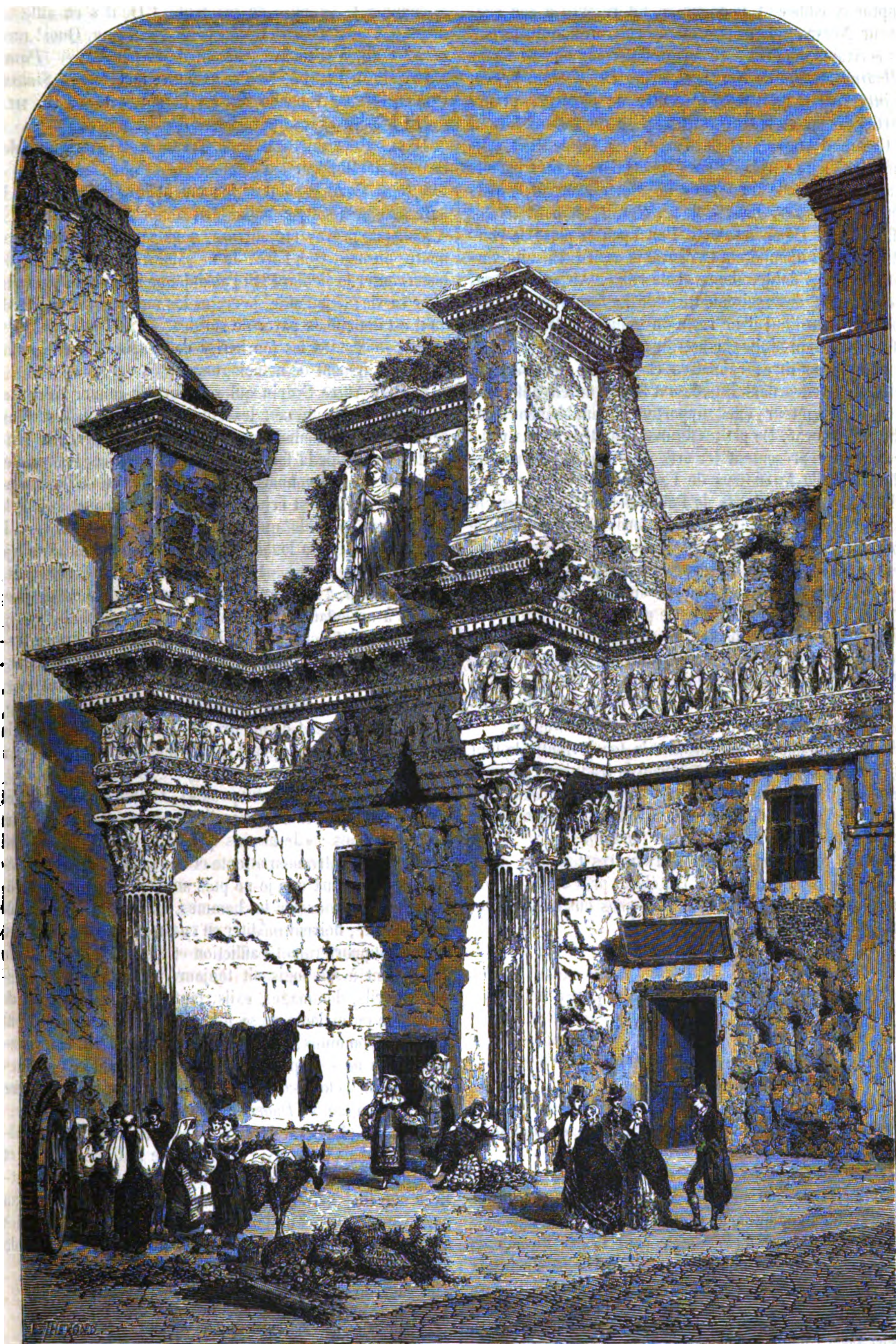
Un Paysage à Tahiti. — Dessin de Karl Girardet, d'après M. Charles Giraud.

utiles dont on a doté leur île. L'oranger et le citronnier ont été apportés par Bligh, et ces arbres, qu'on nomme *anani* et *demené*, prennent, sans culture, un prodigieux accroissement. L'ananas est désigné par le nom de *fara des étrangers*, et se cultive partout autour des cabanes. Le tabac se nomme *varé*. Il fut importé par Cook, et Lesson, qui rappelle sa rapide multiplication dont le commerce pourra tirer un profit réel, aime à constater que les Tahitiens ont eu le bon esprit de ne pas user avec passion de cette plante, comme le font presque tous les peuples sauvages. Le rocou, dont on obtient une teinture si précieuse, est d'une importation bien plus récente; c'est en 1843 seulement que le docteur Johnston l'a introduit dans l'île, et dix ans plus tard ses produits figuraient avec avantage à l'exposition générale de Londres. Le coton ne se montre dans les campagnes que depuis l'année 1817; c'est l'illustre Marsden qui a fait ce présent à l'île, et naguère, lorsque les joyeux Tahitiens avaient encouru quelque amende, c'était avec la blanche toison du cotonnier qu'ils la devaient acquitter.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

RUINES D'UN TEMPLE DE MINERVE,

A ROME.



Ruines d'un temple de Minerve, à Rome. — Dessin de Thérond.

L'empereur Domitien, dont les folies furieuses ensanglantèrent Rome pendant quinze années, était fort dévot à la déesse de la Sagesse. Il lui fit élever à grands frais un temple sur un forum nouveau ; mais, assassiné, à l'âge de quarante-cinq ans, par ordre de sa femme, il n'eut pas la pieuse satisfaction de présider à l'inauguration de ce somptueux édifice. L'honneur en fut réservé à son successeur Nerva, qui acheva aussi la décoration du forum. Les écrivains donnent à ce forum différents noms : forum *Palladium*, forum de Nerva, et forum *Pervium* ou *Transitorium*, parce qu'il était le centre de plusieurs grands quartiers et qu'on le traversait pour se rendre aux forums de César, d'Auguste et de Trajan. Sa forme était celle d'un carré long : trois de ses côtés étaient limités par des arcades ; la façade du temple de Minerve ornait le quatrième. Vis-à-vis, mais isolé, s'élevait un petit temple dédié à Janus Quadrifrons (¹). Peu à peu la place se couvrit de statues d'empereurs à cheval et à pied. Ensuite vinrent les temps de décadence et de ruine. Au moyen âge, on construisit des maisonnettes sur le forum et avec ses débris. Aujourd'hui il ne reste du temple de Minerve que le fragment reproduit par notre gravure. Ces deux belles colonnes de marbre, cannelées et d'ordre corinthien, à moitié ensevelies dans le sol, ont 3m,08 de circonférence et 9m,40 de hauteur ; elles supportent un entablement très-riche et très-orné. De petites figures sculptées en bas-relief sur la frise représentent les arts de Pallas : c'est un excellent travail. Au-dessus de l'entablement et au centre de l'attique est une figure de Pallas debout, et également sculptée en bas-relief. Le mur est formé de gros blocs de peperino. Le peuple appelle ces deux colonnes les *Colonnacce*, à cause de leur grosseur. La façade, le parvis, dix autres colonnes, existaient encore au temps du pontificat de Paul V (de 1605 à 1621). Ce pape en ordonna la démolition et en fit transporter les marbres au mont Janicule pour décorer la grande fontaine qui porte son nom.

Non loin de la belle ruine du temple de Minerve est un arc qui faisait partie du forum et qu'on appelle des *Pontani*, parce que cet endroit était autrefois marécageux.

A peu de distance, on rencontre la *tor di Conti* (la tour des Comtes) et la place où, suivant la tradition, Horace, vainqueur des Curiaces, fut condamné, pour expier le meurtre de sa sœur, à passer, la tête voilée, sous une sorte de tréteau surnommé depuis *Sororius*.

Minerve avait à Rome plusieurs autres temples, entre autres celui que Pompée avait fait élever près du Panthéon, et un beaucoup plus petit dont les ruines ont été trouvées dans l'enceinte du collége romain.

(¹) On peut consulter la planche 88 de l'Atlas du bel ouvrage du cavalier Luigi Canina : *l'Architettura antica descritta e dimonstrata co i monumenti*, t. IX. — Voy. aussi six planches de l'œuvre d'André Palladio consacrées au forum Palladium.

QUELQUES PERSONNAGES

DES COMÉDIES DE TÉRENCE.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 229, Personnages comiques de la comédie grecque.

PAMPHILE (Ami de tout le monde). Fils étourdi, léger, humain et plein de piété filiale ; assemblage des qualités et des défauts les plus opposés.

« *Simon* (son père). Il ne songe pas à ce qu'il dit ! Est-il fâché de son action ? La couleur de son visage marque-t-elle quelque part signe de honte ? Avoir une âme assez peu maîtresse d'elle-même pour braver l'usage, la loi, et la volonté de son père ! — *Pamphile*. Malheureux que je suis ! — *Simon*. Est-ce seulement tout à l'heure que tu t'en es aperçu, Pamphile ? C'est autrefois, lorsque tu as induit ton âme à faire par tout moyen ce que tu désirais ; c'est autrefois, c'est à ce jour-là que ce mot malheur est vraiment tombé sur toi ! Mais que fais-je ? Pourquoi me tourmenter ? Pourquoi me mortifier ? Pourquoi inquiéter ma vieillesse de la folie de cet enfant ? Dois-je endurer le supplice de ses fautes ? Qu'il s'en aille au diable !... — *Pamphile*. Mon père ! — *Simon*. Quoi ! mon père ? Comme si tu avais besoin de ce père !... — *Pamphile*. M'est-il permis de dire quelques mots ?... — *Simon*. Que vas-tu me répondre ?... » (*Andria*, act. V, sc. III.) — Et le père grondeur se laisse fléchir.

DAVE. Valet du théâtre de Térence ; type original des Scapins de Molière.

« *Dave*. Ce n'est point ici le moment de se laisser aller à la paresse ni à la sottise, si j'ai bien compris tout à l'heure... A moins de prévoyante adresse, nous sommes perdus, mon maître ou moi. Que faire ? Je ne sais. Aider Pamphile, ou bien écouter le vieillard ? Si j'abandonne Pamphile, je crains pour sa vie ; si je l'aide, je crains les menaces du vieillard, qu'il est difficile de payer de paroles... » (*Andria*, act. Ier, sc. V.) — Toutes les fourberies de Scapin sont en germe dans ce fragment de monologue.

SYRUS. Autre Scapin qui sait l'art de calmer Géronte, grondant et maudissant les étourderies de son fils. Mais ce Géronte est bonhomme dans le fond, et Syrus a étudié les secrets de la faiblesse paternelle. « Sois tranquille, dit-il au fils, je connais admirablement son endroit sensible. Lorsqu'il s'est échauffé, c'est alors surtout que je le rends aussi paisible qu'un mouton. — Comment ? — Il écoute volontiers ta louange : je lui fais de toi un dieu, je raconte tes vertus. — Les miennes ? — Les tiennes ; et, sur-le-champ, à notre homme les larmes jaillissent de joie, comme à un enfant. » (*Adelphi*, act. IV, sc. II.)

DEMEA (Plébéien). Vieillard un peu maussade, rude travailleur des champs, ami du labeur, de l'absolutisme paternel, et aussi du bon sens quand il dit : « Ce qu'il faut voir, ce n'est pas que les époux s'accordent de fortune à fortune, mais de caractère et de mœurs à mœurs. L'honnêteté et la pudeur sont, pour une jeune fille, la meilleure des dots (¹). » (*Adelphi*, act. V, scène dernière.)

DEMIPHON (Lumière du peuple). Vieillard prévoyant et résigné, qui a prêté à Sganarelle sa philosophie et presque ses expressions : « Je ne sais que faire, parce que ce qui m'arrive est contre mon attente et incroyable. Je suis tellement en courroux que je ne puis amener mon esprit à réfléchir. Voilà pourquoi les hommes, surtout au moment de la prospérité, doivent méditer en eux-mêmes sur la manière dont ils supporteraient l'affliction et l'adversité. Que celui qui revient à son logis ait toujours la prudence de pressentir périls, dommages, exils, fautes de son fils, mort de sa femme ou maladie de sa fille ; qu'il pense que ce sont accidents communs, qu'ils peuvent arriver. De cette manière, rien ne sera pour lui inattendu ; et tout ce qui n'arrivera point selon sa crainte, qu'il le considère comme autant de gagné. » (*Phormio*, act. Ier, sc. V.)

PHORMIO (Panier). Intrigant, parasite, débiteur insolvable et jamais poursuivi ; ayant le vice railleur, élégant et spirituel des personnages de Regnard. Quand il s'agit d'attirer sur lui, moyennant récompense, le courroux d'un père contre un fils de famille, et qu'on lui représente les suites possibles et, comme dirait Scapin, « assommantes » de

(¹) Bien qu'elle soit sans dot, je m'y prête sans peine.
Il ne faut pas tant voir au juste accord des biens
Qu'au rapport des humeurs, qui sont les vrais liens.
La pudeur d'une vierge est sa dot la plus belle.
Traduction nouvelle de Térence, en vers, par M. le major Taunay.

son intrigue, il répond : — « Ah! non pas! Dès qu'il y a une chance de péril, déjà j'ai vu le chemin de mes pieds. Combien crois-tu que j'aie frappé d'hommes jusqu'à la mort, étrangers ou citoyens? Plus j'en connais, plus j'y reviens. Et, dis-moi, as-tu jamais entendu dire qu'on m'eût assigné pour outrage? — Comment cela? — On ne tend point de piége au vautour ni au milan : ce sont oiseaux qui nous font du mal. On en tend à ceux qui ne font rien, parce qu'on en retire profit; avec les autres, on perd sa peine. D'autre part, le péril est pour ceux dont on peut tirer quelque chose. Moi, l'on sait que je n'ai rien. On te condamnera, et l'on t'emmènera prisonnier, dis-tu. On ne veut pas entretenir en prison un mangeur, et sagement, à mon sens, si l'on ne veut rendre un grand bien pour un mal. » (*Phormio*, act. II, sc. I.)

La suite à une autre livraison.

L'INVENTION DES TÉLÉGRAPHES ÉLECTRIQUES

RÉCLAMÉE PAR LES ESPAGNOLS.

Selon les Espagnols, don Francisco Salva, médecin honoraire de la Real-Camera, aurait découvert, dès 1797, la théorie de la télégraphie électrique. Ce médecin espagnol aurait alors le pas sur le docteur Henri d'Arnaville, dont les droits à la priorité d'invention ne remontent qu'à l'année 1836; mais il ne l'aurait pas sur un savant Genevois, qui peut faire remonter ses prétentions à 1774. Dès la fin du dix-huitième siècle, les journaux espagnols s'occupèrent de la découverte qu'on leur signalait, et, en l'année 1832, don Félix Janer, professeur de médecine à Madrid, s'exprimait ainsi : « Ayant conçu la belle idée d'appliquer l'électricité à la télégraphie, Salva inventa le télégraphe électrique, et communiqua sa pensée à l'Académie royale des sciences de Barcelone... Il la fit connaître ensuite au ministre d'État, qui, selon le témoignage des journaux de 1797, resta pleinement satisfait de la simplicité et des effets rapides de la machine construite à l'appui de son projet; l'inventeur fut présenté à Leurs Majestés et aux princes; les expériences furent répétées et eurent un bon résultat. »

Après le mémoire cité plus haut, le docteur Salva lut à la même académie d'autres travaux sur le télégraphe électrique, élucidant de plus en plus son invention, et indiquant le moyen d'en obtenir les résultats avec le plus de simplicité et le moins de frais possible. Il proposa dès lors le moyen d'établir un télégraphe électrique de Barcelone à la ville de Palma, dans l'île de Mayorque, par-dessous les eaux. Dans le dernier de ses mémoires, Salva utilisait la découverte du galvanisme en substituant la pile de Volta à la machine électrique.

Quelle que puisse être la valeur de ces témoignages, il serait inexact de dire que Salva soit l'inventeur de la télégraphie électrique, puisque le Genevois Lesage en avait posé les principes dès 1774; mais peut-être le savant espagnol pourrait-il réclamer à bon droit l'honneur d'avoir eu l'idée du télégraphe sous-marin.

UNE LÉGENDE

SUR LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST.

A l'occasion de l'article que nous avons publié sur la Croix [1], on nous adresse les lignes suivantes :

La croix sur laquelle on attacha Jésus, dit un savant auteur, était faite avec un arbre miraculeux, que les Israélites avaient trouvé couché sur le Golgotha, quand, après leur longue marche à travers le désert, ils étaient enfin venus prendre possession de la terre promise.

Cet arbre était comme un géant des forêts : sa forme et son écorce ne rappelaient aucun des arbres de la Judée. A diverses époques on avait voulu l'employer : d'abord, ceux qui bâtissaient la ville; plus tard, les architectes chargés par Salomon de construire le temple; plus tard encore, sous Esdras, on avait essayé de le tailler, quand, après la captivité, les Hébreux avaient élevé le nouveau temple à qui tant de merveilles avaient été prédites; mais tous les fers des outils s'émoussaient sur son écorce sans parvenir à l'entamer, et, de siècle en siècle, toujours il avait falllu renoncer à s'en servir à aucun usage; depuis longtemps il avait été nommé *le bois inviolable.*

Or, cet arbre, c'était l'arbre de vie qui fleurissait dans l'Éden avant la désobéissance de l'homme; et lorsque le péché fut entré dans le monde et qu'il eut bouleversé toute la création, une tempête, venue des quatre points du ciel, s'éleva sur ce jardin de délices qu'Adam venait de profaner: tout fut détruit, et l'arbre de vie, déraciné par la foudre, roula dans l'abîme que creusèrent les cataractes du ciel; pendant deux mille ans et plus il fut le jouet de tous les torrents qui le roulaient incessamment dans leurs gouffres sans fond, jusqu'au jour où le déluge, confondant tous les fleuves et le roulant à son tour, l'éleva sur la cime du Golgotha, où les eaux l'abandonnèrent en se retirant.

C'était là le tronc noirci que personne n'essayait plus de toucher depuis longtemps, lorsqu'un jeune ouvrier, envoyé par son maître pour préparer les croix, ignorant les traditions, se mit à l'équarrir aussi facilement qu'il eût pu tailler un roseau.

L'arbre de vie s'éleva donc de nouveau pour l'humanité; et il n'est pas impossible d'admettre, monsieur le Rédacteur, que l'arbre de vie, renversé par le péché, se soit relevé victorieux de la mort par l'insondable mystère de la rédemption.

[1] Voy. t. XXVII, 1859, p. 191.

La vertu est comme ces parfums dont on ne sent toute la bonne odeur que lorsqu'on les brûle ou les écrase; car si la prospérité est ce qui dévoile le mieux les vices, le malheur est ce qui fait le mieux éclater la vertu.

BACON.

DISPARITÉ DES SEXES CHEZ LES INSECTES [1].

Dans l'espèce humaine, les ressemblances d'un sexe à l'autre l'emportent de beaucoup sur les différences, et il suffit d'un coup d'œil pour reconnaître dans le mâle et la femelle deux états d'une même espèce et d'une même race.

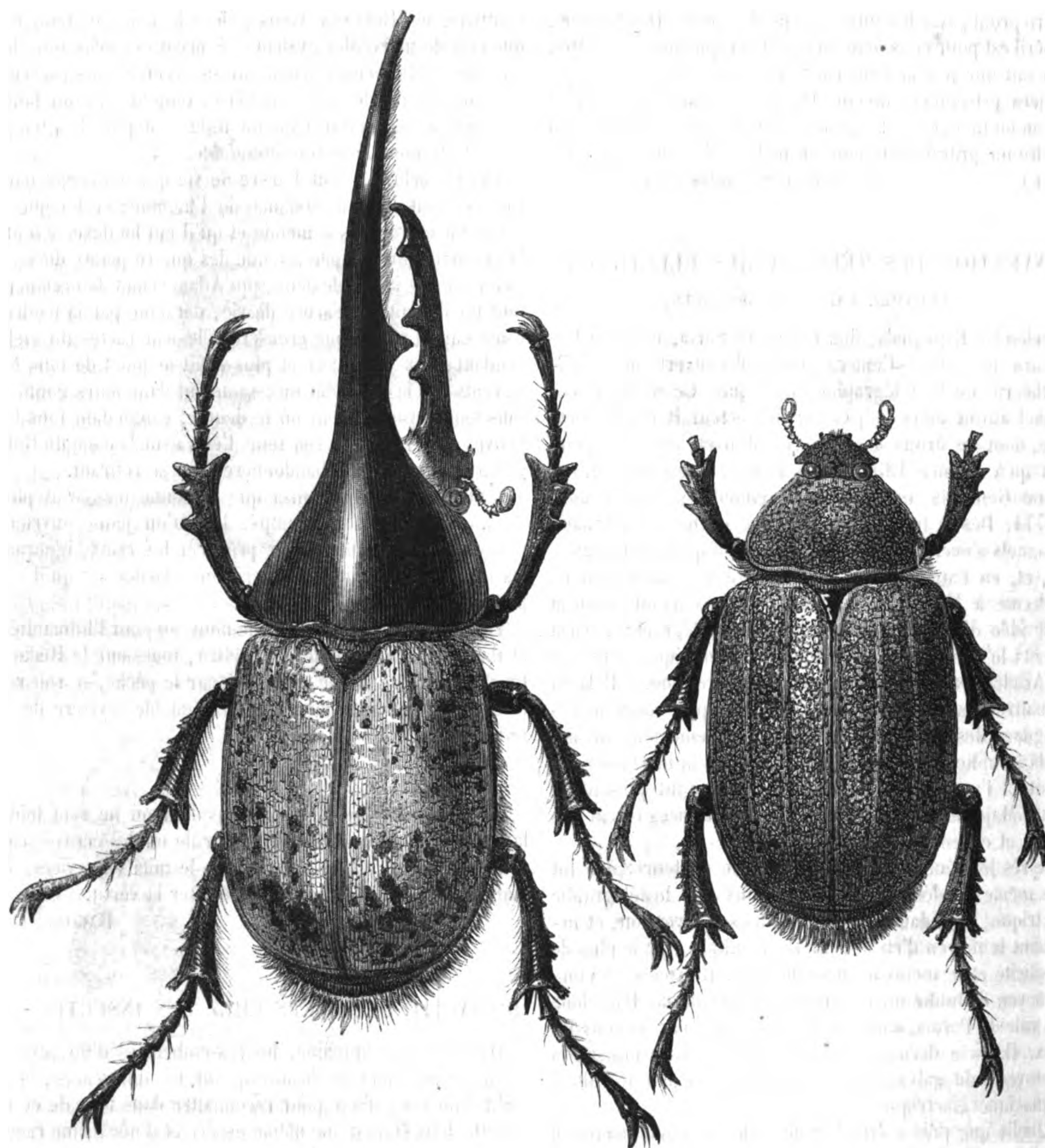
Parmi les animaux, les deux sexes se ressemblent souvent plus encore que dans notre espèce : chez un grand nombre, les différences ne sont saisissables qu'à l'aide d'un examen minutieux, ou même elles échappent entièrement à l'observation. Mais ailleurs elles se prononcent davantage, notamment chez divers mammifères et chez un grand nombre d'oiseaux, d'insectes, de crustacés et d'entozoaires.

A ne parler aujourd'hui que des insectes, nous ferons observer qu'un grand nombre d'espèces sont, en premier lieu, chez le mâle et la femelle, de taille inégale ou de couleur différente, ou l'un et l'autre à la fois, comme chez le

[1] Les faits suivants sont extraits de l'*Histoire générale des règnes organiques, principalement étudiée chez l'homme et les animaux*, par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, membre de l'Académie des sciences. Nous avons ajouté des gravures au texte pour en rendre plus manifestes les curieux enseignements. Nous aurons plus d'un autre emprunt intéressant à faire à cet excellent ouvrage, qui ne doit pas rester connu et apprécié du seul monde savant.

Bombyx dispar de Fabricius, la *Geometra disparata* de Hubner, et une foule d'autres lépidoptères bien plus *disparates* encore : aussi a-t-on souvent pris les deux sexes pour deux espèces distinctes. Chez les insectes comme chez les oiseaux, c'est le mâle qui est d'ordinaire le plus vivement coloré ; mais, ce qui n'a lieu que dans une seule famille ornithologique, c'est presque toujours la femelle qui est la plus grande chez les insectes, et souvent avec une différence considérable.

Dans une partie de ces mêmes espèces, et dans d'autres semblables de taille et de couleur, on voit varier d'un sexe à l'autre la conformation des antennes. Chez les coléoptères surtout, il n'est pas rare de les voir filiformes chez la femelle, pectinées, flabelliformes, rameuses chez le mâle, ou encore petites chez celle-là, très-longues chez celui-ci. D'où, en entomologie, une foule d'espèces nominales placées parfois dans des genres différents, comme l'a été, par exemple, la femelle du *Cebrio gigas* dans le prétendu genre *Hammonia :* erreur de Latreille lui-même que tous les entomologistes ont longtemps partagée.



Mâle. Femelle.

Le Scarabée Hercule; grandeur naturelle.

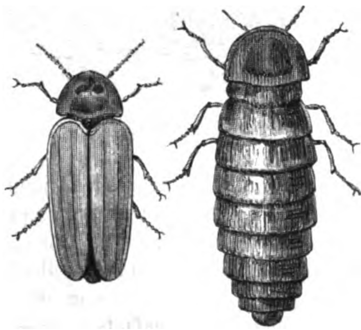
Tous les autres appendices sont sujets à de semblables modifications. Chez les *Ateuchus*, les tarses antérieurs manquent chez le mâle, existent chez la femelle. L'*Acrocinus longimanus* ne présente que chez le premier cette énorme longueur des pieds antérieurs qui lui a valu son nom. Les cuisses diffèrent d'un sexe à l'autre, à la seconde paire de pattes chez les calosomes et dans quelques genres voisins, et à la troisième dans une partie des *Coreus* de Fabricius. Les mandidules sont parfois très-inégalement développées, notamment chez les lamprimes, les pholidotes, les ryssonotes et les lucanes. Qui ne connaît, parmi ces derniers, notre cerf-volant et sa *biche,* ainsi qu'on nomme communément la femelle du *Lucanus Cervus* de Linné, si remarquable par ses longues mandibules arquées et un peu rameuses, comme les bois de divers cerfs auxquels on les a comparées?

Chez d'autres coléoptères, on voit le mâle porter sur la tête, sur le thorax ou sur tous deux, une ou plusieurs *cornes* qui manquent chez la femelle, ou dont celle-ci ne présente les analogues qu'en très-petit.

Le scarabée Hercule, par exemple, a deux *cornes*, dont une thoracique, aussi longue que le reste de l'animal; l'actéon en a trois; le copris d'Isis en a cinq. Leurs femelles sont acères. Les *cornes* sont donc ici, disait Étienne-Louis Geoffroy il y a près d'un siècle, « à peu près comme » celles des béliers que la nature a refusées aux brebis. »

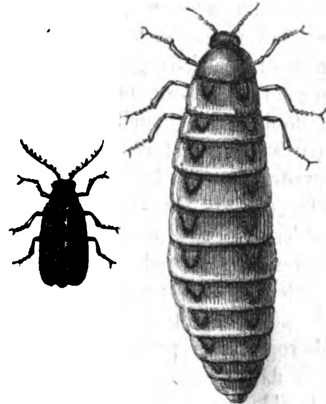
Tous ces faits et bien d'autres se placent à côté de ceux qu'on connaît chez les mammifères et les oiseaux; mais les diversités sexuelles des insectes ne s'arrêtent pas là. Après des espèces où le mâle diffère de la femelle par la taille, par la couleur, par la conformation des antennes, des mandibules, des pattes, il en est d'autres où la différence porte sur les ailes elles-mêmes, d'après lesquelles les entomologistes ont caractérisé et dénommé leurs ordres.

Que diraient les ornithologistes, si l'on venait à leur annoncer l'existence d'un oiseau ailé dans le sexe masculin,



Mâle. Femelle.

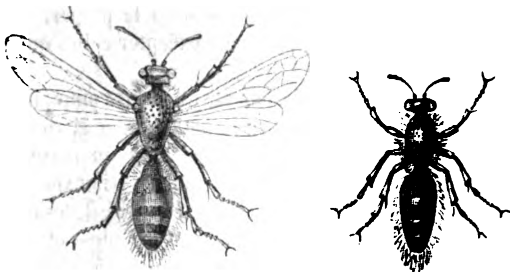
Lampyris splendidula; grossi au double.



Mâle (*Drilus*). Femelle du Drile (*Cochleoctonus*).

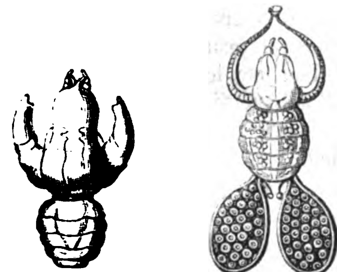
Drilus flavescens; Cochleoctonus vorax; grossis au double.

inailé dans le féminin? Ils ne croiraient pas à un fait aussi paradoxal. Ce fait, cependant, existe chez les insectes, et non pas dans une ou quelques espèces à titre de rare exception, mais chez un grand nombre, et dans des groupes très-différents. L'absence des ailes chez les femelles se rencontre chez des hémiptères, comme les cochenilles; chez des hyménoptères, comme les aptérogynes, ainsi nommées en raison de ce singulier caractère, et comme diverses es-



Mâle. Femelle.

Mutille porte-selle; grossi (¹).



Mâle. Femelle

Acantheres percarum (Lernées); grossi.

pèces du grand genre *Ichneumon* de Linné, spécialement étudiées par Gravenhorst; chez des lépidoptères, comme les psychés, quelques espèces encore confondues avec les *Orgyia*, et la *Nyssia zonaria* des environs de Paris; enfin, chez des coléoptères, comme quelques lampyres et les driles.

Chez plusieurs de ces insectes, le défaut d'ailes n'est même pas encore la plus remarquable des particularités propres aux femelles. Les deux sexes peuvent ne se ressembler en rien, en dehors des caractères généraux de leur classe. Si la conformation différente des antennes, du thorax, de l'abdomen, chez quelques hyménoptères tels que les aptérogynes, laisse encore apercevoir chez le mâle et la femelle ce qu'on peut appeler le type commun de l'espèce, où le trouver chez le *Lampyris splendidula* et dans les autres lampyres du même groupe? Comment croire que le ver luisant soit la femelle inailée, sans élytres, vermiforme, rampante et lumineuse, d'un petit coléoptère ailé, élytré, agile et presque entièrement obscur? C'est cependant ce qui est, et l'observation l'a depuis longtemps fait reconnaître : à l'éclat que jette, la nuit, sa femelle rampante, le lampyre ailé la découvre et prend son vol vers elle.

Le ver luisant nous offre-t-il enfin le dernier terme de la disparité sexuelle chez les insectes? On a pu le croire jusqu'à la découverte du *Cochleoctonus vorax*, jusqu'aux recherches de Desmarest et d'Audouin sur ce singulier insecte et sur le *Drilus flavescens*. Ces deux insectes, qui sont européens, et même des environs de Paris, se rapprochent par leur teinte générale, mais diffèrent par tout le reste, le *Drilus* ayant tous les caractères d'un coléoptère serricorne, le *Cochleoctonus* offrant en grande partie ceux de l'ordre des thysanoures, parmi lesquels on l'avait d'abord rangé : le premier, à ailes et élytres bien développés,

(¹) Les mutillides forment une tribu de l'ordre des hyménoptères. Les femelles sont souvent privées d'ailes, et les deux sexes diffèrent généralement et considérablement l'un de l'autre. Ces insectes vivent solitairement dans les sables exposés aux plus grandes ardeurs du soleil.

à très-longues antennes pectinées; le second, sans ailes, sans élytres, à thorax décomposé en anneaux presque semblables à ceux de l'abdomen, à antennes courtes et serriformes; le premier, en outre, très-petit, le second quintuple en longueur et plus que centuple en volume (¹) : tels, en un mot, qu'on ne saurait saisir entre eux, à l'extérieur, la moindre ressemblance, et pas plus dans les mœurs que dans la conformation; car, tandis que le drile voltige autour des fleurs et des arbres, le cochléoctone se traîne à terre, caché dans l'herbe ou sous les feuilles tombées. Où trouver un contraste plus marqué entre deux insectes? Et cependant, Desmarest l'a démontré, ils font le couple : le *Cochleoctonus* est la femelle, et le *Drilus* le mâle. D'une seule espèce on avait fait deux genres, un genre de coléoptères, et un genre de thysanoures.

Ces exemples de disparité sexuelle chez les lampyres et les driles sont particulièrement remarquables par la ressemblance qui existe entre les femelles et des larves. Ces prétendus insectes parfaits peuvent être assimilés à des larves continuant les existences au delà du terme ordinaire, et devenant propres à la reproduction. Les individus de l'autre sexe possèdent, au contraire, complétement les caractères de coléoptères adultes, d'insectes parfaits; en sorte que le mâle représente, par rapport à la femelle, un excès considérable dans le développement, combiné avec un arrêt, considérable aussi, dans l'accroissement.

Parmi les articulés, chez les crustacés suceurs, dans l'ordre des siphonostomes, les deux sexes sont, de même que chez les driles, assez différents pour qu'on les ait rapportés, non-seulement à des espèces, mais à des genres différents : les mâles sont encore ici plus petits, souvent même beaucoup plus petits que les femelles. Dans le groupe des lernées, les différences d'organisation et de taille sont portées encore beaucoup plus loin. Les mâles « ne ressemblent plus en rien » à leurs femelles, plusieurs centaines de fois plus volumineuses qu'eux.

Parmi les entozoaires, on en cite un que l'on trouve dans le foie de l'homme, le *Distoma hæmatobium*, et où le mâle, long de 8 millimètres environ, porterait sa femelle, toute petite et d'une forme très-différente, dans une rainure longitudinale de son abdomen (²).

CURIOSITÉS DU CABINET DES MÉDAILLES
DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Nous offrons à nos lecteurs quelques camées et pierres gravées choisis au cabinet des médailles, dans une récente visite dont l'idée nous a été suggérée par la lecture du Catalogue complet de cette riche collection, publié l'année dernière (³). Notre choix n'a pas porté sur les plus célèbres des monuments qui font l'orgueil de la Bibliothèque impériale; nous n'avons pas, pour aujourd'hui, une aussi grande ambition. Frappés de la singularité de quelques sujets, nous avons pensé que d'autres pourraient, comme nous, aimer à en connaître ou à en rechercher l'explication. En même temps, nous avons voulu donner une idée de la variété de connaissances que peuvent fournir les pierres gravées, ces précieux et indestructibles témoins des âges écoulés.

Sous le numéro 1, nous avons fait dessiner un remarquable camée sur calcédoine à deux couches, exécuté au



Nº 1.

seizième siècle, en Italie. Le sujet a dû jouir d'une grande vogue, car on le trouve sur deux autres pierres de moins grand module dans le cabinet des médailles, et j'en connais une quatrième répétition dans la belle collection de M. le baron Octave Roger, à Paris. C'est une allégorie. Des vieillards, des jeunes gens et des enfants se pressent autour de la fontaine des sciences ou des talents, dont les ondes coulent à grands flots de deux têtes de lion qui décorent les bords d'une vasque que porte sur sa tête la Muse de la science ou du talent, du mérite, de la *virtù*, comme disent les Italiens. Cette jolie allégorie me paraît avoir été composée pour le revers d'une grande et belle médaille exécutée en l'honneur de Janello Torriano, l'un des plus célèbres mécaniciens du seizième siècle, qui fut déclaré, par décret et diplôme spécial de Charles-Quint, *principe degli artefici*, « prince des mécaniciens », ce qui n'empêche pas que l'on chercherait vainement son article dans la plupart de nos compilations biographiques, sans excepter celles qui passent pour les meilleures.

Janello Torriano était un homme de maigre mine, illettré, sachant à peine lire, mais que la nature avait si richement doué qu'il excella dans tout ce qui était du ressort des mathématiques. Astronome et mécanicien, il exécuta des sphères et des horloges admirables, construisit des oiseaux automates qui chantaient et remuaient les ailes, et, ce qui touchera encore plus notre époque, il réussit à faire monter les eaux du Tage sur les hauteurs de Tolède. Comme il y a toujours une légende sur les grands hommes, on raconte que Charles-Quint l'ayant emmené à Pavie pour remettre en mouvement la fameuse horloge de *Jean des Horloges* (Giovanni Dondi), qui était détraquée, le prince des artisans déclara qu'il n'était plus possible de la réparer, mais qu'il en ferait une toute pareille. Il tint parole, et s'acquitta en un si court espace de temps de son chef-d'œuvre que l'empereur, charmé de ses talents, l'emmena en Espagne, où il fit ses grands travaux d'hydraulique à Tolède, et où l'on croit qu'il mourut. Je n'ai pu découvrir la date de sa mort; mais il vivait encore sous Philippe II, qui traita aussi bien ce grand artisan que l'avait fait son père. Ceux qui voudront mieux connaître Janello Torriano, ou della Torre, peuvent tâcher de consulter la *Biografia cremonese* de Lancetti, ou la *Galleria d'illustri Cremonese* de G. Valle, livres cités par la Bibliographie italienne de Lichtenthal, mais que je n'ai pas été assez heureux pour découvrir. Un bel exemplaire de la médaille dont le revers a servi de type à notre camée est conservé au cabinet des médailles. On peut en voir une reproduction dans le *Museum Mazzuchellianum* de *P. Ant.* des comtes Gaetani, t. I, p. 215. L'auteur de cette médaille n'a pas signé son œuvre, mais le travail et le style

(¹) Les longueurs (mesurées sans les antennes) sont : chez le mâle, de 5 millimètres; chez la femelle, d'un peu plus de 25. Le rapport des longueurs est donc à peu près :: 1 : 5, et celui des volumes serait, si les formes étaient semblables, :: 1 : 5^3 ou 125.

(²) M. Milne Edwards, *Histoire naturelle des crustacés*. Paris, in-8, t. III, 1840, p. 492. L'auteur cite, dans la seconde partie de ce volume, un grand nombre d'exemples très-remarquables de différences d'organisation et d'inégalités de taille.

(³) *Catalogue général et raisonné des camées et pierres gravées de la Bibliothèque impériale*, etc.; par M. Chabouillet, conservateur-adjoint du cabinet des médailles et antiques.

annoncent le seizième siècle et la main d'un des premiers artistes de l'époque. On y voit, d'un côté, le portrait en buste de Janello Torriano, avec cette légende : IANELLVS TVRRIAN. CREMON. HOROLOG. ARCHITECT. (Janello della Torre de Crémone, constructeur d'horloges). Au revers, on lit : VIRTVS NVMQVAM DEFICIT (Le talent ne fait jamais défaut). La fontaine des sciences ou de la *Virtù* fait peut-être en même temps allusion aux machines hydrauliques exécutées à Tolède par Janello, œuvre qui mit le sceau à sa célébrité.

L'auteur du camée satirique numéro 2 a trop présumé de l'intelligence de la postérité, ou tout au moins de celle de l'auteur de ces notes, car le sens de la plaisanterie m'échappe, et bien qu'il y ait inscrit dans sa confiance le mot SUBINTELLIGITUR (c'est sous-entendu), j'ai beau le tourner en tous sens, je ne me crois pas certain d'avoir bien entendu. Millin a publié cette pierre, il y a plus de cinquante ans, dans le *Magasin encyclopédique* (tome Ier, p. 346, année 1808). Le zélé conservateur du cabinet des médailles, après avoir proposé plusieurs explications qui ne le satisfaisaient pas lui-même, émettait, en finissant, ce vœu que nous répéterions volontiers après avoir donné aussi notre solution : « Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut; j'en verrai avec plaisir proposer une plus probable. »



N° 2.

Que voit-on sur ce camée? Un lion debout, arrachant la barbe et les cheveux à un homme dont le genou se ploie devant le terrible barbier, qui l'a sans doute préalablement dépouillé de ses vêtements, car la nudité du patient n'est voilée que par une légère draperie. Ce camée a, comme les médailles, un revers que nous n'avons pas jugé nécessaire de reproduire, et qui doit cependant donner la clef du mystère, s'il faut s'en rapporter à l'avis : *C'est sous-entendu*, ou *C'est entendu ci-dessous*. On voit sur ce revers le symbole de l'ordre de la Jarretière, c'est-à-dire saint Georges terrassant le démon, et on lit autour la célèbre devise de l'ordre : *Honni soit qui mal y pense*. Que veut dire tout ceci? Serait-ce une allusion à la révolution d'Angleterre de 1688? Le travail de cette sardonyx se rapporte très-bien à cette époque; on peut donc y voir si l'on veut Guillaume d'Orange ou le Lion batave rasant le roi Jacques II. Dans cette hypothèse, la devise de l'ordre de la Jarretière serait une justification ironique de la conduite de Guillaume III à l'égard de son beau-père Jacques II.

Le numéro 3 offre aussi une énigme; mais celle-ci se cache dans les mystères du moyen âge, et ne nous nargue pas avec l'extérieur moderne de celle qui vient de passer sous nos yeux. C'est un morceau de serpentine, gravé en creux, qui doit avoir été à usage de moule. On y voit deux personnages, un homme et une femme, debout l'un à côté de l'autre. L'homme est coiffé d'une sorte de casque pointu; sa barbe, longue et large, descend sur sa poitrine, que laisse nue une courte tunique qui s'arrête à mi-cuisse. Cette tunique pourrait être une cotte de mailles; sur le bras gauche, on voit une épaulière qui paraît également tressée en mailles. Ce personnage a les deux mains placées sur la poitrine, geste qui doit avoir une raison mystique, car les mains de sa compagne sont placées de la même manière.



N° 3.

Celle-ci est coiffée d'un disque sur lequel sont tracées des figures géométriques; sa tunique, qui laisse, comme celle de l'homme, la poitrine entièrement nue, descend beaucoup plus bas; les cheveux pendent en grosses boucles le long des joues. La moitié d'une croix de Saint-André, ou du moins une figure que nous ne saurions mieux désigner, paraît derrière la partie inférieure du corps de cette femme. Ce moule, qui a 44 millimètres de hauteur sur 42 millimètres de largeur, a dû servir à couler des statuettes. Le travail de ce singulier monument paraît dater du treizième siècle, et on croit pouvoir l'attribuer à quelqu'une des sectes issues du gnosticisme, soit aux adorateurs du *Baphomet*, soit aux Templiers, accusés de se livrer à cette idolâtrie dans le procès célèbre qui aboutit à la destruction de leur ordre. Il est dit formellement, dans la procédure, que les chevaliers du Temple adoraient une idole en forme de Baphomet, *in figuram Baphometi*. Aurions-nous ici la matrice de deux de ces idoles? Ce n'est pas ici le lieu de reviser le procès des Templiers; il suffira de rappeler qu'il exista jusqu'au quatorzième siècle des croyants au Baphomet, expression qui, selon les uns, est une forme corrompue ou dissimulée du nom de Mahomet, et, selon d'autres, un composé des mots grecs *baphé* et *mêtis*, baptême de sagesse. Ceux que cette question intéressera peuvent consulter le recueil intitulé : *les Mines de l'Orient;* ils y trouveront (t. VI, p. 1 et suiv.) un mémoire de M. de Hammer, intitulé : *Mysterium Baphometi revelatum*. Raynouard a fait à ce curieux écrit une réponse qu'on peut lire dans le *Journal des Savants*, année 1819, p. 151 et 221.

Les pierres gravées numéros 4, 5, 6 et 7, sont classées dans la catégorie des *grylles*. Ce mot est la traduction française du latin *gryllus*, le seul vocable au moyen duquel on puisse désigner en latin ce que nous nommerions *caricatures*. L'unique autorité classique sur laquelle on puisse s'appuyer pour justifier ce mot est celle de Pline, qui, dans le livre XXXV de son Histoire naturelle, § 37, s'exprime ainsi à l'occasion d'un peintre d'origine gréco-égyptienne nommé Antiphile : *Idem jocoso nomine Gryllum deridiculi habitus pinxit. Unde hoc genus picturæ grylli vocantur*. A ce propos, si le lecteur veut me permettre une courte discussion

philologique qui n'est pas étrangère à mon sujet, je demanderai à lui présenter une traduction de la première phrase de ce texte, qui diffère de celle qui est généralement reçue, et que je lis même dans l'excellent Lexique français-latin de M. L. Quicherat, qui cite les paroles de Pline et les interprète ainsi :

« Il peignit aussi une figure grotesque à laquelle il donna » le nom plaisant de Gryllus; ce qui fit appeler grylles (cari- » catures) ces sortes de peintures. »

Voici maintenant la traduction que je proposerais si j'avais autorité dans l'école : « Le même peignit en carica- » ture Gryllus au nom burlesque; d'où vient le nom de grylles » à ces sortes de peintures. » Si je ne me trompe, les traducteurs de Pline n'ont pas arrêté leur attention sur ce passage, qui n'est important que pour celui qu'intéresse sérieusement ce petit point d'archéologie : aussi se sont-ils contentés du premier sens que les mots de l'écrivain présentent à l'esprit; ils n'ont pas songé à se demander pourquoi Antiphile, ayant fait une figure grotesque, lui aurait donné le nom de Gryllus plutôt que tel autre; c'est qu'aucun d'eux, au moins de ceux que je connais, n'a songé, en traduisant ce passage, qu'il existât un Gryllus dans l'histoire. Selon moi, au contraire, il est évident qu'Antiphile fit, non pas une figure grotesque qu'il nomma Gryllus, mais bien la caricature de Gryllus, nom célèbre dans l'antiquité, mais oublié aujourd'hui, même des érudits; car enfin la caricature ne prend pas d'habitude ses types dans son cerveau; elle les choisit dans le monde créé, et se contente de leur donner l'aspect ridicule, *ridiculum habitum*. Surtout, la caricature, pour plaire à la multitude, s'attache volontiers aux noms célèbres et honorés, particulièrement lorsque ces noms prêtent au ridicule. Or est-il rien de plus burlesque qu'un nom propre qui, en grec, sous la forme *Gryllos*, est à la fois celui de deux animaux, le cochon et le congre, et qui en latin, sous la forme *Gryllus*, est celui du cricri ou grillon. D'un autre côté, quoi de plus glorieux que le nom de Gryllus au temps d'Antiphile, alors que chacun savait que c'était celui du père de Xénophon, et surtout celui de son fils? Ce second Gryllus fut, en effet, un des plus illustres guerriers de la Grèce; non-seulement il accompagna son père dans sa célèbre expédition de Perse, mais encore, au dire des Athéniens et des Thébains, c'est lui qui eut l'honneur, payé de sa vie, de porter le coup mortel à Épaminondas dans la journée de Mantinée (362 ans avant J.-C.). Ses hauts faits lui valurent une telle renommée que Diogène Laërce nous apprend qu'il fut célébré par d'innombrables panégyriques en prose et en vers. On sait, de plus, que les Mantinéens déclarèrent que des trois *mieux faisants* de la journée, Gryllos, Céphisodore de Marathon et Podarès, c'était Gryllos qui devait avoir le premier rang : aussi lui avaient-ils fait rendre les derniers devoirs aux frais du trésor public, et, non contents de cet honneur si haut prisé dans l'antiquité, ils lui avaient élevé une statue équestre non loin du théâtre. Les Athéniens n'avaient pas non plus oublié de rendre hommage à ce héros; ils avaient fait peindre par Euphranor la bataille de Mantinée dans le Céramique; et, dans cette peinture, Gryllus était représenté dans l'action de tuer Épaminondas. Les Mantinéens, à tous ces honneurs que je viens de rappeler, ajoutèrent encore celui de faire placer, dans un de leurs temples, une copie de la peinture d'Euphranor; et pourtant, s'ils lui accordaient le prix de la valeur, ils lui contestaient la mort d'Épaminondas, qu'ils attribuaient à un certain Machœrion. Certes, voilà un homme dont le nom est à la fois assez ridicule pour prêter à rire aux sots, et assez illustre pour tenter la veine comique d'un caricaturiste. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on ose faire *la charge* des noms et des choses les plus dignes de respect. Il y aura bientôt deux mille ans qu'Horace disait que « les peintres et les poëtes avaient également le pouvoir de tout faire entendre » :

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Ils osaient tout parodier en effet, les dieux comme les héros, la vertu comme le vice : ne voit-on pas, sur des vases ou des pierres gravées, des caricatures qui ridiculisent aussi bien la piété filiale d'Énée que l'adultère meurtrier de Clytemnestre, la naissance de Minerve et la mort du Sphinx? Je crois donc, pour revenir à notre texte de Pline, qu'Antiphile, ce célèbre rival d'Apelles, n'a pas peint, comme l'ont cru les traducteurs de l'encyclopédiste romain grâce à la brièveté obscure de sa phrase, une figure qu'il nomme Gryllus; mais il a peint Gryllus, dont il fut le contemporain, et dont la représentation dans le Céramique d'Athènes était encore dans tout l'éclat de la nouveauté lorsqu'il se divertit à en faire une caricature, et il le peignit sous une forme grotesque, *ridiculi habitus*. Cette forme grotesque, on peut la deviner : sans doute il en avait fait un monstre composé des trois animaux que *gryllos* et *gryllus* désignaient en grec et en latin. De là le nom de grylles donné à ces peintures, dit Pline. En effet, dans la série des pierres gravées nommées grylles par les antiquaires, on remarque surtout des figures composées de têtes et de corps d'animaux divers, capricieusement réunis, de manière à former des êtres monstrueux ou chimériques. Pour cette fois, nous n'avons pas reproduit de ces assemblages monstrueux; la cornaline numéro 4 est la seule de ces pierres sur laquelle soit figurée une tête chimérique; encore n'est-il pas bien démontré qu'il faille voir ici une caricature : ce sont deux têtes juvéniles réunies; mais ce sujet pourrait bien être sérieusement mythologique, et avoir trait à un des nombreux mythes où deux divinités se confondent. La cornaline numéro 5 représente un dromadaire conduit par un chien au moyen d'un licou; un second chien, le cornac, est juché sur la croupe du dromadaire. On trouvera peut-être un jour à quel trait de l'histoire ancienne cette plaisanterie fait allusion; mais, dès aujourd'hui, on peut dire que, sous le numéro 7, le coquillage traîné par quatre chevaux et dirigé par un génie qui vole au-dessus de ce singulier véhicule est la caricature du char d'Apollon. Le génie ailé au-dessus duquel on voit une étoile, et qui précède le coquillage, n'est autre que Phosphore, le fils de l'Aurore, qu'on voit toujours avant le Soleil. Les poissons ou monstres marins qu'on distingue en bas symbolisent l'Océan, dont le Soleil parcourt les espaces immenses.

Sous le numéro 6, on a reproduit une agate rubanée qui représente un masque d'homme barbu, dont la forme est d'une longueur démesurée.

La fin à une autre livraison.

N° 4.



N° 6.



N° 7.





N° 5.

LES BERGERS.



Une Bergère. — Composition et dessin de Charles Jacque.

Tityre et Mélibée sont de rares esprits et d'habiles courtisans; ils causent et chantent à ravir : mais je ne sais s'ils trouveraient de bien gros gages chez nos fermiers de Champagne ou de Normandie. Quant aux bergers en culottes de satin, et aux bergères en jupes galamment retroussées, ces aimables et tendres personnages n'ont jamais gardé de moutons que sur les trumeaux du dix-huitième siècle. Les agneaux bondissent et égayent la plaine, mais, comme à leur père et à leur mère, on ne leur voit de nœuds de ruban rose autour du cou que dans les boutiques de marchands de jouets. Oublions un instant les poëtes, les peintres et l'opéra comique; observons la réalité.

Les mots *pâtre*, *pasteur*, *pastoureau*, s'appliquent aux gardiens de toute espèce d'animaux domestiques dans les pâturages; le mot *berger* a une acception particulière : il désigne celui qui soigne les troupeaux de bêtes à laine.

Les bergeries deviennent rares.

On suppose assez généralement qu'un berger n'a pas autre chose à faire que de conduire ses bêtes aux champs, et de veiller à ce qu'aucune brebis ne s'écarte du troupeau. Le métier de berger est plus difficile, et on ne l'exerce bien qu'à la condition d'unir une grande expérience à une probité à toute épreuve.

Il y a deux sortes de bergers, selon les pays : les *bergers voyageurs* et les *bergers sédentaires*.

Dans plusieurs parties du midi de la France, en Espagne, en Italie, on a l'habitude de conduire tous les ans, pendant l'été, les troupeaux dans la montagne; c'est ce qu'on appelle la *transhumance*. Le changement de nourriture et de climat est excellent pour les bêtes, et en même temps économise la nourriture dans les pays pauvres en fourrages. Ces troupeaux sont conduits par les *bergers voyageurs*.

Les *bergers sédentaires* ne conduisent les troupeaux qu'aux pâturages de la ferme, mais, comme les *voyageurs*, ils sont occupés de mille soins qui exigent autant de prudence que d'habitude.

C'est le berger qui distribue la nourriture sèche aux animaux lorsqu'ils reviennent des champs; c'est lui qui veille à l'agnelage, et délivre les brebis lorsque le part est difficile. C'est le vétérinaire du troupeau; il doit connaître les principales maladies qui attaquent l'espèce ovine, et savoir les guérir. Il tond les moutons lorsque les tondeurs sont absents, ou lorsqu'une bête vient à périr. C'est lui qui lave les toisons dans les contrées où le commerce exige que la laine soit ce qu'on appelle *lavée à dos*, c'est-à-dire lavée sur le dos de la bête vivante, immédiatement avant la tonte.

Enfin le berger, veillant pour ainsi dire nuit et jour, couche dans la bergerie en hiver, et se réfugie, en été, dans une cabane protectrice que l'on roule au milieu des parcs. Il protége ses animaux non-seulement contre la maladie, mais aussi contre les voleurs et contre les loups.

Le parcage a pour but de fumer les champs en laissant les troupeaux passer la nuit sur un espace déterminé, entouré de claies mobiles. C'est au berger de juger la dose de fumure à donner au champ, en laissant plus ou moins longtemps le parc à la même place.

L'équipement d'un berger se compose d'une houlette, d'un fouet et d'un bâton. Dans les pays fréquentés par les loups, on y ajoute un fusil. La houlette ressemble un peu aux houlettes des trumeaux; seulement elle n'a point de rubans. Elle se compose d'un long manche en bois léger, terminé à une extrémité par un petit fer de bêche, et à l'autre par un crochet en fer. Le fer de bêche sert à lancer des mottes de terre aux moutons pour les *détourner*. A l'aide du crochet, on peut arrêter instantanément une bête qui fuit en la saisissant par une jambe de derrière.

Le fouet est surtout nécessaire, en temps de parcage, pour réveiller les animaux pendant la nuit. Le bâton est une arme de défense ordinaire.

Il faut ajouter à ces instruments une vaste panetière où le berger enferme la nourriture de sa journée, et une poche en toile où il abrite les agneaux qui naissent accidentellement en plein champ. Dans un compartiment particulier de la panetière se trouvent une flamme, ou lancette, pour saigner un animal atteint du *coup de sang;* un bistouri, pour ouvrir un abcès; un trocart qui sert à percer le flanc des animaux météorisés, c'est-à-dire gonflés par le gaz qu'engendre quelquefois la nourriture verte prise avec excès; un grattoir pour détruire les boutons de la gale; et enfin du fil et du linge pour panser les blessures.

Dans la Normandie, aux environs de la mer, où les averses subites sont fréquentes, le berger porte derrière lui une espèce de couvercle en bois léger retenu par des bretelles et sur lequel sont attachées de longues pailles de seigle. Quand il pleut, le berger n'a qu'à tourner son dos ainsi protégé à la pluie et au vent. Pendant l'hiver, la plupart des bergers sont vêtus de peaux de biques avec leurs poils.

Les chiens de berger sont de deux sortes. Les uns, énormes, vigoureux, pleins de courage, et dont le cou est armé d'un collier garni de pointes d'acier, servent, dans la montagne, à défendre le troupeau contre les loups et même contre les ours. Les autres, petits, vifs, ardents et pleins d'intelligence, mais assez laids d'aspect, ont pour devoir d'obéir à la voix ou plutôt à la pensée du maître, de rallier le troupeau qui s'éparpille; et de garder les récoltes voisines des pâturages.

Ces chiens, élevés avec soin, aimés de leur maître, se tiennent ordinairement entre ses jambes, lorsqu'il est assis, ou sur ses talons, quand il est en marche. Un signe, un cri, suffisent pour qu'ils partent au galop et ramènent une brebis vagabonde sans lui faire le moindre mal.

On sait que les chiens de berger aboient beaucoup et ne mordent jamais; c'est là une de leurs qualités indispensables.

La garde et l'entretien des troupeaux sont d'une telle importance, que les agriculteurs réclament, depuis beaucoup d'années, qu'une école de bergers soit annexée à chacune des bergeries impériales.

INTELLIGENCES ENGOURDIES.

En général, sans amour pour son métier, et ne se sentant point incité à la recherche de meilleurs procédés, l'ouvrier ne voit dans le travail qu'une corvée. Il semble qu'il se soit posé ce problème :

Dépenser le moins possible de force intelligente, pour le meilleur salaire possible.

Et les faits résolvent le problème dans un autre sens :

A petit ouvrier, petit salaire.

En un mot, l'ouvrier est trop souvent si avare de ses ressources intellectuelles, ou plutôt si paresseux d'esprit, — et c'est le grand défaut de l'homme en général, — qu'il est fort loin de savoir « tout ce qui concerne son état » ; si loin, qu'on aurait peine à croire exactes les preuves que je pourrais donner à l'appui de mon dire.

Prenons dans les professions qui supposent ou qui exigent un certain apport d'intelligence, l'imprimerie, par exemple, et, dans l'imprimerie, la spécialité du compositeur. On sait, ou l'on doit comprendre, que les pages composées se mettent en forme (en planche), dans un ordre combiné de telle sorte que, la feuille de papier ayant reçu l'impression, et étant pliée en quatre, ou en huit, ou en seize, etc., les pages se suivent exactement pour le lecteur. Dépliez cette feuille avant de la couper, et vous verrez l'ordre dans lequel se placent les pages. C'est la chose du monde la plus simple. Eh bien, cette chose si élémentaire, les compositeurs l'ignorent dans la proportion de six au moins sur dix. Et cependant le compositeur est appelé tous les jours, pour toutes les portions qu'il a composées, à les corriger, lorsqu'elles seront mises en pages. Il faut alors qu'il cherche sur la forme la page qui contient sa composition, comme un lecteur chercherait un passage dans l'une des pages d'une feuille de papier dépliée. Eh bien, malgré cette nécessité de tous les jours, le grand nombre des ouvriers compositeurs n'a pas souci de se mettre au courant de cette facile combinaison du placement des pages. Et, certes, ce n'est pas l'intelligence qui est insuffisante. Il en faut si peu pour ce travail, qu'en y appliquant la dose convenable, les typographes, Dieu merci! en auraient encore à revendre.

Mais là, comme partout, la volonté fait faux bond au travail des mains.

La profession de menuisier est l'une de celles qui exigent le plus de connaissances préparatoires. Combien, dans un atelier de vingt ouvriers, croiriez-vous en trouver qui seraient capables de comprendre un plan d'architecte, et de conduire à bien un travail de quelque importance? Vous n'en trouveriez pas quatre.

En un mot, dans chaque profession le *non-savoir* est la règle et le *savoir* l'exception. Ainsi, le peintre de lettres ne sait pas l'orthographe; le ciseleur enlaidit les figures en bronze qu'il doit réparer, faute de connaissances artistiques; le sculpteur d'ornements ne sait pas dessiner, le tailleur de pierres ne sait pas la coupe des pierres, l'horloger ne saurait pas faire une montre, le mécanicien ne connaît pas la mécanique, etc.; et les produits ne sont passables, quand ils sont passables, que parce qu'ils ont reçu, avant d'arriver au public, la façon ou la correction d'un ouvrier véritable.

Il ne faut donc pas juger des ouvriers sur les produits qui sortent des ateliers. Si inférieurs que soient parfois ces produits, ils sont encore l'expression d'une capacité supérieure à la capacité moyenne dépensée pour leur confection; ils témoignent d'un niveau plus élevé qu'il ne l'est réellement.

Au reste, quand je constate comment l'ouvrier est généralement avare de sa capacité spirituelle, je dois ajouter que c'est là le grand défaut de l'homme; et si je m'avisais de m'enquérir de l'emploi que fait de sa capacité l'homme de la classe aisée, j'aurais bel à censurer!...

Mais, soit qu'il s'agisse de fournir la preuve de capacité, soit qu'il faille montrer le pauvre emploi de la force intelligente, je veux demeurer sur le terrain du travail des mains, et je fais remarquer de nouveau qu'on n'y pèche pas par défaut d'une capacité virtuelle, mais par l'effet de l'engourdissement de l'esprit ou par l'anormal emploi de sa puissance.

Pénétrez, en effet, dans un atelier quelconque; prenez le premier venu des ouvriers médiocres qu'on vous désignera; soumettez-le, avec un certain tact, à des expériences variées, et vous finirez par vous convaincre, et par le convaincre lui-même, qu'il possède un trésor de capacité dont il ne sait tirer que la moindre valeur pour son travail quotidien. En prenant des nombres pour mieux préciser ma pensée, je dis que si l'ouvrier peut comme *dix*, il dépense comme *deux*. J'entends parler, bien entendu, de la puissance intellectuelle et morale, et je crois pouvoir affirmer que les quatre cinquièmes au moins de cette puissance demeurent inemployés, ou sont gaspillés sans profit et pour le sujet et pour la société.

Que les proportions énoncées ici soient d'une exactitude discutable, je l'accorde; mais il n'en reste pas moins acquis pour quiconque peut connaître le terrain comme je le connais, et a pu faire les expériences que j'ai faites, que la plus grosse part de la puissance morale et intellectuelle des travailleurs est improductive, soit parce qu'elle est engourdie, soit parce qu'elle se dépense d'une manière anormale.

Je répète donc que le fait propre à l'immense majorité, ce n'est pas le défaut, c'est l'engourdissement des plus précieuses facultés. Quant à la minorité, chez laquelle les facultés sont actives, il faut la diviser en deux catégories : dans l'une on rangera les travailleurs, — et il en est, Dieu merci! — dont la valeur intellectuelle et morale est suffisamment développée et fructueusement employée; dans l'autre, il faudra ranger ceux dont la puissance active se dépense en dehors des nécessités professionnelles comme en dehors des nécessités de la vie, par conséquent au détriment du travail comme de l'existence matérielle.

Les ouvriers de cette seconde catégorie forment une classe qui appelle sur elle, d'une manière particulière, toute l'attention et toute la sollicitude de quiconque a souci d'arrêter le gaspillage immense de forces précieuses, et de remédier à des misères profondes. (1)

LETTRES IMPRIMÉES.

M. de Velayer, qui obtint sous Louis XIV, en 1658, l'autorisation d'établir à Paris une petite poste aux lettres avec des boîtes aux coins des rues, comme on les voit aujourd'hui, avait aussi imaginé de vendre des lettres tout imprimées où étaient traités un grand nombre de sujets généraux de correspondances ordinaires, de telle sorte qu'on n'avait plus qu'à ajouter à la main ce qu'on pouvait avoir à dire de plus particulier à ses correspondants. Ce projet fut repris, il y a quelques années, par un pauvre homme nommé Lepied. Il offrait de fournir, par exemple, aux maîtresses de maison une telle variété de formules imprimées pour les fournisseurs, blanchisseurs, etc., qu'en effet on aurait été bien moins souvent obligé d'écrire. Mais Lepied n'eut pas de succès; on lui objecta, avec raison, que les lettres imprimées, sauf celles qui font part d'événements de famille ou les invitations, n'ont pas de crédit : on ne les lit pas.

Les pensées sont des tapisseries roulées; la conversation les déploie et les expose au grand jour. THÉMISTOCLE.

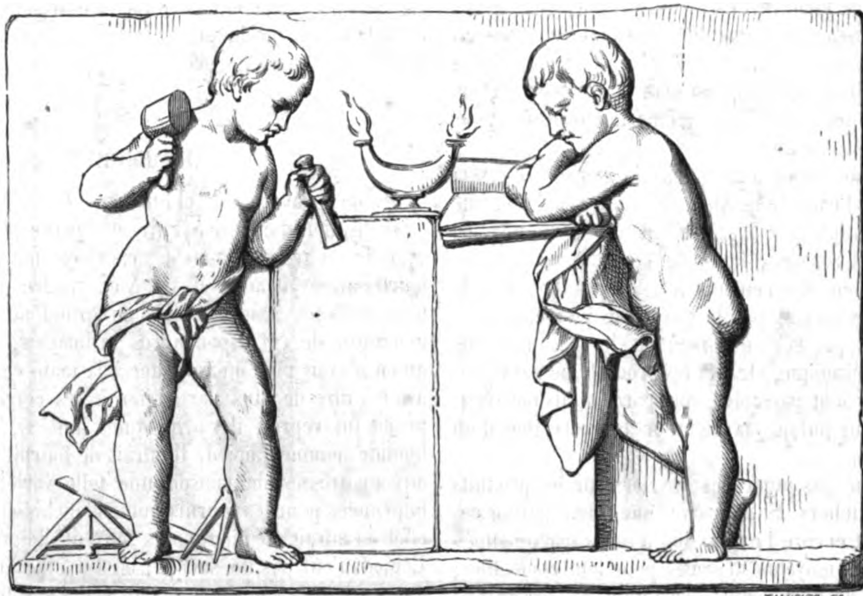
PROJETS DE BAS-RELIEFS

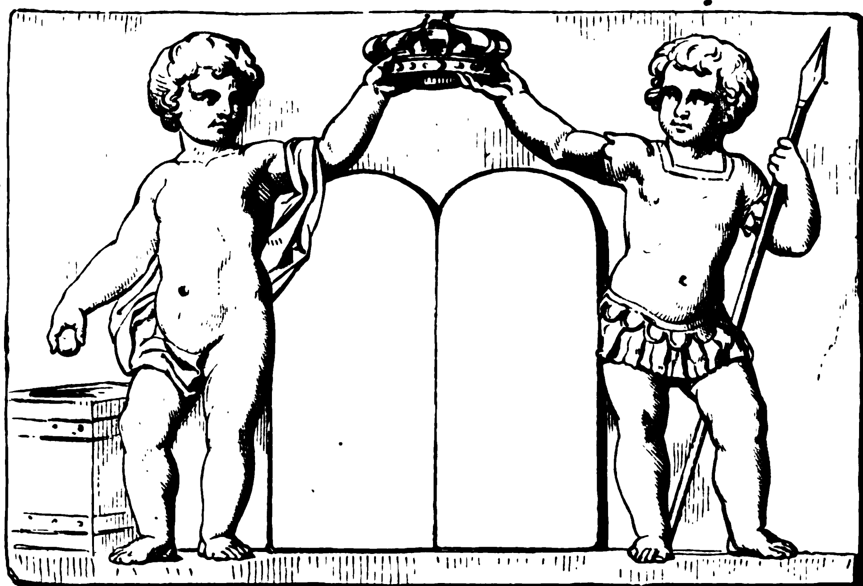
PAR RAYMOND GAYRARD.

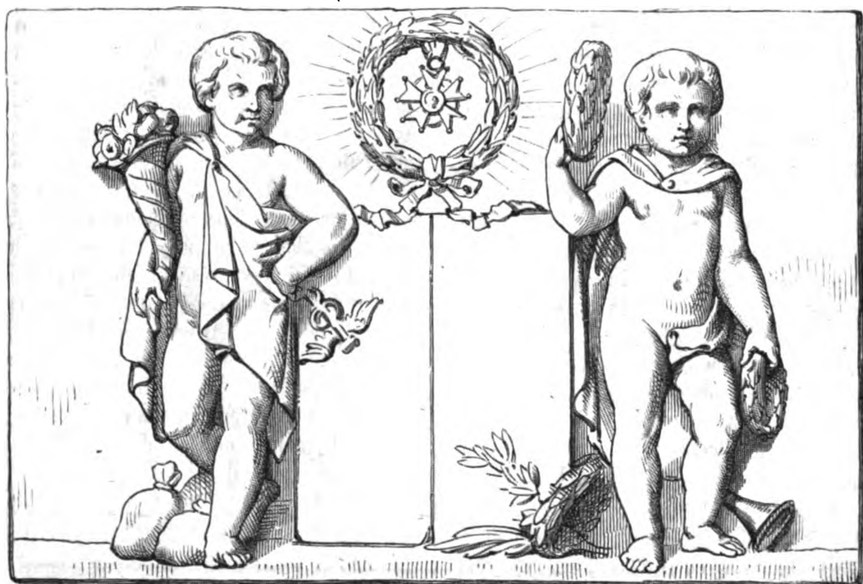
Raymond Gayrard, mort le 4 mai 1858, était né, le 25 octobre 1777, à Rodez. Ses concitoyens lui avaient demandé de décorer la façade de leur Palais de justice, construit sur les plans de M. Boissonade, architecte du département de l'Aveyron. Gayrard avait conçu et dessiné le plan général de cette décoration; mais on n'accepta de ce projet que le fronton, qui a été exécuté en pierre et fait regretter que les ressources financières n'aient pas permis à Gayrard d'exprimer sa pensée tout entière.

Les six bas-reliefs dont nous publions les dessins inédits auraient été placés sous les six fenêtres de la façade. Ils s'expliquent d'eux-mêmes : ils auraient montré, d'un côté, que la *fortune* et les *honneurs* viennent récompenser ceux qui se préparent aux devoirs sociaux par l'*étude* et le *travail*, et payent au pays la dette de l'*impôt* et celle du *recrutement;* de l'autre côté, que la *paresse* et la *dissipation* conduisent au *vol* et à l'*assassinat*, et finissent par l'*emprisonnement* et la *décapitation*. L'intention était morale, et convenait assurément à la destination de l'édifice; nous n'avons de doute qu'au sujet de quelques parties de ce petit drame ingénieux : il nous semble que l'imagination éprouve quelque répugnance à associer les idées d'innocence et de faiblesse, inséparables du premier âge de la vie, à celles de crime et d'échafaud; le goût en est froissé, et la raison même peut trouver que l'allégorie a, cette fois, tenu trop peu de compte de la vraisemblance. On pourrait encore se demander si l'art ne tente pas plus qu'il ne lui est donné de faire en cherchant à poétiser, sinon le recrutement, du moins l'impôt. Toutefois, l'ensemble de ces six compositions offre de l'intérêt, et nous avons pensé qu'il était bon que toute trace n'en fût point perdue. Gayrard se proposait en outre de placer dans les niches du vestibule des statues qui auraient personnifié les vertus du soldat, du prêtre et du paysan. Il aurait donné au paysan les traits

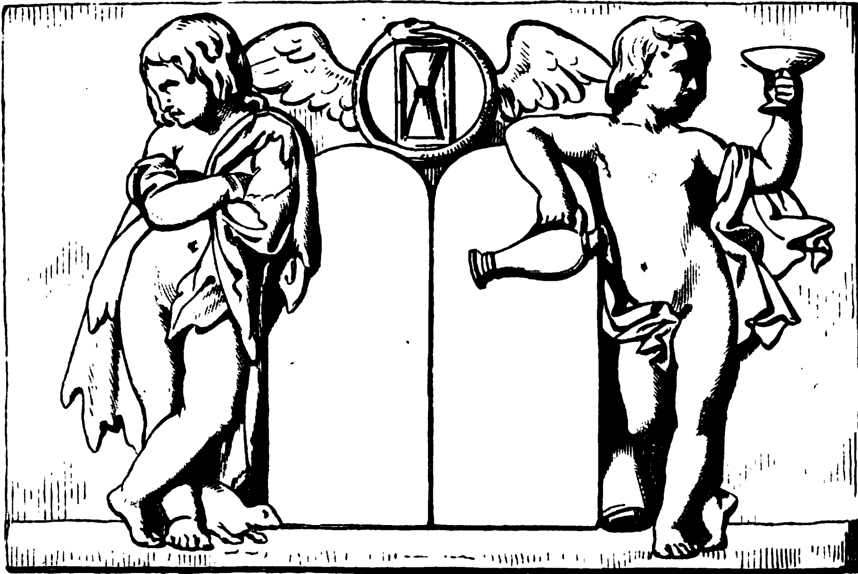
(1) A. Corbon, *De l'Enseignement professionnel.*

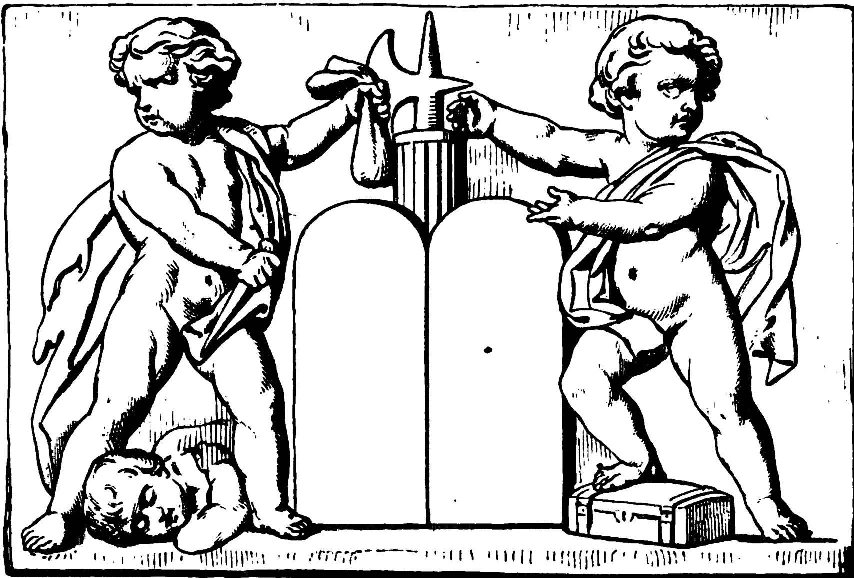


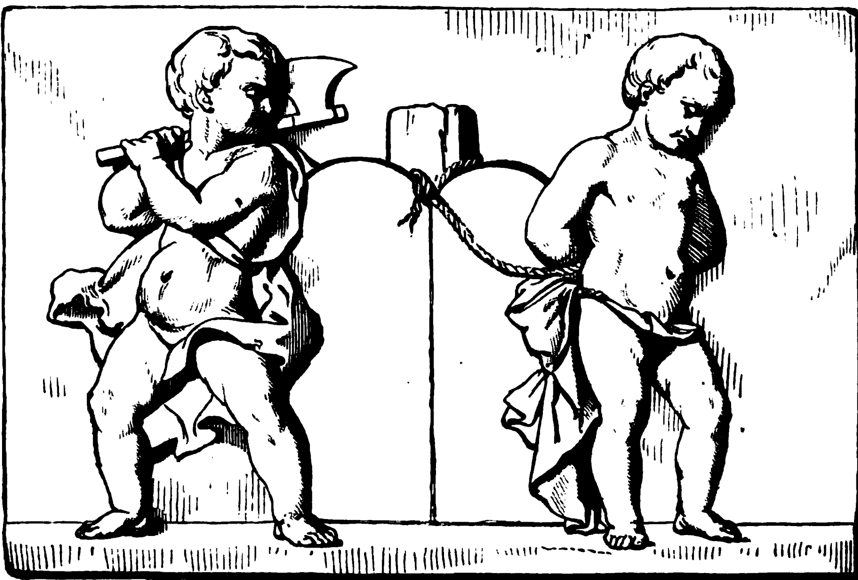




La Vie bonne. — Projets de bas-reliefs par feu Raymond Gayrard. — Dessins de Chevignard.







La Vie mauvaise. — Projets de bas-reliefs par feu Raymond Gayrard. — Dessins de Chevignard.

d'un laboureur du Rouergue qui attaqua seul, au milieu de son village, un loup enragé, et l'étouffa.

SERVICE RENDU
PAR DES BALEINES HARPONNÉES.

Les baleiniers ont coutume de marquer sur les harpons qu'ils lancent le nom de leur bâtiment et la date du jour. Le docteur Scoresby, dans son ouvrage sur les mers arctiques, cite plusieurs exemples de baleines prises près des rivages du détroit de Behring, et sur lesquelles étaient restés des harpons portant la marque de bâtiments en croisière dans la baie de Baffin. On a constaté qu'un temps très-court s'était écoulé entre la date de la capture dans le Pacifique et la date à laquelle le harpon avait été lancé dans l'Atlantique. Ce fait mettait hors de doute l'existence d'un passage au nord-ouest (1) par lequel allaient et venaient les baleines, ces animaux frappés n'ayant pas gardé ces harpons assez longtemps pour qu'on pût admettre la probabilité de leur passage par le cap Horn ou le cap de Bonne-Espérance. Il est d'ailleurs démontré, d'une part, que les régions tropicales de l'Océan sont pour la baleine franche de l'hémisphère nord comme une mer de feu dans laquelle elle n'entre jamais, et, d'autre part, que l'espèce de baleine qui se trouve sur les rivages du Groënland et dans la baie de Baffin est exactement la même que celle qui fréquente les eaux du détroit de Behring et du Pacifique nord (2).

LA LAIDEUR.

Existe-t-il d'irrémédiables laideurs? Les traits sont-ils la figure; ou bien est-ce l'âme?

Voici un visage disgracieux : ôtez-lui l'intelligence, il est hideux; vous vous détournez pour ne pas le voir. Introduisez sous ce masque une idée; l'étincelle brille, vous le regardez sans effort. Animez-le d'un sentiment noble; la flamme jaillit, vous le contemplez, saisi d'un irrésistible attrait. Que l'amour, un pur amour jette sa lumière sur ce visage (ne vous moquez pas), je vous dis que ce visage deviendra beau.

Oui, il y a telle heure, unique peut-être dans toute une vie, où le plus laid devient beau : heure de forte passion, heure d'élévation souveraine; une heure où l'âme a régné. Et si cette âme est belle, belle a été la figure.

Les Horizons célestes.

UN CORBEAU ÉCHAPPÉ.

Un Américain qui demeurait à peu de distance d'Easton, sur la Delaware, avait élevé un corbeau dont les ruses et les gentillesses le divertissaient. Longtemps familier de la maison, l'oiseau disparut tout à coup, tué, supposa-t-on, par quelque coup de fusil de hasard, ou victime de n'importe quel accident. Environ onze mois après, l'ancien maître de l'oiseau se trouvant avec quelques personnes sur le bord du fleuve, une volée de corbeaux vint à passer au-dessus de leurs têtes, l'un desquels, se détachant de la bande, vola à tire-d'aile vers les promeneurs, et, perché sur l'épaule de l'Américain, commença à caqueter, à babiller de toutes ses forces, à la façon d'un ami qui retrouve son ami après une longue absence.

Revenu de sa première surprise, l'Américain reconnut son ancienne connaissance et s'efforça à la sourdine, par maintes façons caressantes, de s'en emparer de nouveau. Peu touché de ces familiarités affectueuses, le corbeau, qui avait pris goût à la liberté dès qu'il en avait quelque peu goûté, éluda prudemment toutes les approches, et, lançant un coup d'œil vers ses camarades qui allaient disparaître à l'horizon, il s'éleva dans l'air, les fendit rapidement, les eut bientôt rejoints, et n'a plus reparu. WILSON.

L'ONCLE ABEL ET LE PETIT ÉDOUARD.
SOUVENIR.

Quiconque a connu jadis mon oncle Abel doit, sans aucun doute, s'en souvenir encore. C'était bien l'homme le plus droit, le plus roide, le plus sec, qui jamais travailla pendant six jours et se reposa le septième. Je vois toujours son visage austère, dont chaque ligne semblait avoir été tracée avec une plume de fer, et chaque ride creusée par une pointe de diamant; ses yeux gris, qui portaient un regard scrutateur sur l'objet le plus insignifiant; sa bouche ferme et sérieuse, qui ne s'ouvrait et ne se fermait qu'avec circonspection; sa manière de s'asseoir et de se lever; tous ses mouvements, enfin, qui ne semblaient s'accomplir qu'après mûre réflexion et à bonne enseigne, offrant du reste un ensemble parfait avec son langage et ses habitudes, lesquels me faisaient toujours l'effet d'obéir aux commandements militaires : Par file à droite, — en avant, — marche!

Toutefois, si de cet extérieur rigide et anguleux on eût voulu conclure que l'esprit et le cœur étaient de la même trempe, on aurait commis une grave erreur. Comme on découvre quelquefois des fleurs sous la neige, ainsi (sans vouloir dire que l'esprit de mon oncle ressemblât le moins du monde à un jardin fleuri) nous pouvons affirmer qu'il était capable de porter d'abondants et d'excellents fruits. Il est vrai qu'il riait rarement et ne plaisantait jamais lui-même; mais personne n'appréciait et ne goûtait plus sérieusement un trait d'esprit chez un autre, et lorsque quelque bonne facétie avait cours en sa présence, vous auriez pu voir sur sa figure se peindre une sorte de satisfaction solennelle, et son regard exprimer une admiration contenue, comme si c'eût été la chose la plus étonnante qu'une telle idée pût naître dans un cerveau humain.

Mon oncle n'était pas non plus dénué du sentiment des beaux-arts; témoin le plaisir qu'il prenait à regarder les antiques gravures de sa Bible de famille, et le zèle infatigable qu'il mettait à battre la mesure avec la précision d'un moulin à vent quand, à l'église, on chantait les hymnes. Il avait la main libérale, quoique sa générosité fût soumise aux lois d'une arithmétique rigoureuse. Il en usait à l'égard de son prochain comme il eût aimé qu'on en agît avec lui, et s'il paraissait exigeant envers les autres, il l'était encore plus avec lui-même; enfin mon oncle aimait son Dieu sincèrement, mais il le craignait plus encore.

La demeure de l'oncle Abel portait l'empreinte de ce caractère méthodique; chaque chose avait sa place marquée, qu'elle occupait du commencement de l'année à la fin; la plus légère modification dans cet intérieur eût été un bouleversement dans l'ordre social, et, en vérité, on aurait dit que tout ce qui était propriété légitime de ce maître éminemment ponctuel était imbu du même esprit. Le chien, maître Bose, animal selon le cœur de mon oncle, ne marchait qu'avec réserve, mangeait avec discrétion, aboyait à point nommé; la vieille pendule qui, depuis des années, frappait l'heure dans la cuisine, se plaisait en un tel logis; son tic-tac incessant et régulier était là pour l'attester, jamais son aiguille intelligente ne s'oubliait une seconde; les plantes qui ornaient la cheminée croissaient

(1) On sait que ce passage existe en effet. Nous donnerons un article sur cette découverte.

(2) Extrait du lieutenant Maury (aujourd'hui commandant). Traduit par M. E. Margollé.

droites et fermes, dédaignant tout appui factice, et les roses grimpantes qui tapissaient la muraille entouraient d'elles-mêmes les fenêtres sans dévier d'une ligne.

Le génie familier de cet intérieur immuable était la vieille tante Betzy, laquelle, de mémoire d'homme, avait toujours paru aussi vieille que possible, sans doute afin qu'aucun changement n'eût lieu dans l'arrangement régulier dont elle faisait partie.

Le temps lui-même, ce profanateur de toute stabilité terrestre, semblait passer avec respect sur ce toit privilégié, sans se permettre jamais d'ajouter ou de retrancher un iota à la somme totale. La susdite tante Betzy était douée de la faculté éminemment rare de se trouver en quarante endroits à la fois; elle surveillait tout de ses propres yeux, commandait au dedans et au dehors, et, bien que mon oncle eût été marié deux fois, l'autorité de la tante Betzy n'avait jamais été contestée; comme elle avait régné pendant la vie de ses belles-sœurs, elle continua à régner après leur mort, et rien ne faisait présumer qu'elle ne dût régner éternellement.

Par malheur, la dernière femme de mon oncle avait laissé derrière elle le sujet le plus intraitable qui fût jamais tombé sous la règle de tante Betzy. Le petit Édouard était pour mon oncle l'enfant de sa vieillesse, ce qui explique la tendre faiblesse que le bonhomme ressentait pour son unique rejeton; à la vérité, jamais fleur plus brillante ne s'épanouit sur les bords d'une avalanche. Remis aux soins de sa grand'mère jusqu'à l'âge *d'indiscrétion*, l'enfant gâté, après lequel soupirait le cœur de mon vieil oncle, ne tarda pas à être rappelé à la maison paternelle. Son introduction dans la famille excita une terrible sensation. C'était le plus pétulant petit sorcier qui se fût jamais vu, bouleversant tout, ne respectant rien dans ce sanctuaire de l'ordre jusqu'alors si vénéré. Impossible de lui inculquer les plus simples notions de décorum; que ce fût dimanche ou tout autre jour, peu lui importait; il jouait, riait, batifolait, secouant sa jolie tête bouclée en signe de résistance, si par hasard on se risquait à lui parler raison; il ne connaissait ni crainte ni hésitation; il ne redoutait rien ni personne, pas même son vieux père aux manières solennelles. Oh! non, il savait comment on ferme la bouche avec des baisers; et quand, ses deux petits bras passés autour du cou de l'oncle Abel, il fixait ses grands yeux bleus sur les yeux attendris du vieillard et collait sa joue rose sur la joue ridée, vous eussiez dit le printemps cajolant et caressant l'hiver.

L'oncle Abel était quelquefois embarrassé sur la manière d'amener un petit être si plein de vie et de malice à suivre les voies du sens commun; et de plus habiles que lui y eussent aussi perdu la tête, en face de ce charmant lutin dansant toujours, bondissant comme le flot de la rivière, s'échappant comme un oiseau de sa cage, et prenant plaisir à détruire, d'un tour de main, ce que tant d'années avaient respecté. Tantôt il répandait sur le plancher la tabatière de tante Betzy; tantôt il lavait la chambre avec la brosse neuve de son père, ou s'ingéniait à fixer ses lunettes sur le nez de maître Bose; d'autres fois, il s'emparait de l'almanach, qui, de temps immémorial, était le fidèle compagnon de la Bible sur la grande cheminée antique, et s'en servait en guise de cornet pour lancer des pois au soleil de cuivre qui surmontait la vieille pendule, peu accoutumée à ces irrévérencieuses attaques. Mais ce qui préoccupait le plus l'oncle Abel, c'était le moyen de le tenir en respect le jour du sabbat, que maître Édouard affectionnait tout particulièrement, et mettait à profit, on comprend, hélas! de quelle façon. « Édouard, mon chéri, on ne doit point jouer le dimanche! » lui disait quelquefois son père; et Édouard, se couvrant le visage de ses longs cheveux, faisait deux ou trois fois le tour de la chambre aussi gravement qu'un catéchiste; mais, le moment d'après, le chat s'enfuyait épouvanté, le petit drôle sur ses talons, renversant tout sur son passage, à l'immense consternation de tante Betzy et d'oncle Abel, attaqués dans ce qu'ils avaient de plus cher, l'ordre et l'autorité.

Enfin son père en vint à la conclusion, toute naturelle, qu'on ne peut pas empêcher un ruisseau de bondir entre ses rives fleuries. Le pauvre oncle! il s'avouait à peine, dans le secret de son cœur, qu'il eût préféré que tout chez lui fût en déroute (sacrifice incommensurable!) plutôt que de se voir dans l'obligation de gronder l'enfant adoré : aussi le petit espiègle avait beau jeu pour continuer ses équipées. Cependant notre héros atteignit l'âge respectable où, d'ordinaire, on envoie la petite espèce à l'école, et, avec le sentiment de la dignité qu'on venait de lui conférer, il épela sans murmurer son livre de mots, mit le nez dans le catéchisme, répéta les commandements avec un sang-froid remarquable, et revint, enivré de ses premiers succès, raconter à son père comme quoi il avait, sans hésiter, récité les prières jusqu'au mot *Amen*. Il mit son honneur, désormais, à apprendre sa leçon chaque samedi soir, les mains croisées sur son front, son petit fourreau voilant sa figure, ne se permettant d'autre distraction que de jeter de temps en temps un coup d'œil par-dessus son épaule, pour voir si « papa » écoutait. Il poussa même le zèle de l'étude jusqu'à faire de louables efforts pour enseigner à lire au vieux Bose, très-indigne élève, qui réussit aussi bien qu'on pouvait s'y attendre. Mais, hélas! la gaieté, les joyeuses malices du petit Édouard ne devaient plus réjouir longtemps le cœur de son père. Un jour arriva où la maladie retint l'enfant sur sa petite couche; en vain toutes les ressources de la pharmacie de tante Betzy furent-elles appelées en aide, le mal fit de rapides progrès. Mon pauvre oncle souffrait de cruelles angoisses; il passait les jours et les nuits assis près du lit de son petit malade, essayant de tous les remèdes qui offraient quelque espoir; mais quand il vit chaque médicament administré sans succès, il demanda au docteur, avec un regard qui trahissait l'agonie de son cœur, s'il ne pouvait imaginer quelque autre chose. « Il ne reste rien à faire, répondit le médecin, tout ce qu'on pouvait tenter a été appliqué. » Une convulsion passa sur le visage de mon oncle, qui essaya d'articuler : « Que la volonté de Dieu soit faite! »

Un matin (c'était le dernier de cette jeune vie), le soleil brillait dans un ciel de mai, toute la nature semblait en fête, comme si, dans une chambre close, une âme d'enfant ne faisait déjà pas son effort suprême pour briser sa chaîne terrestre; comme si, auprès de ce lit où la vie languit encore, un père n'était pas penché comptant les minutes qui lui laissent son trésor d'ici-bas, écoutant ce souffle précipité qui, en s'éteignant, emportera son amour unique, le mobile, le but de son existence. Ou peut-être ce radieux éclat de la nature renferme-t-il une intention divine; peut-être y a-t-il fête parce qu'un ange retourne à sa demeure naturelle, parce que l'innocence est reprise à ce monde sans une souillure, parce que l'enfant deviendra pour son père le lien qui l'attirera au ciel, comme jadis il l'attachait à la terre. En ce moment, un lumineux rayon perce les rideaux épais et vient comme la caresse d'un ange effleurer la figure de l'enfant mourant; il se réveille d'un sommeil troublé. « Oh! que je souffre! » murmure-t-il en faisant un effort pour reprendre haleine. Son père, l'entourant de ses bras, le berce autour de la chambre, et l'enfant le remercie d'un sourire reconnaissant; puis, apercevant sa chatte favorite qui se frôle contre son lit : « Voilà Pussy, dit-il, mais je ne jouerai plus avec elle. » L'instant d'après, sa figure se contracta légèrement, une pâleur soudaine se répandit sur

ses joues, il étendit les bras comme pour saisir quelque chose; c'était le dernier combat : bientôt ses traits se détendirent, et un paisible sourire s'imprima sur ses lèvres. La nature mortelle avait cédé ses droits; l'âme s'était envolée. Mon oncle, immobile, contemplait ce doux visage. Ah! c'était trop pour lui; son austérité, son orgueil, étaient brisés; il ne lutta pas, il se soumit non-seulement à Dieu, mais à sa douleur de créature humaine, et, s'agenouillant près de cette dépouille chérie, il pleura.

Le jour des funérailles, le soleil se leva dans un ciel sans nuage, la brise était tout encens, la campagne toute verdure et fleurs. L'oncle Abel s'efforçait de se montrer calme et recueilli; mais quel sceau, hélas! le chagrin avait imprimé sur son front! Je me souviens toujours du moment où le pauvre père, ouvrant pour le culte domestique la grande Bible de famille, commença à lire le psaume XC : « Seigneur, tu nous as été une retraite d'âge en âge. » Mais la mélancolie, la grandeur de la poésie, le touchèrent si profondément qu'après avoir lu quelques versets, il s'arrêta court et ne put continuer. Il régnait un silence de mort, interrompu seulement par le tic-tac de la pendule. Mon oncle s'éclaircit la voix à plusieurs reprises et essaya de poursuivre, mais ce fut en vain; il ferma le livre et tomba à genoux pour prier. La violence de sa douleur l'avait emporté sur son respect formaliste, et, dans un langage véhément, il adressa au ciel des supplications pleines d'une ardeur et d'une instance que je n'oublierai jamais. Ce Dieu que jusque-là il avait, avant tout, craint et révéré, s'était approché de lui pour le soutenir de sa main paternelle; ce Dieu se faisait ami et consolateur dans ce moment d'immense besoin; il lui avait communiqué sa force, qui n'est pas celle du froid stoïcisme, et l'avait attiré dans le refuge de sa tendresse. Mon oncle se releva fortifié, quoique visiblement ému, et se rendit dans la chambre où reposait la dépouille mortelle de son enfant. Je l'y suivis. Il s'approcha de la couche en soulevant le voile qui recouvrait le visage bien-aimé; il considéra longtemps ces traits si beaux dans leur dernier sommeil. La vie les avait abandonnés; mais, à voir l'expression empreinte sur cette matière insensible, on eût dit que l'autre vie, la véritable vie, était venue les animer un instant comme pour témoigner de son existence et laisser un gage d'espoir, mieux que cela, de certitude aux survivants.

Mon oncle sentit toutes ces choses; son cœur était puissamment touché, quoique aucune parole ne trahît ses sentiments. Après quelques instants, il quitta la chambre et, se tenant sur le seuil de la porte, il contempla la nature comme il ne l'avait jamais fait. La matinée était radieuse, les cloches appelaient à l'église, les oiseaux réjouissaient les bois de leurs hymnes d'allégresse, et l'écureuil favori du petit Édouard folâtrait près de là. Mon oncle le suivit des yeux, tandis qu'il sautait d'une branche à l'autre en faisant entendre son cri joyeux, comme si rien ne fût arrivé. « Que cette créature est heureuse! » murmura le pauvre père en poussant un profond soupir. « Mais, reprit-il avec un accent résigné, que la volonté de Dieu soit faite! »

Et en ce jour on rendit la poussière à la poussière au milieu des regrets et des larmes de tous ceux qui avaient connu le petit Édouard.

Bien des années se sont écoulées depuis lors, et l'oncle Abel a été rejoindre son cher enfant après que son âme se fut purifiée par l'épreuve et rendue digne d'être reçue parmi les saints du Seigneur. Oui, le bonhomme avait des opinions et des habitudes, disons-le, des faiblesses qui pouvaient attirer sur lui le mépris des philosophes, le sourire des gens légers; mais la mort de ce qu'il aimait uniquement l'avait enseigné, son âme ne s'était pas roidie sous la main qui le châtiait : elle s'était humiliée et soumise. Heureux ceux qui auront ici-bas accepté l'épreuve sans chercher à pénétrer ses divins mystères, et qui, courbant la tête avec amour et foi, auront dit, comme l'oncle Abel : Que la volonté de Dieu soit faite! (¹)

PIERRE TROUVÉE A LUBLIN

EN POLOGNE.

On a trouvé cette pierre en 1847, dans la ville de Lublin, en Pologne : elle est plate du côté de l'inscription, convexe de l'autre. L'inscription ne paraît pas avoir encore été comprise : le premier mot (*Cucloup* ou *Siclop*) pourrait signifier *Sclavon* ou *Slave*. Peut-être quelqu'un de nos lecteurs slavophiles serait-il préparé, par des études spéciales, à nous donner une explication des autres mots et des figures représentées.

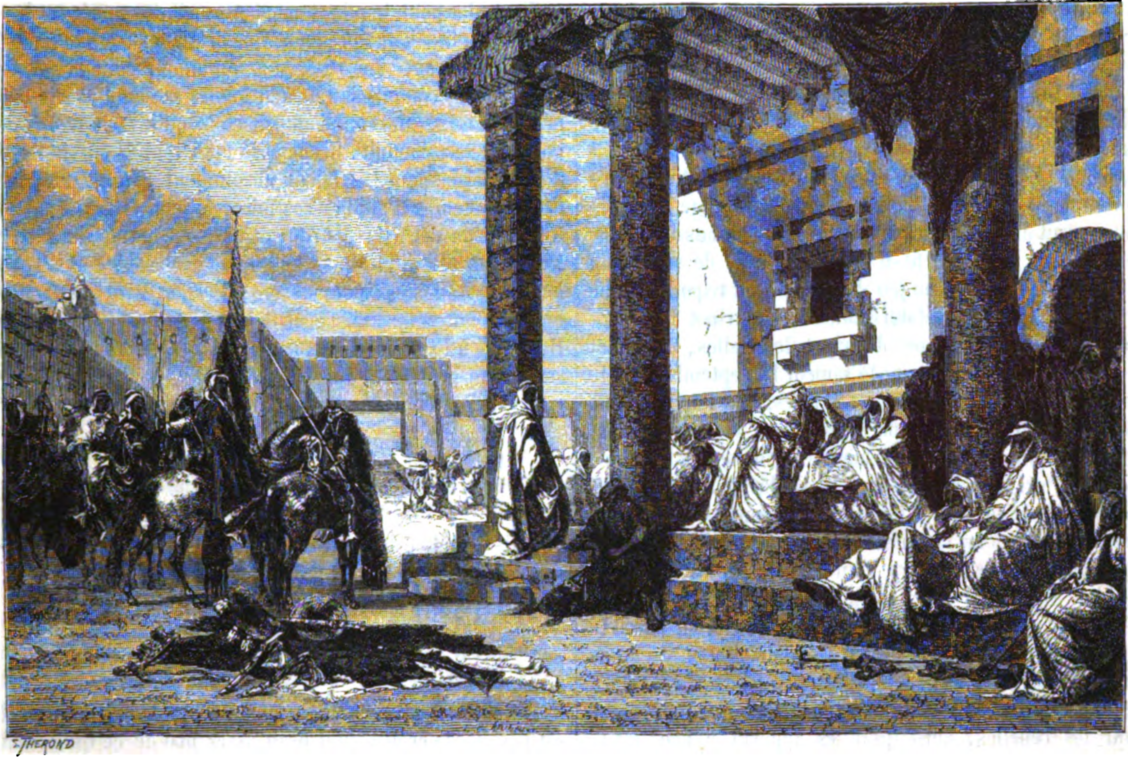




Pierre trouvée à Lublin, en Pologne. — D'après un dessin polonais.

(¹) Traduit de l'anglais de Mme Beecher Stowe, avec son autorisation, par Mlle Adèle Courriard.

UNE AUDIENCE EN ALGÉRIE.



Salon de 1859; Peinture. — Une Audience chez un khalifat, par M. Eugène Fromentin. — Dessin de Thérond.

Nous voici au désert, sous les rayons brûlants du soleil d'Afrique, au milieu des mœurs arabes, mais déjà changées par la conquête, altérées par l'influence de la civilisation française. Le khalifat a conservé son rang et ses richesses, mais il n'est plus indépendant; il ne dort plus sous sa tente de laine, au milieu de sa tribu, entouré de ses troupeaux de moutons et de ses nombreux chameaux. Sur l'ordre du général, il vient habiter cette grande maison de pierre bâtie par quelqu'une de nos colonnes expéditionnaires pour servir de résidence, de caravansérail et de forteresse; si de sa chambre il veut respirer la brise rafraîchissante du soir, il faut qu'il ouvre ses fenêtres à châssis de bois et garnies de vitres. Si des hôtes surviennent, le repas d'hospitalité ne ressemble plus à ces festins antiques décrits par Homère. On n'y voit plus le grand plat de bois posé à terre, sur le tapis, et dans lequel un serviteur, avec son talon nu, fait glisser de la broche fumante un mouton tout entier; ni la vaste coupe remplie de lait où, l'un après l'autre, boivent tous les convives : on s'assied maintenant autour d'une table ronde, éclairée par des bougies, couverte d'une nappe blanche, garnie, comme dans les maisons européennes, d'argenterie, de vaisselle et de cristaux. A moins que, dans un moment d'oubli, il ne revienne à ses anciennes habitudes et ne roule le couscoussou entre ses doigts, le khalifat s'essaye à manier la fourchette et le couteau. Mais quand il monte à cheval et part au galop, escorté de ses cavaliers, pour aller combattre une tribu rebelle, ou que, drapé dans son burnous, immobile, solennel, il donne audience à ses sujets, alors il reparaît dans la grandeur épique, dans toute la poésie de la vie du désert.

C'est une de ces audiences, tenue par un khalifat dans la cour d'un bordj, qu'a représentée M. Eugène Fromentin. Avant de la peindre, il avait décrit lui-même cette scène dans un livre connu et apprécié de tous : *Un Été dans le Sahara.* Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire cette page, et de remettre sous les yeux du lecteur ce style inimitable, étonnant de précision et d'éclat : « Le bordj éveille l'idée d'une assez grande vie, et rappelle, au moins par moments, les mœurs féodales. Les portes, revêtues de fer, restent ouvertes pendant le jour. Un assez grand nombre de chevaux remplit les écuries. On les entend piaffer, hennir; on les voit s'agiter chaque fois qu'un nouveau cavalier se présente à l'entrée de la cour. Chaque arrivant pique droit au perron, s'y arrête court, et met pied à terre. C'est là, dans l'ombre de la galerie, qu'accroupi sur un banc, un chapelet dans ses mains, distrait, le khalifat se laisse embrasser par ses nombreux clients et leur donne audience. On se précipite à l'étouffer pour baiser sa grosse tête emmaillottée de blanc. Quoiqu'on lui parle debout, quelques familiers sont assis près de lui, et souvent un homme en haillons, le dernier des tribus, se mêle à l'entretien du prince aussi librement que s'il était son favori... L'audience achevée, le client s'en va, traînant ses longs éperons, reprendre sa bête, qui, la bouche baveuse, essoufflée, les flancs saignants, attend clouée sur place et comme un cheval de bois. Douce et vaillante bête, dès que l'homme a posé la main sur son cou pour empoigner ses crins, son œil s'allume, et l'on voit courir un frisson dans ses jarrets. Une fois en selle et la bride haute, l'homme n'a pas besoin de lui faire sentir l'éperon. Elle secoue la tête un moment, fait résonner le cuivre ou l'argent de son harnais; son cou se renverse en arrière et se renfle en un pli superbe, puis la voilà qui s'enlève, emportant son cavalier avec ces grands mouvements de corps qu'on donne aux statues équestres des Césars victorieux. »

MATHURIN RÉGNIER.

DOCUMENTS INÉDITS.

Mathurin Régnier était le fils aîné d'honorable homme Jacques Régnier et de Simonne Desportes, sa femme, la propre sœur du poëte Philippe Desportes, fille comme lui de Marie-Édeline, marraine du nouveau-né. Il fut baptisé le 22 décembre 1573, dans l'église de Saint-Saturnin de Chartres.

Jacques Régnier était d'une des bonnes familles bourgeoises de la ville de Chartres, et son mariage avec Simonne avait dû encore accroître son aisance : aussi, l'année même de son mariage, fit-il construire près de sa maison de la place des Halles un jeu de paume, ou tripot, comme on appelait alors ces établissements. Ce tripot fut longtemps célèbre sous le nom de tripot des Halles, ou tripot Régnier, et l'on rapporte que le samedi 12 septembre 1611, le roi Louis XIII, étant venu à Chartres, alla l'après-dînée jouer au tripot Régnier, près les portes de la ville; or, ayant entendu parler d'une femme, nommée la Maunie, qui jouait fort bien à la paume, il voulut jouer avec elle; laquelle, ayant pris un caleçon et des escarpins, joua seulement par-dessous la jambe, et gagna Sa Majesté.

Grâce à son beau-frère Philippe Desportes, abbé de Josaphat, Jacques Régnier devint fermier de cette abbaye en 1582, et il garda cette charge jusqu'en 1591, où l'arrivée de Henri IV vint le déposséder violemment de ces fonctions. Jacques, en effet, comme Desportes lui-même, s'était jeté dans le parti de la Ligue, et le roi vainqueur, pour punir les rebelles, ainsi qu'il les appelait à bon droit, imposa sur l'abbaye une somme de 1 600 écus, que Jacques fut chargé de payer. C'était beaucoup demander à la fois. En vain Régnier réclama un sursis le 16 août 1591; les ordres du roi étaient formels, et les commissaires au recouvrement de ces impôts le firent jeter en prison jusqu'à ce qu'il se fût exécuté. Régnier alors adressa à Henri IV, du fond de sa prison, une supplique si éloquente que ce prince, faisant droit à sa requête, ordonna sa délivrance par lettres datées de Chartres, le 23 septembre 1591.

Comme on le voit par ce récit, Jacques Régnier était assez bien pourvu du côté de la fortune, et il ne dut rien négliger pour l'éducation de son fils. Sur cet enfant, d'ailleurs, reposaient déjà de hautes ambitions : il se trouvait l'héritier naturel de son oncle, maître Philippe Desportes, abbé de Thiron, de Bonport, de Josaphat et des Vaux de Cernay, toutes abbayes des plus considérables de France, dont quelques-unes au moins pouvaient un jour faire retour au jeune Régnier, s'il savait s'en rendre digne. De bonne heure donc on voulut préparer l'enfant au sort brillant qui l'attendait, et apparemment il profita si bien des leçons qu'on lui donnait que, le 31 mars 1584, à peine âgé de onze ans, il fut tonsuré de la main de Nicolas de Thou, évêque de Chartres.

Cependant Mathurin n'annonçait pas un goût bien prononcé pour l'état ecclésiastique; il aimait mieux lire Ovide et Juvénal que saint Augustin et saint Jérôme; il préférait composer des vers qu'écrire des homélies; à la vérité, sa mère, fière de la célébrité de son frère Philippe, applaudissait aux dispositions précoces de son enfant. Desportes lui-même prenait plaisir à encourager le génie naissant de Mathurin, dont les imitations lui semblaient le plus bel hommage rendu à son talent. Aussi dès lors se forma entre l'oncle et le neveu une amitié qui ne s'altéra jamais. Quant à Jacques, occupé de ses plaisirs et un peu aussi des affaires publiques [1], il ne s'inquiétait guère de développer en son fils l'esprit ecclésiastique; il paraît même qu'il n'était pas fâché de trouver dans Mathurin une humeur bouffonne et caustique [2] qui l'égayait aux dépens de ses voisins, quand il n'était pas au tripot ou à la maison de ville.

[1] Il était échevin de la ville de Chartres lorsqu'il mourut, en 1597.

Tout alla pour le mieux pendant quelques années; chacun applaudissait aux premières inspirations du jeune poëte, et lui, se livrant sans réserve à son amour pour la poésie et le plaisir, compromettait à la fois et sa santé et ses bénéfices futurs. Mais on comprit enfin qu'il était temps de l'arrêter : sa conduite licencieuse était tout à fait indigne d'un ecclésiastique; il fallait absolument l'éloigner, pour donner le temps d'oublier ses folies de jeunesse. Desportes fut aussi de cet avis; il trouvait que son neveu allait trop loin. François de Joyeuse, cardinal archevêque de Toulouse, partait alors pour Rome; Desportes obtint facilement de lui qu'il se chargeât de son jeune parent, et voilà Régnier, à l'âge de vingt ans, en route pour l'Italie à la suite d'un protecteur inconnu.

Ce voyage était une bonne fortune pour le poëte :

> C'est donc pourquoy, si jeune abandonnant la France,
> Il va, de vif courage et tout chaud d'espérance,
> En la cour d'un prélat qu'avec mille dangers
> Il suivit courtisan aux pays estrangers.

Mais le métier de courtisan ne pouvait pas convenir beaucoup à l'esprit indépendant du jeune Mathurin :

> J'ay changé mon humeur, altéré ma nature;
> J'ay beu chaud, mangé froid, j'ay couché sur la dure;
> Je l'ay, sans le quitter, à toute heure suivy;
> Donnant ma liberté, je me suis asservy.

De plus, il ne recueillait aucun fruit de ses peines. Il est permis de croire qu'il usait assez mal de ce qu'il avait encore de liberté. En vain quitta-t-il le cardinal de Joyeuse pour Philippe de Béthune, baron de Charost, nommé ambassadeur en 1601, il ne fut pas plus heureux près de ce nouveau maître, comme il nous l'apprend lui-même :

> Je me dois jusqu'au bout d'espérance repaître,
> Courtisan morfondu, frénétique et resveur,
> Portrait de la disgrâce et de la défaveur;
> Puis, sans avoir de bien, troublé de resverie,
> Mourir dessus un coffre en une hostellerie,
> N'ayant d'autre intérest de dix ans jà passés,
> Sinon que sans regret je les ay dépensés.

Cependant Régnier n'avait pas perdu tout à fait son temps en Italie; il avait développé son talent, et avait déjà révélé ce qu'il pouvait faire dans une satire adressée à Philippe de Béthune, et qui est aujourd'hui la sixième de son recueil; il avait aussi étudié les maîtres italiens : Stefano Guazzo, Caporali, le Masso, etc., qu'il imita dans la suite. Mais il en avait assez de l'Italie; il ressentait déjà les atteintes de la maladie qui devait l'emporter dix ans plus tard; il revint en France.

Il retrouva son oncle Desportes rimant encore, non plus des chansons de table, comme au temps de sa jeunesse, mais des hymnes sacrés, et le vieillard accueillit avec joie son neveu, dont il savait apprécier le talent. C'est dans la maison de Desportes que vivait Régnier le plus habituellement; c'est là qu'il se lia avec les hommes les plus éminents de son temps : Malherbe, Racan, Rapin, etc. Il était, dans les relations honnêtes, aimable et doux, tellement qu'on l'avait surnommé le Bon :

[2] Régnier était célèbre par ses bons mots; on en voit une preuve naïve dans ce sixain gravé sous le portrait de Gros-Guillaume, acteur de la Comédie italienne à cette époque (voy. t. II, 1834, p. 164) :

> Tel est, dans l'hôtel de Bourgoigne,
> Gros-Guillaume avecque sa troigne,
> Enfariné comme un meusnier.
> Son minois et sa rhétorique
> Valent les bons mots de Reignier
> Contre l'humeur mélancolique.

Et le surnom de Bon me va-t-on reprochant,
D'autant que je n'ai pas l'esprit d'estre méchant.

Mais il ne fallait pas qu'on attaquât son oncle; il embrassait ardemment toutes ses querelles. Racan nous rapporte qu'un jour Malherbe, avec lequel Régnier était fort lié, étant venu dîner chez Desportes, celui-ci, qui était déjà à table, se leva pour le recevoir avec civilité, et, par un amour irréfléchi d'auteur, offrit à son convive d'aller lui chercher un exemplaire de ses *Psaumes*, qu'il venait de terminer. « Dînons toujours, lui répondit Malherbe, votre potage vaut mieux que vos *Psaumes*. » Régnier ne pardonna pas cette injure, et peu après il adressa à Rapin sa neuvième satire, où il maltraite si fort le réformateur du Parnasse, assez osé pour critiquer un homme à qui ses vers ont valu 10 000 écus de rente. Ce n'est pas d'ailleurs dans cette satire seulement que Régnier témoigne son admiration pour Desportes; chaque fois qu'il en trouve l'occasion, il cite des vers de son oncle; ainsi (satires XIII et XIV) :

. . . . A la fin on verra,
Rozette, le premier qui s'en repentira.

Dans la dixième satire, il rappelle aussi une des plus jolies chansonnettes de Desportes :

O nuit, jalouse nuit, contre moi conjurée...

Malheureusement pour Régnier, son oncle mourut bientôt, en 1606, et du riche héritage de l'abbé de Thiron, notre poëte ne recueillit qu'une pension de 2 000 livres que Henri IV lui donna sur l'abbaye des Vaux de Cernay. Trois ans après, le 30 juillet 1609 (¹), Régnier fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale de Chartres. N'était-il que tonsuré alors? c'est ce dont il est au moins permis de douter. Le chapitre de Chartres était très-sévère, et il n'y a pas d'exemple de chanoine qui ne fût au moins diacre ou sous-diacre. On peut donc supposer que Régnier, dont l'humeur commençait à devenir sage avec l'âge et les maladies, s'était sérieusement converti, et avait reçu les ordres sacrés.

Il ne devait pas d'ailleurs jouir longtemps de ces bénéfices. Malade, comme nous l'avons vu, depuis quelques années, il était allé à Royaumont, près Paris, chez Philippe Hurault, évêque de Chartres, pour tâcher de rétablir sa santé à l'air pur de la campagne. Mais il s'y ennuya et en partit bientôt pour faire un voyage, afin de se distraire. Il s'arrêta à Rouen, à l'hôtellerie de l'Écu-de-France, où il mourut, le 22 octobre 1613, dans sa quarantième année. Ses entrailles furent déposées dans l'église Sainte-Marie de Rouen, et son corps, enfermé dans un cercueil de plomb, fut transporté, ainsi qu'il en avait témoigné le désir, dans l'abbaye de Royaumont.

Telle fut la vie de Mathurin Régnier. Il fonda chez nous le genre satirique (²), et, de prime abord, il le porta à une assez grande hauteur. Le principal reproche qu'on a droit de lui faire est l'intolérable licence de ses expressions; ce défaut, à vrai dire, était un peu celui de son siècle : la langue française n'était pas alors aussi sévère qu'elle l'est aujourd'hui; et, du reste, dans ses plus honteuses descriptions, on rencontre çà et là des traits de saine morale qui peuvent être de quelque excuse pour ses écarts :

A ce piteux spectacle, il faut dire le vray,
J'eus une telle horreur, que tant que je vivray
Je croiray qu'il n'est rien au monde qui guarisse
Un homme vicieux comme son propre vice.

D'ailleurs, toutes ses satires ne sont pas des peintures de ses mauvaises mœurs : ainsi sa fable du Loup, du Mulet et de la Lionne, imitée par la Fontaine dans celle du Cheval et du Loup; son portrait du Pédant et son récit du Repas ridicule, reproduits par Boileau dans sa troisième satire, sont des modèles du genre; quelques-uns de ses vers sont restés proverbes :

N'en desplaise aux docteurs, cordeliers, jacobins,
Pardieu, les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.
Satire III.

Je diray librement, pour finir en deux mots,
Que la plupart des gens sont habillez en sots.
Satire IV.

. . . . Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.
Satire XII.

Vers la fin de sa vie, Régnier, malade, s'amenda (¹), ce qui lui inspira quelques stances religieuses.

Peu de temps avant sa mort, il composa lui-même son épitaphe, qui peint bien la nature de son esprit :

J'ay vescu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle,
Et je m'estonne fort pourquoy
La mort osa songer à moy
Qui ne songeay jamais à elle.

On montre dans la ville de Chartres la maison où naquit Mathurin Régnier, et le propriétaire, M. Isidore Prévôteau, a fait placer au dehors une plaque en marbre avec cette inscription :

ICI NAQUIT MATHURIN RÉGNIER.

Il nous faut faire promptement ce que nous devons faire. LADY WORTLEY MONTAGUE.

LE MONASTÈRE DE TROITZA.

Le couvent de Troïtzka-Sergrevskaïa-Lavra, ou Troïtza, est bâti sur une colline, à une soixantaine de verstes de Moscou; ses quatre-vingts coupoles dorées l'annoncent de loin au voyageur. On y arrive par une large rue qui conduit à une grande place, où s'élève le vaste hôtel construit par les religieux pour les voyageurs et les pèlerins. La petite ville de Troïtza est située au-dessous du monastère; elle est entourée de murs en briques, crénelés, de 16m,24 d'élévation. On y remarque un palais impérial, un archevêché, neuf églises, un hôpital et un bazar.

L'église de Troïtza (Trinité) conserve les reliques de saint Serge, et son tombeau en or et en argent massif, décoré d'une profusion de pierres précieuses. Le dais d'argent qui surmonte ce tombeau pèse 1 200 livres. L'enceinte du temple contient d'anciennes fresques et un grand nombre d'autres peintures. On y voit, entre autres, l'image de saint Serge peinte sur bois, que Pierre le Grand faisait porter, dit-on, devant lui, comme un palladium, à tous les siéges et à toutes les batailles.

Bâti par l'architecte comte de Rastrelli au milieu d'une grande place, le clocher a 81m,20 d'élévation; son carillon

(¹) Tous les auteurs ont daté le canonicat de Régnier de l'année 1604; mais c'est une erreur : on lit, en effet, dans le registre des professions de foi des chanoines de Chartres : «Moi, Mathurin Rénier, chanoine de Chartres, je jure et professe tout ce qui est contenu dans la profession de foi de l'église de Chartres. — Fait à Chartres, l'année du Seigneur 1609, le 30 juillet. — M. RÉNIER. »

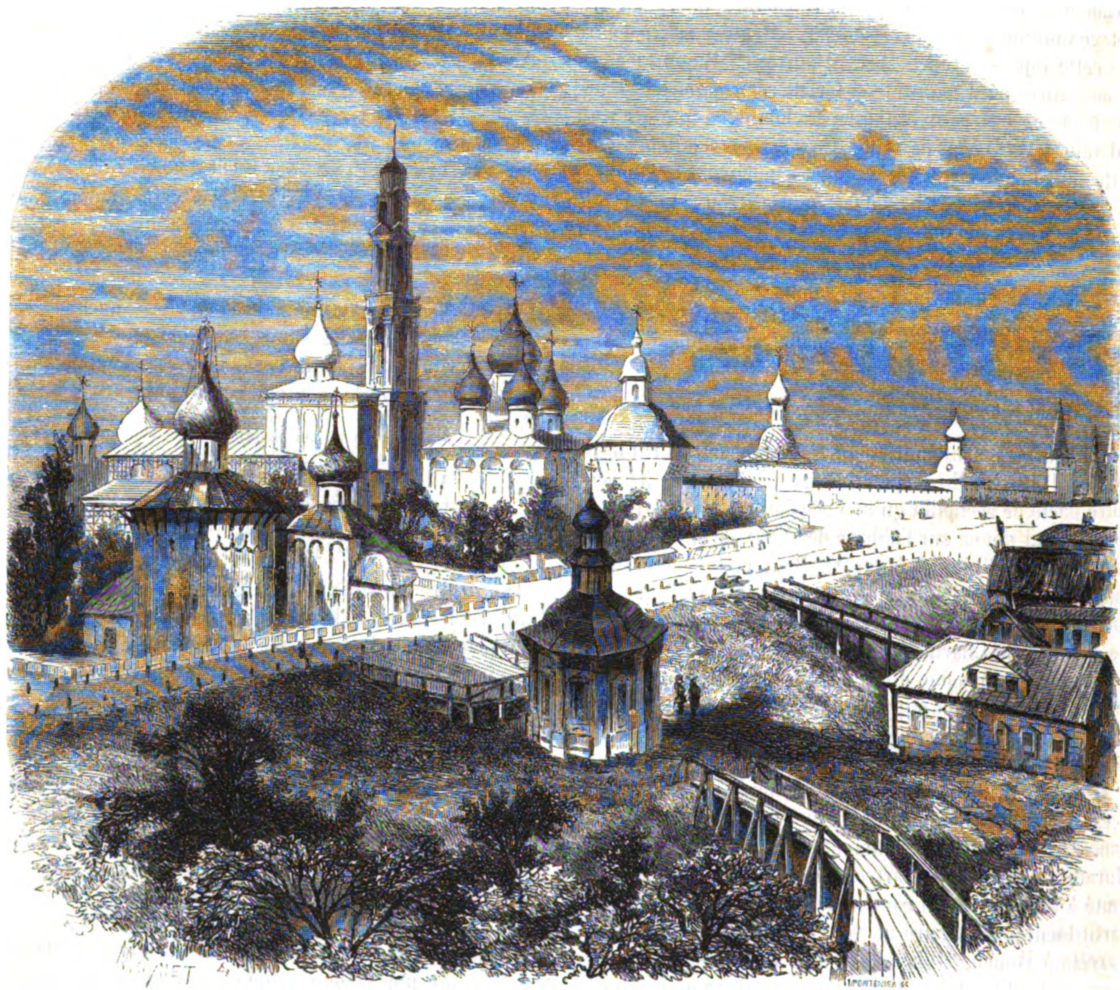
(²) On cite souvent comme étant le véritable fondateur de la satire en France Vauquelin, né en 1536, à la Fresnaye près Falaise, et dont les ouvrages furent imprimés à Caen en 1612. Toutefois, ce sont plutôt des épîtres que des satires; la raison éclairée et la douceur brillent dans ses poésies plus que la malice et la colère.

(¹) Ce qui faisait dire au sieur Desternod :

Que Cygoignes, Régnier et l'abbé de Tyron,
Firent à leur trépas comme le bon larron :
Ils se sont repentis, ne pouvant plus mal faire.

est composé de trente-cinq cloches, dont la plus grande pèse à elle seule 140 000 livres.

Le trésor du couvent occupe un bâtiment séparé. « Il se compose, dit M. d'Haxthausen dans ses *Études sur la Russie*, d'ornements d'église, de vêtements, de vases sacrés, et surpasse en richesse et en valeur tout ce que j'ai vu autre part en Russie, en Europe, à Rome, et même à Lorette. C'est ici qu'on peut admirer la finesse et le dessin des broderies russes, la beauté et la richesse des brocards et des tissus d'or et d'argent, à partir du quatorzième siècle jusqu'à nos jours. On y voit aussi beaucoup de vases de fabrication étrangère. Presque tous les czars et les czarines, les princes et les boyards, ont fait des pèlerinages à ce couvent, et y ont laissé de précieuses offrandes. Les plus riches sont, sans contredit, celles du czar Boris Godounoff et de son épouse Marie, dont on voit ici les tombeaux ; de



Le Monastère de Troïtza, en Russie. — Dessin de Moynet, d'après nature.

l'impératrice Elisabeth et de Catherine II, qui semble avoir voulu dédommager ce couvent des pertes immenses que lui avait fait supporter sa politique hostile aux monastères. De grandes armoires vitrées contiennent des vases précieux, des calices, des ciboires, des crucifix, des ostensoirs, des reliquaires, des mitres épiscopales, des crosses d'évêque, pour la plupart en or incrusté de pierres précieuses. Plus loin, on voit des ornements d'église, des évangiles et des missels reliés en or, des surplis, des étoles, des garnitures d'autel, des draps mortuaires, qui semblent des tissus de perles. Parmi les curiosités, on nous fit voir l'habit de chasse du czar Jean le Terrible, le cilice et le gobelet en bois de saint Serge, des vêtements de prêtre brodés par l'impératrice Catherine II et ornés de diamants et de perles fines, et un calice rayonnant de pierres du plus grand prix. On me fit remarquer, en particulier, une agate taillée, au milieu de laquelle la nature s'est plu à représenter l'image parfaite d'un moine agenouillé devant une croix. »

Le monastère possède une bibliothèque riche d'environ six mille volumes, une imprimerie et une chromolithographie, une école instituée pour les enfants indigents, et un séminaire, ou plutôt une académie théologique fondée, en 1749, par l'impératrice Élisabeth, et qui compte à peu près cent élèves. Le bâtiment affecté à ce dernier établissement est l'ancien palais, et la salle des cours a été jadis habitée par Pierre Ier.

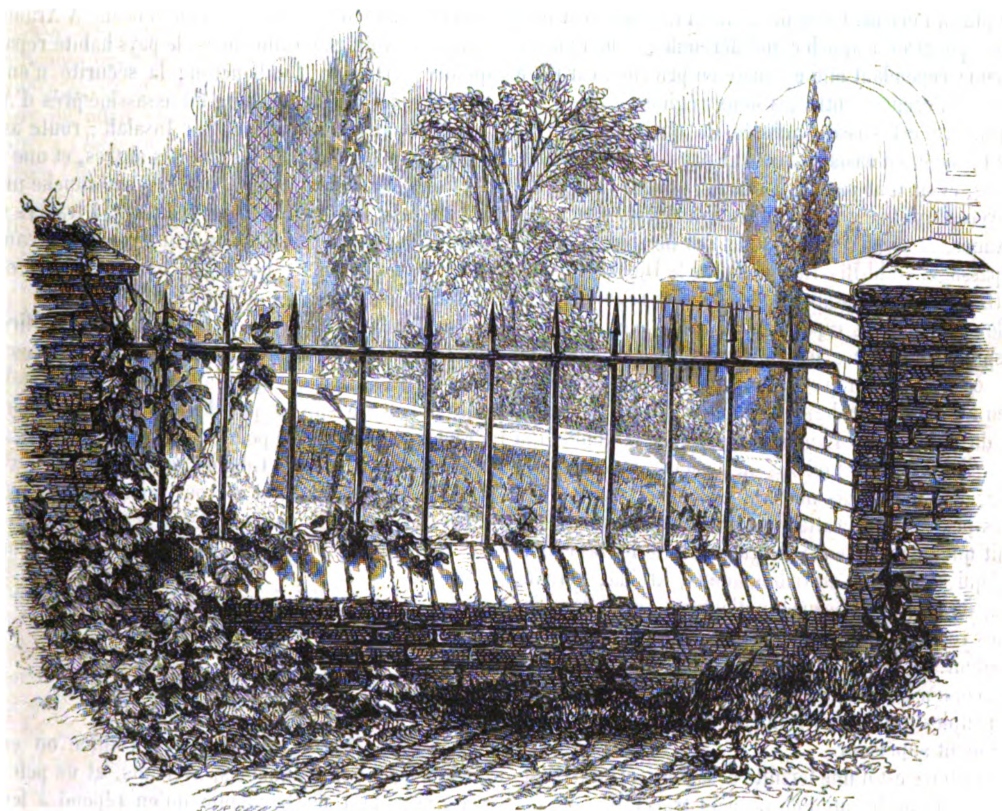
Comme dans tous les couvents de l'Orient, les mendiants abondent à celui de Troïtza, qui en nourrit une centaine par jour. Une multitude de corneilles et de corbeaux apprivoisés ont établi leur résidence sur les beaux tilleuls et les bouleaux centenaires qui ombragent la grande cour.

Saint Serge Radonieski, qui fonda le monastère, vers l'an 1330, s'était fait ermite dans ces lieux alors déserts ; sa renommée de sainteté attira à lui une foule de prosélytes, et bientôt s'éleva le couvent de Troïtza, dont il fut le premier archimandrite (abbé). Lorsque le kan des Tartares Mamaï envahit la Russie à la tête d'une armée, le grand-duc Dmitri Ivanowitch sollicita de saint Serge l'appui de ses conseils et de ses prières. Le saint homme lui envoya deux de ses moines pour l'exhorter à aller au-devant de

l'ennemi, lui promettant la victoire. Le grand-duc suivit ce conseil; il rencontra les hordes tartares dans la plaine de Koulikoff, non loin du Don. Une bataille terrible s'engagea, et bientôt l'ennemi, battu sur tous les points, fut en déroute complète.

La légende raconte que, le jour du combat, saint Serge, éloigné de plus de 100 milles du théâtre de la guerre, avait réuni les moines à l'église pour y implorer la protection du ciel, et que, s'étant prosterné, il se releva tout à coup, annonça aux fidèles que les chrétiens avaient triomphé, que l'ennemi fuyait de toutes parts, nomma même les victimes tombées sur le champ de bataille, et fit dire une messe pour le repos de leurs âmes.

En 1609, les Polonais tinrent le couvent bloqué pendant seize mois, sans parvenir à vaincre, par les armes, par la ruse ni par l'or, la résistance héroïque des moines et de la garnison, que commandaient le prince Dolgorouki et le boyard Golochvastoff. Après la retraite de l'ennemi, le monastère fit vendre, à Moscou, ses vases d'or et d'argent pour solder les troupes qui avaient servi à le défendre. En 1612, les Polonais s'étant emparés de Moscou, ce fut encore le monastère de Troïtza qui, le premier, s'arma pour la défense de la patrie. L'archimandrite Denis et le prieur Palitzine réunirent de tous côtés des troupes, et expédièrent des courriers à tous les boyards, en les exhortant à voler au secours de la sainte mère Moscou. A cet appel, le pays se



Tombeau mutilé de Lapoukine, dans le monastère de Troïtza. — Dessin de Moynet, d'après nature.

leva en masse, et les Polonais furent expulsés. Troïtza, assiégé de nouveau en, 1615, par le prince polonais Wladislaff, lassa l'ennemi par son invincible résistance, et la paix se conclut entre les deux peuples sous les murs mêmes du couvent.

C'est dans l'église de la Trinité qu'en 1682 Nathalie Narichkin, mère de Pierre le Grand, chercha pour son fils, âgé alors de dix ans, une protection contre la fureur des strélitz qui le poursuivaient. Éperdue, elle se réfugia au pied de l'autel, sur lequel elle plaça son fils; mais l'asile fut violé; le jeune prince, découvert par deux strélitz, allait être frappé à mort, lorsque, ému de pitié, l'un des soldats hésita. Dans le même instant des cavaliers survinrent et le sauvèrent.

Pierre Ier ne connut pas ce sentiment de commisération auquel il avait dû la vie, et se montra impitoyable, même envers sa famille. Il tint enfermée dans les cachots de Schlusselbourg, sa première femme, Eudoxie, répudiée après deux ans de mariage. Non content d'avoir arraché une renonciation au trône au fils qu'il avait eu de cette princesse, Alexis Petrovitz, dont tout le crime était de ne pas approuver assez les réformes de Pierre le Grand, il le fit juger et condamner à mort (1718); puis, la sentence rendue, il voulut se donner aux yeux du monde le mérite de la clémence, et lui fit grâce. Mais les Mémoires de l'époque l'accusent d'avoir secrètement fait ôter la vie à cet infortuné, soit à l'aide d'un breuvage empoisonné, soit en lui faisant ouvrir les quatre veines ou trancher la tête.

Alexis Pétrovitz ne périt pas seul: un grand nombre de ses partisans furent enveloppés dans l'accusation élevée contre lui. Parmi les plus illustres, on cite le boyard Abraham Lapoukine, frère de la czarine Eudoxie; Alexandre Kikin, premier commissaire de l'amirauté, ci-devant favori du czar; l'évêque de Rostow et Poustinoï, confesseur et trésorier de la czarine, qui furent roués vifs, et un cinquième, Glébof, qui fut empalé. Un échafaud très-élevé avait été construit, pour l'exécution, sur la place en face du palais; le corps de Glébof fut placé au milieu, et les têtes des quatre autres aux quatre coins. La haine de l'autocrate n'était pas encore éteinte dans ces flots de sang; il frappa au delà

même de la mort l'une de ses victimes, Lapoukine, en faisant raser le monument funèbre sous lequel il repose dans le cimetière de Troïtza.

LES LACUNES DE LA GÉOGRAPHIE.

AFRIQUE.

Suite. — Voy. p. 22, 53.

Désert. — Si l'œil pouvait embrasser d'un seul regard toute l'Afrique du Nord, il serait frappé tout d'abord d'une circonstance singulière : une zone sablonneuse, basse, de plus de 160 myriamètres de large, et embrassant toute l'Afrique depuis le Nil jusqu'à l'Océan. C'est ce qu'on appelle proprement le Sahara dans sa partie ouest, et désert de Libye plus à l'orient. Cette division est inexacte, car tout cet espace pourrait s'appeler indifféremment de l'un ou l'autre nom; cependant elle est juste en principe, car il y a de notables différences entre les deux régions.

La première est basse, arrosée de quelques fleuves, semée de beaucoup d'oasis, parcourue par des tribus arabes et berbères, et surtout par des Touareg, qui ont pour principal moyen d'existence les contributions qu'ils lèvent sur les caravanes, et le pillage de celles qui ne soldent pas le droit de passage. Ould-Biskra, qui habite le Djebel-Hoggar, paraît être le plus puissant de ces bandits réguliers : en dehors de ses habitudes rapinières, il traite avec une certaine hospitalité fastueuse les caravanes qui reviennent de Tombouctou ou de Sakatou et qui lui apportent des présents.

Un peu à l'ouest de la ligne de puits et d'oasis qui forme la route du Fezzan au Bournou se trouve la limite qui sépare les Touareg des Tibbous ou Tebous, race chétive, misérable, dégradée, plus noire que blanche, quoique ses caractères physiques la rattachent aux blancs, et que sa langue ait quelques rapports éloignés avec le berbère. Les Tibbous, qui se divisent en tribus gonda, kreida, goraân, de Traïta, de Bilma, et beaucoup d'autres, vivent dans des montagnes rocheuses et dans quelques oasis que les Arabes leur disputent. Ils sont organisés sur certains points en petits États, comme à Ouadjunga, à Tibesti; mais, en général, tous les peuples qui les environnent, même les noirs, leur sont infiniment supérieurs.

Leur territoire est d'une fertilité désolante, et, vers l'est, le désert est si absolu que l'on ne peut tracer la ligne séparative entre les Tibbous et les Arabes de Nubie. Grâce au voyageur Brown, et surtout à quelques Africains aventureux qui sont parvenus, depuis quelques années, à établir des relations commerciales entre le Ouaday et la côte de Barkah, on a sur ce pays quelques notions incomplètes, décousues, dues en grande partie à M. Fulgence Fresnel.

Il en est autrement du Sahara : malgré tous les obstacles qu'opposent son sol, son climat, ses habitants plus inhospitaliers encore que ce climat même, il est parcouru en tous sens par des caravanes auxquelles se sont quelquefois mêlés des voyageurs européens; c'est assez dire qu'il est entré dans le domaine de nos connaissances. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déjà dit de son aspect, tantôt tristement monotone, tantôt empreint d'un charme étrange et terrible; mais nous ajouterons quelques notions qui ne sont peut-être pas assez répandues.

Voici les principales routes du Sahara suivies par les caravanes :

De Mogador au Sénégal, route la plus rapprochée de la mer, on passe plusieurs beaux fleuves, l'Oued-Noun, le Dras, le Saghiet-el-Hamra (rivière rouge), la Boutana, et deux ou trois autres encore; tous ces derniers tributaires du Draa. On fait un séjour dans l'oasis d'Adrar, et on atteint le Sénégal, soit aux escales, soit à Saint-Louis. Cette route a été suivie, en 1850, par M. Panet, jeune mulâtre sénégalais, qui avait déjà accompagné M. Raffenel dans son voyage au Soudan. On doit à ce voyageur la découverte du pays d'Adrar, qui est le même que le Chingueti ou Schenqitah de quelques relations. Depuis plus de quatre cents ans, on connaissait de nom la ville de Ouadan, capitale de l'oasis, et que l'on citait comme la principale étape de la route d'Arguin au pays du sel; mais M. Panet est le premier qui nous ait donné une description détaillée de cette vaste contrée.

Du Maroc à Tombouctou, par Tafilelt : c'est la route suivie par Caillé il y a trente ans. A partir du Tafilelt, on ne rencontre plus que des puits et quelques douars arabes jusqu'à l'oasis de Telig, Tlit, Tegazza ou Traza, qui produit beaucoup de sel gemme, mais qui est loin de répondre à l'idée riante que réveille ce nom d'oasis. A Araouan, ville qui peut avoir cinq mille âmes, le pays habité reparaît jusqu'aux portes de Tombouctou; la sécurité n'en est pas plus grande. Le major Laing fut assassiné près d'Araouan.

Du Touat à Tombouctou, par Insalah : route assez fréquentée, puits éloignés les uns des autres, et une ville importante, Mabrouk. A cette voie s'en embranche une autre, qui part de Mabrouk et va vers Agadez, à travers une contrée aride, pierreuse, où l'on trouve un peu d'eau au fond de quelques vallons : une seule oasis, Asalar, où vivent côte à côte des Arabes et des Touareg.

Du Touat à Ouargla, de là à Gdames, ou directement du Touat à ce dernier point. Ces routes, tracées dans les sables, traversent quelques misérables oasis, mais jamais elles n'ont été suivies par des Européens. L'arrivée des Français à Ouargla, la pointe poussée par le capitaine Bonnemain de l'Algérie à Gdames, et récemment le voyage de l'Arabe Bou-Derba à R'at, ont ouvert sur ce réseau de larges et nouvelles perspectives à la géographie.

La suite à une autre livraison.

QUELQUES PERSONNAGES

DES COMÉDIES DE TÉRENCE.

Suite et fin. — Voy. p. 66.

Chrémès. Voisin de campagne comme on en trouve quelquefois : polis, aimables, avenants, et un peu curieux; mais avec tant de bonhomie qu'on répond à leur indiscrétion par des confidences. Il dit à Ménédème (vieillard qui s'impose toutes sortes de fatigues physiques pour se punir d'avoir eu trop de rigueur envers son fils, lequel a fui la maison paternelle) : « Bien que la connaissance entre nous soit toute récente, car elle est venue de ce que tu as acheté un champ près du mien, sans qu'il y ait eu autre chose, cependant ton mérite, ou seulement notre voisinage (c'est déjà, selon moi, presque une cause d'amitié), m'enhardit à te représenter amicalement que tu me sembles faire au-dessus de ton âge et plus que ne demande ta condition. Au nom des dieux et des hommes, que te veux-tu? Que cherches-tu? Tu as soixante ans et davantage, comme je pense; personne n'a, dans le pays, un champ meilleur ni de meilleur prix; tu possèdes beaucoup d'esclaves, et, comme si tu n'avais personne, tu remplis soigneusement toi-même leur office. Jamais je ne sors si matin, jamais je ne rentre si tard à la maison que je ne te voie à ton fonds creuser, labourer, ou porter quelque chose. Tu ne te laisses aucun moment de répit, tu ne songes pas à toi-même. Ce n'est point un plaisir, je le sais pertinemment. Mais tu me diras : « Je suis fâché de voir combien il y a » d'ouvrage ici. » Ce que tu passes de soins à faire la besogne, si tu le passais à la faire faire, t'avancerait

davantage. — *Ménédème* (Force du peuple). Chrémès, as-tu donc assez de loisir dans tes affaires pour t'occuper de celles d'autrui, de celles qui ne te touchent en rien? — *Chrémès*. Je suis homme, et je crois que rien d'humain ne m'est étranger (¹). Suppose que c'est une question, non pas un conseil. Je désire savoir si tu fais bien, afin de faire moi-même comme toi; sinon, pour t'en détourner. — *Ménédème*. Pour moi, c'est ainsi que j'en use; pour toi, comme il t'est besoin d'agir, agis. — *Chrémès*. Est-ce en user bien que de se supplicier? — *Ménédème*. C'est ainsi pour moi. — *Chrémès*. Mais pourquoi te faire ainsi du mal? Pourquoi, je te prie, t'imposer un tel châtiment? » (*Héautontimorumenos*, act. Iᵉʳ, sc. 1ʳᵉ.)

Ménédème vaincu épanche, en sanglotant, son cœur dans le sein de Chrémès. Lorsqu'on lui vient annoncer que le fils de son voisin est de retour, et, de plus, dans sa propre maison, quelle franche cordialité dans ses paroles! « Tu m'annonces un grand plaisir. Que je voudrais avoir invité Ménédème, pour l'avoir plus tôt avec nous aujourd'hui, pour lui offrir chez moi, le premier, cette joie à l'improviste! » (*Ibid.*, act. Iᵉʳ, sc. III.)

Clitiphon (Beau luisant). Jeune élégant qui fait la morale aux pères en général, et au sien en particulier, sur le vieux thème irrévérencieux de la sévérité paternelle et de leur facilité à oublier leurs jeunes ans. « Il n'est point de chose si facile, dit-il, qui ne devienne difficile quand on la fait malgré soi. » (*Ibid.*, act. IV, sc. IV.)

Gnaton (Mâchoire). Parasite et flatteur de profession, qui a fait de son ventre un dieu, et de son âme l'âme damnée de quiconque le gorge.

« Dieux immortels! comment un homme est-il supérieur à un autre homme? Quelle différence y a-t-il entre un homme intelligent et un sot? Voici à quel propos cette réflexion m'est venue à l'esprit. J'ai rencontré aujourd'hui un homme qui arrivait; un homme de mon endroit et de mon rang, un honnête homme qui, dans sa patrie, avait dévoré son patrimoine : je le vois en haillons, crasseux, malade, couvert d'ans et de lambeaux. Quel est, lui dis-je, ce costume? — C'est que, malheureux, j'ai perdu ce que j'avais. Voilà où j'en suis réduit. Amis et connaissances, tous m'ont délaissé. — Alors je l'ai considéré avec dédain. Eh quoi! lui dis-je, ô le plus lâche des hommes! es-tu dans cet état qu'il ne te reste en toi-même aucune espérance? As-tu perdu l'esprit en même temps que ton bien? Ne vois-tu pas que je suis sorti de même situation? Vois quel teint, quel embonpoint, quel état de santé! J'ai tout, sans rien avoir à moi. Je n'ai rien, et rien ne me manque. — Mais moi, je ne sais, répliqua-t-il, être ni malheureux ni ridicule; je ne sais pas recevoir de coups. — Quoi! tu crois qu'il en est ainsi pour moi? Tu te trompes du tout au tout. Les gens de mon espèce gagnaient ainsi leur vie jadis, au siècle passé. Aujourd'hui, nouveau système, et c'est moi qui ai su l'inventer. Il y a une espèce de gens qui veulent être les premiers en toute chose, et qui ne le sont pas. Ce sont ceux-là que je cherche; et je m'arrange de manière à ce qu'ils ne rient pas de moi; je commence par rire d'eux, et j'admire avec eux leur génie. Quoi qu'ils disent, j'applaudis; disent-ils le contraire, j'applaudis encore. Si l'on dit non, je dis non; si l'on dit oui, je dis oui. Je me suis commandé à moi-même d'approuver tout : c'est d'un profit bien plus fécond. — Tout en parlant de la sorte, nous arrivâmes au marché. Et aussitôt nous voyons accourir à ma rencontre tous les pâtissiers, poissonniers, bouchers, charcutiers et pêcheurs, à qui, dans la bonne et mauvaise fortune, j'avais été utile, à qui je le suis souvent. Ils me saluent, m'invitent à souper, me congratulent sur ma venue. Lui, mon malheureux famélique, admirant l'honneur qu'on me faisait et combien ma vie est facile, se mit à me supplier de lui permettre de devenir mon élève. Je lui fais suivre mes leçons, et je veux, si c'est possible, que désormais les parasites sortis de mon école, à l'exemple des disciples des philosophes, prenant le nom de leur maître, s'appellent les gnatoniciens. »

(¹) C'est le fameux vers :

Homo sum : humani nihil a me alienum puto.

On le cite d'ordinaire isolément; il est bon de voir comment il est encadré.

LES COCARDES DES DOMESTIQUES.

Certains domestiques de personnes riches portent des cocardes à leurs chapeaux. En Angleterre, on fait remonter cette mode à l'époque des guerres civiles entre le parti de la Rose blanche et celui de la Rose rouge (York et Lancastre). Depuis, elle s'est maintenue dans la domesticité des officiers de terre et de mer.

UN SAGE.

Il y a plus d'une leçon à tirer de la lecture des *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mᵐᵉ Récamier* (¹). On y voit tourbillonner autour de cette femme célèbre les personnes de son temps les plus élevées par le génie, le rang ou la fortune : aucune d'elles n'est heureuse; toutes se lamentent dans leur correspondance; l'ambition, la jalousie, les désenchantements, les regrets, les afflictions de toute sorte les torturent. Mᵐᵉ Récamier elle-même, qui reste comme à demi voilée dans ce tableau où elle entr'ouvre les lèvres à peine, est, malgré toutes les admirations et les affections extraordinaires qu'elle inspire, à peu près aussi agitée et malheureuse que les autres. Nous pouvons témoigner qu'il n'y a certainement point tant de causes de souffrances morales dans les conditions moyennes de la société. Entre les divers et nombreux amis de Mᵐᵉ Récamier, un seul passe devant les lecteurs le front serein, le cœur doux et paisible : c'est Ballanche. M. Matthieu de Montmorency, bien noble caractère, n'est pas assez insensible aux petites disgrâces humaines, et peut-être même ne sait-il pas se défendre de quelque peu d'envie. Ballanche, tout entier à la poursuite des hautes vérités qu'il rêve, les cherche avec le calme de la sagesse à travers l'atmosphère fiévreuse où le génie de Chateaubriand se débat, s'irrite et se lamente sans cesse. Ce n'est pas que Ballanche soit indifférent à rien de ce qui est digne des sympathies d'une âme généreuse; mais, personnellement, il ne désire ni puissance, ni honneurs, ni richesses; il aime le vrai, le beau, le bien, pour eux-mêmes; en échange du peu d'influence morale ou politique qu'il lui est possible d'exercer par ses écrits, il ne veut et n'attend aucun retour; il n'aspire, en véritable artiste, qu'à exprimer de son mieux ce qui émeut sa haute intelligence; tout au plus a-t-il un regard vague vers quelqu'une de ces couronnes incertaines que tient en réserve la postérité. Il ne se pare point de l'avantage que sa sagesse lui donne sur ceux qui l'entourent; il les plaint, mais avec une douce simplicité. Sa plus grande sévérité n'a point de paroles plus amères que celles-ci, par exemple : « La tristesse dont il (²) est obsédé ne m'étonne point : la chose à laquelle il avait consacré sa vie publique est accomplie; il se survit, et rien n'est plus triste que de se survivre... Votre douce compassion sera encore son meilleur asile... Vous lui ferez comprendre que les plus belles facultés, la plus éclatante renommée, ne

(¹) Deux volumes; 1859.

(²) Chateaubriand.

sont que de la poussière si elles ne reçoivent la fécondité du sentiment moral. »

LOUTHERBOURG.

Voy. p. 43.

Voici encore une des esquisses humoristiques de Loutherbourg; mais cet artiste était surtout appelé à prendre rang parmi les meilleurs paysagistes du dix-huitième siècle. C'est à lui que Diderot adressa, en 1765, cette exhortation :

« Courage, jeune homme, tu as été plus loin qu'il ne l'est permis à ton âge. Tu ne dois pas connaître l'indigence, car tu fais vite, et tes compositions sont estimées. Tu as une compagne charmante, qui doit te fixer. Ne quitte ton atelier que pour aller consulter la nature. Habite les champs avec elle. Va voir le soleil se lever et se coucher; le ciel se colorer de nuages. Promène-toi dans la prairie, autour des troupeaux. Vois les herbes brillantes des gouttes de la rosée. Vois les vapeurs se former sur le soir, s'étendre sur la plaine, et te dérober peu à peu la cime des montagnes. Quitte ton lit de grand matin. Devance le retour du soleil. Vois son disque obscurci, les limites de son orbe effacées, et toute la masse de ses rayons perdue, dissipée, étouffée dans l'immense et profond brouillard qui n'en reçoit qu'une teinte faible et rougeâtre. Déjà le volume nébuleux commence à s'affaisser sous son propre poids; il se condense vers la terre; il l'humecte, il la trempe, et le globe amolli va s'attacher à tes pieds. Tourne tes regards vers le sommet des montagnes. Les voilà qui commencent à percer l'océan vaporeux. Précipite tes pas; grimpe vite sur quelque colline élevée, et de là contemple la surface de cet océan qui ondule mollement au-dessus de la terre, et découvre, à mesure qu'il s'abaisse, le haut des clochers, la cime des arbres, les faîtes des maisons, les bourgs, les villages, les forêts entières, toute la scène de la nature éclairée de la lumière de l'astre du jour. Prends le pinceau que tu viens de tremper dans la lumière, dans les eaux,



Les Amateurs à l'Académie. — Dessin de Foulquier, d'après Loutherbourg.

dans les nuages; les phénomènes divers dont ta tête est remplie ne demandent qu'à s'en échapper et à s'attacher à la toile. Tandis que tu t'occupes, pendant les heures brûlantes du jour, à peindre la fraîcheur des heures du matin, le ciel te prépare de nouveaux phénomènes. La lumière s'affaiblit; les nuages s'émeuvent, se séparent, s'assemblent, et l'orage s'apprête. Va voir l'orage se former, éclater et finir, et que, dans deux ans d'ici, je retrouve au Salon les arbres qu'il aura brisés, les torrents qu'il aura grossis, tout le spectacle de son ravage; et que mon ami et moi, l'un contre l'autre appuyés, les yeux attachés sur ton ouvrage, nous en soyons encore effrayés. »

LE PAUVRE PETIT.



Salon de 1859; Peinture. — Le Frileux, par M. C.-F. Marchal. — Dessin de Morin.

Pauvre petit! fils unique et chéri, bonheur et souci de ta mère! rien n'est assez doux, assez chaud, assez beau, assez cher pour toi, objet d'un amour idolâtre!... Pauvre petit!

Parents, amis, tous, depuis ta naissance, à tes genoux, ont épié tes besoins, tes désirs, tes caprices; n'étaient-ils pas récompensés par chacun de tes regards parlants, de tes bégayements ingénus, de tes naïfs sourires, de tes mouvements empreints par la nature de tant de séduisantes grâces?... Pauvre petit!

Si quelque voix prudente s'élève, si le père averti s'inquiète un moment, ébranlé dans l'adoration de cet autre lui-même, il se consulte avec la mère, il contemple son fils endormi dans sa gracieuse quiétude, et s'écrie avec elle : Ah! il aura assez d'occasions de souffrir! qu'au moins nous rendions son enfance heureuse!... Pauvre petit!

— Mais, s'écriera quelque amie grondeuse, si vous ne l'habituez jamais à supporter, à braver aucune de ces épreuves légères qui sont la loi du riche aussi bien que du pauvre, si vous ne l'accoutumez graduellement à aucune

des rudesses (inévitables un jour ou l'autre) de la température, de la fatigue, à aucune privation du luxe, que deviendra-t-il? Il sera trop susceptible, trop délicat; aux moindres révolutions de l'atmosphère, il sera exposé à quelque atteinte subite et peut-être mortelle...

— Trêve aux prédictions sinistres! se récrie la mère; voulez-vous que pour l'élever, comme on dit, « à l'anglaise », nous le privions des soins prudents que nous enseigne la nature elle-même? Ne sait-on pas combien ces engouements pour des modes étrangères ou pour des théories de philosophes qui n'avaient pas d'enfants, font chaque jour de victimes? Eh! l'oiseau même, pour garnir son nid, arrache de son sein les plus douces de ses plumes. Il fait, pour ses oisillons, plus que nous ne faisons pour notre fils; son berceau est bien loin d'être ouaté comme le leur!... Pauvre petit!

L'amie persiste. Elle ne conseille aucune exagération. Il ne faut rien d'extrême; c'est la mollesse qui énerve et efféminе jusqu'au ridicule qu'il s'agit seulement d'éviter.

— Paix, donneur d'avis inutiles!

— Mais songez que ce que vous lui épargnez maintenant, il le lui faudra subir plus tard...

— Eh! sait-on seulement s'il vivra? répond la mère d'une voix émue; il en est tant qui meurent jeunes! S'il le fallait perdre un jour, qu'au moins jamais nous n'ayons le remords d'avoir pu lui épargner une larme, une souffrance, et de ne l'avoir pas fait... Pauvre, pauvre petit!

Oh! oui, malheureux enfant, de peur qu'il ne meure, condamné à ne point vivre; pour qui tout est prévu, qui, de toutes parts, est étayé, qui ne fera l'essai ni de sa force physique ni de sa force morale, et qui s'étiole au milieu des joujoux et du luxe! Mais ce puissant appel à la vie et au mouvement dont la bonne nature a doué l'enfance va combattre pour lui : il veut bouger, il veut sortir; et au détour de l'allée du parc une leçon attend ce benjamin du logis, ce bien-aimé qui ne doit pas souffrir. L'air glacé torture ses membres délicats, l'onglée lui arrache des gémissements. Ce n'est pas pour lui que le soleil brille, que la neige resplendit, que le givre étincelle, c'est pour le fils du fermier, un petit mal vêtu. Ce qui n'est à l'enfant du riche qu'une souffrance fait bondir celui-ci de joie. Il respire à pleins poumons cet air vivifiant qui enfonce des aiguilles dans le visage efféminé du fils de son maître. La neige, qui engourdit les petits pieds enveloppés de bas et de chaussons de cachemire, qui glace les jambes serrées de guêtres bien closes, lui fournit à lui, demi-nu, son tapis et ses jouets. Des milliers de diamants, de pierres précieuses se suspendent aux branches pour le plaisir de ses yeux. Il a lutté dès sa naissance; non, ce n'est pas lui qui est le pauvre petit!

Crois-moi, ne dérobe pas ton fils à la règle commune; il te vaudrait presque mieux le pleurer mort que d'avoir à le pleurer vivant; qu'à tout âge il tienne son rang d'homme, qui ne s'élève tant au-dessus de la brute que parce qu'il peut souffrir, lutter et endurer! C'est là sa gloire et son devoir; que ton fils fasse de bonne heure son apprentissage! Combattre ou supporter; la force ou la patience; qu'il ait la fierté de la résistance, ou la douceur de la soumission! Plus fort que le mal physique, plus fort que le mal moral, qu'il sache de bonne heure que vivre c'est lutter! Ah! n'en fais plus, n'en fais jamais un « pauvre petit! »

DE QUELQUES PROGRÈS A FAIRE

DANS LES SCIENCES, L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE.

Suite. — Voy. p. 5.

Physique; Théorie de la chaleur; Électricité. — On a de grands progrès à réaliser dans la théorie de la chaleur. L'étude dont elle a été l'objet est bien moins avancée que celle de la lumière qu'on a depuis longtemps soumise à des calculs rigoureux confirmés par les observations les plus délicates. Et cependant il nous serait bien utile de connaître à fond cet agent de premier ordre pour la plupart des industries.

Les belles recherches de MM. Joule, Clusius, Regnault, etc., permettent d'espérer qu'on pourra bientôt fonder une théorie féconde et complétement satisfaisante sur ce fait remarquable : « Que le travail d'une machine quelconque peut être transformé en chaleur; et, réciproquement, qu'une certaine quantité de chaleur peut se changer en une quantité équivalente de travail. »

La quantité de chaleur nécessaire pour élever la température d'un kilogramme d'eau d'un degré centigrade correspond à un travail de plus de 5 chevaux-vapeur. Ce travail représente un poids de 430 kilogrammes élevé à une hauteur d'un mètre en une seconde.

A ce point de vue, nos machines à vapeur, qui nous semblent si parfaites, ne paraîtront à nos neveux que de grossiers instruments, car nous n'utilisons qu'une bien faible partie du combustible pour produire du travail utile. La théorie nouvelle indique un rendement vingt fois plus considérable que le rendement actuel des meilleures machines.

S'il y a beaucoup à faire dans l'étude de la chaleur, il n'y a pas moins à découvrir dans les domaines de l'électricité. Un prix de 50 000 francs doit être décerné par l'Académie des sciences à l'auteur d'une découverte importante sur la pile électrique ou ses applications.

La découverte la plus désirable dans ce genre serait celle d'un système de pile véritablement économique, pouvant donner des courants électriques à bas prix. Nous verrions alors les rues éclairées par la lumière électrique; les machines électro-magnétiques pourraient être employées comme moteurs dans une foule d'industries, etc. Mais, dans l'état actuel de la science, on ne peut dire si nous sommes près ou loin d'une telle découverte.

L'éclairage à la lumière électrique est actuellement beaucoup trop coûteux. Il ne revient pas à moins de 5 francs par heure à Paris; on ne l'emploie que pour éclairer d'importants travaux qui doivent être terminés dans un très-court délai (pont Notre-Dame, hôtel du Louvre, palais de l'Industrie, etc.), ou pour les grands effets de lumière dans les théâtres (*le Prophète, le Corsaire*, etc.).

Chimie; Production artificielle des substances. — En chimie, les faits nouveaux se multiplient d'une manière surprenante.

Il ne s'écoule pas une année sans que les chimistes trouvent le moyen de reproduire artificiellement quelqu'une des substances que l'on trouve dans la nature. Un illustre chimiste allemand, M. Liebig, a réussi tout récemment à reproduire l'acide tartrique qu'on n'avait pu retirer jusqu'alors que des végétaux où il existe naturellement, du raisin, par exemple.

Parmi ces reproductions de composés naturels, on voudrait surtout réaliser celle de la quinine, de la morphine et autres corps employés en médecine. La production artificielle de la matière colorante de la garance est aussi une question de haute importance, qui a été en quelque sorte résolue au point de vue scientifique par le chimiste Laurent; mais tout reste à faire sous le rapport industriel.

Pour la solution de ce dernier problème, la Société industrielle de Mulhouse a proposé un prix consistant en une médaille d'or.

Quand nous parlons de la reproduction de corps naturels, il doit être bien entendu qu'il ne s'agit que de corps composés; ce qui rentre tout à fait dans le domaine de la

chimie, qui peut actuellement créer, non pas des centaines, mais des centaines de mille corps composés qu'on ne trouve pas dans la nature, et dont quelques-uns ont reçu d'importantes applications.

Quant aux corps simples, c'est-à-dire aux corps que nous n'avons pu jusqu'à présent séparer en plusieurs autres, tels que le fer, l'or, le soufre, le charbon, il est bien probable que les chimistes n'arriveront pas, à l'aide des moyens actuellement connus, à les décomposer et à les reproduire. On serait donc mal inspiré de traiter les corps simples en vue de les décomposer, car on ne ferait que tourner dans un cercle déjà parcouru bien souvent. Cette recherche ne serait pas absurde comme celle du mouvement perpétuel; mais les chimistes savent qu'ils peuvent faire un meilleur emploi de leur temps en attendant qu'ils soient pourvus de moyens de décomposition plus énergiques que ceux que nous possédons.

Sciences naturelles; Acclimatation des animaux et des végétaux. — Dans les sciences naturelles, les progrès sont aussi très-rapides. Des efforts persévérants sont tentés en vue d'acclimater des plantes ou des animaux utiles. Il ne faut pas croire qu'il n'y ait plus rien à faire dans cette voie; on peut, en effet, juger de l'avenir par le passé et le présent.

Supposons que sur cent essais d'acclimatation un seul réussisse; si le succès porte sur une plante alimentaire comme la pomme de terre, ou un arbre utile comme l'acacia, ou un insecte aussi important que le ver à soie, ne doit-on pas oublier bien vite les quatre-vingt-dix-neuf insuccès?

Presque toutes les grandes opérations de culture ont pour bases des acclimatations plus ou moins anciennes. C'est ainsi que la pomme de terre couvre toute l'Europe depuis un siècle, que les plantations des cotonniers asiatiques ont envahi tout le sud des États-Unis, et que les cannes à sucre de l'Inde et les caféiers de l'Arabie prospèrent dans les Antilles. Ajoutons encore que les céréales cultivées en Amérique sont toutes originaires d'Europe.

Si nous rappelons des faits si connus, c'est qu'on les oublie fort souvent, surtout dans les campagnes. Un cultivateur, fort habile du reste, nous disait dernièrement : « Ne me parlez pas de vos plantes nouvelles; elles ne valent pas les anciennes. Pourquoi faire venir l'igname de la Chine? N'avons-nous pas la pomme de terre, sans aller chercher si loin? — C'est raisonner d'une étrange manière; c'est justement ce qu'a dit votre bisaïeul quand on lui a proposé de cultiver la pomme de terre, nouvellement arrivée d'Amérique. »

Outre la Société d'acclimatation, les autres sociétés savantes favorisent de tout leur pouvoir les importations de végétaux ou d'animaux. C'est ainsi que la Société industrielle de Mulhouse a proposé une médaille d'or pour l'éleveur qui récoltera (dans le Haut-Rhin) 100 kilogrammes au moins de cocons de ver à soie du ricin (*Bombyx cynthia*).

Dans le règne animal, les plus importants essais d'acclimatation portent sur les espèces suivantes, qui donnent, à divers titres, de belles espérances :

Quadrupèdes : — Hémiones (1), yacks (bœufs chinois à queue de cheval) (2), lamas (3), chèvres d'Égypte.

Insectes : — Vers à soie du ricin (*Bombyx cynthia*), du chêne, du vernis du Japon (4). On désigne sous ce nom un arbre (*Aylanthus glandulosa*) depuis longtemps acclimaté sous le climat de Paris.

Dans le règne végétal, la culture de l'igname (5), du sorgho sucré, se propage sur une grande échelle, de sorte qu'on pourra bientôt porter un jugement motivé sur l'avenir réservé à ces nouvelles acquisitions de notre agriculture.

Sciences médicales. — Dans les sciences médicales, nous trouvons plusieurs grandes questions depuis longtemps à l'ordre du jour. Certaines maladies des plus graves, le choléra, la fièvre typhoïde, le tétanos, l'hydrophobie, etc., se montrent le plus souvent rebelles à tous les remèdes connus. Il s'agit de trouver pour chacune de ces maladies un traitement qui réussisse dans la grande majorité des cas; par exemple, qui soit aussi efficace que la vaccine contre la petite vérole, le sulfate de quinine contre les fièvres, etc.

Pour le choléra spécialement, un homme généreux et bien inspiré par l'amour de la science et de l'humanité, M. Bréant, a légué par testament, à l'Académie des sciences, une somme de 100 000 francs destinée à l'auteur de la découverte d'un traitement efficace. L'intérêt de cette somme doit être dépensé en encouragements pour les travaux qui auront fait faire quelques progrès à la médication actuelle du choléra.

D'autres fondations de l'Académie des sciences, entre autres celles de M. de Monthyon, sont destinées à récompenser les auteurs de découvertes importantes pour le progrès des sciences. M. de Trémont a donné, par testament, une somme annuelle de 1 100 francs destinée à aider dans ses travaux tout savant, ingénieur, artiste ou mécanicien, auquel une assistance sera nécessaire « pour atteindre un but utile et glorieux pour la France. » Ce prix, déjà décerné pour cinq ans, ne sera disponible qu'en 1861.

On voit que si l'Académie repousse obstinément toute communication relative à la quadrature du cercle, au mouvement perpétuel, etc., elle accueille, au contraire, avec empressement les découvertes utiles.

La suite à une autre livraison.

(1) Voy. t. III, 1835, p. 223 et 264.
(2) Voy. t. XXII, 1854, p. 329.
(3) Voy. t. XVI, 1848, p. 305; et t. XVIII, 1850, p. 45.
(4) Voy. t. XXIV, 1856, p. 317 et 407.
(5) Voy. t. XXIV, 1856, p. 309.

COMMENT ON ATTEINT LA PERFECTION.

J'ai demandé un jour à Poussin par quelle voie il était arrivé à ce haut point de perfection qui lui donnait un rang si considérable entre les plus grands peintres d'Italie, il me répondit : « Je n'ai rien négligé. »

VIGNEUL-MARVILLE.

CONDORS ATTAQUANT UNE GÉNISSE.

Nous avons déjà plus d'une fois entretenu nos lecteurs du condor, ce vautour géant, dont les habitudes ont été l'objet de mille descriptions, mais auquel on conteste parfois le courage. Dans ses ascensions solitaires au sein des Andes, M. Claude Gay l'a surpris attaquant sa proie, et le dessin fidèle que nous reproduisons aujourd'hui d'après son album est déjà une réfutation de passages nombreux qui, dans certains Voyages, font du condor un être presque inoffensif. Ce dominateur de la Cordillère préfère, il est vrai, les proies faciles; mais la faim le rend parfois très-redoutable, même pour les grands animaux, et les pasteurs de la montagne sont contraints de faire bonne garde. En pareille occasion, les gens qui ont vu sont bien ceux dont le témoignage doit être invoqué, et, sous ce rapport, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici celui de M. Stewenson. Ce voyageur consciencieux offre la confirmation la plus complète qu'on puisse donner au lecteur des habitudes du condor, lorsqu'il s'élance contre un paisible troupeau de vaches.

« On distingue dans les Andes trois espèces de condors; la plus redoutable est désignée sous le nom de *moro-moro*. Cet oiseau gigantesque renouvelle à chaque instant la surprise du voyageur; car s'il apparaît tout à coup dans la

plaine en développant son envergure immense, on voit un vacillement presque imperceptible de ses ailes le porter en quelques instants par delà les nuages, et bientôt il se détache sur l'azur du ciel comme l'hirondelle nous apparaît à une distance moyenne. En observant cette faculté prodigieuse de locomotion à travers les régions si diverses de l'atmosphère, un homme célèbre du Pérou a voulu se rendre compte des causes de ce phénomène. Le docteur Unanue dit qu'en disséquant un de ces oiseaux, il ne trouva point de vaisseau de communication des poumons à la substance spongieuse



Condors attaquant une génisse. — Dessin de Freeman, d'après M. C. Gay.

de la clavicule, et il affirme aussi qu'il n'existe point de communication entre l'estomac et la trachée; que le creux supérieur du corps est bordé d'une plèvre délicate et transparente, divisée en plusieurs petites cellules; que les poumons descendent jusqu'à la cavité la plus inférieure du corps, et que la partie postérieure adhère à l'épine dorsale et aux côtes; qu'elles sont percées au point de réunion, trouée qui établit une communication avec le corps spongieux qui est dans l'intérieur. Le tissu des poumons est très-poreux, et quand on l'enfle en soufflant à travers la trachée, il s'en échappe une quantité d'air qui remplit les grandes et petites ouvertures aussi bien que celles du sternum et des côtes. Il paraîtrait, d'après cette construction, que l'oiseau a le pouvoir de former un vide dans une portion considérable de son corps pour en rendre l'ensemble plus léger, et lui donner ainsi la faculté de s'élever à la hauteur prodigieuse de 6,172 mètres, où l'atmospère est d'une densité beaucoup moindre qu'à la surface de la terre. »

Tout le monde sait de quelle valeur est ici le témoignage d'un savant dont les ouvrages, peu connus en Europe, sont cependant d'une si grande autorité dans le pays où ils ont été écrits. Non-seulement le docteur Unanue a fait les observations les plus utiles sur l'histoire naturelle dans les Andes ([1]), mais aucune des variétés atmosphériques des espaces que traverse le condor dans son vol immense n'a échappé à ses études.

« Les condors, poursuit Stewenson, se nourrissent de carcasses d'animaux qu'ils tuent eux-mêmes. La conservation des agneaux et des chèvres exige toute la surveillance du berger et des chiens, et les veaux deviennent fréquemment la proie des condors, qui dirigent en général leur première attaque à la tête, et arrachent les yeux. J'ai vu un jour plusieurs condors attaquer une vache tombée dans une fondrière, d'où elle ne pouvait sortir. La première attaque de ces animaux fut dirigée vers le ventre, par où ils tirèrent les intestins, et tuèrent ainsi l'animal sans s'inquiéter du bruit que nous faisions, comme s'ils savaient qu'il n'était pas en notre pouvoir de le retirer du bourbier. » ([2])

Il est si bien avéré aujourd'hui que les condors s'attaquent à des êtres vivants d'une dimension considérable,

([1]) *Observaciones sobre el clima del Peru*, Madrid, 1815; seconde édition (la première, publiée au Pérou et devenue rarissime, est de l'année 1806).

([2]) *Relation historique et descriptive d'un séjour de vingt ans dans l'Amérique du Sud*, 3 vol. in-8.

qu'il semble pour ainsi dire superflu d'accumuler les preuves de leur audacieuse voracité. Les cas, assez rares, dans lesquels il leur est arrivé de fondre sur l'homme n'avaient pas échappé à l'observation des anciens Péruviens, et l'on rencontre, dans les monuments céramiques de ces peuples, plusieurs vases figurés où le condor est représenté faisant sa proie d'un enfant qui se débat, non sous l'étreinte de ses griffes puissantes (les serres de cet oiseau sont comparativement sans force), mais sous la pression terrible de son bec formidable (1).

A tous ces faits nous joindrons le témoignage d'un observateur bien récent. Lorsque M. de Castelnau sortit de Potosi, il fut suivi, dans sa marche à travers les Andes, par plusieurs condors, et il ne dissimule pas l'inquiétude que de tels compagnons peuvent donner au voyageur, surtout s'il se sent abattu par la lassitude. « Ces oiseaux rapaces s'élevaient d'un vol pesant, planaient au-dessus de nos têtes en éclipsant le soleil et en projetant sur nous des ombres énormes; puis ils allaient à peu de distance se percher sur une crête pour regarder passer notre caravane. Alors, tenant leur tête dénudée presque entièrement cachée dans leur manteau de plume, ils nous suivaient d'un regard perçant, pour reprendre bientôt un nouvel essor; recommençant vingt fois la même manœuvre, dans l'espoir sans doute que, vaincu par la fatigue et la rigueur du climat, l'un d'entre nous, ou du moins l'une de nos montures, succombant en ces lieux, deviendrait un proie facile, sur laquelle pourrait s'abattre leur bande aussi lâche que gloutonne. On a vu des voyageurs, affaiblis par la fatigue et la souffrance, tomber à terre et être aussitôt attaqués, harcelés et déchirés par ces oiseaux féroces, qui, tout en arrachant des lambeaux de chair à leurs victimes, leur fracassent les membres à coups d'ailes. » (1)

UNE VENTA EN CATALOGNE.

Que n'a-t-on pas dit sur les méchantes auberges de l'Espagne, et que ne peut-on en dire encore? Cervantes n'est-il pas pour beaucoup dans ce déluge de plaisanteries?



Porte d'auberge ou *venta*, en Catalogne. — Dessin de Rouargue.

Certes, les voyageurs modernes n'ont pas contribué à réhabiliter les hôtelleries de la Péninsule. Une remarque à faire, cependant, c'est qu'à toutes les époques l'industrieuse Catalogne échappe le mieux aux récriminations des touristes

(1) On affirme que lorsque ce vautour veut porter dans son aire une proie vivante, il la saisit de son bec et, par un mouvement rapide, la jette sur son dos où il la maintient ainsi en volant.

(1) *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud*, exécutée par ordre du gouvernement français, sous la direction de Francis de Castelnau; Paris, P. Bertrand, t. III, p. 351.

qu'on a mal logés, et qu'en revanche on a écorchés en leur demandant uniquement quelque dédommagement, *por el ruido*, « pour le bruit qu'ils ont fait ».

On confond trop souvent, sous la vague dénomination d'auberge, en Espagne et en Catalogne, les lieux où le voyageur peut trouver un repos en général fort problématique. La dénomination de *posada* répond assez bien au mot hôtel; on ne rencontre les posadas que dans les villes et dans les gros villages. Ailleurs, on peut se loger encore dans les *fondas* et les *mesones*. La *venta* est une hôtellerie isolée, éloignée, en général, de toute ville ou de tout village. Un voyageur allemand, dont les descriptions jouissent d'un certain crédit, affirme que ces gîtes, fondés originairement par de pieuses institutions, peuvent être comparés, sous certains rapports, aux caravansérails de l'Orient ; ils ont certainement leur attribution charitable; il s'en faut bien qu'ils aient leur magnificence. « Cet intérieur, dit Huber (et il parle d'une venta qui, selon lui, rappelle toutes les autres), ne se compose guère que d'un seul appartement, un vaste hangar, dont le toit repose à nu sur trois piliers carrés en pierre. Le jour n'y pénètre que par quelques lucarnes ou étroites fenêtres taillées dans le mur, à peu près comme des meurtrières, et cela d'une manière si économique qu'en plein midi l'œil a besoin de s'habituer à ce demi-sombre avant de pouvoir distinguer tant soit peu les objets. Hommes, bêtes et gens y trouvent également place, et plus d'une fois la spacieuse enceinte a contenu près de cent voyageurs, et le double ou le triple de mulets et de chevaux. Ceux-ci sont attachés des deux côtés du mur : on les entend plutôt qu'on ne les voit, car la disposition des fenêtres ne permet à la lumière de pénétrer qu'au milieu de l'enceinte, et les côtés restent continuellement dans les plus épaisses ténèbres. Tout près de la porte d'entrée sont rangés différents chariots du pays (*galeras*), et, çà et là, autour des piliers, les ballots et caisses des différentes caravanes. A l'extrémité opposée brûle sans cesse, au milieu d'un petit espace pavé, le feu de l'hospitalité. La fumée s'échappe soit par les lucarnes, soit par les jours de la toiture, car de cheminée il n'en est pas question. »

On doit croire aisément que, durant les splendides étés de la Péninsule, les hôtes passagers de ces hangars remplis de fumée ne se plaisent guère à y faire un bien long séjour. Le seuil des ventas est presque toujours animé par des groupes composés de voyageurs qui se délassent, et de mélomanes ambulants qui vivent de guitare et de chansons; c'est là qu'on entend encore maintes *seguidillas* et les joyeuses *xacaras* d'Arcangel Puix ou de Felipe Vergon, les poëtes jadis renommés de Ripoll. C'est là que le génie guerrier des Espagnols s'émeut en écoutant les antiques romances de Bernard del Carpio, ou bien ces traditions populaires dans lesquelles on célèbre les adverses fortunes du brave Escaraman, et les glorieux souvenirs de Jayme el conquistador.

Il est à désirer, sans doute, que les chemins de fer, dont le réseau couvrira dans quelques années toute l'Espagne, fassent lever de terre des hôtels plus confortables pour les voyageurs; mais que ce soit, s'il est possible, sans mettre en fuite ces danses et ces vieux souvenirs qui ont un caractère si original et parfois si poétique!

LES TOMBEAUX DES PAPES.

Des deux cent soixante-quatre papes que compte le catalogue de Guillaume de Burry, complété par Noaës et par Artaud, on ne trouve guère à Rome que soixante tombeaux, vingt à peine dans d'autres villes d'Italie : à Pérouse, Viterbe, Florence et Naples, à Arezzo, Pise, Vérone et Salerne, à Ferrare et Bologne, à Reccanati, à Aquila, et enfin dans le couvent du Mont-Cassin. Les papes d'Avignon ont leurs tombeaux en France; et dans toute l'Allemagne, la seule ville de Bamberg possède cette curiosité historique, un tombeau de pape (celui de Clément II, mort en l'an 1047). A Rome même, où la plupart des papes eurent leur sépulture, et où, à Saint-Pierre seulement, plus de cent cinquante papes, dit-on, sont ensevelis, un nombre considérable de tombeaux fut détruit par suite des réédifications des églises de Saint-Pierre et de Saint-Jean de Latran en particulier; si bien que rien n'est arrivé jusqu'à nous des plus anciens monuments, si ce n'est quelques inscriptions qu'on retrouve dans les livres. Ce n'est qu'à partir du quatorzième siècle, c'est-à-dire de l'époque où les papes revinrent de la *captivité d'Avignon*, que les monuments commencent à se montrer à nous dans une suite presque non interrompue. (1)

LE PROFESSEUR PROTAGORAS.

Tel était le désir d'acquérir la vertu chez les Athéniens, que la profession de ceux qui étaient considérés comme capables de l'enseigner était de toutes la plus lucrative. Ainsi le sophiste Protagoras, mort à l'âge de soixante-dix ans, après avoir enseigné la sagesse pendant près de quarante, s'était fait, avec le prix de ses leçons, une très-grande fortune. « Protagoras, dit Socrate, dans le dialogue de *Menon* ou *la Vertu*, a amassé plus d'argent avec son savoir que Phidias et dix autres statuaires avec lui. »

LES FRONTIÈRES DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 55.

IV. — SUITE DE LA FRONTIÈRE DE L'EST.

Frontière du Jura. — Entre le Rhin et le Rhône, c'est-à-dire entre Bâle et Genève, la limite de la France, partout adjacente à la Suisse, peut être divisée en quatre parties. 1° D'abord elle est tracée par une ligne vague entre le Rhin et le Doubs; cette ligne se dirige à l'ouest entre l'Ill et la Birse, entre la Largue et le Hale, passe au sud de Delle, laisse à la Suisse Porentruy, puis elle atteint le Doubs à Brémoncourt, à l'ouest de Sainte-Ursanne. 2° La limite coupe deux fois le Doubs dans le coude de Sainte-Ursanne, et suit cette rivière jusqu'aux Brenets, village situé au sud du saut du Doubs, près de Locle. 3° Aux Brenets, la limite quitte le Doubs et suit les crêtes du Jura central jusqu'à la Chapelle-des-Bois, coupe l'Orbe, en laisse la source à la France, ainsi que le lac et le plateau des Rousses. 4° Enfin la limite, de nouveau tracée par une ligne arbitraire, se dirige entre les Rousses et Saint-Cergues, entre Gex et Copet, suit quelque temps le Versoix, coupe le London au sud de Saint-Genis, et atteint le Rhône un peu à l'ouest du confluent du London.

Avant 1792, la France était protégée, depuis le Rhin jusqu'au Rhône, par la neutralité de la Suisse, qui couvrait, comme on l'a déjà dit, le sud de l'Alsace, la route d'Huningue à Béfort, et en même temps toute la frontière du Jura. On ne saurait douter que si la France a résisté à l'invasion de 1793 et de 1794, elle le doit en partie à ce qu'on ne l'a pas attaquée de ce côté quand elle l'était par tous les autres. L'ancienne monarchie avait aussi le droit d'occuper militairement le pays de Porentruy, qui appartenait à l'évêque de Bâle, et de fermer les passages par lesquels l'ennemi pouvait pénétrer sur le territoire français à travers l'extrémité du Jura septentrional. En 1814, on a

(1) Gronovius.

perdu Porentruy, qu'on avait réuni à la France en 1793, mais sans reprendre l'ancien droit d'y mettre garnison.

Telle qu'elle est, la frontière du Jura est assez bonne; elle présente des obstacles sérieux, des défilés difficiles, des montagnes boisées, des cours d'eau, des routes que l'on peut rendre facilement impraticables, parce que le sol de ces montagnes est composé de roches tendres. Elle est défendue par la grande place d'armes de Besançon, et en avant par Montbéliard et Blamont, sur les routes de Porentruy à Besançon; — par le château de Joux, sur la route de Neuchâtel à Besançon; — par la place des Rousses, sur la route de Genève à Besançon.

Si le massif du Jura peut être tourné au nord par Bâle et au sud par Genève, Béfort et Lyon rendent assez difficiles de pareils événements. En arrière du Jura et de Besançon vient la ligne de la Saône, susceptible d'une bonne défense; la Saône était l'ancienne frontière avant l'acquisition de la Franche-Comté (1678). La seule place forte qui existe encore sur la Saône est Auxonne, sur la route de Besançon à Paris par Dijon.

Trois routes et un chemin de fer relient la frontière du Jura à Paris. Les routes sont celles de :

20° Paris à Besançon par Langres, suivant la route numéro 18 jusqu'à Langres, et de là à Besançon par Gray.

21° Paris à Besançon par Dijon, suivant la route numéro 18 jusqu'à Troyes, et de là à Besançon par Châtillon-sur-Seine, Dijon, *Auxonne* et Dôle.

22° Paris à Gex par Melun, Auxerre, Châlon, Lons-le-Saunier, *les Rousses*, Gex, se prolongeant sur Genève.

Le chemin de fer est celui de Paris à Lyon par Dijon, par l'embranchement de Dijon à Besançon.

Besançon est lié à Strasbourg par une route qui passe par *Montbéliard, Béfort,* Colmar et *Schelestadt*. Il est réuni à Lyon par deux routes. La première suit la Saône et passe par Mâcon, Châlon et Dôle; la seconde passe par Bourg, Lons-le-Saunier et Poligny.

La Franche-Comté, qui forme cette frontière, a été acquise par Louis XIV à la paix de Nimègue, en 1678.

La principauté de Montbéliard n'a été réunie qu'en 1793, et cédée par le Wurtemberg par le traité du 7 août 1796.

Frontière des Alpes. — La limite de la France, dans la troisième section de la frontière de l'Est, est tracée par le Rhône depuis le confluent du London jusqu'au confluent du Guier, puis par le Guier jusqu'à la source du Guier vif; après, elle suit le faîte élevé qui sépare le Guier de l'Isère, tourne à l'est, coupe l'Isère au nord du fort Barraux, suit la crête des montagnes qui séparent l'Arc de l'Isère et de la Romanche, atteint enfin la crête des Alpes au mont Tabor, et suit la grande chaîne jusqu'à la source de la Stura. De là, la limite est indiquée par un contre-fort des Alpes qui sépare le Var du Verdon; elle le quitte à la hauteur d'Aurant-sur-Coulomp, pour aller couper le Var entre Sausses et Dalys, et donner Entrevaux à la France. La ligne de démarcation rejoint le Var entre Entrevaux et Puget-Thénier, court au sud-est, et atteint l'Esteron entre Aiglon et la Roque; après, elle suit l'Esteron jusqu'à son confluent dans le Var, et le Var jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée. Dans toute cette étendue, la France est adjacente au royaume de Piémont.

La section des Alpes est une des meilleures frontières de la France, surtout depuis que Lyon est devenu une grande place forte fermant le débouché de Genève. Ainsi, Béfort et Lyon ont été élevés pour résister à une attaque venant de Suisse, par Bâle et par Genève, dans le cas où la neutralité de la Suisse serait encore violée. Le Rhône, dans sa partie qui sépare la France de la Savoie, a un cours tourmenté et coule dans un lit montueux : aussi sa vallée n'offre-t-elle aucune route; deux places défendent son cours : Fort-l'Écluse, sur la route de Genève à Lyon; Pierre-Châtel, sur la route de Chambéry à Belley. Entre le Rhône et l'Isère, d'épaisses montagnes traversées par la route des Échelles (Chambéry à Lyon) s'opposent à toute grande opération. La vallée de l'Isère est fermée par Fort-Barraux et Grenoble. Entre l'Isère et la Durance, le massif des Alpes de la Maurienne et des Alpes Cottiennes donne de nouveau toute sécurité à la frontière; mais, aux sources de la Durance, le col du mont Genèvre ouvre la vallée de cette rivière : aussi y a-t-on construit Briançon, point central de la défense des Alpes, Mont-Dauphin, Embrun et Sisteron. Les vallées des affluents de gauche de la Durance, le Guil, l'Ubaye, par lesquelles ont pourrait tourner Briançon, sont défendues : le Guil, par Queyras; l'Ubaye, par Gleisolles, nouvelle place élevée pour fermer le col de l'Argentière, par fort Saint-Vincent et par Seyne. La vallée du Verdon est défendue par Colmars. Sur le Var, Entrevaux ferme une route venant de Nice. La ligne du Var, appuyée en arrière par Antibes, peut permettre une bonne défense. Enfin, en arrière des Alpes est le Rhône, dont le principal passage, Lyon, est, comme on l'a dit, une grande place d'armes.

Ce qui fait le principal mérite de la frontière des Alpes, c'est que le Rhône supérieur, l'Isère, la Durance et le Var, sont séparés par de hautes chaînes de montagnes, larges et difficiles, qui empêchent les opérations dans l'une de ces vallées de s'appuyer sur les opérations exécutées dans les autres : aussi les invasions qui ont été tentées sur la frontière des Alpes ont-elles toujours eu peu de résultat. En 1692, le duc de Savoie envahit la vallée de la Durance, s'avança jusqu'à Gap, mais fut repoussé par Catinat. En 1709, il fut encore obligé de battre en retraite devant le maréchal de Berwick, qui, de Briançon, déjoua toutes ses tentatives. Du côté du Var, cinq invasions ont été essayées, et toutes ont été infructueuses. Ces attaques sont celles du connétable de Bourbon et de Charles-Quint, pendant le règne de François Ier; celle du prince Eugène, en 1707, qui échoua devant Toulon, habilement défendu par le maréchal de Tessé; celle des Impériaux, en 1746, qui vinrent assiéger Antibes, et furent repoussés par le maréchal de Belle-Isle; enfin l'attaque de Mélas, en 1800, qui fut arrêté sur le Var par la vigoureuse résistance de Suchet. Aussi, en 1814, la coalition, laissant les Alpes et le Var, se porta directement de Genève sur Lyon, mal défendu par le maréchal Augereau, pour faire tomber, en prenant Lyon, les Alpes, le Var, et les places de la Durance et de l'Isère.

La frontière des Alpes est reliée à Paris par deux routes et par deux chemins de fer. Les deux chemins de fer sont ceux de Paris à Lyon par Dijon, et de Paris à Lyon par le Bourbonnais. De Lyon, la route de fer se prolonge sur Genève d'un côté, et de l'autre sur Marseille et Toulon, avec un embranchement sur Grenoble.

Les routes sont celles de :

23° Paris à Lyon par Melun, Montereau, Sens, Auxerre, Châlon, Mâcon (par la Bourgogne).

24° Paris à Lyon par Fontainebleau, Briare, Nevers, Moulins, Roanne (par le Bourbonnais).

Lyon, important nœud de routes et vrai boulevard de la frontière des Alpes, est en communication avec :

Genève, par Nantua et Fort-l'Écluse;

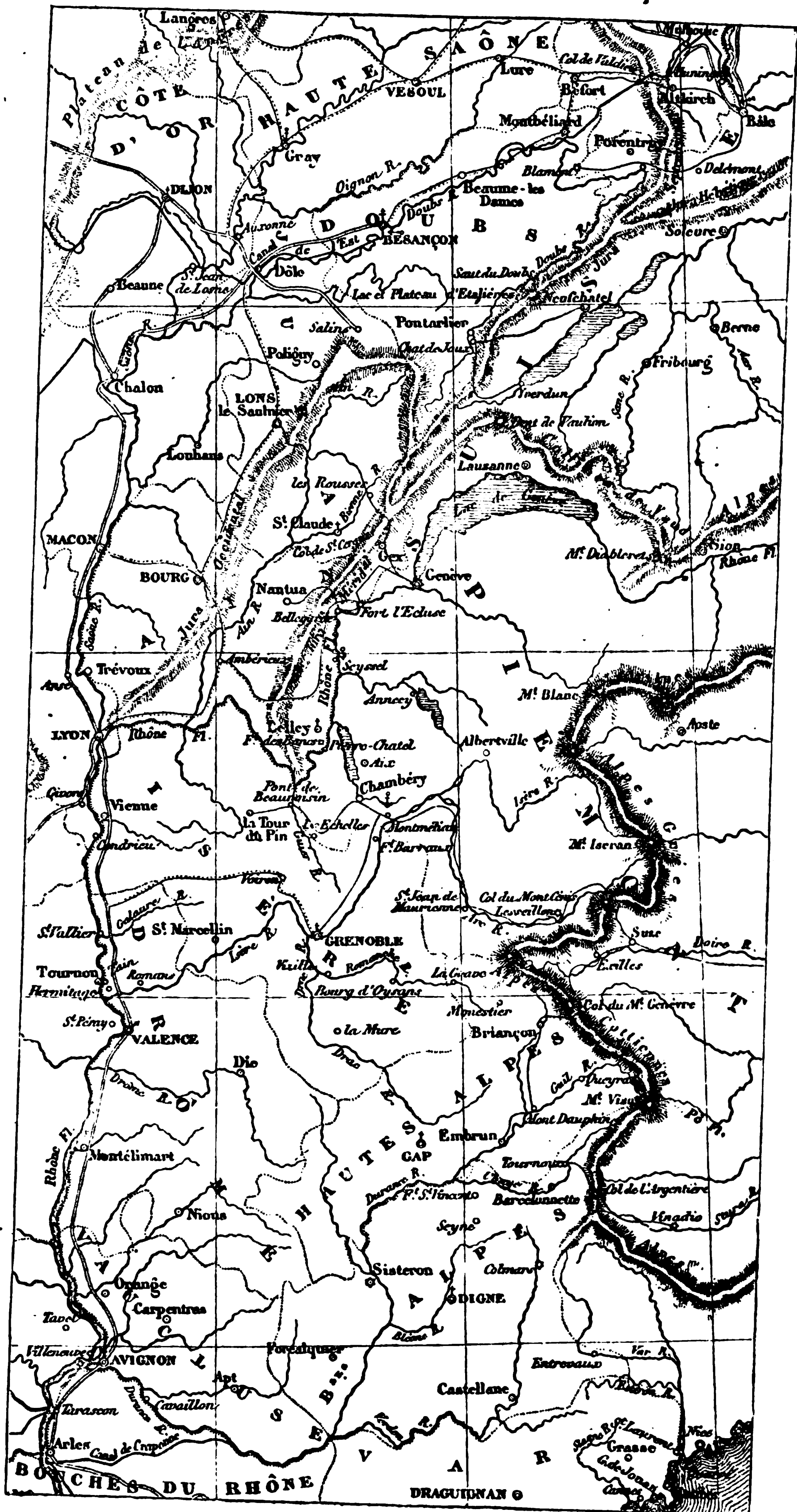
Chambéry et Turin, par la Tour-du-Pin et les Échelles;

Grenoble, et de là sur Montmélian;

Marseille, par Valence et Avignon.

La frontière des Alpes a été formée par l'acquisition de la Bresse et du Bugey, faite par Henri IV en 1601; — du Dauphiné, par Philippe VI; — de la Provence, par Louis XI. — Louis XIV y a ajouté, en 1713, la vallée de Barcelonette.

La suite à une autre livraison.

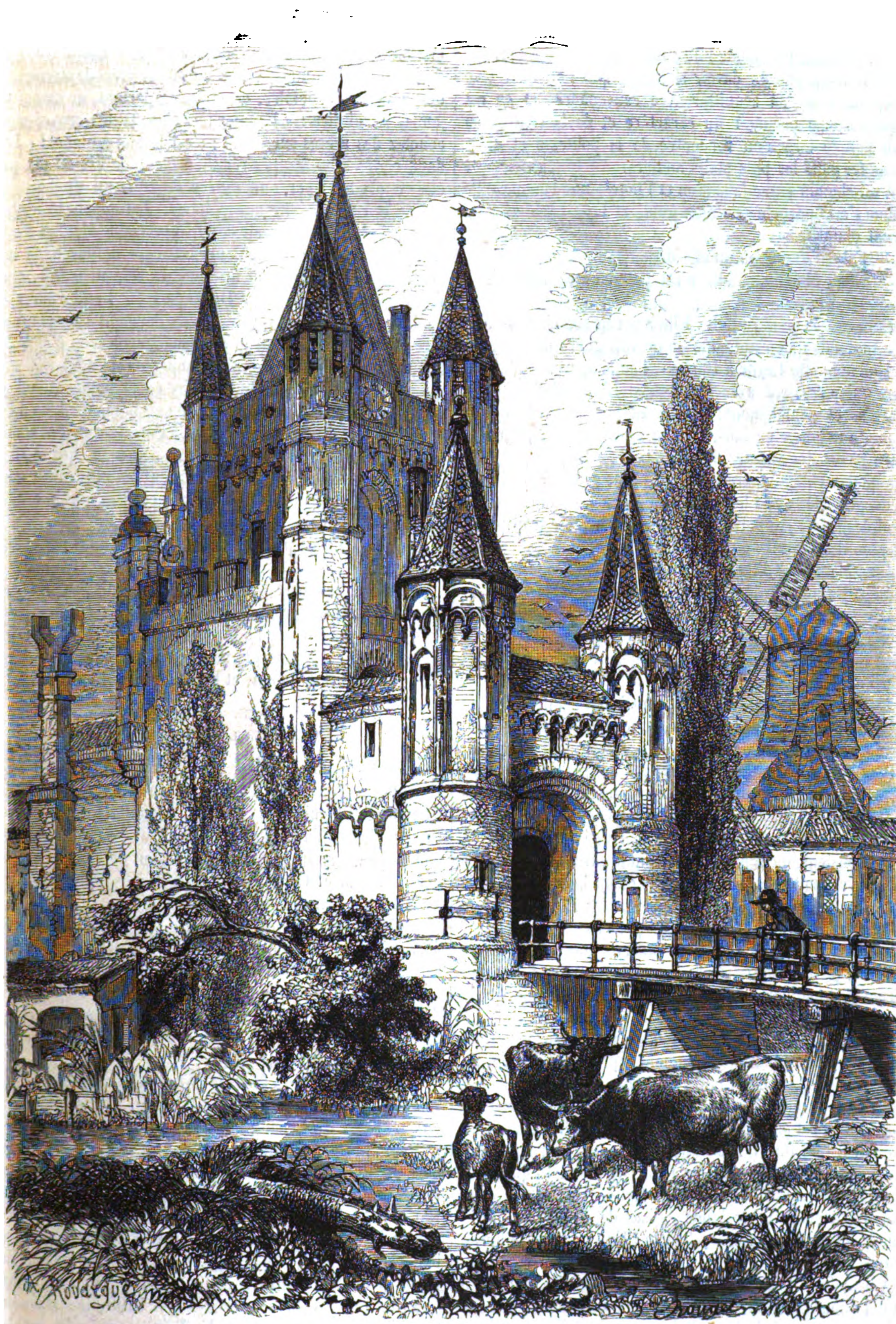


Frontières de France. — Frontières du Jura et des Alpes.

LA HOLLANDE.

Suite. — Voyez page 45.

HARLEM.



La Porte dite *d'Amsterdam*, à Harlem. — Dessin de Rouargue.

LA CIGOGNE. — LE CARILLON. — LES VEILLEURS.

Il était nuit lorsque j'arrivai à Harlem. Je me suis laissé conduire par un jeune homme doux et honnête à l'hôtel du Lion-d'Or. Les domestiques de place hollandais ne m'ont paru ni importuns ni serviles : ils ont droit aux égards des étrangers. Ce serait une faute de les repousser et de les traiter brusquement, en souvenir des sots personnages qui font si platement le même office dans quelques pays étrangers. Il n'est pas de devoir si infime que l'on ne relève lorsqu'on sait s'en acquitter avec convenance, et on est disposé à bien préjuger du caractère et de la civilisation d'un peuple lorsqu'on rencontre de la politesse et de la bonne foi dans les plus petits métiers.

A mi-chemin entre la station et l'hôtel, une bonne vieille femme s'est approchée de mon guide et lui a parlé avec un accent plaintif.

— Est-ce l'aumône qu'elle demande?

— Non, Monsieur, elle n'est pas pauvre; mais elle a perdu sa cigogne.

En France, on aurait dit : Elle a perdu son chat. Je dois dire toutefois qu'en automne on ne voit guère de cigognes en Hollande. De Leyde à Harlem, j'en ai aperçu seulement deux qui paissaient avec les vaches. L'une d'elles boitait très-bas et péniblement; on n'avait pas eu l'idée de lui donner une jambe de bois, comme à cette belle cigogne de notre jardin des Plantes de Paris, qui, estropiée par je ne sais quel accident, marche aujourd'hui, grâce à cet ingénieux procédé, aussi lestement qu'un de nos jeunes soldats invalides. Mais j'ai gardé pour moi ce souvenir trop pittoresque; il m'aurait compromis.

L'hôtel du Lion-d'Or est confortable. On m'a logé dans une vaste salle, au rez-de-chaussée. J'espérais y bien dormir.

Par malheur, dans cette paisible Hollande, il y a deux bruits dont il n'est pas plus facile de comprendre l'agrément que l'utilité : ce sont les carillons des églises et les avertissements des veilleurs.

La musique des carillons est tout à fait inintelligible et n'a rien de plaisant. A Harlem, au coup de neuf heures, les cloches de la grande église, faites, dit-on, de l'airain pris à Damiette en l'année 1219 par les croisés de Hollande, s'évertuent chaque soir à carillonner à tort et à travers pendant vingt à trente minutes. Je demande, en termes fort discrets, ce que peut signifier ce charivari aérien.

—Monsieur, me répond gravement le garçon de l'hôtel, ce carillon rappelle tous les soirs, à la même heure, la grande victoire que nous avons remportée sur les Espagnols.

Je ne réplique rien. Mais quelle peut être cette victoire? Tout frais instruit de tous les anciens faits et gestes de Harlem, je ne verrais guère à célébrer que sa résistance héroïque et malheureuse contre Ferdinand de Tolède, fils du duc d'Albe, en 1572. Or, où serait l'avantage de rappeler si bruyamment tous les soirs, depuis trois siècles, cette fatale aventure, dont le dénoûment, après capitulation, fut la décapitation de deux mille habitants sous les haches de quatre bourreaux? Serait-ce ressentiment? L'Espagne d'aujourd'hui n'est pas plus responsable des atrocités commises par l'ordre du duc d'Albe que nos grands journaux, par exemple, ne croient l'être, en 1860, des opinions qu'ils ont propagées et soutenues en 1840. Est-ce vanité? Si cette nuit il prenait fantaisie à nos églises de France de carillonner toutes nos victoires, demain l'Europe se réveillerait sourde.

Vers minuit, comme je me sentais descendre peu à peu dans la douce torpeur du sommeil, je fus subitement rappelé au sentiment de la réalité par une grosse voix murmurant dans la rue, avec accompagnement de deux ou trois grands coups secs. — Est-ce une autre victoire contre les Espagnols? me dis-je assez tristement. — Une demi-heure après, presque entièrement endormi, autre sursaut. — Je saurai ce que cela signifie! m'écriai-je, et, écartant mes rideaux, je m'élançai vers la fenêtre. Je guettai quelque temps, et enfin j'entrevis, dans la rue déserte, comme je le soupçonnais, un pauvre veilleur de nuit. Ce qu'il disait, de sa formidable voix de basse-taille, était facile à deviner : « Il est minuit; dormez en paix. » Le conseil était bon : il m'a fait souvenir de mon grand vieux cousin Robillard, qui, au 1er de chaque mois, venait subtiliser très-dextrement à ma tante ses économies, et, en les emportant, ne manquait jamais de lui dire : « Écoutez-moi bien, tante; croyez-moi, achetez des rentes sur l'État : c'est le bon moment! » Les deux coups secs frappés régulièrement de dix en dix pas étaient produits par une espèce de marteau de bois qui tombe et retombe sur une planche. J'ai appris le lendemain que Harlem jouissait de l'inappréciable bienfait d'une troupe de vingt de ces veilleurs, chargés de parcourir incessamment les places et les rues du soir au matin, sans doute pour empêcher les Hollandais de s'endormir s'ils veillent, ou pour les réveiller s'ils dorment : ce pourrait être affaire d'hygiène; trop de repos amène trop d'embonpoint. Quant aux voleurs, bien habiles seraient les veilleurs qui parviendraient à les surprendre en s'annonçant de loin avec un tel tapage. J'ai fort étonné mes hôtes du Lion-d'Or en leur racontant, le lendemain, qu'à Paris nous avons confié la garde de nos nuits à des hommes silencieux, qui se glissent et s'avancent dans l'ombre, rasent les murailles, sans plus se faire entendre des plus fines oreilles que le souffle de l'air sous un ciel tranquille.

— Moi, j'aurais peur de ces gens-là! m'a dit naïvement l'hôtesse.

Du reste, ces deux bruits sont à peu près les seuls qui troublent la paix profonde de Harlem : les voitures sont très-rares, les cochers ne jurent jamais; on ne crie pas les marchandises, les passants ne se parlent guère, les jeunes filles sourient doucement, et les enfants sont très-sages.

LA GRANDE PLACE. — LAURENT COSTER.
L'HOTEL DE VILLE.

On est presque honteux de se promener dans une ville si solitaire. Toutes les fenêtres vous regardent et ont l'air de vous dire : Qui es-tu? Où est ta famille? Pourquoi es-tu si curieux? Tu n'as donc rien à faire? Il faut vraiment que tu aies bien du temps et de l'argent de reste pour flâner de la sorte. C'est une mauvaise chose que l'oisiveté. Va-t'en, va-t'en chez toi!

— Monsieur, m'a dit le libraire de la Grande place, il faut voir Venise en carnaval, Rome pendant la semaine sainte, et Harlem dans la saison des fleurs.

Venise n'a plus de carnaval, Harlem a toujours des fleurs; mais, en septembre, on doit se contenter des charmantes jacinthes qu'un dernier rayon de soleil caresse sur le bord des fenêtres.

La grande place du Marché (*Groote-Markt*) est intéressante. Jadis on l'appelait Zand (sablon). Elle servait alors aux tournois. Les riches horticulteurs de Harlem ne songent guère, depuis bien longtemps, à pareille chose : ils ne joutent entre eux qu'avec des fleurs. Cependant Anne Radcliffe, de sombre mémoire, raconte qu'à son passage à Harlem, en 1794, elle vit deux pièces de canon braquées devant le corps de garde du marché. Il y avait d'autres batteries aux portes de la ville. Les Harlemois avaient pris parti, dès 1787, contre le stathouder Guillaume V; c'était une cause de divisions intestines : en 1793, le stathouder fut obligé de se réfugier en Angleterre; mais son expulsion, favorisée par l'intervention française, n'avait pas suffi apparemment pour apaiser tout à fait les esprits.

Au milieu du Groote-Markt s'élève la belle statue en bronze de Laurent Coster, par Roger; elle a été inaugurée, en 1856, avec solennité et enthousiasme. Dans une de ses mains, elle tient levée une lettre mobile, l'A. L'inscription latine du piédestal affirme que Laurent Coster est le véritable inventeur de la typographie (¹). Un auteur désintéressé et impartial, M. Auguste Bernard, dans son savant ouvrage sur les origines de l'imprimerie, incline à croire que l'imprimeur harlemois a, en effet, inventé les caractères mobiles. Cette opinion s'appuierait en partie sur ce que l'on aurait vendu dans les Pays-Bas des livres *moulés* (jetés *en molle*) dès 1445, c'est-à-dire avant que Gutenberg eût encore rien produit (²). Comme témoignages victorieux, les savants hollandais montrent aux étrangers les incunables conservés dans l'hôtel de ville de Harlem et dans la bibliothèque publique de la Haye. Le procès est encore pendant. On a inscrit sur une des maisons de la place, sous un buste de Coster faisant le même geste que la statue, ces quatre mots : *Costeri ædes typographiæ natales*. Suivant la tradition, ce serait là, et aussi dans le Bois, que Laurent Janzoon (fils de Jean), surnommé depuis Coster (marguillier), aurait fait ses premières expériences typographiques. Sur la maison où il était né, vers 1370, et que l'on dit avoir été démolie en 1819, il y avait une autre inscription, composée de deux vers latins, où la conviction des Harlemois s'exprimait d'une façon encore plus énergique :

« Laurent, avec l'aide de Dieu, a inventé l'art d'imprimer. Nier la gloire de ce grand homme, c'est nier celle de Dieu même (³). »

Il ne manque aux Hollandais, pour convaincre le monde, que de découvrir un de ces essais de Coster portant une date certaine antérieure aux premiers livres imprimés de Mayence et de Strasbourg. Mais alors même la gloire de l'invention pourrait bien rester à Gutenberg, de même qu'on a très-justement conservé à Christophe Colomb celle d'avoir découvert l'Amérique, bien qu'il soit incontestable que Sébastien Cabot ait abordé le premier au continent américain (⁴).

Plusieurs monuments décorent la Grande place :

L'ancienne boucherie, toute hérissée de têtes de bœufs, de béliers et de moutons en pierre : elle sert aujourd'hui de caserne;

L'ancien hôtel de ville, transformé en corps de garde;

L'hôtel de ville actuel, dont la grande salle est ornée de quelques tableaux; le plus remarquable est celui où les peintres Wijnvelt et Egenberger ont représenté la Jeanne Hachette de Harlem : c'était une veuve nommée Kenau Simons Hasselaar; pendant ce fameux siége de 1572, elle se mit à la tête de trois cents femmes armées, et, sous les ordres du brave commandant Ripperda, défendit courageusement les remparts.

La devise de l'hôtel de ville est : *Vicit vim virtus* (La vertu triomphe de la force); hélas! elle y met parfois bien du temps! Sur l'hôtel de ville de la Haye, on lit : *Felix quem faciunt aliena pericula cautum* (Heureux celui que les dangers d'autrui rendent prudent). Pourquoi n'avons-nous pas aussi de ces devises, mais en bon français? Ne serait-il pas agréable de rencontrer, en passant, tel beau vers de Corneille coulé en bronze au front d'un de nos monuments publics? Nos pères aimaient beaucoup ces inscriptions extérieures qui animent les pierres et les font parler : celles des fontaines étaient ingénieuses; celles des cadrans solaires étaient parfois de très-bons avertissements qu'il serait intéressant de recueillir.

(¹) « Laurentio Costero, Harlemensi viro consulari, Typographiæ inventori vero, monumentum hoc erigi curavit Collegium medicum. »

(²) Voy. t. XXVI, 1858, p. 187, et l'*Histoire de France d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque*, t. Iᵉʳ, p. 590.

(³) « Extulit hic, monstrante Deo, Laurentius artem.
» Dissimulare virum hunc, dissimulare Deum est. »

(⁴) Voy. le tome Iᵉʳ de nos *Voyageurs modernes*, p. 91, note 5.

LA GRANDE ÉGLISE. — LES QUAIS. LA PORTE D'AMSTERDAM. — L'AANSPREKER. LE PETIT COUSSIN.

La grande église, construite de 1472 à 1516, était dédiée à saint Bavon lorsqu'elle servait au culte catholique. Elle est célèbre par ses vastes dimensions, et surtout par ses orgues, rivales de celles de Fribourg. C'est Chrétien Muller qui les a construites, de 1735 à 1738. On les touche pour le public deux fois par semaine, le mardi et le jeudi, d'une à deux heures. J'avais pris grand soin d'arriver à Harlem un mercredi soir; mais, le jeudi, l'organiste fit coller sur la porte de l'église une petite affiche qui annonçait une remise à huitaine « pour cause d'indisposition. » J'avais cependant compté depuis la veille sur les orgues de la cathédrale pour me consoler de son carillon. La ville devrait bien faire les frais d'un sous-organiste.

Ma figure exprimait sans doute tout mon ennui. Un jeune homme s'approcha de moi, et m'assura que si je voulais prendre patience jusqu'au mardi suivant, je ne pourrais manquer d'entendre cette fois le virtuose hollandais. — Et d'ici là, que faire à Harlem? — Le jeune homme parut scandalisé; il avait l'air de dire : Et que faire ailleurs qu'à Harlem? C'était, je crois, le gardien de la cathédrale, où j'entrai avec lui. J'imagine que de Musset pensait aux églises protestantes quand il a dit :

. . . . Nu comme un mur d'église.

Je n'ai remarqué, dans la nef, qu'une belle grille en cuivre qui la sépare du chœur, de petits modèles de vaisseaux suspendus aux voûtes (toujours en souvenir de la prise de Damiette), et plusieurs tombes ou pierres funéraires, entre autres celles du vaillant de Raad, mort pendant le siége de 1572; de deux ingénieurs, Brunings et Conrard; et de Bilderdijk, auteur de deux poëmes : *le Monde primitif* et *la Maladie des savants*. On considère Bilderdijk comme le plus grand poëte de la Hollande après Vondel. Il avait suivi Guillaume V en Angleterre; de là, il s'était exilé en Allemagne, où il avait vécu pauvrement. C'était un esprit sombre. Il avait la France en aversion. Le roi Louis Bonaparte l'avait attiré à sa cour, et lui avait fait une pension que Napoléon supprima. Il est mort en 1831.

Je monte sur la tour du seizième siècle, où sont les deux fameuses cloches de Damiette, et je vois ou crois voir la mer du Nord, le Zuyderzée, des villes, des villages, mille canaux; je reste froid cependant : le ciel est terne, aucun rayon de soleil ne donne la vie à ce vaste panorama. En descendant, je cherche une pièce de monnaie pour rémunérer le gardien, mais je laisse glisser ma bourse, qui se vide à travers un dédale de charpentes : les pièces jaillissent, bondissent, tintent dans l'abîme et vont se perdre, au milieu des ténèbres, sur les voûtes poudreuses de la nef. — On les retrouvera, me dit le gardien, quand on fera des réparations à la voûte... peut-être dans deux ou trois cents ans. — Ce seront alors, pensé-je, des curiosités numismatiques! — Ma réflexion ne me console qu'à demi.

Et je recommence à errer. Le Spaarne, qui serpente à travers la partie Est de la ville, a la largeur d'un grand canal. Ses eaux ne sont point sillonnées de barques nombreuses. Un très-petit bateau à vapeur, que je vis en remonter le cours, avait attiré hors des maisons une quarantaine de spectateurs : c'était évidemment une rareté. Les deux quais sont bordés de très-jolies maisons que Diderot admira, tout en s'en moquant un peu : « On prendrait, dit-il, ces maisons pour des modèles un peu somp-

tueux d'un palais; elles étaient à mes yeux de grands hygromètres, et je m'attendais à tout moment d'en voir sortir l'homme au beau temps, et d'en voir sortir la femme en temps de pluie. » Anne Radcliffe ne trouva pas qu'il y eût lieu à raillerie : elle dit simplement que l'on voit de très-belles maisons à Harlem; mais elle en prend occasion d'apostropher rudement le caractère hollandais : « On traverse, s'écrie-t-elle, des rangées de superbes édifices sans rencontrer une voiture, ou même un domestique. L'amour de l'argent, pour le posséder sans en jouir, est la passion dominante de tous les Hollandais sans exception, quels que puissent être, à d'autres égards, leurs dispositions et leurs caractères. Depuis l'enfance jusqu'à la caducité, cette passion est chez eux ardente, enracinée, indestructible et universelle. » Voilà une accusation bien absolue, et la célèbre romancière aurait eu besoin, pour connaître si à fond les vertus et les vices des Hollandais, de rester un peu plus longtemps dans le pays. Son voyage n'y dura qu'un été. Tout au moins aurait-elle dû ajouter que la Hollande avait encore une autre passion « très-ardente et très-indestructible », celle de la liberté.

La vente du blé peut animer quelquefois le rivage du Spaarne; mais elle commence et s'achève apparemment à des heures où le voyageur paresseux cherche à compenser, par un supplément de sommeil, les interruptions des veilleurs; car, au jour dit, avant onze heures du matin, une poule n'aurait pas trouvé un grain à manger sur le quai où se fait ce commerce. Je n'ai pas été plus heureux au marché de tourbes. La pensée m'était venue de visiter une fabrique d'étoffes de damas ou de velours. Attiré par un bruit de machines, j'entre dans une grande salle : on y file du coton. Je renonce aux recherches industrielles.



Statue de Laurent Coster, sur la Grande place de Harlem.

Fatigué de rues et de murailles, la grande porte de brique, très-fidèlement représentée par M. Rouargue, m'a surtout charmé, en ce qu'elle semblait m'inviter à une promenade à travers champs. C'est, dit-on, une ancienne construction espagnole; elle est assurément d'une solidité à arrêter les armées de ceux qui l'ont fait construire, si, pour imposer silence au carillon, ils avaient jamais la fantaisie de faire recommencer le siége par ce côté-là; et, à vrai dire, on ne voit pas bien quel autre endroit ils pourraient choisir pour batailler. La ville presque partout ailleurs est grande ouverte. Quelques grilles de fer aux fenêtres d'en haut m'avaient fait supposer que ce vieil édifice servait de prison; mais le gardien (que garde-t-il?), logé en bas dans l'épaisseur d'un mur, m'a assuré qu'il habitait seul la porte; je l'en ai félicité : belle résidence!

Au retour, j'ai rencontré un homme tout vêtu de noir, habit large, petite culotte, bas de laine et boucles aux souliers. Il avait un rabat; un grand crêpe attaché à un coin de son tricorne flottait au vent; un autre, non moins long, attaché au collet de son habit, descendait jusqu'à ses jarrets. Il m'a salué fort poliment. C'était l'*aanspreker*, l'annonceur de mort, le semonneur d'enterrement : il portait des billets « de faire part » de maison en maison. Il a frappé à une porte que je considérais attentivement, et j'en ai tressailli; au milieu du panneau supérieur de cette porte était attaché un joli petit coussin rose, ovale, large comme les deux mains, en partie couvert de plis de dentelle disposés de manière à laisser entre eux la forme d'une croix. Je me rappelai que c'était là le signe d'une naissance. Le dialogue de ce seuil était bref, mais saisissant : — « Je viens à la vie terrestre », disait le petit coussin rose. — « Moi, je vais à la vie céleste », répondait le billet de l'homme noir.

Les miroirs des fenêtres sont rares à Harlem. Deux grandes fenêtres rondes, séparées par une porte cochère, ont reporté mon imagination vers le Japon et la Chine. En rencontre-t-on ailleurs? Du moins cette forme est-elle tout à fait inusitée en France, et, je crois, dans le reste de l'Europe.

Derrière les vitres d'un libraire, je vois une caricature politique assez vive. Tout flegmatiques qu'ils soient, les Hollandais paraissent se plaire à fronder un peu, et à rire de ces quatre ou cinq maîtres du monde si énergiquement caractérisés par notre grave et savant Domat (¹).

LE HAARLEMMERMEER-POLDER. LE LEEGH-WATER.

Harlem a, de même que la Haye, son bois et son troupeau de daims, mais sa mer a disparu comme par enchantement. Au printemps de 1848, on allait encore se promener à la voile sur cette immense étendue d'eau qui couvrait onze lieues de terrain, où des villages avaient été engloutis, où des flottes de soixante-dix bâtiments plats s'étaient canonnées, où des navires marchands sombraient au milieu des tempêtes, où l'on pêchait le géant de l'eau douce, le *Silurus glanis*. Aujourd'hui on parcourt à pied ou en voiture le fond de ce lac converti en *polder* (²), que le laboureur ensemence, et où l'on bâtit des fermes, des églises, des hameaux. La mer de Harlem s'était formée de quatre lacs qui, s'agrandissant d'année en année, avaient fini par se réunir en 1647. Les Hollandais n'ont jamais eu de raison pour désirer plus d'eau qu'ils n'en avaient dès les premiers temps. On ne vit donc point sans déplaisir que, mêlés ensemble, les lacs tendaient sans cesse à élargir leur

(¹) Voy. t. XXV, 1857, p. 34.

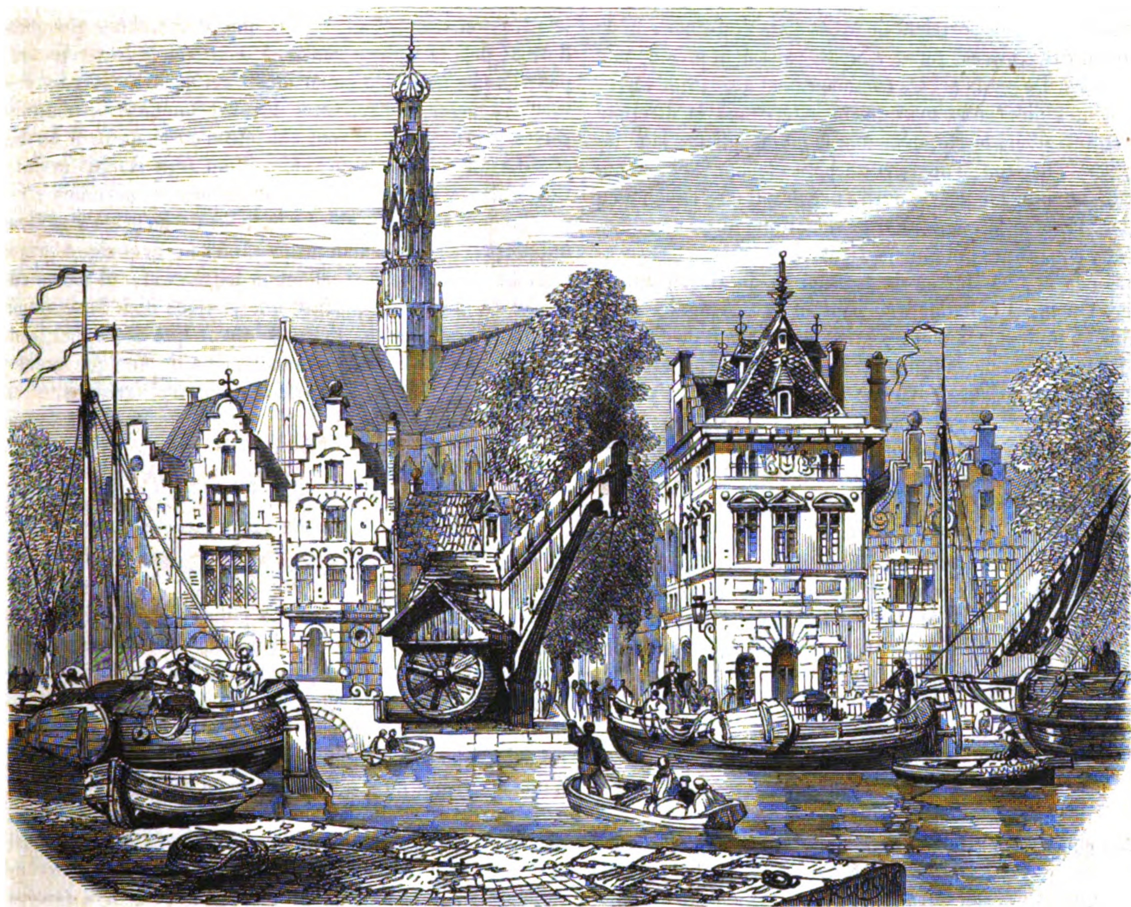
(²) Nom donné aux terrains d'alluvion ou anciens marécages que l'on est parvenu à dessécher.

lit aux dépens des cultures. Le vent, la pluie, l'orage, tout souffle de l'air leur était occasión d'empiéter sur les digues et les prairies. Leur superficie, qui n'était, en 1531, que de 6585 arpents, s'étendait, en 1806, à 20000. On avait songé bien des fois à mettre un terme à ces envahissements. « Le 9 novembre 1836, les eaux, chassées par un vent d'ouest, s'élancèrent par-dessus les digues et les routes, et arrivèrent jusqu'aux portes d'Amsterdam. Cet événement décida du sort de *Haarlemmermeer*. Le lac avait menacé Amsterdam, Amsterdam dit au lac : Tu disparaîtras! » (¹)

Comment faire pour se débarrasser du voisinage d'une petite mer incommode? Rien de plus simple. On creuse un grand fossé tout alentour; puis, avec une pompe, on tire à soi l'eau de la mer et on la jette dans le fossé, qui là conduit à l'Océan.

Les Hollandais ont fait construire la pompe en Angleterre, et lui ont donné le nom d'un de leurs ingénieurs du dix-septième siècle, Leegh-Water, qui avait écrit, en 1643, un petit livre pour conseiller le desséchement de la mer de Harlem à l'aide de cent quarante moulins. Or les mots *leegh-water* signifient précisément *vide-eau :* c'était sans doute un surnom de l'ingénieur.

Le 7 juin 1848, le *Leegh-Water* se mit à l'œuvre; on lui donna deux aides, le *Cruquius* et le *Lijnden;* mais, beaucoup plus puissant et actif, il est resté seul célèbre, et c'est lui que l'on signale à la curiosité des voyageurs.



Le Quai du marché aux grains, à Harlem. — Dessin de Rouargue.

Le jour où j'allai voir le leegh-water, il faisait froid. Pourvu d'une carte qui autorise à visiter en détail la machine, et qu'on délivre à Harlem, je montai dans une petite voiture conduite par un cocher de quatorze à quinze ans. Nous traversâmes le Bois et plusieurs petits villages. La route était bordée de beaux arbres, de maisons de plaisance où vivent en été les riches habitants d'Amsterdam : Harlem est pour eux ce que Bellevue, Lucienne, Bougival ou Brunoy sont pour les Parisiens. Tout à coup mon jeune conducteur arrêta les chevaux et traça devant lui, dans l'air, avec le bout de son fouet, un demi-cercle éloquent qui voulait dire : « Où était la mer de Harlem! » Le contraste était en effet solennel : derrière nous, un épais rideau vert entremêlé de toits, toute la vieille civilisation qui couvrait la terre et me dérobait à moitié la vue du ciel; devant nous, et à la distance où nous étions, une sorte de désert immense, uniforme, nu, silencieux.

Nous suivîmes quelque temps un large canal, jusqu'à un endroit où un bac nous reçut, hommes, voiture et chevaux. De l'autre côté s'élevaient quelques cabanes et le leegh-water. J'éprouvai d'abord quelque déception, mais je n'en accusai que moi. Je m'étais attendu à voir un édifice grand comme une cathédrale, ou tout au moins comme les colonnes de nos plus hautes usines. Le *leegh-water* n'est qu'une assez petite maison, et, après tout, n'en est que plus admirable, contenant tant de force en si peu d'espace et sous une forme si modeste. On l'a comparé à un château féodal; il fallait ajouter « en miniature ». Il se compose simplement d'un premier bâtiment, peu vaste, où sont les fourneaux qui produisent la vapeur, et d'une tourelle plus élevée, d'où sortent huit pompes ou suçoirs (suivant une juste expression) qui plongent dans les tubes du fossé

(¹) Esquiros, *la Néerlande et la vie hollandaise.*

d'enceinte : l'eau attirée emplissait ce fossé, d'où elle se déversait dans le canal. Les plates-formes du chauffoir et de la tourelle sont crénelées. Les ouvriers étaient peu nombreux; aucun ne leva la tête vers moi et ne me proposa de me conduire. Sans faire aucune question, je regardai de côtés et d'autres à loisir, puis je montai sur la tour, qui a vingt pas de diamètre. De là, je contemplai le lit du lac desséché. Ce fut un de ces quarts d'heure pleins et puissants qui valent des mois entiers de la vie ordinaire, et sont très-rares, même en voyage. Je ne pouvais ni ne voulais me défendre d'une sérieuse émotion devant ce grand et noble spectacle du triomphe de la volonté humaine. Aussi loin que mes regards pouvaient atteindre, je voyais les témoignages de l'intelligente ardeur qui, depuis quelques années, s'applique à transformer tout ce sol, nouvellement conquis, en champs et en pâturages fertiles. Çà et là de petites colonnes de fumée sortaient de petits toits de briques ou de chaume. Des chèvres, rares, isolées, paissaient près de petites haies. De petits arbres commençaient à sortir de terre. Des teintes différentes marquaient légèrement la diversité des cultures : ici le blé, plus loin le colza, ailleurs la prairie; vers l'horizon, j'aperçus un petit clocher d'église qui faisait songer à un mât de navire; ce devait être là le milieu du lac. Comme M. Esquiros, je remarquai aussi de blancs oiseaux aquatiques qui tournoyaient, semblables à des voyageurs égarés, au-dessus de l'ancien lit du Haarlemmermeer. Quelques cultivateurs, pauvres et courageux émigrants au milieu de la mère patrie, travaillaient de distance en distance dans la solitude. En leur extrême vieillesse, ils pourront dire à leurs enfants : « Avant nous, il n'y avait rien ici. Tous ces arbres, nous les avons plantés; nous avons semé les premiers grains de ces riches moissons. De nous datera l'histoire de cette terre nouvelle, qui doit sa fertilité à nos sueurs et que consacreront nos tombeaux. »

Je redescendis, et je me trouvai en face d'un homme jeune encore, vigoureusement constitué, à la figure pâle, à l'œil vif, et dont la physionomie très-intelligente invitait à la sympathie. C'était le chef des travaux du leegh-water. Il est Anglais, et il m'a montré, avec quelque satisfaction, ces mots inscrits sur la machine :

HARVEY AND C°
MAKERS
HAYLE FOUNDRY
CORNWALL
ENGLAND.

Ma curiosité a trouvé ample satisfaction dans les complaisantes réponses de cet étranger. Je lui ai demandé de quelle utilité pouvait être encore la machine; il a souri, et, étendant la main vers l'immense polder, m'a dit dans un anglais très-expressif : « Sans le leegh-water, cette jeune terre serait fort embarrassée pour vivre : c'est une enfant; il lui faudra longtemps encore une gouvernante. Elle ne sait ni absorber l'eau, ni la laisser se dissoudre en vapeur, ni la prendre, ni la garder, ni la rendre. Aux temps de pluie, elle redeviendrait lac, si le leegh-water ne lui venait en aide promptement et ne la soulageait de ce que les nuages lui ont versé de trop en le reportant dans le canal; en été, elle ne serait plus qu'un désert aride, si, au contraire, le leegh-water ne reprenait au canal ce qui est nécessaire pour l'arroser. Il se passera bien des années avant qu'elle ait appris à se conduire suivant ses intérêts; mais nous arriverons peu à peu à faire son éducation. »

La pâleur mate de mon interlocuteur me donna un soupçon. Ce dessèchement n'avait-il pas été une cause de fièvres? L'expression de l'Anglais devint très-sérieuse. Il avait souffert sans doute, et peut-être quelques-uns de ses compatriotes, de ses frères, avaient-ils été les victimes de ce grand labeur. J'appris que les villages voisins étaient tous encore plus ou moins sous l'influence du fléau. A Harlem même, depuis les premières années du dessèchement, la mortalité a augmenté; mes hôtes du Lyon-d'Or ont, j'espère, exagéré le mal lorsqu'ils m'ont assuré que plus d'une moitié de la garnison était dévorée par la fièvre.

Au retour, je me suis sottement créé un remords. En passant la première fois sur le lac, j'avais été frappé de la physionomie d'un des deux bateliers : il avait des yeux de taureau, la figure dure, les cheveux rouges, l'encolure d'un Hercule; il paraissait bien malheureux. Par suite d'une disposition à la méfiance, trop commune en voyage, j'avais chargé mon petit cocher de payer lui-même le prix du passage. La seconde fois, l'air misérable du batelier me serra de nouveau le cœur : je vois encore son salut timide, où je devinais une prière; j'eus bien l'intention de faire ce que je devais, et même le plus libéralement possible. Mais j'étais très-enveloppé, et, tandis que je cherchais quelques florins, déjà la voiture roulait à terre, et le bac repartait pour l'autre bord. Qu'importait? J'aurais dû arrêter la voiture, rappeler le bac. Quoi de plus simple? Je n'aurais certes pas hésité si le vent eût jeté mon chapeau à terre, et s'il avait eu cette bonne idée, il m'aurait rendu service. Ces lenteurs de résolution et d'action, en pareilles circonstances, sont pitoyables : je le sentis bien à l'aiguillon qui me perça secrètement jusqu'à Harlem. Si quelque voyageur lit ces lignes, et si, allant au leegh-water il reconnaît le pauvre homme au portrait que je viens d'en faire, je le supplie d'acquitter ma dette. L'espoir que cet appel peut être entendu et ce vœu exaucé, m'est de quelque soulagement.

La suite à une autre livraison.

LA SCIENCE EN 1859.

Voyez les Tables des années précédentes.

SCIENCES NATURELLES.

Génération spontanée. — La plupart des physiologistes admettent que, depuis la création jusqu'au moment actuel, la vie s'est communiquée par une chaîne non interrompue d'êtres qui en ont été successivement possesseurs, et que la matière brute ne saurait s'organiser de façon à constituer un animal ou une plante, si elle n'est soumise à l'influence d'un être vivant ou d'un germe qui en provient.

D'autres, au contraire, ont soutenu que la matière inerte, placée dans certaines conditions physiques et chimiques, était apte à prendre vie sans le concours d'un être générateur; que les animaux et les plantes pouvaient se constituer de toutes pièces.

Le désaccord, on le conçoit bien, ne porte pas sur les êtres placés aux degrés supérieurs de l'échelle animale. Il n'est pas un naturaliste qui prétende qu'à notre époque un cheval ait été spontanément créé, et soit sorti de la matière brute en bondissant. Le débat porte sur les animaux inférieurs, dont l'organisation plus simple permet, sans une absurdité aussi choquante, de concevoir la formation par la rencontre heureuse de leurs éléments.

Quand on suit l'histoire de la question, on voit que les êtres dont la production spontanée a été admise étaient, dans les premiers temps, des êtres assez complexes. Au dix-septième siècle, les vers qui fourmillent dans la viande putréfiée étaient encore regardés comme provenant d'une génération spontanée; mais Redi fit voir qu'ils devaient leur origine à un insecte qui venait déposer ses œufs dans ce milieu favorable à leur développement.

Ce qui est facile à constater quand il s'agit d'animaux aussi gros que la mouche à viande, l'est beaucoup moins quand il est question de ces animalcules que le microscope

seul peut nous faire apercevoir, et dont les germes échappent, par leur petitesse, à nos moyens d'observation. C'est actuellement sur ces animalcules que porte la discussion. On les voit se développer partout où l'eau et les matières organiques désagrégées se trouvent réunies; ils peuplent d'une foule immense le milieu favorable qui, en quelque lieu qu'il soit, n'échappe pas à leur production. Ces êtres apparaissent même quand, dans le voisinage, aucun être semblable à eux ne peut être observé.

Pour expliquer ce développement, les adversaires de la génération spontanée admettent que les germes de ces animaux sont répandus en nombre immense dans la nature, qu'ils flottent dans l'atmosphère comme le font les poussières les plus fines, qu'ils se déposent à la surface de tous les corps en contact avec l'air, mais qu'ils ne se développent que là où ils trouvent les conditions favorables.

Comment résoudre la question? Les uns disent : Les germes n'existent pas, nul ne les a vus; les autres répondent : Ils existent, mais ils sont trop petits pour être vus, même au microscope.

M. Pouchet a fait des expériences dans ce but : il mettait dans un espace limité l'eau et la matière organique nécessaires, et il portait le tout à une température de 100 degrés, qui, suivant lui, devait tuer tous les germes. L'appareil fermé et refroidi fut abandonné à lui-même, et les animaux infusoires n'ont pas tardé à apparaître.

M. Milne-Edwards s'est élevé contre ce résultat; il essaya de prouver que la matière organique n'avait pas été probablement chauffée à 100 degrés, comme le croyait le savant observateur; et, d'ailleurs, il fit remarquer que, d'après les expériences de M. Doyère, des animaux inférieurs pouvaient être portés jusqu'à 140 degrés, desséchés complétement, réduits à un état où ils semblaient privés de vie, et cependant renaître et reprendre leur existence quand ils venaient au contact de l'eau. Enfin, il cita quelques expériences inédites qui lui étaient propres, et où il fit voir qu'ayant opéré à peu près comme M. Pouchet, mais ayant tué sûrement les germes, il n'avait jamais vu la vie se développer.

M. Payen vint appuyer les expériences de M. Milne-Edwards par d'autres analogues. MM. Cl. Bernard et Dumas parlèrent dans le même sens. Enfin M. de Quatrefages fit connaître les expériences directes qui lui avaient permis d'apercevoir dans les poussières flottant dans l'air des infusoires, et probablement aussi des germes d'infusoires.

On peut dire encore qu'aucune expérience incontestable n'a mis en évidence un fait bien démontré de génération spontanée.

Système nerveux. — Les phénomènes de la vie produits par le jeu des organes ne peuvent être expliqués que par les propriétés de ces organes, dont ils sont l'expression la plus rigoureuse. C'est ce que les physiologistes ont compris dès l'origine de la science; et tous leurs efforts ont eu pour objet l'étude des phénomènes vitaux, et la recherche de la relation qui unit l'organe avec la fonction qu'il remplit. Au début, cette recherche du rapport nécessaire entre l'organe et la fonction a porté sur les phénomènes les plus saisissables et pour les parties du corps les plus grossières dont l'étude ne dépassait pas les limites du domaine de l'anatomie descriptive. Mais depuis le commencement de ce siècle, le problème s'est agrandi, et tandis qu'autrefois on se bornait à considérer les organes complexes de l'être vivant, aujourd'hui on va plus loin : on arrive à déterminer leur texture et les propriétés des tissus simples qui en sont les parties constituantes. Le microscope, qui donne le moyen d'étudier l'organisation intime de ces tissus, a permis de constituer une science plus générale que la physiologie autrefois connue, science qui recherche la fonction des dernières particules élémentaires atteintes par nos moyens d'investigation.

Ces études sur la physiologie des infiniment petits, qui caractérisent la tendance actuelle, se sont multipliées avec rapidité. Parmi les appareils qui constituent l'organisme, le système nerveux, à cause de son importance, a spécialement occupé l'attention des anatomistes et des physiologistes. Cette année, l'Académie des sciences a distingué et couronné un travail de M. N. Jacubowitsch sur la structure interne du cerveau et de la moelle épinière. M. Cl. Bernard a été chargé d'exposer à la séance solennelle les nouveaux résultats. C'est à son rapport que nous empruntons notre résumé.

L'auteur, M. Jacubowitsch, s'est appuyé sur des résultats physiologiques déjà obtenus. On savait que des nerfs spéciaux (nerfs de la sensibilité) transmettent au centre nerveux les sensations produites par les agents extérieurs; que d'autres (nerfs du mouvement) portent aux organes les ordres qui émanent du centre; enfin, on savait aussi qu'il existe un système nerveux particulier (système ganglionnaire) chargé du mouvement des organes dont le jeu est indépendant de notre volonté, par exemple, du cœur. On avait même étudié la structure des nerfs dont les fonctions sont différentes, et on avait reconnu qu'elle dépend du rôle que le nerf doit remplir. M. Jacubowitsch a recherché quelle est la constitution des centres nerveux d'où les nerfs tirent leur origine, et il a trouvé que cette constitution n'est pas simple, qu'elle renferme plusieurs éléments dont chacun correspond à une espèce spéciale de nerfs. La correspondance est telle que, d'après l'observation du point de départ, on reconnaît le rôle du nerf qui prend naissance.

L'auteur distingue comme parties constituantes essentielles du système nerveux trois ordres d'éléments nerveux : 1° les cellules étoilées : ce sont les plus grosses, d'où partent les nerfs du mouvement; 2° les cellules fusiformes : ce sont les plus petites, elles sont l'origine des nerfs de la sensibilité; 3° les cellules rondes ou ovales, qui servent de point de départ aux nerfs du système ganglionnaire.

Mais les cellules nerveuses ne donnent pas seulement naissance à des filets nerveux qui vont se distribuer dans les parties périphériques du corps; elles envoient encore d'autres prolongements destinés à les faire communiquer entre elles. Ainsi, 1° elles émettent des prolongements qui sont destinés à relier ensemble les cellules nerveuses de la moitié gauche de la moelle épinière et du cerveau avec les cellules de la moitié droite des mêmes organes; ces réunions ont lieu entre les cellules de la même espèce, et elles sont propres aux cellules de sensibilité aussi bien qu'aux cellules de mouvement; 2° les cellules nerveuses d'un seul côté peuvent aussi s'unir entre elles sans changer de groupe, soit une cellule de mouvement avec une cellule de mouvement, soit une cellule de sensibilité avec une cellule de sensibilité; 3° outre ces deux modes d'union qui sont relatifs aux cellules homogènes, il y en a un troisième entre cellules d'ordre différent.

Ces recherches anatomiques sont d'une grande importance pour la physiologie; elles indiquent le terrain sur lequel devra s'établir ultérieurement la plus délicate des expérimentations physiologiques, puisqu'il s'agit de la porter sur les éléments mêmes de nos organes.

La suite à une autre livraison.

L'INSTRUCTION PRIMAIRE

NE DEVRAIT-ELLE PAS ÊTRE OBLIGATOIRE?

La politique a le plus grand intérêt à donner à tout enfant d'une nation au moins le premier degré d'instruction.

(Vœu du Congrès international de bienfaisance réuni à Francfort, au mois de septembre 1857.)

Il ne peut être permis à personne de tenir un homme, un citoyen futur, dans l'ignorance et la brutalité, et d'élever ainsi un ennemi pour la société. (E. Laboulaye, *Histoire des colonies d'Amérique.*)

Toute espérance de stabilité qui ne repose pas sur le progrès du peuple sera trompée infailliblement.

C'est de la religion que de croire à l'élévation de toutes les classes de citoyens comme au moyen le plus effectif d'assurer au pays un bonheur et une tranquillité durables. (Channing.)

La loi de 1833 (sur l'instruction primaire) prépare l'époque où la plus irrémédiable des inégalités, celle qui sépare l'instruction de l'ignorance, aura disparu du milieu de nous. (De Salvandy, discours à la Chambre des députés, en mai 1846.)

L'homme ignorant est une non-valeur, et, le plus souvent, une *nuisance* pour ses semblables. Mal élever un homme, c'est détruire des capitaux, c'est préparer des souffrances et des pertes à la société. Il y a là, outre le droit privé de l'enfant, un droit social en vertu duquel la société lésée par l'ignorance peut proscrire l'ignorance.

Le père est tenu de placer toujours l'intérêt de son enfant avant son propre intérêt. Il n'a pas le droit d'exploiter cet être issu de son sang; il doit se comporter envers lui comme un tuteur consciencieux vis-à-vis de son pupille. S'il manque à cette obligation que la loi naturelle lui impose, la loi civile, expression de la loi naturelle, doit l'y contraindre. (Molinari.)

En un mot, il s'agit de savoir : 1° si le père manque à la justice en s'abstenant ou en négligeant de donner ou de faire donner une certaine somme d'instruction à son enfant; 2° si ce manquement est assez grave et assez nuisible pour nécessiter l'intervention répressive de la loi.

Les époux contractent ensemble, par le fait seul du mariage, l'obligation de nourrir, entretenir et *élever* leurs enfants. (Art. 203 du Code civil.)

Il serait difficile de concevoir que la puissance paternelle, qui n'est instituée que pour l'intérêt des enfants, pût se tourner contre eux. (Le premier consul, discussion du Code civil.)

Quand l'enfant est en tutelle, la loi règle positivement la manière dont les conseils de famille et le tribunal pourront intervenir pour déterminer le genre d'instruction qui sera donnée à l'enfant et pourvoir aux dépenses nécessaires; et le subrogé tuteur doit, sous ce rapport comme sous tous les autres, surveiller le tuteur, fût-il le père ou la mère. Mais quand le père et la mère sont tous deux vivants, il n'y a point de tutelle, par conséquent point de subrogé tuteur ni de conseil de famille. Le père exerce sur l'enfant, non la tutelle, mais la puissance paternelle, et la loi ne contient pas de dispositions spéciales qui en règlent l'exercice. Mais comme le père est obligé non-seulement de nourrir et d'entretenir ses enfants, mais encore de les *élever*, on est assez généralement d'accord que, s'il ne leur donnait pas un genre d'instruction et d'éducation convenable, eu égard à sa fortune et à sa position sociale, les magistrats pourraient intervenir, sur la provocation de la mère ou de la famille. (Pellat, doyen de l'École de droit de Paris.)

Quand un homme a faim, il sait très-bien qu'il lui faut des aliments, et il travaille de tout son pouvoir à s'en procurer. Quand un homme est ignorant, il ne comprend pas toujours qu'il a besoin d'instruction, et se donne généralement peu de peine pour en acquérir ou pour en procurer aux êtres qui dépendent de lui. Si donc il importe à la société entière qu'aucune des classes dont elle se compose ne demeure complétement privée d'instruction, il faut bien que l'État, qui n'est que la société organisée et rendue capable de vouloir et d'agir collectivement, s'occupe de cet intérêt général et cherche à y pourvoir.

Ce n'est là qu'une application spéciale d'un principe tout à fait général, que l'on pourrait formuler en ces termes : « S'il existe un besoin social qui, bien que très-réel, ne soit pas assez fortement ou assez généralement senti par la société elle-même pour que ceux de ses membres de la volonté desquels dépend la satisfaction de ce besoin soient engagés à y pourvoir, l'État peut et doit intervenir à cet effet. »

Il faut agir sur les volontés engourdies ou récalcitrantes de ceux pour qui l'instruction n'est pas un besoin senti, parce qu'il leur manque précisément le degré d'instruction nécessaire pour avoir la conscience de ce besoin; il faut vaincre l'apathie, l'indifférence, les répugnances, quelquefois intéressées, des familles plongées dans l'ignorance. (Cherbuliez.)

La fin à une autre livraison.

RICHARD DICKINSON.

Richard Dickinson vivait, en Angleterre, à Scarborough-Spa, vers 1725. On imprima des vers en son honneur : on l'appela le Scarron anglais. Hysing fit son portrait, et Vertue le grava. Quel titre avait donc cet homme à la célébrité? Aucun autre que la laideur de son visage et la



Richard Dickinson.

difformité de son corps. Le beau monde qui se réunissait en été à Scarborough-Spa se donnait la triste distraction de rire à ses dépens : du moins payait-on généreusement les grimaces et les gambades intéressées du pauvre diable; si bien qu'un jour vint où Dickinson eut assez d'argent pour fonder un petit établissement industriel. Dès lors, il ne voulut plus être le jouet de personne. Grâce à beaucoup de travail et d'économie, il parvint presque à la richesse, tandis que tel dissipateur qui l'avait insulté de ses railleries tombait peu à peu dans la misère et la dégradation, et, passant devant sa porte, enviait sa prospérité. Ce sont là les singuliers tours de la roue de fortune.

Paris — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.



POÉSIE DU PAGANISME.

Musée du Luxembourg. — Peinture par Ph. Rousseau. — Dessin de Freeman.

Boileau avait raison. Il ne périra pas dans la mémoire des hommes, ce monde mythologique créé par le génie de la Grèce primitive, cet Éden païen, fiction brillante où s'unissent si harmonieusement tant de grâce et de fierté.

Théocrite et Virgile n'y croyaient pas plus que nous, et ils lui ont dû leurs plus ravissantes inspirations. Il semblait à jamais englouti sous les sombres préoccupations du moyen âge, quand tout à coup, au seizième siècle, il sortit de la nuit comme une aurore nouvelle, et rayonna, plus attrayant que jamais, dans les imaginations altérées de lumière. Les esprits chrétiens eux-mêmes l'ont adopté en l'épurant : Dante, pour peindre un nouveau ciel, n'a pas dédaigné de lui dérober quelques teintes de son azur; Fénelon ne s'est pas interdit de l'aimer; l'idylle de *Théagène et Chariclée* a furtivement pénétré sous les austères ombrages de Port-Royal. Au milieu des convulsions terribles d'une vieille société expirante, André Chénier lui a souri, et avec quelques vers lui a rendu sa jeunesse et sa fraîcheur. Et de nos jours encore, malgré les sérieuses réalités de notre civilisation moderne, malgré les graves problèmes qui obsèdent nos esprits, nous ne pouvons nous empêcher de nous retourner parfois vers cet idéal terrestre, dont nous connaissons bien la fausseté décevante, mais dont on ne niera jamais le charme séduisant.

N'est-ce pas là le secret motif du sourire malin et satisfait empreint sur les lèvres de ce faune dans sa niche de marbre? Ne dirait-on pas qu'il se penche vers ce chevreau qui vient brouter des fleurs auprès de lui, et qu'il lui fait confidence de sa joie? — Soyons sans crainte, semble-t-il dire; le temps passe, les siècles se succèdent, les peuples vieillissent, les empires tombent, et nous, vieux personnages des églogues, nous sommes encore jeunes. On ne nous adore plus, mais on nous aime toujours. Tant qu'il y aura sur terre des gazons verts, des roses parfumées, au ciel de l'azur et des rayons dorés, on se souviendra de nous; on songera, non sans envie peut-être, à nos courses folles dans les prés fleuris, parmi les bocages et les rochers, au bord des eaux courantes; à nos luttes lyriques sous l'ombrage des hêtres, avec Silène et Bacchus, en présence des nymphes attentives; à toute cette vie pénétrée de rayons, de parfums, de douce joie et de confiance enfantine que la terre ne connaîtra plus. Nous sommes à la fois morts et immortels, immortels non moins que l'éclat du soleil, la fraîcheur du feuillage, le mystère des forêts. Les sculpteurs ne cesseront jamais de fatiguer leur ciseau, les peintres de charger leur palette des plus riches couleurs, pour reproduire notre image, et s'ils rendent notre charme, ils seront sûrs de séduire leurs contemporains. Les poëtes eux-mêmes, malgré tant de redoutables rivaux, voudront toujours célébrer

. . . . Le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux!
. . . .
Où les sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes,
Avec les rameaux verts se balançaient au vent
Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant!...

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

Voy. les Tables des années précédentes.

L'ASPIRANTE.

Dans notre Paris, de plus en plus magnifique, il reste encore de vieilles maisons, de vieux recoins, d'antiques, d'étroites, d'obscures ruelles, dont j'ai la faiblesse de déplorer la destruction à mesure que la pioche et le marteau « en font justice », comme disent les architectes. Certes, ces regrets individuels doivent se taire devant un intérêt général de salubrité, d'ordre, de beauté, de grandeur; n'importe, je ne puis me corriger de ce culte un peu abandonné des souvenirs. Plusieurs de ces coins, offensants à plus d'un titre, me rappellent des existences humbles, mais dignes. Ces toits dégradés ont abrité de pauvres vieilles femmes, de malheureux infirmes auxquels leurs longues et obscures vies au milieu de privations et de tentations nombreuses avaient légué, pour unique trésor, une conscience et des mains toujours pures. Des hommes illustres ont laissé quelques rayons d'une gloire, parfois méconnue de leur vivant, derrière ces murs noircis et dégradés qui s'écroulent; enfin, dans les regrets que m'inspirent ces ruines prématurées faites à coups de hache, il entre, ce me semble, quelque chose de l'éternelle protestation de l'esprit contre la matière, du fond immortel contre la forme passagère. Entouré de palais tout neufs, au milieu d'éblouissants lambris, je reste indifférent et froid, tandis que souvent, en présence d'un intérieur indigent ou mesquin, j'ai senti s'éveiller chez moi une tendre et sympathique admiration. Les pauvres demeures gardent plus fidèlement l'empreinte de ceux qu'elles ont abrités, le souvenir des actes d'abnégation et de courage exercés dans leur enceinte, et, du moins, le cadre n'éclipse pas le tableau. Ces pensées, d'autres du même genre, roulaient dans mon esprit tandis que, suivant une sombre, boueuse et étroite allée, j'arrivais à une petite cour sur laquelle quatre corps de logis, hauts d'environ dix toises et fort rapprochés les uns des autres, étaient censés prendre (ce que ne pouvait guère donner cette espèce de citerne malsaine) l'air et le jour.

Du centre de ce puits s'élevait une voix chevrotante qui murmurait une lugubre complainte; à peine si j'entrevoyais la chanteuse aux douteuses lueurs échappées d'une échancrure de ciel bleu, sur laquelle se détachaient les noires silhouettes des mansardes. J'avais à parler à un photographe qui occupait l'un de ces greniers; en conséquence, je me dirigeais vers l'escalier qui, sous une sombre arcade, montait en face de moi, lorsqu'une fenêtre à guillotine se leva au-dessus de ma tête, et une petite pièce de cuivre résonna sur le pavé. D'une croisée vis-à-vis, puis d'un attique encore plus élevé d'où pendillaient des nippes et haillons qui s'efforçaient en vain de sécher, tombèrent quelques centimes, et, parti de haut, un morceau de pain déchira son enveloppe de papier en rebondissant sur l'humide pavé. C'est alors que je me retournai pour regarder l'humble créature à laquelle s'adressaient les offrandes du pauvre.

C'était une petite vieille toute rabougrie; elle disparaissait presque dans le brouillard, hôte habituel de ces cours resserrées. Sa coiffe, ou plutôt son bonnet de petites bandes de gaze noire cousues les unes au-dessus des autres et rouillées par l'usage, se confondait avec le fond enfumé des murs grisâtres, d'où se détachaient mal son châle noir étriqué et ses flasques jupes d'indienne décolorées. Cependant je voyais osciller légèrement le vieux panier rapiécé qui lui pendait au bras, et l'idée me vint qu'il fallait à cet être chétif un effort suprême pour se tenir ainsi debout, immobile, sur le pavé glissant. Fouillant dans mon gousset, je m'approchai et je lui tendis quelques sous, en lui demandant son nom et son adresse. Ignoble et cruelle précaution! Oh! que l'aumône et la charité sont choses différentes! Maladroit à me démêler entre ce qu'exige la prudence et ce qui doit répugner à la plus vulgaire bonté, j'avais fait très-sèchement ma brutale question; je vis trembler plus fort la main ridée et osseuse sur laquelle tombait en ce moment un reflet de lumière; puis, au lieu de se tourner de mon côté et de prendre ma monnaie, la pauvre femme se courba, non sans peine, et se mit à chercher à tâtons par terre les humbles dons qui, sans soupçon ni défiance, avaient été de prime abord accordés à sa misère, tout uniment parce que le son de sa voix cassée trahissait la vieillesse et la douleur.

Ce n'était pas à elle à avoir honte, en vérité; pourtant,

lorsqu'elle releva la tête, il me sembla qu'elle rougissait. Je m'étais tout à fait rapproché, et je glissai mon aumône dans son panier, où elle faisait entrer ce qu'elle venait de ramasser. Elle fixa sur moi deux petits yeux fatigués de travail, de veilles, peut-être de larmes, mais qui, à travers leurs paupières rougies et leurs cils rongés, avaient encore un scintillement humide; le regard qui s'en échappa était loyal et ferme.

— Je m'appelle Mlle Parpiette, dit-elle, toujours tremblante, d'une voix très-basse. Je demeure rue des Carmes; mais je prie bien Monsieur de ne pas venir chez nous. J'aime mieux que Monsieur reprenne ce qu'il a mis là-dedans.

Et elle ouvrit son panier, où j'entrevis quelques-unes des récoltes indescriptibles de l'indigence : des croûtes, des restes, des haillons.

— Eh! n'ayez pas peur, ma brave femme. Calmez-vous. Ce n'est que dans votre intérêt que je propose ma visite; et je présume qu'il n'y a personne chez vous dont vous ayez honte et que l'on ne puisse voir?

Assez mécontent de moi, j'affectais un ton familier et ne voulais pas avoir le démenti de ma conduite avisée et prudente.

— Je suis seule, Monsieur, répliqua-t-elle. Depuis quinze ans, toute seule...

Elle s'arrêta une demi-seconde et reprit, en s'éclaircissant la voix :

— Ce n'est pas faute de reconnaissance pour votre bon vouloir; mais j'aime mieux que Monsieur reprenne son argent, et qu'il ne vienne pas à la maison.

Elle plongea sa main dans son panier et chercha péniblement au fond, où la monnaie avait coulé. Seulement alors, je m'aperçus de son infirmité : elle traînait difficilement une jambe; et son bras droit, plus maigre et plus court que l'autre, n'avait presque plus de mouvement. Au lieu de m'esquiver pendant qu'elle plongeait dans l'inextricable chaos de ce panier, lui laissant mon aumône et terminant ainsi un ridicule débat, je demeurais cloué à ma place, ému, sans trop savoir pourquoi. Mais quelque chose de timide et de douloureux, en même temps que de résolu, dans l'accent de cette femme, m'allait au cœur; sa façon de mendier, en chantant sa vieille complainte, et de reculer devant l'aumône de la main à la main et à domicile, excitait ma curiosité. Je ne la soupçonnai pas un moment de supercherie ou de mensonge. Il n'eût tenu qu'à elle d'avoir, comme tant d'autres, un nom en l'air, une fausse adresse, et, j'en étais convaincu, tout en m'interdisant de la visiter, c'étaient son véritable nom, son adresse réelle qu'elle m'avait donnés. En la regardant rassembler avec difficulté dans sa main tremblante les sous pour me les restituer, il me venait je ne sais quelle révélation d'une existence humble et dénuée que jamais rayon de soleil n'avait caressée. La fleur de toutes choses s'était flétrie dans cette nature débile, dans ce corps infirme et disgracié, sans jamais s'être épanouie. Je fis vœu d'apporter quelque soulagement à cette profonde misère, un faible appui à ce triste déclin. Sans doute l'intérêt, la pitié qui se développaient en moi, me prêtèrent des paroles persuasives. Elle consentit à demeurer ma redevable, à recevoir ma visite, et elle s'excusa de ce que j'aurais deux degrés à descendre d'abord, puis cent quinze à monter. La recommandation qui suivit, et qu'elle ne hasarda qu'en baissant tellement la voix que j'avais peine à l'entendre, m'expliqua sa répugnance à accepter mes visites.

— Je prie bien Monsieur, murmura-t-elle, de ne pas dire à la maison où il m'a rencontrée et ce que je faisais. Mes voisins ne savent pas que je chante. (Pauvre créature! elle appelait cela chanter!) Mais, Monsieur, je vous l'assure... Non, Monsieur, vrai, je ne me le permets que lorsqu'il n'y a rien, plus rien du tout au logis! Et... comme on dit (elle eut un sourire navrant), la faim chasse le loup du bois! *La suite à la prochaine livraison.*

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voyez les Tables des années précédentes.

RÈGNE DE LOUIS XIV.

Costume civil (1680-1715). — « Le courtisan, dit la Bruyère, autrefois avait ses cheveux, était en chausses et en pourpoint, portait de larges canons, et il était libertin. Cela ne sied plus : il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est dévot. »

On ne peut pas marquer d'une manière plus vive le changement qui se fit chez les hommes, non-seulement de la cour, mais de toutes les classes éclairées, après que Louis XIV eut passé sous la direction spirituelle de Mme de Maintenon. Le roi s'observant sur sa personne, chacun voulut paraître en faire autant, et la frivolité eut dans ses caprices quelque chose de compassé et d'austère. Plus de ramages dans les étoffes; rarement des broderies, et de si petit effet qu'il fallait être dessus pour les voir; la dentelle réservée seulement pour la cravate et les manchettes; les boutons détrônant pour toujours les attaches en cannetille, galants et aiguillettes; les rubans n'ayant plus d'emploi que pour les nœuds d'épaule et la cocarde du chapeau, puis, à la fin, tout à fait bannis; la culotte courte adoptée partout à la place des rhingraves, devenues un objet de risée; l'ampleur ne résidant plus que dans la perruque et les manches d'habit, comme pour attester les anciennes erreurs d'une génération convertie : tels sont les traits caractéristiques du costume porté par les hommes à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième.

Cependant le grand roi contenait son goût pour la toilette plutôt qu'il ne l'avait dompté. Plus d'une fois cette partie du vieil homme se réveilla en lui, et lui procura des retours dangereux pour ses sujets qui s'empressèrent d'en profiter.

Saint-Simon nous raconte un de ces moments de relâche qu'il eut en 1697, lors du mariage du duc de Bourgogne :

« Il s'était expliqué qu'il serait bien aise que la cour y fût magnifique, et lui-même, qui depuis longtemps ne portait plus que des habits fort simples, en voulut des plus superbes. C'en fut assez pour qu'il ne fût plus question de consulter sa bourse ni presque son état pour tout ce qui n'était ecclésiastique ni de robe. Ce fut à qui se surpasserait en richesse et en invention. L'or et l'argent suffirent à peine. Les boutiques des marchands se vidèrent en très-peu de jours; en un mot, le luxe le plus effréné domina la cour et la ville, car la fête eut une grande foule de spectateurs. Les choses allèrent à un point que le roi se repentit d'y avoir donné lieu, et dit qu'il ne comprenait pas comment il y avait des maris assez fous pour se laisser ruiner par les habits de leurs femmes. Il pouvait ajouter : et par les leurs. Mais la bride était lâchée, il n'était plus temps d'y remédier; et, au fond, je ne sais si le roi en eût été fort aise, car il se plut fort, pendant les fêtes, à considérer tous les habits. On vit aisément combien cette profusion de matières et ces recherches d'industrie lui plaisaient, avec quelle satisfaction il loua les plus superbes et les mieux entendus, et que, le petit mot lâché de politique, il n'en parla plus, et fut bien aise qu'il n'eût pas pris. »

Le résultat de ces magnificences fut que, de 1697 à 1700, l'on se ruina en argent, en or, et surtout en diamants, pour l'ornement des boutons et des boutonnières

de l'habit; que la bourgeoisie se remit à porter du velours, et qu'elle en serait venue au brocart si un nouvel édit n'avait arrêté à temps les progrès du luxe.

L'habillement des Français à la fin du règne de Louis XIV a eu l'étonnant privilége de fixer le costume moderne. Il existe de toutes pièces dans celui qui fait aujourd'hui les délices du monde entier. Frac ou redingote, gilet et pantalon, continuent d'être, avec quelque changement de forme et sous des noms différents, ce qu'il plut d'appeler en ce temps-là justaucorps, veste et culotte.

Durant la même période, on ne porta plus de bottes qu'à l'armée; mais les souliers furent presque des bottines par l'élévation des talons et la hauteur de la pièce qui recouvrait le cou-de-pied. C'étaient les souliers à la cavalière; on les appela souliers de bottes lorsqu'ils furent faits en cuir de botte. Les manches d'habits, allongées et munies par bas d'un énorme parement, portèrent le nom de manches à bottes, à cause de leur ressemblance avec l'ouverture des bottes, lorsque celles-ci s'ajustaient aux canons.

Vers 1685 s'introduisit l'usage des bas de coton, qu'on appelait bas de Barbarie. Ceux de soie, auparavant rayés ou chinés, devinrent tout unis. Le bas s'assujettissait par



Hommes de qualité à la mode de 1689 et 1693. — Costume bourgeois en 1705. — Dessin de Chevignard, d'après les estampes du temps.

dessus la culotte au moyen d'une jarretière, et se roulait à la hauteur du genou.

Les manchons de fourrure continuèrent d'être portés l'hiver par les hommes. Il fut de bon goût, à un moment, de tenir dans son manchon un chien d'espèce naine. Le Livre des adresses pour 1692 nous apprend que la demoiselle Guérin, rue du Petit-Bac, faisait commerce de chiens-manchons.

Il y avait alors une sorte d'air d'opéra très en vogue, qui était composé sur un rhythme espagnol, et qu'on appelait passe-caille. Le nom de passe-caille fut donné au cordon qui servait à suspendre le manchon. Ce n'est pas le seul emprunt que la mode fit à la musique pour son vocabulaire. En 1693, on appela chaconne un long ruban qui fut ajouté au col de la chemise. Ce ruban tombait plus bas que la cravate et flottait hors de l'habit, qu'on laissait déboutonné exprès sur le haut de la poitrine.

On lit dans *le Siècle de Louis XIV*, à propos de la bataille de Steinkerque :

« Les hommes portaient alors des cravates de dentelle qu'on arrangeait avec assez de peine et de temps. Les princes, s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou. Les femmes portèrent des ornements faits sur ce modèle; on les appela des steinkerques. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la steinkerque. » Les crémones remplacèrent les steinkerques après l'échec presque miraculeux que le prince Eugène essuya, en 1702, dans la ville de Crémone, où il était entré par surprise. Mais ces noms belliqueux ne s'étendirent pas aux objets de la parure des hommes.

Les chapeaux à larges bords, retroussés sur trois côtés. conservèrent le tour de plumes jusqu'en 1710. Ils se déplumèrent depuis lors, furent rapetissés au delà de toute expression, et devinrent le lampion de l'ancien régime.

La perruque qui caractérise le règne, l'auguste in-folio, perdit l'appui que les épaules avaient prêté jusqu'alors à la masse divisée de ses flots; on l'abandonna à son propre poids, pour qu'elle tombât d'aplomb jusque vers les reins. Suivant la forme de ses frisures et la façon dont elle était plantée sur le front, elle s'appela espagnole, cavalière ou carrée. La financière avait retenu de l'ancienne mode, la mode française, deux longs tire-bouchons qui descendaient

de chaque côté sur la poitrine. Toutes ces perruques, faites généralement de crin, étaient d'une lourdeur excessive à porter; elles provoquaient à la tête une transpiration abondante, à cause de quoi l'on mettait par-dessous des calottes de toile ou de serge. Dès 1703 on poudra les perruques, et pour qu'il ne fût pas dit que cela salissait l'habit, l'habit fut poudré également; d'où l'exclamation d'un satirique qui n'est pas Boileau :

Poudrer un justaucorps! quelle étrange parure!
Tel est le dos d'un âne au sortir d'un moulin.

Un peu plus tard on commença à former, tantôt le bout-de-rat, tantôt la bourse, en nouant de diverses façons avec du ruban l'extrémité de la crinière.

La fin du dix-septième siècle vit encore se multiplier ces objets qui, sans tenir à l'habillement, ont cependant, lorsque le goût du jour les prescrit, une extrême importance dans l'attirail des gens comme il faut. Outre l'épée, qui resta de mode, mais attachée à un ceinturon au lieu de pendre au bout d'un baudrier, on eut la canne à pomme d'or ou d'ivoire, la montre en or émaillé, tantôt grande, tantôt petite, la tabatière et la râpe à tabac.

L'usage de priser, déjà séculaire et recommandé par les



La Duchesse de Foix; 1694. — Modèle de mode pour l'année 1678. — Costume bourgeois en 1705. — Dessin de Chevignard, d'après les estampes du temps.

médecins, devint tout à coup une chose de mode, au point que la ferme du tabac monta, dans l'intervalle de vingt ans, de 150 000 livres à 4 millions. La tabatière, mal vue de Louis XIV, pénétra néanmoins à Versailles par l'exemple des plus grands seigneurs. Le duc d'Harcourt et le maréchal d'Huxelles furent surtout notés par l'excès avec lequel ils s'y adonnaient : l'un marquant sa piste dans les galeries par la quantité de tabac qu'il répandait autour de lui, l'autre en saupoudrant toutes ses cravates et devants d'habit. On ne disait rien, vu la qualité des personnages; mais qui voulut faire sa cour ne prisa pas, ou se cacha pour priser.

Dans les salons, où l'on n'avait pas à éprouver de contrainte, on prenait le tabac avec une sorte d'ostentation. Il se forma tout un rituel pour ouvrir la tabatière et la refermer d'une main, pour saisir la prise avec un air dégagé, pour la tenir quelque temps entre ses doigts avant de la porter au nez, et pour la renifler avec justesse en l'y recevant.

Ceux qui tenaient à ne faire usage que de tabac frais en portaient une carotte dans leur poche, et le râpaient à mesure avec un instrument dont on sut faire alors un objet d'art. (Voy. t. II, 1834, p. 48 et 64.)

La pipe eut après cela un moment de vogue, mais seulement parmi la jeunesse, qui, pour pratiquer ce goût, eut l'attention de se confiner au cabaret. On raconte comme une espièglerie de la duchesse de Bourgogne qu'elle se déroba plusieurs fois aux réceptions de la cour pour aller, avec ses demoiselles de compagnie, fumer dans les pipes des soldats qui montaient la garde à Versailles. Ce passe-temps d'une princesse ennuyée fut tenu trop secret pour se recommander à l'imitation du beau sexe; mais quant à priser, les femmes ne le cédèrent point aux hommes, et quant à dépenser beaucoup d'argent en habits, elles eurent la palme, le rigorisme à ce sujet ne leur ayant jamais été imposé que pour des moments de très-courte durée.

Si Mme de Maintenon avait été une reine avouée, la grande simplicité qu'elle affectait dans sa mise aurait probablement été un exemple pour les dames; mais, fuyant d'ordinaire les réunions ou se tenant derrière tout le monde lorsqu'elle consentait à y paraître, elle laissa donner le ton par les princesses, avec une attention marquée à ne les

contrarier jamais sur l'étalage qu'elles voulaient faire. Il résulta de là que la toilette féminine resta très-somptueuse, quoique l'atmosphère de contrainte qui régnait à la cour ait donné aux habits une apparence roide et gourmée.

Les robes devinrent tout à fait disgracieuses par l'exagération des corsages serrés, et par la lourdeur des jupes tombantes, maladroitement opposée à une profusion de plis que formait le manteau. Le manteau d'alors était l'ancienne jupe de dessus, à laquelle on avait ôté toute apparence de jupe en lui donnant un dégagement excessif et en la ramenant d'un seul côté par une troussure particulière à l'époque. Plus tard on joignit au nom de manteau l'épithète de volant; puis on finit par dire volant tout court.

Les ornements de jupe furent les falbalas et les pretintailles. Par falbalas il faut entendre des garnitures bouillonnées, c'est-à-dire les volants du vocabulaire actuel de la mode. Voltaire dit quelque part : « J'ai mis les poëmes à la mode, comme Langlée y avait mis les falbalas. » Les falbalas eurent donc pour auteur ce fameux Langlée dont nous avons fait connaître le génie inventif. Jusqu'à sa mort tout fut à falbalas. Les pretintailles, qui succédèrent, étaient d'immenses découpures appliquées en couleur différente sur le fond des jupes. Cela forma des chamarrures d'un poids insupportable et du plus triste goût. Par les pretintailles on revint aux étoffes brochées en or ou en couleur, à ramages si grands qu'il n'y eut plus de différence entre les robes et les rideaux des fenêtres.

En 1711 parut une grande nouveauté qui n'était qu'une vieillerie retrouvée dans les archives du ridicule. Les femmes, pour faire paraître leur taille plus fine, se mettaient, depuis une dizaine d'années, des tournures de toile gommée qu'elles appelaient criardes. Tout d'un coup les criardes leur semblèrent n'être que de l'enfantillage, et, pour l'enflure de leur jupes, il leur fallut des constructions effectuées par la main des tonneliers et des vanniers; en d'autres termes, les vertugadins recommencèrent leur règne sous les noms de cerceaux et de paniers.

Il est curieux que les paniers se soient montrés soixante-dix ans après le décès des vertugadins, de même que, de nos jours, la crinoline a fait irruption soixante-dix ans après le décès des paniers. Aussi bien, tout ce qui se dit aujourd'hui de l'une fut dit par nos arrière-grands-pères au sujet des autres. Ils étaient la ruine des ménages, l'effroi des marieurs, le supplice des passants. On eut beau se railler et se plaindre, la bouffissure des cottes entra résolûment en possession de l'empire qui lui était échu.

Les paniers achevèrent de rendre ridicule un costume qui l'était déjà beaucoup par le goût des étoffes et encore plus par la forme des coiffures.

Du temps de Mlle de Fontanges, on s'était mis à ramener tous les cheveux sur le front; ils formaient là un indicible entassement de boucles, de touffes et de tortillons. La belle favorite s'étant avisée un jour de couronner cet échafaudage par une coque nouée d'un ruban amarante, le ruban d'abord, et plus tard la coiffure en hauteur, s'appelèrent fontanges. Pendant trente ans, on se mit l'esprit et les doigts à la torture pour augmenter la complication de ce bizarre édifice. Il fut possible de composer un dictionnaire avec les termes inventés pour en désigner les parties. Il y eut les choux ou cheveux noués en paquet, les tignons ou torsades contournées en divers replis; la passagère, touffe bouclée près des tempes; la favorite, touffe pendante sur la joue; les cruches, petites boucles sur le devant de la tête; les confidentes, plus petites boucles près des oreilles; les crève-cœurs, deux autres boucles plaquées sur la nuque du cou; les bergers, boucles tournées en haut avec une houppe; les meurtriers, assortiment de menus rubans pour tenir ces diverses boucles liées et unies; les firmaments, épingles à tête de diamant pour consolider les choux et tignons; la commode, carcasse de fil d'archal entouré de gaze pour servir de soutien à l'ensemble.

Et le bonnet imaginé pour surmonter ce gigantesque ouvrage, qui pourrait dire ses mille fantaisies et donner la juste mesure de sa hauteur? Lui aussi il eut ses étais de métal, la palissade et le monté-là-haut, qui tenaient en respect les immenses rayons de sa garniture; il eut sa bourgogne, son jardinet, ses chicorées, ses rubans et ses barbes baptisées à toutes les saisons de noms nouveaux, sans cesse en travail pour se métamorphoser, jamais pour cesser d'être extravagant.

Lorsque les choses furent venues à cet excès que les dames ne pouvaient plus passer sans faire la révérence sous les plus hautes portes des appartements, le roi regretta fort l'approbation qu'il avait donnée autrefois à Mlle de Fontanges. Il parla plusieurs fois devant les princesses du sang de l'ennui que l'on donnait à sa vieillesse en le forçant à tolérer de telles folies jusque dans sa maison; se voyant aussi peu écouté que s'il se fût plaint à des sourdes, il ordonna en termes formels de mettre à bas les commodes et palissades. Elles furent déposées en effet, mais non pas pour ne plus reparaître. Au bout de quelques mois la défense était oubliée; les fronts dardèrent de nouveau le ciel, et cela dura ainsi jusqu'en 1714, qu'une coiffure très-basse, avec laquelle une dame anglaise se présenta à la cour, fit disparaître en un clin d'œil jusqu'au dernier vestige des fontanges. En voyant ce brusque changement de mode, Louis XIV ne put s'empêcher de dire : « J'avoue que je suis piqué, quand je pense qu'avec toute mon autorité de roi en ce pays-ci, j'ai eu beau crier contre les coiffures trop hautes, pas une personne n'a eu la moindre envie d'avoir la complaisance pour moi de les baisser. On voit arriver une inconnue, une guenille d'Angleterre, avec une petite coiffure basse, tout d'un coup toutes les princesses vont d'une extrémité à l'autre. »

DE QUELQUES PROGRÈS A FAIRE

DANS LES SCIENCES, L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE.

Suite. — Voy. p. 5, 90.

AGRICULTURE.

La plus importante de toutes les industries, c'est l'agriculture. Cependant, si l'on excepte quelques-uns de nos départements, c'est dans cette industrie mère que les plus grands progrès sont à réaliser.

Comparez l'industrie du fer ou celle du coton à l'agriculture. D'un côté, vous voyez mettre en œuvre toutes les ressources de la mécanique, de la chimie et de la physique; de l'autre, l'ignorance et la routine sont regardées souvent comme les meilleurs guides à suivre pour féconder la terre.

Dans les fabriques et les usines, on est dévoré de la fièvre du progrès; on craint toujours qu'un concurrent ne fasse mieux et à meilleur marché; on fait tous les sacrifices nécessaires pour l'acquisition des machines les plus parfaites, et on regarde l'industrie dont on s'occupe comme le plus beau et le premier de tous les métiers.

Dans les champs, au contraire, on ne se préoccupe pas beaucoup des succès du voisin. S'il a de plus belles récoltes, c'est que sa terre est meilleure; c'est qu'il a des capitaux plus importants; enfin, c'est qu'il a toujours eu « de la chance ». Et même, s'il le voulait, il vivrait de ses rentes, ou, tout au moins, quitterait la charrue pour un plus noble métier.

Le premier progrès à réaliser en agriculture (le plus difficile, car c'est un progrès moral), c'est que le cultivateur regarde son métier comme le plus honorable de tous,

ce qui n'est autre chose que la simple vérité. La plupart des habitants de nos campagnes sont propriétaires tout au moins d'une maison et de quelques champs; mais quel désordre et même quelle malpropreté dans cette maison! et souvent quelle négligence dans la culture de ces champs!

Le travailleur des campagnes doit être, pour produire autant que possible, bien nourri et sainement logé. Voilà deux conditions nécessaires et cependant fort mal remplies, surtout dans nos départements les plus stériles, là où le travail de l'homme devrait être doublé pour tirer parti d'un sol ingrat.

Avec les plus mauvais matériaux, on peut toujours construire des habitations saines, pourvu qu'on ait soin de maintenir le sol du rez-de-chaussée à *un demi-mètre au moins* au-dessus du terrain environnant. Il faut toujours compter que ce terrain sera peu à peu remblayé; c'est ce que nous voyons par les anciennes maisons de nos villages (et ce sont les plus nombreuses), qui sont toujours en contre-bas du sol de la rue.

Il est nécessaire, en outre, d'empêcher les eaux pluviales ou autres de s'accumuler autour de la maison; il faut leur ménager un écoulement au moyen de fossés couverts, convenablement disposés.

Il est d'autant plus indispensable pour le paysan d'avoir un rez-de-chaussée bien sain, que c'est presque toujours au rez-de-chaussée qu'il habite; le premier étage (quand il y en a un) ne sert que de grenier. Cet étage serait pourtant bien préférable pour l'habitation.

Un illustre agronome, M. Boussingault, a dit, avec raison, qu'on peut juger d'un cultivateur par les soins qu'il donne à son tas de fumier. En effet, la question des engrais a toujours été et sera toujours la première des questions agricoles. Il ne s'agit pas d'attendre la découverte d'engrais nouveaux, mais bien de tirer parti des engrais qu'on a sous la main et qu'on laisse perdre le plus souvent.

Les anciens Romains, qui étaient d'excellents cultivateurs, recueillaient avec des soins minutieux toutes les matières susceptibles de servir d'engrais, telles que bourre, crins, cheveux, débris de cuir, de corne, etc. Les Chinois suivent les mêmes pratiques, avec cette patience infatigable qui les caractérise.

Au contraire, nous voyons dans nos villages les eaux de fumiers couler au milieu des rues; les fumiers, constamment lavés par les eaux de pluie, perdent en outre par évaporation une grande partie de leurs éléments fertilisants. Et les propriétaires de ces fumiers vous assurent qu'il n'y a pas moyen de mieux faire; que M. un tel s'est ruiné pour avoir voulu faire des essais d'après les savants; etc.

Si vous pouviez amener ces ennemis du progrès dans notre département du Nord, l'éternel honneur de l'agriculture française, ils auraient encore une objection toute prête, en voyant avec quels soins minutieux les engrais sont aménagés. Les gens de ce pays-ci, diraient-ils, ont de bonnes terres et sont sûrs d'être payés de leurs peines; ce n'est pas comme chez nous, où l'on a tant de peine à tirer son pain de la terre! — Mais, bien au contraire, plus le sol est ingrat, plus il faut s'efforcer de lui apporter de riches engrais.

On sait que, dans le Nord, les déjections humaines sont employées en nature, sans être transformées en poudrette, et qu'elles donnent d'excellents résultats. Mais l'usage de cet engrais flamand est assez repoussant et sujet d'ailleurs à quelques autres inconvénients. Un vétérinaire de campagne, qui est en même temps un cultivateur habile, M. Corne, a découvert récemment un procédé qui permet de solidifier et de désinfecter instantanément ces matières, de manière à les transformer, à très-peu de frais, en un engrais facile à conserver et à transporter. Cette méthode sera sans doute une acquisition précieuse pour l'agriculture.

Les cultivateurs qui désirent sincèrement faire des progrès trouvent toujours des conseils utiles, même dans les plus pauvres départements. Les comices agricoles, les sociétés d'agriculture, les ingénieurs des ponts et chaussées, s'empressent de leur fournir tous les renseignements désirables sur les cultures nouvelles, sur les travaux de drainage, etc. Mais il ne faut pas qu'ils s'obstinent à croire qu'ils cultivent aussi bien que possible; les grands cultivateurs de nos départements les plus fertiles sont beaucoup plus modestes; ils conviennent toujours qu'il leur reste quelque chose à faire pour améliorer les espèces indigènes de plantes ou d'animaux, en introduire de nouvelles, augmenter le rendement des terres, perfectionner les machines agricoles, etc.

Quand l'habitant des campagnes sera plus instruit, il apprendra à se défier de lui-même, loin de se regarder comme le modèle du bon cultivateur [1].

INDUSTRIE.

Chacune de nos grandes industries marche à grands pas dans la voie du progrès et réclame cependant sans cesse de nouveaux perfectionnements. Nous résumons quelques-uns des vœux formés dans l'intérêt de nos principales industries.

Métallurgie. — De toutes les industries métallurgiques, celle du fer est de beaucoup la plus importante. On voudrait produire à meilleur marché et à volonté la fonte, le fer ou l'acier, en soumettant le minerai de fer à une seule fusion, dans des conditions convenables. Déjà le procédé Bessemer et autres indiquent la possibilité de transformer directement en fer la fonte sortant du haut fourneau sans la soumettre au travail coûteux du puddlage ou de l'affinage au petit foyer. Des études fort sérieuses sont activement poursuivies dans cette voie; elles amèneront, sans doute, une réduction notable dans le prix du fer et, par conséquent, dans celui des machines et des fers pour bâtiments. *La suite à une autre livraison.*

UNE ŒUVRE D'ART PARFAITE.

L'œuvre d'art doit être comme une lampe d'albâtre dont la matière est pure et belle. L'idée de la beauté brûle au dedans comme une flamme et en éclaire le dehors. Il faut que cette forme soit travaillée, qu'il n'y ait pas une saillie, un point qui reste dans l'ombre et fasse obstacle au passage de la lumière; il faut que la matière soit transparente et le rayon vif; que de toutes parts elle laisse passer et se répandre à travers sa substance la flamme divine qui brûle au dedans. ALFRED TONNELÉ.

LE PLUS ANCIEN DES JOURNAUX ANGLAIS.

La première feuille périodique imprimée en Angleterre était intitulée: *the Weekly News* (Nouvelles de la semaine). Le premier numéro parut le 23 mai 1622; le rédacteur en chef ou l'éditeur était Nathaniel Butter. On a longtemps considéré comme le plus ancien journal *the English Mercury*; c'était une erreur.

AVRIL ET LE VIEILLARD.

Voici le beau printemps: la neige se retire lentement au sommet des monts; sur la pente des collines, le ruisseau, miroitant au soleil, court et murmure dans l'herbe qui grandit; la fleur, qui se presse d'éclore, balancée sur sa tige, embaume la nuit ainsi qu'un divin encensoir; et l'on

[1] Voy., t. XXVII, 1859, la série d'articles intitulée *les Deux Fermes*; et *Ce qu'on laisse perdre en agriculture*, p. 197, 246.

dirait qu'une avalanche a déposé sur les arbres du verger sa neige et sa fraîcheur.

La nature est parée comme une vierge au jour de ses noces; tout renaît pour aimer, pour chanter, pour s'épanouir, et la rose printanière entr'ouvre déjà son calice au papillon attiré par son parfum.

O Éternel! le vieillard est ému par la saison que ta bonté lui donne encore; tous ses sens te rendent hommage et empruntent sa voix affaiblie pour célébrer tes bienfaits sans cesse nouveaux :

« Merci, mon Dieu! le vaste silence de la nature attristait mes mornes promenades durant l'hiver, et voilà que les chants de l'alouette arrivent à mon oreille du haut des cieux ouverts, voilà qu'elle lance et fait ruisseler en joyeuses cadences les notes de sa voix sur les prés reverdis!

» Merci, mon Dieu! mon œil était fatigué de la blancheur de la neige et de l'aspect dépouillé des campagnes, et voilà que le gazon pousse et se ranime sous mes regards, et que la plaine rajeunie s'étale comme une corbeille émaillée de mille couleurs, où l'espoir se lit de toutes parts en traits fleuris!

» La violette, éclose à l'abri des ramées, me jette sa suave odeur du sein du buisson où elle s'est blottie, et des senteurs douces et balsamiques s'élèvent des pelouses ou descendent des haies!

» Ma main n'est plus glacée par l'âpreté des frimas quand un ami d'enfance accourt me la saisir, et mon sang, alors réchauffé dans mes veines par un soleil bienfaisant, porte une douce sensation jusqu'aux extrémités de mes doigts!

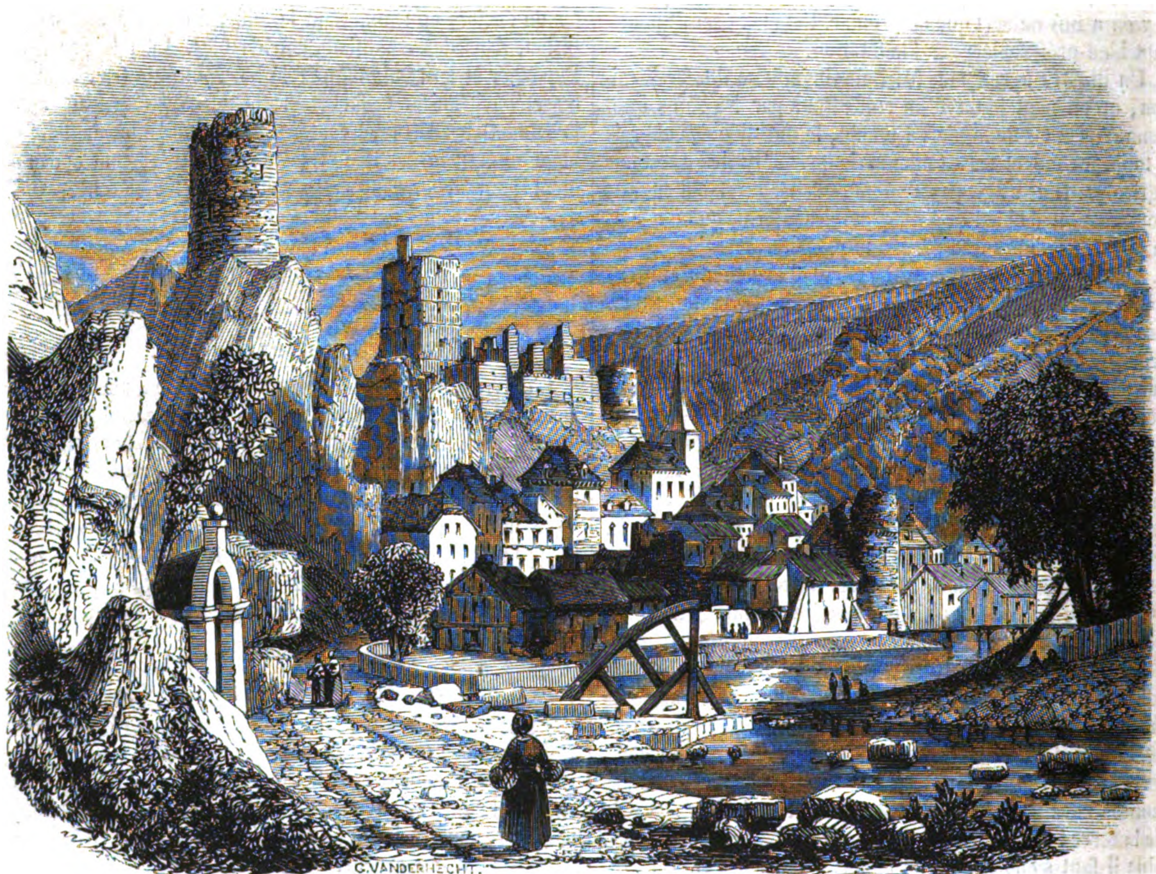
» La feuille renaissante au jardin m'accorde son suc nourrissant; elle ranime mes forces amoindries et flatte encore mon goût de sa tendre saveur!

» O jeunes auteurs, que vos chastes muses, couronnées de sentiments pieux, chantent avec moi cette saison bénie; et puissent les jours qui vont l'embellir être aussi purs dans votre cœur que dans les cieux! » (1)

ESCH-SUR-LA-SURE

(LUXEMBOURG).

Le bourg d'Esch, environné de bruyères et de montagnes escarpées, est l'un des sites les plus pittoresques du Luxembourg. La Sûre, dont le cours sinueux fait mouvoir de nombreuses usines, l'arrose sans fertiliser cependant son sol aride. On fabrique, à Esch, des draps dont les armées de France et d'Autriche faisaient jadis une grande consommation; c'était l'objet d'un commerce considérable;



Vue d'Esch, dans le Luxembourg. — Dessin de Vanderhecht, d'après nature.

la prohibition de ces draps en France en a beaucoup restreint la fabrication.

Les deux tours que l'on aperçoit au sommet des rochers qui dominent la Sûre sont les seuls restes du château d'Esch, dont la seigneurie était très-étendue et la maison fort ancienne. La terre de Diekirch a fait partie de ce domaine jusqu'en 1266. A cette dernière époque elle fut cédée par Godefroy, sire d'Esch, à Henri, comte de Luxembourg, qui la réunit à son comté.

Le bourg d'Esch, étant seigneurial, n'envoyait pas de députés aux anciens États; il ne se trouvait pas non plus au nombre des seize villes qui ont formé, dans le Luxembourg, l'ordre des villes de 1815 à 1830.

(1) J. Petit-Senn.

QUELQUES PERSONNAGES DE SHAKSPEARE.

Voy. Shylock, t. XXVII, 1859, p. 361.

DESDÉMONE.



Dessin de Gilbert.

Elle rêve; et, sous le balcon, les tranquilles flots du canal caressent mollement, avec un murmure argentin, les murailles de marbre du palais. Si jeune, si belle, si candide et si pure!... Et pourtant elle rêve!

O Desdémone! ce ne sont pas les glorieux souvenirs de ta famille patricienne; ce n'est pas le lointain écho des ineffables paroles de ta mère, lorsque sa main mourante s'arrêta une dernière fois sur ta tête enfantine; ce ne sont pas les sages et fréquentes exhortations mêlées d'éloges et d'extases de ton vieux père, qui, à cette heure de nuit, sous la douce lumière de la lune, remplissent ta mémoire, retardent ton coucher, et retiennent ta nourrice lassée. Non; c'est à cet homme au teint bronzé que tu songes; le More et ses récits pleins de feu, de gloire, de mouvement, de périls et de larmes, occupent tes rêves et de nuit et de jour.

Prends garde! Ah! prends garde; il est dangereux de rêver!

« Son visage est noir. J'avais tout d'abord peur de lui, quand il fut accueilli par mon père. Comme un timide enfant je reculais, je me tenais à l'écart... mes yeux effrayés se détournaient d'eux-mêmes. Je tremblais lorsque ma nourrice me racontait combien ce redoutable guerrier avait pourfendu d'infidèles, lui si semblable à l'ange des ténèbres! Mais peu à peu ses récits m'ont doucement attirée comme un charme; c'est là, au fond, dans ma poitrine, que vient résonner sa voix pleine et sonore. Je le vois, sur la barque qui sombre, prêt à être englouti dans la mer houleuse; je vois ses bras fendre la vague écumeuse; je le vois, et je frissonne!... »

— Prends garde, Desdémone, prends garde! Il est dangereux de rêver!

« Tout petit enfant, c'est au même âge que moi qu'il fut privé de sa mère; pauvre orphelin, jeté sur les champs de bataille, échappant à la mort par l'esclavage; vendu, comme naguère Joseph, vendu; et, miraculeuse évasion! sauvé à force de persévérance et d'audace. Pourtant, il n'était qu'un enfant alors! »

— Prends garde, Desdémone, prends garde! Il est dangereux de rêver!

« Qui se lasserait de l'entendre? Les merveilles de l'entière création viennent se réfléchir dans ses vivants récits. J'ai vu, par ses yeux, j'ai vu s'enfoncer les cavernes sombres où rugissent les bêtes féroces, et j'ai frémi; j'ai vu les hautes montagnes porter leurs fronts resplendissants jusqu'aux cieux, et je me suis sentie grandir; j'ai vu le désert s'étendre, silencieux et terrible, et mon sang s'est figé; j'ai vu les champs, parsemés de fleurs, sourire quand l'aile du vent moissonne leurs suaves parfums, et mon âme s'est dilatée... »

— Prends garde, Desdémone, prends garde! Il est dangereux de rêver!

» Quand il parle de combats, je me sens brave; quand il dit les dangers, les blessures, les coups terribles, les coursiers qui hennissent, la fumée, le bruit, la terreur, les hurlements, l'attaque et la défense, je le vois seul, le glaive en main, qui se fait jour à travers un monde d'ennemis; je le vois fendre cette forêt de lames aiguisées altérées de son sang; je le vois, et voudrais me jeter en avant; les soupirs me suffoquent, je retiens mes cris; je cours me cacher, et, la tête enfoncée dans l'oreiller, je ne puis plus étancher mes larmes. »

— Prends garde, Desdémone, prends garde! Il est dangereux de rêver!

« Quelle peine de s'éloigner quand il raconte : voyages, épreuves, ce qu'il a vu, ce qu'il a senti, ce qu'il a souffert! Oh! raconte, raconte encore, Othello! Mon oreille, toujours remplie et jamais rassasiée, aspire à tes navrants récits. C'est vivre que t'écouter; s'éloigner pour de vulgaires soins, c'est languir, c'est mourir. Oh! parle encore! Oh! parle toujours! »

— Prends garde, Desdémone, prends garde! Rêver ainsi, c'est faillir au devoir, c'est vendre au rêve d'une heure le bonheur que Dieu a voulu dispenser sur tout le cours d'une vie. Hélas! rêver ainsi, c'est se perdre et mourir.

Tu reviendras un jour sur un autre balcon aux orientales découpures qui surplombe ces flots où l'aurore se vient mirer. Là, tu rêveras encore; mais ce sera au père abandonné sur les grèves de la patrie, lui qui, d'une main attentive, écartait les cailloux de tes pieds; tu rêveras à la mère qui t'avait nourrie pour un autre destin; puis, tu t'écrieras : « Que ferai-je pour regagner mon seigneur, la lumière de ma vie! que ferai-je? » Et le souvenir te viendra de celle qui chantait la romance du *Saule*, du saule qui reverdit sur les tombes!

Ayez peur du rêve, tendres et sages parents, ayez-en peur. Donnez un aliment à la jeune imagination qui ne sait où se prendre; ne croyez pas que les doigts qui cousent ou qui brodent ouvrent à la pensée une noble et suffisante carrière, et que les soins actifs du ménage pourvoiront aux besoins de l'âme. Rappelez-vous qu'il faut un intérêt et un but à la plus simple, à la plus humble vie. Quand l'enfant au maillot tournait vers vous ses lèvres encore pâles, la mère lui donna la douce nourriture; maintenant son jeune esprit ne sait pas demander, il ignore ce qui lui manque; il s'agite, il attend. Pressez-vous; cherchez, trouvez pour lui une saine et suffisante pâture, et ne le laissez pas rêver!

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

L'ASPIRANTE.

Suite. — Voy. p. 106.

Peu de jours après, j'allai chez Mlle Parpiette. Dans cette triste masure, chose invraisemblable, il y avait un portier. Mais le brave homme et sa famille étaient en cage. Quelques poutres, mises en travers de l'escalier, avaient permis de disposer une loge à moins de trois mètres de l'humide sol; et après avoir descendu les deux marches annoncées, et en avoir remonté une douzaine, des plus inégales, où j'eus peine à ne pas trébucher, en me défendant d'un détour qui se précipitait aux caves, je fus assez surpris de m'entendre interpeller par une voix enrouée. Le concierge, suspendu sur ces humides profondeurs, me demandait où j'allais; et je vis que le nom de Mlle Parpiette était populaire dans la loge.

— Mlle Parpiette? ah! ah! se récria le portier d'un ton de surprise et de satisfaction.

Sa femme, qui savonnait dans un coin, fit écho et devint visible au milieu des vapeurs qui l'entouraient; trois voix piaillardes, s'élevant à la fois pour offrir de me conduire, me firent apercevoir trois jeunes êtres aussi inégaux, aussi crottés que les marches, et qui se tenaient accroupis, occupés à je ne sais quelle besogne.

Par quel art tout cela tenait-il dans l'étroit espace? C'est ce que je renonce à expliquer, car je ne le pouvais comprendre. Le bonheur de me servir de guide, que l'on se disputait, échut à une fillette, longue, maigre, jaune, qui, tout en faisant manœuvrer devant moi d'agiles petits bâtons qui ne méritaient pas le nom de jambes, ne desparla pas tout le long du chemin.

— Oui bien, qu'elle est chez elle, Mlle Parpiette; elle est remontée, et elle ne descend qu'une fois le jour, quand elle peut descendre. Dam! Monsieur, c'est lourd pour elle! Songez-y donc! Papa dit qu'il ne comprend pas comment elle fait, vieille et infirme comme elle est, et qu'il faut encore qu'elle ait un fier courage! Maman la porterait de bon cœur, si ce n'est que l'escalier est trop étroit et qu'il y a trop de détours. Et puis, elle!... est-ce qu'elle voudrait jamais? Elle a tant peur de donner du tintouin!...

La petite fille s'arrêta au-dessus de moi, et, se penchant d'un air de confidence :

— Figurez-vous, Monsieur, ajouta-t-elle, qu'elle ne veut tant seulement pas me laisser faire ses commissions; et je suis pourtant bien assez grande pour cela. Mimi, notre mioche, les ferait, lui, tout petit qu'il est; mais elle dit qu'elle ne veut pas donner de peine : c'est toujours la même chanson, quoi!

Nous arrivions. Presque au fond d'une sombre gaîne, où il se fallait glisser l'un après l'autre, la petite babillarde, qui se taisait maintenant, mit le doigt sur sa bouche et me montra, en faisant un petit signe de tête, une porte basse

qu'elle venait de dépasser. La clef était à la serrure; je la tournai en frappant, et au mot : « Entrez! » prononcé d'une voix clairette, je tirai la porte à moi, et m'introduisis avec quelque difficulté. Sans donner le temps de se reconnaître à Mlle Parpiette, qui, toute interdite et n'ayant pas grande facilité de mouvement, ouvrait ses petits yeux aussi grands qu'ils se pouvaient ouvrir, je m'assis dans la seule chaise vacante (elle en occupait une et n'en avait que deux), et je commençai à m'informer de sa position et de ses ressources, m'y prenant de la façon que je jugeai la plus encourageante.

Tout était propre dans cet intérieur exigu, dont l'étrange décoration me frappa dès l'abord. L'étroite cellule n'était qu'un retranchement pris sur le corridor, à l'endroit où il faisait coude. C'était ce qui rendait le passage si sombre, son unique jour étant devenu la croisée de Mlle Parpiette.

Tout le monde a pu remarquer, dans les rues sujettes à alignement, au coin des maisons près desquelles se trouve un recul, des boutiques triangulaires, pauvres baraques d'attente : ce logis y faisait songer. De plus, il était singulièrement déprimé dans sa hauteur, grâce aux pentes de la toiture. Sous une de ces brusques déclivités rampait le misérable grabat. La pauvre petite Parpiette elle-même n'aurait pu sans danger s'y dresser sur son séant. L'autre côté de la cellule, rétréci en manière de clavecin, servait de cuisine, d'armoire et de cabinet de toilette. On pouvait à la rigueur se tenir assis, avec chance de se relever, au milieu, dans la partie la moins écrasée, qui n'avait pas un mètre de large sur deux de longueur : là se trouvaient la fenêtre, une très-petite table, nos deux chaises à Mlle Parpiette et à moi, un petit poêle de faïence dans les dimensions d'une chaufferette, meuble de luxe qui ne paraissait pas avoir servi; enfin, dans l'embrasure de la croisée était accrochée une cage dont les hôtes, une couple de sérins effarés, peu faits à la société, se laissaient, dans leur terreur, choir alternativement de leur bâton.

Tout en écoutant les réponses nettes et simples de Mlle Parpiette à des questions des plus banales, quoique fort élaborées, je faisais la revue de la chambrette. Comme je viens de le dire, la décoration me semblait des plus singulières. A travers nombre d'objets que jamais je n'avais vus étalés ainsi, de très-petits et rares interstices me laissaient deviner les murs; ils me semblèrent bruts, sans papiers ni tentures. C'était le mobilier, l'avoir, toute l'existence de la pauvre fille, qui recouvrait, qui tapissait ses lambris. Partout où il y avait place pour un clou, le clou s'y trouvait et supportait ou accrochait quelque chose : ustensiles de cuisine, de ménage, de travail, de toilette, de récréation; enfin tout le passé de Mlle Parpiette figurait là, et j'admirais ses merveilleuses inventions pour maintenir en place les objets récalcitrants : ces étroites murailles, finissant dans l'ombre, lui servaient de secrétaire, de commode, de buffet, de chiffonnier, de toilette, que sais-je? Tandis qu'elle me répondait, avec la pudeur de la pauvreté, je lisais toute son histoire autour d'elle. Plusieurs métiers successifs n'avaient pu suffire à nourrir une si chétive créature. Les reliques de ce qu'elle avait fait à différentes époques étaient là comme des témoins de cette laborieuse et infructueuse activité. De petites tablettes, découpées dans de vieux cartons, soutenaient des coffrets ternis, mais non poussiéreux; la vieille brosse, le paquet de plumes, l'aile de canard, qui servaient à les épousseter, étaient suspendus au-dessus. Des moules de diverses sortes de bourses, le coussinet à épingles de la dentellière, la forme en bois pour tenir le soulier que l'on borde, un vieux tambour à broder au crochet, rencogné sous le rebord du toit, divers outils dont je ne savais pas les noms, mais dont je présumais l'usage, tenaient leur place, accrochés à côté de la mesquine mais luisante poterie et batterie de cuisine, représentées par un poêlon, une assiette, une tasse et un couvert de maillechort. Les instruments de travail se trouvaient en majorité; cependant il y avait aussi une mince défroque, reléguée dans la partie échancrée de la cellule et dissimulée sous un rideau multicolore. La portion éclairée, autour du siége de la vieille fille, contenait ses trésors : deux mauvais petits portraits au crayon, voilés par la poussière qui, en dépit des soins, avait pénétré entre le verre et le dessin; un petit cadre qui entourait un mausolée en cheveux, une pelote, un marquoir. En découvrant un jeu de piquet caché derrière le petit miroir écorné, je présumai que, dans sa solitude, la pauvre femme évoquait encore quelque illusion, et qu'avant d'aller « chanter », comme elle disait, elle interrogeait le sort, à l'aide d'une « patience », pour savoir si la Providence d'en haut ou la pitié d'ici-bas lui enverraient un morceau de pain. Les derniers objets sur lesquels mon œil s'arrêta, et les plus consolants, furent son chapelet et son livre d'heures.

J'en savais plus sur l'emploi de sa vie par cette muette inspection, qu'elle n'avait eu la hardiesse et le temps de m'en dire. Mais comme je ne m'en tins pas à une visite, j'appris peu à peu qu'orpheline, recueillie par une tante longtemps portière dans une maison bourgeoise, elle avait tout reçu de « la chère parente », et ne se rappelait et ne pouvait rêver de bonheur au delà de celui dont elles jouissaient ensemble « dans cette belle loge où il y avait tant d'agréments. »

Depuis seize années, elle avait perdu sa tante, et la survivance de la porte ne lui avait été laissée qu'un an.

— Pour lors, trop faible, trop infirme, je n'étais pas, disait-elle, à la hauteur du poste, et, comme de juste, on l'a donné à d'autres. Alors... pour lors...

Elle s'arrêta.

Quelqu'un a-t-il remarqué le goût du peuple et des enfants pour les adverbes harmonieux qui donnent à l'orateur peu exercé le temps de rallier ses souvenirs, de résumer sa pensée, tandis que ses oreilles novices et rarement flattées jouissent et se complaisent dans la sonorité du mot?

— C'est depuis lors donc, reprit-elle, que je suis toute seule..... toute seule!

C'était là ce qui lui coûtait à rappeler.

On l'avait renvoyée de cette loge qui était sa patrie, dès qu'elle eut usé son pauvre lot d'énergie et de force, sans s'inquiéter de ce qu'elle deviendrait ensuite; mais elle ne s'en prenait qu'à elle-même.

— J'étais trop infirme; je ne suffisais pas.

Je m'informai de la raison qui lui avait fait essayer tant de travaux variés; pourquoi ne pas s'en tenir à un seul genre d'ouvrage, ce qui était, fis-je sagement observer, plus prudent et plus facile?

— C'est comme pour la loge, mon bon Monsieur, répondit-elle : il faut bien s'en aller quand on ne suffit plus. La mode change; puis les machines vous dépêchent en une minute l'ouvrage qui prenait d'entières journées. Faut bien alors chercher d'autres ressources. Puis, que voulez-vous! on a tort de vivre plus longtemps que les autres.

La suite à la prochaine livraison.

VOYAGEURS DU MOYEN AGE.

Suite. — V. t. XXVII, 1859, p. 339.

MANDEVILLE.

Mandeville n'avait certainement pas navigué dans la mer des Indes : aussi tout ce qu'il raconte des îles dont cette mer est semée n'est qu'une sorte de résumé de mille contes absurdes répandus depuis une longue suite de siècles parmi

les Orientaux. Comme il n'avait aucune idée précise de ces pays lointains, il ne donne point de description qui puisse aider à dégager tant soit peu de vérité au milieu des extravagantes imaginations dont il se fait l'écho.

Dans l'île de Calouak (qui est peut-être l'île Ceylan), le roi possède quatorze mille éléphants, mais ce sont les habitants qui ont l'obligation de les nourrir. Ce puissant monarque est, de plus, d'ordinaire, le père de cent ou deux cents enfants (ce qui n'est pas un fait incroyable) (¹), et, pour honorer une si grande postérité, toutes les espèces de poissons qui vivent dans la mer viennent tour à tour, en nombre immense, s'arrêter devant l'île, de telle sorte que le roi et ses sujets prennent, à leur aise, toutes les espèces qu'ils préfèrent et en font de bons repas; or ceci n'est que l'exagération excessive de faits très-ordinaires. L'auteur ajoute que l'on trouve, à Calouak, des serpents ou vers dont les coquilles sont si vastes que plusieurs hommes pourraient s'y loger comme dans une petite maison : il est probable qu'il s'agit de la tridacne géante (*Tridacna gigas*), la plus grande des coquilles vivantes connues, et qui atteint une longueur d'un mètre et demi et le poids de cinq cents livres. Les bénitiers de l'église



Habitants de l'île Nacumère. — Miniature du *Livre des Merveilles* (¹).



Une Fête à la cour du Grand Kan. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

Saint-Sulpice, à Paris, sont des valves de tridacne de moyenne dimension.

Dans l'île Caffolos, les habitants suspendent aux branches des arbres leurs amis mortellement blessés, en disant « qu'il vaux mieux être dévoré par les oiseaux que par les vers. »

Nacumère est une autre île, qui a plus de cent milles de

(¹) L'empereur du Maroc, par exemple, a sept ou huit cents épouses choisies parmi les familles notables de son empire : c'est un moyen d'intéresser le plus grand nombre possible de riches citoyens au maintien de son autorité.

(¹) Manuscrit du quatorzième siècle conservé à la Bibliothèque impériale. — Voy. la note 1, p. 258 de notre volume des *Voyageurs du moyen âge*.

circonférence. Tous ses habitants, hommes et femmes, ont des têtes de chiens : c'est aussi ce que Marco Polo dit d'une peuplade asiatique, et il est bien certain que cela signifiait seulement qu'ils étaient aussi laids que des chiens. De plus, les Nacumériens ont des coiffures d'or ou d'argent figurant un bœuf, en signe de leur piété pour le dieu qu'ils adorent sous cette forme. C'est un peuple guerrier; il mange ses ennemis. Cependant il est très-hospitalier, et un étranger peut parcourir tout le pays sans qu'on lui fasse aucun mal. Le roi fait environ trois cents prières avant son repas. Il porte à son cou un rubis oriental large comme la main et long d'un pied. C'est le signe de son pouvoir : s'il s'en séparait un seul instant, il cesserait d'être roi. Le grand souverain du Cathay ([1]) a bien souvent cherché, mais vainement, à acquérir la possession de ce célèbre rubis par ruse ou par force.

Dans ses descriptions de la cour du Grand Kan, Mandeville donne à son imagination une libre carrière. Il parle longuement d'une fête où président quatre mille hommes vêtus d'or, d'argent, de pourpre et de soie. De nombreux astrologues règlent, d'après l'observation des astres, jusqu'aux moindres détails des cérémonies; et c'est



Fruits contenant de petits animaux. — Miniature du *Livre des Merveilles*.



La Mer de sable. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

en effet ce qui se passait même en Perse, ainsi que le raconte Chardin à l'occasion du couronnement de Séfy II ([1]). Des troupes de jongleurs font apparaître devant l'empereur des animaux extraordinaires; ils obligent aussi le soleil et la lune à se montrer à toute heure et en quelque endroit du ciel que ce soit, suivant leur bon plaisir, ou bien ils les font disparaître tous les deux à la fois, et le ciel se couvre de ténèbres. Pour donner lieu à ces exagérations, il suffit qu'à une certaine fête d'habiles jongleurs aient tout à coup annoncé une éclipse. Comme intermèdes, les plus

([1]) Voy. t. XXV, 1857, p. 79.

([1]) Voy. les notes du volume des *Voyageurs du moyen âge*, p. 250 et suiv.

belles demoiselles et les plus agréables gentilshommes du monde exécutent, devant l'empereur, des danses merveilleuses. Les pauvres imagiers qui ont eu à illustrer, au quatorzième siècle, ces narrations de Mandeville, ont été bien embarrassés, et ils sont restés bien au-dessous de la verve de leur texte.

En passant du Cathay à l'Inde supérieure et à la Bucharie, on rencontre un beau royaume qu'on nomme Caldilhe. Il y pousse des arbres qui portent des fruits gros comme des gourdes. Quand ces fruits sont mûrs, on les coupe en deux, et on y trouve un petit animal de chair, d'os et de sang, assez semblable à un petit agneau qui n'aurait pas de laine. « J'en ai mangé, ose dire Mandeville; mais j'ai raconté aux habitants que nous avions chez nous un arbre tout aussi merveilleux, et c'est celui qui produit les bernacles; car les fruits de cet arbre se changent en oiseaux, et si ces oiseaux tombent dans l'eau, ils vivent, tandis que s'ils tombent sur la terre, ils meurent. » Dans ce passage, Mandeville fait parade, devant les Orientaux, du préjugé sur les anatifes, qui n'est pas encore effacé entièrement, et dont nous avons entretenu nos lecteurs (t. VIII, 1840, p. 88). Rappelons, à cette occasion, que lorsqu'on se sent disposé à accuser ces vieux voyageurs d'extravagance ou de mensonge, il faut se rappeler qu'en leur temps l'Europe, couverte des ombres de l'ignorance, acceptait aussi avec crédulité les fables les plus bizarres.

N'oublions pas qu'en cherchant bien, on trouve toujours quelque vérité tout au fond de ces erreurs. Ce que Mandeville raconte, par exemple, de la mer de sable, paraît au premier abord une pure folie. Suivant lui, « dans une contrée tributaire du royaume de Jean (¹), il y a une mer toute de sable, sans une seule goutte d'eau, et qui a son flux et son reflux comme l'Océan : on ne peut pas la traverser sur des vaisseaux. » Or cette mer de sable n'est autre que les *Bahr-el-Saff*, ou profondeurs cachées des Arabes, situées en Arabie, et qui paraissent s'étendre à peu près en ligne directe depuis le territoire des Béni-Nosâb, à 16 degrés de latitude septentrionale, jusqu'à moitié chemin des 18ᵉ et 19ᵉ degrés, et ayant, dans leur plus grande largeur, environ 35 lieues. Ces grandes nappes de sable paraissent avoir une certaine mobilité : tout corps placé à leur surface et d'un poids de plus de vingt grammes y est englouti en une demi-minute. Ce sable a un goût saumâtre. On suppose que les gouffres qu'il remplit ont été formés par des éruptions volcaniques (²). Le plus grand tort de Mandeville a été de dire que l'on trouvait dans cette mer d'excellents poissons, de même que les miniaturistes ont fait la faute de renchérir encore sur le récit, en plaçant des diables ou des hommes cornus sur les rochers qui dominent les *Bahr-el-Saff*.

(¹) Voy. le volume des *Voyageurs du moyen âge*, note 2 de la page 298, et note 3 de la page 313.

(²) *Les Mystères du désert*, par Hadji Abd-el-Hamid-Bey (colonel L. du Couret); 2 vol. (Ouvrage à consulter avec prudence.)

CAPRICES DE SOUVERAINS.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 327.

Un jour, les ukases de Paul Iᵉʳ interdirent les pantalons et les fracs; un autre jour, les universités reçurent défense d'employer le mot « révolution » en parlant du cours des astres. Les mesures de police se multiplièrent à l'infini, entraînant des vexations insupportables. Une ordonnance, affichée dans les carrefours de la capitale, prescrivit que, l'empereur venant à passer dans les rues, soit à pied, ce qui était fort rare, soit à cheval ou en calèche, ce qui arrivait sans cesse, chacun s'arrêtât, descendît de voiture, se découvrît, ôtât sa pelisse et se tînt incliné durant son passage. Un jeune négociant fut, pour une infraction involontaire à cette exigence despotique, condamné à cinquante coups de knout, châtiment presque mortel. Une jeune femme, connue et considérée à la cour, vit, pour le même fait, son carrosse saisi par des agents de la police : elle s'évanouit; sa famille indignée court près de l'empereur; l'empereur Paul prend gravement connaissance du fait, amnistie le cocher, qui devait être incorporé à l'armée, exempte le carrosse et les chevaux de la confiscation, mais inflige huit jours de réclusion à la jeune femme pour avoir manqué aux bienséances, et la même correction à une tante, qui lui avait servi de mère, pour l'avoir mal élevée. (¹)

CONSEILS AUX ÉMIGRANTS EN ALGÉRIE.

La citation que nous avons empruntée sous ce titre à un livre sur l'Algérie (²) a donné lieu à des critiques qui témoignent de préoccupations exclusivement médicales, dans une question qui est, avant tout, une question de travail et de salaire.

Les émigrants en Algérie s'y rendent-ils à titre de capitalistes, de rentiers, de malades, d'artistes, pour jouir des charmes du climat africain? mieux leur vaut, sans aucun doute, y aller au début de l'hiver, en novembre et décembre, pour s'y préparer, par une douce température, aux chaleurs d'été. C'est l'avis unanime des médecins.

Les émigrants vont-ils en Algérie comme propriétaires cultivateurs, pour monter ou exploiter une ferme? ils ne peuvent plus suivre les conseils de l'hygiène médicale. Arrivant en novembre ou décembre, et plus tard, ils ne pourraient ni organiser leur ménage rustique, ni exécuter les défrichements et labours, ni faire les ensemencements en temps utile, lequel cesse avec la fin de décembre. Ils perdraient toute une année à attendre le retour de la saison utile pour leurs semailles. Leur intérêt les invite à se rendre sur place en août, septembre, octobre, juste au moment réputé le plus dangereux.

Enfin, les émigrants sont-ils, comme l'a supposé l'auteur des conseils critiqués, des ouvriers cultivateurs ou industriels, emportant peu d'épargnes et obligés de gagner leur vie par leur travail? le bon sens leur signale l'époque des grands travaux de la campagne et des forts salaires comme la plus favorable à leur bourse. A l'approche de l'hiver, beaucoup de bras deviennent inutiles. Si l'on choisit ce moment pour jeter dans le pays de nouveaux contingents, l'excès de l'offre sur la demande accroît le chômage et la misère, source de vagabondage ruineux et même de maladies.

Que la médecine préférât un autre moment, elle est probablement dans son droit; mais l'émigrant pauvre ne peut tenir compte de ses conseils, car la chance de maladie pendant la saison sèche n'est pas plus grande que la chance de chômage pendant la saison pluvieuse. Jamais émigrant en Amérique ne s'amuse, pour régler son départ, à consulter le calendrier des fièvres du Missouri et du Mississipi, tout aussi intenses que celles du Sig et de l'Habra. Il part au meilleur moment pour le gain, et se fie à Dieu pour le reste.

Si la peur de la fièvre devait guider les colons, ils s'abstiendraient des plaines d'alluvion, des bords des rivières, des terrains irrigables; ils leur préféreraient les collines sèches et les plateaux rocheux, beaucoup moins insalubres. Les colons ne calculent pas avec cette timidité; comme le soldat, ils bravent les blessures et la mort pour avancer; le courage devient leur force.

(¹) Mémoires de l'abbé Georgel.

(²) *L'Algérie, tableau historique, descriptif et statistique*, par M. Jules Duval, secrétaire du conseil général de la province d'Oran.

Enfin, on a critiqué également le conseil de considérer la ceinture de flanelle, la sobriété, la régularité des habitudes, comme les meilleurs médicaments préventifs, à peu près les seuls. Telle est pourtant la leçon de l'expérience, conforme à l'avis des meilleurs médecins. L'expérience montre aussi que l'on peut aller jusqu'à prendre, sans médecin, quelques pilules de sulfate de quinine, parce que l'emploi de cette matière est devenu familier dans toutes les familles et toutes les fermes, et que les pilules se trouvent toutes préparées chez les pharmaciens. Si, à chaque menace et à chaque accès, il fallait recourir à un médecin, tout le corps médical de l'Algérie n'y suffirait pas.

Loin qu'il y ait à se préoccuper sans cesse de la peur du mal et du besoin d'appeler un médecin, moins on y pensera, mieux on se portera. Le lien intime de l'imagination et de la peur avec les affections intestinales suffit pour justifier une vérité qu'établit d'ailleurs l'observation quotidienne. « Avoir la peur au ventre » est une locution physiologiquement très-exacte. Tout émigrant doit partir avec la conviction bien ferme qu'il est invulnérable aux fièvres et aux dyssenteries. Si d'avance il croit à la nécessité de les conjurer par de grands efforts d'acclimatation, il est déjà à moitié malade, et il fera bien de rester où il est. *Illi robur et æs triplex circà pectus*, c'est la devise des pionniers comme des navigateurs.

PENSÉES DE LA NUIT.

Quelquefois, au milieu de la nuit, dans ce grand silence, lorsque rien ne nous avertit de l'existence des choses, et que nous n'entendons que le bruit de nos artères qui battent dans nos tempes, tout à coup nous repassons dans notre esprit toute notre vie ; nous avons devant les yeux ce rêve étrange, cette singulière fantaisie des événements, les personnes parues et disparues, nos plaisirs, nos peines, nos affections et nos inimitiés, nos ambitions, nos agitations, nos succès, nos revers ; et alors, nous élevant au-dessus du monde, nous l'estimons ce qu'il vaut ; nous dépouillons nos haines, nos passions, notre vanité qui là-haut n'a pas de place, et nous comprenons qu'on n'emporte là avec soi que le meilleur de soi-même, sa raison et son amour.

Ernest Bersot.

ALEXANDRE LENOIR.

Les œuvres de l'art contribuent à civiliser les nations. On doit de la reconnaissance aux hommes dont le génie crée ces trésors de l'intelligence, et il est juste aussi de louer ceux qui, dans les temps de révolutions, s'emploient à les conserver souvent au péril de leur vie. C'est à ce dernier titre qu'Alexandre Lenoir a bien mérité de la France.

Alexandre Lenoir était né à Paris, le 25 décembre 1762. Il étudiait dans l'atelier de Doyen, premier peintre de Louis XVI, lorsque l'Assemblée constituante supprima les ordres monastiques. Ému à la pensée qu'au milieu du trouble et des passions que soulèverait la dispersion des religieux, les nombreuses productions des arts que renfermaient les abbayes pourraient être détruites, il s'empressa de communiquer ses craintes à son maître, puis à Bailly, maire de Paris. Bailly approuva son zèle, et confia à une commission d'artistes et de savants, dont la nomination fut confirmée par l'Assemblée constituante, le soin de conserver, après un choix raisonné, tous les objets d'art, de littérature et de science qui pourraient être utiles à la nation. Alexandre Lenoir fut particulièrement chargé de recueillir toutes les œuvres de peinture et de sculpture qui lui paraîtraient intéresser l'histoire de l'art : il accepta avec bonheur cette mission, et fit transporter tout ce qu'il put sauver de la destruction dans l'intérieur du couvent des *Augustins de la reine Marguerite*, rue des Petits-Augustins, où est aujourd'hui l'École des beaux-arts. La commission des monuments, dans l'exposé de ses travaux, imprimé en 1792 pour motiver les décrets de la Convention nationale du 18 octobre de la même année et celui du 27 juillet 1793, qui continuaient et étendaient ses pouvoirs, mentionne les cinq cents monuments de sculpture sauvés par les soins et le courage de Lenoir, et comprenant les chefs-d'œuvre de nos statuaires, « Jean Goujon, Germain Pilon, Girardon, Anguier, Coysevox, Coustou, etc. », ainsi que deux sculptures de Michel-Ange, aujourd'hui au Louvre. La commission ajoute : « Il serait trop long d'énumérer les dessins et les gravures réservés, et de faire une description ou d'indiquer même les titres des huit cents tableaux et plus qui sont aux Petits-Augustins, ou à la maison de Néelle. Mais on doit dire que l'on y voit un Léonard de Vinci, dix tableaux de Bourdon, plus de quatre-vingts ouvrages de Philippe de Champaigne, et seize de son neveu.

» On y voit aussi des œuvres du Guide, du Guerchin, de la Hire, d'Holbein, de Lebrun, de le Sueur, de Murillo, de Manfrède, du Parmesan, de Porbus, du Puget, du Mole; des émaux du Primatice, des tableaux de Salviati, de Romanelli, de Stella, de Scalken, du Tintoret, de Carle Vanloo, de Wouwermans, de Vignon, de Vouet, de Paul et d'Alexandre Véronèse, de Van-Dyck, de Van-Thulden, d'Albert Durer, de Boulogne, du Caravage, de Carle Maratte, et de tant d'autres de toutes les écoles qui, donnés à l'Église par la piété, sont recueillis enfin par la raison, pour l'instruction de la jeunesse dans tous les départements, l'agrément de tous les Français, et l'admiration de tous les étrangers.... »

Les tableaux, après avoir été classés, et longtemps livrés au public et à l'étude des artistes dans les salles de l'ancien couvent des Petits-Augustins, furent remis par Lenoir au citoyen Foubert, chargé de la première organisation du Musée du Louvre.

Les monuments de sculpture, classés chronologiquement depuis l'époque gallo-romaine et les siècles barbares de Clovis et de ses successeurs jusqu'aux temps modernes, restèrent aux Petits-Augustins : ils offraient aux regards, siècle par siècle, toute l'histoire de la monarchie française et de l'art des grandes périodes qui la divisent.

Cette belle collection, unique en Europe, fut érigée en *Musée des monuments français* par la Convention nationale, le 29 vendémiaire an 4 de la république, sur la proposition de Lenoir, qui en resta l'administrateur. Nous n'entreprendrons pas ici la description de ce bel établissement, dont les artistes déplorent la perte, et qui, pendant vingt-sept ans, attira l'attention des Français et des étrangers. De nombreux ouvrages enrichis de planches, et dus tant à l'administrateur qu'à plusieurs savants et artistes qui entreprirent d'en publier les divers aspects, sont dans toutes les bibliothèques de l'Europe, et en font connaître les vastes dispositions générales, les salles diverses disposées par siècles et décorées selon les styles propres à chacun d'eux et aux monuments historiques qu'elles contenaient.

Durant sa longue administration, A. Lenoir fut de nouveau chargé plusieurs fois par les ministres qui se succédèrent au département de l'intérieur d'aller recueillir dans les provinces d'autres monuments qui, menacés de ruine, pouvaient être utiles à l'étude, ou même à la décoration du Musée des Petits-Augustins. C'est ainsi qu'il sauva les restes des châteaux d'Anet et de Gaillon, que l'on voit encore aujourd'hui dans la cour principale de l'École des beaux-arts, faibles parties de ce qu'il avait rassemblé pour former

des cours complètes dans le style de chacun de ces deux monuments de la renaissance. Le 30 mars 1806, Napoléon, après avoir visité le musée, exprima le désir de le voir agrandir. Par suite, M. de Champagny, ministre de l'intérieur, envoya A. Lenoir à Cambray pour y acheter de nombreuses statues provenant de la cathédrale, vendue à un particulier; le 6 décembre de la même année, il eut ordre d'aller au château de Richelieu, en Poitou, pour y acquérir du nouveau propriétaire tous les objets d'art dépendant de cet édifice somptueux et qui pouvaient entrer dans le musée. En 1807, il recueillit de remarquables autels d'architecture gothique dans l'église abandonnée des Grands-Carmes de Metz; puis les monuments renfermés dans les abbayes du Bec, département de l'Eure; de Maubuisson de Haute-Bruyère, département de Seine-et-Oise, qui contenaient, l'une, trois statues royales et de précieux vitraux, l'autre, le remarquable vase en marbre, chef-d'œuvre de P. Bontemps, où était le cœur de François Ier. En 1812, quatre



Alexandre Lenoir. — Dessin de Staal.

tombeaux, provenant de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons, entraient aussi dans le musée par les soins de l'administrateur. Le 11 décembre 1813, on y apporta une cheminée sculptée par Germain Pilon, et provenant de l'ancien hôtel d'O. Mais depuis cette époque, les événements politiques suspendirent l'accroissement du Musée des Petits-Augustins, et le 18 décembre 1816 une ordonnance royale en prescrivit la suppression. La plupart des monuments furent portés dans l'église de Saint-Denis; parmi les autres, ceux qui ne furent point brisés ou abandonnés dans les cours du musée, se distribuèrent entre quelques églises et le Musée du Louvre.

A. Lenoir, nommé administrateur des monuments de Saint-Denis, ne négligea rien pour réintégrer dans cette basilique toutes les statues des rois qu'elle contenait antérieurement; les magnifiques mausolées de Louis XII, de François Ier, de Henri II, de François II, de Henri III, y furent remis en place et restaurés par ses soins. De plus, ajoutant à cette suite précieuse ceux des monuments royaux qu'il avait précédemment trouvés dans toutes les abbayes royales, il put y établir la suite complète qu'on y voit aujourd'hui, depuis Clovis jusqu'à Louis XVI.

A. Lenoir est mort en 1839.

LE TEGERNSEE

(BAVIÈRE).



Vue du Tegernsee, en Bavière. — Dessin de Freeman, d'après Julius Greth.

Le Tegernsee est un joli lac de la Bavière que l'on rencontre entre Munich et Innsbruck. Son nom était jadis *die Grün See* (le lac Vert); par corruption, il est devenu *Te Gern See*. Si l'on part de Munich, en diligence, vers six heures du matin, on arrive au lac vers midi. Il faut environ deux heures et demie pour traverser le Tegernsee dans sa longueur, et seulement trente minutes pour le traverser dans sa largeur. Tout entouré de collines couvertes d'arbres, dominé au sud par les Alpes Bavaroises, il reflète dans ses eaux profondes et poissonneuses les cimes et la verdure. A son extrémité septentrionale est une petite ville, Gmumd, où l'on fabrique du papier et des machines; la ferme de Belle-Vue (Kaltenbrunn), bâtie en face, sur une hauteur, domine le paysage. C'est sur la rive Est qu'est située la petite ville ou le bourg qui a pris son nom du lac. On y remarque un château royal, autrefois abbaye de Bénédictins, et qui appartient aujourd'hui au prince Charles de Bavière.

Au huitième siècle, en 744, le pape fit présent aux moines de Tegernsee du corps de saint Quirin, mort martyr, en l'an 269, à l'âge de vingt-six ans. Ce corps fut placé sur un chariot traîné par des bœufs. Par superstition, quand on approcha du couvent, on laissa les bœufs aller à leur bon plaisir : attirés par l'herbe fraîche, ils se détournèrent vers une prairie au bord du lac, et s'y arrêtèrent. Les paysans, persuadés que cette prairie devait recéler quelque trésor, cherchèrent, et remarquèrent sur le rivage un peu d'huile qui surnageait. Ils en remontèrent le cours, arrivèrent à la montagne d'Auerberg, située à quatre kilomètres au nord-ouest de Tegernsee, et découvrirent une source d'huile de pétrole. On éleva une chapelle pour consacrer le souvenir de cette découverte. Depuis ce temps, les habitants se servent du pétrole comme d'une sorte de panacée. On le recueille dans de grandes auges de bois, et on le vend dans de petites bouteilles carrées, en ajoutant à chacune d'elles un petit livre de prières dont plusieurs se rapportent à saint Quirin. On suppose que cette source de pétrole provient de houillères peu éloignées de Miesbach, et qui ne sont pas exploitées.

Les familles bavaroises qui, en été, viennent visiter le Tegernsee, établissent leur domicile dans les auberges de cette petite ville, et de là font des excursions, soit en bateau vers le rivage opposé, soit par terre à « Parapluie », sur le Pfliegeleckberg et à d'autres sommets, ou un peu plus loin, en passant le col de la Giudelalp au petit lac sauvage de Schliersee. On ne voit guère de Français dans ce pays; il faut feuilleter les listes de plusieurs années sur les registres des auberges avant de rencontrer un seul nom qui rappelle notre patrie. Les Anglais eux-mêmes s'y arrêtent peu. Cependant, qui voudrait jouir dans un silence profond de ces charmes pénétrants de la nature qui ravissaient l'âme de Jean-Jacques au lac de Bienne ne saurait trouver mieux, aujourd'hui, que le Tegernsee ou le Schliersee : la Suisse est toujours d'une incomparable beauté; mais, si vaste qu'elle soit, de jour en jour elle a moins de solitudes.

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

L'ASPIRANTE.

Suite. — Voy. p. 106, 114.

Le jour où elle me dit ce mot, je décidai, à part moi, qu'elle aurait l'objet de son ambition, son bâton de maréchal, l'hospice. C'était l'apogée de ses modestes désirs. Inscrite depuis des années au bureau de bienfaisance du quartier, elle en recevait les insuffisants secours, accordés, je crois, à toute misère enregistrée. Il y avait six ans qu'ayant atteint l'âge légal, elle sollicitait son admission à la Salpêtrière. Elle avait traîné de çà, de là, sa pauvre jambe, pour se procurer les pièces nécessaires : son acte de naissance, je ne sais s'il ne lui avait pas coûté quelque argent, le certificat d'indigence, le certificat de médecin; elle avait fourni tout cela non pas une, mais plusieurs fois, « parce que les papiers se perdent dans les bureaux. »

Je haussai les épaules.

— Que voulez-vous, ce n'est pas leur faute à ces pauvres messieurs, poursuivit-elle; ils ont tant de paperasses!

Je voulus savoir si elle avait quelque protecteur qui s'intéressât plus particulièrement à elle.

Oui, vraiment. Deux membres du bureau, un jeune et un vieux, la connaissaient très-bien. Elle me les nomma, et me dit leurs jours, car ils ne venaient au bureau qu'une fois la semaine.

— Le jeune, ajouta-t-elle, a le parler doux; il vous écoute bien, et jusqu'au bout : cela soulage.

— Mais a-t-il fait quelque chose pour vous?

— Non, jamais. Que voulez-vous! c'est jeune, ça a d'autres idées en tête.

— Et le vieux?

— Ah! il est un peu brusquot, celui-là; il n'y a pas à s'expliquer; il vous expédie vite, vite. Mais peut-être bien aussi qu'il s'occupe davantage de votre affaire.

— Et qu'a-t-il fait pour vous?

— Mais, rien jusqu'ici. Il y en a tant qui demandent!

Le mercredi suivant, jour du jeune administrateur, à neuf heures du matin, heure désignée, j'étais à la porte du bureau. M. V... n'avait pas encore paru. Il pleuvait de la glace, je ne pouvais attendre dans la cour ni dans la rue; je revins à dix heures : il était parti. Je fis ce métier-là plusieurs fois, et pris patience en songeant à la pauvre créature, qui souvent avait dû trouver la corvée plus rigoureuse encore; enfin je joignis le charitable personnage « au parler doux ». Mlle Parpiette l'avait décrit d'un mot.

C'était un homme bien élevé et qui, tout en n'accordant rien, tenait à ne pas renvoyer son monde mécontent. Il ne perdait pas la bonne femme de vue, affirma-t-il; il lui portait un *véritable* intérêt (il souligna le mot). Mais chacun des nombreux administrateurs disposait à peine d'une admission tous les huit ou dix ans, et la personne en faveur de laquelle il ne pouvait que louer profondément ma charité si judicieusement placée (il accentua ce compliment en deux adverbes par une inclination gracieuse de mon côté), la demoiselle donc n'avait pas atteint l'âge légal; avec la meilleure volonté du monde, on ne pouvait faire de passe-droits...

Je ne le laissai pas achever. Je me récriai fortement :

— Comment donc! mais elle a soixante-seize ans; son acte de naissance en fait foi!...

Le jeune administrateur se reprit et tourna rapidement la difficulté.

— Je sais, je sais! elle a dépassé l'âge exigible; vous avez parfaitement raison; mais malheureusement tant d'autres, et je le déplore, sont dans le même cas! La plupart de nos postulantes ont atteint leur seizième lustre, et, comme j'avais le regret de vous le dire, en dix ans, chacun de nous ne dispose pas d'un lit.

On ne pouvait m'éconduire avec plus de politesse que n'en déploya le personnage; et, après avoir épuisé ma rhétorique auprès du jeune doucereux, j'essayai du « vieux brusquot ».

— La Parpiette? dit-il. Rien contre elle. Bien notée. A notre charge depuis... attendez! oui, peut-être bien depuis douze à quinze ans; brave femme. Ça ne bouge pas. Seulement, comme les autres, elle n'a pas de patience. Que diable! elle devrait songer qu'il y en a de plus malheureux qu'elle et qu'elle n'est pas seule au monde.

Je profitai du mot pour insister sur ce que justement elle était seule et incapable de s'aider elle-même, vu ses infirmités : un bras paralysé, une jambe inerte, une oppression qu'il n'avait sans doute pas remarquée...

— Que si! que si! nous remarquons tout. Je sais que c'est en s'obstinant à porter sa tante qui ne se pouvait bouger, qu'elle s'est lésé ou cassé je ne sais trop quoi; elle en a failli crever, ce qui l'eût tirée de peine.

Je tressaillis.

— Je ne lui en fais pas un crime, reprit-il, en m'apaisant d'un mouvement de la main; je sais que c'est une honnête fille, courageuse, qui s'était jadis fortement brûlée en sauvant un enfant dont le fourreau avait pris feu, la petite fille d'un de leurs locataires; car elles ont été portières, ces femmes... Je vous dis que nous connaissons à merveille nos pensionnaires; et, au demeurant, je vous le répète, quoique obtuse et têtue, c'est une brave créature. Mais il n'en faut pas moins que, comme une autre, elle attende son temps. Persuadez-vous bien que l'on fait ce qu'on peut.

Je voulus obtenir qu'il me fixât une époque précise, et je ne parvins qu'à irriter mon homme.

— Est-ce que je puis savoir ce qu'il mourra de vieilles femmes cette année? me dit-il brutalement.

Un équipage s'était arrêté, une dame entr'ouvrait la porte; l'administrateur se leva, en me congédiant de la main; je sortis, retenant avec peine une explosion de colère, et j'arpentai longtemps les quais et les boulevards pour me calmer. Enfin, je retournai chez ma pauvre protégée, espérant trouver quelque nouvelle voie de la servir, ou peut-être la dégoûter de l'hospice, cet inaccessible et triste but de ses vœux.

— Pourquoi y tenez-vous tant? lui disais-je.

— Que voulez-vous, mon bon Monsieur, je suis seule, et je puis de moins en moins m'aider. Mes pauvres membres se refusent...

C'était toujours le même refrain : « Je suis seule! » le mot qui m'avait touché par sa manière de le prononcer à notre première rencontre, et qui m'impatientait maintenant.

— Vous n'avez donc pas d'amis chez vos voisins, demandai-je, personne de serviable?

— Tout au contraire, oh! tout au contraire! chacun fait pour moi ce qu'il peut, et bien au delà, bon Dieu! Il y a au second la mère d'un employé qui se gêne fort pour moi; il y a les portiers, avec tant de famille! Ils se saignent pour m'assister. Ce sont eux la plupart du temps qui m'alimentent.

Elle mit sa main tremblante devant ses yeux, et reprit :

— Je ne puis pourtant pas être toujours à leur charge.

Je me tus un moment; puis je voulus savoir si l'on ne pouvait pas tenter une démarche de quelque autre côté et s'adresser ailleurs qu'au bureau de bienfaisance.

— J'y ai essayé, me dit-elle, et j'ai fait une pétition.

— Ah! voyons?

— La bonne dame du second l'a fait porter par son fils.

— Et vous avez une réponse favorable?

— Tout au rebours : la voici.

C'était la politesse glacée et reglacée des formes administratives : « J'ai lu avec attention, etc. ; et votre pétition » a été renvoyée avec recommandation à qui de droit, etc. »

— Eh bien, qu'en est-il résulté?

— Voilà.

Elle prit dans le même tiroir de la petite table, le seul qu'elle possédât, un autre papier, me le mit dans les mains, et je lus : « J'ai examiné avec attention votre demande d'être admise à l'hospice de la Vieillesse. Vos droits ont été pesés avec toute l'attention requise, et votre pétition est en conséquence renvoyée aux administrateurs du bureau de bienfaisance de votre quartier. »

— Et que vous ont-ils fait dire?

— Rien.

— Quoi, n'allez-vous pas au moins vous informer de leur réponse?

— Que voulez-vous, mon bon Monsieur, je n'ose pas. Ils en ont eu assez de me voir tant de fois!... Si vous saviez! c'est si dur de demander toujours!

Il y eut comme une révolution dans ce gosier desséché : elle semblait ravaler toutes les suppliques si fréquemment rebutées.

— Il faut pourtant savoir ce qu'ils ont résolu ; l'Évangile même l'ordonne : « Demandez et vous recevrez. »

— Hélas! hélas! mon bon Monsieur, j'y ai bien pensé ; le temps ne me manque guère pour me tarabuster la cervelle. Mais ils trouveront à redire que je n'aie pas eu confiance en eux...

— Comment, depuis quinze ans que vous les sollicitez sans rien obtenir?

— C'est égal, il n'y a que six ans que j'ai l'âge, ils me blâmeront. C'est peut-être mal à moi aussi de m'être adressée ailleurs. Je n'ai pas eu patience. Puis, si cela allait me nuire pour ma falourde et mon pain! Et cette eau encore qu'ils m'ont promise pour le point de côté qui m'empêche de respirer depuis ma dernière chute!

Je découvrais une nouvelle souffrance chez ma pauvre patiente, et ses appréhensions éveillaient les miennes. Si j'avais encore refroidi l'intérêt déjà si froid de son bureau! Essayons, me dis-je, d'une administration supérieure, qui sait? peut-être y trouverons-nous une charité moins *légale* et plus chrétienne.

Il serait long et ennuyeux de retracer mes allées et venues, les informations prises ; de quelle façon, un moment égaré, j'errai au travers de lugubres salles qui fourmillaient de corps souffrants, défigurés, que je vois encore, malheureux qui cherchaient guérison, ou tout au moins soulagement, et ne trouvaient pas le premier de tous, le cœur compatissant du Samaritain. N'importe, j'arrivais à celui duquel tout dépendait, m'assurait-on ; j'avais mon audience, et dans l'antichambre j'entrai fièrement.

La fin à la prochaine livraison.

LA GRAINE DE PARADIS.

Ce fut tout simplement le poivre auquel on imposa durant le moyen âge cette poétique dénomination, et les Italiens qui en faisaient le commerce ne l'appelèrent ainsi qu'en raison de la complète ignorance où ils étaient du lieu qui le fournissait à l'Europe. Les Mores l'allaient chercher, par terre, jusqu'en Guinée ; puis ils le transportaient à dos de chameaux dans un petit port de la Méditerranée nommé Mundi-Barca, appelé plus tard par corruption *Monte da Barca* : il devait en venir également de la côte du Malabar, mais toujours par l'intermédiaire des Mores.

CURIOSITÉS DU CABINET DES MÉDAILLES

DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Voy. p. 70.

La petite sardoine gravée en creux que nous reproduisons est l'œuvre de Jacques Guay de Marseille, auquel on doit les plus beaux camées et les plus remarquables intailles du règne de Louis XV. Il n'a pas été possible au dessinateur de copier la légende, la date et les initiales, qu'on ne déchiffre qu'à l'aide de la loupe sur l'original : *Jacquot, tambour-major du régiment du Roy. 1751. J. G.* Nous savons donc que le militaire que nous voyons ici, le tricorne sur la tête, c'est Jacquot, et que Jacques Guay a fait ce portrait en 1751. Mais, malgré la précision des renseignements fournis par ce monument, qui n'a guère plus d'un siècle d'antiquité, on n'a pas encore pu découvrir ce qui a pu valoir à un simple tambour-major l'honneur de voir ses traits reproduits sur sardoine par un éminent artiste, membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture, et graveur de Sa Majesté. Piqué au jeu, je voulais pénétrer ce petit mystère d'une époque qui n'en a guère pour nous : je n'ai rien trouvé. L'Histoire des régiments d'infanterie de M. le commandant Suzane ne nomme pas Jacquot, et cependant le consciencieux annaliste ne néglige pas plus les simples soldats que les officiers dans le récit très-circonstancié qu'il fait des campagnes du régiment du Roi. Dans la *Suite d'estampes gravées par Mme la marquise de Pompadour, d'après les pierres gravées de Guay, graveur du Roy*, le portrait de Jacquot porte le n° 34. On lit au bas de l'estampe la même légende que sur la pierre gravée, et ces mots : *Guay del. — Pompadour sculpsit.* Pourquoi tant de soins pour transmettre à la postérité les traits de Jacquot? Un moment j'ai cru que j'allais avoir le mot de l'énigme. J'appris qu'un connaisseur en camées et pierres gravées, M. J.-F. Leturcq, possédait un exemplaire de cette *Suite d'estampes* qui, bien qu'incomplet, puisqu'il ne comprend que cinquante-deux numéros au lieu de soixante-trois, n'est pas sans intérêt pour les curieux de l'histoire des arts sous Louis XV. Dans ce volume se trouvent des notes manuscrites, écrites par Guay lui-même, qui donnent quelques éclaircissements sur ses œuvres ; mais malheureusement l'artiste n'a mis que cette laconique indication au bas du n° 34 :

« Jacquot, tambour-major du régiment du Roy. Gravé en creux par les ordres de Mme de Pompadour. Ladite (pierre) est au cabinet du Roy. »

Si brève que soit la note de Guay, son rédacteur nous apprend au moins que ce n'est pas à une fantaisie d'artiste que l'on doit de posséder le portrait de Jacquot ; c'est par les ordres de la favorite qu'il a gravé cette sardoine. Dans ce même volume, une seconde note manuscrite, due à la plume d'un écrivain qui devait rédiger le texte non publié de la *Suite d'estampes*, contient ces mots : « Il est fait (le



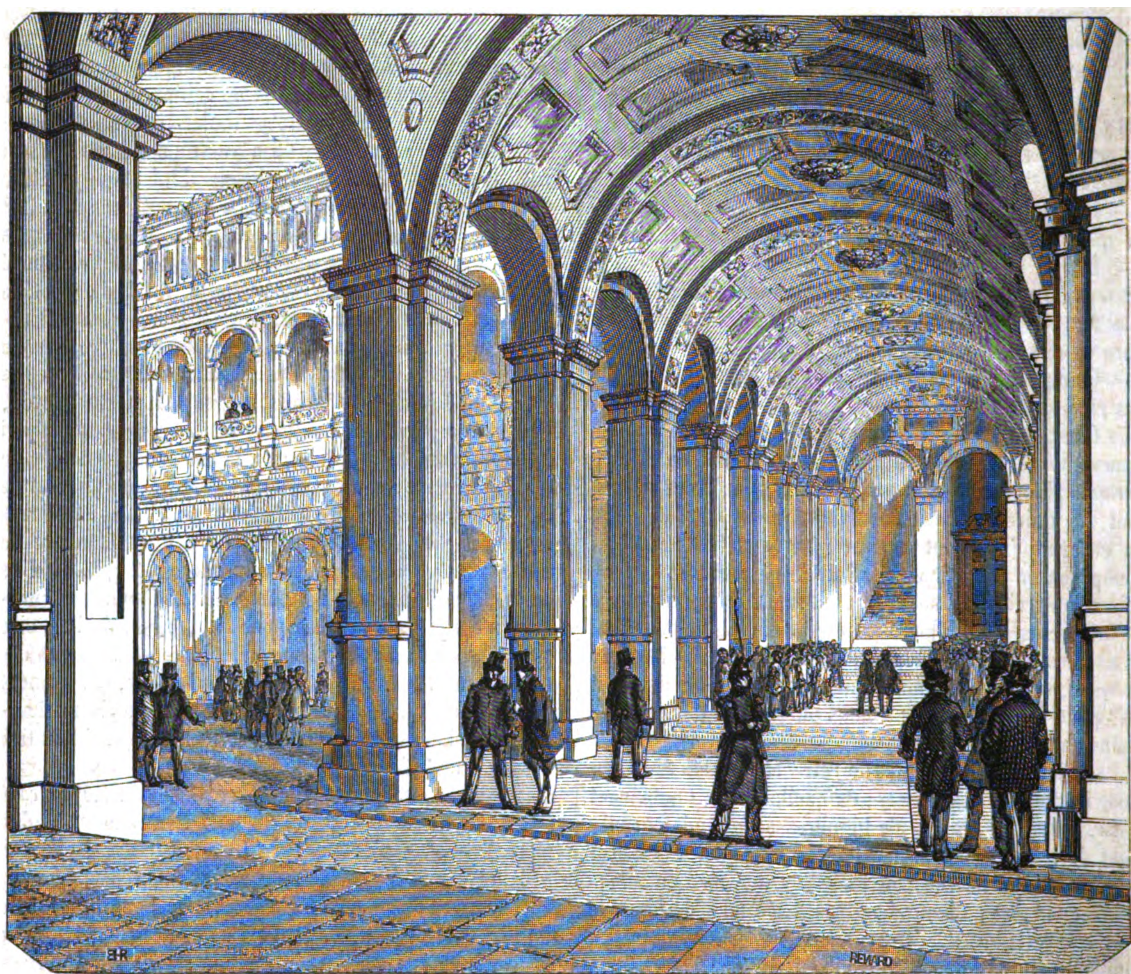
Sardoine gravée. — Jacquot, tambour-major du régiment du Roi. — Cabinet des médailles.

portrait) dans un goût singulier et militaire, et est d'une naïveté qui frappe par une ressemblance parfaite. » Jacquot fut donc un moment célèbre, ou au moins connu. Cependant, aujourd'hui, nous ne savons plus rien de ses hauts faits. Qu'est devenue sa gloire? Ce que sont devenues

les neiges d'antan. Mais comme quelque chercheur plus heureux que moi éclaircira peut-être un jour cette énigme, je ne veux pas abandonner Jacquot sans dire que ce nom de guerre cache Jacques Dubois, dit aussi Saint-Jacques, natif de Tirlemont en Brabant, enrôlé le 1er juin 1716, invalide le 4 juin 1758, c'est-à-dire sept ans après qu'il eut posé pour Guay, et mort à l'hôtel des Invalides, âgé de soixante et un ans, le 19 avril 1759. L'état matricule de la *compagnie colonelle* du régiment du Roi, au ministère de la guerre, et les registres des Invalides, qui me fournissent ces détails, nous apprennent, en outre, que Jacques Dubois, dont le nom de guerre officiel Saint-Jacques paraît avoir été changé, au régiment, pour celui plus familier de Jacquot, avait 5 pieds 7 pouces 6 lignes; qu'il avait les cheveux noirs, les yeux bruns, le visage gros et basané. Il avait soixante ans lorsqu'il entra aux Invalides, avait servi pendant quarante-deux ans dans le régiment du Roi, était marié et catholique, et avait été blessé de cinq coups de feu en différentes affaires. Voilà qui est très-explicite; mais pourquoi Mme de Pompadour a-t-elle demandé à Guay de faire le portrait de ce tambour-major? Je laisse ce mystère à éclaircir aux Saumaises futurs.

SALLES DU CONSEIL D'ÉTAT.

Ces deux dessins ont été faits, il y a dix ou douze ans, par deux excellents artistes qui n'existent plus, Valentin et Renard. Ils nous sont parvenus tardivement, et l'on nous assure que la disposition des siéges dans la salle des séances générales du conseil d'État n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était avant 1852; mais on ajoute que le changement n'a pas été heureux et que les conseillers ont plus de peine à se faire entendre des auditeurs placés aux derniers rangs, en sorte que l'on pourrait revenir à ce qu'on a voulu réformer : notre gravure redeviendrait alors une représentation fidèle.



Palais d'Orsay. — Escalier conduisant au conseil d'État. — Dessin de feu Renard et de feu Valentin.

On se rappelle que, d'après le plan conçu par Napoléon Ier, le palais du quai d'Orsay devait être l'hôtel du ministre des relations extérieures; la salle actuelle du conseil d'État aurait servi aux réceptions d'apparat. Par suite, elle a été construite dans des proportions qui conviennent peu à une assemblée délibérante : elle a beaucoup trop d'étendue en longueur, et la vive lumière réfléchie par le quai de la rive opposée de la Seine fatigue tellement les yeux qu'il a fallu, comme on peut le voir en passant, couvrir les vastes fenêtres de gazes ou de teintes qui en adoucissent l'éclat. Depuis 1806, le conseil d'État a changé plusieurs fois de logis. Voici ce que disait à ce sujet, en 1858, un des membres éminents de ce conseil (1) :

« Sous Napoléon Ier, le conseil d'État siégeait aux Tuileries, près du cabinet même de l'empereur : il était l'âme de son gouvernement. Sous le gouvernement de la restau-

(1) M. Boulatignier.

ration, où les ministres voyaient le conseil d'État avec jalousie, ce conseil fut refoulé au Louvre. Après la révolution de 1830, alors que le conseil d'État ne fut plus guère, en fait sinon en droit, qu'un conseil pour les mi-



Palais d'Orsay. — Salle du conseil d'État, dessinée (avant 1852) par feu Renard et feu Valentin.

nistres, il fut relégué dans l'hôtel Molé (agrandi depuis pour l'usage du ministère des travaux publics). En 1840, il fut transféré dans une partie des bâtiments du palais du quai d'Orsay. Après le rétablissement de l'empire, en 1852,

il a été question de le réinstaller aux Tuileries dans les constructions nouvelles du Louvre ; mais il n'a pas été donné suite à cette idée. »

LA SCIENCE EN 1859.

SCIENCES NATURELLES.

Suite. — Voy. p. 102.

Animaux domestiques. — Parmi les animaux, il en est un certain nombre qui ont accepté le joug de l'homme, et qui vivent dans sa domesticité. Leurs générations naissent, grandissent et meurent à côté des nôtres, partagent nos prospérités ou nos malheurs, et prennent une telle part à nos vicissitudes que l'histoire d'une espèce domestique pourrait, à défaut d'autres documents, nous raconter les grands traits de l'histoire de notre civilisation. Ces êtres qui lui sont si intimement unis, l'homme se les est appropriés, il en a fait ses amis, ses défenseurs, ses ouvriers, auxquels il emprunte ses vêtements, ou encore qu'il tient près de lui comme des provisions vivantes qui lui épargnent les fatigues de la chasse incertaine.

Les services que l'humanité obtient des animaux qu'elle a su réduire ainsi à l'état domestique sembleraient devoir l'exciter à étendre ses conquêtes sur des espèces toujours nouvelles; mais il paraît que de bonne heure elle s'est trouvée assez riche, et elle a détourné son activité vers d'autres objets. Aujourd'hui, les animaux qui nous servent sont à très-peu près ceux-là mêmes qui étaient les serviteurs de l'homme dans l'antiquité. Des continents ont été découverts où des espèces nouvelles sont apparues : l'Amérique a fourni à la science des animaux inconnus, l'Australie offre aux regards étonnés une nature vivante toute différente de celle où nous vivons, et le naturaliste seul s'est avidement emparé de ces richesses merveilleuses. C'est à peine si l'on a songé qu'il y avait là des êtres dont la vie pouvait devenir notre propriété, et qui donneraient un surcroît de nourriture, de vêtements et de forces à notre société, où nous avons encore à regretter de voir tant de pauvreté et de faiblesse. Ce que ces êtres pourraient ajouter à nos ressources, nous ne l'obtenons aujourd'hui qu'à la manière des sociétés les plus primitives, je veux dire grâce aux hasards de la chasse.

Un naturaliste cependant est venu qui s'est préoccupé de la question. M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire lutte depuis plusieurs années, poussant le monde civilisé vers ces biens qu'il peut saisir. Comprenant qu'un homme seul est capable de peu de chose pour des essais si dispendieux, il a fait effort pour grouper des volontés nombreuses et dévouées à son entreprise; il a réussi. Une société particulière s'est fondée; elle fait des expériences suivies; ses moyens d'action grandissent de jour en jour : dans tous les pays, des hommes distingués ont eu à cœur de s'associer à son œuvre qui intéresse l'humanité tout entière.

Cette année, M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire a donné un tableau des animaux qui sont actuellement réduits à l'état domestique; scrutant les monuments les plus anciens de notre civilisation, il a retrouvé leur patrie originaire; il a cherché la date de leur réunion à l'homme, et ce tableau met en relief la triste histoire de notre incurie dans les temps modernes. Il résulte de son travail que, sur *cent quarante mille espèces* d'animaux connues, nous en avons réduit *quarante-sept* seulement à l'état domestique : c'est environ une sur trois mille. Sur ces quarante-sept espèces, combien en doit-on aux modernes? Treize seulement, parmi lesquelles encore nous devons dire qu'il se trouve bien des animaux qui ne sont que des animaux d'agrément : j'y vois trois espèces de faisan et le serin des Canaries. Le dindon est la plus belle conquête de notre civilisation moderne.

Si l'on décompose, avec l'auteur, ce tableau, et si l'on se demande ce que chaque pays a fourni d'animaux utiles, on voit que vingt-neuf sont originaires de l'Asie, sept de l'Amérique, six de l'Europe, cinq de l'Afrique. Quant à l'Australie et à la Polynésie, si riches en espèces animales, leur contingent est absolument nul. On reconnaît par le même tableau que plusieurs de ces animaux domestiques ne sont pas acclimatés en Europe : ce qui réduit encore le nombre de nos serviteurs. « La conséquence, dit le savant naturaliste, est facile à saisir : nul résultat n'est plus propre à mettre en évidence la possibilité d'augmenter considérablement le nombre de nos animaux domestiques. Quand une seule partie du monde, l'Asie, a donné à l'Europe plus de vingt animaux domestiques, est-ce assez d'en avoir obtenu quatre de l'Afrique, autant de l'Amérique, et pas même un seul de l'Australie et des archipels de la Polynésie? » A l'œuvre donc! et que notre civilisation, qui, victorieuse des forces inanimées, triomphe si merveilleusement d'obstacles matériels qui auraient fait reculer nos pères, dompte les forces vivantes répandues avec prodigalité dans la nature et également incapables de résister à l'intelligence qui voudra les assujettir!

Transmutations organiques. Formation des os. — Qu'est-ce que la vie? je veux dire la vie du corps? C'est une lutte continuelle de l'être organisé contre les forces destructives qui, soit intérieures, soit extérieures, attaquent son existence. C'est un mouvement sans autre repos que le repos fatal de la mort; un mouvement où les forces de l'être travaillent sans relâche à enlever les matériaux usés de l'organisme, et les remplacent par d'autres nouvellement conquis sur le monde extérieur. A tout instant s'opèrent des transmutations; nulle partie n'en est exempte; les organes les plus profonds comme les plus superficiels, les organes essentiels, ceux qui ne sont qu'accessoires, les plus durs comme les plus mous, les os mêmes résistants comme la pierre, tous sont incessamment détruits, tous sont incessamment réparés. De l'être vivant, au bout de quelques années, aucun des éléments ne subsiste; tout a changé en lui, tout, excepté la puissance régulatrice intérieure, qui coordonne et maintient l'ensemble harmonieux. Il en est ainsi, vous ne pouvez en douter; la main de l'ami que vous pressez, le visage de l'être bien-aimé que vous couvrez de vos regards, ils seront, en peu de temps, entièrement détruits; bientôt vous serrerez une autre main, vous contemplerez un autre visage. Bientôt, ce que vous avez vu, ce que vous avez touché, ne sera plus que débris rendus à la terre; vous verrez, vous toucherez un être nouveau. Mais qu'importe! ces vêtements renouvelés sans cesse couvrent toujours les mêmes âmes; et la rencontre de deux mains qui se pressent avec bonheur, est-ce autre chose que l'étreinte de deux âmes?

Cette transmutation continuelle des éléments des organes est hors de doute, et parmi les expériences qui l'ont fait connaître, celles qui ont été suivies sur les parties les plus résistantes, sur les os, sont, sans contredit, les plus remarquables. C'est une observation d'un chirurgien anglais, Belchier, qui a servi de point de départ. Belchier, vers le milieu du siècle dernier, vit avec étonnement que les os d'un animal qu'on avait servi à l'un de ses repas étaient colorés en rouge très-vif. Il s'informa, et apprit que l'animal avait été nourri avec de la garance mêlée à d'autres aliments. Il vérifia le fait sur d'autres sujets qu'il éleva lui-même; puis, après avoir fait suivre ce régime à quelques-uns, il leur donna une nourriture ordinaire, et il vit que peu à peu les os reprenaient leur couleur ordinaire. Un travail intérieur s'était donc accompli, il avait enlevé

les parties colorées et les avait remplacées par d'autres. Informé de ces résultats, Duhamel, savant français, étudia avec détail ce travail de la vie, et rechercha suivant quelle voie la transformation s'opère. Troja vint ensuite, et trouva quelles étaient les parties essentielles à la formation des os. Enfin, dans ces dernières années, M. Flourens reprit la question, et, confirmant les résultats de ses prédécesseurs, eut le bonheur de faire quelques pas en avant. Aujourd'hui, il est bien démontré que l'os, dans l'état normal, vit par la formation de couches nouvelles qui se déposent à sa surface. En même temps que ces couches se déposent à l'extérieur, la substance osseuse est enlevée à l'intérieur, et par ce double jeu de l'organisme l'équilibre se maintient. On a été plus loin : on a pu découvrir que les couches nouvelles étaient produites par la membrane qui entoure l'os, c'est-à-dire le périoste, et, de plus, que les couches anciennes étaient enlevées par une autre membrane intérieure, la membrane médullaire. Ainsi, un os est détruit par des forces qui agissent sans relâche sur les parties les plus profondes, et il est réparé par d'autres forces non moins actives agissant à la surface.

Cette membrane, le périoste, à laquelle est dévolu le rôle important de membrane réparatrice, peut aussi réparer elle-même ses blessures : le périoste déchiré, arraché sur un animal vivant, se reproduit; le périoste enlevé sur une portion d'os ne tarde pas à reparaître et à accomplir sa fonction; il s'ossifie.

En 1859, M. Flourens a fait connaître des résultats nouveaux qui témoignent de la puissanee avec laquelle les parties détruites tendent à se reformer, et qui nous enseignent quelles guérisons nous pourrons obtenir lorsque nous saurons gouverner les forces qui agissent en nous, ou, pour mieux dire, quand nous saurons les laisser libres ou leur obéir.

Tout le monde sait ce qu'on appelle les têtes des os : ce sont les extrémités des os longs, qui se renflent et présentent une certaine complication de forme. Eh bien, ces extrémités, quand elles sont détruites, se reproduisent avec tous leurs détails.

Dans une première circonstance, l'olécrâne d'un chien (tête d'un os de la patte) fut retranché, et il se reproduisit en entier et avec sa forme. — Mais, objecta le savant physiologiste, cet olécrâne s'articule avec la tête d'un os contigu (l'humérus). Peut-être a-t-il trouvé pour reprendre sa forme un secours particulier, une sorte de moule extérieur dans la cavité destinée à le recevoir. — Ce doute a été levé par des expériences sur un os entièrement libre, le péroné. Il n'a pas de moule extérieur, rien ne le contraint; cependant il se reproduit. Il y a mieux, il reproduit sa forme; il fait plus encore, et il reproduit jusqu'à ses diverses saillies, et à leur place ordinaire accoutumée.

Greffes osseuses. — Un jeune physiologiste, M. Ollier, inspiré par les travaux de ses devanciers et marchant avec audace, a tenté les essais les plus hardis, et a réussi. Le périoste qui forme l'os a été transplanté d'un animal à un autre en des parties où jamais os ne s'était vu, et, après transplantation, un os s'est développé. A plus forte raison le succès a-t-il été complet lorsque l'os d'un animal enlevé a été remplacé par un os tout à fait semblable. Il a été possible d'échanger les os entre des animaux de même espèce.

Le succès de ces greffes osseuses est compromis lorsqu'on opère d'un animal à un autre d'espèce éloignée; l'os transplanté ne reprend pas la vie.

Application à la chirurgie. — Malgré la distance qui sépare ces résultats de ceux qu'on peut espérer chez l'homme, les faits que nous venons d'exposer constituent des bases scientifiques à la chirurgie. Il est plusieurs tentatives opératoires nouvelles qu'ils autorisent, et déjà les praticiens sont entrés dans cette voie nouvelle. M. Flourens, à la suite de ses expériences sur la formation des os, avait écrit que beaucoup d'amputations et de mutilations pourraient être prévenues par la conservation du périoste qui reproduirait l'os enlevé. MM. Ollier et Verneuil ont été assez heureux cette année pour réaliser cette bienheureuse prédiction de la science. Ils ont ajouté à plusieurs exemples déjà connus un exemple nouveau qui justifie ce que la théorie avait prévu. *La suite à une autre livraison.*

UNE PROCÉDURE CRIMINELLE AU MOYEN AGE.

Le 14 décembre 1326, Gilles Haguins, bailli des villes de Lille, Douai, etc., informa le prévôt de Séclin que plusieurs habitants de la ville d'Ypres s'étant rendus à Comines, en deçà de la Lys, sur les terres du roi de France, y avaient commis le crime d'arsin et de dévastation, et assassiné un homme. Il le chargea en conséquence d'attraire les coupables devant la justice du roi, en donnant des ajournements de trois en trois jours dans l'église la plus voisine du lieu où le meurtre avait été perpétré.

Dans un autre document, daté du jour de Noël, après avoir rappelé les mêmes faits et marqué le nom de la victime, qui était un certain Jacques ou Jackemond Scabaille, le bailli constata que les échevins de Bruges, d'Ypres et de Lille s'étaient présentés à son audience et l'avaient prié de suspendre les poursuites pendant quelques jours, leur intention étant de se rendre auprès du roi de France pour arranger cette affaire et l'amender.

Sur ces entrefaites, Louis de Nevers, comte de Flandre, à la prière des échevins de Gand et de Bruges, intervint et ordonna que la ville d'Ypres s'en remettrait pour le règlement du procès, sous peine de 20 000 livres parisis d'amende, à la décision d'un tribunal composé de son oncle Henri de Flandre et des échevins que l'on vient de nommer. La sentence arbitrale devait être rendue avant la Purification. Elle ne le fut pas. Le roi de France, qui était alors Charles le Bel, s'interposa à son tour entre les parties, c'est-à-dire entre les magistrats d'Ypres et les parents de Jackemond Scabaille, si traîtreusement occis. Par des lettres données le dimanche après le *Tiphane* (Épiphanie) 1327, il enjoignit à son bailli de Lille de surseoir jusqu'à la mi-carême aux poursuites dirigées contre les auteurs encore inconnus de l'homicide commis sur les bords de la Lys. Ce délai, n'ayant pas suffi, fut prolongé plusieurs fois, et en dernier lieu jusqu'à la Toussaint, ce qui nécessita la délivrance de quatre missives royales scellées et contre-scellées, datées du bois de Vincennes, de Vaumain, etc. Dans toutes, on signifie au bailli d'avoir à cesser les poursuites si les meurtriers parviennent à satisfaire les parents du mort.

Cette étrange sollicitude du roi fut mise à de nouvelles épreuves par l'obstination de Michel Scabaille, frère de la victime. Il paraît constant que pour empêcher qu'on ne pût lui signifier aucune pièce, il errait de ville en ville, ne voulant entendre à aucune transaction. Il refusait notamment son adhésion à un compromis passé devant Alard, prévôt de l'église Saint-Charles, à Ypres, par lequel *tous* les membres de la famille Scabaille avaient déclaré s'en rapporter à la sentence que prononceraient les échevins d'Ypres sur le fait de l'accusation à charge du nommé Querembotte. Tel était le procès-verbal du prévôt. Il révèle d'une manière explicite le nom du principal meurtrier de Jacques Scabaille. Afin de se soustraire à la juridiction du comte de Flandre, les assassins avaient saisi leur victime en deçà de la Lys et l'avaient traînée au delà avant de lui trancher la tête. Cette première tentative de conciliation ayant

échoué, les procureurs de Querembotte se présentèrent peu de jours après, le jeudi suivant la fête de Saint-Luc (1327), devant le bailli de Lille, et lui demandèrent *certification* de l'offre qu'il faisait aux parents de Scabaille de payer l'amende fixée par la coutume, plus 200 livres parisis dont on était convenu. Cette attestation leur fut délivrée par un acte où figurent comme témoins plusieurs chevaliers flamands du plus haut rang.

Ainsi Querembotte ne niait pas son crime, puisqu'il promettait de payer les amendes qui lui avaient été imposées de ce chef! Cet aveu résulte encore d'une déclaration des échevins d'Ypres, devant lesquels les parents de Jackemond Scabaille avaient renouvelé l'engagement de s'en rapporter à la décision des magistrats de leur ville. Charles le Bel ne persista pas moins à intervenir en faveur du criminel.

Certes, il y a lieu de se demander quel si puissant intérêt pouvait avoir un roi, ou du moins des ministres agissant en son nom, à disputer à l'échafaud un obscur assassin? Il ne paraît pas que le meurtrier ainsi scandaleusement protégé ait été assez riche pour acheter une si haute protection. Craignait-on de voir tomber en désuétude l'usage de la *composition?* Singulière raison d'État! Quoi qu'il en soit, les ministres qui n'avaient déjà que trop compromis ce qu'au point de vue des idées modernes nous appellerions le prestige de la royauté, les ministres, disons-nous, engagèrent le roi à entraver plus directement encore le cours de la justice. Par des lettres du 10 août 1327, le monarque informa le bailli de Lille que Querembotte et ses complices craignaient d'être attaqués par Michel Scabaille, et il lui intima l'ordre d'ajourner le personnage et de *l'obliger* à accorder la paix d'après la coutume.

Pour correspondre à la volonté du roi, le bailli forma aussitôt un conseil arbitral dont les membres étaient, d'une part, les procureurs de Querembotte avec les échevins d'Ypres et de Bruges, et de l'autre, Michel Scabaille, jusqu'alors absent, assisté de ses parents et alliés. Il y eut deux séances à un mois d'intervalle; mais elles n'aboutirent point. On voit, par une lettre que Renard de Choisuel, alors bailli de Lille, écrivit au roi de France le jour de Saint-Luc (1327), que les procureurs du meurtrier offrirent successivement 80 livres et 200 livres, quoique, ainsi s'exprime le bailli, le *meurtre d'un homme non noble ne soit taxé qu'à 40 livres*. Le seul résultat de la seconde réunion du conseil fut un arrangement ayant un rapport direct à cette affaire. L'assassinat de Scabaille, on l'a dit, s'était compliqué d'un *arsin*. Les propriétaires des maisons incendiées avaient exercé un recours contre les habitants d'Ypres dans la personne de leurs magistrats. Une somme de 353 livres qu'ils réclamaient pour dommages et intérêts leur ayant été accordée, ils se déclarèrent, dans cette même séance, entièrement indemnisés.

Cependant Querembotte avait obtenu de la facile bonté du roi un sixième ordre de surseoir aux poursuites. Le sursis devait expirer à la prochaine fête des Brandons (premier dimanche de carême). Mais il fut prorogé jusqu'à la mi-carême par une lettre royale; c'était la neuvième, délivrée le 27 janvier 1328, trois jours avant la mort de Charles le Bel.

Philippe de Valois et d'Anjou, régent du royaume, héritier des sentiments de bienveillance de son royal cousin pour l'illustre Querembotte, le couvrit aussi de sa protection en lui accordant une prorogation de délai jusqu'au dimanche de Quasimodo 1328. Enfin eut lieu l'arrangement tant désiré et si constamment poursuivi.

Le 14 juin 1328, une lettre de Martin Bonvalet, sergent de baillage, adressée à Renard Choisuel, bailli de Lille, lui donna avis qu'après un deuxième ajournement, les parents de Scabaille, qui avaient jusqu'alors rejeté la transaction proposée, avaient enfin répondu *que ils feraient ce que ils deveraient* (1).

Voilà, certes, un homme qui a pu se vanter d'avoir donné de la besogne à la chancellerie du royaume de France!

HENRI HASTINGS.

Henri Hastings, né en 1537, était le second fils du comte de Huntingdon et possédait de belles propriétés dans le Dorsetshire. Mais son ardeur pour la chasse était telle que ses forêts et celles de ses amis ne lui suffisant point, il imagina, pour donner une libre carrière à sa passion, de se faire nommer à la fonction de premier forestier du roi Charles Ier. Il habitait tour à tour un pavillon de la



Henri Hastings.

New-Forest, dans le Hampshire, et un château très-confortable à Woodlands, dans le Dorsetshire. Jamais grand seigneur ou monarque chrétien n'eut plus de chiens ou de faucons de toute espèce. Les murs de sa vaste salle de réception étaient couverts de toutes les armes et de tous les engins de chasse qu'il est possible d'imaginer, de chaperons, de colliers, de sonnettes, de sifflets, de fouets, et aussi de toutes les peaux, les cornes, les plumes, les défenses des animaux les plus remarquables, percés de ses balles ou de ses flèches. Dans un coin étaient rangés, du plancher au plafond, des verres, coupes et bouteilles de toutes formes, et à côté des jeux de cartes, dés, échecs, etc.; plus loin, une collection de pipes à côté d'une collection d'œufs de perdrix, faisans, etc. Dans un autre coin, on voyait sur les deux côtés d'un pupitre une Bible et une Histoire des martyrs. A plus de quatre-vingt-dix ans, il chassait encore à cheval. Il mourut en 1635, âgé de cent deux ans.

(1) Michel Scabaille avait fini par donner son désistement, non sans que la chancellerie de Philippe de Valois se fût mise encore en frais pour l'obtenir. La procédure faite à l'occasion du meurtre de Jacques Scabaille ne fut réellement mise à néant que le jour de la Saint-Nicaise 1329, en suite des ordres du roi, par un acte signé du bailli de Lille.

Les pièces authentiques d'après lesquelles nous avons rédigé cet article ont été publiées par MM. Kervyn de Vokaelsberg et A. Diegerick dans leur *Inventaire analytique*, etc., des archives d'Ypres, 3 vol. in-8.

CHAUVES-SOURIS.

PREMIÈRE FAMILLE DES CARNASSIERS CHEIROPTÈRES.



1, Roussette d'Edwards. — 2, Rhinolophe unifer. — 3, Nyctère de la Thébaïde. — 4, Noctilion bec-de-lièvre. — 5, Vespertilion oreillard. Dessin de Freeman.

Moi, souris! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grâce à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau; voyez mes ailes.
Vive la gent qui fend les airs!
. . . .
Qui fait l'oiseau? C'est le plumage;
Je suis souris. Vivent les rats!
La Fontaine.

Le fabuliste et le classificateur sont d'accord, et, comme il arrive assez souvent, le grand poëte et le grand observateur se rencontrent. La chauve-souris est, en effet, sur les limites de plusieurs classes et ordres. Elle s'élève dans les airs comme un oiseau, et, pourvue de mamelles sur la poitrine à l'instar des bimanes et des quadrumanes, elle allaite des petits nés vivants. Sa double mâchoire est munie de trois sortes de dents ([1]). Avec les laniaires et les incisives, elle déchire sa proie comme les carnassiers; et avec des molaires ou mâchelières mousses, elle broie les fruits comme les rongeurs, dont elle a le cerveau ovale et étroit. Quadrupède imparfait, lorsqu'elle est à terre, elle se traîne et rampe embarrassée dans le manteau qui se plisse et se replie, comme le taffetas d'un parapluie fermé, autour de ses quatre membres. Veut-elle s'élever? maladroite à prendre l'essor, elle grimpe péniblement, étend avec difficulté ses doigts allongés en façon de baguettes; la membrane qui les couvre et les relie se développe, et le douteux reptile, agitant avec rapidité de grandes ailes ([2])

([1]) Voy. t. IV, 1836, p. 304.
([2]) Voy. t. VI, 1838, p. 43.

d'un cuir solide, mince et presque transparent, oiseau sans plumes, voltige à la poursuite des insectes, des phalènes crépusculaires et nocturnes comme lui, ou bien s'acharne sur les fruits. L'espèce dessinée au sommet de notre gravure en fait un immense dégât.

La roussette (*Pteropus Edwardsii*), c'est le nom de cette chauve-souris à grandes ailes et à museau de chien, seule espèce qui soit frugivore, appartient aux archipels de l'océan Indien, aux Moluques, aux îles de la Sonde. Commerson raconte qu'à Bourbon on les voit, sur le soir, voltiger par bandes, comme des corbeaux, se posant sur les arbres de *vaccoun*, dont elles dévorent les fruits. Il assure que, prises dans la belle saison, elles sont bonnes à manger, et que, par sa couleur et par son goût, leur chair rappelle celle du lièvre; mais les Européens rejettent avec répugnance, à cause de son odeur de musc, cette nourriture acceptée par les indigènes comme saine et agréable.

L'aspect de cet étrange quadrupède, qui fait si peu et si mal usage de ses pieds, tel qu'on le représente généralement, déployant ses ailes dans toute leur envergure, est presque effrayant. Le correspondant de Buffon à l'île Bourbon, M. de la Nuz, décrit la roussette sous un point de vue plus agréable : « Branchée à un arbre, dit-il, elle s'y tient la tête en bas, les ailes pliées et exactement plaquées contre le corps; ainsi, sa voilure, qui fait sa difformité, de même que ses pattes de derrière, qui la soutiennent à l'aide des griffes dont elles sont armées, ne paraissent point. L'on ne voit en pendant qu'un corps rond, potelé, vêtu d'une robe d'un brun foncé, très-propre et bien colorié, auquel tient une tête dont la physionomie a quelque chose de vif et de fin. Voilà l'attitude de repos des roussettes; elles n'ont que celle-là, et c'est celle dans laquelle elles se tiennent le plus longtemps pendant le jour... Qu'on se représente la tête d'un grand arbre garnie, dans son pourtour et dans son milieu, de cent, cent cinquante, peut-être deux cents de pareilles girandoles, n'ayant de mouvement que celui que le vent donne aux branches, et l'on se fera l'idée d'un tableau qui m'a toujours paru curieux. »

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire forme quatre divisions de l'ordre des cheiroptères : la roussette appartient à la seconde, celle des *ptéropiens*, et les quatre autres chauves-souris de la gravure rentrent dans la troisième famille, celle des *vespertiliens*, qui renferme un grand nombre de genres, tous insectivores et encore imparfaitement classés.

Au-dessous de la roussette, à droite, est le *rhinolophe unifer*, dont le nez est garni d'une sorte de bourrelet en forme de fer à cheval. Deux espèces de ce genre, communes en France, ont été découvertes par Daubenton. Le poil de cette chauve-souris, brun cendré sur le dos, d'un blanc sale sous le ventre, est long et doux. Quand elle se fixe contre un mur, elle se resserre tellement, enveloppée de ses membranes, qu'on la prendrait pour une chrysalide. Vis-à-vis, du côté gauche, est la *nyctère de la Thébaïde*, qui ressemble à un campagnol volant, et que l'illustre Geoffroy Saint-Hilaire a vue en Égypte.

Au bas de la gravure se trouvent, à gauche, le *noctilion bec-de-lièvre*, avec son masque étrange; à droite, le *vespertilion oreillard*, dont les oreilles égalent presque le corps en grandeur. Plus commun en France que la chauve-souris ordinaire, le vespertilion habite les maisons, les carrières, et s'apprivoise aisément. White, l'aimable naturaliste de Selborne, raconte ainsi le plaisir qu'il eut à observer un de ces mammifères privés :

« Je m'amusai beaucoup, l'été dernier, des faits et gestes d'une chauve-souris apprivoisée qui enlevait les mouches sur la main qui les lui présentait. Lorsqu'on lui donnait quelque chose à manger, elle ramenait ses ailes devant sa bouche, planant et voletant la tête cachée, à la façon des oiseaux de proie qui se repaissent. Son adresse à raser les ailes des mouches, qu'elle rejetait constamment, était digne d'observation et me divertissait fort. Elle ne refusait pas la chair crue, bien qu'elle préférât les insectes; si bien que les paysans n'ont pas si tort lorsqu'ils prétendent que les chauves-souris descendent le long des cheminées pour ronger leur lard. Tandis que je regardais ce merveilleux quadrupède, plusieurs fois il se posa sur le plancher, et réfuta, en s'élevant avec aisance, l'opinion commune qui veut que la chauve-souris tombée sur une surface plane soit incapable de prendre l'essor. Celle-ci courait plus vite que je ne l'aurais supposé, mais de la façon la plus grotesque et la plus ridicule. »

Il est probable que, parmi les nombreuses espèces de chauves-souris, les unes ont plus ou moins de facilité que les autres à s'élever ou à marcher, le manteau, qu'elles déploient en forme d'ailes, enveloppant plus ou moins les membres inférieurs.

Imparfaitement quadrupède, imparfaitement oiseau, carnassier, insectivore, frugivore dans une de ses espèces, oiseau sans bec et muni de mamelles, quadrupède sans pieds et dirigeant à volonté des ailes rapides en son vol léger et muet, objet innocent de craintes superstitieuses, utile auxiliaire de l'homme, qu'elle débarrasse d'insectes malfaisants, la chauve-souris, que sa conformation place sur les limites de tant d'ordres et de classes, n'offre-t-elle pas à l'étude du classificateur d'utiles problèmes, tandis que peut-être quelque jour elle enseignera au mécanicien l'art de s'élever dans l'air, et prêtera à l'homme, qui a emprunté au poisson ses nageoires, des ailes de cuir pour voler?

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

L'ASPIRANTE.

Fin. — Voy. p. 106, 114, 122.

Étalé sur une bergère, au coin d'un feu brillant, n'ayant plus sous les yeux que d'agréables objets, je me livrai à d'heureuses espérances pour ma protégée. Moi qui ai salué d'une vive joie la création des squares, ces riantes oasis où les petits se peuvent ébattre au soleil, je me dis qu'il était bon que les pauvres, les vieillards rassasiés de jours et de travaux, eussent aussi leur palais : c'en était un, vraiment, et je me plus à l'admirer.

Cependant on se lasse de tout; après avoir contemplé avec satisfaction les boiseries, les glaces, les tentures, les corniches, le parquet si bien ciré, les grandes et belles fenêtres de ce salon d'attente, je me livrai à l'examen, non moins satisfaisant, du personnel. D'abord les huissiers. Beaux hommes! dispos, bien nourris, bien couverts, bien entripaillés, eût dit Molière; ils étaient majestueux et richement galonnés. A voir les serviteurs de l'indigent, on prenait meilleure idée de l'asile de sa vieillesse, et cela me ragoûtait de l'hospice. Des huissiers je passai à ceux qui, comme moi, attendaient leur audience, tous parés et de bonne mine. Il y avait même de fort jolis chapeaux sur de non moins charmants visages. C'était plaisir de regarder; je finis cependant par m'apercevoir, non sans quelque émotion, que les riches toilettes prenaient les devants. Je suivis même de l'œil une agréable personne, entrée, me semblait-il, longtemps après moi, et qui sortit radieuse, après une longue séance, reconduite par le haut fonctionnaire. Si bien qu'il me passa par l'esprit que la difficulté d'admission de la pauvre Parpiette était une maladie contagieuse et que je l'avais gagnée.

Tandis que je méditais là-dessus, un piétinement de bâ-

tons se fit entendre sur les dalles, derrière la porte d'entrée ; elle craqua, s'ébranla ; le bouton de cristal de la serrure, tourné et retourné, grinçait ; mais les huissiers n'étaient plus là. Le plus splendide avait disparu, introduisant, par une suite de passages que je soupçonnais de servir à des entrées particulières, une des personnes favorisées. La grande et lourde porte, ainsi tourmentée du dehors, s'entr'ouvrit enfin, et j'aperçus au seuil une malheureuse créature couverte des livrées de la misère, vieille, décrépite, déformée, se traînant, avec un douloureux labeur, à l'aide de deux mauvaises béquilles qui glissaient sur le parquet frotté. Elle tombait, lorsque je m'élançai pour la soutenir. J'allais la conduire à mon fauteuil, auquel elle me semblait avoir droit de par sa vieillesse, ses infirmités, ses souffrances, sa misère ; sans compter qu'elle était chez elle, dans la maison construite pour administrer son bien, tandis que je n'y paraissais, moi, qu'en solliciteur.

Soudain une voix rude retentit à mon oreille :

— Eh bien ! eh bien ! vous moquez-vous ? Est-ce que c'est ici votre place ?

Le somptueux huissier était de retour ; c'était lui qui parlait.

— Voulez-vous bien redescendre, et vite ! poursuivit-il du ton le plus rogue. En bas, en bas ! au rez-de-chaussée, donc ! Demandez-moi un peu ! il faut que la tête lui tourne.

Je n'eus pas le loisir d'entendre les explications, les excuses de la malheureuse estropiée que l'on mettait dehors, ni les expressions de moins en moins parlementaires, à ce qu'il me semblait, de celui qui l'expulsait : l'autre huissier m'appelait ; la porte du sanctuaire s'était rouverte, j'étais admis.

Je ferai grâce de l'audience. Tenant le milieu entre le doucereux et le brusquot, ce nouvel administrateur, qui cherchait à son tour à m'éconduire, aussi inflexible que ses devanciers, avait beaucoup de la politesse du premier, et plus d'importance encore que l'autre. C'étaient toujours les mêmes impossibilités, escortées d'autant de bon vouloir impuissant, les trop nombreuses pétitions, etc. Je n'eus pas la témérité de suggérer que les demandes devraient être régulièrement classées par date, et divisées selon l'urgence des cas de misère, de souffrance, et non de faveur et de protection. Dans le malheur, il y a des degrés, et par conséquent des droits. J'avais gagné la timidité de ma cliente ; je n'osai soumettre mes humbles observations au grand fonctionnaire, et me crus trop heureux qu'il me permît d'aller voir le dossier de ma cliente.

Pauvre femme ! une seule feuille à quinze ans de date, sans apostille, sans observation, sans un mot sur les inutiles marges !

J'étais décidé à remuer ciel et terre. Je vis toutes mes connaissances ; j'eus recours à toutes les protections, à celles du rang, de la fortune, même d'un joli visage. Pourquoi en vouloir à celles qui mettent leurs grâces au service de la charité ? Enfin j'obtins de la faveur ce que la pitié et le droit sollicitaient depuis dix ans.

En vérité, le cœur me battait en portant la bonne nouvelle. Les cinq étages furent franchis comme si je n'avais eu que quinze ans ; j'enfilai le corridor, m'arrêtai une minute devant la muette porte pour reprendre haleine, l'ouvris, et restai atterré sur le seuil.

Le corps de M[lle] Parpiette était étendu sur son étroite couche, un peu tirée en avant. A la tête et aux pieds brûlaient deux bouts de chandelle enfoncés dans les goulots de deux bouteilles, et, à genoux, la fidèle portière, le visage enfoui sur le rebord de la paillasse, pleurait.

Au bruit que j'avais fait, elle s'était soulevée, et retomba à genoux, étendant vers moi ses deux mains levées ; elle ne trouvait pas de paroles, et il n'en était pas besoin.

Le corps avait été recouvert d'un drap blanc. Un crucifix était posé sur la poitrine, et la tête, un peu renversée en arrière, était soutenue par un petit oreiller. Les yeux de la morte étaient fermés, son front découvert semblait agrandi, et un rayon de soleil, traversant l'étroit vitrage, illuminait d'une étrange splendeur ce pâle visage, que l'affaissement des mâchoires allongeait, dont les rides s'étaient effacées avec les soucis de la vie, et sur lequel la mort avait empreint sa noblesse. Pour la première fois depuis que je la connaissais, une sorte de sourire séparait ses deux lèvres blanchies. Ah ! il y avait là une sérénité céleste ; c'était une admirable figure de la Résignation.

Pauvre femme ! j'avais cru qu'elle postulait l'hospice, elle aspirait au ciel.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

Voy. la Table des vingt premières années.

Pétrarque fut non-seulement le poëte le plus célèbre, mais encore l'un des personnages les plus importants de son époque. Les familles les plus illustres, les princes, les rois, s'efforcèrent de le retenir auprès d'eux, et de partager avec lui la direction des affaires politiques. Le sénat romain lui décerna, au Capitole, la couronne de laurier, et en même temps l'Université de Paris cherchait à l'attirer dans son sein. Il soutint de sa puissante influence la dictature du tribun Rienzi, qui se proposait de rétablir la république romaine. Ce fut lui qui fut député auprès du pape Clément VI pour l'engager à quitter Avignon et à revenir à Rome. Il fut chargé de se rendre auprès de Charles IV, à Prague, et de lui persuader de rendre la paix et l'unité à l'Italie. Il eut la mission de féliciter, à Paris, le roi Jean délivré de sa captivité et rentré dans son royaume. Cependant tous ces honneurs éclatants, tous ces emplois glorieux, ne sont pas restés dans la mémoire de la postérité, et n'ont rien fait pour l'immortalité de Pétrarque. Ce dont tout le monde se souvient, ce que tout le monde sait, c'est la retraite du poëte dans la solitude de Vaucluse, où, loin des grandeurs humaines, il s'entretint avec son génie et composa dans un studieux loisir ses vers admirables. Ce fait obscur, qui ne fut qu'un détail inaperçu, qu'une lacune regrettable peut-être, aux yeux de ses contemporains, est devenu le plus connu, le plus important de toute sa vie.

La vallée de Vaucluse était bien faite pour servir d'asile à un poëte qui cherchait le silence et la paix. Plein de frais ombrages, d'eaux murmurantes, elle est fermée et comme séparée du reste du monde par un rempart de rochers élevés. Un château, qu'on dirait taillé dans le roc ; au-dessous, échelonnées sur la pente, quelques pauvres maisons habitées par des bergers et des pêcheurs, animaient l'aspect du paysage, sans en détruire l'harmonie et le calme. De l'autre côté de cet amphithéâtre de rochers, une caverne profonde s'enfonce dans la montagne [1] : c'est là, sous une voûte obscure, que filtrent et s'amassent les eaux limpides de la fontaine, d'abord immobiles, transparentes comme le cristal dans leur bassin de pierre, puis vives, rapides et écumantes, quand, débordant de la caverne, elles se répandent et vont former la Sorgue, qui arrose la vallée.

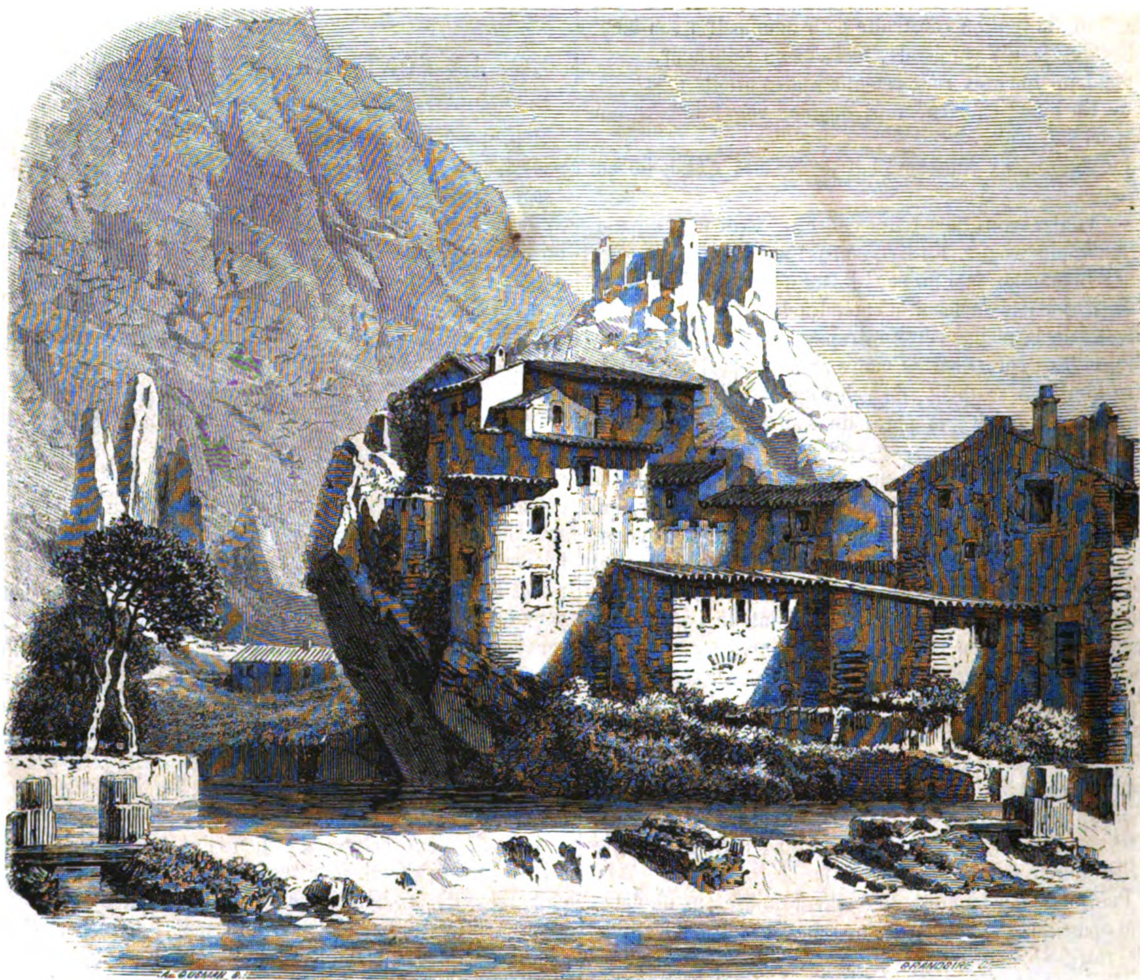
Le père de Pétrarque, qui, banni de Florence, s'était fixé à Avignon, avait un jour conduit son fils à la fontaine de Vaucluse, et, depuis lors, le souvenir de ce beau site était resté vivant dans l'imagination du jeune homme ; c'était là que, dans ses rêves ascétiques, il formait le projet d'ensevelir sa vie. Il s'y retira plus tard, en effet, et y fit, à plusieurs reprises, de longs séjours ; dégoûté de l'ambition et

(1) Voy. t. X, 1842, p. 115.

de la gloire, abreuvé d'amertume par les attaques de ses ennemis, et non moins peut-être par les flatteries de ses admirateurs, il venait y goûter le baume salutaire de la solitude, de la méditation et du travail. Pétrarque, dans une de ses lettres, décrit lui-même ainsi sa retraite :

« Ici, je fais la guerre à mes sens, et je les traite en ennemis; mes yeux, qui m'ont entraîné dans toutes sortes de précipices, ne voient maintenant que le ciel, l'eau, le rocher. Je n'entends que les bœufs qui mugissent, les moutons qui bêlent, les oiseaux qui gazouillent, les eaux qui bruissent; la seule femme qui s'offre à mes regards est une servante sèche, noire et brûlée comme un désert de Libye. Je garde le silence depuis le matin jusqu'au soir, n'ayant personne à qui parler... Je me contente, pour ma nourriture, du pain noir de mon jardinier, et je le mange même avec une sorte de plaisir; quand on m'en apporte du blanc de la ville, je le donne presque toujours à celui qui l'a apporté... Je ne vous parle pas de mes habits; tout est bien changé à cet égard : je ne porte plus ceux dont j'aimais autrefois à me parer; vous me prendriez à présent pour un laboureur ou un berger des montagnes.

» Ma maison ressemble à celle de Fabricius ou de Caton; tout mon intérieur domestique consiste en un chien et en un serviteur. Ce serviteur a sa maison attenante à la mienne; quand j'ai besoin de lui, je l'appelle; quand je n'en ai plus besoin, il retourne dans sa chaumière. Je me suis défriché



Vue du village de Vaucluse. — Dessin de Grandsire, d'après un croquis communiqué.

deux petits jardins qui conviennent merveilleusement à mes goûts; je ne crois pas que dans le monde il y ait rien qui leur ressemble... L'un est ombragé, recueilli, propre à l'étude; c'est mon site d'inspiration : il descend en pente douce vers la Sorgue, qui vient de sortir des flancs du rocher; il est clos de l'autre côté par des murailles naturelles de rocs inaccessibles où les oiseaux seuls peuvent s'élever, grâce à leurs ailes. L'autre jardin est plus contigu encore à la demeure, moins sauvage, tapissé de pampres, et, ce qui est singulier, à côté d'une rivière très-rapide, séparé par un petit pont d'une grotte voûtée où les rayons du soleil ne pénètrent pas... Ce lieu recueilli et sombre m'invite à l'étude et à la composition...

» Combien de fois, pendant les nuits d'été, à la douzième heure, après avoir récité mon bréviaire, je suis allé me promener dans les campagnes, au clair de la lune! Combien de fois même suis-je entré seul, malgré les ténèbres intimidantes de la nuit, dans cet antre terrible où, le jour même et en compagnie d'autres hommes, on ne pénètre pas sans un secret saisissement! J'éprouvais une sorte de plaisir en y entrant; mais, je l'avoue, ce plaisir n'était pas sans une certaine voluptueuse terreur.

» Je trouve tant de douceur dans cette solitude, une si délicieuse tranquillité, qu'il me semble n'avoir véritablement vécu que pendant le temps que je l'ai habitée. Tout le reste de ma vie n'a été qu'un continuel tourment. »

C'est de cette pauvreté volontaire, de cette simplicité de vie, de ces promenades et de ces méditations nocturnes au milieu des rochers, des eaux et des bois, c'est de toutes ces pures et suaves harmonies que sont sortis ces gracieux

sonnets, ces canzones touchants, cette langue mélodieuse et savante dont l'Italie est redevable à son second Virgile.

UNE FORÊT CATINGA AU BRÉSIL.

Les vertus du climat tropical sont surtout remarquables dans les endroits où la pluie est fréquente et alterne heureusement avec la sécheresse de l'air, où la rosée est abondante, où la terre est humectée par l'eau des lacs et des rivières. Le Brésil, au moins dans sa partie tropicale, est, sous ce rapport, un pays privilégié; la végétation y est luxuriante, également répartie, toujours nouvelle. Il n'en est pas de même dans les terrains dépourvus de l'humidité nécessaire. Là, plus de ces forêts vierges, à la séve exubérante, s'élançant majestueusement vers le ciel, mais des forêts plus humbles, privées de feuilles pendant toute la saison aride, et une espèce particulière d'épaisses broussailles (*virgulta*), entre lesquelles s'élève un arbre de temps à autre; au lieu de prairies, des champs déserts et sablonneux, que les gazons et les herbes ne revêtent pas, comme ailleurs, d'un splendide tapis. Ces forêts ont donc une végétation qui leur est propre, différente de celle des forêts vierges, très-variée toutefois. Les Toupinambous lui avaient déjà donné le nom de *caatinga* (éclaircie), d'où les Brésiliens ont, par corruption, fait le mot de *catinga*. En effet, manquant de feuilles pendant plusieurs mois, les arbres y laissent voir des *éclaircies* à travers leurs branches. Le voyageur a l'avantage, il est vrai, de pouvoir y distinguer les oiseaux perchés sur les rameaux; mais, d'un autre côté, il est brûlé par les rayons d'un soleil qu'aucun obstacle ne tempère. Les Brésiliens ont encore d'autres mots pour caractériser cette végétation dont les formes se modifient : c'est tantôt *carrasco* (broussailles) ou *mato carrasquento* (forêt de broussailles), tantôt *charneca*, pour indiquer des terrains de sable (semblables à ces plaines qui existent dans le nord de la Germanie) qui préparent la transition aux pays arides, et dénués de toute espèce de végétation, *sertaô*, rappelant les déserts d'Arabie ou de Libye.



Vue dans une Forêt *catinga*, au Brésil. — Dessin de Freeman, d'après la *Flora Brasiliensis*.

Au reste, on a remarqué que les forêts vierges elles-mêmes, dans les parties où le sol est plus sec, ont des arbres moins élevés ainsi qu'une végétation moins drue, qui se rapproche de celle des catingas, ce qu'on peut voir, entre autres, sur la route qui mène de Rio-Janeiro à Santa-Cruz, près de Campinho, Santissimo, etc.; de même aussi on

voit des catingas conserver leurs feuilles et leur verdure toute l'année, si l'humidité les fertilise suffisamment, ce qui a lieu, par exemple, dans la province de Minas-Geraës, près du Rio Verde et d'autres rivières qui se jettent dans le Rio San-Francisco. Mais, les feuilles une fois tombées, si la pluie fait défaut, les arbres peuvent garder pendant plusieurs années leurs boutons sans germer. D'un autre côté, dès que les rosées sont fréquentes, et sitôt que la pluie tombe abondamment, les feuilles poussent avec une merveilleuse rapidité. Souvent, par une de ces soirées où la chaleur est étouffante, vous dressez votre tente au milieu d'une forêt sans feuilles, et le lendemain matin vous apercevez la même forêt, comme réveillée tout à coup de son engourdissement par un coup de baguette magique, parée de petites feuilles tendres d'où s'exhale un doux parfum. Et même alors les catingas ont un aspect qui leur est particulier, tant à cause de la délicatesse de leurs feuilles et de la façon singulière dont elles sont fixées à l'extrémité des branches, que sous le rapport de leur bizarre floraison. Mais leur état le plus curieux, c'est lorsque les feuilles sont absentes, pendant la saison brûlante de l'été.

L'auteur allemand de la *Flora Brasiliensis*, M. Martius, à qui nous empruntons ces détails [1], compare leur aspect, en cette saison, à celui que présentent en hiver nos forêts de hêtres, d'ormes, de chênes (âge moyen), de trembles, d'aunes, etc. C'est à peu près la même formation de branches, la même épaisseur du tronc, la même hauteur, la même nature d'écorce.

Mais ici, c'est une bien autre variété d'essences d'arbres et de familles de plantes. En outre, une foule de parasites, d'épiphytes, etc., donnent de la vie et un air de parure à ces forêts dont la sève semble tarie. Voyez ces plantes de la famille des broméliacées, qui portent de larges feuilles, roulées sur elles-mêmes et toujours verdoyantes. Elles ont le don de recéler dans leur sein la pluie et la rosée, et fleurissent alors que les arbres qui leur donnent naissance sont plongés dans un sommeil léthargique; leurs teintes roses, pourpres, jaunes, bleu-ciel, brillent sur des troncs et des branches sans verdure. Souvent les bestiaux viennent se réfugier sous leur ombre humide; ils y déposent leur portée, ou bien ils boivent l'eau renfermée entre leurs feuilles. Si vous percez l'enveloppe de ces plantes parasites, l'eau sort comme un jet, ce qui a donné lieu, sans doute, à la fable des fontaines végétales. « Que de fois, dévoré par la soif, j'ai moi-même, dit M. Martius, eu recours à ces ondes végétales! Mais comme elles sont remplies d'araignées, de larves, et même de petits serpents friands de plantes de cette espèce, je ne buvais cette eau (qui d'ailleurs est très-froide) qu'après l'avoir soigneusement clarifiée. » La Providence fournit encore une autre ressource aux voyageurs altérés : la plante *Spondias tuberosa* a des racines creuses remplies d'eau; on les ouvre avec la hache, et on boit avidement le liquide, bien qu'il ait un goût très-prononcé de térébenthine.

Les cactus se montrent également en grande quantité, et c'est ici seulement, il faut bien le dire, que ce genre de plantes donne au paysage de la couleur et de la variété. Dans les forêts vierges, on les remarque à peine, écrasés qu'ils sont par les colosses d'alentour. Ils atteignent au Brésil une hauteur de 7 à 10 mètres; leurs formes sont variées : on dirait tantôt des candélabres à plusieurs branches, tantôt des cierges droits et cannelés, tantôt de grosses têtes à perruque.

La forêt de catingas dont nous reproduisons la vue, et qui se trouve dans la province de Bahia, en deçà du Rio San-Francisco, non loin de la ville de Caiteté, offre une grande variété de ces cactus, entre lesquels s'élève un palmier (*Cocos coronata*), remarquable à cause de l'appendice en forme de chapiteau de colonne qu'on voit au-dessous de son brillant panache. Non loin de là, au centre du tableau, est un arbre ventru que M. Martius a nommé *Cavanillesia tuberculata*, et qui a beaucoup de rapport avec l'*arbre d'Adanson* en Afrique (*Adansonia digitata*), dont il tient la place dans ces régions. Il est formé d'un bois tendre et mou; le cœur n'est pas ligneux, mais plein d'une moelle épaisse. Sa croissance est rapide, mais il a peine à atteindre un âge de plusieurs siècles. « Il en est de même, à mon avis, de l'*Adansonia*, dit M. Martius. Cependant Adanson lui attribue une vie de 5150 ans à cause de son diamètre de 10 mètres; ce qui me paraît contestable d'autant plus qu'il fonde son calcul sur le nombre d'anneaux dont le tronc tout entier, dit-il, est composé. Or, selon moi, ce n'est pas du bois, mais de la moelle. »

L'arbre qui étend, à droite, ses branches où commencent à naître de petites feuilles barbues, c'est le *Spondias falsa;* sa résine aromatique est employée en médecine à cause de ses propriétés stimulantes. Près de là paraît un arbre toujours vert, le *Colicodendron yco*, ainsi nommé à cause de l'effet qu'il produit sur les intestins des chevaux et des mulets, qui aiment à se régaler de ses feuilles flasques, mais d'un vert magnifique.

[1] *Flora Brasiliensis*. Énumération des plantes du Brésil, par Endlicher et de Martius; ouvrage dédié à Ferdinand Ier d'Autriche et Louis de Bavière. Grand in-fol. Vienne et Leipsick (en cours de publication).

DE QUELQUES PROGRÈS A FAIRE

DANS LES SCIENCES, L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE.

Suite. — Voy. p. 5, 90, 110.

INDUSTRIE.

Suite.

Industrie des tissus. — La filature et le tissage mécanique paraissent arrivés à la perfection; cependant les industriels, qui consacrent d'immenses capitaux à la mise en œuvre des matières textiles, réclament constamment de nouvelles machines à peigner, à carder, etc. Les mécaniciens spéciaux s'efforcent de les satisfaire, et souvent ils obtiennent des résultats d'une perfection inouïe. Au premier rang parmi ces merveilleuses machines, vient se placer la peigneuse inventée par feu Josué Heilmann.

Le métier à la Jacquart suffit amplement pour exécuter toute espèce de tissus façonnés à plusieurs couleurs et à dessins très-compliqués, tels que les châles de laine ou de cachemire. Mais on perd ainsi beaucoup de matière; car le fil de trame occupe toujours à l'envers toute la largeur de l'étoffe, même quand il ne serait visible à l'endroit qu'en deux ou trois points. Pour les châles, ces fils sont coupés à l'envers après le tissage.

Il faudrait donc pouvoir exécuter mécaniquement le travail nommé *spoulinage*, que les Indiens qui font les châles de cachemire exécutent à la main. Le fil de trame est passé seulement aux endroits où il doit être visible, et, par conséquent, il n'y a point de perte de matière.

Un habile mécanicien, M. François Durand, a construit une machine fort ingénieuse, qui permet d'opérer le spoulinage d'une manière tout à fait automatique. Il y est parvenu en ajoutant de nouveaux organes au métier Jacquart. La Société d'encouragement pour l'industrie nationale lui a décerné une médaille d'or pour cette invention et pour des perfectionnements importants dans les machines à filer et à fabriquer les feutres.

En ce qui se rapporte à l'impression des tissus, outre les perfectionnements que réclament toujours les machines,

on demande des couleurs nouvelles qui soient belles, solides et non vénéneuses. Les couleurs faux teint ou médiocrement solides ne manquent pas; mais certaines nuances bon teint ne peuvent être obtenues que par teinture : tels sont les rouges et violets de garance. Il serait avantageux de pouvoir imprimer au rouleau des couleurs minérales rouges ou violettes, avec l'albumine pour épaississant, comme on le fait déjà pour les laques, les ocres, les gris de charbon, le bleu d'outre-mer, et le vert nouveau bon teint dont nous avons parlé (t. XXVII, 1859, p. 170), et qu'on a désigné dans le commerce sous le nom de *vert impérial*.

Pour imprimer toutes ces couleurs, on fait une énorme consommation d'albumine, qui n'est autre chose que du blanc d'œuf. Telle grande fabrique d'Alsace achète annuellement pour plus de cent mille francs d'albumine. Il faudrait trouver une matière capable de remplacer l'albumine avec économie (le prix de l'albumine sèche dépasse actuellement 15 francs le kilogramme).

La Société industrielle de Mulhouse a proposé un grand nombre de prix pour toutes les inventions relatives à l'industrie des tissus; elle a publié des programmes détaillés qui indiquent nettement ce que demande cette industrie.

Fabrication du papier. — Les chiffons devenant de plus en plus rares, on a cherché à faire entrer une foule de matières diverses dans la composition des pâtes à papier. Pour les papiers communs, destinés à l'emballage, le problème est à peu près résolu : le papier-goudron se fait avec les débris de cordages qui abondent sur nos principaux ports; la paille hachée, le bois bien divisé et traité par certains réactifs chimiques, le crottin de cheval bien lavé, entrent dans la composition des papiers les plus communs.

Mais il faudrait trouver une matière propre à remplacer le chiffon pour les papiers destinés à l'impression. On assure que les Américains fabriquent couramment du papier de bois propre à l'impression des journaux.

La question est d'autant plus difficile à résoudre qu'il s'agit de remplacer une matière dont le prix absolu est peu élevé; car si l'on se plaint du prix actuel des chiffons, ce n'est que par comparaison avec les anciens prix.

Tannage des cuirs. — On cherche toujours à réduire la durée si longue de l'opération du tannage, tout en produisant des cuirs d'aussi bonne qualité que par le passé. On a fait des progrès dans cette voie; mais il y a encore beaucoup à faire, en s'appuyant sur des connaissances chimiques suffisamment profondes.

Papiers peints. — Ce sont encore des couleurs très-solides et à bon marché qui manquent à cette industrie, parisienne d'origine, et dans laquelle nous surpassons toutes les autres nations, qui ne font qu'imiter ou copier nos dessins. Le vert solide qu'on imprime sur étoffes est d'un prix trop élevé pour les papiers peints; il faut commander tout exprès du papier si on désire qu'il soit imprimé avec cette couleur, qui résiste tout à fait au plâtre humide, au soleil, etc.

Les verts foncés ordinaires, si employés pour bureaux, jaunissent à la lumière et au contact des plâtres neufs; ce sont des mélanges de bleu de Prusse et de jaune de chrome. Les verts clairs et vifs sont peut-être un peu plus solides; mais si les papiers ne sont pas parfaitement lissés, il s'en détache des poussières fort dangereuses, car ces verts sont à base d'arsenic et de cuivre (vert de Schweinfurt).

Il faudrait aussi trouver pour les papiers peints un rose et un violet très-solides et aussi agréables que les roses de cochenille ou les violets d'orseille ou de campêche.

Art des constructions. — La fabrication d'excellents mortiers hydrauliques, résistant parfaitement à l'action prolongée de l'eau de mer, est une question fort importante. Un prix a été proposé par la Société d'encouragement pour la solution de ce problème, qui n'est pas encore complétement résolu.

Les machines à vapeur sont employées maintenant pour les constructions importantes. Chacun peut voir dans Paris des locomobiles servant à préparer les mortiers. On emploie aussi la vapeur pour battre les pieux destinés à former des pilotis pour transporter et élever les matériaux (voy. tome XXVII, 1859, p. 8), pour débiter les pierres de taille et les blocs de marbre, etc.

On fait, d'ailleurs, entrer dans les constructions modernes une foule d'éléments tout préparés par des moyens mécaniques, tels que des poutres de fer de toutes dimensions, des parquets, des persiennes, etc.

WHIST ET BOSTON.

Le jeu anglais du *whist* était très-répandu en France sous le règne de Louis XVI. Quand vint à éclater la lutte entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique, on substitua généralement au whist le jeu de *boston*, en signe de sympathie pour les Bostoniens qui, en jetant à la mer des cargaisons de thé envoyées par l'Angleterre, avaient donné le signal de la révolte et de l'affranchissement.

L'âme n'a pas de secret que la conduite ne révèle.

Proverbe chinois.

DESSIN ALLÉGORIQUE

EXÉCUTÉ EN 1408, ET RELATIF AU MEURTRE DE LOUIS DUC D'ORLÉANS [1].

Le meurtre de Louis duc d'Orléans, assassiné par ordre de Jean Sans-Peur, rue Vieille-du-Temple [2], est un des faits les plus remarquables et les plus connus de l'histoire de France au moyen âge.

Une compilation précieuse, faite au temps du roi de France Louis XIV (de 1680 à 1700), à l'aide des titres originaux qui se trouvaient alors intacts en la Chambre des comptes de Dijon, contient des détails nouveaux sur cette scène de notre histoire. Nous empruntons les extraits suivants à cette compilation, qui n'a pas encore été mise en lumière :

« Raoul d'Octonville lui avoit promis (au duc Jean Sans-Peur) de faire le coup avec ses compagnons, savoir, Berthes de Montonnes, dit Holinghet, Jean Idier et Huguenin Idier frères, et Robin de Lettres avec cinq de ses serviteurs nommez Jean Lormois, Jean Simonnet, Jean Michel, Pierre Baillet et Guillaume de Mondidier. A celui-là furent joints Jean et Guillaume Courteuse frères, et Jean de la Motte avec ses trois compagnons, sçavoir, Guillaume Sodanée, Willequin de Wail et Guillaume Berclou, faisant seize assassins. Les quels attaquèrent le duc d'Orléans le 23 novembre 1407, sur les sept heures du soir, et le tuèrent d'une manière la plus cruelle qu'on puisse imaginer, avec son escuyer, que les historiens ont dit avoir été tué en couvrant le corps de son maistre pour lui sauver la vie, mais n'ont pas dit son nom, que j'ai trouvé avoir été Jacques de Melkeren, du duché de Gueldre...

» Si tost que les assassins eurent commis ce crime, ils se retirèrent en l'hôtel d'Artois [3], où étoit le duc, lequel,

[1] Les matériaux de cet article, demeurés inconnus jusqu'à ce jour à nos historiens, nous sont communiqués par M. Vallet de Viriville, qui prépare une Histoire générale du quinzième siècle en France.

[2] Le point précis où eut lieu le crime est devant la porte cochère de l'ancien hôtel Amelot de Bisseuil, qui occupe aujourd'hui le n° 47 de la rue Vieille-du-Temple.

[3] Rue Mauconseil.

tout effrayé de cette méchante action indigne de sa naissance, fit partir le seigneur de la Viefville, son chambellan, pour lui assurer les chemins pour sa sortie, ne s'y (¹) trouvant pas en sûreté, et de là à l'Isle (²). Pour s'assurer des services des habitans, la même nuit, il envoya à Lisle Guillaume de Bonnier, son conseiller et bailly de Hesdin, pour le même sujet. Le lendemain, changeant de dessein, il assista aux funérailles du duc d'Orléans, habillé de deuil. Le 25, il fit prendre le deuil à toute sa maison pour marque de tristesse. Le 26, il manda le seigneur de la Viefville et Guillaume Bonnier de retourner à Paris avec son chancelier, pour prendre garde à tout ce qui se passeroit à Paris touchant la mort du duc d'Orléans. Le 27, ayant avoué sa faute au roy de Sicile (³) et au duc de Berry, il sortit du conseil et se retira précipitamment de Paris, à petit bruit, accompagné seulement de Regnier Pot, l'un de ses chambellans, de Raoul Lemaire, l'un de ses conseillers ordinaires, et de quelques autres, laissant à Paris Élie Chenat, Philippe de Vienne et Florimond de Brimeu, ses chambellans.

» Étant arrivé à Arras, il s'assura de tout le pays, auquel il fit connoître le sujet qu'il avoit eu de faire mourir le duc d'Orléans; où (⁴) les assassins s'étoient rendus. Il leur fit très petite récompense pour une si méchante action. Car je trouve qu'il donna à Raoul de Hocquetonville, *pour les grands services rendus au duc*, huit cents francs d'or; à Guillaume Courteheuse, quatre cents francs d'or; à Stas Courtheuse, à Robin de Latre, Guillaume Sodanée, Willequin de Wail et à Guillaume Berclou, à chacun cent francs d'or; à Jean Idier, six-vingts francs d'or; à Pierre Baillet, Guillaume de Montdidier, quarante francs d'or chacun; à Jean Simonet et Hannequin Idier, cent francs d'or chacun. De sorte que, pour deux mille six cents soixante francs d'or (⁵), il fit assassiner dans la ville capitale du royaume le frère du roy. C'étoit très mal récompenser un service que le duc croyoit lui avoir été rendu.

» Il est vray qu'il retint à son service Raoul d'Octonville, en qualité de son écuyer d'escurie, et qu'il lui donnoit pour sa subsistance et celle de ses compagnons, pour deux mois, chacun 434 livres, et à Guillaume Courtheuse, pour pareille subsistance, 272 livres, avec 100 écus pour une fois. »

Dès qu'il se fut entouré de forces imposantes, Jean Sans-Peur, ou Jean Sans-Honte, comme on sait, jeta définitivement le masque. Non content de l'impunité, il voulut être publiquement justifié et même glorifié de l'assassinat qu'il avait prescrit. Le 8 mars 1408, Jean Petit, avocat au Parlement de Paris et docteur en théologie, prononça, dans une séance solennelle qui se tint au palais du roi, en l'hôtel de Saint-Paul, la fameuse Apologie qui porte son nom. Jean Petit, dès 1406, était entré, avec le titre de conseiller du duc, au nombre des officiers domestiques aux gages du duc de Bourgogne. Cette apologie fut répandue à profusion dans les États de Flandre, d'Artois et de Bourgogne. Jean Sans-Peur réussit, en effet, à se créer dans l'opinion publique un parti puissant qui le soutint jusqu'à sa mort. Mais le meurtrier du duc d'Orléans expia finalement son crime par un sort analogue à celui de sa victime. Il fut à son tour assassiné, le 10 septembre 1419, sous les yeux du Dauphin, chef du parti d'Orléans ou d'Armagnac.

Il existe encore aujourd'hui de nombreux exemplaires manuscrits, et du temps, qui contiennent l'Apologie de Jean Sans-Peur; sans compter les chroniqueurs, tels que Monstrelet, qui en ont inséré le texte et qui ont été bien des fois imprimés. Un exemplaire, contemporain, de l'Apologie se trouvait dans la bibliothèque de lord Stewart de Rothsay. Il a figuré sous le nº 2580 au catalogue de cette collection, qui fut mise aux enchères à Londres, en 1857. Ce manuscrit a été adjugé au prix de 33 livres, ou 825 francs. A la première page de l'œuvre se trouve un dessin à la plume que nous reproduisons. Quelques renseignements préalables sont nécessaires pour se rendre clairement compte de cette composition.

Le *loup*, qui joue tant bien que mal sur le mot *Louis*, était l'emblème principal de Louis, duc d'Orléans. Un manuscrit (¹), entre autres, de sa bibliothèque, qui nous est resté, est décoré de ses armes, avec deux loups pour supports. Le loup figure, à ce titre, d'une manière très-fréquente dans les descriptions de meubles, joyaux, bijoux, à l'usage de Louis duc d'Orléans, et dans les comptes de ses dépenses qui nous ont été conservés. D'un autre côté, le lion formait la pièce principale des armoiries des ducs de Bourgogne. La plupart des nombreux États qu'ils possédaient hors de France, notamment la Flandre, le Brabant, etc., avaient chacun, pour symbole héraldique, un lion ou des lions variés de couleur et d'attitude. Georges Chastelain, poëte et historiographe en titre du duc de Bourgogne, nomme à chaque instant ce duc, en termes symboliques : *le Grand-Lion*.



Dessin symbolique d'un exemplaire de l'Apologie de Jean Sans-Peur. (Quinzième siècle.)

La vignette nous montre, dans une campagne, la couronne de la fleur de lis qui penche et va tomber. A droite, un loup (Louis duc d'Orléans) s'efforce de lacérer, d'endommager l'une et l'autre, la couronne et la fleur de lis. Il essaye d'attirer sur sa tête cette même couronne. C'est précisément le grief politique et principal que l'Apologie impute au frère de Charles VI. Mais, à gauche, le Grand-Lion, le duc Jean, survient. Il se précipite sur le loup, et, d'un coup de griffe porté à la tête du loup, il le met à mort. Le sens de l'allégorie est, en outre, exprimé dans les vers suivants, placés au-dessous de la figure :

Par force le leu (²) rompt et tire
A ses dens et gris (³) la couronne,
Et le lion, par très grant ire (⁴),
De sa pate grant coup lui donne.

(¹) En l'hôtel d'Artois.
(²) Lille, capitale de ses États de Flandre.
(³) Louis II d'Anjou et Jean duc de Berry.
(⁴) *Où* se rapporte à Arras.
(⁵) Les sommes ci-dessus, additionnées, ne donnent au total que 2 100 francs. Peut-être le chapitre du compte de ce meurtre embrassait-il quelque autre article omis par le compilateur.

(¹) Nº 7421 français, Bibliothèque de la rue Richelieu.
(²) Loup. — (³) Griffes. — (⁴) Courroux, colère.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

TRARBACH

(PRUSSE RHÉNANE).



Vue de Trarbach, sur la Moselle. — Dessin de Bligny.

Trarbach est une petite ville de la Prusse Rhénane, située sur la Moselle, dans un des paysages les plus pittoresques de la vallée. Deux vallons, arrosés par de charmants ruisseaux, s'ouvrent au sud; les coteaux qui les séparent sont couverts de vignes et de bois.

Trarbach doit à ses murailles flanquées de vieilles tours

et aux ruines voisines du château de Græfenburg un aspect original.

Le Græfenburg fut bâti au quatorzième siècle par la comtesse Laurette de Salm, veuve du comte Henri II de Sponheim, avec le prix d'une rançon que cette femme virile avait fait payer à l'archevêque de Trèves, Baudoin, après l'avoir gardé longtemps prisonnier, en dépit des excommunications du pape. Pendant la guerre de Trente ans, les Espagnols, les Français et les Suédois occupèrent le Græfenburg tour à tour; en 1687, les Français s'en emparèrent de nouveau et en rétablirent les fortifications; en 1702, ils s'en rendirent maîtres pour la troisième fois. Repris par les Impériaux, en 1702, ce château fut conquis et détruit par le maréchal de Bellisle, en 1734. Il avait été reconstruit encore une fois par les Allemands quand les Français en rasèrent définitivement les fortifications, en 1794.

On voit dans la vieille église de Trarbach plusieurs tombeaux des comtes de Sponheim.

La ville prospère, grâce aux vins des vignobles voisins qui sont renommés.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Saint Jean Chrysostôme naquit, vers l'an 347, à Antioche, où s'écoulèrent les cinquante premières années de sa vie. Son père, Secundus, commandait les armées de Syrie. Anthuse, sa mère, veuve à vingt ans, se consacra à l'éducation de ses deux enfants avec un dévouement qu'admirèrent les païens. « Quelles femmes il y a chez ces chrétiens! » s'écriait le rhéteur Libanius, qui donna des leçons de rhétorique à Jean, mais sans exercer sur son élève autant d'influence qu'Anthuse et la Bible. Si plus tard tout un peuple acclama Jean du surnom de *Bouche-d'Or* (¹), ce fut le cœur surtout de l'orateur chrétien qui mérita cette épithète; son éloquence ne releva jamais des traditions littéraires que par les mauvais côtés, les faux brillants, la déclamation. Au grand désespoir de son maître, il renonça dès vingt ans aux succès du barreau; sa foi l'entraînait: il voulait fuir au désert; les touchantes supplications de sa mère lui firent ajourner son dessein.

M. Villemain, dans l'étude éloquente où il nous a révélé, pour ainsi dire, le quatrième siècle de l'Église, se complaît au récit que le saint lui-même a laissé de cette scène à la fois déchirante et pleine d'une charmante naïveté. Anthuse prit son fils par la main, le fit asseoir sur le lit où elle lui avait donné la naissance, et là, se prenant à pleurer, « elle lui dit des choses encore plus tristes que ses larmes : — Ma seule consolation a été de voir sans cesse et de contempler dans tes traits l'image de mon mari qui n'est plus. Cette consolation a commencé dès ton enfance, lorsque tu ne savais pas encore parler, temps de la vie où les enfants donnent à leurs parents les plus grandes joies. Je ne te demande maintenant qu'une seule grâce : ne me rends pas veuve une seconde fois, ne renouvelle pas un deuil qui commençait à s'effacer. Attends au moins le jour de ma mort. Peut-être me faudra-t-il bientôt sortir d'ici-bas. Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir, mais à mon âge on n'attend que la mort. Quand tu m'auras ensevelie et réuni mes cendres à celles de ton père, entreprends alors de longs voyages, passe telle mer que tu voudras; mais, pendant que je respire encore, supporte ma présence, ne t'ennuie pas de vivre avec moi. »

Quelques années après, Jean arrivait au désert : sans doute Anthuse était morte. Il en revint au bout de quatre ans, épuisé par les austérités (378). Mélèce, évêque d'Antioche, le nomma diacre, c'est-à-dire serviteur des pauvres et de l'église. De l'isolement du désert, ces fonctions le reportèrent utilement en face des besoins et des misères humaines. Le premier argent qu'il distribua fut le sien; toute sa vie appartint dès lors à ceux dont il avait pu voir de si près les souffrances physiques et morales. Lorsque Flavien, successeur de Mélèce, l'ordonna prêtre, à quarante ans (386), et se reposa sur lui des fatigues de la prédication, il ne songea pas à plaire aux connaisseurs; ce fut à la foule qu'il adressa ses innombrables homélies.

L'homélie est une conversation, un enseignement presque toujours élémentaire où trouvent place et la tendresse familière et les touchantes confidences dans un contact journalier de l'orateur avec l'auditoire. Sous l'influence des événements et d'une inspiration soudaine, elle s'élève à une éloquence étrange, désordonnée. Chrysostôme en fait un drame terrible ou comique, trivial même; il a des transports soudains et des abattements inattendus : si les applaudissements l'interrompent, sa modestie se révolte sans parvenir à faire du silence une loi; si les fidèles éclatent en sanglots, il se sent troublé d'ajouter ces douleurs même nécessaires à tant d'autres en cet âge de misères effrayantes. Il pleure les absents « qui manquent à la table dressée par leur mère », et se fait promettre qu'on l'écoutera doublement pour leur rapporter son enseignement; il est ingénieux à excuser l'inexactitude, l'inattention, le défaut de mémoire. Chacun de ses auditeurs n'a-t-il pas une femme, des enfants, un ménage, un métier qui l'occupe? Lui, au contraire, n'a qu'un souci. « Mais il était surtout l'apôtre de l'aumône, dit M. Villemain. Nul moraliste, nul orateur de la chaire moderne n'a égalé la vivacité persuasive et l'inépuisable abondance que Chrysostôme portait dans cette exhortation. » Une population de 200 000 âmes, mobile, légère d'esprit et de mœurs, passionnée pour les spectacles, se passionne aussi pour cette douce et puissante parole : elle a besoin de l'entendre sans cesse, païens et juifs aussi bien que chrétiens. Un jour, il s'était retiré malade à la campagne; la ville se précipite à lui. Il parlera, dût cet effort le laisser anéanti : il veut « étancher la soif qui les possède. » N'est-il pas « la mère qui donne à son petit enfant son sein bien que tari, qui souffre cruellement plutôt que de le repousser? » — « Vous êtes suspendus à mes lèvres, leur dit-il ailleurs, ainsi que les petits de l'hirondelle qui voient leur mère voler à eux, et se penchent hors du nid, et tendent leur bec vers elle. »

Un tremblement de terre survient; Chrysostôme seul peut rassurer les fidèles. Dans un coupable égarement, ils ont renversé les statues de l'impératrice; Jean compose pour son évêque la fameuse harangue destinée à sauver la ville; tant qu'on peut douter de la clémence de Théodose, sa parole préserve du désespoir une population éperdue. Ce fut, du reste, le seul événement historique à noter pendant sa prêtrise; les neuf années de son épiscopat (398-407) furent sa vie active et militante.

Il voulait mourir au milieu de son peuple; il fallut le tromper pour l'élever au siége épiscopal de Constantinople. En ce simple prêtre, pauvre, étranger, ruiné par les fatigues de la prédication, Eutrope, vil favori de l'incapable Arcadius, avait espéré une créature docile. Il le trouva inflexible quand il voulut arracher à la protection de l'autel Pentadie, femme d'un proscrit. Bientôt Eutrope lui-même, disgracié, poursuivi par la haine de l'empereur (399) et par les fureurs populaires, vint à son tour dans cette même église implorer en sa faveur l'éloquence de son protégé. Chrysostôme, dans un discours resté célèbre, désarma le peuple, sinon le prince. Hormis le peuple, Jean ne comptait déjà presque que des ennemis autour de lui; impitoyable pour les déréglements du clergé, inflexible pour les vices

(¹) *Chrysos*, d'or; *stôma*, bouche.

des riches et des puissants, il ignora malheureusement l'art de ménager ceux qu'il voulait réformer : à mesure qu'il rencontra des résistances, il devint violent, amer, excessif. Les riches se lassèrent de ses injures et de ses menaces, et disparurent de son auditoire. Il s'en félicite, car « ils lui épargnent l'ennui de leur présence. » Sa popularité s'accrut d'autant; il fut aimé, non plus seulement en pasteur, mais en chef de parti, en tribun. « Le peuple, dit encore l'éminent critique, ce peuple qui n'avait plus ni liberté, ni gloire, qui voyait ses campagnes envahies par les Barbares, se tournait avec une sorte d'idolâtrie vers cet homme dont la renommée remplissait l'univers. » Il ne tarda pas non plus à irriter l'impératrice Eudoxie, qui régnait véritablement sous Arcadius; elle oublia l'utile intercession de l'évêque auprès du Goth Gaïnas, autre favori devenu rebelle et assez puissant pour faire trembler l'empire. Chrysostôme laissa plus d'une fois éclater son indignation contre un régime « où les gens de bien s'ennuyaient de vivre et souhaitaient de mourir. » Tous les mécontents, les riches, les dames de la cour, les prélats prévaricateurs, se rangèrent autour de l'impératrice et prirent pour chef Théophile, patriarche d'Alexandrie. Un prétendu concile somma Chrysostôme de comparaître devant lui pour se justifier de ses aumônes comme de dilapidations; de sa vie pauvre et retirée comme d'une rudesse orgueilleuse, inhospitalière; des sévérités de son zèle comme de brutalités iniques; de son indulgence pour le pécheur comme d'une tolérance coupable. Tant de haines ne pouvaient le faire trembler : « Que craindrais-je? s'écriait-il; serait-ce la mort? Mais vous savez que Dieu est ma vie et que je gagnerais à mourir. Serait-ce l'exil? Mais la terre dans toute son étendue est au Seigneur. Serait-ce la perte des biens? Mais nous n'apportons rien dans ce monde, et nous n'en remportons rien. Ainsi toutes les terreurs sont méprisables à mes yeux. » Sur son refus de répondre à la citation du concile, d'obéir même aux injonctions de l'empereur, l'autorité séculière le frappa d'un arrêt de bannissement. Il attendit pendant trois jours le repentir de ses juges, et partit : « Je suis persécuté, disait-il au peuple, non parce que j'ai commis quelque crime, mais parce que je vous aime. » Le peuple ne permit pas à ses ennemis de s'installer dans sa chaire, et courut frémissant le réclamer au palais. L'émeute triompha; il revint, et ne sut pas assez se faire pardonner cette victoire. Au premier prétexte, la ligue se reforma et refusa de le reconnaître avant qu'un concile eût levé sa condamnation. Pendant dix mois, il tint tête à toutes les attaques : « De Dieu seul il avait reçu son église, Dieu seul l'en pouvait chasser. » Le jour de Pâques de l'an 404, des soldats armés lui interdirent l'entrée de l'église et dispersèrent brutalement la foule prête à le soutenir. Il dut s'enfermer dans le palais épiscopal, autour duquel le peuple veilla pendant cinquante jours : deux tentatives d'assassinat avaient été dirigées contre sa personne. Enfin arriva l'ordre de quitter la ville; il partit secrètement pour éviter à ses fidèles la tentation de la résistance.

Pendant deux ans, il erra d'exil en exil, relégué dans des solitudes plus éloignées à mesure que des voix nouvelles répondaient à ses protestations. Enfin, épuisé par les souffrances, après une marche forcée sous un soleil dévorant, il tomba de lassitude à Comane, obscure bourgade du Pont. Le lendemain, il expirait, confiant dans le jugement de Dieu, au nom de qui il avait poussé la passion du devoir jusqu'au martyre (septembre 407).

Quand le dernier de ses ennemis fut mort, le moment de la réparation arriva : ses restes furent rapportés à Constantinople, et le fils d'Arcadius et d'Eudoxie vint lui demander pardon pour son père et sa mère. Mais Chrysostôme n'eut pas de successeur : il avait été le dernier évêque indépendant de l'Orient, la dernière autorité morale, bienfaisante, au milieu d'une société en dissolution.

En 1858, les toiles blanches ou écrues et les toiles peintes et teintes fabriquées en Angleterre (seulement pour l'exportation) ont fait une longueur de 2 097 000 000 de mètres : c'est cinquante-deux fois le tour de la terre.

ROBERT SCHUMANN.

Les musiciens compositeurs sont entre deux écueils : s'ils produisent des mélodies et des formes nouvelles, on les accuse d'être baroques et obscurs; et si leurs œuvres rappellent ce que le public aime et connaît déjà, on les accuse de manquer d'originalité. C'est que la grande majorité des gens qui écoutent de la musique n'appellent mélodie que celle qui leur est connue ou à peu près. Par suite, tous les hommes de génie qui ont produit réellement des mélodies nouvelles ont été accusés d'en manquer par ceux qui étaient habitués aux anciennes. Cette accusation a atteint Hændel, Bach, Haydn, Gluck, Mozart; et, sans être trop vieux, nous pouvons facilement nous rappeler quels rires de pitié et même quelles colères excitait la musique de Beethoven, alors que ce grand artiste était cependant déjà mort depuis plusieurs années, et qu'on avait eu le temps de l'apprécier sans avoir le jugement embarrassé par ce sentiment involontaire d'envie qui s'attache presque toujours aux vivants.

Les esprits éclairés, les érudits, qui ont des vues un peu larges en musique et qui devinent le génie à première vue ou à première audition, sont trop rares pour avoir quelque influence sur le goût des masses, qui ne font que s'amuser avec la musique, et ne la jugent que par instinct et non par principes. Cela est fâcheux pour les compositeurs : aucune profession n'est plus exposée à l'injustice des contemporains, parce que peut-être la musique est encore de tous les arts le moins étudié et le moins compris.

A l'époque où Beethoven, C.-M. Weber et Schubert venaient de mourir presque simultanément, l'Allemagne possédait deux jeunes musiciens qui pouvaient être considérés, sinon avec certitude, du moins avec espoir, comme dignes de continuer la série de grands musiciens qui avait si glorieusement régné sur le monde musical : c'étaient Félix Mendelssohn-Bartholdy et Robert Schumann. Leur sort fut très-inégal.

Le premier, né en 1809, est mort en 1846. Génie précoce, caractère ardent au travail, esprit plutôt éclectique qu'original, homme aimable et sociable au plus haut degré, il fut fêté et heureux, pendant sa courte existence, en Allemagne et en Angleterre. En France, après avoir été trop longtemps ignorée, incomprise et mal jugée, sa musique est aujourd'hui convenablement connue et sentie.

Robert Schumann, qu'on regardait comme le rival ou plutôt comme l'émule de Mendelssohn, restait le seul digne soutien de la gloire musicale allemande. Il avait reçu sans doute une instruction théorique moins complète que Mendelssohn, mais son instinct musical avait plus de force et d'originalité. Quoique plein d'admiration pour les œuvres des maîtres, il se sentait poussé par un besoin inné d'originalité; il pouvait bien, du reste, avoir d'excellents motifs pour ne pas répéter, comme tant d'autres, ce qui a été fait. Sa déplorable fin a prouvé, d'un autre côté, que l'excentricité de sa vie d'artiste, que sa taciturnité, étaient l'effet fatal d'une maladie cérébrale. Quoique Schumann eût reçu une éducation littéraire très-complète, quoiqu'il ait beaucoup écrit d'articles de critique musicale, on peut

dire que la musique fut la seule langue dans laquelle s'exprimèrent les idées de son esprit profond, et dans laquelle s'épanchèrent les affections, les chimères, les joies et les tourments de son âme passionnée. Ses compositions s'élèvent au nombre de cent cinquante environ, savoir : des morceaux de piano, depuis de charmants petits riens pour des enfants jusqu'aux concerti. Dans cette catégorie, les trois trios, le quatuor, et surtout le grand quintette, sont des chefs-d'œuvre qu'on jouera d'enthousiasme lorsqu'on les aura assez entendus pour les comprendre. Il a composé trois quatuors pour instruments à cordes qui furent dédiés à Mendelssohn. De ses quatre symphonies, nous avons seulement entendu la dernière, qui a causé une profonde émotion dans un des derniers grands festivals d'Allemagne; ses *lieders*, très-nombreux, sont tous remarquables par leur originalité et pénétrants d'expression. Il a fait représenter un opéra de *Geneviève de Brabant*, dont l'apparition a excité un vif intérêt et qui n'a pas eu de succès auprès du public. Ses cantates et son oratorio romantique du *Paradis*, et la *Peri*, sont souvent chantés dans les sociétés musicales d'Allemagne. Quelles que soient, à un certain point de vue, les imperfections des œuvres de



Robert Schumann, compositeur allemand, mort en 1854. — Dessin de J.-B. Laurens, d'après nature.

Robert Schumann, on reconnaîtra en elles, lorsqu'on les aura convenablement étudiées, les qualités qui leur méritent une haute place dans l'estime du monde musical et dans l'histoire de l'art, c'est-à-dire l'originalité et l'expression idéale de nobles émotions. En Allemagne, Schumann a toujours été honoré comme un maître, non-seulement de la part des jeunes gens, mais encore de la part des vétérans de l'art. Il a été l'objet d'une monobiographie très-étendue et digne de servir de modèle aux travaux de ce genre : l'auteur de cette Biographie, publiée à Dresde en 1858, s'appelle Wasilewski.

En France, on commence à connaître, à discuter Schumann, et à se passionner pour ou contre lui.

Le portrait que notre gravure reproduit a été tracé en 1853, quinze jours avant que l'illustre artiste cédât à la déplorable tentation de se jeter dans le Rhin, à Dusseldorf, et peu de mois avant qu'il mourût dans une maison d'aliénés, près de Bonn. Quoiqu'il parlât peu, nous l'avions trouvé affectueux et aimable; mais, par moments, sa pupille se dilatait et son regard prenait une expression étrange et effrayante. Ce fut alors qu'il commença d'avoir des espèces d'hallucinations musicales : il

croyait entendre un son qui le poursuivait sans cesse. Une nuit, il se leva subitement, disant que Schubert et Mendelssohn lui avaient envoyé un thème qu'il fallait travailler sur-le-champ, ce qu'il fit, malgré les observations de sa femme, illustre virtuose qui possédait toutes les qualités qui manquaient à son mari et qui lui étaient nécessaires.

Il demanda bientôt à entrer dans une maison de santé, ce qui fut différé. Cependant son état s'aggravait, des fantômes lui apparaissaient; il disait qu'il était un pécheur indigne de l'amour des hommes; et le lundi de carnaval 27 février 1854, après midi, étant au milieu de ses amis, il sortit brusquement et courut se jeter dans le Rhin. Des matelots le sauvèrent; des passants reconnurent Schumann, et le ramenèrent à sa maison. Il y eut alors urgence de l'enfermer; il fut conduit à l'établissement d'Endenich, près de Bonn, et il y mourut le 29 juillet 1854.

LES FONTAINES D'ALICANTE.

LE PANTANO.

Cette ville si populeuse et si commerçante, qui n'existait pas encore au début du seizième siècle, garde cependant



Une Fontaine dans la ville haute, à Alicante. — Dessin de Rouargue, d'après nature.

un nom qui nous reporte aux âges héroïques de l'Ibérie, et dont l'origine est conservée dans sa forme arabe : aussi est-on obligé de supposer qu'il y avait sur l'emplacement qu'elle occupe une acropole bâtie par les Ibères, et que ceux-ci appelaient leur forteresse, *Alcanta*, d'où vinrent plus tard le *Lucentos* des Grecs et le *Lucentum* des Romains (¹). Maîtres du royaume de Valence, les Arabes possédèrent ce port magnifique, qui était défendu par une construction romaine; mais ils ne bâtirent point de ville à *Alacant;* un simple *pueblo*, de bien faible importance, s'élevait au temps des Mores dans cette localité, non loin d'Elche, bâtie sur les ruines romaines d'Ilici.

Un vieil historien nous apprend qu'en l'année 1519 il n'y avait plus que six maisons sur l'emplacement occupé par la moderne Alicante. En 1561, on en comptait déjà plus de mille : c'est que, dès lors, la ville naissante avait été

(¹) Voy. à ce sujet l'excellent livre de Madoz, qui, presque en toute occasion, fait autorité. Sans négliger cette source précieuse, nous avons consulté le curieux volume de Jean de Souza sur les vestiges de la langue arabe conservés dans la Péninsule. Nous y voyons que *alicate* ou *ullacati* signifie tenaille, instrument propre à retenir un objet. Nous donnons ici le choix des deux étymologies.

mise à l'abri des incursions audacieuses tentées si fréquemment sur la côte par Khaïr-ed-Din et Dragut-Reis; les Barbaresques en étaient victorieusement repoussés. Depuis, les plus grandes flottes qu'ait armées l Espagne sont sorties de son port, aussi sûr qu'il est commode. Une forteresse presque inexpugnable, Santa-Barbara, bâtie sur le mont Calezo, est pour elle dans tous les temps une garantie de sécurité.

Alicante est aujourd'hui une ville dont la population active et industrieuse dépasse 27 000 âmes. Selon toutes les prévisions, ce chiffre s'accroîtra considérablement quand sera terminé le chemin de fer dont on a entrepris naguère la construction, et qui, partant de Madrid, va aboutir au port qu'il vivifie déjà en lui donnant, dès ce moment, un mouvement inaccoutumé. Cette ville si animée est trop moderne pour offrir aux étrangers aucun monument digne d'admiration; mais il y a d'agréables promenades, plusieurs belles places, et une rue remarquable par son animation, que l'on appelle *rua de la Reina*. Une jolie fontaine termine le jardin auquel aboutit cette large voie de communication, et l'on en compte sept autres, toutes appréciées par leur utilité dans un site aride que la main de l'homme n'est parvenue à fertiliser qu'en multipliant ses efforts et en redoublant d'industrie.

Ce territoire déshérité, qui n'était destiné originairement qu'à produire de la soude, des palmes et des vins, s'est couvert de *huertas* fertiles et de vergers abondants, grâce à la science des irrigations qui depuis longtemps y est pratiquée. Nous ne dirons rien ici du fameux vin *tinto* d'Alicante, dont la renommée est européenne; ce sont les eaux de la ville dont nous devons nous occuper. Ces eaux, hélas! Miñano et Madoz eux-mêmes en conviennent, sont loin de mériter les éloges qu'on accorde universellement aux vins. Presque toutes contiennent en dissolution de la magnésie, et produisent chez les étrangers qui en font usage des indispositions passagères. Celles qui alimentent les fontaines de la cité viennent des sources de Casa-Blanca; mais on préfère de beaucoup celles qu'on obtient de Fuen-Santa et d'Alcoraya. Les fontaines d'Alicante offrent, en général, aux promeneurs un charmant spectacle; les femmes qui s'y rendent présentent encore dans leur élégance primitive les variétés du costume valencien, et c'est dans le dialecte valencien qu'elles répondent joyeusement aux questions que leur adressent les étrangers en castillan.

Alicante ne serait pas constamment approvisionné de ses délicieuses grenades et de ses autres fruits si ses campagnes n'étaient fertilisées que par les eaux qui alimentent les huit fontaines de la cité; mais à 2 kilomètres environ, grâce à d'autres sources, commencent ses admirables cultures dont les étrangers ne se lassent point d'admirer la verdure luxuriante. Ce territoire privilégié, qu'on désigne sous le nom de *la Huerta*, peut avoir 46 kilomètres d'étendue, et se trouve divisé par une petite cordillère qu'on appelle le Gurvinet. Cette portion des environs de la ville n'offrirait, comme tout le reste, qu'une aridité désolante sans le vaste réservoir que l'on a construit à 16 kilomètres de la ville, et que l'on entretient avec le plus grand soin. Le Pantano de *Tibi* ou de *Tevi*, c'est ainsi qu'on désigne cet admirable monument, construit de 1579 à 1794, est une sorte d'étang entièrement dallé de belles-pierres, et fermé par deux murs d'environ 13 mètres d'épaisseur, d'où s'échappent les eaux qui vont porter la fertilité dans tous les pueblos d'alentour. Il est situé dans la gorge que forment, à 4 kilomètres du village dont il porte le nom, deux collines bien connues : Mos del Bou et Cresta. Le Pantano envoie, dit-on, ses eaux jusqu'à la ville. Le limon qui s'accumule perpétuellement dans ce vaste réservoir exige qu'on renouvelle fréquemment les nettoyages de ce qu'on appelle le *legami* : si cette opération n'est pas dirigée avec précaution, elle amène les plus cruels accidents. C'est grâce aux eaux que débite si abondamment le Pantano de Tibi qu'il a été possible au marquis de Peñacerrada de planter auprès d'Alicante les plus beaux jardins de l'Espagne. (¹)

L'INSTRUCTION PRIMAIRE
NE DEVRAIT-ELLE PAS ÊTRE OBLIGATOIRE?

Fin. — Voy. p. 103.

Ce n'est pas seulement la répugnance à supporter un sacrifice pécuniaire quelconque, c'est l'apathie produite par l'ignorance qui empêche les parents de faire instruire leurs enfants; et bien souvent cette apathie se complique de vues intéressées.

En France, par exemple, et dans ceux des cantons de la Suisse où l'instruction primaire n'est pas obligatoire, on voit les écoles des communes rurales délaissées, en été, par une grande partie des enfants qui les fréquentent en hiver. La raison de cette différence n'est pas la difficulté de payer ou de se rendre à l'école; elle gît tout entière dans le profit que les parents trouvent à retenir leurs enfants, et à les employer aux travaux de la campagne pendant la saison où ces travaux sont les plus urgents et les plus continus. (Cherbuliez.)

Est-ce qu'un enfant n'acquiert pas des droits en naissant? N'a-t-il pas des droits à l'égard de son père? Est-ce qu'un père, une mère ou un tuteur a le droit de maltraiter, d'affamer l'être débile qui est entre ses mains? Non. A-t-il le droit de le soumettre à un travail malsain, débilitant? Non. A-t-il le droit de s'emparer de sa fortune? Non. A-t-il le droit de le priver de nourriture? Non. A-t-il le droit de le priver de la nourriture de l'âme, de l'instruction, d'en faire un être incapable de s'élever aux notions religieuses et morales, et à peine digne du nom d'homme? Non, mille fois non; la liberté de faire des brutes n'existe pas, et si quelqu'un la réclamait, bien des gens en réclameraient d'autres tout aussi estimables : celles de tuer, de voler, enfin la suppression du Code pénal. Que demandons-nous donc en définitive? Nous demandons que les droits des mineurs soient reconnus par les lois civiles, comme ceux des autres citoyens. Mais un citoyen majeur est-il lésé, il fait valoir ses droits par lui-même. Un mineur ne le peut. Qu'adviendra-t-il si ses droits sont violés par ceux-là mêmes qui étaient chargés de les garder? Alors il n'y a qu'un remède : l'État, qui ne peut permettre qu'un droit soit violé, l'État vient à son secours. Ce n'est pas un droit nouveau dont il est investi, non; nous lui imposons une obligation dont il ne s'était déchargé qu'en outrageant la morale et la justice. (Charles Dickens, *Mon opinion sur l'enseignement.*)

Dans plusieurs pays de l'Allemagne, le devoir des parents d'envoyer leurs enfants aux écoles primaires est tellement national et enraciné dans toutes les habitudes légales et morales du pays, qu'il est consacré dans un seul mot : *Schulpflichtigkeit* (devoir d'école).

En Prusse, il y a déjà longtemps que l'État a imposé à tous les parents le devoir strict d'envoyer tous leurs enfants à l'école, sauf à faire la preuve qu'ils leur donnent à la maison une instruction suffisante.

« Art. 43 (Code général prussien de 1794). Tout habitant qui ne peut pas ou qui ne veut pas faire donner à la maison, à ses enfants, l'instruction nécessaire, est obligé de les envoyer à l'école dès l'âge de cinq ans révolus.

» Art. 44. A partir de cet âge, nul enfant ne peut man-

(¹) Voy., sur ce curieux monument, Peyron, *Voyage en Espagne*, 2 vol. in-8; Miñano, *Diccionario geografico*, etc.; Madoz, *Idem*, au mot ALICANTE.

quer à l'école ou s'en absenter pendant quelque temps, sinon pour des circonstances particulières et avec le consentement de l'autorité civile et ecclésiastique. »

Suisse. — L'éducation de la jeunesse et toute l'instruction publique sont sous la surveillance de l'État. Il dirige et perfectionne les établissements d'instruction publique, et veille à ce que tout citoyen fasse donner à ses enfants ou pupilles l'enseignement nécessaire sous le rapport religieux et civil. (Canton de Glaris, Constitution promulguée le 22 mai 1842, art. 18.)

L'État a la direction de l'éducation publique, et veille, de concert avec les autorités ecclésiastiques et communales, à ce que la jeunesse reçoive l'instruction convenable. (Canton de Zug, Constitution promulguée le 17 janvier 1848, art. 29.)

Le peuple et l'autorité par lui élue ont le devoir de veiller à l'instruction publique. Par elle, les enfants seront rendus de bons chrétiens et des citoyens utiles à la patrie. En conséquence, les parents, tuteurs et autres citoyens auxquels des enfants sont confiés, sont tenus de les astreindre à la fréquentation des écoles. Les ecclésiastiques et l'autorité exerceront une stricte surveillance. (Canton d'Appenzell [des Rhodes extérieures], Constitution adoptée le 30 août 1834, art. 12.)

Chacun est libre d'enseigner, en se conformant aux lois sur cette matière. — Les parents sont tenus de faire donner à leurs enfants une instruction égale au moins à celle qui se puise dans les écoles primaires. (Canton de Vaud, Constitution promulguée le 19 août 1845, art. 11.)

L'instruction publique est placée sous la surveillance de l'État, sans préjudice des attributions du clergé quant à l'instruction religieuse. — L'instruction primaire est obligatoire. (Canton du Valais, Constitution promulguée le 23 décembre 1852, art. 8.)

En Angleterre, en vertu du bill de lord Ashley, adopté en 1833, sur le travail des enfants dans les manufactures, « tout enfant, travaillant quarante-huit heures par semaine, doit passer au moins deux heures par jour à l'école, chacun des six jours de la semaine. » Les deux bills de 1844 et de 1850, qui forment avec le précédent le code de la législation du travail dans les manufactures, ont étendu à trois heures la durée obligatoire du séjour à l'école.

Si l'ignorance est une menace contre la sûreté des propriétés et des personnes, la loi ne doit-elle pas intervenir pour la faire cesser?

La statistique criminelle de France donne la proportion d'environ 77 pour 100 accusés ne sachant ni lire ni écrire, ou ne le sachant qu'imparfaitement. Il n'est donc guère permis de douter qu'entre ces deux faits, l'ignorance et le crime, il n'y ait une réelle connexité. Celui qui ne sait ni lire ni écrire, qui n'a reçu aucune instruction élémentaire, ni dans la famille, ni au dehors, manque non-seulement de l'indispensable instrument d'acquisition des connaissances nécessaires à un certain développement intellectuel et moral qui, sauf les exceptions, tend à éloigner les chances du crime, mais du moyen d'entrer dans une foule de carrières. Il est inévitable que l'absolue misère intellectuelle et le dénûment matériel, qui en est bien souvent la suite, l'exposent à de redoutables tentations.

La société, même en laissant de côté toutes les raisons qui se tirent de la charité et de l'intérêt qu'il y a pour elle à augmenter les bons producteurs mis en lieu et place de véritables non-valeurs, n'a-t-elle pas le droit de prendre ses sûretés contre cette *barbarie à l'intérieur*, dont le nom a été plus d'une fois prononcé, et qui ne manque guère de se révéler à chacune de nos commotions politiques?

En France, la majorité des enfants sait à peine lire et écrire, fait qu'atteste la statistique des mariages en 1853. Sur le nombre total des conjoints, plus du tiers des hommes et près de la moitié des femmes ne savent pas signer. Combien y en a-t-il, sur le nombre restant, qui ne savent juste que signer leur nom? La société ne se voit-elle pas constituée en cas de légitime défense par cette négligence coupable? Demander que le père de famille, chez lui ou hors de chez lui, fasse donner à l'esprit de son enfant ces premiers éléments dont l'absence accroît fortement la probabilité qu'il deviendra un être dangereux pour lui-même et pour les autres, est-ce outre-passer le droit de la société et tyranniser l'individu? N'est-ce pas plutôt agir à la fois dans le sens de la liberté de l'enfant, mieux mise en état de lutter contre les causes qui produisent la misère et les crimes, et dans le sens de la liberté générale, tenue en échec par les criminels? Le père de famille a-t-il plus le droit de se dire opprimé, dans ce cas, que lorsqu'on exige de lui qu'il ne laisse pas ses enfants se présenter nus sur la voie publique, et qu'on lui impose, pour eux comme pour lui, la dépense d'un habit décent? (Baudrillart.)

M. Altmeyer, auteur d'un ouvrage intitulé : *Quelques mots sur l'enseignement primaire obligatoire*, publié à Bruxelles, recommande les moyens suivants en faveur de l'enseignement obligatoire :

1° Interdire de se faire remplacer à ceux qui, en se présentant sous les drapeaux, ne sauraient pas lire, écrire ou calculer; réduire, d'autre part, de huit ans à six ou à sept la durée du service en faveur des miliciens lettrés, et refuser tout congé à ceux qui s'obstineraient à ne pas acquérir les éléments de l'instruction.

2° Obliger les chefs d'industrie, qui sont astreints à l'autorisation administrative d'un degré quelconque, à n'employer dans leurs ateliers que des enfants ayant fréquenté pendant trois ans une école publique ou privée; n'accorder des livrets d'ouvriers qu'aux travailleurs des deux sexes sachant lire, écrire et compter.

3° Refuser les secours de la bienfaisance publique aux parents nécessiteux qui ne veilleraient pas à l'éducation de leurs enfants.

4° Attribuer au conseil de famille et au ministère public le droit de citer le père devant le tribunal civil, pour le contraindre à remplir les obligations que lui impose l'article 203, et lui infliger, selon la gravité des circonstances, un simple avertissement, la suspension ou la privation de tout ou partie des droits de la puissance paternelle.

5° Décréter par une loi que le citoyen illettré serait privé de l'exercice de ses droits civiques et politiques, et déclaré incapable d'obtenir aucune place, même la plus obscure, dans la commune, la province ou le gouvernement.

Mes pauvres sont mes meilleurs malades : c'est Dieu qui paye pour eux. BOERHAAVE.

MONSIEUR ET MADAME.

Monsieur est un homme très-intelligent : sa profession est difficile, et il y réussit très-bien; il est propre aux grandes choses; il en comprend toute l'importance, et il leur donne toute son attention. Mais il est fort inhabile aux petites choses; la raison en est très-simple : il ne les juge dignes que de peu d'attention, si bien qu'il ne leur accorde pas même celle qu'elles méritent. Il est heureux pour Monsieur que Madame pense autrement et qu'elle soit persuadée qu'il n'est si petite chose qu'on ne doive faire avec toute l'attention qu'elle comporte. Quelquefois les rôles sont intervertis : c'est Madame qui ne se sent capable que des grandes affaires, et Monsieur a un goût décidé pour se

mêler incessamment des plus petites; cela ne sera pas aussi bien. Ce qui vaut le mieux, ici comme ailleurs, c'est de ne rien dédaigner et de proportionner toujours son attention et ses efforts à l'importance de chaque but.

PROGRÈS.

La vérité pratique, c'est le fait tel qu'il s'accomplit sous l'influence des circonstances, de l'ignorance et des passions des hommes.

La vérité idéale, c'est le bien et le beau, tels que l'esprit et le cœur les conçoivent, sans aucune des altérations que leur font subir les nécessités physiques et les infirmités morales

De là l'alternative perpétuelle du *oui* et du *non*. On croit confondre l'homme du fait en lui opposant la vérité idéale; on croit réduire à l'absurde l'homme de l'idéal en lui opposant le fait matériel. Cette contradiction, occasion d'un facile triomphe pour le sophiste, n'est qu'apparente.

Le progrès est la loi de l'humanité. Pour toutes les générations, le temps présent est la transition d'un passé moins bon à un avenir meilleur. La vérité n'est donc pas dans l'idée qui met en lutte le présent et l'avenir, mais dans l'idée qui les harmonise, et qui nous apprend qu'il faut, pour obéir à la loi :

Subir ce qui est *nécessaire;*
Appliquer ce qui est *possible;*
Rendre possible ce qui est *désirable.* ***

UN DESSIN DE GAVARNI

Misère, vice, hébétement, abjection, sottise, ignobles traits, haillons prétentieux, me ferez-vous sourire? Non. Vous m'attristez. Je détourne la tête, et de ma pitié ou du dégoût qui se sont soulevés tout à coup dans mon âme, je ne sais encore qui l'emportera. Cependant la malheureuse approche : qu'aucun de nous ne lui refuse son aumône; toutes les souffrances, quelle que soit leur origine ou leur

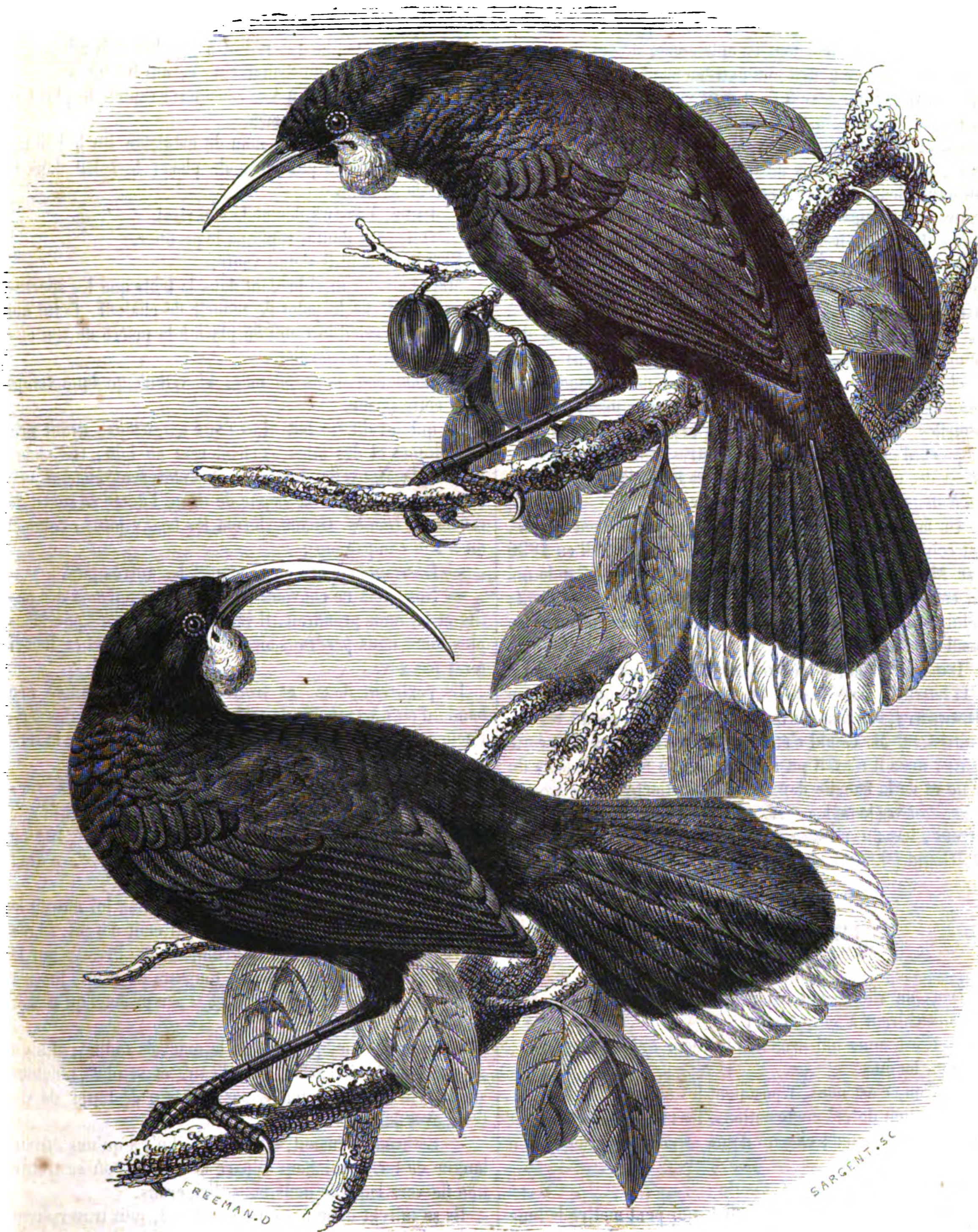


Dessin de Gavarni.

histoire, ont droit aux secours. — Mais combien il est difficile d'avoir une commisération sincère pour un abrutissement qui paraît si satisfait de lui-même. — Soit! Où est le mérite des compassions faciles? C'est un devoir de surmonter même ces répugnances. Nous connaissons, vous et moi, grâce au ciel, telles femmes dignes et dévouées qui n'hésitent jamais à chercher l'étincelle sous ces cendres, et qui parfois réussissent à rallumer à temps, dans les abîmes de la honte, la vie morale que l'on y croyait éteinte à jamais.

DISPARITÉ DES SEXES (¹).

Voy. p. 67.



Neomorpha Gouldii (le mâle et la femelle), oiseaux de la Nouvelle-Zélande; ²/₅ de grandeur naturelle. — D'après Gould.

Parmi les mammifères, on voit, dès les premiers échelons de l'animalité, le gorille exagérer à l'excès la supériorité de taille et de force du mâle sur la femelle, et les orangs mâles se distinguer par ces pommettes lobifères qui les rendent si bizarrement hideux. Parmi les singes encore, le hurleur caraya est tout noir, quand sa femelle, longtemps prise pour une espèce différente, est toute jaune. Le mâle est le *Stentor* ou *Mycetes niger*, la femelle le *St.* ou *M. stramineus* des anciens. Parmi les ruminants, le nilgaut offre aussi un exemple de coloration différente d'un sexe à l'autre. Chez ces mammifères, les jeunes mâles

(¹) *Histoire générale des règnes organiques*, principalement étudiée chez l'homme et les animaux, par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, membre de l'Académie des sciences.

ressemblent aux femelles par leur coloration. Dans les autres ordres d'onguiculés, le lion porte seul une crinière, et les phoques mâles à trompe et à capuchon ont seuls les singuliers appendices qui leur ont fait donner ces noms. Chez les herbivores, les mâles sont quelquefois armés de défenses, et souvent de prolongements frontaux très-développés, qui n'existent qu'en très-petit chez les femelles, ou même leur font complétement défaut.

Les faits de ce genre sont extrêmement communs parmi les oiseaux. D'un sexe à l'autre, il y a une différence très-marquée de taille; à l'avantage des mâles, chez les gallinacés et les palmipèdes polygames; bien plus marqué encore, mais à l'avantage des femelles, chez les faucons, les autours, les éperviers, et dans les genres voisins : les mâles, en termes de fauconnerie, ne sont ici que des *tiercelets*. Bien plus fréquemment encore, le mâle et la femelle diffèrent par le plumage, à couleurs vives chez le premier, ternes chez la seconde; les rhynchées seules offrent un exemple contraire (cette exception se réduit, d'ailleurs, à la présence de quelques taches analogues à celles des jeunes). Les mâles, en même temps qu'ils l'emportent par l'éclat de leurs couleurs, ont souvent des ornements de plumage et des crêtes ou caroncules qui manquent aux femelles. Il en est de même des ergots ou éperons des coqs et d'un grand nombre d'autres gallinacés, notamment des éperonniers et de quelques francolins qui ont jusqu'à deux et trois éperons à chaque patte.

Un fait bien singulier encore, et jusqu'à présent unique, est celui que présente le genre néomorphe, établi en 1836 par M. Gould. Dans l'oiseau de la Nouvelle-Zélande qui en est le type, le bec du mâle est moyen et presque droit; celui de la femelle, double en longueur, est recourbé en demi-cercle.

Dans cet exemple très-remarquable, le mâle, à prendre à la lettre la classification de Cuvier, serait un passereau dentirostre; la femelle devrait être rangée parmi les ténuirostres. M. Gould s'était bien gardé de commettre cette faute; mais il n'avait pu se défendre du moins de faire du mâle et de la femelle deux espèces distinctes : *Neomorpha crassirostris* (le mâle) et *N. acutirostris* (la femelle). Cette erreur, bientôt relevée par M. Gray, a été rectifiée par M. Gould (¹).

LES DEUX MAGICIENS.

CONTE SAMOYÈDE (²).

Dans un village qui comprenait sept cents tentes, des enfants vinrent à se quereller :

— C'est nous qui avons le meilleur *tadibé* (magicien), disaient les uns.

— Non, c'est nous, ripostaient les autres.

Au milieu de ces contestations, les magiciens se mettent aussi à se disputer : chacun d'eux se croit supérieur à son compagnon.

A la fin, l'un des deux s'écrie :

— Celui-là est vraiment tadibé, qui peut mettre la lune sur le plat de sa main.

(¹) *Birds of Australia*, tome IV (1840-1848), n° 19. *Neomorpha acutirostris, crassirostris, Gouldii*. Ces oiseaux, que les indigènes de la Nouvelle-Zélande appellent *E llia*, ne se trouvent guère que sur les collines qui avoisinent le port Nicholson. Ils vivent de grains et d'insectes. On s'envoie les plumes de leur queue en présent dans les diverses parties du pays. Ils sont familiers et se laissent approcher de telle sorte qu'on les tue facilement à coups de bâtons.

L'arbre sur lequel on a dessiné le copple est le *Corynocarpus lævigata*.

(²) Extrait de *Nordiska resor och forskningar* (Voyages au Nord et études septentrionales), par Castrén, tome IV; Helsingfors, 1857, in-8, p. 180-182.

— Personne n'en est capable, répond l'autre.

— Moi, je le suis, reprend le premier.

— Alors, prouve-le!

Le premier réalise donc sa promesse; mais alors il fait si froid dans la tente qu'on ne peut se réchauffer; c'est en vain qu'on allume brasier sur brasier, et qu'on s'enveloppe de *malitsa* et de *savik* (¹).

Le mauvais tadibé fut réduit à supplier son adversaire de replacer la lune au firmament, ce qui lui fut accordé; mais comme il persistait à se considérer comme le plus habile, la dispute recommença.

— On ne mérite pas le nom de magicien, dit le bon tadibé, si l'on n'a la puissance de placer le soleil dans la paume de sa main.

— Et toi, l'as-tu? demanda son rival.

— Oui, sans doute, répliqua le premier.

Et il fit ce dont il s'était vanté.

Mais l'air devint si brûlant dans la tente que les spectateurs furent sur le point de mourir de chaleur. Celui qui avait pris le soleil le remit en place à la prière de son envieux, et dit à ce dernier :

— Changeons-nous en oies, et vivons quelque temps sous cette forme.

Ce qui fut dit fut fait. Les deux magiciens; ayant pris des plumes et des ailes, s'envolèrent au loin, très-loin, jusqu'à la Nouvelle-Zemble, et s'élevèrent chacun une tente; le premier fit la sienne de drap, l'autre se servit de crânes de rennes. Quand vinrent les beaux jours, celui-ci dit à son compagnon :

— Rassemblons des oies, comme les autres jars.

— Non, cela ne convient pas; car nous aurions des petits et on nous prendrait. Il vaut mieux que nous poussions plus loin; nous perdrons bientôt nos plumes, et ce lieu-ci n'est pas sûr.

Ils partirent donc, et trouvèrent dans un fleuve une bande d'oies à laquelle ils se joignirent. Il y avait des sentinelles qui veillaient nuit et jour, et chacun faisait le service à son tour.

Une fois, que le mauvais tadibé montait la garde, survint un Samoyède borgne, avec un chien qui n'avait que trois pattes. L'animal pourchassait les oies et en tua un grand nombre; son maître, qui venait derrière, n'avait qu'à ramasser le gibier.

Ayant atteint le mauvais tadibé, le chien lui mordit le bec; ce que voyant, le bon tadibé, qui était devant, se retourna et délivra trois fois son compagnon. Pressés par le chasseur, ils nagèrent toujours, toujours en avant, jusqu'à ce que le fleuve devînt si étroit et si peu profond qu'il était impossible d'y plonger.

— Nous sommes perdus, dit le mauvais tadibé; il n'y a plus moyen de se cacher sous l'eau, et si nous montons sur la rive nous ne sommes pas à même de lutter de vitesse avec le chien.

— Essayons pourtant, dit l'autre; il n'y a qu'une étroite langue de terre qui nous sépare de la mer, où se trouve une île vers laquelle nous nous dirigerons.

Ils se mirent donc à courir sur le sol, puis traversèrent le détroit à la nage et abordèrent dans l'île. Là le mauvais tadibé se mit à manger de l'herbe, tandis que le bon se nourrissait de mousse.

— Tu devrais vivre de gazon comme moi, disait le mauvais, afin que tes ailes grandissent et que nous puissions sortir d'ici. Vois-tu comme mes plumes sont déjà grandes, et toi tu es presque nu. Bientôt je m'envolerai et je te laisserai seul ici.

(¹) La *malitsa* est une espèce de chemise en peau de renne, dont le poil est tourné à l'intérieur. On met par-dessus le *savik*, vêtement en peau, dont le poil est en dehors.

Ainsi parlait-il; mais l'autre continua à becqueter de la mousse, de sorte que ses ailes restèrent courtes. Dès que le mauvais tadibé se fut remplumé, il vola à une autre île, où il fut tué à coups de bâtons par des enfants.

Après le départ de son compagnon, le bon tadibé se mit à manger de l'herbe, et bientôt ses ailes furent longues d'une brasse. Il retourna à sa demeure, et recommença à vivre sous la forme humaine. (¹)

Nous faisons de plus magnifiques funérailles aux êtres que nous aimons en séchant les pleurs d'autrui qu'en répandant les nôtres. La plus belle couronne que nous puissions suspendre au-dessus de leurs tombeaux ne vaut pas une offrande de bonnes actions. JEAN-PAUL RICHTER.

LETTRES D'UN CLERC DE PROCUREUR
EN 1766.

Ne détruisez pas vos vieux papiers de famille. Donnez-les ou vendez-les à des personnes qui puissent en apprécier la valeur, s'ils n'ont plus pour vous d'intérêt ou s'ils vous embarrassent. Les moindres détails sur la vie privée d'autrefois deviennent de plus en plus précieux. Il n'est pas une seule ville en France où l'on ne trouve quelque esprit curieux et éclairé tout disposé à les recueillir; et tôt ou tard ce que les collections auront sauvé de la destruction servira à l'instruction de tout le monde.

Un habitant d'Angers, octogénaire, a bien voulu nous communiquer récemment deux lettres datées de 1766, et écrites par son père qui était venu à Paris pour y terminer ses études chez un procureur. Si simples qu'elles soient, nous les avons lues avec plaisir, parce qu'elles offrent quelques traits naturels des mœurs de ce temps, et que de plus elles laissent deviner un caractère ingénu, aimable et respectueux En voici seulement deux extraits.

A madame L..., proche l'Académie et derrière les Récollets, à Angers.

Paris, 9 décembre 1766.

« Ma très chère mère,

» Je suis arrivé à Paris, grâce au ciel, en très bonne santé, à ça près d'un reste de rume; mais très malheureusement, d'un autre côté, le procureur où je devois demeurer sans payer aucune pension est mort mercredy ou jeudy dernier. Il se nommoit M. Philippe et étoit, m'a-t-on dit, un très brave homme... J'ai été obligé de louer une chambre à 10 livres par mois, n'en ayant pu trouver d'un peu commode et sûre à moins. Je mange chez MM. Ravisy à raison de 14 sols par repas. L'on me donne un septier de vin dont je me passerois si je ne craignois que l'eau pure ne me causât trop de dérangement dans ma santé. Je serai probablement obligé de mener cette vie jusqu'à Noël, temps auquel on me fait espérer une bonne place, et j'ai tout lieu de l'espérer puisqu'il a été décidé qu'il n'y a pas six jeunes gens clercs de procureur à Paris qui écrive (*sic*) mieux que moy, à moins que l'on n'aye eu envie de m'abuser; mais il est constant que cela m'a été dit par plusieurs maîtres clercs... Je suis enchanté de la manière d'agir de M. Ferrand, mon compagnon de voyage. Je ne l'ai pas vu depuis dimanche dernier, jour de notre arrivée, ou plutôt lundy matin, parce que nous couchâmes chez MM. ses confrères à Icy, à une lieue et sur le chemin de Paris, vu qu'il étoit trop tard quand nous y arrivâmes, quoique nous n'eussions fait que 20 lieues dans la journée, parce qu'il étoit près de 11 heures quand nous partimes de Chartres. J'ai fait une prière devant Notre-Dame de Chartres à votre intention, pour que Dieu vous donne plus de contentement à l'avenir, que vous jouissiez d'une bonne santé et que vous preniez plus de repos que vous ne le faites... Permettez-moi de vous dire que j'ai bien à cœur la nuit que vous avez passée jusqu'au jour de mon départ. Comment pourrai-je répondre à tant de bienfaits, de bonté, que dirai-je? à tant de charité! Je ne peux, quant à présent, reconnoitre toutes ces générosités que par le témoignage de ma soumission et par le respect le plus profond avec lequel je suis et serai toute ma vie,

» Ma très chère mère,

» Votre très humble et très obéissant serviteur et fils,

» L...

» Mon adresse, à M. L..., à l'hôtel du Roy des laboureurs, rue des Lavandières, à la première porte cochère en entrant du côté de la rue des Noyers, à Paris, chez M. Ravisy, procureur au Parlement, cloître des Bernardins. »

20 décembre 1766.

« Ma très chère mère,

» . . . Je suis entré chez mon procureur lundy dernier. Je suis assez bien; madame son épouse est bien aimable et fort polie; mes confrères sont fort complaisants. De la nourriture, on ne peut s'en plaindre; au contraire. Je suis durement couché; c'est l'usage à Paris, il faut s'y accoutumer.

» Si l'habit que vous comptiez faire teindre en noir n'est pas fait, ne le faites point faire. Cela n'est point nécessaire. Tous les gens de mon état n'en portent que de couleur, et l'épée même jusqu'au palais; et lorsqu'ils sont en habit noir, on dit qu'ils sont en deuil de leur bourse.

» J'ai acheté une malle non couverte qui m'a coûté six livres. Elle est d'une grandeur assez considérable pour mettre tous mes effets...

» Je serai toute ma vie,

» Ma très chère mère, etc.

» Mon adresse, chez M. Guiet, procureur au Parlement, cour du Palais, près la fontaine, à Paris. »

USAGES DIVERS DU PAPIER ET DU CARTON
CHEZ LES JAPONAIS.

Au Japon, le carton, enduit d'un vernis de laque et recouvert de peintures, sert à confectionner d'excellents coffres, des sacs à tabac, des étuis de cigares, des selles, des étuis de télescope, des châssis de microscope, et même d'excellents vêtements imperméables, destinés à garantir de la pluie, et qui sont aussi souples que le meilleur mackintosh. Les Japonais ne font ni mouchoirs de poche, ni serviettes, en soie ou en coton : c'est toujours le papier que l'on emploie à ces différents usages. Il est doux, mince, d'un jaune pâle, très-abondant et à très-bon marché. Souvent les cloisons des appartements japonais sont en carton; les fenêtres sont faites d'un beau papier transparent. Le papier a quelquefois toute la consistance, l'apparence et les qualités des cuirs de Russie et du Maroc. Il sert aussi à confectionner la plupart des objets de ménage. On a su

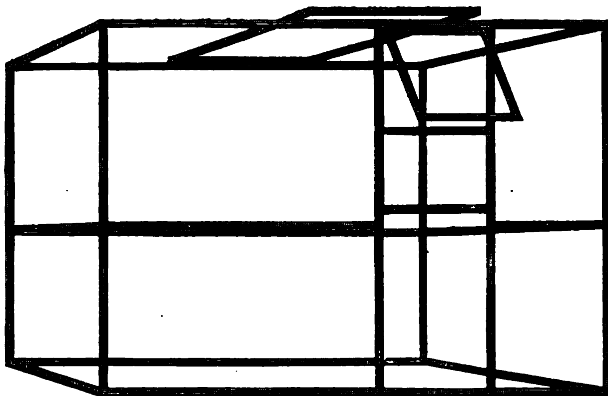
(¹) S'il est une œuvre littéraire qui puisse se soustraire à l'obligation d'avoir un sens raisonnable, c'est un conte. Celui des *Deux Magiciens* laisse entrevoir quelque chose des imaginations, fantaisies et rêves qui flottent dans l'esprit de certaines populations du Nord. Les Samoyèdes, peuple de la Russie, que l'on confond quelquefois avec les Lapons, paraissent appartenir à la race tchoude. Ils sont compris dans le gouvernement d'Arkangel, et l'on en trouve aussi dans les gouvernements de Tobolsk et de Tomsk.

donner la solidité de nos ficelles à de longues bandes de papier roulé. Quand un boutiquier a un petit paquet à ficeler, il emploie une de ces bandes de papier qu'il roule rapidement entre ses mains.

CÉRÉMONIES DE L'ÉLECTION DES PAPES.

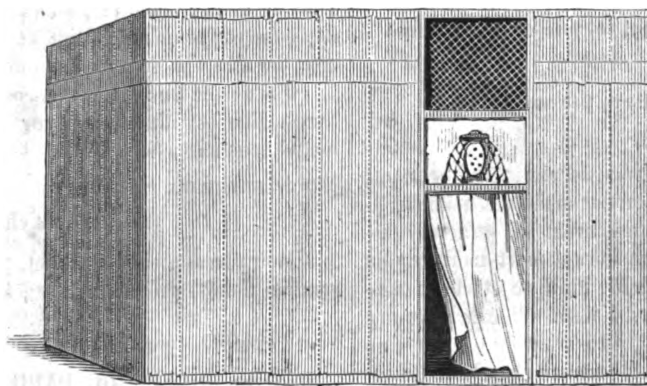
Pape veut dire père, d'où l'expression *le saint-père.* Ce titre était donné primitivement à tous les évêques. Saint Sidoine, vers la fin du cinquième siècle, appelle encore les évêques *seigneurs papes.* Grégoire VII, au concile de Rome, en 1073, réserva ce nom aux successeurs de saint Pierre.

Dans les premiers temps du christianisme, les évêques étaient élus par les fidèles et le clergé. Saint Pierre, en mourant, avait désigné saint Clément pour lui succéder; le système de l'élection prévalut, et saint Clément ne devint pape qu'après Linus et Cletus. Plus tard, les saints canons, avec eux le trente-deuxième concile d'Antioche, interdirent à l'évêque de Rome de désigner ou instituer son successeur, et consacrèrent le droit d'élection par le peuple et le clergé. Cette règle s'observa jusqu'à l'élection rivale et simultanée des papes Damasus et Ursicinus (369 après J.-C.). L'un et l'autre avaient des partisans nombreux; il y eut des émeutes dans les rues, sur les places, même dans l'église, d'où l'on retira cent trente sept cadavres (Amm. Marcellin, ch. XXVII). L'empereur Valentinien intervint au nom de l'ordre public et se prononça pour Damasus, dont le secrétaire était saint Jérôme. Dès lors, le pouvoir impérial prend la police des élections, confirme ou annule, et les papes lui payent un droit de confirmation.



Élection d'un pape. — Charpente des cellules des cardinaux. — D'après Bernard Picart.

A la décadence de l'Empire, les papes Constantin III et Benoît II remettent en vigueur l'élection directe par les fidèles; mais Adrien abandonne à Charlemagne toute puissance d'élire et maintenir au saint-siége. Louis le Débonnaire se démet de ce privilége sous Pascal Ier; Léon VIII le rend à son belliqueux protecteur Othon Ier, qui le transmet jusqu'à Henri IV. L'énergique Grégoire VII le ressaisit en 1073; Pascal le cède à Henri V, le lui reprend; et ce n'est qu'en 1274, au concile de Lyon, que Grégoire X arrête par un règlement ces fluctuations dissolvantes. Déjà, au quatrième concile de Latran, Nicolas II avait décrété que l'élection des papes se ferait par les cardinaux, moyennant approbation du peuple et du clergé : « Que les cardinaux évêques traitent ensemble de l'élection avec beaucoup de soin, qu'ils s'adjoignent les cardinaux clercs du Christ, et que le reste des clercs et du peuple vienne approuver la nouvelle élection. »



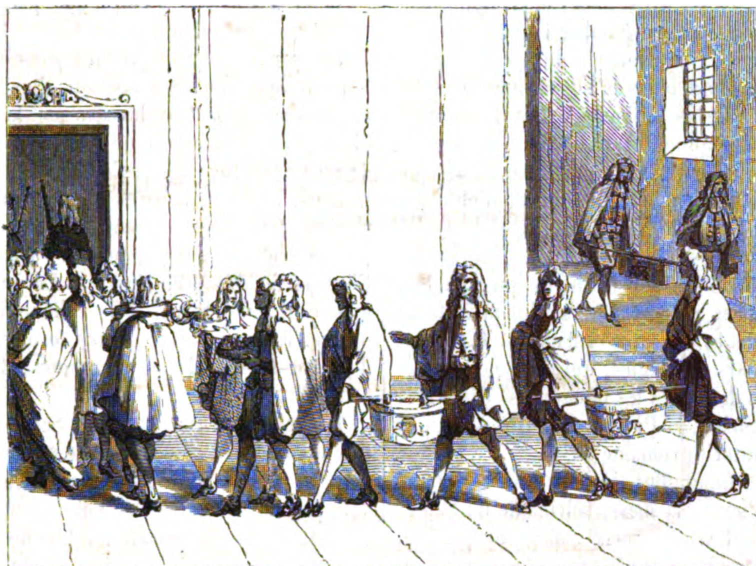
Structure des cellules. — D'après Bernard Picart.

Ce canon fondait la puissance des cardinaux (*cardo,* gond des portes de l'Église) et devait donner lieu à des luttes ardentes entre l'Église et l'Empire, luttes mêlées de victoires et de défaites, jusqu'au moment où Grégoire X consacre par un décret le triomphe de l'Église romaine sur le schisme et sur l'empire d'Allemagne.

Le décret de Grégoire X ordonne que les cardinaux s'enfermeront sous une même clef (*clavis,* d'où conclave) dans le palais du pape décédé, sans murailles, cloisons ni tapisseries qui les séparent les uns des autres, sans aucun rapport avec le dehors pendant l'élection. Ils recevront leur nourriture par une fenêtre ou par un tour, comme dans les cloîtres de religieuses. Si en trois jours ils n'ont fait un choix, il ne leur sera plus accordé qu'un seul plat à dîner,

un seul à souper; en cas de prolongation, on les réduira au pain, au vin et à l'eau, jusqu'à élection.

Clément IV institua les cellules et une table moins disciplinaire. Le quarantième concile de Constance ordonna l'adjonction, par cas exceptionnel, de six prélats et autres ecclésiastiques de chacune des grandes nations catholiques (Italie, France, Espagne, Angleterre, Allemagne). Sous cette forme exceptionnelle furent élus Martin V (1417) et



Manière dont on porte les vivres au conclave. — D'après Bernard Picart.

le moine Amédée, duc de Savoie (Félix V) (1439), qui, par son abdication, ramena l'unité dans l'Église sans y fixer le mode d'élection des papes. En effet, la constitution de Grégoire X fut abrogée, le conclave aboli, le suffrage rendu au peuple et au clergé. Bientôt, par la destinée naturelle des choses humaines, on releva ce qu'on avait abattu. Célestin V rétablit le conclave par une ordonnance que Boniface VIII inséra dans ses Décrétales sous le titre : « De



Examen des vivres des cardinaux. — D'après Bernard Picart.

l'élection. » Grégoire XV fit élaborer par une commission de cardinaux un règlement définitif, et le promulgua dans une bulle que tout cardinal à sa promotion, tout pape à son avénement, et, à sa mort, tout le sacré collége, jure encore d'observer.

C'est donc aux cardinaux qu'appartient sans partage aujourd'hui l'élection du pape. Sixte V en a fixé le nombre à soixante-dix, répartis en trois ordres : six cardinaux évêques, cinquante cardinaux prêtres, quatorze cardinaux diacres. Le concile de Lyon leur donna le chapeau rouge sous Innocent IV. La bulle de Grégoire XV insiste sur l'importance de leurs fonctions : « Jésus, en choisissant pour vicaire saint Pierre qui l'avait renié, nous apprend combien d'activité, de précaution et de soin nous devons apporter à l'élection de tous les pasteurs, afin de les choisir bons et sûrs, et principalement à celle du successeur du bienheureux Pierre, lumière du monde, docteur des peuples, pasteur des pasteurs. » Après avoir déclaré qu'il est dérogé aux constitutions et décrets des conciles et autres contraires à la présente : « Qu'il ne soit permis à aucun des hommes de briser cette page de nos statuts, décrets et déclarations, mandements, enchaînement, volonté, avertisse-

ment, exhortation, obsécration, défense, ordonnance et suspension, ou d'y contrevenir par une audace téméraire. Mais si quelqu'un entreprend d'y attenter, qu'il sache qu'il encourra l'indignation du Dieu tout-puissant et des bienheureux apôtres Pierre et Paul. »

Dès que le pape est mort, le cardinal camerlingue vient recevoir des mains du maître de chambre l'anneau du pêcheur, et gouverne sous la dépendance du sacré collége. Le premier maître des cérémonies brise cet anneau et les sceaux en assemblée de Leurs Éminences, afin d'empêcher les abus. Le pape est embaumé, exposé à Saint-Pierre, et mis, neuf jours après, au caveau. Les cardinaux s'assemblent à la sacristie de Saint-Pierre ; ils jurent d'observer fidèlement la bulle de Grégoire XV. Les ambassadeurs des puissances ont leurs entrées et le droit de discourir sur les choix que l'on pourrait faire, sur les noms qui semblent réunir le plus de chances au point de vue des intérêts de l'Église, des diplomates et des gouvernements. C'est une élection par des électeurs privilégiés, qui ont pour courtisans les ambassadeurs de toutes les puissances, excepté la Grande-Bretagne, la Suède, la Prusse et la Russie, qui ne reconnaissent plus l'autorité romaine.

Le dixième jour des funérailles du pape, les cardinaux entendent, à Saint-Pierre, la messe solennelle du Saint-Esprit, chantée par le doyen du sacré collége ou par l'un des plus anciens. Un prédicateur célèbre ou bien un prélat honoré prononce un sermon sur les devoirs des électeurs, responsables de la gloire de Dieu et de la prospérité de l'Église. Après la messe et l'oraison funèbre en l'honneur du feu pape, le clerc du maître des cérémonies prend la croix papale ; c'est le signal du départ pour le conclave. En avant de la croix marchent les domestiques et les familles des cardinaux, les chanoines chantant l'hymne *Veni creator Spiritus;* en arrière, et en chapes violettes, les cardinaux évêques, les cardinaux prêtres, les cardinaux diacres, puis les autres prélats de la cour de Rome. Dans la salle du conclave, le doyen des cardinaux dit à l'autel l'oraison *Deus qui corda fidelium*, fait lecture de la constitution de Grégoire XV, et les cardinaux renouvellent sur l'Évangile le serment de l'observer. Après un discours et une exhortation de circonstance par l'un des doyens, on tire au sort les cellules, qui sont en bois, assez étroites, séparées les unes des autres par une ruelle et disposées dans un vaste dortoir. Elles renferment un siége, une table, un lit et les ustensiles indispensables. Le bâtiment où elles se trouvent n'a ni portes ni fenêtres communiquant au dehors ; les conclavistes vivent à la lumière des lampes. Tout est muré, à l'exception d'une seule porte dont la garde est confiée à des officiers et à des prélats assermentés. Cette porte est à trois serrures, avec guichet et ressort s'ouvrant distinctement du dehors et du dedans. Avec les conclavistes, on enferme le protonotaire apostolique, un sacristain, un sous-sacristain, un secrétaire, un sous-secrétaire, un confesseur, deux médecins, un chirurgien, deux barbiers, un pharmacien avec ses aides, cinq maîtres de cérémonies, un maçon, un charpentier, et seize domestiques. Il est accordé à chaque cardinal deux serviteurs, trois aux plus âgés, à condition que les serviteurs aient déjà été au service de leur maître six mois avant la mort du dernier pape. Le conclave reste accessible pendant quelques heures; les ambassadeurs peuvent y renouveler les conversations diplomatiques avec Leurs Éminences. Puis la clôture se fait par acte public et procès-verbal du protonotaire : elle se prononce à la majorité d'au moins les deux tiers des suffrages en scrutin secret. Immédiatement après, trois cardinaux chefs d'ordre, assistés du cardinal camerlingue et du maître des cérémonies, visitent le conclave de fond en comble, à la lueur des torches, pour s'assurer que les seuls cardinaux, officiers et serviteurs du conclave sont présents. Dès lors, l'unique issue ne s'ouvre plus qu'aux cardinaux gravement malades ou retardataires, et aux vivres. Les cardinaux sous-diacres n'ont ni voix ni entrée. Au conclave qui élut Sixte V, le cardinal d'Autriche n'entra que par un bref spécial : il n'était que sous-diacre.

Les cardinaux vont prendre possession de leur cellule ; le lendemain, il y a communion, dîner, revue générale, et appel nominal des conclavistes par le maître des cérémonies, qui les fait entrer un à un dans la chapelle et sortir de même; lecture des règlements sur les conférences, entretiens, lectures, boire et manger, faits et gestes des conclavistes (¹), allées et venues des domestiques, puis signature individuelle des règlements « pour qu'il n'en ignore. » C'est la fin des préliminaires. Le jour suivant, après la messe du Saint-Esprit et la communion, l'élection commence. Elle peut avoir quatre formes : 1° par inspiration du Saint-Esprit, 2° par compromis, 3° par scrutin, 4° par scrutin et par accès.

L'élection par inspiration du Saint-Esprit est l'acclamation unanime et immédiate du candidat proposé. Le suffrage se donne par le mot *Eligo* (J'élis), prononcé à haute voix par les membres présents, écrit sur un bulletin par les malades restés en cellule. Afin de prévenir les entraînements de ce vote par enthousiasme, on le fait confirmer par un scrutin, pour la forme.

L'élection par compromis est une délégation : « Nous, évêques, prêtres, diacres, cardinaux de l'Église romaine, assemblés en conclave... (noms des conclavistes)... voulant procéder à l'élection du pape par la voie du compromis, nous avons nommé et nommons d'une commune voix, sans résistance ni contradiction d'aucun de nous, pour électeurs compromissaires les cardinaux... (trois noms)... auxquels nous donnons pleine et entière puissance d'élire un pasteur à l'Église romaine, et d'y procéder en cette manière... Et nous promettons de reconnaître pour souverain pontife celui que lesdits cardinaux compromissaires auront élu en la forme susdite. » Cette procuration stipule en outre si la majorité de deux voix suffit en cas de différend, si le candidat sera pris dans le sacré collége ou ailleurs. Cette forme est peu usitée depuis que Balthazar Cossa, un des trois compromissaires, se créa pape lui-même, « personne n'étant, disait il, plus capable que lui d'une telle charge. »

L'élection par scrutin secret se fait avec les bulletins dont nous donnons le fac-simile ; ils doivent être tous d'un modèle uniforme, imprimés ou calligraphiés. Les vignettes qui ornent le dos des bulletins ne sont qu'une précaution

(¹) Défense de toute lettre ou signal au dehors, sous peine d'excommunication, dont ils ne peuvent être déliés que par le pape et à l'article de la mort; ordre de ne manger que d'un seul plat, et modérément, sans prendre ni accepter la portion d'un collègue; ordre aux prélats commis à la garde de la porte d'inspecter les mets (lesquels, autrefois du moins, devaient être placés dans des vases de verre, afin de faciliter l'inspection), d'en enlever toute lettre, signal, note, etc.; les coupables punis de la prison illimitée, et autres peines. L'avertissement aux cardinaux est énergique ; nous le traduisons : « Ils doivent, sans ruse ni fraude, éloigner tout esprit de parti, toute passion, ne considérer ni intervention des princes séculiers, ni autres respects mondains, et n'avoir, au contraire, que Dieu devant les yeux; avoir une conduite et une possession de soi-même pures, libres, sincères, calmes et tranquilles; et pour l'élection du pontife lui-même, ne former ni conspiration, ni convention orale, ni pactes, ni autres trames illicites; ne point donner à autrui signe ou contre-signe de ses propres votes; ne menacer personne, ne point exciter de tumulte, ni faire autre chose qui puisse retarder l'élection ou rendre moins libres les suffrages par eux-mêmes ou par autrui, directement ou indirectement, sous quelque couleur que ce soit, qu'ils l'osent par caractère ou par vaine confiance. S'ils agissent autrement ou commettent quelqu'une des choses défendues dans la présente constitution : outre la vengeance divine, qu'au gré du futur pontife, et selon la mesure de la faute, il puisse être sévi contre eux de toutes les façons. »

contre la transparence et les indiscrétions du papier. Il y a trois calices sur une table auprès de l'autel : le premier contient les bulletins de vote ; le second, les boules qui servent à nommer les trois scrutateurs et les trois infirmiers ; le troisième, les bulletins d'accès.

En face de l'autel sont rangées de petites tables isolées, avec encre, plume et listes des conclavistes ; ces tables sont assez éloignées pour empêcher les curiosités, assez rapprochées pour permettre la surveillance mutuelle. Le règlement invite les cardinaux à ne pas employer leur écriture ordinaire : c'est, sans doute, un moyen d'assurer l'indépendance du vote. Le bulletin ne doit nommer qu'un seul candidat, à peine de nullité. Il porte une devise et un cachet qui font connaître, en cas de besoin, le nom du votant. Il ne peut y avoir plus de deux scrutins en un jour.

Ego Cardinalis

0 0

Eligo in summum Pontificem E D.. meum D. Cardinalem.

0 0

Nomen

Signa

Bulletin de vote ; face et revers orné servant de couverture. D'après Bernard Picart.

Chaque votant va chercher un bulletin, y inscrit un nom, y met une devise et un cachet, le plie soigneusement, et va le déposer à l'autel, sur une patène qui couvre un grand calice. Le plus ancien des cardinaux valides fait glisser ostensiblement le bulletin de la patène dans le calice, pendant que le votant prononce ces paroles, la main levée sur l'Évangile : « J'en prends à témoin le Christ, mon maître, qui me jugera : j'élis celui que, selon Dieu, je juge devoir élire, et je ferai de même à l'accès. » Les cardinaux infirmiers vont chercher dans un tronc les suffrages des malades en cellule. Tous les votes émis, le premier des trois scrutateurs renverse le calice sur la patène pour mélanger les bulletins qu'il compte un à un, à haute voix, en les mettant au fur et à mesure dans un autre calice. S'il se trouve plus ou moins de votes que de votants, le scrutin est annulé.

Pour le dépouillement des suffrages, les trois scrutateurs s'asseyent à une table devant l'autel ; le premier scrutateur déplie le bulletin sans rompre les cachets, regarde le nom de l'élu, passe le bulletin au deuxième scrutateur qui le lit à son tour et le remet au troisième scrutateur qui proclame le nom. Les cardinaux présents notent les suffrages de chaque nom sur les listes imprimées. Sont nuls les bulletins doubles, pliés comme un seul, évidemment de la même main.

Le scrutin dépouillé, on enfile les bulletins au point *Eligo*, et on les dépose dans un calice près de l'autel, pour les vérifications. Si aucun candidat n'a obtenu les deux tiers des suffrages exprimés, on procède au scrutin d'*accès*, scrutin d'adhésion à telle ou telle candidature. Les bulletins d'accès ne diffèrent des bulletins de simple scrutin que par la formule : *Ego, cardinalis... accedo reverend. D. meo* (Moi, cardinal... j'adhère à mon révérendissime...), substituée à : *Eligo in summum pontificem...* (J'élis pour souverain pontife...). Les malades reçoivent avec leur bulletin d'*accedo* une des listes du scrutin. Ces bulletins doivent porter les mêmes signes et cachets que ceux du simple scrutin : on les confronte après le vote, avant et après le dépouillement. Dans le vote par accès, on peut remettre un bulletin nul (*Accedo... nemini*. Je n'adhère à personne). On ne peut voter pour un candidat qui n'a pas eu au moins une voix. Aucun serment ne précède ce vote : le serment de scrutin comprend l'accès. Si deux candidats ont obtenu chacun les deux tiers des suffrages, on recommence ; si un candidat obtient tout juste les deux tiers, on ouvre son bulletin de vote que l'on reconnaît aux signes et cachets : s'il s'est donné sa voix, l'élection est annulée et remise au lendemain. En cas de validité, on tire au sort de nouveaux scrutateurs qui vérifient les opérations. L'élu doit être de la religion catholique, apostolique et romaine ; n'être ni apostat, ni regardé comme tel. Nous avons vu qu'il peut être choisi en dehors du sacré collége. Quand il n'est point prêtre, on lui confère tous les ordres en un jour, et le lendemain la consécration épiscopale.

Le résultat du scrutin vérifié, approuvé et proclamé dans le conclave, on brûle tous les bulletins. Pendant toute la durée de l'élection, la foule du dehors a les yeux fixés sur la cheminée de la chapelle : la fumée est le premier signal de la fin des opérations. Comment des bulletins peuvent-ils donner une fumée visible? Ils sont en papier épais, et les ballottages en multiplient le nombre. Pie IX ne fut élu qu'au quatrième tour d'accès, ce qui supposait une consommation d'environ trois cents bulletins.

Tous les cardinaux se lèvent alors, vont baiser la main et donner la double accolade au pape élu ; le doyen lui met le rochet, le fait asseoir sur un siége auprès de l'autel, lui remet l'anneau du pêcheur, et lui demande le nom qu'il s'est choisi. Le premier exemple de ce second baptême fut donné, dit-on, par Sergius II, qui s'appelait Os Porci, nom d'impossibilité catholique (1) ; Jésus donna le nom de Pierre à l'Israélite qui fut son premier apôtre.

Le pape ayant déclaré son nouveau nom et signé les constitutions, règlements, acte d'acceptation notarié, le charpentier et le maçon du conclave démolissent les clô-

(1) Les rois de Perse ne gardaient pas leur premier nom en montant sur le trône. (Voy. t. XXV, 1857, p. 76.)

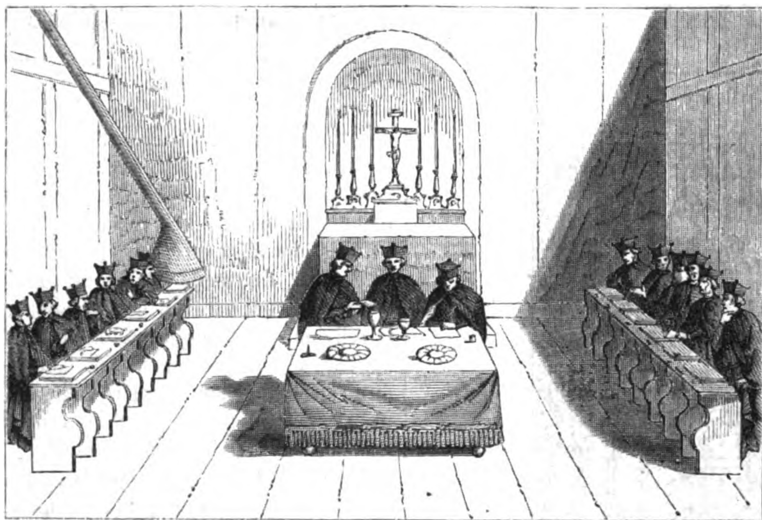
tures provisoires; le doyen des cardinaux diacres se montre à une fenêtre, la croix en main, et s'écrie en latin : « Je vous annonce une grande joie ! nous avons pour pape l'éminentissime et révérendissime monseigneur le cardinal (le titre peut varier, suivant le choix du candidat)... qui s'est donné le nom de... » Pie IX s'appelait Jean-Marie Mastaï Ferretti; il était cardinal prêtre, archevêque d'Imola. Aussitôt les salves de canon du château Saint-Ange se mêlent au bruit des cloches, et les deux plus anciens cardinaux diacres revêtent le pape des habits pontificaux : soutane de soie blanche, ceinture de soie rouge avec agrafes d'or, rochet de batiste, camail en velours rouge ou en satin incarnat, sandales de drap rouge à croix d'or, barette rouge, sans étole s'il est sous-diacre, étole en écharpe s'il est diacre, étole croisée s'il est évêque. (Pendant la semaine sainte, le pape porte du jeudi au samedi le camail blanc; aux offices ordinaires, les ornements du prêtre, avec la mitre; aux jours solennels, la calotte blanche avec la tiare.) L'élu se place sur un siége à l'autel; pendant qu'il reçoit l'adoration des cardinaux, toutes les portes s'ouvrent, toutes les barrières s'abaissent, les suisses de garde entrent en tumulte et pillent çà et là; de son côté, le peuple pille la maison du nouveau pape. « Il est parvenu, disent-ils, au comble des richesses; ses biens appartiennent au premier occupant. » Ce pillage traditionnel, toujours défendu, n'est jamais complétement empêché. On a même vu piller les biens des cardinaux qu'on supposait devoir être élus.

Le pape se rend en litière à Saint-Pierre, avec le conclave, les dignitaires de l'Église, et une escorte de chantres qui entonnent le *Ecce sacerdos magnus* (Voici le grand prêtre). Il se prosterne, fait sa prière et monte dans la chaire pontificale au chant du *Te Deum*, est adoré par les cardinaux, les évêques, les prêtres et le chapitre, donne une absolution générale, sa bénédiction *urbi et orbi* (à la ville éternelle et au monde); puis ses serviteurs le reportent en litière et en procession au Vatican.

Le couronnement ne se fait que plusieurs jours après, devant le portail de Saint-Pierre, au milieu de toutes les pompes de l'Église et du trône. En présence de toute la noblesse de Rome, de tous les ambassadeurs ordinaires et extraordinaires des puissances catholiques, de tous les princes de l'Église, de toute la maison pontificale, d'une foule immense de prêtres et de curieux qui représentent tous les peuples du monde, le premier des diacres pose sur la tête du pape la tiare ou triple couronne, appelée *le Règne*. Si l'on en croit Sigebert et Aimonius, cette couronne, enrichie de pierres précieuses, fut offerte par l'empereur Anastase à Clovis, qui la fit porter à l'église Saint-Pierre.

Le diacre, à ce moment, prononce ces paroles sacramentelles : « Reçois la tiare, ornée de trois couronnes, et sache que tu es le père des princes et des rois, le gouverneur du monde, sur la terre le vicaire de notre Sauveur Jésus-Christ, auquel est honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Cependant le maître des cérémonies se tourne vers le



Scrutin des cardinaux. — D'après Bernard Picart.

pape; les deux genoux en terre, il met le feu à un flocon d'étoupes fixé au bout d'un bâton d'argent, et il s'écrie à trois reprises, en latin : « Saint Père, ainsi passe la gloire du monde; toute chair est du foin, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. » Jadis la procession, appelée prise de possession, se faisait de Saint-Pierre à Saint-Jean de Latran; elle se fait aujourd'hui du Vatican à Saint-Pierre. La présentation de la Bible par les Juifs a lieu au Vatican même, pour éviter les insultes de la populace aux descendants d'Abraham. Une députation de Juifs vient présenter au pape une Bible en hébreu, et le prie de révérer leur loi écrite. Le pape leur répond en latin : « Nous louons et nous vénérons, hommes hébreux, la loi sainte comme étant celle que le Dieu tout-puissant a donnée par les mains de Moïse à vos pères; mais nous condamnons et désapprouvons la manière dont vous l'observez et la vaine interprétation que vous en faites, parce que la foi apostolique enseigne que le Sauveur, vainement attendu par vous, est arrivé depuis longtemps, et elle proclame que c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, Dieu lui-même, vit et règne avec le Père et l'Esprit saint dans tous les siècles. » Pendant la messe du couronnement, le pape lit l'*Introït*, récite le *Kyrie*, et entonne le *Gloria in excelsis*; l'Épitre et l'Évangile se psalmodient en latin et en grec. Les cardinaux vont l'un après l'autre baiser le pied et la main du saint-père; les patriarches, les archevêques et les évêques ne lui baisent que le genou; les abbés et les simples prêtres, le pied seulement. A la bénédiction apostolique, toutes les troupes pontificales sont rangées en bataille, comme pour rappeler aux fidèles que le pape est à la fois un évêque et un roi, qui a juré de transmettre à ses successeurs les États de l'Église.

DE LA PEINTURE DE PAYSAGE.



Un Tableau de Coignard. — Dessin de Lancelot.

La prédominance du paysage et des animaux dans l'art contemporain, la préférence que manifestent nos artistes pour la reproduction de la nature, est un fait digne de remarque. Il suffit de visiter l'une de nos expositions de peinture pour être frappé du grand nombre et du mérite incontestable des toiles représentant des scènes champêtres. En littérature, n'est-ce pas le plus souvent au charme et à l'abondance des descriptions agrestes, à l'excellente exécution du paysage, qu'est dû le succès de nos plus célèbres romans? Et dans la musique elle-même, peut-être ne serait-il pas difficile de prouver que l'imitation réfléchie des effets naturels, l'heureuse et savante combinaison des sons, préoccupe surtout les compositeurs; que l'harmonie, en un mot, l'emporte sur la mélodie, qui tient de plus près à la voix de l'homme et exprime plus particulièrement les sentiments de l'âme.

Cette disposition des arts à préférer la nature à l'homme s'explique, nous le croyons, par l'état actuel de la société, et devra se reproduire toutes les fois que de nombreuses et profondes révolutions seront venues bouleverser les esprits, déraciner les anciennes croyances, relâcher les liens sociaux, et réduire l'individu à l'isolement intellectuel et moral. N'ayant plus de principes communs, ne trouvant plus d'intérêt ni de bonheur à se rechercher, à s'étudier et à s'aimer, les hommes se tournent d'un autre côté, et vont demander à la nature extérieure, à un autre ordre de créatures, aux champs et aux bois, aux jeux magiques de la lumière et de l'ombre, au bruit harmonieux des vents, aux hôtes mystérieux des solitudes, des motifs de joie ou de consolation, des éléments d'enthousiasme et de vie. Absorbés dans la contemplation, ne se nourrissant plus que de ce nouveau genre de poésie, ils sont même tentés de prendre en pitié les générations passées, qui, captivées par les intérêts de leur propre cœur et par le spectacle des passions humaines, ont vécu enfermées dans une ville, dans un salon, et ont oublié d'ouvrir leur fenêtre pour regarder au dehors une nature qui leur semblait moins animée et de moindre importance.

Nous ne voulons pas faire de cette remarque une accusation contre la société et l'art de notre temps, ni regarder comme une chute un état nécessaire et transitoire. Cette retraite de l'homme au sein de la nature ne durera pas toujours. Il s'apercevra que dans ce commerce exclusif qu'il veut établir avec elle, il n'a d'autre interlocuteur que lui-même. Le langage ou plutôt le silence des êtres muets qu'il interroge le convaincra que la réponse est ailleurs. Puis, par cette force de résurrection que la Providence a déposée dans les choses humaines, les principes moraux se relèveront renouvelés, rajeunis, aussi vivaces que jamais. Alors les individus se rapprocheront, se reconnaîtront pour frères, ne trouveront pas de plus grand sujet d'étude et d'amour que leurs semblables, et l'on verra renaître le grand art, l'art des Poussin et des le Sueur, des Molière et des Corneille.

UNE JOIE VRAIE.

ANECDOTE.

J'attendais l'arrivée du train à l'embarcadère d'une des stations les plus fréquentées des environs de Paris. La foule y était grande. Il se formait çà et là des groupes de causeurs sous l'auvent du dehors. En me promenant de long en large pour tâcher de me réchauffer, car le froid était piquant, je saisissais un mot, une phrase. C'était toujours la même préoccupation, le même courant d'idées :

— Vous savez quel bonheur a eu M. ***? Il vient d'acheter, pour rien, une propriété magnifique dans l'Orne.

Le premier acquéreur l'avait payée fort cher, et s'y est ruiné en améliorations coûteuses. C'est une excellente acquisition! des terres admirablement aménagées! Il n'y a que M. *** pour avoir de ces rencontres-là. Il vient d'hériter de son père, et a pu payer comptant... Ce garçon est né coiffé!

Et plus loin :

— Le trois pour cent monte toujours; il y a quelque chose à faire. A propos! quel scandale que cette déconfiture de X...! un maladroit qui s'est enferré! Après avoir fait mousser l'affaire, il a eu la sottise de garder toutes les actions. Il s'est pris dans ses propres filets; qui sait? il a peut-être cru à ses réclames!

— Eh bien, vous devenez donc amateur de tableaux? disait un troisième interlocuteur à un gros homme enveloppé de fourrure et dont on ne voyait que le nez rouge.

— Ma foi, oui! l'occasion, l'herbe tendre, et le diable aussi me poussant, ont décidé la chose.

La voix me frappa. Je reconnus le personnage : c'était un financier que j'avais rencontré dans le monde, mais qui n'avait jamais trahi, du moins devant moi, la plus légère faiblesse pour les arts. Je me reprochai de l'avoir mal jugé, et quand il s'approcha pour me saluer, je le félicitai à mon tour de s'être ouvert une nouvelle source de jouissances en commençant à se former une galerie. C'était faire un noble emploi de sa fortune et rattacher son nom à d'autres noms illustres. La gloire d'une époque se compose surtout des œuvres d'art, et c'est s'associer à cette gloire que de sauver de l'oubli tout ce qui mérite de vivre.

— Oh! mon Dieu, me dit-il ingénument, je n'ai pas pensé à tout cela. Le hasard m'a mis en rapport avec un pauvre diable de collectionneur qui, vu le désaccord de sa passion avec ses moyens, ne savait plus de quel bois faire flèche. Il avait emprunté sur ses tableaux, ne pouvant se résoudre à les vendre. L'argent était mangé; les créanciers le harcelaient. Il jurait ses grands dieux que les tableaux valaient cent mille francs. Moi qui ne m'y connais guère, mais qui sais, en revanche, jusqu'où peuvent aller les illusions des propriétaires, j'en offrais dix mille. « — Ah! plutôt mourir de faim auprès de ces chefs-d'œuvre! Des maîtres, Monsieur, et de la grande école italienne! Un Dominiquin, un Carrache, un Véronèse! mais chaque tableau vaut le double de ce que vous m'offrez. — C'est possible; mais je n'en donnerai pas un liard de plus. » Cependant, son enthousiasme finissant par me gagner, j'aurais été, je crois, jusqu'à onze mille francs, si je ne me fusse avisé d'un expédient décisif. Je tirai de mon portefeuille et j'étalai sous ses yeux dix beaux billets de banque. L'effet fut foudroyant. « — Les tableaux sont à vous, me dit-il en détournant la tête; mais emportez-les vite, car si vous m'en laissiez le temps je me rétracterais. » Je le pris au mot. Je fis venir des porteurs et j'enlevai le tout. Comme je n'étais pas sans inquiétude sur la valeur de mon achat, j'envoyai aussitôt chercher un commissaire-priseur, connaisseur émérite, qui m'assura que c'étaient bien des originaux, valant l'un dans l'autre une centaine de mille francs. J'avais fait un marché d'or. Voilà comment je suis devenu amateur.

— En gagnant quatre-vingt-dix pour cent, ce n'est pas mal débuter, mon cher confrère; mais vous avez toujours été si heureux!

— Oui, j'ai ce que le peuple appelle de la chance.

— Et votre pauvre vendeur, demandai-je, qu'est-il devenu?

— Je n'en sais rien, et vous avoue que je m'en inquiète peu. C'était un fou. Il faut être riche pour se passer de pareilles fantaisies; d'ailleurs, je lui étais venu en aide.

— Oui, comme un brin de jonc à l'homme qui se noie.

Le financier tourna sur les talons et s'éloigna; j'avais troublé son égoïste quiétude.

— Se peut-il que ce soit là le bonheur? pensai-je. Et ces richesses acquises au prix de la ruine et du chagrin d'autrui n'éveillent-elles donc jamais ni regrets ni remords chez ceux qui les possèdent? J'en veux douter pour l'honneur de l'espèce humaine. De tous ces gens qui se disaient heureux, aucun n'avait le visage épanoui : les fronts soucieux se plissaient sous le poids de quelque inquiétude secrète. Cette course aux écus doit avoir aussi ses périls et ses défaillances.

A ce moment, une paysanne misérablement vêtue entra sous l'auvent. Une mante écourtée, en grosse laine brune, la défendait mal du froid. Elle offrait aux voyageurs des gâteaux de Nanterre que personne n'achetait. La figure de la pauvre marchande n'en était pas moins radieuse. Les yeux, la bouche, rayonnaient d'une joie intérieure qui débordait au dehors. Elle adressait aux femmes surtout quelques paroles que je ne n'entendais pas. Les unes souriaient, d'autres branlaient la tête ou restaient indifférentes.

— Que dit-elle? demandai-je à ma voisine?

— Je ne sais pas; je la crois un peu folle.

Elle approchait; je lui demandai deux de ses gâteaux qu'elle me tendit avec empressement. Elle oubliait d'en recevoir le prix.

— Bénie soit la main qui m'étrenne! dit-elle en faisant le signe de la croix avec la menue monnaie. C'est que je suis si contente, chère amie, si contente, que j'en perds quasi l'esprit!

— Et qu'est-ce qui vous rend si joyeuse, ma brave femme?

— Oh! je vais vous conter ça.

Nous nous mîmes un peu à l'écart.

— Figurez-vous, chère amie, que j'avais un petit-fils, un beau garçon, le fils de ma fille. Il est parti pour aller se battre en Italie; et à une bataille, je ne sais plus laquelle, parce que je m'embrouille dans tous ces noms, il est resté pour mort. Un de ses camarades l'a écrit au pays. Vous pensez si j'ai pleuré! Et voilà qu'avant-hier, il arrive une lettre de la poste, chère amie, où l'enfant disait qu'il n'était pas mort du tout, mais blessé, et en train de se guérir, bien soigné, bien dorloté, chez des bourgeois de là-bas qui ne le laissent manquer de rien. Et ce n'est pas tout. Le colonel, qui a su la chose, m'a fait venir et m'a dit : « Mère Rose, vous avez la permission de vendre dans la caserne. » Il m'a signé une passe, le digne homme! Oh! c'est tout écrit de sa main. Voyez plutôt.

Elle tira de son sein la lettre de son petit-fils et le permis du colonel.

— C'est-il avoir du bonheur, chère amie? A soixante-dix ans, et avec deux attaques de paralysie, car j'en suis tombée roide deux fois, faut-il que le bon Dieu soit bon de m'envoyer une pareille chance, et si juste à point! Quand ces braves soldats auront un ou deux sous à dépenser, ils songeront à la mère Rose, pas vrai? Et quand Jean sera guéri, il aura un congé et reviendra. Que je suis donc contente, chère amie!

Cette joie de bon aloi, si vraie, si expansive, me dilatait le cœur. Et quel enseignement que ce vif élan de reconnaissance, qui, du fond de tant de misère, montait vers Dieu!

— Vous m'avez fait un bien que je ne saurais vous rendre, ma chère bonne femme, lui dis-je; je vous en remercie.

Et, lui serrant la main, j'essayai d'y glisser une modeste offrande : elle résista, j'insistai.

— Puisque vous êtes si honnête, ma chère amie, me dit-elle, je ne veux pas vous refuser; mais, en échange,

prenez mes gâteaux pour vos petits-enfants, car je me doute bien que vous avez aussi un petit-fils.

Je reçus comme un symbole d'union et de charité chrétienne le pain vraiment béni de cette digne créature. Au milieu de ces cœurs pétrifiés par l'or, les nôtres s'étaient senti vivre et battaient à l'unisson.

LA BUSE APPRIVOISÉE

DU CURÉ DE SAINT-PIERRE DE BELESME.

On m'apporta une buse prise au piége; elle était d'abord extrêmement farouche et même cruelle; j'entrepris de l'apprivoiser, et j'en vins à bout en la laissant jeûner et la contraignant de venir prendre sa nourriture dans ma main. Je parvins par ce moyen à la rendre très-familière, et, après l'avoir tenue enfermée pendant environ six semaines, je commençai à lui laisser un peu de liberté, en prenant la précaution de lier ensemble les deux fouets de ses ailes : dans cet état, elle se promenait à travers mon jardin, et, quand je l'appelais, revenait prendre sa nourriture. Au bout de quelque temps, lorsque je me crus assuré de sa fidélité, je lui ôtai ses liens, je lui attachai un grelot d'un pouce et demi de diamètre au-dessus de la serre, et je lui appliquai sur le jabot une plaque de cuivre où était gravé mon nom : cette précaution prise, je lui donnai toute liberté, et elle ne fut pas longtemps à en abuser, car elle prit son vol et son essor jusque dans la forêt de Belesme. Je la crus perdue; mais, quatre heures après, je la vis fondre dans ma salle qui était ouverte, poursuivie par cinq autres buses qui lui avaient donné la chasse, et qui l'avaient contrainte à venir chercher son asile... Depuis ce temps, elle m'a toujours gardé fidélité, venant tous les soirs coucher sur ma fenêtre. Familière avec moi, elle paraissait prendre un singulier plaisir en ma compagnie : elle assistait à tous mes dîners sans y manquer, se mettait sur un coin de la table, et me caressait très-souvent de la tête et du bec, en jetant un petit cri aigu qu'elle savait quelquefois adoucir. Il est vrai que j'avais seul ce privilége. Elle me suivit, un jour où je sortais à cheval, plus de deux heures de chemin en planant au-dessus de moi... Elle n'aimait ni les chiens ni les chats, quoiqu'elle ne les redoutât aucunement : elle a eu souvent avec ceux-ci de rudes combats dont elle sortait toujours victorieuse. J'avais quatre chats très-forts que je faisais assembler dans mon jardin en présence de ma buse; je leur jetais un morceau de chair crue : le chat le plus prompt s'en saisissait, les autres couraient après; mais l'oiseau fondait sur le corps du chat qui avait le morceau, et avec son bec lui pinçait les oreilles, et avec ses serres lui pétrissait les reins de telle force que le chat était forcé de lâcher sa proie. Souvent un autre chat s'en emparait; mais il éprouvait aussitôt le même sort, jusqu'à ce qu'enfin la buse, qui avait toujours l'avantage, se saisît du morceau et ne le lâchât plus. Elle savait certes bien le défendre : assaillie par les quatre chats à la fois, elle prenait son vol, sa proie entre les serres, annonçant par son cri le gain et la victoire. Enfin les chats, dégoûtés d'être dupes, ont refusé de se prêter au combat.

Cette buse avait une aversion singulière : elle n'a jamais voulu souffrir de bonnet rouge sur la tête d'aucun paysan. Elle avait l'art de le leur enlever si adroitement, qu'ils se trouvaient tête nue sans savoir qui leur avait enlevé leur bonnet. Elle enlevait aussi les perruques sans faire aucun mal, et portait ces bonnets et ces perruques sur l'arbre le plus élevé du parc voisin, qui était le dépôt ordinaire de tous ses larcins. Elle ne souffrait aucun autre oiseau de proie dans le canton; elle les attaquait avec beaucoup de hardiesse et les mettait en fuite. Elle ne faisait aucun mal dans ma basse-cour; les volailles, qui au commencement la redoutaient, s'accoutumèrent insensiblement avec elle; les poulets et les petits canards n'ont jamais éprouvé de sa part la moindre insulte; elle se baignait au milieu de ces derniers. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle n'avait pas cette même modération chez les voisins : je fus obligé de faire publier que je payerais les dommages qu'elle pourrait causer; cependant elle fut fusillée bien des fois, et a reçu plus de quinze coups de fusil sans avoir aucune fracture. Un jour il arriva que, planant dès le grand matin au bord de la forêt, elle osa attaquer un renard. Le garde de ce bois, la voyant sur les épaules de la bête fauve, leur tira deux coups de fusil : le renard fut tué, et ma buse eut le gros de l'aile cassé. Malgré cette fracture, elle s'échappa, et fut perdue durant sept jours. Le chasseur, s'étant douté au bruit du grelot que c'était mon oiseau, vint le lendemain m'en avertir. J'envoyai sur les lieux en faire la recherche; mais ce ne fut qu'au bout de sept jours qu'il se retrouva. J'avais coutume de l'appeler tous les soirs par un coup de sifflet, auquel la buse ne répondit point durant six jours; mais le septième, j'entendis un petit cri dans le lointain, que je crus reconnaître. Je répétai l'appel et distinguai faiblement le même cri. J'allai du côté où je l'avais entendu, et je trouvai enfin ma pauvre buse, l'aile cassée, et qui avait fait plus d'une demi-lieue à pied pour regagner son asile, dont elle n'était pour lors éloignée que de cent vingt pas. Quoique tout à fait exténuée, elle me fit beaucoup de caresses. Il lui fallut près de six semaines pour se refaire et se guérir de ses blessures; après quoi elle recommença à voler comme auparavant et à suivre ses anciennes allures. Cela dura environ un an, après quoi elle disparut pour toujours. Je suis très-persuadé qu'elle fut tuée par méprise : elle ne m'aurait pas abandonné de sa propre volonté. (1)

GOLTZIUS.

Henri Goltzius, né à Mulbrecht, dans le duché de Juliers, en 1558, mourut à Harlem, en 1617. Il apprit de son père, peintre sur verre, les premiers éléments du dessin, et fut envoyé fort jeune encore dans l'atelier d'un artiste aujourd'hui presque oublié, Théodore Cornhert, pour y étudier la gravure. Cornhert, assez peu habile, ne put enseigner à Goltzius que le maniement de l'outil. Il devait être incapable, les rares estampes que l'on connaît de lui en font foi, d'exercer une grande influence sur le talent d'un graveur. Désireux de voyager et d'un caractère inquiet, nous disent les biographes, Goltzius eut hâte d'aller en Italie puiser aux sources mêmes de l'art. Les études sérieuses qu'il fit à Rome d'après les chefs-d'œuvre de l'antiquité donnèrent à son dessin plus de sûreté et à son talent plus de force; il copia soigneusement les œuvres de Raphaël et de Michel-Ange, et dans la suite il grava le Triomphe de Galatée ainsi que plusieurs pièces où le génie de Michel-Ange transpire visiblement. A son retour d'Italie, il épousa la veuve du graveur Jacques Matham, et se fixa à Harlem; ce fut dans cette ville qu'il exécuta la plupart de ses estampes.

On peut considérer comme certain qu'une des premières œuvres de H. Goltzius fut une petite vignette anonyme, mais attribuée à ce graveur par Adam Bartsch, représentant la Ville de Harlem implorant le secours de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. On y remarque une certaine inexpérience dans le maniement du burin que l'on ne note dans aucune autre estampe de son œuvre; les tailles sont serrées et manquent de souplesse; le dessin lui-même est

(1) Lettre adressée à Buffon par M. Fontaine, curé de Saint-Pierre de Belesme. (28 janvier 1778.)

étroit, et l'aspect général de cette vignette indique l'inexpérience. Bientôt maître de son talent, Goltzius exécuta, avec une grande flexibilité d'outil, une quantité considérable de planches auxquelles on est plutôt tenté de reprocher la trop grande habileté matérielle que l'indécision. Le Christ mort sur les genoux de la Vierge, l'Apollon du Belvédère, l'Hercule Farnèse, et les Neuf Muses, sont gravés avec des tailles larges et nettement conduites qui fatiguent l'œil plutôt qu'elles ne le charment; d'ailleurs le dessin de la plupart de ces estampes est d'un goût telle-



Henri Goltzius. — Dessin de Chevignard, d'après Suyderhoof.

ment faux qu'on est réduit à admirer la merveilleuse hardiesse du burin, faute de trouver dans le dessin quelque trait digne d'éloge. Les compositions de Goltzius sont bien pleines et disposées adroitement, et si le dessin des personnages n'était pas aussi volontairement exagéré, on pourrait placer cet artiste au nombre des graveurs les plus heureusement doués.

Non content de la réputation que lui attirait sa manière bien personnelle de tailler le cuivre, Henri Goltzius voulut aussi imiter le genre de deux artistes justement célèbres, Albert Durer et Lucas de Leyde. Dans une suite de six planches appelée vulgairement « les chefs-d'œuvre de H. Goltzius », cet artiste contrefit si bien ces deux maîtres qu'il aurait certainement réussi à embarrasser les amateurs sans la précaution qu'il eut de graver au bas le monogramme H. G. Ces six estampes, qui représentent l'Annonciation,

la Visitation, l'Adoration des Bergers, la Circoncision, l'Adoration des Mages, et une Sainte Famille, furent gravées en 1593 et 1594, et dédiées par leur auteur à Guillaume V, duc de Bavière; elles ont conservé jusqu'à nos jours une valeur réelle que leur exécution savante justifie pleinement.



Le Porte-Étendard, par H. Goltzius. — Dessin de Chevignard.

Si l'on excepte deux portraits gravés par H. Goltzius, le sien propre et celui de son maître Théodore Cornhert, on s'étonne de trouver dans les autres une finesse de burin qui se rapproche assez de la manière des Wierix pour qu'ils puissent être facilement confondus. Ainsi, les portraits de Henri IV, de Christophe Plantin et de « damoiselle Franchoyse d'Egmont », semblent appartenir à une seconde manière qu'aurait adoptée Goltzius à la fin de sa vie; il en est de même d'une suite d'officiers de guerre parmi lesquels se trouve l'estampe que nous reproduisons, et qui, encore

qu'on puisse lui reprocher d'être gravée d'une façon bien métallique, rachète ce défaut par une allure un peu moins exagérée.

Henri Goltzius forma un certain nombre d'élèves, entre autres Jean Saenredam, Jacques et Théodore Matham, Jean Muller, Guillaume Swanebourg et Jacques de Gheyn. Ces artistes exécutèrent, sous la direction et d'après les dessins de leur maître, une suite de cinquante-deux estampes pour les *Métamorphoses* d'Ovide, estampes où l'on trouve également les qualités et les défauts de Goltzius. Adam Bartsch a consacré le troisième volume de son *Peintre graveur* (Vienne, 1803) à Henri Goltzius et à ses élèves; il y a décrit toutes leurs estampes.

DES SYNONYMES.

Un des maîtres de Socrate, le sophiste Prodicus, enseignait, à 50 drachmes par tête, la science de la synonymie ou des propriétés diverses des mots : il assignait aux synonymes leur signification propre et leurs nuances distinctes.

Gorgias avait composé auparavant un ouvrage dans lequel il avait recueilli les mots synonymes, mais sans les distinguer.

Chrysippe avait écrit également un livre de synonymes.

Le Traité des synonymes grecs, composé par le grammairien Aumonius, vers la fin du quatrième siècle après Jésus-Christ, a été traduit en français par M. Al. Pilon.

Cicéron, Quintilien, Sénèque, Varron, contiennent beaucoup de passages dans lesquels les synonymes sont clairement définis.

Jules César composa un ouvrage sur l'analogie des mots.

Vaugelas, Ménage, le P. Bouhours, la Bruyère, Audry de Boisregard, ont indiqué et caractérisé certains mots synonymes français.

Corbinelli, philosophe cartésien, ami de Mme de Sévigné, avait eu l'idée de déterminer par comparaison l'exacte signification des mots. Il écrivait à de Bussy : « Je ne puis souffrir qu'on dise qu'un tel est *honnête homme*, et que l'un conçoive sous ce terme une chose, et l'autre une autre; je veux qu'on ait une idée particulière de ce qu'on nomme le *galant homme*, l'*homme de bien*, l'*homme d'honneur*, l'*honnête homme;* qu'on sache ce que c'est que le *goût*, le *bon sens*, le *jugement*, le *discernement*, l'*esprit*, la *raison*, la *délicatesse*, l'*honnêteté*, la *politesse* et la *civilité*. »

L'abbé Girard fut le premier qui écrivit un traité spécial des synonymes français. Il dédia son livre à la duchesse de Berry, avec cette épigraphe : « L'esprit se fait sentir où il veut (*Spirat spiritus ubi vult*). » Cet ouvrage manque de plan et est très-incomplet; mais il rend intéressantes pour tout le monde des recherches de leur nature fort sérieuses.

Lorsque Joseph II visita l'Académie française, en 1777, le secrétaire perpétuel, d'Alembert, ne trouva rien de mieux à faire que de lire en sa présence « quelques synonymes dans le goût de ceux de l'abbé Girard. »

Mlle de l'Espinasse, dont le salon était le rendez-vous des littérateurs les plus éminents du dix-huitième siècle, avait à un degré remarquable le don du mot propre. Elle écrivit un Traité des synonymes.

Beauzée, de l'Académie française, publia une nouvelle édition des Synonymes de l'abbé Girard, considérablement augmentée, en deux volumes. Le second volume était tout entier composé par lui.

Dans le même temps, Roubaud débuta dans la carrière des lettres par un Essai sur les synonymes qui eut du succès, mais qu'il fondit depuis dans un grand ouvrage en quatre volumes, intitulé : *les Nouveaux Synonymes français*, et qui obtint, en 1786, le prix d'utilité décerné par l'Académie française. On a publié depuis ce livre avec des additions, sous le titre de *Synonymes français*.

Condillac s'était aussi occupé de synonymie.

Mme de Staël estimait beaucoup les *Synonymes* de Roubaud, et elle s'essaya dans le même genre.

Fontanes est considéré comme l'auteur d'un *Dictionnaire des synonymes* publié sous ses auspices.

M. Guizot, à peine âgé de de vingt-deux ans, et encore peu connu, publia, en 1809, un *Dictionnaire des synonymes français* qui paraît reproduire en grande partie le traité manuscrit de Mlle de l'Espinasse, transmis à M. Guizot par Mme de Meulan, sa belle-mère.

Laveaux et Boiste ont donné depuis des essais sur les synonymes.

Le dernier ouvrage sur cette matière est le *Dictionnaire des synonymes de la langue française*, par M. Lafaye, professeur de philosophie et doyen de la faculté des lettres d'Aix (¹).

« Le domaine du synonymiste, dit M. Lafaye, se compose proprement de ces mots à contours indécis que les dictionnaires ne définissent pas, ou qu'ils définissent les uns par les autres, parce qu'ils n'ont entre eux que des différences légères et difficiles à saisir. En nous apprenant les nuances distinctives de ces mots sans caractères apparents, le synonymiste nous révèle, pour exprimer nos pensées, des moyens dont jusqu'alors nous ignorions la valeur. Ce sont des biens dont il nous enrichit, puisque, les ayant, nous ne savions pas en user, et qu'il nous enseigne à en jouir. »

Combien de personnes, par exemple, lorsqu'elles veulent désigner l'action d'induire en erreur, se contentent ordinairement du mot *tromper*, tandis qu'il conviendrait mieux d'employer, suivant la circonstance, l'une de ces expressions : *abuser*, *décevoir*, *en imposer*, *leurrer*, *surprendre*, *amuser*, *donner le change*, *attraper*, *duper*, *enjôler*, etc. Et pourtant, suivant la remarque judicieuse de la Bruyère, « entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne; tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

« La propriété des termes, dit d'Alembert, est le caractère distinctif des grands écrivains; c'est par là que leur style est toujours au niveau de leur sujet; c'est à cette qualité qu'on reconnaît le vrai talent d'écrire, et non à l'art futile de déguiser par un vain coloris des idées communes. »

Si l'on se rendait mieux compte du sens précis de tous les mots de la langue, on éviterait beaucoup de contestations et de disputes inutiles dans les conversations ordinaires. C'est parce que les expressions dont on se sert même le plus familièrement sont prises par les uns et par les autres en sens divers, faute de réflexion et d'étude, que souvent plus on parle et moins l'on est d'accord.

L'étude des synonymes est d'ailleurs en elle-même un excellent exercice intellectuel. Elle nous apprend à devenir plus attentif sur le choix des mots; elle augmente notre sagacité naturelle. « L'esprit, dit Montesquieu, consiste à connaître la ressemblance des choses diverses et la différence des choses semblables. »

On pourrait soutenir que nos progrès intellectuels sont généralement en proportion de la connaissance que nous acquérons de la valeur des mots. Comment ne pas être amené à approfondir des idées, si l'on veut se rendre un

(¹) *Dictionnaire des synonymes de la langue française*, avec une instruction sur la théorie des synonymes; ouvrage dont la première partie a obtenu de l'Institut le prix de linguistique en 1843. — Paris, 1858.

compte précis de la vraie signification inhérente, par exemple, à chacun des mots suivants : *sagesse, prudence, vertu; — liberté, indépendance; — justice, équité, droiture; — sobriété, frugalité, tempérance; — honnête, civil, poli, affable, gracieux, courtois; — entendement, intelligence, conception, raison, jugement, sens, bon sens, esprit, génie.*

« Il y a des lieux, dit Pascal, où il faut appeler Paris, Paris; et d'autres où il le faut appeler capitale du royaume. »

Vaugelas faisait observer que de toutes les langues la nôtre était « la plus ennemie des équivoques et de toutes sortes d'obscurités. »

On attribue à Louis XVIII ces paroles : « J'ai toujours été de l'avis de Bossuet, qui a dit quelque part que lorsqu'on n'est pas scrupuleux dans le choix des mots, on donne à penser qu'on ne l'est pas davantage sur les choses. Mon peuple est bien persuadé de cette vérité, et les sifflets ne manquent jamais à ceux qui négligent la propriété des termes. Il faut savoir la grammaire et connaître les synonymes lorsqu'on veut être roi de France (¹). »

VIEILLESSE.

Il n'y a que ceux qui le veulent qui vieillissent.

La jeunesse, les plaisirs, la fortune, les satisfactions de la vanité, sont périssables, et s'attacher aux choses qui passent c'est passer avec elles.

Mais le cœur et l'esprit n'ont pas de rides. Quand on apprend à devenir meilleur, à aimer les autres, à sentir le bon et le beau, à s'élever vers Dieu, on gagne plus qu'on ne perd avec les années.

Pour les uns, vivre c'est s'en aller; pour les autres, c'est arriver. ***

LES INFINIMENT PETITS.

Le capitaine Scoresby a calculé qu'il ne faudrait pas moins de quatre-vingts personnes, travaillant sans relâche durant six mille ans, pour compter les êtres vivants que renferment deux milles cubiques d'eau de mer. (²)

CUZCO ANCIEN ET MODERNE.

La légende péruvienne, préservée de l'oubli par Anello Oliva, raconte ainsi comment s'éleva, sur l'emplacement qu'elle occupe encore aujourd'hui, l'antique cité des Incas : « Lorsque le fils du Soleil eut reçu la mission de peupler la terre, il s'en alla parcourant le monde, la main armée d'une verge d'or... Il en avait frappé le sol en plus de mille endroits, lorsque la baguette divine s'arrêta dans la vallée de Huanacauri, couverte alors d'épaisses forêts; elle s'enfonça profondément en terre, et les hommes qui accompagnaient le grand Manco-Capac commencèrent, sous ses ordres, à édifier la ville de Cuzco. »

Sans admettre avec la chronique indienne que le fondateur ait vécu cent quarante-huit ans, nous savons d'une façon plausible en quelle année commencèrent les vastes travaux qu'il entreprit : ce dut être vers 1135. En faisant édifier la capitale de son empire, Manco-Capac la divisa en deux parties : Hanin-Cuzco, la ville haute, et Hurin-Cuzco, la ville basse. Le double nom qui la désignait attestait une pensée bizarre qu'on a retrouvée chez bien d'autres nations du vieux monde. Dans la langue quichua, Cuzco signifie le nombril. Les Péruviens étaient persuadés que la partie du sol sur laquelle s'élevait leur cité impériale était exactement le centre de l'univers.

On a beaucoup écrit sur la magnificence de la ville des Incas, et dans ces anciens ouvrages d'hommes peu éclairés le faux s'est mêlé au vrai dans une large proportion. Si l'on admet, cependant, l'opinion émise par le moins ignorant des compagnons de Pizarre, Cuzco, au moment de la conquête, offrait une immense étendue. Xerès, le secrétaire du conquistador, affirme qu'au jour de la prise de possession, en mars 1533, les délégués de Pizarre eurent beaucoup de peine, en y employant huit jours, à voir ce que la cité renfermait de curieux. Le vaillant Quisquis, il est vrai, qui tenait encore dans la ville pour Atahualpa, ne favorisa guère l'examen de ces étranges archéologues. Dans le langage de Xerès, le mot *curieux* est synonyme de *riche*, et les monuments les plus intéressants sont ceux qui présentent le plus grand nombre de plaques d'or à leur surface. L'habitation du souverain en fournit sept cents; une autre construction non désignée en donna quatre fois davantage; mais l'or en était d'un titre si bas que les prudents commissaires ne voulurent pas les accepter.

Selon MM. Rivero et Tschudi, l'ancien Cuzco n'occupait pas tout à fait l'emplacement de la cité moderne; il était situé au sud du Serro du Sacsahuaman, et la route d'Anti-Suhu le divisait en deux parties, que nous avons désignées plus haut. Un ruisseau sorti du Sacsahuaman, et désigné sous le nom de Huatanay, le divisait également en deux portions. Traversant la ville à peu près dans la direction du sud, ce petit cours d'eau séparait la partie orientale de la partie occidentale. C'était dans la première division que se dressaient les palais des grands et les édifices les plus somptueux de la cité. Le Huatanay traversait la fameuse place Huacaypata (la place de la Joie ou des Fêtes). Les dimensions de ce lieu consacré aux divertissements publics sont connues; elles étaient d'environ trois cents pas nord-sud et de deux cent soixante-dix pas du couchant jusqu'au cours d'eau. A partir de cet endroit, on voyait se développer sur trois côtés les splendides monuments qui formaient la place proprement dite. La portion nord était occupée par deux palais immenses, édifiés, selon ce que rapportait la tradition, par l'Inca Pachacutec. Il y en avait encore un à l'ouest, que l'on appelait Casana, et un autre au levant, qu'on désignait sous le nom de Cora-Cora. Par derrière, on pénétrait dans une sorte de faubourg qu'on eût pu appeler le quartier de l'Université : c'était ce que les Péruviens appelaient le Yachahua-Sipata. Les palais de l'Inca Viracocha entouraient la place dans la partie occidentale. Au midi, on voyait l'Aella-Huasi, que nous appelons improprement la maison des filles du Soleil, et qui signifie l'habitation des Vierges choisies.

A l'est de ces bâtiments consacrés se développait le faubourg Amarucanchu, qui séparait la grande rue du Soleil de la maison des Vierges. Sur la ligne du palais de Viracocha s'étendait encore un grand faubourg; on l'appelait le quartier de Hatun-Cancha : il renfermait les palais du grand Inca Yupanqui. Au sud, on entrait dans le faubourg coloré, le Puttumarca. Avec les palais de Tupac, Inca Yupanqui, s'ouvrait, dans la même direction, un vaste quartier qui était comme une continuation des bâtiments élevés par Pachacutec. Contiguë à ce quartier, se développait l'Inti-Pampa, la grande place du Soleil : c'était là que la classe sacerdotale recevait journellement les offrandes que le peuple s'empressait d'apporter. La cité centrale propre-

(¹) Mais cette science peut aussi servir à tromper le peuple. La clarté du style a un tel charme par elle-même qu'elle est le secret le plus infaillible de certains sophistes pour séduire l'ignorance; on est si ravi de comprendre qu'on en oublie d'examiner le fond même du raisonnement.

(²) Voy. sur les Fossiles du tripoli, t. VIII, 1840, p. 350. « Chaque pouce cube de tripoli renferme environ quarante et un millions de gaillonelles fossiles. »

ment dite allait finir vers la partie sud, à l'immense faubourg de Coricancha, avec le temple du Soleil. Entre le ruisseau et ce qu'on appelle aujourd'hui la place de Saint-Augustin, se dressaient les somptueuses habitations de ceux des Incas qui se disaient de sang royal : c'était, à proprement parler, le quartier de l'aristocratie. Lorsque les Espagnols arrivèrent, un projet d'agrandissement allait s'effectuer lentement. A l'est du ruisseau, il y avait une place unie à la place principale par un pont très-large composé de fortes poutres et couvert en tuiles : on la désignait sous le nom de Cusypata, la place de l'Allégresse ; sa dénomination offrait, pour ainsi dire, un double emploi. Elle se prolongeait, et ses habitations suivaient les bords du Rio : c'était là que devaient s'élever les palais des futurs Incas.

La solidité, la grandeur, l'originalité même des constructions de l'ancien Cuzco, ne sauraient être mises en doute, et tout cela se devine dans les récits laissés par les anciens conquistadores. Une circonstance unique, et parfois oubliée dans leurs vagues narrations, devait donner à la ville des fils du Soleil l'aspect d'un immense village ; la couverture des plus somptueuses habitations était en chaume, ou plutôt en feuilles de palmier superposées. Parfois, mais pour de riches palais seulement, on remplaçait cette toiture éphémère par une toiture métallique, soit en or, soit en argent ; et alors l'ouvrier péruvien figurait sur ces planches assez légères de métal les stries du chaume, ou bien les folioles des grandes palmes dont on se servait pour les simples habitations.

Le grand temple de Cuzco était supérieur en grandeur et en magnificence à tous les autres sanctuaires du Pérou, tels que ceux de Huillca, de Tumpez, de Tomepampa, de Hatun-Cañar, et de Quito (¹). Célèbre dans toutes ces régions sous le nom d'Inti-Huasi, ou temple du Soleil, il occupait en circonférence plus de quatre cents pas, et une forte muraille construite en pierres de taille magnifiques, mais n'ayant guère plus de dix à onze pieds de hauteur, avec une saillie extérieure. Une sorte de corniche en or, dit Sarmiento, l'entourait dans toute son étendue. Ce vieux chroniqueur, malheureusement étranger aux principes de l'art, avait vu le temple avant qu'il ne fût modifié pour les besoins du culte chrétien, et il avait été surtout frappé de la solidité de l'édifice. « Dans l'Espagne entière, dit-il, je n'ai rien vu que l'on pût comparer à ces murailles, si ce n'est la tour de Calahorra qui s'élève près du pont de Cordoue, et une autre œuvre de maçonnerie que je vis à Tolède, lorsque j'allai présenter la première partie de mes Chroniques au prince don Philippe. » Les vases d'or et d'argent, presque égaux en dimension à la mer d'airain qui décorait le temple à Jérusalem, formaient avec l'image du Soleil le plus splendide ornement de ce parvis sacré. Ces vases magnifiques ne recevaient que de simples offrandes : on y versait perpétuellement des fruits et de jaunes épis de maïs dont le dieu faisait, disait-on, sa frugale nourriture.



Vue de Cuzco, ville de la république du Pérou.

Lorsque Mancio Serra, dont nous avons déjà raconté l'histoire, eut perdu dans une soirée néfaste le dieu Soleil, dont le disque d'or devait l'enrichir à jamais, mais qui ne lui laissa que le renom d'un joueur effréné ; lorsque ses avides compagnons eurent jeté pêle-mêle dans le creuset bien d'autres images faites malheureusement de métal précieux, le temple, dépouillé de ses ornements, fut transformé en église, et c'est sous l'invocation de San-Domingo (Saint-Dominique) qu'il sert aujourd'hui de cathédrale à Cuzco. De nombreuses constructions exécutées par les Espagnols changèrent alors le caractère architectonique de l'édifice. Il est inutile de dire que le dôme date de l'époque chrétienne.

L'ancien Cuzco était défendu par une forteresse qu'on appelait le Sacsahuaman ; mais les vestiges de cette construction militaire sont encore aujourd'hui tellement considérables qu'elles exigeraient une description séparée.

(¹) Dans un livre inédit des plus curieux, M. Salazza, ancien directeur de la Monnaie de Quito, a mis en doute l'existence de ce temple fameux. Le fait est que, malgré des fouilles considérables sur le lieu occupé, dit-on, par cet antique édifice, on n'en a trouvé aucun vestige.

LES DEUX FOSCARI.



Les Deux Foscari, tableau par M. L.-L. Goupil. — Dessin de Staal.

Francisco Foscari fut élu doge de Venise en 1423, et porta l'anneau ducal pendant trente-quatre ans. Ardent, entreprenant, avide de conquêtes, il ajouta quatre riches provinces à l'empire de sa patrie. Mais, comme il n'était arrivé au pouvoir qu'en triomphant d'ambitions rivales, il fut entouré d'ennemis acharnés qui ne cessèrent de travailler à sa perte, et ses infortunes furent telles qu'elles n'ont pas moins contribué que ses succès à rendre son nom célèbre.

En 1445, trois de ses fils l'avaient déjà précédé dans la tombe; il ne lui restait plus que Jacopo, sur qui reposaient ses dernières espérances. Le jeune homme, rempli de nobles qualités, marié naguère à une femme de l'illustre maison de Cantarini, qui comptait huit doges parmi ses ancêtres, semblait devoir combler de joie et d'orgueil la vieillesse de son père; mais la haine de leurs ennemis ne le permit pas. Jacopo fut accusé, devant le conseil des Dix, d'avoir reçu des présents de souverains étrangers, et, en particulier, de Philippo-Maria Visconti, ce qui alors, selon la loi de Venise, était la faute la plus grave que pût commettre un noble. On le mit à la torture sous les yeux de son père, et celui-ci dut lui-même prononcer l'arrêt qui le condamnait à l'exil pour le reste de ses jours.

Quelques années après, Jacopo Foscari fut rappelé à Venise; mais c'était pour subir un nouveau jugement. Hermolao Donato, membre du conseil des Dix, ayant été assassiné, on avait accusé Jacopo d'avoir fait commettre ce meurtre par un de ses domestiques qui avait été vu ce jour-là dans les rues de la ville. Il fut pour la seconde fois torturé devant son père, et, quoiqu'il persistât à nier le crime, condamné sans preuve par la sentence suivante : « Jacopo Foscari, accusé du meurtre d'Hermolao Donato, a été arrêté et interrogé; et, d'après les témoignages, les circonstances et les pièces du procès, il paraît évidemment coupable dudit crime; néanmoins, par suite de ses obstinations et des enchantements et sortiléges qu'il possède, il n'a point été possible d'obtenir de lui la vérité, qui résulte d'ailleurs des témoignages et des pièces écrites; car, lorsqu'il était attaché à la corde, il n'a laissé échapper ni un murmure ni un gémissement, mais il a murmuré en lui-même quelques paroles impossibles à distinguer; cependant, comme l'honneur de l'État le requiert, il a été condamné à être banni dans l'île de Candie. »

De si cruelles injustices n'avaient pas diminué l'amour ardent que le jeune Foscari portait à sa patrie. Dévoré de chagrin, aimant mieux un cachot, même une tombe à Venise que la liberté partout ailleurs, il écrivit au duc de Milan pour le prier d'intervenir en sa faveur auprès du sénat. Sa lettre, qu'il avait eu soin de laisser ouverte, fut lue par des espions et portée au conseil des Dix. Pour la troisième fois, Francisco Foscari entendit l'acte d'accusation dirigé contre son fils, le vit déchiré, sanglant, entre les mains de ses bourreaux, sans pouvoir le protéger. Quand il reçut ses adieux et ses supplications, au moment où il s'embarquait de nouveau pour l'exil : « Va, Jacopo, lui dit-il avec une héroïque fermeté, soumets-toi aux lois de ton pays, et n'en demande pas davantage. » Mais, un instant après, il tomba évanoui dans les bras de ses serviteurs. Jacopo fut conduit à Candie, dans sa prison, où la mort vint bientôt mettre fin à ses souffrances.

Francisco Foscari ne lui survécut que pour subir la dernière douleur qui pût désormais l'atteindre. Jacopo Loredano, qui croyait avoir à venger sur lui la mort de son père et de son oncle, proposa au conseil des Dix, dont il faisait partie, la déposition du vieux doge. A force de ruse et de persévérance, il parvint à vaincre la résistance de ses collègues, et une députation fut envoyée à Francisco pour lui demander son abdication. Comme il refusa, il reçut l'ordre de quitter le palais dans l'espace de deux jours, sous peine de confiscation de tous ses biens. Alors, se soumettant à la volonté du conseil suprême, Foscari se dépouilla de la robe ducale et rendit son anneau, qui fut brisé en sa présence. Il voulut descendre l'escalier des Géants, qu'il avait monté trente-quatre ans auparavant, et, arrivé au bas, appuyé sur son bâton, il dit en regardant le palais : « Les services que j'ai rendus à la patrie m'ont conduit dans cette enceinte, et c'est la malice seule de mes ennemis qui m'en arrache. » Le cinquième jour qui suivit sa déposition, quand il entendit les cloches de Saint-Marc sonner l'avénement de son successeur, Pascal Malipieri, le prince détrôné fit un tel effort pour comprimer son émotion qu'un vaisseau se rompit dans sa poitrine, et qu'il mourut au bout de quelques heures.

UN PAUVRE CLOUTIER.

Richard Foley était un pauvre faiseur de clous qui, sous le règne de Charles Ier, habitait Stourbridge, petite ville du Worcester. Les cloutiers devenaient à cette époque chaque jour plus pauvres, parce que, forcés de façonner à la main les tiges de fer dont ils tiraient les clous, ils ne pouvaient lutter avec les Suédois, qui, à l'aide de procédés particuliers pour fendre ce métal, étaient en état de vendre leurs produits à meilleur marché que les manufacturiers anglais. Frappé de cette infériorité, Richard Foley résolut de se rendre maître du secret des Suédois. Il disparut soudainement de Stourbridge, et, pendant plusieurs années, on n'entendit plus parler de lui. Personne ne savait ce qu'il était devenu, pas même ses parents, qu'il n'avait pas informés de ses desseins dans la crainte d'échouer. Bien qu'il n'eût que peu ou point d'argent en poche, il s'achemina vers Hull, où il prit un engagement à bord d'un bâtiment qui allait en Suède, et il paya ainsi le prix de son passage. Le seul objet qu'il possédât était un violon, et lorsqu'il fut débarqué en Suède, il se rendit aux mines de Dannemora, près d'Upsal, en mendiant et en jouant de son instrument le long de la route. Comme il était habile musicien et joyeux compagnon, il sut se rendre agréable aux forgerons. Il fut admis au milieu de leurs travaux et put pénétrer partout, et se trouva ainsi à même de recueillir des observations et de s'approprier le procédé employé pour fendre le fer. Après un séjour prolongé, il partit subitement de chez ses bons amis les mineurs, sans qu'ils pussent savoir d'où il était venu, ni où il était allé.

En Angleterre, Foley s'associa quelques personnes pour fabriquer des clous par le procédé suédois; mais il échoua, sa machine n'ayant pu fonctionner. Un homme ordinaire aurait abandonné son entreprise : aussi, quand il fut de nouveau éloigné de sa petite ville, on ne manqua pas d'attribuer les motifs de son départ à la confusion et au découragement. Mais Foley avait résolu de se rendre maître du procédé suédois, et il y parvint. Il alla de nouveau en Suède, muni de son violon comme auparavant, et se rendit aux forges, où il fut cordialement accueilli par les mineurs, qui, pour retenir leur musicien, le logèrent cette fois dans l'atelier même du fendage. Ce pauvre diable paraissait si dépourvu d'intelligence pour toutes choses, excepté pour jouer du violon, que les mineurs, ne voyant en lui qu'un ménétrier, lui facilitèrent ainsi les moyens d'atteindre le grand but de sa vie. Il examina alors attentivement le travail, et découvrit la cause de son insuccès. Il fit tant bien que mal l'esquisse des machines employées, car il n'avait aucune notion du dessin; et, après être resté dans la mine assez longtemps pour vérifier l'exactitude de ses observations et se graver dans l'esprit d'une manière vive et claire le jeu des machines, il quitta de nouveau les mineurs, et s'embarqua pour l'Angleterre. Un homme d'une telle résolution ne pouvait manquer de réussir. De retour parmi ses amis étonnés, il compléta ses dispositions, et les résultats furent de tous points heureux. Grâce à son esprit inventif et à son industrie, il posa bientôt les fondements de son immense fortune, en même temps qu'il relevait le commerce d'un vaste district. Il continua toute sa vie à diriger sa fabrique. Humain et charitable, il encouragea par un généreux concours tous les établissements de bienfaisance des environs. Il dota Stourbridge d'une école; et son fils Thomas, qui fut grand shérif du comté de Worcester à l'époque du parlement connu sous le nom de *Croupion*, fonda et dota à Old-Swinford un hospice pour les enfants, qui existe encore aujourd'hui. La famille Foley fut anoblie sous le règne de Charles II. (1)

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

. . . En dépit de la faiblesse de ses mœurs, de la frivolité de ses formes, de la sécheresse de telle ou telle doctrine, en dépit de sa tendance critique et destructive, c'était un siècle ardent et sincère, un siècle de foi et de désintéressement. Il avait foi dans la vérité, car il a réclamé pour elle le droit de régner en ce monde. Il avait foi dans l'humanité, car il lui a reconnu le pouvoir de se perfectionner et a voulu qu'elle l'exerçât sans entrave. Il s'est abusé, égaré dans cette double confiance; il a tenté bien au delà de son droit et de sa force. Il a mal jugé la nature morale de l'homme et les conditions de l'état social. Ses idées comme ses œuvres ont contracté la souillure de ses vices. Mais, cela reconnu, la pensée originale, dominante, du dix-huitième siècle, la croyance que l'homme, la vérité, la société, sont faits l'un pour l'autre, dignes l'un de l'autre et appelés à s'unir; cette juste et salutaire croyance s'élève et surmonte toute son histoire. Le premier il l'a proclamée et a voulu la réaliser. De là sa puissance et sa popularité sur toute la surface de la terre. (2)

Celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur et de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, et qui jure pour le faire croire, ne sait pas même contrefaire l'homme de bien.

LA BRUYÈRE.

LES PYRAMIDES D'ÉGYPTE

AU CLAIR DE LUNE.

. . . J'avais résolu de voir les pyramides au clair de lune (3). L'astre étant précisément dans son plein, je partis

(1) Trad. de *Self-Help*, de Samuel Smiles.

(2) Guizot, *Notice sur Mme de Rumford*.

(3) Article communiqué par M. le docteur Charles Martins, directeur du jardin botanique de Montpellier.

du Caire à huit heures du soir, avec un guide appelé Achmet. Nous étions montés sur des ânes suivis de leurs conducteurs, deux enfants de quinze ans. Nous traversâmes d'abord un grand nombre de rues silencieuses, puis l'une d'elles pleine de monde, éclairée de lanternes de papier de couleur. Des hommes accroupis sur des nattes fumaient, causaient, mangeaient et buvaient : c'était une noce que les parents célébraient en plein air, tandis que les femmes se réjouissaient dans le harem. Nos ânes eurent de la peine à se frayer un passage au milieu des convives, qui encombraient la rue. Hors de la ville, nous nous trouvâmes sur la route qui mène au vieux Caire. Nous traversâmes l'ancienne capitale de l'Égypte, qui n'est plus qu'un village de plaisance, et arrivâmes aux bords du Nil. Une petite flotte de bateaux était amarrée au rivage en face du Nilomètre, et les bateliers dormaient près des monceaux de pastèques, de courges, de riz, qu'ils avaient débarqués. Nous prîmes un bateau pour passer le fleuve et aborder au village de Gizeh, que nous apercevions sur l'autre bord, au milieu des palmiers. La nuit était d'une limpidité admirable; les objets se voyaient distinctement, leurs proportions seules étaient agrandies. Après avoir remonté le cours du fleuve le long du rivage, la barque le traversa obliquement; sa largeur était de deux kilomètres. Couché dans son vaste lit, trop étroit pour lui, le Nil justifie bien le nom de *Père des eaux* que les Égyptiens lui ont donné. Le village de Gizeh était silencieux comme le vieux Caire. J'admirai les hauts palmiers qui l'ombragent; nous les quittâmes pour traverser d'abord un canal, puis des champs de maïs. Ensuite nous cheminâmes sur une digue; un lac s'étendait à notre gauche, formé par les eaux du Nil, qui n'était pas encore rentré dans son lit. Nous trouvions çà et là des groupes d'hommes endormis, le corps et la tête couverts de leurs burnous : c'étaient des gardiens de la digue ou des pêcheurs qui prenaient des poissons dans le champ où, quelques mois plus tard, ils faucheront des blés ou cultiveront du coton. D'autres fois, c'était une petite caravane : chameaux, chiens et hommes, tout dormait; seulement, quelquefois un burnous se soulevait un instant, ou un chien aboyait sans colère. La digue que nous étions forcés de suivre nous obligeait à des détours infinis : tantôt nous nous approchions, tantôt nous nous éloignions des pyramides; elles grandissaient lentement dans le ciel. Nous hâtions le pas de nos ânes, dont l'allure rapide égale presque celle des chevaux. Les conducteurs nous suivaient, toujours courant et toujours parlant avec Achmet. Je maudissais ce bavardage perpétuel qui troublait le silence de la nuit, si bien d'accord avec le grand spectacle que j'avais sous les yeux; mais je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'haleine de ces poumons et le jarret de ces membres infatigables; car ces enfants qui couraient derrière moi avaient couru toute la journée, et devaient courir le lendemain comme s'ils avaient reposé la nuit.

Nous approchions cependant; une dernière flaque d'eau nous séparait des pyramides : un vigoureux Arabe me prit sur ses épaules pour me la faire traverser; de l'autre côté, je me trouvai sur le sable du désert. Je marchai à grands pas vers les gigantesques constructions, qui n'étaient qu'à une demi-lieue de distance; en approchant, je vis le sable accumulé contre le pied septentrional de la grande pyramide. Nous gravîmes le talus, qui nous conduisit près de l'entrée du monument; de ce point, j'escaladai avec l'Arabe les puissantes assises qui le composent : ces assises ont plus d'un mètre d'épaisseur, et l'on se hisse péniblement de l'une à l'autre. Au milieu, nous fîmes une halte pour respirer; puis nous continuâmes et arrivâmes au sommet. Nous étions à 146 mètres au-dessus du sol, à 4 mètres plus haut que la flèche de la cathédrale de Strasbourg, la plus élevée de l'Europe. Le sommet de la pyramide est une petite plate-forme où sont restées quelques grosses pierres isolées. Comment peindre la vue fantastique dont je jouissais seul, et que la lumière silencieuse de la lune éclairait assez pour que les objets fussent visibles sans être parfaitement distincts! Au nord, le désert, dont les ondulations se perdaient dans l'obscurité; au sud-ouest, les trois autres pyramides, la seconde, celle de Belzoni, très-rapprochée; entre deux, des tombes en forme de rectangles, alignées l'une à côté de l'autre, comme dans un cimetière; au sud, l'immense sépulcre fouillé par le colonel Campbell; à l'orient, les collines qui dominent le Caire, le Nil débordé et les palmiers s'élançant de ces nappes immobiles. D'un côté, la fertilité la plus prodigieuse; de l'autre, la stérilité la plus absolue; et les pyramides placées sur la limite de ces deux régions. Mais ce qui attirait et fascinait pour ainsi dire mes regards, c'était ce sphinx gigantesque, couché majestueusement dans le sable au pied de la pyramide; sa croupe et sa tête étaient seules visibles. Je me rappelai qu'il décorait le sommet d'un temple que des fouilles ont mis un jour à nu, il y a quarante ans, et qui, le lendemain, était de nouveau submergé par la marée du désert. Je songeai que ces pyramides sont l'œuvre de générations et de peuples entiers sacrifiés à l'édification de ces masses prodigieuses, dont la destination est encore une énigme. Tombeaux, digues contre le désert, monuments astronomiques, la science hésite encore, et le sphinx est là, couché dans le sable, éternel gardien de l'énigme historique qu'il propose, depuis des milliers d'années, aux générations qui passent devant lui.

Je restai une heure au haut du monument, écrasé, pour ainsi dire, par la grandeur fantastique du spectacle et les pensées qu'il fait naître; puis je descendis en m'élançant d'échelon en échelon pour rejoindre Achmet, qui dormait avec les conducteurs des ânes au pied de la pyramide. Mais je voulais voir le sphinx de près; j'y courus avec mon Arabe, lorsque tout à coup deux burnous blancs sortent d'un tombeau et s'élancent vers moi. Quelle mise en scène pour une attaque de Bédouins! L'Opéra n'en a pas de plus belles. Cependant tout se borna à des exigences menaçantes. Je renvoyai vers Achmet, que j'avais chargé de toutes les dépenses, ces prétendus chefs des pyramides, toujours à l'affût pour prélever sur les visiteurs européens le tribut de la peur ou de la générosité. Je savais que ces Arabes sont insatiables; un *baschisch* ne fait qu'irriter leur soif au lieu de l'apaiser. Cependant ils ne nous quittaient pas, et espéraient arracher par l'importunité l'argent qu'ils n'avaient pu obtenir par surprise. Je mis fin à leur poursuite en les menaçant de la colère du consul général de France, dont l'énergie et la vigilance sont la sauvegarde des Français qui voyagent en Égypte.

En revenant, nous suivîmes le même chemin. Je ne me lassais pas d'admirer ces palmiers élégants dont les stipes cylindriques s'élancent hors de l'eau. Je revis aussi dans tout son éclat un phénomène qui m'avait déjà frappé sur les mers d'Orient: mieux que toutes les descriptions, il donne une idée de l'incroyable transparence de l'air pendant ces belles nuits que les poëtes arabes ont célébrées. La lune, dans son plein, se réfléchissait dans les nappes d'eau qui inondaient les champs. Un sillon lumineux, brillant comme l'argent, allait en s'élargissant du spectateur vers l'horizon : or la partie du ciel comprise entre le sillon et l'astre, au lieu d'être la plus éclairée du ciel, était la plus sombre. Il semblait qu'une épaisse fumée s'élevât de la terre vers la lune, formant un triangle dont la base était la largeur du sillon lumineux à l'horizon, le sommet la lune elle-même : c'était un effet de *contraste de ton*. La partie du ciel comprise entre le sillon et la lune *paraissait* plus sombre à cause de l'éclat extraordinaire de la lune et de

sa réflexion lumineuse dans une eau tranquille : ainsi, par suite de ce contraste, la partie du ciel la plus éclairée *paraissait* la plus sombre. Mais dès que les mouvements du terrain me cachaient la vue du sillon lumineux, alors cette partie du ciel redevenait ce qu'elle est réellement, la portion la mieux éclairée. Une autre preuve que l'observateur est le jouet d'une illusion d'optique quand le contraste lui fait paraître cette partie du ciel plus sombre que le reste, c'est que les étoiles de cette région ne deviennent pas visibles pour cela, mais sont toujours effacées par la vive lumière de la lune. Dans les belles nuits du midi de la France, ce phénomène peut encore être observé; mais il doit être bien rare dans celles du nord de l'Europe, où la sérénité du ciel est toujours troublée par des vapeurs diffuses qui remplissent l'atmosphère. Je longeai de nouveau la digue, mais avec moins d'impatience qu'en allant; je traversai le Nil, où les premières lueurs du matin avaient éveillé la population flottante que j'avais trouvée endormie la veille. En arrivant près du Caire, le soleil n'était pas encore levé; mais une aube matinale d'une couleur opaline s'élevait dans le ciel; l'air était d'une transparence et d'une limpidité inouïes; les cimes des palmiers semblaient enveloppées d'une auréole de clarté. Je compris ce que les voyageurs ont écrit sur les prestiges de la lumière aux Indes orientales; rien, en effet, ne peut remplacer les féeries de cette magicienne qui prête des charmes au désert, et dont l'absence décolore et attriste les plus beaux paysages. Quand je rentrai au Caire, la ville était réveillée. Je pris quelques heures de repos, et retournai à Alexandrie dans l'après-midi.

CHOIX DE VERRES RARES ET CURIEUX

DE LA COLLECTION SAUVAGEOT, AU MUSÉE DU LOUVRE.

PREMIÈRE PLANCHE (supérieure).

1 (de gauche à droite). — Verre uni octogone, très-bas, à cannelures; le bas est orné de mascarons bleus et blancs. (Vénitien.) Hauteur, 0m,102.

2. — Vase de pharmacie, verre bleu à goulot pointu, forme de mandoline napolitaine. (Vénitien.) Haut., 0m,215.

3. — Coupe à pied, formé très-évasée, à huit filets et goulettes en saillie. (Allemand.) Hauteur, 0m,145.

4. — Verre en verre blanc uni, forme carrée; de chaque côté, une anse pleine en verre blanc. (Allemand.) Hauteur, 0m,135.

5. — Coupe à pied rond, fond plat, décorée de stries circulaires, terminée par une rangée de perles; la tige dorée représente deux têtes de lions accolées par une guirlande. (Vénitien.) Hauteur, 0m,155; diamètre, 0m,182.

6. — Burette verre blanc, anse et goulot avec ornements saillants dorés; sur la panse, deux boutons en verre bleu; le goulot est décoré d'une torsade de verre de même couleur. (Vénitien.) Hauteur, 0m,195.

7. — Verre à pied verre blanc, à huit pans évasés; pied cannelé. (Vénitien.) Hauteur, 0m,129.

8. — Bouteille verre opalisé, filigrané d'émail blanc; sur la panse, le lion de Venise et l'aigle impériale. (Vénitien.) Hauteur, 0m,169.

9. — Bouteille en verre bleu, cloisonnée, à deux goulots courbés en sens contraires; chaque goulot est décoré d'ornements en verre bleu dentelé. (Allemand.) Hauteur, 0m,083.

DEUXIÈME PLANCHE (au milieu).

1. — Bouteille à pied verre blanc, panse forme coquille, deux anses tordues en verre blanc; la partie supérieure de l'orifice octogone est ornée de filets verre bleu clair. (Allemand.) Hauteur, 0m,210.

2. — Bouteille de pharmacie à vis, long col courbé, verre blanc tourné; l'extrémité du col est en verre vert. (Cette bouteille est une espèce de *guttus*, le contenant ne pouvant tomber que goutte à goutte.) (Allemand.) Hauteur, 0m,255.

3. — Coupe fond bleu à zones blanches horizontales; sur la tige, une fleur bleue et blanche à six pétales, entourée de cinq grandes feuilles jaunes. (Allemand.) Hauteur, 0m,219.

4. — Grande bouteille à long col, panse aplatie, petites anses dorées; sur le goulot et sur le pied, émaux et entrelacs émaillés bleu, blanc, rouge et jaune; sur la panse, grand dessin oriental. (Vénitien.) Hauteur, 0m,238.

5. — Verre à pied uni, forme de calice; sur le couvercle et sur le bas de la tige, quatre ailerons en verre bleu. (Allemand.) Hauteur, 0m,218.

6. — Bouteille verre blanc, panse forme coquille, goulot élancé; du côté opposé au goulot, deux ailes en verre bleu; au bas du goulot, un ornement en verre bleu. (Allemand.) Hauteur, 0m,181.

7. — Burette verre blanc, orifice forme de trèfle décoré de deux bandes en verre bleu; petit goulot contourné, terminé par un ornement de verre de même couleur; la panse est décorée de deux mufles de lions formant anses et de quatre boutons verre bleu. (Vénitien.)

TROISIÈME PLANCHE (inférieure).

1. — Grand verre à pied, forme de clochette évasée; la tige est formée de deux corps de dragons enlacés en émaux blancs, jaunes et rouges; les deux têtes de dragons sont couronnées par une grande crête en verre bleu. (Allemand.) Hauteur, 0m,350.

2. — Présentoir représentant un guerrier avec casaque et coiffure dorées, bottes grises avec éperons; il tient de la main gauche un verre évasé de couleur verte, la main droite est appuyée sur son poignard; le pied est en cuivre ciselé et doré. (Allemand.) Hauteur, 0m,236.

3. — Verre à pied, tige élancée, entièrement quadrillé d'émaux bleus et blancs. (Vénitien.) Hauteur, 0m,330.

4. — Grand verre à pied, forme de gondole avec ses agrès, mascarons et ornements dorés; les agrès sont surmontés d'un dragon enroulé avec filets en verre bleu. Dans l'Histoire comique de Francion, par Charles Sorel, historiographe de France, on lit (IIe partie, liv. XI, p. 868 de l'édition in-12 de 1630) : « Encore qu'il fust pour lors avec des gens qui tenoient pour le sérieux, il (Hortensius) se voulut mettre un petit sur la débauche, et, ayant en main un verre de Venise fait en gondole, il dit... » Hauteur, 0m,335.

5. — Petite coupe évasée, verre blanc uni à godrons, deux anses terminées par un bouton verre bleu. (Venise.) Hauteur, 0m,070.

6. — Vase à pied verre blanc, forme de cloche évasée, formée par cinq godrons d'inégales grandeurs; le pied est formé de deux dragons enlacés, à corps émaillés en blanc. (Allemand.) Hauteur, 0m,200.

7. — Grand verre blanc à pied en spirale; le haut du pied est décoré de deux corps de dragons enlacés; une partie du corps et les crêtes sont en verre bleu. (Vénitien.) Hauteur, 0m,360.

On fabriquait des vases à boire en verre dans les célèbres verreries de l'antiquité, à Thèbes, à Memphis, à Tyr, à Sidon, dans les îles de l'Archipel, en Sicile et dans l'Étrurie.

Néron paya 6000 sesterces deux coupes de verre. De

son temps, on préférait les vases de verre à ceux d'or et d'argent ([1]).

Le moine Théophile, qui vivait probablement au douzième siècle, traite, dans son livre sur les arts industriels, de la confection et de la décoration des vases en verre. Il parle de coupes faites par les Grecs du Bas-Empire en verre



Musée du Louvre; collection Sauvageot. — Vases rares et curieux.

opaque, couleur de saphir, et qui recevait diverses sortes d'ornements. Il dit aussi que les Français étaient très-habiles dans l'art de fabriquer de petits vases en verres de couleur.

([1]) Voy. le vase de Barberini ou de Portland du Musée britannique, brisé, il y a quelques années, par un fou, t. III, 1835, p. 204 et 372.

Il est question, dans l'inventaire du duc d'Anjou de 1360, de « deux flascons de voirre ouvrés d'azur de l'ouvrage de Damas, dont les anses et le col sont de mesme »; et dans l'inventaire de Charles V de 1379, non-seulement on cite des vases ou pots de la « façon de Damas », mais aussi « ung gobelet et une aiguière de voirre blant de Flandre garni d'argent. »

On s'essayait donc depuis longtemps à imiter, en Europe, les verres riches et ornés qui venaient d'Orient. Ce fut à Venise que cet art réussit le plus rapidement. Les vases vénitiens émaillés se répandirent dans toutes les maisons souveraines et nobles au quinzième siècle. Au commencement du seizième, on fabriqua, dans la même ville, de curieux vases enrichis de filigranes de verre blanc opaque ou coloré, qui se contournaient en mille dessins variés et paraissaient comme incrustés au milieu de la pâte du cristal incolore et transparent. En même temps, on fit des coupes et des verres à formes bizarres, représentant surtout des animaux fabuleux. Nicolas de l'Aigle fut un de ces verriers à imagination fantastique.

Au commencement du dix-huitième siècle, les vases de Venise furent abandonnés pour les vases de cristal taillé et à facettes que l'on fabriquait en Bohême.

En Allemagne, on produisait, vers le milieu du seizième siècle, des vases de verre cylindriques, hauts quelquefois de plus de 50 centimètres et décorés de peintures en couleur d'émail, représentant l'empereur, les électeurs de l'Empire, l'aigle impériale, des écus armoriés. A Berlin, on conserve, dans la *Kunstkammer*, un de ces verres daté de 1553. Cette fabrication cessa vers le milieu du seizième siècle. Au dix-septième, il sortit des verreries allemandes des vases cylindriques ornés de jolies et fines peintures, pour la plupart en grisaille ou en camaïeu brun. Les verres de Bohême, qui eurent un si grand succès au dix-septième siècle, étaient enrichis de sujets et principalement de portraits gravés habilement sur cristal. Kundel, chimiste de l'électeur de Saxe, mort en 1702, introduisit comme perfectionnement un verre d'un beau rouge-rubis. (¹)

(¹) On trouve des indications précieuses sur ces diverses périodes de l'art de la fabrication des verres à boire dans l'Introduction de l'ouvrage de M. Jules Labarte intitulé : *Description des objets d'art qui composent la collection Debruge-Dumesnil* (1847), et dans le livre que M. Bontemps, excellent verrier, a composé sous ce titre : *Exposé des moyens employés pour la fabrication des verres filigranés* (1845).

LES FRONTIÈRES DE LA FRANCE.

Suite et fin. — Voy. p. 55, 94.

V. — FRONTIÈRE DU SUD OU DES PYRÉNÉES.

La frontière des Pyrénées est généralement bonne; mais, comme on le sait, aucun danger ne menace la France de ce côté, à moins que l'Espagne ne devienne un champ de bataille pour l'Angleterre, comme de 1808 à 1814.

La limite est en général indiquée par la crête des Pyrénées depuis le cap de Cerbera, sur la Méditerranée, jusqu'aux sources de la Nive. Deux exceptions principales doivent être signalées : les sources de la Sègre sont à la France; le val d'Arran, où naît la Garonne, est à l'Espagne.

A partir des sources de la Nive, les Pyrénées courent à l'ouest, pénètrent en Espagne et ne servent plus de limite à la France. La ligne de démarcation longe un moment le contre-fort qui sépare les vallées de la Nive et de la Bidassoa, et après, tournant à l'ouest, elle est tracée par une ligne arbitraire et contournée qui va rejoindre la Bidassoa à Chapitelacoarria, à environ 14 kilomètres au-dessus de son embouchure, et suit cette rivière jusqu'à la mer. Cette partie de la frontière du sud est assez mauvaise et tout ouverte, car la vallée de Bastan (sources de la Bidassoa) est à l'Espagne, ainsi que la chaîne des Pyrénées et l'important contre-fort d'Atchiola. Malgré ces défauts, la nature du terrain permet de défendre pas à pas le territoire. Sous la république, on a résisté aux efforts des Espagnols, et si en 1814 la frontière a été si facilement forcée par Wellington, cela tient à un ensemble de causes et de faits qui, très-probablement, ne se reproduiront jamais.

La frontière des Pyrénées se divise, comme la chaîne elle-même, en trois sections :

1° Les Pyrénées orientales, depuis le cap de Cerbera;
2° Les Pyrénées centrales, depuis le pic de Corlitte;
3° Les Pyrénées occidentales, depuis le mont Cylindre.

Les Pyrénées orientales sont traversées par trois routes : La route de Perpignan à Figuères, par le col de Pertus; c'est la grande route de Paris à Barcelone et à Saragosse; elle est défendue par Bellegarde. — La route de Perpignan à Campredon, s'embranchant au Boulou sur la précédente et aboutissant à Pratz-de-Mollo. — La route de Perpignan à Urgel par le col de la Perche, défendue par Montlouis.

Montlouis, Bellegarde, Port-Vendres, en première ligne, et Perpignan en arrière, sont les principales places fortes des Pyrénées orientales. Le pays est bien disposé pour la défense, comme le prouvent les campagnes de 1675, 1677, 1793 et 1794. En effet, les Pyrénées forment une première ligne, en arrière de laquelle se trouve le Tech, rivière parallèle aux Pyrénées et défendue par Pratz-de-Mollo et Fort-les-Bains; puis vient le massif du Canigou, et au delà la Tet avec Perpignan, grande place forte.

Le Tech et la Tet peuvent très-bien servir à la défense des Pyrénées orientales contre une attaque faite par la grande route du col de Pertus; mais on peut marcher, quoique difficilement, sur Perpignan par les sources de la Tet ou par celles du Tech. Montlouis et Pratz-de-Mollo ont pour but de défendre ces têtes de vallées. Au delà de Perpignan, les Corbières orientales, l'Aude et le canal du Midi sont autant de lignes de défense dont on pourrait encore tirer un utile parti pour arrêter l'ennemi dans sa marche sur Toulouse, notre grande place d'armes du Midi et le point objectif de la frontière.

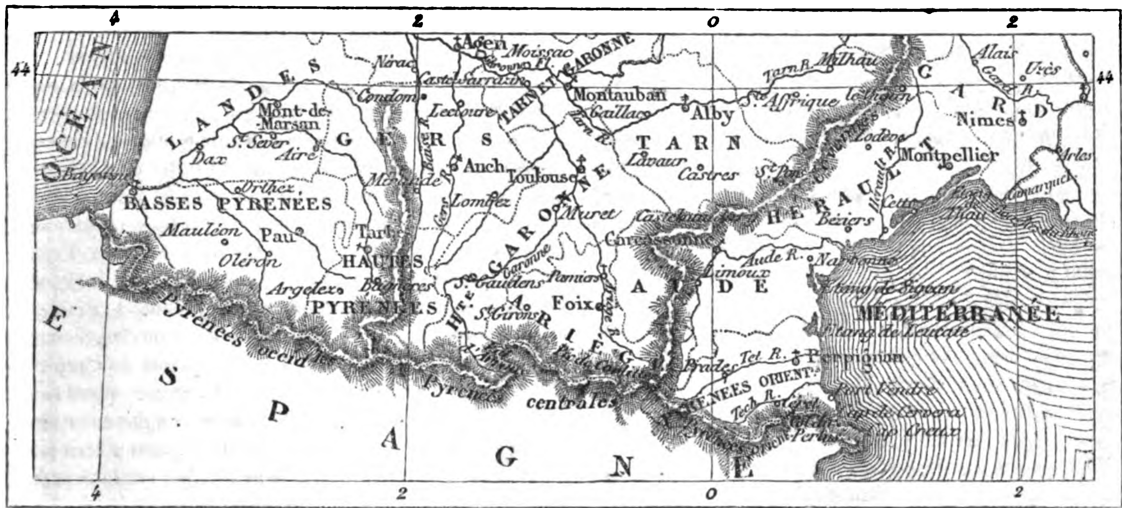
Les Pyrénées centrales se défendent elles-mêmes; leur large base de 120 kilomètres, le manque de cols praticables et de routes, l'âpreté sauvage de ce chaos de montagnes, ne permettent point à une armée de s'aventurer dans ce massif.

Les Pyrénées occidentales ne couvrent pas entièrement la frontière. On vient de dire quels étaient les vices de la limite du sud-ouest. Ouverte à l'invasion, elle n'est défendue que par les accidents du sol et par quelques petites places mal situées. Bayonne et l'Adour sont les principales défenses de cette section, et couvrent les routes de Bordeaux et de Toulouse.

C'est par les Pyrénées occidentales que se sont faites les grandes invasions de France en Espagne et réciproquement. C'est par la route de Vittoria à Bayonne que les Espagnols en 1793, et Wellington en 1814, ont pénétré en France; c'est par cette même route que les Français ont envahi l'Espagne en 1794, en 1808 et en 1823.

Les Pyrénées occidentales sont traversées par quatre routes : 1° la grande route de Paris à Madrid par Bayonne, Saint-Jean-de-Luz, Irun, Vittoria; — 2° la route de Bayonne à Pampelune par les cols de Maya et de Bélatte, et la vallée de Bastan; — 3° la route de Bayonne à Pampelune par Saint-Jean-Pied-de-Port, la vallée de Baigorry, la vallée des Aldudes, le col d'Ibagnetta, Roncevaux et Çabiri; — 4° la route de Pau à Jacca par Oloron et le col de Canfranc, défendu par la nouvelle place du Portalet.

Toutes ces routes, excepté la dernière, aboutissent à Bayonne, objectif de la section et centre principal de la défense des Pyrénées occidentales. L'Adour et ses affluents, la Nive, le Gave de Pau, le Gave d'Oloron et la Nivelle, qui coulent tous parallèlement, sont d'assez bonnes lignes de défense. Bayonne a pour postes avancés : Andaye sur la Bidassoa; le fort du Socoa et le fort Sainte-Barbe, qui défendent Saint-Jean-de-Luz et l'embouchure de la Nivelle; Saint-Jean-Pied-de-Port, qui couvre la Nive; enfin Oloron et Navarreins, mauvaises places peu en état de défendre les gaves.



Frontières de France. — Frontière du Sud ou des Pyrénées.

Ce qui a mieux valu que toutes les forteresses pour couvrir notre limite des Pyrénées, depuis l'avénement des Bourbons au trône d'Espagne, a été l'alliance entre les deux pays, résultat d'une politique résumée dans le mot fameux : « Il n'y a plus de Pyrénées. »

Trois chemins de fer et trois routes principales conduisent de Paris à la frontière d'Espagne, sur Perpignan, Toulouse et Bayonne. Une bonne route transversale réunit Bayonne et Perpignan par Orthez, Pau, Tarbes, Saint-Gaudens, Saint-Girons, Foix et Quillan.

La frontière d'Espagne a été complétée par le traité des Pyrénées qui a donné à la France, en 1659, le Roussillon et la Cerdagne française.

MAXIMES MUSICALES PAR ROBERT SCHUMANN (¹).

— Si tu avances en âge, ne joue pas de la musique légère à la mode. Le temps est précieux. Il faudrait cent fois la vie d'un homme pour connaître seulement ce qui est bon.

— Il ne faut jouer ni entendre de mauvaises compositions qu'à moins d'y être forcé. Il faut, au contraire, chercher à connaître peu à peu toutes les compositions significatives des maîtres significatifs.

— Exécutez avec application les fugues des bons maîtres, et, avant toutes, celles de S. Bach. Que ces œuvres soient votre pain quotidien. Alors, vous deviendrez certainement un bon musicien.

— L'étude de l'histoire de la musique, appuyée sur l'audition des chefs-d'œuvre des diverses époques, vous guérira bientôt de toute vanité et d'une trop grande confiance en vous-même.

— Honorez hautement ce qui est ancien; mais soyez bien disposé à accueillir ce qui est nouveau. Ne portez pas un jugement hâtif contre un nom inconnu.

— Ne jugez pas d'après une première audition : ce qui plaît du premier coup n'est pas toujours le meilleur. Les maîtres ont besoin d'être étudiés. Beaucoup de qualités ne sont comprises que tard.

— Sans enthousiasme, on ne fera rien de bon dans l'art.

— Ce n'est que lorsque la forme d'une œuvre sera perçue clairement que son esprit deviendra clair.

— Le génie seul, peut-être, comprend le génie.

— L'étude n'a point de fin.

(¹) Extraites des quatre volumes de littérature musicale de Robert Schumann publiés après sa mort. (Voy. p. 139.)

Georges Leroy a observé que, dans les lieux où l'on fait une guerre active aux renards, les renardeaux, avant d'avoir pu acquérir aucune expérience, se montrent dès leur première sortie du terrier plus précautionnés, plus rusés, plus défiants, que ne le sont les vieux renards dans les cantons où on ne leur tend pas de piéges.

DE LA CHAMBRE CLAIRE

Certainement, dans les arts du dessin, l'imitation est le moyen et non le but. On a dit cela cent fois, et il faut cependant ne jamais perdre une occasion de le redire, parce qu'il y a toujours trop de gens qui pensent et qui travaillent dans l'ignorance de cet axiome. Mais le moyen est tellement important, tellement difficile à posséder, il faut tant d'années d'études pour se rendre habile à tracer un contour, qu'on doit accueillir de bon cœur tout procédé inventé pour diminuer les difficultés et pour économiser le temps; et, du reste, l'on sait que toujours on a cherché des procédés dans cette intention. On s'est servi de glaces; on a employé la chambre obscure, dont on peut lire la description dans notre septième volume (1839, p. 374); il y a vingt-cinq ans, on parlait beaucoup du diagraphe Gavard; enfin est arrivée la photographie, qui supprima toutes les difficultés et qui supprimerait l'art lui-même si l'art n'avait d'autre objet et d'autres moyens que l'imitation.

Or, de tous ces appareils et de tous ces procédés, aucun ne vaut celui inventé par Wollaston, physicien anglais, vers les premières années de notre siècle, et connu sous le nom de chambre claire (*camera lucida*). Cette affirmation de supériorité que nous lui donnons comme dessinateur avait été proclamée par des savants tels que Gay-Lussac

et Arago, qui, en 1815, ont écrit dans les Annales de chimie que « la *camera lucida* est l'instrument le plus commode et le plus parfait qu'on ait imaginé jusqu'ici pour tracer avec fidélité sur le papier les contours d'un monument, d'une figure, etc. »

En effet, cet instrument entre dans la poche comme le ferait un étui à crayon, et si ce n'était la planchette pour appuyer une feuille de papier et un trépied pour supporter cette planchette, il ne serait d'aucun embarras. Son effet est produit par un prisme quadrangulaire P (fig. 1), dans lequel les rayons venus de l'objet O se brisent de manière à arriver dans la pupille et à paraître dans la direction DI. Ainsi le dessinateur aperçoit sur sa planchette toutes les images, tous les objets qu'il verrait devant lui s'il portait

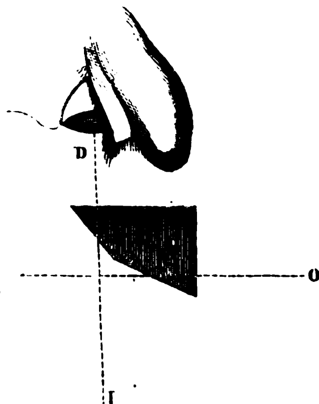


Fig. 1.

son regard dans une direction horizontale (voir la fig. 2). Or, attendu qu'il peut, tout en voyant ces objets, apercevoir également le crayon que tient sa main, il s'ensuit qu'il n'a qu'à calquer pour ainsi dire la nature. Pour un exposé plus complet de la construction de la *camera* et pour la théorie de ses effets, on pourra consulter un traité de physique moderne quelconque.

Malheureusement, l'usage de ce précieux instrument n'est pas aussi facile qu'on le croirait d'après l'exposé que nous venons de donner de la simplicité de sa construction. Il faut généralement un certain temps pour se le rendre familier, tellement que plusieurs de ceux qui essayent de l'adopter se découragent et renoncent à l'employer. Tantôt on ne met pas la pupille dans le rapport voulu avec l'angle du prisme, et, dans ce cas, on ne voit rien, ni image, ni crayon; tantôt, parce que l'on est placé dans un lieu peu éclairé, on voit l'image du modèle très-brillante, mais on ne voit plus le crayon qui doit en tracer les formes; une autre fois ces images semblent se déplacer et vaciller; enfin, par une inattention dans la position de la planchette, on obtient des croquis d'une inexactitude frappante.

Heureusement, d'habiles opticiens ont perfectionné l'invention de Wollaston de manière à faire disparaître quelques-uns de ces inconvénients, et on surmonte les autres avec un peu d'intelligence, de pratique et de patience.

La *camera lucida* est très-utile à l'amateur pour prendre avec exactitude dans la campagne les contours principaux d'un site, les coupures exactes d'un rocher, les proportions et les diverses parties d'un monument, la finesse et le nombre des détails d'ornementation; dans le cabinet, on peut s'en servir pour copier des tableaux, des gravures, en un mot toute espèce d'images qu'il serait trop difficile de dessiner à vue d'œil. Par ce moyen, non-seulement les contours qu'on trace sont exacts, mais la touche a de plus la fermeté que peut donner une main exercée.

Mais c'est surtout aux artistes que la chambre claire offre un précieux secours. En effet, quelque justesse qu'on ait acquise dans le jugement des yeux, quelque bonne volonté que l'on ait d'être exact, consciencieux et même naïf dans l'imitation de la nature, on commet souvent, sans s'en apercevoir, des inexactitudes étonnantes. Quel maître alors contrôlera notre trait avec plus de sévérité que la *camera lucida?*

Lorsque le modèle est posé ou choisi et qu'en cela l'artiste a déjà appliqué une grande partie de sa valeur personnelle, le sentiment n'a plus rien à faire avec l'imitation de certains détails, tels que broderies d'un costume, assises de pierres, dispositions d'arceaux, de grilles, de tuiles ou de fenêtres, moulures d'ornementation architecturale, toutes choses dont la copie n'exige que du temps, et le temps est toujours bon à économiser. Du reste, le trait obtenu par la chambre claire, s'il est sans verve, sans esprit, n'est pas la fin de l'œuvre; ce n'est qu'un fil pour guider la main qui viendra ensuite avec plus d'assurance, en regardant directement le modèle, mettre le cachet de l'intelligence et du sentiment. D'ailleurs les premiers traits obtenus par la *Camera lucida* ne sont pas comme une épreuve photographique, qui reproduit la nature telle quelle sans rien pouvoir changer ni élaguer. L'artiste qui voit son sujet à travers le prisme de sa machine a toute liberté de ne prendre que ce qu'il veut de son modèle, se réservant de remplacer des parties insignifiantes par d'autres plus convenables. Il peut effacer, modifier autant qu'il lui plaît, et se servir de cette machine sans blesser les droits de l'intelligence.

Ne serait-ce que pour voir sur un papier de dimensions déterminées, sans rien dessiner, les images, figures ou paysages qui se trouvent dans la nature comme épars, sans se présenter sous l'apparence d'un tableau, la *camera lucida* serait excellente à employer. Elle nous donne pour ainsi dire sur notre planchette le tableau que nous voulons faire, et nous pouvons ainsi bien juger de la manière dont nous devons disposer les principales lignes du tableau.

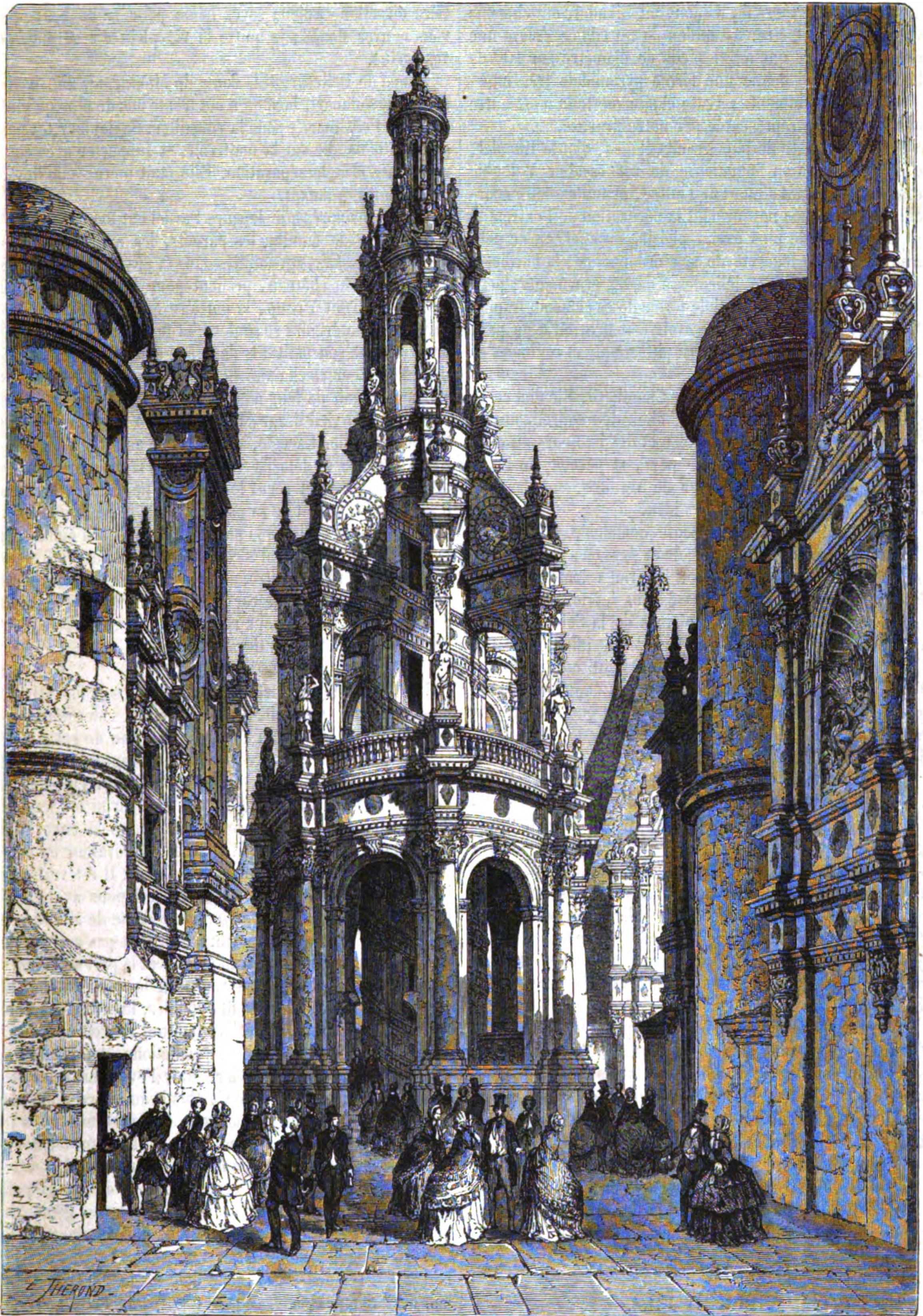

Fig. 2.

Enfin la chambre claire est un instrument précieux toutes les fois qu'il s'agit de faire une réduction; elle remplace avec grand avantage les opérations longues du pantographe ou du carrelage.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LA LANTERNE DU CHATEAU DE CHAMBORD.

Voy. le Château de Chambord, t. X, 1842, p. 265.



Lanterne du château de Chambord. — Dessin de Thérond.

Nos lecteurs connaissent le château de Chambord. Nous avons donné, dans notre tome X, une description et une vue de l'ensemble de cet édifice, l'un des spécimens les plus intéressants de l'architecture de la Renaissance française.

Nous voulons parler aujourd'hui spécialement d'une des parties de cette « royalle maison », c'est-à-dire de la lanterne qui couronne l'escalier auquel Ducerceau, André Duchesne, Blondel et autres écrivains spéciaux accordent de si grands éloges.

« Les quatre tours du donjon, dit Blondel, ont chacune 60 pieds de diamètre. Au milieu de cet édifice s'élève une cinquième tour, qui a 30 pieds de diamètre sur 100 de hauteur, ce qui donne une forme pyramidale très-ingénieuse à ce monument. » Cette cinquième tour n'est autre que la lanterne représentée par notre gravure.

« Ce qui mérite de plus grands éloges, ajoute Blondel, c'est la disposition ingénieuse de cet escalier à double rampe se croisant l'une sur l'autre, et toutes deux communes à un même noyau, dont la décoration de l'extrémité supérieure fait le plus grand plaisir. En effet, on ne peut trop admirer la légèreté de son ordonnance, la hardiesse de son exécution et la délicatesse de ses ornements; perfection qui, aperçue de la plate-forme de ce château, frappe, étonne et laisse à peine concevoir comment on a pu parvenir à imaginer un dessin aussi pittoresque et comment on a pu le mêttre en œuvre. »

Dans cet éloge de l'escalier de Chambord, Blondel comprend la lanterne, qui en est l'admirable couronnement. On la voit de la levée de la Loire et des hauteurs du château de Blois. Elle domine le pays, et permet ainsi aux regards d'embrasser une mer de verdure, sur laquelle plane un ciel presque toujours bleu.

François I[er] l'avait sans doute demandée, afin d'avoir devant les yeux toute l'étendue de ce pays où s'était écoulée une partie de son enfance et où il serait volontiers revenu mourir. Il avait souvent chassé dans les forêts de Boulogne et de Bussy, dans les plaines de la Sologne, et de ce ressouvenir de sa première jeunesse naquit Chambord, dont il aimait le séjour. La dernière visite qu'il y fit eut lieu dans l'automne de 1545. La saison était bien choisie pour un adieu, et c'était un éternel adieu que François I[er] venait faire à Chambord; car un an et quelques mois après, il mourait à Rambouillet.

La lanterne de Chambord a perdu sous la révolution quelques-uns de ses ornements, comme le reste de l'édifice. La fleur de lis qui la surmonte cependant a été épargnée. On voit encore les traces de merveilleuses sculptures dues à ces artistes de la Renaissance, qui semblent avoir eu un procédé particulier pour faire aussi vite qu'ils faisaient bien. L'F couronné et la salamandre enflammée (*Nudrisco il buono, e spengo il reo;* Je nourris le bon et j'éteins le mauvais) y figurent encore, ainsi que l'H, le D et le croissant de Henri II et le soleil, avec le *Nec pluribus impar* de Louis XIV.

On se rappelle le cri d'admiration poussé par Charles-Quint en apercevant de loin la lanterne de Chambord : « Il en fut émerveillé, dit un historien contemporain, et, à cette cause, il passa là quelques jours pour la délectation de la chasse aux daims qui étoient là dans un des plus beaux parcs de France et à très-grande foison. »

Ajoutons un autre souvenir. Ce fut à Chambord que l'on fit, en 1554, l'essai des arquebuses perfectionnées par d'Andelot, général de l'infanterie française, et dont l'usage commença dès lors à s'introduire pour la chasse.

MÈRE ET FILS.

RÉCIT DU VIEUX TEMPS.

I.

Quelques années avant l'avénement de Richelieu au ministère, messire Jacques Pardel, seigneur de Montarmé, mourut, dans son manoir, des suites de ses nombreuses blessures, laissant une veuve de vingt ans.

— Ma mie, lui dit-il avant d'expirer, je fie à votre conduite ma maison et l'enfant que vous devez mettre au monde; fille ou garçon, j'entends que vous en ayez l'entière direction. Adieu; soyez bénie pour le bonheur que vous m'avez donné; je quitte la vie plein d'assurance en vos vertus.

Renée de Bellesargues, dame de Montarmé, aimait ardemment son mari, bien qu'il eût trente ans de plus qu'elle, et qu'on l'eût mariée sans la consulter. Sa douleur fut poignante; mais elle sut la maîtriser, et supporter avec courage cette cruelle séparation. Elle était mère; elle devait vivre pour son enfant.

Deux mois après que Jacques Pardel eut été déposé dans la sépulture de famille, les parents, les amis, les serviteurs, les vassaux, agenouillés dans la grande salle et dans les galeries du château, priaient pour l'enfant qui venait au monde. Tout à coup, la portière en tapisserie des appartements intérieurs se souleva, et le sire de Bellesargues parut tenant son petit-fils dans ses mains. A l'instant, le tintement d'une cloche annonça aux hameaux voisins qu'un seigneur venait de leur naître.

Suivant un vieil usage, le plus ancien écuyer du défunt seigneur, Olivier Lacoste, armé comme aux jours des combats, s'avança et détacha sa cuirasse, la présenta au sire de Bellesargues, et reçut le nouveau-né dans ce berceau d'acier. Puis, tenant de sa main droite la lame de son épée, de sorte que la croix de la poignée projetait son ombre sur la poitrine de l'enfant, il s'écria d'une voix forte :

— Fils de notre maître, afin que vous n'ayez point faute de guide en cette vie, je vous en baille un : c'est l'exemple de votre père que je vous adjure, au nom de votre Seigneur, d'avoir toujours devant les yeux.

Dès les premiers instants de la vie de son fils, Renée montra qu'elle entendait, conformément aux dernières volontés de son mari, avoir l'entière direction de cet enfant. Quoi que pussent lui dire père, mère, tantes, matrones, chirurgien, elle voulut à toute force l'allaiter elle-même. Ce n'était guère l'usage alors, surtout parmi les femmes de son rang. Les familles les plus distinguées envoyaient leurs enfants en nourrice. Montaigne, ce novateur en éducation, ne fit pas autrement pour les siens. Il est vrai qu'il lui en mourut ainsi cinq ou six; mais il nous avoue lui-même qu'*il ne luy en fascha guère.* La dame de Montarmé, mère d'un fils unique et posthume, n'était pas assez riche en enfants pour faire ainsi tranquillement la part de la mort. Au moment où ses femmes reprirent le nouveau-né des mains de l'écuyer, elle se le fit apporter, le pressa des deux bras contre son sein, et déclara que nul ne l'en ôterait.

On lui fit les plus sinistres prédictions, tant pour elle que pour le précieux héritier. Mais l'événement les démentit toutes; jamais on ne vit plus beau nourrisson, plus fraîche et plus charmante nourrice. Renée brava aussi les usages et les préjugés de son temps, en refusant formellement de laisser garrotter son fils dans un maillot. Les vêtement *à l'anglaise* n'étaient pas connus alors en France; elle inventa des ajustements qui couvraient, sans les gêner, les membres délicats de l'enfant, et lui permettaient de les étendre et de les mouvoir en tous sens. Les nourrices, berceuses, remueuses, auraient jeté les hauts crits si on leur avait donné à porter ce petit corps souple et sans consistance, au lieu du commode paquet qui se tenait roide comme un bâton, et qu'au besoin l'on suspendait à un clou. Mais Renée ne recourait guère à leurs services; jour et nuit l'enfant était à ses côtés, dans ses bras, sur ses genoux. Seule elle l'habillait, le levait, le promenait, l'apaisait, l'en-

dormait. Elle ne s'épargna aucune fatigue : aussi elle ne perdit aucune des joies maternelles. Elle eut le bonheur de suivre jour par jour, heure par heure, le lent et doux éveil du sentiment et de l'intelligence. Le premier sourire, ce soleil des mères, c'est à elle qu'il s'adressa. C'est vers elle que se tendaient les petits bras; c'est à son cou qu'ils s'enlaçaient. Quelles heures de délices passées à voir son Jacques s'ébattre, demi-nu, dans son berceau, ou en plein air, sur le gazon, à entendre ses gazouillements d'oiseau, ses frais éclats de rire! Il va sans dire qu'elle ne le tint jamais suspendu à ces lisières qui enfoncent la poitrine et courbent le dos et les jambes sous prétexte d'enseigner à marcher. Il ne marcha que quand il voulut; mais il le voulut de bonne heure. A neuf mois, il commença à courir à quatre beaux pieds; à dix, il se dressa et se tint en équilibre; avant son année révolue, il *s'abandonna,* comme disent les bonnes femmes; il fit une douzaine de pas vers sa mère, qui le contemplait agenouillée et osant à peine respirer, et il vint se jeter dans ses bras, tout glorieux d'un tel exploit. Vinrent les premiers essais de langage, le gentil jargon compris de la mère seule... Ah! douces années printanières, paradis des mères et des enfants, comme vous passez vite!

Elles passèrent d'autant plus vite pour Renée, qu'elle avait accepté plus au sérieux sa tâche de mère tutrice. Son Jacques, ce n'était pas seulement pour elle l'ange consolateur que Dieu lui avait envoyé pour essuyer ses larmes de veuve, c'était un gentilhomme qu'elle devait élever pour qu'il soutînt dignement le nom de ses ancêtres, une âme immortelle qu'elle devait préparer pour le ciel. A mesure que l'enfant grandissait, que ses facultés naissantes prenaient plus d'essor, la tâche augmentait en importance comme en difficulté

L'éducation d'un fils est, pour une veuve, une œuvre bien rude! Même quand le père ne s'en mêle pas du tout, son nom seul est un porte-respect; l'autorité paternelle est une armée de réserve qui, campée sur les hauteurs, tient en échec la troupe légère. Pour une pauvre femme, quel mot terrible que celui de responsabilité! Quelles craintes perpétuelles d'être ou trop faible ou trop dure!

Guidée par sa piété et sa droite raison, la dame de Montarmé navigua sûrement sur cette mer semée d'écueils. Elle ne voulut point envoyer son fils au collége. Mais si elle le gardait sous ses ailes, ce n'était point pour qu'il s'y efféminât. Surmontant bravement toutes ses peurs de mère, elle l'accoutuma de bonne heure au froid, à la fatigue; il couchait sur la dure, et sans feu; il se levait à l'aube; en toute saison et par tous les temps, on le voyait courir nu-tête et en pourpoint de toile. Il n'avait pas encore perdu ses jolies dents de lait qu'il grimpait aux plus hautes branches des arbres, montait à cru sur le cou d'un gros cheval, et nageait comme un poisson, soit dans un bel étang limpide, soit dans une petite anse tranquille de la rivière qui coulait au bas de la colline. Armé d'une arbalète proportionnée à sa taille, il exerçait, des heures durant, son coup d'œil et son adresse.

Au moyen âge, cette éducation aurait suffi. Mais il était passé le temps où la coutume de France voulait qu'un gentilhomme ne sût rien faire, où le seigneur apposait sa croix au bas des actes, ne sachant, en sa qualité de noble, ni lire ni écrire. Le soleil de la renaissance avait aussi répandu sa clarté sur les châteaux; on était dans un siècle docte et lettré, pour ne pas dire un peu pédant. Les princesses, les grandes dames, priaient les Montaigne, les Duplessis-Mornay, de leur donner, pour leurs héritiers, un plan d'études. Renée avait, dès longtemps et sans aide, dressé le sien.

Là, comme pour la première nourriture, elle put d'abord suffire à tout. Elle était lettrée. Or, en ce temps, pas de milieu pour les femmes : ou bien on leur enseignait tout simplement à prier Dieu, à filer, à coudre et à broder; ou bien elles recevaient une éducation d'homme. Enfant, Renée avait assisté aux leçons de ses frères, et en avait profité beaucoup mieux que ces turbulents jeunes gentilhommes. Leur précepteur, l'entendant une fois souffler à son frère la leçon que celui-ci ne pouvait réciter, demanda au sire de Bellesargues la permission d'instruire aussi sa fille, pour encourager les garçons et leur faire honte. Cette demande, appuyée des ardentes supplications de Renée, fut accordée, et l'intelligente jeune fille acquit, en peu d'années, une érudition à faire trembler les plus instruites des dames de nos jours.

Lorsque, à dix-sept ans, Renée fut amenée par Jacques Pardel dans le château de Montarmé, ses habitudes studieuses l'aidèrent à passer les longues heures que lui faisaient les fréquentes absences de son mari. Devenue mère, ses connaissances lui devinrent plus précieuses encore. Que de choses une mère peut enseigner à son fils comme en se jouant! N'est-ce pas elle qui joint ses petites mains pour la première prière? N'est-ce pas à elle encore qu'il appartient de lui faire distinguer les couleurs, de lui apprendre à compter, de l'initier aux redoutables mystères de l'alphabet? N'est-ce pas elle qui lui donnera la correction du langage, la grâce et l'élégance des manières? Renée pouvait plus encore. Le latin, le grec, élèvent ordinairement une barrière entre les fils et leur mère; cette barrière, elle la pouvait franchir, et enseigner elle-même à son fils les éléments de ces langues. Les leçons se prenaient un peu partout : en hiver et les jours de pluie, dans une tourelle dont Renée avait fait sa bibliothèque et sa chambre de travail, et d'où l'on découvrait de vastes champs arrosés par le fleuve; les jours de beau temps, sur la terrasse, dans le verger, au bord de l'eau, souvent à l'ombre de deux gros châtaigniers plantés au sommet du coteau, à quelque cent pas du manoir, et sous lesquels l'herbe croissait épaisse et fine comme un tapis de velours. Mainte fois les questions de l'enfant, les réponses de la mère, faisaient un peu perdre de vue le thème prescrit pour la leçon du jour. Qu'importe, si, en ces entretiens, la mère instillait doucement dans l'âme de son écolier quelque chose de la sienne : la foi, l'honneur, l'amour du vrai et du beau!

Le moment devait pourtant venir où, comme il arrive en toute éducation domestique, l'intervention d'une main étrangère allait être nécessaire, où l'écolier, sentant croître sa force corporelle, risquait de devenir indocile, et l'institutrice impatiente. Renée prévit le danger avant qu'il fût là. Elle sentit qu'elle devait réserver son autorité saine et entière pour l'éducation morale, et ne pas risquer de l'user sans fruit en étant toujours seule vis-à-vis de son enfant. Maître Labierge, son ancien précepteur, vivait encore chez le sire de Bellesargues, en qualité de chapelain. Renée demanda à son père de le lui céder. Le bon vieux savant accepta joyeusement la charge d'instruire le fils comme il avait instruit la mère. Il secoua la tête, il est vrai, quand il lui fut signifié qu'il ne devait employer, dans l'éducation de Jacques, ni le fouet ni la férule.

— Vous ne m'avez jamais battue, mon cher maître, lui disait Renée en riant, et pourtant vous n'avez pas trop mal réussi avec moi. Mes frères, tant et si bien fouettés, n'en ont pas été plus savants pour cela.

— Ah! noble dame, s'écriait maître Labierge, vous étiez une volontaire dans l'armée des lettres, et ne pouviez être soumise à la discipline des hommes d'armes. Mais messire Jacques, quoique très-bien préparé, grâce à vos soins, ne me paraît pas tenir l'étude en même amour et passion que vous faisiez.

— Le fouet serait un mauvais moyen pour la lui faire aimer, répliqua Renée de ce ton ferme et doux qui annon-

çait une résolution immuable. Je ne veux pas plus du fouet pour lui que je n'ai voulu du maillot. On me prédisait que, faute d'être emmaillotté, il serait tors et débile; voyez comme il est droit et fort! Son esprit, de même, n'en sera que plus fort et plus droit pour être dressé par honneur, et non par crainte lâche et servile.

Comme l'avait jugé le précepteur, Jacques n'était pas passionné pour l'étude. Mais il avait une facile et forte mémoire, et, dans ce cœur affectueux, la peur de chagriner sa mère et le désir de la contenter étaient de puissants stimulants. Maître Labierge, bien que désarmé de ce fouet, sans lequel un pédagogue lui semblait un capitaine sans épée, un roi sans sceptre, une abeille sans aiguillon, trouva dans son élève application et docilité suffisantes, et put espérer que, s'il n'en faisait pas un prodige, à tout le moins n'en recevrait-il pas déshonneur. Dans les poëmes et les histoires, le jeune gentilhomme n'aimait que les récits de guerre et d'aventures. Il n'était pas très-grand liseur; mais le Plutarque d'Amyot, qu'il avait lu tout enfant avec sa mère, *lui souriait toujours*, comme à Henri IV, *d'une fraîche nouvelleté*. Lorsque, dans les veillées d'hiver, à côté du rouet de sa mère, ou, dans les longs jours d'été, étendu sur l'herbe, les coudes sur la terre et la tête dans les mains, il lisait, quiconque se fût approché l'aurait vu absorbé dans la vie de Pélopidas ou dans celle d'Annibal.

La suite à la prochaine livraison.

AU BORD DE LA MER.

D'où vient le charme particulier qu'ont pour nous les paysages situés au bord de la mer, le souvenir profond qu'ils laissent dans notre mémoire et qu'après de longues années nous sentons se réveiller en nous avec une persistance singulière, au milieu de tant d'autres impressions déjà presque effacées? C'est là que, du fond de nos villes et de nos maisons de pierre, nous retournons par la pensée; c'est là que nous voudrions aller planter notre tente et achever notre vie.

Ce puissant attrait des campagnes voisines de l'Océan tient sans doute au contraste d'une nature paisible et abri-



Les Graves, au bord de la mer, à Villerville (Calvados), par Daubigny. — Dessin de Lavieille.

tée, douce et hospitalière, avec une nature sauvage et immense, terrible et sublime, qui tout à la fois nous effraye et nous exalte. Ici, le calme et le repos; là, l'agitation incessante, le mouvement infatigable qui tout à coup, par un caprice subit, s'emporte jusqu'à la violence, jusqu'à la fureur. Ici, les horizons restreints, les rassurants asiles, le sol fidèle et tapissé de moelleux gazons, les gais troupeaux couchés à l'ombre des verts feuillages; là, l'infini, l'abîme sans bords et sans fond, la vague perfide qui toujours se dérobe, une beauté qui nous attire et nous menace, une horreur qui nous épouvante et nous fascine; à côté des doux bruits de la terre, des voix humaines, des chants d'oiseaux, les cris rauques de la tempête et l'éternelle plainte des flots. De là l'activité de l'esprit toujours excitée, les pensées les plus diverses simultanément entretenues, la vie humaine représentée dans ses contrastes les plus saisissants par l'image de la paix, du bonheur et des orageuses passions; enfin tout le clavier de l'âme continuellement ébranlé et remplissant notre être d'une vivante harmonie. Une campagne qui n'a pour horizon que d'autres campagnes semblables à elle, une riante vallée mollement assise entre ses coteaux boisés, une plaine fertile n'offrant d'autres oppositions que celles de ses prés verts et de ses moissons dorées, ne peuvent produire sur nous une impression aussi durable. Toujours bercée par les mêmes harmonies, notre imagination ferme ses ailes et finit par s'endormir. Le printemps perpétuel, rêvé par les poëtes et les architectes de cités idéales, serait bien loin de valoir notre pauvre printemps, avec ses pâles rayons et ses fleurs à peine écloses, s'échappant, tout ému de sa victoire, des bras glacés de l'hiver.

DE L'ORFÉVRERIE MODERNE.

L'opération par laquelle commence l'orfévre est celle de la *retreinte;* c'est le travail du marteau ou du maillet qui force la matière à s'étendre et à prendre la forme voulue. Puis la pièce est livrée au tour si elle doit être ronde ou ovale, dressée à la lime si elle doit avoir d'autres contours.

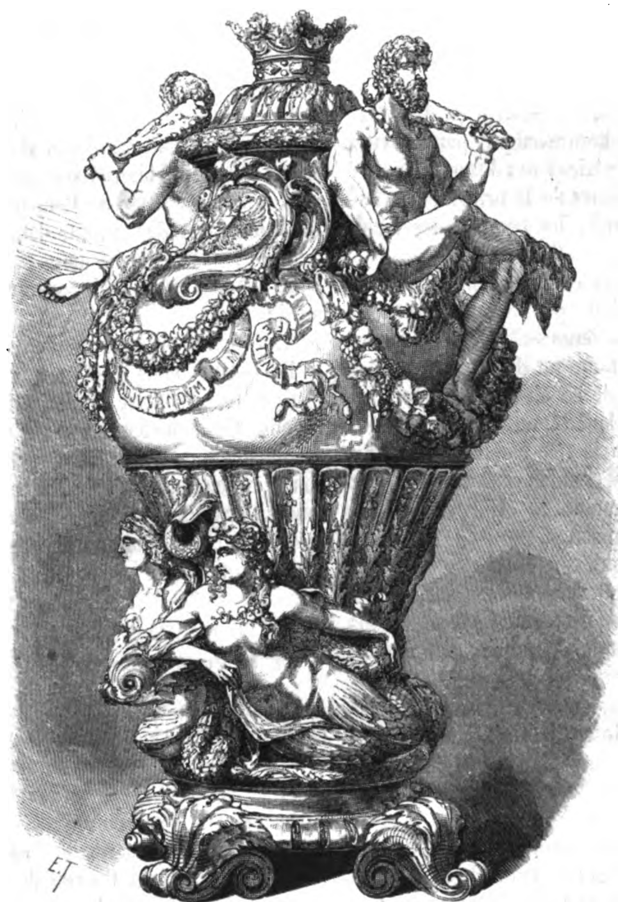
Il s'agit ensuite d'attacher à cette forme principale les

morceaux qui doivent la compléter, c'est-à-dire les becs, les anses, les divers ornements rapportés, lesquels sont généralement fondus et ciselés. Pour les réunir, on a recours à l'opération du montage à vis et à écrous, ou plutôt à la soudure, car aujourd'hui le montage n'est plus guère employé en orfévrerie. L'argent fondant à 1 000 degrés, on emploie trois principales soudures à différents titres, conséquemment à différents degrés de fusibilité; la première contient un dixième d'alliage, la deuxième un sixième, et la troisième un quart.

Il y a une douzaine d'années, on soudait encore à feu couvert. Ainsi, après avoir attaché ensemble, à l'aide de fil de fer, les pièces que l'on voulait souder, on les recouvrait de charbons de bois ardents, et elles se reliaient ensemble à mesure que fondait la soudure. Il fallait deviner l'instant précis où cette opération invisible était arrivée à son point et à sa perfection; autrement on s'exposait soit à refaire toute sa besogne si l'annexion n'était pas complète, soit à perdre la pièce elle-même, qui avait fondu avec sa soudure.

Ensuite on a essayé de souder à la vapeur d'essence de térébenthine; mais cette méthode a été promptement délaissée, à cause de l'odeur et aussi de la cherté. Maintenant, on soude au gaz.

Le jet de flamme est lancé au moyen d'un soufflet mû par le pied de l'ouvrier, qui, libre de ses deux mains, présente la pièce au feu, la surveille, et juge à son aise du degré de fusion qui lui est nécessaire. La pièce une fois refroidie, le ciseleur répare les quelques désordres que la chaleur lui a occasionnés, puis on la polit, et finalement on en brunit certaines parties, les autres restant quelquefois sur le travail de l'outil.



Fontaine à thé, par L. Lecointe. — Dessin de Thérond.

La ciselure est, après la création du modèle, l'opération de l'orfévrerie moderne qui touche le plus à l'art.

Il y a les ciseleurs réparateurs et les ciseleurs proprement dits, les artisans et les artistes. Les premiers sont chargés de réparer les épreuves sorties de la fonte, et ceux-là s'exercent particulièrement sur les bronzes, les pendules, etc. Les seconds, les véritables ciseleurs, sont chargés de modeler le métal comme le sculpteur modèle l'argile.

Après avoir dessiné sur la pièce les ornements ou les figures que l'on veut exécuter, on la fixe sur un boulet garni de ciment (brique pilée, avec suif et résine); puis, en frappant sur le ciselet d'une certaine manière, on force la matière à descendre pour obtenir les fonds, et, retournant ensuite la pièce, on agit de même pour obtenir les reliefs. Une fois cette préparation achevée, on commence à modeler; c'est-à-dire qu'après avoir dessiné le sujet, on lui donne le sentiment et l'expression. Mais souvent, par l'effet du travail de l'outil, les saillies baissent tandis que les fonds s'élèvent, et le martelage du ciselet récrouit la matière au point qu'elle ne peut plus être travaillée; la pièce est alors mise sur un feu doux, et le travail du ciselet recommence. On emploie ce moyen jusqu'à quatre ou cinq fois pour une seule pièce, en ayant grand soin de régler le degré de chaleur sur le degré d'avancement du travail.

Comme on le voit, la ciselure est un art, et le ciseleur un sculpteur. Hirstein (de Strasbourg) a reproduit sur un vase en vermeil le fameux bas-relief de Thorwaldsen représentant l'Entrée d'Alexandre à Babylone. Antoine Vecthe a exécuté de merveilleuses fantaisies sur une foule de bou-

cliers, de vases et autres objets. On peut citer beaucoup d'autres noms encore; nos lecteurs savent que l'art des Benvenuto Cellini, des Martin Schœn, des François Briot et des Germain n'est pas abandonné.

La fontaine à thé dont nous donnons le dessin a été composée et modelée entièrement par M. L. Lecointe. Les moyens de fabrication employés ont été ceux que nous venons de décrire. Les figures sont fondues et ciselées, et, ainsi que les ornements en bas-relief faits au repoussé, elles ont été exécutées par des ouvriers habiles. Cette fontaine a 70 centimètres de hauteur, et elle peut contenir 30 litres d'eau chauffée à l'aide d'une lampe invisible. Sa valeur intrinsèque en argent est de 4 000 francs; sa valeur extrinsèque, de 15 000 francs. Les armes de la famille pour laquelle elle a été exécutée en sont les principales décorations : la couronne ducale, l'écusson avec l'aigle à deux têtes, la devise et les supports d'Hercule.

LA COURONNE DE ROSES.

Aux beaux jours de mai, dans la prairie en fleurs, de nobles jouvenceaux joutaient, chevauchaient, pour mériter la couronne de roses. Ils ne voulaient pas d'une main efféminée tresser eux-mêmes les fleurs de la prairie; ils voulaient, comme noble récompense, les recevoir des mains de la jeune fille.

Elle est assise à l'ombre, silencieuse; chacun la regarde avec étonnement, car aujourd'hui, pour la première fois, elle apparaît dans la fleur de la jeunesse. Des guirlandes de roses enveloppent sa tête comme un diadème.

Voici qu'un cavalier couvert de fer s'avance sur un cheval épuisé; il laisse pencher sa lance comme un combattant accablé de lassitude; il incline la tête comme un homme assoupi. Ses joues sont creuses, ses cheveux sont blancs; la bride s'est échappée de ses mains. Soudain, il se relève effrayé, on dirait qu'il sort d'un songe.

« Salut à vous dans cette prairie, belle demoiselle et nobles sires! Il ne faut pas que ma vue assombrisse vos fronts; je verrai volontiers vos jeux. Volontiers avec vous je briserais une lance; mais mon bras tremble, mes genoux chancellent.

» Je connais vos passe-temps, j'ai blanchi au milieu des lances et des épées; la cotte de mailles n'a jamais quitté mon corps. Sur terre combats et blessures, et sur mer vagues et tempêtes, je n'ai jamais trouvé le repos que pendant un an, dans une sombre tour.

» Hélas! jours et nuits perdus! Jamais l'amour ne m'a réjoui, jamais blanche main n'a pressé ma rude main. Que ne puis-je rajeunir! j'apprendrais à jouer de la lyre; je chanterais des chants d'amour, et, aux beaux jours de mai, dans la prairie en fleurs, je voudrais joyeusement jouter, chevaucher, pour mériter la couronne de roses.

» Hélas! je suis né trop tôt! Aujourd'hui commence l'âge d'or. Haines et colères se sont éteintes; le printemps est revenu. Et je descends dans la nuit et la poussière, sur moi se referme la pierre du tombeau. »

Quand le vieillard eut parlé, il ferma ses pâles lèvres. Ses yeux s'éteignirent; il va tomber de cheval, les nobles pages le déposent sur le gazon. Hélas! aucun baume ne peut le sauver, aucune voix ne le réveille.

La jeune fille descend de son trône de fleurs; elle s'incline tristement vers lui, et place sur sa tête la couronne de roses : « Sois le roi de la fête de mai, dit-elle, nul n'a fait autant que toi. A toi, bien que tu ne puisses en jouir, à toi, vieillard, la couronne de roses! » (1)

(1) Poésie d'Uhland, traduite par M. Frédéric Sœhnée.

TALENT ET VERTU.

Benjamin Constant, voulant flatter Chateaubriand qui venait de lui rendre un service, dit à propos de lui, dans une lettre à Mme Récamier (1) : « Le talent est toujours une vertu. » Le mot est étrange, et, en songeant à la fine intelligence de Benjamin Constant, on serait tenté d'y soupçonner quelque intention malicieuse. Est-ce que nous ne connaissons pas les talents du vice et même ceux du crime? Talent de l'écrivain ou de l'artiste qui se complaît à épancher ses mauvaises passions sans crainte de corrompre les mœurs; talent du séducteur qui, sous le masque d'une spirituelle amabilité, cherche à séduire et sacrifie à son égoïsme la paix et l'honneur des familles; talent du spéculateur qui ruse, ment, trompe, et fonde sa fortune sur la ruine des autres; talent de l'ambitieux qui, pour dresser de plus en plus haut à son orgueil un trône solitaire, abaisse, asservit, avilit tout ce qui l'entoure; et combien d'autres encore! Si peu que l'on connaisse de l'histoire universelle, est-il possible d'oublier un seul instant tous ces grands criminels qui ont passé sur la terre comme des fléaux, monstres de génie, auxquels l'erreur et la servitude ont élevé des statues, et que la postérité, mieux éclairée, abhorre avec justice! Remarquons cependant que le sophisme de Benjamin Constant est en quelque sorte une monnaie courante dans les conversations de notre temps. Ne le retrouvons-nous pas, en effet, presque chaque jour, dans de petits dialogues qui commencent à peu près ainsi :

A. — X est un homme bien improbe, bien menteur!

B. — Oui; mais c'est un homme bien habile!

Et le léger sourire d'admiration qui accompagne cette réponse témoigne assez que, dans la pensée de B, l'éloge d'habileté doit effacer le reproche d'improbité et de mensonge qu'on adressait à X. D'où l'on serait peut-être fondé à croire que si B se découvrait un jour assez d'habileté, la crainte de passer pour improbe et menteur ne l'arrêterait guère.

CE QU'ÉTAIT DAGOBERT POUR SES CONTEMPORAINS.

Demandez à un enfant ce qu'était le roi Dagobert, il sourit... car la vieille chanson populaire n'éveille dans sa pensée qu'une image grotesque; mais ouvrez les chroniqueurs semi-barbares, qui nous ont dit le peu que nous savons sur le septième siècle, et vous y lirez ces mots : « Le roi Dagobert, ardent, beau, et si célèbre que nul avant lui, entre tous les rois des Francs, ne peut lui être comparé (2). » (Voy. la Vie de saint Éloi, évêque de Noyon, traduite par Ch. Barthélemy.)

L'ÉRUDITION.

Les sciences physiques sont comprises depuis plus de deux cents ans; les sciences de l'humanité sont encore dans leur enfance : très-peu de personnes en voient le but et l'unité. Pour désigner l'ensemble des travaux qui les composent, on ne trouve d'autre mot que celui d'*érudition*, lequel est chez nous à peu près synonyme de hors-d'œuvre amusant et de passe-temps agréable. On comprend le physicien et le chimiste, on comprend l'artiste et le poëte; mais l'érudit n'est aux yeux du vulgaire, et même de bien

(1) *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mme Récamier.*

(2) « Rex Dagobertus, torrens, pulcher, et inclytus ita ut nullus ei » similis fuerit in cunctis retro Francorum regibus, etc. »

des esprits délicats, qu'un meuble inutile, quelque chose d'analogue à ces vieux abbés lettrés qui faisaient partie de l'ameublement d'un château au même titre que la bibliothèque.

Il y a là une très-grande méprise, entretenue et par la distraction du public et aussi, il faut le dire, par la faute des érudits qui trop souvent ne voient dans leurs travaux que l'élément d'une curiosité assez frivole. Entre tous les phénomènes livrés à notre étude, l'existence et le développement de l'humanité sont le plus extraordinaire. Or, comment connaître l'humanité, si ce n'est par les procédés mêmes qui nous servent à connaître la nature, je veux dire en recherchant les traces qui nous sont restées de ses révolutions successives? L'histoire n'est possible que par l'étude immédiate des monuments, et ces monuments ne sont pas abordables sans les recherches spéciales du philologue ou de l'antiquaire.

Ce qu'on appelle l'*érudition* n'est donc pas, comme on le croit souvent, une simple fantaisie : c'est une science sérieuse, ayant un but philosophique élevé ; c'est la science des produits de l'esprit humain.

Les spécialités scientifiques sont le grand scandale des gens du monde, comme les généralités sont le scandale des savants. La vérité est, ce me semble, que les spécialités n'ont de sens qu'en vue des généralités, mais que les généralités à leur tour ne sont rendues possibles que par les études les plus minutieuses. C'est dans la philosophie qu'il faut chercher la véritable valeur de la philologie. Là est la dignité de toute recherche particulière et des derniers détails d'érudition qui n'ont point de sens pour les esprits superficiels et légers. Il n'y a pas de recherche inutile ou frivole; il n'est pas d'étude, quelque mince qu'en paraisse l'objet, qui n'apporte son trait de lumière à la science du tout, à la vraie philosophie des réalités. Les résultats généraux qui ne s'appuient pas sur la connaissance des détails sont nécessairement creux et factices, tandis que les recherches particulières, même dénuées de l'esprit philosophique, peuvent être du plus grand prix quand elles sont exactes et conduites suivant une sévère méthode. L'esprit de la science est cette communauté intellectuelle qui rattache l'un à l'autre l'érudit et le penseur, fait à chacun d'eux sa part méritée, et confond dans une même fin leurs rôles divers. (1)

(1) Ernest Renan.

LA HOLLANDE.

Suite. — Voyez p. 45, 97.

LE MUSÉE DE HARLEM.

En traversant le bois, j'avais remarqué un très-grand édifice, une maison du dix-huitième siècle, dont la façade à colonnade est d'apparence royale : vaste grille, groupe du Laocoon, larges rampes en fer à cheval que gardent des lions de marbre et qui conduisent les voitures et les piétons, par une pente insensible, au premier étage. J'apprends que cette belle villa, connue sous le nom du Pavillon ou de la Maison de Hope (banquier qui l'a fait construire), renferme une collection de tableaux des maîtres vivants. Elle a appartenu au roi de Hollande, Louis-Napoléon.

Ce musée est le plus pauvre de tous ceux que j'ai vus dans mon voyage. La déception est d'autant plus grande que la magnificence de l'édifice semble annoncer des merveilles :

Belle tête, dit-il, mais de cervelle point.

En entrant, le premier tableau qui attire les regards, étrange vicissitude des événements humains! représente une glorification de la bataille de Waterloo. Nos généraux prisonniers y expriment la consternation d'une façon qui ferait rire s'il s'agissait de moins graves douleurs, tandis qu'au milieu de la toile, Wellington à cheval, en costume bourgeois, cravate blanche, habit et manteau noirs, triomphe et rayonne de plaisir. En conscience, le ressentiment national n'est pour rien dans l'opinion que j'ai conservée du mérite de ce tableau de M. J.-W. Pieneman; mais, réellement, c'est une œuvre très-médiocre.

On peut être plus sévère encore pour un tableau où M. C. Kruseman a consacré, sans doute par ordre, un bien petit événement dans un très-large cadre : la blessure du cheval de Son Altesse Royale le prince d'Orange à Bautersum, en 1831. Le prince, à pied, montre aux officiers qui l'entourent, avec un geste étrangement emphatique, son cheval blessé; les officiers cherchent à exprimer, de toutes les manières possibles, les sentiments les plus exagérés, leur effroi pour le danger passé et leur admiration pour le sang-froid du prince. Les physionomies et les gestes sont aussi ridicules que la conception du tableau. Ce prince n'a-t-il pas dû rougir un peu de toute cette peine prise pour apprendre à la postérité qu'il ne s'est pas laissé tomber en pâmoison en voyant son cheval blessé?

La peinture d'histoire a toujours été malheureuse dans ses tentatives pour s'acclimater en Hollande. « Quelque habiles qu'aient été les peintres hollandais, ils se sont élevés rarement à la pureté du goût et à la grandeur des idées et des caractères. » (Diderot.) C'est trop dire, du moins quant au goût : le goût est de tous les genres et peut être aussi pur dans la peinture d'une cuisine ou d'un abreuvoir que dans une scène religieuse ou historique. Ruysdaël, Berghem, Wouwermans, tous trois nés à Harlem, ne manquaient pas de goût assurément. Il est plus permis de contester à l'école hollandaise la « grandeur des idées. » Personne, sans doute, ne s'aviserait aujourd'hui de la refuser, par exemple, à Rembrandt. Qui ne se rappelle avec émotion sa *Résurrection de Lazare !* Mais Rembrandt n'est guère qu'une glorieuse exception. On peut donc demander sans injustice pourquoi les Hollandais ont toujours eu si peu d'aptitude pour la représentation poétique des grandes scènes de la religion et de l'histoire. M. Van-Westrheene, dans un excellent ouvrage (1), donne pour explication qu'ils manquent d'idéalisme. Réponse fort sensée, mais qui s'enferme dans un cercle vicieux. Pourquoi manquent-ils d'idéalisme? Les sujets de haute et noble inspiration ne sont pas rares dans les annales de la Hollande. Les histoires des républiques italiennes ne sont pas plus héroïques et plus dignes de souvenir que celle de ce petit peuple qui en tout temps a su défendre si admirablement son indépendance et sa liberté. Le génie seul de ses artistes lui a fait défaut. On s'en étonnerait moins si la Hollande n'avait pas le don de la peinture; mais elle y excelle incontestablement dans les genres secondaires : son école a des coloristes, de fermes dessinateurs, des esprits méditatifs et patients. Comment le sol qui fait naître les grandes vertus ne produit-il pas de même les génies qui en doivent illustrer la mémoire?

Il importe de noter que Harlem s'honore d'être aussi la patrie d'un peintre bien éminent, Van-der-Helst (2), d'Adrien Brauwer (3) et de l'architecte Van-Kampen; n'oublions pas qu'elle a été le séjour habituel d'autres artistes remarquables, par exemple, de Goltzius (4).

J'achève rapidement le tour de la galerie. Quelques paysages, des vues d'intérieur, feraient honneur à un meil-

(1) Voy. notre t. XXVII (1859), p. 67.
(2) Voy. t. XVI (1848), p. 249.
(3) Voy. t. Ier (1833), p. 368, et t. VIII (1840), p. 107
(4) Voy. plus haut, p. 155.

leur musée. M. J.-W. Pieneman (déjà cité) a fait les portraits d'un acteur nommé Andries Snoek et de la tragédienne Wattier-Ziezenis. C'étaient ou ce sont peut-être là de très-habiles artistes dramatiques : nous ne savons presque rien du théâtre hollandais. En est-il aujourd'hui comme au temps de Diderot, qui dit : « Les acteurs ont des métiers, et font quelque commerce. Les actrices sont médiocrement vêtues et toutes honnêtes. » Le même auteur ajoute : « Tous les ans on joue une pièce contre la tyrannie espagnole. » Cet usage du dernier siècle rend moins extraordinaire le carillon de Harlem dans le nôtre.

Je sors et chemine, m'abandonnant au hasard qui me ramène vers le marché aux grains, en face d'un pont dessiné l'an dernier par M. Rouargue. Je cherche des yeux un passant à interroger ; c'est en vain : le quai est désert. J'entre donc résolûment dans une pharmacie du coin : j'ai coutume de préférer les pharmaciens aux autres commerçants, quand je ne vois pas de libraires à proximité.

— Ce pont, dis-je du ton le plus doux, n'est-il pas celui qu'on appelle le pont du Lait ? (M. Rouargue me l'avait désigné ainsi.)

Le pharmacien me regarde d'un air si étrange, et ces mots « pont du Lait » paraissent le plonger dans une stupéfaction si profonde, qu'après deux ou trois minutes d'attente, ne recevant aucune réponse, je m'excuse, salue, et me retire. Je n'aperçois personne sur ce pont décoré d'une lourde machine à bascule qui appelle de loin les regards ; je ne sais lui découvrir aucun autre mérite.

Je passe de nouveau devant la boutique du pharmacien : il a le visage collé contre ses vitres entre deux têtes de femmes assez jolies ; il leur a sans doute communiqué son étonnement, mais il y paraît peu. A la Haye, Bob assurait n'avoir jamais observé le moindre point d'interrogation dans le regard d'une Hollandaise, et c'était surtout en cela, selon lui, qu'elles se distinguaient des Françaises et particulièrement des Parisiennes, dont la curiosité intellectuelle



Le Pont du Lait, à Harlem. — Dessin de Rouargue, d'après nature.

semble toujours en éveil et active parfois jusqu'à l'impatience. Quoi qu'il en soit, les Hollandais aiment leurs femmes telles qu'elles sont, et on leur accordera bien qu'ils sont à cet égard les meilleurs juges. Parmi les voyageurs, les uns admirent, de parti pris, tout ce qui est nouveau, les autres emportent avec eux, à leur insu, les types de leur pays comme termes de comparaison sur le reste du globe, et n'ont point d'estime pour ce qui en diffère. Si l'on conserve la liberté de son jugement, on trouve à louer en toute contrée : en Hollande, par exemple, on découvre aisément de précieuses qualités de l'âme sous l'apparence calme et indifférente des physionomies. Un dimanche soir, comme nous nous promenions le long du « Plaats », faisant face en marchant à un grand nombre de familles qui revenaient de Schevenmgues, Raph, avec la vivacité un peu indiscrète de son âge, faisait remarquer à Bob tout ce qu'il voyait d'agrément et de bonté sur plusieurs de ces visages paisibles, rafraîchis par le spectacle de la mer et le repos du jour. Bob ne contredisait pas : c'eût été abandonner sa théorie que « tout ce qui est réel est beau » ; il se contenta de répondre avec un sourire : — Après tout, Raph trouverait, je crois, plus facilement ici une bonne épouse que Bob un modèle pour « la belle qui perdit Troie. »

La suite à une autre livraison.

LA SCIENCE

FIGURE ALLÉGORIQUE GRAVÉE PAR GÉRARD AUDRAN D'APRÈS PIERRE MIGNARD.

Voy., sur Mignard, t. XXVII, 1859, p. 1, 127.



La Science. — Fac-simile d'une gravure d'Audran d'après Mignard. — Dessin de Bocourt.

La figure que nous reproduisons faisait partie d'un plafond peint par Pierre Mignard pour le petit appartement du roi, à Versailles. Ce plafond, aujourd'hui détruit, représentait Apollon distribuant des récompenses aux Sciences et aux Arts, et Minerve couronnant le génie de la France; aux deux côtés du sujet principal on voyait la Guerre et le Commerce entourés de tous les attributs des sciences et des arts.

Pierre Mignard avait été plusieurs fois choisi pour exécuter des plafonds. Il possédait, comme nous l'avons dit ailleurs (¹), les qualités propres à ce genre de travail. Décorateur habile, dessinateur correct, quoique un peu fade, il groupe avec bonheur les personnages qu'il met en scène; ses compositions sont pleines, et ses sujets plaisent à la première vue. Si l'on veut étudier une à une chacune des figures que Mignard introduit dans ses compositions, on les trouve trop souvent dénuées de caractère et indiquées sans énergie; mais à distance, et c'est ainsi qu'on peut seulement voir les peintures de plafond, elles rachètent ce qu'isolément elles ont de monotone par leur accord avec ce qui les entoure et par la manière dont elles contribuent à l'effet général. Le plafond du Val-de-Grâce, dont nous avons parlé (t. XXVII, 1859, p. 127), représente le Séjour des élus; la Trinité sainte est au centre, et un ange qui semble s'avancer vers le spectateur porte la croix, instrument de la rédemption; au milieu de tous les bienheureux célébrant la gloire du Très-Haut apparaît Anne d'Autriche, soutenue par la Religion, venant apporter à Dieu le modèle du Val-de-Grâce dont elle a commandé l'exécution. Ici encore chaque figure ne possède pas des qualités bien essentielles de grandeur; mais l'aspect général de l'œuvre est agréable et a même une sorte de majesté.

Il faut encore compter au nombre des peintures décoratives exécutées par Mignard « la Boutique de Vulcain, et le dieu Pan accompagné des Bacchantes et des Faunes », et « Mars et Vénus accompagnés des Grâces et des Amours », tableaux exécutés dans le salon de Monsieur, à Saint-Cloud; puis, dans la galerie de Monsieur, au même palais, le Printemps, l'Été, l'Automne et l'Hiver, figurés par l'Hymen de Zéphire et de Flore, le Sacrifice en l'honneur de Cérés, le Triomphe de Bacchus et d'Ariane, et Cybèle, déesse de la terre, implorant le retour du Soleil. Ces œuvres, exécutées par le peintre, alors qu'il était dans la

(¹) Voy. t. XXVII, 1859, p. 1 et 127.

meilleure période de son talent, se distinguent avant tout par la facilité de l'invention ; elles n'ont pas la puissance des compositions de Charles Lebrun, mais elles en ont la sobre disposition et la facile ordonnance.

Rappelons que Mignard mourut le 13 mai 1695, alors qu'il travaillait au plafond que Louvois lui avait commandé pour le dôme des Invalides; le dessin, dernière œuvre du grand peintre mourant, existe encore au Musée du Louvre et suffirait pour démontrer le talent décoratif de Pierre Mignard.

MÈRE ET FILS.

RÉCIT DU VIEUX TEMPS.

Suite. — Voy. p. 170.

Le temps passe. Le garçonnet rieur est devenu un adolescent aux larges épaules, à la taille bien prise, aux membres souples et nerveux. Sur son front bruni par le soleil se boucle une abondante chevelure d'un châtain foncé. Un sang vif et pur colore ses joues; la franchise et le courage brillent dans son regard. Déjà, pour la taille, il est au niveau de sa mère, si belle et si majestueuse; il va tout à l'heure la dépasser. La voix argentine de l'enfant, après quelques éclats de mue, a fait place à un timbre grave et sonore que le jeune homme se plaît à faire résonner sous les voûtes des vastes salles et des longs corridors. Un délicat duvet noir couvre son menton et sa lèvre supérieure. Dans son éducation, les exercices corporels ont tenu une large place ; sous la direction d'Olivier Lacoste, le vieil écuyer de son père, il s'est formé à l'escrime, au tir, à la lutte, à l'équitation. Tendre et judicieuse mère, vos soins n'ont pas été perdus; celui dont vous avez protégé les premières années va devenir, à son tour, votre protecteur et votre appui.

Mais, hélas! à la joie qu'éprouvait la dame de Montarmé en voyant la jeunesse de son fils s'épanouir en sa fleur, se mêlait une amère et profonde tristesse. Le moment arrivait où il lui faudrait se séparer de lui, le lancer dans la vie active. Et cette vie active, pour Jacques, c'était la guerre; aucune autre carrière ne lui était ouverte. Tout gentilhomme devait service au roi et au pays; tout noble était forcément militaire. Ordinairement, l'enfant de bonne maison passait quelques années au collége, confié aux soins particuliers d'un précepteur; puis, tout jeune encore, il entrait comme page dans la maison d'un grand seigneur, et, dès que son bras pouvait soutenir une épée, on l'envoyait guerroyer. Si la France était en paix, c'est dans les camps étrangers qu'il allait apprendre le métier des armes.

En élevant elle-même son fils, Renée avait donc retardé le moment de la séparation. Que l'on ne croie pas pourtant qu'elle eût cherché à prolonger outre mesure son empire, à régner en souveraine sur la volonté assouplie et subjuguée du jeune homme. Nous ne savons si elle eût réussi dans cette œuvre; mais elle n'avait pas même eu la pensée de l'entreprendre. Tout au contraire, elle avait voulu faire de lui un homme aussi vigoureux d'âme que de corps. Nous avons vu comment, dans sa crainte de l'efféminer, elle avait développé ses forces; de même, sans annuler ou amoindrir la sainte autorité maternelle, tous ses soins avaient tendu à éveiller la conscience de l'adolescent, à éclairer sa raison, à fortifier sa volonté.

Pauvre femme! elle avait presque travaillé contre elle. Jacques lui demanda un jour, avec tout le respect, toute la tendresse imaginables, mais aussi de la manière la plus positive, quand, pour marcher sur les traces de son père et de ses aïeux, il quitterait ce manoir où il s'endormait dans un bonheur trop paisible; quand il irait servir le roi.

La dame de Montarmé reçut bravement ce choc, auquel, du reste, elle s'attendait depuis quelque temps. Réprimant ses larmes à grand'peine, elle répondit à son fils :

— M. le duc de Saint-Herbin, gouverneur de la province, est, vous le savez, un peu notre parent; vous savez aussi qu'il était le frère d'armes de votre père. C'est un digne seigneur, ami du roi; il a été aussi vaillant à la guerre que sage dans les conseils. Je vais lui écrire pour lui demander ses avis et son aide. Nous pouvons compter sur lui; toujours il s'est montré plein de bon vouloir pour notre famille.

Le duc de Saint-Herbin appartenait à l'une des plus anciennes et des plus puissantes maisons de France. Depuis la mort de Henri IV, il était dans une sorte de disgrâce, et la reine mère lui avait donné ce gouvernement comme un honorable exil. Cependant, depuis peu, son fils aîné, Charles Brécy, comte de Prémonval, que l'on élevait à Paris, avait été présenté au roi par les parents de sa mère. C'était un jeune seigneur de bonne mine, vif, enjoué, spirituel; il sut amuser Louis XIII, le moins amusable des princes. Richelieu, le voyant plus occupé de plaisirs que d'affaires, ne le jugeait point redoutable, et le laissait jouir en paix de la faveur royale. Quant au duc de Saint-Herbin, comme il ne se souciait ni de ramper sous Richelieu, ni d'intriguer contre lui, il ne chercha nullement à profiter de la fortune naissante de son fils pour se faire rappeler à la cour.

Il répondit à la dame de Montarmé qu'il irait lui rendre visite au premier jour, et qu'alors il conférerait avec elle de vive voix, bien mieux que par écrit, sur les meilleurs moyens de pousser dans le monde le jeune gentilhomme.

Il vint en effet, amenant son fils, qui s'était rendu près de lui pour affaires. On lui fit fête, on lui servit un beau banquet dans la salle d'honneur, on lui offrit le divertissement d'une chasse à courre et d'une pêche aux flambeaux. Jacques s'était chargé de faire au comte de Prémonval les honneurs du manoir. Les deux jeunes gens, quand ils eurent un peu causé ensemble, se sentirent pris l'un pour l'autre d'une soudaine sympathie. Les manières accomplies de Charles, sa grâce, ses vives saillies, séduisirent complétement l'imagination de Jacques, tandis que la franchise, la candeur, la fraîcheur d'âme du campagnard, lui gagnaient le cœur du courtisan, pour qui ce genre de mérite avait tout l'attrait de la nouveauté.

Après le repas, et tandis qu'on se préparait à partir pour la chasse, le duc parla un moment en particulier à Mme de Montarmé.

— Madame et très-honorée cousine, lui dit-il, ce n'est pas sans raison que je vous ai demandé pour mon fils Prémonval part à votre aimable hospitalité. Tout jeune qu'il est (il n'a pas encore ses vingt-quatre ans accomplis), l'esprit et les affaires du temps présent lui sont beaucoup plus connus qu'à moi, qui suis vieux et usé, et qui, depuis vingt ans passés, n'ai bougé de ma province et ne me suis mêlé que de mon gouvernement. J'ai pris la licence de lui communiquer votre lettre (n'en soyez pas offensée), et je lui ai demandé ce qu'il estimerait le meilleur pour un jeune gentilhomme qui débute dans le monde, le requérant de peser et mûrir la chose comme s'il s'agissait d'un sien frère. « Avant tout, m'a-t-il dit, il faut, mon père, que je voie et connaisse l'héritier de Montarmé, afin de me former quelque idée de ses inclinations et capacités. » Pour cela, depuis que nous avons mis pied à terre devant votre porte, il n'a cessé de deviser avec votre fils. Tout à l'heure, Charles vient de me dire en deux mots que votre fils lui plaît grandement, et que ce soir, avant d'aller dormir, il m'en veut parler seul à seul. Ainsi je vous demande patience jusqu'à demain, où nous ouïrons le conseil de Prémonval.

Renée aurait beaucoup mieux aimé que le duc se fût chargé tout seul de la conseiller et de la diriger; austère

et pieuse comme elle l'était, tout ce qui venait de la cour lui causait un saint effroi. Mais pouvait-elle refuser? Après tout, se disait-elle, si le conseil n'est pas bon, on en est quitte pour ne pas le suivre.

Le lendemain matin, tandis que Charles et Jacques faisaient à cheval le tour de la seigneurie, le duc reprit avec Renée l'entretien de la veille.

— Mon fils, lui dit-il, a pris le vôtre en grande affection. Il voit en lui un jeune gentilhomme plein de courage et d'honneur, mais ne sachant du tout ce qu'il en est des hommes et de la vie, pour ce qu'il a été nourri dans la solitude. Charles estime qu'avant de prendre un parti définitif, il faudrait que le seigneur de Montarmé vît un peu le monde, passât un peu de temps à Paris, puis voyageât par pays étrangers. Comme Prémonval va retourner près du roi, il veut vous demander la faveur d'emmener votre fils pour quelques semaines; il vous promet, foi de gentilhomme, de veiller sur lui soigneusement. Les voici qui reviennent. Quel vigoureux et beau garçon que votre Jacques!

Les deux jeunes gens étant descendus de cheval, Charles présenta sa requête à Renée avec beaucoup de grâce et d'instances. Elle regarda son fils, et vit briller dans ses yeux un vif désir d'accepter l'invitation de son nouvel ami. Elle l'interrogea, et sa bouche confirma ce qu'avait dit son regard. Renée aurait préféré que son fils entreprît ses voyages sans passer par Paris, considéré déjà comme une grande Babylone, et le brillant comte lui paraissait un mentor dangereux. Mais, d'un autre côté, ce séjour à Paris retardait, si peu que ce fût, le terrible départ pour la guerre, pour ces périls qui la faisaient frissonner, malgré tout son courage. Son père, d'ailleurs, le sire de Bellesargues, ne cessait de lui répéter que Jacques était trop heureux de commencer sa carrière sous les auspices et à la suite d'un gentilhomme si accompli et si bien en cour; que laisser échapper cette belle occasion, ce serait sottise sans pareille.

Quelle est la femme, quelle est la mère qui n'a pas éprouvé les tourments de l'irrésolution, quand il s'agit de prendre un grand parti? Elle a ses idées, ses sentiments, qui lui paraissent justes et raisonnables; mais s'ils sont en opposition avec les opinions de son entourage, s'il s'agit surtout de choses qu'elle ne connaît que par ouï-dire, elle sent s'ébranler, sinon sa conviction intime, au moins sa confiance en elle-même. La fermeté que Renée avait montrée pour élever l'enfant, elle n'osait plus s'en armer pour empêcher le jeune homme de débuter dans le monde comme il le désirait, comme chacun le conseillait. Elle donna donc son consentement; même, pour ne pas gâter le plaisir de Jacques, elle le donna de bonne grâce.

Le départ fut prompt. Prémonval s'était hâté de terminer l'affaire qui l'avait amené en province; il savait qu'à la cour surtout les absents ont tort. Il tenait à emmener Jacques, et celui-ci se faisait une fête de voyager avec lui. On convint que Jacques se fournirait d'habits à Paris. Olivier Lacoste devait l'accompagner en qualité de factotum; Renée remit en dépôt à ce fidèle serviteur une somme assez ronde. Elle avait si bien administré le domaine dont elle avait la garde-noble qu'elle avait fait de belles épargnes; de nos jours, elle les eût converties en rentes sur l'État ou en actions de chemins de fer; mais, suivant l'antique usage, elle les tenait naïvement enfermées dans un coffre-fort.

Après une nuit d'insomnie et de prières, la dame de Montarmé vit paraître le jour de la séparation. Les chevaux attendent bridés et sellés; le jeune gentilhomme, en habit de voyage, entre dans la chambre de sa mère. Il s'agenouille devant elle, et lui demande d'une voix émue sa bénédiction.

— Que Dieu soit avec vous, mon fils! qu'il garde votre corps et votre âme, qu'il vous conserve honnête et pieux! dit Renée en posant la main sur cette précieuse tête.

Elle ouvre ses bras; Jacques s'y jette et la serre contre son cœur; puis il s'arrache à cette suprême étreinte, car des pas de chevaux ont retenti sur la route. Le comte de Prémonval paraît avec sa suite; il salue gracieusement la dame de Montarmé en lui disant :

— N'ayez nulle crainte; je vous rendrai bon compte du dépôt que vous me confiez.

Jacques s'élance d'un bond sur la selle, et se joint avec ses serviteurs au cortége, qui repart au grand trot.

Renée se dirige en courant vers une petite tour à moitié ruinée, située sur une éminence, à trois cents pas du château, et du haut de laquelle on voit la route se dérouler au loin dans la vallée. Elle monte de son pied de campagnarde, leste et sûr, l'escalier délabré. Arrivée sur la plate-forme, elle aperçoit encore les cavaliers : elle distingue son fils, elle lui fait des signes; mais il cause avec le comte, il ne la voit pas. Enfin il tourne la tête; il a découvert sa mère, car il arrête son cheval, lui fait faire une demi-volte, et, debout sur les étriers, agite trois fois son chapeau. Puis il rejoint au galop ses compagnons, et tous disparaissent derrière une colline.

Mme de Montarmé revient chez elle à pas lents, en traversant les prairies. Comme elle passait près d'une pièce d'eau ombragée par des saules, elle entend le gloussement plaintif d'une poule qui courait tout éperdue sur le bord. Une demi-douzaine de canetons venaient de se jeter à l'eau pour la première fois; la pauvre couveuse appelait en vain ses nourrissons : ils voguaient en triomphe, n'ayant cure de sa douleur.

— Me voilà, pense Renée; toute mère qui a élevé des fils est ainsi. Le moment inévitable vient; ils quittent ses ailes pour s'élancer sur un nouvel élément où elle ne peut les suivre. Et encore ils sont tout joyeux, les ingrats!

La suite à la prochaine livraison.

LE VAGABOND.

La plupart d'entre nous ont connu plus d'un malheureux qui, né dans une position moyenne, aurait pu se classer honorablement par son travail, ou tout au moins vivre et faire vivre sa famille dans un état voisin de l'aisance, mais qui, s'abandonnant à quelque goût abject, s'est perdu, lui et ceux qu'il devait soutenir, et traîne sa paresse et ses haillons dans l'isolement que lui ont créé ses vices.

Un jour, vers l'heure si belle où le soleil descend à l'horizon et colore tous les objets d'une chaude lueur, tandis que, suivant les méandres de la Seine, je jouissais du bon air et de la vue des blés en fleurs, le cours agréable de mes pensées fut troublé par l'aspect repoussant d'une masse inerte, à forme humaine, que j'entrevoyais sur une pente voisine, et dont je m'approchai par une involontaire curiosité. C'était un homme, couché sur le dos, les bras abandonnés le long de ses flancs, la tête renversée, ayant pour oreiller sa chevelure éparse, et dont la pâleur, l'immobilité, les joues hâves et tirées, me laissèrent douter un moment s'il était mort ou endormi.

Je le contemplais malgré moi, cherchant à rassembler de vagues souvenirs. Oui, je l'avais connu. Ce misérable, dont la vue inspirait un effroi mêlé de dégoût, avait demeuré dans mon voisinage. Sa femme était accorte et jolie; lui-même était beau, robuste et bien fait; ses enfants, il en avait deux, de petites têtes blondes et rieuses que je vois encore, me saluant du plus loin qu'ils m'apercevaient : le bonheur attendait cet homme près de son foyer; mais il le déserta pour le cabaret, les grossiers compa-

gnons, le jeu, le vin, le tabac. Il était jardinier habile, possédait un petit terrain qu'il cultivait à merveille, vendait des fleurs, des fruits, et trouvait du temps pour soigner les jardins du voisinage. Habile à tailler les arbres à fruits, on venait le relancer d'assez loin, et l'on payait bien le temps qu'il pouvait accorder et dont jamais il n'avait assez. Ce fut peut-être ce qui le perdit. Il s'écartait trop souvent de chez lui, gagnait trop et trop facilement, et commença à dépenser de même. La première fois que je m'aperçus qu'il se dérangeait, je l'avais fait appeler pour recéper et traiter quelques poiriers malades. Tandis qu'il les examinait, je le vis promener une grosse boule dans sa bouche, et il me parut engourdi plutôt qu'attentif.

— Est-ce que vous chiquez, Baptiste? lui demandai-je étonné.

Il rougit, et évita de répondre.

Quelques semaines après, j'eus de nouveau besoin de lui. J'appris qu'il n'était pas rentré la veille :

— Il fait la *noce!* me dit un voisin.

J'envoyai à plusieurs reprises chercher Baptiste, sans



Le Vagabond. — Dessin de Gavarni.

qu'il jugeât à propos de m'accorder les journées demandées : il promettait et ne venait pas. J'allai chez lui et ne trouvai que sa femme : les yeux rouges et l'air embarrassé, elle l'excusa de son mieux; mais il ne vint pas davantage. Je finis par cesser de m'adresser à un homme introuvable, que les uns disaient trop occupé, les autres trop dissipé. La dernière opinion se trouva la vraie. Son terrain fut vendu; sa maison et son petit jardin suivirent : il quitta le pays; la femme et les enfants disparurent, et je le retrouvais là dans le dernier degré d'abaissement.

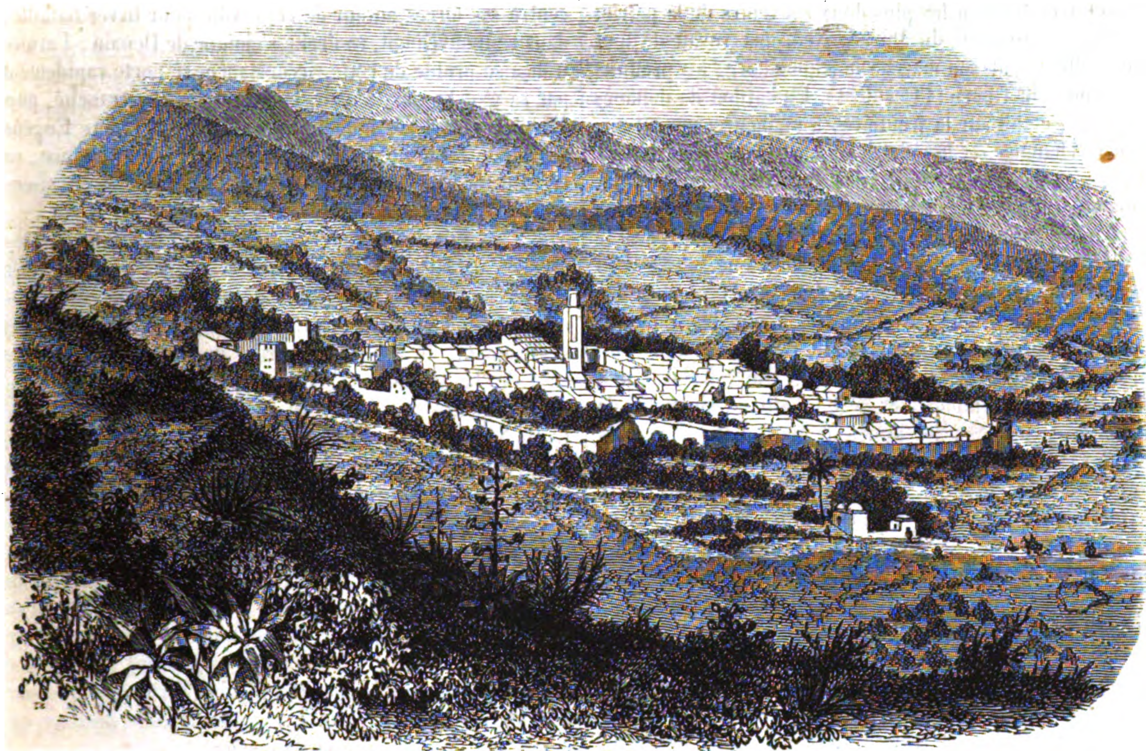
Son attitude et toute sa défroque, dans son abandon cynique, racontaient sa misérable vie. La paresse, ce vice qui désosse, qui énerve le corps et l'âme, se peignait dans tout son être. Fallait-il faire un effort? Pouvait-il être racheté? J'essayai; mais ma pitié était venue trop tard. Peut-être, lorsqu'on pouvait s'aider de l'influence de la femme et des enfants, lorsque les habitudes n'étaient pas invétérées, peut-être aurait-on pu retenir Baptiste dans la bonne voie. Il était impossible de l'y faire rentrer. Dirai-je que, lorsque j'appris, quelques années après, que sa malheureuse existence s'était, soit à dessein, soit par accident, terminée dans la Seine, dirai-je que j'eus des remords? J'avais connu cet homme honnête et dans une bonne voie : je n'avais rien fait pour l'y maintenir. J'avais passé outre, comme le lévite et le prêtre de la parabole. J'avais vu la mauvaise compagnie et les vices entraîner un malheureux, et je ne lui avais point tendu, comme le Samaritain, une main secourable.

Hélas! hélas! qui de nous se montre le prochain du voisin qu'il rencontre sans cesse, du manœuvre qu'il emploie au besoin? Nous nous servons les uns des autres sans nous aimer les uns les autres. Nous vivons côte à côte de gens auxquels nous demeurons étrangers. Nos affections se resserrent de plus en plus dans un cercle toujours plus étroit. Les meilleurs d'entre nous ont une famille, des parents, des amis; mais la plupart de ceux-là mêmes ne sont le *prochain* de personne.

NEDROMA.

Nedroma est une petite ville de la province d'Oran, en Algérie, qui réunit dans ses constructions et dans ses traditions les souvenirs d'une origine berbère et de la domination romaine. C'est elle, probablement, que les géographes anciens désignent sous le nom de *Calama*. Elle est située dans la subdivision de Tlemcen, à 45 kilomètres nord-ouest de cette ville, à 16 kilomètres sud-est de Nemours, à 22 kilomètres nord-est de Lalla-Maghrnia, sur la route qui, de Nemours se dirigeant vers l'intérieur, se bifurque en avant de Nedroma en deux sections, dont l'une, à gauche, tourne vers Tlemcen, dont l'autre, à droite, aboutit à Lalla-Maghrnia.

Nedroma se développe, à 400 mètres d'altitude, dans un site des plus riants, au pied du mont Filhaousen, qui dresse à 1130 mètres son sommet, l'une des cimes du massif jurassique des Traras, asile longtemps renommé de l'indépendance indigène, avant les triomphes de la France. Des flancs de la montagne jaillit une fort belle source, à la température de 18 degrés, qui a créé la richesse de ce vallon, renommé entre tous, dans l'ouest de l'Algérie, par sa fraîcheur. En juin, dit M. Mac-Carthy, la vue s'y plonge et s'y perd dans un abîme de verdure sans pouvoir atteindre le fond de ces ombrages épais, au sein desquels retentissent en joyeuses gammes les chants des oiseaux, où murmure le bruit assoupi des eaux limpides du ravin. Tout semble feuillage et fleurs. Le gazon, composé de mille plantes, se couronne d'innombrables clochettes de mauves roses, de liserons et de convolvulus tricolores au calice bleu. Au-dessus de la foule, l'acanthe élève sa haute tige parée de fleurs bizarres, et le long des chemins les napels, les roses trémières, se mêlent à de gigantesques chardons-marie aux feuilles marbrées. Des oliviers chargés de grappes de petites fleurs, des figuiers aux larges feuilles, des grenadiers souvent isolés, souvent mêlés à l'aubépine, à la clématite odorante, au lierre et aux églantiers couverts de roses blanches, forment le plus charmant fouillis qui se puisse imaginer. Il y a d'aussi belles choses en France, mais non de plus belles. Parmi les arbres fruitiers de Nedroma, on distingue deux sortes d'abricots, quatre espèces de pommes, trois sortes de prunes, savoir l'impériale, une variété de prunes de monsieur et la petite mirabelle. Le marabout de Sidi-Bou-Hadjela, près de Nedroma, est caché sous des ormes qui rappellent les bois sacrés de l'antiquité, par leurs troncs hauts de 12 à 15 mètres, droits comme les mâts d'un navire, et par la verdeur vigoureuse et foncée d'un feuillage qui intercepte tous les rayons du soleil.



Algérie. — Nedroma. — Dessin d'après nature, par M. Mac-Carthy.

Derrière la haute muraille de béton, flanquée d'une vieille casbah, qui entoure les maisons confusément groupées le long de rues tortueuses et étroites, la grande mosquée dresse vers le ciel son minaret surmonté du croissant. D'autres temples, de moindre importance, lui font cortége, et racontent le zèle et la richesse de la dévotion musulmane. A l'ombre de ces monuments de la force et de la religion, la population indigène, toute kabyle, qui compte environ 2 500 habitants, se livre à diverses industries qui donnent à Nedroma un cachet propre d'originalité. Tout le monde y

fabrique quelque chose. Le travail général est celui des *haiks*, légers tissus de laine pour entourer le corps. La poterie locale, fort estimée, fournit à tout l'ouest de la province de grandes marmites en terre rouge (*guedras*), des *tajine*, sorte de grands plats creux, des pots et vases de toute forme. On y compte encore des forgerons, autrefois plus riches et plus nombreux; des tanneurs; des cordonniers, qui fabriquent des *belgra*, pantoufles de cuir jaune; des tourneurs, qui font en bois de laurier-rose des dévidoirs et des chaises, etc.

La plaine qui se déroule en avant et autour de Nedroma, célèbre par sa fertilité, se couvrait autrefois de plantations de coton, au témoignage de Léon l'Africain, qui fut émerveillé de ce spectacle. Aujourd'hui elle se pare seulement d'abondantes moissons de céréales, qui alimentent le commerce du port de Nemours. Chevauchant, il y a quelques années, sur la route qui lie ces deux points, nous avons admiré des tapis de fleurs bleues, formés par des récoltes de lin, ondoyant sous la fraîche brise de mer, qui nous rappelaient avec émotion les plus doux souvenirs de la patrie.

Située à proximité du Maroc, Nedroma voyait de tout temps affluer, sur son marché hebdomadaire, les produits de l'empire du Gharb (l'Occident). Un cordon de douanes françaises, établi sur la frontière, a malheureusement mis fin aux échanges, et la ville délaissée ne voit plus arriver sous ses murs que les indigènes des tribus voisines, qui viennent y conduire leurs bestiaux et leurs grains. Quelques marchands européens s'y rendent aussi, mais sans pouvoir s'y établir, la ville et son territoire, bien que soumis à la France, étant restés jusqu'à ce jour fermés à la colonisation.

Auprès de Nedroma, M. Ville, ingénieur des mines, a signalé une éruption de granite qui forme, au milieu du terrain jurassique, dans la vallée de l'Oued-Kebira, une petite chaîne de 7 kilomètres de long sur un kilomètre de largeur moyenne. Sur les lignes de contact le terrain secondaire est modifié, et présente, sur une étendue de plusieurs centaines de mètres, tous les caractères extérieurs des terrains de transition. Le granite de Nedroma, facilement désagrégé par les agents atmosphériques, a donné lieu, sur la rive gauche de l'Oued-Sbaïr, à un diluvium épais de sables granitiques, qui se compose de quartz amorphe blanc hyalin, de feldspath blanc opaque, lamelleux, en cristaux mal définis, et de mica noir ou vert en paillettes hexagonales. Désagrégé, comme il l'est presque toujours à la surface du sol, il est coloré en rouge par un peu d'oxyde de fer, et traversé par des filons parallèles d'un granite fort dur à petits grains.

Auprès d'Aïn-Kebira, à 6 kilomètres est-nord-est de Nedroma, sur le revers nord du mont Filhaousen, se trouve une mine de fer qui a été longtemps exploitée par les indigènes dans une petite forge à la catalane. Les travaux ont été abandonnés, il y a une trentaine d'années, lorsque les fondeurs, qui étaient du Maroc, ont quitté Aïn-Kebira, livrant les Arabes à leur propre ignorance industrielle. Le massif des Traras contient plusieurs autres mines de fer, qui attendent le concours des capitaux et des bras civilisés.

LA BATAILLE DE DENAIN (¹).

24 JUILLET 1712.

Après la mort de l'empereur Joseph Ier, l'Angleterre s'était retirée de la coalition et avait signé les préliminaires de Londres avec Louis XIV (1712). Toutefois, le prince Eugène, qui venait de prendre le Quesnoy, marcha sur la Sambre pour attaquer Landrecies. S'il s'emparait de cette place, Eugène occupait toute la section de frontière entre Lille et la Sambre : il avait ainsi une base d'opérations très-sûre, qui lui permettait de se porter sur Paris par la vallée de l'Oise, et d'arriver sans obstacle au cœur de la France. En 1794, le sort de Paris se décida aussi sur les rives de la Sambre, et Fleurus nous sauva alors comme Denain nous avait sauvés quatre-vingt-deux ans auparavant. La vallée de la Sambre est une des clefs de la France. Lorsque Eugène voulut y pénétrer, il fallut à tout prix l'en chasser, et le roi pressa Villars, à plus d'une reprise, de livrer bataille sans hésiter.

Presque toujours, les idées les plus simples et les plus décisives ne naissent pas du premier coup; elles se font pièce à pièce et à force de réflexions : la campagne de Denain en est un exemple. Elle se compose, en effet, d'une marche sur Landrecies qui trompe Eugène; l'ennemi concentre ses forces autour de cette ville pour livrer bataille; dans ce mouvement, sa droite s'éloigne de Denain; l'armée française profite de cette circonstance, se porte rapidement par sa gauche sur Denain, enlève le camp retranché, puis Marchiennes et ses immenses magasins, et oblige Eugène à lever le siége de Landrecies et à évacuer la France, en laissant plus de 30 000 hommes perdus dans les garnisons des places qu'il avait prises.

Il s'agissait donc, Eugène commençant le siége de Landrecies, de faire une attaque sur ses flancs pour l'obliger à lever le siége. C'est affaire de stratégie que ces diversions et ces mouvements sur les flancs et sur les derrières de l'ennemi, au lieu de l'aborder de front. La première idée de la diversion à faire sur les derrières de l'ennemi est dans une lettre du roi à Villars, du 10 juillet. Louis XIV proposait d'aller assiéger Douai, qui était alors au pouvoir d'Eugène; le roi croyait que les Impériaux laisseraient Landrecies pour essayer de sauver Douai. Villars montra les difficultés qu'il y avait à ce siége, et proposa d'aller reprendre Bouchain. Le roi y consentit; puis ce projet fut encore abandonné. En attendant, le prince Eugène assiégeait Landrecies. Louis XIV voulait qu'on sauvât la place à tout prix; mais Villars, tout impétueuse que fût sa nature, ne voulait pas cependant risquer une partie si téméraire. Il cherchait le joint, il tâtonnait, comme dit Saint-Simon, avant de livrer une bataille décisive qui devait sauver la France ou la perdre.

Après que l'on eut abandonné l'idée d'assiéger Bouchain, l'armée française se mit en marche sur Landrecies. Le 17 juillet, un conseil de guerre fut tenu à Noyelle; tout le monde fut d'avis qu'il fallait passer l'Escaut et se porter sur la Sambre. Personne ne parle de Denain, personne n'y pense. Le 19, notre armée, après bien des lenteurs, passa l'Escaut. Le 20 et le 21, elle s'arrêta et campa entre l'Escaut et la Selle, la droite à Cateau-Cambrésis.

Le 17, le roi écrivait à Villars et lui proposait de faire attaquer Denain par un gros détachement; le vieux roi montrait au maréchal tous les avantages que devait avoir cette opération, et qu'elle a eus effectivement plus tard. On reconnaît dans Louis XIV, faisant ce projet de diversion, l'homme habitué à faire de la bonne stratégie avec M. de Chamlay. Le roi, cependant, laissait à Villars toute liberté d'agir. Le maréchal et les généraux avaient passé la journée du 20 à reconnaître le terrain en avant de la Sambre, et le

(¹) Le tome XIV du Journal du marquis de Dangeau contient une longue note sur la bataille de Denain. Cette note, ou plutôt ce mémoire, est due à M. L. Dussieux, l'un des éditeurs de cette utile publication; elle est le résultat des recherches qu'il a faites dans les archives du ministère de la guerre pour déterminer qui avait conçu le projet de la bataille de Denain. Il résulte de l'étude des pièces officielles que l'auteur du projet est Louis XIV. Nous croyons devoir donner l'analyse de cette précieuse correspondance et même quelques lettres, et faire ainsi connaître l'histoire de ces importantes opérations d'après des documents nouveaux et incontestables.

prince Eugène dut s'attendre à une bataille générale de ce côté : aussi il replia sa droite, dégarnit Thuin, et laissa Denain isolé et gardé seulement par dix-huit bataillons. Le projet de Louis XIV pouvait alors être exécuté : en effet, le 21, Villars résolut d'attaquer Denain, « à quoi l'on n'a pu songer que dans le temps que nous éloignions l'armée ennemie de l'Escaut (Thuin); car lorsqu'elle y avoit sa droite [1], on ne pouvoit le tenter avec aucune apparence de succès. Je compte donc faire demain (22) toutes les démarches qui pourront persuader l'ennemi que je veux passer la Sambre, et je tâcherai d'exécuter le projet de Denain qui seroit d'une grande utilité [2]. » Tout était prêt pour l'attaque de Denain, lorsque M. de Tingry, qui devait y prendre part avec la garnison de Valenciennes, fit manquer l'affaire. On se décida aussitôt à passer la Selle, qu'on franchit le 22, et on se porta sur la Sambre pour y livrer bataille. Il y a dans ces diverses résolutions des hésitations et des incertitudes qui motivèrent une lettre assez sévère de Voysin, secrétaire d'État de la guerre, à Villars, écrite le 23; et cependant ces hésitations s'expliquent quand on pense aux conséquences désastreuses que pouvait entraîner une bataille perdue. Le 23, nous jetâmes des ponts sur la Sambre, et Eugène se prépara à donner la bataille le lendemain aux Français [3]. C'est alors, le 23 au soir, que, tous nos généraux jugeant qu'il est impossible de livrer bataille sur la Sambre avec succès, on en revient au projet de Denain, et qu'on l'exécute cette fois avec une intelligence, une vigueur, une décision et un entrain admirables, et en y employant toute l'armée au lieu d'un détachement. La diversion proposée par le roi est devenue une grande opération. Il ne se trouve rien dans les archives du ministère de la guerre qui fasse connaître positivement quel est le général qui remit en avant le projet de Denain. L'exécution fut confiée à Montesquiou, qui s'acquitta parfaitement de son devoir. M. de Tingry, avec ses quinze bataillons, fit merveilles; l'entrain de nos soldats fut irrésistible. On fut assez habile pour dérober une marche et cacher le mouvement au prince Eugène; quand il arriva, tout était fini.

Montesquiou chercha à s'attribuer tout l'honneur de la victoire de Denain. Villars, dans sa correspondance, revendique cette gloire. Ni l'un ni l'autre ne disent cependant que Louis XIV leur avait tracé toute cette opération, et qu'en définitive il était l'auteur du projet.

Les lettres qui suivent contiennent la preuve des faits que l'on vient de raconter et de bien curieux détails.

1. — *Louis XIV au maréchal de Villars.*

A Fontainebleau, le 17 juillet 1712.

. . . Ma première pensée avoit été, dans l'éloignement où se trouve Landrecies de toutes les autres places d'où les ennemis peuvent tirer leurs munitions et convois, d'interrompre leur communication en faisant attaquer les lignes de Marchiennes [4], ce qui les mettroit dans l'impossibilité de continuer le siége; mais comme il m'a paru que vous ne jugiez pas cette entreprise sur les lignes de Marchiennes praticable, je m'en remets à votre sentiment pour la connoissance plus parfaite que vous avez, étant sur les lieux, et je ne puis que vous confirmer les précédents ordres que je vous ai donnés pour empêcher le siége de Landrecies et combattre les ennemis par les endroits que vous jugerez plus accessibles, pendant qu'ils viendront pour s'établir devant la place...

2. — *Voysin à M. le comte de Broglie* [1].

17 juillet, à Fontainebleau.

. . . On prétend que le prince Eugène doit se déterminer ces jours-ci à faire un nouveau siége de Landrecies ou de Maubeuge. Je vous supplie de me mander si vous jugez qu'en faisant le siége de Landrecies ils puissent toujours conserver leur communication à Douai par Marchiennes, pour en tirer leurs convois et munitions de guerre, ce qui est fort éloigné de Landrecies; et il est néanmoins bien difficile qu'ils les puissent faire venir d'ailleurs, n'ayant rien de plus près que Mons, s'ils ne tirent pas de Douai. *S'il étoit possible, dans ce grand éloignement, d'attaquer leurs lignes de Denain pour couper la communication*, ce moyen paroîtroit le plus assuré et le moins hasardeux pour les obliger à lever le siége, et vous feriez bien d'en écrire vous-même à M. le maréchal de Villars et de lui en envoyer un projet, lui marquant le nombre de troupes dont vous auriez besoin, de quelle manière et en quel temps il devroit les faire marcher pour vous les envoyer et en ôter la connoissance aux ennemis. Comme il doit passer l'Escaut avec l'armée du roi lorsque les ennemis s'approcheront de Landrecies, il me semble que, dans ce mouvement général de l'armée du roi, la contre-marche que feront quelques brigades par les derrières pourroit aisément être cachée. Le roi ne veut point laisser prendre Landrecies comme on a fait le Quesnoy; Sa Majesté hasardera plutôt une bataille pour secourir la place que de ne rien faire du tout. C'est pour cela que je vous prie d'examiner s'il seroit possible d'empêcher le siége en interrompant cette communication du camp de Douai.

3. — *Voysin au maréchal de Villars.*

Le 23 juillet 1712, à Fontainebleau.

J'ai rendu compte au roi de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21 de ce mois. Je crois ne pouvoir me dispenser de vous dire, comme votre serviteur et de vos amis, que la première réflexion que le roi a faite sur cette lettre a été que vous vous trouviez en état de prendre un grand avantage sur les ennemis en cherchant à les attaquer et à les combattre de l'autre côté de la Sambre. Vous convenez que M. le marquis de Coigny et M. de Joffreville ont trouvé que par la disposition du terrain il y avait assez d'égalité pour le combat entre les deux armées, et vous devez être fort supérieur en nombre de troupes, puisque celles des ennemis ne sont point rassemsemblées. Vous songez à faire attaquer le camp de Denain; il faut nécessairement que le prince Eugène y ait laissé un nombre de bataillons assez considérable : il y en a encore à Marchiennes; et ces bataillons, dispersés dans l'étendue de sept lieues, ne sont point à portée de joindre l'armée que vous aurez à combattre. Je souhaite fort que votre dessein sur le camp de Denain réussisse promptement; mais si cela manquoit, vous auriez peut-être grand regret, dans la suite, d'avoir donné aux ennemis le temps de rassembler toutes leurs troupes, d'établir quelque poste de l'autre côté de la Sambre, où vous croyez pouvoir les attaquer. Le principal objet du roi est d'empêcher qu'ils ne se rendent maîtres de Landrecies; et si vous y réussissez en attaquant le camp de Denain, vous y aurez honneur, et Sa Majesté sera très-contente; mais si, après toutes les réflexions que vous faites, Landrecies se trouvoit pris, il semble que vous en prenez sur vous l'événement et toutes les suites. Toutes vos lettres sont pleines de réflexions sur le hasard d'une bataille; mais peut-être n'en faites-vous pas assez sur les

(1) Le prince Eugène était d'abord campé derrière l'Escaillon, petit affluent de l'Escaut, sa gauche à Landrecies et sa droite à Thuin, qui est tout près de Denain et qui était relié au camp retranché de Denain par de fortes lignes.

(2) Lettre de Villars à Voysin, du 21.

(3) Villars écrivit à M. de Saint-Frémont, qui était dans Maubeuge, qu'il allait livrer bataille sur la Sambre.

(4) Ou de Denain, c'est la même chose.

(1) Le comte de Broglie était à Mouchy-le-Preux, entre la Sensée, la Scarpe et l'Escaut; il commandait les réserves de l'armée. Voysin, reprenant le projet de Louis XIV repoussé par Villars, proposait de le faire exécuter par M. de Broglie.

tristes conséquences de n'en point donner, et de laisser pénétrer les ennemis jusque dans le royaume, en prenant toutes les places qu'ils veulent attaquer. Il me semble, à vous parler naturellement, qu'après les ordres réitérés de Sa Majesté, les plus fortes réflexions du général doivent être pour bien faire toutes ses dispositions et profiter du moment. Je crois vous faire plaisir de vous parler avec cette liberté. Le roi, après avoir entendu la lecture de vos lettres et avoir fait la réflexion que je viens de vous marquer, m'a dit qu'il attendoit votre courrier. Ce ne sera pas sans quelque espèce d'inquiétude.

4. — *Le maréchal de Villars à Louis XIV.*

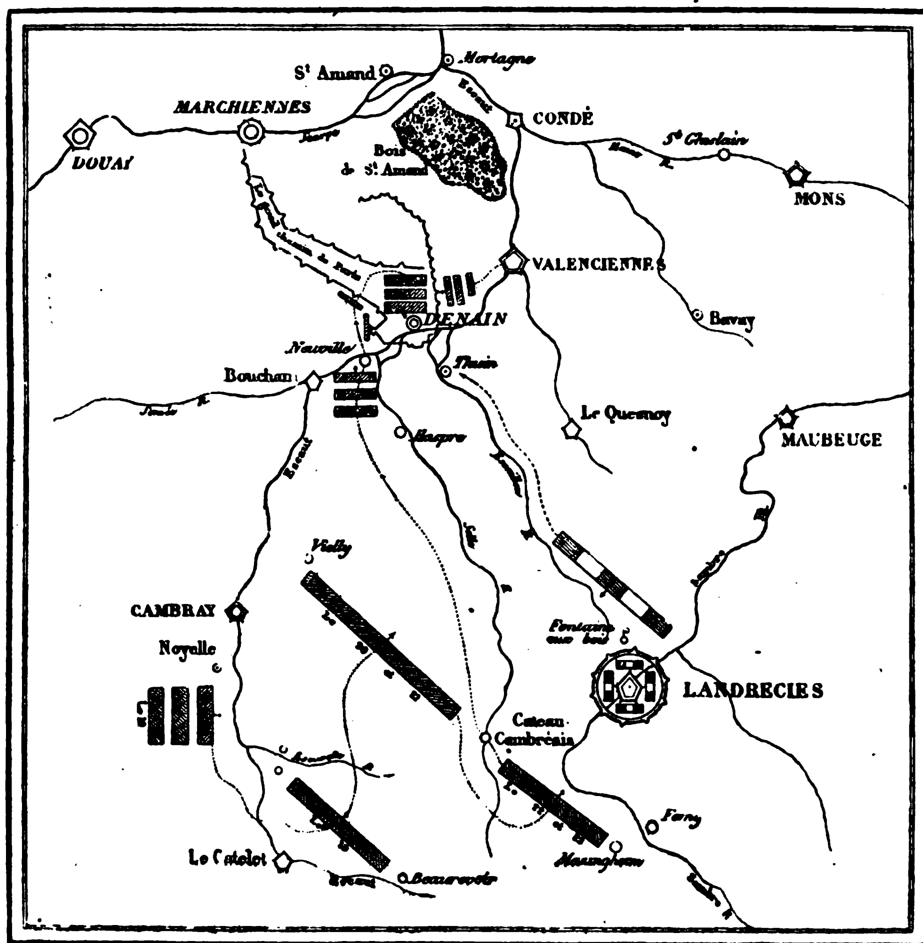
Au camp de Denain, ce 24 juillet 1712.

Sire, après plusieurs nouvelles pénibles à Votre Majesté, j'ai au moins la satisfaction de lui en apprendre une agréable. M. le marquis de Nangis aura l'honneur de lui dire que le camp retranché de Denain a été emporté après une assez vigoureuse résistance.

Milord Albemarle a été pris, le comte de Nassau tué, deux lieutenants généraux pris; deux maréchaux de camp, plusieurs autres officiers principaux, M. Danhalt fils, ont été faits prisonniers.

Les troupes de Votre Majesté ont marqué une valeur extrême; je ne puis assez m'en louer (¹).

M. le maréchal de Montesquiou a donné tous ses ordres avec beaucoup de fermeté. M. d'Albergotty a montré son courage ordinaire. MM. de Vieuxpont et de Broglie, qui commandoient les premiers détachements; MM. de Brendlé et de Dreux, M. le marquis de Nangis, M. le prince d'Isenghen, M. de Mouchy, méritent tous de très-grandes louanges, aussi bien que le major général.



Plan des opérations de la bataille de Denain (24 juillet 1712). — Dessin du temps conservé au dépôt de la guerre et réduit par M. L. Dussieux.

Je souhaite que Votre Majesté approuve notre zèle pour son service. Je cherche le mieux avec toute l'application que je dois; si j'en dois croire le discours de M. d'Albemarle, M. le prince Eugène n'a qu'à se retirer par Mons. Ce prince étoit arrivé ici deux heures avant l'action. J'ai envoyé sur-le-champ le comte de Coigny vers Guise.

J'ai l'honneur d'être, etc. VILLARS.

J'ai envoyé le comte de Broglie attaquer Marchiennes le moment d'après l'action.

5. — *Le maréchal de Montesquiou à Voysin.*

29 juillet 1712.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre de Sa Majesté que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, avec celle que vous avez eu la bonté de m'écrire. Je souhaite plus qu'homme du monde que Sa Majesté soit contente de mon zèle à lui rendre service. Je vous avoue que la part que j'avois au projet et mon opiniâtreté à faire passer l'Escaut à l'armée et à attaquer les lignes de Denain m'a fait passer de mauvais quarts d'heure depuis notre départ de près de la Sambre jusqu'au moment que l'action a été finie; car cela n'étoit du goût de personne, et je voyois toute l'armée prête à tomber sur moi, et je vous assure qu'il faut être hardi pour se charger de paquets de cette importance.

(¹) Un état dressé par M. de Contades donne le total de nos pertes à Denain. Officiers tués, 15; soldats tués, 865; officiers blessés, 111; soldats blessés, 1075. Total, 880 tués, 1186 blessés; en tout, 2066.

DE DOMINIS.



Marc-Antoine de Dominis. — Peinture de Mierevelt gravée par G.-J. Delff.

Marc-Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro, né en 1566, à Arbe, en Dalmatie, est connu par des actes d'inconstance religieuse qui lui ont fait peu d'honneur; mais il est l'auteur de travaux scientifiques qu'il n'est pas inutile de rappeler. Vivant à une époque où l'on arrivait à comprendre que l'étude du monde extérieur exigeait une méthode bien peu pratiquée jusqu'alors, nous voulons dire la méthode expérimentale, il fut un des premiers qui la mirent en usage, et eut assez d'habileté pour en faire sortir l'explication de l'arc-en-ciel. Avant lui, des observations très-superficielles avaient conduit les anciens à reconnaître que ce phénomène est dû à la lumière du soleil qui frappe les gouttes de pluie; mais là s'arrêtait tout ce que l'on savait d'exact sur la question. Aristote, Albert le Grand,

Vitellio et une foule d'autres avaient ensuite donné cours à leur imagination et inventé toutes sortes d'hypothèses sans soutien, si bien que, selon les expressions de Dominis lui-même, pour expliquer comment le soleil en frappant les gouttes d'eau peut donner l'arc-en-ciel, il y avait autant de systèmes que de chapitres sur cette matière.

Dominis interrogea le phénomène dans ses détails : il prit la goutte d'eau elle-même; il y suivit la marche du rayon solaire, et vit comment, après être entré en se brisant, ce rayon se réfléchissait en partie à la rencontre de la seconde surface, et, revenant ainsi, se brisait de nouveau et arrivait coloré à l'observateur avec des couleurs différentes, selon le point de vue auquel on se trouvait. La seule liberté qu'il se permit dans son expérience, liberté qui l'éloignait un peu du phénomène naturel, ce fut de substituer à la goutte, dont les dimensions trop petites n'auraient pas permis une observation bien sûre, une fiole sphérique pleine d'eau, qui laissait bien voir les divers changements de marche de la lumière. Encore, dirai-je, cette liberté est bien légitime; car la position de l'arc-en-ciel ne dépend en aucune manière de la grosseur des gouttes de pluie.

Une fois maître de l'explication vraie, Dominis put répondre à une foule de questions qu'éveillaient les diverses circonstances où l'arc apparaissait. Ainsi, il montre très-bien pourquoi l'arc est circulaire; que le soleil, l'œil de l'observateur et le centre de l'arc sont en ligne droite; que l'on ne doit voir au plus que la moitié de l'arc; que, cependant, un observateur sur une haute montagne pourrait en apercevoir davantage. Il explique très-nettement que chaque observateur voit un arc-en-ciel qui n'est pas le même que celui qui est vu par l'observateur voisin. Il répond à cette question que déjà les anciens s'étaient posée : « Pourquoi l'arc-en-ciel fuit-il celui qui s'approche? » Enfin, on pourrait presque dire qu'aucun des détails accessoires du phénomène ne lui échappe, et il les explique en fort bon physicien. Newton le cite dans son Traité d'optique, et, par les quelques mots qu'il lui consacre, l'associe ainsi à son immortalité.

Dominis, s'il a bien expliqué l'arc que nous apercevons le plus souvent, n'a pas été aussi heureux dans l'explication d'un second arc qui enveloppe quelquefois le premier, et qu'on appelle l'arc extérieur. C'est à Descartes qu'on la doit. Enfin, Dominis avait bien vu le rayon se colorer en traversant la goutte d'eau; mais il expliquait cette coloration d'une manière inexacte. C'est Newton qui a complété la théorie en donnant ses expériences sur la décomposition de la lumière.

Le traité où se trouvent les expériences de Dominis est intitulé : *De Radiis visus et lucis in vitris perspectivis et iride*. Il a été publié, en 1611, à Venise, par un parent de l'auteur, nommé Bartoli, qui, plein d'ardeur pour la science, avait demandé des conseils au savant archevêque. Pour aider Bartoli, Dominis tira de la poussière des manuscrits enfouis depuis plus de vingt ans. Ce sont ces manuscrits qui, du vivant de Dominis, furent publiés par Bartoli : *Tractatus per Joannem Bartolum in lucem editus*.

MIEREVELT

PEINTRE HOLLANDAIS.

Michel Mierevelt naquit à Delft, en 1568. Son père était orfévre. Il étudia d'abord la gravure à l'école de Jérôme Wierin, graveur fécond, mais froid. Descamps affirme que Michel Mierevelt, à l'âge de dix ou douze ans, publia quelques estampes composées et gravées par lui. Ces estampes ont disparu, et aucun auteur, à notre connaissance, n'en fait mention.

Attiré par un goût très-prononcé vers la peinture de portrait, Michel Mierevelt quitta l'atelier de Jérôme Wierin et entra chez Antoine de Montfort ou Blockland, peintre de peu de valeur. Blockland ne peignait que des compositions, et ne pouvait guère apprendre à son élève l'art du portraitiste. Mierevelt se forma lui-même et acquit promptement une certaine réputation. Lorsqu'il eut fait les portraits de la famille de Nassau, tous les grands personnages de la Hollande voulurent être peints par lui. Charles Ier, roi d'Angleterre, lui fit proposer de passer en Angleterre; mais la peste ayant sévi à Londres, Mierevelt resta à Delft et mourut dans cette ville le 27 août 1641, laissant deux fils. L'aîné, Pierre Mierevelt, fut peintre et continua quelque temps la réputation de son père.

On remarque dans les œuvres de Mierevelt une entente réelle de la physionomie, jointe à un coloris agréable, souvent même puissant. Guillaume-Jacques Delff a gravé tous les portraits de ce maître que nous connaissons; on doit regarder comme les meilleures estampes dues au burin de G.-J. Delff les portraits de Gustave-Adolphe, roi de Suède; d'Élisabeth, reine de Bohême; de Louise de Coligny; de Frédéric-Henri, comte palatin du Rhin; d'Ernest-Casimir, comte de Nassau; et celui de Marc-Antoine de Dominis, que nous reproduisons page 185.

Mierevelt forma plusieurs élèves cités par J.-B. Descamps : Paul Moreelze, Pierre Gueenetz-Montfort, Nicolas Cornelis et Pierre Dirck Kluyt.

PIERRE SOREL.

LE PAYSAN DU DANUBE.

On sait que la Fontaine, en composant son admirable fable du *Paysan du Danube*, s'est inspiré des paroles que l'historien espagnol Guevara (¹) a prêtées à Marc-Aurèle; mais on ignore généralement qu'avant la Fontaine d'autres poëtes s'étaient exercés sur le même sujet. M. G. Duplessis, dans le *Bulletin du Bibliophile* (²), a indiqué comme antérieure à la fable de la Fontaine une imitation faite au commencement du dix-septième siècle par Gabriel Fourmennois, et qui fut imprimée, en 1601, sous ce titre : « Harangue descripte au Livre doré de Marc-Aurèle d'un » paysant des rivages du Danube, appelé Milène....., nouvellement mis en vers par Gabriel Fourmennois, Tournisien » (Utrecht, Sal. de Roy, 1601, petit in-4°). Sans parler de nombreuses traductions ou imitations en prose, on peut citer une autre imitation en vers de la même harangue, antérieure de quarante ans à celle de Gabriel Fourmennois, et qui est l'œuvre de Pierre Sorel, poëte chartrain fort peu connu.

Cette pièce de vers est intitulée : « Advertissement et » remontrance du monstre du Danube au sénat romain, pris » de Marc-Aurelle », et se trouve imprimée dans les *Œuvres de Pierre Sorel* (³).

Voici d'abord la description du monstre :

Ce fut un monstre horrible, effroiable, incongnu,
Dont le corsage fut couvert de peau de chèvre;
Le visage petit, petite main; la lèvre
Par empoules enflée; à cheveux hérissés,

(¹) Prédicateur de Charles-Quint, et successivement évêque de Cadix et de Mondonedo; il publia en 1539 un ouvrage intitulé : *Marco Aurelio, con el Relox de principes*. (Valladolid, N. Thierry, in-fol.) Le nouveau livre fut aussitôt traduit en français par René Bertaut, sieur de la Grise, sous le titre de *Livre doré de Marc-Aurèle;* et tel fut son succès que, pendant le cours du seizième siècle, il y eut plus de quinze éditions de la version française.

(²) Janvier 1835.

(³) Paris, Gabriel Buon, au clos Bruneau, à l'enseigne Saint-Claude, 1566.

De crainte et de terreur en rondeur enlacés;
Le regard enfoncé, la teste eschevelée;
La couleur en tout point de la chaleur bruslée;
Les sourcis avalés, le front tout renfrongné;
La barbe qui couvroit de son poil mal peigné
Sa face et sa poitrine, au-dessus de laquelle
Il avoit mis la peau d'une ourse très cruelle.

D'autres passages de Sorel nous paraissent moins inférieurs au *Paysan du Danube* de la Fontaine. Le monstre s'adresse aux Romains dont il flagelle ainsi le luxe insolent :

Vous vous faites traîner en des coches tremblantes,
Vestus de saions d'or et perles éclatantes,
Tryumphans de l'honneur qui ne vous est point deu
Pour ne nous avoir point de justice rendu :
Nostre sang et nos pleurs en demandent vengeance
Au tonant Jupiter, qui, de notre souffrance,
Le pryant, le criant, aura quelque pitié.
. . . .
La mer, qui de ses bras enclost tout l'univers,
N'est de telle grandeur que vos désirs pervers.
. . . .
Mesmement je verray quelques trouppes en armes
Qui, soulageant nos pleurs, nos sanglots et nos larmes,
Viendront vous saccager en vos propres maisons;
Et le Dieu qui des cieux entend nos oraisons
En un jour seulement accablera vos testes,
Fouldroyant dessus vous ses fumantes tempestes.

On sait bien peu de chose de Pierre Sorel. C'est seulement par ses œuvres que l'on connaît le lieu de sa naissance. Le livre de ses poésies est devenu aujourd'hui une rareté qui ne se rencontre que dans des bibliothèques publiques ou chez quelques zélés bibliophiles. Quelques-unes de ses chansons politiques sur les événements de son temps méritent cependant d'être citées, celle entre autres *Sur la recouvrance de Calais par le duc de Guise :*

Or sus, or sus, tous François,
Par trois fois,
Chantez io sur la plaine!
Et à gosier déployé
Soit crié
Io d'une longue haleine.

Car ce grand prince lorrain
Sous sa main
A réduit l'angloise trouppe,
Et a vaincu par ses faits
De Calais
La double vaguante pouppe.

Ceste ville qu'autrefois
Des Anglois
Fut deux cens ans prisonnière,
Aujourd'huy en liberté
A esté
Mise par sa main guerrière.

Et pour ce vous, citoiens
Anciens,
Retournez y prendre place,
Chantant tous à haulte voix,
Par trois fois :
Io dedans votre race!

CHANT NATIONAL GREC.

A moi mon épée! à moi mon cheval!

Si demain le sort veut que je sois frappé d'une balle, je mourrai content pourvu que j'aie déchargé mon fusil.

Parmi les hommes, celui-ci rampe, celui-là tyrannise, moi je ne suis ni esclave ni maître; je pense librement.

L'un se plaint, l'autre rugit comme le tonnerre, moi je chante.

Les obstacles! je les surmonte avec courage, et le monde est à moi.

Je ris sous la tente, je ris à la bataille. Ne pleure pas, jeune fille; je sais le chemin qui mène à la montagne.

Mais si la trompette sonne, si l'épée tue, allons, mon cheval, en avant! le plomb pleut, le sang coule. Si dans le bruit de la bataille siffle la balle mortelle, en riant je finirai la vie que j'ai vécue en riant. (¹)

LES CORTE-REAL
ET LA TERRE DE LABRADOR.

Lorsqu'on passe en revue les grandes découvertes maritimes accomplies par les Portugais, la pensée suit ordinairement les côtes arides de l'Afrique ou les rives américaines parées de toutes les splendeurs de la végétation tropicale; elle s'égare plus souvent encore au milieu des magnificences du monde asiatique; elle ne songe jamais aux terres désolées du Nord, et cependant, au temps même où les Vasco de Gama, les Pedralvarez Cabral, les Duarte Barbosa, exploraient les plus belles parties de l'Orient, un émule des Verazzani, des Cabot, des Jacques Cartier, allait baptiser d'un nom portugais l'une des terres les plus froides et les plus stériles du nouveau monde, alors découvert à peine depuis quelques années.

Les Corte-Real, si peu connus de leur pays, vivaient au milieu des délices d'une cour dont les autres États de l'Europe enviaient à cette époque le luxe et les fêtes; le nom même qu'ils portaient attestait l'opulence de leur maison : le chef de leur race, Vasqueanez, n'avait été appelé le grand Corte-Real qu'en souvenir de sa prodigieuse magnificence; ce surnom, qui fait allusion à la splendeur d'une cour souveraine, en est la preuve.

Dès le quinzième siècle, son petit-fils, Corte-Real, s'était fait concéder par le gouvernement l'une des Açores, dans ces mers paisibles, mais encore peu explorées, qu'essayait de coloniser le Portugal; et cette concession, faite par Alphonse V, que l'on a surnommé l'Africain, était accordée, dit-on, en souvenir d'immenses découvertes accomplies vers 1468, concurremment avec Martins Homem, dans les régions voisines du pôle. Ce renseignement nautique ne nous vient malheureusement que d'une source assez incertaine. Il est produit pour la première fois par l'auteur d'un poëme épique intitulé *Insulana*, qui a pour sujet la gloire maritime des Portugais au temps de l'infant don Henrique, et l'on est en droit, tout le monde le sait, d'avoir quelque peu de défiance en présence d'une assertion pareille : l'honneur accordé à Gaspard de Corte-Real repose sur une base plus solide et plus certaine. Pedralvarez Cabral venait de partir pour les Indes orientales et découvrait, en l'année 1500, les terres verdoyantes du Brésil, lorsque l'intrépide Gaspard partit pour les terres neigeuses, où il voulait se frayer le premier une route conduisant aux mers asiatiques. Il tentait pour la première fois alors ce qui a été accompli de notre temps par Mac-Clure. Si elle fut infructueuse, la glorieuse tentative de ce marin ne fut pas inutile à la renommée qui s'attachait dès ce temps aux navigateurs portugais. La *terra do Labrador* (terre de labour) fut nommée ainsi par Corte-Real, en raison de l'aspect trompeur que lui donnait à cette époque la végétation vivace, mais peu utile, qui la couvrait. Déçu par cette apparence, le hardi marin vit pour le laboureur des trésors qui ne se réalisèrent jamais que dans son imagination. En souvenir de son expédition lointaine, il ramena à Lisbonne cinquante-sept Indiens. La chronique ne nous dit pas ce que devinrent ces pauvres sauvages, qui appartenaient à la race des Chippeouans ou bien à celle des Esquimaux. Dans l'une et l'autre hypothèse, le beau climat du Portugal, beaucoup trop chaud pour eux, dut leur être funeste.

(¹) On chantait ces vers pendant la guerre de l'indépendance hellénique.

Corte-Real ne fut pas plutôt de retour qu'il songea à une expédition nouvelle, et il repartit pour les régions arctiques le 15 mai 1501. C'est malheureusement à son nom qu'on doit commencer la série des victimes qu'enregistrent les fastes de la géographie lorsqu'ils signalent les cœurs intrépides qui se sont laissé emporter vers ces lointains parages; mais cette fois encore un touchant dévouement se lie au souvenir d'une déplorable catastrophe. En l'année 1502, Miguel de Corte-Real, ne voyant pas revenir les navires que commandait son frère bien-aimé, prit la résolution d'aller à leur recherche; il se perdit parmi les neiges éternelles. Vasco-Eannès de Corte-Real se préparait à visiter cette terre de deuil qui avait vu périr ses deux frères, lorsque le roi Emmanuel interposa son autorité, et ne voulut pas qu'une seconde victime d'un dévouement fraternel marquât les débuts de son règne. Ce dernier marin, qui était alcaïde de Tavira, devint capitaine donataire de la *Terre-Neuve des Corte-Real;* mais l'histoire ne fait nulle mention du séjour qu'il eut à faire dans son triste gouvernement. Déjà administrateur des îles de Tercère et de Saint-Georges, dans les Açores, il est probable qu'il préféra cette terre des beaux orangers aux neiges du Labrador.

Il y a trente-sept ans environ, la commission de la Société de géographie écrivait en tête de ses précieux Bulletins : « Regardez cette vaste terre de Labrador, située sous les mêmes latitudes que la Grande-Bretagne, et dont tout l'intérieur présente un vide parfait. Faut-il donc de si grands moyens pour envoyer un voyageur européen à la Terre-Neuve, d'où il passerait facilement à l'établissement des Frères Moraves à Naïn? »



Castle-Reef Rock, sur la côte du Labrador (Amérique septentrionale).

Depuis l'époque où ce vœu a été formulé, bien des voyages ont été accomplis dans le nord de l'Amérique, mais trop peu, hélas! ont rempli le vœu de nos savants. L'esprit se perd cependant en conjectures quand on songe que cette vaste presqu'île, comprise entre 50 et 60 degrés de latitude nord, et entre 59 et 80 degrés de longitude orientale, ne présente pas moins de 24 000 lieues carrées de superficie! La terre de Labrador, séparée au sud de notre ancienne et belle colonie le Canada, et de Terre-Neuve par le détroit de Belle-Ile, n'est pas dépourvue de productions utiles; mais son aspect étonne les regards plutôt qu'il ne les charme. Tout ce pays, dont les intrépides Corte-Real réclamaient la concession, ne consiste qu'en hautes montagnes et en vallées rocailleuses : c'est du moins la peinture que l'on fait du littoral. Le climat y est d'une extrême rigueur, et l'hiver n'y finit qu'en juillet. Le Mistissimy et le Kumpi sont ses fleuves principaux. Ces cours d'eau ne peuvent guère servir à transporter que les produits de la pêche et de la chasse, car le terrain se montre rebelle à la culture. Des pins d'assez haute dimension y apparaissent, et le premier explorateur eût été plus près de la vérité qu'il ne le fut en l'appelant la Terre du Bûcheron qu'en la désignant sous le nom du Laboureur. La population indienne de ces contrées est bien clair-semée; elle se compose de Chippeouans, et, vers le nord, d'Esquimaux, formant un total de 15000 individus. Les Frères Moraves ont fondé au Labrador trois communautés : Naïn, Okkak et Hoffenthal. Avec les cabanes édifiées par les marins anglais et américains qu'attire dans certains comptoirs de la côte la pêche du saumon et de la morue, ce sont les seuls établissements européens que l'on y connaisse [1].

Ce pays si déshérité offre au fond de ses lacs une production charmante, recherchée encore de nos joailliers; elle gît fréquemment sous les eaux, où son éclat changeant la fait reconnaître : c'est la pierre du Labrador, qui n'est autre chose qu'un feldspath à base de soude.

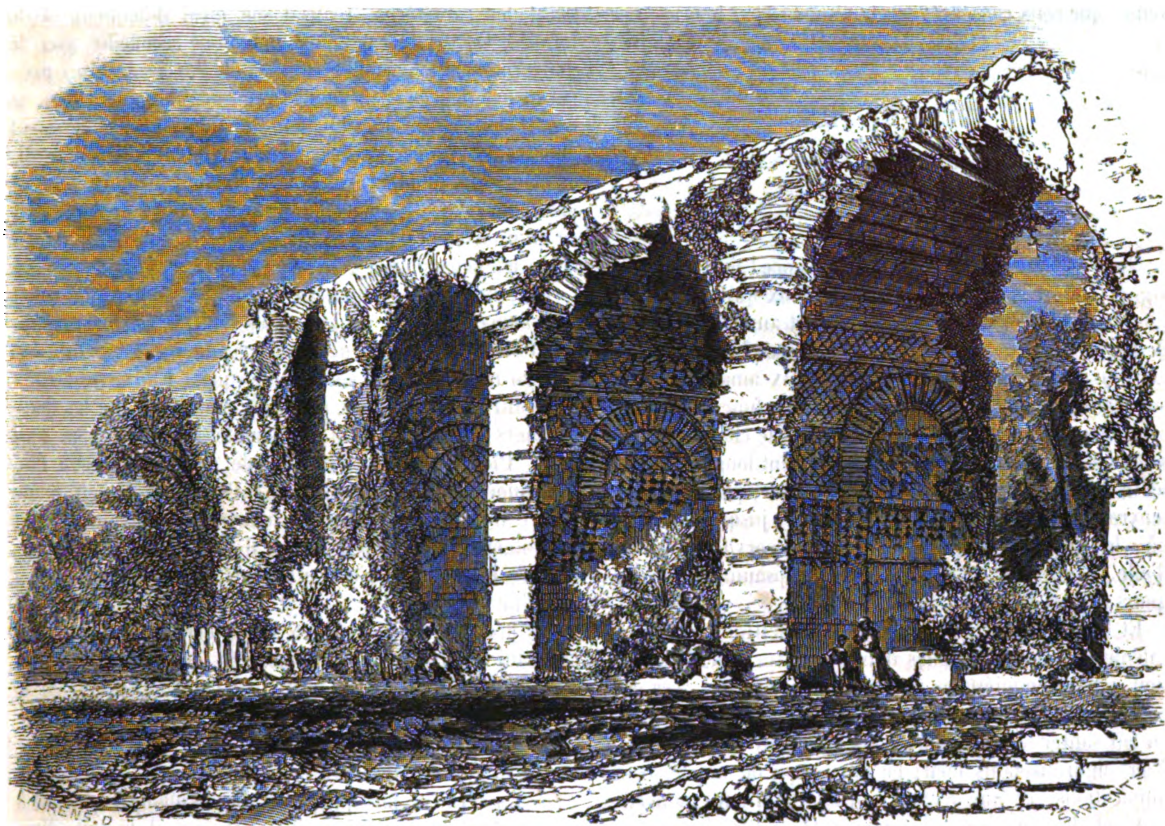
Il y a plusieurs années, un homme plein d'ardeur pour la science, et de zèle pour le bien-être des populations, entreprit un voyage vers ces contrées ingrates, afin d'en rapporter un tubercule précieux qui croît dans les terrains les plus arides, et qui devait d'autant mieux, on l'espérait du moins, remplacer la pomme de terre que les Indiens trouvent, dans sa croissance spontanée, un aliment inépuisable. M. Lamare-Picquot rapporta une quantité considérable de ce tubercule, et il en fit fabriquer même un pain excellent. Le *Psoralea Picquotiana,* cultivé dans de meilleures conditions, peut devenir une ressource précieuse, et le *Magasin pittoresque* a déjà tenté, il y a dix ans, d'en faire prévaloir les qualités. (Voy. t. XVII, 1849, p. 383.)

[1] On aura, du reste, les renseignements les plus complets sur cette terre si peu connue dans l'opuscule suivant : *Description nautique de la côte du Labrador,* par Mauduit-Duplessis; Paris, 1853, in-8 d'une quarantaine de pages.

ANCIENS AQUEDUCS DE LYON.

L'ancienne capitale de la Gaule Lyonnaise occupait primitivement, c'est-à-dire avant notre ère, l'emplacement que nous lui connaissons entre le Rhône et la Saône; mais on sait que Lucius Plancus, un illustre lieutenant d'Auguste, fit rebâtir la ville sur la montagne de Fourvières. Ce fut sans doute la hauteur de cette position qui nécessita la construction des superbes aqueducs dont on voit encore aujourd'hui de majestueux vestiges dans la campagne de Lyon.

Il paraît qu'il en existait de semblables à Fourvières, même vers le milieu du dix-septième siècle, parmi d'autres ruines de temples et de tours; car le père Saint-Aubin, dans son *Histoire de Lyon* imprimée en 1656, dit, après avoir énuméré tous les couvents élevés sur les pentes de la montagne : « Avant de sortir d'ici, prenez garde aux vieilles masures de l'antiquité : ce ne sont partout que les restes



Restes de l'Aqueduc romain de Bonnant, près Lyon. — Dessin de J.-B. Laurens.

de certains grands aqueducs qu'on avait dressés infailliblement pour porter de l'eau dans la ville; mais ce sont toujours de puissantes démonstrations de l'orgueil romain et des monuments de magnificence à bâtir pour l'éternité, quoiqu'en même temps ceux qui semblaient y fonder leurs espérances pour la posséder fissent leur possible, par leurs actions, pour en perdre la félicité. Laissons ce profane objet, et descendons au même penchant que nous venons de considérer au bas de Fourvières. »

Oui, descendons au pied de la montagne de Fourvières, pour admirer ces pittoresques rives de la Saône sur lesquelles s'élèvent plusieurs monuments dignes d'attention, tels que l'église métropolitaine de Saint-Jean, les flèches de Saint-Nizier et de Saint-Georges, l'église romane d'Ainay, dont l'intérêt architectural est relevé par quelques peintures murales d'Hippolyte Flandrin. Arrivons ensuite à ce vaste bâtiment qu'on peut appeler l'arche d'alliance des peuples modernes, c'est-à-dire à la gare du chemin où convergent journellement plus de soixante convois. En profitant d'un de ceux qui se dirigent vers la ville manufacturière de Saint-Étienne, nous serons portés dans l'espace de cinq minutes au village d'Oullins, sur la rive droite du Rhône, et, laissant alors la voie ferrée, nous ferons une promenade d'une demi-heure aux bords d'un ruisseau, dans un charmant vallon, et vers le couchant. A la fin de cette promenade, nous trouverons l'imposante et gracieuse ruine dont notre dessin reproduit seulement le fragment situé au nord. Nous remarquerons les lierres qui couvrent de leur verdure brillante des piliers et des arceaux tout entiers, tandis que, dans d'autres parties, nous verrons encore accrochés à la brique romaine des branches et des troncs desséchés d'autres lierres contemporains peut-être de l'aqueduc; mais les parties dénudées nous montreront un appareil de construction extrêmement gracieux. Il y a des entrelacements en damier de pierres blanches et noires, des assises étroites de briques rouges et des arceaux de la même matière dont l'effet plaît à l'œil comme l'ornementation des murailles arabes de l'Alhambra.

Si nous quittons ces ruines que nous venons de voir au fond du vallon de Bonnant, et si nous montons à un quart de lieue dans la direction du village de Chaponost, nous trouverons les restes un peu plus rustiques peut-être, mais plus considérables, de cet aqueduc romain qui amenait à Fourvières ou bien à l'ancien Lugdunum les eaux du mont Pilat, c'est-à-dire d'une distance de 84 000 mètres.

La position de ces restes sur un plateau élevé, au-dessus du vallon de Bonnant, démontre que les eaux descendues à l'aqueduc que nous avons déjà vu au fond de ce vallon re-

montaient sur le plateau, vers Fourvières, par l'effet du siphon. On dit que, dans l'espace parcouru par les eaux du mont Pilat, les parties d'aqueducs construites en dessous du sol sont à peu près intactes.

Nous devons ajouter que deux autres aqueducs romains aboutissaient à Lyon, en partant de points différents; mais nous ne savons pas qu'il existe aucun débris de ces antiques et gigantesques monuments dont l'aspect intéresse si vivement l'antiquaire et l'artiste. Dans peu d'années, probablement, malgré quelques précautions de l'autorité, il ne restera des magnifiques ruines que l'on voit à Bonnant et à Chaponost d'autre trace et d'autres souvenirs que ceux conservés par la plume et par le crayon.

MÈRE ET FILS.

RÉCIT DU VIEUX TEMPS.

Suite. — Voy. p. 170, 178.

II.

Quel jour que celui qui ouvre l'absence! dit Mme de Sévigné. Oui, c'est un triste jour, et ceux qui suivent sont plus tristes encore. L'absence! elle est aussi bien la sœur de la mort que le sommeil en est le frère. Ne plus voir ce cher visage, ne plus entendre cette voix aimée! Ne plus songer, comme le pigeon, que rencontre funeste! Se dire sans cesse : Où est-il? que fait-il? Que le château paraissait grand et vide! que les journées étaient longues! Renée les remplissait, sans toujours les abréger, par les bonnes œuvres, les soins domestiques, l'étude, jusqu'au moment où, le culte du soir rassemblant ses serviteurs autour d'elle, maître Labierge lisait l'un des psaumes des voyageurs, et priait pour l'absent.

Et l'adoucissement de l'absence, les lettres! comme on calcule le moment où elles doivent arriver! quelle déception, quelles inquiétudes si elles sont retardées! avec quel empressement on les saisit! avec quel battement de cœur on en fait sauter le cachet! avec quelle avidité on les dévore! Nous figurons-nous bien, en nos temps de rapides communications, ce que c'était que d'attendre les nouvelles pendant des semaines, des mois? On prétend que nous devons à Stephenson les chemins de fer, à Morse le télégraphe électrique : nous laissons dire; mais notre conviction particulière est que ces inventions viennent de quelque mère qui avait un fils à l'étranger.

Si Renée n'eut pas le bonheur de tenir en main une de ces merveilleuses dépêches qui anéantissent le temps et l'espace, elle eut du moins la consolation d'avoir des nouvelles de Jacques par l'un des serviteurs qui l'avaient accompagné, et qui put lui raconter de point en point et le voyage et l'arrivée. Il était porteur d'une bonne et longue lettre, toute pleine d'aimable tendresse. Si elle fut baisée, arrosée de larmes, relue à la savoir par cœur, nous le laissons à deviner.

Chaque semaine, la dame de Montarmé envoyait chercher à la ville voisine la missive que le courrier avait apportée. Disons-le à la louange de Jacques, il mettait à sa correspondance une régularité exemplaire, et il n'était bal, comédie, chasse, carrousel, divertissement quelconque, qui pût l'empêcher d'écrire à sa mère au jour fixé.

Renée cherchait à découvrir, tout autant par le ton des lettres de son fils que par leur contenu, ce qu'il pensait et sentait, comme, lorsqu'il était près d'elle, le jeu de sa physionomie et les inflexions de sa voix lui commentaient ses paroles. Elle vit bientôt qu'il se désenchantait peu à peu de Paris, de la cour surtout, quoiqu'il eût été présenté au roi, à son frère, aux reines, et qu'il fût fêté à l'envi par les nombreux amis de Prémonval. Celui-ci lui avait même proposé de lui procurer une charge à la cour, de le faire entrer dans la *volerie* du roi; car Jacques était fort habile à dresser les faucons, et l'on sait que Louis XIII était passionné pour ce passe-temps. Mais Jacques avait refusé.

Cependant, quoique la vie de cour ne le tentât nullement, il ne paraissait point pressé de revenir se fixer au château. Il y avait guerre en ce moment; Jacques avait à cœur son projet de faire une ou deux campagnes. Il eût voulu servir sous le duc Henri de Rohan. Il en avait beaucoup entendu parler, et s'était pris d'un vif enthousiasme pour le seul guerrier qui, au milieu de l'affaissement général des caractères, réalisât son idéal d'honneur et de loyauté. Ce grand capitaine était alors réconcilié avec le gouvernement; mais il n'était pas à Paris; Jacques préparait par degrés sa mère à le voir, un jour ou l'autre, se rendre auprès de lui. Le nom de M. de Rohan revenait donc souvent dans sa correspondance; celui de Prémonval, au contraire, n'apparaissait qu'à de longs intervalles, et mentionné si froidement, que Renée en était à se demander ce qu'il advenait de cette vive amitié éclose à première vue entre les deux jeunes gens.

Un jour, Renée était assise près d'une fenêtre, son rouet immobile et muet à côté d'elle. Ses yeux, fixés sur la route, guettaient avec impatience l'arrivée du messager qui devait lui rapporter une lettre de Jacques. Elle le voit enfin apparaître; mais il n'est pas seul. A mesure que les deux cavaliers s'approchent, il lui semble reconnaître en l'un d'eux Pierre Duchêne, le valet de chambre de son fils. Pourquoi cet homme revient-il? Précède-t-il son jeune maître ou en apporte-t-il de mauvaises nouvelles? Qu'il va lentement à son gré! Enfin, il entre dans la cour, et, d'après les ordres qu'elle a donnés, il est sur-le-champ introduit près d'elle.

Au premier coup d'œil jeté sur Pierre, Renée vit qu'il allait lui apprendre quelque chose de fâcheux.

— Comment se porte mon fils? demande-t-elle en le regardant fixement.

— Madame, il est bien; du moins je l'espère...

— Où l'avez-vous laissé? où est-il?

— La dernière fois que je l'ai vu, Madame, il sortait à cheval. Où est-il maintenant?... Dieu seul le sait. Mais voici une lettre dans laquelle M. Olivier Lacoste raconte tout à Madame. Il n'a pas voulu la remettre à la poste; j'ai couru nuit et jour pour la porter.

— C'est bien, dit Renée prenant le paquet. Faites-lui donner à manger et à boire, Catherine, et que personne n'entre vers moi, à moins que je n'appelle.

Avec cette impatience cruelle qui veut tout de suite pénétrer le fond et l'étendue d'un malheur, Renée ouvre et lit en hâte la volumineuse missive du vieil écuyer. Nous abrégerons ce prolixe récit, mêlé d'exclamations, d'explications, de parenthèses, d'apologies. En voici la substance:

Jacques, un jour, était rentré chez lui assez agité, avait ordonné qu'on sellât son cheval, et était parti sans vouloir que personne l'accompagnât.

Lacoste, demeuré au logis, attendait son jeune maître et s'impatientait de sa longue absence. Quand la journée tout entière se fut écoulée sans qu'il l'eût vu revenir, son impatience devint de l'inquiétude. Il se rendit à l'hôtel où le comte de Prémonval habitait quand il n'était pas auprès du roi. Là, il apprit de terribles nouvelles. Prémonval et Montarmé, s'étant rencontrés sur la place Royale, s'étaient longtemps querellés à voix basse; on avait vu Prémonval lever la main sur son ami; Jacques avait retenu la main avant qu'elle retombât sur sa joue; puis ils s'étaient séparés, pour se retrouver, un peu plus tard, à la porte Saint-Antoine. Mais à peine les deux champions et leurs seconds

avaient-ils échangé quelques passes qu'une troupe de chevau-légers, étant survenue, les avait arrêtés au nom du roi. Prémonval avait été enfermé à la Bastille; quant à Jacques, personne ne savait où on l'avait conduit. L'écuyer s'était mis sur-le-champ en course pour tâcher de l'apprendre; mais, au moment où, dans son trouble et sa détresse, il écrivait à Mme de Montarmé, il n'avait pu encore rien découvrir.

Après avoir lu cet alarmant récit, Mme de Montarmé resta un instant immobile, la tête pressée dans ses mains, perdue dans ses craintes. Mais son énergie reprit bientôt le dessus. Elle fit appeler maître Labierge et le mit au fait de tout. Puis elle lui dit qu'elle allait à l'instant même se rendre à Paris, résolue à découvrir par elle-même le sort de son fils. Il lui offrit de l'accompagner; mais elle le remercia, le priant de rester pour diriger la maison et les terres pendant son absence, et se recommandant à ses prières.

Ses préparatifs achevés en grande hâte, elle se mit en route, emmenant avec elle Pierre et une femme de confiance. Voyageant aussi rapidement qu'on pouvait le faire en ce temps-là, elle arriva en peu de jours à Paris : sa voiture, par un rare bonheur, n'ayant ni versé, ni été attaquée par les brigands.

Elle se rendit tout de suite au logement que son fils avait occupé. Lacoste était absent, et il avait emporté les clefs. Elle s'assit, en l'attendant, sur l'escalier, repassant pour la millième fois les probabilités, les suppositions de toute espèce que faisait naître la mystérieuse disparition de Jacques. Tandis qu'elle se répétait : « Où est-il? Mon Dieu, que je sois tirée de mon incertitude! que j'apprenne ce qu'il est devenu ! » elle entendit quelqu'un monter l'escalier d'un pas lent; bientôt Lacoste parut devant elle. En l'apercevant, il poussa une exclamation de douleur.

— Vous ici, ma noble maîtresse! dans quel moment, juste ciel! Mon cher jeune seigneur...

— Avez-vous découvert quelque chose?

— Rien, rien, Madame, absolument rien. J'ai couru toutes les prisons, interrogé tous les geôliers; j'ai questionné les archers du roi, ceux du cardinal : nul ne veut ou nul ne peut rien m'apprendre. Ils me rient au nez; ils ne m'appellent plus que le grand chercheur.

— Entrons, mon pauvre Olivier. Menez-moi dans la chambre de mon fils.

En revoyant les objets qui avaient appartenu à son enfant, sa table à écrire, ses armes, ses vêtements, le cœur de la pauvre mère faillit se briser. Elle se jeta sur un siége, et laissa couler les pleurs qu'elle avait jusqu'alors contenus.

L'écuyer mit un genou en terre devant elle; de grosses larmes tombaient sur ses joues ridées.

— Madame, au nom de trente-six ans passés au service de votre maison, je vous supplie de me pardonner.

— Qu'ai-je à vous pardonner, Olivier? Y a-t-il eu de votre faute en tout ceci?

— D'intention et de volonté, Madame, je n'ai rien à me reprocher... Mais j'aurais dû deviner. M. Jacques me défendait souvent de l'accompagner : j'aurais dû lui désobéir, le suivre de loin...

— Levez-vous, mon fidèle et bon serviteur. Vous n'avez pas de pardon à demander; vous n'êtes pas coupable. Mais moi! comment ai-je pu être assez faible, assez aveuglée, pour envoyer cet agneau parmi les loups?...

Que faire? Cette terrible question, que Renée se faisait continuellement, elle ne savait comment y répondre. S'adresser à quelque homme puissant? Mais si Jacques se cachait quelque part, elle risquait par là de le faire découvrir. Elle pria Dieu avec ferveur de lui montrer, par quelque signe, sa volonté. Puis, comme l'heure était trop avancée pour qu'elle pût faire aucune démarche ce jour-là, et qu'elle ne pouvait demeurer tranquille, elle mit en ordre la chambre, ouvrit les tiroirs, déplia, replia les habits. Qui pourrait rendre ses angoisses, ses douleurs, en voyant, en touchant ces objets familiers qui lui rappelaient si vivement ce fils maintenant ou proscrit, ou prisonnier, ou peut-être... En vain cherchait-elle à repousser, comme un fantôme trompeur, la crainte qu'il eût été secrètement mis à mort, l'idée importune revenait avec une effrayante persistance. A la fin, elle se jeta sur ce lit, le lit de son Jacques; mais elle n'y trouva pas le repos. Si la fatigue, l'accablement fermait un instant ses yeux, des rêves affreux l'éveillaient en sursaut, et elle retrouvait la triste, la désolante réalité. *La suite à la prochaine livraison.*

La suite à la prochaine livraison.

L'HUMOUR.

Humour, c'est une représentation juste et frappante de ce qu'il y a de singulier ou de ridicule dans un caractère, et *a man of humour* est un homme qui saisit vivement ce singulier ou ce ridicule, qui distingue ce caractère et qui le met dans tout son jour. On s'imagine généralement que nous autres Anglais possédons, exclusivement des autres nations, l'*humour;* mais il n'y a rien de moins vrai. Jamais homme n'en a tant eu que Molière : son Avare, son Jaloux, son Bourgeois gentilhomme, en sont des preuves suffisantes; et la comédie française en fournit encore un millier d'exemples. Si, à la vérité, on dit qu'il n'y a pas de pays en Europe où il y a tant de caractères singuliers, je crois qu'on n'aura pas tort. Mais l'*humour* ne consiste pas en cela. L'homme qui a le travers ou le ridicule n'a point d'*humour*, c'est son naturel; mais c'est l'homme qui saisit et qui dépeint ce ridicule ou ce travers qui a de l'*humour*.

LORD CHESTERFIELD.

Swedenborg croyait que des êtres qui s'étaient bien aimés ici-bas se confondaient après leur mort et ne formaient ensemble qu'un ange.

LE LEGS D'UN PARENT DE SHAKSPEARE.

Le nom de Shakspeare a grandi avec les siècles, mais bien des gens ignorent que ce nom a été porté par un orientaliste que les savants anglais et français entourent d'estime. John Shakspeare n'était pas descendant direct du poëte, mais il appartenait à l'une des branches de sa famille qui s'était fixée dans le comté de Leicester. Ce savant, passionné pour les livres orientaux et pour son glorieux parent, s'est éteint le 10 juin 1858, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé une fortune d'environ 6 250 000 fr., et la mémoire du grand Shakspeare n'a pas été oubliée dans son testament : 62 500 francs ont été appliqués à la petite maison de Stratford-on-Avon, que nous avons reproduite (t. Ier, 1833, p. 180); une somme pareille avait été déjà donnée par notre orientaliste pour le même objet. John Shakspeare ne s'en est pas tenu là : il veut que les administrateurs de la maison y fondent un musée *shakspearien;* 1 500 francs sont affectés dans ses dernières dispositions aux gages annuels d'un gardien et à la formation d'un album où les curieux pourront s'inscrire. Heureux le poëte, vont dire bien des gens, s'ils n'y mettent que leur nom!

On aura peut-être quelque peine à nous croire, si nous affirmons que l'immense fortune de John Shakspeare lui venait en grande partie de ses livres. Ses ouvrages élémen-

taires sur la langue de l'Hindoustan s'étaient si fréquemment réimprimés, surtout son Dictionnaire hindoustani-anglais, que l'aisance transmise par sa famille s'était transformée pour lui en une fortune comme on en compte peu en France et comme n'en possède aucun de nos savants.

TYPES DES RACES HUMAINES
SUR LES MONUMENTS ÉGYPTIENS.

Champollion le jeune, en visitant les tombeaux des rois de la dix-neuvième et de la vingtième dynastie, dans la vallée de Biban-el-Molouk, près de l'ancienne Thèbes, étudia tout particulièrement des bas-reliefs peints où est figurée une série d'hommes de différents peuples, bien caractérisés par leur costume, les traits de leur visage et la couleur de leur peau. Les légendes hiéroglyphiques qui les accompagnent lui apprirent qu'ils se rapportaient à la troisième heure du jour, celle où le soleil commence à faire sentir l'ardeur de ses rayons et réchauffe toutes les contrées habitées de notre hémisphère. Nous empruntons à cet illustre savant la description d'une de ces compositions



Fig. 1. — Type de la race blanche dans les sculptures égyptiennes.

ethnographiques, qui, d'après la légende même, représente *les habitants de l'Égypte et ceux des contrées étrangères :*

« Les hommes guidés par le pasteur des peuples, Horus, appartiennent à quatre familles bien distinctes. Le premier, le plus voisin du dieu, est *de couleur rouge sombre*, taille bien proportionnée, physionomie douce, nez légèrement aquilin, longue chevelure nattée, vêtu de blanc; les légendes désignent cette espèce sous le nom de Rot (¹), la *race* des hommes, les hommes par excellence, c'est-à-dire les Égyptiens.

» Il ne peut y avoir aucune incertitude sur celui qui vient après; il appartient à la race des *nègres*, qui sont désignés sous le nom de Nahsi.

» Le suivant présente un aspect bien différent : peau couleur de chair tirant sur le jaune, ou teint basané, nez fortement aquilin, barbe noire, abondante et terminée en pointe, court vêtement de couleurs variées; ceux-ci portent le nom d'Aamou (²).

» Enfin, le dernier (celui que reproduit la figure 1) a la teinte de la peau que nous nommons couleur de chair, ou peau blanche, de la nuance la plus délicate, le nez droit ou légèrement voussé, les yeux bleus, la barbe blonde ou rousse, la taille haute et très-élancée; il est vêtu d'une peau de bœuf non tannée; c'est un véritable sauvage tatoué sur diverses parties du corps; on le nomme Tamhou (¹). »

Il est facile de reconnaître dans ces représentations, qui datent à peu près du temps de Moïse, les types des quatre races d'hommes connues des anciens Égyptiens, ou, pour laisser encore parler Champollion : « 1° *les habitants de l'Égypte*, qui à elle seule formait une partie du monde, d'après le très-modeste usage des vieux peuples; 2° les habitants propres de l'*Afrique*, les nègres; 3° les Asiatiques; 4° enfin (et j'ai honte de le dire, puisque notre race est la dernière et la plus sauvage de la série), les Européens, qui, à ces époques reculées, il faut être juste, ne faisaient pas une trop belle figure dans le monde. »

M. Brugsch, dans ses dernières publications (²), place, il est vrai, le pays des *Tamhou* sur la côte septentrionale de l'Afrique, à l'ouest de l'Égypte; mais il reconnaît en même temps, comme l'avait déjà établi Champollion, que, dans les bas-reliefs peints dont on vient de lire la description, cette nation est prise pour le type de la race blanche tout entière, à l'exception de la famille basanée des Asiatiques, type qui comprend naturellement les différents peuples de l'Europe.

Champollion pouvait donc ajouter avec raison : « Je ne m'attendais certainement pas, en arrivant à Biban-el-Molouk, à y trouver des sculptures qui pourront servir de vignettes à l'histoire des habitants primitifs de l'Europe, si on a jamais le courage de l'entreprendre. Leur vue a toutefois quelque chose de flatteur et de consolant, puisqu'elle nous fait bien apprécier le chemin que nous avons parcouru depuis. »

La figure 2 peut servir de terme de comparaison pour la manière dont les Égyptiens représentaient, dans ces temps reculés, les hommes de leur propre race et ceux des nations étrangères dont nous venons de parler; elle est tirée



Fig. 2. — Ramsès III présentant des offrandes.

du tombeau de Ramsès III, et représente ce pharaon offrant des parfums et une libation.

(¹) Champollion, à l'époque où il écrivait ceci, lisait encore ce groupe hiéroglyphique : *Rot-en-ne-rom*, en séparant la partie phonétique des signes déterminatifs de ce mot.

(²) Champollion lisait *Namou*, mais la leçon *Aamou*, de *âm*, mot qui veut dire *peuple* en hébreu, est généralement acceptée maintenant.

(¹) Contraction, suivant M. Brugsch, des mots égyptiens *Ta Meh*, pays du Nord.

(²) *Die Geographie der Nachbarlænder Ægyptens*, etc. Leipzig, 1858, in-4°.

CARACTÈRE ET MISSION DE JEANNE DARC

Voy. la Table des vingt premières années.



Jeanne Darc à Domremy. — Dessin de Marc, d'après Benouville.

Jeanne Darc naquit, en 1412, à Domremy, sur une étroite langue de terre française jadis dépendante de l'abbaye de Saint-Remy, et dévouée par tradition à la royauté. Dès son enfance, les rixes de ses compagnons de jeu avec les enfants d'un hameau bourguignon l'initièrent aux querelles des partis. Plus tard, les ravages des Anglais atteignirent la Lorraine après la bataille de Verneuil. Elle dut fuir plusieurs fois avec ses parents, et soigner des blessés.

La haine des Bourguignons exaltait à Domremy le sentiment de la fidélité. Jeanne apprit de sa mère à ne pas séparer le roi de Dieu; elle rêva le monde (la France était le monde pour elle) comme un royaume céleste administré par un vicaire du Christ. Mais comment une fille pauvre avait-elle le loisir de rêver? Elle était pensive de nature, et cherchait la solitude à l'église, au jardin, sous les grands arbres.

Ce fut vers l'âge de douze ans, au moment de la plus grande ferveur religieuse, que les incursions anglaises éveillèrent en elle des idées patriotiques. Ces idées, ces espérances, prirent dès lors la forme de saintes apparitions, et grandirent ainsi en force et en autorité. Jeanne s'accoutuma aux célestes visiteurs, sans reconnaître en eux ses propres pensées revêtues, par l'exaltation, des draperies que les vitraux prêtent aux saints. Avant de les voir, elle les avait entendus : c'étaient des voix « belles et douces », qui s'échappaient, le soir, des arbres avec le vent, des clochers avec les carillons. « Jeanne, disaient-elles, il faut que tu ailles en France. » Bientôt son imagination créa des formes vagues que ses sens précisèrent; elle apprit à distinguer sainte Catherine, sainte Marguerite, et l'archange Michel, vêtu « comme un prud'homme. » Elle vit de ses yeux leurs couronnes, elle sentit leurs embrassements, elle apprécia leur odeur : les saintes « sentaient bon » comme les déesses d'Homère. Innocentes illusions qu'elle avoua, pour son malheur, aux juges de Rouen!

Ainsi, à l'heure où l'esprit de morcellement féodal s'é-

panouissait en discordes, en trahisons, en doutes et en corruption sanglante, l'idée d'unité, de patrie, s'incarnait dans la foi et la pureté. L'histoire de Jeanne inspire des rapprochements faits pour justifier la loi des contrastes qui renouvelle le monde. A peine Française, elle sauva la France; bergère, elle commanda des armées; pure, elle domina un roi livré à tous les entraînements; étrangère à la politique et à la stratégie, elle gagna des batailles et dirigea des conseils. Elle fut un de ces êtres d'instinct sublime qui sentent le bien et l'utile et vont droit au but; l'enthousiasme les inspire au lieu de les égarer. On peut dire que les circonstances l'aidèrent. En des jours moins funestes, quel roi l'eût écoutée, quel peuple l'eût suivie? Le bûcher seul peut-être ne lui eût pas manqué. La France aurait perdu une de ses gloires les plus éclatantes; l'Angleterre, une de ses taches les plus noires : l'Inquisition seule n'eût rien perdu. Et, qui sait? sur une terre lointaine, dans une humble maison, ignorée de tous et d'elle-même, délivrée par le mariage des visions qui assiégèrent sa jeunesse, Jeanne eût peut-être vieilli gardant les troupeaux ou tenant la quenouille sous le hêtre enchanté. Mais pourquoi supposer? Les temps décidèrent de sa vie; un oracle lui eût-il donné le choix entre la longueur d'une vie obscure et l'éclat d'une courte carrière, elle n'eût pas tremblé d'abord comme l'antique Achille, qui, sans Ulysse, trompait le destin sous une robe de femme. Jeanne ne fut sollicitée que par elle-même, et courut au triomphe et à la mort malgré son sexe et les hommes.

La détresse, « la grand'pitié » du royaume croissait de jour en jour. Orléans était assiégé; les Anglais allaient passer la Loire : « Hâte-toi, hâte-toi! » dirent les voix plus pressantes; et « la fille au grand cœur », comme elle se nommait avec une noble fierté, quitta ses parents, son pays, son fiancé. Elle fut plusieurs fois éconduite par le capitaine Baudricourt, qui commandait pour Charles VII à Vaucouleurs. « Le roi, criait-elle, je veux voir le roi, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux! » Enfin elle trouve des guides dévoués qu'elle entraîne. Lui parlent-ils de dangers, elle répond : « C'est pour cela que je suis née. »

Partie le 13 février 1429, elle est à Chinon le 6 mars. Elle paraît devant le roi, qu'elle devine sous un habit de simple courtisan, lui promet la délivrance d'Orléans et de son royaume, le rassure sur la légitimité de sa naissance, enfin l'ébranle et le persuade. Cependant les intrigues des conseillers, humiliés de son sexe et de sa jeunesse, les interrogatoires de Poitiers, les vérifications injurieuses, arrêtèrent longtemps la Pucelle. Elle sortit blanche, pure, admirée, de ces épreuves pénibles. Sa raison et son enthousiasme gagnèrent les ministres; ils disaient : « A quoi bon une armée, si Dieu est avec vous? — Les hommes combattront; Dieu donnera la victoire! » répondait-elle. Sa pureté enflammait les soudards eux-mêmes d'une ardeur toute chevaleresque. Cette belle fille n'inspirait que de nobles pensées. *La fin à une prochaine livraison.*

FRANÇOIS D'ASSISE.

Dans une petite ville de l'Italie centrale, à Assise, près de Pérouse, vivait au commencement du treizième siècle un jeune homme d'humeur joyeuse et turbulente, aimant le plaisir, les arts, le bruit, la liberté, chéri de tous ses compagnons de fêtes, un peu suspect aux bourgeois moroses, digne enfin, par ses qualités et par ses défauts, du surnom de François, que lui avait valu sa prédilection pour les Français.

Son père, Bernardone, était un riche marchand de la ville, mais un de ces marchands qui ne connaissent pas en ce monde d'autres jouissances que celles du lucre; il n'approuvait guère le goût de François pour la poésie, pour la musique, pour les chansons des troubadours; il blâmait fort ses coûteuses équipées, et lui reprochait, avec trop de colère pour avoir raison, ses largesses même envers les pauvres.

François, « s'ennuyant au logis », se mit à guerroyer contre les gens de Pérouse; sa première campagne ne fut pas heureuse : il tomba aux mains de l'ennemi. En prison, il eut le temps de réfléchir. Il comprit la vanité des faux plaisirs et de la fausse gloire; et bientôt, désabusé de ses rêves, il résolut de chercher ailleurs que dans l'ivresse des festins et le tapage des armes le mouvement nécessaire à l'activité de son esprit.

Ses amis s'étonnèrent de le voir grave et silencieux; ils cherchèrent à deviner la cause de cette métamorphose inattendue.

— François, lui dit un plaisant, est-ce que tu songerais à prendre femme?

— Oui, répondit François, je songe à prendre femme, et l'épouse que j'ai choisie est si noble, si riche, si belle, que vous n'en avez jamais vu de semblable.

Une fresque de Giotto explique le sens de ces paroles; on y voit un jeune homme qui passe au doigt d'une jeune fille l'anneau des fiançailles, et le Christ qui les bénit du haut du ciel : le jeune homme est François d'Assise, la jeune fille est la Pauvreté.

Bernardone remercia Dieu du retour de son fils et de la conversion de l'enfant prodigue; mais sa joie ne fut pas de longue durée.

Un jour que François priait dans l'église de Saint-Damian, il entendit par trois fois une voix qui lui disait :

— Va, mon fils, et répare ma maison qui tombe en ruine.

C'était la voix du Christ; François obéit. Il travailla de ses mains à la construction d'une église, et, par piété, se fit maçon.

A quelque temps de là, se promenant à cheval dans la campagne, il rencontra sur la route un lépreux. Saisi d'abord de dégoût et de crainte, son premier mouvement fut de reculer. Il eut honte de cette faiblesse, et, poussé par le zèle de la charité qui purifie tout, il alla baiser avec respect la main de cet homme marqué d'un signe divin par la souffrance. Tout à coup le pauvre lépreux disparut, et les regards de François le cherchèrent vainement dans toute l'étendue de la plaine; François venait d'être soumis à une épreuve. Ce lépreux, dit la légende, c'était Jésus-Christ.

Depuis cette merveilleuse rencontre, le fil de Bernardone fréquenta les léproseries pour y donner aux malades des soins, des consolations et des aumônes.

Son amour pour les pauvres n'avait plus de bornes. On le vit, à Rome, changer ses vêtements contre les haillons d'un mendiant, et, pendant tout un jour, au seuil d'une église, tendre la main à la pitié publique, « pour s'élever à la dignité sainte de ceux que le monde humilie. »

Bernardone crut que son fils devenait fou; il l'enferma. Délivré par sa mère, François renonça devant l'évêque à son patrimoine; et, s'adressant au plus misérable de tous les pauvres d'Assise, il lui dit avec tendresse :

— Viens, tu seras mon père; lorsque tu verras Bernardone me maudire, je te dirai : « Bénissez-moi, mon père! » et tu me béniras.

Ainsi, emportée par la fougue de la jeunesse, la piété de François touchait à ce terme extrême où l'enthousiasme dépasse les limites de la raison. La vertu même a besoin de règle et de mesure. Enfin, après avoir longtemps marché au hasard sans direction et sans but, le « Patriarche des pauvres » découvrit la voie où Dieu l'appelait pour la régénération de l'humanité.

Une phrase de l'Évangile fut pour lui un trait de lumière. Jésus a dit aux apôtres : « Ne portez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse, ni sac, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton. » François revêtit le costume des paysans des Apennins, la tunique gris-cendré, avec la corde pour ceinture, et, sans bourse, sans bâton, n'ayant aux pieds que des sandales, il se mit en route pour porter aux hommes la bonne nouvelle, pour prêcher la paix et la liberté.

Quelques disciples s'étaient réunis autour de lui :

— Faites bien attention, mes frères, leur dit-il, que ce n'est pas seulement pour notre salut que Dieu nous appelle dans sa miséricorde, mais encore pour le salut de beaucoup d'autres.

Les *frères Mineurs*, au lieu de s'enfermer dans des cloîtres, se répandirent dans toute l'Italie, dans toute l'Europe, glorifiant partout les petits et les humbles et ramenant le monde au respect de la pauvreté, dont ils se déclaraient « les chevaliers et les amants. »

Bientôt les peuples se pressèrent en foule sur les pas de François d'Assise. « J'ai vu, dit un contemporain, j'ai vu, le jour de l'Assomption, saint François prêcher sur la place de Bologne, où presque toute la ville était réunie. Il ne suivit pas la méthode ordinaire des prédicateurs. Son discours était plutôt une harangue comme en font les orateurs populaires. Il ne parla que de l'extinction des haines et de l'urgence de conclure des traités de paix et des pactes d'union. Son vêtement était sale et en lambeaux ; sa personne chétive, son visage pâle ; mais Dieu donnait une puissance inouïe à ses paroles. Il convertit même des nobles, dont la fureur sans bornes et la cruauté sans frein avaient ensanglanté le pays, et parmi lesquels beaucoup se réconcilièrent. L'amour et la vénération pour le saint étaient universels : hommes, femmes, tous se précipitaient à sa rencontre, et bien heureux se trouvaient ceux qui pouvaient seulement toucher le bas de sa robe. »

François ne se lassait point de revenir dans ses discours sur la nécessité de la paix ; mais quand il parlait de concorde et d'union, ces mots signifiaient accord contre la tyrannie des seigneurs, union contre le despotisme étranger. Il voulait faire des Italiens un peuple de frères, pour en faire un peuple libre et indépendant. Son cœur débordait d'amour, et, comme on l'a dit, « sa vie était un hymne en action » ; mais cet hymne fut un chant de guerre contre les oppresseurs de l'Italie, un chant de délivrance pour tous les martyrs.

La suite à une prochaine livraison.

L'hérédité assure aux générations futures l'aptitude intellectuelle que nous avons acquise comme les fruits de notre travail et de notre expérience. Le fonds de santé, de vertu et de beauté amassé par nous peut passer à nos descendants et s'accroître encore entre leurs mains, s'ils savent l'exploiter avec économie. (¹)

(¹) Alfred Maury.

RAYMOND GAYRARD

GRAVEUR ET STATUAIRE.

Voy. p. 75.

Raymond Gayrard, née à Rodez, le 25 octobre 1777, était le fils d'un fabricant d'étoffes. A la profession de son père il préféra l'orfèvrerie. Il avait fait son apprentissage chez deux maîtres lorsqu'à l'âge de vingt ans il fut obligé, par une réquisition forcée, de s'enrôler dans la 28e demi-brigade, commandée par le général Roger Valhubert. Il fit les campagnes des ans VII, VIII et XI, en Suisse et en Italie. En 1802, il quitta les drapeaux et vint à Paris, où il entra dans les ateliers du célèbre orfèvre Odiot. Vers trente ans, il se donna tout entier à la statuaire et à la gravure en médailles. Personne n'ignore qu'il s'est fait un nom dans ces deux arts ; mais on ne sait pas aussi généralement que Raymond Gayrard était écrivain. Voici quelques pensées choisies entre celles que l'on a recueillies parmi ses papiers, et que M. Jules Duval, son biographe, a publiées (¹) :

— Parlerai-je de moi, de mes quatre-vingts ans ? Depuis l'enfance, ma vie est ainsi réglée : je me lève tous les matins à cinq heures, et, à de rares exceptions près, je me couche le soir à huit heures. Après mon premier sommeil, qui ne dure pas jusqu'à minuit, je lis ; puis, faisant taire mon imagination, je cherche à me rendormir. C'est ainsi que ma vieillesse se passe, légère et agréable.

— L'esprit ne vieillit pas toujours avec le corps ; il conservera de la grâce tant que le cœur conservera une douce chaleur. La tempérance et le travail y aident beaucoup.

— Un vieillard se fait aimer en aimant encore.

— Un peu de force morale ; l'amour du travail ; ne s'inquiétant pas du plus ou moins de temps qu'il doit vivre ; consentant à vivre avec ses peines et ses infirmités.

— Je n'ai jamais désiré qu'un heureux intérieur et du travail qui me donnât à vivre et à faire quelque aumône.

— Le but que doit se proposer un artiste est d'arriver le plus possible à imiter ce qu'il y a de beau dans la nature ; de choisir dans l'historien, le poëte, ou dans son propre génie, les sujets les plus capables de produire une impression durable, soit de vénération, soit de contemplation, d'admiration ou de terreur.

— Il faut à l'artiste sentiment et imagination. Mais cela n'est pas suffisant, il doit joindre à ces deux qualités naturelles l'esprit et le goût qui les complètent. Avec des doctrines, des théories, des études seules, on ne fait pas des œuvres qui frappent et qui émeuvent.

— Selon quelques artistes, fort estimables d'ailleurs dans une partie de leurs travaux, le matériel de l'imitation suffit pour produire des chefs-d'œuvre. Il évident que ce n'est là envisager que le côté pittoresque, qui est le côté le plus étroit de l'art. Il y a, avant tout et au-dessus de tout, le côté moral, le côté poétique.

— Il faut que tout se lie dans une œuvre d'art ; les anciens comme les modernes l'ont compris. Raphaël, Poussin, Lesueur, Jean Goujon, Michel-Ange, avaient au plus haut degré ces rares perfections. C'est le cœur qui conduisait leur ciseau et leur pinceau. Le style, c'est l'homme, a-t-on dit ; c'est une grande vérité. L'artiste ne peut se séparer de l'homme. Celui qui réunira en lui les qualités du cœur à celles de l'homme instruit mettra dans son travail le sentiment exquis qui convient à chacune de ses œuvres, et une entente délicate de ce qui est beau.

— Faute de savoir, ne sentant pas toute l'importance et la beauté des doctrines des anciens statuaires, nous n'arrivons pas à saisir toute leur valeur. L'essentiel nous échappe, et la prétention de faire croire que nous pouvons donner du nouveau nous éloigne de ce qui est réellement beau.

— Il y a toujours eu des novateurs qui, par système, composant avec talent des objets matériellement vrais, ont eu assez de bonheur pour réussir à faire marcher devant eux la renommée, à voir la foule les suivre et les admirer. Mais le beau seul séduit, charme et retient l'homme

(¹) *Raymond Gayrard, graveur et statuaire*, notice biographique par M. Jules Duval, 1859.

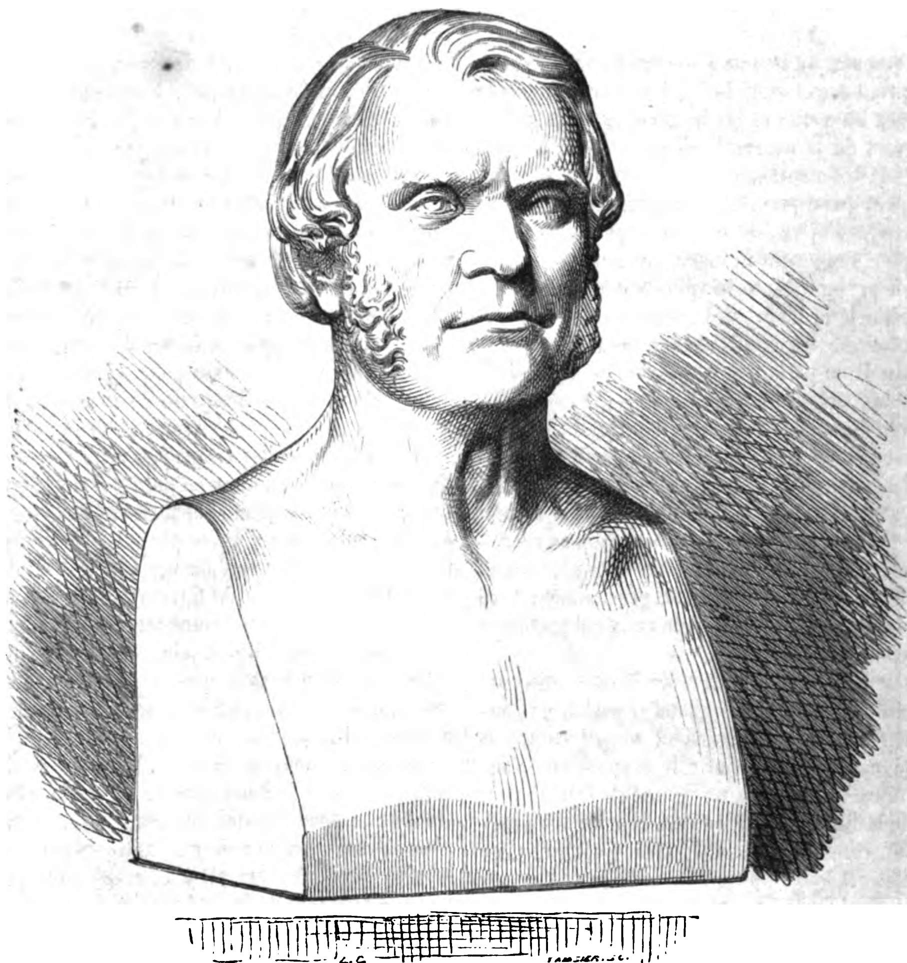
d'élite, que l'instruction rend plus connaisseur et plus difficile.

— Le génie commence les beaux ouvrages; mais il faut que le travail les achève.

La perfection se compose de minuties. Il serait ridicule de les négliger, mais plus ridicule encore de les mettre hors de leur place.

— Le modèle vivant n'est pour l'artiste que de la matière. Ce n'est pas par ce qu'il a sous les yeux que son coup d'œil est juste, son pinceau habile, son ciseau sûr et hardi, et qu'il peut prétendre faire un chef-d'œuvre. Non, certes. Il lui faut encore un modèle dans sa pensée. La vérité qui ne montre que des choses vulgaires n'est digne que de mépris. De nos jours cela s'appelle le *réalisme* et a des adeptes et des prôneurs!

— Il faut étudier la nature en philosophe : avec son esprit et son cœur plutôt qu'avec les yeux, qui ne voient que les surfaces et la forme des choses.



Raymond Gayrard. — Dessin de Chevignard.

— Je n'aurais pas la patience d'être hypocrite.

— Combien peu pardonnent aux autres ou à eux-mêmes une tentative manquée!

— Une trop grande affection n'a-t-elle pas quelque tendance à la folie?

— L'orgueil de l'homme en place ne vient-il pas presque toujours de la bassesse de ses inférieurs ou des gens qui le sollicitent?

— Une seule tache gâte un bel habit.

— L'honnête homme est grand dans les plus petites choses; le vicieux dans les plus grandes.

— L'ignorant approuve ou blâme; l'homme d'élite juge.

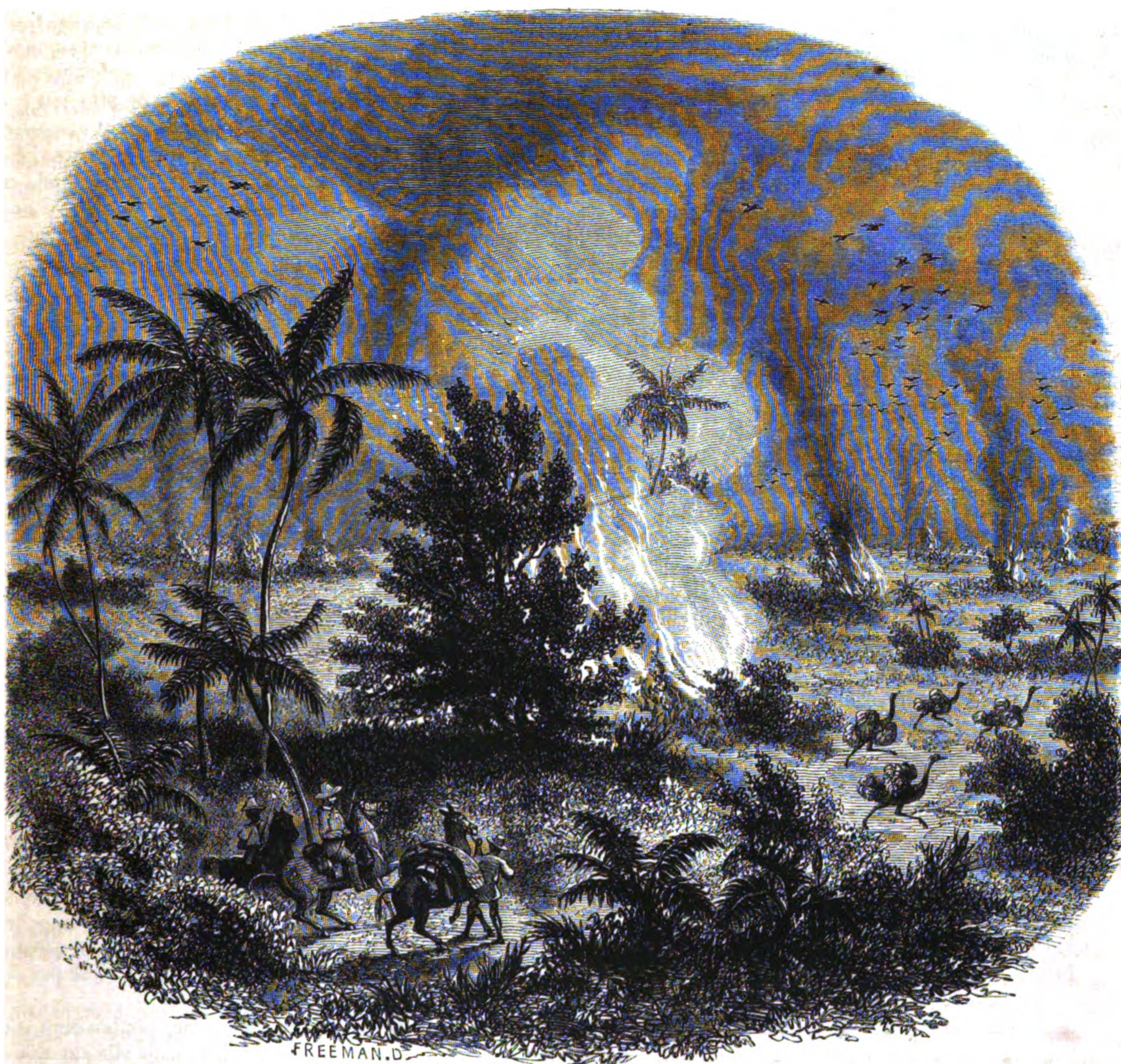
— L'indulgence réussit plus souvent que l'extrême rigueur. Elle conduit quelquefois au bien l'enfant qui n'a que des défauts, et peut y ramener celui qui a des vices. Cependant la sévérité prouve quelquefois plus d'affection qu'une tendresse trop indulgente.

— Si un enfant doit à ses bonnes qualités d'être le premier dans le cœur de ses parents, qu'il use de cette préférence en faveur de ses frères moins dignes ou moins heureux que lui.

CAMPOS DU BRÉSIL.

Le Brésil forme une sorte de triangle immense dont la superficie est évaluée, par quelques géographes, à 380 480 lieues carrées. M. Auguste de Saint-Hilaire, qui avait si bien vu ce beau pays, est le premier qui ait insisté, peut-être, sur la prodigieuse variété de la disposition de ses terrains, sur la condition climatologique de l'empire, et par conséquent sur la différence de ses productions. Rien n'est divers aussi comme ses aspects et comme le caractère de ses paysages. Dans cet assemblage de montagnes pittoresques comme celles de la *Serra do Mar*, de vertes col-

lines telles que celles que l'on admire à Rio, de simples taillis, de forêts vierges, de vastes plaines auxquelles on a donné le nom de *campos*, comment trouver une loi générale qui s'applique à tout le pays? Il n'y a nulle analogie, à coup sûr, entre Rio-Grande do Sul et la nouvelle province de Rio-Negro, dont l'ensemble, pour ainsi dire, n'offre qu'une vaste forêt. Les campos forment d'admirables pâturages. Presque toujours ces plaines accidentées, dont l'étendue fatigue les regards, offrent, de distance en distance, des bouquets d'arbres donnant leur ombrage aux bestiaux. Pendant les ardeurs de l'été, au mois de janvier, par exemple, le voyageur est quelquefois arrêté par des nuages de flammes et de fumée, qui se propagent avec une rapidité prodigieuse à la surface des campos. Il s'en faut bien que ces incendies soient toujours l'effet d'une circonstance fortuite; on embrase souvent les anciens pâtu-



Incendie d'un Campos au Brésil. — Dessin de Freeman, d'après la *Flora Brasiliensis*.

rages au Brésil, à dessein, comme les forêts. Le feu est un moyen qu'emploie avec succès l'agriculture brésilienne, mais dont parfois elle abuse : les cendres des végétaux, dans certaines provinces, sont un engrais plus coûteux qu'on ne croit.

. Les campos par excellence (et ce nom, dans le Brésil, s'attache à plus de vingt régions), sont ceux qu'habitait la terrible nation des Goaitakazes, et qu'arrose le rio Parahiba. Ces Indiens avaient apprécié eux-mêmes le caractère spécial du sol; ils appelaient tout le pays *Guaitomopi*, champs de délices. Ces plaines, si bien cultivées en certains endroits, sont parsemées de lacs d'eau douce, de lagunes, de marais : aussi la végétation y est-elle réellement admirable. Ce fut sous Jean III que Pedro de Goes da Sylveira obtint les premières concessions de terres qui furent faites dans ces régions. Mais les colons, à l'origine, eurent des guerres terribles à soutenir contre les dominateurs de ce sol fertile par excellence; leur nom est demeuré dans la dénomination générale qui le signale aux étrangers, et l'on appelle *Campos Goaitakazes* l'un des plus riches pays du Brésil; sa capitale florissante est à 240 kilomètres de Rio. Rien ne manque dans ce beau pays, rien hors le bois : pour former des pâturages ou pour établir des cultures on a brûlé celui qui existait, mais qui jamais ne fut abondant; aussi le voyageur estimable que nous avons déjà cité écrivait-il en 1833 : » Le premier qui plantera un bouquet de bois dans les campos, aura, nous l'osons dire, bien mérité de son pays. « Nous ne terminerons pas cet article sans dire qu'on fait parfois au Brésil des campos artificiels; à Minas-Geraes, à Goyaz, par exemple, on brûle les forêts;

de nouvelles forêts de moindre hauteur s'élèvent; on les brûle encore : de leurs cendres sortent une fougère et des arbrisseaux auxquels succède enfin une graminée qui sert de pâturage. On n'a eu recours à aucun instrument, ni au pic, ni à la charrue : le feu a suffi, et la cendre a servi d'engrais.

MÈRE ET FILS.

RÉCIT DU VIEUX TEMPS.

Suite. — Voy. p. 170, 178, 190.

Le lendemain, Renée alla voir plusieurs personnes assez haut placées, parents ou amis de sa famille. Elle fut reçue avec politesse; on lui témoigna même de la sympathie, mais une sympathie toute passive. On lui conseilla d'attendre, de prendre patience, de se tenir tranquille. Les offres de service furent froides et contraintes; elle put voir, chez tous ceux à qui elle s'adressait, une peur extrême de se compromettre. Elle rentra, le soir, fort lasse et plus triste que jamais.

Un coup léger frappé à la porte interrompit le sombre cours de ses pensées. Lacoste, après avoir échangé quelques paroles avec celui qui heurtait, entra vers elle :

— C'est un père capucin, Madame, qui demande à vous parler en particulier.

— Qu'il vienne! dit vivement Renée.

Une folle espérance avait tout à coup traversé son âme. Si c'était lui déguisé! Mais le moine, dont la figure était à demi cachée par son capuchon, n'avait nullement la tournure de Jacques. Il s'inclina en silence devant Renée, et lui remit un papier. Elle l'ouvrit avec empressement et y lut ces mots tracés d'une écriture qui lui était inconnue :

« Si Mme de Montarmé désire avoir des nouvelles de son fils, qu'elle suive le révérend père qui lui remettra ce billet. »

— Vous savez où est mon fils? Il est vivant?

— Je ne puis répondre, Madame, à aucune de vos questions : ma seule mission est de vous conduire près de la personne qui vous écrit.

Renée à l'instant prend son masque, ses coiffes, sa mante, et dit au capucin :

— Partons.

Comme elle traversait l'antichambre, Lacoste se disposa à l'accompagner.

— Vous ne pouvez emmener cet homme, Madame, observa le capucin en s'arrêtant.

— Et moi, s'écria vivement Lacoste, je ne puis laisser ma maîtresse aller seule avec un inconnu. Vous ne connaissez pas cette ville, Madame : elle est pleine de méchantes gens. C'est peut-être un piége qu'on vous tend...

— Choisissez, Madame, dit le capucin : ou restez, ou venez seule avec moi.

— Ne venez pas, mon bon Lacoste, dit la dame de Montarmé avec une douce autorité. Qui voudrait donc me faire du mal? A la garde de Dieu!

Elle descendit rapidement l'escalier sur les pas du capucin, qui glissait dans l'ombre comme un spectre. Dans le vestibule de la maison était une chaise à porteurs; il y fit monter Renée, referma la portière, et elle se sentit rapidement emportée. La chaise marcha longtemps. Quelque promptement que la courageuse dame eût pris son parti, nous ne répondrions pas qu'elle ne se demandât par moments si, comme le craignait Lacoste, elle ne s'était point laissé attirer dans un piége. Mais elle ne se repentait nullement de sa confiance, et eût-elle pu retourner en arrière, elle ne l'eût pas fait.

La chaise enfin s'arrête; le capucin aide Renée à descendre. Autant qu'elle peut s'en assurer à la lueur tremblante d'une lanterne, elle est près d'un grand édifice, un palais... ou une prison. Le capucin ouvre une petite porte basse, et prie Renée de le suivre. Il lui fait monter un étroit escalier dérobé; puis il lui demande d'attendre un instant. Il ouvre une autre porte; avant qu'il l'ait refermée, les yeux de Renée ont entrevu une vive lumière. Au bout d'une ou deux minutes, qui semblent une heure à la dame de Montarmé, le capucin reparaît; il la prend par la main; il lui fait traverser d'abord une sorte d'antichambre; puis, soulevant une portière en tapisserie, il l'introduit dans un cabinet richement orné, dit de sa voix discrète et douce : « Madame de Montarmé! » et il disparaît.

Renée resta un instant étourdie, éblouie de la lumière de quatre bougies qui brûlaient dans des candélabres de bronze. Mais bientôt son attention se concentra sur un personnage assis dans un grand fauteuil, devant une table chargée de papiers, et qui se leva comme elle entrait. Elle le voyait pour la première fois; mais ces yeux grands et vifs, ce nez aquilin, cette bouche bien faite et ornée d'une élégante barbe en pointe, ces sourcils fortement marqués, ces cheveux noirs et pendants, cet ensemble imposant, on les lui a décrits, la peinture les lui a retracés : elle ne peut les méconnaître. Le costume, d'ailleurs, suffirait à lever ses doutes...

Mais la chaleur, la surprise, l'émotion, lui font violemment monter le sang au visage; elle craint le vertige, un évanouissement : elle se hâte d'ôter son masque, sa mante, de rejeter en arrière la dentelle de ses coiffes. L'homme, qui a fait quelques pas au-devant d'elle, s'arrête comme frappé de sa beauté.

— Mon fils, Monseigneur, demande Renée aussitôt qu'elle se sent assez forte pour parler, mon fils est-il vivant?

— Veuillez vous asseoir, Madame, dit l'inconnu en la débarrassant de sa mante et en la conduisant vers un fauteuil. Est-ce bien vous qui êtes madame de Montarmé? Vous me semblez si jeune...

— Pas si jeune; j'ai bientôt quarante ans. Mais qu'importe mon âge? Monseigneur, ayez compassion du martyre que je souffre depuis près d'une semaine; apprenez-moi ce que mon fils est devenu.

— Auparavant, Madame, il faut que nous ayons ensemble un moment d'entretien. D'abord, savez-vous qui est celui qui vous parle?

— Je crois avoir l'honneur de parler à Son Éminence monseigneur le cardinal de Richelieu.

— Comment le savez-vous? Moi, je ne vous ai jamais vue, car je m'en souviendrais : votre visage n'est pas de ceux qu'on oublie.

Ce compliment, ce ton de galanterie, produisirent sur Renée la plus désagréable impression; mais elle sut commander à sa physionomie assez pour ne lui laisser exprimer qu'une noble et imposante dignité. Elle répondit simplement :

— Monseigneur, j'ai vu aujourd'hui même un portrait de vous. Me voici prête à entendre ce que vous voudrez bien me dire de mon fils.

— Pour l'heure, il est vivant et en bonne santé.

— Que le Dieu de miséricorde soit béni! dit-elle tout bas en joignant les mains avec force.

— Mais, ajouta le cardinal en fronçant ses épais sourcils et en dardant sur Renée son regard perçant, je ne dois pas vous cacher, Madame, qu'il s'est mis dans une mauvaise passe. Sa Majesté est décidée à en finir avec cette coupable manie des duels, qui décime la fleur de sa noblesse, et fait répandre en de sottes querelles le sang qui ne devrait couler que pour le service du pays. Le rang le plus élevé ne saurait mettre à l'abri du châtiment celui qui ose désobéir au roi : voyez M. de Boutteville.

— Oui, Monseigneur; le roi, dans ce cas, a jugé bon de faire un exemple. Mais j'ose espérer que vous lui conseillerez, Monseigneur, de gracier un enfant obscur, sans expérience, qui, m'a-t-on dit, a été provoqué, qui n'aurait pu refuser un défi sans encourir le mépris de tous, du roi tout le premier peut-être. Ce jeune homme est le dernier représentant d'une ancienne et loyale maison qui n'a jamais varié dans sa fidélité. Il n'a pas dégénéré; croyez-en, Monseigneur, une mère qui ne l'a pas quitté d'un instant avant ce fatal voyage. Si vous saviez tout ce qu'il y a, dans cette jeune âme, de courage, de franchise et de bonté, vous ne pourriez souffrir la pensée d'abréger une existence qui promet d'être si utile et si belle. Ah! laissez-le gagner ses éperons; envoyez-le à la guerre : lorsqu'il y aura acquis une solide renommée d'honneur et de courage, il pourra refuser hardiment de se battre en duel, braver à front levé cet absurde et faux point d'honneur si profondément enraciné en France. Je ne vous parle pas de ma douleur si je perdais ce fils sur qui j'ai mis tant d'espérances, et qui est mon bien, ma vie; les larmes d'une femme pèsent peu, je le sais, dans la balance de la justice. Mais, si vous me le rendez, quelle sera ma reconnaissance! avec quelle ardeur j'appellerai sur vous les bénédictions d'en haut!...

— Madame, je ne demande pas mieux que d'épargner votre fils; sa grâce est en sa main; il sait ce qu'il doit faire pour l'obtenir. Il a eu connaissance d'un complot tramé, et contre notre personne, ce qui serait peu de chose, et contre l'État, ce qui est bien plus grave. Qu'il révèle tout ce qu'il en sait : son pardon est à ce prix.

— Êtes-vous bien sûr, Monseigneur, qu'il ait eu connaissance d'un complot? Je n'en ai pas vu trace dans ses lettres. Comment, d'ailleurs, les conspirateurs, quels qu'ils soient, se seraient-ils confiés à un si jeune homme, si étranger aux intrigues, et dont ils devaient redouter la candeur et la maladresse?

— Je ne suis pas étonné, Madame, que votre fils ne vous ait pas, dans ses lettres, entretenu d'affaires d'État; les mères ne doivent pas se flatter qu'on leur dise tout. Je ne pense point que votre fils ait reçu des confidences; je crois qu'il aura tout appris par hasard. C'est pourquoi je trouve étrange l'obstination qu'il a mise jusqu'à présent à refuser de me livrer les noms de ces coupables machinateurs. Je comprendrais, sans l'excuser, qu'il refusât de trahir des gens qui l'auraient admis dans leurs conseils; mais on ne doit rien à qui ne nous a rien confié. Avant son duel, il a cherché à m'avertir. Mais de quoi me sert que l'on me crie : « Gardez-vous! » si l'on ne me dit pas de quel côté je dois me garder? Vous saurez, Madame, user du pouvoir et de l'influence que vous avez sur le jeune seigneur de Montarmé pour l'engager à dire sans réserve tout ce qu'il a pu savoir du complot.

— Je le verrai donc?

— Dans un instant; je vais l'envoyer quérir.

Richelieu écrivit deux lignes, sonna; le capucin entra, et il lui remit le papier. Puis il resta silencieux, les bras croisés et les yeux baissés.

Le cœur de Renée était le théâtre des plus violents combats. Devait-elle donc conseiller à son fils de se faire délateur? Mais si l'inflexible et dur cardinal ne faisait grâce qu'à ce prix, il faudrait donc le voir monter sur l'échafaud!...

Bientôt ses combats, ses terreurs, tout se perd dans une immense joie : elle entend un bruit de pas dans le corridor; la portière se soulève, Jacques apparait : d'un saut il est dans ses bras.

Ah! qui dira le douloureux bonheur de ces deux pauvres âmes, leurs étreintes, leurs larmes, leurs exclamations entrecoupées? Fut-il ému un instant à cette vue, l'homme de bronze qui les contemplait? La mère et le fils étaient trop absorbés pour l'observer.

Ils avaient presque oublié sa présence, quand Jacques, sentant une main se poser sur son épaule, se retourna vivement, et vit, tout près de lui, l'arbitre de son sort et de celui de tant d'autres.

Richelieu leur fit signe de le suivre, ouvrit une porte, et les conduisit dans un petit réduit plus simplement meublé que le cabinet.

— Je vais vous laisser ensemble, leur dit-il; dans une heure, vous viendrez me dire le résultat de votre conférence.

La fin à la prochaine livraison.

SUR LES THERMOMÈTRES
MÉTASTATIQUES ET DIFFÉRENTIELS
DE M. WALFERDIN.

Le thermomètre n'est pas seulement l'instrument le plus fréquemment employé en physique, il est évidemment celui qui, en nous fournissant le moyen d'apprécier la température du milieu dans lequel nous vivons, a passé du domaine exclusif des sciences à une application plus générale; il est celui dont l'usage s'est le plus répandu parmi nous : aussi sa construction et ses perfectionnements successifs n'intéressent-ils pas le physicien seulement.

Une des modifications les plus importantes qu'il ait subies dans ces dernières années consiste à le faire servir à indiquer de longs degrés sans que son réservoir, qu'on appelle aussi sa cuvette, soit trop volumineux. Pour cela, on emploie des tubes capillaires; mais si l'on veut que chaque degré occupe un très-long espace sur la tige et que le thermomètre porte de zéro à 100 degrés, par exemple, la longueur de l'instrument devient telle qu'il ne peut être employé avec facilité. Pour éviter cet inconvénient, on ne lui donne que le nombre de degrés nécessaires pour l'usage auquel il est spécialement destiné; ou bien, lorsqu'on lui demande des résultats plus rigoureux, on le fractionne de manière à obtenir de plus longs degrés. Ainsi, pour les expériences de précision, où chaque degré doit être partagé en un nombre considérable de divisions ou parties, on ne donnera, par exemple, que 10 degrés de course à l'instrument pour toute la longueur de sa tige.

On construit de la sorte ce qu'on appelle *un jeu* de thermomètres que l'on emploie successivement, et dont le premier portera de zéro à + 10 degrés, le second de 10 à 20 degrés, un troisième de 20 à 30 degrés, etc.; pour obtenir ainsi toutes les indications que le mercure peut nous fournir à son état liquide, il faudrait avoir recours à une quarantaine de thermomètres différents, qui, pour devenir rigoureusement comparables entre eux, devraient être construits dans d'égales proportions, avoir des réservoirs de même capacité, etc., toutes conditions qui mettraient en défaut l'habileté du constructeur et même celle de l'observateur.

Le physicien à qui l'on doit les thermomètres à déversement à *maximum* et à *minimum* que nous avons décrits [1] a eu l'heureuse idée de remplacer *le jeu* de thermomètres nécessaires pour obtenir les indications les plus rigoureuses par *un seul thermomètre* qui peut, suivant le besoin, se régler à toutes les températures qu'on veut déterminer avec précision.

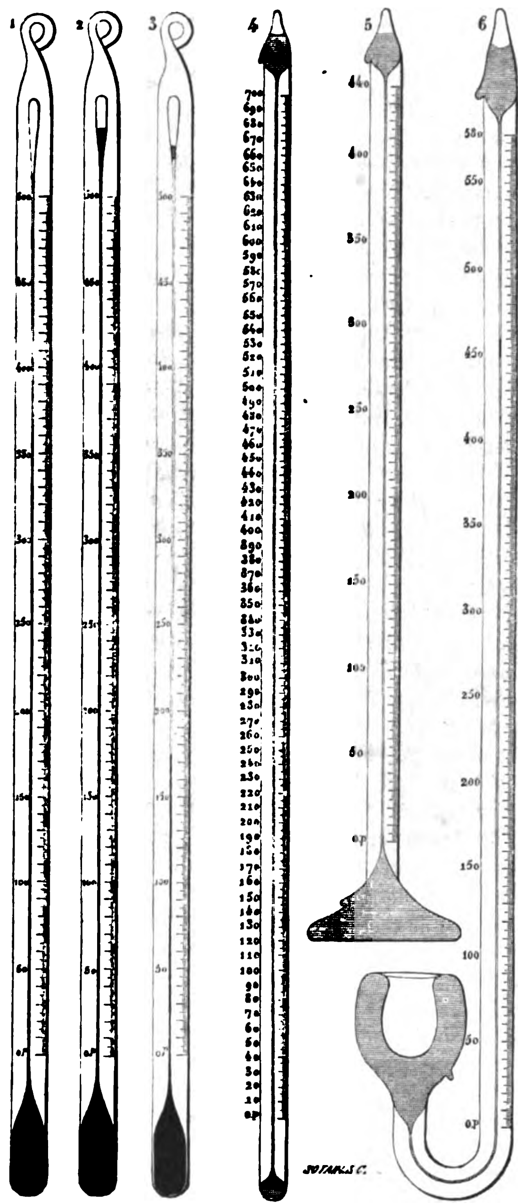
C'est l'instrument que M. Walferdin a désigné sous le nom de thermomètre *métastatique*, figures 1, 2 et 3 (de *métistémi*, changer, déplacer, faire passer), parce que le

[1] A l'occasion de la température du puits de Grenelle, t. IX, 1841, p. 165.

niveau du mercure peut changer, se déplacer à la volonté de l'observateur.

Concevons, par exemple, un thermomètre à mercure (fig. 1) qui porte 10 degrés seulement pour toute la longueur de sa tige (soit de zéro à + 10), et donne 500 divisions, où, par conséquent, chaque degré correspond à 50 divisions, et qui soit terminé à sa partie supérieure par une chambre en forme de cône renversé : il est évident que s'il est exposé à une température supérieure à 10 degrés, le mercure qui se trouvait au haut de la tige à 10 degrés va, en se dilatant, pénétrer dans la chambre supérieure, comme on le voit figure 2, et que la quantité de mercure ainsi déplacée sera d'autant plus considérable que la température à laquelle on a soumis l'instrument sera plus élevée.

Si, à une température voisine de celle qu'on veut déterminer avec précision, on donne une secousse à l'instrument en l'inclinant un peu et en frappant avec le doigt



Thermomètres métastatiques. Thermomètres différentiels.

un *coup sec* sur la tige, on parvient à séparer le mercure qui occupe la partie supérieure de la tige de celui qui se trouve dans la chambre et qui s'y maintient suspendu; on obtient ainsi un nouveau thermomètre où le niveau du mercure se voit au haut de la tige, à la température à laquelle l'instrument avait été exposé avant qu'on n'eût produit la solution de la colonne mercurielle. Dans la figure 3, le niveau du mercure se trouve placé à la 175[e] division, et le mercure en excès est, comme on le voit, retenu dans la chambre.

L'instrument ainsi réglé pourra donc donner, à *la lecture directe*, la cinquantième partie du degré centésimal entre les deux limites extrêmes de sa course. Veut-on, par exemple, observer les variations que peut présenter la chaleur animale? Voici comment a procédé M. Claude Bernard dans les belles expériences qu'il a faites avec M. Walferdin pour déterminer la différence de température entre le sang artériel et le sang veineux :

Sachant à l'avance que la limite extrême de la température à observer ne doit pas excéder + 40 degrés centigrades, on place l'instrument dans un milieu de comparaison de 40 degrés environ; on lui imprime ensuite la secousse qui produit, à cette dernière température, une solution de la colonne de mercure dans la partie supérieure de la tige, et, comme la limite inférieure n'est pas moindre de 30 degrés, l'instrument indique ainsi, à la lecture directe, la cinquantième partie du degré centésimal entre 30 et 40 degrés.

La série d'expériences pour lesquelles l'instrument a été ainsi réglé étant terminée, on le chauffe de manière que le mercure de la tige se trouve en contact avec celui qui est resté suspendu dans la chambre supérieure; la solution disparaît alors; après le refroidissement, le mercure rentre en entier dans la tige, et l'instrument revient à son état initial (fig. 1).

On conçoit facilement qu'au moyen de ce procédé différentes séries d'observations peuvent être faites avec la même précision à toute autre température. Mais pour que le mercure en excès puisse ainsi se maintenir dans la chambre supérieure, et pour que le réservoir ou cuvette du thermomètre métastatique ne soit pas d'un volume trop considérable, on doit employer des tiges thermométriques dont le trou intérieur soit très-capillaire. On trouve quelquefois des tiges dont le calibre est d'une telle capillarité que, lors de la construction de l'instrument, le mercure ne peut pénétrer dans la tige après que le vide a été fait dans le réservoir.

C'est à la construction de son thermomètre *différentiel* (fig. 3, 4 et 5) que M. Walferdin emploie ces sortes de tiges. Il a reconnu que l'alcool peut, après un certain temps, y pénétrer; et une fois que les parois intérieures de la tige sont ainsi mouillées d'alcool, un globule de mercure s'y engage aisément et s'y déplace avec rapidité à la plus faible variation de température. On construit ainsi des instruments qui peuvent ne porter que 1 ou 2 degrés, ou même moins, pour toute la longueur de leur tige, et permettent d'apprécier la millième partie du degré centésimal sans que le réservoir, de forme sphérique, ait plus de 3 millimètres de diamètre, comme on le voit figure 4. Le réservoir, la tige et une partie de la chambre supérieure sont remplis d'alcool; un petit renflement de la chambre permet d'y retenir à volonté le globule de mercure, qu'on ne laisse redescendre dans la tige qu'à une température voisine de celle qu'on veut déterminer avec précision. Dans l'instrument n° 4, le globule de mercure se voit à la 400[e] partie.

Le thermomètre différentiel de M. Walferdin peut également être disposé (fig. 5) de manière que le réservoir en soit facilement applicable aux surfaces planes pour étudier la capacité des différents corps pour le calorique. Dans la figure 6, le réservoir forme un récipient thermométrique dans l'intérieur duquel des mélanges peuvent être opérés, et où les plus faibles variations de température sont accusées par l'ascension ou la descente du globule de mercure dans la tige.

LA GRANDE CHARTREUSE DE GRENOBLE.

Voy. la Table des vingt premières années.



Vue d'un site près de la grande Chartreuse. — Dessin de J.-B. Laurens, d'après nature.

La littérature et les arts peuvent, à certaines époques, oublier la nature; la mode du noble de convention ou du trivial peuvent momentanément fausser le goût; la nature, en nous et en dehors de nous, n'en reste pas moins le modèle du beau, du vrai, du simple, et la source inépuisable de nos plus vives admirations.

Les arbres taillés et alignés des jardins publics, les parterres à compartiments façonnés et symétriques, peuvent plaire à des esprits formés uniquement au milieu d'une civilisation luxueuse; mais combien leur effet est mesquin à côté de la majesté d'une belle forêt, à côté de ces ombres profondes que les poëtes allemands ont appelées la verte nuit, *die grüne Nacht?*

Le moyen âge, aujourd'hui réhabilité quant au sentiment qu'il avait de l'art, semble avoir été plus sensible que nous ne le sommes aux beautés pittoresques de la nature sauvage. Les corporations religieuses, réunions des seuls êtres instruits de ce temps, s'établissaient toujours

dans des lieux doués de ces beautés à un degré remarquable. Aussi l'on peut dire avec certitude que partout où se trouve quelque monastère debout encore ou ruiné, on rencontre un site magnifique. Celui de la grande Chartreuse, près de Grenoble, chef-lieu de l'ordre de Saint-Bruno, ferait même penser que la beauté du paysage était choisie suivant l'importance de l'ordre religieux qui devait s'y établir; car, on le sait, ce site est un des plus merveilleux qu'un touriste puisse espérer; il était sans doute très-admiré au onzième siècle, lorsque saint Bruno vint s'y établir; il a donné son nom à l'ordre fondé par ce saint.

Si depuis lors bien des admirations se sont éteintes, celle pour les beautés splendides et sévères des paysages de la grande Chartreuse semble, au contraire, aller chaque année en augmentant. Il est vrai que l'abord de ce désert, jadis effrayant, est devenu de jour en jour plus facile. On est conduit auprès par le chemin de fer du Dauphiné, et des omnibus, des calèches élégantes, des mulets, vous promènent et vous bercent à l'ombre des sapins ou des hêtres, au bord des précipices, au bruit des cascades, sur un chemin bordé de mousse et de jolies fleurs sauvages, plus fraîches, plus brillantes que celles de nos parterres. Des esprits mécontents de tout et qui n'ont probablement rien vu de la route récemment construite pour le plus grand avantage de ceux qui veulent visiter ces sites célèbres, n'ont pas manqué de s'écrier que le désert n'est plus un désert et qu'on lui a enlevé son caractère pittoresque et sauvage. Nous qui avons fréquenté ces lieux avant comme après la nouvelle voie, nous nous faisons un devoir de déclarer qu'aucune industrie humaine ne saurait modifier le caractère des paysages de la Chartreuse, et que, du reste, l'administration des ponts et chaussées et celle des eaux et forêts, tout en établissant un chemin excellent et en construisant un pont élevé sur un affreux précipice, ont percé quatre tunnels d'un effet charmant, et ont respecté même les arbres morts, souvenirs imposants d'une antique végétation.

La verte obscurité des sapins, la grâce et l'éclat des branches du hêtre, les eaux limpides, bouillonnant entre des blocs de rochers et des touffes de tussilage aux gigantesques feuilles, les gazons émaillés de saxifrages, de cerastiums, de spirées, de trolles, de gentianes, d'astrantias, toute cette sauvagerie est ravissante au suprême degré, et il n'y a pas de cœur humain qui puisse rester froid devant un tel tableau.

Certainement, à côté des scènes si grandioses de la nature alpestre, les grands bâtiments du monastère sont d'un effet assez prosaïque (¹). Cependant ce n'est pas sans un grand intérêt ni même sans émotion que l'on contemple et que l'on visite cet asile célèbre du silence, de la prière, des austères privations, de la pénitence. Il y a là bien des traditions vivantes de l'esprit religieux du moyen âge. Avant de visiter ces lieux, on doit lire le septième volume de l'*Histoire des Ordres religieux*, où se trouvent rappelés les statuts des Chartreux en ce qui concerne la vie spirituelle et corporelle, et la réception des étrangers.

Aujourd'hui, comme jadis, les femmes ne peuvent pénétrer dans l'enceinte du couvent des Chartreux; mais elles sont très-convenablement hébergées dans un bâtiment très-voisin, où la fraîcheur des eaux et des prairies, l'ombre des beaux arbres, peuvent les consoler des sombres voûtes et des austères cellules dont l'entrée leur est interdite.

On ne saurait, du reste, consulter rien de meilleur comme illustration de l'histoire des Chartreux que la célèbre collection des peintures de l'histoire de saint Bruno, par Eustache Lesueur (¹).

(¹) Voy. t. Ier, 1833, p. 227.

(¹) Voy. t. XIV, 1846, p. 393.

MÈRE ET FILS.

RÉCIT DU VIEUX TEMPS.

Fin. — Voy. p. 170, 178, 190, 198.

Devant l'unique fenêtre de ce réduit, le parquet, recouvert d'un tapis, s'élevait d'une marche. Sur cette marche s'assirent, tout près l'un de l'autre, la mère et le fils.

Renée remarqua que les joues de Jacques avaient pâli et s'étaient creusées. Elle attira doucement vers elle cette tête chérie et menacée. Lui, un bras passé autour du cou de sa mère, appuyait son front sur sa poitrine comme lorsqu'il était enfant.

— Comment êtes-vous venue ici, ma mère? Comment avez-vous pu savoir que j'étais détenu dans ce palais, et parvenir jusqu'à Son Éminence?

— C'est Son Éminence elle-même qui m'a fait chercher; j'ignorais votre sort : je viens de l'apprendre il y a peu d'instants. Mais il m'a appris bien d'autres choses. Qu'est-ce donc que ce complot dont, m'a-t-il dit, vous avez été informé, dont vous l'avez averti, et dont vous vous refusez à nommer les auteurs? Vous n'y avez pas trempé, j'en suis sûre.

— Moi, votre fils, tremper dans de ténébreuses pratiques, dans un projet d'assassinat! Il y a un complot, c'est vrai; j'en ai eu connaissance, c'est vrai encore. Quelques personnes ont un jour laissé échapper devant moi des paroles où il était vaguement question de renverser le ministre. Je me permis de dire hardiment, comme je le pensais, que si tels et tels se mettaient en place du cardinal, je ne voyais pas trop ce que la France gagnerait au change. Les uns se fâchèrent, les autres se raillèrent de moi. L'un d'eux m'affirma, alors et plus tard, qu'ils n'avaient ainsi parlé que par badinage. Ils me semblaient, d'ailleurs, trop étourdis, trop indiscrets, trop incapables, pour mener à fin quoi que ce fût, et je ne m'inquiétai plus de cela. Mais, un jour, il me tomba dans les mains un papier qui me fit voir clairement qu'ils ne plaisantaient point. Je m'étais laissé conduire, par curiosité, chez une dame qui réunit chez elle tous les beaux esprits. Il y avait là un sieur Corneille. Il lut des vers qui me ravirent : je n'avais encore entendu rien de pareil. Je les avais écoutés si attentivement, qu'en sortant je les savais par cœur. Arrivé au logis, je les transcrivis dans l'intention de vous les envoyer. Le lendemain, en me rendant chez mon maître à chanter, je rencontrai..... quelqu'un que je n'avais pas été voir depuis longtemps, et qui m'en reprit amicalement. Nous fîmes quelques tours ensemble sur la place, et moi, tout rempli des vers, comme j'en avais copie, je les lui montrai. Il en fut assez content, et me demanda de les lui prêter pour les faire connaître à une dame chez laquelle il se rendait. Nous nous séparâmes là-dessus. En sortant de ma leçon, je retrouvai la même personne; je lui redemandai mes vers; il tira de sa poche un papier qu'il me donna. Rentré chez moi, je déplie le papier... Jugez de ma surprise! il s'était trompé, et m'avait remis un billet où, à mots couverts, mais intelligibles, même pour moi, on l'avertissait que le lendemain était le jour fixé pour poignarder le cardinal pendant une cérémonie religieuse. Je fus saisi d'horreur; mais, en même temps, il me parut que l'étrange concours de circonstances qui m'avait livré ce secret me montrait que j'étais comme choisi de la Providence pour empêcher un grand crime. Je montai à cheval et courus à Rueil. Je

parvins, non sans peine, à parler seul à seul avec M. le cardinal, qui inspectait les travaux de ses jardiniers, et je l'avertis qu'il eût à ne pas sortir le lendemain. Il me pressa de questions, me regardant de ces yeux qui interrogent plus encore que la bouche; mais il ne put rien tirer de moi, sinon que l'on devait l'assassiner, le lendemain, dans la chapelle, pendant qu'il tiendrait un enfant sur les fonts. Enfin, après s'être informé de ma demeure, il me laissa partir; mais j'ai vu depuis qu'il m'avait fait suivre sans que je m'en doutasse. En traversant la place Royale, je rencontrai M. de Prémonval.....

— C'est donc bien lui? dit Renée en baissant encore la voix.

— Ma mère, ma mère! pas un mot là-dessus, je vous en conjure! Il y eut entre nous querelle, rendez-vous donné; nous mîmes l'épée à la main..... Vous allez me dire que j'ai eu tort de répondre à son défi, me parler des édits royaux. Pour un gentilhomme qui se voit menacé d'un soufflet, il n'y a édit qui tienne, ma mère. Oui, le roi fait couper la tête de ceux qui se battent; mais il accable de son mépris ceux qui ne se battent pas!.....

— Plus bas, plus bas, mon enfant! dit Renée; car Jacques s'échauffait, et sa voix s'élevait au-dessus du chuchotement dans lequel ils avaient conversé jusqu'alors. Où fûtes-vous conduit par les soldats qui vous séparèrent de votre antagoniste?

— Ici, dans ce palais; on m'a donné pour logement une petite chambre sous les combles, d'où l'on me fait descendre tous les jours pour être interrogé, tourné, retourné en tous sens par Son Éminence. Il a employé tous les moyens possibles pour me faire dire les noms de ceux qui ont conspiré contre lui. Mais il n'y réussira pas!

— Tous les moyens possibles! pas la torture, pourtant?

— Pas encore, cela pourra venir; mais les promesses, les menaces et... la faim! Oui, Son Éminence s'est imaginé qu'un garçon de mon âge, robuste et avec un appétit de campagnard, serait plus maniable quand on l'aurait fait jeûner, qu'on aurait mené grand bruit à côté de son galetas! Pour sûr, après trente-six heures passées sans manger ni dormir, mon corps était un peu faible, et même mes idées s'embrouillaient. Mais ma volonté restait; je me suis renfermé dans un silence absolu, voilà tout ce qu'on a gagné.

— Mon enfant bien-aimé, êtes-vous sûr que ce soit par honneur et devoir, et non par obstination et vaine gloire, que vous refusez de parler?

— Ah! je le vois, Son Éminence a gardé pour le dernier le plus terrible de ses moyens, votre tendresse, vos instances, vos pleurs. Croyez-vous que, dans ma cellule solitaire, je n'aie pas pesé et repesé tout ce que vous pourrez me dire? que je n'aie pas eu devant les yeux la douleur affreuse que vous auriez en me voyant périr sur l'échafaud? Mais, ma mère, c'est vous qui m'avez enseigné à faire ce qu'ordonne la conscience, quoi qu'il en puisse arriver. Certainement, ce n'est pas vous qui me conseillerez de livrer au bourreau des gens dont j'ai reçu, en des jours plus heureux, mainte marque d'amitié, avec qui j'ai familièrement causé, dont la main a serré la mienne. Non, je le sais; quel que soit votre amour, vous ne voudriez pas acheter pour moi la plus longue vie au prix du déshonneur.

— Mais n'est-ce pas rendre service à l'État que de faire punir des coupables?

— Pas en ce cas. Le complot est à vau-l'eau. Ne le fût-il pas, si c'est un service que de se faire dénonciateur, il est trop avilissant pour le fils de mon père. Ma bonne, ma tendre mère, vous étiez résignée à me voir aller à la guerre, d'où tant de gens ne reviennent jamais. Eh bien, résignez-vous aussi...

— Ne parle pas ainsi, malheureux! Il semblerait, à t'entendre, que l'échafaud est déjà dressé. Mais cet homme a voulu seulement nous effrayer; il ne peut pas envoyer à la mort celui qui lui a sauvé la vie!

— N'y comptez pas. La reconnaissance est une vertu embarrassante pour les hommes d'État. Mais ne croyez pas que je cherche la mort; oh! non; à mon âge, la vie est belle, et je voudrais surtout me conserver pour vous. On ne me fera pas périr en secret, puisqu'on veut des exemples. Il y aura un procès; je me défendrai. Les juges peut-être auront pitié de ma jeunesse, et...

A ce moment la porte s'ouvrit, et le cardinal lui-même se présenta devant eux. Renée essuya ses larmes, refoula ses sanglots et se tint debout. Jacques s'avança de deux pas; son visage était pâle, mais calme; on y lisait cette indomptable résolution qui fait les héros... et les martyrs.

— Eh bien, Madame, avez-vous vaincu notre jeune rebelle?

— Non, Monseigneur, dit Jacques; ainsi que j'ai eu hier l'honneur de vous le dire, jamais je ne commettrai une action que ma conscience condamne comme déshonorante.

— Monseigneur, s'écria Renée, daignez m'entendre...

— Madame, un moment de patience. Jacques Pardel, seigneur de Montarmé, je vous somme, pour la dernière fois, de me dénoncer ceux qui ont comploté contre ma vie et contre la sûreté du royaume.

— Je ne les dénoncerai point, Monseigneur.

— Vous acceptez les conséquences de votre refus?

— Je les accepte. Mais, pourtant, je supplie Votre Éminence d'avoir égard à la douleur de ma mère, qui m'a élevé avec une tendresse infinie, et qui n'a d'enfant que moi.

— J'y aurai égard. Jacques Pardel, seigneur de Montarmé, les hommes trempés comme vous sont trop rares pour qu'on en diminue le nombre. En considération du bon office que vous nous avez rendu, de votre jeune âge, des loyaux services de vos ancêtres et du grand mérite de Mme votre mère, nous arrêterons toute poursuite qui pourrait être dirigée contre vous au sujet de votre duel.

— Oh! Monseigneur, s'écria Renée, lorsque vous aurez quelque chagrin, pensez, pour vous consoler, que vous avez guéri un cœur brisé, et qu'une mère vous bénira tous les jours de sa vie.

— Je vous ai priée d'attendre, Madame. Je ne puis accorder cette grâce sans condition; ce serait de trop mauvais exemple. Il faut que M. de Montarmé quitte Paris demain, ou plutôt aujourd'hui, car il est minuit passé. Je dois envoyer un courrier à M. le duc de Rohan, qui est en Alsace; c'est vous, jeune homme, qui serez ce courrier; dans les dépêches que vous lui remettrez se trouvera l'ordre de vous donner une compagnie à commander. Voilà ce que j'ai imaginé pour vous soustraire à la rigueur des lois. Distinguez-vous à la guerre, et revenez ensuite vivre tranquillement dans votre château. J'aurais voulu vous attacher à ma personne, car vous m'avez inspiré une vive estime. Mais je vois bien que, pour vivre à la cour, vous n'avez pas assez l'esprit de suite. Quant à vous, Madame, vous ne devez pas, avec tant de beauté et de vertus, rester ensevelie dans ce manoir solitaire. Une place de dame d'honneur est vacante auprès de Sa Majesté la reine Anne; je vous y veux faire nommer.

— Non, Monseigneur, non; je vous rends grâces, mais, pas plus que mon fils, je n'ai l'esprit... de cour. Il faut que je reste à Montarmé pour administrer ses biens pendant son absence.

— J'espère que vous changerez de résolution, Madame; ne manquez pas de m'en informer aussitôt. Adieu; mon carrosse vous attend pour vous reconduire tous deux chez vous.

Après avoir de nouveau exprimé vivement à l'homme d'État toute leur gratitude, la mère et le fils le quittèrent. Qu'on juge de la joie de Lacoste en les voyant revenir ensemble.

Renée ouvrit la Bible et lut le psaume CIII : « Mon âme, bénis l'Éternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits ! » Nulle parole n'aurait pu rendre ses élans de reconnaissance aussi bien que cet hymne incomparable.

Mais son bonheur avait des ombres ; le moment vint où son fils s'arracha de ses bras, où elle dut reprendre seule la route du château.

Les ordres dont Jacques était porteur envoyaient le duc en Valteline pour délivrer la Rhétie des Autrichiens. Jacques de Montarmé s'acquit en peu de temps la confiance de Rohan, qui l'aima comme un fils. Il partagea la gloire du héros, et aussi ses déceptions et ses chagrins. Il le suivit partout, le vit tomber à Rheinfeld, et fut choisi par la famille pour accompagner son corps à Genève. Puis il revint se fixer à Montarmé, près de sa mère, qui, vieillie de visage, mais non de cœur, eut la joie de le voir heureusement marié et père d'une belle lignée.

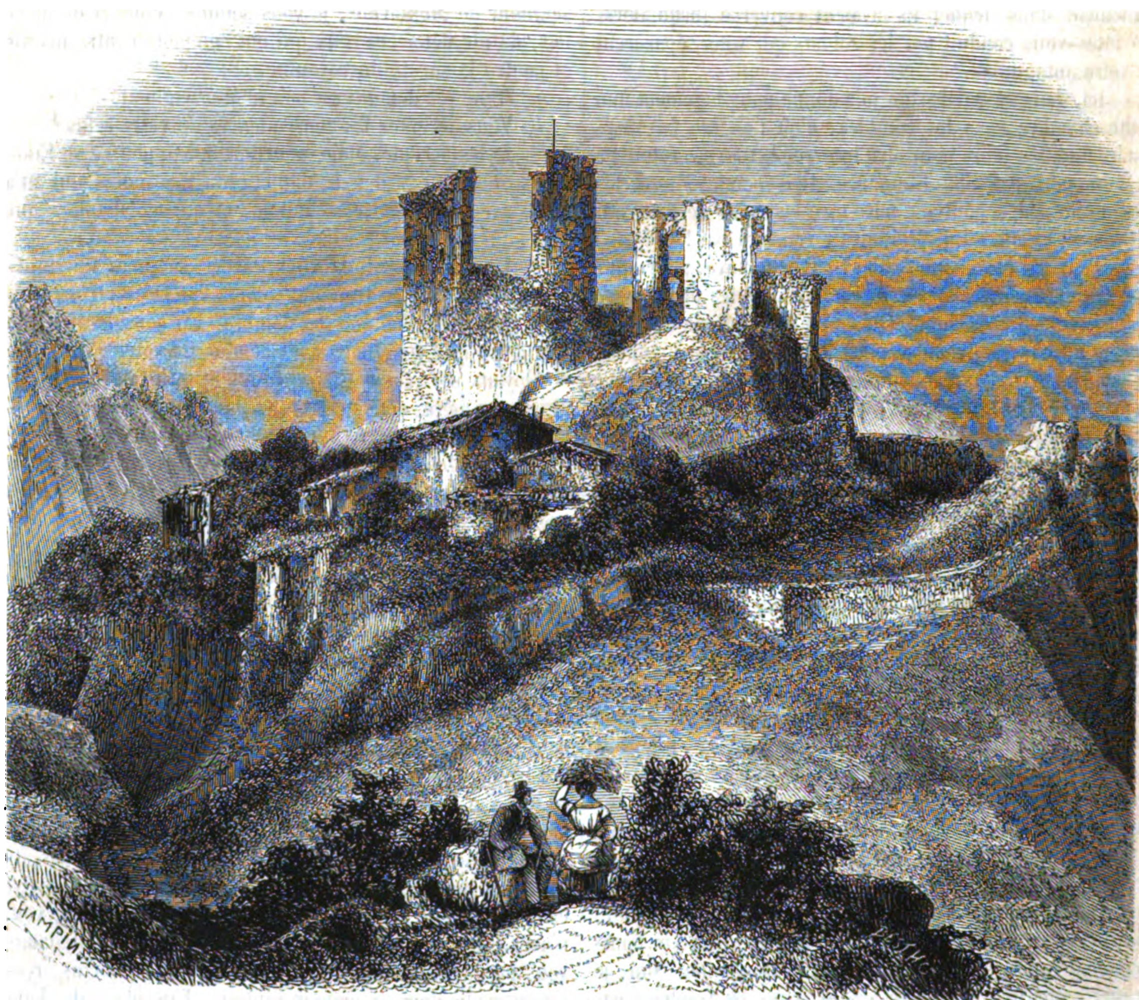
Nous allons faire maintenant, en grand secret, une révélation à nos lecteurs. Pendant que le cardinal avait laissé seuls la mère et le fils, il avait reçu, par l'entremise de son confident, le fameux capucin surnommé l'Éminence grise, des papiers livrés par l'un des conjurés. Il y trouva les informations les plus complètes ; celles qu'il aurait pu obtenir de Jacques lui devenaient par là tout à fait inutiles.

Mais la dame et le sire de Montarmé n'eurent jamais connaissance de cet incident, et, jusqu'à la fin de leur vie, ils crurent à la générosité, à la clémence de Richelieu.

CHATEAU DE LA ROCHE-BARON

(DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-LOIRE).

Quatre grands pans de murs au haut d'un rocher, et la trace d'une enceinte crénelée, voilà les derniers vestiges de ce château féodal de l'ancien Languedoc, dans la Haute-Loire, près Bar. Quelques masures habitées s'abritent du vent au côté méridional ; là où les riches seigneurs dominaient, guerroyaient et festoyaient, de pauvres paysans cultivent quelques pieds de vigne, d'orge et de seigle, et vivent en paix, si l'on peut vivre paisible avec la misère.



Le Château de la Roche-Baron. — Dessin de feu Champin (¹).

Les statistiques font à peine mention de ces ruines féodales. Ne demandez pas même aux dictionnaires géographiques où se trouvent les débris du château de la Roche-Baron ; ils ne répondraient pas. Peut-être notre gravure provoquera-t-elle quelques informations positives que nous aurions plaisir à insérer.

(¹) Ce dessin, un peu faible, est l'un des derniers que nous ait envoyés M. Champin, collaborateur du *Magasin pittoresque* depuis près de vingt ans. Cet estimable artiste est mort, sexagénaire, vers la fin du mois de février 1860. Parmi les meilleurs de ses dessins publiés dans notre recueil, nous rappellerons celui qui reproduit un paysage de Ruisdaël (t. XXIII, 1855, p. 281).

PLUVIER DORÉ

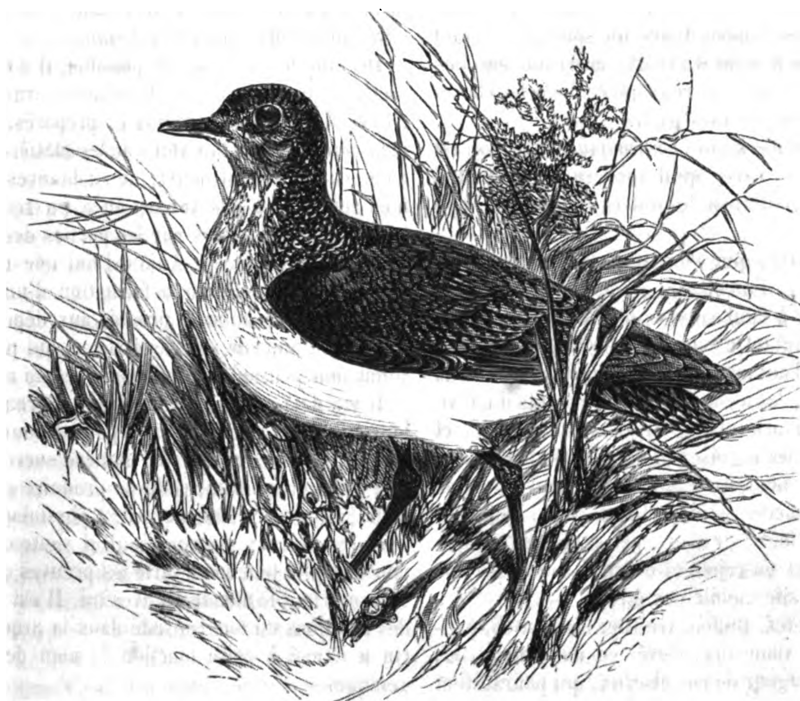
(CHARADRIUS PLUVIALIS).

Joli oiseau, excellent gibier, manne d'automne et de printemps, facile proie du chasseur, voyageant par troupes nombreuses, le pluvier traverse notre France deux fois chaque année; il vient du nord, il y retourne, fuyant également l'extrême chaleur et l'extrême froid. Il lui faut les terres humides qu'il fouille de son bec renflé à l'extrémité, que, de ses larges pieds à trois doigts, il presse et frappe pour en faire sortir les vers dont il se nourrit. Les pluies qui nous amènent le pluvier lui ont donné son nom; il doit celui de *Charadrius* à son goût pour les fondrières et les ravins, où il va chercher sa proie vivante.

Le peintre de la nature l'a décrit ainsi :

« Le pluvier doré est de la grosseur de la tourterelle; sa longueur, du bec à la queue, ainsi que du bec aux ongles, est d'environ dix pouces. Il a tout le dessus du corps tacheté de traits de pinceau jaunes entremêlés de gris blanc, sur un fond brun noirâtre : ces traits jaunes brillent dans cette teinte obscure et font paraître le plumage doré. Les même couleurs, mais plus faibles, sont mélangées sur la gorge et la poitrine. Le ventre est blanc, le bec noir, et il est, ainsi que dans tous les pluviers, court, arrondi et renflé vers le bout. Les pieds sont noirâtres, et le doigt extérieur est lié, jusqu'à la première articulation, par une petite membrane à celui du milieu. Les pieds n'ont que trois doigts, et il n'y a pas de vestige de doigt postérieur ou de talon : ce caractère, joint au renflement du bec, est établi parmi les ornithologistes comme distinctif de la famille des pluviers. Tous ont aussi une partie de la jambe, au-dessus du genou, dénuée de plumes, le cou court, les yeux grands, la tête un peu trop grosse à proportion du corps.

» Au reste, il y a peu de différence, poursuit Buffon, entre le mâle et la femelle de cette espèce. Néanmoins les variétés individuelles ou accidentelles sont très-fréquentes, au point que, dans la même saison, à peine sur vingt-cinq ou trente pluviers dorés en trouve-t-on deux exactement semblables. Ils ont plus ou moins de jaune, et quelquefois si peu qu'ils en paraissent tout gris. Quelques-uns portent des taches noires sur leur poitrine. »



Le Pluvier doré.

Telle est la seconde espèce que cite le naturaliste, le pluvier à gorge noire; son diadème blanc, son plastron noir, seuls le distinguent du pluvier doré, et, sans qu'on en sache bien la raison, les Anglais, à la baie d'Hudson, où il est commun, le nomment *hawk eye*, œil de faucon. Le guignard, autre variété plus petite, au plumage moiré de vert, vient ensuite. Il passe pour avoir une chair plus succulente. Ce que raconte Willoughby de la façon de le prendre dans le comté de Norfolk est assez curieux. Les chasseurs, au nombre de cinq ou six, disposent, de grand matin, leurs filets à quelque distance des oiseaux endormis, qu'ils laissent entre eux et les rets. Alors ils s'avançent doucement, frappant des cailloux, froissant des morceaux de bois les uns contre les autres. Les guignards se réveillent à demi, allongent languissamment une patte, puis l'autre, déploient alternativement leurs ailes, et se mettent en mouvement avec lenteur. Les chasseurs, à leur imitation, étendent aussi successivement une jambe, un bras, et, sans cesser de suivre, ils copient de leur mieux les mouvements engourdis, la dégaîne disgracieuse des échassiers. Ceux-ci se retirent et, sans le voir, se rapprochent peu à peu du filet, qui tout à coup retombe et recouvre la troupe stupide.

J'ignore si cette burlesque mimique sert à jeter la proie dans le piége en préoccupant son attention, où si, tout uniment, les premiers qui ont chassé les guignards au filet ayant cédé, par plaisanterie, à l'instinct grotesque d'imitation que la nature humaine possède en commun avec force animaux inférieurs, il aura suffi d'une chasse heureuse pour faire passer la chose en coutume.

Cet attrait pour les mouvements et gestes singuliers n'est nullement particulier aux guignards. Parmi les échassiers voyageurs dont la voix, suivant Hésiode, « annonce, du haut des airs, au patient laboureur qu'il est temps d'ouvrir la

terre », plusieurs se sont fait remarquer dès les temps antiques par leurs mouvements « bouffons et ridicules. » Aristote, Pline, les nommaient danseurs et baladins. Un autre échassier, la bécasse, est prise, à ce que raconte Belon, à l'aide d'une méthode qu'il nomme *folâtrerie*, et qui rappelle celle qu'emploient les chasseurs de Norfolk avec le pluvier. « Un homme couvert d'une cape couleur feuille morte, courbé sur deux courtes béquilles, s'approchera à petits pas de la bécasse sans que celle-ci s'en effraye; il frappera alors doucement ses deux bâtons l'un contre l'autre, et cette *moult sotte bête,* comme l'appelle l'ancien naturaliste, *s'y amusera et affolera tellement* que le chasseur n'aura plus qu'à lui passer le lacet au cou. »

Parmi de nombreuses variétés de pluviers, la troisième espèce citée par Cuvier, la quatrième de Buffon, le pluvier à collier, dont le diadème est noir ainsi que le plastron, et qui affectionne les bords de la mer, est, dit-on, le *Charadrios* d'Aristote. Dans l'antiquité, cet oiseau passait pour avoir la vertu de délivrer de la jaunisse ceux qui le regardaient. Bien entendu qu'on n'était admis à le voir qu'après finance Les dispensateurs du spécifique vivant avaient grand soin de le tenir à l'écart : aussi son nom devint-il proverbial pour désigner ceux qui cachent les choses précieuses afin d'en mieux tirer parti.

Le pluvier de Virginie kildir (*Charadrius vociferus*) est détesté des chasseurs, parce qu'il vocifère le cri dont il tire son nom, et avertit ainsi les autres oiseaux de l'approche de l'homme.

Le pluvier à aigrette, que l'on trouve au Sénégal, est armé, comme le kildir, d'un éperon au pli de l'aile; le pluvier coiffé, le pluvier à lambeaux, le pluvier armé, le pluvier couronné, sont autant d'espèces dont la nomenclature pourrait s'allonger d'autant plus que, parmi les animaux qui vivent en société, les mélanges plus fréquents d'individualités différentes favorisent les variations de plumage et de forme. De plus, chez les oiseaux voyageurs, le changement de climat et de nourriture apporte de nouveaux éléments à cette infinie succession de nuances, parmi lesquelles la nature et l'homme font leur choix, perpétuent en espèces certains accidents, et en rejettent d'autres qui disparaissent dès lors de l'échelle mobile des êtres.

Plusieurs naturalistes, Buffon, Gessner et d'autres, parlent de pluviers, de vanneaux, élevés en domesticité. En effet, si l'instinct voyageur de ces oiseaux, qui poursuivent leur nourriture de climats en climats, est un obstacle à la domestication, d'autre part leur instinct social les y prépare. Enfin, la nouvelle direction imprimée à la science par les Geoffroy Saint-Hilaire étend de telle sorte la puissance de l'homme sur tous les êtres organisés, qu'elle semble n'avoir désormais d'autres bornes que ses désirs.

LA SCIENCE EN 1859.

SCIENCES NATURELLES.

Suite. - Voyez p. 102, 126.

Production du sucre dans les organes des animaux. — Parmi les études que l'homme se propose, la plus complexe, sans contredit, est celle des phénomènes qui s'accomplissent dans les organes des êtres vivants. Le physiologiste doit démêler les forces physiques, les forces chimiques et les forces organiques qui agissent confondues; il doit distinguer ce que produit chacune d'elles, trouver moyen de les mettre en évidence, et, après une analyse pénible, faire connaître comment toutes ensemble elles concourent au but définitif.

Depuis longtemps, quelques-unes des sciences dont la physiologie a besoin comme auxiliaires, se sont constituées. La mécanique, déjà étudiée par les anciens, peut prêter un appui sûr aux physiologistes, qui en connaissent les lois; la physique offre depuis longtemps les ressources suffisantes pour l'explication de la plupart des phénomènes physiques qui concourent à la vie. Mais il est une science qui ne date que d'hier : c'est la chimie, tout le monde le sait. Et jusqu'au temps actuel, lorsque le physiologiste portait ses méditations sur les changements chimiques que subissent les matières que l'être vivant prend au dehors, il était forcé de s'arrêter, sans espoir de les connaître et de les expliquer; il devait se résigner, en attendant que le chimiste eût avancé son œuvre.

Cependant la chimie est parvenue aujourd'hui à d'importants résultats. Elle connaît un grand nombre de substances organiques : l'amidon, les sucres, les graisses, par exemple; elle sait leurs transformations, les agents qui les provoquent; elle peut en retrouver quelques-unes même quand, mêlées à des substances nombreuses, elles n'existent qu'en des proportions d'une excessive petitesse. La physiologie doit donc entrer dans une phase nouvelle de développement; l'heure est venue.

Dès que le succès a été possible, il a été obtenu. Notre société, qui malgré ses défaillances travaille toujours, a trouvé des hommes ardents et préparés. Des expériences bien conduites ont fait voir que les matières grasses se forment dans l'animal nourri de susbtances alimentaires qui n'en renferment pas trace; on a pu reconnaître une des transformations subies par les parties des muscles qui devaient être éliminées. Aujourd'hui une nouvelle question est entreprise, celle de la formation d'une matière sucrée que l'économie animale produit aux dépens de toute substance soit animale soit végétale, et qui paraît être un résultat indispensable des phénomènes de nutrition.

Il y a déjà quelques années, M. Bernard a montré que le sang, qui traverse le foie pour retourner au cœur, se charge, en y passant, d'une matière sucrée. Le foie a donc une fonction spéciale, celle de produire cette matière. Au début, les expériences du savant physiologiste furent attaquées vivement; presque seul il soutenait la lutte. Aujourd'hui il a tellement varié les preuves de sa démonstration, que tout le monde est avec lui. Il est certain que l'une des fonctions du foie consiste dans la production du sucre. On a donné à cette fonction le nom de fonction glycogénique.

Cette découverte en appelait une autre; on ne pouvait pas se contenter de savoir que le sucre se produisait, il importait de savoir aux dépens de quelle substance il fallait retrouver son origine. La chimie savait que le sucre provient toujours d'une transformation de l'amidon. En était-il de même ici? M. Bernard l'a fait voir; il a retrouvé dans le foie l'amidon même, qui, se transformant, donne naissance à la matière sucrée; il a vu cette substance se former avec les matériaux que le sang renferme, et se changer en sucre, exactement sous les mêmes influences que dans le laboratoire du chimiste.

Toute question en provoque mille autres. Sitôt que l'une est résolue, une nouvelle surgit. Après avoir bien démontré la réalité de la fonction glycogénique, M. Bernard s'est demandé si elle se rapportait aux premières époques du développement des animaux, alors qu'ils sont encore à l'état embryonnaire et que le foie n'est pas formé; il a cherché quels organes étaient alors destinés à la remplir. La fonction glycogénique était attribuée à cette époque à un grand nombre d'organes; elle est diffusée dans plusieurs des tissus qui constituent l'être en voie de formation, généralement dans les tissus cutanés. Le tissu nerveux, le tissu osseux, ne contiennent aucune cellule qui produise la substance capable de se transformer en sucre.

M. Serres a pu, grâce aux résultats précédents, expliquer l'usage de petits corps qui apparaissent dans l'œuf de poulet après quelques jours d'incubation; ces corps sont des cellules qui contiennent l'amidon destiné à produire la matière sucrée.

Ici, il est impossible de ne pas faire une remarque sur l'importance que prend la fonction glycogénique aux premiers temps du développement de l'organisme animal. Ce n'est pas une fonction pauvrement reléguée dans un seul organe, tel que le foie; c'est une fonction qui s'exécute largement sur toutes les parties de l'être qui commence; si bien que l'évolution des animaux s'accomplit au sein du même milieu que celle des végétaux. Car, on le sait depuis longtemps, le végétal se développe dans un milieu formé de cellules qui donnent l'amidon et la matière sucrée.

Sur la question qui nous occupe, nous signalerons encore : un mémoire de M. Schiff, qui a fait une étude détaillée de l'amidon déposé dans le foie; un travail de M. Collin où se trouvent étudiées les causes qui peuvent favoriser ou diminuer la formation du sucre; enfin, une note de MM. Berthelot et de Luca, qui ont obtenu le sucre ainsi formé à l'état de pureté, et ont pu prouver que sa nature était celle du sucre contenu dans les fruits des végétaux.

Métamorphoses. - Tout le monde sait que le papillon, ainsi que beaucoup d'autres insectes, n'arrive à l'état parfait qu'en passant par une série de transformations qu'on appelle des métamorphoses : de l'œuf sort la chenille, qui se développe en rampant; la chenille, développée, dépouille sa forme, devient la chrysalide, qui, dans une retraite obscure, reste immobile, d'un repos semblable à celui de la mort; tout à coup l'animal déploie ses ailes, s'élance dans les airs, et retrouve plus belle la vie qui semblait perdue. Beaucoup d'autres animaux subissent des changements analogues. La grenouille ressemble à un poisson dans les premiers temps de sa vie; elle en a plusieurs des organes, vit complétement dans l'eau; puis sa queue disparaît, les pattes se montrent, des organes nouveaux se forment, et l'être parfait est constitué. Ces faits, pris parmi les plus connus, sont nombreux en zoologie, et en ce moment une série de découvertes a appelé très-vivement l'attention des savants sur cette curieuse question. On a vu particulièrement que les vers intestinaux peuvent se transformer. Le même animal se présente sous des aspects très-différents, et les naturalistes, qui avaient distingué autant d'espèces que de formes distinctes, avaient commis de graves erreurs. Aujourd'hui, cette partie de la science est en voie de perfectionnement. Dans l'année 1859, M. Leuckart a établi que la *Trichina spiralis* et le *Trichocephale* n'étaient qu'un seul et même être dans deux états particuliers de développement.

La suite à une autre livraison.

Notre vie est semblable à une chambre obscure : les images d'un autre monde s'y retracent d'autant plus vivement qu'elle est plus sombre. JEAN-PAUL.

LA VILLE DU GRAND-LAC-SALÉ.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 172 et 239.

La colonie du Grand-Lac-Salé n'a pas treize ans d'existence et elle a déjà couvert de ses habitations, nous dirions presque de ses monuments, un vaste espace abandonné aux races les plus barbares. Mieux vaudrait, dira-t-on, le triomphe des croyances naïves du pauvre sauvage que la glorification de cette secte insensée et immorale : aussi ne prétendons-nous appeler l'attention sur elle que pour constater son amour réellement louable pour le travail, et dire ici d'autres faits généralement ignorés.

On a beaucoup écrit sur l'origine de cette religion nouvelle; on ne connaît l'emplacement que ce peuple étrange occupe que par des descriptions plus ou moins erronées. La vue de la ville des Saints que nous donnons est une rareté.

Le lac Salé, qui a imposé son nom à la ville, est situé entre les 40 et 42 degrés de latitude nord-est et les 114 et 116 degrés de longitude ouest. Tout le monde est d'accord pour vanter l'emplacement choisi par les Saints des derniers jours afin d'y établir la ville principale de leur empire naissant. « La situation de la capitale des Mormons, a dit l'abbé Domenech, est admirable. A l'est et au nord, elle est dominée par la chaîne des Wah-Satch, dont les cimes gracieuses se perdent dans les nues; les montagnes descendent dans la plaine par gradins formant de belles terrasses verdoyantes, qui commandent toute la vallée d'Utah; à l'ouest, la ville est arrosée par le Jourdain, tandis qu'une multitude de torrents fertilisent les plaines d'alentour, alimentent de petits ruisseaux, et répandent la verdure et l'abondance dans les jardins. Au nord se trouve une source d'eau thermale qui, par le moyen de conduits souterrains, est amenée dans une maison de bains. Plus loin, il en existe une autre de 148 degrés, qui tombe en cascade dans un bassin naturel (voy. t. XXVII, 1859, p. 240). Les Mormons ont su tirer parti de toutes les ressources de ce pays pour l'embellissement de leur ville ou le développement industriel de leur colonie. »

De notables changements ont dû se produire dans la capitale des Mormons depuis l'époque où notre image daguerrienne (p. 208), qui date déjà du mois de septembre 1855, en a saisi les traits principaux; M. Jules Remy fut frappé de son riant aspect [1]; mais il avoue que c'était alors bien plutôt un assemblage de villas qu'une ville capitale comme nous pouvons nous la figurer : « Les rues déjà bâties ou simplement projetées ont 40 mètres de largeur, et courent du nord au sud et de l'est à l'ouest; elles se coupent à angles droits « pour former des blocs de » 202 mètres de côté. » Il n'y avait, à cette époque, que le palais du gouverneur qui fût construit en pierre, les autres habitations offraient des matériaux beaucoup moins solides; on les avait bâties sans doute à la hâte, avec ces briques séchées au soleil et parfois solidifiées par l'emploi de la paille hachée qu'on appelle *adobes*. Ces maisons sont propres et même élégantes; quelques-unes d'entre elles offrent de grandes dimensions, mais elles sont plus généralement petites. Ce qui contribue à leur donner un aspect riant, c'est qu'un espace de 20 pieds les sépare de la rue, et que ce terrain est consacré à la culture des plantes d'ornement. La police municipale se fait avec vigilance, chaque bloc de la cité étant sous l'administration d'un personnage auquel les Mormons ont imposé le nom d'évêque, qui a lui-même sous ses ordres des *elders* ou prêtres et des diacres qui n'ont rien de commun dans leurs fonctions, on le pense aisément, avec les dignitaires de l'Église ou leurs subordonnés, tels que les reconnaît l'église catholique ou même le culte réformé d'Angleterre.

Un étranger qui arrive à *Great lake City* n'est nullement embarrassé pour s'y loger; il y trouve des auberges confortables; fréquemment elles sont tenues par des étrangers que les Mormons qualifient du titre de gentils.

Le palais destiné aux trente épouses du chef des Mormons, de celui que ses compatriotes appellent simplement

(1) Voy. *l'Écho du Pacifique* du 5 janvier 1856.

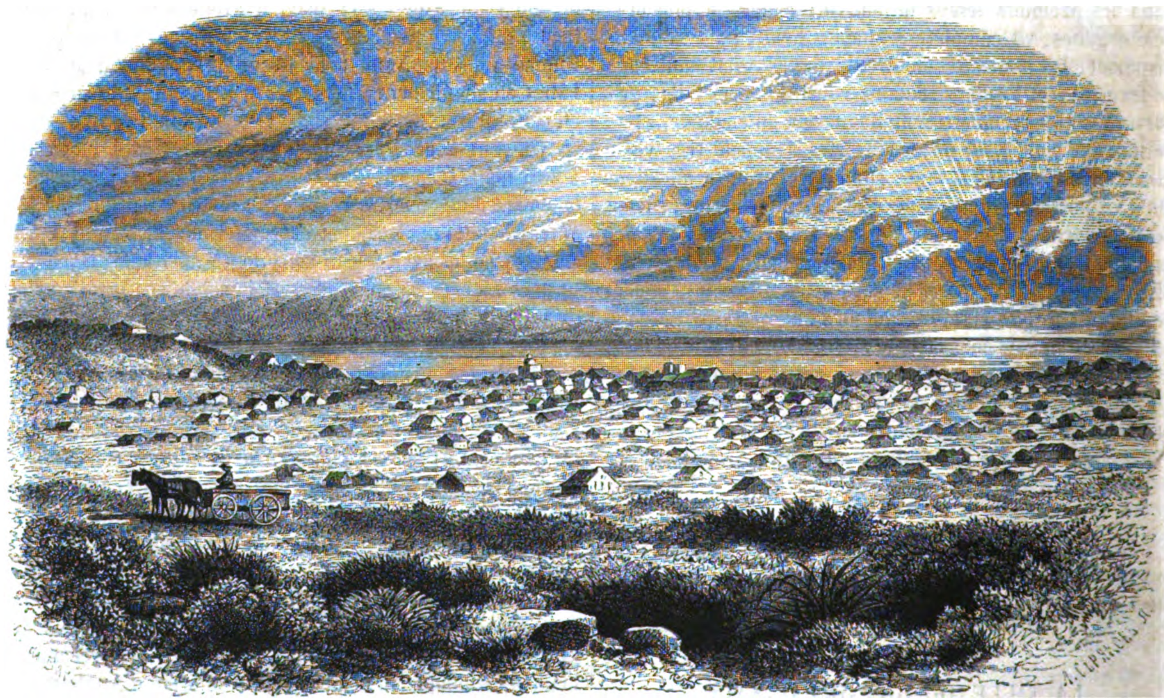
frère Brigham, mais que les étrangers traitent d'excellence, doit être aujourd'hui un des plus splendides monuments de la cité nouvelle. L'architecture mormone, qui a de hautes prétentions à l'originalité, a réuni dans cette grande construction toutes ses élégances : l'édifice entier n'a pas moins de 30 mètres de long sur 12 de largeur. Pour le construire on a réuni diverses sortes de pierres, et entre autres un granit d'une espèce vraiment magnifique. « Les longues ogives saillantes des fenêtres de l'étage supérieur donnent au toit qu'elles découpent l'apparence d'un diadème crénelé. » Trente mille piastres avaient été déjà dépensées, en 1855, pour l'édification de cette somptueuse habitation, et l'on supposait qu'elle devait coûter des sommes immenses à celui qui la faisait bâtir; mais nul n'était en peine sur son futur achèvement, car on n'évaluait pas, à cette époque, à moins de deux millions la fortune de frère Brigham.

Il n'y a dans la capitale des Mormons ni cabarets ni maisons de jeu, mais on y a construit une salle qu'on désigne sous la dénomination tout hospitalière de *Social-Hall*. On y fait des cours de littérature, d'histoire à l'usage des Saints des derniers jours, et d'histoire naturelle; néanmoins cet établissement a aussi une destination moins sérieuse : on y représente parfois des pièces dramatiques, et l'on y exécute de temps à autre la musique des grands maîtres; nous aimons à prévenir ici les *dilettanti* qu'on y entend Haydn, Mozart, Beethoven et Rossini, dont les chefs-d'œuvre laissent moins à désirer, nous dit un voyageur, que dans beaucoup d'autres villes de l'Union. Les Mormons donnent aussi des bals et ont inventé de gracieuses contredanses dans lesquelles un cavalier figure toujours avec deux dames.

Mais, à bien dire, *Great lake City* n'est nullement une ville de plaisir; c'est une ville d'industrie et de travail que M. Jules Remy compare, à bon droit, à une fourmilière dans laquelle un labeur incessant est une loi de première obligation : « Tout ce petit peuple, dit-il, s'agite utilement, justifiant parfaitement l'emblème de la ruche d'abeilles placée par le président de l'Église sur le faîte de son palais. Ce sont des maçons qui bâtissent, des charpentiers qui équarrissent, des jardiniers qui bêchent ou qui arrosent, des maréchaux qui forgent, des moissonneurs qui rentrent leurs récoltes, des pelletiers qui préparent de riches fourrures, des enfants qui égrènent le maïs, des bouviers qui chassent leurs troupeaux, des bûcherons qui reviennent de la montagne lourdement chargés, des peigneurs qui cardent la laine, des chimistes qui préparent du salpêtre et de la poudre, des meuniers, des scieurs de long, des armuriers qui font ou qui réparent des *riffles*, en un mot, des travailleurs en tout genre; on ne voit ni oisifs ni désœuvrés. »

Les Mormons, qui ont inventé un alphabet, ne donnent pas tout à l'industrie; leur ville est une ville universitaire : « En outre des écoles primaires, nous dit encore M. Jules Remy, il y a au Lac-Salé une Sorbonne, fondée le 28 février 1850, sous le titre d'Université de *Deseret*. Cet établissement est administré par un chancelier, frère Orson Spencer, douze régents, un trésorier et un secrétaire. » Les sciences mathématiques y sont en honneur; mais on y enseigne le grec, le latin et même au besoin l'hébreu.

A l'époque où cette capitale fut visitée par notre naturaliste, elle était fondée depuis 1847 seulement, et elle renfermait déjà une population de 10 000 individus. C'était beaucoup, sans doute, pour un empire de 50 000 habitants. Toutes les régions de l'Europe s'y trouvaient représentées par quelque actif industriel; toutefois, M. Jules Remy



La Ville du Grand-Lac-Salé. — D'après une image daguerrienne prise par M. Jules Remy.

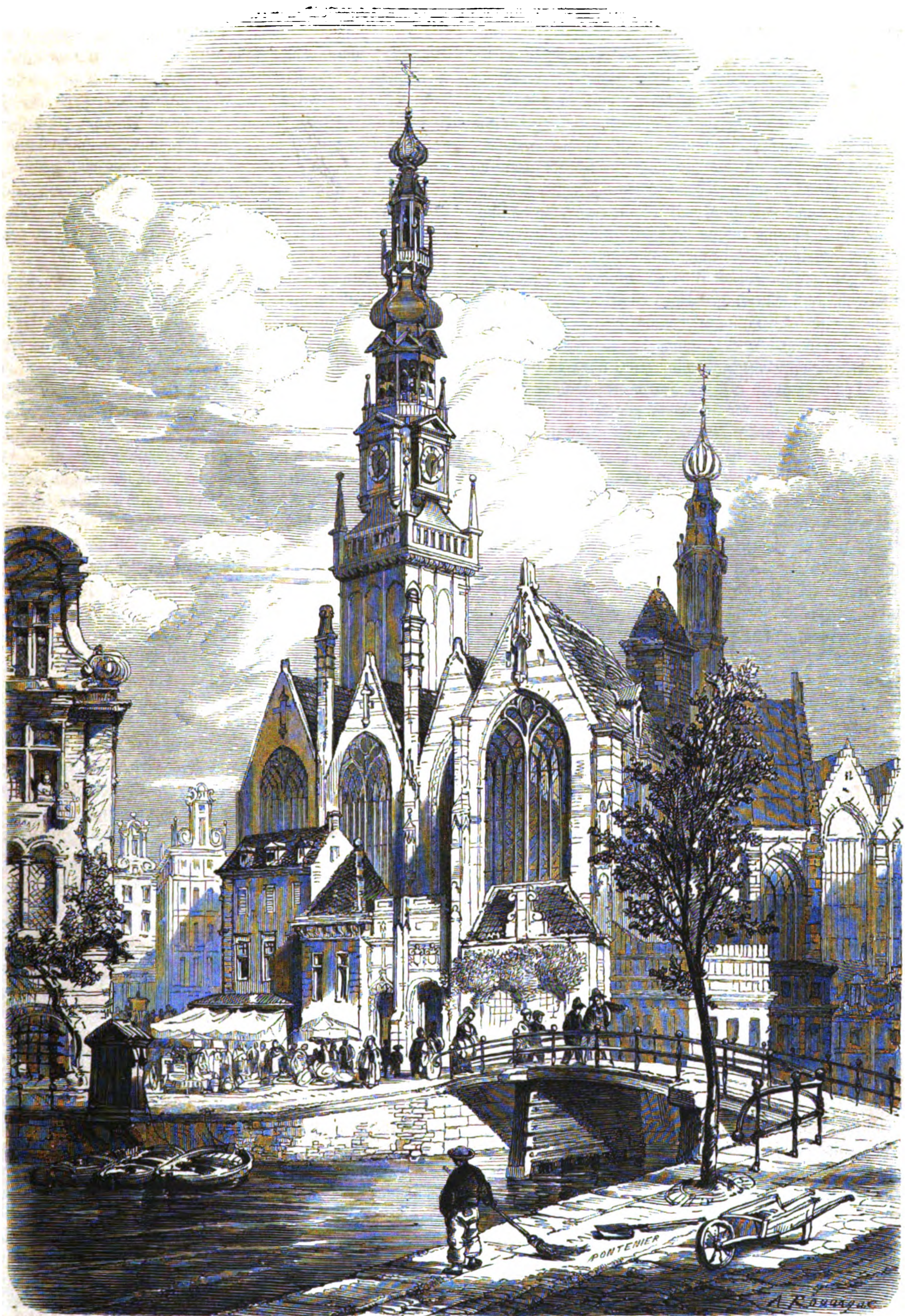
affirme que cette population n'offrait, en 1855, qu'un seul Français, né au Havre; il y avait encore dans les États de l'Utah cinq de nos compatriotes et deux Françaises. Nous répéterons bien volontiers ici ce que dit à ce propos notre voyageur : « Je confesse qu'en présence d'une quote-part si minime fournie au *latter day Saints* par ma patrie, j'éprouvai un sentiment d'orgueil national qui venait de ce que je croyais reconnaître, dans ce chiffre significatif, une nouvelle preuve du bon sens naturel de mes compatriotes. »

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15

LA HOLLANDE.

Suite. — Voyez p. 45, 97.

AMSTERDAM.



La vieille Église à Amsterdam. — Dessin de Rouargue, d'après nature.

La ville de Harlem commence à ne plus m'être indifférente : c'est l'heure de lui dire adieu. Je referme ma valise à regret; tout départ m'est pénible. Oserai-je avouer que j'éprouve comme un serrement de cœur rien qu'à parcourir d'un dernier regard cette pauvre chambre d'hôtel où j'ai reposé trois nuits? — Amours rivaux du voyage et du logis, ardeur de l'inconnu, soif du repos, comment vous concilier? Comment faire un seul pas en avant sans rompre quelque attache du passé? — « Je ne te verrai plus! » Tristes paroles! A combien d'êtres et de choses aimables ne les jetons-nous pas chaque jour en détournant la tête! La vie, même la moins aventureuse, n'est qu'une suite de séparations, et, comme on l'a dit, de petites morts.

J'avais demandé un commissionnaire. Le serviteur en chef du Lion-d'Or, doux et pâle, prend ma valise et m'accompagne jusqu'à la station. « Il n'avait rien à faire à l'hôtel, me dit-il. J'étais l'unique voyageur qu'on eût à y servir. Peut-être en viendra-t-il un autre par le prochain convoi. Un voyageur suffit au Lion-d'Or en automne. Ce n'est pas que le vieil hôtel soit en décadence; il est toujours le meilleur de la ville, et il faut voir comme il est peuplé pendant les mois des fleurs! Vers ce temps-là, on ne sait en vérité comment satisfaire tout le monde : aussi n'est-on pas fâché d'avoir des saisons de repos. » Le pauvre homme me raconte qu'autrefois il a été lui-même maître d'hôtel à Gand. Mais c'était pour lui une trop grande responsabilité. Il se trouve bien plus heureux sous le paisible empire de ses trois hôtesses, fille, mère et grand'mère, vivant comme lui de peu et se confiant à l'honnête et antique renommée de la maison. J'écoute avec plaisir ce sage discours. Il est rare et agréable de rencontrer un homme modeste et content de son sort.

De Harlem à Amsterdam, une demi-heure; à peine le temps de tirer un rideau sur le leegh-water, la statue de Coster, le veilleur de nuit, le sémonneur, le pont du Lait, le pharmacien étonné, et de me préparer à des impressions nouvelles.

Nous avons traversé un beau pont de fer sur le Spaarne, et aperçu à mi-chemin le château du bourg des Cygnes (Zwanenburg) où siégent les directeurs des digues.

Un omnibus emporte mon léger bagage à Brak's-Doelen Hotel, Doelenstraat. Je veux marcher en errant et mettre à profit les dernières heures du jour.

Je chemine le long d'un quai en regardant le golfe du Zuiderzee, l'Y. La mer reflète un ciel blafard; un vent froid et bas la couvre de petites rides jaunes. A mesure qu'en voyageant on avance vers le nord, on dirait, que la mer vieillit. A Baïa et à Sorrente, ô mes chers souvenirs! elle a seize ans.

Je me tourne vers la cité et m'arrête sur le *Dam*, où s'élèvent trois grands édifices : le palais du roi, vaste bâtiment carré en pierres, bâti, au dix-septième siècle, sur 13 659 pilotis; l'église Neuve, construite au quinzième siècle, et où l'on célèbre l'inauguration des rois; la Bourse, achevée en 1845, sur 34 000 pilotis, ornée de dix-sept colonnes, pauvres filles d'Ionie proscrites dans ce pays de tourbe et de briques! J'avais imaginé bien naïvement que je verrais les pilotis; mais le sol les contient et les couvre.

J'entrerais volontiers à cette église (« neuve » depuis quatre siècles), où, suivant le Guide, j'aurais à voir une belle chaire en acajou sculptée et le tombeau de Ruyter; j'en fais deux fois le tour sans deviner à quelle porte je dois frapper. Il serait bien simple de questionner un passant, mais ma langue est liée et mes lèvres restent closes; il n'est pas toujours facile de leur faire faire ce qu'on veut. J'ai bien souvent été honteux de leur obstination. Et toutefois je crains toujours moins leur taciturnité que leur intempérance.

Après quelques tentatives inutiles pour découvrir, sans interroger personne, le Musée du Trippenhaus (maison de Trip), où est *la Ronde de nuit* de Rembrandt et où j'ai le vague espoir de rencontrer Bob et Raph, je me trouve inopinément en face de la vieille église que représente le dessin de M. Rouargue. Au même instant, par bonheur, un des gardiens, vêtu de noir et en cravate blanche, ouvre une petite porte latérale, et j'entre tandis qu'il sort. Une femme, la sienne sans doute, à guimpe blanche et à figure de nonne, m'aperçoit du fond d'une jolie chambre, brillante de propreté comme un intérieur de Gérard Dow; elle vient à moi. Je lui dis, chapeau bas, que je désire visiter l'église; elle sourit sans répondre, et me présente une pancarte où je lis cette inscription en langue française :

« L'église, dite la Vieille, fut bâtie au commencement du » quatorzième siècle. Elle est soutenue par quarante-deux » piliers. Elle a 300 pas de long sur 25 de large. On voit » d'abord (un) vitrage magnifique représentant les armes » des bourgmestres de la ville depuis 1573; 2° une fenêtre » représentant Philippe IV, roi d'Espagne, qui, à la paix » de Munster, en 1643, déclara les sept provinces des Pays-» Bas libres et indépendantes; 3° trois vitres, peintes par » Digman, représentant l'Annonciation, la Visitation, le » Massacre des innocents : au-dessus, un Temple magni-» fique, une Femme mourante tenant une chandelle allu-» mée... »

Je m'arrête; cette femme mourante que je regarde, c'est la Vierge. La pancarte est-elle ignorante ou trop discrète? Est-ce un inventaire fait, à contre-cœur, par un iconoclaste?

Les peintures de ces vitraux, de 1556 environ, sont loin d'être sans valeur et mériteraient d'être bien décrites; un nuage plus épais ou la nuit qui approche en augmente l'effet, mais ne me permet plus d'en étudier le détail.

Quelques pierres tombales encastrées dans les murs m'attirent. Voici le vice-amiral Abraham Van-der-Hüldst : il est couché et tient un sabre d'or; vis-à-vis, celui d'Isaac Swerin; plus loin, je rencontre les tombeaux de l'amiral Jacob Van-Heemskerk, tué, en 1607, à Gibraltar; d'un autre amiral, Van-der-Zaan, mort en 1665; du maréchal de camp Paulus Wirtz; et de deux riches époux que je ne connais guère, dame Lucrèce Van-Merken et Nicolaas Van-Winter. La vieille église est, comme on le voit, une sorte de Westminster-Abbey ou de Panthéon. Elle était jadis dédiée à saint Nicolas; c'est la plus grande des onze églises des réformés hollandais d'Amsterdam.

Il est trop tard pour songer encore au Musée. De détour en détour, j'arrive à la grande rue de la ville, la Kalverstraat. Elle est déjà remplie de promeneurs du soir, étrangers, célibataires oisifs, qui cherchent à tromper leur solitude et leur ennui en se faisant foule; ce sont des ombres qui se coudoient : rien, à mon gré, ne paraît plus fastidieux. Je remonte ce *Corso*, long, étroit, irrégulier, et j'arrive à Brack's-Doelen Hotel. La première voix que j'y entends est celle de Bob. Le bon jeune homme harangue un serviteur; il lui recommande avec une certaine emphase de préparer à son ami Raph un lit plus doux que celui de la nuit dernière : « Non, certes, dit-il, un maître d'hôtel n'est pas obligé d'être lettré comme un académicien. Je ne suis pas si exigeant; je ne demande pas à M. Brack ou à M. Doelen (comment s'appelle-t-il?) de savoir par cœur, comme mon ami Raph, les Dialogues de Platon; il pourrait lui prendre envie de me réciter le grand et le petit Hippias, et je les connais. Mais qui ne sait qu'il y a une littérature spéciale à extraire de toutes les œuvres connues pour l'usage de chaque profession? Et quand on a l'honneur de gouverner l'un des premiers hôtels de l'Europe, est-il permis d'ignorer ces deux vers célèbres :

Qu'on est heureux de trouver en voyage
Un bon souper et surtout un bon lit! »

Cette fin du discours est chantée en basse-taille; des têtes étonnées s'avancent de toutes les portes du corridor. Le serviteur gourmandé semble être cloué sur le sol. Raph, un peu confus, tire Bob par la manche. J'aimerais mieux Bob un peu moins bruyant, un peu plus oublieux des traditions de l'atelier; mais sincèrement j'ai plaisir à le revoir. Le ridicule du singulier type français que l'on appelle, souvent à tort, le commis-voyageur, est de parler beaucoup, bruyamment, à vide : il manque d'un fonds d'instruction sérieuse, et quel que soit son esprit naturel (s'il a de l'esprit), ses paradoxes sont communs, sa verve est stérile. Dès sa première tirade, il est apprécié à sa juste valeur, même par les étrangers. Bob a aussi le tort de s'esclamer parfois trop étourdiment; mais il a étudié, médité; il a du bon sens, et il est rare qu'on n'ait pas à se souvenir utilement de quelques-unes de ses paroles. Ce qu'il nous dit, au souper, du profit que l'on pourrait tirer, dans tout métier, de la lecture des poëtes, est vraiment ingénieux. Ses citations, très-exactes, prouvent qu'il a beaucoup lu, et ses commentaires, qu'il a bien compris. Raph est maintenant fier de lui, et moi-même je comprends mieux leur amitié.

La suite à une autre livraison.

HISTOIRE DE LA SCULPTURE EN FRANCE.

PÉRIODE GAULOISE ET GALLO-ROMAINE.

Nous avons déjà publié sur la sculpture en France un grand nombre d'articles et de gravures. Il nous a paru utile de compléter et de coordonner ces divers documents disséminés dans la collection. En esquissant une histoire générale de cet art dans notre pays, nous rattacherons, par des renvois, les monuments nouveaux que nous représenterons à ceux qui ont paru antérieurement, afin que ces divers travaux trouvent ainsi la suite et l'enchaînement qui leur ont manqué jusqu'ici.

I. — LES ORIGINES.

Il semble que notre sculpture nationale ne prenne réellement rang parmi les arts qu'au treizième siècle, où elle naît avec l'architecture gothique du brillant épanouissement qui est l'honneur de cette époque. On peut toutefois commencer à en chercher les origines aux temps des Gaulois, des Romains et des Franks, bien que, pendant ces diverses périodes, l'étude des monuments sculptés appartienne surtout à l'archéologie, et ait plus d'intérêt au point de vue de l'histoire qu'au point de vue de l'art.

Sculptures des races primitives de la Gaule.

A proprement parler, il n'y a pas de sculpture gauloise. Quelques statuettes contestables de divinités (¹), les sculptures bizarres de Gavr'innis et de Rhuys, les bas-reliefs d'Entremont et du mont Donon (²), quelques objets de bronze (³), quelques monnaies, sont les seuls monuments sculptés que l'on croie pouvoir attribuer à ces époques reculées.

Les Gaulois n'étaient pas étrangers cependant aux arts du dessin; mais leur religion paraît leur avoir défendu de sculpter comme elle leur défendait d'écrire. On doit regretter que la statuaire n'ait pas été en honneur chez une nation dont les artistes avaient poussé la fabrication des monnaies (¹), des bijoux et de l'orfévrerie à un si haut point de perfection, dès les troisième et deuxième siècles avant l'ère chrétienne. Le goût et la beauté des objets incontestablement orfévrés et émaillés par les Gaulois, contrastent tellement avec la laideur et la grossièreté sauvage de certaines sculptures attribuées jusqu'ici aux Celtes, qu'il est très-difficile d'admettre, à notre avis, que les uns et les autres aient été faits par le même peuple.

C'est à l'ethnographie de la Gaule qu'il faut demander, non pas une solution de ce problème, mais des faits généraux et probables, qui permettent à l'esprit d'établir quelques grandes divisions au milieu de ces obscurités.

Il est bien certain aujourd'hui que la Gaule a été habitée par des nations très-différentes qui vinrent s'y établir à plusieurs époques. On peut supposer qu'elle fut d'abord peuplée par des races sauvages, petites et à cheveux bruns, conquises et asservies plus tard par les races gauloises, plus civilisées ou plus aptes à la civilisation, belliqueuses, grandes et blondes, qui devinrent entièrement maîtresses du sol et des anciens habitants réduits en servage.

A quelle race appartenaient les habitants primitifs de la Gaule? Nul ne le sait positivement. On croit qu'ils étaient Ibères, peuples de race finnoise qui paraissent avoir couvert toute l'Europe, et qui partout, sauf en Espagne (Ibérie), furent soumis par la race indo-européenne, ici par les Gaulois, là par les Germains et les Scandinaves, les Slaves et les nations italiques. Ce seraient ces populations primitives, et non pas les Gaulois, qui, à des époques très-anciennes, auraient construit les monuments que nous appelons à tort monuments druidiques ou celtiques, et que l'on trouve (à ne parler que de l'Europe) dans la Suède, le Danemark, les îles Britanniques, le nord de l'Allemagne, la Hollande, la France, le Portugal, en Corse et en Crimée, en général sur le bord de la mer ou le long des grands fleuves. Ces populations étaient sauvages et vivaient de la chasse et de la pêche, comme le prouvent les objets trouvés dans les dolmens, et qui consistent en haches, pointes de flèches, de lances ou de harpons, en silex et en os, et d'une fabrication grossière.

C'est aux populations primitives qu'appartiennent évidemment les grossières idoles en bois sculpté trouvées dans les tourbières des environs d'Abbeville par M. Boucher de Perthes, et dont nous reproduisons quelques échantillons, d'après les planches de son ouvrage (²). Plus tard, ces peuplades sauvages, faisant quelques progrès vers la civilisation et ayant à leur usage des instruments de bronze et de fer, construisirent quelques dolmens sculptés. Les plus célèbres sont ceux de New-Grange en Irlande, celui de Gavr'innis, et la tombelle de Rhuys dans le Morbihan. D'après quelques érudits (³), le monument de Gavr'innis, dont nous représentons deux pierres (p. 212), ne serait pas gaulois; il serait dû à ces races primitives et probablement finnoises qui ont peuplé la Gaule à l'origine. Comme on le voit, il s'agit ici de nos antiquités les plus reculées.

Tous les blocs de granit qui forment les parois du mo-

(¹) Voy. t. VII, 1839, p. 93, une statuette en terre cuite conservée au Musée céramique de Sèvres.

(²) Voy. t. XXVI, 1858, p. 388.

(³) Voy. t. XVI, 1848, p. 200. Nous avons publié la gravure d'un sanglier gaulois en bronze. Le sanglier, et non le coq, était l'insigne national. Les Gaulois portaient un sanglier de bronze au bout d'une hampe, comme les Romains une louve.

(¹) Voy. au t. XXI, 1853, p. 136, notamment des gravures de monnaies arvernes en or et en argent, représentant Vercingétorix, ou plus exactement Apollon avec le nom du roi arverne. On peut juger par ces monnaies de l'habileté des artistes de Gergovie.

(²) *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, 2 vol. in-8.

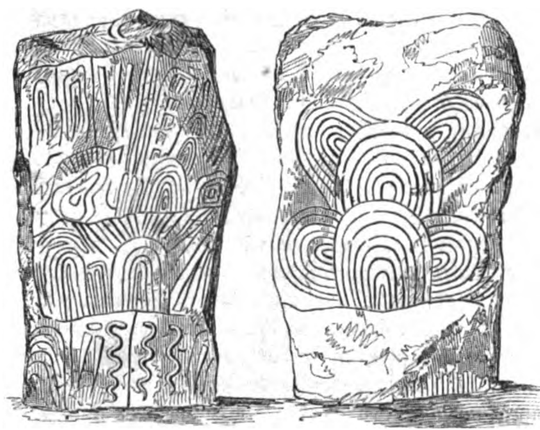
(³) Nous adoptons en partie, sur ce point, les opinions du savant antiquaire danois M. Worsaae, inspecteur des monuments historiques de Danemark.

nument ou *galgal* de Gavr'innis (¹) sont sculptés et couverts de dessins bizarres. « Ce sont des courbes, dit M. Mérimée, des lignes droites, brisées, tracées et combinées de cent manières différentes. Je ne saurais mieux les comparer qu'au tatouage des insulaires de la Nouvelle-Zélande. Souvent, sur la même pierre, il y a des divisions, des espèces de compartiments, qui séparent du fond et encadrent une portion des dessins. Pour graver tous ces



Idoles en bois sculpté trouvées aux environs d'Abbeville par M. Boucher de Perthes, et attribuées aux races primitives qui habitaient le sol où les Celtes vinrent ensuite s'établir. — D'après les *Antiquités celtiques et antédiluviennes*.

traits bizarres, on n'a pas pris le soin de polir préalablement la surface de la pierre, car, sur presque toutes, on voit ces grandes ondulations que présente la cassure d'un bloc de granit; pourtant aucune n'offre d'aspérités trop marquées. Le trait des dessins, gravé en creux à un demi-pouce de profondeur à peu près, forme comme un canal plus étroit au fond qu'à la surface. Çà et là, quelques dessins se détachent en relief sur le fond. » Les pierres de Gavr'innis, indépendamment des lignes de toutes sortes qui les décorent, sont ornées de traits représentant des coins, des figures qui peuvent être prises pour des serpents, et des serpes ou crochets avec un manche arrondi. Toutes ces figures sont en relief. Le peu de combinaisons que présentent les coins ne semble pas permettre



Pierres sculptées de Gavr'innis (Morbihan).

d'y voir des caractères cunéiformes; et cependant il est probable que les hommes qui les ont gravés attachaient une idée, un sens à ces signes, et il ne paraît pas douteux que ce soit autre chose qu'un simple ornement. Mais qui découvrira la signification de ces hiéroglyphes?

La tombelle de la presqu'île de Rhuys est également décorée de sculptures, de colliers par exemple. La table des Marchands, à Locmariaker, offre aussi quelques ornements en relief.

Ces grossières sculptures, attribuées jusqu'ici aux Gaulois, sont probablement l'œuvre d'une autre race. Quelle que soit la barbarie des sculptures dont nous aurons à parler prochainement, il y a bien entre elles et les précédentes les différences que nous pouvons soupçonner avoir existé entre les populations finnoises et les peuples gaulois dont les arts et la civilisation étaient incomparablement supérieurs.

La suite à une autre livraison.

(¹) Ce nom se compose de deux mots bretons : *gavr'*, chèvre, et *innis*, île; on prononce *Gäffr'né*. — Voy., pour compléter notre gravure, les planches du *Voyage dans l'ouest de la France*, par Mérimée; 1 vol. in-8, 1836.

LES AQUEDUCS DE SALERNE.

Salerne, ville du royaume de Naples, date de l'an 300 avant Jésus-Christ. C'était à cette époque, comme presque toutes les villes du littoral italien, une petite colonie de pêcheurs. Les Romains la fortifièrent, vers l'an 225, pour retenir dans l'obéissance les « Picentes », qui avaient pris parti pour le Carthaginois Annibal, dont chaque pas en Italie était marqué par une victoire. Au milieu du onzième siècle, Robert Guiscard refit ce qu'avait fait Annibal; il conquit rapidement la Pouille, la Calabre et la Sicile. Après la prise de Reggio, en 1060, le fils de Tancrède de Hauteville se décerna le titre de duc que lui confirmèrent successivement les papes Nicolas II et Grégoire VII; et ce dernier, ayant été assiégé dans le château Saint-Ange par l'empereur Henri IV, qui s'était rendu maître de Rome, fut délivré de ce formidable adversaire par Robert Guiscard, accouru à son secours. Robert mourut de maladie dans l'île de Canope, le 18 juillet 1085, après avoir porté au plus haut point la puissance des Normands en Italie.

C'est à Robert Guiscard qu'on doit la cathédrale et les aqueducs de Salerne. La cathédrale est environnée d'un portique dont les colonnes de porphyre ont été enlevées aux temples de Pœstum : elle renferme les reliques de saint Matthieu l'Évangéliste et le tombeau du pape Grégoire VII, l'obligé de Robert Guiscard. Quant aux aqueducs, ils sont en ruines aujourd'hui; mais ces ruines-là permettent de juger ce qu'ils étaient au onzième siècle. L'herbe y croît en abondance : la mousse, les saxifrages

et les pariétaires rongent lentement les joints de ces majestueux débris qui résistent du mieux qu'ils peuvent et qui se conserveront probablement longtemps encore ainsi. Ils dominent la ville et le port construit par Jean de Procida.



Ruines d'aqueducs normands près de Salerne. — Dessin de Thérond.

Ce célèbre personnage était médecin à Salerne, et nos lecteurs savent quel a été le renom de l'École de médecine de cette ville : un grand nombre de ses préceptes ont été considérés pendant longtemps comme des oracles.

Avant les grands développements que prit le port de Naples, Salerne était le point le plus fréquenté de la côte. Elle possède, outre ses antiquités, un monument moderne très-digne d'attention, c'est le palais de l'Intendance.

LES NEIGES AU NORD DE L'EUROPE.

Tous les arbres résineux (écrit un voyageur qui a traversé pendant le dernier hiver l'intérieur de la Finlande), et surtout les sapins, étaient tellement chargés de neige, qu'ils ressemblaient à d'immenses pains de sucre, ou à des hommes de neige d'une taille colossale, sous l'uniforme blanc desquels perçait çà et là quelque rameau vert. Que l'on se figure l'aspect étrange que présentaient des centaines et des milliers de ces géants rangés des deux côtés de la route. Un grand nombre d'entre eux s'étaient déjà affaissés sous leur fardeau. Le hasard voulut que je fusse moi-même témoin d'un spectacle tel que je n'aurais jamais pu m'en faire une idée, même en rêve. Vers midi s'éleva un vent qui, sans être bien violent, suffit pourtant à faire perdre l'équilibre aux arbres qui ployaient déjà sous leur charge inaccoutumée. Malheur alors aux pins ou aux sapins qui n'étaient pas sains à l'intérieur, ou qui n'avaient pas jeté d'assez profondes racines dans le sol natal ! Je les vis tomber autour de moi, à droite et à gauche, non plus un à un, comme auparavant, ni de quart d'heure en quart d'heure, mais en masse et en files, comme des Titans frappés des foudres de Jupiter. Tout à la ronde, c'était un fracas semblable à une terrible canonnade. Mon cheval se cabra plusieurs fois devant des sapins renversés, qui encombraient la route de leurs débris. Ce qui rendait ce tableau encore plus imposant, c'est que les arbres restés debout secouaient leur chevelure blanche, et que toute la forêt était en mouvement et remplie de tourbillons de neige. Il est à regretter que notre excellent paysagiste, Ferdinand Von-Wright, n'ait pas été là pour reproduire avec son pinceau et fixer sur la toile cette scène de magnifique désordre. (¹)

Il est également tombé en Norvége une masse extraordinaire de neige, qui, en durcissant, devient plutôt une facilité qu'un obstacle pour la circulation sur les routes, mais non pas sur le chemin de fer (de Christiania à Eidsvold). Dans quelques endroits où les neiges offraient trop de résistance, on était réduit à décrocher la locomotive et à la lancer de toute force contre la masse compacte, qui était alors refoulée de chaque côté ou repoussée en avant. Lorsque la machine à vapeur s'était ainsi ouvert un passage, elle retournait prendre le reste du convoi et se remettait en marche. Parfois la neige était si ferme et montait à une telle hauteur, qu'elle formait comme une voûte au-dessus et autour du train, en sorte qu'il était impossible aux voyageurs de regarder ou de tendre la tête par les fenêtres.

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

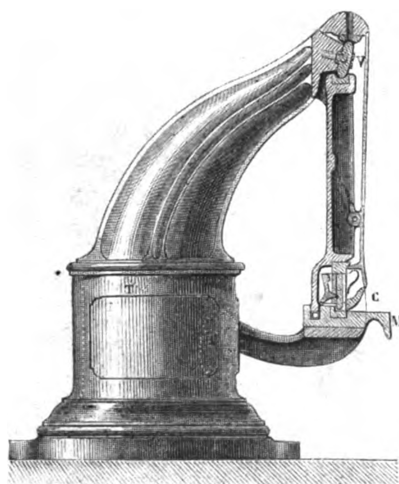
Premier article.

Lorsqu'on voyage en chemin de fer, on rencontre à chaque instant, aux embarcadères et sur la voie même, des objets qui sont de nature à exciter la curiosité et à intéresser l'esprit; mais entre mille voyageurs pris au hasard, combien s'en trouve-t-il qui aient seulement quelques notions positives sur ce qui s'offre à leurs regards?

C'est dans le désir d'augmenter, autant que possible, ce petit nombre de voyageurs instruits que nous nous proposons de publier une série d'articles et de gravures sur la construction et l'exploitation des chemins de fer. Nous rappellerons aussi, à l'occasion, les notions, relatives au même sujet, qui se trouvent disséminées dans les divers volumes de ce recueil (¹).

Service des billets.

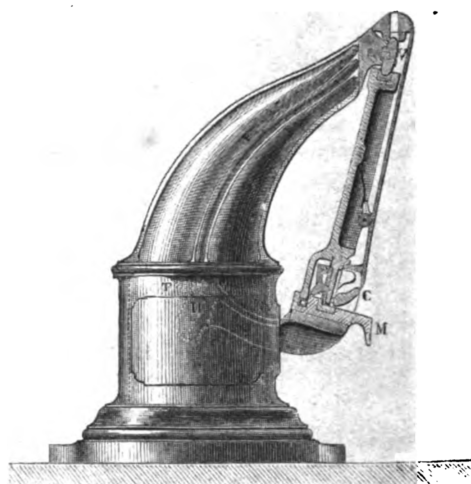
Commençons à l'entrée même d'une gare, et approchons-nous des guichets.



1-A



1-C



1-B

Service des billets sur les chemins de fer. — Machine à dater en timbre sec.

Autrefois les billets de voyageurs étaient de petites bandes de papier qui se chiffonnaient et s'égaraient aisément. On les a partout remplacés par les petits morceaux de carton que chacun connaît.

Dans chaque bureau se trouve une provision de billets pour toutes les stations où doivent s'arrêter les convois. Chacun de ces billets porte, imprimés d'avance, le nom de la station, la désignation de la classe et le numéro d'ordre du billet. Exemple : *Paris à Dijon.* — 2me *classe.* — 34 380.

Au moment où l'employé délivre le billet, il y marque la date et le numéro du train au moyen d'une petite machine spéciale, que l'on peut voir fonctionner dans toutes les gares, et qui est due à M. Lecoq, ainsi que toutes les autres machines en usage pour le service des billets.

(¹) Traduit de *Helsingfors Tedningar* (Gazette d'Helsingfors, Russie d'Europe, grand-duché de Finlande); février 1860.

(¹) Voy. notamment t. II, p. 28, 62; III, 215; IV, 35; V, 388; VII, 394; IX, 137; XII, 361; XIV, 388; XIX, 365; XXIV, 387. — Nous recommandons la lecture de l'excellent ouvrage de M. Perdonnet : *Notions générales sur les chemins de fer.*

Étudions cette machine avec un peu d'attention. Rien de plus simple; mais encore, si l'on veut s'instruire, faut-il prendre quelque peine.

Machine à dater en timbre sec. — Chaque jour, l'employé dispose dans un *composteur* des caractères en relief qui ne sont autres que des poinçons d'acier un peu tranchants. Il *compose* ainsi la date du jour et l'introduit au-dessus de la partie C, dans l'intérieur de la machine représentée figure 1-A. Les caractères portent sur le côté des échancrures dans lesquelles s'engage une pièce qui les maintient solidement en place.

Dans la position indiquée par la figure 1 — A, il existe entre le poinçon d'acier et une pièce plate située au-dessous un intervalle égal à l'épaisseur d'un billet, c'est-à-dire à 1 millimètre environ. L'employé introduit donc le billet dans cet espace libre C.

Prenant ensuite à la main la partie M, il la pousse devant lui d'un mouvement brusque, de manière à faire passer la machine de la position qu'indique la figure 1-A à celle que représente la figure 1-B. Entre la pièce mobile H et la partie fixe T, on interpose un morceau de caoutchouc afin d'amortir le choc.

Pendant ce mouvement, le billet se trouve fortement serré entre le poinçon d'acier et la partie plane située au-dessous; les caractères pénètrent dans le carton de manière à s'y graver profondément en creux.

Pour comprendre comment le poinçon se rapproche ainsi de la partie située au-dessous, il faut remarquer que chacune de ces deux pièces décrit un cercle autour de la partie supérieure ou de la partie inférieure de la vis V. Dans la seconde position (fig. 1-B), ces deux cercles, qui étaient d'abord à une distance de 1 millimètre environ, se sont rapprochés au point de devenir tangents l'un à l'autre. Le billet placé entre les deux cercles sera donc fortement comprimé.

On obtient ainsi une pression équivalente à 300 kilogrammes environ.

Le timbre sec ainsi obtenu présente l'aspect indiqué par la figure 1-C; mais il n'est pas imprimé en noir; il est simplement gravé en creux.

La machine à dater en timbre sec est la seule que le voyageur puisse voir fonctionner dans les bureaux. Mais avant d'arriver à cette machine, les billets sont d'abord imprimés et numérotés à l'aide d'une machine plus compliquée, représentée figures 2-A, 2-B, 2-C.

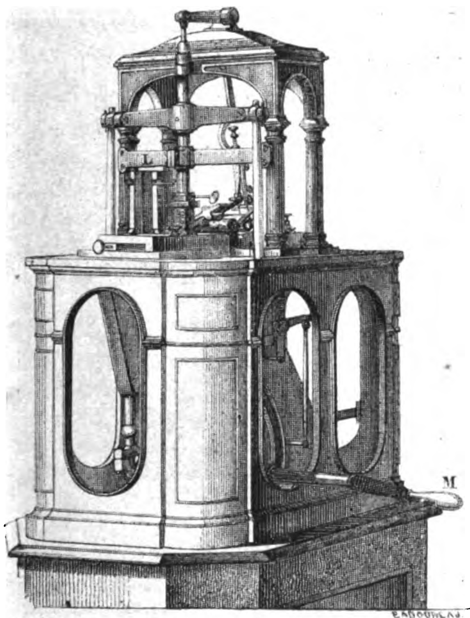
Machine à imprimer et numéroter les billets. — En dix heures de travail cette machine, qui coûte 3 500 francs, imprime et numérote 70 000 billets.

Elle opère d'une manière tout à fait automatique. L'ouvrier qui la conduit doit seulement entasser les cartons découpés dans une coulisse verticale L et tourner à la main la manivelle M.

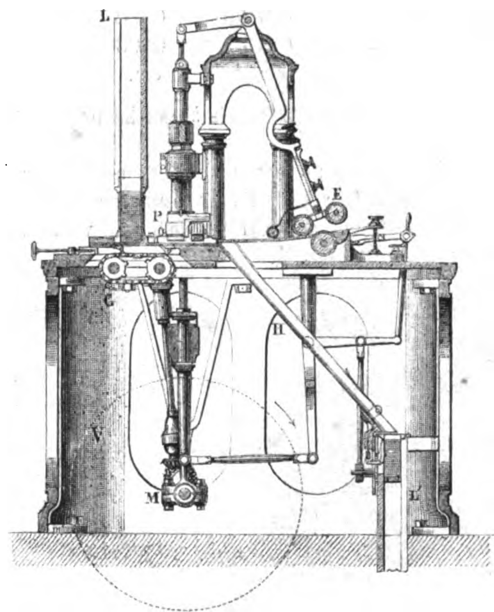
Une chaîne sans fin G (que l'on nomme *chaîne de Galle*), reçoit par des engrenages le mouvement de la manivelle M. Ce mouvement est d'ailleurs régularisé par un volant V.

Chaque fois qu'une maille de la chaîne passe au-dessous de la pile de cartons entassée dans la coulisse L, elle entraîne le carton qui commence la pile et le pousse, par le côté le plus large, dans une rainure horizontale.

A ce carton succède aussitôt celui qui est placé au-dessus, de sorte que tous les cartons se poussent ainsi l'un à



2-A. — Machine à imprimer et numéroter les billets.



2-B. — Machine à imprimer et numéroter les billets.

la suite de l'autre dans la rainure horizontale. C'est ce qu'on peut voir sur la figure 2-B, qui est une coupe suivant la longueur de la machine.

Chacun des cartons arrive ainsi à l'instant voulu au-dessous du poinçon P qui l'imprime. Aussitôt imprimé, il tombe par le conduit incliné H dans une autre coulisse verticale L', où tous les cartons imprimés viennent s'entasser régulièrement.

C'est encore la manivelle M qui donne un mouvement de haut en bas au poinçon imprimeur et aux rouleaux encreurs E qui viennent passer au-dessous du poinçon chaque fois que celui-ci se relève après avoir imprimé.

En exécutant ce mouvement, les cylindres encreurs roulent sur un feutre enduit d'encre d'impression qui s'étale uniformément sur toute leur surface.

Le poinçon imprimeur se compose de deux parties :

1° D'une partie invariable; c'est le poinçon proprement dit, qui porte gravées toutes les indications identiques pour tous les bulletins. Exemple : *Paris-Genève.* — *1re classe.* — *Garder ce bulletin*, etc.

2° D'une partie composée de pièces mobiles qui changent constamment de position par suite du mouvement général de la machine. Cette partie se nomme le *compteur;* c'est elle qui imprime sur chaque carton le numéro d'ordre qu'il doit porter.

Chaque carton est d'abord imprimé par la partie invariable du poinçon; puis il arrive poussé par le carton précédent sous le compteur qui imprime à sa surface le numéro d'ordre convenable. Pendant ce temps, le carton précédent est imprimé par la partie invariable du poinçon, et ainsi de suite.

Chaque fois qu'un carton se présente pour être imprimé, il faut que le nombre marqué par le compteur augmente d'une unité. Ce résultat paraît d'abord fort difficile à obtenir; voici comment M. Lecoq est arrivé à résoudre cette difficulté par un mécanisme simple et fonctionnant à coup sûr.

Le compteur se compose de quatre roues C, montées sur un même axe fixe (fig. 2-D). Chacune de ces roues est *folle* autour de l'axe, c'est-à-dire qu'elle peut tourner librement autour de l'axe sans entraîner les autres roues.

Sur le contour de chaque roue se trouvent dix dents, portant dix caractères en relief :

0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

En faisant tourner à la main chacune des roues, on pourrait donc amener sur une même ligne tels chiffres que l'on voudrait, de manière à composer tout nombre compris entre 1 et 9999. Toutes les roues étant d'abord au zéro, on aurait successivement les figures suivantes :

0000	0010	0100
0001	0011	0101
0002	0012	0102
0003	0013	0103
&c.	&c.	&c.

Comme toujours, ces zéros placés à gauche ne comptent pas.

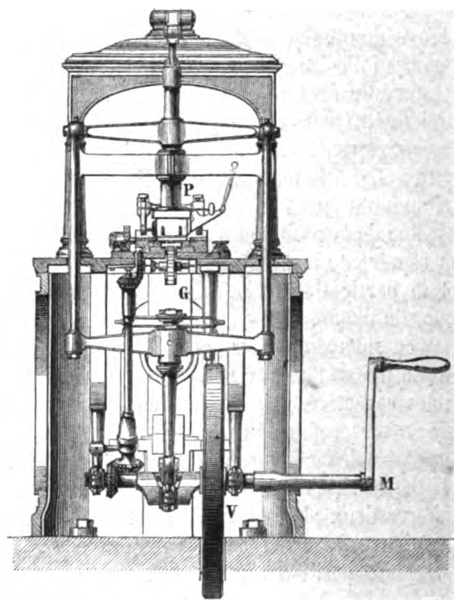
Ce travail s'exécute au moyen d'un organe fort simple, qui consiste en une fourchette F à quatre branches inégales (fig. 2-D), qui reçoit un mouvement de va et vient transmis par la manivelle M.

Cette fourchette fonctionne comme une véritable main, à quatre doigts de grandeurs décroissantes.

Le premier doigt agit d'abord seul.

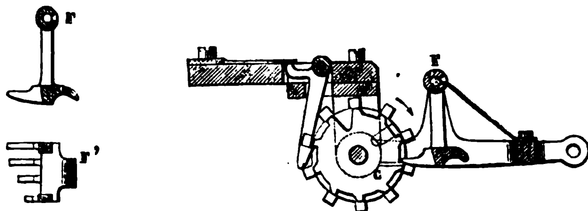
Il se met en prise avec la première roue (ou du moins avec un rochet faisant corps avec cette roue), et à chaque mouvement que fait la main F, il fait avancer la roue d'une dent et, par conséquent, fait paraître un nouveau chiffre.

Quand la première roue a fait un tour complet, de manière à donner tous les nombres compris de 1 à 9, le premier doigt entre dans une entaille profonde que porte la première roue. Le second doigt se rapproche alors suffisamment pour se mettre en contact avec la seconde roue; les deux doigts agissant simultanément, la première roue présente le zéro, la seconde le chiffre 1, ce qui donne 10.

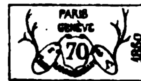


2-C. — Machine à imprimer et numéroter les billets.

Mais aussitôt que ce résultat est obtenu, le premier doigt sort de l'entaille et continue à marcher comme dans le premier cas, sans que le second doigt agisse sur la seconde roue. On verra donc paraître tous les nombres 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19; à ce dernier nombre, la première roue ayant terminé un second tour, le premier doigt rentrera dans l'entaille et le second agira de nouveau sur la seconde roue, qui présentera le chiffre 2. En même temps la première roue commencera son troisième tour et donnera le zéro; le nombre 20 apparaîtra donc, et ainsi de suite.



2-D. — Détails du Compteur.



2-E. — Billet de chemin de fer imprimé et numéroté.

De même que la seconde roue ne compte que les dizaines, de même la troisième ne comptera que les centaines, la quatrième les mille. On peut même aller au delà avec un plus grand nombre de roues; mais quatre roues suffisent, les billets étant numérotés par séries de dix mille, marquées chacune d'une lettre particulière.

Comme la première roue, chacune des roues suivantes porte une entaille de grandeur convenable, qui se présente seulement après que la roue a fait un tour complet et qui reçoit le doigt correspondant; ce n'est qu'à cet instant que le doigt voisin peut agir sur la roue placée immédiatement après. De sorte qu'en résumé :

Chacune des roues ne tourne d'une dent qu'après que la roue précédente a fait un tour complet, et, à ce moment, chacune des roues précédentes tourne aussi d'une dent.

La suite à une prochaine livraison.

CHATEAU DE MONTSOREAU

(DÉPARTEMENT DE MAINE-ET-LOIRE).



Le Château de Montsoreau. — Dessin de Bligny

Le château de Montsoreau (*Mons Sorelli*), situé au confluent de la Vienne et de la Loire, appartenait à une famille puissante. Les titres de l'abbaye de Juilly en Touraine qualifient de prince très-chrétien Gautier de Mont-

soreau. Était-ce une hyperbole de reconnaissance envers le fondateur et le bienfaiteur plutôt qu'une qualification légitime? Quoi qu'il en soit, l'histoire nous montre des Montsoreau en Palestine, à lacour de France et à Angers. Un autre Gautier, fils de Guillaume, expédie de Mespha en Apulie des franchises aux couvents de sa baronnie, pour son âme, celles de ses parents et celle de sa femme Griscie. C'est une comtesse de Montsoreau qui est empoisonnée, avec le duc de Guyenne, par Louis XI. Un Guillaume de Montsoreau soutient, dans sa forteresse, un long siége contre Henri Plantagenet, comte de Touraine et d'Anjou, plus tard roi d'Angleterre. La forteresse était réputée imprenable; elle fut prise avec son noble défenseur, et détruite. Quelques années après, un convoi funèbre passait auprès de ces ruines à peine relevées : c'était celui de Plantagenet qu'on allait enterrer à son abbaye de Fontevrault. Le château, reconstruit au quinzième siècle, avait une façade percée d'une multitude de portes et de croisées; des tours hautes et crénelées le défendaient, et ses toits en pyramide semblaient défier les plus hautes crues de la Loire, qui envoyait parfois ses flots turbulents jusque dans la cour d'honneur. Au mois d'août 1572, deux messagers du roi Charles se rendirent, l'un à Angers, l'autre à Montsoreau : il s'agissait de préparer, dans les provinces, la Saint-Barthélemy. L'un des deux messagers alla trouver Louis Thomasseau de Cursay, un ancien soldat du roi, que ses blessures avaient condamné à la vie seigneuriale. Voici la réponse écrite par M. de Cursay au duc de Guise.

« Monseigneur,

« Je porte d'honorables marques de mon zèle et de ma » fidélité pour le service de mon roi. Je chéris plus ces » blessures que les marques d'honneur dont Votre Altesse » veut me décorer, parce que je les ai acquises par des » actions nobles. Vous me dénigreriez dans votre cœur, » Monseigneur, si je les acceptais en vous obéissant dans » un office qui ne convient qu'aux ennemis du roi et de » de son État. Il n'y a pas ici un seul homme dans les » citoyens ni dans la raffetaille qui ne soit prêt à sacri- » fier son bien et sa vie pour le service du roi; mais » il n'y en a pas un seul, dans ces différents états, qui » voulût exercer un office aussi odieux et si contraire à » l'humanité. »

L'autre messager trouva M. de Montsoreau plus traitable. Le massacre s'accomplit à Montsoreau, à Saumur, qui en est à trois lieues; à Angers, les magistrats vinrent courageusement s'opposer à la prolongation du meurtre : ils disaient qu'il valait mieux convertir que tuer. M. de Montsoreau joignit, dans cette circonstance, une intègre probité aux excès du fanatisme : il empêcha le pillage. Les biens des huguenots avaient été donnés par le roi au duc d'Alençon.

La baronnie de Montsoreau fut élevée en comté en faveur de M. de Chambes, dont la famille était alliée aux Chateaubriant. Un manoir d'aspect antique, avec tourelles et créneaux, à ornements de style divers, attire encore l'attention du voyageur qui visite cette contrée si pittoresque.

LA VENTE DU NOIR A NOIRCIR.

Maître André Thevet, auquel on doit l'introduction du tabac en France, est l'homme des petits détails oubliés, et, n'en déplaise au rigide de Thou, c'est par cela qu'il vaut quelque chose. Voici une origine que nous trouvons dans un de ses manuscrits inédits : « Et pour autant que je parle icy de noir à noircir, que l'on voit crier à Paris et à d'autres endroits de la France, je veux bien icy advertir le liseur qu'il n'y a pas longtemps qu'il a esté inventé par un prestre auvergnat, nommé Pierre de la Malthière, lequel avoit demouré quelque temps auparavant au pays d'Allemagne, où il apprist cet estat de noircisseur, qui fust l'an 1523, et ainsy que m'en a fait le récit celui qui lui succéda, qui est mort l'an 1583, au faubourg et près la porte Saint-Jacques de Paris, nommé Nicolas Gayant, dit le Poissart. (Voy. *le Grand Insulaire*, d'André Thevet, manuscrit conservé à la Bibliothèque impériale, p. 216.)

LA VIE D'UN ÉTUDIANT
AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Extraits des *Mémoires de Thomas Platter*, professeur et imprimeur à Bâle, père du célèbre médecin Félix Platter (¹).

Mon cher fils Félix (²), tu m'as souvent prié, et plusieurs hommes illustres et savants qui ont été autrefois mes disciples m'ont aussi demandé d'écrire ma vie depuis ma jeunesse; car, eux et toi, vous aviez plus d'une fois entendu parler de l'extrême pauvreté dans laquelle je suis né, des dangers que j'ai courus, d'abord lorsque je servais dans nos rudes montagnes, puis lorsque j'ai suivi les écoles; enfin, de mon mariage, et de la manière dont je suis parvenu à nourrir et à élever ma famille, à grande peine et travail.

Pour que le tout puisse te servir, pour que tu considères combien Dieu m'a plus d'une fois miraculeusement gardé, et pour que tu remercies le Seigneur dans le ciel de t'avoir fait naître dans une position meilleure et préservé de la misère, je veux satisfaire ton désir, et rassembler mes souvenirs aussi bien que possible. Et d'abord, ce que je sais le moins, c'est l'époque à laquelle chaque chose est arrivée. D'après ce qu'on m'a dit et mes propres calculs, lorsque je suis venu au monde, on comptait 1499. C'était le mercredi des Cendres, au moment même où l'on sonnait la messe, et, à cause de cela, toute la famille se réjouit et se promit que je serais un jour prêtre. Mon père se nommait Anthoni Platter, du nom de notre famille, qui vient d'une maison bâtie sur le plateau d'un rocher sur une très-haute montagne, auprès d'un village appelé Grenchen, lequel dépend de la paroisse de Visp, bourg considérable du Valais. Ma mère était une Summermatter : son père a vécu jusqu'à l'âge de cent vingt-six ans. Moi-même je lui ai parlé six ans avant sa mort, et il m'a dit qu'il connaissait, dans le domaine de Visp, dix hommes plus âgés que lui. A l'âge de cent ans, il avait épousé une fille qui en avait trente, et il en avait eu un fils : il avait vu blanchir les cheveux de ses enfants quand il mourut. La maison où je suis né à Grenchen s'appelle *An den Graben* (Près du Fossé). Ma mère eut mal au sein après m'avoir mis au monde; elle ne put m'allaiter; je n'ai jamais sucé le lait de femme, et ma mère disait que mes peines avaient commencé dès ce temps-là. On me nourrit avec du lait de vache, qu'on me faisait sucer dans une petite corne, comme lorqu'on veut sevrer un enfant; car, dans notre pays, on ne donne aux enfants que du lait pour toute nour-

(¹) Ces Mémoires ont été écrits par Thomas Platter en dialecte suisse. Toute la première partie, qui se rapporte à l'enfance et à la jeunesse de l'auteur, a été traduite par M. Floron et publiée dans une Revue française qui paraît à l'étranger (*la Libre Recherche*), avec une introduction par M. V. Chauffour-Kestner, auteur des *Études sur les réformateurs du seizième siècle*. Nous avons été autorisé à reproduire ici quelques pages de cette traduction : elles nous paraissent peindre avec un relief saisissant la condition misérable des pauvres enfants du nord de l'Europe qui cherchaient, au seizième siècle, à acquérir un peu d'instruction.

(²) Voy., sur Félix Platter, la *Biographie universelle* des frères Michaud.

riture, et cela quelquefois jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. Mon père mourut jeune, et je ne l'ai jamais vu. C'est la coutume chez nous que toutes les femmes sachent filer et coudre, et, avant l'hiver, les hommes vont ordinairement dans le pays de Berne acheter de la laine que les femmes filent et dont elles font des habits pour les gens de la campagne. Mon père était donc allé à Thoune pour acheter de la laine; mais il y fut atteint de la peste, et il mourut. Ma mère se remaria bientôt après, à un homme appelé Heintzman am Grund, d'une maison située entre Visp et Stalden. J'avais deux sœurs, dont l'une est morte de la peste dans l'Entlibuch; trois frères, dont deux sont morts à la guerre : le troisième est mort dans le pays de Berne. Les usuriers avaient tellement ruiné mon père, que tous ses enfants durent se mettre en service aussitôt qu'ils le pouvaient. Comme j'étais le plus jeune, mes tantes, les sœurs de mon père, m'ont gardé près d'elles, chacune à leur tour, pendant quelque temps.

Je me rappelle très-bien avoir été auprès d'une d'elles qui s'appelait Marguerite; elle me porta dans une maison nommée *Dans le Désert*, chez une de ses sœurs qui travaillait alors avec d'autres femmes : elle prit une petite botte de paille qui se trouvait par hasard dans la chambre, la posa sur la table, me mit dessus, et s'en alla avec les autres. Un soir, mes tantes, après m'avoir couché, étaient allées à la veillée. Je me levai et je courus vers une maison auprès de laquelle était un étang. Quand mes tantes ne me virent plus, à leur retour, elles furent en grande peine; enfin elles me trouvèrent dans cette maison, couché entre deux hommes qui me réchauffaient, car je m'étais gelé dans la neige. Plus tard, quand je demeurais encore dans le *Désert*, mon frère aîné revint de la guerre dans la Savoie : il m'apporta un petit cheval de bois que je traînais par un fil devant la porte; alors je croyais fermement que le cheval pouvait marcher, et je m'explique très-bien pourquoi les enfants croient que leurs poupées sont vivantes. Mon frère passa une jambe par-dessus ma tête et me dit : « Ah! Thomilly, à présent tu ne grandiras plus! » ce qui me fit beaucoup de chagrin.

J'avais trois ans lorsque le cardinal Matheus Schiner vint visiter le pays et donner la confirmation, suivant l'usage catholique; il vint aussi à Grenchen. Il y avait dans notre village un prêtre appelé M. Anthoni Platter, vers lequel on me mena et qui devait être mon parrain. Après avoir dîné, le cardinal (peut-être était-il alors seulement évêque) se rendit à l'église pour la confirmation. Je ne sais ce qui empêcha mon cousin de se trouver là pour me conduire vers lui; le cardinal était assis sur sa chaise, attendant qu'on lui amenât les enfants. Alors, je réfléchis un moment, puis je courus à lui.

— Que veux-tu, mon enfant? me demanda-t-il en me voyant seul.

- Je voudrais bien être confirmé, lui répondis-je.

- Et comment t'appelle-tu? dit-il en riant.

Je répondis : — M. Thomas.

Il rit, murmura quelques mots que je n'entendis pas, leva la main et m'en donna un petit coup sur la joue. En ce moment survint mon parrain, qui s'excusa de ce que je m'étais présenté seul; le cardinal lui répéta ce que j'avais dit, et ajouta : « Sûrement, cet enfant sera quelque chose d'extraordinaire, peut-être un prêtre. » Et comme j'étais né juste au moment où l'on sonnait la messe, beaucoup de gens croyaient que je serais prêtre : aussi l'on me mit à l'école plus tôt qu'il n'est d'usage.

Lorsque j'eus passé l'âge de six ans, on m'envoya dans la vallée d'Eisten, auprès de Stalden, chez le mari d'une sœur de ma mère, pour garder ses chèvres. Je me souviens que j'enfonçais souvent dans la neige à n'en pouvoir plus sortir; mes souliers y restaient, et je revenais à la maison pieds nus, grelottant de froid. Mon maître avait plus de quatre-vingts chèvres, que je dus garder pendant sept à huit ans; et j'étais encore si petit que, quand j'ouvrais l'étable, si je ne me rangeais pas de côté bien vite, elles me renversaient, me marchaient sur la tête et sur le dos, car je tombais presque chaque fois sur la figure. Lorsque je les menais au-dessus du pont de la Visp, celles de devant couraient dans les champs de blé : je les chassais, mais pendant ce temps les autres y entraient aussi; alors je pleurais, car je savais bien que le soir je serais battu. Les gardiens des autres paysans venaient à mon aide, surtout un qui était grand et s'appelait Thomas an Leidenbach; il avait pitié de moi et me faisait beaucoup de bien. Quand nous avions mené nos chèvres sur les grandes montagnes, à de terribles hauteurs, on s'asseyait et l'on mangeait ensemble : nous avions chacun sur le dos un petit panneron de berger, où il y avait du fromage et du pain de seigle. Après avoir mangé, on s'amusait à lancer des pierres. C'était sur un plateau bien uni, au sommet d'un immense rocher. En voulant éviter une pierre qui me venait droit à la tête, je tombai à la renverse du haut du rocher; les bergers criaient : Jésus! Jésus! jusqu'à ce que je disparusse à leurs yeux; car j'étais tombé dans un endroit où ils ne pouvaient plus me voir, et ils me croyaient mort. Je me relevai pourtant et je revins auprès d'eux. Ils avaient d'abord pleuré de chagrin, alors ils pleuraient de joie. Six semaines plus tard, une chèvre tomba au même endroit, et fut tuée roide. Ainsi Dieu m'avait bien gardé.

Peut-être six mois plus tard, je menais un jour de grand matin mes chèvres par-dessus une corniche nommée Wiffeggen : je m'y trouvais avant tous les autres, parce que nous en demeurions plus près. Mes chèvres prirent à droite sur un petit rocher large d'un pas; au-dessous s'ouvrait un terrible abîme, profond de plusieurs mille pieds, dans la roche nue. Puis les chèvres se mirent à grimper encore, montant une à une un étroit sentier où elles pouvaient à peine poser leurs petits pieds sur les touffes d'herbe qui croissaient çà et là dans les fentes du rocher. Je voulus les suivre, mais je n'avais point encore grimpé la valeur d'un pas en m'aidant d'une touffe d'herbe qu'il me fut impossible d'aller plus loin; je ne pouvais non plus remettre les pieds sur le petit rocher, et j'osais bien moins encore sauter en arrière, car je craignais de perdre l'équilibre et de tomber dans l'affreux précipice. Je restai donc assez longtemps immobile, et j'attendais l'aide de Dieu. Tout ce que je pouvais pour moi-même, c'était de me tenir des deux mains à la touffe d'herbe, d'appuyer un doigt du pied à une autre touffe, et de changer de pied quand j'étais fatigué. Dans cette détresse, ce qui m'agitait le plus c'était la peur des grands vautours qui planaient au-dessous de moi : je craignais qu'ils ne m'emportassent, comme il arrive quelquefois qu'ils enlèvent des enfants et de jeunes brebis. Comme je me tenais ainsi, et que le vent relevait ma petite veste, car je n'avais pas de pantalon, mon camarade Thomas me vit de loin, mais il ne savais pas au juste ce que c'était, et en voyant flotter mon habit il crut d'abord que c'était un oiseau. Mais quand il m'eut reconnu, il eut peur, il pâlit et me cria : « Thomilly, reste bien tranquille! » puis il vint sur le petit rocher, me prit par le bras, et me porta en arrière, pour que nous pussions aller rejoindre nos chèvres. Plusieurs années après, quand je revins des écoles des pays lointains, mon camarade me rappela comment il m'avait sauvé la vie (ce qui était vrai, mais j'en donne surtout l'honneur à Dieu), et me dit que si je devenais prêtre, je devrais dire une messe et prier pour lui.

La suite à une autre livraison.

ANTIQUITÉS EN SIBÉRIE.

Au dernier siècle, le gouvernement russe, averti par des relations de voyage qu'il existait un grand nombre de *tumuli* dans les déserts de la Russie d'Asie, envoya un officier et des soldats pour fouiller quelques-uns de ces tertres funéraires. Des fouilles faites à huit ou dix jours de la ville de Tomsk, située à 4 700 kilomètres de Saint-Pétersbourg, sur la Tow, rivière qui tombe dans l'Oby, conduisirent à la découverte de divers objets : une sorte de table de cuivre, des idoles, des têtes d'animaux, des ustensiles dont il fut et dont il est encore difficile de déterminer l'usage. Des



Divers objets trouvés dans des tumulus, en Sibérie. — D'après l'*Archæologia.*

dessins de quelques-unes de ces antiquités ont été communiqués par M. Demidoff à M. Petèr Collinson, et publiés dans le deuxième volume de la précieuse collection anglaise intitulée : *Archæologia* (¹).

(¹) *Archæologia or Miscellaneous tracts relating to antiquity,* published by the Society of antiquarians of London.

CARACTÈRE ET MISSION DE JEANNE DARC.

Fin. — Voy. p 193.

Le 29 avril, Jeanne entre dans Orléans réduit aux abois. Trois sorties font lever le siége. Sans elle, il est certain que la ville était prise. Un envieux voulut engager un combat tandis qu'elle dormait; déjà on pliait, et si elle ne se fût réveillée à temps, la retraite eût été une déroute. Sa vue frappait les Anglais d'épouvante; ils avaient reçu de sa part une lettre où on lisait : « Rendez à la Pucelle, qui est envoyée par Dieu, les clefs de toutes les villes que vous avez prises en France. » Et au dos : « Entendez les nouvelles de Dieu et de la Pucelle. » (8 mai 1429.)

C'est l'époque glorieuse de Jeanne Darc. Rien ne lui résiste. En huit jours (juin), elle recouvre Jargeau, Beaugency, Meung; bat et prend, à Patay, Suffolk et Talbot. Charles VII se laisse mener, par Châlons et Troyes qui se rendent, à Reims qui l'acclame (¹); il est sacré en grande pompe, aux côtés de Jeanne, qui l'ombrage de son étendard; mais c'est au pied de l'autel, les genoux

(¹) Le dessin que nous donnons n'a la prétention de représenter avec exactitude ni les physionomies, ni même les costumes. Il n'existe aucun portrait authentique de Jeanne Darc; nous avons publié les documents figurés qui existent, dans notre tome Ier de l'*Histoire de France d'après les monuments,* p. 518 et suivantes.

embrassés par sa libératrice, que l'envie lui souffle l'ingratitude. Tandis que le peuple baise la robe de la Pucelle et l'invoque à grands cris, le roi s'abandonne aux suggestions perfides.



Entrée de Jeanne Darc et de Charles VII à Reims. — Composition et dessin de Karl Girardet.

« Je ne crains que la trahison », disait Jeanne. Elle sentait autour d'elle ce serpent qui devait enchaîner ses efforts et enfin l'étouffer dans les flammes. Peut-être perdit-elle dès lors la certitude du triomphe, mais elle conserva la

sombre résolution d'achever son œuvre. Peut-être donna-t-elle un regret à la vie des champs, mais elle ne demanda jamais, quoiqu'on l'ait dit, la permission de la reprendre. Ce serait erreur de croire sa mission limitée au sacre; à quoi bon la couronne sans le royaume? Jeanne Darc voulait l'expulsion totale des Anglais; elle rêvait même la paix et la réconciliation dans une croisade. Tout lui eût été facile sans l'ingrate mollesse du roi. Charles VII, malgré la Pucelle, malgré son armée, refusa de prendre Paris prêt à se rendre, et regagna honteusement la Touraine et les plaisirs.

Jeanne, accusée d'avoir échoué devant Paris et la Charité-sur-Loire, languit tout l'hiver à Chinon dans de stériles honneurs. Elle ne peut obtenir une armée. Comparée à d'imbéciles visionnaires, pour comble surveillée, elle s'échappe et rassemble une petite bande dévouée. La sainte devient un partisan comme la Hire ou Xaintrailles. Voilà où l'ont réduite la Trémoille et les favoris.

On sait le reste : son entrée dans Compiègne et sa sortie funeste. Il ne semble pas qu'elle ait été trahie par les défenseurs de Compiègne; l'abandon venait de plus haut, et déjà ses voix attristées lui avaient prédit sa perte.

Prise par le bâtard de Wandomme, vendue par Jean de Luxembourg, jugée par Winchester et par Cauchon, Jeanne fut brûlée à Rouen, le 30 mai 1431, après un an de captivité.

Anglais et Français, rois, évêques, Université, luttent ici de bassesse. Bedford conclut le marché, Philippe le Bon l'approuve; l'Université siége, et Cauchon préside; Charles VII se détourne, et son chancelier se réjouit : les uns se trempent dans la fange, et les autres tendent la joue aux éclaboussures.

Bedford et son frère, le cardinal Winchester, choisirent pour lieu du procès Rouen, vraie capitale de leurs provinces françaises. Le tribunal y fut réuni; Jeanne, qui avait en vain tenté de se tuer, y fut conduite en décembre 1430, et le fameux procès commença. Il se poursuivit sans relâche, pendant cinq mois; toutes les formalités y furent observées; les témoignages, les interrogatoires et les discours, infatigablement prodigués; les juges les plus illustres, les plus honorés, y prirent part. On cite Thomas de Courcelles, jeune, austère, une des lumières du concile de Bâle; Érard, Midi, Cauchon lui-même. Il est généralement enseigné que la Pucelle fut condamnée sans forme et sans juste cause. C'est une erreur formelle : le procès fut régulier, et les plus simples maximes de l'inquisition autorisent les ruses et l'espionnage dont Jeanne Darc fut victime; de plus, Jeanne Darc était hérétique, et tous les docteurs condamnèrent justement celle qui niait l'autorité du pape et rapportait tous ses actes à l'Église triomphante qui la guidait du haut du ciel. Le procès fut régulier, la condamnation inévitable; M. Quicherat l'a prouvé de reste, dans un excellent ouvrage. Cela montre que le sens moral était éteint au quinzième siècle, et n'amoindrit pas la gloire de Jeanne Darc.

Cauchon résuma les aveux qu'il avait obtenus; on pouvait prononcer de suite; on préféra obtenir une abjuration et une rechute. Jeanne eut peur de la mort et renia publiquement ses croyances et sa mission. Ses juges croyaient l'avoir couverte de honte; mais elle se releva bien haut sur le bûcher (30 mai 1431).

Lorsque Charles VII eut repris Rouen, en 1450, il voulut réhabiliter la mémoire de Jeanne Darc; mais tant de personnages renommés l'avaient condamnée, et dans un procès si solennel, que le saint-siége se refusa longtemps à la révision de l'affaire. Enfin, en 1456, un tribunal prudent prouva comme il put que Jeanne n'était pas hérétique. Le roi et les premiers juges fûrent épargnés. Cauchon était mort; tous ses complices se déchargèrent sur lui de leur part de honte. Qu'importe cette réhabilitation à la mémoire de « la fille au grand cœur », en qui plus d'un historien moderne a vu la figure de la France?

Nous avons cherché plutôt ici à donner une idée juste du caractère de Jeanne Darc, de sa mission, de son procès, qu'à faire un nouveau récit de sa glorieuse existence [1]. Les travaux définitifs de M. J. Quicherat, les narrations chaleureuses de MM. Michelet et H. Martin, le livre récent de M. Wallon, ont, pour ainsi dire, épuisé le sujet. Ceux mêmes qui s'intéressent au nom, à la famille, à la figure de l'héroïne, pourront suivre dans ses recherches M. Vallet de Viriville. Mais il nous a paru utile de montrer en Jeanne Darc la femme agissant par sa volonté et fière de son idée sublime, la Jeanne Darc humaine, la vaillante ouvrière d'une œuvre réfléchie, et non, comme on a voulu l'expliquer matériellement, l'instrument docile d'une influence nerveuse.

LA GLACE.

La vente de la glace et de la neige, conservées dans les grottes du Vésuve et dans les parties les plus hautes de l'Etna, a été longtemps une branche de commerce considérable pour Naples, Catane et les villes voisines. Mais il était réservé aux Américains d'étendre ce commerce dans des proportions qu'on n'aurait pu prévoir antérieurement. L'extrême chaleur de l'été dans les contrées du centre et du midi donne lieu naturellement à une demande de glace, que le froid extrême des États de la Nouvelle-Angleterre permet de satisfaire. L'eau vive des lacs voisins de Boston et d'autres grandes villes se congelant profondément en hiver, on en tire de la glace qui est déposée dans de vastes glacières et vendue en détail pendant l'été.

Vers les commencements de ce siècle, d'ingénieux spéculateurs eurent l'idée d'expédier de la glace dans les États du sud de l'Union américaine et dans les Indes occidentales; la spéculation ayant réussi, ce commerce s'étendit ensuite jusqu'à la péninsule espagnole, l'Amérique du Sud, et plus récemment à l'Europe, à l'Hindoustan et à la Chine. L'entreprise est devenue de première importance : de nombreuses compagnies et une grande quantité de bâtiments sont maintenant occupés au transport de la glace expédiée de Boston. A raison de l'extrême industrie et de l'économie avec lesquelles l'exploitation est maintenant dirigée, la glace, qui, il y a peu d'années, revenait à 6 cents la livre à la Nouvelle-Orléans et à la Havane, peut être maintenant livrée à 1 cent. Une pareille baisse de prix s'est aussi produite dans l'Hindoustan et dans des lieux plus éloignés encore. Il a été récemment construit à Calcutta, pour la réception de la glace apportée par les navires, un immense bâtiment où elle est revendue en détail suivant les besoins du public. Ce singulier magasin a de triples murs, cinq combles distincts; il couvre environ trente ares, et peut contenir plus de 30 000 tonneaux de glace.

On sait que, pendant ces dernières années, Londres est devenu un débouché important pour la glace américaine. Ce marché, cependant, n'est qu'accidentellement ouvert, dans le cas seulement où un été très-chaud suit un hiver doux.

La glace expédiée d'Amérique se tire principalement de différents lacs placés sur un terrain élevé, à environ 18 milles de Boston où elle est transportée par le chemin de fer. On la conserve dans de vastes magasins contigus aux lacs jusqu'à l'époque de l'expédition. Dans la cale des

[1] Voy. sur Jeanne Darc la Table des vingt premières années.

bâtiments qui servent au transport de la glace, on laisse entre cette matière et le bordage un espace qui est rempli de sciure de bois ou d'un autre corps non conducteur. La glace américaine est parfaitement transparente, exempte de parcelles d'air, et se trouve ordinairement en blocs d'un pied d'épaisseur. En 1840, 156540 tonneaux de glace ont été expédiés de Boston, et environ 20000 de New-York. La consommation que l'Amérique fait de cette dernière glace est évaluée de 260000 à 270000 tonneaux. (¹)

Habituez-vous à voir la grande beauté de la vertu humaine au milieu de toutes ses imperfections, et employez votre imagination morale non pas tant à mettre ces imperfections en contraste avec le modèle de la perfection idéale qu'à mêler noblement quelques-unes des plus brillantes couleurs de cette dernière aux plus belles teintes de la vertu réellement éprouvée, augmentant ainsi sa splendeur au lieu d'en élargir l'ombre qui doit nous entourer jusqu'au jour où nous nous réveillerons de ce songe dans d'autres sphères d'existence.

SIR J. MACKINTOSH.

DUNKERQUE ET MARDYCK.

On remarque, à quatre kilomètres à l'ouest de Dunkerque, le petit village de Mardyck, où Louis XIV, après la destruction du port et des fortifications de Dunkerque, stipulée par les traités d'Utrecht (1713), fit exécuter de grands travaux qui avaient pour but l'établissement d'un canal maritime destiné à devenir un excellent port militaire et de commerce, et à remplacer le port de Dunkerque.

Les détails qui suivent sont tirés de documents et de dessins inédits.

L'Angleterre avait exigé, aux préliminaires de Londres (1712), qui précédèrent la signature de la paix d'Utrecht (1713), que Louis XIV fît démolir les fortifications de Dunkerque, combler le port et ruiner les écluses qui servaient au nettoiement dudit port. Les corsaires de Dunkerque et de Saint-Malo avaient fait éprouver au commerce de Londres des pertes énormes. La course était alors très-importante; « et la France, dit Vauban, a des avantages pour la course qui surpassent en tout et partout ceux de nos voisins. » L'Angleterre, ne pouvant faire combler tous nos ports, fit détruire celui qui était le plus redoutable pour Londres, celui que Cromwell lui avait acquis en 1658 et que Charles II avait vendu à Louis XIV en 1662, et qui, de 1702 à 1712, avait lancé 791 corsaires contre la marine anglo-hollandaise.

Pour s'assurer de la démolition de Dunkerque, les Anglais envoyèrent (10 juillet 1712) une garnison composée de six bataillons forts de 6722 hommes, d'une compagnie de 100 bombardiers, avec 20 pièces de canon. On envoya aussi « deux commissaires pour la démolition. » Le 7 octobre de la même année, huit bataillons français et une compagnie de mineurs commencèrent l'œuvre de destruction, qui était achevée le 6 août 1714. Le 20 de ce mois, les Anglais évacuèrent Dunkerque. On avait dépensé 580000 livres pour détruire l'enceinte bastionnée de la ville, la citadelle, le fort Risban, les deux longues jetées du chenal, les batteries qui les défendaient, pour combler le port et détruire les écluses. Un batardeau fut établi dans le chenal, à l'entrée du port. Les eaux, ne pouvant plus s'écouler dans le chenal, rendaient Dunkerque, déjà malsain, absolument inhabitable.

(¹) Mac-Culloch, *Dictionary of commerce*.

Les habitants proposèrent à l'intendant de Flandre, M. le Blanc, qu'il fût fait un nouveau canal pour la décharge de leurs eaux, à Mardyck, lequel servirait aussi à leurs vaisseaux. Le roi décida que le canal de Mardyck serait établi, et M. Pelletier, chargé de l'intendance des fortifications et du génie, mena l'affaire avec ardeur, au grand scandale des Anglais. En 1714, douze bataillons se mirent à l'œuvre, et le 11 janvier 1715 tout était achevé. On avait établi un grand canal large de 18 toises, commençant à l'extrémité du canal de Bergues (dont on avait démoli l'écluse qui le joignait au port de Dunkerque), long de 2000 toises, et finissant à deux écluses parallèles, l'une très-large, l'autre plus étroite, et longues de 80 toises. Là commençait un long chenal pratiqué entre les dunes et l'estran jusqu'à la mer, et défendu dans toute son étendue par deux jetées en fascinage. Le chenal avait 1200 toises de longueur sur une largeur de 67 toises à l'entrée et de 18 à l'écluse.

Un beau dessin manuscrit de 1718, dessiné par P. Roger, et dont nous donnons ici une réduction, nous montre l'ensemble de ces grands travaux qui donnaient à Dunkerque un port au moins aussi sûr et aussi bon que celui qu'on venait de démolir.

Les plaintes des Anglais furent vives : Louis XIV tint bon; mais le régent, en 1717, au traité de la Haye, « sacrifia le canal de Mardyck pour être bien avec l'Angleterre. »

On détruisit les jetées du chenal et la grande écluse, qui seule donnait passage aux navires. On le réduisit à ne servir « à autre usage qu'à l'écoulement des eaux qui inonderaient le pays, et au commerce nécessaire pour la subsistance et l'entretien des peuples de cette partie des Pays-Bas, qui sera seulement fait par des bâtiments qui ne pourront avoir plus de 16 pieds de largeur. » Il en coûta 450000 livres pour accomplir la destruction que le traité de la Haye ordonnait.

Les Dunkerquois se retournèrent alors vers leur ancien port; les eaux, se faisant passage à travers le batardeau, le détruisaient peu à peu et coulaient dans le chenal; les habitants aidaient le travail des eaux pendant les nuits et lorsque le commissaire anglais s'absentait; le chenal et le port redevinrent praticables. Le ministre de la marine, M. de Maurepas, en temporisant et en faisant quelques concessions aux vives instances de l'Angleterre, parvint à conserver au port de Dunkerque la navigation que la persévérance de ses marins lui avait rendue. Enfin, pendant la guerre de la succession d'Autriche (1740-48), le port de Dunkerque fut rétabli et les fortifications reconstruites en terre. Malgré sa victoire de Fontenoy, Louis XV consentit, à la paix d'Aix-la-Chapelle, à détruire de nouveau le port de Dunkerque et tous les forts du côté de la mer; les Anglais, de leur côté, consentirent à laisser subsister les fortifications du côté de la terre. Pendant la guerre de Sept ans (1756-63), le port de Dunkerque fut encore rétabli, et encore une fois détruit après la paix de Paris. « Il sera pourvu, dit l'article 13 de ce honteux traité, à la salubrité de l'air et à la santé des habitants par quelque moyen à la satisfaction du roi de la Grande-Bretagne. » David Grégoire, riche marchand de Dunkerque, se rendit à Londres et obtint que ces clauses désastreuses ne fussent pas rigoureusement exécutées; les choses restèrent dans cet état provisoire, et une certaine navigation se faisait encore dans le port, lorsque, pendant la guerre d'Amérique, sous Louis XVI, on releva les fortifications et on rétablit le port de Dunkerque. Le traité de Versailles (1783) obligea le roi de la Grande-Bretagne à consentir à l'abrogation et suppression complète de tous les articles du traité d'Utrecht relatifs à Dunkerque.

Plan des Écluses et du Canal de Dunkerque à Mardyck, réduit d'après le dessin fait par P. Royer en 1718. — Tiré de la collection géographique de M. L. Dussieux.

1. Écluses de Mardyck construites en 1714. — 2. Bassin et petit canal qui a servi à apporter les matériaux pour la construction des écluses de Mardyck. — 3. Maisons et écuries des entrepreneurs. — 4. Pont de Petite-Sainte sur le petit canal. — 5. Le grand canal de Dunkerque à Mardyck. — 6. L'écluse de Bourbourg (à droite des vaisseaux placés au commencement du canal). — 7. Le Mail. — 8. Pont Rouge sur le canal de Bergues. — 9. Pont sur celui de la Moëre. — 10. Canal de Furnes. — 11. Fours à chaux. — 12. L'écluse de Bergues, détruite. — 13. Celle de la Moëre, *idem*. — 14. Magasins à poudre. — 15. Porte Royale. — 16. Porte de Nieuport. — 17. Une partie des souterrains qui existent. — 18. La petite chapelle. — 19. Le petit château. — 20. Porte de la Poissonnerie. — 21. Porte du Quai. — 22. Porte de la Couronne. — 23. Porte de la Citadelle. — 24. Porte du Parc. — 25. L'Intendance de la marine. — 26. Magasins aux fourrages, et écuries du bastion de Sainte-Thérèse. — 27. La grande église. — 28. La citerne. — 29. Les Récollets. — 30. Les Capucins. — 31. Les Pauvres-Anglaises. — 32. La Boucherie. — 33. Les Pénitentes. — 34. Les Sœurs-Blanches. — 35. Les Carmes. — 36. L'Hôpital.

FORÊT VIERGE

ENTRE MATURA ET JUNDICUARA, SUR LES BORDS DE L'AMAZONE

(MISSIONS DE L'AMAZONE).



Forêt vierge entre Matura et Jundicuara (Brésil). — Dessin de Freeman, d'après la *Flora Brasiliensis*.

Es como el paraïso! « C'est comme le paradis! » s'écriait naïvement un Indien, en s'adressant à M. de Humboldt, dont il était le guide, et qu'il voyait tout ému, contemplant une forêt américaine. Le grand artiste, le savant passionné, nous avoue lui-même qu'il ne pouvait détacher ses yeux de cette scène vraiment ravissante, et qu'il en étudiait tous les détails sans pouvoir se rendre compte nettement de ce qui faisait naître son enthousiasme. Qu'était-ce autre chose que la splendeur tranquille du paysage qui pouvait arracher cette parole au pauvre habitant des forêts? Il n'avait jamais quitté ses grands bois, il ignorait les autres magnificences répandues dans le monde, il n'avait même aucune idée des beautés créées par la nature en d'autres lieux; mais il sentait intérieurement que la Providence avait réuni sur ce point de la terre ce qu'il y a de plus admirable dans la création : l'élégance unie à la majesté.

« Ce beau groupe de végétaux, dans une forêt des bords de l'Amazone, vers la partie qu'on nomme le Solimoens, est peut-être tombé déjà sous la cognée du colon, direz-vous, car tout va vite dans ce siècle d'industrie; aujourd'hui, on se rend en bateau à vapeur en moins de quatorze jours à Nauta, et les arbres de la rive vont tomber. » Qu'on se rassure; cette forêt, voisine de Matura, appelée naguère *Castro d'Avelans*, fait partie de réserves pour ainsi dire inépuisables. Et cependant *Saint-Christophe de Matura*, situé sur la rive australe du grand fleuve, à 210 lieues au-dessus du confluent du Rio Negro, fut durant bien des années le chef-lieu des six missions où l'on a réuni pour la première fois la grande nation des Omaguas, que l'on nommait aussi les Cambebas. Cette bourgade, qui ne renferme plus qu'une vingtaine de feux, est pour ainsi dire en face du Putumayo ou Rio Iça, dont les forêts magnifiques sont, comme celles du Japura, parées de toutes les merveilles d'une végétation active qui défiera longtemps le travail des hommes.

Dans ces parages si peu explorés au profit de la science, avant Martius, vivait jadis la nation puissante des Omaguas, répandue également sur l'immense territoire de la Guyane. Ces hommes actifs et courageux prétendaient, sur les bords de l'Amazone, à la prééminence que réclamaient les Guaycurus sur celles du Parana; ils se proclamaient hautement les premiers d'entre les hommes, les dominateurs suprêmes de la forêt; ils se disaient les maîtres nés des autres Indiens. Les Omaguas, dont l'existence se lie au mythe fameux de l'Eldorado, se faisaient une étrange idée de la beauté humaine; selon eux, on s'éloignait du type de la perfection, réservé à leur race, dès qu'on n'avait pas, à force de patience et d'art, arrondi le visage des guerriers de façon à ce qu'il présentât l'aspect de la lune dans son plein Quelques voyageurs, et ce sont les plus modernes, affirment que leur prétention était d'une nature beaucoup moins relevée, et qu'en s'aplatissant ainsi la face ils avaient pour but unique de la faire ressembler à la carapace d'une tortue, dont ils avaient adopté le nom ([1]).

Sans examiner ici le genre de modification intellectuelle que pouvait amener une telle déformation de la boîte osseuse du cerveau, nous dirons que les Cambebas ou Omaguas devaient être considérés plutôt comme des peuples barbares que comme des sauvages proprement dits. Ils savaient tisser des étoffes, dont ils se fabriquaient des espèces de tuniques, et l'Europe ne saurait oublier que c'est à eux qu'on doit les premiers renseignements qu'on ait eus sur l'usage de l'*Hevea Guianensis*, ce précieux caoutchouc dont l'industrie ne saurait plus désormais se passer (voy. la Table des vingt premières années). On peut voir dans l'intéressant Voyage d'Osculati la variété des armes dont ils faisaient usage; et la même relation, en retraçant les paysages agrestes qu'ils parcouraient naguère, nous donne l'aspect de leurs *malocas*, composées de chaumines verdoyantes, abritées par les plus beaux palmiers, et dans lesquelles l'abondance régnait toujours.

Ce serait fatiguer l'esprit du lecteur que de réunir ici l'aride nomenclature des peuples qui erraient le long des rives fertiles de l'Amazone avant la conquête ([1]). Pour ne compter que les plus célèbres, aux Omaguas se joignent dans cette énumération les Maynas, les Paravianas, les Manaos, les Mundurucus, les Muras, etc. Ces tribus, disons-le en passant, qui parlaient des langues parfois fort différentes, étaient si considérables qu'un Indien, prétendant donner une idée de leur multiplicité sur le fleuve et sur ses affluents, prit une poignée de sable sur la rive, la dispersa en l'air, et affirma à un voyageur que les grains qu'il jetait ainsi vers le ciel ne donnaient qu'une faible idée de la population des forêts. Sans nous arrêter à cette figure de rhétorique sauvage un peu sommaire, nous pouvons affirmer que sur le fleuve même la population des Omaguas, si répandue ailleurs, ne présentait pas moins de quarante mille individus.

Les Cambebas ou Omaguas parlaient la langue harmonieuse des Guaranis qui formaient les missions jésuitiques du Paraguay.

Nous venons de prononcer le mot de missions. Personne aujourd'hui, sans aucun doute, n'ignore ce qu'ont été celles du Paraguay; mais qui sait maintenant ce que furent jadis celles du fleuve des Amazones ou du Rio Negro? Et cependant, quoique moins célèbres, de quel intérêt ne sont-elles pas entourées? Quelques auteurs les veulent faire remonter à la fin du seizième siècle, à l'époque où l'infatigable P. Ferrer commença à parcourir les forêts du Huallaga et du Napo, catéchisant les Indiens au péril de sa vie. Cette date est peut-être trop ancienne. Pour en avoir une plus précise, il faut se reporter au temps où la grande nation des Maynas, ayant été plutôt massacrée que soumise, inspira assez d'intérêt à l'un des vice-rois pour qu'il demandât au provincial des Jésuites, Francisco de Fuentes, résidant à Quito, des ouvriers évangéliques capables de réunir de nouveau les Indiens errants. Or ceci nous reporte à l'année 1637. A cette époque, un religieux sarde, le P. Gaspar Cujia, et le P. Rivera, qui avaient déjà vécu parmi les nations indiennes, ne craignirent pas de s'enfoncer dans ces grandes forêts inconnues qui n'avaient encore été parcourues que par des aventuriers mus avant tout par l'espoir du lucre. Ce furent les premiers missionnaires qui explorèrent courageusement le haut Amazone. Ils franchirent le Pongo de Manseriche et arrivèrent au milieu des régions où le fleuve, bordé de forêts splendides, coule sans obstacle jusqu'à l'Océan.

Le P. Gaspar Cujia ne trouva plus un seul pueblo debout parmi les Maynas; il comprit l'immensité de sa tâche et il commença par fonder à San-Borja un séminaire dans lequel on put apprendre les langues indiennes et se former à la science si difficile de l'apostolat. Un autre missionnaire, le P. Cueva, vint bientôt l'aider par ses généreux efforts, et, en 1640, s'éleva le premier village d'Indiens, sous le nom de *Nuestra-Señora de Ieberos*, dont le P. Lucas

([1]) Les Indiens disséminés dans les forêts ont renoncé tout récemment à l'usage bizarre que nous signalons ici. La déformation de la face s'obtenait graduellement chez eux, comme chez les Caraïbes, par des procédés mécaniques fort ingénieusement expliqués, grâce à un savant médecin de Genève, le docteur L.-A. Gosse. — Voy. son *Essai sur les déformations artificielles du crâne;* Paris, 1855, in-8, avec 7 pl.

([1]) En consultant Velasco d'une part, et de l'autre M. Lourenço da Sylva Araujo e Amazonas, on aura une idée exacte de ces nations diverses. L'ouvrage de ce dernier est intitulé : *Diccionario topografico historico descriptivo da comarca do alto Amazonas*, Recife, 1852, in-18.

fut le fondateur; bientôt les restes des populations maynas furent réunies en petits villages.

Tout ceci semblait encore peu de chose à l'intrépide missionnaire italien; il s'en alla vers l'Ucayale, sur les bords d'un grand lac inconnu qu'habitait la féroce nation Cocama, issue des Omaguas, et, dès 1644, il avait déjà soumis plus de onze mille guerriers appartenant à ce peuple redoutable.

L'année suivante, le P. Cujia, aidé de nombreux missionnaires américains, fit plus encore : il alla trouver ces fameux Omaguas que les vieilles chroniques se plaisent à appeler les Phéniciens de l'Amérique; il les soumit, eux qui se targuaient d'être la première nation de l'univers, et plus de trente mille néophytes, réunis en villages, animèrent paisiblement les rives de l'Amazone. Les Maynas n'étaient pas cependant oubliés; dispersés de nouveau, au bout de huit années de travaux assidus, ils étaient de nouveau soumis.

Nous constatons ces origines; nous ne pouvons même exposer ici le développement de ces établissements religieux, pas plus que nous ne pouvons raconter l'héroïsme des martyrs. Nous nous contenterons de dire ici que les missions de l'Amazone durèrent cent trente ans, qu'elles soumirent plus de cent cinquante nations, et que sur ce nombre quarante d'entre elles parlaient ce qu'on appelle des langues mères.

Nous ne voulons pas cependant laisser ignorer à nos lecteurs ce que devinrent ces Omaguas dont l'existence se rattache plus particulièrement à notre paysage. Catéchisés pour la première fois par le P. Cujia en 1644, évangélisés ensuite par le P. Lucero, qui s'en alla les trouver dans leurs îles en 1681, ils devinrent, vers 1687, l'objet de toute la sollicitude d'un jésuite allemand, le P. Samuel Fritz, qui résumait en lui, par ses lumières et par son énergie, toutes les vertus du missionnaire. Le P. Fritz fit sortir les Omaguas de leurs îles et répandit leurs villages sur les rives de l'Amazone. Ces aldées indiennes étaient au nombre de quarante; le P. S. Fritz en couvrit un espace de 250 lieues.

Ce n'est pas en quelques mots qu'on peut faire saisir ici le dévouement de ce prêtre infatigable. En 1687, succombant à la fatigue, il tomba malade et il crut qu'il n'y avait de salut pour lui qu'en se rendant à l'Océan. Il descendit le fleuve alors jusqu'à Belem, capitale du Gran-Para; mais là il se vit retenu, comme s'il était prisonnier : on l'accusait, non sans quelque fondement, d'avoir franchi les bornes du désert au profit de l'Espagne. Bientôt, il est vrai, il fut mis en liberté et il put remonter l'Amazone; de là il passa à Lima, capitale de la vice-royauté du Pérou. C'était au début du dix-huitième siècle; l'intrépide missionnaire n'avait que trop bien le sentiment du danger qui menaçait son œuvre de civilisation.

Lors de la guerre de Succession, de 1708 à 1710, le P. S. Fritz était absent des forêts magnifiques où s'élevaient en paix les six missions, et il en avait confié la direction au P. J.-B. Sana, quand les villages furent attaqués par les Portugais. A la fin de l'année 1710, un officier général se présenta devant Matura avec vingt et une embarcations portant cent trente soldats et trois cents Indiens ([1]); la population indienne du florissant village fut dispersée sans grand effort. D'autres religieux, appartenant à l'ordre des Carmes, et qui depuis nombre d'années catéchisaient avec succès les peuples du Rio Negro, s'établirent alors dans les villages que les Jésuites avaient fondés. Bien des Omaguas vaincus ne voulurent pas se soumettre à ces religieux, recommandables cependant par leur zèle. Ils se rendirent dans l'intendance de Tarma, où ils grossirent le nombre des sujets d'un souverain inca que les chroniqueurs désignent sous le nom presque burlesque de *Grand-Choncho* du Pérou. M. de Humboldt connaissait la légende et la rapporte en souriant. Proche parent du Païtiti, le Choncho avait édifié, dit-on, des palais magnifiques au sein des forêts antiques où il se faisait redouter des chrétiens. Ce fut là qu'en 1740, il reçut, assis sur son trône, les ambassadeurs que la ville des rois lui envoya pour invoquer sa modération. Il y avait dix ans alors que l'infatigable P. S. Fritz était mort. Aujourd'hui, la bourgade qu'il a fondée près de cette forêt charmante a recueilli les restes des Caiuvicenas, des Juris, des Parianas, des Xomanas, unis aux anciens habitants; mais tout cela ne va guère au delà de cent cinquante Indiens répartis entre vingt feux. Si vous interrogez ces pauvres gens, ils ne pourront peut-être vous dire le nom du fondateur de leur aldée; mais son œuvre parmi les sauvages était bonne, et elle n'est pas encore oubliée.

([1]) Velasco fait monter ces forces au chiffre exagéré de quinze cents hommes. — Voy. *Historia del reyno de Quito;* Quito, 1789, 3 vol. in-8.

VOYAGE DE GŒTHE EN SUISSE ([1]).

Chamounix, 5 janvier 1779, au soir.

Il me faut toujours faire un effort, comme pour me jeter dans l'eau froide, avant que je parvienne à prendre la plume. J'aurais vraiment envie aujourd'hui de vous renvoyer à la description que Bourrit, ce grimpeur passionné, a faite des glaciers de Savoie.

Restauré par quelques verres de bon vin et par la pensée que ces feuilles vous parviendront avant les voyageurs et le livre de Bourrit, je veux faire tout mon possible. La vallée de Chamounix, où nous sommes, est très-élevée dans les montagnes; elle a six ou sept lieues de longueur, et se dirige à peu près du sud au nord. Le caractère qui me paraît la distinguer des autres, c'est que le milieu est presque sans plaine, et que, des bords de l'Arve, le sol s'élève immédiatement, comme une huche, contre les plus hautes montagnes. Le mont Blanc et les hauteurs qui en descendent, les amas de glace qui remplissent ces énormes ravins, forment le versant oriental, duquel, dans toute la longueur de la vallée, descendent sept glaciers de diverses grandeurs. Les guides que nous avions arrêtés pour visiter la Mer de glace sont arrivés à point. L'un est un gaillard jeune et robuste; l'autre, un homme déjà mûr qui fait le capable, qui s'est trouvé en contact avec tous les savants étrangers, qui connaît fort bien la structure des glaciers, enfin un très-habile homme. Selon sa déclaration, depuis vingt-huit ans qu'il conduit les étrangers sur les montagnes, c'est la première fois qu'il y mène quelqu'un à une époque si tardive, après la Toussaint. Et cependant nous devons tout voir, aussi bien qu'au mois d'août.

Munis de vivres et de vin, nous avons gravi le Montanvert, où devait nous surprendre le spectacle de la Mer de glace. Pour m'exprimer sans emphase, je la nommerais proprement la Vallée ou le Fleuve de glace. En effet, les masses

([1]) Gœthe avait déjà visité la Suisse et les Alpes lorsqu'il y accompagna, en 1779, le grand-duc Charles-Auguste de Weymar, qui voyageait incognito. Les deux amis arrivèrent à Munster (Moutier), dans le Jura Bernois, le 3 octobre. Ils s'acheminèrent sur Genève par le pays de Vaud, visitèrent la vallée du lac de Joux, puis, dans cette saison tardive, encouragés par de Saussure, qu'ils virent à Genève, ils se rendirent à Chamounix, pour passer de là dans le Valais. Nous empruntons à la traduction nouvelle des Œuvres de Gœthe par M. Jacques Porchat, trois lettres. Elles feront partie du neuvième volume, qui n'est pas encore sous presse. Nos lecteurs trouveront sans doute à ces récits intimes et fort simples de l'illustre écrivain un intérêt particulier, en se reportant par la pensée à l'époque déjà reculée où ils furent écrits.

énormes de glaces s'avancent d'une vallée profonde, à la voir d'en haut, dans une assez grande plaine. Dans le fond se termine en pointe une montagne, des deux côtés de laquelle les flots de glace réunissent, dans le courant principal, leurs masses enchaînées. Pas un flocon de neige ne couvrait encore la surface anguleuse, et les crevasses bleues jetaient le plus bel éclat. Peu à peu le temps se couvrit; je voyais flotter des nuages gris qui semblaient annoncer la neige, et comme je n'en avais jamais vu.

A la place où nous étions se trouve la petite hutte en pierres construite pour le besoin des voyageurs, et qu'on appelle par plaisanterie le Château de Montanvert.

M. Blaire, Anglais, qui demeure à Genève, en a fait bâtir, un peu au-dessus, une plus spacieuse, dans un endroit plus commode. Assis au coin d'un bon feu, on peut, de la fenêtre, contempler toute la Vallée de glace. Les cimes des rochers vis-à-vis, et plus bas aussi, sont dentelées en pointes très-aiguës : c'est qu'elles sont formées d'une sorte de pierre dont les couches descendent presque verticalement vers le centre de la terre. Si quelqu'une vient à se décomposer, la suivante reste debout dans l'air. Ces pointes sont nommées aiguilles, et l'aiguille de Dru, une de ces hautes et remarquables cimes, est vis-à-vis du Montanvert.

Nous voulûmes aussi marcher sur la Mer de glace, et observer ces masses énormes en les foulant sous nos pieds. Nous descendîmes la montagne, et nous fîmes quelques centaines de pas sur ces flots de cristal. Le coup d'œil est admirable lorsque, debout sur la glace même, on regarde les masses qui se pressent d'en haut, séparées par d'étonnantes crevasses. Mais nous ne jugeâmes pas à propos de rester davantage sur ce sol glissant; nous n'étions pourvus



Vue de la Mer de glace prise du Montanvert. — Dessin d'après nature, par A. Varin.

ni de crampons ni de souliers ferrés; la longue marche avait même poli et arrondi les talons de nos chaussures. Nous remontâmes donc aux cabanes, et, après quelque repos, nous nous disposâmes au départ. Ayant descendu la montagne, nous arrivâmes à l'endroit où le fleuve de glace pénètre par degrés au bas de la vallée, et nous entrâmes dans la grotte où il répand ses eaux. Elle est large, profonde, du plus bel azur, et l'on est plus en sûreté dans le fond qu'à l'ouverture, où de grands blocs de glace se détachent sans cesse par la fusion.

Nous prîmes le chemin de notre auberge, en passant devant la demeure de deux blondins, enfants de douze à quatorze ans, qui ont la peau très-blanche, les cheveux blancs, mais roides, les yeux roses et mobiles comme les lapins. La profonde nuit qui règne dans la vallée m'invite de bonne heure au sommeil, et j'ai à peine assez d'entrain pour vous dire que nous avons vu un jeune chamois apprivoisé, qui se comporte parmi les chèvres comme le fils naturel d'un grand seigneur dont l'éducation se fait dans le paisible intérieur d'une famille bourgeoise. Il n'est pas à propos que je vous fasse part de nos entretiens; les granites, les gneiss, les mélèzes et les pins, ne vous intéressent guère : cependant il faudra que vous voyiez prochainement des fruits remarquables de nos herborisations. Il me semble que je suis accablé de sommeil, et je ne puis écrire une ligne de plus.

Chamounix, 6 novembre 1779, le matin.

Satisfaits de ce que la saison nous a permis de voir, nous sommes prêts à partir pour passer aujourd'hui même dans le Valais. Toute la vallée est couverte de brouillards jusqu'à la moitié de la hauteur, et nous devons attendre ce que le soleil et le vent voudront faire en notre faveur. Notre guide nous propose de passer le col de Balme, haute montagne au nord de la vallée, du côté du Valais. De ce point élevé, nous pouvons encore, si nous sommes heureux, contempler d'un coup d'œil la vallée de Chamounix avec la plupart de ses merveilles. Tandis que j'écris ces lignes, il se passe dans le ciel un magnifique phénomène : les brouillards, qui cheminent et qui se déchirent çà et là,

laissent voir, comme par des soupiraux, le ciel bleu et en même temps les sommets des montagnes qui, là-haut, pardessus notre voile de vapeurs, sont éclairées par le soleil matinal. Sans parler de l'espérance d'une belle journée, un tel spectacle est pour les yeux une véritable fête. Nous avons enfin quelque terme de comparaison pour juger de la hauteur des montagnes. D'abord, du fond de la vallée, les brouillards s'élèvent assez haut sur les pentes; de là, des nuages supérieurs montent encore, et l'on voit pardessus reluire dans le ciel radieux les sommets des montagnes. Voici le moment! Je prends congé à la fois de cette chère vallée et de vous.

Martigny en Valais, 6 novembre 1779, au soir.

Nous sommes arrivés ici heureusement. Encore une aventure menée à bonne fin. La joie de notre bon succès



Le glacier des Bossons et la vallée de Chamounix. — Dessin d'après nature, par A. Varin.

tiendra ma plume éveillée encore une demi-heure.

Après avoir chargé un mulet de notre bagage, nous sommes partis ce matin, vers neuf heures, du Prieuré. Les nuages, en mouvement, tantôt laissaient paraître, tantôt cachaient les crêtes des montagnes; parfois le soleil pouvait pénétrer obliquement dans la vallée, parfois la contrée était replongée dans l'ombre. Nous montâmes en côtoyant l'écoulement de la Vallée de glace, et plus loin le glacier d'Argentière, le plus élevé de tous, mais dont le plus haut sommet nous était caché par les nuages. Nous tînmes conseil sur les lieux, pour savoir si nous prendrions par le col de Balme et si nous laisserions le chemin de Valorsine. L'apparence n'était pas très-favorable; mais, comme nous n'avions rien à perdre et que nous avions beaucoup à gagner, nous prîmes hardiment notre chemin vers la sombre région des brouillards et des nuages. Quand nous arrivâmes vers le glacier du Four, les nuages se déchirèrent, et nous vîmes encore ce beau glacier en pleine lumière. Nous fîmes une halte, nous bûmes une bouteille de vin, et nous prîmes quelque nourriture. Nous poursuivîmes ensuite notre marche vers les sources de l'Arve, sur de sauvages pelouses et de misérables gazons, et nous approchâmes toujours plus de la zone des nuages, qui finit par nous envelopper tout à fait. Nous montâmes quelque temps avec patience, et tout à coup, dans notre marche ascendante, le ciel commença à s'éclaircir sur nos têtes. Peu de temps après, nous sortîmes des nuages; nous les vîmes à nos pieds peser de tout leur poids sur la vallée, et nous pûmes voir, signaler et nommer par leurs noms les montagnes qui la ferment à droite et à gauche, à l'exception de la cime du mont Blanc, qui était couverte de nuages. Nous voyions quelques glaciers descendre de leurs sommets jusque dans les masses de nuages; des autres, nous n'apercevions que l'emplacement, parce que les masses glacées étaient masquées par les arêtes des montagnes. Par-dessus toute la plaine de nuages, nous découvrions, par delà l'extrémité méridionale de la vallée, des cimes lointaines éclairées par le soleil. Que sert-il de vous énumérer les noms des sommets, des crêtes, des aiguilles, des masses de neige et de glace, qui n'offriraient à votre esprit aucune image

ni de l'ensemble ni des détails? Il est plus intéressant de vous dire comme les esprits de l'air semblaient se faire la guerre sous nos pieds. A peine étions-nous arrêtés depuis quelques moments pour jouir de ce grand spectacle, qu'une fermentation ennemie parut se développer dans le brouillard, qui tout à coup se traîna vers les hauteurs et menaça de nous envelopper encore. Nous hâtâmes le pas pour lui échapper de nouveau, mais il nous devança et nous couvrit. Nous montâmes toujours avec plus d'ardeur, et bientôt un vent contraire vint de la montagne même à notre secours. Il soufflait par le col entre deux sommités, et repoussa le brouillard dans la vallée. Ce merveilleux combat se renouvela souvent. Nous parvînmes enfin heureusement au col de Balme. L'aspect avait un caractère étrange. Le haut du ciel, par-dessus les crêtes des montagnes, était nuageux; à nos pieds, nous voyions, à travers le brouillard qui se déchirait quelquefois, la vallée entière de Chamounix, et, entre ces deux couches de nuages, les sommets des montagnes étaient tous visibles. A l'orient, nous étions enfermés par des monts escarpés; au couchant, notre vue plongeait dans de sauvages vallées où se montraient pourtant, dans quelques pâturages, des habitations humaines. Devant nous s'étendait le Valais, où l'on pouvait voir, d'un coup d'œil, jusqu'à Martigny et plus loin encore, un labyrinthe de montagnes qui s'élevaient les unes au-dessus des autres. Entourés de toutes parts de sommités qui semblaient se multiplier et s'élever toujours davantage à l'horizon, nous étions aux limites de la Savoie et du Valais.

Quelques contrebandiers gravissaient le passage avec leurs mulets, et ils eurent peur de nous, car ils ne s'attendaient pas à trouver alors du monde en ce lieu. Ils tirèrent un coup de fusil, comme pour nous dire : « Vous voyez qu'ils sont chargés! » et l'un d'entre eux s'avança à la découverte. Lorsqu'il eut reconnu notre guide et observé nos innocentes figures, les autres s'avancèrent à leur tour, et nous passâmes de part et d'autre en nous souhaitant un bon voyage. Le vent était fort, et il commençait à tomber un peu de neige. Nous descendîmes par un très-sauvage et très-rude sentier, à travers une antique forêt de sapins qui avait pris racine dans un plateau de gneiss. Renversées par le vent les unes sur les autres, les tiges pourrissaient sur place avec leurs racines, et les roches, rompues en même temps, gisaient pêle-mêle en blocs sauvages. Nous parvînmes enfin dans la vallée où le Frient s'élance d'un glacier; nous laissâmes tout près de nous le petit village de Frient à notre droite, et enfin, vers six heures, nous sommes arrivés dans la plaine du Valais, à Martigny, où nous voulons prendre du repos pour de nouvelles entreprises.

La meilleure idée d'un auteur est souvent celle qu'il a de lui-même. J. Petit-Senn.

LA VIE D'UN ÉTUDIANT

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voy. p. 218.

Tout le temps que j'ai servi mon maître, j'ai fait de mon mieux; de sorte que, plus tard, il a dit à ma femme que personne ne l'avait jamais servi aussi bien, tout jeune que j'étais. Mais il venait souvent auprès de ma tante des gens qui lui remontraient combien c'était dangereux, et que je finirais par me tuer. Elle déclara donc à mon maître qu'elle ne voulait plus m'y laisser, et elle m'emmena, au grand regret du paysan. A Grenchen, elle me plaça chez un autre, dont il me fallait encore garder les chèvres. Un jour, une petite fille qui gardait aussi celles de son père s'amusait à jouer avec moi au bord du canal qui conduit l'eau des montagnes dans les terres. Pendant ce temps, nos chèvres avaient grimpé nous ne savions où. Je mis alors habit bas, et je montai tout en haut de la montagne : la jeune fille retourna à la maison sans ses chèvres; mais moi qui n'étais qu'un pauvre petit paysan, je n'aurais osé rentrer sans mon troupeau. A une grande hauteur, je vis de loin un jeune chamois que je pris pour une des mes chèvres, car il lui ressemblait beaucoup : je le suivis jusqu'au coucher du soleil. Je regardai du côté du village, et je vis qu'en bas il faisait presque nuit; je commençai donc à descendre : mais bientôt la nuit devint tout à fait noire, et je me glissais d'un arbre à l'autre, en m'accrochant aux racines, qui heureusement étaient dégarnies de terre, grâce à la pente rapide du sol. Ces arbres étaient des mélèzes, dont on tire la térébenthine. La nuit devenait de plus en plus noire, le sol de plus en plus rapide, et il me fut impossible d'aller plus loin. Donc, me tenant d'une main suspendu à une racine, de l'autre j'écartais la terre en fouillant sous l'arbre : j'entendais la terre s'ébouler. Je me glissai sous les racines; je n'avais ni souliers ni chapeau, rien qu'une chemise; j'avais tout laissé au fond du canal. Comme j'étais blotti sous mon arbre, les corbeaux s'étaient sans doute aperçus de ma présence; ils s'agitaient sur les branches et criaient. Alors j'eus une grande peur, car je craignais qu'il n'y eût un ours dans les environs; je priai Dieu et je m'endormis.

Je dormis ainsi longtemps, et le soleil était déjà haut quand j'ouvris les yeux; mais, à ce moment, j'éprouvai la plus grande terreur que j'aie ressentie de ma vie : je vis que si, dans la nuit, j'étais descendu deux ou trois pieds plus bas, je serais tombé d'une hauteur terrible, d'un mur de rocher de quelques mille toises. Et comment maintenant me tirer de là? Je rampai en m'accrochant d'une racine à l'autre, jusqu'à ce que j'eusse gagné une place où je pouvais me tenir sur les pieds, et je repris le chemin des maisons. Arrivé aux limites de la forêt, je rencontrai une fille avec mes chèvres, car elles étaient rentrées seules pendant la nuit; de quoi les gens de la maison avaient été très-effrayés, pensant que je m'étais tué. On avait envoyé demander chez ma tante si elle savait ce que j'étais devenu; alors celle-ci et la vieille femme de mon maître avaient passé la nuit à genoux, priant Dieu et lui demandant de me garder si je vivais encore. Depuis cette époque, elles ne voulurent plus me laisser garder les chèvres, parce qu'elles avaient eu trop grande peur.

Un jour, pendant que j'étais chez ce maître, je tombai dans une chaudière de lait qui était sur le feu, et je me brûlai, de sorte que les marques m'en sont restées toute la vie. Tu les a vues. Une autre fois, j'étais dans la forêt avec un chevrier de mon âge; nous disions toutes sortes d'enfantillages, et nous souhaitions avoir des ailes pour pouvoir voler par-dessus les montagnes jusqu'en Allemagne; c'est ainsi que, dans le Valais, on nomme la Suisse allemande. En ce moment, un vautour d'une taille énorme vint sur moi, et nous fûmes saisis de terreur à la pensée qu'il allait m'emporter. Nous poussâmes des cris, nous agitâmes nos bâtons et nous priâmes Dieu jusqu'à ce que l'oiseau s'envolât. Alors nous dîmes ensemble que nous avions mal fait de souhaiter des ailes, et que Dieu ne nous avait pas faits pour voler, mais pour marcher. Une autre fois encore, j'étais entré dans une crevasse de rocher pour y chercher des cristaux; tout à coup je vis une pierre grosse comme un four qui se détachait de la masse; je me jetai la face contre terre, ne pouvant me sauver : la pierre tomba à quelques toises au-dessus de moi et re-

bondit sans me toucher, car souvent les pierres rejaillissent très-haut. J'ai eu, tandis que je gardais les chèvres, beaucoup de joies et de plaisirs que j'ai oubliés. Mais ce que je sais bien, c'est que j'ai eu rarement les doigts des pieds entiers; ils étaient presque toujours déchirés. J'ai souffert de la soif plus qu'on ne pourrait se l'imaginer. J'ai fait plus d'une chute. Le matin, avant le jour, on nous donnait une bouillie de farine de seigle; pour la journée, du pain de seigle et du fromage, que nous emportions sur notre dos; le soir, du lait caillé : de tout cela assez. En été, je couchais sur le foin; en hiver, sur un sac de paille rempli de poux et de punaises. Telle est la vie ordinaire des pauvres gardes qui servent chez les paysans dans les montagnes désertes.

On me fit donc garder les vaches d'un paysan qui avait épousé une de mes cousines. Puis, un peu plus tard, on me fit rentrer chez mon parent, M. Anthoni Platter, pour y apprendre les écritures; c'est ainsi qu'ils disent quand ils veulent mettre quelqu'un à l'école. Je pouvais avoir de neuf à dix ans. Alors seulement je trouvai la vie bien dure, car ce monsieur était très-colérique, et moi, un pauvre petit paysan bien maladroit. Il me battait cruellement, et quelquefois il me soulevait de terre par les oreilles. Je criais comme une chèvre qu'on égorge, et les voisins lui en faisaient des reproches, lui demandant s'il voulait me tuer. Mais bientôt il arriva un de mes cousins qui avait suivi les écoles à Ulm et à Munich; c'était un *Summermatter*, et il s'appelait Paulus. Nos parents lui parlèrent de moi, et il promit de me prendre avec lui pour me faire suivre les écoles en Allemagne. A cette nouvelle, je tombai à genoux, et je remerciai Dieu de ce qu'il me délivrait du prêtre qui ne m'apprenait rien et me battait si horriblement; car tout ce que j'avais appris sous lui se bornait à chanter un peu le *Salve Regina* et à jouer avec les autres écoliers. Je fus donc rejoindre Paulus à Stalden; mais sur la route demeurait un *Summermatter*, un frère de ma mère, et qui devait être mon tuteur : je fus le saluer, et il me donna un florin d'or que je portai dans ma petite main jusqu'à Stalden, regardant bien des fois en chemin si je l'avais encore, puis je le donnai à Paulus. Ainsi nous quittâmes le pays. Sur la route, je mendiais et je remettais tout à mon bacchant [1]. Ma naïveté touchait les gens, et on me donnait beaucoup. Au passage de la Grimmsel, nous entrâmes dans une auberge; je vis pour la première fois un poêle en faïence; la lune l'éclairait : je le pris pour un grand veau, et comme je voyais luire seulement deux carreaux, je pensais que c'étaient ses yeux. Le lendemain, je vis aussi pour la premiere fois des oies; et comme elles venaient contre moi, battant des ailes et criant, je crus que c'était le diable qui voulait me manger, et je me sauvai en jetant de grands cris. A Lucerne, je vis des maisons couvertes de tuiles, et ces toits rouges m'étonnèrent fort. Nous vînmes ensuite à Zurich : là Paulus attendait quelques compagnons de route. Pendant tout ce temps, je le nourris presque entièrement, car, dans toutes les auberges où j'entrais, on aimait fort à m'entendre parler le patois du Valais, et on me donnait toujours quelque chose. Nous partîmes enfin pour la Misnie : c'était un long voyage pour moi qui n'y étais pas habitué, et qui devais, en outre, me nourrir en chemin. Nous étions huit ou neuf, trois petits écoliers, les autres grands bacchants : j'étais le plus jeune et le plus petit de tous. Lorsque j'étais fatigué et que je ne pouvais plus marcher, mon cousin Paulus arrivait avec des verges ou une baguette et me donnait des coups sur mes jambes nues, car je n'avais pas de pantalon, et seulement de mauvais souliers. Je ne me rappelle pas toutes les aventures; mais quelques-unes me sont restées en mémoire. Un jour, nous causions en marchant : les bacchants racontaient que c'était la coutume en Misnie de permettre aux étudiants de voler des oies et des canards, et qu'on ne les punissait pas s'ils pouvaient échapper au propriétaire. A quelque temps de là, nous vîmes un grand troupeau d'oies non loin du village; elles n'avaient pas de gardien. Je demandai à mes compagnons si nous étions en Misnie; on me répondit oui. Alors je pris une pierre, je la lançai; j'atteignis une oie à la tête, et elle tomba. J'avais appris à lancer des pierres du temps que je gardais les chèvres, et personne n'y était plus adroit que moi. Je ramassai l'oie, la cachai sous ma jaquette, et nous traversâmes le village. Mais le garde courut après nous, criant que nous l'avions volé : nous prîmes la fuite; les paysans nous poursuivirent; on voyait les pattes de l'oie qui dépassaient mon habit, et son poids m'empêchait de bien courir. Je la laissai tomber et je quittai la route. Deux de mes compagnons furent pris; ils tombèrent à genoux, demandant grâce, et disant que ce n'était pas eux qui avaient pris l'oie. Les paysans les laissèrent partir et ramassèrent la volaille. Moi, pendant cette scène, je tremblais et je disais : « Mon Dieu, c'est sans doute parce que je n'ai pas fait ma prière ce matin. » Nos bacchants, qui marchaient devant nous, étaient entrés dans l'auberge du village; les paysans voulaient les forcer à payer l'oie. Il s'agissait d'environ deux batz (cinq sous). Je n'ai pas su s'ils payèrent ou non.

Dans la forêt qui est près de Nuremberg, nous fûmes accostés par un bandit qui essaya de jouer avec nos bacchants pour les retenir jusqu'à ce que ses compagnons fussent arrivés. Mais nous avions avec nous un brave garçon, nommé Anthony Schalbester, de Visp, et qui ne craignait pas quatre ou cinq hommes, comme il l'a bien fait voir depuis. Il menaça le bandit, qui eut peur et nous quitta. Il était fort tard : nous fûmes forcés de nous arrêter au premier village; mais à l'auberge nous reconnûmes le bandit; ses compagnons l'avaient rejoint. Quand on eut soupé, personne ne voulut rien donner à nous autres pauvres petits, car jamais nous ne nous mettions à table pour manger, et nous couchions toujours à l'écurie. Mais lorsque les bacchants se levèrent pour s'aller coucher, Anthony dit à l'aubergiste : « Il me semble que tu as de singuliers hôtes, et tu ne parais pas valoir beaucoup mieux; tâche qu'on nous laisse dormir tranquillement, ou bien nous te ferons une histoire à faire trembler ta maison. » Nous voilà donc tous à l'écurie. Pendant la nuit, on essaya de l'ouvrir; mais Anthony avait fermé la porte avec une grosse vis, et comme il portait toujours sur lui de quoi faire du feu, il alluma une bougie et réveilla les autres bacchants. Les bandits se sauvèrent. Le lendemain, nous ne trouvâmes plus ni l'hôte ni ses domestiques : à une lieue de là, nous rencontrâmes des gens qui, apprenant où nous avions couché, nous dirent qu'il était fort surprenant que nous n'eussions pas été tous égorgés, le village entier étant peuplé de meurtriers.

A un quart de lieue de Nuremberg, nos bacchants étaient restés à boire dans une auberge, et, dans ce cas, ils nous envoyaient toujours devant, quand nous vîmes arriver tout d'un coup huit hommes à cheval armés d'arbalètes, car dans ce temps-là les cavaliers ne portaient pas encore d'arquebuses; ils nous entourèrent, dirigeant leurs flèches contre nous, et demandant de l'argent. Le plus grand des nôtres répondit : « Nous n'avons pas d'argent, nous sommes de pauvres écoliers. » Mais on répétait toujours : « L'argent! l'argent! » Et lui répondait : « Nous n'en avons pas. » Alors un cavalier tira son épée et lui en donna sur la tête un coup qui trancha le cordon de son

[1] On nommait ainsi les étudiants en Allemagne.

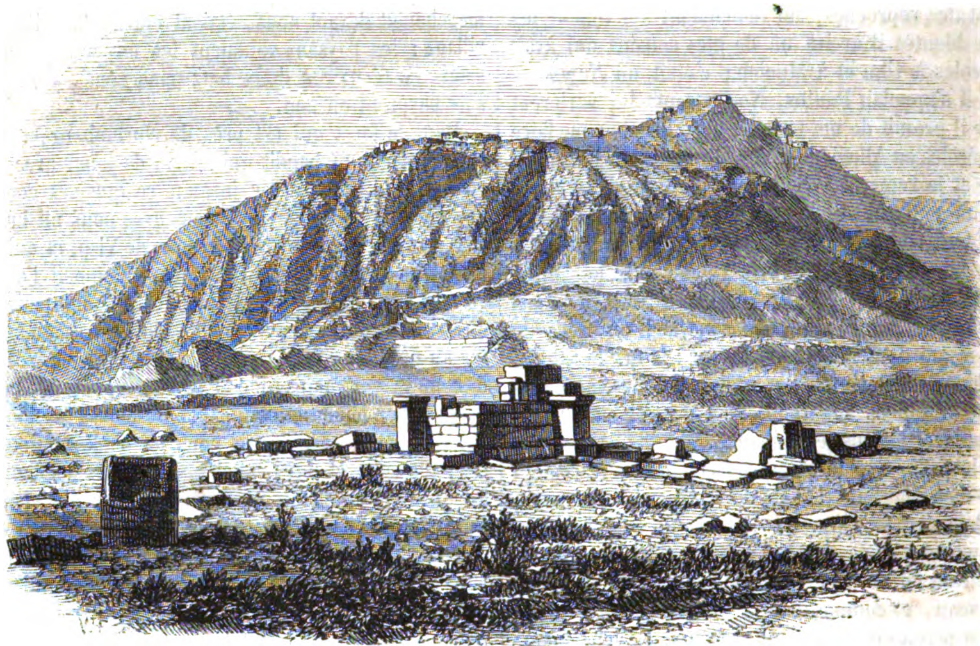
bonnet; puis ils rentrèrent dans le bois. Un peu plus tard, nos bacchants nous rejoignirent; ils n'avaient pas rencontré les cavaliers. Nous courûmes plus d'une fois des dangers du même genre, surtout en Thuringe, en Franconie et en Pologne.

La suite à une autre livraison.

ACROPOLE DE CHÉRONÉE.

Chéronée! Encore un nom qui, avec ceux de Platée, de Thespies, d'Orchomène, de Thèbes et de Coronée, recommande à la postérité ces pauvres Béotiens, tant bafoués des poëtes. Cependant, Hésiode, Corinne, Pindare, Épaminondas, Plutarque, et tant d'autres, étaient de Béotie. Cette injustice des anciens n'est-elle pas venue d'une de ces haines jalouses qui portaient les petits États de la Grèce à se détruire par les armes, par la calomnie ou même par l'invasion étrangère? Faut-il croire Dicéarque lorsqu'il dit: « L'envie a fixé son séjour à Tanagre; l'amour des gains illicites, à Orope; l'esprit de contradiction, à Thespies; la violence, à Thèbes; l'avidité, à Anthédon; le *faux empressement, à Chéronée;* l'ostentation, à Platée; la fièvre, à Oncheste; la stupidité, à Haliarte; et tous les vices de la Grèce sont répandus dans les villes de la Béotie. » Les Spartiates faisaient apprendre par cœur à leurs enfants ces litanies de la médisance. N'était-ce point par un ressentiment profond contre la ligue *pambéotique* et surtout contre leurs propres terreurs? Il serait difficile de savoir aujourd'hui ce que signifiait le faux empressement de Chéronée. Montons aux ruines de son Acropole, et, en regard des injures si chères aux Spartiates, plaçons les souvenirs plus bienveillants de l'histoire.

Homère l'a désignée sous le nom d'Arné; elle s'appela plus tard *Cheronea*. C'est aujourd'hui Capranu ou Skrupi. Au cinquième siècle, les Béotiens y remportèrent une grande victoire sur les Athéniens; Agésilas y fut recueilli plus tard tout couvert de blessures; en 338 avant J. C., Philippe de Macédoine y écrasa les troupes d'Athènes et de Thèbes, et des larmes de pitié jaillirent de ses yeux quand il vit le bataillon des Hétaires étendu tout entier, la face contre terre, à la place même où ils avaient combattu. Démosthène, moins heureux ou moins bien inspiré, avait préféré le suicide, *rejecta non bene parmula* (après avoir jeté der-

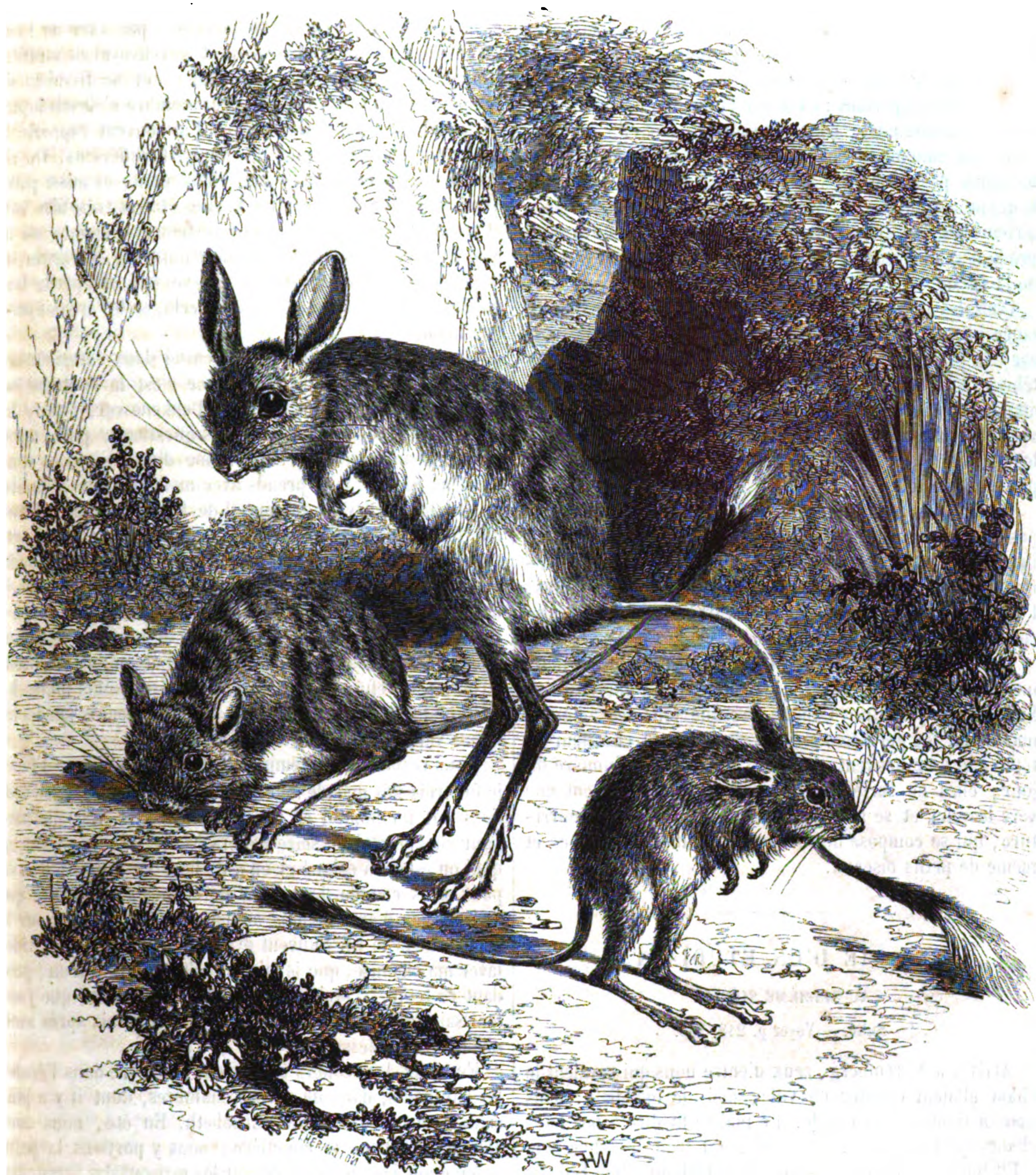


Restes de l'Acropole de Chéronée.

rière lui son bouclier, ce qui n'était pas bien), comme dira plus tard Horace en parlant de la bataille d'Actium, et en proclamant sa fuite pour empêcher ses rivaux de la lui reprocher incessamment. C'était une faute; mais Démosthène l'a expiée par la mort et effacée par toute une vie de luttes pour la patrie et la liberté. Que celui qui n'a jamais fui devant aucun devoir jette la première pierre au grand orateur qui fut un jour un mauvais soldat. Sur ce même champ de bataille, on éleva un lion en marbre. « C'est le signe funèbre du polyandrion des Thébains, dit Pausanias (l. IX, ch. XL), qui moururent en combattant contre Philippe. On n'a placé qu'un lion sur leur tombeau, en symbole de leur courage; on n'y a point mis d'inscription, parce que la fortune trahit leur valeur. » Non loin de là se trouvent quelques vestiges du monument que Sylla destinait à perpétuer le souvenir de son triomphe sur Archélaüs, général de Mithridate. Dans une petite église, on conserve une pierre que l'on assure être un fragment de la *chaire de Plutarque*. Avant de quitter les blocs carrés qui indiquent le tracé de l'Acropole, rappelons-nous que nous sommes sur cette montagne où Rhéa emmaillottait si bien les pierres, où Saturne avalait ses enfants, où Jupiter donnait à Mercure ce fameux sceptre de Pélops, d'Atrée, de Thyeste et d'Agamemnon, sceptre qui avait ses prêtres et ses sacrifices: on lui offrait des viandes et des confitures.

Un tremblement de terre a détruit Chéronée au sixième siècle; elle commençait à se relever quand l'invasion des Barbares la renversa de nouveau. Le christianisme y a bâti quelques chapelles, et ramené quelques habitants qui cultivent les marais en rizières. Ces agriculteurs ont perdu le secret de l'onguent contre les rhumatismes. Cet onguent était composé de roses, de lis, de narcisses et d'iris. Leurs ancêtres possédaient, en outre, la recette d'une mixture contre les vers et contre la décomposition du bois; ils en faisaient un grand commerce. Aujourd'hui le pays est pauvre comme les ruines de l'Acropole.

LES GERBOISES.



Muséum d'histoire naturelle. — Gerboises. — Dessin de Freeman, d'après nature.

Parmi les rongeurs, les uns grimpent comme l'écureuil, les autres courent à la manière du rat; enfin il en est d'autres qui sautent, telles sont les gerboises. Chez elles, ce mode de locomotion est porté à un tel point, que pendant longtemps les anciens ont cru ces petits mammifères bipèdes; de là le nom de *Dipus* qu'ils leur ont donné, et qui est devenu le nom générique du groupe dont il a été figuré quelques types.

Cette locomotion particulière est due à la disproportion qui existe entre les membres antérieurs et postérieurs; la figure qui accompagne cet article rend cette disproportion assez frappante pour qu'il soit superflu d'y insister. On voit combien les membres antérieurs ont été diminués au profit des postérieurs. Cet arrangement bizarre est, du reste, le meilleur possible pour ces animaux : avec leurs membres antérieurs, ils fouissent la terre et portent les aliments à leur bouche; avec leurs membres postérieurs, ils échappent à la poursuite de leurs ennemis avec une célérité telle, qu'au rapport de quelques voyageurs, les meilleurs chevaux ont peine à les devancer ou même à les suivre. De là plusieurs des noms qui leur ont été donnés : *Alactaga jaculus* (javelot ou trait), *Mus sagitta* (rat-flèche).

Il est bon toutefois de faire remarquer que si leurs membres postérieurs les lancent en avant avec force, la puissance de ces membres est paralysée aussitôt que la queue se trouve coupée; privées de l'appendice caudal, les gerboises cessent de se tenir en équilibre et tombent à la renverse. L'action de la queue comme appareil locomoteur est plus commune qu'il ne semblerait au premier abord; nous pourrions en citer de nombreux exemples : la

queue-rame des poissons, des cétacés et de bien d'autres encore; la queue-main des singes du nouveau continent qui, s'enroulant autour des branches, sert constamment de cinquième main à ces animaux dans leurs pérégrinations sur les arbres, etc. Il n'est pas sans intérêt de comparer la queue du kanguroo à celle des gerboises.

Dans la locomotion des kanguroos, la queue est l'organe le plus important : c'est sur la queue que l'animal se repose constamment; c'est en s'élevant sur elle qu'il déchire ses ennemis avec les ongles acérés qu'il porte aux membres postérieurs; c'est enfin grâce à l'impulsion que la queue ajoute à celle déjà donnée par les membres postérieurs que ces grands animaux peuvent exécuter des sauts prodigieux et franchir des espaces énormes avec la rapidité de la flèche.

Chez les gerboises, si la queue a une grande importance pour la station, elle en a une moindre pour le saut, car elle est d'une gracilité extrême. Au lieu de fortes vertèbres, hérissées de grandes et larges apophyses donnant attache à des muscles d'une extrême puissance, toutes les vertèbres caudales des gerboises, sans même en excepter les premières, sont grêles et allongées sans aucune apophyse distincte.

Ce trait caractéristique de l'allongement des membres postérieurs ne leur est pas absolument particulier; tout l'ordre des rongeurs participe, quoique à des degrés différents, à cette tendance générale. Les lièvres et les lapins, l'écureuil, le rat lui-même, ont le train postérieur beaucoup plus puissant que l'antérieur.

Les animaux qui composent le genre gerboise ont deux incisives à chaque mâchoire, six molaires à l'inférieure et huit à la supérieure. Comme presque tous les animaux nocturnes, les gerboises ont les yeux grands et à fleur de tête. Elles ne peuvent, en effet, supporter la lumière du jour; elles ne sortent des terriers qu'elles habitent que vers le soir, et se mettent alors en quête de leur nourriture, qui se compose de racines, de bulbes, d'insectes et même de petits oiseaux.

LA VIE D'UN ÉTUDIANT

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voyez p. 218, 230.

Arrivés à Nuremberg, ceux d'entre nous qui savaient le chant allaient chanter en ville; moi, je mendiais; mais nous n'allions pas à l'école. Le maître fit dire à nos bacchants qu'ils eussent à venir, ou qu'il irait les chercher. « Eh bien, qu'il vienne! » répondit Anthony. Des Suisses qui se trouvaient là nous prévinrent du jour où l'on viendrait, pour que nous ne fussions pas pris à l'improviste. Anthony et les bacchants occupèrent la porte; nous autres petits, nous avions entassé des pierres sur le toit. Bientôt le maître parut, suivi d'une procession d'écoliers grands et petits; mais ils prirent la fuite sous la grêle de pierres que nous lancions. Nous fûmes découragés, et nous quittâmes la place; mais d'abord nous prîmes dans l'écurie du voisin trois oies grasses qu'il gardait pour les noces de sa fille, et nous les mangeâmes avec nos amis les Suisses. Puis nous partîmes pour Halle en Saxe, et de là pour Dresde et pour Breslaw. Nous souffrîmes beaucoup de la faim en route; pendant plusieurs jours, nous n'eûmes rien à manger que des oignons, des glands rôtis et des fruits sauvages. Nous couchions à la belle étoile, car personne ne voulait nous recevoir ni nous laisser approcher des maisons, quoique nous demandassions bien doucement l'hospitalité : souvent même on lâchait les chiens après nous. Mais quand nous fûmes arrivés à Breslaw, nous trouvâmes de tout en abondance, si bien que les pauvres écoliers firent de grandes maladies pour avoir trop mangé. La ville de Breslaw a sept églises, dont chacune a son école à part. Les écoliers ne pouvaient pas aller de l'une à l'autre, mais ils se chassaient et se renvoyaient mutuellement, et souvent ils s'assemblaient et se livraient de grands combats. On dit que leur nombre s'élevait à plus de mille, tous vivant de charité. J'ai souvent rapporté le soir à nos bacchants plus de cinq plats différents. On aimait à me donner, parce que j'étais petit, et aussi parce que j'étais un Suisse, car les Suisses étaient très-bien vus, et on avait pitié d'eux; c'était justement l'époque où ils avaient tant souffert à la grande bataille de Marignan, et le peuple en disait : « Voilà les Suisses qui ont perdu leur meilleur *Pater noster*. » Car, avant cela, on les croyait presque invincibles.

Un jour, sur le marché, j'accostai deux messieurs en leur demandant la charité, comme c'est la coutume des pauvres écoliers. L'un était un Beukenower, l'autre un Tugger. Celui-ci me fit quelques questions; puis, après s'être consulté avec son ami, il me dit : « Si tu es vraiment un Suisse, je te prends avec moi; tu seras mon fils, je t'adopterai devant le conseil de Breslaw; mais il faut que tu me promettes de rester avec moi toute ta vie, et, en quelque lieu que j'aille, de m'attendre. » Je répondis que j'étais recommandé à quelqu'un de mon pays et que je devais d'abord prendre son avis. Mais quand j'en parlai à Paulus, il me dit : « Je t'ai emmené de notre pays, il faut que je te rende aux tiens, puis tu feras ce qu'ils te conseilleront. » Je refusai donc l'offre de Tugger, mais toutes les fois que j'allais dans sa maison, je n'en revenais jamais les mains vides.

Nous restâmes longtemps à Breslaw, et pendant l'hiver je fus trois fois malade : on me mit à l'hôpital, car les écoliers ont un hôpital et un médecin à part. La ville paye pour chaque malade seize hallers par semaine, moyennant quoi on est bien soigné et on a de bons lits, mais pleins de poux gros comme des grains de chènevis; de sorte que moi et bien d'autres nous aimions mieux coucher sur le sol que dans le lit. Souvent je suis allé au bord de l'Alder laver ma chemise, que je faisais sécher à un buisson; pendant ce temps, j'ôtais de mon habit la vermine, que j'enfouissais dans un trou en terre, et je m'en allais après avoir mis une croix dessus.

En hiver, les écoliers couchaient par terre dans l'école; les bacchants, dans de petites chambres, dont il y a plusieurs centaines à Sainte-Élisabeth. En été, nous couchions tous dans le cimetière; nous y portions la paille qu'on étale dans les rues devant les maisons des seigneurs. S'il pleuvait, nous courions nous réfugier à l'école, et s'il survenait un orage, nous chantions toute la nuit le *Responsoria* avec le sous-maître de chant. Quelquefois, après le souper, nous allions dans les brasseries demander de la bière, et les gros paysans polonais nous en donnaient tant, qu'il m'est arrivé de ne plus retrouver le chemin de l'école, quoique je n'en fusse éloigné que d'un jet de pierre. Mais avec tout cela, on n'étudiait pas beaucoup. La langue grecque n'était pas encore connue dans le pays, ni les livres imprimés. Le maître seul possédait un Térence imprimé. Quand on lisait, il fallait d'abord dicter, puis distinguer, et puis construire et enfin expliquer, de sorte que les bacchants étaient toujours chargés de gros tas de papiers en sortant.

Nous quittâmes Breslaw pour nous rendre à Dresde. En route, nous eûmes beaucoup à souffrir de la faim. Nous étions huit; nous résolûmes de nous séparer pendant toute une journée : les uns devaient aller chercher des oies, les

autres des oignons et des carottes ; un de nous portait une marmite. Pour les petits, ils devaient entrer dans la ville de Newmarck, qui n'était pas loin de là sur la route, et tâcher d'avoir du pain et du sel ; il y avait hors des murs une fontaine : c'était là que nous devions nous rejoidre et passer la nuit. Mais dès qu'on aperçut de la ville notre feu, on tira sur nous, heureusement sans nous atteindre. Nous nous retirâmes derrière un talus, auprès d'un ruisseau et d'un petit bois. Les grands coupèrent des buissons pour en faire une hutte : on pluma les oies, on fit cuire les carottes dans la marmite, on fit rôtir les oies embrochées à des bâtons, et dès qu'il y avait un morceau de cuit, on le coupait pour le manger bien vite. Pendant la nuit, nous entendîmes du bruit : c'était un étang qu'on avait mis à sec et dont les poissons sautaient dans la vase. Nous en prîmes autant que nous pouvions en porter, pendus à un bâton et cachés d'une chemise, et, au prochain village, nous en donnâmes une partie à un paysan pour qu'il nous fît cuire les autres dans de la bière.

Sur la route, non loin de Dresde, je m'étais rendu dans un village pour mendier ; le paysan à la porte duquel je m'étais arrêté me demanda d'où j'étais. Dès qu'il apprit que j'étais Suisse, il voulut savoir si je n'avais pas de compagnons ; sur ma réponse, il me dit de les faire venir, et nous prépara un bon repas, avec de la bière en abondance. Pendant que nous buvions joyeusement, et le paysan avec nous, il dit à sa mère, qui était au lit dans la chambre : « Mère, tu as dit souvent que tu voudrais bien voir un Suisse avant de mourir : eh bien, regarde, en voici plusieurs que j'ai invités pour te faire plaisir. » La vieille alors remercia son fils, se dressa sur son séant, et dit : « J'ai toujours entendu dire tant de bien des Suisses que j'ai souvent souhaité d'en voir un ; il me semble maintenant que je mourrai plus contente : amusez-vous bien ! » et elle retomba sur son lit. Nous remerciâmes le paysan, et nous partîmes.

Quand nous arrivâmes à Munich, les portes de la ville étaient fermées, et nous dûmes coucher dans les champs. Le lendemain matin, on ne voulut pas nous laisser entrer, à moins que nous ne connussions quelques bourgeois qui répondissent de nous. Paulus avait demeuré à Munich ; on lui permit d'aller trouver celui chez lequel il avait logé. Il vint, répondit pour nous, et nous entrâmes. Nous logeâmes avec Paulus chez un marchand de savon, nommé Hans Schræl ; il avait épousé une jolie fille avec laquelle il est venu plus tard à Bâle, où bien des gens se souviennent encore de lui. Je l'ai plus souvent aidé à faire du savon que je n'allais à l'école, et je l'accompagnais dans les villages où il achetait des cendres. Paulus allait à l'école de *Notre-Dame*, mais moi, très-rarement, car il me fallait courir les rues et chanter afin d'avoir du pain pour mon bacchant que je servais. La femme de la maison m'aimait beaucoup, parce que j'avais grand soin de son vieux chien, noir et aveugle, qui n'avait plus de dents, et que je faisais manger. Il y avait déjà quelque temps que nous étions là, lorsque Paulus eut une querelle avec le maître. Alors il se décida à retourner au pays, car il y avait près de cinq ans que nous l'avions quitté. Ainsi nous nous remîmes en route. En arrivant au pays, mes amis ne me comprenaient plus, car j'étais si jeune que j'avais gardé quelque chose de la langue de chaque pays où j'avais demeuré.

La suite à une autre livraison.

La suite à une autre livraison.

UNE FABRIQUE DE PEIGNES.

Une des plus grandes fabriques de peignes du monde entier se trouve à Aberdeen, en Écosse. Cette immense usine possède trente-six fourneaux pour la préparation des cornes et des écailles de tortue servant à la fabrication des peignes, et cent vingt presses en fer à pas de vis qui marchent constamment pour le découpage. Les peignes se coupent à la vapeur. On taille les peignes communs à l'emporte-pièce, deux à la fois dans un morceau de corne. Les jolis petits peignes de toilette sont coupés au moyen de scies circulaires bien fines ; quelques-unes de ces scies sont assez fines pour faire quarante dents dans un espace qui dépasse à peine 2 centimètres et demi. Elles font cinq mille révolutions par minute.

On fabrique deux mille sortes de peignes, qui, réunies, donnent un total d'environ neuf millions de peignes. Si on les plaçait tous les uns au bout des autres, on obtiendrait une étendue de plus de 113 myriamètres. On consomme annuellement pour cette fabrication environ sept cent trente mille cornes de bœufs ; la consommation des sabots s'élève à quatre millions ; celle de l'écaille de tortue et de la corne de buffle, quoique beaucoup moins considérable, n'en a pas moins une valeur correspondante très-remarquable. Disons enfin qu'avant de devenir un peigne prêt à servir, un sabot de cheval subit onze opérations différentes. [1]

Une coutume très-imprudente des pères et des mères, des instituteurs et des domestiques, c'est de faire naître et d'entretenir entre les frères une certaine émulation qui dégénère en discorde lorsqu'ils sont d'un âge plus avancé, et trouble la paix des familles. BACON.

CORRESPONDANCE DE BÉRANGER.

EXTRAITS [2].

A M. JOSEPH BERNARD.

Mai 1833.

Vous voilà donc à Rome, monsieur le député du Var !

Eh bien ! que dites-vous de la ville éternelle ? Vous promenez-vous bien sur ses amas de ruines ?

Et ses palais, et ses temples, et Saint-Pierre, qu'en pensez-vous ? Vous devez être fatigué de chefs-d'œuvre.

[1] *Journal of Mining, Manufactures and Art.*

[2] *Correspondance de Béranger*, recueillie par Paul Boiteau, 4 vol. grand in-8. Paris, Perrotin, 1860.

La première des lettres qui composent ces quatre volumes est datée de l'an 2 (1794) ; la dernière, du mois de juin 1857 (Béranger est mort le 16 juillet suivant). « Dix ou douze volumes n'auraient pas suffi à contenir les trois mille pièces qu'il nous a été permis, en moins d'un an, de recueillir, dit l'éditeur. Nous en donnons à peu près la moitié. »

Dans cette correspondance familière de plus d'un demi-siècle, Béranger apparaît tel que nous l'avons connu : modeste dans ses désirs, habitué à vivre de peu, doué d'un rare bon sens, donnant à tous de sages conseils, toujours bienveillant, et d'une charité inépuisable.

Il y a quelques mois, M. Perrotin a publié aussi un choix de chansons de Béranger, sous ce titre : *le Béranger des familles.* Nous n'hésiterons pas à déclarer que nous avons nous-même demandé, conseillé et approuvé cette publication. Un écrivain aussi éminent et aussi souvent bien inspiré que Béranger ne peut rester entièrement inconnu de personne. Ses accents patriotiques, qui ont si noblement ému notre jeunesse, appartiennent à l'histoire et sont destinés à survivre à nos générations. D'autres de ses chants, qui apprennent à sentir et à aimer ce qu'il y a de poésie véritable dans les plus humbles conditions de la vie, ne peuvent exercer qu'une heureuse influence sur tous ceux qui souffrent. Il nous a paru bon que cette partie des œuvres du poëte fût offerte au public dans une édition séparée, composée avec goût et avec prudence. En accédant à notre désir, qui avait été exprimé souvent, mais en vain, pendant la vie de Béranger, M. Perrotin aura fait plus et mieux qu'une spéculation commerciale, il aura rempli le devoir d'un honnête homme et bien servi la mémoire du grand poëte dont il s'honorait d'être l'ami.

Le nom de Michel-Ange assourdit vos oreilles. C'est un génie prodigieux, n'est-ce pas? mais qui sent un peu son barbare. Il nous faut cela, à nous autres modernes. Et mon Raphaël, admirez-le surtout, je vous en prie! Dieu avait oublié de donner celui-là aux plus belles écoles de la Grèce antique : félicitez-en bien le catholicisme.

Je pense que vous ne restreignez pas vos explorations à l'intérieur de Rome, et que vous parcourez ses campagnes si riches en souvenirs, Horace et Virgile à la main, voire Cicéron. Il me semble qu'où vous êtes, je regretterais de ne pas savoir le latin. Comment causer avec tous ces débris d'une autre langue? Là, peut-être prendrais-je goût aux vieux Romains et à leurs auteurs jusqu'à vouloir me mettre au rudiment. Oh! que de fois j'ai maudit cette langue latine! Vous ne vous figurez pas le malheur d'un pauvre jeune homme poussé par le démon des vers et qui n'a pas même décliné *Musa!* A vingt ans, honteux de mon ignorance, j'éludais avec soin les occasions qui l'auraient mise à nu, ou, quelquefois, je faisais en rougissant l'aveu de mon malheur à ceux qui me paraissaient être au-dessus des préjugés; mais presque tous, hochant la tête avec un regard de pitié, m'engageaient à me mettre à l'étude. Triste recette pour moi, si paresseux, et qui me rappelais que, tout jeune, et malgré mon heureuse mémoire, je n'avais pu apprendre mes prières en latin! Et puis alors de beaux désespoirs! Combien souvent j'ai été sur le point de renoncer à la poésie! Je vous assure, mon cher ami, que la misère m'a bien moins tourmenté que cette idée tant répandue qu'un homme, sans le latin, ne pouvait bien écrire en français. Dès qu'un peu de réputation m'est venu trouver, j'ai avoué mon ignorance, car je hais le mensonge. Mais alors j'ai éprouvé un autre désappointement. J'avais beau protester que je n'avais lu Horace qu'à l'aide des traductions : Bonne plaisanterie! me disait-on. Ne voit-on pas que vous l'avez étudié à fond? Vous l'imitez sans cesse. Il est encore des gens qui n'en veulent pas démordre. Vous comprenez, d'après cela, mon antipathie pour les Latins. Vivent les Grecs! leur langue n'est pas du domaine des Sganarelles : aussi ne m'a-t-elle jamais joué de vilains tours.

A M. GUERNU.

Passy, 25 juillet 1833.

Est-il bien possible, mon cher Guernu, que tu veuilles à toute force faire ton début sur la scène poétique à l'âge où, moi, je pense à m'en retirer? Es-tu mordu de Pégase à ce point que tu dédaignes ta douce obscurité et veuilles te lancer sur une mer battue de tous les vents, vents qui vous poursuivent jusque dans le port, quand ils n'ont pas réussi à faire chavirer votre barque en route? Je te croyais devenu plus raisonnable. . . . .

. . . . . . Crois-moi, quelque mérite qu'il puisse y avoir aux vers que tu es sur le point de lancer au public, ne te hasarde pas dans le champ de la publicité. C'est un désert où il faut entrer jeune, séduit par d'éclatants mirages, mais où l'on est brûlé par la soif. Une petite source d'eau pure vaut mieux que tous ces vains prestiges. Tu te loues de ta position actuelle; ta santé se rétablit; ta gaieté revient : bénis-en le ciel et vis en sage.

Pardonne ces conseils à un vieil ami qui te parle avec expérience, et garde tes vers dans ton portefeuille. Ne cesse pas de te faire un amusement de la poésie, pourtant. C'est un joujou qui sied aux vieux enfants, mais que le public brise dans leurs mains quand ils l'étourdissent avec, en courant les rues et les carrefours. Peut-être diras-tu que ce langage est bien étrange dans ma bouche? Mais c'est ce qu'il y a d'étrange à cela qui doit te donner confiance dans mes avis. On ne raisonne ainsi sur la profession qu'on a exercée avec quelque succès que par une suite d'expériences qui ont mûri la raison. A vingt ans, un pareil langage de la part d'un homme de cinquante ans m'eût paru de la sottise. Mais toi, tu as les cinquante ans, tu sentiras mieux ce qu'il peut y avoir de sage dans mes paroles et d'amical dans le ton que je prends avec toi.

A M. ALEXIS MUSTON.

Paris, 16 mars 1835.

La vie n'a de prix que par le bien qu'on peut faire. La carrière pastorale à laquelle vous avez été destiné est une de celles où l'on peut faire le plus de bien, et, si elle est selon votre conscience, ce qui est la première condition, je vous conseille de ne pas en chercher d'autres.

On parle beaucoup au peuple de ses droits et pas assez de ses devoirs (¹); il est bon que des hommes qui l'aiment lui en parlent au nom de l'Évangile, et y joignent l'exemple de leur propre conduite.

Vous ferez d'autant mieux, Monsieur, de demeurer fidèle à votre vocation, que la culture des lettres pourra vous suivre dans la retraite avec bien plus de dignité qu'au sein de notre grande fabrique littéraire, que, du reste, vous connaissez.

A M. ÉD. CH.

Fontainebleau, 6 novembre 1836.

. . . . . Vous voilà donc marié. C'est une situation que j'ai évitée par suite de la position où j'ai toujours vécu, n'ayant ni présent ni avenir de fortune quelconque. Vous êtes plus heureux; et, quoi que vous ayez la bonté de me dire, vous n'avez plus besoin des avis de mon expérience. Votre cœur est là, et vous savez, il y a longtemps, quels sont les devoirs de l'honnête homme. Vous avez désormais de grands engagements à remplir, mais vous en serez bien récompensé par la stabilité qu'ils vont donner à votre vie et à vos pensées. Quand on a le bonheur des autres pour but, on cesse de flotter au hasard. C'est un lest qui maintient notre ballon dans la région la plus calme. On prétend qu'elle est la moins poétique; moquez-vous de ceux qui mettent la poésie à toute sauce, et qui laissent la morale et le bonheur pendus au croc. Vous voilà dans le vrai; soyez heureux en faisant des heureux; vous méritez un pareil sort; tous vos amis s'en féliciteront, et les vieux garçons comme moi, en voyant votre bonheur, regretteront de n'avoir pas su prendre la même route.

Adieu; que le mariage toutefois ne vous fasse pas oublier les lettres, et rappelez-vous de temps à autre ceux qui leur ont dû l'avantage de vous connaître et de vous apprécier. Croyez surtout que je suis, parmi ceux-là, celui qui tient le plus à votre bon souvenir.

A vous de cœur.

A M. JOSEPH BERNARD.

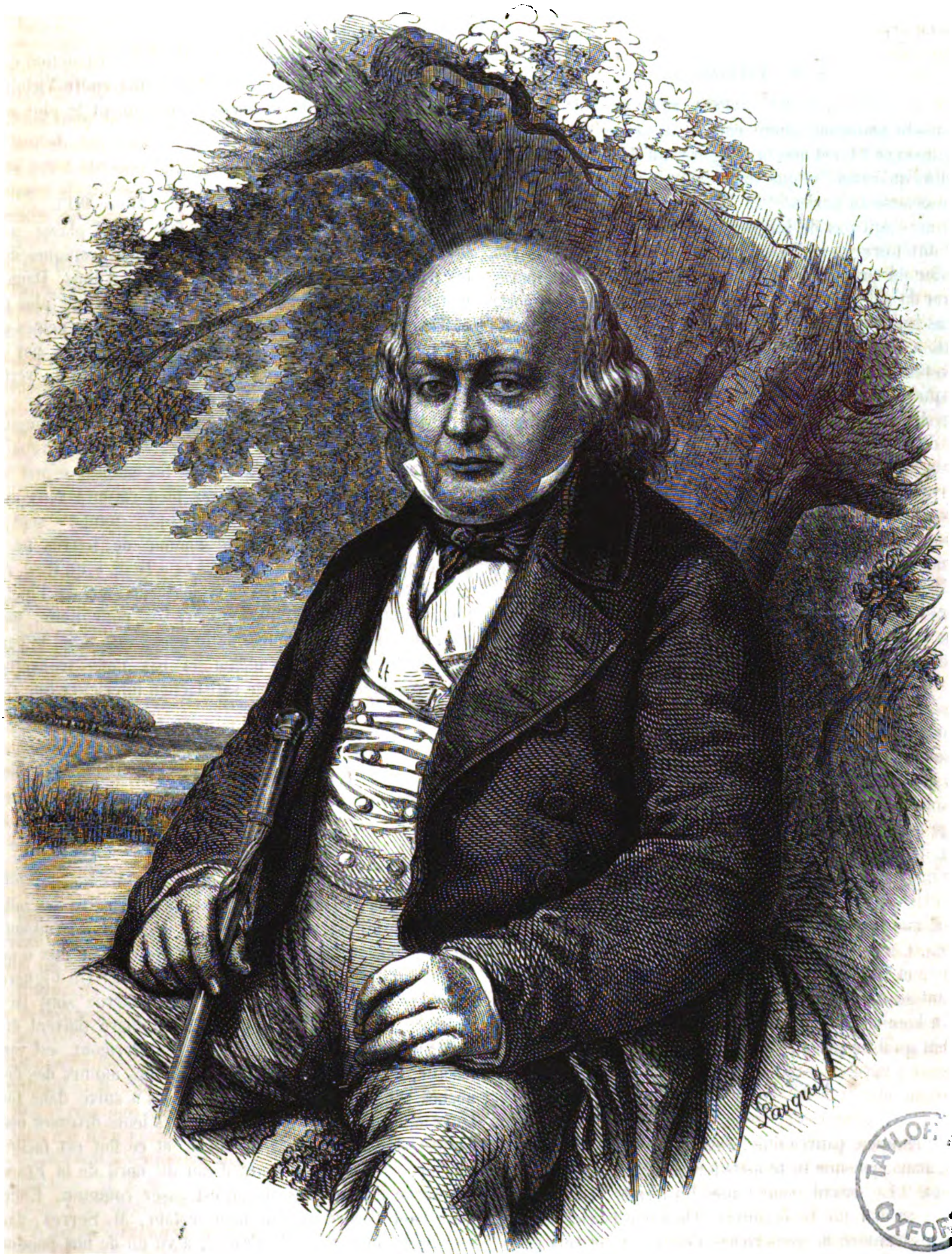
3 mai 1838.

Dans quinze jours, je serai logé à Tours, rue Chanoineau, non loin de Baour-Lormian, aveugle comme Homère, qui, je ne sais par quel caprice, est venu se fixer dans ce pays, où il ne connaît personne, dans une belle maison à 2 000 francs de loyer. Ce que c'est que d'être de l'Académie!

Vous concevez bien, mon cher ami, que je ne me dé-

(¹) Cette sage pensée est devenue fort commune après 1848; elle ne l'était pas en 1835.

sole pas de ma déconfiture, qui d'ailleurs m'a procuré des témoignages d'un véritable intérêt, et des amis de Paris et de ceux que j'ai ici. Je vous dirai même qu'il ne tient qu'à moi de me croire rentré dans mes anciens petits revenus; mais, quelles que soient la bonne volonté de mon débiteur et les preuves qu'il m'en donne, je ne peux compter sur la durée d'un pareil secours. Moi et ma vieille amie, nous allons vivre sur le pied de 1 800 francs, ce qui



Béranger.

me permettra de servir encore 1 300 francs de pensions que je me suis imposés.

Vous voyez que je suis en mesure de vivre. J'ai une telle habitude de ces petites tempêtes que je n'en fais que rire. Quand il m'arrive, dans mes promenades, d'essuyer de fortes ondées, quelquefois d'abord je m'en fâche, parce que ma course est interrompue; puis, pensant au bel âge, où si gaillardement j'éprouvais de semblables lessives sans avoir de vêtements à changer, je me fais mouiller avec plaisir, comme si je rajeunissais à la pluie. Il en est de même quand un nuage de pauvreté vient encore à crever sur moi : je me revois au temps où je n'aurais souvent pas dîné sans le crédit que voulait bien me faire un petit traiteur de la rue des Prouvaires. Ce sont là mes retours de

jeunesse ; et je puis m'en vanter, car je me trouve le même courage pour braver les averses ; seulement alors j'avais assez d'imprévoyance pour n'en pas moins régaler mes amis dans l'occasion. Aujourd'hui, j'ai le malheur d'être devenu plus prudent par l'obligation où je suis de penser à ceux qui attendent leur pain de moi, m'étant dit qu'il faut être économe quand on n'a pas l'avantage d'être égoïste. (¹)

A Mlle PAULINE BÉGA.

Passy, 26 octobre 1848.

Sais-tu pourquoi, chère enfant, tu ne peux pas écrire à M. le curé ? C'est que tu te figures qu'il lui faut d'autres phrases qu'à moi, et que tu ne veux pas te contenter d'écrire comme tu parles.

Il ne s'agit pas de lui parler de son livre sous le rapport littéraire ou philosophique : il ne te faut que le remercier du présent qu'il t'a fait, du fruit que tu espères retirer de sa lecture et de l'obligation que, sous ce rapport, tu vas lui avoir, et « Monsieur le curé, je suis votre servante. » Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage. Ne voilà-t-il pas la mer à boire ! Ce qui fait la supériorité presque générale que les femmes ont, en France, dans le style épistolaire, c'est le laisser-aller de leur plume. Mme de Sévigné, dont peut-être tu n'as pas encore lu les lettres, a, dans la plupart, cette façon agile et naturelle d'écrire. Quelquefois pourtant on remarque qu'elle pense un peu à la grande société qui doit voir les lettres qui sont censées n'être que pour sa fille ; cela ne lui ôte rien de son esprit, mais le prive de sa naïveté. Si un beau jour tu as de l'esprit, tu verras ce que tu dois en faire. En attendant, passe-t-en pour M. Corbière, et parle-lui comme tu parlerais à ton frère ou à moi.

A M. ALFRED LÉLIER.

18 novembre 1848.

Vous avez fait un portrait bien embelli, Monsieur, et partant quelquefois peu ressemblant. Vous êtes jeune, sans doute, car on dirait que c'est l'enthousiasme, faculté des âmes neuves, qui vous a fait faillir. Ah ! Monsieur, que je suis loin d'être ce que vous me faites ! Pauvre rimeur de mansarde, tout passionné que j'ai toujours été pour ma patrie, il n'y a jamais eu rien de bien grave dans mon existence et mes façons d'être. Aussi nul n'a été plus étonné que moi lorsque j'ai vu qu'on me traitait de grand citoyen. Chez nous, les grands mots ne coûtent pas à prodiguer, et il me semble que vous y avez ajouté foi en me prenant au sérieux. Savez-vous, Monsieur, que vous avez fait un homme bien grave d'un vieillard qui rit encore plus souvent qu'il ne gronde?

A Mlle PAULINE BÉGA.

6 décembre 1848.

Tu t'ennuies, pauvre fille ! J'en souffre pour toi, je t'assure ; mais, puisque tu te mets à travailler, l'ennui ne durera pas. Le travail, sous toutes les formes, est l'unique remède au mal que tu éprouves. On envie la richesse : si tu savais combien de gens riches s'ennuient, et cela parce qu'il est rare que la richesse n'enfante pas l'oisiveté à la suite de la satiété qu'amènent bien vite des plaisirs trop faciles ! Travaille donc avec cœur, mon enfant ; instruis-toi ; ne t'effraye pas de ce qui te manque encore ; tu as un long temps devant toi. Habitue-toi à te rendre compte de tout ; c'est le moyen de ne rien oublier. A ton âge, je n'en savais guère plus que toi, et, même sous le rapport de la langue, je ne soupçonnais même pas qu'on eût à apprendre tout ce que tu sais. Mais je regardais, j'examinais, j'approfondissais les moindres choses, et surtout je tenais bonne note de toutes mes fautes. Ce dernier point est le plus important.

J'ai fini par me donner ainsi la seule instruction dont j'étais susceptible. Fais comme moi, ma chère Victoire, et bientôt ta mémoire deviendra l'instrument le plus actif de ton perfectionnement...

(¹) Béranger s'était engagé à donner chaque mois de petites sommes d'argent à plusieurs personnes pauvres dont ses amis les plus intimes ont longtemps ignoré les noms, et l'on voit qu'en 1838 le total de ces secours réguliers s'élevait à 1 300 francs. Il ne songea pas un seul moment à les réduire, quoique son revenu ne fût plus alors que de 3100 francs.

A M. DE VALOIS.

Passy, 27 mai 1849.

Vos lettres m'auraient toutes fait grand plaisir si je n'y avais remarqué de ces phrases misanthropiques dont les poëtes et les jeunes gens ont fait tant d'abus. Dans ce monde, mon cher enfant, l'homme qui s'occupe plus des autres que de lui-même, certes n'évite pas les peines qui nous assaillent sans cesse, mais finit toujours par en triompher à force de courage et de résignation, vertus qui ont plus de parenté qu'on ne le pense.

Chateaubriand me disait souvent : « Je me suis toujours ennuyé. » Toujours je lui répondais : « C'est que vous ne vous êtes pas occupé des autres. » Sa femme, esprit fort singulier, s'écriait : « Vous avez bien raison ! vous avez bien raison ! » Les « Mémoires d'outre-tombe » sont la preuve qu'en effet ce grand homme de lettres ne se préoccupait guère que de lui. Les « René » qu'il se reproche d'avoir fait naître devraient corriger de l'imitation. Dieu ne nous a pas mis ici-bas pour nous, mais pour les autres. Remplissons le mieux que nous le pouvons cette mission, et même ici-bas nous trouverons notre récompense dans une satisfaction intérieure que rien n'égale.

LA SCIENCE EN 1859.

SCIENCES NATURELLES.

Suite. — Voyez p. 102, 126, 206.

Nids des poissons. — On sait, depuis Aristote, que les poissons ont la faculté instinctive de construire des nids, et leur travail est aussi merveilleux que celui des oiseaux. Ce fait, constaté par les anciens, l'a-t-il été par eux d'une manière qui ne laisse aucune prise au doute? On l'ignore; mais les observations de la science moderne sont très-précises. Celles de M. Valmont de Bomare doivent être particulièrement citées. M. Lecoq, de Clermont, est venu ensuite, et a fait une admirable étude des mœurs des épinoches : il les a vus à l'œuvre; il les a suivis dans tous leurs mouvements, il a assisté à toutes leurs diverses opérations. Ils construisent des nids, et ce fait est facile à vérifier, car dans les cours d'eau du nord de la France l'épinoche est un poisson qui est assez commun. Enfin, pour citer encore un fait bien certain, M. Serres, dans ses viviers du Collége de France, a vu un de nos poissons d'eau douce, le *Gasterosteus aculeatus*, construire son nid. Il n'y a donc plus de doute possible. Cette année, M. Valenciennes a présenté à l'Académie des nids qui ont été pêchés à Terre-Neuve. Ils se trouvaient à une profondeur de 60 mètres environ. Ils ont un diamètre qui varie de 15 à 3 centimètres; ils sont ronds, à parois épaisses. Leur étude révèle qu'ils sont formés par l'entrelacement des tiges grêles et déliées des polypes hydraires. On y a distingué de nombreux rameaux de sertulariées, de cellaires, de caténicelles, de cuscutaires. Mais ces nids, quels

sont les animaux qui les ont construits? On l'ignore. Est-ce le capelan, petit poisson qui est abondant dans ces parages? Est-il sûr même que la construction soit due à un poisson? Ce sont des questions auxquelles on ne peut répondre; car on ne sait pas si le poisson, parmi les animaux marins, a seul la faculté de construire des nids. Les pêcheurs des côtes de la Bretagne rapportent, en effet, que les langoustes conservent leurs petits dans des nids artistement travaillés.

Etude des engrais azotés. — L'agriculture, malgré sa haute antiquité, est encore un art dans l'enfance. La nécessité, rude institutrice, a enseigné à l'homme certaines pratiques qui se transmettent d'âge en âge. L'agriculteur ose à peine les modifier; il ignore la voie qu'il doit suivre pour faire de nouvelles expériences, et redoute surtout les conséquences ruineuses de ces tentatives prolongées où il faut hasarder presque en aveugle des biens assurés. Les plus courageux reculent, les audacieux seuls se jettent en avant. Hélas! combien en est-il qui n'ont fait que d'inutiles sacrifices! Cependant les sciences sont arrivées à notre époque à de tels accroissements, qu'elles sont en mesure d'entreprendre la révision de toutes les œuvres de la pratique; elles peuvent indiquer la voie du progrès et y conduire rapidement l'humanité impatiente. Déjà la mécanique combine ses leviers, ses poulies, ses engrenages, et les faucheuses, courant dans la plaine où se dresse la moisson, couchent les épis, assemblent les javelles, chacune aussi rapide qu'une armée de moissonneurs (voy. t. XXVII, 1859, p. 333). Bientôt le paysan ne soulèvera plus ce fléau qui brise ses bras : les batteuses mécaniques vont de village en village (voy. t. XXVII, 1859, p. 365); en quelques jours, elles accomplissent le travail de plusieurs semaines, puis recommencent dans les campagnes voisines. Des machines qui défrichent, d'autres qui sèment, sont à l'essai; la vapeur ne tardera pas à les mettre en route, et le pénible labeur de l'homme des champs sera changé. Portant le poids d'un travail plus modéré, vivant dans des conditions salutaires, en plein air, à la vue du ciel et du soleil, libre de donner à la culture de son intelligence des moments de repos, il pourra être envié des autres travailleurs, et c'est avec vérité que l'on répètera l'exclamation si connue :

Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur! [1]

La mécanique ne s'applique pas seule à améliorer les conditions du travail agricole, les sciences physiques et naturelles, en étudiant les actions qui influent sur la végétation, en suivant, chacune dans ses limites, les phénomènes qui se rapportent à la vie des plantes, commencent à saisir quelques vestiges des lois qui les gouvernent, et elles ne tarderont pas à donner des préceptes certains.

Cette année, M. Boussingault s'est occupé de rechercher quel était le rôle des divers principes azotés du fumier. Ce rôle avait été déjà étudié par quelques savants, mais les résultats obtenus semblaient contradictoires. Pour lever toute difficulté, M. Boussingault s'est placé dans des conditions tout à fait inattaquables. Il a semé des graines dans un terrain préparé et dont la composition était bien connue; il a cherché, à l'aide des réactifs du chimiste, quelles étaient les substances dont la plante faisait sa nourriture, quelles étaient celles qu'elle dédaignait. Suivant son mot expressif, il a demandé aux plantes leur *opinion* sur les qualités des aliments qu'on leur fournit.

L'azote, cet aliment si essentiel à la vie des plantes, sans lequel elles dépérissent et ne peuvent pas arriver à maturité, l'azote, dis-je, leur est fourni principalement par les débris animaux ou végétaux qui recouvrent le sol. La pratique avait fait reconnaitre la nécessité de ces débris, et, pour rendre la terre plus fertile, on la recouvre de fumier depuis les temps les plus anciens : dans un espace relativement petit, on accumule les éléments nutritifs, et un grand nombre d'êtres peuvent s'élever avec vigueur là où le sol, abandonné à lui-même, aurait à peine nourri un seul individu. On pourrait croire et on a cru même jusqu'à ce jour que l'azote du fumier est un aliment que la plante peut s'approprier. Il n'en est rien. L'azote à l'état de nitrate ou à l'état d'ammoniaque, est seul assimilé par les végétaux. Une bonne terre, bien cultivée, bien fumée, qui contient 100 kilogrammes d'azote, n'en contient que 4 kilogrammes qui aient des effets immédiats sur la végétation : 96 kilogrammes sont engagés dans de telles combinaisons que la plante ne peut pas en faire son aliment. Sur un sol tel que celui que nous avons défini, il ne peut venir qu'une récolte contenant 4 kilogrammes d'azote; il est impossible d'espérer plus.

Hélas! dira-t-on; quoi, l'agriculteur transporte péniblement sur la terre qu'il veut engraisser un poids énorme de matières fertilisantes, et les 4 centièmes seulement se retrouveront dans la moisson péniblement gagnée. Faut-il diminuer notre travail? Comment le pourrons-nous? La science dit-elle quel procédé l'on doit employer pour extraire ces 4 centièmes seuls utiles? Non, la science ne dit encore rien; elle se garderait bien de parler tout de suite, car les vrais savants n'ignorent pas qu'en présence de la nature vivante ils sont comme des juges qui n'ont recueilli que les premières informations. Dans la question qui nous occupe, il faut rechercher si la matière azotée restée inerte cette année, si ces 96 centièmes qui n'ont rien produit sont irrévocablement improductifs. Ce n'est pas à croire. Sans aucun doute, la faculté d'être assimilable ne s'exerce plus avec l'énergie que réclame une végétation rapide, mais les influences météorologiques, en opérant des changements dans la matière, lui font sans doute récupérer ses propriétés dissimulées. Peut-on hâter ces changements? Le chaulage vient probablement les favoriser. Les nitrates, l'ammoniaque, se constituent aux dépens des matières primitivement sans action, et, pendant de longues années, le travailleur récolte le fruit de ses labeurs passés : dans la terre, il a enfoui un trésor qu'il retrouve ou qu'il laisse en héritage aux générations qui suivent.

De la nécessité des phosphates comme engrais. — Les débris organiques ne sont pas les seules matières du sol auxquelles les végétaux empruntent leur nourriture. Pour se constituer, la plante s'assimile les substances minérales au milieu desquelles plongent ses racines : elle fait son choix selon ses besoins, et si les éléments qui lui sont nécessaires viennent à manquer, elle dépérit et meurt. La présence de ces éléments arrachés aux pierres du sol est mise en évidence par la combustion des végétaux. Les cendres, qui sont les matières terreuses que la plante s'était appropriées pendant sa vie, restent, et leur qualité indique à l'agriculteur quels sont les éléments qui doivent constituer le sol pour que la végétation soit abondante.

Parmi les matières terreuses que renferment les plantes, il en est une, le phosphate de chaux, qui abonde surtout dans les végétaux dont l'homme et les animaux domestiques font leur nourriture. Malheureusement elle n'est pas diffusée avec prodigalité dans la nature : il est des terrains qui en sont entièrement dépourvus; pour surcroît de malheur, l'homme, afin de consolider la charpente osseuse qui donne aux membres leur solidité, s'assimile le phosphate de chaux de la plante qui lui a servi d'aliment; la terre, déjà pauvre, ne retrouve plus le phosphate dont elle est dépouillée chaque année, et les meilleurs terrains deviennent moins productifs. Les os des animaux employés par l'industrie, ceux qui s'en-

[1] O fortunatos nimium, sua si bona norint
Agricolas!

fouissent dans nos cimetières ou dans les catacombes, sont d'incalculables richesses perdues pour l'agriculture. D'après des calculs approximatifs de M. Élie de Beaumont, si l'on évalue à un milliard le nombre d'individus qui ont vécu sur le sol de la France depuis qu'il est cultivé, évaluation qui n'a rien d'exagéré, on trouve qu'ils ont emporté en mourant deux milliards de kilogrammes de phosphate de chaux. Quantité qui est loin d'être insignifiante, vu la rareté relative de la substance.

Au commencement de ce siècle, des essais heureux ont fait connaître à l'Allemagne la fertilité que la terre acquérait quand on employait les os broyés pour fumer les terres. L'Angleterre s'empara bientôt de la découverte, et les demandes de son agriculture augmentèrent avec une étonnante rapidité. Des usines s'établirent, et l'une d'elles broya par jour jusqu'à 2000 kilogrammes de poudre d'os, qui furent jetés sur le sol. La consommation grandissant toujours, on alla jusque sur les champs de bataille de l'Empire, en Allemagne et en Espagne, recueillir les débris d'ossements accumulés.

La France marcha lentement dans cette voie, mais enfin elle s'est décidée. Les raffineries de sucre fournissent à son agriculture le phosphate qu'elle réclame; et la ville de Nantes, où ce commerce s'est développé, distribue environ 17 millions de kilogrammes de cet engrais, qu'elle tire soit de ses propres raffineries, soit de celles de l'étranger.

Les effets produits par de tels engrais ayant pour cause le phosphate qu'ils contiennent, les recherches à faire sont indiquées : il faut chercher si, dans la nature, il n'existe pas des roches qui fourniraient le précieux élément en abondance; il faut voir si le phosphate, trouvé ainsi, jouera bien le rôle espéré.

Géologues, chimistes, agriculteurs, tous se sont mis à l'œuvre. MM. Daubeny et Widrington sont allés en Estramadure visiter des gisements de phosphate de chaux signalés depuis longtemps; ils ont enseigné quel serait le meilleur mode d'exploitation. On a fait mieux : en fouillant le sol de l'Angleterre, en fouillant le sol de la France, on a pu reconnaître, dans certaines contrées, le minéral si désiré; et, en ce qui concerne notre pays, le phosphate de chaux découvert dans les environs de Valenciennes par MM. Meugy et Delanoue est, dès à présent, exploité par MM. de Molon et Thurneyssen. Les agriculteurs du nord et ceux du centre en ont fait un usage heureux; on a trouvé qu'il pouvait se substituer aux ossements broyés. Dans une note présentée récemment à l'Académie, M. de Molon affirme que des centaines d'agriculteurs lui ont déclaré que les résultats obtenus avec le phosphate fossile étaient supérieurs à ceux que donnait le phosphate des raffineries. Il propose, de plus, de soumettre les animaux à un régime qui consisterait à mêler le phosphate à leurs aliments. Il annonce quelques résultats qui semblent favorables. Les animaux sur lesquels il fait ses essais sont ceux dont les aliments sont chargés d'une trop faible quantité de substance minérale, ceux qui, dans les fermes du nord, en particulier, sont nourris avec les racines et les pulpes provenant de la distillation des betteraves.

La suite à une autre livraison.

COMMENT ON PRONONÇAIT JADIS LA LETTRE *M*.

Le rébus, tel que nous le donnent aujourd'hui tant de journaux ilustrés qui l'ont remis en vogue, s'appelait autrefois *rébus de Picardie*. Qui voudra connaître les causes de cette appellation, et savoir en quoi le rébus de Picardie diffère du rébus simple, peut consulter le Dictionnaire étymologique de Ménage. Il serait trop long de l'expliquer ici. Contentons-nous d'observer que bien des armoiries se composent d'*armes parlantes*, comme on dit ([1]), et que ce pourrait bien être là, n'en déplaise à Ménage, l'origine du rébus. Les armoiries de Racine (voy. sa lettre du 16 janvier 1697 à Mme Rivière, sa sœur) étaient un *rat* et un *cygne*, qui se prononçait *cine* ([2]). Génin s'est emparé de ce passage pour démontrer surabondamment *que* GN, jadis, *sonnait simplement* N. Il n'est pas le seul linguiste qui ait appelé le rébus à son aide. En rébus, dit le Dictionnaire de Trévoux, on met *M* pour signifier *âme*, parce qu'autrefois cette lettre se prononçait *am* et non *em*, comme on fait maintenant. Ainsi on trouve dans quelques épitaphes : Priez pour son *M*, c'est-à-dire pour son *âme*. J'ai vu dans de vieilles heures..... un rébus manuscrit contenant l'épitaphe d'Anne de Bretagne en quatre vers français. Pour le premier vers, il y avait une *aile* d'oiseau, la syllabe *est*, deux flèches ou *traits*, deux *pas*, la syllabe *sée;* pour le second, la note de musique *la*, la syllabe *no*, une *table*, une *dame* à jouer; pour le troisième, *deux fouets* entre les syllabes *fran* et *ce*, une *couronne* sur la syllabe *ce*, et pour le quatrième, *Prions* IHS *qu'il ait son M*. Cela signifie :

Elle est trépassée,
La notable dame,
Deux fois en France couronnée.
Prions Jésus qu'il ait son âme.

On voyait autrefois, sur les murs du cimetière des Cordeliers de Dole, une inscription morale ainsi figurée :

D(M) vous ! D(quat) vous ? la [tête de mort].

Amendez-vous! Qu'attendez-vous? la mort.

Nous pourrions multiplier les exemples de l'usage du rébus en choses graves et saintes; mais il faut savoir se borner. Citons encore cependant celui que reproduit la gravure ci-dessous :



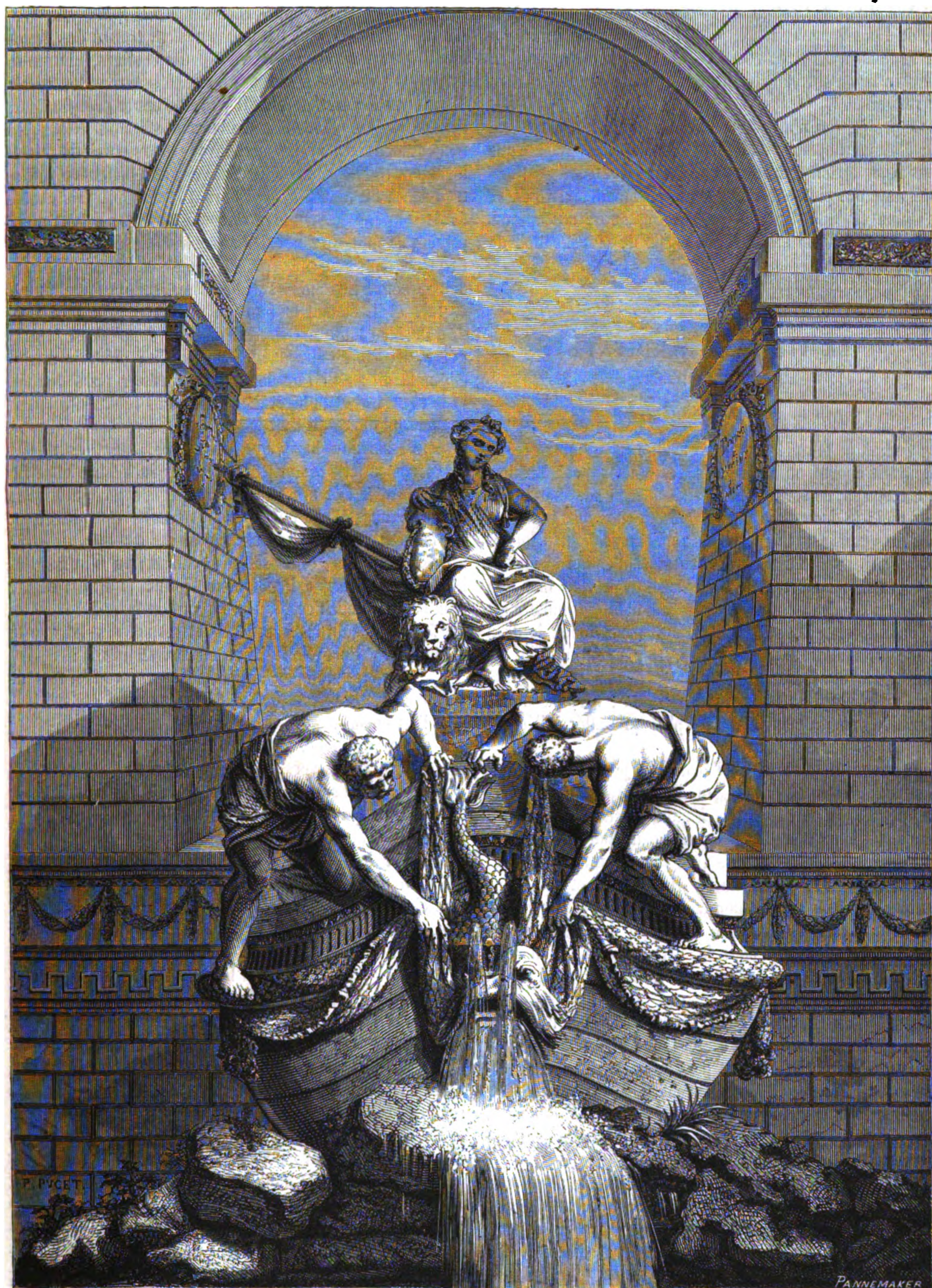
Ce rébus se trouve en face du titre d'un livre d'*Heures à l'usage de Soyssons*, imprimé à Paris en 1545, in-32. On comprendra sans peine que le vendeur n'ait pas négligé de donner, avec son rébus, la traduction suivante : « On vend ces (ceps) présentes Heures sur le pont Notre-Dame, à l'image Saint-Pierre et Saint-Pol, par Pierre Ricoart, libraire juré, à Paris. »

([1]) Voy. les Tables des t. I, VI, IX, et XI.
([2]) Voy. t. VI, 1838, p. 28.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

PROJET DE FONTAINE PAR PIERRE PUGET

Voy., sur la Vie et les Œuvres de Pierre Puget, la Table des vingt premières années.



Projet de Fontaine par Pierre Puget. — Dessin de Despéret, d'après un dessin inédit de Pierre Puget.

Une femme est assise sur un piédestal; elle tient un écusson. Près d'elle on voit un lion couché, et derrière une vergue avec une voile de navire repliée en forme de baldaquin. Cette figure allégorique semble représenter une

ville maritime, peut-être Marseille ou Gênes. Nous avons dit que Puget avait beaucoup travaillé pour ces deux villes.

Au-dessous de la statue, sur un plan plus rapproché, est la proue d'un navire vers lequel deux hommes, l'un à gauche, l'autre à droite, tirent un filet. Ces deux figures, par leur attitude et leur force musculaire, rappellent le célèbre Milon de Crotone du même artiste, qui est au Musée du Louvre (voyez t. IV, p. 337), et les deux cariatides de Toulon (t. XIV, p. 160). Sur le devant du navire, un dauphin lance une eau abondante qui coule sur des masses de rochers.

Ce projet, qui n'a pas été mis à exécution, n'est connu que d'un petit nombre d'amateurs par l'esquisse inédite que nous reproduisons. Le dessin, dont les contours sont arrêtés avec une plume ferme et vigoureusement lavés d'encre de Chine et de bistre pour les ombres, a 52 centimètres de large sur 69 de haut. Il fait partie de la collection de M. A. Despéret.

LA VIE D'UN ÉTUDIANT

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voy. p. 218, 230, 234.

Pendant ce temps, ma mère avait pris un autre mari. Elle avait épousé un homme de Termine, appelé Thomas an Gærsteren, en sorte qu'à sa maison je ne me sentais pas chez moi; je demeurais plus volontiers chez mes tantes et chez mes cousins. Bientôt nous repartîmes pour Ulm, et Paulus prit encore avec lui un autre écolier qui s'appelait Hildebrandus Kalbermatter, et aussi jeune que moi. On lui donna du drap pour s'en faire un habit, comme c'est la coutume chez nous. A Ulm, Paulus me donna le drap et me dit d'aller dans les rues quêter pour la façon de l'habit. De cette manière, je reçus beaucoup d'argent, car j'avais appris à flatter et à mendier, mes bacchants m'ayant exercé à cela beaucoup plus qu'à aller à l'école; je ne savais pas même lire.

J'allais donc rarement à l'école, et je portais partout mon drap : souvent j'avais grand'faim, car tout ce qu'on me donnait, je le rapportais à mon bacchant, et je n'en aurais pas mangé le plus petit morceau, tant je craignais les coups. Paulus avait pris avec lui un autre bacchant, nommé Achacius, de Mayence; Hildebrand et moi nous devions les servir; mais mon compagnon dévorait presque tout ce qu'on lui donnait, en sorte que les bacchants le suivaient dans les rues pour le surprendre, ou bien ils le forçaient de se rincer la bouche avec de l'eau qu'il devait rejeter ensuite, pour voir s'il avait mangé. Alors, ils le jetaient sur un lit, avec un coussin sur la tête pour étouffer ses cris, et tous les deux le frappaient à n'en pouvoir plus. Comme j'en craignais autant pour moi, je rapportais tout à la maison, et nous avions souvent tant de pain qu'il se moisissait. On coupait le moisi, et on nous le donnait à manger. Il me fallut plus d'une fois mendier en chantant jusqu'à minuit.

Je ne dois pas oublier de dire qu'à Ulm, il y avait une bonne dame, une veuve, qui vivait avec ses deux filles non mariées. Souvent, en hiver, la bonne veuve enveloppait mes pieds dans un pan de fourrure bien chaude, qu'elle avait placé exprès pour cela derrière le poêle, et elle me donnait une écuelle pleine de bouillie avant de me laisser partir. J'ai eu tellement faim, que je disputais aux chiens les os qu'ils rongeaient dans la rue, et que je ramassais les miettes de pain dans les fentes du plancher de l'école.

Nous revînmes ensuite à Munich, où je dus encore mendier pour la façon du drap qui pourtant n'était pas pour moi. Une année plus tard, quand nous retournions au pays, en passant par Ulm, je portais encore le drap et je mendiais pour la façon; de sorte que plusieurs m'ont dit : « Petit drôle, l'habit n'est-il pas encore fait? Je crois que tu es un fripon. » Je ne sais ce que le drap est devenu, ni si l'habit a jamais été fait.

Du pays, nous revînmes encore une fois à Munich. C'était un dimanche : nos bacchants avaient trouvé des logements; mais nous autres trois petits écoliers, nous n'en avions pas, et nous résolûmes d'aller à la Grenette, passer la nuit sur les sacs de blé. Il y avait dans la rue plusieurs femmes assises qui nous demandèrent qui nous étions, où nous allions, et, ayant entendu que nous n'avions pas de logement et que nous étions Suisses, une bouchère qui se trouvait là dit à sa fille : « Cours à la maison, fais chauffer la soupe et la viande qui nous est restée; il faut qu'ils passent la nuit chez nous. J'aime les Suisses. J'ai servi à Inspruck dans une auberge où l'empereur Maximilien tenait sa cour. Les Suisses avaient beaucoup à faire auprès de lui, et ils étaient toujours si gentils que je leur voudrai du bien toute ma vie. » Elle nous donna donc à manger et à boire en abondance, un bon lit; puis, le matin, elle nous dit : « Si l'un de vous veut rester près de moi, je le nourrirai et le logerai. » Tous nous le voulions bien, et nous lui dîmes de choisir celui qu'elle voudrait. Comme je paraissais plus hardi que les autres, ayant aussi plus d'expérience, elle me prit. Je n'avais rien à faire chez elle qu'à servir de la bière, et à l'accompagner quelquefois aux champs; mais il me fallait toujours servir mon bacchant. La femme n'aimait pas cela, aussi me dit-elle un jour : « Reste chez moi, et laisse ton bacchant; tu n'auras plus besoin de mendier. » Pendant huit jours, je n'allai ni chez mon bacchant ni à l'école. Alors il vint, et frappa à la porte. La femme me dit : « Ton bacchant est là, dis-lui que tu es malade. » Puis elle le laissa entrer, et lui dit :

— Vous êtes vraiment un joli monsieur; vous n'êtes pas seulement venu voir ce qu'avait Thomas; il a été malade, et il l'est encore.

— J'en suis fâché, répondit-il; garçon, quand tu pourras sortir, reviens vers moi.

Le dimanche suivant, après vêpres, il vint à moi et me dit : « Drôle, si tu ne reviens pas auprès de moi, je te rouerai de coups. » Je résolus de m'enfuir plutôt que de me laisser battre. Le lendemain, je dis à la bouchère : « Il faut que j'aille à l'école, mais je dois d'abord laver mes chemises. » Je n'osais lui dire ce que j'avais dans la tête, de peur qu'elle ne le répétât. Je partis donc de Munich le cœur bien triste, en partie de quitter mon cousin avec lequel j'avais fait de si longs voyages, mais qui était pour moi si dur et si impitoyable, et je regrettais aussi la bouchère qui avait été si bonne envers moi. Je passai l'Iser, car je craignais, si je me dirigeais vers la Suisse, d'être rejoint par mon cousin qui nous avait souvent menacés, si nous nous enfuyions, de nous rattraper et de nous rompre les os.

De l'autre côté de l'Iser s'élève une petite colline : je m'assis là, pleurant amèrement de n'avoir plus personne pour prendre soin de moi. Je projetais d'aller à Salzbourg ou à Vienne en Autriche. En ce moment passa un paysan avec son chariot; il avait conduit du sel à Munich, et s'en revenait déjà gris, bien que le soleil se levât à peine. Je le priai de me laisser monter auprès de lui. Lorsqu'il s'arrêta pour faire manger ses chevaux, j'entrai dans le village pour mendier, et, non loin du village, je l'attendis et m'endormis. Quand je me réveillai, je pensai qu'il avait déjà dû passer outre, et je pleurai bien fort; il me semblait que j'avais perdu mon père. Il revint pourtant, mais complétement ivre; je remontai, et le soir il me dit :

« Voilà le chemin de Salzbourg. » Puis, il prit une autre route ; nous avions fait ce jour-là huit milles. J'entrai dans un village. Le matin, il y avait une gelée blanche, comme s'il était tombé de la neige, et je n'avais pas de souliers, mais des bas tout déchirés, pas de béret, rien qu'un petit habit sans plis. Je me dirigeai vers Passau, pensant m'y embarquer pour Vienne sur le Danube, mais on ne voulut pas me laisser entrer à Passau ; je résolus donc de retourner en Suisse et je demandai au gardien de la porte le chemin le plus court. Il me dit :

— Par Munich.

— Par Munich ! m'écriai-je, j'aimerais mieux faire un détour de dix lieues !

Il m'envoya donc vers Frisigen, où il y a aussi une haute école. Là, je trouvai plusieurs Suisses qui me demandèrent d'où je venais. Au bout de deux ou trois jours, Paulus arriva avec une hallebarde ! Les écoliers me dirent : « Le bacchant de Munich est ici, et il te cherche. » Je m'enfuis comme si je l'avais sur les talons ; je pris la route d'Ulm, et je me réfugiai chez la bonne veuve qui me réchauffait autrefois les pieds dans une fourrure. Elle me reçut et m'employa à garder les raves dans les champs, ce que je fis, et je ne fus plus à aucune école. Mais quelques semaines après, un des compagnons de Paulus arriva et me dit : « Paulus est ici, et il te cherche. » Il m'avait suivi pendant dix-huit milles, car il avait perdu en moi un bon revenu ; je l'avais nourri durant plusieurs années. Quand je reçus cette nouvelle, il était presque nuit, mais je partis à l'instant dans la direction de Constance, pleurant à chaudes larmes, tant je regrettais la bonne veuve.

Auprès de Mersbourg, je rencontrai un tailleur de pierres qui était de Thurgovie. Un peu plus loin, nous trouvâmes un jeune paysan, et le maçon me dit : « Il faut qu'il nous donne de l'argent. » Et il lui cria : « Paysan, ta bourse, où cela ira mal pour toi ! » Le paysan eut peur, et moi aussi. J'aurais voulu être bien loin. Cependant, le paysan tirait sa bourse, quand le maçon le rassura et lui dit qu'il avait seulement voulu rire. Je traversai donc le lac, et j'entrai à Constance. Lorsque après avoir passé le pont, je vis quelques paysannes suisses avec leurs jupes blanches, ah ! mon Dieu ! que je fus content ! Je me croyais presque en paradis. J'arrivai à Zurich, où je trouvai de grands bacchants du Valais ; je m'offris à les servir, à condition qu'ils m'instruiraient : ce qu'ils firent aussi peu que les autres.

Quelques mois plus tard, Paulus m'envoya de Munich son écolier Hildebrand, pour me dire de revenir et qu'il me pardonnait. Mais j'aimai mieux rester à Zurich, où cependant je n'étudiais pas.

Il y avait là un Valaisan de Visp, nommé Anthonius Venesp, qui me persuada d'aller avec lui à Strasbourg. On nous dit que dans cette ville nous trouverions beaucoup d'écoliers, et pas une bonne école, tandis qu'à Schlestadt l'école était très-bonne. Nous nous y rendîmes et nous nous présentâmes chez le professeur Joannes Sapidus, que j'ai tant aimé. Lorsqu'il sut que nous étions du Valais il nous dit : « Ce sont des méchants paysans, qui chassent tous leurs évêques. Si pourtant vous voulez bien étudier, vous pourrez suivre mes leçons ; autrement, il vous faudra me payer, dussé-je prendre l'habit que vous avez sur le corps. » Ce fut la première école où il me parut qu'on étudiât. Sapidus eut à la fois jusqu'à neuf cents élèves ; il avait aussi plusieurs savants compagnons, le docteur Hier, Gemusæus, Jean Huberus, et beaucoup d'autres qui depuis sont devenus célèbres.

Lorsque j'entrai dans l'école, je ne savais rien, pas même lire : j'avais dix-huit ans, et j'étais assis au milieu des petits. J'avais l'air d'une poule entourée de ses poussins. Un jour, Sapidus, lisant la liste de ses élèves et trouvant beaucoup de noms barbares, voulut les latiniser. Il nous métamorphosa donc, moi, en *Thomas Platterus*, et mon compagnon en *Anthonius Venetus*, puis il demanda : « Quels sont ces deux ? » Nous nous levâmes, et il dit alors : « Faut-il que ces deux galeux portent de si beaux noms ? » Et cela était vrai en partie, surtout pour mon compagnon, qui était horriblement infecté. Nous restâmes là depuis l'automne jusqu'à la Pentecôte, mais il survint tant d'écoliers que je ne pouvais plus nous nourrir, et nous partîmes pour Soleure. Là, l'école était assez bonne et la vie meilleure, mais il fallait perdre beaucoup de temps à l'église. Nous retournâmes au Valais.

Au printemps suivant, je quittai de nouveau le pays avec deux de mes frères. Quand nous dîmes adieu à notre mère, elle pleura et s'écria : « Que Dieu ait pitié de moi, qui dois laisser aller trois fils dans la misère ! » C'est la seule fois que je l'aie vue pleurer, car c'était une femme courageuse et virile, mais dure. Restée veuve après la mort de son troisième mari, elle faisait tout l'ouvrage d'un homme pour mieux élever ses derniers enfants. Trois de ceux-ci moururent de la peste : elle les enterra de ses propres mains, car, dans ces temps de contagion, il en coûtait trop pour faire enterrer. Avec ses premiers enfants, elle était très-dure, de sorte que je venais peu à la maison. J'ai été absent du pays cinq ans de suite, et quand elle me vit revenir, elle me dit :

— Est-ce le diable qui te ramène ?

— Non, répondis-je, ce sont mes pieds ; mais je ne vous serai pas longtemps à charge.

— Tu ne m'es pas à charge, reprit-elle ; mais ce qui me fâche, c'est de te voir ainsi aller et venir, et tout cela, sans doute, pour ne rien apprendre. Tu ferais bien mieux d'apprendre l'état de ton père, car tu ne seras jamais prêtre ; je n'aurai pas ce bonheur-là.

Je ne restai donc que deux ou trois jours chez elle. Je pourrais en citer bien d'autres traits ; mais, sa rudesse à part, c'était une femme pieuse et bonne, et c'est ce que tout le monde a dit d'elle.

Mes deux frères restèrent dans l'Entlibuch, moi je vins à Zurich. Il y avait là maître Wolfang Knowel, de Barr, canton de Zug ; il venait de Paris, et on l'appelait *le Grand-Diable*. C'était un homme de haute taille et probe, mais qui ne s'occupait guère de son école. J'aurais bien voulu étudier, car je comprenais qu'il en était temps.

La suite à une prochaine livraison.

Jamais je ne dirai d'une chose raisonnable qu'elle soit impossible. CHARLES DE RÉMUSAT.

La vraie grandeur est celle de l'homme, même le plus humble, qui remplit sa tâche sans se préoccuper de son personnage, ni du bruit, ni des regards, fort du devoir accompli et de sa confiance en la Providence. ***

PIERRES CELTIQUES A CAMARET

(DÉPARTEMENT DU FINISTÈRE).

La baie de Camaret est comprise entre les terres de la presqu'île de Quélera et la pointe du Grand-Gouin. Elle est spacieuse, le mouillage en est sûr, et elle est d'une grande ressource, surtout pour les bâtiments caboteurs. Le bourg de Camaret n'offre rien de remarquable ; son château, construit sur le môle, n'était qu'un petit fort auquel Vau-

ban ajouta quelques ouvrages. On voit auprès une petite chapelle du seizième siècle.

Les environs de Camaret sont nus, sablonneux, presque incultes et stériles. En butte à la fureur des vents pendant l'hiver, ils sont pendant l'été brûlés par un soleil ardent. En sortant du bourg et se dirigeant vers la pointe de Toulinguet, le terrain s'élève rapidement. On trouve, près du moulin de Camaret, un dolmen incliné dont la table a six pieds de longueur; un de ses bouts repose à terre, l'autre est soutenu, à quatre pieds du sol, par une pierre verticale. A peu de distance, on voit un second dolmen dont la table, de figure carrée, est longue de sept pieds.



Pierres celtiques près de Camaret, dans le Finistère. — Dessin de Thérond, d'après M. Prosper Saint-Germain.

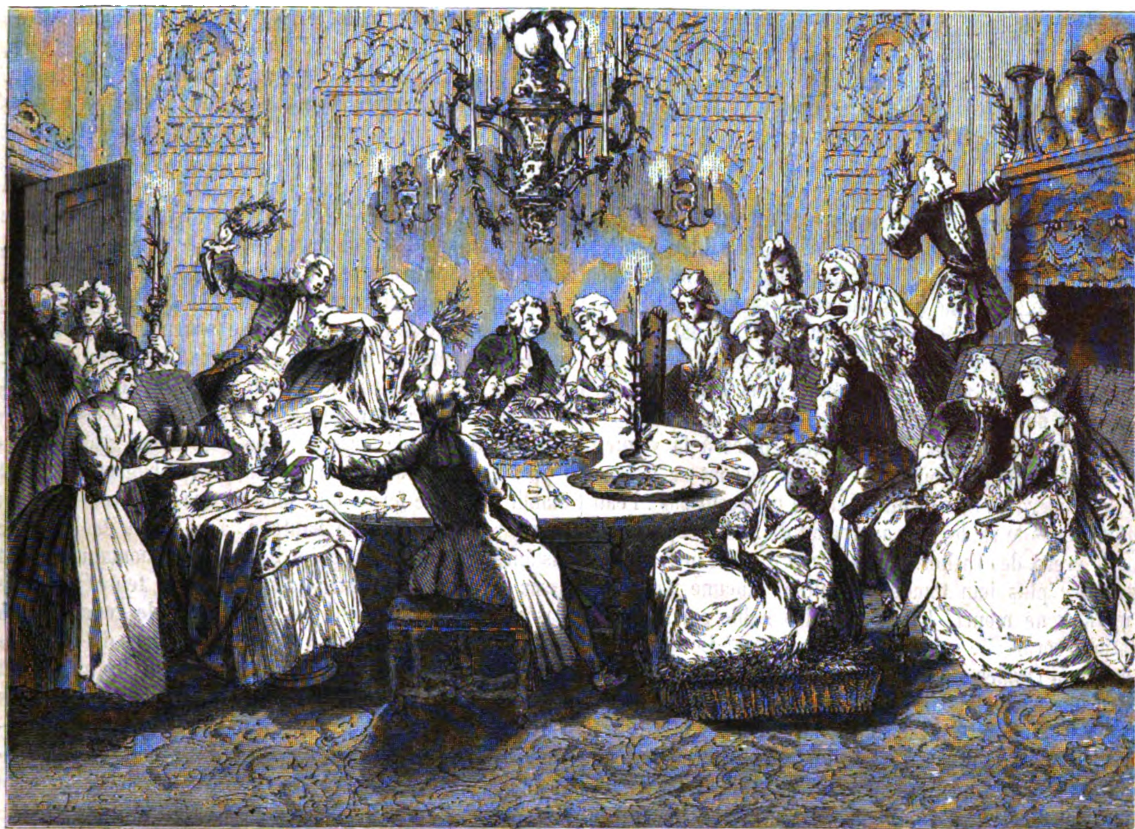
En approchant de la pointe de Toulinguet, entre cette pointe et celle de Pen-Hir, on rencontre un monument remarquable : c'est un alignement de quarante et une pierres plantées, se dirigeant directement du nord au sud. Deux autres alignements, parallèles entre eux, viennent se rencontrer à angle droit vers son milieu, leur direction étant de l'ouest à l'est. Celui qui est le plus au nord des lignes est et ouest se compose de douze pierres dont deux sont des menhirs de cinq à six pieds d'élévation; celui qui est le plus au sud a quatorze pierres. Tout auprès, et à l'est de l'alignement nord et sud, est un menhir de sept pieds : c'est la pierre d'avertissement, c'est-à-dire, suivant certains archéologues, celle qui annonçait l'approche d'un monument sacré. A côté de ce menhir est ce qu'on supposait être l'autel du sacrifice; c'est un dolmen très-mutilé. A quelque distance du côté de l'ouest, est un menhir isolé, de cinq pieds et demi de haut; la longueur du grand alignement est de 1 800 pieds. (¹)

(¹) Voy. Fréminville, *Antiquités du Finistère*, 2ᵉ partie.

LE PALMKNOOPEN.

Les Hollandais, suivant B. Picart, appelaient Palmknoopen une des fêtes calvinistes qui précédaient, à Amsterdam, la célébration du mariage. Ce peuple laborieux et économe était enfant prodigue dès qu'il s'agissait des solennités matrimoniales. Encore aujourd'hui, dit-on, les pauvres, en cette circonstance, s'y donnent le luxe de longs repas assaisonnés de chansons; le bourgeois y dépense le revenu d'une année; les riches y étalent un luxe colonial, et, dans toutes les conditions, l'on dîne amplement, longuement. Les cérémonies dont parle B. Picart étaient d'un pittoresque tour à tour plein de sévérité, de sentiment ou de grâce. Quelle charmante pétulance dans l'intimité du Palmknoopen! — La veille des noces, quelquefois l'avant-veille, les fiancés convient leurs amis à venir préparer les fleurs et les rameaux de l'épouse et de l'époux. Les invités se rangent autour d'une grande table éclairée par des cierges au lieu de flambeaux; deux aïeuls président à cette réunion où les jeunes gens apportent leur folle gaieté, où le bonheur des fiancés ferait aisément tourner les têtes et les cœurs. Dans une vaste corbeille d'osier se pressent des rameaux entassés, rameaux artificiels en hiver, de séve naturelle aux autres saisons; une jeune fille les dépose, faisceau par faisceau, sur la table; à mesure que les invités les ont taillés, découpés en palmes, en couronnes, en serpenteaux, on les recueille dans une autre corbeille. D'habiles ciseaux façonnent des fleurs en papier d'or et d'argent que l'on attache aux vertes branches; et quand cette coquette besogne est achevée, le flegme hollandais se change en vivacité française. Les chants, les ris, les gaietés décentes éclatent; on met en pièces le gâteau des fiançailles, on pare de verdure et de fleurs les flambeaux, les lustres, les fiancés. — Les aïeuls se rappelaient avec attendrissement cette fête de leur jeunesse, et ils demandaient à Dieu d'accorder

aux futurs époux des jours florissants. Dans cette préparation des palmes et des fleurs, qui devaient, au matin des noces, orner les attelages et les habits et se répandre sur le passage des mariés, il y avait un parfum de ce qu'on appelle encore, à tort ou à raison, le bon vieux temps, c'est-à-dire la poésie naïve, les réunions patriarchales de la famille et le culte du foyer domestique. Les fleurs du Palmknoopen pouvaient se flétrir; cette veillée des fiançailles laissait au cœur des époux la fraîche rosée des joies pures et des souvenirs toujours jeunes.



Le Palmknoopen, ancienne fête en Hollande. — Dessin de Thérond, d'après Bernard Picart.

AUX BORDS DE LA MER.

Rien n'est immuable; tout se détruit, ou plutôt tout se transforme : les rochers tombés sont perdus pour le promeneur; ils ne le sont pas pour le plan inconnu du grand œuvre de la nature. La mer, qui part chaque jour et chaque jour revient avec son éternelle ponctualité, la mer apporte sans cesse de nouvelles matières, de nouveaux êtres animés, et elle engloutit incessamment la vie. Ses révolutions sont perpétuelles : ses ravages apparents ne sont que l'accomplissement mystérieux des lois de son existence.

— Près de la mer, l'agitation de l'air rafraîchit l'atmosphère, et ce secours manque rarement. C'est dans les grandes villes que les étés deviennent insupportables. La santé de l'homme a besoin d'air, de lumière, d'espace : les villes populeuses lui refusent tout cela. On fait, il est vrai, maintenant, les rues les plus larges; mais, à l'intérieur des maisons, la cupidité mesure la place plus étroitement que jamais, et exige un prix exorbitant de cet air, de cette lumière que le bon Dieu a donnés libéralement à tout le monde. Est-ce à dire qu'il faut déserter les villes? Ce ne serait qu'un déplacement momentané; il s'en formerait vite d'autres : les mêmes besoins, les mêmes passions, les mêmes vices auraient bientôt ramené les mêmes inconvénients; d'ailleurs la société, comme elle est, veut les grandes villes. Ceux qui sont obligés d'y vivre ne peuvent cependant se passer de meilleures conditions d'existence physique et morale. Comment donc tout concilier? Quelques semaines de repos, quelques mois, si on le peut, enlevés aux affaires, donnés, si on a des biens, aux soins de la propriété rurale, consacrés à la promenade, aux bains, à la contemplation de la nature, voilà le secret; il est infaillible pour ceux qui comprennent et qui sentent. Toutefois, il ne faut pas abuser de cet excellent remède : prolonger une villégiature sans but, végéter sans travail d'intérêt ou d'esprit, c'est s'exposer à l'engourdissement de l'intelligence. Quand le corps a repris ses forces, quand l'instrument de la pensée s'est retrempé, retournez au commerce des esprits, au mouvement des idées, aux épreuves de la société.

— En regardant de près à la plupart de nos malheurs, nous arrivons à découvrir, si nous sommes sincère avec nous-même, que notre faute y est pour quelque chose. Il n'est pas jusqu'à notre mort, presque toujours plus ou moins prématurée, où nos imprudences, nos négligences, nos faux raisonnements, n'aient aussi leur part.

— La nature n'a point d'âge; ses changements ne sont ni des progrès ni des déclins; elle varie ses prodiges, et voilà tout. Nous reflétons un instant Dieu sur la terre : la nature le reflète éternellement.

— La mer raconte chaque jour la destinée humaine. Cette immense étendue, c'est l'innombrable quantité d'êtres vivants jetés dans l'univers; comme elle, ils marchent,

marchent toujours vers le but assigné. Les plus fortes vagues, comme les plus fortes âmes, s'avancent hautes et droites : bientôt elles tombent et disparaissent ; au-dessous, des nappes d'eau sans cesse renouvelées expirent mollement ou se dissipent en écume fumeuse : c'est le vulgaire des individualités subalternes. Chacun de ces atomes d'un instant composait tout à l'heure la vague ; d'autres les remplacent ; la mer n'est jamais la même et ne finit jamais. De même ce grand tout, l'humanité, voit à chaque seconde tomber des existences dans le gouffre de la mort ; les hommes passent, l'humanité reste. Chaque goutte d'eau a joué son rôle dans la formation de la mer ; chaque homme a pris sa part dans l'œuvre de la vie, et il cède sa place à ceux qui le suivent sur les grèves où la vie expire. La goutte d'eau, la bulle d'air, le caillou roulé, la plante marine, suivent, sans les connaître, les lois de leur destinée : l'homme les subit en le sachant. En présence des grands et éternels spectacles de la nature, ne perdons jamais de vue le peu que durent les choses de ce monde, et le peu que nous sommes dans l'ensemble du grand plan de Dieu.

— La vague qui fait incessamment place à la vague, l'écume à l'écume, la goutte à la goutte, ne sont pas anéanties ; elles perdent leur forme, mais ne périssent pas : l'eau s'infiltre dans le sable, ou, au retrait de la marée, se loge dans le creux des rochers, ou s'évapore et devient nuage pour aller plus loin tomber en pluie. Aucune partie de la matière ne meurt. L'âme, la plus noble partie de la création, serait-elle soumise à une autre loi ? Le supposer, ce serait la ravaler au-dessous de la matière, ce serait admettre une anomalie dans l'univers, où tout est ordre et harmonie. Si la matière existante ne fait que se transformer, il semble qu'il y en ait une quantité déterminée, un réservoir marqué, où le mouvement et la vie se puisent et retournent éternellement. La quantité de vie humaine est-elle aussi fixée ? Les individus qui surgissent ne font-ils que tomber, après la mort, dans la masse commune de la vie, ou bien conservent-ils leur vie propre ? Pour chacun, tout le problème de l'éternité est là. Le dogme chrétien et le spiritualisme philosophique tranchent la question dans le sens de l'individualité : doctrines consolantes, seules en accord avec la notion de justice, de récompense ou de peine après l'épreuve de la liberté sur la terre.

— Les uns aiment la mer agitée, d'autres préfèrent la mer calme. Ainsi, dans la vie, celui-ci aime l'existence paisible, enfermée, au coin du foyer, sans accident ; celui-là aime mieux vivre tout en dehors, cherche les aventures, va au-devant des agitations du monde, se plaît à la mêlée des passions, au ballottage des événements, et ne revient à la famille qu'après avoir été battu par la tempête. Quel est le plus heureux ? La part de bonheur dépend moins des situations que des caractères ; ce qui rendrait l'un heureux ferait le désespoir de l'autre. Si l'on demandait quel est le plus sage, la réponse serait peut-être plus facile ; mais qui reconnaît, surtout jeune encore, la route de la sagesse ? Qui est-ce qui réfléchit assez pour comprendre que le parti le plus sage est aussi celui qui rend le plus heureux ?

Les effets de la colère ressemblent à la chute d'une maison qui, en tombant sur une autre, se brise elle-même.

SÉNÈQUE.

DE TOULON A LA FRONTIÈRE DE NICE.

Courmette est le nom d'une montagne située entre Cannes et Nice, sur la rive droite du Var, et du haut de laquelle on a l'avantage de dominer toute la contrée environnante, et de se faire, par conséquent, en un clin d'œil, une idée générale très-exacte de sa disposition d'ensemble et des connexions naturelles de ses diverses parties. Cette montagne ressemble à un dôme colossal, dont le sommet s'élèverait à 13 500 mètres au-dessus de la mer. Sa masse est formée par les terrains de grès, de marne et de calcaire qui appartiement à l'étage géologique du grès vert, et l'on voit à sa base de belles assises fossilifères s'enfoncer, avec les innombrables coquilles qu'elles renferment, sous cette énorme superposition. Les pentes inférieures sont garnies de vignobles fournissant un vin chaleureux analogue à certains vins d'Espagne ; au-dessus se trouvent des champs de blé, protégés contre les dévastations de la pluie par des milliers de terrasses en pierre sèche qui soutiennent le sol en suivant tous les contournements de la montagne, et à leur suite commence une zone de forêts composées de pins et surtout de chênes verts. Le sommet est dénudé et porte fréquemment de la neige durant les mois d'hiver. Aux deux tiers environ de la hauteur totale, la zone forestière se trouve interrompue par un plateau presque horizontal, de peu de largeur, mais d'un assez grand développement, et dont on a profité pour labourer le sol et établir une jolie ferme qui, jointe à une autre construction rurale située à la même hauteur, à un quart de lieue de distance, forme le seul point habité de la montagne. C'est assez dire que les touristes qui seraient tentés de faire l'ascension ne devraient pas s'imaginer de rencontrer à Courmette les ressources auxquelles les Alpes du Nord les ont habitués ; et cependant le spectacle qui les attend au sommet de la montagne est assurément digne d'être mis en parallèle avec les spectacles qui, en Suisse, sont en possession d'attirer chaque année les plus grands rassemblements de visiteurs. Par sa hauteur et son caractère de poste avancé, ainsi que par l'ampleur et la richesse de son panorama, Courmette mériterait d'être nommée le Righi du Midi ; et peut-être un jour son point culminant, aujourd'hui si abandonné que des années se passent sans qu'un pied humain, pas même celui d'un pâtre, ne s'y pose, verra-t-il aussi quelque opulent hôtel s'élever et des centaines de voyageurs saluer chaque matin le lever du soleil et le splendide horizon que l'astre éclaire.

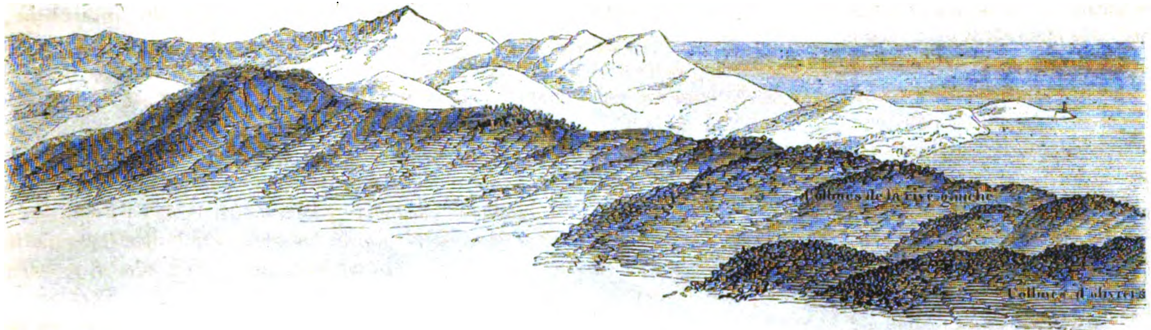
En se tournant vers le midi, le spectateur aperçoit à ses pieds, à trois lieues de distance environ, la nappe azurée de la Méditerranée. Vue d'une telle hauteur, elle paraît s'étendre à l'infini et se confondre dans le ciel, surtout lorsqu'il arrive à quelques légères nuées de flotter assez bas pour se projeter dans la perspective sur le bleu de la mer et compléter ainsi l'illusion. Dans les paysages maritimes, on voit d'ordinaire les voiles et les mâtures des navires se dessiner au-dessus des eaux, et les longues traînées des vapeurs se mêler avec les nuages ; mais quand ils sont pris à une aussi grande élévation, les navires ne sont plus que des points blancs disséminés à perte de vue sur l'azur et souvent à peine discernables. La continuité de la ligne d'horizon, sur un développement que l'on peut hardiment évaluer à plus de soixante-dix lieues, n'est interrompue qu'en un seul point : dans les temps clairs, particulièrement au lever et au coucher du soleil, on distingue au-dessus de cette ligne un groupe de cimes dentelées ; c'est la Corse qui vient se mêler au tableau, comme pour indiquer par cette marque visuelle qu'elle est bien à juste titre une île française.

A l'ouest, par-dessus une accumulation de montagnes qui se succèdent comme les ondulations d'une mer en fureur, une cime abrupte, coupée au midi presque à pic, se profile sur le ciel ; c'est la belle montagne de Coudon, qui domine le fond de la rade de Toulon. A vol d'oiseau, la

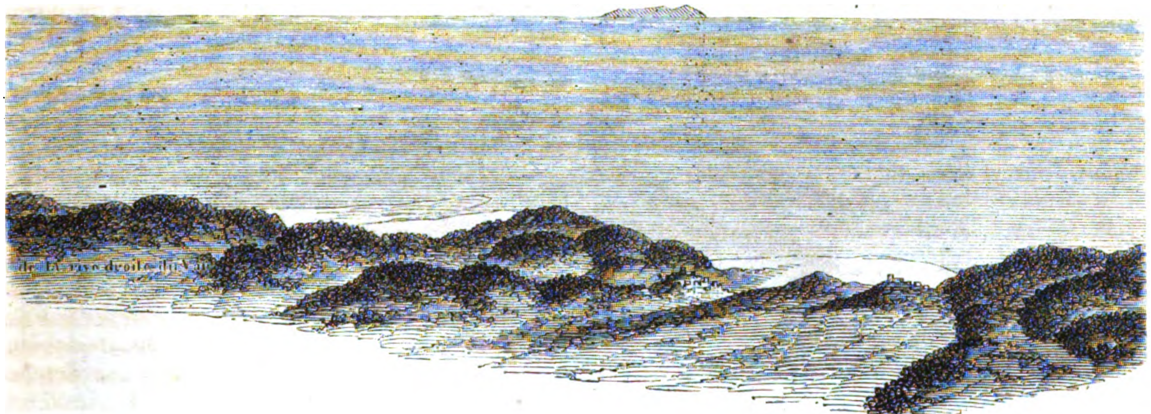
distance est de plus de trente lieues. A sa suite se présente la chaîne granitique des Mores, dont les croupes arrondies abritent contre les rigueurs du nord la ville d'Hyères et son pittoresque archipel. Cette chaîne plonge dans la mer au cap Camarat, que l'on reconnaît facilement au phare élancé qui le surmonte. Au-dessous du phare se dessine le golfe profond de Saint-Tropez, pépinière de rudes et intrépides marins; à la suite, celui de Fréjus, devenu de moins en moins important, depuis les temps de l'empire romain, par l'effet de l'ensablement de son mouillage. Il est séparé de celui de la Napoule par la petite chaîne de montagnes de l'Esterel, la plus pittoresque et la plus originale, par la multiplicité et la variété de ses dentelures, qu'il y ait en France. Cette chaîne, d'une hauteur de 500 à 600 mètres, est entièrement composée de roches porphyriques sorties du sein du globe à une époque reculée, qui, grâce à la dureté de leur substance, ont conservé, malgré les siècles, des arêtes d'une vivacité et d'une hardiesse remarquables. Le cap Roux, ainsi nommé d'après sa couleur, en forme la partie la plus saillante et la plus accidentée. La ligne ferrée de la Méditerranée, qui est obligée de traverser cette chaîne souterrainement, y trouve les plus grandes difficultés par suite de la résistance de la roche; et, malheureusement réduite, par des motifs d'économie, à longer d'aussi près que possible, au sortir du tunnel, les bords de la mer, elle a singulièrement troublé, par ses tranchées et ses remblais, le charme sans pareil de ces rivages : tristes représailles de l'industrie contre les rébellions de la nature!

Le nom de Napoule, dérivé de l'ancien nom grec *Neapolis*, donné à la colonie fondée au pied de l'Esterel, rappelle à l'imagination le nom de Naples, et l'analogie des deux noms n'est pas trop démentie par celle des deux golfes et des deux natures. Ce golfe, dont on commence à apprécier de plus en plus la valeur, jouit en effet d'une rare beauté. D'un côté, les pentes tourmentées de l'Esterel plongeant à pic dans la mer, avec leur vert manteau de pins, de myrtes et de bruyères; de l'autre, la presqu'île de la Croisette, couverte de bois et de villas, s'avançant à la rencontre des deux îles de Lérins, qui sortent des flots comme deux corbeilles de fleurs, l'une avec son vieux monastère de Saint-Honorat, semblable à une forteresse, l'autre avec son fort abrupte de Sainte-Marguerite, qui servit jusque dans ces derniers temps de prison d'État pour les Arabes, après avoir retenu, il y a deux siècles, dans un de ses cachots, durant de longues années, cette victime de l'arbitraire monarchique demeurée si célèbre sous le nom consacré du Masque de fer. La colonie de la Napoule n'est plus aujourd'hui qu'un misérable hameau; mais il est aisé d'y retrouver les traces de la ville grecque : le port ensablé, l'acropole portant encore à son sommet quelques ruines, le plateau sur lequel reposait la ville, les champs, le fleuve aux ondes bleues, conservant, en mémoire de ceux qui le nommèrent, son nom grec *Cyagne* (le Bleu). Au milieu de la plaine fertile arrosée par cette charmante rivière, s'élève un tertre chargé d'arbres séculaires et illustré par le nom de saint Cassien, l'un des pères du monastère de Lérins au sixième siècle :

Mont Caux. Route de la Corniche. F. Mt-Alban. Nice. Phare et rade de Villefranche.



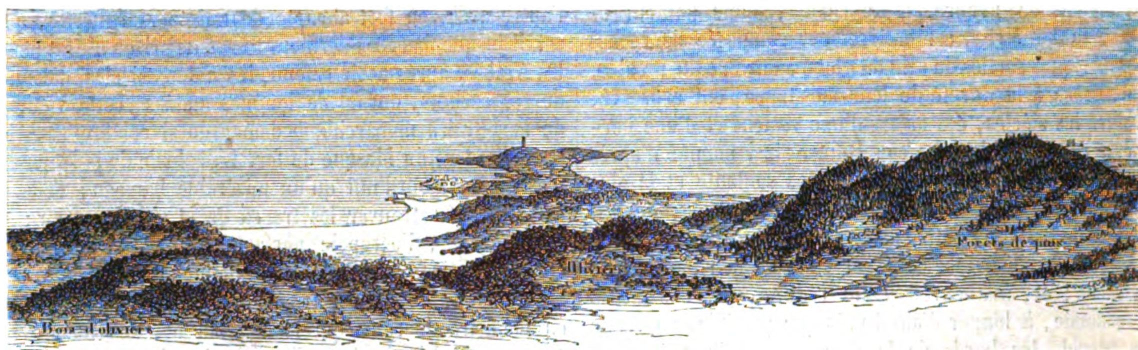
Bouches du Var. Corse. Cagne. Villeneuve. Vallée du Loup.

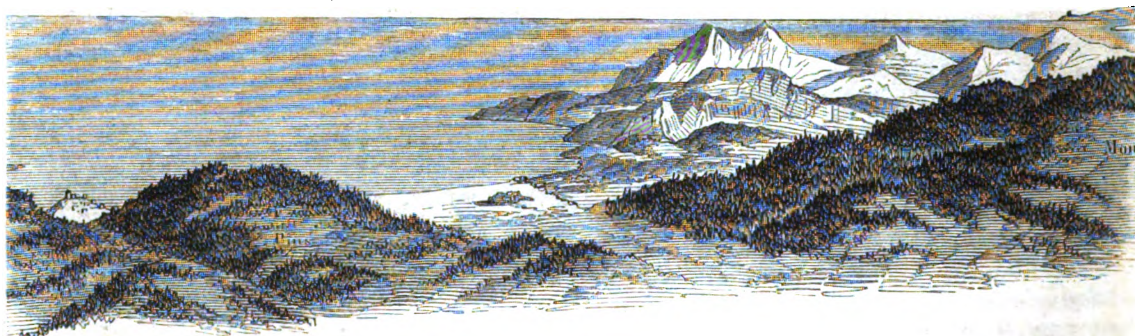


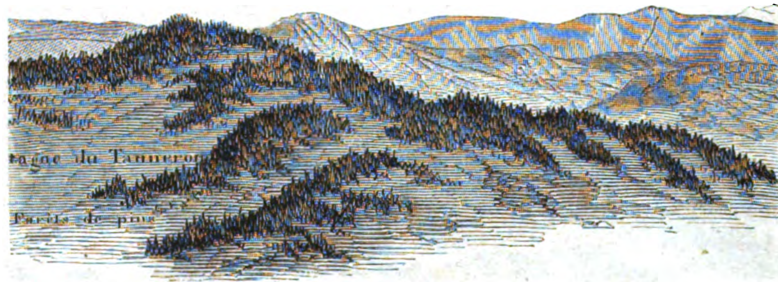
il est vraisemblable que le christianisme y avait substitué un de ses temples à quelque temple plus ancien, et aujourd'hui encore il s'y trouve un ermitage. A l'opposé de la Napoule, à l'autre extrémité du golfe, s'élève sur un

tertre granitique la vieille ville de Cannes, avec ses alentours chargés de jardins d'orangers et de maisons de campagne qu'une longue colline couronnée de forêts de pins abrite du nord. C'est à cette colline, dont le sommet le plus élevé est connu sous le nom de Croix-de-Garde, que cette partie du littoral doit le climat privilégié dont elle jouit; car, malgré leur proximité, les bords de la Cyagne, n'étant pas préservés de la même manière, ne peuvent se prêter à la culture de l'oranger et des autres plantes parfumées qui font la richesse de Cannes et de toute la côte jusqu'à Nice.

Au-dessous des îles de Lérins, et abrité également par un massif de forêts de pins analogue à celui de la Croix-de-Garde, s'ouvre le golfe de Jouan, mouillage précieux compris entre la presqu'île qui s'avance vers les îles et la presqu'île sur laquelle se trouve bâtie la jolie ville d'An-





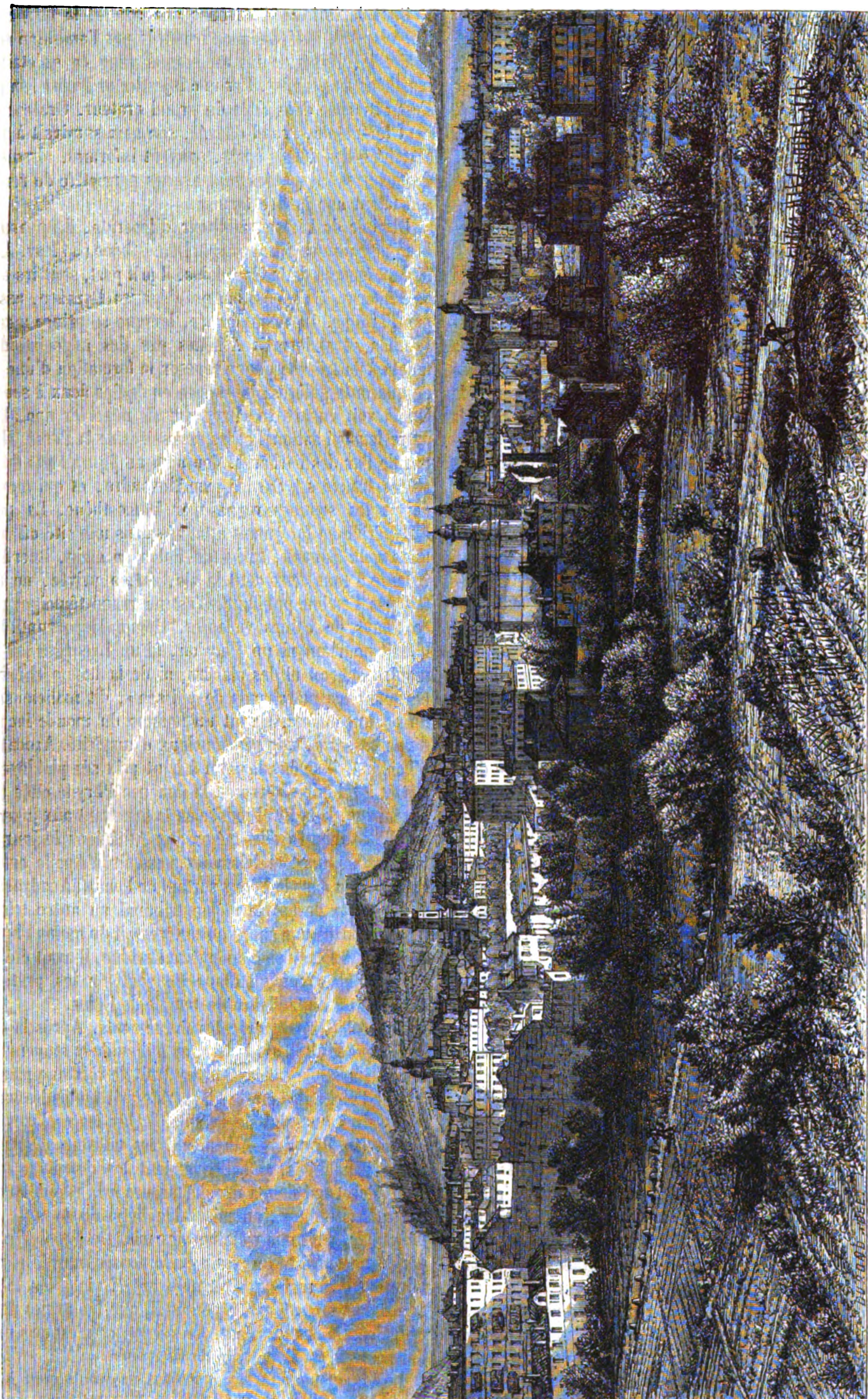


tibes. La montagne de Courmette étant située presque vis-à-vis cette dernière presqu'île, on ne la voit, du sommet, qu'en raccourci, ce qui ne permet pas d'en juger exactement la longueur, qui est de plus d'une lieue. Antibes est à l'égard de Nice ce qu'est la Napoule à l'égard de Cannes : les deux villes se regardent, et de là le nom d'Antibes, dérivé d'*Antipolis*, la ville vis-à-vis.

La fin à la prochaine livraison.

DE TOULON A LA FRONTIÈRE DE NICE.

Fin. — Voy. p. 246.



Vue de la ville et de la rade de Nice. — Dessin de Durond, d'après M. du Moncel.

Le golfe de Nice est plus vaste que celui de la Napoule et que celui de Jouan, et, probablement à cause de ses bas-fonds formés par des roches et des galets de couleur blanche, ses eaux paraissent d'un bleu plus tendre. Dans le milieu se décharge le Var, à l'extrémité d'un delta proéminent composé des détritus qu'il enlève durant ses inondations

aux flancs des montagnes. Fleuve singulier, à demi perdu dans les sables et partagé en quelques ruisseaux qu'on peut à l'ordinaire, sans difficulté, passer à gué, mais qui tout à coup, par de fortes pluies ou de brusques fontes de neiges, se gonfle au point d'égaler le Rhin pendant quelques heures. Aussi le pont du Var est-il d'une longueur qui dépasse de beaucoup celle du pont de Kehl, attendu que, tout en roulant le même volume d'eau que le Rhin, le Var n'a pas la même profondeur et reprend, par conséquent, compensation en largeur. A la suite du Var, une côte plate, surmontée par des lignes de collines chargées d'oliviers, conduit à Nice en une heure. Cette ville, assise en fer à cheval autour d'un rocher pittoresque et couvert de jardins qui sépare le quartier du port du quartier des étrangers, est la métropole de toute cette contrée. Aucun argument ne démontre mieux que le panorama de Courmette que de Nice au pied de l'Esterel il n'y a rien qui ressemble à une frontière, le pays étant dans tout ce parcours parfaitement continu. La ville est dominée au nord par une montagne dénudée dans sa partie supérieure, et nommée pour cette raison le mont Caux, et à l'est par une colline pittoresque nommée le mont Boron, qui fait saillie dans la mer et sépare le golfe de Nice de la rade profonde et admirablement abritée de Villefranche. Ces bords charmants ayant été déjà décrits dans ce recueil, nous n'avons besoin que de les mentionner (voy. *De Nice à Monaco*, t. XXI, 1853). C'est à ce point que cesse, dans le panorama de Courmette, la ligne de la mer : le massif de montagnes qui descend des Alpes maritimes et qui forme la nouvelle frontière de France, domine l'horizon, et l'on voit les cimes s'élever graduellement jusqu'au niveau des neiges du col de Tende.

Là commence la ligne des Alpes, avec ses cimes dentelées et ses pics, qui conservent, même dans les chaleurs de l'été, la livrée de l'hiver éternel. C'est avec admiration que, du haut de Courmette, le spectateur contemple ces sublimes colosses qui, de proche en proche, et en se donnant pour ainsi dire la main, vont rejoindre leurs frères et rivaux de l'Helvétie. Leur chaîne se poursuit jusqu'à ce que la chaîne secondaire du Cheiron, placée à quelques lieues au nord de Courmette et s'élevant à trois ou quatre cents mètres plus haut, vienne s'interposer et former un retour qui arrête la vue. Au lieu des grandes Alpes, on n'aperçoit plus dès lors que les basses Alpes, avec leurs crêtes alongées et dénudées, allant rejoindre la cime escarpée de Coudon, par laquelle nous avons commencé cette rapide revue. Il faudrait pour la compléter, après avoir décrit, comme nous l'avons fait, la ligne du littoral, décrire aussi la région intermédiaire : la blanche ville de Grasse assise sur la pente des montagnes, avec ses terrasses chargées de jasmins, de rosiers, d'orangers, de palmiers; Mougins, Biot, Villeneuve, Cagnes, Saint-Paul, Vence, Saint-Jeannet, blanches bourgades placées au sommet des collines comme au temps des invasions barbaresques; cette futaie incomparable d'oliviers couvrant toute la contrée de l'Esterel jusqu'à Nice, et dont le revenu s'élève à une vingtaine de millions; la gorge profonde du Loup, coupée à pic sur les flancs de Courmette et envoyant jusque dans la montagne le bruit plaintif de ses eaux; surtout faudrait-il pouvoir donner idée de l'éclat et de la limpidité de cette lumière du Midi dont le soleil, réfléchi dans le miroir à mille facettes de la Méditerranée, double encore l'intensité; bleuie par sa reflexion sur les eaux et rejaillissant de bas en haut, elle communique aux objets une sorte de diaphanéité qui ajoute à l'effet général des lignes un caractère étrange : c'est grandiose comme l'Oberland, et c'est éthéré comme l'Orient.

HYPÉRIDE,

ORATEUR ATHÉNIEN.

Dans la lutte malheureuse que soutint la Grèce pour défendre son indépendance menacée par l'ambition macédonienne, Hypéride fut au second rang ce qu'était Démosthène au premier. Par une injustice ordinaire, sa gloire s'est absorbée dans celle du grand orateur. Orateur éminent lui-même, grand citoyen, son nom survivait à peine, attaché à des débris épars, souvent informes, lorsque des découvertes inespérées sont venues permettre de rendre à son talent une justice tardive.

Disciple de Platon, auditeur d'Isocrate, il apparut sur la scène politique dix ans après Démosthène (341 av. J.-C.). Ardent ennemi de la Macédoine, il prit part, sous les ordres de Phocion, à l'expédition qui dégagea Byzance, assiégée par Philippe. La même année, lorsque ce prince menaçait l'Eubée et endormait Athènes par des négociations, il monta à la tribune pour proposer la formation d'une flotte de quarante galères; lui-même en équipa deux à ses frais. On le voit encore se chargeant de négocier une alliance entre le parti national et les émissaires de la Perse. Il resta pur de l'or des barbares. Son nom ne figurait pas dans les pièces trouvées à Sardes par Alexandre, et qui mentionnaient les sommes reçues par Démosthène. La probité d'Hypéride ne fut jamais attaquée dans une cité où le premier venu pouvait, la loi de Solon en main, interdire la tribune à tous ceux dont la vie, même privée, ne méritait pas l'estime publique. C'est un grand témoignage, en ce temps de haines violentes. Homme incorruptible, ce n'était pourtant ni un Phocion, ni un Lycurgue; il ne se montra ennemi ni des plaisirs, ni de la bonne chère. « Il enrichira les marchands de poisson », dit malicieusement un poëte comique. Ce fut un homme du monde incapable d'une bassesse, trop peu soucieux d'austérité. Avocat plein d'habileté, il se faisait payer à haut prix ses plaidoyers, et c'était à lui que s'adressait la fameuse Phryné citée devant l'aréopage. Il la fit absoudre en la montrant aux juges telle qu'elle se montra elle-même aux Athéniens le jour de la fête de Neptune, et laissa au souvenir d'Apelle cet idéal qu'il réalisa dans la Vénus sortant de l'onde (Anadyomène). Il remporta devant le même tribunal un autre triomphe d'avocat, dans une cause qui intéressait du moins l'honneur national. A l'exclusion du traître Eschine, il avait été choisi par les juges comme digne de soutenir les prétentions d'Athènes à l'intendance du temple de Délos.

Son rôle grandit avec les événements. Après la défaite de Chéronée (338 av. J.-C.), au milieu de la stupeur générale, Démosthène anéanti ne trouvait de voix que pour prononcer l'éloge des morts; Hypéride prit toutes les mesures nécessaires au salut de la ville. « Que les esclaves soient libres, les étrangers Athéniens, les citoyens déclarés infâmes réhabilités. » Telles étaient les dernières paroles d'un décret qui donna des défenseurs à la république et la sauva. Aristogiton, un misérable flétri du nom de *Chien du peuple*, y vit une violation des lois. De l'apologie d'Hypéride ne subsiste qu'une grande pensée sauvée par l'admiration des anciens. Pourquoi a-t-il violé les lois? lui demande-t-on. « C'est, répondit-il, que les armes des Macédoniens m'éblouissaient. Ce décret, ce n'est pas moi qui l'ai porté, c'est la bataille de Chéronée. »

Les honnêtes citoyens n'avaient pas seulement à lutter contre Philippe, mais à poursuivre dans Athènes les traîtres vendus publiquement à Philippe. « Ces mercenaires de la Macédoine, tous les Athéniens les connaissent, dit plus tard Hypéride; les enfants qui sortent de l'école les connaissent; tout le monde sait quels sont les orateurs vendus à la Ma-

cédoine, et ceux qui donnent l'hospitalité aux émissaires des Macédoniens, qui les logent chez eux, qui vont à leur rencontre sur les chemins. » La même plainte, dans la bouche de Démosthène, prend un autre caractère d'amertume; il y a la différence du talent au génie : « Philippe eut un grand avantage, Athéniens; chez les Grecs, non chez quelques-uns, mais chez tous indistinctement, il se produisit une telle moisson de traîtres, d'hommes vendus et haïs des dieux, que jamais on ne se souvient d'en avoir tant vu. Philippe prend ces hommes pour auxiliaires, pour complices; et, grâce à eux, les cités grecques, divisées déjà, tombent dans un état pire encore. Il trompe ceux-ci, achète ceux-là, sème partout et sous toutes les formes la corruption, divise les peuples en une foule de partis, quand ils n'auraient tous qu'un seul et même intérêt : l'empêcher de devenir grand. » La peinture de telles misères morales nous fait doublement admirer la vertu agissante des Démosthène et des Hypéride, qui, au lieu de se renfermer dans le patriotisme chagrin et découragé d'un Phocion, osèrent opposer au mal toujours croissant leur infatigable vigilance. Hypéride accusa Démade, Philocrate, les plus impudents de tous les traîtres, et d'autres sans doute; mais il put se vanter de n'avoir accusé jamais que des ennemis politiques, bien différent de ses rivaux, qui couvraient leurs haines privées d'un faux zèle pour le bien public.

Après l'avénement d'Alexandre, les orateurs patriotes, réclamés par le vainqueur de Chéronée, Hypéride comme les autres, ne purent échapper que grâce à l'intervention payée du vil Démade. Pendant ce règne de douze années, époque d'inaction pour Athènes, Hypéride accepta la triste mission d'accuser Démosthène comme coupable d'avoir reçu l'or étranger. Le grand orateur partit pour l'exil. Le procès intenté aux enfants de Lycurgue fut moins affligeant pour le parti national. Lycurgue, à la fois orateur, soldat, financier unique dans l'antiquité, récompensé par des honneurs extraordinaires pour son zèle et son intégrité, s'était fait porter mourant au sénat afin d'y rendre ses comptes; après sa mort, ses ennemis jetaient ses enfants en prison, leur disputaient l'héritage paternel comme fruit des rapines et de la concussion. Hypéride fut leur avocat, et Démosthène, du fond de son exil, fit rougir le peuple de son ingratitude. Du plaidoyer d'Hypéride, nous n'avons que quelques lignes; elles méritaient d'échapper à l'oubli : « Que diront ceux qui passeront près du tombeau de Lycurgue? Lycurgue, diront-ils, a vécu en homme de bien. Chargé de l'administration des finances, il a créé des ressources nouvelles à Athènes; il a construit des vaisseaux, le théâtre, l'Odéon, des gymnases; il a creusé des ports. Et cet homme, la ville l'a déclaré infâme, elle a jeté ses enfants dans les fers. » Lycurgue était l'ami politique d'Hypéride; mais, dans la vie privée, ils s'étaient rencontrés pour se combattre. Les deux plaidoyers retrouvés, après deux mille ans, aux environs de Thèbes, dans la poussière d'un sarcophage gréco-égyptien, ont été composés pour des citoyens accusés par Lycurgue. On y a reconnu ces qualités aimables plutôt qu'énergiques admirées des critiques anciens : grâce exquise, plaisanterie délicate, traits malins frappant au but, et surtout cette fleur de l'atticisme « si difficile à définir et à imiter, et qui était le bon goût de l'antiquité. » Au témoignage de tous, la qualité dominante d'Hypéride était l'esprit, dans le sens français du mot. Ces dons, joints à une âme élevée, peuvent faire un grand avocat; ils ne firent pas un orateur politique de premier ordre. Jeté par la fortune au milieu des orages de la démocratie aux abois, cet homme du monde, ce railleur de bon ton, sut exposer sa vie avec héroïsme, mais ne put atteindre à l'éloquence ardente et passionnée de Démosthène. Des reparties ingénieuses, des traits d'un bonheur piquant, des mots, voilà surtout ce qui nous a été conservé, ce qui a frappé les anciens dans ses harangues publiques.

L'exil de Démosthène le laissa seul, à Athènes, de tous les orateurs patriotes. Lorsque, après la mort d'Alexandre, la Grèce se souleva contre Antipater, dans cette lutte d'un an (323-322) qui a pris le nom de guerre lamiaque, et qui fut, depuis les guerres médiques, le mouvement national le plus unanime, Hypéride fut sans doute le conseiller d'Athènes, comme Léosthène en fut le général. A défaut de documents précis, tout autorise cette conjecture. Il avait préparé une armée à la confédération en conseillant d'entretenir les mercenaires licenciés par l'ordre d'Alexandre; il s'était compromis par une joie presque criminelle à la mort du Macédonien. Le jour où il s'agit de former la ligue, il alla détacher les Rhodiens du parti d'Antipater. Ceux-ci lui objectaient la douceur de ce soldat grossier et rusé : « Je ne veux pas de maître, si bon et si doux qu'il soit », répliquait son patriotisme. A lui, sans doute, il faut rapporter le décret qui fut la déclaration de guerre. Enfin, lorsque, après trois victoires, on pouvait espérer la ruine d'Antipater, il fut chargé de prononcer l'éloge funèbre des trois soldats tués devant Lamia.

Ce discours vanté de toute l'antiquité comme son chef-d'œuvre, et que l'on pouvait croire perdu sans retour, a été retrouvé il y a trois ans, et reconquis ligne à ligne sur le papyrus qui en gardait les caractères à demi détruits. Éloquent bulletin de victoire où sont vivement racontés les incidents de la lutte, il est l'éloge de la ville, des soldats, du général « qui s'est donné à Athènes, et qui a donné Athènes à la Grèce pour sauver l'indépendance. » C'était une innovation heureuse d'introduire un éloge individuel, des faits précis, dans un genre de discours jusqu'alors consacré indistinctement à toutes les victimes d'une glorieuse journée. « La patrie seule était grande dans le sacrifice de ses enfants; c'était son triomphe que l'on célébrait à leurs funérailles. C'était le génie d'Athènes qui remplissait l'éloge de ces héros anonymes que l'orateur enveloppait dans une commune gloire. » Ainsi parlait M. Villemain dans les pages éloquentes où il jugeait l'oraison funèbre chez les Grecs. Belle et noble idée, sans doute, dans sa jalousie démocratique, mais qui frappait ce genre de stérilité en le condamnant à la monotonie du lieu commun. Hypéride fit mieux encore, il introduisit dans son œuvre « les idées d'un éternel avenir, les promesses religieuses » que l'illustre maître regrettait à bon droit pour cette éloquence jusqu'alors « patriotique, mais humaine et terrestre. » Dans les consolations rassurantes qu'il adresse à la douleur des amis et des parents, le disciple de Platon ne semble-t-il pas nous révéler aussi le secret de son propre dévouement? « C'est un sacrilége de dire qu'ils sont morts, ceux qui ont quitté la vie pour une belle cause : il faut dire qu'ils ont passé à une vie meilleure. En effet, s'il est pour l'homme un lieu de rémunération, la mort est pour eux le commencement de grands biens. Comment ne pas les juger bienheureux ! Comment croire qu'ils ont perdu la vie, au lieu de renaître à une existence plus belle ! Leur première naissance en avait fait de misérables enfants; aujourd'hui, ce sont de vrais hommes. Dans leur première vie, c'est à force de temps et de périls qu'ils ont dû faire leurs preuves; dans l'autre, ils arrivent déjà connus et célébrés. »

Ce fut le dernier discours d'Hypéride; un avenir de désolation approchait. La victoire de Cranon livra Athènes à la discrétion d'Antipater. Hypéride s'enfuit à Égine, où il rencontra Démosthène, et là, ces deux grands citoyens divisés un instant se réconcilièrent avant de mourir pour la même cause. Archias, le « traqueur d'exilés », était à leur poursuite. On sait que Démosthène réussit à s'empoisonner; Hypéride fut pris et conduit devant Antipater, qui,

avant de le livrer à la mort, lui fit trancher la langue.

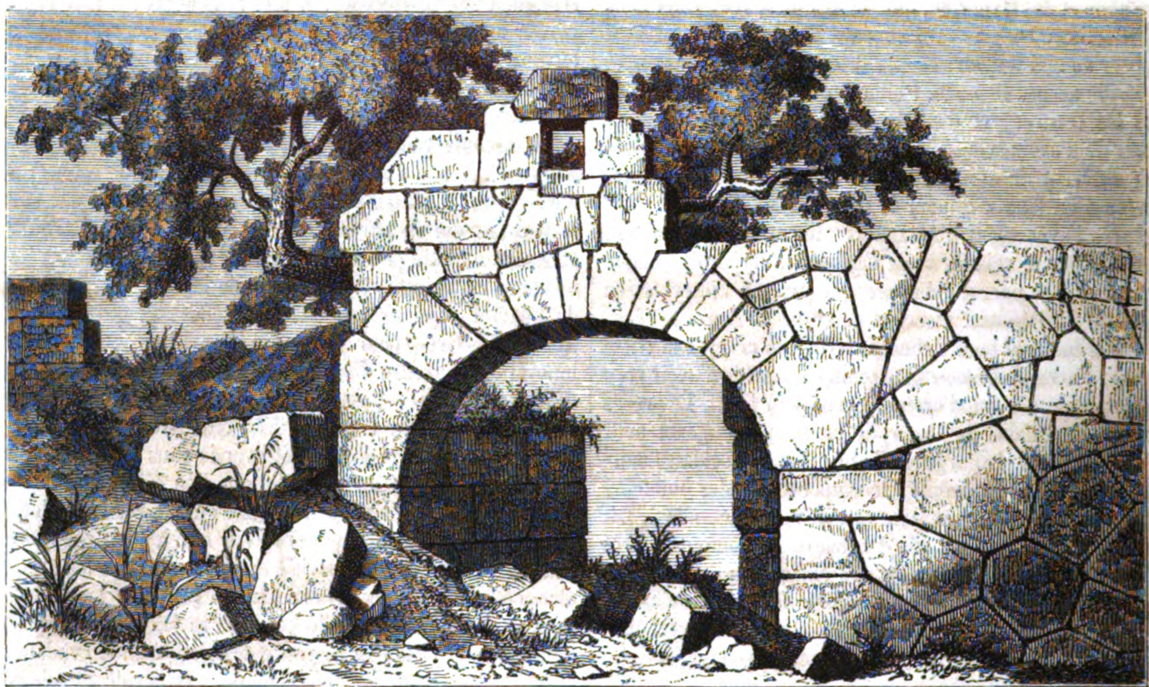
Peu de temps après, les Athéniens élevèrent à Démosthène une statue portant cette inscription : « Si ta puissance, ô Démosthène! eût égalé ton génie, jamais le Mars macédonien n'eût commandé aux Grecs. » Ils ne firent rien pour Hypéride. Même après la mort, le grand orateur fit oublier son émule.

ARCHÉOLOGIE GRECQUE.

Bien que la Grèce attire depuis longtemps les savants et les artistes, on ne saurait croire combien de parties de cette terre, partout couverte des débris de l'antiquité, sont encore inexplorées. C'est l'honneur de notre École française d'Athènes d'augmenter chaque jour sur ce point l'étendue de nos connaissances. Les deux gravures que nous donnons ici sont tirées d'un ouvrage récent de M. L. Heuzey, ancien membre de cette École. L'auteur décrit deux régions restées jusqu'ici à peu près inconnues, et cependant riches aussi en ruines, en faits nouveaux et curieux, en détails intéressants pour l'histoire de l'art. Nos lecteurs en jugeront par les exemples qui suivent.

I. — LA VOUTE CHEZ LES GRECS.

Une opinion généralement répandue veut que la voûte, employée dès les premiers âges par les Romains et par les Étrusques, n'ait été connue en Grèce que fort tard, et seulement vers le temps de la domination macédonienne.



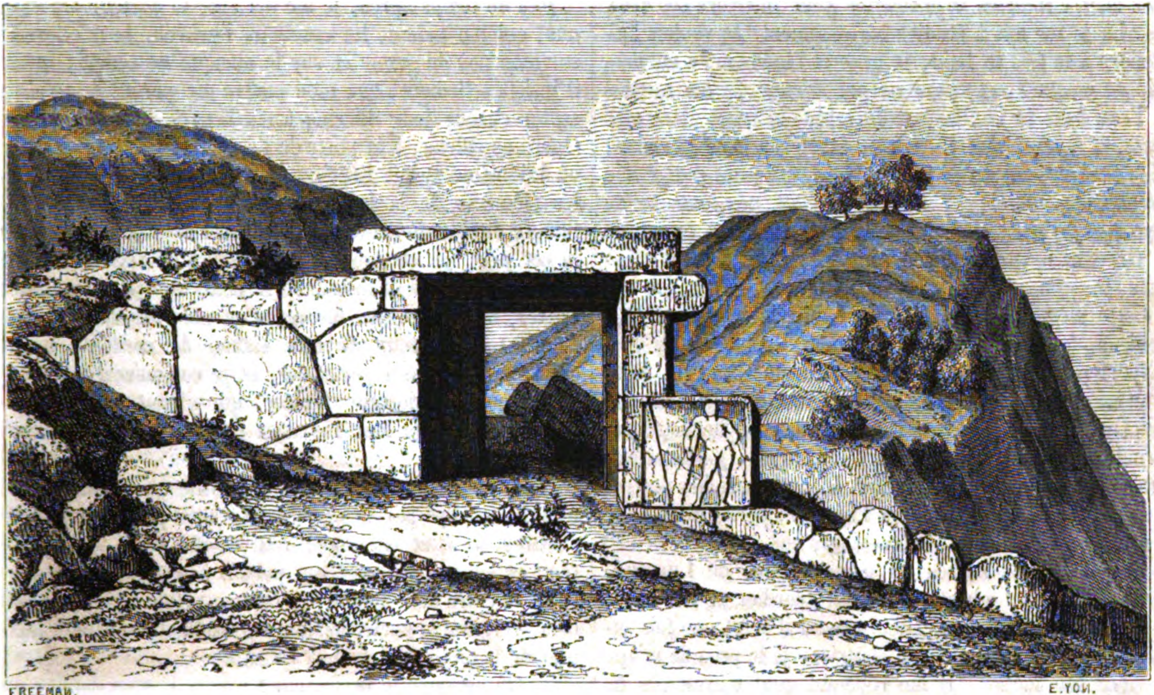
Porte d'arsenal à Œniades en Acarnanie. — Dessin de Freeman, d'après M. Heuzey.

Les faits nouveaux recueillis par M. Heuzey nous apprennent ce qu'il faut accepter de cette opinion. Voici, en effet, une voûte grecque qui présente des caractères d'antiquité incontestables, puisqu'elle est pratiquée dans un mur cyclopéen, « percée en plein appareil polygonal, au « milieu de l'enchevêtrement le plus bizarre et le plus « compliqué des blocs irréguliers. » C'est la porte d'un arsenal fortifié, à Œniades, cité acarnanienne dont la vaste enceinte, à peine ruinée, se dresse encore près des bouches de l'Achéloüs. Remarquez dans cette construction primitive la rudesse, la gaucherie de l'exécution et, tout ensemble, la merveilleuse solidité de l'assemblage. « Il y » a, dit l'auteur, dans un art à la fois si habile et si gros- » sier, je ne sais quelle puissance de contraste qui étonne » les yeux. Les ouvrages d'un style primitif ont ce privi- » lége, de nous faire mieux sentir le prix de l'invention » et la difficulté du travail ; leur beauté est surtout dans » la surprise qu'ils nous causent. On peut affirmer que » cette porte d'Œniades serait moins admirable si elle » était plus régulière. Elle reste ainsi en parfaite harmonie » avec les antiques murailles qui l'avoisinent. Telle qu'elle » est, c'est un chef-d'œuvre d'aplomb, d'adresse et de » rusticité. » Cet exemple curieux est loin d'être unique en Acarnanie. M. Heuzey, qui décrit, dans cette région, plus de quarante villes ou forteresses helléniques, y retrouve presque partout le cintre et la voûte ; il en signale même l'emploi en Épire et jusqu'en Macédoine. Des faits positifs permettent donc aujourd'hui de tracer comme l'histoire de cette forme d'architecture et d'en suivre la transmission en Grèce. Les Acarnaniens paraissent l'avoir empruntée de bonne heure à l'Italie, dont ils n'étaient séparés que par la mer Ionienne. Les populations à demi civilisées de la Grèce occidentale et septentrionale accueillirent les premières et conservèrent un art longtemps inconnu aux autres Grecs, ou, tout au moins, négligé par eux. C'est chez elles assurément, c'est en Acarnanie, en Épire, en Macédoine, que les architectes de l'époque macédonienne vinrent plus tard en chercher le secret, et non, comme on l'a prétendu, dans les écrits et dans les calculs du philosophe Démocrite.

II. — L'HERCULE DE LYSIPPE.

Le second dessin, tiré du même ouvrage, représente la porte d'une forteresse qui faisait partie des défenses d'Alyzia, autre ville de l'Acarnanie, riche et commerçante, sur

la mer Ionienne. Ici nous avons des lignes droites, un linteau horizontal, selon la véritable tradition hellénique. Tout l'intérêt de ces ruines est dans le bas-relief d'Hercule taillé à vif dans la muraille, à l'angle même de la porte. « Ce n'est pas sans intention qu'on a sculpté, à » l'entrée de la citadelle, l'image de ce dieu. Hercule est, » à cette place, le dieu gardien des portes, le dieu de la » force, qui rend les ais solides et les verroux inébranlables, qui fait tenir les gonds contre le choc du bélier. » Appuyé sur sa massue, il fait là pour les Alyzéens une » éternelle faction. Les Byzantins, par une idée analogue, » ont peint à l'entrée de leurs églises l'archange Michel » en sentinelle. » Mais observez de plus près cette esquisse tracée légèrement sur la pierre : n'y reconnaissez-vous pas un type célèbre de la sculpture antique, l'Hercule au repos, l'Hercule vainqueur du dragon des Hespérides? Tête petite, larges épaules, cou de taureau, poitrine épaisse, un athlète divinisé plutôt qu'un dieu. Le corps se repose et s'appuie sur la massue; l'un des bras, détendu, pend le long de l'arme redoutable aux monstres, tandis que l'autre, ramené derrière le dos, découvre la hanche qui se courbe par une flexion puissante. Telle est bien l'image que nous ont transmise les sculpteurs de l'ère impériale dans vingt statues, dont la plus fameuse est l'Hercule Farnèse, œuvre de Glaucon. Le bas-relief d'Alyzia, sculpté sur une muraille hellénique et certainement antérieur à l'époque romaine, prend alors une grande importance pour l'histoire de l'art. Cette antique copie prouve (ce qu'on n'avait fait encore que soupçonner) que toutes les représentations connues d'Hercule au repos sont bien



Porte d'une forteresse d'Alyzia en Acarnanie. — Dessin de Freeman, d'après M. Heuzey.

les imitations d'un chef-d'œuvre grec plus ancien. On attribuait le premier modèle au célèbre Lysippe; le bas-relief d'Alyzia convertit cette supposition en certitude. Nous voyons, en effet, dans Strabon, que Lysippe avait travaillé pour les Alyzéens; il avait sculpté, à leur demande, une série de statues représentant les *Douze travaux d'Hercule*, chef-d'œuvre qui fut de bonne heure emporté à Rome. Dans le nombre se trouvait nécessairement un Hercule vainqueur du dragon des Hespérides, qui devint, il paraît, l'objet d'une admiration particulière. Les Alyzéens, les premiers, se plaisaient à reproduire jusque sur leurs portes et sur leurs murailles leur chef-d'œuvre national, longtemps avant que les sculpteurs de l'époque romaine n'eussent multiplié et popularisé par leurs copies cette magnifique étude de la force dans le calme, cette noble représentation de la victoire par le repos qui la suit et qui la couronne. (1)

(1) *Le Mont Olympe et l'Acarnanie*, exploration de ces deux régions, avec l'étude de leurs antiquités, de leur populations anciennes et modernes, de leur géographie et de leur histoire; par M. L. Heuzey. Didot, 1860.

LA VIE D'UN ÉTUDIANT

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voy. p. 218, 230, 234, 242.

A cette époque, on nous dit qu'il allait arriver d'Ensiedlen un maître, homme fort instruit, zélé, mais un peu bizarre. Je mis un siége dans un coin de la classe, non loin de la chaire du professeur, et je me dis : « Là tu mourras ou tu apprendras. » C'était à l'école du *Frauen Munster;* elle avait été nouvellement réparée. Le maître dit en entrant : « Voici une belle école, mais les écoliers ne me semblent pas fort habiles; c'est ce que nous allons voir; çà, que l'on s'applique ! » Pour moi, eût-il dû m'en coûter la vie, je n'aurais pu en ce moment réciter la première déclinaison, et cependant je savais alors tout Donat par cœur. Plus d'une fois ce maître m'a fait mouiller ma chemise de sueur, sans pourtant me donner un coup; si bien que j'en fus guéri de mes rhumatismes. Il nous lisait aussi les saintes Écritures, et à ces heures-là venaient beaucoup de personnes qui n'appartenaient pas à l'école. Quelque dur qu'il fût avec moi, il m'emmenait souvent chez lui et me donnait à manger; il aimait beaucoup à m'en-

tendre raconter ce que j'avais souffert en Allemagne, et j'en avais encore la mémoire toute fraîche.....

.....J'étais devenu trop grand pour pouvoir aller dans les rues mendier en chantant. Je tombai donc dans une extrême misère. Je demeurais chez une vieille femme; Dieu sait combien j'y ai souffert de la faim! Lorsque je n'avais rien à manger, je priais la vieille de me donner un peu de sel, que je mettais dans de l'eau bouillante, et je la buvais pour apaiser ma faim. Mon loyer me coûtait un batz par semaine. J'allais quelquefois faire des courses pour les bourgeois. On me donnait un batz par lieue, et ainsi je payais mon logement. J'aidais aussi à porter du bois, à faire d'autres ouvrages; on me donnait à manger, et j'étais bien content. J'étais aussi *custos*, et chaque écolier était tenu de me donner un liard par an à la Notre-Dame; il pouvait y en avoir soixante.

Cette vie misérable dura jusqu'au moment ou j'entrai chez maître Henrich Werdmuller pour instruire ses deux fils. Là je me mis à étudier sérieusement. Je voulais apprendre à la fois le latin, le grec et l'hébreu. Je me privais de sommeil, et, pour ne pas dormir, je me mettais de l'eau dans la bouche, ou du sable qui criait entre mes dents. J'étudiai seul Lucien et Homère. Pour l'hébreu, j'eus quelques leçons de Bibliandrum, qui avait rédigé une Grammaire hébraïque; comme il était pensionnaire de Myconius, j'allais chez lui de grand matin, et je copiais sa Grammaire pendant son sommeil; mais il ne l'a jamais su.

Cette même année, Darmion Irmi, de Bâle, écrivit à Pellican, à Zurich, qu'il partait pour Venise, et qu'il en rapporterait des Bibles en hébreu, au plus bas prix. Pellican lui en demanda douze; elles revenaient à une couronne chacune. Il me restait une couronne de mon héritage paternel, que j'avais reçu peu de temps avant; j'achetai une Bible et je commençai à l'étudier. Bientôt plusieurs prêtres me prièrent de leur enseigner l'hébreu; parmi ceux-ci se trouvait un vieillard de quatre-vingts ans.

Il vint alors à Zurich un jeune homme de Lucerne, Rodolphe Collin, adroit et instruit, cordier de son état, et qui m'emmena à Constance. Quand il y fut une fois installé, et qu'il eut obtenu la maîtrise, je le priai de m'apprendre son métier. Il me répondit qu'il n'avait pas de chanvre. J'avais quelque argent de la succession de ma mère: je lui achetai un quintal de chanvre, et j'appris de mon mieux. Mais j'avais toujours l'amour de l'étude, et quand le maître croyait que je dormais, je prenais en secret ses versions d'Homère. Au travail, je portais toujours mon Homère avec moi, et je l'étudiais tout en faisant mes cordes. Il s'en aperçut, et me dit: Platter, *pluribus intentus minor est ad singula sensus;* étudie ou travaille. Un jour, à souper, il me demanda le premier vers de Pindare:

Ariston men to udôr,

répondis-je.

— Eh bien, dit-il en riant, suivons Pindare, et, puisque nous n'avons pas de vin, buvons de l'eau.

Je partis de là pour aller à Bâle. J'entrai chez Hans Stæhelin, surnommé le *Cordier rouge,* et qui avait la réputation d'être le maître le plus grossier qui fût sur les bords du Rhin. Il la justifia en effet dès le premier jour. Comme je n'étais pas encore fort habile, il me dit en jurant:

— Va retrouver le maître qui t'a appris à travailler ainsi, et arrache-lui les yeux: tu ne sais rien, tu n'es bon à rien.

Je n'osais lui dire que j'avais déjà cordé un quintal de chanvre; mais je le priai instamment de me garder, m'offrant à tenir les écritures de sa maison, ce que personne chez lui ne savait faire. Il y consentit. Il me donnait un batz par semaine, et j'en achetai de la chandelle pour travailler la nuit.

Je connaissais à Bâle l'imprimeur Cratander, homme savant et pieux; il me fit présent d'un Plaute imprimé par lui, in-8°, mais non relié. Je prenais les feuilles les unes après les autres; je les attachais à une fourchette fichée dans le chanvre que je cordais, en sorte que je pouvais lire, soit en avançant, soit en reculant, et quand le maître arrivait, je les couvrais vite de chanvre. Je me liai avec plusieurs étudiants, qui voulaient que je prisse le doctorat, et qui m'offraient de me présenter à Érasme, afin qu'il me recommandât à l'évêque. Tous deux vinrent, en effet, me trouver un jour sur la place Saint-Pierre, où j'aidais à faire une grosse corde; mais leurs instances furent inutiles, car j'étais résolu à bien apprendre mon état.

Peu de temps après, je me liai avec le docteur Oporinus, qui me pria de lui enseigner l'hébreu. Je m'excusai sur mon peu de savoir et sur le manque de temps; mais il insista tellement, que mon maître me permit de m'absenter chaque jour de cinq à six heures du soir. Alors Oporinus afficha, à la porte de l'église de Saint-Léonard, où lui-même tenait l'école, qu'il y aurait une leçon sur les éléments de la langue hébraïque. En y arrivant à l'heure dite, et le croyant trouver seul, car je n'avais pas lu cet avis, je me trouvai en présence de dix-huit compagnons, tous fort instruits. A cette vue je voulus me sauver, mais Oporinus me retint et me rassura un peu. J'étais tout honteux de mon tablier de cordier; mais enfin, je me laissai persuader, et je commençai à lire la Grammaire du docteur Muster, qui n'était pas encore connue à Bâle: je leur lus aussi de mon mieux le prophète Jonas.

Cette même année arriva dans la ville un gentilhomme français, envoyé par la reine de Navarre pour apprendre l'hébreu. Il était richement vêtu, coiffé d'une toque dorée, et suivi d'un valet qui portait son manteau et son épée. Il entra dans l'école, et comme j'étais assis dans un coin, derrière le poêle, laissant les étudiants se ranger autour de la table, il demanda en latin:

— Où est donc le professeur?

Oporinus me montra de la main: l'étranger me regarda d'un air très-étonné, pensant sans peine qu'un homme instruit aurait dû être mieux habillé que je ne l'étais. Après la leçon, il sortit avec moi, me prit la main, et me demanda comment il se faisait que je fusse si mal. *Mea res ad restim rediit*, répondis-je. Il me dit alors que si je voulais aller en France, sa reine me recevrait comme un dieu; mais je refusai. Il suivit assidûment mes leçons jusqu'à son départ. Neuf ans plus tard, et, quand il me vit auprès des Augustins, il me cria de loin:

— *O salve, domine Plattere!*

Je lui demandai où il avait passé tout ce temps; il avait parcouru la Crète, l'Asie et l'Arabie, étudiant auprès des plus savants rabbins, et il parlait l'hébreu comme sa langue maternelle: il se réjouissait fort de retourner chez lui, et sa mise était toujours fort riche.

Un peu plus tard, je revins à Zurich, et j'y étudiai quelque temps sous Myconius. Ce fut alors que sa femme et lui me conseillèrent d'épouser la jeune Anny, qui les servait, disant qu'ils nous feraient leurs héritiers; et le père Myconius nous maria. Nous partîmes ensuite pour Dubendorf, et nous célébrâmes notre noce chez le beau-frère de Myconius. Cela se fit avec une telle pompe que les gens de la table voisine ne s'en doutèrent même pas. Deux jours après, je me rendis dans le Valais pour dire à mes parents que je m'étais marié; ils en furent très-mé-

contents, car ils avaient toujours espéré que je serais prêtre. Alors me vint l'idée de m'y établir, d'y ouvrir une école, et de continuer en même temps mon métier de cordier.....

A Visp, je montai mon atelier de cordier, et j'ouvris une école : en hiver, j'avais jusqu'à trente élèves ; leurs parents nous donnaient tout ce dont nous avions besoin : des œufs, du lait, des légumes, de la viande, et nous vivions dans l'abondance.

La fin à une autre livraison.

Il y aurait de quoi faire bien des heureux avec tout le bonheur qui se perd en ce monde. LÉVIS

L'HISTOIRE NATURELLE GÉNÉRALE.

Notre siècle, qui, entre autres mérites, aura aux yeux de l'histoire celui d'avoir accompli dans le domaine de la nature tant de brillantes découvertes, s'est beaucoup plus appliqué jusqu'ici à l'histoire naturelle particulière qu'à l'histoire naturelle générale. Celle-ci n'est pas, comme on pourrait être porté à le penser, la totalité des histoires naturelles particulières rapprochées les unes des autres comme dans une sorte d'encyclopédie ; elle peut être définie : La réunion des lois générales qui régissent toutes ces sciences partielles. Elle est à leur égard ce qu'est la mécanique céleste relativement à l'exposé descriptif de la forme, de la position et des mouvements de chaque planète en particulier. On pourrait avoir rassemblé dans son esprit l'énorme quantité de faits particuliers que nous révèle l'observation attentive de la nature dans les règnes organique et inorganique sans posséder autre chose que des notions éparses et désordonnées, si l'histoire naturelle générale ne venait couronner le tout et lui donner à la fois l'ordre et la cohésion. C'est assez indiquer la haute valeur et la nécessité de cette science, qui n'est en définitive autre chose que la philosophie de la nature.

Les voies qui y conduisent ont été ouvertes ou plutôt indiquées par Buffon, et depuis cet illustre naturaliste, les plus grands esprits qui se soient occupés du même sujet y ont tous apporté, dans une direction ou dans une autre, le tribut de leurs lumières ; mais nul n'a osé tenter une coordination générale et systématique, la matière leur ayant sans doute semblé et trop vaste et jusqu'à eux trop peu explorée. Peu à peu, cependant, par l'accumulation des travaux particuliers, le jour s'est fait, et dès aujourd'hui on peut sans témérité contempler et même entreprendre d'esquisser l'ensemble du tableau. C'est à quoi s'applique en ce moment un de nos savants les plus actifs et les plus distingués, M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire ; et nous ne saurions mieux faire, pour donner une idée précise de ce qu'on doit entendre par histoire naturelle générale, que de présenter à nos lecteurs un aperçu du travail que se propose l'auteur.

Ce travail doit se diviser en six parties, non compris une Introduction historique déjà publiée.

La première traite principalement de la méthode à employer dans l'étude de la nature. Notre siècle présente sur ce point trois écoles principales : celle de Cuvier, celle de Schelling, celle de Geoffroy Saint-Hilaire ; la première qui prétend limiter la science à l'exposé descriptif des faits ; la seconde la faisant consister, au contraire, dans un raisonnement spéculatif posé sur des principes abstraits, indépendamment de toute observation ; la troisième s'appliquant en premier lieu à l'observation des faits comme la première, mais en second lieu recherchant à l'aide du raisonnement, comme la seconde, et avec l'appui des faits, les lois générales qui régissent le détail. C'est à proprement dire cette dernière qui mérite de porter le nom d'école française, étant complétement dans le génie de notre nation, comme la seconde dans le génie allemand et la première dans le génie anglais. Le nom de Geoffroy Saint-Hilaire y est naturellement attaché, et l'ouvrage dont il s'agit ici lui est voué par sa méthode et ses tendances, aussi bien que par cette belle épigraphe consacrée par le fils à la mémoire du père : — « Même étant fait par moi, cet ouvrage est le tien. »

La seconde partie comprend les notions générales sur la vie considérée soit dans l'individu, soit dans l'ordre de succession par l'espèce. Là se présente une des questions les plus générales et les plus importantes que soulève l'étude approfondie de la nature. L'espèce, c'est-à-dire la suite des individus issus des mêmes parents, est-elle constante ou, au contraire, variable selon les temps et les circonstances? L'observation des êtres monstrueux, des métis, des races modifiées par la domesticité, des espèces à génération alternante, forme les prolégomènes de cette grande question, que les considérations philosophiques les plus élevées peuvent seules résoudre.

La troisième partie traite des faits et des lois relatives aux êtres organisés considérés en eux-mêmes et dans leurs éléments ; c'est-à-dire de la classification, des analogies, de l'unité de composition, de la concordance de l'embryologie et de l'anatomie comparée, des rapports entre les organes et les fonctions auxquelles ils sont destinés.

La quatrième est consacrée aux instincts, aux mœurs, et, pour parler plus généralement, aux manifestations vitales extérieures des êtres organisés. Elle passe donc en revue, pour en déduire des lois générales, les diverses habitudes relatives à la conservation soit de l'individu, soit de l'espèce : la nourriture, l'habitat, les migrations, les déplacements, les associations temporaires ou permanentes de diverses sortes.

La cinquième partie, continuant à s'élever dans l'ordre des généralités, a pour objet la distribution actuelle ainsi que les distributions antérieures des animaux et des végétaux à la surface des continents et des îles, dans les océans, les mers intérieures, les fleuves, etc. Les débris fossiles, éléments d'une science si vaste et si sublime, trouvent ici leur place par la comparaison à établir entre les diverses populations qui ont occupé le globe terrestre aux différentes époques de son existence.

Enfin la dernière partie conclut l'ensemble en donnant les preuves et les raisons de la convergence de la science tout entière vers l'unité, non pas l'unité confuse à la manière des panthéistes allemands, mais l'unité véritable, c'est-à-dire l'unité par la variété, loi suprême établie par la providence pour la richesse et l'ordre de l'univers.

Malheureusement, le monument dont nous venons d'indiquer les lignes principales, loin d'être encore terminé, n'est arrivé jusqu'ici qu'à la seconde partie. Déjà, dans l'une de nos précédentes livraisons, nous lui avons fait un emprunt intéressant au sujet de la disparité des formes dans les deux sexes (voy. p. 67, 145) ; nous espérons que la suite nous en fournira d'autres du même prix.

L'HOMME IDÉAL.

Chacun de nous porte en lui-même un homme idéal qu'il s'efforce d'imiter. Comme les acteurs, quand ils jouent un personnage, se le représentent en idée, règlent sur cette vue leur voix, leurs gestes, leurs mouvements, entrent dans ses sentiments et pour ainsi dire dans son âme, ainsi nous tous, sur la scène du monde, quel que soit notre rôle, rois

ou vulgaire, héros ou figurants, nous jouons un personnage, qui est l'homme, et nous ne le jouons pas sans l'avoir conçu intérieurement comme un modèle qu'il nous reste à copier. Le modèle est différent pour les différents individus : selon que l'on est plus ou moins bien né, on l'imagine plus ou moins beau ; on l'imagine aussi sous des traits divers, selon les temps, les pays, les emplois ; et ce que l'on prend pour l'idéal n'est souvent que le type imparfait d'un peuple, ou d'une époque, ou d'une profession, l'exagération à la fois de ses qualités et de ses défauts ; mais quelques-uns, favorisés du ciel, ont l'heureux don de concevoir l'homme pur, l'homme vrai, qui n'a pas nos misères. Voilà la vision qui nous obsède. Elle se tient près du savant, près de l'artiste, près de l'homme d'État, dans leurs longues veilles ; le voyageur et le missionnaire la suivent à travers les terres, à travers les mers ; et nous tous, obscurs ouvriers, elle nous tient debout à la tâche, nous menace ou nous encourage ; rayonnante dans une âme sereine, sombre dans une âme troublée, elle est toujours là, et dans les moments où la passion nous emporte, nous la couvrons, nous nous détournons, nous fermons les yeux pour ne pas la voir. Être un homme, nous le voulons, nous le pouvons, nous le sommes rarement ; mais quand nous le sommes, il y a là un effort qui rachète bien des faiblesses, et un tel contentement que la vie avec ses tristesses infinies ne paraît pas trop chère à ce prix. Otez donc à l'humanité cette vision qui la soutient, ôtez ce grand fantôme, et elle s'abat. Ils font cela, qu'ils le sachent bien, ceux qui, sous prétexte de science, ramènent l'homme aux organes du corps, son existence à l'existence du corps, et ne lui donnent une âme qu'autant qu'il en faut pour servir le corps. Qu'ils sachent bien, ces esprits positifs, si amis du réel, que cet homme où ils se complaisent n'existe pas, que cet homme est une pure chimère ; que si l'homme réel mange, boit et dort, il rêve aussi, il rêve éveillé, et qu'il poursuit obstinément l'objet de ce rêve depuis l'heure ou sa raison s'éveille jusqu'à la mort, à travers les apparences du monde ; que les sociétés rêvent comme les individus, parce qu'elles sont composées d'êtres qui portent partout leur instinct avec eux ; et qu'enfin il est faux et souverainement injuste d'appeler du nom d'homme un être qui prend ce nom et peut se passer de grandeur. (1)

MARTIN VAN BUTCHELL.

Il était impossible de ne pas s'arrêter devant l'estampe qui représentait ce singulier homme. Comment ne pas lire la légende gravée au-dessous ?

Le premier magistrat
et tous les amis sincères de ce pays
sont informés avec le plus profond respect
qu'il y a quelques années Martin van Butchell
fut invité à se rendre
(dans la maison de lady Hunloke, place de Strafford)
par son éminent maître John Hunter, esquire,
lequel l'emmena à Grosvenor-Square,
puis le fit monter dans sa voiture,
et dès qu'il y fut assis
lui dit :

— De quelle maladie vous occupez-vous?
Martin. Du mal du roi (les écrouelles).
John Hunter. Je ne sais pas guérir le mal du roi.
Martin. Je sais que vous ne pouvez pas le guérir. Si vous le pouviez, je ne prendrais pas tant de peine pour le pouvoir moi-même. Je veux savoir non ce que vous savez, mais ce que vous ne savez pas.
John Hunter. C'est fort juste. Ce que nous savons est bien peu de chose à côté de ce que nous ignorons. Mais cherchez d'abord à vous faire une réputation, et tout le monde alors vous tiendra pour un habile homme : si vous ne faites pas parler de vous, toute votre science ne vous servira de rien. Je vous assure qu'il y a parmi nous un grand nombre de médecins qui passent pour d'excellents praticiens et qui, relativement du moins, ne sont pas plus en état de guérir des malades qu'un cheval de brasseur. Visez à devenir le premier médecin d'Angleterre.

L'estampe ne disait rien de plus. C'était assez, du reste, pour donner à croire que ce Martin van Butchell à longue barbe n'était qu'un pauvre diable de charlatan courant le pays sur son poney et débitant sur les places des balivernes pour vendre quelques rouleaux de « vulnéraire suisse. » Il se trouva toutefois, après recherches, que ce soupçon n'était pas tout à fait juste.

Martin van Butchell, d'origine flamande, était né à Londres, le 5 février 1735. Son père était tapissier du roi Georges II. Pour lui, il aimait à s'instruire, et s'adonna aux sciences. Sir Thomas Robinson lui proposa d'accompagner son fils dans un voyage sur le continent ; mais, quelque avantageuse que fût la proposition, Martin van Butchell refusa, pour ce motif que le jeune homme était d'une mauvaise nature et qu'il lui fallait un gouverneur d'un certain âge et d'une autorité qu'il ne se sentait pas. Martin fut ensuite serviteur pendant neuf ans dans la famille de lady Talbot. Il ne cessa point pendant ce temps d'étudier, et il prit à la fin la résolution d'étudier la chirurgie et la médecine chez deux médecins célèbres, les docteurs William et John Hunter. Il devint assez habile pour être autorisé à prendre le titre de chirurgien du roi et de ses armées. On payait fort cher ses consultations : à aucun prix il n'allait voir chez eux les malades qui pouvaient venir chez lui.



Martin van Butchell.

Il se maria deux fois. Quand sa première femme mourut, il l'embauma et la plaça, vêtue comme de son vivant, dans un fauteuil du salon où il recevait ses clients.

Cette première femme avait toujours été vêtue de noir. Martin van Butchell pria sa seconde femme de lui dire quelle couleur elle adopterait. Celle-ci préféra le blanc, et ne porta jamais d'habillements d'une autre couleur. Elle faillit périr en traversant la Tamise en bateau ; mais elle fut sauvée par un des fils de Martin van Butchell (on ne dit pas s'il était aussi le sien ou seulement son beau-fils). Ce jeune homme, qui avait dix-huit ans, la voyant entraînée par le courant, la saisit et parvint à la porter au rivage ; mais, en faisant un effort pour la déposer à terre, il s'y brisa le crâne et mourut.

(1) Ernest Bersot.

LES MARMOTTES.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 406.



Marmotte noire (*Arctomys nigra*). — Marmotte de Pologne (*A. Bobac*). — Marmotte de Québec ou du Canada (*A. empetra*). Dessin de Freeman.

Le philosophe qui nommait les animaux nos *amis inférieurs* disait une chose vraie, une belle et bonne parole. Ce sont des inférieurs qu'il nous faut traiter avec humanité, quelquefois protéger, parfois élever et instruire. En revanche, sous nombre de rapports et d'une infinité de manières, ils nous sont utiles, nous servent, nous amusent, nous défendent, nous aiment enfin (quand nous consentons à nous laisser aimer), et souvent nous instruisent à leur tour. Partout où l'homme peut respirer et vivre sur cette terre, empire désormais trop étroit pour quiconque ne fait qu'en effleurer la superficie, nous trouvons des subordonnés, des êtres animés qu'il est de notre droit, de notre devoir de connaître, d'utiliser, de nous approprier. C'est notre sentence, ou plutôt notre heureux privilége que de conquérir en détail, de soumettre tout ce qui peuple ce domaine si riche, qui ne nous appartient que sous la condition d'un incessant travail et à mesure que nous apprenons à le mieux exploiter.

Au pied des glaces éternelles, dans des lieux presque inaccessibles, où la vie végétale elle-même semble suspendue, l'homme retrouve encore quelques-uns de ces humbles compagnons. Entendez-vous, du haut de ce rocher qui surmonte une petite oasis de verdure, entendez-vous partir un sifflement aigu? La marmotte vous a découvert. Avertie de votre approche, toute une joyeuse compagnie qui s'ébattait là, au soleil, a disparu. Ne cherchez pas la double issue du terrier si habilement creusé par les intelligents rongeurs; elle est trop bien dissimulée sous des débris de rocs, des pierrailles, ou des buissons d'airelles et de rhododendrons. Les deux galeries en forme d'Y grec couchée (l'une supérieure large, l'autre inférieure étroite), qui montent et descendent pour se réunir

à la chambre commune, ont de huit à dix mètres de longueur, et si vous tentiez de les explorer, le palais souterrain auquel elles aboutissent s'enfoncerait de plus en plus. Vous ne sauriez lutter avec les petits mineurs; leurs agiles pattes de devant, divisées en quatre doigts munis d'ongles forts et crochus, travaillent mieux et plus rapidement que la bêche, la pioche et le pic. Attendez plutôt : immobile et soigneusement caché, observez; les marmottes reviendront, car leur récolte est préparée. Les gramens les plus fins, les plus doux, coupés par les quatre incisives, recourbées et tranchantes, dont leurs mâchoires sont armées, sèchent étendus au soleil. Ne vous lassez donc pas, et vous verrez tout l'amusant manége des petits rongeurs. Mais ils sont prudents, et, une fois alarmés, ne se rassurent pas tout de suite. D'abord, à l'entrée de la plus large des deux avenues, de celle dont la pente est descendante, pointera le museau, aux poils moitié noirs, moitié blancs, de la doyenne des marmottes. Avant qu'elle se hasarde, son œil perçant a exploré les environs. Plus loin que l'observateur armé de la meilleure lunette d'approche, elle peut voir : méfiez-vous donc, cachez-vous bien. Si rien ne l'inquiète, elle sort bientôt suivie d'une autre, et toute la bande, parfois de quinze à seize, vient déjeuner, puis se jouer, puis faire ses provisions. Les herbes fortifiantes et parfumées, la vesce, l'oseille, le plantain, sont la nourriture favorite de la marmotte. Elle ne dédaigne pas les racines, aime les fruits, et on l'accuse, quoiqu'elle soit dépourvue de dents canines, de manger, quand elle peut, les œufs et jusqu'aux petits des oiseaux. Campée sur ses longs pieds de derrière à cinq divisions, elle porte ses aliments à la bouche, comme l'écureuil, avec les pattes de devant. Le repas terminé, c'est plaisir de voir les jeunes animaux, tandis qu'un des vieux, du haut d'un poste élevé, inspecte les alentours et fait sentinelle, courir, se poursuivre, s'agacer, se culbuter l'un l'autre, les petits balançant en mesure leur tête penchée et leur queue touffue. Puis, assise sur son séant, chaque marmotte fait sa toilette, peigne sa grossière fourrure grise, brune ou souillée, rase sur son dos large et serrée sur sa poitrine; elle nettoie la barbe épaisse qui recouvre sa lèvre fendue, les longs poils jaunâtres de ses joues, et étale voluptueusement son lourd ventre au soleil.

Mais l'astre a passé le zénith, il décline à l'horizon. Il s'agit d'emmagasiner le foin coupé d'avance, et maintenant fané. L'un des rongeurs se couche sur le dos; il élève ses quatre pattes en guise de ridelles, entre lesquelles ses compagnons viennent déposer la récolte qu'ils ont réunie. Une fois chargé de tout le foin qu'il peut contenir, le chariot vivant est traîné, la queue servant de câble de halage, par les autres petits faneurs qui veillent à ce que la voiture ne verse pas; chacun ayant sa part de corvée, est tour à tour tirant ou tiré.

Pline qui, le premier parmi les anciens, parle de la marmotte, dont les Grecs ne paraissent pas avoir eu connaissance, l'appelait « rat des Alpes », *Mus alpinus,* et racontait tout d'abord l'industrieux procédé, sur lequel depuis Gessner, le meilleur historien de ces rongeurs, donna de plus amples détails. Du reste, si l'on ne connaissait leur manége, il serait difficile d'expliquer comment de petits animaux lourds, trapus, qui dorment les deux tiers de l'année, trouvent moyen de rassembler dans leur terrier plus de foin qu'il n'en faut pour la charge d'un homme, autant au moins qu'un cheval en peut manger en une nuit. Ce n'est point une provision de bouche; la marmotte, qui reste engourdie huit mois de l'année, n'en aurait que faire. C'est la tenture, la couverture, la couche enfin où chaque famille (tous les petits dormeurs roulés et serrés les uns contre les autres) passe la froide saison. S'il survient une élévation de température, et que la troupe échappe un moment à sa léthargie, un coup de dent est donné au mobilier d'herbages, et l'on se rendort.

« La marmotte, dit le grand descripteur Buffon, a le nez, les lèvres, la forme de la tête du lièvre, le poil et les ongles du blaireau, les dents du castor, les moustaches du chat, les yeux du loir, les pieds de l'ours, la queue courte et les oreilles tronquées, et la couleur de son poil sur le dos est d'un roux brun plus ou moins foncé. » Il n'est pas surprenant que ce rongeur, rappelant tant d'espèces diverses, trouve difficilement sa place sur l'échelle scientifique des êtres, et que Linné, réunissant dans ses larges divisions marmottes, loirs, lérots, muscardins, campagnols, ondatras, lemmings, gerboises, etc., entre l'écureuil et le castor, ne voie que des rats.

Prise jeune, la marmotte s'apprivoise aisément; c'est un hôte aimable et doux, sauf pour les chiens, qu'elle déteste. Elle apprend à gesticuler : debout sur ses pieds de derrière et tenant un bâton, elle danse, fait tous ses tours, obéit à la voix du maître. Compagne docile de nos nouveaux compatriotes les Savoisiens, c'est d'elle qu'ils apprirent, dit-on, en la voyant grimper entre deux rochers, l'art de monter aux cheminées. Plusieurs des enfants de ce pays pauvre et alpestre ont gagné leur vie en portant sur leur dos, dans une petite boîte, et montrant à qui veut la voir « la marmotte! la marmotte en vie! » Assurément le petit danseur est lourd et peu agile; mais partout la main créatrice laissa des traces de grâce et de beauté : la marmotte a sa gauche gentillesse. Jadis, les habitants des Alpes faisaient cas de ce gibier, surtout à l'automne, lorsque son dos et ses reins se chargent d'une graisse ferme et solide, « assez semblable à la chair des tétines de bœuf. » En l'an 1000, si les moines de Saint-Gall voyaient un rôti de marmotte apparaître sur leur table, ils se hâtaient d'ajouter à leur Bénédicité cette prière : « Puisse notre bénédiction la rendre grasse! » Nos palais modernes, plus à préjugés, ont besoin d'assaisonnements rigoureusement épicés pour supporter la forte odeur de terrier que conserve la chair de cet animal, en dépit de l'extrême propreté qui lui est naturelle.

Nous devons peut-être le verbe « marmotter » au petit murmure de satisfaction que fait entendre la marmotte lorsqu'on la caresse, ou quand elle se régale de lait, boisson qu'elle préfère à tout et qu'elle avale, comme boivent les poules, en renversant sa tête en arrière. Autrefois, ces rongeurs pullulaient dans les hauteurs où en été résonnait de toutes parts leur cri strident. Ils y deviennent aujourd'hui si rares que défense est faite de les chasser l'hiver. C'était vraiment pitié d'attaquer l'innocente petite bête au moment où elle est sans défense, et de l'arracher avec une espèce de barbare tire-bouchon à son terrier et à sa torpeur. Si l'on en croit les montagnards, la chair et la graisse de la marmotte, douées d'étonnantes vertus, guérissent la plupart des maux; ce petit animal prédit le temps mieux que les meilleurs baromètres : tant qu'elle recueille son foin, il fera beau; si le temps change, elle l'annonce par un cri particulier. Ferme-t-elle hermétiquement son trou, l'hiver sera rude; etc. Sans espérer des marmottes un si grand nombre de services et de renseignements, peut-être trouverait-on quelque utilité dans l'étude approfondie de leur sommeil d'hiver. Buffon, beaucoup d'autres avant et après lui, et récemment M. Regnaut de Paris, ont décrit leur torpeur hivernale, compté l'abaissement des pulsations du pouls pendant sa durée; les effets, sur l'animal endormi, du froid, du chaud et de l'absorption de différents gaz. En continuant ces études, on arriverait peut-être à des conclusions utiles même en médecine. Il est aisé de remarquer chez quelques vieillards, chez des gens faibles et nerveux, qui mangent peu et craignent

fort le froid, une grande somnolence à la rude saison. Peut-être un médecin, en poursuivant ces recherches, trouverait-il que, chez l'homme aussi, ces symptômes, considérés souvent comme des indices de congestions, viennent du refroidissement du sang, du ralentissement de la respiration, et demanderaient des stimulants, des fortifiants et de la chaleur.

Les marmottes et autres animaux à sommeil hivernal échappent à cet assoupissement s'ils passent les temps froids dans une chambre bien chauffée. Cuvier a remarqué, d'autre part, qu'un loir du Sénégal, qui n'avait jamais connu ce genre de torpeur dans sa patrie, s'endormit dès le premier hiver qu'il passa en Europe, et ne se réveilla qu'au printemps. D'autres rongeurs, qui s'enfoncent aussi dans la terre pour leur sommeil d'hiver, ne dorment pas si on les contraint de rester à la surface; il leur faut être séparés de l'air extérieur par quelques pieds de terre.

Nous avons donné la figure de la marmotte des Alpes, (t. XXVII, 1859, p. 405). Les trois espèces de la gravure de ce numéro appartiennent à trois pays différents. Tout au bas est l'*Arctomys empetra*, espèce qui grimpe aussi sur les arbres: elle est grise avec les pattes inférieures rousses. L'*Arctomys Bobac*, au-dessus, un peu plus petite que la marmotte des Alpes, n'en diffère que par son pelage d'un gris moins roux et d'un jaune plus pâle. Elle a aussi un ongle de plus à ses pattes de devant. Elle habite les montagnes et les collines de la Pologne, et on la retrouve jusqu'au Kamtchatka. La couleur plus foncée de la marmotte noire, tout au haut de la planche, la distingue. Du reste, la ressemblance entre tous ces petits rongeurs est telle, et leurs habitudes sont tellement rapprochées, que Buffon n'hésite pas à voir en eux une seule et même espèce, et il n'assigne d'autre cause aux légères variétés de grandeur, de couleur et de forme que les différences de climat.

TRAVERSÉE DE L'EMPEREUR CHARLES.

PAR UHLAND.

L'empereur Charles voguait sur la mer avec ses douze pairs; il gouvernait vers la terre sainte, et la nef était battue de la tempête.

Alors dit le brave Roland : — Je sais frapper et parer avec l'épée; mais cette science ne me sert de rien contre les vagues et les orages.

Ogier le Danois dit à son tour : — Je sais jouer de la harpe; mais à quoi bon, quand les vents et les flots se déchaînent?

Sire Olivier était triste aussi et regardait ses armes : — Il n'en est pas de moi comme de Hauteclaire.

Le perfide Ganelon murmure à part : — Puissé-je me tirer de là! et vous, puisse le diable vous emporter!

L'archevêque Turpin soupirait fort : — Nous sommes les champions du Seigneur; doux Sauveur, descends sur la mer, et que ta grâce nous conduise!

Le comte Richard Sans-Peur s'écria : — Esprits de l'enfer, je vous ai rendu maint service, à votre tour aidez-moi.

Sire Naimes fit cette réflexion : — J'ai déjà donné plus d'un conseil; mais eau douce et bon conseil sont chère denrée sur un vaisseau.

Alors reprit le vieux sire Riol : — Je suis une vieille épée, et je voudrais bien laisser mes os sur la terre ferme.

Gui, le galant chevalier, se mit à chanter : — Que ne suis-je un petit oiseau! je m'envolerais vers ma bien-aimée!

Le noble comte Garin dit : — Veuille Dieu nous tirer de péril! Je bois plus volontiers le vin vermeil que l'eau de la mer.

Lambert, le joyeux compagnon : — Que Dieu ne nous oublie pas! J'aime mieux manger un beau poisson que d'être mangé par lui!

Le digne Godefroid dit : — Je ne me plaindrai pas, puisque je partage le sort de mes frères.

Le roi Charles était assis au gouvernail; il n'avait pas prononcé un mot. D'une main sûre il dirige l'esquif, jusqu'à ce que la tempête se calme. (1)

LA GRILLE DORÉE

AU KREML DE MOSCOU.

Au sommet d'une éminence qui domine la rive gauche de la Moskva, au centre de l'ancienne capitale de la Russie, s'élève l'antique forteresse que nous nommons improprement le Kremlin : les Russes la nomment le *Kreml*.

Ce mot, comme nous l'avons déjà dit, signifie une forteresse où se trouvent des églises, un palais et un nombre considérable d'édifices; c'est une ville forte renfermée dans une ville ouverte. Nijni-Novgorod, Kazan, Astrakhan, possèdent chacune leur Kreml, moins important sans doute que celui de Moscou, mais cependant d'une étendue considérable.

L'aspect de cette forteresse n'a rien de sinistre : ses hautes murailles, les tours élevées dont elle est flanquée, sont recouvertes d'une peinture blanche soigneusement entretenue; un jardin anglais aux pelouses verdoyantes, aux massifs d'arbres touffus, entoure une partie de son enceinte; l'intérieur présente également un spectacle varié très-original. Ce sont d'abord ses cinq cathédrales, formant un véritable quinconce d'églises toutes ouvrant sur un même parvis, églises véritablement russes, avec leurs cinq coupoles dorées affectant la forme bulbeuse, trahissant par là leur origine indienne, et dont les murailles intérieures sont couvertes de peintures byzantines aux couleurs vives, de devantures d'autel (iconostases) revêtues d'or, d'argent, et d'images de saints ornées de pierres précieuses; l'une d'elles contient les tombeaux de plusieurs des czars de la descendance de Rurik et d'Ivan le Terrible. C'est encore le trésor (*Ourojenia Palata*) qui renferme des richesses archéologiques d'une immense valeur matérielle, dépassée par leur intérêt historique, et qui permettent de suivre l'histoire de l'art en Russie depuis les temps les plus reculés

Plusieurs monastères d'hommes et de femmes, le palais du sénat, l'arsenal, où l'on peut admirer des pièces d'artillerie en bronze d'une grande beauté de travail, et enfin les trois palais impériaux, complètent cet ensemble, unique, probablement, au monde.

Le plus considérable de ces palais est celui qui a été bâti pendant le règne de l'empereur Nicolas Ier. Il sert de résidence à la famille impériale pendant les différents séjours qu'elle fait à Moscou. Il renferme, outre les habitations particulières, d'énormes salles de réception décorées avec un luxe prodigieux et qui portent les noms des saints les plus vénérés en Russie, Saint-Vladimir, Saint-Georges, Saint-Alexandre, Saint-André. D'immenses dressoirs couverts de vases d'or et d'argent accompagnent dignement la profusion d'ornements qui recouvrent les murs.

La maison des Chevaliers, plus ancienne que ce palais, y est annexée au moyen d'une galerie soutenue par des arcades. Là sont logés les ministres et les grandes charges de la couronne.

Vient enfin le troisième palais, réuni également à celui bâti par l'empereur Nicolas Ier. C'est l'ancienne demeure des czars. Inhabité aujourd'hui, il conserve encore quelques pièces remarquables de l'ancien ameublement. Là se

(1) Traduit par M. Frédéric Sœhnée.

trouve la grille Dorée, vestibule conduisant aux appartements intérieurs, au *Terema* (gynécée) qui renfermait les femmes de la famille impériale, et où l'on voit une chapelle de petite dimension dans laquelle les souverains de



La Grille dorée, au Kreml de Moscou. — Dessin de P. Blanchard, d'après nature.

Russie vont entendre le service divin en grande cérémonie, ce que l'on nomme *une sortie de cour*.

L'architecture de ce palais a le caractère de lourdeur propre à l'époque byzantine, mais racheté par le fini et la

grâce de l'ornementation. Si la Russie n'est pas riche en monuments anciens, du moins ceux qu'elle possède, grâce à un entretien incessant, sont d'une admirable conservation. Peut-être ne reste-t-il rien des peintures primitives; mais, comme le dommage est réparé à mesure qu'il se manifeste, l'ensemble reste toujours satisfaisant et l'harmonie est toujours parfaite.

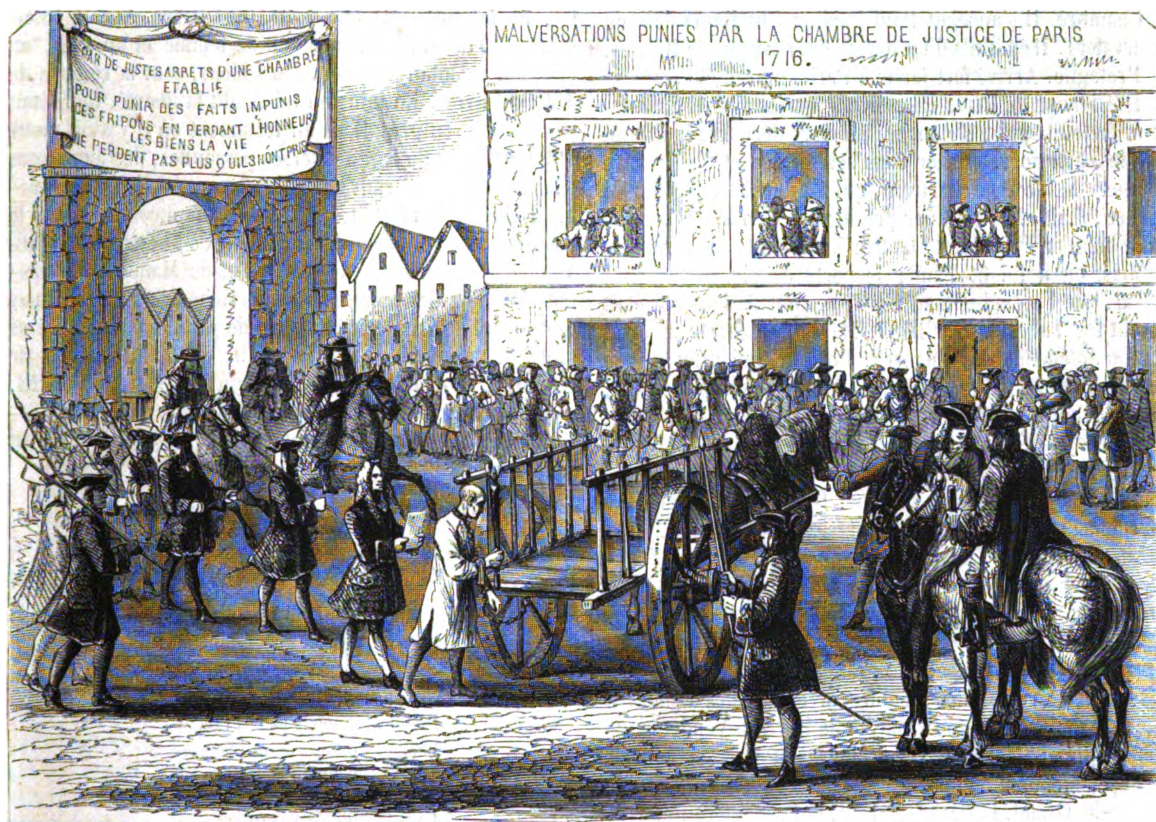
De la terrasse du Kreml, le panorama de Moscou est admirable. La Moskva serpente lentement à travers un fouillis de maisons aux toits de fer peints en rouge et surtout en vert éclatant, surmontés d'une multitude de coupoles dorées, argentées, recouvertes d'un bleu d'azur aux étoiles d'or, ou de ce vert que produit le cuivre. Chaque climat a son harmonie qui lui est propre. Ces couleurs violentes, crues même, blesseraient peut-être les yeux sous le soleil ardent de Naples ou de Cadix; la douce lumière du Nord a besoin de contrastes plus puissants, et lorsque dans l'hiver la neige enveloppe tout le pays d'un blanc linceul, les parties des coupoles qu'elle ne peut couvrir à cause de leur déclivité font penser à ces fleurs hâtives qui ouvrent leur corolle avant qu'un soleil bienfaisant les ait débarrassées de leur suaire glacé.

LA CHAMBRE DE JUSTICE EN 1716.

A la mort de Louis XIV, on découvrit tout à coup les inévitables et désastreuses conséquences du despotisme. L'éclat s'évanouit; on vit l'abîme. Princes et courtisans s'étaient avilis dans la servitude dorée de Versailles, et devaient bientôt donner, pendant plus d'un demi-siècle, le spectacle et l'exemple de la corruption la plus honteuse. Le faste du grand roi, l'exagération des impôts, les exactions, la révocation de l'édit de Nantes, les guerres, avaient ruiné la France; le trésor était vide. Toutefois, il n'eût pas été prudent, au commencement d'un nouveau règne, d'exiger immédiatement de nouvelles contributions du peuple, déjà mécontent et accablé de charges. Saint-Simon proposa tout simplement la banqueroute : c'était le meilleur moyen possible, pensait-il, de discréditer la royauté; elle ne trouverait plus à emprunter, et alors il lui faudrait bien compter avec la noblesse. Mais qu'aurait fait, pour rappeler la prospérité publique, la noblesse toujours avide de priviléges et habituée à vivre des faveurs et des largesses royales? Le conseil ne plut à personne. On imagina qu'il fallait d'abord calmer les rumeurs alarmantes et détourner la curiosité de ceux qui auraient voulu regarder de trop près aux dépenses de l'État. Le moyen auquel on s'arrêta n'était pas d'une grande finesse : on propagea le bruit que l'embarras des finances avait pour cause principale les bénéfices exagérés ou frauduleux que les traitants ou maltôtiers avaient faits dans les marchés avec les ministres pendant les dernières années du règne de Louis XIV. Aussitôt l'on établit, par lettres patentes du 12 mars 1716, sous le nom pompeux de « Chambre de justice », une commission de trente juges chargée de rechercher et punir « ceux qui avaient commis des abus dans les finances. » Le lieu des séances de cette commission était le couvent des Grands-Augustins. Une grande gravure du temps représente les commissaires réunis : au-dessous, on voit un pressoir où des malheureux écrasés rejettent de tous côtés de l'or, et on lit ce quatrain :

Il faut rendre, il faut rendre avec gémissement
Le sang que tes imposts ont exprimé des veines
Du Clergé, du Marchand, du Noble et Paisan,
Et payer par tes maux l'interest de leurs peines.

Ce fut le chancelier de France Voisin qui ouvrit la première séance. Parmi les membres, on remarquait MM. de



1716. — Bourvalais derrière la charrette. — Gravure du cabinet des estampes. — Dessin de Bocourt.

Lamoignon et Portail, présidents à mortier; les maîtres des requêtes de Machault et d'Ormesson; Bouvart, procureur général de la Chambre des comptes. L'institution de ce tribunal d'exception ne pouvait manquer, au début, de produire une impression favorable sur l'esprit public. C'était afficher un sentiment de justice qui était de bon augure et s'engager à prévenir le retour d'abus contre lesquels on se montrait si sévère. En même temps, on avait persuadé au régent que le seul effroi inspiré aux traitants par la Chambre de justice les déterminerait à offrir des sommes considérables pour s'exempter de toute recherche. En effet, on assurait que le sieur Bourvalais, l'un de ceux qui se sentaient le plus menacés, s'était empressé, dès les premiers bruits, de donner avis qu'il saurait faire remettre jusqu'à 80 millions au trésor royal si l'on voulait renoncer à l'établissement de la commission de recherches. Mais le chiffre élevé de cette offre fut cause qu'on espéra obtenir des milliards en poursuivant les traitants à outrance.

Bourvalais fut l'un des premiers qui comparurent devant la Chambre. Il s'appelait Paul Poisson (dit Bourvalais ou Bourvalet). Il était fils d'un paysan des environs de Rennes, en Bretagne. Arrivé fort jeune à Paris, il avait été employé comme teneur de livres chez divers marchands. Il était devenu facteur; puis, s'étant un moment découragé, il avait pris le parti de retourner dans son village et de s'y faire huissier. M. de Pontchartrain, qui fut depuis chancelier de France, était alors premier président à Rennes. Il remarqua l'huissier Poisson, le trouva intelligent, et le ramena à Paris, où il lui fit donner le poste de piqueur au pont Royal, que l'on substituait au vieux pont de bois qui était devant les Tuileries. En 1687, M. de Pontchartrain étant devenu intendant des finances, Poisson, qui avait pris le nom de Bourvalais, trouva moyen, grâce à son protecteur, d'être employé et intéressé dans ce qu'on appelait alors, comme aujourd'hui, « les affaires » (Dieu vous en garde!). Audacieux et peu tourmenté de scrupules, il monta rapidement les échelons de la fortune. Dès 1688 il passait déjà pour financier. Il épousa une fille assez laide nommée Marie-Suzanne Guihon, femme de chambre de Mme de Sourches, qui lui apporta en dot seulement 400 livres, mais aussi de nouvelles protections par les maîtresses qu'elle avait servies. On vit bientôt Bourvalais acquérir des hôtels, des maisons de campagne, de grandes terres, des charges, des tableaux rares, des meubles précieux, des bijoux. Il avait notamment acheté la maison de la place Vendôme qui a été depuis l'hôtel de la Chancellerie; il était seigneur de Champs, Mandinet, Logues, Luzard, Gournay, Villiers, Croisy-le-Grand, la Haute-Maison, la Frelonnerie, et Jarsai. La maison de Champs, à quatre lieues de Paris, était un palais, et de cette seule terre dépendaient quatorze villages dont Bourvalais avait acheté toutes les propriétés pendant une disette. Parmi ses quatorze ou quinze charges, on comptait celle de secrétaire du conseil de finance, qui lui rapportait 500 000 livres, une de secrétaire du roi, deux offices de contrôleur général des finances du comte de Bourgogne. De pareils monopoles accusaient autant l'administration que Bourvalais lui-même. Le public s'indignait. En mai 1705, la veille du jour où un intendant du prince de Conti, nommé Lanoue, fut mis au pilori pour être devenu trop riche par des moyens analogues, on avait affiché le quatrain suivant :

> De financier jadis laquais
> Ainsi la fortune se joue;
> Je vous montre aujourd'hui la Noue;
> Vous verrez bientôt Bourvalais.

Cette fois, Bourvalais ne fit que rire. Il était au mieux avec les princesses et les princes. Monsieur, frère du roi, allait jouer et manger chez lui, et s'y trouvait mieux servi, disait-il, qu'au Palais-Royal. Bourvalais ne fut aucunement troublé dans les délices de ses immenses richesses jusqu'en 1716. Cette idée politique de la Chambre de justice coupa court à sa prospérité. Un jour où il revenait de sa terre de Champs avec ses hôtes, M. de Simiane et le sieur Vezou, procureur au Parlement, il fut arrêté par trois exempts et conduit à la Conciergerie. Sa femme fut chassée de son hôtel de la Chancellerie, et on lui assigna une pension de 1 200 livres. Bourvalais fut successivement conduit dans ses domiciles de Paris et de la campagne pour y assister aux scellés mis sur les portes et les meubles. Un prêtre de Saint-Sulpice, nommé Roy, auquel il avait confié quelques affaires importantes, le dénonça comme ayant placé sous un faux nom 500 000 francs de contrats sur la ville de Paris. Pendant l'instruction du procès, Bourvalais fut enfermé dans la tour de la Conciergerie dite de Montgomery, où avaient été enfermés Ravaillac et Damiens. Le peuple ne doutait point qu'il ne dût être roué et pendu : il n'en fut rien; on n'en voulait qu'à ses richesses. Encore la Chambre de justice ne lui prit-elle que 4 400 000 livres. Vers le mois de mai 1717, il fit, au nom de sa femme et au sien, un abandon volontaire au roi de ses biens, sauf la réserve de 450 000 livres. En juin, on lui rendit la liberté. Ce n'était pas assez à son gré. Il fit un testament où il y avait pour 100 000 livres de legs à diverses personnes, des fondations de messe, etc. Il retrouva des protecteurs, et, le 15 septembre 1718, on le rétablit, pour des motifs inconnus, dans la possession de ses biens, à l'exception de l'hôtel de la place Vendôme et des terres de Champs et de Mandinet. Il restait ainsi l'un des hommes les plus riches de France; mais toute cette affaire de la Chambre de justice avait altéré sa santé. Il mourut le 6 février 1719. Sa femme hérita de ses biens, et mena grand train jusqu'à sa mort, en 1723.

La gravure qui représente Bourvalais derrière la charrette infâme et conduit au pilori est donc une fiction. On lit sur cette gravure :

> Par de justes arrêts d'une chambre établie
> Pour punir des faits impunis,
> Ces fripons, en perdant l'honneur, les biens, la vie,
> Ne perdent pas plus qu'ils ont pris.

Au-dessous étaient les trois mauvais quatrains suivants :

> Partisans qui par mille imposts,
> Sans consulter la conscience,
> Avez tant troublé le repos
> De tous les sujets de la France;
>
> Infâmes vautours de nos bourses,
> Tyrans haïs de l'Vnivers,
> Nous trouvons enfin nos resources
> Dans l'équité de vos revers.
>
> Avouez icy sans esconte
> Que très-justes sont les arrets
> Qui vous condamnent à la honte
> Pour les maux que vous avez faits.

En même temps que Bourvalais, on arrêta et l'on poursuivit une centaine d'autres individus, parmi lesquels on cite Miot, Durand, le Normand, le Blanc, Gruet, Paparel. La faveur dont avait joui la Chambre de justice se tourna bientôt en mécontentement et en raillerie lorsqu'on vit que l'on ne punissait pas les accusés, que l'on entrait en composition avec eux, que les plus malfamés échappaient même à la taxe moyennant des protections achetées à la cour presque sans aucun mystère. D'ailleurs, les perquisitions faites arbitrairement, sous prétexte de la recherche des fortunes, étaient devenues une vexation et un sujet de crainte pour un grand nombre de personnes innocentes. Qui savait où le désir de remplir la caisse de l'État ne conduirait pas cette commission armée de pouvoirs absolus et sans contrôle? Ce qui paraîtrait incroyable si l'on n'avait des témoignages sérieux, c'est que tout cet appareil de

rigueur ne profita qu'aux courtisans, complices des maltôtiers. Les taxes, très-faibles, ne produisirent qu'une somme insignifiante. « Le roi, dit Massillon dans ses Mémoires sur la régence, n'y trouva pas de quoi payer les frais de cette détestable commission extraordinaire. » Alors ce fut sur la Chambre de justice elle-même que commencèrent à pleuvoir les satires en vers et en prose. L'une des plus plaisantes est intitulée : « Billet d'Enterrement de la Chambre de justice », et commence ainsi : « Vous êtes prié, de la part de M. le Chancelier, d'assister aux convoi et enterrement de haute et puissante dame M[me] LA CHAMBRE DE JUSTICE, qui se fera le lundi 22 mars 1717, à dix heures du matin, dans la salle des RR. PP. augustins du grand couvent, où elle sera inhumée..... »

Il courut aussi une requête au régent où se trouvent ces vers :

Prince régent, dont un conseil menteur
Osa tromper la politique,
(En) détruisant la chambre inique,
Aux Français indignés livrez l'immonde auteur
De ce tribunal frénétique.

La vérité est qu'avec le détestable système de finances qui conduisait insensiblement la monarchie française à sa perte, on avait besoin des traitants, et qu'on avait à la fin compris qu'il eût été impolitique de fermer par la peur les bourses malhonnêtes où l'on était bien obligé de puiser à certains jours de détresse.

TRAVAIL.

Travailler, c'est appliquer ce que l'on sait.
Étudiez donc pour apprendre;
Apprenez pour savoir;
Sachez pour travailler.

Travaillez pour payer votre dette à votre famille, à la société, à ceux qui vous ont transmis le fruit de leurs travaux pour que vous le transmettiez à d'autres augmenté du fruit de votre propre travail; autrement vous n'êtes qu'un banqueroutier que le code pénal ne punit pas, mais que l'inexorable force des choses châtie sans miséricorde. Travaillez pour payer votre dette à vous-même, car le travail porte avec lui sa récompense. « Mon cœur s'est réjoui de tout mon travail, dit l'Ecclésiaste, et c'est tout ce j'ai eu de tout mon travail. » (C. 2, v. 10.) Ainsi, celui-là qui dit que tout est vanité, sent quelque chose de réel dans son cœur dont il se réjouit : c'est le travail, c'est le sentiment de la dette acquittée, c'est la mystérieuse satisfaction de tout être intelligent qui s'associe en quelque sorte au souverain artisan des mondes en créant lui-même quelque chose.

***

LES PREMIÈRES ORANGES DE LA CHINE.

Lorsque, dans *l'Avare*, Molière fait dire par Cléante qu'on doit apporter quelques bassins d'oranges de la Chine pour varier une collation dont Harpagon a dressé le menu à beaucoup moins de frais, il signale un fruit déjà répandu à Paris, mais encore inconnu au commencement du grand siècle. Toutes les oranges de la Chine qui s'exportaient alors de Portugal dans les grandes capitales provenaient d'un arbre unique, que D. Francisco Mascarenhas avait fait venir de Macao à Goa et de cette capitale des Indes à Lisbonne. Ce merveilleux oranger fut planté en 1635, dans le jardin de Xabregas, qui appartenait au grand seigneur dont le nom glorieux se lie ainsi à cette aimable naturalisation. D. Francisco Mascarenhas ne se doutait probablement pas qu'en plantant cet oranger de la Chine, il jetait plus de numéraire dans son pays peut-être que n'en avaient apporté les premiers conquérants. L'activité persévérante de la Hollande a ravi aux Portugais ce qu'on appelait jadis le commerce des épices; la culture non interrompue de l'oranger de la Chine est une source intarissable de richesse que le Portugal ne perdra jamais. Rappelons en passant que l'introduction des belles oranges de l'Inde, qu'il ne faut pas confondre avec l'espèce chinoise, se lie en Portugal aux grands souvenirs laissés par Jean de Castro, le héros désintéressé qui emprunta une somme considérable sur sa moustache, et qui, ne laissant pas dans sa caisse de quoi faire enterrer décemment le vainqueur de tant de rois asiatiques, demandait un linceul au pays qu'il avait enrichi.

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

Suite. — Voy. p. 214.

Quand les billets sont imprimés, il faut les compter et les envoyer aux différents bureaux. Cette opération pourrait s'exécuter à la main; un seul employé compterait trente mille billets en dix heures de travail. Mais il pourrait se tromper : aussi emploie-t-on avec plus d'avantage une machine qui compte, sans erreur possible, 250 000 billets par jour, c'est-à-dire qui fait, avec un simple manœuvre, l'ouvrage de huit employés.

Cette machine est représentée figure 1.

On entasse, comme précédemment, les billets dans une coulisse verticale L. Une chaîne sans fin G, mise en mouvement à l'aide d'une manivelle M, agit sur la partie inférieure de la pile des billets et les pousse à la suite les uns des autres dans une rainure horizontale, d'où ils retombent en s'entassant avec ordre dans une autre coulisse verticale L'.

Le mouvement nécessaire pour faire avancer un billet d'un rang fait aussi mouvoir la main d'un compteur tout semblable à celui que nous avons décrit plus haut.

Supposons qu'on prenne une pile de billets sortant de la machine à imprimer : le compteur étant d'abord mis au zéro, lorsque cette pile aura passé complétement de la coulisse L dans la coulisse L', il suffira de lire le nombre indiqué par le compteur pour avoir le nombre de ces billets.

Enfin, pour donner une idée complète de la fabrication des billets, nous dirons quelques mots de la machine à couper les cartons, machine qui peut d'ailleurs servir à d'autres usages.

En une journée de travail, cette machine découpe cinq cent mille cartons.

Elle se compose essentiellement de deux arbres parallèles portant chacun dix lames d'acier circulaires.

Ces lames ont un tranchant très-obtus, comme celui des ciseaux ordinaires. Elles s'entre-croisent de manière à agir sur une feuille de carton comme feraient dix paires de ciseaux qui l'entameraient en même temps.

Une feuille de carton se trouve ainsi partagée en dix bandes égales, qui sont ensuite recoupées à la grandeur exigée pour les billets.

Les voyageurs se demandent souvent pourquoi toutes les lignes de chemins de fer n'ont pas adopté un type uniforme pour les billets, et pourquoi sur une même ligne ce type a souvent changé.

C'est qu'un billet de voyageur doit toujours indiquer nettement le point de départ et celui d'arrivée, même quand il a été coupé en deux pour les demi-places auxquelles ont droit les militaires.

Pour résumer tout ce qui précède, nous donnons ici (fig. 2) un *fac-simile* d'un billet de troisième classe, de Bourg à Pont-d'Ain.

Non-seulement les deux stations y sont indiquées par leurs noms en toutes lettres, mais encore par les deux chiffres 3 et 5. De plus, la lettre H désigne aussi, par convention, la même station que le chiffre 3; de sorte que, si l'on coupe le billet en diagonale dans un sens ou dans l'autre, chacune des deux moitiés porte toujours des indications suffisantes pour qu'on puisse constater immédiatement le point de départ et celui d'arrivée.

Toute la partie que nous venons de décrire reste invariable; elle est donnée par le poinçon fixe de la machine à imprimer.

A la droite du billet, on lit: D 3066. C'est le compteur qui imprime ce nombre, lequel indique que le billet pris pour exemple est le *trois mille soixante-sixième* de la série D. Chaque série se compose de dix mille billets.

Enfin, à la gauche du billet reste une marge qui reçoit un timbre sec indiquant la date et le numéro du train. Cette opération s'exécute, comme nous l'avons dit dans notre premier article, au moyen de la machine représentée figures 1-A, 1-B, etc. Ainsi, le timbre de la figure 1-C indique la date du 30 août et le train n° 60. Les dates se rapportant toujours à l'année courante, le billet ne porte aucune indication d'année.

Nos lecteurs seront sans doute étonnés de la complication et du nombre des machines employées pour le service des billets. Ils se demanderont peut-être si ce même service n'aurait pas pu se faire plus simplement à l'aide d'employés ordinaires travaillant sans le secours de machines.

Afin de montrer combien ces ressources seraient insuffisantes pour un service aussi actif, nous allons citer quelques chiffres curieux à connaître.

La France, eu égard à sa surface et à sa population, ne possède pas autant de lignes de chemins de fer que l'Angleterre et la Belgique. Mais c'est sur les chemins de fer français que le mouvement des voyageurs et des marchandises est le plus actif.

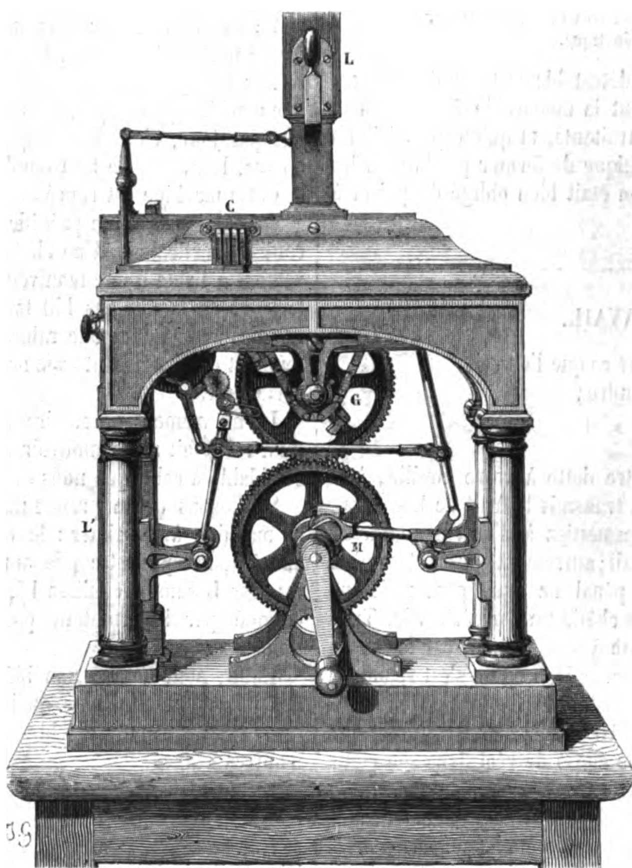


Fig. 1. — Machine à compter les billets de chemin de fer.

Pendant l'année 1857, le mouvement moyen a été de 260 000 voyageurs et de 270 000 tonnes de marchandises (la tonne vaut 1 000 kilogrammes) sur 1 kilomètre de longueur de chemin de fer.

C'est-à-dire que si l'on divise le nombre total des voyageurs transportés sur nos chemins de fer, pendant toute l'année 1857, par la longueur totale de ces chemins, on trouve pour quotient 260 000.

Aux États-Unis, le mouvement annuel des voyageurs sur 1 kilomètre est de 200 000; en Angleterre, de 163 000; en Allemagne, de 148 000.

On reproche souvent aux Français de ne pas être assez voyageurs; mais les chiffres précédents prouvent que si nous n'aimons pas à quitter notre pays, nous le parcourons volontiers dans tous les sens.

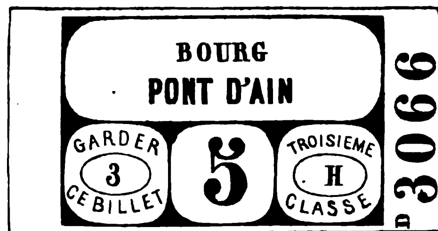
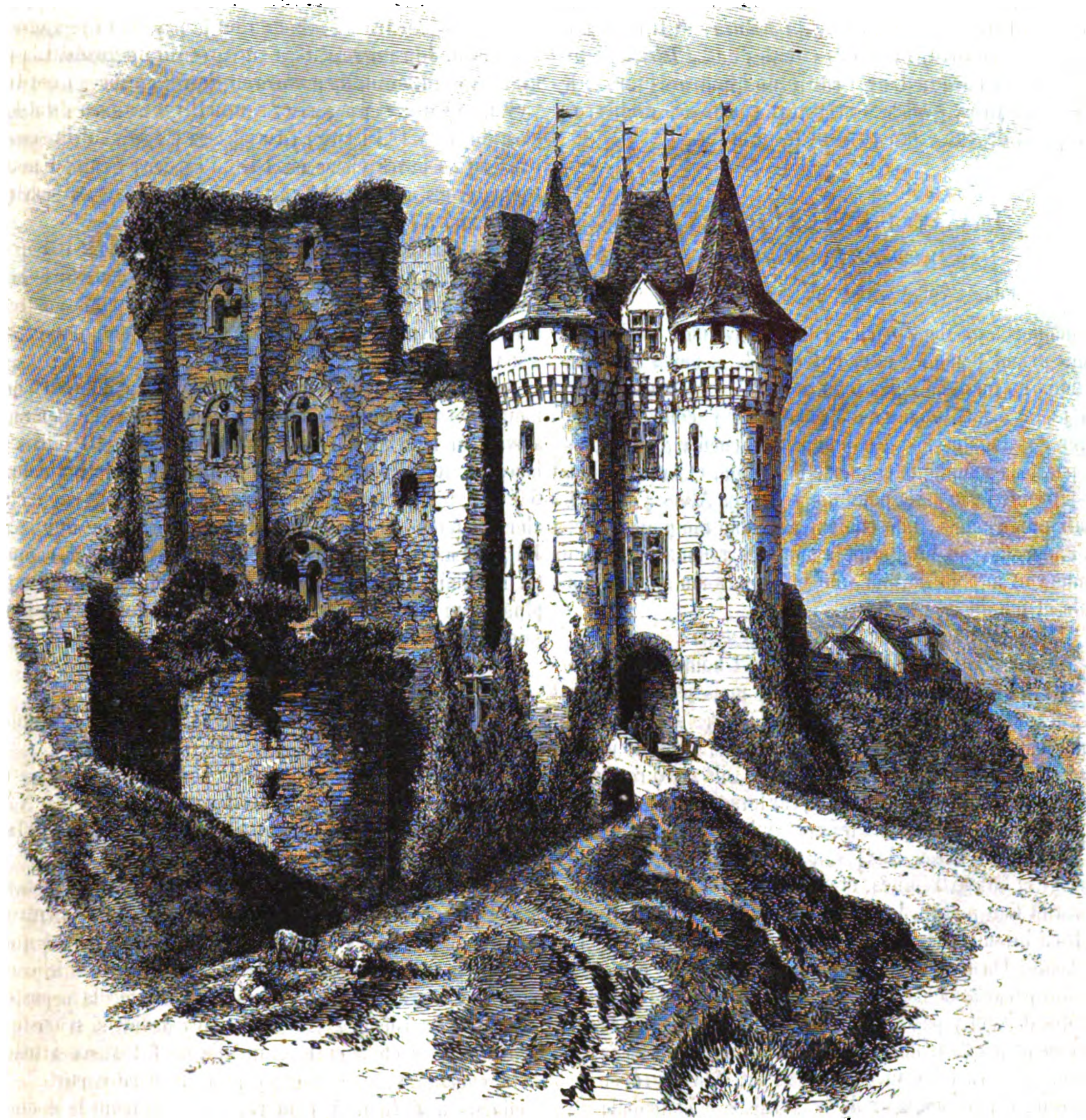


Fig. 2.

La suite à une autre livraison.

CHATEAU DE NOGENT-LE-ROTROU

(DÉPARTEMENT D'EURE-ET-LOIR).



Ruines du château de Nogent-le-Rotrou. — Dessin de Bligny.

La petite ville de Nogent-le-Rotrou ne s'est pas toujours contentée d'être une charmante sous-préfecture, avec chambre consultative, manufactures, tribunal de première instance, trois églises et trois hôpitaux. Du temps qu'elle s'appelait *Novigentum Rotrudum*, bien avant que le Grand Perche ne se changeât en Orne et Eure-et-Loir, c'était une duché-pairie ressortissante au Parlement de Paris, au diocèse de Chartres, à l'intendance d'Alençon, à l'élection de Mortagne, avec châtellenie, bailliage et justice royale, église collégiale, couvents de capucins et d'ursulines, prieuré des filles de Saint-Benoît; et son château flanqué de cinq tours défiait ses ennemis, protégeait ses amis. Geoffroi Ier, fils de Rotrou, vicomte de Châteaudun et seigneur de Mortagne, l'avait bâti en 1030, sur les ruines d'une forteresse romaine (Bry de la Clergerie, *Histoire du Perche*). Quatre des tours avaient reçu le nom des seigneurs qui en commandaient la garnison en temps de guerre : Montdoucet, Brunelles, Buton, la Chaise; la cinquième avait pour patron saint Georges. Plus d'une fois les Anglais tentèrent de détruire ce refuge de vaillants hommes dont les escarmouches inquiétaient le comte de Warwick et rendaient l'espoir aux assiégés d'Orléans. Le comte de Salisbury parvint à s'emparer du château en 1428, le perdit, le reprit, l'incendia et fit pendre la garnison avec le brave la Pallière qui la commandait. Les Français réparèrent les murs, y mirent une garnison nouvelle, et les Anglais, repoussés incessamment, purent pressentir leur expulsion de France. N'est-ce point à ces souvenirs de gloire nationale que Nogent-le-Rotrou restait fidèle en refusant de changer son nom, malgré les lettres patentes du roi qui en faisaient une duché-pairie sous le nom d'Enghien-le-Français, en faveur de Henri Ier, comte de Condé? malgré d'autres lettres royales octroyées au petit-fils de Sully, sous le titre de Nogent de Béthune et duché-non-pairie? Près du mur de l'hôpital fondé par Rotrou III, en 1598, sur l'inscription funéraire du tombeau de Sully et de Rachel de Cochefilet, sa femme, on retrouve écrite cette qualification de « Nogent-le-Rotrou, dit de Béthune. » Les gens du pays n'ont point ratifié les décisions du roi, bien qu'ils se souviennent avec orgueil du séjour que faisait parmi eux

le grand maître d'artillerie, « en laquelle charge, dit toujours l'inscription, comme portant les foudres de Jupiter, il prit et remporta Montmeillant », sans compter ses autres mérites.

De l'ancien château qu'il habita, et qui avait vu naître aux bords de l'Huisne le *peintre de la nature*, le traducteur poétique d'Anacréon, l'une des étoiles de la *Pléiade française*, Remi Belleau, il ne reste plus que trois tours, les débris des autres, quelques créneaux couronnés de lierre, et un point de vue éternellement pittoresque.

LA VIE D'UN ÉTUDIANT

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Fin. Voy. p. 218, 230, 234, 242, 253.

A mon retour de Zurich, j'avais avec moi un écolier qui eut grand'peine à passer la Grimsel, et peu s'en fallut que nous ne fussions gelés tous deux. Il voulait s'arrêter, mais je lui disais toujours d'avancer, car je connaissais le danger des montagnes. Un jour, étant encore jeune, j'avais passé la montagne couverte de neige, et, me sentant très-fatigué, je m'assis pour me reposer. Alors j'eus des sensations étranges; une chaleur agréable me gagnait, et je m'endormis, les bras croisés sur mes genoux. Mais un homme vint auprès de moi, me mit une main sur chaque épaule et me dit :

— Lève-toi et marche; ne reste pas assis!

Je ne sais ce que devint tout à coup cet homme; je pouvais voir au loin, en haut et en bas, mais je ne le revis plus; il avait disparu. Je me levai, et, après avoir mangé un morceau de pain, je me remis en marche. Lorsque je racontai cela aux hommes de la montagne, ils me dirent que j'avais été à deux doigts de la mort, car lorsqu'on est saisi par le froid sur ces grandes hauteurs et qu'on s'arrête, on ressent d'abord une douce chaleur, parce que le sang se porte au visage et aux extrémités, et si l'on s'assied, il abandonne le cœur et l'on meurt. Je pensai donc, et ils crurent aussi, que Dieu lui-même m'avait préservé. Il n'y a pas de mort plus facile. On trouve souvent dans la montagne des gens assis qui paraissent dormir, mais ils sont morts. Aussi, ceux qui doivent y passer la nuit, connaissant le danger, se prennent par la main et dansent en rond jusqu'au jour.

Quand je revins à Visp, ma femme fut bien heureuse de me revoir, car le seigneur de la paroisse était malade de la peste. On se conduisit fort mal avec lui : tout le monde l'avait abandonné; il n'était resté qu'un jeune garçon auprès de lui. Ma femme était donc fort inquiète de ce qui lui arriverait si elle tombait malade à son tour. J'avais déjà passé par là du temps que j'étudiais à Zurich, où il y eut aussi une terrible peste : on jeta dans une fosse, au Gross-Munster, neuf cents personnes, et sept cents dans une autre. Je partis alors pour le pays avec quelques compatriotes. J'avais un abcès à une jambe; je crus que c'était la peste, et ce fut à peine si l'on voulut nous laisser entrer à Visp. J'allai à Grenchen, chez la tante Franzy, et, sur la route, je m'endormis dix-huit fois dans l'espace d'une demi-journée. Ma tante m'enveloppa la jambe de feuilles de chou, et je guéris avec l'aide de Dieu. Personne n'eut la peste, mais, pendant six semaines, nous n'osions approcher de personne. Plus tard, je vis encore une peste à Zurich.

A Visp, ma femme accoucha de son premier enfant, et fut fort en danger. Je ne la quittai pas d'un instant, car dans le Valais c'était la coutume que les maris restassent auprès de leurs femmes pendant les douleurs de l'enfantement, afin que plus tard ils eussent plus de patience avec elles. L'enfant fut baptisée; on la nomma Marguerite. On me dit, quelques jours après, que ma femme avait été en grand danger de mort.

L'évêque, Mgr Adrien de la Rittmatter, ayant appris que je voulais quitter le Valais, m'envoya son cousin pour m'inviter à me rendre auprès de lui à Sitten : je deviendrais le maître d'école de tout le pays, et je gagnerais beaucoup. Je remerciai Sa Grâce, et lui demandai la permission d'aller étudier encore quelques années, me trouvant trop jeune et pas assez savant. Il me menaça du doigt, et me dit : « O Platter, tu as assez d'âge et de science, mais tu as autre chose en tête. J'espère, quand nous te rappellerons plus tard, que tu aimeras mieux servir ton pays que les étrangers. »

Nous partîmes, ma femme et moi, emportant douze ou treize pièces d'or et quelques meubles. J'avais mis le berceau de mon enfant sur une hotte que je portais sur mon dos, et je tirais ma femme après moi, comme une vache son veau.

Arrivé à Bâle, je devins le proviseur du docteur Oporinus. On me donnait pour traitement 40 livres; personne avant moi n'en avait reçu autant. Je payais 10 livres de loyer; tout était fort cher : un quarteron de blé coûtait 6 livres, une mesure de vin 8 rappes (2 sous), car c'était alors un temps de disette qui, heureusement, ne dura pas. J'achetai au marché un petit tonneau de vin que je rapportai à la maison sur mes épaules, et qui fit naître entre nous plus d'une dispute. Nous n'avions qu'un gobelet, et je disais à ma femme :

— Bois, toi; tu dois nourrir ton enfant.

Et elle répondait :

— Bois toi-même; il faut que tu travailles et que tu tiennes l'école.

Plus tard, un de nos bons amis nous donna un verre un peu plus grand et qui avait la forme d'une botte. Nous n'avions guère de meubles inutiles; mais, grâce à Dieu, nous ne manquions ni de pain ni de vin.

Je quittai Bâle avec un docteur de mes amis, nommé Jean Epiphanius, de Venise, qui se rendait à Porentruy, à la cour de l'évêque Philippe de Gundelsheim, et qui me prit à son service avec ma femme. Notre petite fille commençait à marcher, quand elle fut atteinte de la peste, et mourut le troisième jour. Alors Anny devint si triste que la femme du docteur craignit qu'elle ne fût aussi atteinte de la contagion, et elle me pria de la faire partir. Je la conduisis à Zurich. A mon retour, je trouvai le docteur tellement ivre qu'il me demanda pourquoi je les avais quittés, oubliant que c'était lui-même qui nous avait dit de partir. Il m'apprit que sa femme était au lit, malade de la peste. Il dînait à la cour de l'évêque, où il buvait de son mieux, puis il passait à la cave et se faisait encore apporter du vin chez lui, de sorte qu'il était souvent assis dans le jardin jusqu'à minuit. L'évêque, d'ailleurs, l'aimait et le considérait beaucoup, car c'était un homme fort savant. Le lendemain, il fut aussi atteint de la peste, et il voulut quitter Porentruy pour suivre l'évêque, qui s'était réfugié à Délémont. En y arrivant, on ne voulut pas nous laisser entrer, jusqu'à ce que l'évêque en eût donné la permission. Celui-ci fit asseoir, à souper, le docteur auprès de lui, et, voyant qu'il ne mangeait pas, il lui dit :

— Qu'avez-vous? Avez-vous perdu votre gaieté?

Il répondit qu'ayant eu fort chaud en route, il avait bu de l'eau froide, et qu'il ne se sentait pas bien. Le lendemain, l'évêque fut à la chasse. A son retour, il me fit appeler et me demanda si je n'avais pas perdu un enfant pour cause de peste, et si la femme du docteur n'en était pas malade. J'en convins. Alors l'évêque me dit :

— Pourquoi le docteur est-il venu ici? Aurait-il aussi la peste?

-- Je n'en sais rien, répondis-je, il ne m'en a rien dit.

Mais l'évêque m'ordonna de le faire partir au plus vite. Je cherchai dans toute la ville un asile pour mon maître malade, et je trouvai enfin un gîte chez une femme qui tenait auberge. Alors mon maître me dit :

— Thomas, cours auprès de ma femme et dis-lui que, si elle veut me voir encore vivant, elle se hâte.

Je fis mon message; mais je trouvai la dame très en colère.

— Le coquin, dit-elle, m'a quittée quand j'étais malade; je ne peux ni ne veux le voir.

Pendant ce temps, l'évêque avait forcé le docteur de partir pour Moutiers; il était tombé de cheval en chemin. L'aubergiste avait été à Délémont; il y avait sans doute appris la maladie de mon maître, car il voulut nous faire partir au milieu de la nuit, et ne nous garda jusqu'au matin que sur mes instantes prières. Dans notre chambre logeait aussi un prêtre qui devait prêcher le lendemain. Je le conjurai de demander à la paroisse assemblée qu'elle accordât à mon maître un coin où il pût mourir, ne fût-ce qu'une masure abandonnée ou une étable à cochons. On refusa tout. J'allais de maison en maison, demandant seulement un petit coin dans une écurie où il pût mourir, car je voyais bien qu'il ne vivrait pas longtemps. Enfin, je trouvai une femme sur le point d'accoucher. A mon récit, elle pleura et fut saisie d'une telle pitié qu'elle promit de le recevoir. Je dus donner un demi-florin à une femme pour m'aider à le transporter, bien que l'auberge ne fût éloignée que d'un demi-jet de pierre. Les paysans s'étaient rangés des deux côtés pour nous voir passer, et je leur reprochai leur conduite. Devant la maison, la femme avait préparé une chaise sur laquelle nous le fîmes asseoir; puis elle lui donna un peu de soupe, et elle le baisa sur la bouche en pleurant, car c'était un bel homme et bien mis. Nous le menâmes dans une petite chambre, où elle avait préparé un bon lit. Elle me laissa ensuite seul auprès de lui, après l'avoir embrassé encore une fois. Alors le docteur me dit d'une voix si faible qu'à peine je pouvais l'entendre :

Va à Bâle, à Bâle!

Et comme je refusais de le quitter, il se mit en colère, et me fit comprendre qu'il fallait lui obéir. Il ôta de son cou un ruban où étaient attachés deux ou trois bagues et un cure-dent d'or; il prit aussi la bague et le cachet qu'il portait au pouce, et me dit d'aller à Bâle remettre le tout à sa femme, me recommandant surtout d'aller vite, car il craignait qu'après sa mort on ne m'arrêtât et qu'on ne me prît ces objets. Je dis à notre hôtesse que je reviendrais bientôt; mais je savais que les habits de mon maître suffiraient à payer la dépense, et je partis. J'appris plus tard qu'il était mort le lendemain de mon départ, et qu'il avait été enterré honorablement à Moutiers. (¹)

(¹) L'autobiographie continue; mais la vie de l'étudiant est finie : c'est celle du bourgeois qui commence. Thomas Platter s'établit à Bâle. Il enseigne le grec et l'hébreu, et, en même temps, il fonde une imprimerie, avec Oporinus et deux autres. Cette première tentative ne réussit pas; les associés se séparent. Platter s'établit seul; il prospère, achète des maisons et des terres. Ce fut à cette époque qu'il imprima l'*Institution* de Calvin. Il envoya son fils Félix, celui auquel il s'adresse en commençant son récit, étudier la médecine à Montpellier. A son retour, il le maria avec la fille d'un membre du conseil de la ville.

Devenu veuf à l'âge de soixante-douze ans, Thomas Platter se remaria la même année, et il eut encore de sa nouvelle femme cinq enfants. Il mourut dans sa quatre-vingt-deuxième année, par suite d'une chute, écrit son fils, et aussi de la faiblesse de son grand âge. Michel Montaigne, dans son *Voyage d'Italie*, parle de Félix Platter, dont la maison, à Bâle, était la mieux peinte et la plus ornée de la ville. Il vante fort l'esprit et la science de ce médecin, chez lequel il vit, pour la première fois, un herbier et de grandes pièces d'anatomie bien conservées. Félix Platter nous a laissé aussi son autobiographie, qui contient plusieurs récits assez intéressants, surtout de ce qu'il vit pendant son séjour à Montpellier, où il assista, lui protestant, au supplice des protestants français que l'on brûlait vifs, tandis que les étudiants étrangers conservaient la liberté de leur culte.

Ces Mémoires du père et du fils sont écrits en dialecte suisse, tel qu'on le parle encore aujourd'hui; surtout ceux de Thomas, qui, élevé dans la montagne, avait gardé, malgré ses études, la langue des paysans et des bergers.

MADAME RÉCAMIER.

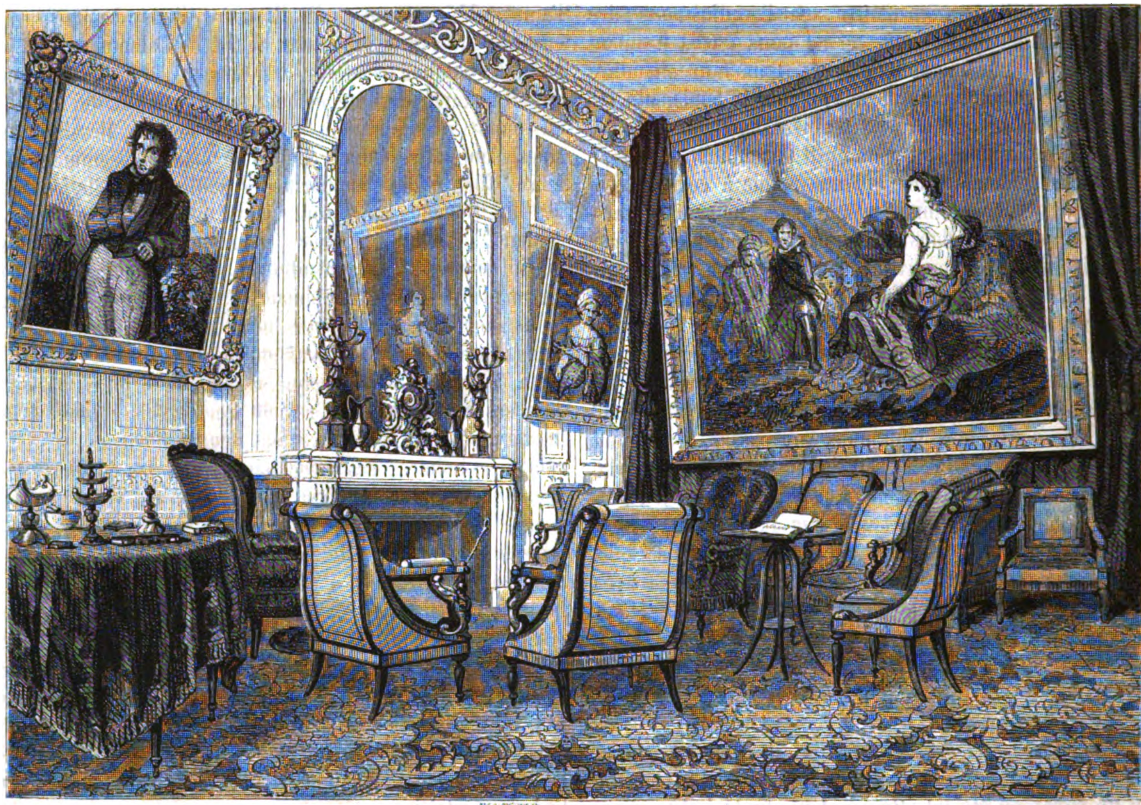
Sans génie, sans talent spécial, sans naissance illustre, par quel secret Mme Récamier a-t-elle acquis la réputation européenne attachée à son nom? par quelle magie a-t-elle exercé un si puissant empire sur ses contemporains? Sa beauté, si grande qu'elle ait été, ne peut être la seule cause d'un tel succès. La beauté n'a pas une action si étendue; il ne lui est pas donné, dans nos mœurs chrétiennes, d'accomplir une si haute mission. Il faut que, par un rare privilége, les qualités de l'âme poussées à un éminent degré aient, chez Mme Récamier, relevé cet heureux don; que la bienveillance, la bonté, la charité même aient eu leur part, et la principale, dans cette grâce irrésistible et universellement proclamée. Un rapide coup d'œil jeté sur cette vie, qui semble si merveilleusement favorisée, suffit à en expliquer et à en justifier l'éclat.

Mme Juliette Récamier appartenait à une famille bourgeoise de Lyon; elle naquit dans cette ville à la fin de l'année 1777. Son père, M. Bernard, d'abord notaire, fut ensuite, grâce à la protection de M. de Calonne, appelé à Paris et nommé receveur des finances. Le charme que Juliette exerça dès son enfance sur tous ceux qui étaient en rapport avec elle nous rappelle le mot de Massillon au sujet d'une autre femme également mais différemment célèbre. Chargé de s'enquérir des sentiments religieux de Mme du Deffand, alors toute jeune fille et dont on soupçonnait l'incrédulité précoce, pour toute réponse à ceux qui lui demandaient le résultat de son examen : « Elle est charmante, » dit-il. Seulement Mme Récamier, sans être moins sincère, resta toujours fidèle aux premières impressions religieuses qu'elle avait puisées au couvent de la Déserte, à Lyon. « Cette époque si calme et si pure, dit-elle dans ses *Souvenirs*, me revient quelquefois comme dans un vague et doux rêve, avec ses nuages d'encens, ses cérémonies infinies, ses processions dans les jardins, ses chants et ses fleurs... C'est sans doute à ces vives impressions de foi reçues dans l'enfance que je dois d'avoir conservé des croyances religieuses au milieu de tant d'opinions que j'ai traversées. J'ai pu les écouter, les comprendre, les admettre jusqu'où elles étaient admissibles, mais je n'ai point laissé le doute entrer dans mon cœur. » C'est à l'âge de onze ans que sa touchante beauté lui valut le premier de ces triomphes qui dès lors s'attachèrent partout à ses pas. Conduite à la cour, elle y fut remarquée et louée de tous; Louis XVI et Marie-Antoinette l'emmenèrent dans leurs appartements particuliers pour la voir de plus près et l'admirer à loisir.

Juliette Bernard n'avait que quinze ans lorsqu'elle épousa de son plein gré M. Jacques Récamier, d'un âge déjà mûr (il avait quarante-deux ans), d'un caractère aimable, mais léger. Faut-il chercher dans l'ignorance et la candeur de la jeune fille, touchée d'une affection sincère, reconnaissante d'un hommage flatteur, l'explication de ce mariage disproportionné? Les amitiés où sa tendresse s'est de tous côtés répandue n'ont-elles pas été une insuffisante revanche de son cœur, capable d'un sentiment plus exclusif, plus profond? Nul ne l'a su qu'elle-même. Nous inclinons à croire, avec M. Guizot, que Mme Récamier eût pu, dans

d'autres circonstances, faire de son âme un plus sérieux emploi, « qu'il y a pour les créatures humaines vraiment supérieures plus d'une destinée possible, et qu'elles portent en elles bien des puissances qu'une vie humaine, toujours si étroite, n'éveille et ne développe point. »

Mise en lumière par son mariage avec un des princes de la finance, par sa grâce toujours croissante, Mme Récamier se vit entourée d'une foule d'hommes d'élite qui se pressaient dans les salons de son hôtel de la rue du Mont-Blanc, et l'été au château de Clichy, tous charmés, tous avides de plaire, tous maintenus dans les strictes limites de l'amitié avec une prudence étonnante, avec une sagesse admirable. Au nombre des plus assidus citons, parmi les hommes de lettres, Lemontey, Legouvé, Laharpe qui professait une espèce de culte pour cette jeune femme, dont la raison de seize ans, disait-il, faisait honte à la sienne; parmi les politiques, Bernadotte, Moreau et surtout le frère du premier consul, Lucien Bonaparte, dont l'enthousiasme trop exalté dut être réprimé par une fermeté enveloppée de douceur, par une ironie tempérée de bienveillance. N'oublions pas le plus dévoué de tous, celui dont l'affection épurée ne se démentit jamais, Matthieu de Montmorency, que de solides convictions chrétiennes portaient à se soucier avant tout de la beauté morale de son amie. « Je voudrais,



Chambre de Mme Récamier à l'abbaye aux Bois (1). — Dessin de Freeman, d'après une aquarelle de Toudouze, conservée par Mme Lenormant.

lui écrivait-il, réunir tous les droits d'un père, d'un frère, d'un ami, obtenir votre amitié, votre confiance entière pour une seule chose au monde, pour vous persuader votre propre bonheur et vous voir entrer dans la seule voie qui peut vous y conduire, la seule digne de votre cœur, de votre esprit, de la sublime mission à laquelle vous êtes appelée, en un mot, pour vous faire prendre une résolution forte... Faites tout ce qu'il y a de bon, d'aimable, ce qui ne brise pas le cœur, ce qui ne laisse jamais aucun regret. »

Peut-être sera-t-on surpris de voir ainsi graviter dans le même cercle des esprits divisés par les opinions, par les intérêts politiques; mais la main délicate qui les réunissait excellait à découvrir, au-dessous des différences superficielles, les rapports plus sérieux et plus profonds, à faire ressortir plutôt ce qui rapproche que ce qui divise, à mettre à leur vraie place, au-dessus de tout, le mérite du caractère et la distinction du talent.

L'année 1806 marque le commencement d'une nouvelle période dans la vie de Mme Récamier. Jusque-là si heureuse, elle se vit en butte aux coups de l'adversité. Son père, qui était administrateur des postes, fut accusé de complicité avec les ennemis du gouvernement et destitué; son mari perdit sa fortune. Il fallut vendre l'hôtel, renoncer au luxe, à ces habitudes de généreuse hospitalité, source de tant de nobles plaisirs, et se mesurer pour la première fois avec la nécessité. Mais quelles que fussent les circonstances, Mme Récamier avait en elle ce qui établissait son empire et lui conciliait les sympathies. A la nouvelle de sa ruine, Mme de Staël lui écrivit : « Certainement, en comparant votre situation à ce qu'elle était, vous avez perdu; mais s'il m'était possible d'envier ce que j'aime, je donnerais bien tout ce que je suis pour être vous. Beauté sans égale en Europe, réputation sans tache, caractère fier et généreux : quelle fortune de bonheur encore dans cette triste vie où l'on marche si dépouillé ! Chère Juliette, que notre amitié se resserre, que ce ne soit plus simplement des ser-

(1) Les fauteuils les plus rapprochés de la cheminée, l'un à droite, l'autre à gauche, étaient toujours occupés par Mme Récamier et par Chateaubriand. Les trois tableaux sont : Corinne au cap Misène, par Gérard; le portrait de Chateaubriand, par Girodet; celui de Mme de Staël, par Mme Lebrun (?).

vices généreux qui sont tous venus de vous, mais une correspondance suivie, un besoin réciproque de se confier ses pensées, une vie ensemble. Chère Juliette, c'est vous qui me ferez revenir à Paris, car vous serez toujours une personne toute-puissante, et nous nous verrons tous les jours; et comme vous êtes plus jeune que moi, vous me fermerez les yeux et mes enfants seront vos amis. »

Ce fut chez Mme de Staël, à Coppet, que Mme Récamier rencontra le prince Auguste de Prusse, qui, subjugué par tant d'attraits, bien digne de plaire lui-même, la supplia de faire rompre son mariage et de consentir à l'épouser. La vivacité d'une telle affection, qu'appuyait une telle preuve d'estime, toucha profondément celle qui en était l'objet. Elle fut ébranlée, se troubla jusqu'à promettre, puis, revenant à la raison, prit le parti que le devoir lui commandait. Pourquoi laissa-t-elle quatre années d'incertitude peser sur



Mme Récamier. — Dessin de Chevignard, d'après Gérard.

les espérances du prince Auguste? Peut-être son cœur balançait-il encore et cherchait-il à échapper le plus longtemps possible aux efforts de sa volonté.

Le rang, la distinction extérieure, n'avaient pas seuls le privilége d'intéresser Mme Récamier. A Lyon, elle trouva, admit et s'attacha à jamais M. Ballanche, qui, sous un nom encore obscur alors, sous des dehors humbles et peu faits pour attirer, cachait un grand esprit et un cœur excellent. Dès le premier jour il fut conquis. « Il m'arrive assez souvent, écrivait-il dans sa reconnaissance, de me trouver tout étonné des bontés que vous avez pour moi; je n'avais point lieu de m'y attendre, parce que je sais combien je suis silencieux, maussade et triste. Il faut qu'avec votre tact infini vous ayez bien compris tout le bien que vous pouviez me faire. Vous qui êtes l'indulgence et la pitié en personne, vous avez vu en moi une sorte d'exilé, et vous avez compati à cet exil du bonheur. Permettez-moi à votre égard les sentiments d'un frère pour sa sœur. J'aspire après l'instant où je pourrai vous offrir, avec ce sentiment fraternel, l'hommage du peu que je suis. Mon dévouement sera entier et sans réserve. Je voudrais votre bonheur aux dépens du mien. Il y a justice à cela, car vous valez mieux que moi. » Et plus tard, avec un enthousiasme croissant : « Ma destinée à moi, tout entière, consiste peut-être à faire qu'il reste quelque trace sur cette terre de votre noble existence. Je regarde comme une chose bonne en soi que vous soyez aimée et appréciée lorsque vous ne serez plus. Ce serait un vrai malheur qu'une si excellente créature ne passât que comme une ombre charmante. » Et encore : « Vous savez bien que vous êtes mon étoile et que ma destinée dépend de la vôtre. Si vous veniez à entrer dans votre tombeau de marbre blanc, il faudrait bien vite me faire creuser une fosse où je ne tarderais pas d'entrer à mon tour. Que ferais-je sur la terre? » Trente-cinq ans de fidélité, de dévouement absolu, ont prouvé que M. Ballanche ne dépassait pas la puissance de son cœur en écrivant de telle paroles.

Dans tous les milieux qu'elle traversa, en Italie comme en France, comme en Suisse, Mme Récamier reçut le même accueil. Elle n'était étrangère nulle part. Partout où la poésie était sentie, elle était comme dans sa patrie ou plutôt dans son royaume. A Rome, Canova ne put la connaître sans préférer son intimité à toute autre, et sans employer toute la délicatesse de son talent à reproduire cette exquise beauté. Il ne réussit pas complétement à exprimer ce qui était inexprimable, et quand plus tard Mme Récamier lui demanda ce qu'était devenu le buste : « Il ne vous avait pas plu, j'en ai fait une Béatrice », répondit l'artiste.

A Naples, reçue comme une amie par Murat et par la reine, elle profita de son influence, un jour, pour déchirer l'ordre d'exécution d'un condamné à mort, et, une autre fois, pour prononcer une courageuse et noble parole, inspirée par un patriotisme d'autant plus méritoire chez elle qu'exilée de Paris elle avait à souffrir de la malveillance du chef de l'État. On était en 1814; Murat, poussé par l'opinion publique, par la volonté du peuple qui réclamait la paix à tout prix, venait de signer le traité qui le détachait de la France et l'associait à la coalition. La nièce de Mme Récamier, Mme Lenormant, qui, élevée par elle, a dignement payé sa dette de reconnaissance en la faisant connaître dans ses intéressants *Souvenirs*, raconte ainsi cette scène : « Au moment de rendre cette transaction publique, Murat, extrêmement ému, vint chez la reine sa femme; il y trouva Mme Récamier. Il s'approcha d'elle et, espérant sans doute qu'elle lui conseillerait le parti qu'il venait de prendre, il lui demanda ce qu'à son avis il devait faire : « Vous êtes » Français, Sire, lui répondit-elle, c'est à la France qu'il faut » être fidèle. » Murat pâlit, et, ouvrant violemment la fenêtre d'un grand balcon qui donnait sur la mer : « Je suis donc un traître! » dit-il; et en même temps il montra de la main à Mme Récamier la flotte anglaise entrant à toutes voiles dans le port de Naples; puis, se jetant sur un canapé et fondant en larmes, il couvrit sa figure de ses mains. »

Rentrée à Paris après le rétablissement de la monarchie, Mme Récamier y retrouva quelques années de sa vie brillante d'autrefois; mais bientôt une nouvelle catastrophe en interrompit le cours. Les opérations financières de M. Récamier échouèrent une seconde fois, et elle voulut partager sa ruine. Réduite dès lors à une modeste aisance, elle quitta l'hôtel qu'elle habitait dans la rue d'Anjou, et, après avoir assuré l'existence de son mari, elle se retira au couvent de l'abbaye aux Bois. Elle y occupa d'adord un petit logement au troisième étage, vraie cellule de recluse; plus tard, elle y eut un appartement plus vaste, dont le salon, garni de meubles très-simples, n'ayant pour tout ornement que le beau et froid tableau de *Corinne improvisant au cap Misène,* par Gérard, le portrait de Mme de Staël et celui de Chateaubriand peint par Girodet, est devenu célèbre par les visiteurs qui l'ont fréquenté. On y vit ensemble ou successivement, sans parler de M. de Chateaubriand et de M. Ballanche, qui en étaient les hôtes quotidiens, la duchesse de Devonshire et son frère le comte de Bristol, le duc d'Hamilton, l'illustre chimiste anglais Davy, miss Edgeworth, Alexandre de Humboldt, M. de Kératry, M. Dubois du *Globe*, M. Bertin l'aîné, Benjamin Constant, M. Villemain, M. Alexis de Tocqueville, M. Sainte-Beuve, M. Ampère, et d'autres non moins dignes de figurer dans les rangs de cette aristocratie de l'intelligence.

Mais le centre de ce cercle d'élite, le familier de ce salon ouvert à toutes les gloires, à tous les mérites, c'était M. de Chateaubriand, qui devint désormais le principal intérêt de la vie de Mme Récamier. Politique influent, ministre, ambassadeur, il se tournait déjà vers elle comme vers un port où il aspirait à se reposer, à se consoler de tant de déceptions et de ce vide si triste que lui laissait toute chose. On a fait un crime à M. de Chateaubriand de sa tristesse : c'est par elle, au contraire, qu'il se relève à nos yeux, c'est par elle qu'il rend involontairement hommage à la vérité tout en poursuivant l'erreur, c'est par elle, plus encore que par son génie et par sa gloire, qu'il captiva Mme Récamier. M. Ballanche disait excellemment à leur amie commune : « La tristesse dont il est obsédé ne m'étonne pas; la chose à laquelle il avait consacré sa vie publique est accomplie. Il se survit, et rien n'est plus triste que de se survivre, pour ne pas se survivre, il faut s'appuyer sur le sentiment moral. Votre douce compassion sera son meilleur asile. J'espère que vous le convertirez au sentiment moral; vous lui ferez comprendre que les plus belles facultés, la plus éclatante renommée, ne sont que de la poussière, si elles ne reçoivent la fécondité du sentiment moral. »

Si le sentiment moral ne devint pas prédominant chez M. de Chateaubriand et ne suffit pas à alimenter sa vie, du moins son cœur dut à l'affection de Mme Récamier de se sentir plus simple, plus naturel, plus tendre. Dans ses *Mémoires*, en parlant de l'abbaye aux Bois, il dit : « Agité au dehors par les occupations politiques ou dégoûté par l'ingratitude des cours, la placidité du cœur m'attendait au fond de cette retraite, comme le frais des bois au sortir d'une plaine brûlante. Je retrouvais le calme auprès d'une femme dont la sérénité s'étendait autour d'elle sans que cette sérénité eût rien de trop égal, car elle passait au travers d'affections profondes. Le malheur de mes amis a souvent penché sur moi, et je ne me suis jamais dérobé au fardeau sacré; le moment de la rémunération est arrivé; un attachement sérieux daigne m'aider à supporter ce que leur multitude ajoute de pesanteur à des jours mauvais. En approchant de ma fin, il me semble que tout ce qui m'a été cher m'a été cher dans Mme Récamier, et qu'elle était la source cachée de mes affections. Mes souvenirs des divers âges, ceux de mes songes comme ceux de mes réalités, se sont pétris, mêlés, confondus, pour faire un composé de charmes et de douces souffrances dont elle est devenue la forme visible. Elle règle mes sentiments, de même que l'autorité du ciel a mis le bonheur, l'ordre et la paix dans mes devoirs. »

C'est pour le public qu'il parlait ainsi; à elle il dit avec plus d'abandon, plus de simplicité et aussi, selon nous, plus d'éloquence : « Songez qu'il faut que nous achevions nos jours ensemble. Je vous fais un triste présent que de vous donner le reste de ma vie; mais prenez-le, et si j'ai perdu des jours, j'ai de quoi rendre meilleurs ceux qui seront tous pour vous.

» Quand me reposerai-je auprès de vous? quand cesserai-je de perdre sur les grands chemins les jours qui m'étaient prêtés pour en faire un meilleur usage? J'ai dépensé sans regarder tant que j'ai été riche; je croyais le trésor inépuisable. Maintenant, quand je vois combien il est diminué et combien peu de temps il me reste pour vous aimer, il me prend un grand serrement de cœur. »

Après la révolution de Juillet, comme il n'a plus les distractions de la politique active, Mme Récamier se donne pour mission, et elle y sacrifie tout, repos, liberté, santé, de consoler sa vie en lui témoignant une affection profonde, de l'animer en l'entourant de l'admiration et du respect de ses contemporains. Il le sent et il le dit. Comme son amie était malade, il lui écrit : « Ne parlez jamais de ce que je deviendrais sans vous; je n'ai pas fait assez de mal au ciel pour qu'il ne m'appelle pas avant vous. Je vois avec plaisir que je suis malade, que je me suis mal trouvé encore hier, que je ne reprends pas de force. Je bénirai Dieu de tout cela, tant que vous vous obstinerez à ne pas

vous guérir. Ainsi, ma santé est entre vos mains, songez-y. »

Le temps marchait ; hommes et choses, tout s'était modifié ; la colonie de l'abbaye aux Bois, tantôt dispersée, tantôt réunie, était entrée en pleine vieillesse. On tâchait de ne plus trop se séparer, on se serrait les uns contre les autres, on renforçait le lien de l'habitude. Chaque jour, à la même heure, M. de Chateaubriand arrivait chez Mme Récamier ; puis la porte s'ouvrait aux visites. M. Ballanche venait le premier ; le plus souvent il avait déjà vu son amie. D'autres intimes le suivaient de près. C'est ainsi qu'ils allaient, groupés en faisceau, au-devant de la mort.

La mort seule, en effet, pouvait délier ici-bas ces cœurs si étroitement unis. M. Ballanche fut enlevé le premier. A la nouvelle de sa maladie, Mme Récamier, qui venait de subir l'opération de la cataracte, oublia toutes les précautions recommandées pour voler à son chevet, et « perdit dans les larmes toute chance de recouvrer la vue (1). »

Puis ce fut le tour de M. de Chateaubriand. Quelque temps auparavant, devenu veuf, il avait sollicité son amie, veuve elle-même, de porter son nom : « A quoi bon ? avait-elle répondu. A nos âges, quelle convenance peut s'opposer aux soins que je vous rends ? Si la solitude vous est une tristesse, je suis toute prête à m'établir dans la même maison que vous. Le monde, j'en suis certaine, rend justice à la pureté de notre liaison, et on m'approuverait de tout ce qui me rendrait plus facile la tâche d'entourer votre vieillesse de bonheur, de repos, de tendresse. Si nous étions plus jeunes, je n'hésiterais pas ; j'accepterais avec joie le droit de vous consacrer ma vie. Ce droit, les années, la cécité, me l'ont donné ; ne changeons rien à une affection parfaite. »

Privée de ses deux amis les plus chers, Mme Récamier ne pouvait plus vivre. A l'heure où ils avaient coutume d'entrer dans son salon, si la porte s'ouvrait, elle sentait son cœur défaillir. Le choléra de 1849 acheva de trancher cette existence qui n'avait plus de racines sur la terre. On dit que dans la mort, par un privilége extraordinaire, les traces du terrible fléau qui l'avait frappée s'effacèrent et qu'elle prit une surprenante beauté, quelque chose de la majesté d'un ange avec toutes les grâces de la jeune femme d'autrefois.

Maintenant que nous avons assisté à cette vie dont la perte successive de tous les avantages extérieurs ne diminua pas l'influence, ne reconnaîtrons-nous pas avec Mme Lenormant que la puissance de Mme Récamier lui venait de son âme, qu'elle a régné surtout par la bonté, par l'oubli d'elle-même, par le dévouement absolu à ses affections. M. Ballanche n'avait-il pas eu raison de lui dire : « Il vous sera donné de faire comprendre ce qu'est en soi la beauté : on saura que c'est une chose toute morale ; il ne sera plus permis de douter que c'est un reflet de l'âme. »

(1) Mme Lenormant.

ESQUIRE.

Tout Anglais qui veut se donner un certain air d'importance se donne aujourd'hui le titre d'esquire (écuyer). C'est un usage que personne ne conteste plus. En réalité, le droit de porter ce titre n'appartient ou n'appartenait qu'aux personnes suivantes : 1° les fils de tous les pairs et lords du Parlement ; 2° les nobles de toutes les nations ; 3° les fils de baronnet et les fils aînés de chevalier ; 4° les personnes auxquelles le souverain donne des armes et des lettres patentes d'écuyer ; 5° les écuyers de l'ordre du Bain et leurs fils ; 6° les avocats ; 7° les juges de paix et les maires ; 8° les officiers de la couronne, ou ayant droit d'assister au couronnement, ou remplissant quelque charge de confiance à la cour ; 9° les attorneys (procureurs) dans les colonies, lorsque les départements du conseil et des attorneys y sont réunis.

C'est une politesse dont on a souvent besoin dans le monde, que de ne pas entendre ce qu'on entend fort bien, et de noyer dans sa propre bonhomie ce qui n'est pas très-bon dans ceux qui le disent. SISMONDI.

PORTEUR D'EAU, A CALCUTTA.

Les gens qui, dans l'Inde, remplissent cette utile profession sont désignés sous le nom persan de *bihechty*, dont les Anglais ont transformé l'orthographe en *beasty*. Comme tous les peuples qui font un usage habituel d'une alimentation végétale, et qui n'usent que fort rarement de boissons spiritueuses, les habitants de l'Inde sont d'une délicatesse extrême sur la pureté de l'eau dont ils font usage. On appelle *kawer* les seaux dans lesquels les hindous transportent au loin l'eau du Gange ; mais notre porteur d'eau, dont l'aspect a été si bien saisi par la photographie de M. Mallitte, fait usage d'outres en cuir, et ce seul fait nous prouve qu'il appartient à la race musulmane. Pour se procurer l'eau qu'ils débitent à un prix si modéré, les porteurs d'eau de l'Inde sont obligés parfois de descendre dans ces vastes puits munis de marches qu'on appelle *baoury*, tandis que ceux qui n'ont point de degrés portent le nom de *koúâ*.

Qu'il professe la religion de Brahma ou de Mahomet, notre pauvre bihechty se garde bien d'aller offrir son eau à l'Hindou de haute caste, qui la rejetterait avec horreur. L'abbé Dubois, si exact dans ses assertions, contient sur ce fait, indifférent en apparence, des renseignements que nous ne saurions laisser échapper ici.

« L'eau est presque la seule boisson des brahmes, dit-il. Pour qu'elle soit pure et ne souille pas celui qui la boit, il est indispensable qu'elle ait été puisée et portée par une personne de leur caste ; boire de l'eau puisée par des mains étrangères serait une transgression considérable dont il faudrait se purifier à grands frais par de longues cérémonies (1). Dans quelques lieux, le brahme et le sudra vont chercher leur eau à la même source ; mais si, par hasard, le vase de l'un touche celui de l'autre, le brahme s'empresse de briser le sien, s'il est de terre, ou de le récurer à tour de bras, s'il est de cuivre. Dans les contrées qui sont sous la domination des princes indiens, les brahmes interdisent l'approche de leurs puits aux autres castes ; mais dans celles qui sont soumises aux mahométans, et dans les principaux établissements européens, il n'est pas trop rare de voir le brahme, le sudra, et même le pariah, puiser au même réservoir. J'ai été cependant témoin, sur la côte, d'une violente émeute occasionnée par l'inconcevable effronterie d'une femme pariah qui avait osé puiser de l'eau dans le puits commun. »

(1) *Mœurs et institutions des peuples de l'Inde*, t. Ier, p. 255. On lit un peu plus bas, dans le même ouvrage : « Tant que les vases de terre sont neufs et entre les mains du potier, toutes sortes de gens, même les pariahs, peuvent les manier sans conséquence ; mais du moment qu'ils ont contenu de l'eau, ils ne peuvent plus servir qu'à celui qui l'y a versée ou aux personnes avec qui il peut aller de pair. Les brahmes poussent le scrupule sur ce point jusqu'à ne jamais permettre à des étrangers d'entrer dans leur cuisine, dont la porte est toujours soigneusement fermée, de peur que quelque profane ne vînt à porter ses regards sur la poterie qu'elle renferme, et qui, souillée par cela seul, ne serait plus bonne qu'à être mise en pièces. C'est aussi pour ne pas être exposées au même inconvénient que leurs femmes ne vont jamais puiser de l'eau dans des vases de terre ; elles emploient toujours à cet usage des vaisseaux de cuivre. »

Pour peu que l'on soit familiarisé avec la théogonie indienne, on comprend parfaitement cette étrange susceptibilité. L'eau n'est pas seulement une pure émanation divine, c'est la divinité elle-même. Le *sandia* du matin, que tout brahme doit réciter dévotement et dont la formule se trouve dans l'*Ezour-Vedam*, est ainsi conçu :

« Eau de la mer, des fleuves, des étang, des puits et enfin de tout autre endroit quelconque, soyez favorable à mes prières et à mes vœux! Ainsi qu'un voyageur fatigué par la chaleur trouve du soulagement à l'ombre d'un arbre, ainsi puissé-je trouver en vous du soulagemnet à mes maux et le pardon à mes péchés! — Eau, vons êtes l'œil du sacrifice et du combat, vous êtes d'un goût agréable; vous avez pour nous les entrailles d'une mère, vous en avez aussi les sentiments, etc, etc. »

Ceci nous a conduit bien loin de notre pauvre bihechty. Celui que notre gravure représente a pour aide fidèle un *ladou-byl*, un bœuf de charge. Cet utile animal remplace presque partout dans l'Inde l'âne d'Europe, et les Hindous l'accablent parfois de charges énormes. Le ladou-byl est plein de docilité; sur un signe de son maître, il tombe à genoux et se laisse charger. Dans l'Hindoustan, les bœufs sont d'une petite espèce, et presque tous blancs. Celui-ci n'est pas conduit au moyen d'une corde dont la narine de l'animal est traversée. En général, les bœufs de charge sont menés assez rudement par les Hindous, et ils ne participent que fort médiocrement aux procédés pleins de mansuétude dont on use en bien des endroits à l'égard des vaches. Solvyns, qui était un observateur si attentif, s'étonne à bon droit que les Indiens traitent avec si peu de ménagement un animal qui leur paraît, pour ainsi dire, sacré : « C'est, dit-il, une contradiction dont il n'est pas facile de deviner l'origine. »



Porteur d'eau, à Calcutta. — D'après une photographie de M. Mallitte.

De même qu'il y a un cuisinier en titre attaché à chaque régiment, il y a un bihechty qui remplit sans cesse son office. Les maisons considérables en ont également d'attitrés. L'eau dans l'Inde est l'objet de soins particuliers dès qu'elle est destinée à l'usage des bonnes maisons; il y a des *âbdâr*, des domestiques dont l'unique emploi est de la faire rafraîchir aussi bien que le vin; ils se servent pour cela d'un vase de plomb rempli de salpêtre dans lequel on introduit une bouteille pleine d'un liquide quelconque, et, lui faisant faire seulement cinq ou six tours pendant que le salpêtre se dissout, ils rendent le vin ou l'eau froids comme la glace. « Il n'y a que des âbdârs de profession, dit l'orientaliste que nous citons, qui réussissent à faire rafraîchir les boissons avec autant de dextérité. »

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

L'ARCHITECTURE ROMANE EN ITALIE. — ÉPOQUE PISANE.

BUSCHETTO. — RAINALDO. — DIOTI SALVI. — BONANNO. — GUIDETTO.



L'église Saint-Martin, à Lucques, construite, en 1204, par Guidetto. — Dessin de Lancelot, d'après M. Georges Rohault de Fleury.

On ne voit pas, dans l'histoire de l'art, de génies isolés. Où apparaît un grand artiste, on est toujours sûr de trouver une grande école. Apelles et Phidias ne sont pas seuls dans le siècle de Périclès; ni Vitruve, Solon et Dioscoride, dans le siècle d'Auguste; ni Raphaël, Bramante et Michel-Ange, dans celui de Léon X; ni enfin Poussin, Lesueur, Mansart, Perrault ou le Bernin, dans celui de Louis XIV. Et même, entre ces brillantes pléiades d'artistes, on rencontre d'autres groupes d'hommes éminents dont il est nécessaire d'observer de près et d'étudier les œuvres, si l'on veut se bien rendre compte des transformations progressives de l'art. Telle est certainement l'époque pisane, considérée à juste titre comme la première renaissance de l'architecture italienne.

Ce fut, en effet, à Pise que se fit sentir le premier mouvement de retour vers les formes antiques. Aussitôt que les Lombards eurent été chassés par Charlemagne, et que Pise eut recouvré la liberté de se former en république et de se gouverner d'après ses lois, on vit refleurir l'architecture, dont les barbares avaient entravé le développement. Saint-Paul, l'ancienne cathédrale de Pise, un des plus vieux édifices de la Toscane, date de l'entrée triomphale de Charlemagne dans cette ville.

Le premier architecte célèbre de l'école du onzième siècle est Buschetto. Avant lui, on peut sans doute citer quelques monuments où s'annonce déjà le style qu'il mit en honneur; mais aucun nom d'artiste ne nous a été transmis par la tradition. Il est donc permis de dire que Buschetto fut fondateur d'école autant qu'il est possible de l'être. La cathédrale de Pise, dont il est l'auteur, est restée le type le plus beau et le plus parfait du style roman en Italie; elle en marque l'époque la plus brillante; et peu de temps s'était écoulé après son achèvement que l'on pouvait déjà entrevoir un commencement de décadence.

Buschetto, en concevant le dessin de la cathédrale de Pise, s'empara franchement du plan des basiliques antiques, mais en l'adaptant à son génie et à la destination du monument qu'il avait à construire. L'architecture lui dut ce progrès de rentrer dans le cours des traditions que les invasions barbares avaient couvertes de ruines. A la vérité, il se servit simplement des restes antiques; et la gloire d'avoir remis en usage les ordres grecs ne lui revient que pour le sage emploi qu'il sut en faire et le talent qu'il déploya en utilisant, d'une part, des fragments tirés d'anciens thermes d'Adrien qui avaient existé sur l'emplacement même de la cathédrale, et d'autre part, des morceaux de sculptures que les Pisans avaient rapportés d'Orient. On ne saurait trop admirer l'art avec lequel ces marbres, étrangers les uns aux autres, se réunirent sous son inspiration pour former un des plus beaux temples du christianisme. Une admirable harmonie règne dans tout l'édifice; et sous ces nefs mystérieuses, où le cœur et l'imagination sont doucement entraînés dans une sorte de religieuse rêverie, on oublie la variété des colonnes, la diversité de leur origine, de leurs formes et de leurs dimensions, ou peut-être même ces différences ajoutent-elles encore au charme que l'on éprouve.

L'architecture de cette première renaissance n'est donc pas créatrice de détails; mais peut-être a-t-elle surpassé celles qui l'ont précédée et qui l'ont suivie, par les effets grandioses et religieux dont elle a su revêtir ses formes, par elles-mêmes un peu grossières.

Buschetto ne vécut pas assez longtemps pour mener à fin l'exécution de ce chef-d'œuvre; ce fut Rainaldo, son élève et son associé, qui eut l'honneur de le terminer et d'élever le portail, dont le luxe et la richesse n'excluent pas encore la pureté.

Dioti Salvi, qui vient après Buchetto, occupe une grande place parmi les hommes qui suivirent l'impulsion de ce nouveau mouvement dans l'architecture. On lui doit le baptistère de Pise, digne de rivaliser avec l'église, et dont la forme primitive, avant qu'un mauvais goût ne l'eût gâtée, était si svelte et si élégante. On a encore de lui l'église du Saint-Sépulcre.

Presque en même temps que le baptistère, on voyait s'élever sur cette même place de Pise le beau campanile du dôme, sous la direction de l'architecte Bonanno. A cette belle tour on retrouve les ordres, les arcades, les colonnes de l'église et du baptistère, la même disposition architecturale, avec une variété infinie. Son inclinaison [1] ne lui a pas fait perdre toute son élégance, quoique son enfoncement dans le sol, qui la fit interrompre et empêcha de l'élever aussi haut qu'on en avait le dessein, ait dû nuire beaucoup à son effet général.

Ce ne fut pas seulement à Pise que les imitateurs de Buschetto adoptèrent son style et continuèrent les beaux exemples du dôme.

La façade de la cathédrale de Lucques, élevée en 1204, est digne de rivaliser avec celle des Pisans; et si les lignes n'y sont pas si pures, si l'on y remarque déjà une recherche d'ornementation qui annonce la décadence, on ne peut méconnaître que l'ajour du porche lui donne un bien grand effet et qu'il exprime heureusement cette belle pensée que l'Église doit abriter ceux-là mêmes qui sont encore en dehors d'elle.

La tradition nous a conservé le nom de son auteur: ce fut Guidetto. *La suite à une autre livraison.*

LUCRÈCE RÉFUTÉ PAR LUI-MÊME.

Dans le siècle dernier, le cardinal de Polignac avait publié, sous le titre d'*Anti-Lucrèce*, une réfutation de Lucrèce. A la Faculté des lettres de Paris, le savant professeur M. Patin a prononcé un discours où il a fait une chose plus piquante encore, la réfutation de Lucrèce par Lucrèce lui-même.

Il prend en main le *Poëme de la Nature*, et, le parcourant soigneusement, il y souligne « toutes les contradictions involontaires, toutes les objections tacites qui sont là comme des réfutations anticipées de Lucrèce et de son étrange théologie, qu'on appellerait plus justement son athéisme. »

En effet, « à l'exemple de son maître Épicure, Lucrèce admet des dieux; mais quels dieux! en dehors du monde qu'ils n'ont pas créé, qu'ils ne gouvernent pas, au sort duquel, dans leur inaltérable quiétude, ils demeurent étrangers et indifférents; dieux inutiles et honoraires, salués officiellement par le poëte, mais auxquels il dit peut-être tout bas, comme le Spinosa de Voltaire :

> Je soupçonne, entre nous, que vous n'existez pas.

Reste donc le hasard.

Mais les rencontres de ce hasard, auquel les incrédules veulent bien croire, se renouvelant sans cesse, et produisant sans cesse les mêmes effets, Lucrèce, cet observateur si attentif et si clairvoyant des choses qui frappent ses sens et son intelligence, Lucrèce y découvre tout un ensemble de lois : *rationes*, *fœdera*, *leges*, dit-il lui-même.

Or, toutes lois révélant un législateur, quel sera pour Lucrèce ce législateur suprême?

— La nature, répond-il, *natura creatrix*, *natura gubernans*, la nature créatrice, la nature gouvernante. Alors, « n'ayant pas, comme l'en félicitait Virgile, le bonheur de

[1] Voy., au sujet de cette inclinaison, t. XXV, 1857, p. 67.

connaître les raisons des choses, mais les choses mêmes, il excelle à les voir et à les montrer. »

Natura creatrix.

Et voici comment il nous la peindra :

« Maintenant, je reviens à la nouveauté du monde, au tendre sein de la terre, à ces productions nouvelles qu'elle a, pense-t-on, les premières fait paraître à la lumière et confiées à l'inconstance des vents.

» D'abord les herbes, avec leur verdoyant éclat ; la terre en enveloppa ses collines, et, sur toutes les plaines, brillèrent, émaillées de fleurs, de vertes prairies. Aux arbres de toute espèce, croissant, s'élevant à l'envi à travers les airs, la carrière fut comme ouverte...

» Ensuite elle créa en grand nombre, par des moyens divers, les espèces animales...

» Partout donc, en des lieux d'une disposition convenable, se formaient, au sein de la terre, comme des entrailles fécondes ; et quand, au temps marqué par la maturité de l'âge, l'enfant avait ouvert cette enveloppe, fuyant l'humidité de son premier séjour, et aspirant à l'air, la nature alors approchait de lui, les exprimant du sol entr'ouvert, des sucs nourriciers semblables à ce lait dont la femme, quand elle a enfanté, se remplit tout entière, et qui court enfler ses mamelles. C'est ainsi que la terre offrait à l'enfant la nourriture nécessaire ; pour vêtement, il avait ses tièdes vapeurs, et pour lit le mou duvet de son herbe abondante.

» Cependant la nouveauté du monde ne produisait encore ni froids trop durs, ni chaleurs excessives, ni vents à la violente haleine : toutes choses ont ensemble leur accroissement, leur progrès.

» C'est donc, il faut le redire, bien justement que la terre a reçu le nom de mère, puisque c'est elle qui a créé le genre humain, puisque de son sein se sont répandus au temps marqué tous les êtres animés, et ceux qui errent sur les montagnes et ceux qui volent dans les airs revêtus de formes si diverses. »

Ce doux nom de femme, de mère, que Lucrèce applique à la terre, cette comparaison de ses sucs nourriciers avec le lait des mamelles humaines, du duvet de son herbe avec celui d'un berceau, tout cela n'est-il pas vivant, c'est-à-dire divin ?

Ne retrouvons-nous pas là quelques traits de notre Providence ?

Natura gubernans.

Et la voici encore : « Je dirai comment, dans leur cours, le soleil et la lune sont guidés, gouvernés par la puissance souveraine de la nature. »

Ne retrouvons-nous pas, là encore, quelques traits du Dieu que Bossuet nous représente « tenant du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ? »

Sans parler des passages où le philosophe matérialiste, où le poëte athée confesse involontairement l'existence de l'âme, en nous disant que « quand au doux sommeil se sont abandonnés nos membres fatigués, que gît étendu, sans aucun sentiment, notre corps accablé, il y a cependant en nous quelque autre chose qui, dans ce moment, est bien diversement agité, et où peuvent pénétrer tous les mouvements de la joie et tous les vains soucis du cœur. » Sans parler des passages où il trouve le véritable accent de la piété, en prenant volontairement le langage d'un croyant pour invoquer ces dieux populaires qu'il a déclarés plus haut « des fantômes vains, ouvrage d'une terreur superstitieuse », n'est-il pas remarquable, comme le fait observer le judicieux critique, « n'est-il pas remarquable que ce poëme, d'où la divinité devait être absente, nous la fasse rencontrer si souvent dans ces idées de suprême sagesse, de suprême puissance, de suprême bonté, auxquelles s'élèvent, en dépit de son système matérialiste et athée, la forte intelligence, le cœur aimant, l'imagination émue du poëte ? » N'est-il pas remarquable enfin de voir ce poëte, par la puissance même de son génie, dépasser malgré lui le cadre étroit de ses croyances et devenir, pour ainsi dire, « comme un premier *Anti-Lucrèce ?* »

Finissons donc en regrettant aussi « qu'au génie de Lucrèce ait manqué une meilleure cause, et à cette cause le génie de Lucrèce » ; concluons par cette juste et consolante pensée, que l'ingénieux professeur a exprimée dans son discours : « Le sentiment religieux est si naturel chez l'homme, qu'il se fait jour, par moments, à travers les doutes du sceptique et les négations de l'athée. » On pourrait adresser à Lucrèce ce que le poëte moderne qui l'a réfuté dit à Épicure : « Tu fuis les traces de Dieu, mais tu ne peux les effacer ; partout elles te poursuivent. »

INFLUENCE D'UNE BOUGIE ALLUMÉE SUR LE COMMERCE.

Le spirituel et brave Cadamosto, qui naviguait, en 1445, pour le compte de l'infant don Henrique, s'en allait résolûment parmi les peuples inconnus de la côte d'Afrique, et il n'hésitait pas, quand l'occasion s'en présentait, à prendre sa part des festins sauvages qui étaient offerts libéralement à l'homme blanc qu'on voyait pour la première fois. Or, comme il était parvenu au Sénégal, dans les États du roi Bisboror, il s'aperçut qu'une des plus grandes merveilles qu'on admirât sur sa caravelle était la modeste lumière que répandait une chandelle allumée. Notre marin, bon observateur, ne tarda pas à remarquer aussi que ces bonnes gens, grands amateurs du miel parfumé des forêts, ne manquaient pas de rejeter la cire des rayons appétissants que parfois on lui présentait. Interrogés sur le motif de leur dédain, ils dirent tous qu'ils ne faisaient aucun cas de ce qui par le fait ne pouvait servir à rien. « Or, dit le voyageur vénitien, je fis quelques chandelles de cire en leur présence, et ensuite je les allumai. Leur admiration fut grande, et ils se prirent à dire que tout savoir était en l'esprit des chrétiens. » Ce que ne dit point Cadamosto, et ce que nous révèlent les vieilles relations qui viennent après lui, c'est qu'après son passage au Sénégal la cire fut recueillie soigneusement dans les lieux où on la perdait jadis sans en faire la moindre estime.

PIANOS.

On estime les produits annuels de la fabrication des pianos, tant en Europe qu'en Amérique, à la somme d'environ 75 millions de francs. Dans ce total, l'Angleterre figure pour 27 millions, la France pour 10 millions, les divers États de l'Allemagne pour 16 millions ; les États du Nord, la Belgique, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, le Portugal et les États-Unis d'Amérique, fabriquent pour les 22 millions restants. [1]

LES FRESQUES DE SAINT-VINCENT DE PAUL, A PARIS.

En peinture, chaque genre a son but et ses conditions. Le paysagiste cherche ses moyens dans la belle disposition des grandes lignes ; il tend à reproduire les effets brillants ou harmonieux de la couleur et du clair-obscur ; il doit plaire par le choix des formes variées de la végétation.

[1] Fétis, *Rapport sur l'Exposition universelle de 1855.*

Le peintre de genre, c'est-à-dire des scènes familières de la vie, doit joindre au mérite de rendre l'aspect de ses œuvres séduisant par le côté pittoresque celui d'une touche spirituelle et agréable.

Dans le portrait, le but principal est sans doute la ressemblance; mais on n'est grand peintre de portraits que par l'idéalisation du modèle (1) et par la savante disposition de la pose et des accessoires.

Il est inutile de dire que le peintre d'histoire est tenu de faire preuve de connaissances en architecture, en histoire, en archéologie, et avoir un sentiment profond de la vérité morale, tout en se montrant expert dans les moyens techniques de l'art ou du métier.

Enfin, dans la peinture religieuse, qui peut, sous plusieurs rapports, être considérée comme la division supérieure de la peinture d'histoire, l'artiste doit unir aux plus rares qualités de la science et de l'exécution une sensibilité morale très-élevée; car il a pour mission d'exprimer des sentiments surhumains, à l'aide de formes dont la pureté et la noblesse ne sauraient être rendues que si l'on possède une très-grande science du dessin.



Les Saints Ménages, fragment des fresques de Saint-Vincent de Paul, à Paris, par M. Hippolyte Flandrin. — Dessin de Chevignard.

Cette réunion des qualités nécessaires pour faire de la vraie peinture religieuse semble devenir de plus en plus rare. On la trouve toutefois dans quelques-unes des œuvres contemporaines, et nous aimons à citer comme exemple les fresques de Saint-Vincent de Paul, à Paris. Leur auteur, élève de M. Ingres, n'a pas fait grand bruit dans le monde; il est même possible que plus d'un de nos lecteurs ne le connaisse que vaguement, pour l'avoir entendu nommer, ou pour avoir vu de lui un très-beau portrait de femme qui figurait à la dernière exposition (1859). Si l'on veut apprécier le talent supérieur de M. Hippolyte Flandrin, il faut visiter non pas seulement Saint-Vincent de Paul de Paris, mais encore Saint-Séverin, Saint-Germain des Prés, et la nouvelle église de Saint-Paul, à Nîmes. Toutes les

(1) Le portrait étant destiné à conserver la mémoire du modèle, il ne faut pas que la représentation soit seulement celle des traits pris en un certain moment heureux ou malheureux, comme fait la photographie; elle doit donner une idée générale du caractère habituel et pour ainsi dire de l'individualité morale.

peintures à fresque dont M. Hipp. Flandrin a décoré ces édifices sont remarquables par la pureté du dessin, par le savant agencement des groupes, par la noblesse des poses, et, en même temps, elles sont saisissantes par une belle expression de sérénité, de tendresse et de piété mélancolique. La contemplation de la procession des saintes, dans la frise de Saint-Vincent de Paul, semble enlever le spectateur à la terre et le pénètre jusqu'aux larmes. Il y a dans cette portion de l'œuvre plus de soixante figures groupées avec une variété admirable. Chacun des groupes et même plusieurs figures isolées formeraient des tableaux ravissants de grâce et de dignité religieuse. On ne saurait, au premier aspect, à quelle figure donner une préférence de sympathie ou d'admiration. Sainte Ursule regarde au ciel avec un élan plein de noblesse ; sainte Agnès est douce et naïve ; sainte Zita la servante est humble et forte. Les sept petits enfants qui marchent devant sainte Félicité attachent les regards par leur grâce enfantine, ainsi que le



Les Saints Ménages, fragment des fresques de Saint-Vincent de Paul, à Paris, par M. Hippolyte Flandrin. — Dessin de Chevignard.

groupe de sainte Julita, de sainte Crescentina et des enfants qu'elles tiennent, comme les madones le petit Jésus. Sainte Aglaé, sainte Thaïs, sainte Pélagie, dans leur tunique grècque, sont belles comme des statues antiques et plus touchantes. Viennent enfin les Saints Ménages, que notre gravure représente : saint Elzéar et sainte Delphine, saint Isidore et sainte Marie, saint Adrien et sainte Nathalie, qui se tiennent la main avec un mouvement expressif d'affection. Au souvenir des peintures originales, il est impossible de ne pas regretter l'insuffisance de dessins de si peu d'importance en dimension que les nôtres pour donner une idée juste d'un travail dans lequel l'exécution est à la hauteur de la pensée (¹).

Les peintures de Saint-Vincent de Paul sont terminées depuis déjà plusieurs années. M. Hipp. Flandrin travaille actuellement à décorer la nef de l'église de Saint-Germain des Prés, dont il a peint le transept et le chœur il y a près de vingt ans. Les fresques qu'il achève en ce moment montreront chez le maître, outre les qualités de dessin, de style et d'expression religieuse qu'on a reconnues en lui dès ses

(¹) M. Flandrin a lui-même lithographié ou plutôt autographié cette frise de Saint-Vincent de Paul dans une série de quatorze feuilles.

débuts, d'autres qualités dont on était disposé à le croire moins doué : celles du pittoresque dans la composition, et d'une savante entente des dispositions des couleurs et du clair-obscur. (1)

L'ART.

Les plus nobles aspirations de l'intelligence en même temps que les plus secrets sentiments du cœur ne trouvent souvent pas de mots pour s'exprimer; mais quelques sons qui font vibrer une harpe, quelques coups de pinceau sur une toile, une veine du marbre mise en relief par le ciseau du sculpteur, vont relever par une communication mystérieuse et transmettre même à la dernière postérité tout ce fond intime de l'âme.

Quand la langue est muette ou bégaye, la musique, la peinture, l'art, en un mot, sait parler. L'art a une propriété merveilleuse de reproduire à la fois, par des secret qui lui sont propres, ce qu'il y a de plus durable et ce qu'il y a de plus passager dans nos impressions, et ces sensations vagues qui échappent à toute parole précise, et cet idéal supérieur à toute réalité qu'aucune expression ne peut égaler. Ce qui est trop fugitif pour être saisi ou trop sublime pour être atteint par le langage, est du ressort de l'art; c'est un miroir qui reflète et la vapeur qui fuit à l'horizon devant les regards, et le soleil qui les éblouit. ALBERT DE BROGLIE

CE QUE RECEVAIT JADIS UN ROI DES MÉNESTRELS.

Il y eut au quinzième siècle un roi des ménestrels, comme il y eut au temps de Louis XIV un roi des violons. Ces souverains de l'harmonie ne ruinaient pas ceux qu'ils charmaient. En 1426, l'habile homme qui portait ce titre était un certain Jehan Facien l'aîné, originaire de la France; il était venu à Dijon attiré par la magnificence du duc de Bourgogne, et ce prince l'avait accueilli. Il était donc obligé de le suivre dans ses excursions et ne se reposait point à la cour selon son plaisir. On lui donnait, bon an mal an, 22 francs « pour soi aidier et abillier pour plus honorablement servir Monseigneur. » L'année suivante, il est vrai, l'heureux artiste reçut 31 francs 10 sous. On suppose que Facien dut mourir en 1438. Le Vestris de ce temps était un certain Estevenin Parecis : c'était lui qui dansait la morisque devant le duc quand celui-ci « y prenoit plaisir ». (Voy. Léon de Laborde, *les Ducs de Bourgogne*.)

N'entretenez pas de votre bonheur un homme moins heureux que vous. PYTHAGORE.

ÉTAT DE LA FORTUNE DE MOLIÈRE.

DOCUMENTS INÉDITS.

« Il ne nous est parvenu aucune donnée sur la fortune de Molière, a dit M. Taschereau, son historien; nous ignorons s'il laissa, à sa mort, quelques biens-fonds. Après son retour à Paris, il demeura successivement rue Saint-Honoré, vis-à-vis le Palais-Royal; dans la même rue, plus près de Saint-Eustache; rue Saint-Thomas du Louvre, et rue de Richelieu, dans la maison aujourd'hui numérotée 34. Mais il n'était que locataire des propriétés qu'il habita. Il n'avait également qu'à loyer la maison d'Auteuil, qui lui servait d'asile contre les poursuites des fâcheux et les tourments domestiques. Il est probable que sa générosité, son esprit de bienfaisance, et les dispositions de sa femme à la dépense, ne lui permirent pas de faire de très-grandes économies. Il est certain du moins que, grâce aux succès de sa troupe et à la fréquente représentation de ses ouvrages, il vécut dans une aisance brillante, surtout pour le temps. »

. . . .

« On s'est généralement accordé à dire que ses revenus montaient à vingt-cinq ou trente mille livres, somme considérable au dix-septième siècle. »

C'est, en effet, à ce dernier chiffre que Grimarest, et après lui Voltaire, élèvent la fortune de Molière. Dans sa *Description du Parnasse français*, Titon du Tillet la réduit à vingt-cinq mille livres, et Petitot adopte cette réduction, que nous pouvons, nous, réduire encore d'un quart environ. Grâce au registre de l'acteur Lagrange, registre où cet ami et camarade de Molière a tenu un compte exact des recettes et des dépenses de la troupe des comédiens dont Molière était le chef, il nous est permis de préciser plus exactement aujourd'hui la situation de fortune du premier de nos écrivains comiques.

Ce point d'histoire littéraire éclairci, le lecteur, à l'aide de l'état détaillé des droits d'auteur de Molière, que nous allons mettre sous ses yeux, apprendra qu'aucune des trente et une pièces qui composent son théâtre ne lui a rapporté, comme honoraires, ce que le moindre vaudeville heureux met de nos jours dans la bourse d'un auteur en renom; et que même, si on additionne, en les triplant, pour tenir compte de la différence des époques et de la valeur relative de l'argent, les sommes touchées par Molière pour la représentation de ses œuvres complètes, on n'atteindra que le chiffre de ce qu'a reçu ou pourrait recevoir, pour une seule pièce à grand succès, tel de nos auteurs contemporains.

La fortune de Molière s'est composée de son bien patrimonial, de sa charge de valet de chambre tapissier du roi, du produit de ses œuvres, de la pension que Louis XIV lui accorda, et de sa part de bénéfices, comme comédien, dans les recettes de la troupe qu'il dirigeait.

Nous ignorons l'état de fortune de ses parents; mais nous savons que la profession de maître tapissier exigeait, au dix-septième siècle, des fonds assez considérables, et l'éducation que Molière reçut, ainsi que ses frères, du moins l'un d'eux, mort docteur en théologie et doyen de la Faculté de Paris, prouve assurément l'aisance de sa famille. La mort de sa mère, en 1632 (il n'avait que dix ans), le mit sans doute, quelques années plus tard, en possession d'une part d'héritage suffisante pour le faire considérer comme riche dans le quartier de Paris où il était né. C'est là du moins un fait affirmé par un contemporain, Doneau de Vizé, l'auteur des *Nouvelles nouvelles*, qui, en 1663, disait : « Le fameux auteur de *l'École des Maris*, ayant dès sa jeunesse une inclination toute particulière pour le théâtre, se jeta dans la comédie, quoiqu'il se pût bien passer de cette occupation et qu'il eût assez de bien pour vivre honorablement dans le monde. »

« Les valets de chambre font le lit du Roy, dit *l'État de France*, les tapissiers étant au pied pour les aider. » Cette charge de valet de chambre tapissier, acquise par le père de Molière, transmise à un de ses frères, et que Molière avait revendiquée, en 1661, à la mort de ce frère, lui donnait, outre le privilége de faire pendant trois mois la couverture du roi, 300 livres de gages et 37 livres 10 sous de gratification; nous porterons cette somme sur la liste des revenus de Molière depuis l'année 1661 jusqu'au 17 février 1673, date de sa mort.

(1) On trouve une appréciation plus étendue des œuvres de M. Flandrin, et des considérations plus développées sur la peinture religieuse, dans un remarquable article de M. Henri Delaborde, inséré dans la *Revue des Deux Mondes*, numéro du 15 décembre 1859.

Enfin, si nous manquons de renseignements sur les produits que Molière a pu retirer en librairie de la vente de ses œuvres, nous savons du moins que ces produits n'ont pu être bien considérables. C'est sans son consentement, parfois même contre son gré, il s'en est plaint, que plusieurs de ses pièces furent imprimées, et leur débit ne profita qu'aux singuliers éditeurs qui les lui avaient dérobées. Ces façons d'agir le décidèrent à s'assurer par des priviléges la propriété de quelques-uns de ses ouvrages; mais *Tartuffe* est probablement le seul qui lui ait procuré quelques bénéfices réels. *Tartuffe* se vendit un écu l'exemplaire, *au profit de l'auteur*, chez le libraire Ribou; un tel prix est sans proportion avec celui d'aucune autre comédie du temps. « Un honnête homme, raconte Raymond Poisson dans sa préface du *Poëte basque*, un jour que je passais dans la galerie du palais, voulut donner trois sous du *Baron de la Crasse*, et le libraire, en me montrant, lui dit : « Tenez, voilà l'auteur qui sait bien que je ne puis le « donner à moins de cinq; la reliure m'en coûte deux. »

C'est le 3 novembre 1658, comme l'on sait, que Molière commença à jouer en public sur le théâtre du Petit-Bourbon. Il n'apparaît pas qu'à cette époque Molière, qui avait la charge de diriger ses camarades, en recueillît quelques avantages; sa troupe, lui compris, se composait de six hommes et quatre femmes; on partageait la recette en dix parts, et Molière n'avait que la sienne comme les autres. Ses deux premières pièces, *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux*, qui furent jouées dans les cinq premiers mois de son établissement à Paris, ne lui rendirent, nous le croyons, aucun droit d'auteur; ces deux comédies avaient été déjà représentées dans les provinces, et furent sans doute considérées comme le bien commun de la troupe. Lagrange, qui n'y fut admis qu'après cette première campagne de cinq mois, dit bien que *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux* « passèrent pour pièces nouvelles à Paris; qu'elles obtinrent un grand succès »; mais il ajoute « que chacune d'elles produisit pour chaque acteur une part de soixante-dix pistoles », soit 1 540 livres pour les deux, et il ne mentionne aucun honoraire pour l'auteur.

C'est à la date de la première représentation des *Précieuses ridicules* que Lagrange commence à noter exactement la part de chaque auteur dans les recettes des pièces nouvellement représentées, et il établit ainsi le compte de Molière :

Ann.		liv.	s.
1658	— L'Étourdi	»	»
1658	— Le Dépit amoureux	»	»
1659	— Les Précieuses ridicules. — Présent fait par la troupe	1 000	»
1660	— Sganarelle. — Présent fait par la troupe.	1 500	»
1661	— D. Garcie de Navarre. — Cette pièce a eu peu de succès	550	»
1661	— L'École des Maris. — Deux parts d'acteur dans la recette	2 929	4
1661	— Les Facheux. — Présent fait par la troupe.	1 100	»
—	— Partage de l'argent donné par le roi pour cette pièce	880	»
1662	— L'École des Femmes. — Deux parts d'acteur sur la recette, suivant l'usage déjà établi à l'hôtel de Bourgogne, et toujours ainsi par la suite	6 511	19
1662	— La Critique de l'École des Femmes. — Cette pièce, toujours jouée avec *l'École des Femmes*, semble en dépendre, et ne reçoit pas de rémunération.		
1663	— L'Impromptu de Versailles	1 323	»
1664	— Le Mariage forcé	670	11
1664	— La Princesse d'Élide	2 037	10
1665	— Le Festin de Pierre	2 061	10
1665	— L'Amour médecin	1 594	1
1666	— Le Misanthrope	1 473	14
1666	— Le Médecin malgré lui	1 519	8
		25 151	03

		liv.	s.
		25 151	03
1666	— Mélicerte, Corydon. — Aucun droit d'auteur n'est indiqué sur le registre pour ces deux pastorales. Louis XIV ne dut pas laisser sans récompense un travail qu'il avait commandé.		
1667	— Le Sicilien	149	
1667	— Tartuffe. — Pour l'unique représentation donnée avant l'interdiction de la pièce par M. de Lamoignon	277	»
—	— Pour les représentations données en 1669, après la levée de l'interdiction	6 594	»
	Total. . . . 6 871		
1668	— Amphytrion	2 555	12
1668	— L'Avare	1 124	2
1668	— Georges Dandin	681	»
1669	— M. de Pourceaugnac	1 447	»
1670	— Les Amants magnifiques. — Rien sur le registre; même observation que pour *Mélicerte* et *Coridon*.		
1670	— Le Bourgeois gentilhomme	2 479	18
1671	— Les Fourberies de Scapin	742	»
1671	— Psyché	5 402	»
1672	— Les Femmes savantes	2 029	12
1672	— La Comtesse d'Escarbagnas	430	10
1673	— Le Malade imaginaire. — Pour quatre représentations	438	»
	Total	49 500 l.	17

Quarante-neuf mille cinq cents livres, telle est donc exactement la somme qu'ont valu à Molière tous ses chefs-d'œuvre. Après sa mort, sa veuve retira encore quelques profits du *Malade imaginaire*; puis, cette pièce, et toutes les autres, tombèrent dans ce qu'on appelle le domaine public, et, depuis bientôt deux cents ans, on sait si elles ont été productives aux libraires qui les ont vendues et aux comédiens qui les ont jouées.

Remarquons toutefois que si Molière, comme homme de lettres, n'eût eu pour vivre que le produit de sa plume, son existence au dix-septième siècle, pendant les treize années au moins où il composa son théâtre, eût été aisée ou du moins indépendante. La carrière littéraire de Corneille fut plus longue et plus difficile.

Mais, on va le voir, ce n'est pas seulement l'aisance, c'est la richesse avec la renommée, qu'à défaut de bonheur Molière a eu ici-bas en partage. Aux revenus de sa plume, à son bien particulier, augmenté sans doute, en 1669, par la mort de son père, aux 337 livres d'appointements de sa charge auprès du roi, aux arrérages de sa pension comme homme de lettres, il faut joindre encore la part qu'il avait dans les recettes de sa troupe. Cette part est établie par Lagrange de la manière suivante :

Du 3 novembre 1658 à Pâques 1659	1 540 l.	»
1659-1660	2 995	10
1660-1661	2 477	6
« A la fin de l'année théâtrale de 1661, M. de Molière demande deux parts au lieu d'une dans les recettes. On les lui accorde *pour lui et sa femme, s'il se marie.* » — Il se maria le lundi 20 février 1662. — Jusqu'à sa mort, il toucha les deux parts.		
1662-1663	6 235	16
1663-1664	9 068	8
1665-1666	4 486	10
1666-1667	6 704	12
1667-1668	5 217	6
1668-1669	10 954	6
1669-1670	8 069	12
1670-1671	9 278	
1671-1672	8 166	
1672-1673	9 171	6
A ces différentes sommes provenant des recettes théâtrales, nous devons joindre :		
1° 500 livres par an sur la pension que le roi accorda à la troupe de Molière à partir de 1668, ci, pour cinq ans	2 500	
	87 164 l.	12

	87 164 l. 12
2° 1 000 livres, — partage d'une gratification de 12 000 livres pour des représentations données à Saint-Germain, du 30 janvier 1670 au 18 février de la même année, ci	1 000 »
Total.	88 164 l. 12

Ainsi, du 3 novembre 1658 au 17 février 1673, Molière a reçu :

Comme auteur.	49 479 17
Comme homme de lettres pensionné	10 000 »
Comme valet de chambre du roi.	4 377 10
Comme comédien.	88 164 12
Total.	152 021 l. 19

A la vérité, c'est très-inégalement que cette somme de 152 021 livres gagnée à Paris par Molière s'est répartie sur les treize dernières années de sa vie. En 1659, ses gains ne montent qu'à 4 383 livres; en 1668-69, année de la représentation de *Tartuffe*, ils s'élèvent à 21 190 livres. En résumé, Molière, s'il n'a pas eu les trente mille livres de rente que lui attribuait Voltaire, a joui d'un revenu qui était encore, au temps de Louis XIV, celui d'un homme riche. Il avait des laquais, un carrosse, une habitation aux champs, un bon train de maison; mais on sait l'honorable usage qu'il faisait de cette fortune; l'aumône était son habitude. On sait encore quelles distractions il y apportait; et cette histoire du pauvre dont la vertu lui a peut-être inspiré une des plus belles scènes de son *Don Juan*. Sa main libérale fut toujours ouverte aux pauvres compagnons de ses travaux; il aida Racine de sa bourse; il consola par d'affectifs égards la vieillesse délaissée de Corneille; il se chargea de l'éducation de Baron, joignant, suivant les termes précis de Lagrange, « à un mérite, à une capacité extraordinaires, une honnêteté et une manière engageantes » qui relevèrent toujours sa générosité.



Molière sous ses costumes de Mascarille et de Sganarelle. — Gravure de Chauveau, servant de frontispice à un Recueil des Œuvres de Molière publié par Barbin, en 1673 (1).

(1) La première édition complète des œuvres de Molière ne parut qu'en 1682, neuf ans après sa mort. De son vivant, toutefois, le libraire Barbin avait eu l'idée de réunir en corps de volumes les pièces séparées qu'il avait en magasin. Cette collection, à laquelle Barbin donna le titre d'*Œuvres de M. de Molière*, est rare. Chaque pièce y a son impression et sa pagination propres. En tête du premier volume, Barbin plaça la gravure ci-dessus, qui représente Molière dans le personnage de Mascarille des *Précieuses ridicules*, et dans celui du *Médecin malgré lui*. Aucun doute n'est possible, au moins sur le premier de ces deux costumes. Son exactitude est garantie par un écrivain contemporain de Molière, Mme de Villedieu, qui publia, en 1660, un petit ouvrage intitulé : *Récit en prose et en vers de la farce des Précieuses*, où se trouve une curieuse description du costume de Molière, qui, à part quelques exagérations, se rapporte bien, comme on va le voir, à la gravure que nous reproduisons.

« Le marquis entra dans un équipage si plaisant que j'ai cru ne pas vous déplaire en vous en faisant la description. Imaginez-vous donc que sa perruque étoit si grande qu'elle balayoit la place à chaque fois qu'il faisoit la révérence, et son chapeau si petit qu'il étoit aisé de juger que le marquis le portoit bien plus souvent dans la main que sur la tête; son rabat se pouvoit appeler un honnête peignoir, et ses canons sembloient n'être faits que pour servir de caches aux enfants qui jouent à la cligne-musette. Un brandon de glands lui sortoit de sa poche comme d'une corne d'abondance, et ses souliers étoient si couverts de rubans qu'il ne m'est possible de vous dire s'ils étoient de roussi de vache d'Angleterre ou de maroquin. Du moins sais-je bien qu'ils avoient un demi-pied de haut, et que j'étois fort en peine de savoir comment des talons si hauts et si délicats pouvoient porter le corps du marquis, ses rubans, ses canons et sa poudre. Jugez de l'importance du personnage sur cette figure. »

LE MONT AIGUILLE OU INACCESSIBLE

DANS LE DAUPHINÉ.



Le Mont Aiguille, dans le Dauphiné. — Dessin de J.-B. Laurens, d'après nature.

Suivant Chorier, l'ancien historien du Dauphiné, Louis IX, n'étant encore que Dauphin, se faisait gloire d'être le maître d'un pays dont les merveilles surpassaient les sept merveilles du monde, qu'elles égalaient par leur nombre (¹).

(¹) Les sept merveilles du Dauphiné ont été célébrées dans des silves en vers latins par de Boissieux. Ce monument littéraire du dix-

La montagne inaccessible que nous voulons faire connaître aujourd'hui était comptée comme la seconde de ces merveilles, et les Alpes, disait-on, n'avaient rien de plus étonnant. Elle passait pour avoir la forme d'une pyramide renversée. « Les autres montagnes, écrit Chorier, s'étrécissent à mesure qu'elles s'éloignent de la terre; celle-ci, au contraire, s'élargit et semble descendre du ciel. On ne peut la regarder sans en craindre la chute. » Elle a été pendant longtemps un sujet non-seulement d'admiration, mais encore de beaucoup de fables, d'autant plus difficiles à récuser qu'on ne pouvait guère aller vérifier l'état des choses et des lieux sur un sommet qu'aucun être humain n'avait jamais escaladé. Ainsi on assurait qu'à une époque très-ancienne, on avait observé sur ce sommet un beau mouton chargé de sept toisons plus blanches que la neige; on disait aussi que, tous les matins, on voyait du linge étendu en quantité sur la pointe de ces escarpements.

A cause du grand intérêt qui s'attachait ainsi à cette montagne, Charles VIII, se rendant en Italie, en passant par Grenoble, voulut qu'un de ses officiers les plus intrépides, Dom Julien de Montélimart, suivi et aidé de Raymond Tub, écheleur du roi, et de quelques autres hommes bien résolus, tentât de parvenir où nulle créature humaine n'avait encore mis les pieds. Cette ascension eut lieu le 25 juin 1492 et fut couronnée d'un plein succès.

Dom Julien était sur le sommet du mont Aiguille depuis trois jours, lorsqu'il adressa la lettre suivante au président du Parlement de Grenoble; cette lettre, datée donc du 28 juin, portait ce qui suit :

« Obéissant aux ordres du roi, j'ai trouvé, par subtils moyens et engeins, la façon de parvenir sur la montagne inaccessible, et n'en partirai que n'aie votre réponse, afin que si vous voulez envoyer quelqu'un pour nous y voir, faire le puissiez, vous avisant que vous trouverez fort peu d'hommes qui, quand ils nous verront dessus, y osent venir, car c'est le plus horrible et épouvantable passage que je vis jamais. Il y a à monter une demi-lieue par échelles et une lieue par d'autres chemins. C'est le plus beau lieu que vissiez jamais par-dessus le tout. J'y ai fait dire la messe par mon aumônier, fait planter trois croix aux cantons, et l'ai fait nommer et baptiser *Aiguille-Fort*. Elle est couverte d'un beau pré par-dessus, et avons trouvé une belle garenne de chamois qui jamais n'en pourront sortir, et des petits avec eux de cette année, dont, jusqu'à ce que le roi ait autrement ordonné, n'en veux point laisser prendre. »

Le Parlement envoya tout de suite un huissier pour constater la prodigieuse ascension de Dom Julien; mais cet huissier, effrayé au seul aspect de la montagne, revint tout tremblant à Grenoble, en disant qu'il n'avait pas eu le courage de l'escalader.

A défaut d'huissier, les compagnons de Dom Juliend ressèrent un procès-verbal dans lequel, en faisant l'inventaire de ce qu'ils voyaient, ils laissent penser qu'on observait bien peu la nature à leur époque et qu'on était sous ce rapport très-loin de la nôtre, où les sciences naturelles occupent une si grande part dans nos études. Tout parut à ces grimpeurs intrépides différer de ce qui se trouvait ailleurs. C'est nécessairement plutôt parce que les plantes de cette région assez élevée différaient de celles de leurs champs cultivés ou de leurs jardins, que par des différences réelles avec la végétation des montagnes d'une semblable élévation, à laquelle ils n'avaient probablement jamais regardé.

Quoi qu'il en soit, depuis l'année 1492 jusqu'au 16 juin 1834, personne ne paraît avoir été pris par la curiosité d'aller visiter ce petit monde de merveilles prétendues. Ce fut seulement à cette dernière date que quelques habitants des villages environnants eurent le désir de renouveler l'ascension de Dom Julien, l'écheleur du roi Charles VIII. Mais un seul d'entre eux, un paysan du hameau de Trésane, nommé Jean Liotard, parvint au sommet. Les journaux du Dauphiné et même ceux de Paris parlèrent beaucoup de cette ascension que plusieurs autres ont tentée depuis lors avec succès. Il en fut dressé un procès-verbal détaillé dans lequel disparaissent tout fait et toute observation contradictoires à la science moderne. Nous avions à nos côtés, pendant que nous dessinions la vue jointe à cet article, un jeune homme qui, vers l'âge de treize ou quatorze ans, avait fait la même ascension avec un de ses camarades. Son récit était d'accord avec celui de Jean Liotard. Il y a sur ce plateau un gazon épais et des fleurs différentes de celles qu'on voit au fond des vallons, ce qui est tout naturel. Selon ce jeune homme, la montagne est devenue vraiment inaccessible à la suite de l'éboulement de quelques parties de rochers qui étaient les seuls moyens d'appui pour faire un chemin aussi difficile.

Voici maintenant ce que nous apprennent la science et l'art modernes sur la fameuse montagne. Quant à sa forme, notre dessin la représente vraie sous le contrôle et la garantie de cet ingénieux instrument d'optique inventé presque de nos jours sous le nom de *camera lucida* (voy. p. 167). En comparant cette image réelle avec la description qui se trouve dans l'ancien livre de Chorier, on ne pourra certainement manquer de s'étonner de la manière dont on écrivait l'histoire des beautés pittoresques de la nature au milieu du dix-septième siècle. Mais si l'historien dauphinois a erré à l'égard de la forme du mont Aiguille, si avec notre crayon nous démontrons les erreurs de sa plume, nous restons bien d'accord avec lui et avec tous ceux qui longtemps auparavant ont appelé cette montagne une merveille. Cet immense rocher, porté sur un piédestal tapissé de forêts accidentées, au milieu de la vapeur bleue de l'air, est d'un effet saisissant et solennel.

La géologie, par l'organe de M. Lory, professeur à la Faculté des sciences de Grenoble, nous apprend que sa masse est de même nature que celle de la chaîne du grand Veymont, qui s'étend au nord jusque vers Grenoble, pendant un espace de 55 kilomètres, en présentant dans toute cette longueur de superbes escarpements. La hauteur du mont Aiguille au-dessus du niveau de la mer est de 2 066 mètres, tandis que celle de la partie du grand Veymont qui l'avoisine est de 2 346 mètres. La hauteur de la partie inaccessible est d'environ 300 mètres. Cette masse est formée de calcaire néocomien supérieur très-compacte, d'un blanc jaunâtre, entremêlé d'assises de calcaire magnésien et même de dolomie grenue, très-développée vers le midi, où elle est exploitée pour pierre de taille. Le piédestal est formé par des couches marno-siliceuses bleuâtres de l'étage néocomien inférieur (calcaire à spatangues et à criocéras). Ces couches sont très-visiblement indiquées dans notre dessin.

En descendant à la base de la montagne, vers le hameau de Trésane, d'où nous avons pris notre point de vue, le terrain néocomien se termine par des marnes bleues remplies d'ammonites et de bélemnites à l'état pyriteux. Ces marnes forment le fond du vallon et reposent immédiatement sur le calcaire jurassique.

Nos anciens, par d'étranges exagérations, avaient appelé le mont Aiguille une merveille à cause de beaucoup de particularités qui n'existaient que dans leur imagination. En donnant l'image fidèle de sa forme majestueuse, et en désignant par des indications géologiques quelques traits de l'histoire de sa formation, nous, hommes d'un siècle prétendu trop positif et dépourvu de poésie, nous ne pensons

septième siècle est conservé en manuscrit à la Bibliothèque de Grenoble.

avoir rien fait qui puisse amoindrir les titres du mont Aiguille à l'admiration.

TROP TARD.

NOUVELLE.

I.

J'ai entendu dire que les artistes, dominés qu'ils sont par la fantaisie, ne brillent guère par la ponctualité ni l'exactitude. Eh bien ! moi, peintre de mon métier, et (je m'en flatte) artiste autant qu'un autre, je m'inscris en faux contre cette accusation, au moins pour ce qui me concerne. Je somme mes amis et collègues de déclarer si, dans nos rendez-vous, je les ai jamais fait attendre. Quand je voyage en chemin de fer, je crains tellement de manquer le convoi, que j'arrive toujours à la gare une heure avant le départ du train, quitte à tromper l'ennui de l'attente en croquant tout ce qui me tombe sous les yeux.

Il y a quatre ans de cela. J'étais allé en Normandie, à T..., pour affaires, non de peinture, mais d'intérêt. Je les terminai en toute hâte, car il fallait absolument que je fusse de retour à Paris à un certain jour. Afin de perdre le moins de temps possible, je voulais repartir par un train direct. La station était à trois quarts de lieue de T... Je me mis en route de très-bonne heure, à pied, mon sac de voyage à la main, mon album dans ma poche, espérant, puisque j'avais de l'avance, trouver sur mon chemin quelque petit dessin en passant.

Vanité des projets humains ! J'étais parti par un soleil éclatant. A la vérité, la chaleur était étouffante ; d'épaisses et blanches nuées s'amoncelaient à l'horizon, du côté de la mer. Mais je ne m'en inquiétais guère. Tout à coup une brusque rafale me prend à dos, m'enlève mon chapeau, fait tourbillonner feuilles et poussière, et plie à grand bruit les arbres. Les nuages arrivent, pressés, rapides, comme des armées se rendant à leur quartier général. En moins de rien ils ont obscurci l'atmosphère ; au milieu du jour, on se croirait en plein crépuscule. Sur ce fond noir, des éclairs dardent leurs langues de feu ; le tonnerre roule, éclate ; à son fracas répond le rugissement de l'Océan. Voici venir de grosses gouttes de pluie ; d'abord largement espacées, elles tombent bientôt avec une vraie fureur ; d'énormes grêlons s'y mêlent. Bref, je suis pris par une tempête qui serait magnifique à contempler d'une fenêtre, mais qu'il est fort désagréable de subir en plein champ.

Heureusement j'avais avisé, à quelques pas, une maison de campagne qui bordait le chemin, et dont le mur était protégé par un ample avant-toit. J'avais du temps de reste ; je n'étais pas bien loin de la station. Je m'abritai sous ce toit, espérant que la violence même de l'ouragan en abrégerait la durée.

Il continuait, en attendant. Au moment où sa fureur semblait portée à son comble, un homme s'élança impétueusement hors de la maison ; sans prendre nul souci des torrents de pluie et de grêle, il se mit à courir de toutes ses forces, et disparut en un clin d'œil au détour du chemin, me laissant tout étonné de cette soudaine apparition.

Comme je me demandais s'il s'enfuyait, ou s'il allait chercher un médecin, au-dessus de moi une fenêtre s'ouvrit, et une voix de femme s'écria, d'un accent passionné et désespéré qui résonne encore à mon oreille : « André, André, reviens, je t'en supplie ! » Je levai la tête ; j'eus à peine le temps d'entrevoir une femme penchée en dehors de la fenêtre ; j'entendis encore ces mots, prononcés avec des sanglots : « Ah ! il est trop tard, trop tard ! » Puis on referma la croisée, et, tandis que le vent, le tonnerre, la pluie, poursuivaient leur concert, mais sur un mouvement plus calme et en baissant le ton, toute voix humaine se tut.

Cette scène, dont je venais d'être le témoin involontaire, faisait naître en mon esprit une foule de conjectures. J'aurais voulu qu'il m'eût été possible de retrouver cet André, de lui dire : « Retournez, on vous a rappelé. » Mais comment le rejoindre, au train dont il allait et avec l'avance qu'il avait sur moi ? La route se bifurquait non loin de là ; quel chemin avait-il pris ? Bref, il n'y fallait pas songer.

Profitant d'un instant où les éléments déchaînés semblaient avoir fait trêve, je me remis en marche. Arrivé à la station un quart d'heure avant le départ, je me surpris à regarder soigneusement les voyageurs qui se trouvaient dans la salle d'attente pour voir si, par hasard, André ne serait point parmi eux. Je n'aurais pu le reconnaître qu'à sa tournure et à son costume, car je n'avais pas eu le temps de distinguer ses traits. Mais personne ne me le rappela. Dans le même wagon était monté un gros marchand de bœufs, accompagné de sa femme et de ses filles. « Qui donc, lui dis-je, demeure dans cette petite maison blanche isolée, au sommet de la colline, avec deux marronniers à l'entrée et un groupe de lilas à côté ? » Il l'ignorait ; il n'était pas du canton.

Après tout, me disais-je, que tu es fou de vouloir à toute force qu'il y ait un drame intime là-dessous ! Peut-être rappelait-on André tout simplement pour lui donner un parapluie, un manteau, des socques ? Le ton déchirant, l'accent tragique, c'est ton imagination qui en a fait les frais.

Le printemps suivant, il me fallut retourner à T... Les affaires que j'avais cru arrangées ne l'étaient point : chicanes, menaces de procès, tracas de tout genre m'absorbèrent à tel point, qu'il ne me vint pas même à l'idée de m'informer de la maison blanche et de ses habitants. Libre enfin, je repris le chemin de la station ; cette fois j'étais pressé. Un peu avant d'atteindre le haut de la colline, ma marche fut retardée un instant par un convoi qui venait en sens inverse. Le cercueil, recouvert d'un poêle blanc et décoré d'une couronne de fleurs, était porté par des jeunes filles en robe blanche et en ceinture noire ; des femmes en deuil, tenant des cierges, le suivaient, ainsi qu'un certain nombre d'hommes. La tête découverte, le cœur ému d'un sympathique respect, je me rangeai contre la haie. Je saisis au passage ces paroles échangées à demi-voix entre deux de ceux qui faisaient partie du cortége :

— Et André ?

— On lui a bien écrit ; seulement, c'est si loin ! Tout était fini avant qu'il eût pu même recevoir la lettre. Il reviendra, mais trop tard.

J'allais peut-être céder à la tentation d'interroger les derniers du convoi, lorsque l'horloge du village voisin sonna onze heures. Miséricorde ! plus qu'une demi-heure jusqu'au départ de l'*express !* Mais tu radotes peut-être, bonne villageoise. Point ; ma montre en dit autant. Irai-je, pour satisfaire une vaine curiosité, manquer le train, inquiéter ma famille, qui connaît mon exactitude et qui y compte ? Non, non ; pour moi qui me pique d'être un homme raisonnable, il y aurait là de la déraison. Puis, il serait indélicat à un étranger de fouiller dans le passé de cette pauvre fille ! Laissons-là se rendre en paix où les méchants ne tourmentent plus, où ceux qui sont las se reposent.

Je marchais rapidement ; cependant, en passant devant la maison blanche dont le toit m'avait été si secourable

l'année précédente, j'y jetai un coup d'œil. La fenêtre d'où la voix était partie était toute grande ouverte; la funèbre odeur du chlorure de chaux s'en exhalait et altérait le doux parfum des lilas. Le portail de la cour, ouvert aussi, semblait attendre le retour du convoi. Pas un être vivant aux alentours, si ce n'est un chat noir qui se pourléchait au soleil.

J'arrivai à la station très-essoufflé, tout juste assez à temps pour monter en wagon. Là peut-être mes scrupules de délicatesse auraient-ils cédé à ma curiosité, si j'avais trouvé le moyen d'avoir quelques renseignements sur André et celle qui l'avait rappelé trop tard. Mais je ne fus pas mis à cette épreuve; mes compagnons étaient des Anglais, roides et hautains, qui ne prononcèrent pas une parole pendant tout le trajet.

La suite à la prochaine livraison.

LE RENARD.

POEME PAR GŒTHE (¹).

Suite. — Voy. p. 41.

Hinzé le chat, avec toute sa malice, n'eut pas plus de succès que Brun l'ours. En route, il rencontra un merle qui vint chanter sur un arbre « à sa gauche » : mauvais présage! Il arriva, le cœur attristé, devant le château de Malpertuis. Le traître renard, Reineke, était assis au frais devant sa porte.

— Que Dieu vous accorde une heureuse soirée! lui dit Hinzé. Mais le roi vous fera mourir si vous refusez de m'accompagner à la cour pour y répondre à vos accusateurs.

— Soyez le bienvenu, très-cher neveu, répondit Reineke. Mon intention n'est pas de désobéir au roi. Nous causerons d'affaires demain. Brun, le glouton, est un lourd et grossier personnage; il ne me convenait pas de voyager avec lui. Vous, c'est autre chose : au point du jour nous partirons ensemble. Ce soir, laissons les soucis, et songeons d'abord au souper : on dort mieux après un bon repas.

Hinzé, méfiant et pressé de sortir du péril, fit observer qu'il vaudrait mieux partir sur-le-champ.

— La lune, dit-il, brille sur la bruyère, et les chemins sont secs.

Reineke assura qu'il y avait des voleurs par les champs et qu'il n'était pas nécessaire de tant se hâter. Il fallut bien que Hinzé prît son parti de passer la nuit avec son maudit oncle.

Reineke lui offrit pour souper des rayons de miel dorés. Hinzé fit la grimace : outre qu'il aimait peu le miel, il se rappelait les mésaventures de l'ours.

— Non, répondit-il, j'ai des goûts très-simples; la moindre petite souris me suffira.

— Des souris! s'écria Reineke. C'est à merveille! Mon voisin le curé a dans sa cour une grange où il y a tant de souris qu'on en remplirait des voitures. Je ne sais ce qu'il ne donnerait pas pour être débarrassé de toute cette engeance!

— Menez-moi donc à la grange, dit le chat, cédant à sa passion favorite.

Reineke s'empressa de le conduire vers le presbytère, et lui montra un trou que lui-même avait pratiqué dans un mur pour voler les poules du prêtre. Le méchant savait que depuis deux jours l'on y avait préparé un nœud coulant à son intention.

— Mon cher neveu, dit-il à Hinzé, entrez hardiment par cette ouverture; je monterai la garde au dehors, tandis que vous chasserez aux souris : dans l'obscurité, vous en prendrez par douzaines. Ah! écoutez comme elles sifflent gaiement! comme elles babillent! Quand vous en aurez assez, revenez ici; vous me trouverez là. Il ne faut pas nous séparer ce soir. Je vous ramènerai coucher à Malpertuis.

Hinzé eut un moment d'hésitation; mais la gourmandise l'emporta : un trou et des souris, il ne voyait pas là de quoi s'effrayer. A peine entré, il sentit le piége : trop tard! La peur le saisit : il se démena et bondit avec force; le nœud se resserra. Reineke se prit à rire :

— Hinzé, comment trouvez-vous les souris? Elles sont engraissées, je crois.

Et le perfide s'en alla. Il riait encore, et ses dents blanches brillaient dans l'ombre.

Cependant le neveu du curé avait entendu les miaulements douloureux de Hinzé. Il descend en donnant l'alarme. Le curé, la cuisinière, accourent armés de bâtons; ils trouvent le chat et, frappant à tort et à travers, lui crèvent un œil; Hinzé exaspéré rompt sa corde et se venge par des égratignures. Puis il fuit à toutes jambes vers le palais du lion.

Quand le roi vit revenir son second ambassadeur avec un œil de moins et les oreilles déchirées, sa colère fut terrible.

— Je crains bien, dit-il, de ne pas trouver un troisième messager pour porter la dernière sommation à ce rusé scélérat. Qui est-ce qui a un œil de trop? Qui est-ce qui est assez téméraire pour risquer sa vie auprès de cet architraître, et, en fin de compte, pour ne pas me l'amener?

Un profond silence répondit seul à ces paroles. Toutefois, à la fin, Grimbert le blaireau offrit ses services, qui, bien entendu, furent agréés aussitôt.

Cette troisième sommation fit réfléchir Reineke.

— Si vous ne venez pas, lui dit Grimbert, dès demain le roi, à la tête de ses vassaux, viendra certainement vous assiéger dans votre fort de Malpertuis, et vous périrez corps et bien, vous, votre femme et vos enfants.

Ce n'était pas une menace vaine. Reineke comprit qu'il fallait respecter ce troisième plénipotentiaire, sauf à aviser aux moyens de se tirer d'embarras quand il serait à la cour. Il déclara donc à Grimbert qu'il était prêt à le suivre, et fit à sa femme les plus tendres adieux :

— Dame Ermeline, prenez soin des enfants; je vous les recommande : surtout le plus jeune, Reinhart; il a les dents si bien rangées dans sa petite gueule! ce sera tout le portrait de son père; et Rossel, le petit coquin, que j'aime autant que l'autre. Oh! régalez bien les enfants pendant mon absence, je vous saurai gré, si mon retour est heureux, d'avoir suivi mes recommandations.

Ensuite il partit, accompagné de Grimbert.

Ils avaient déjà fait un bout de chemin, lorsque Reineke dit à Grimbert :

— Mon très-cher neveu et très-digne ami, je dois vous avouer que je tremble d'effroi. Je ne puis me soustraire à l'horrible pensée que je marche réellement à la mort. Je vois devant moi tous les péchés que j'ai commis. Ah! vous ne sauriez croire toute l'inquiétude que j'en ressens. Confessez-moi; quand j'aurai soulagé mon cœur, je paraîtrai plus facilement devant mon roi.

Grimbert dit :

— Renoncez d'abord au vol, au brigandage, à la trahison, à vos ruses habituelles; sans cela, le repentir ne vous servira de rien.

— Je le sais, répliqua Reineke; maintenant, commençons, et écoutez-moi avec recueillement. Je reconnais que j'ai fait bien des malices à la loutre, au chat et à maint autre; je le confesse et j'en ferai pénitence. J'ai péché, comment pourrais-je le nier? contre toutes les bêtes

(¹) Voy. la traduction de M. Édouard Grenier; collection Hetzel.

vivantes. Mon oncle l'ours, je l'ai pris dans un arbre; il y a laissé sa peau; il a été assommé de coups. Hinzé, je l'ai mené à la chasse aux souris; mais, pris au piége, il eut grandement à souffrir, et il y a perdu un œil. Henning le coq se plaint avec raison de ce que je lui ai volé ses enfants, grands et petits, et que j'ai pris plaisir à les dévorer. Je n'ai pas même épargné le roi, et j'ai eu l'audace de lui jouer plus d'un tour, à lui et à la reine elle-même; elle le découvrira plus tard. Je dois avouer, en outre, que j'ai fait du tort bien volontairement à Isengrin le loup; je l'ai toujours nommé mon oncle, en badinant: nous ne sommes nullement parents. Maintes fois je l'ai exposé aux coups et aux bourrades avec force infamies. Je lui ai appris à prendre des poissons; mais la pêche lui a mal réussi. Une fois, nous allâmes ensemble dans le pays de Liége; nous nous glissâmes dans la maison d'un prêtre, le plus riche de tout le pays. Le digne homme avait un magasin de jambons délicieux, entremêlés de longues bandes de lard appétissant; de plus, un quartier de viande salée tout fraîchement se trouvait dans le garde-manger. Isengrin parvint à pratiquer dans la muraille une ouverture assez large pour le laisser passer. Je le poussai à tenter l'aventure, et sa convoitise le poussa encore plus. Mais il ne sut pas se modérer dans le bonheur. Il se remplit démesurément, et son corps, tout gonflé de nourriture, ne pouvait plus passer par le même trou. Ah! comme il se plaignait de cette perfidie! Le trou qui l'avait laissé passer affamé, l'arrêta, rassasié, au retour. Moi, sur ces entrefaites, je fis grand bruit dans le village, de manière à mettre tout le monde sur la piste du loup. Pendant ce temps, je courus à la maison du bon prêtre; il était en train de dîner et l'on venait de lui servir un chapon gras bien rôti: je sautai dessus et m'enfuis avec:



Le Dîner renversé. — Dessin de Pauquet, d'après Kaulbach.

le curé voulut courir après moi en toute hâte, se démena et culbuta la table avec les mets et les boissons. « Prenez-le! battez-le! percez-le! tuez-le! » criait le prêtre. Il tomba sur le parquet inondé; car il n'avait pas vu la flaque liquide où il gisait Tout le monde arriva et cria: « Tue! tue! » Je m'enfuis, ayant à mes trousses tous les gens de la maison, qui voulaient me faire un mauvais parti. Celui qui criait le plus, c'était le curé: « Quel fieffé voleur! il a osé me

prendre un chapon sur ma table! » Et je courais toujours. J'arrivai au garde-manger; là, je laissai tomber le chapon bien malgré moi, le trouvant trop lourd à la fin; je m'échappai par le trou, et la foule de mes persécuteurs me perdit de vue. Ils trouvèrent le chapon, et, en le ramassant, le prêtre, ayant aperçu le loup, se mit aussitôt à crier de plus belle : « Ici, ici! ne le manquez pas celui-là! C'est un autre voleur, un loup qui nous est tombé dans les mains! S'il s'échappait, ce serait une honte; on se moquerait de nous dans tout le pays de Liége. » Quant au loup, il faisait ce qu'il pouvait et cherchait à fuir; mais les coups se mirent à grêler sur lui et à le blesser grièvement. Tous criaient à qui mieux mieux. Les autres paysans accoururent et le laissèrent pour mort sur la place. Il ne s'était pas encore trouvé dans une pareille détresse. Si jamais on en fait le sujet d'un tableau, il sera curieux de voir comment il paya le lard et les jambons du curé. Les paysans le jetèrent sur la route, et le traînèrent dans les pierres et les broussailles; il ne donnait plus signe de vie. Alors on le jeta avec dégoût hors du village, dans un fossé plein de boue, car on le croyait mort. Il resta là, sans connaissance, je ne sais combien de temps avant de revenir à lui-même et au sentiment de sa misère. Je n'ai jamais pu savoir comment il en était réchappé. Après cette aventure (il y a de cela un an), il me jura fidélité à toute épreuve; mais cela ne dura pas longtemps. Car j'avais compris facilement la cause de la persistance de son amitié : il aurait bien voulu une bonne fois de la volaille tout son soûl. Pour le tromper de la bonne façon, je lui fis la description d'une poutre sur laquelle un coq avec sept poulets se perchait ordinairement le soir. Je le conduisis dans cet endroit, une belle nuit, en silence; minuit venait de sonner. Le volet de la fenêtre, retenu par une petite cheville, était encore ouvert (je le savais d'avance), je fis comme si je voulais entrer, mais je cédai le pas à mon oncle : « Entrez, lui dis-je; si vous voulez travailler, vous ne manquerez pas d'ouvrage; je parie que vous trouverez des poulardes. » Il se glissa prudemment dans le poulailler et tâta doucement çà et là, et finit par me dire, en colère : « Oh! comme vous me guidez mal! je ne trouve pas seulement une plume de poule. » Je répondis : « J'ai déjà pris les poulets qui étaient devant; les autres sont perchés derrière. Allez toujours en avant, mais avec prudence. » La poutre sur laquelle nous marchions était très-étroite. Pendant qu'il marchait toujours en avant, je m'arrêtai, je repassai par la fenêtre et tirai la cheville; le volet se mit à battre avec force; le loup, effrayé et tremblant, tomba lourdement de la petite poutre sur le plancher. Les gens qui dormaient près du feu se réveillèrent en sursaut. « Qui est-ce qui est entré par la fenêtre? » s'écrièrent-ils tous. Ils se relevèrent bien vite, allumèrent une lampe, et découvrirent dans un coin messire le loup, à qui ils tannèrent fortement la peau. Je suis bien étonné qu'il n'en soit pas mort.

Grimbert ne savait trop s'il devait croire au repentir de Reineke, ou si tout ce récit n'était que pure jactance. Un incident vint tout à coup éclairer ses doutes. Comme il passait avec son malin compagnon par une riche plaine, ils aperçurent sur leur droite un couvent. Les nonnes y nourrissaient dans leur cour force poules et poulets, avec maints beaux chapons, qui sortaient parfois pour chercher leur nourriture hors de l'enclos. Reineke avait l'habitude de les visiter. Il dit à Grimbert :

— Notre plus court chemin est de passer près du mur.

— Mais le rusé pensait aux poulets qui avaient pris la clef des champs. Il y conduisit le blaireau et s'approcha des poulets; alors le drôle se mit à rouler des yeux pleins de convoitise; par-dessus tout, un coq jeune et gras qui marchait derrière les autres lui donnait dans l'œil : il ne le perdit pas de vue un instant; il bondit et le frappa par derrière. Les plumes volaient déjà.

Mais Grimbert indigné lui reproche cette rechute honteuse :

— Est-ce ainsi que vous vous conduisez, malheureux oncle? Et voulez-vous retomber dans vos péchés pour un poulet? Voilà un beau repentir!

Et Reineke dit :

— C'est vrai! j'ai commis ce péché en pensée, ô mon cher neveu! Pardonnez-le-moi encore! Je ne le ferai plus jamais, et j'y renonce volontiers.

Leur chemin les conduisait tout autour du couvent; ils eurent à passer sur un petit pont, et Reineke se retournait pour regarder encore les poulets. C'était en vain qu'il se contraignait; si on lui avait coupé la tête, elle aurait d'elle-même volé vers les poulets : telle était la violence de ses désirs. Grimbert le vit et lui cria :

— Malheureux oncle, où égarez-vous vos yeux? Vraiment, vous êtes un affreux glouton!

Reineke répondit :

— Vous avez tort, mon neveu; ne vous pressez pas tant, et ne me troublez pas dans la lutte que je soutiens contre moi-même.

Grimbert se tut, et Reineke le renard ne détourna pas les yeux des poulets aussi longtemps qu'il put les voir. Enfin, les deux voyageurs se retrouvèrent sur la grande route et s'approchèrent de la cour. Lorsque Reineke aperçut le donjon du roi, il tomba dans une profonde tristesse, car il était gravement inculpé.

La suite à une autre livraison.

LA PROCESSION DES FLAMBARTS

A DREUX.

La procession des flambarts, dont l'origine très-ancienne est inconnue, s'est continuée à Dreux jusqu'en 1790, malgré les efforts des intendants généraux pour abolir cette coutume où ils voyaient un danger incessant pour la sécurité de la ville. Dès 1723, après l'incendie si effroyable de la presque totalité de Châteaudun, un arrêté avait été rendu interdisant les flambarts et portant défense à toute personne d'en porter à l'avenir, sous peine d'amende et d'emprisonnement. L'autorité ecclésiastique fit cause commune avec l'autorité civile, et du haut des chaires des églises furent lancés plusieurs fois des blâmes sévères contre les sectateurs de cet ancien usage. Mais rien ne put vaincre l'obstination des habitants; ils furent insensibles aux amendes de l'intendant aussi bien qu'aux sermons de leurs curés; chaque année vit croître le nombre des délinquants : bientôt les magistrats de la ville eux-mêmes se mirent à la tête des contrevenants, et force fut de laisser tomber en désuétude l'arrêté sévère de 1723.

Le flambart était un brin de chêne long de cinq à six pieds, fendu en plusieurs éclats par le gros bout : on ne peut mieux le comparer qu'à une lardoire. Quand il était fendu, on le faisait sécher au four pour le rendre plus combustible. Le jour de la cérémonie, qui était toujours la veille de Noël, à cinq heures précises du soir, toutes les personnes qui voulaient prendre part à la fête, hommes, femmes, filles et garçons d'un âge raisonnable, de tout état, de toutes conditions, s'assemblaient par quartier. Au premier son de la grosse cloche de l'hôtel de ville, signal ordinaire, ils allumaient leurs flambarts, les mettaient sur l'épaule, comme on porte un fusil, et partaient tous en rang et en bon ordre, accompagnés de tambours, violons et autres instruments, pour se rendre dans la grande rue. Quand ils y étaient tous arrivés des divers points de la ville, ils se rangeaient de

nouveau par ordre et par état; les violons et les tambours s'échelonnaient de distance en distance; au centre du cortége se plaçaient des jeunes gens vêtus de blanc, portant des crêches sur des brancards; puis la procession se mettait en marche. On faisait trois fois le tour de la halle en chantant : *Noël! Noël! Noël!* De là on se rendait à l'église Saint-Pierre dont on faisait le tour une seule fois; après quoi tous les flambarts étaient déposés en un monceau devant le grand portail de l'église, où l'on chantait l'hymne de Noël : *Veni, redemptor gentium;* et, lorsque la dernière flamme était éteinte, chacun retournait tranquillement dans sa demeure.

Quelle était l'origine de cette étrange cérémonie? Un souvenir des premiers temps du christianisme, s'il faut en croire les habitants de Dreux. Voici, en effet, ce qu'ils disent dans une requête adressé par eux le 15 février 1756 à l'intendant général de la province, pour qu'il lui plût rétablir la procession des flambarts, supprimée, comme nous l'avons vu, de droit sinon de fait, depuis l'année 1723.

« Il est certain que les druides, nos ancêtres, avaient dressé dans un antre, longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, un autel dédié à la Vierge qui devait enfanter. Cet antre subsiste encore : c'est la chapelle de Notre-Dame Sous-Terre dans la cathédrale de Chartres. Cet autel fut donc l'effet de l'inspiration divine. Dans le premier siècle, Saint-Potentien et ses compagnons vinrent à Chartres et à Dreux pour y prêcher la foi. Ils prirent occasion de l'inscription de cet autel dédié à la Vierge, de prêcher l'Évangile, comme saint Paul à Athènes le prêcha à l'occasion de l'autel qu'il trouvait érigé à un dieu inconnu. Les druides, charmés d'apprendre l'accomplissement de leur prophétie, écoutèrent avec plaisir les vérités qu'on leur annonçait. Ils étaient alors rassemblés à Dreux pour y faire leurs sacrifices; mais au lieu d'aller dans la forêt couper le gui de chêne avec la serpe d'or, ce qui était chez eux une grande cérémonie, ils reçurent l'Évangile, renoncèrent à leurs anciennes superstitions, firent des fêtes pour honorer la naissance de l'enfant divin, et, brûlant ce qu'ils avaient adoré, portèrent des flambarts de ce bois de chêne qu'ils vénéraient autrefois... Voilà, Monseigneur, d'où nous sont venus les flambarts. »

Quoi qu'il en soit de cette origine merveilleuse, la procession des flambarts de Dreux avait une grande réputation avant 1789. En 1740, le *Mercure* consacra un long article à en faire la description. Le 24 décembre 1785, le duc de Penthièvre, qui résidait en ce moment à Anet, se rendit exprès à Dreux pour jouir du coup d'œil de la cérémonie. Une représentation fidèle de cette procession était autrefois gravée sur le pourtour de la cloche de l'hôtel de ville de Dreux, fondue en 1561; on y voyait soixante-quatorze personnages, prêtres, magistrats, échevins, femmes et enfants, portant des flambarts allumés sur leurs épaules ou les allumant en marchant. Cette cloche ayant été cassée en 1838, on a reproduit le bas-relief sur la cloche qui a été fondue pour remplacer l'ancienne, dont un moulage en plâtre est d'ailleurs conservé dans la salle de la Bibliothèque de la ville de Dreux.

L'INSTRUCTION PRIMAIRE AUX ÉTATS-UNIS.

A Boston, en 1857, il y avait 211 écoles primaires. Chaque école recevait, en moyenne, 60 élèves; le nombre total des enfants s'y élevait à 12 733, dont 6 731 garçons et 6 002 filles. Les enfants nègres sont indistinctement admis dans tous ces établissements; il n'y a plus, comme en d'autres villes des États-Unis, des écoles spéciales pour eux.

Les écoles primaires sont des institutions purement communales. Dans les villes, il y a une école par district, et dans les campagnes, il y en a une par district rural de cinq ou six milles carrés; des citoyens nommés par les électeurs sont préposés à la surveillance et à l'entretien des écoles : ils portent le nom de *prudential committee men* (membres du comité de prudence); d'autres ont charge de veiller aux études, de choisir les maîtres et de leur faire subir les examens.

La profession de maître d'école est très-honorée. Rien n'est plus commun que de rencontrer un Américain qui a tenu une école dans sa jeunesse; c'est une sorte de complément d'étude, une préparation à la vie. On acquiert plus en enseignant qu'en apprenant.

« Nous cherchons, disait le célèbre orateur Daniel Webster en 1821, nous cherchons à prévenir dans une certaine mesure l'extension du code pénal en inspirant, dans un âge tendre, les principes salutaires et conservateurs de vertu et d'éducation. Nous cherchons à exalter le sentiment de la respectabilité et de la conscience morale en élargissant l'étendue et en augmentant la sphère des jouissances intellectuelles. Par une instruction générale, nous cherchons autant que possible à purifier l'atmosphère morale, à maintenir les bons sentiments, à tourner le fort courant des consciences et de l'opinion, aussi bien que les censures de la loi et les dénonciations de la religion, contre l'immoralité et le crime. Nous espérons fonder une sécurité placée au delà de la loi et au-dessus de la loi, dans la prépondérance des sentiments moraux et des bons principes... Nous ne nous attendons pas à trouver en tout homme un philosophe et un homme d'État; mais nous avons confiance, et notre espoir en la durée de notre système de gouvernement repose sur cette croyance, que, par la diffusion des connaissances générales et des bons et vertueux sentiments, l'édifice politique peut être garanti aussi bien contre les violences ouvertes que contre la lente, mais sûre décomposition de la licence. » (¹)

LA MISÈRE.

D'où vient-elle? Quelle est la cause de son abandon, de son horrible dénûment? N'importe! la voici, accablée de toute les souffrances, abîmée dans toutes les misères que la nature peut infliger à une créature humaine. Ne détournons pas les yeux; malgré l'impression pénible dont ce tableau nous affecte, malgré notre envie de retourner à des spectacles plus doux, forçons-nous à considérer tous les maux accumulés sur cette pauvre femme. Vaincue par l'épuisement, elle est tombée sur le sol, dans un pli de terrain, sans doute pour ne plus se relever. Sa tête n'a d'autre oreiller que la terre nue. La maigreur et l'effrayante stupeur de la mort sont déjà sur ses traits. Ses membres sont affaissés comme ceux d'un cadavre, et s'ils retrouvent le mouvement, ce sera pour se tordre dans les dernières convulsions de l'agonie. Personne ne la voit, personne ne lui portera secours; la campagne qui l'entoure est déserte. Peut-être, dans sa course errante, a-t-elle traversé quelque village; mais on ne lui a pas offert l'hospitalité, on ne lui a pas donné un morceau de pain. A son passage, les enfants ont eu peur et se sont enfuis au fond des cours ou des maisons; les femmes ont vu le bâton que serrait sa main décharnée et l'ont pris pour une arme menaçante plutôt que pour un soutien de sa faiblesse; les hommes eux-mêmes n'ont pu la regarder sans crainte : ils ont pensé aux granges, aux meules de blé récemment incendiées dans les champs; ils l'ont laissée passer, et leurs

(¹) A. Langel, *l'Éducation dans la société américaine* (Revue des Deux Mondes, 1859.)

chiens ont aboyé après elle. Maintenant elle n'a plus rien à attendre d'aucun de ses semblables, d'aucun être vivant. Elle meurt, dévorée par la faim, par la soif, et plus cruellement encore peut-être par les angoisses cachées de son cœur, tandis qu'autour d'elle la nature indifférente poursuit le cours de sa vie joyeuse, tandis que l'alouette rassasiée monte en chantant dans l'azur, que la moisson mûrit aux doux rayons du soleil, et que l'arbuste balance au vent ses bouquets épanouis.

Devant cette scène si navrante et qui n'est malheureusement que la fidèle peinture d'une trop fréquente réalité, comment ne pas se sentir profondément troublé, et ne pas chercher avec anxiété, à travers toutes les profondeurs du monde moral, une réponse satisfaisante à ce sombre problème de la misère sans secours, de la détresse sans consolation? Oh! avec quelle reconnaissance alors nous nous emparons de ces étonnantes paroles de l'Évangile, qu'au milieu du bien-être nous n'avons peut-être pas comprises, mais qui sont maintenant notre seule lumière, notre seul recours : « Heureux les pauvres! Heureux ceux qui ont faim, car ils seront rassasiés! Heureux ceux qui pleurent, car ils seront dans la joie! » Et si, philosophes, moralistes, au fond de notre



La Misère. — Dessin de Gavarni.

cabinet, au sein de notre bonheur, nous avons quelquefois voulu trouver à ces avertissements des interprétations subtiles, comme nous oublions volontiers toutes nos théories! En présence de telles angoisses, comme nous renonçons de bon cœur à exiger que ceux qui souffrent si cruellement aient au pardon et au bonheur d'autres titres que leurs terribles souffrances! Quelle admirable et nécessaire doctrine que celle de la parabole du pauvre Lazare : sa vie n'a été qu'un tissu d'humiliations et de tortures; il a eu faim, il a eu soif; malade, il n'a eu d'autres couche que la fange du chemin, d'autres amis que les chiens errants qui venaient lécher ses plaies; mais enfin la mort vient, et voici la fin de toutes les souffrances, et voici l'heure des compensations : il monte au ciel, le pauvre lépreux, il entre, porté sur les bras des anges, dans le royaume des bienheureux; et il s'asseoit, avec les glorieux patriarches, les rois et les prophètes, à cette table divine où coulent à flots inépuisables la manne céleste et les eaux éternelles!

GRUE DE MANTCHOURIE.



Grue de Mantchourie, au jardin des Plantes. — Dessin d'après nature par Freeman.

Les naturalistes appellent grues de grands oiseaux voyageurs que l'on rencontre dans les cinq parties du monde.

Ces oiseaux, en général de forme élégante, ont le bec allongé, robuste, droit et conique; on en pourrait dire autant du bec des hérons, de ce bec en poignard qui peut devenir parfois si dangereux; mais le bec de la grue est moins redoutable, moins long proportionnellement à la taille de l'oiseau, et moins robuste.

Les ailes sont amples et allongées, la queue est courte avec des couvertures très-longues et disposées en touffe.

Les jambes sont à moitié nues, et des trois doigts qui sont en avant, deux sont réunis par une petite membrane, l'externe et le médium, l'interne étant libre.

On connaît plusieurs genres de grues : le genre grue (*Grus*) proprement dit, où sont placées la grue de France (*Grus cinerea*) et la grue que nous figurons ici (*Grus leucageranos* ou *gigantea*); le genre *Anthropoïdes*, que l'on a rapporté d'Afrique, d'Odessa et des Indes orientales, et qui renferme deux espèces; enfin le genre baléarique (*Balearica*), qui ne renferme qu'une seule espèce, la grue couronnée ou oiseau royal, qui vit en Afrique et surtout au Sénégal.

La grue de Mantchourie ou grue blanche (*Grus leucageranos*) habite le nord de l'Asie, et principalement la Chine et le Japon : c'est un grand oiseau, dont les couleurs sont disposées comme dans la grue d'Europe ; seulement ce qui est gris-cendré dans notre grue européenne est du blanc le plus pur dans cette espèce.

M. Toussenel, dans son *Monde des oiseaux*, décrit ainsi la grue européenne, et cette heureuse description peut servir pour la grue de Mantchourie, en prenant pour blanc ce qui est indiqué être gris, et en grandissant la taille :

« La grue d'Europe, dit-il, est un oiseau de noble prestance, aux tarses et au bec noirs, au manteau gris-cendré uniforme..... Elle porte un collier noir ; le sommet de la tête est nu et vermillonné chez les mâles (ajoutons que, chez les femelles, cette coloration s'observe aussi assez souvent). L'oiseau semble avoir été taillé sur un patron plus avantageux que tous ses congénères ; les proportions entre les diverses parties du corps sont plus harmonieuses ; la légèreté s'y marie à la force et la grâce à la majesté. Une disposition toute particulière des pennes secondaires, qui se retrouve chez le cygne de l'Australie, force l'extrémité de ces pennes à se relever en arrière en un somptueux panache qui donne à l'ensemble de la parure un cachet de recherche et de coquetterie. »

La démarche de la grue de Mantchourie à terre est noble et majestueuse ; en progressant, l'animal donne à tout son corps une sorte de balancement très-original et qui rejette le cou en arrière et en avant alternativement. Elle est aussi très-disposée à certaines évolutions, que l'on peut appeler danses ; il en est de même, d'ailleurs, de la plupart des oiseaux de ce groupe. De toutes les grues, l'oiseau royal (*Balearica*) est le plus danseur, et M. Toussenel, que je citerai encore ici, en parle d'une manière tout à fait pittoresque :

« La plus coquette de toutes les grues, dit-il, celle qui raffole le plus de danse et de colifichets, est la grue du pays des nègres, celle qu'on appelle la grue couronnée du Sénégal. Cet oiseau affiche une gaieté folâtre que la captivité altère à peine..... On pourrait reprocher à cet oiseau de se trémousser trop vivement dans ses passes et d'apporter dans la danse des poses risquées et orageuses sentant leur *bamboula*. »

Les autres grues ont plus de retenue et savent allier la grâce à la dignité du maintien, et la grue de Mantchourie, dans ses évolutions les plus folles, conserve toujours une dignité sévère, une gravité qui ne se dément jamais.

Cette disposition naturelle des grues à la danse a été mise à profit par les Japonais et les Chinois. Certains bateleurs y enseignent à ces oiseaux l'art de danser pour l'amusement du public, qui, dans ces pays, est très-avide des spectacles d'animaux dressés.

La voix des grues est sonore, mais aucune n'a la voix plus bruyante et plus vibrante que la grue de Chine ; le cri du mâle et celui de la femelle diffèrent, quoiqu'une oreille peu exercée ne puisse facilement en saisir la différence. Le cri du mâle se compose de deux notes, l'une, plus basse, qu'il tient plus longtemps que l'autre, plus haute. La femelle ne pousse ordinairement qu'une note, en général à l'unisson avec la note grave du mâle ; quand les grues chantent ensemble, la femelle pousse son cri quand le mâle a achevé son chant, et le mâle recommence ensuite.

Les grues de Mantchourie sont, comme les autres, granivores, mais elles s'accommodent très-bien de vers, de grenouilles et d'insectes ; elles mangent aussi assez volontiers de la chair. On assure même qu'en Chine ces grues serviraient à un supplice cruel, où le condamné serait déchiré vivant par douze ou quinze becs acharnés.

La grue que nous représentons page 289, donnée à la ménagerie du Muséum par M. de Montigny, consul de France à Chang-haï, a parfaitement supporté notre climat Nul doute que ces oiseaux ne puissent servir, comme les cygnes et les paons, à l'agrément et à l'ornement de nos parcs.

TROP TARD.

ANECDOTE.

Suite. — Voy. p. 283.

II.

Il est encore une accusation qui pèse injustement, à mon gré, sur les artistes. Est-il vrai que l'envie, la jalousie, régnent chez eux en souveraines ; qu'ils sont toujours prêts à se déchirer les uns les autres, à se déprécier, à se nuire? J'ai vu, pour ma part, beaucoup de preuves du contraire, beaucoup de traits d'abnégation, de générosité. Il peut y avoir, il y a sans doute des artistes méchants, haineux, hargneux ; mais je soutiens qu'ils sont tels parce que c'est leur caractère, non parce qu'ils sont artistes. En une autre carrière, ils eussent été les mêmes, pires peut-être. Je parle des peintres ; quant aux musiciens et aux littérateurs, je ne les connais pas assez pour prendre leur défense.

Ce qui a pu autoriser un peu cette opinion mal fondée, c'est, il faut en convenir, la colère qui nous prend quand nous voyons la faveur populaire, le souffle de la mode, porter aux nues un talent médiocre ou faux ; quand nous entendons exalter une misérable peinture dont les défauts nous crèvent les yeux. J'avoue que, tout pacifique, tout optimiste que je suis, ces égarements du goût m'agacent les nerfs. Mais qu'un talent supérieur et vrai vienne tout à coup à se produire, qui le proclamera tout d'abord? Les artistes, ses confrères. Devant une belle œuvre, quels yeux s'animent les premiers, quelles voix s'écrient, quelles mains applaudissent? Celles des artistes. Oui, c'est une joie pour eux d'ouvrir leurs rangs au jeune conscrit qui vient de faire sa première campagne, de lui dire : « Viens, frère, luttons ensemble ; parcourons ensemble notre noble carrière! Aux forts la victoire, et que Dieu nous aide tous ! »

J'ai vu cela lorsque Néry, ce Néry qui a si vite perdu le *Monsieur*, fit paraître au salon sa première toile. Il peut y avoir quatre ans ; oui, c'était à mon second voyage à T... A mon retour, je courus au palais des Champs-Élysées ; j'y étais exposé, et en plusieurs salles ; il me tardait de voir quelle mine je faisais là. Tout à coup, avant d'avoir vu un seul de mes cadres, je m'arrête, frappé, saisi... Ah ! le beau, le beau, soit dans la nature, soit dans l'art, cela me remue toujours! Ce n'était pas un grand tableau, ce n'était pas un vaste paysage : un bout de lac, de grands bouleaux aux branches pleurantes et frissonnantes, une grève pierreuse, des rocs moussus, un calme soleil du matin argentant tout cela. Mais que d'air, que de vie! quel dessin suave et pur! quelle peinture large, franche, et délicate pourtant ! Quel site frais et riant, et cependant quel souffle mélancolique!

J'allais recourir au livret pour savoir qui nous avait fait ce beau présent, quand je vis, au coin de la toile, une signature en rouge : A. Néry. — Qui est Néry? demandai-je à mes confrères. — Nul ne le connaît. C'est un tout jeune homme. Il a travaillé, paraît-il, dans l'atelier de F..., mais sans jamais se mêler aux autres élèves ; c'était un garçon taciturne, un piocheur enragé. Maintenant, il est en pays étranger.

Qui que tu sois, pensai-je, où que tu sois, je te salue comme mon maître. Joie te soit! jeune élu. Mais il te sera beaucoup demandé, car il t'a été beaucoup donné.

Comment Néry a tenu les promesses de son début; comment, loin de se laisser étourdir par le concert des louanges, loin de s'endormir sur le mol oreiller des premiers succès, il a marqué chacun de ses pas par un progrès nouveau, chacun le sait. Est-il réaliste? est-il idéaliste? L'un et l'autre, suivant la manière de l'observer. Il est certain qu'avant tout il est observateur; il nous donne une nature vraie, et non, comme tel que je pourrais nommer, une nature de convention, arrangée, maniérée, fausse, en un mot. Mais d'où vient qu'en toutes ses œuvres, sous l'exacte représentation d'un site, d'une scène, on devine une pensée? D'où vient que l'on y sent passer comme un souffle du monde invisible? D'où vient que l'on est tenté de s'écrier, en les contemplant :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme?

C'est le secret de Néry, ou plutôt celui de Dieu, qui lui a donné cette puissance indéfinissable et mystérieuse, le génie.

Seulement, le sentiment qui donne à toutes les œuvres de Néry leur vie et leur physionomie, n'est pas précisément gai. Qu'il peigne des scènes calmes ou même gracieuses, toujours il s'en exhale une intime et profonde tristesse. « C'est singulier, me disait une dame, je ne puis regarder un peu longtemps les tableaux de M. Néry sans que les larmes me viennent aux yeux. » Le site tout seul suffit quelquefois à produire cette impression; d'autres fois, ce sont les figures qui expriment quelque idée de joies perdues, de désespoir : c'est une femme agenouillée sur la plage, et qui contemple avec effroi un lambeau de voile, un débris de mât que le flot vient de rejeter; c'est, au sein d'une forêt épaisse, une jeune fille appuyée contre un arbre, et suivant d'un regard désolé un cavalier qui s'éloigne sans même tourner la tête.

De tout cela je n'inférais point que Néry dût nécessairement avoir l'humeur sombre. Je sais que le plus souvent on se trompe en concluant de l'œuvre à l'auteur. Un poëte de mes amis, dont la Mort est la muse habituelle, est le plus joyeux vivant du monde, et tel autre, dont les ouvrages étincellent de gaieté et provoquent un rire inextinguible, est dévoré de tristesse.

Je désirais vivement connaître Néry; mais il était presque toujours en voyage. Enfin, nous nous rencontrâmes dans une maison amie. Je vis un jeune homme de taille moyenne, de tournure svelte, élégante; blond, des yeux d'un bleu foncé, tantôt vifs, tantôt rêveurs; une physionomie tout intellectuelle et singulièrement mobile; un de ces sourires qui illuminent les traits comme un rayon de soleil. Il vint à moi. Par circonstance, moi, si peu écrivain, j'avais fait un article de journal sur son exposition de cette année-là. Il en avait été content, et me l'exprima chaleureusement. Je serrai de bon cœur dans ma grosse main cette main si habile, mince, effilée, et pourtant nerveuse et forte. Rie qui voudra des sympathies et des amitiés à première vue; nous sentîmes tout de suite, comme Montaigne et la Boétie, que nous allions devenir amis.

En compagnie, Néry est un charmant causeur, petillant d'esprit, de grâce, ayant la mémoire meublée d'une foule d'anecdotes burlesques ou intéressantes, qu'il conte à merveille. Dans l'intimité, il est affectueux, mais sujet à de longs silences, à des accès de rêverie, à des *brown studies*, comme disent les Anglais : à ces moments, son regard devient vague, ses lèvres se compriment, un pli se creuse entre ses deux sourcils, et je l'entends réprimer un de ces soupirs accompagnés d'un léger tremblement, comme il en échappe à ceux qui ont souffert.

Quoiqu'il soit très-vif et même irritable, je ne connais personne de plus conciliant. Toujours il cherche à prévenir les querelles, à calmer les ressentiments. « La vie est trop courte, dit gravement ce sage de vingt-cinq ans, pour l'user à se haïr. » Très-serviable lui-même, il sait employer son influence pour engager les autres à l'être aussi. Surtout, il veut que, lorsqu'on a un service à rendre, une bonne action à faire, on agisse tout de suite, sans le moindre délai. « Le plus souvent, dit-il, la mort arrive au galop et entre sans frapper. Qui sait? demain peut-être il aura cessé de battre, le cœur que vous voulez réjouir. Épargnez-vous la douleur d'avoir à vous dire : Il est trop tard! »

Depuis quelque temps, pour mettre en œuvre les innombrables études qu'il a rapportées de ses voyages, il séjourne plus fréquemment à Paris. Il a pris un atelier sur le même carré que le mien; nous sommes souvent l'un chez l'autre, ou bien nous laissons nos portes ouvertes, et nous jasons tout en travaillant.

Un jour, j'entrai chez lui à l'improviste. J'entrevis, sur la première feuille d'un album posé sur sa table, ces mots : « Trop tard! »

— Qu'est-ce donc que cela? m'écriai-je.

Il rougit légèrement.

— Une fantaisie, un rêve!

— Peut-on y jeter un coup d'œil sans vous contrarier?

— Oh! oui, regardez; je n'y mets point de mystère.

Ma conscience me disait qu'il eût été plus délicat de ne pas ouvrir cet album, qui peut-être contenait quelque souvenir douloureux. Mais dame curiosité me criait plus fort : « Après tout, puisqu'il le permet... »

C'étaient d'admirables mais étranges dessins, crayon et lavis, qui tous étaient des interprétations diverses des deux mots du titre : « Trop tard! » — Une pompe à incendie arrivait au grand galop, et ne trouvait plus que des ruines fumantes. — Un médecin entrait au moment où le malade venait d'expirer. — Au milieu d'une place publique, sur un échafaud, entouré d'une foule immense, on voyait un cadavre sanglant, près duquel venait de rouler une tête livide. A l'angle de la place, un cavalier fendait les flots du peuple, agitant en l'air un papier sur lequel on lisait : « Grâce!.. » — Et ainsi de suite. Le dernier représentait un cimetière; un homme était prosterné sur une tombe récente; on ne voyait pas son visage, mais son attitude exprimait un irrémédiable désespoir.

— Très-beau! lui dis-je en refermant l'album; mais pas gai!

— La vie est-elle donc si gaie? Dieu nous l'a faite bien belle, il est vrai. Il a donné à nos yeux le ciel et la terre, avec leurs charmes innombrables et toujours nouveaux. Il a donné à notre cœur les douces affections. Mais que nous savons peu jouir de tout cela! que nous sommes habiles à tout gâter, et à changer le nectar en poison!

Il se remit à peindre avec fureur, et ne dit plus mot.

La fin à la prochaine livraison.

Un devoir rempli laisse quelquefois dans l'âme un sentiment qui ressemble au remords, celui de n'avoir point fait assez. GŒTHE.

LA FILLE DU *GRECO*.

Ceux qui ont visité la galerie espagnole, c'est-à-dire la collection de tableaux que le roi Louis-Philippe fit recueillir en Espagne, par MM. le baron Taylor et Dauzats, pour être exposée dans le Louvre, n'ont pas oublié, sans doute, qu'au milieu de ces toiles d'un aspect en général très-sévère, se trouvait le portrait d'une belle jeune femme au teint pâle et fin, au regard chaleureux, et singulièrement vêtue d'un tour de cou en hermine. Aujourd'hui cette précieuse collection de peintures espagnoles a disparu, et le

charmant souvenir de la figure de jeune femme peu à peu s'efface.

A part l'intérêt que donnait à cette toile le mérite de l'exécution, un autre plus vif s'y attachait : c'était non-seulement l'œuvre d'un ancien peintre qui avait été, comme Michel-Ange, sculpteur et architecte, mais c'était de plus le portrait de sa fille.

Le père Dominique Théotocopuli, dit *el Greco*, parce qu'il était né en Grèce, fut le condisciple et l'élève du Titien, qu'il a, dit-on, égalé dans plusieurs portraits



La Fille de Théotocopuli, dit *el Greco*. — Dessin de J.-B. Laurens, d'après Théotocopuli, dit *el Greco*.

bien authentiques. Celui que nous reproduisons ici a été décrit et apprécié de la manière suivante dans le *Kunst-Blatt*, journal allemand très-estimable : « La galerie espagnole du Louvre possède huit peintures d'*el Greco*, parmi lesquelles se trouvent son propre portrait et celui de sa fille ; ce dernier est hautement remarquable. Ses yeux noirs, perçants, la finesse des traits, la pâleur maladive de la face, trahissent le trouble fiévreux d'un cœur féminin et indiquent une nature capable d'une passion profonde et d'une grande irritabilité nerveuse. La manière avec laquelle le peintre a jeté sur cette figure un accessoire d'un ton clair est très-digne d'attention. »

Il paraît que, sous prétexte que ses tableaux étaient confondus avec ceux du Titien, Théotocopuli voulut chercher une nouvelle manière, et il commit dès lors des extravagances inouïes en fait de peinture ; c'est du moins ce qu'affirment tous les critiques qui ont vu ses nombreux tableaux peints en Espagne. On dit aussi que sa vie privée fut très-étrange. Il mourut en 1625, dans un âge très-avancé, à Tolède, où il avait fait construire le palais de l'Ayuntamento.

CATA-BRANCA
ET LA PROVINCE DE MINAS-GERAES
(BRÉSIL).

Les monts aurifères de Cata-Branca sont situés dans la province de Minas-Geraes, la plus riche et la plus peuplée du Brésil, et qui doit son nom (Mines-Générales) à la grande variété de terrains métallifères qu'on y trouve ; car, outre l'or, elle produit des diamants, du fer, du cuivre, du platine, du mercure, et de l'antimoine. Le sol y est creusé d'une multitude de cavernes profondes d'où l'on tire le

minerai; c'est sans doute à une circonstance de ce genre que *Cata-Branca* (c'est-à-dire *Caverne-Blanche*) est redevable de son nom.

Les villes les plus importantes de cette province se sont, au reste, formées à mesure que s'augmentait le nombre des mines successivement découvertes.



Mines d'or de Cata-Branca, au Brésil. — Dessin de Freeman, d'après la *Flora Brasiliensis*.

Ce fut vers le milieu du dix-septième siècle que des aventuriers, venus de l'intérieur du Brésil, apportèrent à leurs compatriotes et aux Européens qui habitaient les côtes la nouvelle de l'existence en ce pays de pierres précieuses, surtout d'émeraudes. L'exemple des Espagnols tenta les Portugais, qui se mirent en quête de ces trésors cachés. Un certain S.-F. Toucinho trouva, dit-on, la première émeraude et d'autres pierres précieuses, dans la

serra do Frio, en visitant le rio Doce et le rio dos Cavallos. Un arrêt royal du 27 septembre 1664 vint l'autoriser à continuer ses recherches. Mais la mort d'un de ses compagnons arrêta l'entreprise.

Un autre aventurier, un vieillard d'une santé et d'une volonté de fer, Fernando Dias Paes, se présenta l'année suivante et visita le territoire avoisinant le rio San-Francisco; il y recueillit quelques émeraudes, si tant est que ce fussent des pierres de cette espèce, et, d'après les recherches modernes, on doit en douter. Après sept années d'absence, il fut joint par son gendre Manoël, qui, le premier, découvrit l'or au Brésil. Le bruit s'en étant répandu, le gouverneur de Saint-Paul voulut obliger l'heureux explorateur à lui livrer ses instruments, afin d'entreprendre les fouilles au nom du roi. Il s'ensuivit une lutte : le gouverneur fut massacré; Manoël, avec ses compagnons, se sauva dans les déserts du rio Doce.

Les ***Paulistes***, ou habitants de la province de Saint-Paul, firent d'inutiles tentatives pour découvrir l'emplacement des mines dont ils étaient les plus proches voisins. Enfin, après treize années de fouilles infructueuses de leur part, Manoël obtint sa grâce à condition qu'il indiquerait l'endroit de sa trouvaille; il fut même nommé dans la suite gouverneur d'un fort à Rio-Janeiro, et il exploita les mines qu'il avait découvertes.

A partir de ce moment commença la chasse à l'or. Rodriguez Arzao de Taubaté, sur le haut Parahiba, est mentionné, en 1693, comme le premier qui rapporta dans cette ville de l'or extrait des mines. Une troupe partit, en 1695, du même endroit pour chercher de l'or; celui qui en recueillit le plus céda sa part, en échange d'un fusil, à un colonel, qui la troqua, contre deux filles esclaves, à un de ses compagnons, lequel en fut dépouillé par un autre, qui la porta chez le gouverneur comme sa propre trouvaille, et fut, en récompense, nommé inspecteur général de la première Monnaie royale créée à Taubaté.

La rivalité de cette ville et d'une cité voisine amena une scission entre les bandes de travailleurs, et dès lors les découvertes se succédèrent rapidement. Antonio Diaz trouva les riches mines d'*Ouro-Preto*, en 1699. Cette localité devint un centre tellement fréquenté, que le 8 juillet 1711 elle fut élevée au rang de ville. A 8 kilomètres d'Ouro-Preto, un faible établissement devenait en la même année la ville de *Marianne;* Sabara-Bussu se métamorphosait en la cité de *Sabara;* trois ans plus tard (29 janvier 1714) la découverte de mines à 32 kilomètres à l'est de ce dernier endroit nécessitait la création de la ville de *Caeté*, tandis que plus au nord un descendant de cet Arzao (dont il a été question ci-dessus) fondait la *Villa do Principe*, contiguë aux gîtes aurifères qu'il avait été assez heureux pour découvrir.

Le flot des chercheurs d'or se dirigeait, comme on voit, principalement vers le nord; mais le midi ne tarda point à avoir son tour. Ici encore on retrouve des Paulistes de Taubaté. C'est l'un d'eux qui jeta les fondements de *San-Joao del Rey*, baptisé ville en 1718, près de laquelle se fonda bientôt *San-José*. On traça aussi des routes pour le transport des objets nécessaires à tant d'émigrants; la principale allait de Marianne à Villa do Principe, et donna naissance aux villages de *Catas-Altas*, *Cocaes*, etc. Une autre se dirigeait vers le sud, touchant *Queluz*, *Barbacena*, etc.; une troisième, *Congonhas*, *Campanha*. Ainsi se forma peu à peu la nouvelle province de Minas-Geraës, dont les ressources enrichirent la couronne de Portugal. En effet, tout l'or recueilli était soumis à un impôt, le *quinto* (cinquième), qui, depuis 1700 jusqu'en 1820, a dû rapporter au Portugal la somme énorme de 72 000 000 de mille-reis (mille-reis, 6 fr. 01 cent.). Nous ne parlons que de Minas-Geraës; car en y comprenant le produit des autres provinces, la somme s'élève, selon M. d'Eschwege (*Pluto Brasiliensis*), à 130 000 000 de mille-reis.

Aujourd'hui, les mines ne sont plus d'un aussi bon rapport qu'autrefois. Mais la province de Minas, qui compte deux millions d'habitants, a d'autres sources de revenus, principalement, dans le nord, la culture du coton, qui fait de jour en jour de plus grands progrès. On cultive aussi le café, le sucre, le tabac, et, sur les frontières de Saint-Paul, le thé (il y en a deux cent mille plants à la Fazenda de *Selladono*). L'élève du bétail est encore une branche considérable de revenus.

De leur existence dorée d'autrefois, les ***Mineiros*** (habitants de Minas-Geraes) ont conservé le goût du jeu. Les hommes sont passionnés pour les cartes. Un voyageur allemand, qui a visité dans ces dernières années la province dont nous parlons ([1]), donne à ce sujet les détails suivants : « Le matin, dès dix heures, quelquefois même plus tôt, on se met au jeu; à midi, on fait seulement une petite pause, puis on continue à jouer tout l'après-midi, jusque fort tard dans la nuit. Ce sont toujours des jeux de hasard : les cartes sont mêlées, posées en tas au milieu de la table; chacun des joueurs en prend une; le paquet épuisé, celui qui a les cartes les plus élevées gagne la partie. D'ordinaire il n'y a que deux personnes au jeu, les autres regardent attentivement; d'autres fois, quatre ou cinq joueurs sont à la partie, jamais davantage. L'enjeu est rarement moins d'un mille-reis. L'auberge où je logeais, à Congonhas, était le rendez-vous de tous les joueurs de l'endroit, et j'eus occasion de les bien observer. Mon hôte gagnait le plus souvent, mais perdait aussi quelquefois 50 à 60 mille-reis en un jour. Il ne se faisait pas scrupule d'avouer qu'à ses yeux le jeu était moins une distraction qu'un moyen de revenu, citant toujours pour modèle un hôtelier voisin qui avait acquis de cette manière et sa maison et les terres environnantes... »

SÉLECTION NATURELLE.

CHOIX DE LA NATURE.

L'origine des espèces, ce mystère des mystères, comme l'appelle un de nos plus savants philosophes modernes, a donné lieu à une foule d'hypothèses.

Un éminent naturaliste anglais, M. Charles Darwin ([2]), en a fait le sujet de ses méditations pendant vingt-deux ans. Des faits innombrables, des observations d'histoire naturelle d'un haut intérêt, recueillis par lui pendant un voyage autour du monde, lui ont paru éclairer certaines faces de la question. Réfléchissant aux mutuelles affinités des êtres organiques, à leurs relations multiples, à leur distribution sur la face du globe, à leur succession géologique, il a été amené à conclure que chaque espèce n'a pas été créée indépendamment, mais est descendue, comme variété, d'autres espèces.

Ainsi qu'il le dit lui-même, cette conclusion, en admettant qu'elle soit juste, n'aurait de poids qu'autant qu'on pourrait démontrer comment les innombrables espèces habitant ce monde ont pu être modifiées de manière à acquérir cette perfection de structure et cette adaptation d'organes qui excitent à si juste titre notre admiration et notre étonnement.

« Les naturalistes en réfèrent sans cesse aux conditions extérieures, telles que le climat, la nourriture, etc., comme

([1]) Burmeister, *Reise in Brasilien;* Berlin, 1853, in-8 avec carte.

([2]) Petit-fils du célèbre docteur Darwin, auteur du *Jardin botanique*, poëme dont la seconde partie a été traduite en français par M. Deleuze sous le titre : *Amours des plantes*.

les seules causes possibles de variation. Cela n'est vrai que dans un sens très-limité. Comment admettre, par exemple, que la structure particulière du pic, avec ses pattes, sa queue, son bec et sa langue si admirablement construite pour dépister et saisir les insectes cachés sous l'écorce des arbres, soit uniquement due aux circonstances extérieures? que l'organisation du gui, qui tire sa nourriture de certains arbres, dont les semences sont transportées au loin par certains oiseaux, dont les fleurs de sexes séparés exigent absolument l'intervention de certains insectes pour faire passer le pollen d'une fleur à l'autre, qui a des relations multiples avec plusieurs êtres organiques, soit également le résultat des conditions extérieures, de l'habitude, ou de la volonté de la plante même?

» Supposera-t on qu'après un nombre inconnu de générations, quelque oiseau aura donné naissance au pic, quelque plante au gui, et qu'oiseau et plante seront nés aussi parfaits que nous les voyons aujourd'hui? Qui ne comprend que cette supposition est inadmissible et n'explique en rien les relations des êtres organiques entre eux? Il a dû y avoir transformations graduelles. Comment, et d'où? De la domestication pour l'un, de la culture pour l'autre? Non; car le pic n'est point apprivoisé ni élevé par l'homme, pas plus que le gui n'est cultivé dans nos vergers. Quels sont donc les moyens de modification et de coadaptation? Ils sont divers et variés à l'infini. Une étude attentive des animaux domestiques et des plantes cultivées est une des meilleures voies pour arriver à la solution de cet obscur problème. La nature donne les variétés successives, le pouvoir de l'homme les arrête et les fixe par l'accumulation des choix. D'une variété individuelle il fait une race. Il tient la baguette magique qui formera l'animal comme il lui plaira pour répondre à ses besoins ou à ses caprices. »

Lord Somerville, parlant de ce que les éleveurs ont fait pour les moutons, dit : « Il semblerait qu'ils aient tracé à la craie une forme sur un mur et qu'ils l'aient animée. » Un très-habile amateur de pigeons assurait qu'en trois ans il obtiendrait n'importe quelle plume voulue, et il ajoutait qu'il lui en faudrait six pour obtenir telle tête et tel bec. Ce pouvoir est grand assurément et donne d'étonnants résultats. Mais il en est un autre, toujours à l'œuvre, et dont les effets sont aussi supérieurs aux faibles efforts de l'homme que les œuvres de la nature sont supérieures à celles de l'art; c'est ce que M. Darwin appelle la *sélection naturelle*, le choix ou le triage qu'amènent les circonstances, que transmet le principe d'hérédité et qu'entretient la lutte incessante engagée entre tous les êtres organiques pour vivre et sauvegarder leur progéniture : lutte qui est le résultat inévitable de leur immense faculté d'accroissement. Comme il naît un beaucoup plus grand nombre d'individus de chaque espèce qu'il n'en peut exister, il s'ensuit que tout être mieux doué, qui varie de quelque façon qui lui soit profitable dans les conditions diverses et complexes où il est placé, aura plus de chances de survivre et se trouvera ainsi *naturellement choisi*. Le fort principe de la transmission héréditaire fera que toute variété ainsi *élue* tendra à propager sa forme nouvelle et modifiée; de là une série de transformations progressives. L'homme ne peut agir que sur les caractères extérieurs et visibles; la nature s'inquiète peu des apparences, sauf en ce qui peut être utile à l'individu. Elle agit sur chaque organe intérieur, sur chaque nuance de différence constitutionnelle, sur tout le mécanisme de la vie. L'homme ne choisit que pour son propre bien; la nature n'a en vue que le plus grand bien de l'être qu'elle dirige.

Après ce rapide et incomplet aperçu de quelques-unes des vues ingénieuses développées par M. Darwin dans son récent et important ouvrage sur l'*Origine des espèces*, nous lui emprunterons trois ou quatre observations d'histoire naturelle données à l'appui de sa théorie.

« Parmi plusieurs exemples qui montrent combien sont complexes et inattendues les causes de répression et de relations qui s'établissent entre des êtres organiques ayant à lutter ensemble, je n'en citerai qu'un, qui, bien qu'isolé, me semble intéressant. Dans le Staffordshire, sur la propriété d'un de mes parents, il y avait une vaste bruyère extrêmement stérile, et que la main de l'homme n'avait jamais tenté de défricher. Plusieurs centaines d'acres du même sol avaient été enclos, vingt-cinq ans auparavant, et plantés de sapins écossais. Le changement survenu dans la végétation *native* de la partie plantée et enfermée était extraordinaire et plus frappant que celui qu'on remarque en passant d'un sol à un autre sol tout différent. Non-seulement le nombre proportionnel des bruyères avait complétement changé, mais douze espèces de plantes, qu'on ne trouvait pas sur la bruyère vague, florissaient dans la plantation, sans compter les graminées et les carex. L'effet sur les insectes avait dû être encore plus grand; car six espèces d'oiseaux insectivores, très-communs dans l'enclos, n'avaient jamais été vus sur la bruyère inculte que fréquentaient deux ou trois autres espèces d'oiseaux insectivores tout à fait distincts de ceux-ci. On peut juger par là quel puissant effet a l'introduction d'un seul arbre, rien de plus n'ayant été fait, sinon d'enclore le terrain afin de tenir les bestiaux à distance. Mais l'importance d'une clôture, comme élément, me fut encore plus clairement démontrée près de Farnham, dans le comté de Surrey. Il y a là aussi de vastes bruyères; au loin, sur les cimes des collines, végètent quelques rares goupes de vieux sapins écossais. Depuis dix ans, on a enclos de grands espaces où surgissent aujourd'hui des multitudes de petits sapins *naturellement semés*, et qui poussent trop pressés les uns contre les autres pour avoir tous chance de vivre. Quand je me fus assuré que ces jeunes arbres n'avaient été ni semés ni plantés de main d'homme, ma surprise de les voir en pareil nombre fut si grande, que j'allai sur plusieurs points élevés, d'où je pouvais embrasser des centaines d'acres de bruyère inculte, sans qu'il me fût possible d'y découvrir un seul sapin écossais, sauf à l'horizon les maigres bouquets plantés. Mais, en observant de plus près, terre à terre, et entre les tiges de bruyère, je découvris une quantité de jeunes pousses et de petits arbres qui avaient été perpétuellement broutés par le bétail. Dans un espace d'un mètre carré, à quelques centaines de mètres d'un des vieux groupes, je comptai trente-deux de ces avortons, dont l'un, à en juger par ses cercles concentriques, *luttait* depuis vingt-six ans pour dépasser de la tête les tiges des bruyères environnantes sans avoir jamais pu y réussir. Je ne fus plus étonné que la terre, une fois enclose, se fût couverte d'une vigoureuse végétation de jeunes sapins. Cependant la bruyère en friche était si complétement stérile et si étendue, que personne n'eût pu imaginer que les bestiaux y cherchaient de si près et y trouvaient leur nourriture.

» Ici, c'est la présence ou l'absence du bétail qui décide de l'existence du sapin écossais. Mais, dans plusieurs autres parties du monde, les insectes sont la cause déterminante de l'existence du bétail. Le Paraguay en offre peut-être le plus singulier exemple. Là, ni bestiaux, ni chevaux, ni chiens, ne passent à l'état sauvage, quoique l'on compte par centaines ces animaux errants et libres dans les pays situés au sud et au nord de cette région. Azara et Renggér ont démontré que cette différence tenait à la présence d'une certaine mouche, commune au Paraguay, qui, si ces quadrupèdes sont en liberté, dépose ses œufs dans le nombril des petits au moment de leur naissance, et les détruit ainsi. L'accroissement de ces mouches, tout innombrables

qu'elles sont, est probablement réprimé par quelque cause, peut-être par des oiseaux. D'où l'on peut conclure que si certains oiseaux insectivores, dont le nombre est, selon toute apparence, contenu et réglé par les faucons et autres oiseaux de proie, venaient à se multiplier au Paraguay, ces mouches y décroîtraient à proportion; par suite, bestiaux et chevaux passeraient à l'état sauvage : ce qui modifierait certainement beaucoup la végétation, ainsi que je l'ai observé dans plusieurs parties de l'Amérique du Sud. Cette influence s'étendrait aux insectes, et, comme nous l'avons vu dans le Staffordshire, aux oiseaux insectivores, et ainsi de proche en proche dans des cercles de complexité infinis. . . . .

» Je suis tenté de montrer encore par un autre exemple comment les plantes et les animaux les plus éloignés dans l'échelle de la nature se relient par une trame de rapports compliquée. La *Lobelia fulgens*, plante exotique, n'est jamais visitée par les insectes, du moins dans la partie de l'Angleterre que j'habite, et par suite, vu sa structure particulière, ne produit pas une seule graine. Plusieurs de nos plantes du genre orchidée demeureraient stériles sans les papillons de nuit, qui se chargent de transporter d'une fleur à l'autre des masses de pollen. J'ai aussi tout lieu de croire que les bourdons velus sont indispensables à la fertilisation de la pensée sauvage (*Viola tricolor*); car les autres abeilles ne fréquentent pas cette fleur. Des expériences que j'ai faites récemment m'ont démontré que la visite des abeilles est absolument nécessaire à la fécondation de quelques espèces de trèfle; mais le bourdon seul visite le trèfle rouge (*Trifolium pratense*), les autres abeilles ne pouvant atteindre au nectaire. J'en conclus que si le genre bourdon s'éteignait ou devenait très-rare en Angleterre, la pensée sauvage et le trèfle rouge décroîtraient à proportion et finiraient par disparaître. Le nombre des bourdons dépend en grande partie dans un canton du nombre de mulots qui détruisent les nids et les rayons. M. H. Newman, qui a longtemps étudié les habitudes des bourdons, croit que plus des deux tiers périssent de la sorte en Angleterre. Or chacun sait que le nombre des souris et mulots est dans une étroite dépendance du nombre des chats, et M. Newman dit : « J'ai toujours trouvé les nids de bourdons plus abon- » dants près des villages et des petites villes que partout » ailleurs. Ce que j'attribue au voisinage des chats, qui dé- » truisent les mulots. »

» Il est donc tout à fait présumable que la présence d'un animal de l'espèce féline, très-nombreux dans un canton, peut y déterminer, à travers l'intervention des mulots d'abord, des bourdons ensuite, le plus ou moins de fréquence de certaines floraisons. . . . .

» Dans les plantes, le duvet du fruit et la couleur de la pulpe sont considérés par les botanistes comme des caractères à peu près insignifiants, et cependant un excellent horticulteur, Downing, nous apprend qu'aux États-Unis les fruits à peau lisse souffrent beaucoup plus des atteintes d'un scarabée, un *Curculio*, que les fruits à duvet; que les prunes violettes sont beaucoup plus sujettes à une certaine maladie que les prunes jaunes, tandis qu'un autre mal attaque les pêches à pulpe jaune de préférence à celles dont la pulpe est d'une autre couleur. Si, avec tous les secours de l'art, ces légères différences en amènent une grande dans la culture de diverses variétés, assurément, dans l'état de nature où les arbres ont à lutter avec d'autres arbres et avec des myriades d'ennemis, ces différences mêmes décideraient à la longue de l'extinction ou de l'existence de telle variété, de celle à peau lisse ou à duvet, à pulpe jaune ou à pulpe rosée. »

ANECDOTES SUR KANT.

Le grand philosophe Kant est mort le 12 février 1804, à l'âge de quatre-vingts ans, dans la petite ville prussienne de Kœnigsberg, où il était né en 1724, et d'où jamais il n'était sorti. Sa vie avait toujours été simple, laborieuse, et réglée dans les moindres détails. Son domestique, ancien soldat, l'éveillait chaque matin, cinq minutes avant cinq heures, en lui disant : « Il est temps! » et Kant, qu'il eût dormi ou non, se levait aussitôt. Un quart d'heure avant de se coucher, il cessait toute occupation et arrêtait le cours de ses pensées. Le moment où, après être entré dans son lit, il éteignait sa lumière, était pour lui délicieux. Exempt d'inquiétudes, de regrets, en paix avec lui-même, il s'endormait presque aussitôt. Vers la fin de sa vie, le café l'agitant un peu, on voulut le dissuader d'en prendre après son dîner; mais il résista, et ce fut peut-être sa seule faiblesse. Il demandait son café « sur-le-champ. » On cherchait à le distraire; il revenait à la charge. « Le café va venir, lui disait-on. — Oui, c'est là le mal, répondait-il; il va venir, il n'est pas venu. » Alors on lui disait : « Il vient à l'instant. — Oui, à l'instant; mais il y a une heure que cet instant dure. » A la fin, il se résignait stoïquement : « Ah! dans l'autre monde, je suis bien décidé à ne plus demander de café. » Ou bien il se levait de table, allait à la porte, et criait le plus fort possible : « Du café! du café! » et quand enfin il voyait monter le domestique, il s'écriait plein de joie, comme le matelot du haut de ses hunes : « La terre! la terre! j'aperçois la terre [1]! » Ce fut dans ces dernières années qu'un crayon enjoué le représenta sous une forme un peu grotesque, au moment où il prenait avec volupté « sa noire ambroisie. »



Kant prenant son café. — Esquisse d'un étudiant.

Il eût souri de cette innocente malice. Sa demi-tasse figure peut-être dans quelque cabinet de curiosités. On montre, à Dresde, une de ses paires de souliers, et une vieille casquette, qu'il avait portée pendant plus de vingt ans, fut achetée à un prix élevé lors de la vente de son mobilier.

[1] Cousin, *Kant dans les dernières années de sa vie.*

L'HOTEL IMPÉRIAL DES CHEVAUX INVALIDES,

A TZARSKOE-SELO, EN RUSSIE.



Hôtel impérial des Chevaux invalides, à Tzarskoë-Selo, près de Saint-Pétersbourg. — Dessin de Ph. Blanchard.

Les voyageurs qui vont visiter en été le parc de Tzarskoë-Selo (Bourg du Tzar) ne soupçonnent point, pour la plupart, que dans un coin de cette belle propriété impériale se trouve un établissement probablement unique en Europe, on peut même dire au monde : c'est l'hôtel impérial des Chevaux invalides qui ont eu l'honneur de porter leurs majestés czariennes. Il existe, à la vérité, en Angleterre, une maison de retraite analogue à celle-ci pour les simples et reconnaissants particuliers, mais on n'y voit rien de semblable au cimetière que représente notre gravure, véritable nécropole avec monuments et inscriptions. Les pierres tumulaires sont alignées très-rigoureusement. Chacune porte une indication spéciale : le nom de de la monture honorée, celui du souverain qui l'a illustrée, souvent la date de la naissance et celle de la mort de la pauvre bête, quelquefois enfin des faits historiques. Ainsi, sur l'une de ces sépultures, une épitaphe russe rappelle que là gît le cheval ou plutôt l'*ami* que montait Alexandre Ier à son entrée dans Paris à la tête des armées alliées.

Ce singulier hôtel des invalides est parfaitement administré. Chaque animal, placé dans une très-confortable boxe, est fort bien nourri et soigné. De temps en temps on lui permet d'aller se promener sur une large pelouse entourée de palissades, et située tout à côté du cimetière.

L'année dernière, deux de nos collaborateurs, MM. Blanchard et Auguste Jourdier, ont vu à Tzarskoë-Selo cinq pensionnaires, dont l'un, bien conservé quoique âgé de dix-sept ans, était la fameuse jument anglaise *Victoria* que l'empereur Nicolas aimait beaucoup à monter.

En général, les chevaux qui font le service personnel des empereurs de Russie vivent longtemps, parce qu'ils sont merveilleusement soignés. Il faut avoir vu le service des écuries pour s'en faire une idée. Le directeur actuel, M. le baron de Mayendorff, grand écuyer, est assisté d'un Anglais, nommé Moss ou Mors, très-habile dans la ferrure. Or on sait toute l'influence qu'une bonne ferrure a sur la durée d'un cheval. En 1859, à l'hôtel des Chevaux invalides de Tzarskoë-Selo, il y avait encore une bête de vingt-cinq ans, dont les aplombs étaient aussi beaux que ceux d'un jeune poulain [1].

BONHEUR.

Ne vous fatiguez pas tant à chercher le bonheur parfait en ce monde; il n'y est pas.

La douleur, les maladies physiques et morales nous permettraient-elles d'être parfaitement heureux, comment le serions-nous sous le coup des affections brisées, et en présence du malheur des autres?

Il y a plus, le bonheur serait sous notre main que notre nature ne nous permettrait pas d'en jouir; nous manquons de force pour être heureux.

Toutefois, selon la voie qu'il choisit, l'homme se fait une vie bien différente. Celui qui cherche sa satisfaction en dehors du devoir joue une partie dangereuse, et lorsqu'il la gagne, que l'enjeu est loin de valoir ce qu'il supposait! Combien d'imprudents, avides du superflu et âpres à sa recherche, y perdent le nécessaire. Mais attachons-nous seulement aux heureux que l'on envie. Leur position si désirée s'achète au prix de tristes compensations; comme le dit le poëte,

> ... La fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Ce qui est manifeste, quoique trop peu remarqué, c'est que les avantages de la fortune et du pouvoir, au-dessous de ce qu'on les imagine, sont toujours de moins en moins sentis par celui qui les possède; au contraire, l'homme entré dans la voie du devoir, résigné à n'y rencontrer qu'abnégation et sacrifices, y trouve des satisfactions qu'il ne soupçonnait pas avant de les avoir goûtées, et qu'il ne goûte qu'après les avoir méritées.

Pourquoi l'homme qui ne poursuit que la jouissance, alors même qu'il parvient au but, ne trouve-t-il que déception? Pourquoi les séduisantes promesses de nos passions sont-elles suivies de ruine et d'amertume, tandis que la joie du cœur naît de la soumission aux sévères prescriptions du devoir? Pourquoi la coupe aux bords emmiellés est-elle pleine de fiel, tandis que la coupe à la saveur d'abord âpre et rude est la seule qui soit douce et fortifiante?

Mystérieuse contradiction! Sublime harmonie, si ce monde est une épreuve où l'homme doit travailler à se rapprocher de Dieu par le sentiment de l'ordre providentiel et l'amour des autres créatures! ***

SUR LA MUSIQUE RELIGIEUSE.

La succession des sons, leurs relations, leur qualité, causent à notre âme des impressions très-variées, et, par l'effet de notre sensibilité à cet égard, la musique est une langue dont la signification, pour être vague sans doute, est peut-être par cela même plus puissante à exprimer les émotions les plus vives et les plus nobles du cœur humain; elle dit ce que ne peuvent dire ni le langage ordinaire ni la poésie même; elle nous fait éprouver des sensations d'une nature plus subtile et plus pénétrante que celles que peuvent procurer les autres arts libéraux. En un mot, la musique est par excellence la langue de l'idéal. A ce titre, elle convient admirablement à l'expression du sentiment religieux. Aussi l'histoire atteste que le chant a été mêlé à tous les cultes; partout et de tout temps la grandeur du Dieu adoré, les tristesses de la vie et de la mort, les espérances ou les craintes d'un avenir éternel dans les âmes tourmentées, les extases de l'amour divin, ont trouvé leur expansion dans des chants qui, dictés par un sentiment sincère, exalté même, portent l'empreinte des idées et des lieux qui les ont vu naître. A ce titre, les chants qui nous viennent des civilisations plus ou moins différentes, plus ou moins éloignées de la nôtre, sont des monuments d'un haut intérêt et surtout d'une grande valeur au point de vue religieux.

A part quelques traditions orales conservées dans les cultes israélite et grec (traditions fixées depuis quelques années par des hommes capables), à part quelques fragments notés d'une manière peu intelligible dans de très-anciens manuscrits, nous ne possédons rien qui puisse nous faire justement apprécier ce qu'était la musique religieuse de l'antiquité; mais le christianisme a conservé, par l'écriture autant que par la tradition orale, une masse de musique représentant d'une manière exacte et complète ce qu'a été l'art musical religieux à diverses époques du moyen âge. On sait, en effet, que les chants du culte catholique sont contenus dans les livres que les fidèles tiennent à l'église dans leurs mains, ou qui, en plus grand format, sont posés sur le lutrin du chœur des églises sous le nom de Graduel, de Vespéral, d'Antiphonaire.

La musique renfermée dans ces livres est celle qu'on appelle chant grégorien ou, plus communément, plain-chant; elle offre des mélodies d'une simplicité et d'une grandeur d'expression admirables. Inspirés à une époque où le sentiment religieux était dans toute sa ferveur, ces chants portent à un haut degré l'empreinte de ce sentiment; sous le rapport même purement musical, ils ont un caractère tout spécial. On peut dire ainsi que le plain-chant est, dans la musique, ce qu'est l'ogive dans l'architecture. Aussi, sous le rapport de ce caractère religieux, aucune œuvre moderne ne peut être comparée à ces vieilles mélodies qu'une exécution inintelligente, brutalement martelée et déplorable à tous égards rend méconnaissables à bien des oreilles, et condamne presque au mépris comme œuvre de barbarie. Cependant, malgré le tort que fait à ces antiques mélodies la plus fâcheuse interprétation, il s'est toujours trouvé des musiciens intelligents qui ont su en deviner la valeur, et ils n'ont pas manqué de se demander à quoi tenait le caractère si particulier du plain-chant. La réponse à cette question a été donnée d'une manière magistrale dans un volume in-quarto publié à Berlin, en 1821, par un vieux frère morave nommé Mortimer (voir ce nom dans la Biographie de M. Fétis). L'auteur démontre, par des observations et par des exemples nombreux, pourquoi il y a dans les anciennes mélodies « quelque chose » qu'on ne peut plus atteindre aujourd'hui. » (*Etwas, was zu Tage nicht mehr erreicht wird.*)

La raison frappante et dominante de la différence de caractère de la musique des époques anciennes avec celle de notre temps est incontestablement la différence de tonalité, c'est-à-dire de la composition des gammes, en d'au-

[1] Tzarskoë-Selo est situé à 21 kilomètres de Saint-Pétersbourg: un chemin de fer y conduit. C'est la résidence favorite d'Alexandre II au printemps et en automne.

tres termes, de la place qu'occupent dans ces gammes les deux demi-tons. On sentira très-bien l'effet de cette cause en pensant au caractère triste, austère ou mélancolique produit dans notre gamme ou échelle moderne mineure par l'abaissement du demi-ton qui se trouve dans la gamme majeure du troisième au quatrième degré. Ainsi, le mode ou ton de chaque gamme de l'ancienne tonalité étant différent, chacun de ces modes devait avoir un caractère d'expression différent; et, en effet, voici comment on désignait ces caractères de chaque ton ou mode : primus, *gravis;* secundus, *tristis;* tertius, *mysticus;* quartus, *harmonicus;* quintus, *lætus;* sextus, *devotus;* septimus, *angelicus;* octavus, *perfectus*.

Pour peu que l'on soit familiarisé avec le plain-chant, on reconnaîtra que la plupart de ces qualifications sont d'une grande justesse. On sentira également cette justesse en considérant les affinités qu'ont quelques-uns des modes anciens avec nos tons modernes : ainsi le premier mode nous affecte comme le ton de *ré* mineur, le cinquième comme celui d'*ut* majeur, le troisième comme celui de *mi* mineur et d'*ut* majeur mêlés, etc.

Mais ces ressemblances et ces rapports ne sont pas l'identité.

A part la cause palpable, matérielle pour ainsi dire, de tonalité qui donne au plain-chant un caractère si différent de celui de la musique moderne, se trouvent d'autres causes plus indéterminées sans doute, mais tout aussi incontestables. L'esprit du temps, les mœurs sociales, ce cachet indélébile, cette couleur marquée que portent toutes les œuvres de l'intelligence humaine à une époque donnée, se sont imprimés sur les monuments de l'art musical comme sur les monuments de pierre, comme sur la littérature, et l'on peut dire certainement de la musique ce que le poëte a dit de la poésie :

Adeo sanctum est vetus omne poema. — Hor., *Ep.*

Aussi, quelque dégradée, incomprise, négligée ou massacrée que soit aujourd'hui cette ancienne musique nommée plain-chant, il en est plusieurs morceaux, ceux qu'une exécution et un usage fréquent ont fixés dans la mémoire du peuple, dont l'audition nous émeut profondément et nous révèle la valeur. En citant pour exemples les intonations des Psaumes, le *Credo* ordinaire, le *Pange lingua*, l'*Ave maris stella*, le *Veni Creator*, le *Te Deum*, on rappelle aussitôt des beautés de caractère religieux auxquelles la musique moderne n'a rien à comparer, malgré les puissants effets qu'elle peut tirer de l'harmonie et de l'instrumentation. Et ces mélodies d'un caractère si grandiose et si élevé sont en même temps plus populaires qu'aucune autre musique. On conçoit par ces motifs que l'on ait voulu, en certains temps et en certains lieux, bannir de l'église toute autre musique.

Il n'y en avait pas d'autre avant le seizième siècle ; mais à cette époque le perfectionnement, sinon la découverte, de l'harmonie et du contre-point, introduisit de grandes modifications dans les moyens de l'art en général et dans la musique religieuse en particulier. On ne pouvait pas renoncer aux effets si neufs, si piquants, si riches, qui s'obtenaient par l'audition simultanée des voix et par la marche savante des parties. L'art devint alors une science dont on usa et dont on abusa ; mais l'abus fut réprimé et, profitant avec juste mesure des ressources de cette science nouvelle, des hommes d'un immense mérite créèrent, dans la seconde moitié du seizième siècle, d'immortels chefs-d'œuvre. Deux hommes de génie, comblés de gloire et d'honneurs, furent nommés, par acclamation universelle, princes de la musique : ce furent Palestrina et Rolland de Lassus, dont nous donnons les portraits. Leurs œuvres dans le style d'église feront l'admiration des connaisseurs tant que la musique existera.

Nous disons avec regret : « des connaisseurs » ; car, par leur forme, par leurs moyens d'effet, par le sentiment calme qui les a inspirées, par la tonalité à laquelle elles appartiennent, par la multiplicité des parties, par l'absence de phrases carrées, ces belles compositions diffèrent tellement de nos mélodies théâtrales et de nos effets confus et bruyants d'instrumentation, qu'elles paraîtraient peut-être une énigme à première audition. Soit que l'on suppose qu'il en serait ainsi, soit que l'on se sente privé des moyens d'exécution pour des œuvres entières, on n'a jamais fait entendre à l'église ou au concert que des fragments faciles de cette ancienne musique. A leur audition on a pu sans doute se faire une idée de son caractère doux et religieux ; mais on n'a pu, par cette audition, apprécier la grandeur d'expression, ni la force de conception de ces compositions en style sévère à double ou triple chœur.

Ces chefs-d'œuvre furent le dernier mot de l'art de l'ancienne tonalité. Une nouvelle constitution de la gamme, une nouvelle harmonie naissait, et cette révolution entraîna l'art dans un ordre d'idées et dans une tendance d'expression devant laquelle disparaissait ce quelque chose dont Mortimer a cherché la raison. Néanmoins, il ne faut pas croire que, malgré l'absence de ce quelque chose, il n'ait plus paru, après le seizième siècle, des compositions musicales dignes de l'Église. En Italie, Carissimi, Scarlatti, Benevoli, Caldara, Lotti, Durante, Marcello ; en Allemagne, Schulze, Léon Hassler, Gumpelzhaimer, Schutz, Fux, les auteurs peu connus des mélodies des chorals luthériens, ont tous laissé d'admirables morceaux dans le style d'église.

Entre le dix-septième et le dix-huitième siècle, la France a eu ce qu'on peut appeler un grand musicien, le maître de la chapelle de Louis XIV, Michel de Lalande. Ses huits gros volumes de motets, gravés aux frais du roi, renferment des beautés du premier ordre. Toutes les générations du dix-huitième siècle ont connu et admiré ces beautés, parce que les œuvres de Lalande étaient le fondement du répertoire des maîtrises. Aujourd'hui, à l'exception de quelques érudits musiciens, les Français ignorent même le nom d'un artiste qu'on peut considérer certainement comme une des gloires de la France ; les Allemands exécuteraient aujourd'hui les compositions de Lalande si, dans le même style, elles n'avaient été, immédiatement après leur apparition, suivies de celles de Hændel et de Sébastien Bach, qui les ont surpassées.

Les oratorios de Hændel, fréquemment exécutés dans les fêtes musicales (festivals) de l'Allemagne et de l'Angleterre, ne constituent pas, sans doute, ce que l'on peut appeler de la musique religieuse populaire pour le culte ; mais, par l'élévation du style, par la richesse des effets d'harmonie, par le grandiose de son caractère, cette musique de Hændel semble destinée à être chantée et écoutée par des milliers de voix dans les plus immenses cathédrales.

Celle de Sébastien Bach, quoique inspirée par un sentiment plus profond et plus pénétrant, ne semble pas avoir été créée pour la même destination. Ses cantates d'église, ses oratorios, ses messes produites en si grand nombre, sont des œuvres d'une telle force de conception qu'elles semblent ne pouvoir être comprises que dans ces sociétés musicales d'élite, dans ces vrais sanctuaires de l'art qu'on ne trouve qu'en Allemagne.

Avec le dix-huitième siècle a disparu, en France, la plus féconde des institutions musicales que le pays possédait. On ne peut se dissimuler que la disparition des

anciennes maîtrises des églises n'ait été le coup le plus funeste qui ait pu frapper la musique religieuse et l'art musical en général. Par l'étude et par l'exécution journalière des meilleures compositions, de nombreux élèves, sans cesse renouvelés, emportaient dans le monde, en sortant de ces maîtrises, deux grandes qualités, bien rares aujourd'hui : la faculté de lire à livre ouvert, et un goût sainement cultivé.

Quel que soit, sous certains rapports, le mérite de la musique théâtrale moderne, on ne peut s'empêcher de regretter qu'elle ait envahi toutes les branches particulières de l'art : il n'y a plus de musique spéciale pour l'éducation, pour le salon, pour le bal, pour l'armée, pour l'église ; on danse et l'on va au combat sur les mêmes airs d'opéra ; on chante au piano un duo de passion effrénée, ou un chœur de révolte, et la romance d'opéra retentit sur l'orgue au moment de l'élévation. La sonate, le quatuor, le madrigal pour les voix, la symphonie, ce qu'on peut appeler la musique pour la musique, est à peu près disparue des mœurs sociales.

Ce sont là de déplorables contre-sens ; mais il y a, dans le monde des musiciens même, si peu de philosophie musicale que peu de personnes en sont blessées.

Cependant il faut être juste et dire qu'au milieu même de ces circonstances si défavorables, notre siècle a vu se produire des œuvres très-dignes d'estime dans le style religieux : les Messes de Cherubini, les Oratorios et Psaumes de Mendelssohn, quelques compositions vocales et toute la musique d'orgue de Rinok, sont des œuvres tout aussi dignes du titre de musique religieuse que beaucoup de celles qui les ont devancées, et, entre autres, que celles de Mozart, qui n'offrent pas assez de différence de style avec les opéras de ce célèbre maître.



R. de Lassus. Palestrina.

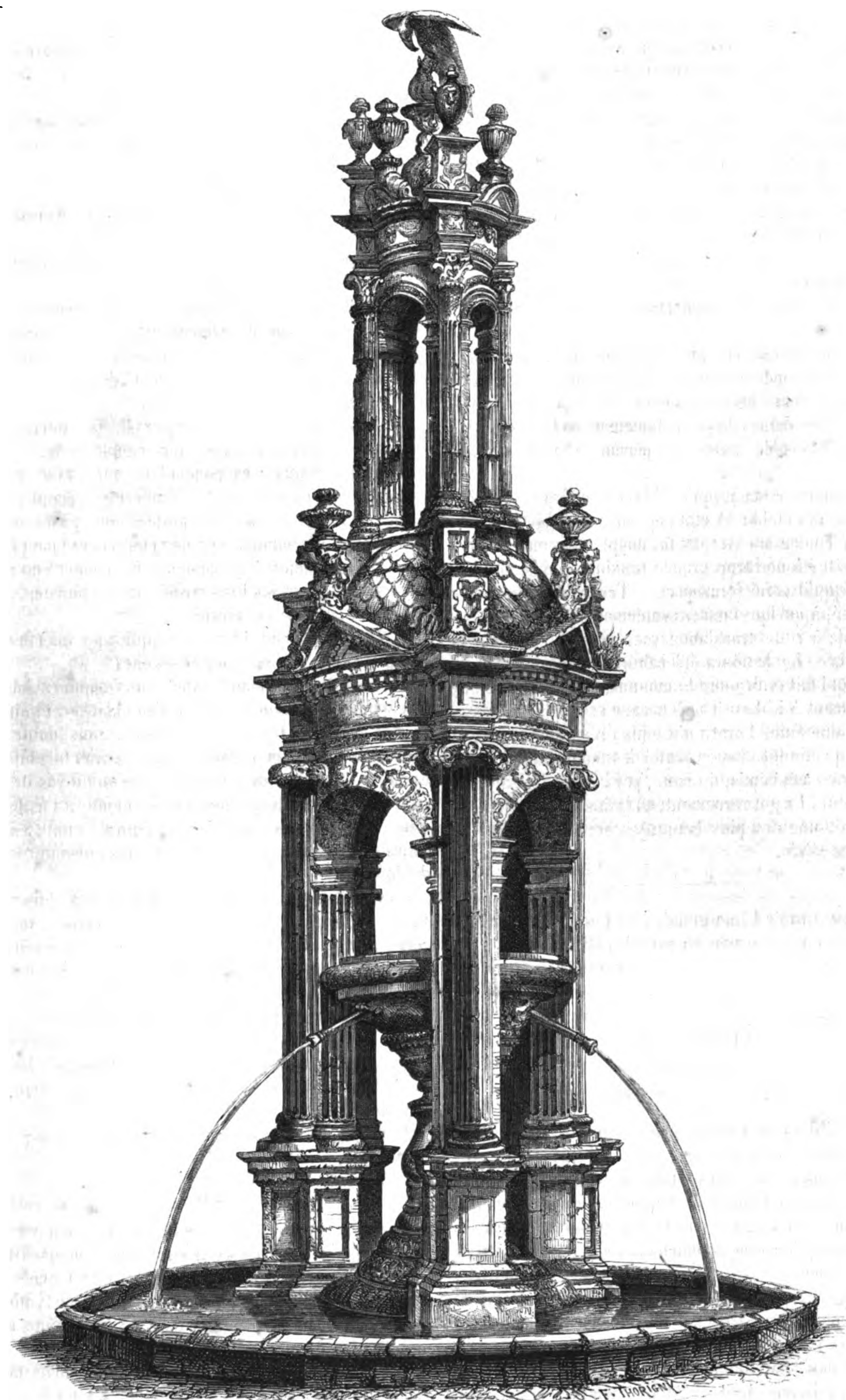
Palestrina et Rolland de Lassus, compositeurs de musique religieuse au seizième siècle. — Dessin de J.-B. Laurens.

Il est juste d'ajouter que des hommes intelligents ont fait, de notre temps, beaucoup d'efforts pour la restauration du chant religieux ; plusieurs journaux spéciaux ont été publiés pour propager des idées saines, et on a remis en lumière, par l'imprimerie, un répertoire immense d'excellents morceaux pour l'église. Sans doute ces hommes, pleins d'un zèle éclairé, ont éprouvé bien des obstacles et bien des motifs de découragement ; mais ils peuvent se consoler avec la pensée que leurs idées n'ont pas été répandues sans produire une heureuse influence.

LA FONTAINE SAINT-LAZARE
A AUTUN
(SAONE-ET-LOIRE).

Ce monument, dont les différentes parties sont agencées avec tant d'harmonie et de grâce, a été élevé en 1543, au temps même où les Goujon, les Lescot, les Delorme, produisaient leurs œuvres les plus remarquables. On y voit s'épanouir toute la science aimable et l'esprit facile de la renaissance, des combinaisons heureuses dans l'agencement et le mouvement des lignes, la concordance parfaite de l'ensemble et des détails, ainsi que l'emploi le plus ingénieux des divers ordres de l'architecture grecque. L'artiste qui l'a conçu n'a copié personne, c'était un maître à coup sûr. On a prétendu, à diverses époques, que le Primatice en avait fourni le plan ; mais aucun témoignage écrit ne vient confirmer cette assertion. Un chanoine d'Autun, qui consignait dans une sorte de journal les faits de toute nature qu'il voyait s'accomplir autour de lui, nous apprend que le chapitre de la cathédrale, dans une délibération prise

le 1er octobre 1540, décida qu'une fontaine, dédiée à saint Lazare, serait érigée entre les deux églises Saint-Nazaire et Notre-Dame; malheureusement notre chroniqueur a laissé en blanc le nom de l'architecte : une lacune d'un aussi



La Fontaine Saint-Lazare, à Autun. — Dessin de Thorigny, d'après une photographie.

mince intérêt n'était pas digne d'occuper son attention.

La fontaine fut terminée trois ans après que le chapitre en eut résolu l'établissement; c'est ce qui résulte de l'inscription suivante, gravée à l'entablement :

CHRISTO VITÆ FONTI LAZAROQUE
REDIVIVO EIV (sic) AMICO ET HOSPITI
M D XLIII.

L'état de dégradation dans lequel se trouve aujourd'hui le petit monument qui nous occupe ne permet plus d'apprécier les finesses d'exécution qui existaient en si grand nombre dans les deux parties symétriques qui le constituent, et dont l'une sert à l'autre de couronnement. Ces deux parties sont deux *lanternes* ou *rotondes* superposées et de deux ordres différents. La première, d'ordre ionique, se compose d'un dôme à arcades portant sur trois pilastres dont les faces sont revêtues de colonnes cannelées, non engagées. Sous le dôme s'élève la vasque, qui repose sur un pied d'une profilation élégante, et qui adhère aux pilastres. Au-dessus des colonnes cannelées et sur les sommets des frontons existant entre chaque colonne, sont placés six dés ornés de sculptures et portant des vases aux formes variées.

La seconde partie est une répétition de la première, mais suivant le mode corinthien. Ses colonnes n'ont pas de piédestaux, et leurs bases s'appuient sur le dôme du premier étage. Au-dessus de son entablement se trouvent également des dés et des vases; un pélican est placé sur son sommet.

Cette fontaine resta jusqu'en 1786 à l'endroit où le chapitre l'avait fait établir. A cette époque, un projet de route d'Autun à Toulon-sur-Arroux fut adopté, et comme l'édifice était situé à une trop grande proximité de la route, il fut décidé qu'il serait transporté à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui, à quelques mètres seulement de la cathédrale. On procéda à cette translation avec très-peu de soin et d'intelligence. Le bassin a été beaucoup trop enfoncé en terre, ce qui fait croire que le monument n'a pas assez de développement à la base et pèche par excès de sveltesse.

La fontaine Saint-Lazare n'est plus réparable. Il serait à désirer qu'elle fût classée parmi les monuments historiques. Ce vœu a été émis, du reste, par la Société d'archéologie d'Autun. Le gouvernement, en la faisant reconstruire, conserverait une des plus heureuses conceptions de l'art au seizième siècle.

On ne peut avoir l'âme grande, ou l'esprit un peu pénétrant, sans quelque passion pour les lettres.

VAUVENARGUES.

TROP TARD.

ANECDOTE.

Fin. — Voy. p. 283, 290.

Je rentrai dans mon atelier; mais, au lieu de retourner immédiatement à mon chevalet, je tirai du fond d'un carton deux pochades que j'avais faites de mémoire trois ans auparavant, et que l'album de Néry venait de me rappeler. Elles auraient pu y figurer, non certes pour leur beauté, mais pour ce qu'elles représentaient. Dans l'une, on voyait la maison blanche, avec la femme penchée à la fenêtre, et rappelant en vain cet André qui s'éloignait à travers l'orage. Dans l'autre, j'avais peint le convoi défilant entre les haies, et j'avais placé, à l'autre bout du chemin, un homme en habit de voyage, marchant à grands pas. Sous la première j'avais écrit : « André! André! reviens, je t'en supplie ! » et sous la seconde : « André revint, mais trop tard. »

Tout en me posant, à leur sujet, certaine question qui parfois me préoccupait, je retouchais l'une des figures lorsque, sentant une main tomber sur mon épaule, je tres-saillis et me retournai brusquement. C'était Néry.

— Je vous ai fait peur, Charles? Je ne voulais pourtant point vous surprendre; mais votre porte est si bien huilée, et vous étiez tellement absorbé... Qu'avez-vous donc là?

Avant que je pusse l'en empêcher, il s'empara de mes deux esquisses et les examina avec attention. Je le vis froncer le sourcil et se mordre les lèvres.

— Est-ce fait d'après nature ou de fantaisie? me demanda-t-il d'un ton assez calme en posant les dessins.

— De mémoire, répondis-je.

— Qu'est-ce que cela représente?

— Quelque chose dont j'ai été témoin en Normandie, il y a quatre ans environ, en revenant de T...

— Pourquoi ne me les avez-vous jamais montrées? Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé?

— Voilà, cher ami, des questions bien directes; j'y vais répondre tout aussi directement : Parce que, depuis que nous sommes intimes amis et proches voisins, j'ai eu comme la crainte... que cela ne vous touchât de près.

— Quelqu'un vous a-t-il dit?...

— Allons donc ! Est-ce que j'aurais été interroger les gens sur votre compte? Voici tout ce que je sais.

Et je lui racontai exactement ce que j'avais vu. Une expression de chagrin et de vif intérêt se peignit sur son visage quand je répétai les paroles que j'avais entendu prononcer à l'inconnue. Lorsque j'eus achevé mon récit, il soupira profondément et demeura un moment en silence, les yeux baissés et les bras croisés sur sa poitrine.

Sortant enfin de sa rêverie :

— Dites-moi donc, Charles, ce qui a pu vous faire penser que j'étais le héros de ces scènes?

— Vous êtes Normand, vous vous nommez André; il m'a semblé que l'André de la maison blanche et vous êtes de même taille. Indices bien légers, sans doute, mais suffisants pour m'empêcher de vous parler de tout cela. Enfin, il n'y a que peu d'instants, la vue de vos dessins, faits sous l'inspiration d'une pensée unique, a fortifié mes conjectures, et plus que jamais j'aurais craint, en vous montrant les miens, de réveiller en vous quelque souvenir douloureux.

— Comme s'ils pouvaient dormir ! Mais dites tout; dites que, malgré mes efforts pour le cacher, vous avez deviné qu'il y a dans ma vie un chagrin, un remords. Eh bien, oui! vous ne vous trompez pas. Je suis cet André qui s'est enfui de la maison blanche et qui y est revenu trop tard. Pour récompenser votre discrétion, je vous conterai tout, ce soir, entre chien et loup, sur votre balcon. A présent, pouvez-vous me prêter un tube de jaune indien? je viens de finir le mien. C'est ce que je venais vous demander.

Je lui donnai sa couleur, et il me quitta en me disant : « A ce soir. »

III.

Je jouis d'un balcon, d'une sorte de terrasse qui me fait bien des jaloux. On voit de là force toits, quelques arbres, une grande étendue de ciel. A midi, l'on y grille; mais de bon matin et le soir, on y respire à l'aise, et, pour rêver tout en fumant un cigare, c'est un endroit qui n'a pas son pareil.

Ce soir-là, nous y étions tous deux. J'attendais. Ma curiosité était changée en un sympathique intérêt.

« Pour rendre clair ce chapitre de mon histoire, dit Néry, il faut que je reprenne d'un peu haut. Je suis resté orphelin de très-bonne heure. J'avais une sœur; quand nos parents moururent, à trois mois de distance l'un de l'autre, j'avais sept ans. Ma sœur n'en avait que douze.

mais elle me semblait une personne tout à fait respectable. D'abord, il est certain que l'esprit, le jugement, enfin toutes les facultés des jeunes filles, se développent beaucoup plus tôt que celles des jeunes garçons. Elles sont femmes, et souvent des femmes accomplies, à l'âge où nous ne sommes encore que de grands enfants. Notre pauvre mère, avant de mourir, avait dit à Rosalie : « Remplace-moi auprès de ton frère. » Jamais mandat ne fut mieux rempli. Mûrie tout d'un coup, cette jeune fille se consacra tout entière à moi; mon bien-être, mon éducation, devinrent le seul intérêt de sa vie.

» J'ai mal reconnu tant d'amour. Laissez-moi pourtant vous dire, non pour me justifier, mais pour expliquer ma conduite, que Rosalie eut peut-être le tort de ne pas me voir grandir, de me considérer encore comme un enfant, alors que j'allais sortir du collége. Elle était... je ne voudrais pas dire impérieuse, mais au moins disposée à prendre de l'autorité sur ceux qui l'entouraient. Ingrat que j'étais ! au lieu de faire la part de son caractère et des circonstances qui l'avaient de bonne heure conduite à se diriger et même à diriger les autres, je m'irritais, je me révoltais; je trouvais exorbitant qu'une jeune fille prétendît me conduire. Surtout, je ne pouvais souffrir qu'elle me fît une observation devant témoin; s'il lui en échappait une, quelque bien fondée qu'elle pût être, j'y répondais sur-le-champ par quelque impertinence bien sanglée... Maintenant, elles me restent enfoncées dans le cœur en traits brûlants. »

— Mon bon Néry, je vous avoue qu'à votre place je n'aurais pas été peut-être plus patient que vous.

— « J'aurais dû, en particulier, avec fermeté, mais avec affection, lui représenter que je n'étais plus un enfant, la prier de ne plus me traiter comme tel. Je ne le fis pas au bon moment. Quand je voulus le faire, il était trop tard.

» Mes études n'avaient pas été autrement brillantes. Je n'avais absolument pris d'intérêt qu'aux batailles de l'histoire romaine et aux morceaux de Virgile qu'on nous faisait apprendre. Mon temps, vous le devinez, s'était employé à dessiner; classes, maîtres, camarades, vieux arbres du préau, flèches des clochers, échappées de mer, nuages même, tout y passait. Que de sanglantes mêlées ! que d'Annibals, que de Scipions, sans compter Didon, Camille, et Tityre! Il y avait de mes professeurs que cela irritait et désolait. L'un d'eux pourtant, homme d'esprit, aux vues élevées et larges, dit à mon tuteur : « Ce jeune » homme est né artiste; ce qu'il fait, ce n'est ni amusette, » ni charge, ni caricature, ce sont des portraits pleins de » vie et de vérité. Ne contrariez pas sa vocation; envoyez-le » à Paris, et faites-le entrer à l'École des beaux-arts. »

» Mais mon oncle, mon tuteur nominal, et Rosalie, mon tuteur effectif, ne voulurent jamais entendre de cette oreille. Négociant avait été mon père, négociant je devais être; à moi revenait l'honneur de continuer, comme associé de mon oncle, la maison Néry et Cie. Ç'avait été le vœu de mes parents. Rosalie, toute jeune qu'elle était, tenait pour avéré le vieux proverbe : « Gueux comme un » peintre », et pensait que si j'embrassais cette vocation, je finirais par mourir de faim à l'hôpital, après avoir dissipé tout mon bien. Inutile de lui citer les nombreux exemples de peintres qui ont trouvé dans leurs pinceaux des instruments d'aisance, de fortune même : « Admettons que ce » soit vrai, dit-elle, ce ne sont toujours pas des rêveurs » comme André; ce sont des hommes qui savent se pous- » ser, se créer des protecteurs; et cela, il ne le saura ja- » mais. Que l'art soit donc pour lui un délassement, non » un état; une canne de promenade, non une béquille. Il » y consacrera ses heures de loisir. »

» Mes heures de loisir ! un jour par semaine à cet art qui devenait toujours plus ma passion, ma vie! Passer, enfermé derrière les grilles d'un comptoir, ces journées de la belle saison où la nature prodigue à ses adorateurs ses sourires les plus ravissants !

» J'aurais peut-être fait quelque coup de tête, je me serais enfui sans le sou; mais mon ami le professeur, qui vit mon désespoir et ma rage, entreprit de me calmer : « Ce n'est, me dit-il, qu'une affaire de patience; dans » deux ou trois ans vous serez majeur. En attendant, en- » trez chez votre oncle, acquittez-vous avec conscience des » devoirs qui vous y seront imposés. D'ici là, peut-être » aurez-vous reconnu vous-même que vous n'aviez pas » pour la peinture une vocation irrésistible, et que vous » pouvez, sans trop de peine, vous conformer au désir de » votre famille. Si, au contraire, vous vous sentez, à ce » moment, capable des efforts, de la persévérance, des » travaux qui seuls peuvent assurer le succès, eh bien ! » vous serez assez jeune encore pour entrer dans la car- » rière des arts, surtout si, dans cet intervalle, vous avez » fait de sérieuses études de peinture. »

» Je pris ce parti, plus habile que franc. Pauvre Rosalie ! elle me crut gagné, et jamais elle ne fut plus tendre et plus prévenante pour moi. En témoignage de satisfaction, elle me fit cadeau de tout l'attirail de la peinture à huile : boîte, brosses, chevalet et le reste, me fournissant ainsi des armes contre elle. Je commençai mon apprentissage de commerce, qui m'ennuya mortellement. Je me dédommageais, et de l'attente, et de ma dissimulation, en peignant dans tous les moments de loisir que je pouvais m'assurer.

» J'aurais bien voulu que Rosalie se mariât. J'espérais un peu trouver un ami dans un beau-frère. Je pensais aussi que, lorsque ma sœur aurait un mari, un ménage, enfin des affaires à elle, les miennes l'occuperaient moins. Mais, bien qu'il se présentât des partis très-convenables, elle les refusa tous. Elle voulait à toute force se consacrer à moi, et me garder sa petite fortune.

» Ils arrivèrent enfin, mes vingt et un ans. Dès le matin de ce grand jour, je déclarai à mon oncle que ma volonté bien arrêtée était de me faire peintre, et non négociant; que j'allais me rendre à Paris pour me livrer à de sérieuses études.

» — Afin de vous prouver, lui dis-je, que mon intention n'est point de dissiper mon bien, je compte laisser mes fonds dans votre maison. Vous m'en payerez l'intérêt, ce qui me fera vivre en attendant que je gagne.

» Le digne homme resta stupéfait.

» — Qui l'aurait cru? s'écria-t-il. C'est vous qui le direz à Rosalie, au moins; je ne m'en charge pas.

» — Je le lui annoncerai tout à l'heure, car je vais aujourd'hui déjeuner avec elle, comme elle m'en a fait prier.

» Je me rendis d'un pas rapide à cette petite maison blanche où Rosalie passait d'ordinaire la belle saison. Sombre journée, dont l'ombre fatale se projette encore sur ma vie ! Ma pauvre sœur ! elle s'était bien souvenue que c'était mon jour de naissance. Je trouvai son petit salon tout resplendissant et tout parfumé de fleurs; une charmante collation y était servie; une foule de jolis présents, liés de faveurs roses, étaient entassés à ma place. Je la vois encore s'avancer vers moi belle de joie et de tendresse, les yeux humides, la bouche souriante, la voix émue; je sens encore sur mon front son baiser maternel; je l'entends regretter que nos parents ne puissent pas voir ce jour. J'étais violemment agité; je sentais que j'allais l'attrister. Pourtant je me serais reproché comme une tromperie de ne pas lui communiquer sur-le-champ ma

résolution. La lui taire maintenant, la lui faire connaître par écrit, me semblait une lâcheté. Je pris donc la parole, et, après un court préambule, je lui dis que j'étais irrévocablement décidé à renoncer au commerce et à me vouer tout à fait à la peinture.

» Vous vous rappelez le temps qu'il faisait ce jour-là, Charles; vous vous rappelez cette chaleur accablante, si antipathique aux organisations nerveuses. Vous vous rappelez surtout l'effroyable orage qui se déchaîna sur le pays. Eh bien, cette tempête qui commençait à faire rage au dehors n'était rien auprès de celle que mes paroles provoquèrent chez Rosalie. Suffoquée d'abord de surprise et de colère, bientôt, de cette bouche qui venait de me donner le baiser de paix, elle me traita d'ingrat, de traître, de menteur. J'eus le tort, l'irréparable tort de répondre quelques mots amers. A ce moment, ne se possédant plus, elle leva la main et la fit bruyamment retomber sur ma joue. »

— Oh ! pour le coup, mademoiselle Rosalie, ceci passe la permission. Un soufflet ! Et que fîtes-vous?

— « Grâce à Dieu, je ne fis rien; grâce à Dieu, je ne dis rien. Me défiant de moi-même, je m'enfuis. Et elle m'a rappelé, dites-vous? Ah ! ma sœur, ma sœur, que ne t'ai-je entendue ! que ne suis-je retourné vers toi ! que n'avons-nous pu effacer, par un mutuel pardon, les erreurs, les fautes de cette déplorable matinée ! Mais je ne revins pas; j'allai en hâte au comptoir demander quelque argent. Je partis pour Paris. Je me mis à travailler... »

— Comme vous travaillez, c'est tout dire. Votre sœur vous écrivit sans doute?

— « Non. Ce mouvement de repentir et de tendresse dont vous avez entendu l'expression n'eut que Dieu et vous pour témoins. Le ressentiment, l'orgueil peut-être, reprirent le dessus; sans doute aussi elle pensa qu'il fallait laisser à l'enfant prodigue le temps de soupirer après la maison natale. De mon côté, je gardai le silence; mais, je puis l'affirmer, ce n'était ni fierté ni rancune. Je voulais avoir fait mes preuves. J'attendais mon premier succès pour lui dire : « Tu vois que je ne me trompais pas ! »

» Au bout de quelques mois, F...., mon excellent maître, me conseilla de voyager. Je suivis ce conseil. Après maintes études, je fis un tableau qui ne me parut pas trop mal. Je l'envoyai à F... Il le montra à un amateur qui en donna un bon prix, et il se chargea de le présenter au jury. Je ne vous dirai pas quel plaisir me fit cet argent; vous savez ce qu'on éprouve à la vue du premier fruit de ses labeurs. J'appris que ma toile avait été admise au Salon, qu'elle avait été bien accueillie du public et de la presse. Du prix de mon tableau, j'achetai pour ma sœur un beau châle; je le lui envoyai avec la lettre la plus tendre..... Cette lettre, elle ne l'a jamais lue. Ce gage d'amour fraternel arrivait trop tard : Rosalie, atteinte de la fièvre typhoïde qui devait l'enlever à vingt-sept ans, avait déjà perdu connaissance. A la première nouvelle de sa maladie, je partis; mais quelque diligence que je fisse, je ne trouvai plus qu'une tombe. »

Néry se tut. Je saisis vivement sa main :

— Ami, tes remords me sont une preuve de plus de la noblesse et de la bonté de ton cœur. Mais tu exagères : les torts n'ont certainement pas tous été de ton côté, et...

— Ne cherche pas à m'ôter mes remords, Charles. Malheur à l'homme qui oublie le mal qu'il a pu faire, et se console trop vite des pleurs qu'il a fait couler! Dieu me garde surtout de ne pas profiter de la sévère leçon qu'il m'a donnée. Pendant le court trajet que nous avons à parcourir sur cette terre, aimons bien, nous n'aimerons jamais trop; ne renfermons pas nos affections dans le secret de notre cœur, laissons-les s'en échapper pour réjouir ceux que nous aimons. Et, pour les convaincre de notre amour par nos paroles et par nos actes, n'attendons pas qu'il soit trop tard.

UN VASE GREC.

Ce vase grec, à figures jaunes sur fond noir, est conservé au Musée impérial de Vienne. Il a été publié par M. le comte de Laborde (*Vases de Lamberg*) et par MM. Witte et Lenormant dans *l'Élite des monuments céramographiques*. On y voit *Athéné*, ou Minerve, assise, dans l'attitude que lui avait donnée le sculpteur Endœus à l'Acropole d'Athènes. Elle est reconnaissable à son casque et à son bouclier; elle regarde un miroir qu'elle tient de la main droite. Le siége sacré sur lequel repose la déesse a la forme d'un autel. Deux figures placées l'une devant, l'autre derrière Minerve, lui présentent des boîtes à parfums



Vase grec du Musée de Vienne.

et attendent ses ordres. Ordinairement la fière déesse donne peu de soin à son visage : l'artiste la montre tantôt prête à combattre, tantôt terrible, frappant de sa lance les ennemis des dieux. Il n'y a qu'un jour où les mythologues nous disent qu'Athéné a cherché à plaire : c'est quand elle parut devant Pâris avec ses rivales en beauté, *Héra* et *Aphrodité*, Junon et Vénus. Peut-être le dessin du cratère de Vienne montre-t-il la déesse au moment où elle se prépare à cette lutte dans laquelle elle fut vaincue par des armes plus puissantes sur le cœur de l'homme que le casque aux chevaux ailés et l'égide de Pallas.

Le haut du cratère est entouré de feuilles d'olivier. L'olivier était l'arbre consacré à Minerve, et Homère, dans l'hymne à Hestia, montre la chevelure de la déesse distillant l'huile : « Toujours de tes cheveux coule une huile onctueuse. »

Sur la partie du vase que nous n'avons pas dessinée figure un repas d'éphèbes ou jeunes gens.

OISEAUX SAVANTS DANS L'HINDOUSTAN.



Hindous montrant en public des oiseaux savants. — Dessin de Karl Girardet, d'après une photographie de M. O. Mallite.

Les pauvres Hindous, toujours si cléments envers les animaux, environnent les oiseaux de soins vraiment aimables, et ils apportent dans l'éducation de ces petits compagnons ailés, qui les aident à supporter leur misère, la patience qu'ils mettent à perfectionner les ouvrages les plus minutieux. Entre eux et les oiseaux, il y a comme une sorte de compromis, il faut presque dire une alliance dont les rudes conquérants eux-mêmes furent touchés. Les habitants musulmans de l'Inde et les Hindous proprement dits partagent sur ce point les mêmes goûts; en s'y livrant, les derniers obéissent pour ainsi dire à un principe religieux. Un vieil historien portugais contient, à ce sujet, quelques faits peu connus, que nous reproduirons sous leur forme naïve. Après avoir affirmé que, de son temps, il y avait dans l'Inde plusieurs hôpitaux consacrés aux oiseaux, Diogo de Couto s'exprime ainsi : « Nous en vîmes un bien remarquable à Cambaya, car il était divisé en infirmeries séparées, selon les espèces que l'on abritait en cet établissement. Ce sont des murailles élevées sur des arceaux ouverts de toutes parts, mais enveloppés d'une sorte de réseau très-délié fait en laiton. Ces arceaux forment de grands corridors, et des deux côtés s'ouvrent les cellules où gisent les reclus. Des infirmiers sont commis à leur garde. Chaque fabrique subsiste de ses rentes et, en outre, de nombreuses aumônes. Nous connaissions, dans la ville de Chaul, un Banian fort riche et élevé parmi les Portugais; quand il mourut, cet homme fit son testament par-devant un notaire européen nommé Gaspar Rosado. En vertu de cet acte, il laissait à chaque confrérie des églises de Chaul 30 pardaus; mais à l'hôpital des oiseaux de Cambaya, il en laissa 4 000. Ce même hôpital est desservi par certains individus auxquels on donne un salaire et des aliments, et qui ont pour obligation d'aller par les campagnes ou bien dans les rues des cités afin d'y ramasser les oiseaux malades, blessés ou aveugles, et de les apporter à l'hospice. D'autres personnes ont pour unique emploi de s'en aller sur les places où les Mores, chasseurs par état, vont vendre les oiseaux; ils achètent ces volatiles, les lancent en l'air et les font voler devant eux (¹). »

Un peuple qui sait si bien soigner les oiseaux n'ignore aucun des petits secrets qui concourent à leur éducation lorsqu'ils deviennent compagnons de l'homme; il suffit de

(¹) Voy. les Décades qui sont à la suite de l'Histoire de Barros. Le continuateur du grand historien est un simple soldat, d'une simplicité

lire le drame charmant de *Sacontala* pour voir quelle alliance intime et parfois touchante existe de tout temps dans le Bengale entre les Indiens et les oiseaux : le cokila à la voix mélodieuse, le tchakata si volage en ses amours, le gros-bec indien ou *bayâ*, peuvent devenir, avec quelques soins, ce qu'on appelle chez nous des *oiseaux savants;* c'est surtout cette dernière espèce, toute charmante, désignée par la science sous le nom de *Loxia indica*, qui exerce la patience persévérante des habitants de l'Hindoustan. Nul oiseau de ces contrées n'est plus ingénieux dans la façon dont il construit son nid ; nul ne l'égale en intelligence lorsqu'il s'agit de servir les innocentes espiégleries des maîtres qui les élèvent. On leur enseigne, avec la plus grande facilité, à aller chercher et à rapporter de petits objets : « Le matin, dit un orientaliste, lorsque les jeunes filles vont puiser de l'eau aux fontaines, il n'est pas rare de voir des bayâs qui, sur un signe de leurs maîtres, vont enlever du front de ces jeunes femmes une petite plaque d'or qu'elles ont l'habitude d'y placer par ornement, et viennent le rapporter en triomphe à leurs maîtres. »

Au nombre des oiseaux savants dressés par ces oiseliers hindous, il faut citer encore le meyna (*Coracias indica*); cette espèce de geai devient assez familier pour qu'on lui permette la libre entrée des appartements; c'est le cri qu'il répète qui lui a fait donner son nom; l'éducation développe heureusement chez lui les facultés communes à son espèce : il parle comme notre geai et répète même des phrases assez longues.

La petite scène populaire que le photographe a saisie nous offre comme acteurs, dans cette exhibition indienne, deux oiseaux plus connus de nos lecteurs que le gros-bec et le meyna; c'est sans aucun doute au perroquet et à la perruche que revient l'honneur de tirer le petit canon de bronze qui repose sur son affût. Dans les Indes orientales, l'éducation de ces oiseaux intelligents remonte aux temps les plus reculés; ils occupent même une place si distinguée dans la mythologie brahmanique, que le perroquet est la docile monture du divin Kâma, le plus inconstant des dieux.

Ce ne sont pas seulement de si humbles enfants de Brahma qui s'occupent de l'éducation des oiseaux; les grands de la terre ne dédaignent pas parfois de chercher dans ces soins innocents un oubli momentané aux soucis du trône. L'un des plus grands souverains de l'Asie, Schah-Muddin, avait fait construire, dans son magnifique palais de Lahore, où il étalait tous les genres de richesses, deux splendides colombiers, dignes des hôtes emplumés qu'on y rassemblait et qu'on y élevait par ses ordres avec un soin particulier. Ces beaux oiseaux appartenaient à l'espèce de ramiers qu'on appelle les *pigeons danseurs*. Schah-Muddin, qui craignait par-dessus tout de s'abandonner aux instincts guerriers de sa race, se contentait de dresser patiemment ses beaux pigeons à des simulacres de combats, qu'ils exécutaient avec une précision étonnante. Un de nos voyageurs les plus instruits et, il faut le dire aussi avec regret, les plus oubliés, le Goux de Flaix, fut témoin, au siècle dernier, de ce divertissement que se donnait le *roi de l'Univers* (c'était l'un des titres modestes de Shah-Muddin).

Il nous raconte comment le pigeon danseur apprend « à combattre corps à corps, à la hussarde ou en phalange rangée, comme les soldats les mieux disciplinés. » Le souverain du Lahore jouait avec ses ramiers savants comme on joue aux échecs. Le vaste champ du ciel permettait le libre développement de ces belles troupes aériennes et toutes les combinaisons imaginables d'une habile stratégie; ces fiers animaux, si doux en apparence, obéissaient aux moindres inflexions de la voix du maître. « Il les commandait en persan ou par des signes, avec un drapeau qu'il agitait tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, suivant qu'il voulait ordonner l'attaque ou la retraite. Ces oiseaux, dociles et dressés aux évolutions militaires, exécutaient avec la plus grande précision, comme de vieilles bandes, aux signaux qu'il leur donnait, les divers mouvements qu'on voulait qu'ils fissent pour avancer ou se replier. Tels étaient les délassements que ce grand prince aimait à prendre pour occuper ses loisirs et s'empêcher de se livrer à son goût naturel pour les conquêtes. » (¹)

de style admirable, qui était allé étudier sur les lieux les événements qu'il voulait faire connaître à son pays. Diogo de Couto était l'ami de Camoens, « son matelot », a dit le poëte. Il mourut à Goa.

UN SUJET DE TABLEAU.

Les premiers Vénitiens, comme les Romains, attachaient une grande importance politique au mariage. Chaque année, le jour de la Purification, presque tous les mariages de la ville se célébraient à la fois et dans la même église; c'était celle de la petite île d'Olivolo, aujourd'hui Sainte-Marie Formose. Lorsque la constitution eut été fixée, le dogat établi, et que la population et les richesses se furent accrues, on décréta que douze jeunes filles, choisies parmi les plus vertueuses et les plus belles, seraient dotées aux frais de l'État et conduites à l'autel par le doge en costume et suivi de tout son cortége; le gouvernement poussa la délicatesse et l'attention jusqu'à les parer d'or, de perles et de diamants, afin que l'amour-propre de ces rosières ne fût point humilié par la riche toilette des autres fiancées; mais après la cérémonie elles devaient déposer cet *éclat emprunté* et ne garder que la dot. Une catastrophe, arrivée en 944, vint encore ajouter par la suite à la solennité de cette fête. La veille, pendant la nuit, des pirates triestains, sans être aperçus, se mirent en embuscade derrière l'île d'Olivolo; et le matin, traversant avec rapidité le canal, ils s'élancent à terre le sabre à la main, pénètrent dans l'église au moment de la bénédiction nuptiale, saisissent les jeunes filles couvertes de leurs brillants habits et portant leurs *arcelles* (c'était la dot dans un petit coffre appelé *arcella*), les traînent à leurs barques, s'y jettent avec elles et fuient à toutes voiles. Cet enlèvement ne tourna pas toutefois comme celui des Sabines, et le Romulus forban de l'Adriatique n'eut point le même succès que le fondateur de la ville éternelle. Les ravisseurs, atteints dans les lagunes de Caorlo par les époux vénitiens, le doge à leur tête, lorsqu'il se partageaient déjà les femmes et le butin, furent attaqués, défaits et tous jetés à la mer. Le petit port de la côte de Frioul où ils avaient été détruits prit aussitôt le nom de *Porto delle Donzelle* qu'il a conservé. La fête *delle Marie*, à laquelle donna lieu le retour des fiancées et leur aventureux hymen, s'est célébrée annuellement à Sainte-Marie Formose jusque dans les derniers temps de la république; mais il n'y avait plus de mariage : le doge se rendait simplement à l'église avec la seigneurie; le curé allait à leur rencontre et leur offrait, au nom de ses paroissiens, des chapeaux de paille dorés, des flacons de vin de Malvoisie et des oranges (²). Les douze cuirasses d'or garnies de perles qui

(¹) Voy. l'*Essai historique, géographique et politique sur l'Hindoustan;* Paris, 1807, 2 vol. in-8 avec atlas.

(²) L'origine de ces présents est une scène touchante du moyen âge; lors de l'enlèvement des fiancées, le corps des *casselleri* (espèces de menuisiers), qui formait la principale population de la paroisse de Sainte-Marie Formose, ayant fourni le plus grand nombre de barques, et particulièrement contribué au succès de la poursuite, on offrit à ces braves gens la récompense qu'ils pouvaient désirer. Ils sollicitèrent

composaient la parure des fiancées dotées n'existent plus; elles furent vendues en 1797, afin de pourvoir aux besoins pressants de cette époque; les perles, gardées avec soin au trésor pendant l'administration française, ont servi dernièrement à payer l'entretien de l'église Saint-Marc. Ainsi viennent de disparaître jusqu'aux dernières traces de la fête nationale et poétique *delle Marie*. Elle eût été digne, ainsi que l'événement qui la fit naître, d'exercer le pinceau des grands peintres vénitiens... (Valery, *Voyages en Italie.*)

La colère commence par la folie et finit par le repentir.
Maxime des Orientaux.

COMBIEN FAUT-IL DE PLOMB POUR TUER UN SOLDAT A LA GUERRE?

Le maréchal de Saxe, dans ses *Rêveries*, ouvrage militaire apprécié des hommes du métier, a dit que pour tuer un soldat à la guerre il fallait dépenser au moins son poids de plomb. — Ce mot a semblé longtemps n'être qu'une boutade; aujourd'hui on a pu s'assurer que le maréchal n'exagérait rien. Un écrivain compétent [1] a fait le calcul suivant : A Solferino, deux armées nombreuses ont combattu avec acharnement pendant une journée entière. Les Autrichiens comptaient près de deux cent mille hommes dans leurs rangs, et parmi eux au moins cent quarante mille fantassins. En admettant que, pendant un temps aussi long, les munitions n'aient point été renouvelées, que les soldats n'aient épuisé que leurs gibernes, c'est-à-dire qu'il n'ait été fait qu'une consommation individuelle de soixante cartouches, on arrive au chiffre énorme de 8 400 000 coups de fusil. — En regard, quel est le résultat obtenu? — Les meilleurs documents arrêtent la perte de l'armée alliée à dix-huit mille hommes, dont un sixième aurait péri sur le champ de bataille (un tué pour cinq blessés est la proportion la plus habituelle à la guerre). La part de l'artillerie et de l'arme blanche doit être très-grande dans une lutte où l'on en a fait un si grand usage; supposons, ce qui n'est pas, qu'elle s'élève au tiers seulement : il resterait environ deux mille hommes tués et dix mille blessés pour la part de l'infanterie. Chaque soldat atteint aurait donc coûté 700 coups de fusil, et chaque mort 4 200; or, comme le poids moyen des balles est de 30 grammes, il aurait fallu au moins 126 kilogrammes de plomb par homme tué, en sorte que, même en tenant compte de ceux qui ont succombé plus tard aux suites de leurs blessures, on retombe au moins dans l'évaluation du maréchal de Saxe

---

LES CHASSES DE LOUIS XIV.

« Louis XIII, dit Saint-Simon, était passionné pour la chasse; mais il n'avait pas cette abondance de chiens, de piqueurs, de relais, de commodités que le roi son fils y apporta; et surtout, les routes manquaient dans les forêts. » Louis XIV avait peu d'ardeur et de goût pour la chasse; il l'aimait comme une occasion de faste et de splendeur. Toutefois il en avait dès sa jeunesse une très-grande habitude; c'est, comme on sait, au retour de la chasse et la cravache à la main qu'il fit une entrée si cavalière au Parlement. Peu sensible au froid et au chaud, même à la pluie, il sortait tous les jours, à moins de temps extrêmes; il courait le cerf au moins une fois par semaine et souvent plusieurs, à Marly et à Fontainebleau, avec ses meutes. Les dimanches et fêtes, il évitait les grandes chasses et se plaisait à tirer dans ses parcs; « homme de France ne tirait si juste, si adroitement, ni de si bonne grâce. » Mais il prenait cette distraction plus en roi qu'en chasseur; un porte-arquebuse le suivait pour lui présenter les armes chargées. (Saint-Simon.)

Ses équipages de chasse étaient bien montés et fort coûteux; les offices de grand veneur, grand louvetier, grand fauconnier, allaient bien aux plus hautes familles; MM. de Soyecourt, de Sublot, le prince de Marsillac et le comte de Toulouse en furent revêtus; ce dernier joignit sa meute à celle du roi et augmenta fort l'équipage (1714). Sous les ordres du grand veneur se pressaient plus de cent gentilshommes, capitaines ou lieutenants des gardes à cheval, un peuple de valets, de piqueurs et de meutes, chiens chassants pour le chevreuil, chiens d'Écosse pour le daim et le lièvre, lévriers de Champagne, levrettes et épagneuls de la chambre du roi; précieux bataillons qui avaient des capitaines, des écuyers pour les guider, des valets pour coucher avec eux et les panser, enfin des pâtissiers! On pouvait presque établir une hiérarchie de chasse : le lieutenant prenait rang à peine au-dessus du lévrier; le piqueur, sur la ligne du chien d'Écosse; le valet, au-dessous des épagneuls, que le roi régalait de biscuit tous les soirs avant de se coucher. Cette armée d'hommes et d'animaux ne manquait ni de trésoriers généraux et argentiers, ni de secrétaires, ni d'aumônier. Une cour suprême séant à la Varenne du Louvre, comme au premier siége des chasses royales, jugeait sur les procès-verbaux des gardes et les sentences des capitaineries.

Les gibiers avaient leur noblesse. Le cerf était le premier parmi eux; ensuite venaient le daim et le chevreuil, le lièvre et le renard, le loup; le rustique sanglier marchait le dernier. La supériorité du cerf, du chevreuil, du lièvre, n'étonne guère; mais ne faut-il pas être plus chasseur ou plus roi que gourmet pour faire passer le renard et le loup avant le sanglier?

La chasse du cerf était une cérémonie : le roi en carrosse suivait ses chiens et ses veneurs. Quand la bête était presque forcée, le roi montait à cheval pour le *laisser-courre;* le grand veneur lui présentait pour écarter les branches un bâton symbolique, pelé de juillet en mars, et le reste de l'année couvert de son écorce, à l'image du bois des cerfs. La bête prise, le pied droit, coupé par le piqueur, passait des mains du lieutenant dans celles du grand veneur qui le présentait au roi.

Le dessin que nous donnons représente une grande chasse : le roi, à cheval, vient de quitter le carrosse à six chevaux qui paraît l'attendre. De sa cravache il indique aux gentilshommes qui le saluent le cerf et la biche suivis de près par les chiens; un chasseur tire; d'autres sonnent du cor. Derrière le roi, retenant leurs chevaux, causent des amazones aux têtes empanachées. La légende qui se déploie dans le ciel, naïve d'ortographe et de style, a des prétentions à la galanterie : « Car souvent croyant prendre, soi-même l'on est pris. »

Les chasses de Louis XIV ont fourni aux peintres des sujets heureux, des groupes richement vêtus, tout ce qui peut animer un tableau. Mais on y sent l'étiquette et la vanité; le maître semble dire : Mes équipages dévorent par an deux cent mille livres. Aussi arriva-t-il quelquefois à Vander-

seulement du doge l'honneur de le recevoir dans leur paroisse le jour de la fête qui venait d'être instituée. Le doge, frappé lui-même d'un tel désintéressement, et voulant leur donner occasion de demander davantage, feignit d'élever des difficultés sur la possibilité de sa visite, et, avec la naïveté du temps, il leur dit : « Mais s'il venait à pleuvoir? — Nous vous donnerions des chapeaux pour vous couvrir. — Et si nous avions soif? — Nous vous donnerions à boire. »

(1) M. Pierre de Buire, *Revue des Deux Mondes*, avril 1860.

Meulen de ne point placer dans ses dessins de chasse la figure solennelle ou galamment empesée de Louis XIV. Le Musée nous offre de lui en ce genre un paysage désert traversé par un renard poursuivi. Le roi, sans doute, est en chemin ou derrière un taillis.

Le sanglier, bien que relégué dans la roture de la vénerie, occupait un nombreux personnel : un capitaine, quinze lieutenants et écuyers, plus de quarante piqueurs, valets ou archers, un boulanger, un maréchal, et autres menus officiers. Pour le plaisir et la sécurité des dames il était, comme au temps des Romains (Lettres de Pline), enfermé dans une enceinte de toiles où pénétraient seuls le roi et les gentilshommes. Le capitaine des toiles présentait au roi l'épée ou le dard; les assistants n'en pouvaient prendre que sur un ordre formel.

La chasse à courre et à tir ne faisait point de tort à la chasse au vol ni même à la pêche au cormoran.

Le milan, le héron, la corneille, la perdrix, la sarcelle, la pie, le lièvre, étaient chassés au vol. Neuf vols dépendaient du grand fauconnier; les vols de la chambre du roi, nourris de poulets comme les épagneuls de biscuit, avaient des chefs particuliers.

Le 24 avril 1698, Louis XIV, avec le roi d'Angleterre, le prince de Galles, Madame, et Mme la duchesse, chassait au vol dans la plaine du Vésinet. « On prit un milan noir, et le roi fit expédier une ordonnance de deux cents écus pour le chef du vol. » Il en donnait autant chaque année pour le premier milan noir pris en sa présence; aussi, ayant fait don de la même somme pour un milan pris devant le duc de Bourgogne, « il fit mettre sur l'ordonnance que c'était sans conséquence, parce qu'il faut que le roi soit présent. » Autrefois, le roi donnait, pour la prise d'un milan noir, le cheval qu'il montait et sa robe de chambre.



Louis XIV. — Une Chasse royale. — D'après une estampe du dix-septième siècle (Bibliothèque impériale), sans nom d'auteur.

Voltaire, qui rapporte cette anecdote, la fait suivre de ces mots : « A la postérité! à la postérité! »

« Au mois d'avril 1712, nous apprend encore le journal qu'il annote, le roi voulut aller à la chasse au vol; mais il fit réflexion que les terres étaient humides; cela lui fit remettre la partie. A la postérité! vous dis-je. »

Versailles, Marly, Vincennes, Saint-Germain et Fontainebleau, séjours ordinaires du roi, étaient les lieux où il chassait de préférence. « Quand il chassait le cerf à Fontainebleau, dit Saint-Simon, y allait qui voulait; ailleurs, il n'y avait que ceux qui en avaient obtenu la permission une fois pour toutes, et ceux qui en avaient obtenu le justaucorps, qui était uniforme, bleu, avec des galons, un d'argent entre deux d'or, doublé de rouge. Il y en avait un assez grand nombre, mais jamais qu'une partie que le hasard rassemblait. Le roi aimait à y avoir une certaine quantité, mais le trop l'importunait et troublait. Il se plaisait qu'on l'aimât, mais il ne voulait pas qu'on y allât sans l'aimer (la chasse); il trouvait cela ridicule, et ne savait aucun mauvais gré à ceux qui n'y allaient jamais. » (Saint-Simon.)

Terminons par un mince trait d'esprit que la chasse fournit à Louis XIV, et que Voltaire rapporte :

« Les plaisirs nobles dont il occupa sans cesse la plus brillante cour du monde ne l'empêchèrent point d'assister régulièrement à tous les conseils; il les tenait même pendant qu'il était malade, et il ne s'en dispensa qu'une fois pour aller à la chasse. » C'était le 20 février 1685. Il renvoya MM. les ministres et, se tournant du côté de Mme de la Rochefoucauld, il fit cette parodie sur un air d'opéra de Quinault et de Lulli :

Le conseil à ses yeux a beau se présenter;
Sitôt qu'il voit sa chienne il quitte tout pour elle;
Rien ne peut l'arrêter
Quand la chasse l'appelle.

LE BOULEVARD DE SÉBASTOPOL.

Ce serait, à notre sens, pousser trop loin l'amour de l'archéologie que de voir avec regret s'ouvrir les nouvelles voies qui de toutes parts traversent et transforment le vieux Paris, font pénétrer l'air et la lumière dans des quartiers

qui, depuis des siècles, en étaient privés, et mettent tout d'un coup la grande ville au niveau de la civilisation moderne.

Toutefois ces rues magnifiques, bordées de maisons qui semblent de longues files de palais, n'auraient pas à nos yeux le même charme si à côté d'elles il ne restait des



Le Boulevard de Sébastopol, à Paris. — Dessin de Thérond.

traces de l'ancienne cité, si le sol où elles s'établissent était vierge au lieu d'être composé d'une poussière dont chaque grain a joué un rôle dans les siècles passés.

Les villes nouvelles, quelque splendides qu'elles soient, ne peuvent offrir l'attrait de celles qui ont une histoire. Dans celles-ci, à chaque pas un souvenir se dresse devant nous; un nom de rue, un pignon noirci par les années, un bout de sculpture, une inscription à demi effacée, nous

transportent dans des temps évanouis, et font revivre pour nous les vertus ou les fautes, les infortunes ou les joies de ceux qui nous ont précédés sur cette terre.

Que serait Paris sans sa cathédrale et ses églises, ses palais et ses hôtels? Mettez-vous à votre fenêtre si vous jouissez d'un horizon de quelque étendue, arrêtez-vous et regardez si vous passez sur les quais ou sur une place d'où la vue peut embrasser un peu d'espace : ces tours et ces dômes, ces flèches et ces clochers qui pointent de tous côtés dans le ciel, retraceront devant votre imagination émue toute l'épopée de notre histoire.

Le boulevard de Sébastopol, que représente notre gravure, par ses belles maisons, par son nom retentissant, ne nous rappelle pas seulement la gloire militaire de l'heure présente et le luxe des mœurs contemporaines. La tour Saint-Jacques qui marque son point de départ, les rues qu'il traverse, les édifices qu'il laisse voir, ne nous permettent pas d'oublier le passé. La rue des Lombards, que nous traversons d'abord, nous rappelle ces riches banquiers italiens qui, au moyen âge, étaient venus s'établir dans ces humbles et tristes maisons. Nos pères ne redoutaient pas ces défilés humides et obscurs que nous ne parcourons qu'en pressant le pas, et où il nous semble que nous péririons de mélancolie. Ils y ensevelissaient volontiers leur labeur obstiné et leurs pensées d'avenir. Les hôtels des seigneurs eux-mêmes ne fuyaient pas la rue Quincampoix. C'était par la rue Saint-Denis que les rois et les reines faisaient leurs entrées dans Paris, tandis que le vin, l'hypocras et le lait coulaient des fontaines, que de distance en distance des acteurs représentaient sur des théâtres improvisés le sacrifice d'Abraham, le combat de David contre Goliath. Ces naïves représentations, les hautes voûtes et les beaux vitraux des églises, étaient la récréation de nos ancêtres et le côté lumineux de leur modeste existence. N'oublions pas que dans ces maisons où le jour pénètre à peine il y a eu autant de bonheur et non moins de vertu que dans nos élégantes demeures; que de ces étroites et obscures boutiques sont sorties, après plusieurs générations de travailleurs infatigables, la plupart des familles municipales et parlementaires qui sont une des gloires de notre histoire.

Avançons : voici la rue aux Ours. C'était là, au coin de la rue Salle-au-Comte (maintenant disparue pour faire place à notre boulevard), que se trouvait, avant la révolution, une statue de la Vierge, dite Notre-Dame de la Carole, devant laquelle, chaque année, au mois de juillet, on brûlait un géant d'osier en costume de soldat suisse : cette cérémonie avait lieu en mémoire d'un sacrilége commis jadis par un soldat suisse qui avait donné un coup d'épée à la statue, et, selon la légende, en avait fait sortir du sang.

Nous arrivons sur le terrain qu'occupait la rue Bourg-l'Abbé, autrefois lieu de promenade et de pèlerinage. On y allait visiter une chapelle consacrée à saint Georges, et se reposer sous de beaux ombrages. « Gens de Bourg-l'Abbé, disait le proverbe, ne demandent qu'amour et simplesse. » Chapelle et ombrages, amour et simplesse, où êtes-vous?

Sur le sol que nous foulons maintenant, après avoir traversé la rue Grenétat, s'élevait au moyen âge l'hôpital de la Trinité, où les bourgeois de la rue Saint-Denis, ayant obtenu de Charles VI des lettres patentes, représentaient les mystères de la Passion, et plus tard, réunis à la confrérie des Enfants sans souci, des soties, farces et moralités. Ce fut ensuite une maison d'orphelins, une école de métiers d'où sortit plus d'un artisan habile, entre autres le tapissier Dubourg, que Henri IV mit à la tête de la manufacture de tapis de la Savonnerie.

En passant devant le Conservatoire des arts et métiers, que nous apercevons à travers un vaste jardin nouvellement ouvert et planté, comment ne pas être assailli des souvenirs qui s'attachent à ce monument? C'était autrefois le prieuré de Saint-Martin des Champs. Nous voici dans un autre monde. Le prieuré de Saint-Martin des Champs ressemblait à une place forte, avec ses hautes murailles crénelées et ses tourelles massives. Le terrain qu'il occupait était de quatorze arpents. En dehors, c'était la campagne; au nord, un bois de chênes (la rue du Vert-Bois) et une butte avec des moulins (la rue Meslay); au couchant, un ruisseau (la rue du Ponceau); au sud, les villages de Bourg-l'Abbé et de Beaubourg, avec leurs vergers et leurs ombrages; enfin, au levant, des champs coupés de sources et de ruisseaux, dominés par le manoir des Templiers. Dans l'enclos du prieuré, il y avait trois chapelles, des moulins, des granges, un hôpital, une prison, et un champ clos pour les combats judiciaires. Aujourd'hui la nef de l'église abrite des modèles de machines; dans le réfectoire et dans les bâtiments claustraux se tiennent des cours de mathématiques, de physique et de chimie. Nos pères eussent vu là une profanation; mais la science n'est-elle pas religieuse aussi, surtout celle qui, en élevant et fortifiant l'esprit, forme des ouvriers habiles, capables de remplir leurs devoirs sociaux et leurs devoirs de famille?

Ainsi, partout où tombent nos regards, nous rencontrons des souvenirs à recueillir. Il n'est pas un point de Paris qui ne nous fournisse d'abondantes et précieuses réminiscences. Nous conseillons à tous ce mode de promenade, non moins fécond en leçons qu'en plaisirs. Regarder avec sa pensée en même temps qu'avec ses yeux, c'est un exercice auquel nous nous livrons trop rarement.

FRANÇOIS D'ASSISE.

Suite. — Voy. p. 194.

L'ordre des Frères mineurs avait été fondé pour réhabiliter en ce monde la pauvreté évangélique. François poursuivait son but avec une invincible opiniâtreté. Il réussit, non sans peine, à vaincre les répugnances de la cour de Rome. Accueilli d'abord avec défiance, il répondit par une parabole touchante aux objections des cardinaux et du pontife :

— Très-saint-père, dit-il, une fille très-belle, mais extrêmement pauvre, demeurait dans le désert. Un roi la vit, et, charmé de sa beauté, l'épousa. Il demeura quelques années avec elle, et en eut des enfants qui rappelaient leur père par leurs traits et leur mère par l'éclat de leur beauté. La mère nourrit ses enfants avec un soin extrême, et quand ils furent grands, elle leur dit : « Mes enfants, c'est un roi qui est votre père, et il vous donnera tout ce qui vous est nécessaire. » Les enfants arrivèrent donc à la cour, et le roi, voyant leur beauté, leur dit : « Vous êtes mes enfants, n'ayez plus de crainte ! que si des étrangers vivent à ma table, combien aurai-je plus de soin de mes fils! » Ce grand roi, ô saint-père, c'est notre Seigneur Jésus-Christ; cette fille très-belle, c'est la Pauvreté, qui, partout rebutée et dédaignée partout, vivait en ce monde comme dans un désert. Le roi suprême, descendant du ciel sur la terre, ressentit un tel amour pour elle, qu'il l'épousa dans la crèche. Il en eut plusieurs enfants dans le désert de ce monde, les apôtres, les cénobites, les anachorètes, et quantité d'autres qui ont embrassé volontairement la pauvreté. Et quand cette bonne mère les eut envoyés au roi du ciel, lui les reçut avec bonté, et, leur promettant de les nourrir, leur dit : « Moi qui fais lever mon soleil sur les justes et sur les pécheurs, moi qui donne à toute créature ce qui lui est nécessaire, combien mettrai-je plus de sollicitude à soigner mes propres enfants ! »

François aimait les petits et les humbles; et sa tendresse, franchissant les limites de la fraternité humaine, s'étendait à tous les êtres créés de Dieu. La légende nous le montre conversant avec un loup qui ravageait le territoire de Gubbio. Après s'être signé, il lui dit :

— Loup, tu fais beaucoup de dommages en ce pays; tu as commis de grands méfaits, détruisant et tuant les créatures de Dieu sans sa permission : tu es digne de la potence, comme voleur et homicide très-méchant; mais je veux, loup, te réconcilier avec les gens de la ville, si bien que tu ne les offenses plus désormais et qu'ils te pardonnent tes offenses passées.

Le loup, touché de repentir, mit sa patte dans la main de François, et la paix conclue fut observée fidèlement.

« Comme il passait outre, toujours avec la même ferveur, il leva les yeux et vit à côté de la route quelques arbres sur lesquels était une quantité presque infinie d'oiseaux; de quoi saint François s'émerveilla, et il dit à ses compagnons :

» — Vous m'attendrez ici sur le chemin, et j'irai prêcher aux oiseaux.

» Il entra donc dans le champ et se mit à prêcher aux oiseaux qui étaient à terre; aussitôt ceux qui étaient sur les arbres s'en vinrent à lui, et tous ensemble restèrent tranquilles jusqu'à ce que saint François eût fini de parler; et alors même il ne partirent qu'après qu'il leur eut donné sa bénédiction. La substance de son discours fut celle-ci :

» — Mes oiseaux, vous êtes extrêmement obligés à Dieu votre créateur. Vous ne semez ni ne moissonnez, et Dieu vous nourrit et vous donne les fleuves et les fontaines pour vous abreuver, les montagnes et les vallées pour votre refuge, et les grands arbres pour y faire vos nids. Et parce que vous ne savez ni filer ni coudre, Dieu prend soin de vous vêtir, vous et vos petits; en sorte que votre Créateur vous aime beaucoup, puisqu'il vous accorde tant de bienfaits. Gardez-vous donc du péché d'ingratitude, et toujours étudiez-vous à louer le Seigneur.

» Saint François leur ayant dit ces paroles, les oiseaux, tous tant qu'ils étaient, commencèrent à ouvrir le bec et les ailes, tendant le cou et inclinant la tête jusqu'à terre, et par leurs mouvements et par leurs chants ils montraient que le saint leur causait un très-grand plaisir. Et saint François se réjouissait avec eux. » (1)

Dans sa jeunesse, François avait chanté les vers des troubadours; lui-même composa des poésies, et son *Cantique du Soleil*, inspiré par l'enthousiasme de la fraternité universelle, devint célèbre par toute l'Italie :

« Très-haut, très-puissant et bon Seigneur, à vous les louanges, la gloire et les honneurs! à vous toute bénédiction! De vous seul tout vient, à vous seul tout revient. Et nul homme n'est digne de vous nommer.

» Soyez loué, mon Dieu, avec toutes les créatures, et surtout à cause de monseigneur notre frère le soleil; c'est par lui que brille le jour qui nous illumine; il est beau et rayonne dans sa splendeur; il est votre signe, ô Seigneur!

» Soyez loué, mon Dieu, pour notre sœur la lune et pour les étoiles; vous les avez formées dans les cieux, claires et belles.

» Soyez loué, mon Dieu, pour notre sœur l'eau; elle est petite et humble, précieuse et chaste.

» Soyez loué, mon Dieu, pour notre frère le feu; il illumine les ténèbres; il est beau et agréable, vigoureux, toujours alerte.

» Soyez loué, mon Dieu, pour notre mère la terre, qui nous soutient; elle enfante et les fruits, et les herbes, et les fleurs diaprées. »

C'était le cantique favori de l'apôtre. « Et il s'esjouissoit fort, dit la *Chronique des Mineurs*, quand il le voyoit chanter avec grâce et ferveur; car l'oyant il eslevoit merveilleusement son esprit en Dieu. »

La fin à une autre livraison.

(1) *Fioretti di san Francesco*, trad. de M. Ozanam.

LA POSTE AUX LETTRES.

En 1847, le nombre des lettres transportées en France par la poste n'était que de 126 480 000, produisant 45 048 120 francs. Ce nombre a plus que doublé depuis la réduction de la taxe à 20 centimes. En 1859, il s'élevait à 259 450 000, dont le produit était de 52 019 980 francs. (1)

(1) *Annuaire de l'économie politique.*

TAGALE EN COSTUME.

HABITATION D'UN NATUREL DES PHILIPPINES.

Il ne faut pas sortir de l'Europe pour rencontrer le costume économique, quant à la matière première dont il se compose, du personnage qu'on remarque dans notre gravure. Plusieurs paysans de l'Alem-Tejo savent parfaitement braver la pluie au moyen de manteaux en paille, sortes de paillassons serrés dont ils couvrent leurs épaules, et qu'ils revêtent dès qu'il fait mauvais temps (voy. *Kinsey Portugal illustrated*). Dans leurs mascarades grotesques, les noirs habitants de la Côte-d'Or se déguisent ainsi en petites meules de foin; cela a lieu également chez les Papouas. Tout le monde connaît les précieux chapeaux tissus en paille qui nous viennent directement de Manille et dont se parent quelques élégants; on connaît moins les manteaux de même nature, mais d'un tissu bien différent, qui viennent de ces belles contrées; nous doutons qu'ils obtiennent la même vogue.

Grâce aux excellents travaux de MM. Mallat et de la Gironière, les sveltes Indiens qui les portent ont acquis, en ces derniers temps, une véritable popularité. En effet, avant l'exposé de l'habile docteur ou les récits du conteur amusant, qui s'enquérait des usages si originaux d'ailleurs de ce peuple intelligent qu'on appelle les Tagales ou Tagaloks? Qui lit aujourd'hui, parmi nous, les quatorze volumes in-quarto du père de la Conception, où sont racontés l'origine et les exploits de ce peuple des Philippines? On sait à peine qu'ils sont le produit d'une émigration accidentelle de Japonais, de Chinois et de Malais, mêlés depuis des siècles aux races aborigènes, et que, lorsque l'habile Legazpi eut soumis à la couronne d'Espagne l'archipel découvert par Magellan, ils furent amenés, en très-peu de temps, à embrasser le christianisme par d'habiles missionnaires qui les dirigent encore.

M. de la Gironière a tracé ainsi le portrait de ces Indiens : « Le Tagale est bien fait, plutôt grand que petit; il a les cheveux longs, rarement de la barbe; une couleur un peu cuivrée, parfois presque blanche; l'œil grand et vif, quelquefois un peu bridé à la chinoise; le nez un peu gros, et, comme la race malaise, les pommettes saillantes. Son caractère est gai et enjoué. Il aime beaucoup la danse, la musique... » A ces traits de caractère, le spirituel voyageur en joint malheureusement d'autres qui ne sont pas moins exacts : il avoue que la race tagale est cruelle et vindicative; qu'elle ne pardonne jamais ce qu'elle regarde comme une injustice, et qu'elle se venge par le fer ou par le poison. Le kris, ce long poignard flamboyant fabriqué par les Malais, est son arme favorite. M. de la Gironière peut ajouter heureusement, à propos de cet Indien dont il ne dissimule pas les inclinations redoutables,

mais dont il reconnaît aussi les qualités excellentes : « Il tient à la parole qu'il a donnée dans les affaires sérieuses; il est bon époux, excellent père. »

Au tableau moral qu'il vient de tracer, le voyageur ajoute que les Tagales sont d'une sobriété admirable : un peu de riz et de poisson salé composent leur principal



Tagales (Iles Philippines).

repas, et ils ne boivent que de l'eau. Leur demeure aérienne n'exige pas non plus de grand frais : quelques tiges élancées de bambou, quelques pièces d'un bois plus solide, des branches de palmier qu'on se procure sur tous les rivages, suffisent pour élever, en quelques heures, une habitation qui semble commode au Tagale, et dans laquelle il peut se réfugier au besoin, grâce à une échelle de bambou des plus simples.

Si élevées que soient ces frêles cabanes, que le typhon fait ployer parfois comme un roseau, et que ce terrible



Cases des Indiens Tagales.

ouragan des Philippines balaye parfois comme de la paille, elles ne méritent pas le nom d'habitations aériennes, lorsqu'on les compare aux maisons verdoyantes des Tinguianes. Ces derniers peuples vivent aussi dans les campagnes fertiles de Luçon; mais, dans la crainte des ennemis redoutables dont ils se trouvent environnés, ils vont disputer aux oiseaux leur demeure, et se logent sur des arbres qui n'ont pas moins de 28 mètres de hauteur.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

SOUVENIR D'ÉTÉ.



Composition et dessin de Goleman.

Le soleil de juin répandait sa chaude lumière sur la fraîcheur encore persistante du printemps; les bois avaient revêtu leur plus riche parure. Ici, les fougères s'élançaient en verts panaches ; là, les roses pâles de l'églantier étoilaient les buissons, et la digitale dressait fièrement sa longue grappe de fleurs violettes tiquetées de pourpre ; partout les graminées, dans tout le luxe de leur croissance, balançaient leurs délicates girandoles de graines légères.

La jeune famille, après avoir longtemps couru dans les clairières et fait une ample moisson de tout ce qui brille et de tout ce qui parfume, s'était établie dans un nid de feuillage pour jouir de ses richesses. L'aînée, assise sur un tertre de mousse et de gazon, tressait dans les cheveux bouclés de sa jeune sœur une couronne d'églantines et de chèvrefeuilles; blottie au milieu des hautes herbes, la plus petite s'efforçait d'assembler en bouquet les fleurs dont elle avait rempli son chapeau, tandis qu'à côté d'elles le jeune garçon, préludant à ses instincts de chasseur, montrait avec orgueil les papillons nacrés, les libellules azurées dont il avait surpris le vol dans les mailles de son filet de gaze. Et, pendant ce temps-là, des bouffées d'air pur et embaumé circulaient et passaient comme des caresses; le rossignol, dans le taillis voisin, modulait timidement ses dernières notes; le merle faisait retentir les profondeurs des bois de son chant sonore... Nature enchanteresse! heures charmantes de joie paisible, d'ivresse salutaire, que vous passez vite! mais quels souvenirs radieux vous préparez pour le temps sitôt venu des arides labeurs, des devoirs austères et des inévitables tristesses!

LE PÈRE JOE.

NOUVELLE.

Je n'avais plus que huit jours à passer en Angleterre, et je comptais les mettre à profit pour visiter le Westmoreland, cette pittoresque contrée des lacs qui a inspiré à Wordsworth de si ravissantes poésies. Une rencontre fortuite changea subitement ma résolution : arrêté dans Oxford-Street, devant l'étalage d'un marchand de gravures, mes yeux furent irrésistiblement attirés par un dessin de Turner. C'était une vue des côtes de Cornouailles, si poétique, si grandiose, que j'en fus électrisé. « Je puis retrouver partout, pensai-je, de riants paysages, des bois ombreux, des eaux limpides; mais ce site âpre et sauvage n'a pas son pareil au monde. »

Le surlendemain j'étais à Truro, en pleine Cornouailles, et, quittant les routes battues, je m'acheminais à pied vers le nord-ouest, à travers le pays le plus stérile et le plus désolé qui se puisse concevoir. Ce n'était pas seulement l'aspect d'une nature ingrate et pauvre, l'homme y avait ajouté son œuvre de destruction. Le sol éventré, retourné, s'élevait en monticules, se creusait en excavations béantes, ou disparaissait sous d'immenses amas de noires scories. Les générations qui se sont succédé sur cette terre l'ont mutilée à plaisir, déchirant ses entrailles pour en arracher le minerai de cuivre et d'étain qu'elle recèle; mais elle se venge des violences des hommes en leur refusant la verdure, les fruits, les fleurs, ces doux trésors plus précieux que les métaux. Quoiqu'on fût au printemps, pas un brin d'herbe n'égayait ce morne désert; de loin en loin l'arénaire ou sabline essayait de poindre sans pouvoir y réussir. A l'horizon se dessinaient les ondulations monotones des dunes.

Je marchais depuis plusieurs heures, perdu dans un labyrinthe de terrains effondrés dont je ne pouvais trouver l'issue, cherchant en vain pour me guider une de ces vieilles tours carrées, ancien clocher d'une église catholique convertie aujourd'hui en temple méthodiste autour duquel se groupent les maisons des mineurs. Le sable, de plus en plus mouvant, se dérobait sous mes pieds. Aucun sentier tracé ne m'indiquait la voie que je devais suivre. Je commençais à regretter de m'être aventuré sans guide dans ces régions inhospitalières, lorsqu'à travers la brume qui descendait, j'entrevis la silhouette d'un édifice. Je pressai le pas, et, au détour d'une colline, je me trouvai en face d'un spectacle étrange et saisissant. Des centaines de squelettes blanchis formaient des cercles symétriques autour des ruines d'une petite chapelle grisâtre, dont le portail arrondi et la nef encore debout dataient de l'antiquité chrétienne la plus reculée. Des crânes, des ossements humains à demi sortis de terre jonchaient le sol poudreux. On eût dit que, secouant la poussière, l'os rejoignait l'os, et que ces morts allaient revivre et se dresser comme un bataillon au son de la trompette dernière.

Au centre de l'ossuaire, sur une des marches brisées de la chapelle, un homme était à genoux. Il ne m'entendit pas approcher. Le soleil, aux trois quarts de sa course, projeta mon ombre allongée sur un pan du vieux mur. L'homme la vit, tressaillit et se leva. C'était un remarquable type de la race celte, aux larges épaules, à la grande taille, qui a peuplé notre noble Bretagne, et qui, retranchée dans ce coin sauvage de l'Angleterre, y a gardé presque intactes ses mœurs et sa physionomie primitives. Cependant, quelque rude tâche, un travail au-dessus des forces humaines, ou peut-être un accident, avait courbé cette haute stature et déjeté ces membres vigoureux. La figure, pensive et singulièrement placide, rappelait l'expression patiente, forte et douce des belles têtes bretonnes.

— Où suis-je, mon brave? demandai-je. Est-ce donc ici un ancien champ de bataille, que tant de morts s'y sont amoncelés?

— Le gentleman est bien étranger au pays, me répondit-il, puisqu'il ne connaît pas *Perran-Zabuloe*, l'église perdue et retrouvée, qu'on vient visiter de si loin en pèlerinage. Et quant aux batailles, il n'y en a pas eu d'autres ici que celles que s'y livrent les vents et les sables. Ce sont eux qui nous avaient pris l'oratoire et le cimetière avec ses morts. Ils nous les ont rendus, mais après huit à neuf cents ans, à ce que dit le recteur. Deux fois la paroisse de Saint-Piran a reculé devant la furieuse bise du nord-ouest, et sans le cours d'eau qui défend la nouvelle construction, il nous faudrait encore déménager.

— Mais les sables vont grand train, et auront bien vite comblé votre ruisseau.

— Oh! que non pas, Monsieur. La plus haute dune s'arrête devant le plus mince filet d'eau. C'est connu; le proverbe le dit : « Ni sable ni sorcière n'ont jamais franchi rivière. » Vous le verrez de vos yeux, si vous voulez me suivre et venir passer la nuit chez Ralph.

— Ralph est l'aubergiste?

— Il n'y a pas d'auberge à Saint-Piran, mais de pauvres maisons de mineurs où vous ne trouverez pas moins bon accueil, un lit passable et un morceau à mettre sous la dent.

L'offre venait si fort à point que je ne me fis pas prier. Nous avions environ trois milles à faire avant d'atteindre Saint-Piran des Sables, et je comptais sur la disposition communicative de mon guide pour abréger le chemin. Au moment de partir, il ramassa un petit fragment d'os qu'il enveloppa et serra soigneusement dans la poche de sa veste.

— C'est pour guérir notre petite Jane, qui a une grosse fièvre, me dit-il.

— Jane est votre petite fille?

— Non, mais c'est tout comme : c'est la fille de Nannie et de Ralph.

Ralph et Nannie occupaient évidemment une grande place dans les affections du vieillard.

— Et comment cet os pourra-t-il la guérir?

— Vous m'en demandez trop long, Monsieur. Tout ce que je sais, c'est que ceux qui ont le cœur lourd viennent de bien loin prier ici, et chercher les reliques des saints qu'on y enterrait, du temps qu'il y avait des saints en Cornouailles.

— Est-ce qu'il n'y en a plus?

— Ils y deviennent rares. Je crois bien que j'ai vu mourir le dernier. Les saints et les sorciers s'en vont depuis qu'il y a des chemins de fer et des machines. Et c'est dommage, allez! Nos campagnes, déjà si tristes, sont devenues encore plus muettes. Autrefois, quand les esprits invisibles, bons ou mauvais, car il y en a de toutes sortes, allaient et venaient par les airs, on ne se sentait jamais seul. La nuit, s'il y avait dans le vent qui soufflait du large des voix gémissantes, il descendait d'en haut, vers le matin, des sons joyeux et comme des échos du paradis. Pour nous autres mineurs, qui travaillons sous terre comme la taupe, isolés des jours entiers au fond d'une longue galerie, les bruits ont une autre signification que pour ceux qui vivent au-dessus. Ils nous disent toutes sortes de choses que les oreilles assourdies par les rumeurs qui se font à la surface du sol n'entendent pas. Par exemple, c'est toujours avec un plaisir mêlé d'un peu de frayeur qu'on écoute les coups frappés dans l'intérieur du roc par les esprits des Juifs qui sont restés emprisonnés là depuis que les empereurs de Rome les envoyaient travailler aux mines, et ce n'est pas d'hier : notre recteur dit que c'était bien avant la venue du Sauveur.

— Vous avez entendu ces coups mystérieux?

— Oh! bien des fois : je donnais un coup de pioche, et on me répondait de l'autre côté, au profond de la veine. Il y en avait qui disaient que c'était signe de malheur; d'autres qui croyaient, au contraire, que c'était l'annonce d'une fortune. De fait, quelques-uns, attirés de proche en proche, ont suivi le signal et trouvé de riches gisements de minerais, tandis que d'autres ont vu la roche s'ébouler sur eux et ne s'en sont pas relevés. Aujourd'hui le sifflet des locomotives emplit les galeries et couvre tous les autres bruits. Les jeunes s'y font, mais les vieux comme moi regrettent le passé.

Nous gravissions alors une dune haute d'une centaine de pieds; en atteignant le sommet, je découvris au bas le petit cours d'eau qu'éclairait la lune et qui ceignait d'un ruban d'argent l'église et le groupe de maisons éparpillées autour du clocher. Mon guide me montra le ruisseau d'un air triomphant.

— C'est notre sauvegarde, me dit-il; si l'on détournait cette eau, il ne resterait bientôt plus trace du hameau de Saint-Piran; il disparaîtrait comme autrefois l'église de là-bas.

Je me retournai : toute l'étendue que nous venions de parcourir était couverte de longues files d'ondulations qui, à la lueur du crépuscule, ressemblaient à d'innombrables escadrons rangés en bataille et n'attendant que le signal pour livrer l'assaut.

Par quelle magie cet océan poudreux s'arrêtait-il devant ce maigre filet d'eau? C'est ce que je ne me charge pas d'expliquer; mais le fait existait, confirmé par le témoignage de tous les habitants, qui le tenaient pour article de foi aussi accrédité que la traversée du canal Saint-Georges par saint Piran monté sur une meule de pierre en guise de barque, alors que saint Patrick l'envoya d'Irlande faire la conquête spirituelle du pays de Cornouailles.

Une fumée plus claire et plus odoriférante que celle qui s'échappait des autres cheminées monta jusqu'à nous. Je devinai aux narines dilatées de mon compagnon qu'il aspirait l'odeur du foyer domestique. En deux minutes nous eûmes franchi le petit pont de bois, et, poussant la porte, nous entrâmes dans la demeure hospitalière.

Un cri de joie salua notre arrivée.

— Ah! cher père Joseph, vous voilà donc enfin! Depuis plus d'une heure nous sommes en grande peine, car vous n'avez pas coutume de vous attarder ainsi. Ralph est parti pour aller à votre rencontre. Il craignait que vous ne vous fussiez perdu dans les dunes.

— Quelle idée! répondit le père Joseph, dont je savais maintenant le nom. Est-ce que je ne connais pas la dune par cœur? Est-ce que je ne m'y retrouverais pas les yeux fermés, de nuit comme de jour? Je serais revenu plus tôt si je n'avais fait rencontre, à l'oratoire de Saint-Piran, de ce gentleman, qui était, lui, en grand danger de se perdre, vu qu'il vient pour la première fois dans le pays.

La suite à la prochaine livraison.

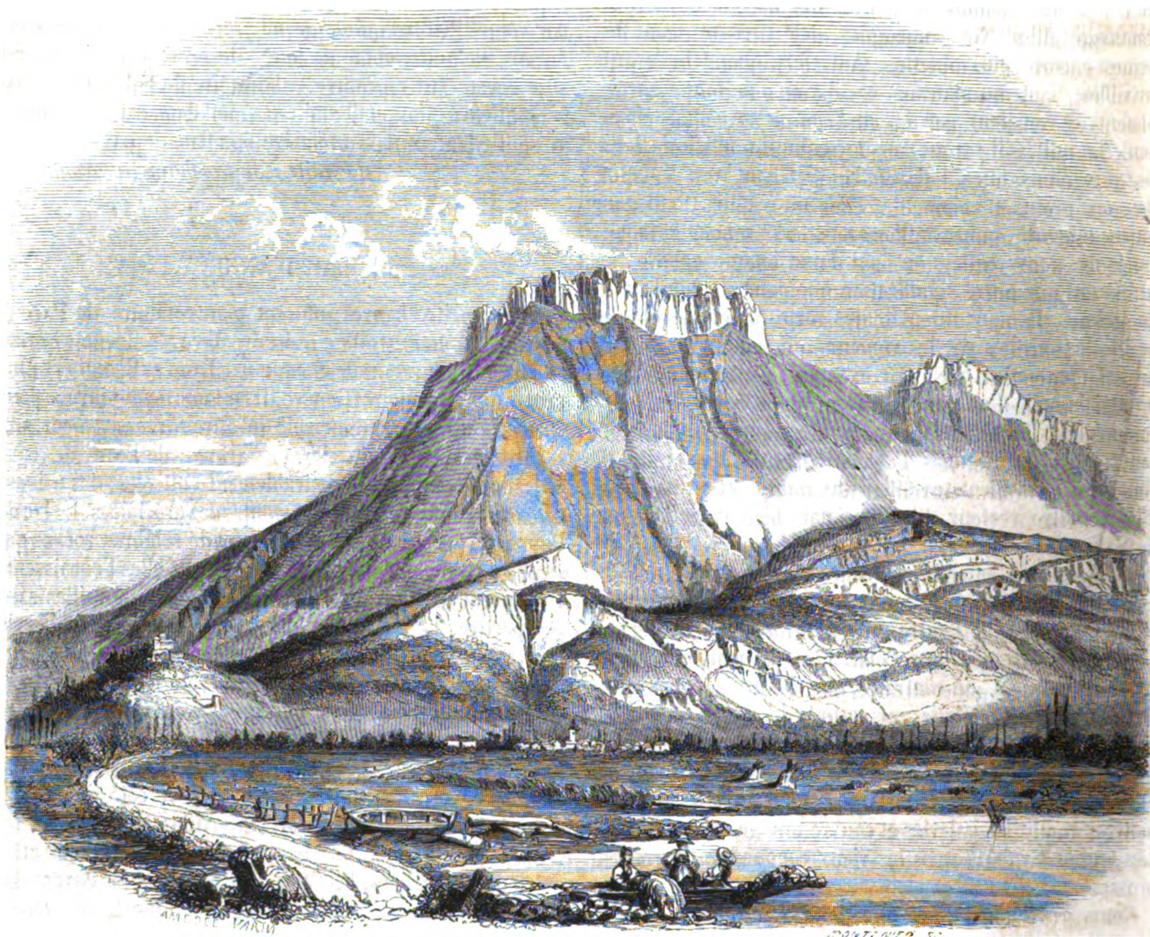
LE LAC D'ANNECY.

Vingt-quatre heures suffisent pour conduire de Paris à Annecy. L'administration française abrégera bientôt ce trajet; l'annexion rendra le chemin par Lyon et Chambéry plus rapide que par Dijon et Genève. Il faut une demi-journée pour faire le tour du lac, promenade qui offre successivement, aux regards enchantés, du ciel, des arbres, de l'eau, des cascades, des campagnes admirablement cultivées, des usines, des coteaux, des collines, des monts, des précipices. Le lac de Bourget a autour de lui une ceinture de sombres roches qui semblent vouloir le dérober à la vue, tant elles l'encaissent, l'enfoncent dans un cercle abrupt de rocs en murailles sans perspective. Le lac de Genève est une mer oubliée dans la montagne. Le lac d'Annecy, moins étendu, ravit, attendrit, étonne : ce sont de fraîches verdures, de mignonnes rives, de silencieuses solitudes, puis la sauvagerie puissante et majestueuse des masses alpestres; et tout à coup les montagnes s'abaissent, les collines ondulent, pour laisser la vue s'échapper vers les horizons lointains. A côté des grâces ou des grandeurs de la nature, les villas, les guérets, les champs de légumes, de chanvre, de colza, les foins artificiels, les peupliers, les chênes, les hêtres et les noyers, les forges, la papeterie et la filature de soie, rappellent la fécondité du sol d'alluvion et l'industrie de l'homme.

Montons sur cette terrasse en ruines qui se nomme encore la maison de Rousseau, maison aux fenêtres sans carreaux ni châssis, assise sur un terrain escarpé. Des taillis de chênes, des orties, des pariétaires, des fraisiers sauvages, et sur les murs les noms des visiteurs, tout fait de ces débris l'image même du génie de cet homme éloquent, morose et philanthrope, étrange, véridique et paradoxal, ami de la solitude et de la gloire, homme de contrastes comme les ruines qui portent son nom. C'était la maison de Mme de Warens; on l'avait bâtie sur la pente d'une montagne, entre Chavoire et Veyrier. De la terrasse on aperçoit le vieux château des comtes de Genevois, avec ses donjons quadrangulaires, et par-dessus la ville d'Annecy, le chaîne du Jura; près de là, la vallée de Sainte-Catherine aux sites variés, aux cultures de blés, de seigles, de trèfles, sainfoins, vignes et maïs, chanvre et lin, aux eaux vives en cascades, aux noyers gigantesques; plus loin, le Semenoz aux pentes couvertes de sapins séculaires, aux flancs parfumés de thym, de serpolet, et couverts de troupeaux en été. Le Semenoz a les cimes dans la nue et les pieds dans le lac d'Annecy.

Vers l'ancienne route de Sevrier, les châtaigneraies

ombragent de verts pâturages ; les arbres y poussent des troncs comme des rocs, aux contours fantastiques, en voûtes, en torsades, en crevasses, à bourrelets. Trois hommes embrasseraient à peine le tronc des souches séculaires d'où s'élancent des ramées jeunes, hardies, qui se mirent dans les eaux bleu-foncé du lac. C'est un pays de surprises. Regardez vers la vallée des Bauges, à l'autre bord du lac. Quel immense amphitéâtre ! des montagnes pour gradins, dont le dernier va se perdre à plus de mille mètres de haut ; au flanc de ces monts sauvages, abrupts, austères, des bois de chênes et d'épicéas, des vignes, des pâturages et des troupeaux. L'un de ces pâturages s'appelle les prés Vernet ; il est enfermé entre deux mamelons fort élevés. On y va par une route carrossable qui suit les bords du lac jusqu'à Barattes ; au hameau de Vignières, l'on prend la route de Thones qui mène au pont de Saint-Clair, perpendiculaire à cette route. A gauche du pont se trouve l'ancienne voie romaine ; la verrerie d'Alex (où l'on arrive par le plateau de Talabas) et la chaîne du Parmelan se dessinent à l'horizon. Au-dessous du pont gronde un torrent formé par les cascades qui tombent de hauts rochers ; au-dessus s'échancrent deux



Le Lac d'Annecy. — Les Dents de l'Enfant et le château de Menthon, où est né saint Bernard. — Dessin d'après nature par A. Varin.

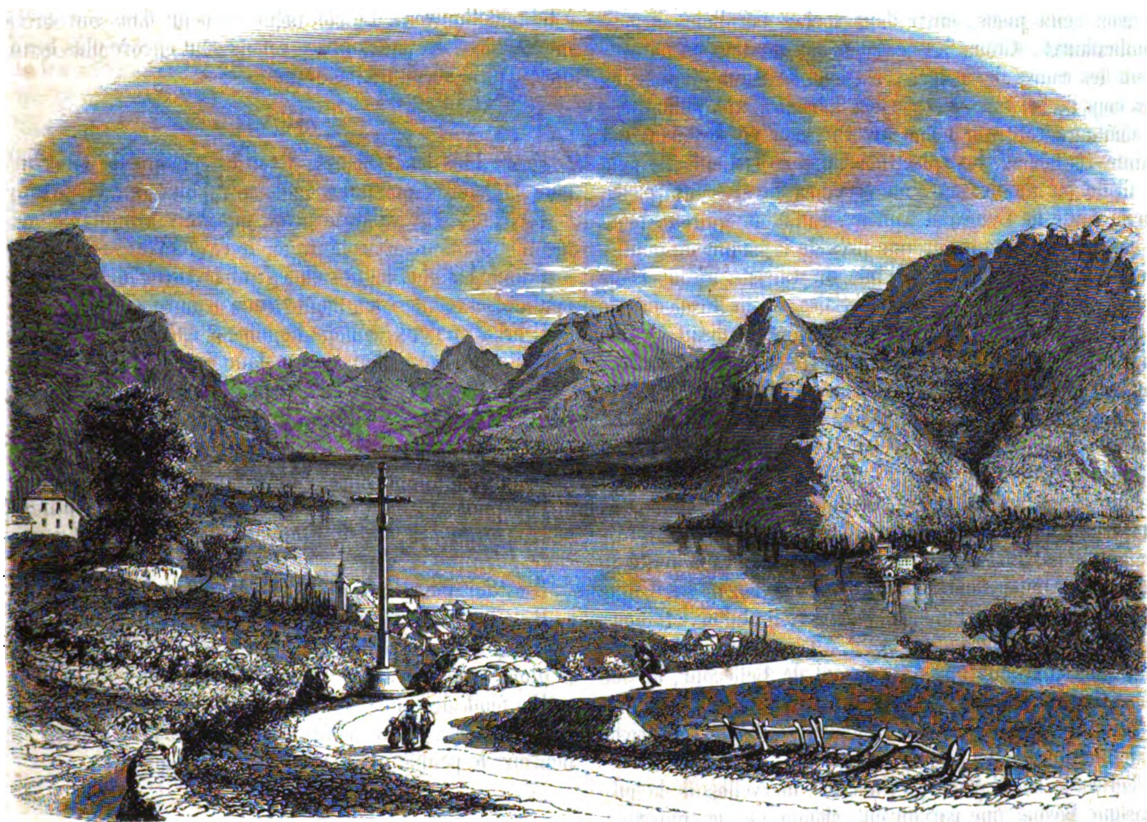
masses énormes, et à travers cette déchirure s'aperçoivent au loin les vallées de Thones, de Dingy, de Menthon, que l'on domine mieux encore du haut d'Alex, au-dessus de la vallée de Nâves. Celle de Saint-Clair forme un jardin pittoresque au pied des monts ; on y exploite le granit. La Pierre-Mal-Tournée est une de ses carrières les plus importantes. Lorsque la neige cache le paysage, lorsque n'apparaissent plus à l'œil que de vastes couches blanches, du ciel et de l'immobilité, on croirait voir des légions de blancs fantômes camper sur la montagne. Au printemps, ces voiles de neige se replient sur eux-mêmes et descendent en torrents glacés, bondissant en cascades, rendant leur place aux plantes et aux animaux. Quand le soleil fait scintiller de mille feux cette neige qui s'en va, quand il baigne de lumière les mille teintes de la terre, des bois et du roc, un hymne d'admiration monte invinciblement au cœur. Les pâles reflets de la lune d'hiver, la transparence des nuits d'été, donnent à ce coin du monde un caractère étrange : malgré soi, l'on pense à l'enfer du Dante.

La vallée de Thones, toute noire de sapins gigantesques, retentissante de torrents, de gouffres et de cascades, offre déjà les aspects grandioses des Alpes. Parmi ces cascades, la plus haute, celle de Morette, tombe de plus de 100 mètres de haut. Torrents, gouffres et cascades finissent en ruisseaux qui murmurent sur les prés verts au bas de la vallée.

Celle de Dingy est presque à mi-crête du Parmelan, la glacière de Turin, le nourrisseur de chamois. L'ascension s'y peut faire par Ville ; mais le chemin est plus naturel et plus aisé par Dingy, dont les rampes presque à pic conduisent d'elles-mêmes au sommet du grand mont. Pour y couper l'herbe des pâturages, les faucheurs ont des crampons de fer aux pieds, et ils font rouler les meules en bas. Ces rampes semées de bois et de chalets ou de maisons, de champs et d'arbres énormes, sont animées par le bruit des scieries et des moulins.

La vallée de Menthon finit au lac, et elle en prend les doux aspects, avec ses mousses parfumées de petits cyclamens roses, ses sources vives et gaies, ses épicéas et ses mélèzes, ses hautes herbes, son pic d'Alex à la ceinture de prés et de bois, aux flancs découpés, à la cime en créneaux. Au fond de la vallée se dressent les vieux donjons de l'antique château féodal; au delà s'élèvent les brumes bleues et transparentes de l'horizon des montagnes qui dominent le bassin de Talloires. C'est dans ce château que naquit saint Bernard, non pas le saint Bernard qui fonda l'abbaye de Clairvaux, le *divus Bernardinus*, mais l'archidiacre d'Aoste, le fondateur des hospices du grand et du petit Saint-Bernard, montagnes qui s'appelaient avant lui mont Joux (*mons Jovis*) et colonne Joux (*Jovis*). Saint Bernard convertit, on peut le dire, les derniers païens. Sur l'emplacement du grand Saint-Bernard, il y avait encore, au onzième siècle, un temple et des prêtres de Jupiter, et sur l'emplacement du petit, une colonne de Jupiter, colonne creuse où s'enfermaient les prêtres pour rendre leurs oracles. Ces deux hospices sont à plus de 2 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est l'habitation la plus élevée de l'Europe : l'été y dure trois mois, et le jour trois heures. Des chiens dressés parcourent la montagne, portant une sonnette et des aliments suspendus à un collier; ils reviennent au couvent dès qu'ils ont découvert un voyageur égaré. Saint Bernard mourut le 28 mai 1008. On le fête le 5 juin, anniversaire de son inhumation.

Dans la vallée de Menthon on rencontre plusieurs constructions romaines; entre autres, aux abords du lac, les piles d'un pont qui devait relier entre elles les deux rives.



Le Lac d'Annecy, au-dessus du village de Talloir, où est né Berthollet. — Dessin d'après nature par A. Varin.

Au pied de roches calcaires, plantées debout en dents immenses qui dominent le lac, est une route qui vient de Menthon. Là s'élève une grande croix d'où l'on découvre le lac encaissé dans des roches sauvages. Les bords sont fertiles; de gros arbres y baignent dans le lac l'extrémité de leurs basses branches; en face, le promontoire de Roc-de-Chère arrête les vents du nord; dans la presqu'île de Duingt, un château s'environne de hautes futaies et commande ce site ravissant. Nous sommes à Talloires, patrie de Berthollet, le collaborateur de Monge et le créateur de la chimie avec Lavoisier et Guyton. Il appartenait à une famille d'origine française, comme tant de familles savoisiennes. Bientôt, espérons-le, en face de ce clocher en écailles de fer-blanc, se dressera la statue de Berthollet : la France, qui élève aujourd'hui des monuments à tant de soldats, ne peut pas oublier l'une des gloires les moins contestées de la science moderne.

Près de là se trouvent les ruines d'un couvent de moines; un peu plus loin, la chapelle de Saint-Germain, puis Montmin, par où l'on se dirige vers la cime de la Tournette, un des points culminants des Alpes. Les arêtes du mont sont sèches, aiguës, volcaniques; le haut du sommet s'arrondit en un demi-cercle de roches plates appelé le *Fauteuil*, et formant un dossier de 32 mètres d'élévation sur 48 mètres de diamètre. On y parvient par la *Cheminée*, crevasse de 20 mètres qu'on franchit au moyen de la gymnastique des ramoneurs ou de cordes tenues par les guides. La station que l'on fait au chalet de la Croix, deux heures avant d'atteindre au sommet de la Tournette, repose des émotions et prépare à de nouvelles. A mesure que l'on s'élève, aux coudriers, aux cornouillers, aux aubépines succèdent les fins pâturages de nard et d'orchidées à odeur de vanille; bientôt l'on ne rencontre plus que des mousses, des lichens, des saxifrages à étoiles blanches pour fleurs. Du Fauteuil, on voit le soleil se lever sur le mont Blanc, et l'on découvre les Alpes, les lacs de Suisse, Lyon, Ge-

nève, la chaîne du Jura. De ces hauteurs, le lac ressemble à un peu d'eau dans une coupe.

L'ascension du Semenoz est moins grandiose, toujours charmante. La vallée de Bauges, la grotte de Benge, au flanc du mont, y attirera les touristes. Au mont Veyrier, l'on gravit pendant quelque temps un escalier taillé dans le granit par les Romains, et d'où la vue plonge sur la vallée de Nâves, qui a pour ruisseau le torrent du Fier, tour à tour rapide, tranquille, minant le roc, disparaissant comme le Méandre, s'ombrageant, puis grondant entre deux encaissements arides. Au Veyrier, l'on embrasse tout le lac, d'Annecy à Talloires; le promontoire de Chère n'est plus qu'un point; il ne masque plus la perspective.

Comme sites admirables, mentionnons encore les chemins de Nâves et de Thones; celui de Rumilly, qui conduit au château de Montrotier, château du treizième siècle, avec une tour massive et des fossés plantés d'arbres énormes, avec les grondements du Fier qui y tourbillonne à une profondeur de trois cents pieds, entre deux roches parallèles et perpendiculaires. Citons les cascades qui mettent en mouvement les roues des usines; les bois de Sainte-Catherine, aux coqs de bruyère, aux perdrix blanches, aux gélinottes; la châtaigneraie qui mène au Puyseau en revenant par Sainte-Catherine, les eaux thermales de la Caille, le pont en fil de fer au-dessus d'un précipice de six cents pieds, sur la route de Genève à Annecy. Enfin, ne quittons point le lac sans nous rappeler que près de là naquit un gentilhomme qui fut un vrai disciple du Christ: François de Sales, fils de François comte de Sales, et de Françoise de Sionas, à la mort de laquelle le saint évêque disait: « Elle était à Dieu plus qu'à moi; il a repris ce qui lui appartenait, et je ne puis que le remercier de m'avoir fait naître d'une mère si vertueuse et de me l'avoir laissée si longtemps. » Saint Bernard appelait la charité « une sainte et humble élévation du cœur. » Saint François de Sales, évêque et prince de Genève, fut un exemple de cette charité vraiment chrétienne, charité sans faste, sans empressement, sans fanatisme. Aimer et instruire, voilà toute sa doctrine, résumée dans son *Traité de l'amour de Dieu*, que le pape Alexandre VII appelait « un livre tout d'or. » Il mourut à Lyon, le 28 décembre 1622, à l'âge de cinquante-cinq ans. Son cœur fut mis au couvent de Bellécour, et son corps reporté à Annecy. Son cœur fut appliqué à Louis XIII et à Louis XIV dans de graves maladies; Anne d'Autriche avait une foi vive en cette relique.

Tel est le lac d'Annecy, l'une des merveilles de la pittoresque Savoie, que parcourent, chaque été, les touristes, les artistes et les amis de la grande nature.

ÉNIGMES POÉTIQUES

PAR SCHILLER (¹).

I.

Un pont bâti de perles s'élève au-dessus d'une mer grisâtre; il se bâtit en un clin d'œil et monte à une hauteur qui donne le vertige.

Des plus hauts navires les plus hauts mâts passent sous son arche; lui-même n'a encore porté nulle charge, et dès que tu approches, il semble fuir.

Il ne naît qu'avec le torrent, et disparaît sitôt que les ondes tarissent.

Dis-nous où se trouve ce pont, et qui l'a construit avec tant d'art? (²)

(¹) Œuvres de Schiller, trad. nouv. par Ad. Regnier, membre de l'Institut; t. Ier, *Poésies*; 1859.

(²) Le mot de l'énigme est l'arc-en-ciel.

II.

Il te mène à des milles de distance, et pourtant demeure toujours à sa place; il n'a point d'ailes à déployer, et t'emporte à travers les airs.

C'est le plus rapide esquif qui jamais ait conduit voyageur, et à travers la plus vaste des mers, il te porte avec la vitesse de la pensée; un clin d'œil lui suffit. (¹)

III.

Connais-tu ce tableau sur un fond tendre? Il se donne à lui-même la lumière et l'éclat. A toute heure il est autre, et toujours frais et entier. Il est exécuté dans le plus étroit espace; le plus petit cadre l'entoure; cependant toute grandeur qui te frappe, tu ne la connais que par ce tableau.

Et peux-tu me nommer ce cristal? Nulle pierre précieuse ne l'égale en valeur; il brille sans jamais brûler, il attire à lui tout l'univers. Le ciel même se peint dans son cercle merveilleux. Et pourtant ses reflets sont encore plus beaux que ce qu'il reçoit du dehors. (²)

IV.

Entre tous les serpents, il en est un que la terre n'a point engendré, que nul n'égale en rapidité, nul en fureur. Il s'élance sur sa proie avec une voix formidable; extermine, dans un accès de rage, le cavalier et sa monture.

Il aime les plus hautes cimes; ni serrure, ni verrou ne peut préserver de son attaque; une armure... l'attire.

Il brise en deux, comme de minces épis, l'arbre le plus fort; il peut broyer l'airain, quelque épais et dur qu'il soit.

Et ce monstre jamais n'a menacé deux fois... il expire dans son propre feu; dès qu'il tue, il est mort! (³)

V.

Comment s'appelle l'objet que peu d'hommes estiment?

Et pourtant il honore la main du plus grand empereur.

Il est fait pour blesser et tient de fort près au glaive.

Il ne verse pas de sang, et fait pourtant mille blessures; il ne dépouille personne, et pourtant enrichit; il a conquis le globe terrestre, il fait la vie douce et égale.

Il a fondé les plus grands empires; il a bâti les plus anciennes cités; jamais pourtant il n'alluma la guerre, et heureux le peuple qui met en lui sa confiance. (⁴)

VI.

J'habite dans une maison de pierre; j'y reste caché et je dors; mais je parais, je m'élance, provoqué avec une arme de fer. D'abord je suis presque invisible, et faible et petit: ton haleine peut me dompter; une goutte de pluie suffit à m'absorber; mais dans la victoire, il me pousse des ailes. Si ma puissante sœur s'allie à moi, je crois, je deviens le dominateur redoutable du monde. (⁵)

VII.

C'est un oiseau, et, pour la rapidité, il rivalise avec le vol de l'aigle.

C'est un poisson, il fend la vague, qui jamais encore ne porta de monstre plus grand.

C'est un éléphant qui porte des tours sur son énorme dos.

Il ressemble à l'engeance rampante des araignées lorsqu'il remue ses pieds.

(¹) Télescope

(²) Œil.

(³) L'éclair.

(⁴) La charrue.

(⁵) L'étincelle.

Et, solidement cramponné avec sa dent aiguë de fer, il se tient comme sur des pieds inébranlables, et brave l'ouragan furieux. (¹)

COMMENT ON PREND L'OURS VIVANT
EN CALIFORNIE.

Cet animal redouté, si commun jadis dans les anciennes missions, a fui devant les chercheurs d'or, qui s'accommodent cependant à merveille de sa peau et de sa venaison. Aux lieux où domine encore la race d'origine espagnole, sa chasse est toujours pratiquée; elle se fait le plus souvent au *laço*, et c'est une véritable partie de plaisir pour ces adroits cavaliers de s'emparer de l'animal plein de vie en faisant usage uniquement du terrible instrument dont le maniement leur est si familier. Une fois rendus dans les lieux fréquentés par l'ours californien, « ils l'amorcent avec un animal mort et l'attendent en silence. Si l'ours se met en défense et veut se jeter sur l'un d'eux, l'instant est favorable pour les autres de le lacer par derrière. S'il fuit, comme il arrive le plus souvent, le cavalier le mieux monté s'efforce de lui couper le chemin et de l'obliger à combattre. Le premier *laço* qui l'accroche ne lui laisse plus de liberté pour courir sur celui qui l'a lacé, mais les autres arrivent et lui jettent facilement les leurs : ils les tendent alors en sens contraires et le tiennent ferme, pendant que l'un d'eux descend de cheval et lui lie les quatre pattes. On le place sur un cuir de bœuf et on le traîne où l'on veut. » (A. Duhaut-Cilly, *Voyage autour du monde*. Saint-Servan, 1833; 2 vol. in 8.)

LA PELLAGRE.

Cette maladie, connue seulement depuis le dix-huitième siècle, sévit surtout en Espagne, dans le nord de l'Italie et dans la France méridionale. Les fonctions essentielles sont bouleversées, le cerveau et tous les nerfs qui s'y rattachent profondément modifiés, la peau des poignets, des mains, des cous-de-pied et parfois même le visage se couvrent de boutons. Une débilité profonde se manifeste, et l'intelligence est en proie à un affreux délire. Ce mal n'a le plus souvent d'autre origine que l'usage d'une farine extraite de céréales, et notamment de maïs, atteintes d'une altération particulière que les Italiens désignent sous le nom de *verderame* (vert-de-gris), et qui est due à un champignon microscopique. (²)

ACHILLE DEVÉRIA.

Jacques-Jean-Marie-Achille Devéria, né à Paris avec le siècle, le 6 février 1800, montra dès son enfance une grande aptitude pour les arts. Lafitte, dessinateur du cabinet du roi et des fêtes publiques, fut son premier maître. Cet artiste, imbu des traditions exclusives de l'antique, en avait le *ponsif* et en reproduisait la formule, moins l'âme et la vie. Travailleur infatigable, doué d'une facilité prodigieuse, il contribua peut-être à donner à son élève la persévérance et la tenue dont il a fait preuve toute sa vie.

Encore enfant, Achille Devéria se faisait remarquer à l'École des beaux-arts par son travail assidu. Même pendant le repos du modèle, on le voyait s'appliquer à faire des croquis d'après nature; ou bien, posant sur le bord de son carton des médailles de bronze de toutes les époques et de toutes les dimensions, que déjà les amateurs se complaisaient à lui prêter, il en faisait des dessins exacts et d'un grand sentiment.

Observateur intelligent et profond, il se fraya bientôt sa voie. Il comprit et admira de bonne heure tout ce qui était digne d'admiration. Chez lui s'éveillèrent les sympathies innées du génie pour le génie. Son talent se forma sous l'inspiration de ce que les arts du dessin ont de noble et de beau. Butinant dans les savantes œuvres du passé comme les artistes de la renaissance, son style avait de l'analogie avec cette belle époque. Son dessin était alors florentin, ample, mouvementé. Dès ses premiers essais, ses compositions furent dramatiques, pittoresques, d'un effet large et piquant.

Voué tout entier aux affections, aux devoirs de la vie privée, il refoula par la force de sa volonté, dans l'intérêt de sa famille, ses plus hautes, ses plus puissantes aspirations; mais, quoi qu'il fît, elles se révélaient dans les productions trop éphémères que lui imposaient le caprice des éditeurs ou la mode du jour. Le premier il donna, dans de simples vignettes, la physionomie du temps, l'exactitude du costume, la vérité du geste. Combien de ces innombrables illustrations, empreintes de grandeur, de force et de grâce, sont de véritables tableaux d'histoire! Précurseur des Johannot, il a dépensé en petite monnaie de travaux lucratifs de quoi défrayer la vie d'un maître.

L'entente qu'il avait des belles décorations, son goût prompt et sûr, sa fécondité, sa vaste érudition pittoresque, en faisaient l'homme de son siècle le plus propre à diriger d'une manière originale et splendide, non-seulement de grands travaux d'ornement, mais la construction même des palais et monuments nationaux. Nul n'aurait su, comme lui, utiliser les talents des divers artistes pour leur gloire, leur fortune et l'honneur du pays.

Lors de l'exploitation des laves de Volvic, il fut un des premiers à suggérer l'idée de s'en servir pour la décoration extérieure des édifices publics en peintures émaillées. Il fit dans ce but de grands cartons coloriés qu'il offrit gratuitement à la ville; mais cette peinture, qui commence à prendre faveur, avait alors contre elle les préjugés du temps, et ses propositions si libérales restèrent sans résultat.

Il faut chercher une excuse à cet oublieux aveuglement du pouvoir dans nos révolutions continuelles, car tous ceux qui approchaient Devéria, qui recevaient ses avis ou profitaient des indications de son crayon inventif, connaissaient bien les inépuisables ressources de son génie.

Quand on pénétrait dans son atelier, où les ornements les plus simples, une rosace, une cymaise en bois blanc, prenaient sous sa direction un air de grandeur et de faste; quand on se trouvait en présence de cette noble et majestueuse figure, de cette belle physionomie qu'animaient de grands yeux noirs tout à la fois doux, expressifs et profonds; quand on le voyait au milieu de ses productions instantanées, dirigeant avec tant d'amour les premières œuvres de son jeune frère, il était impossible de ne pas penser à Paul Véronèse. Il en avait la fécondité, le bel agencement, les nobles tournures, le grand goût. Il lui avait manqué une Venise. Il était de la famille des grands maîtres italiens, dont il avait le culte.

Ce furent sa haute et forte impulsion, ses encouragements chaleureux, qui inspirèrent à Eugène Devéria son remarquable tableau de la Naissance de Henri IV, à Louis Boulanger sa grande composition du Supplice de Mazeppa. Désintéressé en quelque sorte de la gloire pour lui-même, il y aspirait avec ardeur pour ceux qu'il aimait. Il les aidait de ses recherches, de ses conseils, avec une rare bonté, avec une abnégation complète. Ses collections, si étendues et si variées, résultats d'une érudition immense, d'une persévérance inouïe, étaient toujours au service des artistes.

(¹) Le navire.
(²) Alfred Maury.

Aujourd'hui que, devenues la propriété du gouvernement, elles sont réunies à celles de la Bibliothèque impériale, tout le monde peut en apprécier le mérite et l'utilité. Il s'était donné, entre autres programmes, celui de rassembler tous les documents d'art se rattachant à l'histoire de chaque pays ancien ou moderne et à celle des personnages célèbres, de manière à ce qu'on pût trouver, sans perte de temps ni fatigue, tous les renseignements désirables, ressemblance, costumes, etc., etc.

Appelé par ses connaissances spéciales à remplir, en 1848, le poste de conservateur-adjoint du département des estampes à la Bibliothèque nationale, il y porta l'esprit d'ordre, de classement, la patience énergique, qui font le collectionneur par excellence. Il eut à lutter avec des préventions et des habitudes enracinées. Dans cette position difficile, sa noble conduite lui attira l'estime de tous ses collègues. Membre du jury de l'Exposition universelle en 1855, il mit son bonheur à découvrir, à encourager, à faire récompenser le mérite modeste. A la suite de ses travaux de commission, il reçut la croix de la Légion d'honneur. A la mort de M. Duchesne, en mars 1855, il fut nommé conservateur du dépôt des estampes. Devenu alors complétement libre et maître de toutes ses actions, il n'usa de son autorité que pour rendre service à ses subordonnés, et pour faciliter, par tous les moyens imaginables, les recherches et les études du public. Le travail avait toujours été sa passion la plus



Achille Devéria. — Dessin de Chevignard, d'après un médaillon de David d'Angers.

vive. Il entreprit d'immenses travaux de classification. La tâche n'était pas au-dessus de son ardente volonté, mais elle dépassait les forces humaines. Il succomba à ses fatigues le 24 décembre 1857.

Le médaillon de David, que nous reproduisons, le représente à l'âge de vingt-huit ans. C'était alors un beau jeune homme, doué d'un charme infini et d'une grâce primitive, causeur enjoué, égayant sa conversation d'anecdotes et de traits fins et spirituels, jamais blessants. Tout en lui respirait la bienveillance. Placé bien jeune dans des circonstances graves, devenu par la mort de son père chef d'une nombreuse famille dont toute l'existence dépendait de lui, il accepta sans réserve les sacrifices que lui imposait la Providence. Profondément pénétré du sentiment du devoir, il en fit son orgueil et son austère joie. Plus tard, lorsque l'infatigable travailleur se crut enfin le droit, non de se reposer, jamais il ne se reposa, mais de se créer un intérieur, d'associer à sa vie une noble et digne compagne, il concentra ses forces, mises si généreusement au service de tous. L'ingratitude et les déceptions, inséparables de tant de dévouement et de bonté, n'avaient pu le rendre misanthrope, mais en avaient fait l'homme grave, silencieux, triste parfois, de ses dernières années. Ceux qui l'avaient connu dans sa jeunesse retrouvaient néanmoins sous les dehors austères de l'âge mûr la vive et sympathique nature du jeune artiste. Selon l'heureuse expression d'un de ceux qu'il a le plus aimés : « Le doux fond de velours, pour usé qu'il fût, restait encore; sa sévérité était doublée d'une douceur inaltérable que n'oublieront jamais ceux qui en ont goûté le charme. »

DEUX PIGEONS.



Pigeons. — Dessin de M. Émile Faivre, de Metz.

. . . Attaché à la ville par mes devoirs, j'avais pour tout observatoire le jardinet de 8 mètres sur 15 qui séparait ou plutôt qui unissait les deux corps de logis de ma maison. C'était court; n'importe! j'aimais l'histoire naturelle à ma manière, et j'observais. J'épiais les phénomènes de la vie, courbé sur mes rosiers rabougris comme Bernardin de Saint-Pierre sur le fraisier de sa fenêtre.

Je ne vous dirai pas mes découvertes sur les mœurs des coccinelles, hôtes tour à tour féroces et pacifiques de mes bons vieux arbustes, tour à tour bêtes d'enfer et « bêtes du bon Dieu », ni mes trouvailles de petits oursins fossiles et autres dans le sable des allées, trouvailles parfois si pleines de mystères qu'elles embarrassaient même les maîtres de la science. Mais je voudrais bien vous parler de mes pigeons.

Dans un coin de notre jardinet était un petit colombier, espèce de niche à hauteur d'homme, qui pouvait tout aussi bien loger des lapins que des pigeons.

On nous en avait donné deux, d'une certaine espèce qui ne s'éloigne pas. Une fois devenu habitant et propriétaire de la logette, le couple domicilié ne quitta plus le jardin ni les toits environnants.

Le mâle était tout blanc. La femelle, d'un noir mêlé de blanc et de gris avec des reflets vert-doré, se distinguait surtout par de petites manchettes blanches qui s'allongeaient jusqu'à la naissance de ses jolis doigts roses. Sa tête, bien encapuchonnée, était fière; son œil doux; tout son corps et ses moindres mouvements avaient une grâce incomparable. Comme Peau-d'Ane, elle eut beaucoup

d'enfants; aucun ne lui ressembla : mâles et femelles (il en naissait une paire tous les deux mois) rappelaient invariablement les formes massives et l'air cavalier de leur père, jamais la taille mignonne ni la coquetterie agaçante de leur mère.

Vingt fois le jour j'avais occasion d'observer les allures et le manége de ce petit peuple. Je remarquai qu'ils étaient très-friands de sel, venant jusque dans la cuisine en ramasser les grains perdus sous les pieds mêmes de Suzanne.

Ils aimaient aussi le bain, dont ils se donnaient les ébats dans leur écuelle de terre, à l'ombre d'un abricotier; mais c'était en hiver qu'ils semblaient y prendre le plus de plaisir, à ce point qu'on en cassait la glace pour leur permettre de s'y délecter. Ce spectacle donnait le frisson.

Comme le colombier était étroit et peu profond, et qu'il n'y avait guère place que pour un seul couple, dès que les petits étaient adultes, ce qui ne tardait pas beaucoup, et qu'ils faisaient mine d'y vouloir installer un nouveau ménage, le père les chassait impitoyablement. Parfois même il entrait contre eux dans des colères qui faisaient mentir tous les proverbes passés et présents sur la douceur des pigeons.

Longtemps nous crûmes à certaine autre bonne renommée qu'on a faite aux pigeons. Le couple primitif, en particulier, rigidement attaché à ses devoirs, donnait l'exemple de la plus étroite, de la plus sainte union : tous les voisins en étaient édifiés. Mais, hélas ! à qui se fier désormais? Il arriva, vers le milieu de la troisième année, si j'ai bonne mémoire, qu'un divorce eut lieu, nous ne savons comment. Un beau matin, le père avait abandonné la mère, sans s'éloigner cependant du jardin. Mais dès lors il ne lui témoigna pas plus d'intérêt que si elle eût été pour lui une étrangère. Ce grave événement me découragea. Je laissai les pigeons, les oursins, les coccinelles, pour aller conter des histoires à mes petits pauvres; seulement, c'étaient bien souvent des histoires de pigeons, des histoires de coccinelles : la bouche parle malgré elle de ce qui abonde dans le cœur.

LE PÈRE JOE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 314.

J'avais jusque-là passé inaperçu derrière le principal personnage qui occupait toute les pensées et faisait rayonner tous les yeux. Les marmots lui grimpaient aux jambes, la jeune femme lui avait cédé sa place au coin du feu; mais quand il m'eut *introduit*, comme disent les Anglais, toute la famille fut saisie d'un accès de mutisme et de timidité. L'aîné des garçons, qui avait sept à huit ans, leva sur moi ses grands yeux bleus, tandis que sa petite sœur baissait les siens, et que le dernier né, un doigt dans sa bouche, me jetait un regard de côté en se cachant à demi la figure dans le sein de sa mère. Celle-ci, fraîche et avenante, restait debout et rougissait.

— Le gentleman est le très-bienvenu dans notre maison, dit-elle; si Ralph était ici, il le lui dirait mieux que moi. En son absence, c'est à vous, père Joseph, à faire les honneurs du souper à notre hôte, qui aurait fait meilleure chère s'il eût été attendu. Pour ce soir, il sera forcé de se contenter d'un plat de pommes de terre et de harengs-bohême; mais demain, s'il lui plaît rester, on lui servira un *qua-pie*, de la vraie crème de Cornouailles, et du cidre de Devon.

— Et Jane? interrompit le père Joseph, comment va-t-elle, le cher trésor?

— Un peu mieux; pourtant elle a toujours la fièvre.

Le vieillard s'approcha d'un petit berceau placé dans l'angle le plus obscur de la pièce. Il écarta le rideau, se baissa et murmura quelques paroles qui devaient, j'imagine, aider à la vertu de l'os qu'il avait rapporté de l'ossuaire de Saint-Piran. Il revint ensuite vers la table, sur laquelle la ménagère venait de déposer une gamelle remplie de pommes de terre fumantes, et un plat de petits poissons à écailles d'azur et d'argent qu'elle m'avait annoncés sous l'étrange nom de *gipsy-herrings* (harengs-bohême), et qui me semblèrent de vieilles connaissances. C'étaient tout simplement nos excellentes sardines bretonnes, qui, avant de nous arriver, s'échouent par bandes innombrables sur les côtes de Cornouailles, et contournent la pointe occidentale de l'Angleterre en y laissant le plus gros de l'armée.

Le père Joseph, debout au haut de la table, s'apprêtait à dire les grâces quand la porte s'ouvrit : le maître du logis entra. C'était un homme d'une trentaine d'années, de taille moyenne, robuste, à l'air ouvert et franc. Ses traits, fortement accentués, se rapprochaient du type saxon, et faisaient contraste avec les lignes pures et délicates de la tête de sa femme et avec le profil droit et sévère du père Joseph : ces trois individus semblaient appartenir à des races différentes. Quant à Ralph, il avait de plus les caractères distinctifs du mineur, la large carrure, les bras musculeux, les jambes grêles; car le mineur travaille souvent couché, marche peu, et n'exerce que les membres supérieurs. Il fallut lui expliquer ma présence au milieu de la famille, et lui conter comment le père Joseph m'avait convoyé à travers le labyrinthe de sable où j'étais égaré.

— C'est que notre pays n'est guère praticable pour qui n'y est pas familiarisé. Le gentleman vient peut-être visiter la mine?

— Non; je désire surtout voir les côtes aux endroits où elles sont le plus redoutables et le plus hérissées d'écueils.

— En ce cas, vous n'aurez que l'embarras du choix, car notre Cornouailles est fièrement défendue du côté de la mer, comme plus d'un pauvre marin l'apprend quasi tous les jours à ses dépens. Du reste, Votre Honneur ne pouvait pas mieux tomber. Le père Joseph connaît tous les rochers de la côte, de Tintagel au Land's-End, et il ne laisse guère passer de vacances sans aller faire un pèlerinage à quelques-uns de nos fameux caps.

— C'est vrai, dit le vieillard. Cela retrempe le cœur et redonne du courage. Il y a les roches du Lézard, qui sont, comme le dit leur nom, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; la magnifique barrière des granits de Logan; les rocs verdâtres de Zennor; le cap Cornwall et les Brisons; la caverne du Chant-de-la-Mer, qui figure un gigantesque bec d'oiseau, où le flot s'engouffre et ressort en chantant; puis le roi des promontoires, Pardenick...

Je me récriai à ce dernier nom. Je l'avais lu au bas du dessin de Turner qui avait décidé de mon voyage en Cornouailles : c'était Pardenick que je voulais voir.

Malheureusement il y avait deux jours de marche à faire, autant pour le retour, et je devais revenir à Truro chercher mon courrier. Il fut donc convenu que je m'en remettrais au père Joseph, et que le lendemain, qui par bonheur se trouvait être un dimanche, il m'accompagnerait, après le service divin, à tel point des côtes du voisinage qu'il jugerait le plus pittoresque; de là nous aviserions. Ralph, qui ne descendait pas à la mine le lendemain, me cédait son lit pour la nuit, et devait veiller l'enfant malade.

Lorsque la mère se fut retirée pour aller coucher les petits dans la pièce au-dessus, et que le père Joseph, tranquillisé sur l'état de Jane, dont la respiration plus régulière annonçait que la fièvre avait cédé, consentit à aller prendre le repos qui lui était si nécessaire après deux nuits passées près de l'enfant, me trouvant tête à tête avec

Ralph, je sentis renaître ma curiosité sur le lien qui unissait si étroitement mon vieux guide au jeune ménage. Malgré son surnom, le père Joseph n'était évidemment ni l'aïeul, ni l'oncle, ni le frère de la femme ou du mari, qui n'avaient pas avec lui le moindre trait de ressemblance. Ce n'était pas non plus un commensal, car il se sentait bien chez lui, et parents et enfants lui témoignaient la tendre et respectueuse déférence que commandent l'affection et une supériorité reconnue. Était-ce donc par hasard un dernier rejeton du roi Arthur, dont tout habitant de Cornouailles a la prétention de descendre en ligne plus ou moins directe? C'était mieux encore, comme je l'appris plus tard. La noblesse du père Joseph n'était pas de celle que dispensent les hommes : elle venait de plus haut.

J'interrogeai d'abord mon hôte sur ses travaux habituels. Il m'apprit qu'il était *tributaire*, c'est-à-dire membre d'une association de mineurs qui entreprennent à loyer l'exploitation d'une portion de la mine pendant une époque déterminée, deux mois au plus; ils se chargent d'extraire le minerai, de le monter à la surface du sol, et gagnent à proportion de la valeur et de l'abondance du métal vendu, participant ainsi dans une juste mesure aux chances de fortune des propriétaires. Les gains, qui varient, et qui peuvent s'élever de 6 pence jusqu'à 13 schellings par livre, entretiennent l'ardeur des ouvriers et prêtent à de pénibles travaux un attrait aventureux.

Passant de ce sujet à celui que j'avais plus à cœur d'approfondir :

— Le père Joseph, demandai-je à mon compagnon, travaille-t-il avec vous à la mine?

— Oh! non, Monsieur. Il y vient quelquefois pour son plaisir et pour le nôtre, car il n'y a pas un mineur qui ne l'aime, auquel il n'ait rendu service, grand ou petit; mais il n'y peut plus travailler depuis son accident.

— Il lui est arrivé malheur?

— Oui, Monsieur. Il s'était risqué bien des fois pour les autres, et s'en était toujours tiré; mais la dernière, il a failli y laisser sa vie pour sauver la mienne.

— Comment cela?

— Je vais vous le dire. Nous étions tous deux dans une galerie où la veine était interrompue, ce qui arrive quand la roche, poussée par quelque ancienne secousse, a soulevé le minerai : alors le filon se casse; on perd sa trace, et on a souvent bien du mal à la retrouver. Il fallait pour avancer faire sauter le roc. Joe, comme l'ancien, s'était chargé de faire le trou, de l'emplir de poudre, et d'assujettir la mèche à laquelle nous devions mettre le feu avant de remonter. C'était la première fois que je me trouvais à pareille fête, et j'étais un peu ahuri. Je ne sais si je donnai mal le signal, ou s'ils ne le comprirent pas en haut du puits; toujours est-il qu'au lieu de descendre la grande benne, ils descendirent la petite, qui n'a que la contenance d'un homme. Le père Joe vit cela d'un coup d'œil. Il n'y avait pas de temps à perdre; le feu marchait. Il me prit tout à coup à bras-le-corps, m'enleva de terre comme une plume, car c'était un de nos plus forts *compagnons*, et me mit dans le tonneau. Je me débattis. Voyant que nous ne pouvions pas remonter tous deux, je voulais que ce fût lui; mais il me dit : « Non : tu aimes Nannie, elle t'aime, ta vie lui appartient. Moi, je suis seul au monde; je m'en remets à Dieu! » On commença de hisser la benne. Le feu avançait toujours et touchait quasi le roc. J'étais plus mort que vif; et quand j'arrivai en haut, j'étouffais; impossible de parler. Enfin je parvins à crier : Joe! Joe! On me comprit, et la benne redescendit plus vite qu'elle n'était montée; mais elle n'était pas à moitié route qu'une explosion terrible fit trembler le sol : c'en était fait de mon vieux camarade; la benne remonta vide. Je fis attacher à la corde une tonne assez grande pour deux, et je m'y jetai; je voulais du moins ramener son corps au grand jour. La fumée et l'odeur de la poudre emplissaient le puits. Je sautai à terre; je ne vis rien; je me heurtais à chaque pas contre les fragments de roc qui jonchaient la galerie. Je me baissai, je regardai de tous mes yeux, j'écoutai de toutes mes oreilles; j'avais beau me dire que tout était fini, il me restait au fond du cœur comme un reste d'espoir obstiné. Je crus entendre un soupir, mais si faible! J'appelai; j'avançais toujours. Enfin, à la lueur de ma chandelle, j'aperçus confusément une masse immobile dans un renfoncement du rocher : c'était Joseph, couvert de sang, meurtri, mais respirant encore. Je le soulevai et l'emportai jusqu'à la benne. A mesure que nous remontions, l'air frais du dehors le ranimait. « Ce n'est rien, mon garçon, me dit-il dès qu'il put parler. Dieu n'a pas voulu de moi encore cette fois. J'ai été un peu touché au bras et à l'épaule; mais avec de la charpie et du temps ça se remettra. Puis, nous autres mineurs, nous avons des membres de rechange. » Car, malgré sa souffrance, il avait toujours le mot pour rire, le pauvre cher homme!

— Ses blessures étaient graves?

— Bien graves, Monsieur. Il avait eu l'épaule fracassée et le bras droit cassé en deux endroits par les débris du roc, qui l'avaient atteint aussi aux reins. C'est un miracle qu'il en soit échappé vivant. Mais il en a vieilli tout à coup; car, tel que vous le voyez, il n'a pas plus de cinquante-deux ans, et on lui en croirait bien davantage. Sa convalescence fut longue. Dès qu'il se crut guéri, il voulut reprendre le travail, car il y avait le cœur et il aimait son état; mais au premier coup de pioche qu'il essaya de donner, il sentit qu'il n'était plus le même. Il s'en attrista d'abord, comme tout bon ouvrier; mais en vrai chrétien qu'il est, il se résigna. J'avais épousé Nannie, et nous étions deux à le soigner et à l'aimer. Il ne s'en tourmentait pas moins de l'idée qu'il nous serait à charge quand viendraient les enfants. C'est heureusement un homme de grandes ressources et bien capable. On l'a nommé maître d'école de la paroisse, et il n'a pas son pareil pour instruire et amuser les petits. Quand il se vit en mesure de gagner sa vie, il consentit à rester avec nous; depuis, il attire toutes sortes de bénédictions sur notre maison, et ce n'est pas la moindre que de l'avoir toujours là comme un vivant exemple de ce qui est bon et bien.

Minuit sonnait; je serrai la main de mon hôte, et j'allai chercher dans son lit un repos dont je commençais à sentir le besoin.

La suite à la prochaine livraison.

GUILLAUME DE GROSMESNIL,

LE HÉROS DE LA BATAILLE DE L'ÉCLUSE.

Guillaume de Grosmesnil, gentilhomme normand, fut le héros de la malheureuse journée de l'Écluse ([1]). Nous donnons aujourd'hui, d'après sa pierre tombale, la figure de ce vaillant marin du quatorzième siècle. Voici dans quelles circonstances nous avons été conduits à cette découverte ([2]).

En 1856 et en 1857, on dut démolir, pour la renouveler, la vieille église de Leure près le Havre, église consacrée par l'archevêque de Rouen Eudes Rigault, le 22 avril 1268. Bon nombre de sépulcres et de pierres tombales du treizième et du quatorzième siècle apparurent pendant cette démolition et les fouilles qui en furent les suites.

([1]) Voy. l'*Histoire de France d'après les monuments*, tome Ier, p. 446 (première édition).

([2]) Cet article et le dessin qui l'accompagne nous sont communiqués par M. l'abbé Cochet, de Dieppe.

Malheureusement plusieurs de ces dalles étaient brisées et en morceaux. Cependant, malgré ces mutilations, on lisait encore sur quelques-unes les noms des défunts dont elles recouvraient les restes. Ce fut avec une grande facilité qu'on put voir le nom de Pierre Bérenguier, armateur et marin du port de Leure, qui vécut à la fin du treizième siècle, et qui probablement fut le père de Bertin Bérenguier, maître de nef de Philippe le Bel, en 1295, et aïeul d'Adam Bérenguier, qui, en 1340, commanda une des galères de l'infortuné Philippe de Valois.

Mais d'autres pierres tombales, à l'état de fragments, étaient restées incomprises dans le jardin du presbytère de Leure. En août 1857, faisant une tournée archéologique dans l'arrondissement du Havre, je connus les découvertes de Leure et je m'y rendis avec empressement. Il ne me fut pas malaisé de reconnaître, dans l'enclos du presbytère, les restes de huit à dix pierres tombales du treizième et du quatorzième siècle. Six inscriptions différentes s'y faisaient remarquer; parmi ces tronçons divers, deux seulement portaient des noms qui, par un heureux hasard, appartenaient à l'histoire.



Figure tombale de Guillaume de Grosmesnil, découverte, en 1857, dans l'église de Leure, près du Havre.

L'un était celui de « GVILL. (aume) : DVMOVSTIER : QVI... (à la bataille de l'Écluse était) maistre d'une gallaye de 200 hommes. » Sous Jean le Bon et Charles le Sage, Estienne du Moustier, son frère ou son parent, était « vice-amiral de la mer, huissier d'armes, capitaine de Harfleur et réformateur de la province de Rouen. » Mais la plus curieuse inscription était celle de « GVILL (aume) DE GROVMESNIL QVI TRESPASSA L'AN DE GRACE..... » Malheureusement la date était effacée. Cependant la partie haute de la dalle, passablement conservée, reproduisait parfaitement la figure et le costume du personnage; costume qui est celui des bourgeois marins du quatorzième siècle. Le gentilhomme est couché sur le dos, les mains jointes, et entouré d'un riche encadrement gothique.

Tout porte à croire que cette dalle, du milieu du quatorzième siècle, recouvrait le corps de Guillaume de Grosmesnil, qui, en 1340, commandait une nef du port de Leure nommée *la Riche*, un des trente-deux vaisseaux formant le contingent fourni à la flotte de Philippe de Valois. Ce fut lui qui, le premier, engagea le combat de l'Écluse. Plus heureux ou plus brave que ses compagnons d'armes, il prit à l'abordage un vaisseau anglais chargé d'écuyers et de chevaliers. En un mot, il fut le héros de cette triste journée, où plus de trente mille marins français périrent, où deux amiraux furent tués, et où le troisième prit honteusement la fuite.

Après cinq cents ans de silence et d'oubli, nous avons été heureux de retrouver la figure et le nom d'un capitaine qui fut l'honneur de la marine française à cette désastreuse époque. « Je ne sais, dit Montaigne, si c'est par erreur ou par fantaisie de nature que la vue des places que nous savons avoir été hantées et habitées par personnes desquelles la mémoire est en recommandation nos esmeut aulcunement plus qu'ouïr le récit de faictz ou lire leurs escriptz. » L'inscription tumulaire, en effet, est comme une voix d'outre-tombe qui vient converser avec nous à travers les siècles : elle est comme une émanation de la pensée et de la personne même des défunts.

ARBRES GIGANTESQUES AU BRÉSIL
CONTEMPORAINS D'HOMÈRE.

Le 4 octobre 1819, deux intrépides voyageurs, deux savants distingués, à qui l'on doit d'importants travaux sur l'histoire naturelle du Brésil, MM. Martius et Spix, avaient quitté *Villa-Nova da Reinha*, située sur les bords du fleuve des Amazones, afin de recueillir des plantes et des herbes aquatiques. Leur nacelle glissait à travers des canaux profonds, dont la surface était revêtue d'une épaisse végétation; car les voyageurs (et les Indiens qui les accompagnaient) se trouvaient au milieu d'une forêt *ygapó*. C'est le nom qu'on donne, au Brésil (on dit aussi *gapó*), à ces forêts, périodiquement inondées par l'Amazone et ses affluents, où l'inondation a lieu *sous bois*. La plume ne saurait rendre, dit un voyageur récent, M. Carey, l'aspect étrange de ces « forêts vierges, baignées par les flots, et cependant verdoyantes ou en fleurs, clair-semées à leur base et épaisses à leur sommet...; des arbres de toutes espèces, de toutes grosseurs, sortent des flots mouvants qui les baignent; leurs troncs lisses s'élèvent jusqu'à 30, 50, 80 pieds de hauteur. »

Ici le spectacle n'était pas aussi grandiose, dans ce moment du moins : tantôt paraissait l'arbre *cacao* avec ses rameaux à feuilles droites; tantôt le *Bombax Munguba*, des branches duquel pendaient, en cette saison, de grosses et longues capsules. A travers ce labyrinthe d'arbustes feuillus et de lianes grêles et minces, se montraient, la gueule béante, des crocodiles noirs, qui se plaisent dans ces parages; ils nageaient autour de la barque, et contribuaient à rendre encore plus effrayante la solitude de ces lieux, où l'âme flotte perpétuellement entre la crainte et la curiosité. Les voyageurs descendirent à terre dans un endroit qui, par son aspect, différait de ce qu'ils avaient vu jusque-là. Les Indiens ne purent s'empêcher de s'écrier : *Aique caâ-eté!* Voilà une vraie forêt vierge! Mais laissons parler M. Martius; car celui-là seul qui a pu contempler un tel spectacle est à même de le rendre dignement, et, en effet, le compagnon de Spix a trouvé dans son latin de belles paroles pour peindre ce saisissant tableau de la nature :

« Nous entrions sous une voûte sombre et froide qui ne laissait aucun accès aux rayons du soleil. Un phénomène nous frappa tout d'abord : les petits arbres manquaient presque totalement, et le sol n'avait ni herbe ni gazon. On eût dit que ces arbres géants ne voulaient souffrir à côté d'eux aucune végétation rivale ; leur front altier, se dressant dans l'air à une centaine de pieds, enlevait aux plantes placées en dessous l'air et la lumière nécessaires à leur développement. Ayant pénétré plus avant dans la forêt, nous parvînmes enfin près des colosses... Il nous semblait entrer dans un temple magnifique, temple que n'avait pas élevé la main des hommes, mais construit par le grand architecte de la nature, afin d'inspirer à ceux qui le contemplent une sainte admiration et la conscience de la divinité. Lorsque, dans le silence des nuits, vous regardez la voûte du ciel et la foule innombrable des étoiles, des pensées pieuses remplissent votre âme : c'est le même sentiment que j'éprouvai sous cette voûte sublime de la forêt vierge, en présence de ces trois arbres, pareils à de puissantes colonnes, et tels qu'ils ne m'avait pas encore été donné d'en jamais rencontrer dans mes voyages. On eût dit plutôt des rochers vivants que des arbres ; car toute la longueur de leur tronc



Troncs d'arbres gigantesques du Brésil contemporains d'Homère. — D'après la *Flora Brasiliensis*.

était nue et privée de feuillage ; les branches, en effet, naissent à une hauteur où l'on ne peut déjà plus distinguer la forme des feuilles qui les couvrent. Ce n'était donc pas l'abondance d'un feuillage éphémère et si vite desséché qui excitait mon admiration et celle de mes compagnons : c'était la masse elle-même, la partie ferme, durable, — la vaste dimension du bois. Je n'avais pas encore eu conscience d'une si grande merveille de la nature et de la puissance de son auteur... J'avais souvent commenté en moi-même, errant dans les bois, ces paroles d'un célèbre orateur brésilien : « On trouve dans les forêts quelque chose de plus que dans les livres. » — J'avais remarqué moi-même qu'il n'est pas d'arbre si humble et si modeste qui ne rappelle l'âme à de sublimes pensées. Mais c'est ici surtout que je sentis la vérité de ces réflexions. Oui, tout arbre est une science, toute feuille un enseignement, toute semence un espoir ! »

Et le voyageur ajoute plus loin : « En écrivant ces lignes, après bien des années, je me sens agité des mêmes pensées qui m'occupaient alors ; ces arbres gigantesques parlent encore à mon âme. »

Ces arbres paraissent être de la même espèce. A quelle famille de plantes appartiennent-ils ? C'est ce que M. Martius n'a pu déterminer, « comme si ces fils de la nature primitive, dit-il, eussent voulu railler la faiblesse et l'ignorance de l'homme. » Les Indiens les appelaient *jutai* et *jutai ;* serait-ce, par hasard, l'*Outea Guyanensis* Aubl. ?

Il eût été nécessaire de se procurer quelques feuilles pour résoudre cette question ; — mais il n'y en avait aucune par terre, non plus que des fleurs ni des fruits. On lança des flèches ; mais l'élévation était trop considérable. Le lecteur

demandera : Pourquoi n'y grimpait-on pas? Les Indiens, en effet, montent aux arbres les plus massifs à l'aide des lianes qui garnissent le tronc; mais ici, la souche s'élève à l'instar d'un mur : de lianes point, du moins autour du plus fort des trois. Son voisin, à la vérité, en avait, et même ces lianes formaient un arbre particulier, de la grosseur d'un homme, qui suivait les flancs du géant et l'entourait de ses bras : on eût dit des tendrons de vigne autour d'un cep. Mais ce sarment lui-même était mort, et à moitié pourri. En s'approchant, les voyageurs reconnurent qu'il y avait là, non pas un végétal, mais deux ; — le second était ce parasite *Crusia alba*, espèce de *Boletus destructor*, qui jouit de la singulière propriété de s'insinuer dans les autres plantes, de s'y étendre et de les détruire.

On se demandera pourquoi cette absence totale de plantes grimpantes? Il y a une raison à tout dans la nature. En général, dans les forêts vierges, les plantes qui pendent aux arbres, qui les enveloppent de leurs tiges flexibles, ne croissent pas sur le sol; ce sont les oiseaux, ou d'autres animaux, qui en ont déposé le germe sur les branches élevées, d'où la plante s'est dirigée vers la terre. Mais ici, le sommet des arbres est si haut, si épais, que lorsque la semence tombe, c'est plutôt sur les feuilles que sur la partie solide de l'arbre, et, comme les feuilles tombent elles-mêmes, le germe qui aurait pu naître périt du même coup. Telle est vraisemblablement la cause pour laquelle on ne remarque à ces arbres ni lianes ni plantes grimpantes. Quant à celles qui pourraient surgir du sol, il ne faut pas s'attendre non plus à les rencontrer : sous cette voûte impénétrable, quelle espèce d'ordre inférieur prospérerait? À côté du plus grand des trois géants a poussé, il est vrai, un *Eugenia muricata*. Ailleurs, cet arbre élevé, qui peut avoir deux cents ans, serait remarqué; en ces lieux, il passe inaperçu : tant il est vrai que dans la nature, comme dans notre esprit, toute grandeur n'est que relative.

La partie inférieure du tronc des trois colosses s'était allongée avec le temps, et formait des éminences qui, dans le principe, étaient sans doute des racines horizontales; elles atteignaient une hauteur de $6^m,64$, et affectaient une forme cylindrique. Sur un espace assez étendu, on ne voyait plus la terre, cachée sous cette couche épaisse de bois, tantôt plane, tantôt convexe, en sorte qu'on aurait pu se croire sur un planché mal raboté. Ajoutons que, çà et là, les racines s'étaient rejointes, mais en laissant des interstices qui formaient des cavités assez profondes. Autour du plus grand des arbres, l'espace dont nous parlons, qui n'avait pas la forme exacte d'un cercle (car, en certains endroits, le plancher était plus rapproché du tronc qu'en certains autres), mesurait $38^m,32$ de circuit. « Nous ordonnâmes aux neuf Indiens qui nous accompagnaient, dit M. Martius, d'entourer l'arbre avec leurs bras; mais ce nombre ne suffisait pas, il en eût fallu quinze. » La circonférence est à peu près de 28 mètres; un peu plus haut, là où la forme devient cylindrique, elle n'est que de 20 mètres, ce qui donne un diamètre de $6^m,648$ (ou 2 736 lignes).

Quant à l'âge de ces arbres, il est impossible de le fixer exactement. On ne peut hasarder que des chiffres approximatifs. Ces trois géants, bien que de dimension différente, doivent avoir le même âge. Selon M. Martius, le développement du plus fort des trois a été d'une demi-ligne par an ; ce qui, vu le diamètre indiqué plus haut, fait un total de 2 736 ans. D'après ce calcul, l'arbre serait contemporain de l'âge d'Homère, et, à l'époque de Pythagore (584 ans av. J.-C.), il avait déjà vécu 332 années. Si, au contraire, le développement n'a été que de deux tiers de ligne par an, son âge serait 2 052 ans; s'il avait été d'un tiers, le chiffre serait doublé, soit 4 104 ans.

Quel vénérable patriarche ! Tout s'est renouvelé autour de lui. Les arbres sont morts, le fleuve a créé de nouvelles îles, a changé ses rivages; des nations américaines se sont formées et ont disparu sans laisser de traces; le genre humain a traversé mille vicissitudes : naissances, morts, larmes, plaisirs; et lui est encore debout, robuste et intact! Il avait déjà passé l'âge qu'atteignent les autres arbres, il était dans toute sa vigueur, quand le Christ est né, et, depuis lors, que d'événements se sont accomplis dans le monde religieux, politique, social, sans qu'il en ait été troublé dans cette forêt solitaire !

FRANÇOIS D'ASSISE.

Fin. — Voy p. 218, 230.

L'amour de la patrie, de la liberté, l'esprit de concorde et d'union, le respect de tout ce qui est faible et humilié, tels étaient les sentiments que François d'Assise communiquait à ses disciples chaque jour plus nombreux et plus enthousiastes. Après la mort d'Innocent III, l'ordre, solennellement approuvé, ne rencontra plus d'obstacles. Lorsque François convoqua le troisième chapitre général (1219), cinq mille frères répondirent à l'appel du saint fondateur; ils vinrent bivouaquer autour de l'église de Sainte-Marie des Anges, berceau vénéré de l'institution, et le cardinal Ugolini put s'écrier en les voyant :

— Voici vraiment le camp du Seigneur !

Le mendiant que, six années auparavant, dans les rues d'Assise, les enfants poursuivaient de leurs moqueries et de leurs insultes, avait désormais sous ses ordres une armée prête à conquérir le monde. De si bas monter si haut, quel triomphe pour l'orgueil d'un ambitieux vulgaire ! Mais François ne connaissait point l'orgueil. Quand il eut assigné à ses lieutenants les provinces qu'ils devaient soumettre par la parole au règne de la justice et de l'amour :

— Frères, leur dit-il, au nom du Seigneur, allez, marchant deux à deux, avec modestie et humilité, gardant le silence depuis le matin jusqu'après tierce, et priant Dieu dans votre cœur. Qu'on n'entende point parmi vous de parole inutile et vaine. Que pendant votre voyage, votre conduite soit aussi humble et aussi pure que si vous étiez dans un ermitage ou dans votre cellule; car, en quelque lieu que nous soyons, nous avons toujours avec nous notre cellule. Cette cellule, c'est notre frère le corps, et l'âme est l'ermite qui y demeure pour contempler Dieu et le prier; que si l'âme d'un religieux ne demeure pas en paix dans la cellule du corps, les cellules extérieures lui serviront de peu. Que vos procédés vis-à-vis de vos semblables soient tels que quiconque vous verra ou vous entendra éprouve une émotion de piété et bénisse le Père céleste à qui toute gloire appartient. Prêchez la paix à tous ; mais que la paix soit encore plus dans votre cœur que sur vos lèvres. Ne soyez pour personne et d'aucune manière une occasion de colère ou de scandale ; au contraire, que votre douceur incline tout le monde à la mansuétude, à l'union, à la concorde. Notre mission est de guérir les blessés, de consoler les affligés, de reconduire ceux qui s'égarent ; et, sachez-le, plusieurs paraissent être les membres du démon, qui seront un jour les membres du Christ.

Heureux les Albigeois si tous les ministres de l'Église avaient été animés de l'esprit de tolérance qui respire dans cette allocution de François d'Assise. Le légat pontifical n'aurait pas dit sur les ruines de Béziers le mot trop fameux : — Allez, et tuez-les tous ! Dieu saura bien reconnaître les siens !

Contre les chrétiens égarés, François ne voulait pas

d'autres armes que la parole; il aurait cru outrager le Dieu de miséricorde et de clémence en désespérant même de la conversion des mahométans; et, tandis que les Dominicains brûlaient les hérétiques dans le midi de la France, il se rendit en Égypte pour y prêcher l'Évangile jusque sous la tente du soudan. Bientôt les fautes et les revers de la cinquième croisade eurent dissipé ses généreuses illusions. Il revint en Italie; mais ce ne fut pas pour s'endormir dans le repos. « Ivre de Dieu », selon l'expression d'un contemporain, il ne sentait ni découragement ni lassitude.

En 1223, il publia la règle de son ordre. « Que les religieux se gardent bien de s'approprier aucun lieu où ils demeureront, ni un autre, fût-ce un ermitage... et de recevoir aucune monnaie, aucun argent, ou par eux ou par une personne intermédiaire. Les frères qui seront propres à travailler s'emploieront dans l'art ou le métier qu'ils savent, attendu que le Prophète a dit : « Tu mangeras du » labeur de tes mains », et l'Apôtre : « Qui ne travaille » point ne doit point manger. » Que chacun donc exerce avec charité l'art et office auquel il sera employé, et pour récompense des œuvres manuelles qu'il fera, il pourra recevoir les choses nécessaires à la vie, pourvu que ce ne soit pas de l'argent. Qu'aucun frère ne s'appelle *prieur*, mais que tous s'appellent unanimement *frères*, et que l'un lave les pieds de l'autre, pour exercer l'humilité. Que les ministres se souviennent de ce que dit notre Rédempteur : « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. » Que tous les frères qui sont soumis au ministre, serviteur de ses frères, surveillent ses actions avec un grand soin. S'il commande aux frères quelque chose qui soit contre la règle ou contre leur conscience, ils ne sont pas obligés à l'obédience. » Renoncement à toute propriété individuelle ou collective, obligation du travail, égalité entre tous les membres de la corporation, obéissance raisonnée et limitée : voilà, en substance, toute la règle de François d'Assise; il y a loin de là aux constitutions des Jésuites.

L'ordre des Frères mineurs était fondé et organisé : François compléta son œuvre par la création du *tiers ordre*. Celui-ci, moins religieux que politique, eut pour objet de relier entre eux tous les chrétiens qui, sans aspirer à la perfection idéale, voulaient mettre fin à la domination de la force et réaliser le droit dans la société; ce fut une immense et redoutable fédération des classes populaires, saintement conjurées contre le despotisme féodal. Défense de se lier par serment à aucun homme; défense de porter aucune arme offensive, si ce n'est pour la défense de la religion et de la patrie. Bientôt les seigneurs et les factions ne recruteront plus de soldats, et l'Italie, perdue par ses divisions, trouvera son salut dans l'unité. La solidarité des communes assure l'indépendance de la patrie. Si le tiers ordre attaque la féodalité en constituant la nationalité italienne, il institue en même temps des arbitres « pour apaiser les riotes et disputes entre les frères et sœurs et les accorder », et porte ainsi atteinte à la justice seigneuriale; il fonde une caisse commune, gérée par des mandataires élus, pour secourir la misère, il crée même des établissements de crédit mutuel, et engage ses membres à se porter caution les uns pour les autres; il leur donne ainsi de grandes facilités pour acquérir la terre et les moyens d'arriver au bien-être par le travail; le développement de la bourgeoisie aura pour résultat l'abaissement de la noblesse, et du tiers ordre sortira le tiers état.

Les progrès rapides des Franciscains réguliers et séculiers jetèrent le trouble dans le cœur des Césars allemands et des gibelins. « Les Frères mineurs, dit Pierre des Vignes dans une lettre à Frédéric II, s'insurgent de toutes parts contre nous. Voici que, pour éloigner de nous le dévouement de chacun, ils ont créé de nouvelles communautés (le texte porte *fraternitates*). Dans ces communautés entrent en masse hommes et femmes, et à peine trouverait-on une personne dont le nom ne soit pas inscrit sur leurs listes. Notre autorité est anéantie. » Étrange puissance de la parole! un moine arrive, pieds nus, en robe de bure, ceint d'une corde; il s'arrête en face de l'hôtel de ville, il sonne du cor : aussitôt le peuple accourt et se presse autour du mendiant qui le convoque; il apaise d'un signe les flots tumultueux de la foule, il va parler; la ville est là tout entière, émue, frémissante, suspendue aux lèvres de l'apôtre; lui, sans art, sans apprêt, sans vaine recherche de l'éloquence, il prêche l'union, la concorde, la ligue des opprimés; à sa voix les haines expirent, les *blancs* et les *noirs* se tendent la main, et le tiers ordre compte une « fraternité » de plus pour la défense des manants contre les seigneurs, de la patrie contre l'étranger.

« Bienheureux ceux qui sont doux, a dit Jésus, car ils posséderont la terre. » Cette promesse divine semble vérifiée par le merveilleux succès de la prédication franciscaine. En quelques années, les Frères mineurs et le tiers ordre furent presque maîtres de l'Italie; déjà ils se répandaient victorieusement au dehors, en France, en Espagne, en Portugal, en Angleterre, en Allemagne, en Hongrie. François put croire son œuvre achevée. Épuisé de fatigue, et consumé par une sorte de feu intérieur, il alla chercher le repos dans le sein de Dieu. Le 4 octobre 1226, par une belle soirée d'automne, il expira au milieu de ses frères, qui, « pour aider son âme à partir », chantaient en chœur le *Cantique du Soleil*. L'Église l'a mis au rang des saints, l'histoire doit le mettre au rang des grands hommes.

BON COURAGE!

CHANSON POPULAIRE ESTHONIENNE (¹).

— Bonjour, bonjour, Chaton.
— Où vas-tu, mon Raton?
— Au bois, couper des arbres.
— Et s'ils te tombent sur le dos?
— Bah! je me cacherai sous les racines.
— Mais tu mourras de faim!
— N'aurai-je pas des écorces à ronger?
— Elles te resteront au gosier!
— N'ai-je pas mes griffes pour les arracher?
— Mais si tu te fais une égratignure?
— Je l'enduirai de beurre.
— Quoi, du beurre dans la forêt!
— Il y en a dans les barils de la vieille femme, dans les barils neufs dont les douelles sont mal jointes.

Les éloges des flatteurs sont moins dangereux que leurs conseils, car les premiers caressent notre amour-propre et les seconds une mauvaise passion. PETIT-SENN.

RUINES DE THESPIE. — MONT HÉLICON.

Qui fonda cette ville? Que fut-elle? Qui la détruisit? Voilà ce que le voyageur se demande en face des ruines de Thespie, en face de toutes les ruines qui furent une ville. Neptune eut un fils qui s'appelait Asope, dit la Fable en ses fictions si longtemps chantées par les poëtes et répétées par les naïves populations de bergers et de laboureurs, aux sillons de la plaine ou aux échos de la montagne. Asope eut pour fille Thespia, qui bâtit Thespie et lui donna son nom.

(¹) Tirée de *Ehstnische Volkslieder*, publié par H. Neus. Reval, 1850-52; in-8.

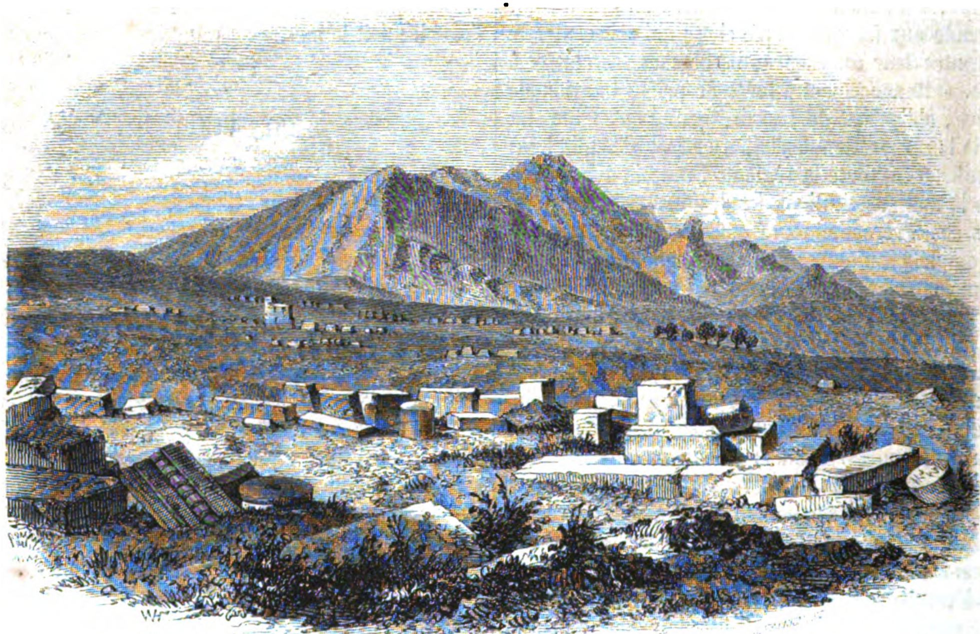
D'autres récits rapportent cette fondation à Thespius, fils d'Érechthée. Thespius ou Thespia, c'était sans doute quelque navigateur étranger qui avait remonté une rivière voisine et formé un établissement au pied de l'Hélicon. Thespie rappelait son nom, ou celui de sa femme, ou celui de sa fille. La suite des temps en avait fait une cité puissante et brave; ce n'était pas seulement à Sparte que le voyageur pouvait aller dire : « Léonidas est mort pour défendre la patrie. » Il y avait des citoyens de Thespie parmi les héros des Thermopyles; Thespie la Béotienne y eut aussi sa part de gloire. Pline (livre. IV, chap. 7) l'appelle *oppidum liberum*, la ville libre; et, au nom des Muses thespiades qui habitaient les bois parfumés de Thespie, on peut protester contre le vers d'Horace :

« Bæotium in crasso jurares aere natos. »

(On dirait qu'ils sont nés dans l'atmosphère épaisse des Béotiens.)

Étaient-ils Béotiens dans la signification malveillante du mot, ceux qui, trahis et pouvant fuir, aimèrent mieux mourir pour la défense de la patrie et de la liberté? Étaient-ils des gens à cervelle épaisse, ceux qui, chaque année, célébraient en l'honneur des Muses la fête et les jeux Muséens, et entouraient de tant d'hommages le souvenir de leur poëte, du chantre immortel des *Œuvres et Jours*, d'Hésiode? Les mères racontaient à leurs enfants qu'Hésiode avait été enlevé au ciel par les Muses; sur la place publique et au mont Hélicon, près du séjour sacré, sa statue de bronze dominait la ville, comme pour la recommander aux dieux et à la postérité. Contemporain d'Homère, il n'a ni l'habile ordonnance de l'Iliade ou de l'Odyssée, ni la fécondité d'inspiration de l'aveugle immortel, ni la même vigueur de peinture dans les portraits; mais quelle harmonieuse simplicité, quelle précision dans ses récits, quel enthousiasme pour les phénomènes de la nature! S'il est vrai que la vie à travers les âges est vraiment la gloire, nul poëte antique n'a légué plus de proverbes à la mémoire des hommes. C'est dans les œuvres d'Hésiode qu'il faut aller chercher beaucoup de ces maximes de source inconnue qui ont circulé chez presque tous les peuples d'Europe : « Le potier s'irrite contre le potier, et l'artisan contre l'artisan, et le mendiant porte envie au mendiant. — Insensé qui veut lutter contre plus puissant que soi! Il n'a point la victoire, et pour lui la souffrance vient s'ajouter à la honte! » (*Œuvres et Jours*, v. 11, etc.; v. 209, etc.) Combien de fables charmantes se mêlent à ses narrations! Dans les ruines de Thespie, ruines que firent la servitude, la dispersion des habitants et les invasions barbares, il n'y a plus trace des théâtres, ni de la place publique; quelques assises des anciens temples servent de fondations à des chapelles chrétiennes; quelques débris de soubassements indiquent l'emplacement de l'acropole; mais sur ces décombres sont à jamais debout l'ombre et la renommée du poëte qui naquit au bourg d'Ascra et vécut à Thespie, près du lieu de sa naissance.

Pas plus que la ville de Thespie, la montagne de l'Hélicon n'a échappé aux désastres de la guerre, de l'esclavage et des invasions. Elle n'a pas même gardé son nom : c'est aujourd'hui le Zagora-Vouni. Et cependant, c'était là que le fils de Latone, le blond protecteur des poëtes, conduisait les chœurs des Muses; c'était là que les inspirés de Phébus venaient s'abreuver aux sources de l'Hippocrène, de l'Aganippe aux ondes violettes, méditer dans les sacrés vallons du Permesse ou dans les retraites des Libéthriades, lorsque Pégase n'était pas pour eux trop rétif et les portait jusqu'aux cimes de l'Hélicon. A chaque entablement des rochers étaient exposés des statues ou des trépieds que la piété des anciens avait offerts à Phébus et à ses divines compagnes. Au dixième siècle, on montrait encore celui qu'Hésiode avait consacré aux Muses héliconiennes. Temples, bois sacrés, chapelles, statues, trépieds, fêtes et jeux, Constantin (Eusèbe, livre III, *Vie de Constantin*) fit tout raser, emporter, supprimer; les barbares ont achevé l'œuvre des Byzantins. Par un malheur irréparable, un incendie a détruit, à Constantinople, les merveilles d'art que l'empereur avait arrachées à leur poétique patrie pour les soustraire au culte des habitants. Ces persécutions contre le paganisme n'ont pu ravir à Thespie ni à l'Hélicon leur place dans le souvenir des hommes, et le voyageur, qui parcourt ces vallées qu'arrosent quelques affluents du Céphise ou de l'Hercyne, peut croire encore que sur le haut de la montagne Apollon et les neuf sœurs errent autour du couvent des ermites que saint Luc y fonda en 908.



Les ruines de Thespie et le mont Hélicon. — D'après l'atlas de l'*Expédition scientifique de Morée*.

TROP DE NOBLESSE.



Poste avancé de routiers, par M. Duval le Camus. — Dessin de Roux.

Sont-ce bien là ces terribles routiers qui répandaient l'effroi sur leur passage, ne vivant que de rapines, incendiaires, meurtriers, couverts de haillons de rencontre et d'armes de hasard, portant dans toute leur personne les signes de leur vie sauvage et criminelle? Nous croirions faire injure aux personnages de cette scène en l'affirmant. C'est à un autre monde qu'appartiennent cette gracieuse jeune mère recevant avec une nonchalante tendresse les caresses de son enfant qui s'éveille, ainsi que ces beaux jeunes gens aux nobles attitudes, avec leur chevelure soignée et leurs façons de gentilshommes. Tout au plus les prendrions-nous pour des brigands de Schiller, fils de famille poussés par leur imagination romanesque à rompre avec la vie civilisée pour courir un instant les aventures, transportant dans leur nouvelle existence leurs habitudes raffinées, ne voulant camper qu'au milieu de ruines pittoresques, ne consentant à s'asseoir que sur un piédestal brisé, à s'appuyer qu'à quelque fût de colonne, se servant d'un tambour pour y jouer aux cartes, mais ayant soin de le recouvrir d'une nappe en guise de tapis, comme la table de jeu du salon paternel. Plus volontiers encore nous verrions en eux des artistes en costume d'atelier, ou plutôt des comédiens sur la scène d'un théâtre, essayant leurs poses, composant leurs gestes, un jour de répétition générale.

Il y a en peinture, comme en littérature, l'école de la périphrase, du style noble, qui, voulant embellir la réalité en la recouvrant d'une draperie d'apparat (toujours la même), en déguise, en efface les contours sous ses plis magnifiques, et au lieu de la beauté idéale qu'elle poursuit, n'arrive à produire que le vague et une froide uniformité. Grâce à ce système, on ne peut plus distinguer une maison d'une église, un buisson d'une forêt vierge, une femme de routier de Mlle *** en négligé du matin, et un bandit du moyen âge d'un brave artiste en robe de chambre de fantaisie. L'em-

ploi d'une telle méthode n'exclut certes pas le talent (le tableau que nous avons sous les yeux en serait, au besoin, la preuve), mais nous croyons que l'expérience en a fait justice et que l'avenir ne lui appartient pas. Platon n'a pas dit que le beau fût la splendeur, mais la splendeur *du vrai*.

LE PÈRE JOE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 314, 322.

Le lendemain, après le sermon, auquel j'assistai, nous partîmes, le père Joseph et moi, pour l'excursion projetée la veille. Je remarquai alors pour la première fois que mon guide avait le bras droit collé au corps et presque inerte. Son accident, comme l'appelait Ralph, n'expliquait que trop la courbure de sa haute taille et sa vieillesse prématurée. Nous étions déjà de vieux amis. Le récit de Ralph m'avait révélé tout ce qu'il y avait de dévouement et de grandeur dans cette nature simple et forte; de son côté, il semblait m'avoir pris à gré.

Au sortir de Saint-Piran, nous passâmes devant la bouche béante d'un des puits déserts, car autant il y a d'êtres affairés dans la semaine à l'entrée de la ruche noire et bourdonnante, autant il y règne de calme et de silence pendant le dimanche. On sait avec quelle scrupuleuse austérité on observe, en Angleterre, le troisième commandement.

— Est-ce dans cette mine-là que vous avez vu la mort de si près? demandai-je à mon guide.

— Ah! qui vous a parlé de cela, Monsieur? Il faut que ce soit ce bavard de Ralph, qui ne saurait s'en taire et qui conte à sa façon une chose bien simple.

— Ce n'est pas chose si simple que d'exposer sa vie pour les autres.

— Mon Dieu, Monsieur, c'est l'occasion qui manque la plupart du temps, non pas le bon vouloir. Ralph eût fait de même à ma place, et il le voulait, le brave garçon, au risque de laisser sa vieille mère et Nannie sa fiancée au désespoir. Il eût fallu être bien lâche pour lui céder. Je n'y avais pas d'ailleurs grand mérite, parce que j'avais du chagrin à part moi, et que depuis quelque temps la vie m'était lourde à porter. Eh bien, à ce jeu-là, j'ai perdu ma tristesse et gagné toutes sortes de contentements. J'étais seul, et aujourd'hui j'ai une brave famille. Je me repose avant le temps; je mène une existence assez douce au milieu de gentils marmots qui m'écoutent et me respectent plus que je ne le mérite, peut-être; car, à leur âge, je ne les valais pas. J'étais né avec de mauvais instincts, et si je n'ai pas tout à fait mal tourné, je le dois plus aux circonstances qu'à moi-même.

La figure candide du père Joseph protestait si haut contre cette assertion que je me récriai.

— C'est comme je vous le dis, Monsieur, reprit-il. Figurez-vous qu'à douze ans je n'avais jamais travaillé; je ne savais pas lire. Je passais mes journées à flâner le long des grèves, à regarder la mer, à grimper sur les falaises, à m'étendre au soleil, à dormir sur le sable; que sais-je? Ce n'est pas pour m'excuser; mais il faut convenir que ma grand'mère m'élevait un peu à paresser, ou plutôt ne m'élevait pas du tout, non qu'elle ne m'aimât de tout son cœur, la chère femme! mais précisément parce qu'elle m'aimait trop, elle n'avait pas le courage de me contraindre. J'étais comme un jeune chevreau sauvage qui n'en fait qu'à sa tête. Mon père, qui était pêcheur, avait péri en mer six mois après son mariage; ma mère prit le chagrin à cœur, et mourut en me mettant au monde. Si bien que j'étais tout ce qui restait à ma pauvre grand'mère, et pourvu que je fusse bien portant, alerte, et de bon appétit, elle ne m'en demandait pas davantage. Je grandissais donc dans cette insouciance, et le mauvais pli se prenait, lorsqu'un jour, comme j'étais avec un enfant du village, son frère, moins âgé que moi d'un an, l'appela et lui dit:

« — Je te défends de jouer avec Joe. »

Je l'entendis; le sang me bourdonna dans les oreilles, car j'étais colère aussi, et, me sentant le plus fort, j'allai droit au garçon et le menaçai du poing

« — Pourquoi défends-tu à Georgie de jouer avec moi? lui dis-je.

» — Tu veux le savoir, répliqua-t-il; c'est parce que tu es un paresseux; tu laisses ta grand'mère s'exténuer de fatigue pour te gagner du pain pendant que tu te croises les bras, et je ne veux pas que Georgie suive ton exemple. »

Ce fut comme un coup de fouet que je reçus en plein visage, et pourtant l'idée de me venger ne me vint pas. Au contraire, le bouillonnement de ma colère tomba tout à coup. Je me sentis humilié, triste. Jamais je n'avais envisagé les choses de ce point de vue. Ma grand'mère était si contente de travailler pour moi! ses yeux brillaient de tant de plaisir en me regardant manger le pain si durement gagné par elle! Je pris ma course; j'arrivai tout haletant à notre chaumière. Elle était assidue à son rouet; et quand j'ouvris brusquement la porte, elle releva la tête.

« — Bon Dieu, qu'y a-t-il donc, Joe? me dit-elle; t'est-il arrivé quelque chose? t'es-tu fait mal? »

C'était toujours sa première pensée, sa plus grande terreur.

« — Non, *Grannie* (¹); seulement, je veux m'engager comme mousse à bord du premier bateau de pêche qui partira pour le banc de Terre-Neuve. »

La chère femme devint toute pâle.

« — T'engager comme mousse, et à bord d'un bateau pêcheur, enfant! Es-tu donc déjà si las de vivre? que te manque-t-il ici? La mer ne m'a-t-elle pas pris ton pauvre père, si jeune, si beau, si brave! ne restera-t-il personne pour me fermer les yeux? Non, non, Joe! poursuivit-elle, choisis le métier que tu voudras; mais ne t'embarque pas, ne tente pas le sort.

» — Vous savez bien, grand'mère, lui dis-je, qu'en Cornouailles nous n'avons guère de choix. Il faut vivre sur l'eau ou sous terre, être pêcheur ou mineur. Alors, j'irai demain à Huel-Alfred demander de l'ouvrage.

» — C'est dur, c'est bien dur, soupira-t-elle en secouant la tête. Le fil se vend peu, et on dit que les machines fileront bientôt plus fin et plus uni que nous; mais en me levant une heure plus tôt, et en me couchant une heure plus tard, je pourrai encore gagner de quoi te nourrir.

» — Vous n'en ferez rien, grand'mère, m'écriai-je; j'ai pu être paresseux jusqu'ici, mais je ne suis pas un lâche! je me sens fort; je travaillerai, et c'est moi qui vous nourrirai à mon tour. »

De fait, Monsieur, je le pensais comme je le disais. Il me semblait que j'allais soulever des montagnes; qu'il n'y avait qu'à vouloir. Je ne me doutais pas que tout apprentissage est long, difficile, et qu'on ne rompt pas en un jour avec les mauvaises habitudes. J'en sus quelque chose plus tard, quand j'eus à combattre l'ennemi pied à pied.

Pour le moment, j'étais bien résolu; j'allai de ce pas trouver le capitaine de la mine, qui m'engagea comme *trappeur* à douze sous par jour. Je devais être rendu au puits le lendemain à quatre heures du matin, et rester douze heures sous terre. Mon emploi consistait à ouvrir les portes de ventilation pour le passage des chariots chargés du minerai que traînaient d'autres enfants plus âgés que

(¹) Abréviation familière de grand'mère.

moi. Je ne me couchai pas, de peur de ne pas m'éveiller assez tôt. Ma pauvre grand'mère me mit au bras un petit panier plein de provisions, et à la main une lanterne, afin d'égayer là-bas ma solitude d'un peu de clarté; puis elle m'embrassa en pleurant. Je faisais bonne contenance, mais j'avais le cœur gros; et pourtant je me disais : « Si Michel me voyait, il ne défendrait plus à Georgie de jouer avec moi. »

La descente du puits fut ma première épreuve. Il me semblait que j'allais tout droit en enfer, tant l'air devenait lourd et suffocant. Par bonheur, je n'étais pas seul : mes compagnons riaient de mon air terrifié. C'est affaire d'habitude, je m'y ferai comme eux, pensai-je. On me conduisit à mon poste, mais on confisqua ma lanterne; les autres trappeurs se passaient bien de lumière, il ne fallait pas donner de mauvais exemple. Oh! je crus que cette première journée ne finirait jamais! Tapi dans ma niche, derrière la porte massive d'une galerie, j'épiais avec anxiété l'approche des trains. C'était une diversion à mon ennui, une illumination dans mes ténèbres. Une faible lueur commençait à poindre, grandissait; j'entendais des voix, je voyais des visages humains; parfois un *putter* ou tireur de chariots m'apostrophait rudement sur ma lenteur, car je n'étais pas façonné au service; parfois même le conducteur d'un attelage de chevaux me touchait de son fouet en passant, pour me dégourdir, disait-il; mais j'aimais encore mieux cela que ce cauchemar du silence et de la nuit, que mon imagination peuplait, malgré moi, de figures grimaçantes. Je n'avais aucun moyen de mesurer le temps, et je m'imaginais que le soleil avait dû se lever et se coucher plusieurs fois sur la terre depuis que j'étais descendu dans ce triste et sombre trou. Tout à coup j'entendis résonner les mots : « Kenner! Kenner! Kenner! hop! hop! hop! » Les portes s'ouvrirent, se refermèrent avec fracas, et une troupe d'enfants passa en courant. Je n'osais les suivre, car il m'avait été enjoint de ne quitter mon poste sous aucun prétexte; mais un des derniers de la bande me cria :

« — N'entends-tu pas l'appel? il est quatre heures!

» — Pourquoi l'avertir? reprit un autre; c'est un nouveau. Le beau mal quand il ferait double faction et passerait la nuit dans la mine! »

Je frissonnai de tous mes membres. J'avais bien gagné mes douze heures de grand air. J'arrivai au puits hors d'haleine; nous nous entassâmes dix dans une benne. En retrouvant la clarté du jour, j'éprouvai une sorte de vertige, qui se dissipa bien vite à la vue de ma chère grand'mère; elle était venue m'attendre à la sortie du puits. Elle riait, elle pleurait de joie comme si elle avait cru ne jamais me revoir. Nous reprîmes ensemble le chemin de la vieille maison. Que tout me semblait beau! le soleil ne m'avait jamais paru si radieux! Je n'en jouis pas longtemps, car il baissait déjà vers l'horizon. Je me couchai en même temps que lui, et dormis tout d'un somme, m'en remettant à ma grand'mère du soin de m'éveiller avant quatre heures. La digne femme était l'honneur même, et une fois l'engagement pris elle n'eût pas souffert que j'y manquasse. La seconde journée me parut un peu moins longue que la première; les quatre autres s'écoulèrent tant bien que mal, et le dimanche arriva. Le dimanche!... Il faut avoir été trappeur pour se figurer la joie que renferme ce mot! Je ne crois pas avoir dans toute ma vie passé un plus heureux jour. J'avais touché mes trois schellings que je portai tout glorieux à ma grand'mère. Pour mon inexpérience, trois pièces d'argent étaient une fortune qui devait assurer son repos. Elle les employa à m'acheter une veste de flanelle que je pusse mettre au sortir du puits, afin d'éviter les refroidissements. Vous saurez, Monsieur, que plus on enfonce sous terre, plus la chaleur augmente, de sorte que, même sans bouger, on est inondé de sueur. Pour en revenir à ce bienheureux dimanche, nous le passâmes en partie au prêche, en partie sur la plage à regarder la mer et le ciel. Je n'en pouvais rassasier mes yeux. Il me semblait que je voyais tant de belles choses pour la première fois. Ma grand'mère rajeunissait à mes extases; mais, par un douloureux retour, elle s'écriait : « Pauvre petiot! tu ne pourras te faire à cette vie de taupe; tu aimes trop le grand jour. »

Je m'y fis pourtant, et je n'en appris que mieux, par la privation, à jouir des dons de Dieu, dont j'avais usé jusque-là sans y songer, et comme l'on respire. A cette époque, une faculté singulière se développa en moi : j'emportais sous terre une sorte de mirage de ce que je laissais au-dessus; les noires profondeurs de la mine s'éclairaient peu à peu de mes souvenirs; j'y voyais luire le soleil; j'entendais le bruissement des feuilles, le chant des oiseaux; de blanches figures de bonnes fées passaient en souriant, comme dans les beaux contes que me faisait autrefois ma grand'mère. J'ajustais des paroles aux airs que le vent sifflait le long des galeries et autour des portes; je m'amusais à me les répéter tout haut, et les *putters*, en passant, disaient : « Voilà Joe qui cause avec les *pixies* (¹). »

— Vous étiez un peu poëte, pèrē Joseph?

— Je n'étais rien qu'un rêvasseur, Monsieur, qui cherchait à charmer le temps; c'était encore une façon de paresse. Ma grand'mère s'en aperçut, et me dit un jour : « Joe, il ne faut pas laisser monter ton esprit en herbes folles; il faut semer le bon grain, de peur de l'ivraie : demain tu iras à l'école qui s'ouvre pour les enfants des mines de cinq à six heures de l'après-midi. »

La suite à la prochaine livraison.

PEINTURES DE VASES GRECS.

COLLECTION COGHILL.

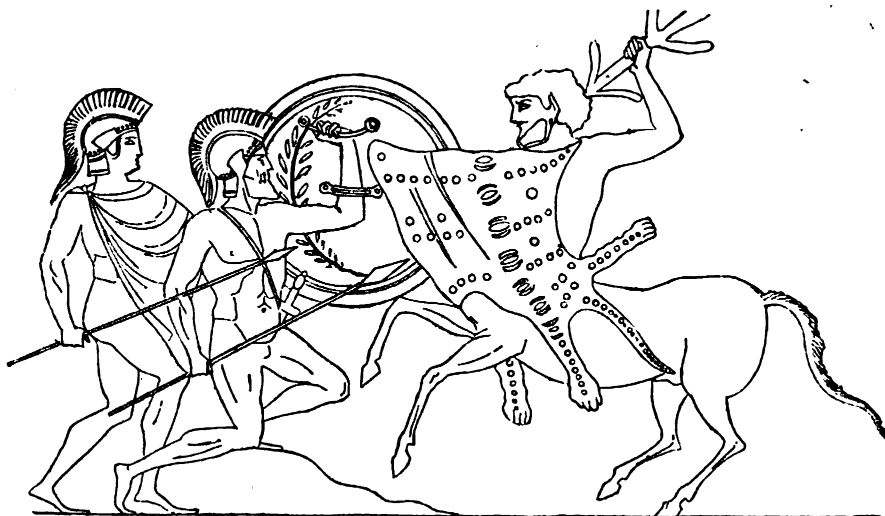
Les sujets que nous reproduisons page 332 figurent sur des vases de la collection du chevalier Coghill, une des plus riches de l'Angleterre, et des traits en ont été publiés par le savant Millingen. Le n° 1 représente un épisode du combat des Centaures et des Lapithes, un des motifs traités avec le plus d'amour par les artistes grecs. On sait qu'aux noces de Pirithoüs, roi des Lapithes et ami de Thésée, les Centaures, s'étant enivrés, insultèrent les femmes. Thésée et Pirithoüs se jetèrent alors sur les agresseurs et en firent un grand carnage; mais les Centaures revinrent en nombre supérieur, vainquirent les Lapithes et les chassèrent de la Thessalie. Dans l'épisode du combat retracé sur le vase grec, le Centaure est armé d'une branche d'arbre; une énorme peau de léopard, enroulée autour de son bras droit, lui sert de bouclier : des deux guerriers qui lui sont opposés, l'un semble sur le point de succomber; son bouclier ne le couvre plus, et ses jambes fléchissent.

Dans les monuments du plus ancien style grec, les Centaures n'ont pas la forme qu'on leur a donnée sur ce vase. Ils ont le corps et les jambes de l'homme; seulement leur pied porte le sabot du cheval. Plus tard, on a modifié cette représentation et on a adopté celle que l'on voit reproduite page 332.

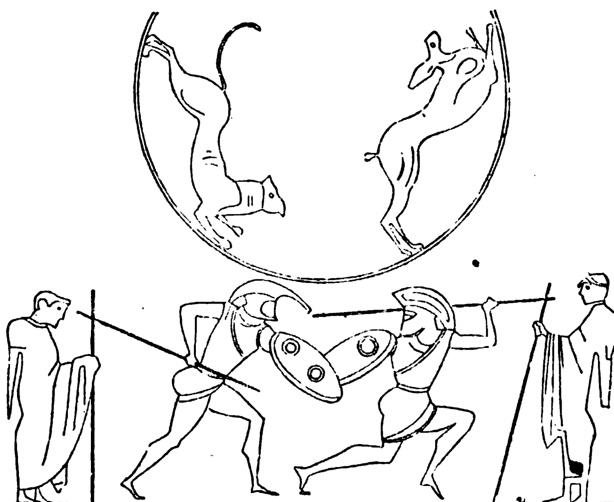
Le dessin n° 2 représente le combat de deux guerriers armés de lances, de casques et de boucliers.

Le même sujet se retrouve sur un vase faisant partie, ainsi que le précédent, de la collection Coghill (n° 3); malheureusement les inscriptions qui donnaient sur le vase n° 3 les noms des guerriers sont effacées, et on en est réduit aux conjectures. Les deux combattants paraissent

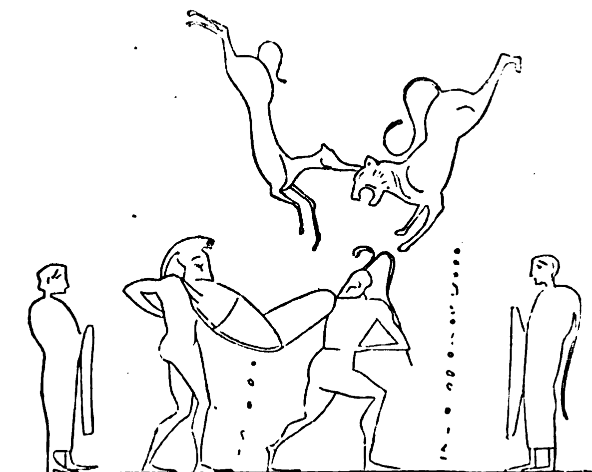
(¹) Nom des fées du Devonshire et de Cornouailles.



Peintures de vases grecs de la collection Coghill. — N° 1.



N° 2.



N° 3.

être Etéocle et Polynice. A leur lutte acharnée assistent, impassibles, enveloppés dans de longs manteaux et appuyés sur des bâtons, deux personnages mystérieux. Que sont-ils? qu'attendent-ils. Peut-être sont-ce les Kères ou Destinées, et attendent-elles que les armes aient décidé entre les fils d'Œdipe. Il faut que l'un des deux meure,

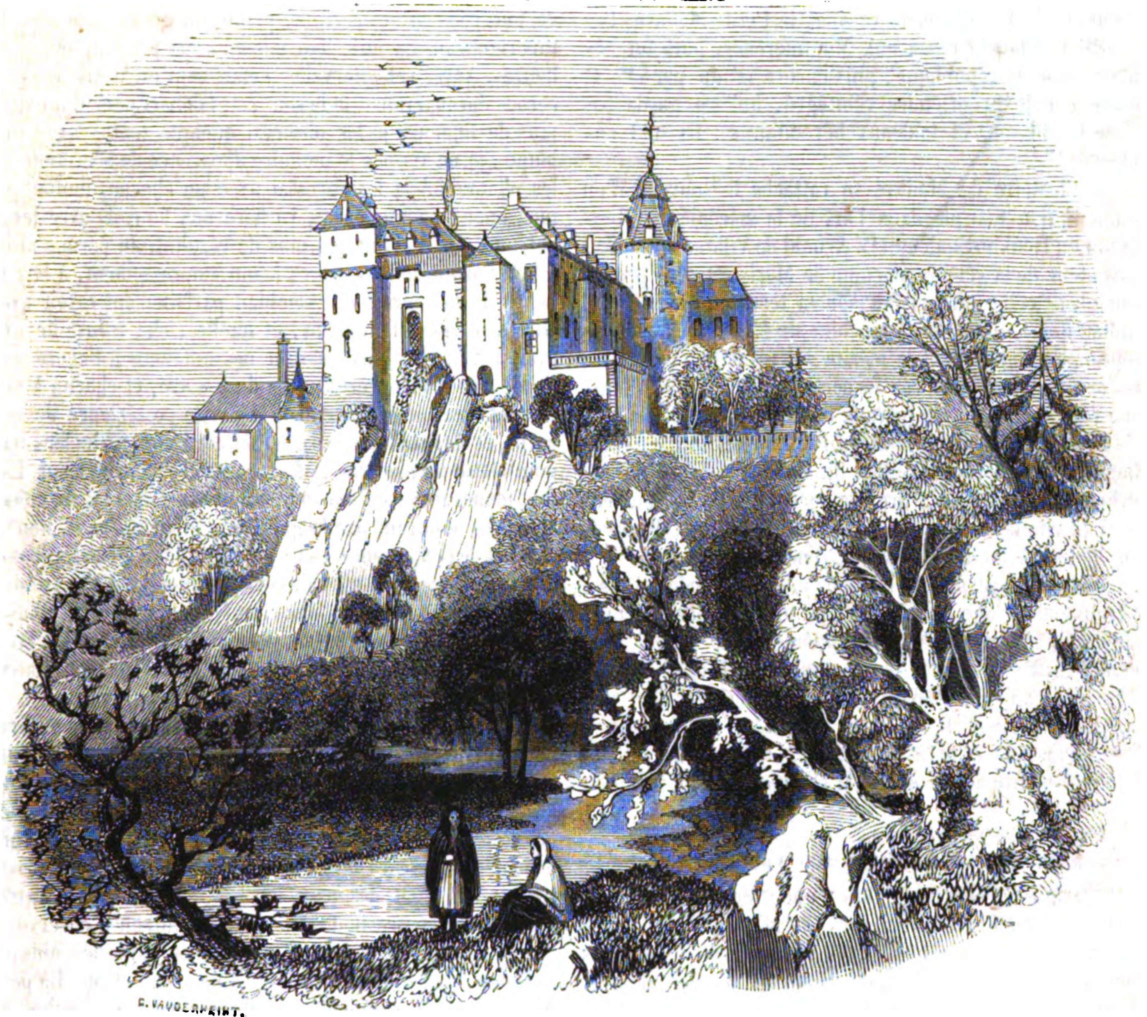
c'est l'arrêt du Destin, plus vieux et plus puissant que Jupiter. Les Kères président à son accomplissement; les bâtons qu'elles portent sont les emblèmes de leur puissance.

LE CHATEAU DE MODAVE (¹).

Pour se rendre de Huy à Modave, il faut suivre le cours pittoresque du Hoyoux (un gros ruisseau) : des cascades en miniature fréquemment répétées sur ses bords, le vieux château qu'on appelle le Moulin de Roiseux, le formidable château de Barse avec ses quatre tours énormes, changé aujourd'hui en une paisible ferme, puis des usines succédant sur ses bords à des solitudes agrestes, font de ce trajet de deux heures un continuel enchantement.

Voici ce que dit le docteur Fremder (¹) dans *la Meuse belge* (²) :

« Il est de tradition qu'après avoir visité Huy, un jour de loisir, on se rende à deux lieues sud-est de la ville, au château de Modave. Entre tant de positions d'aspect charmant ou sévère que présente le pays où nous sommes, celle de Modave est une des plus renommées.



Le Château de Modave (Belgique). — Dessin de Vanderhecht, d'après nature.

» Dès la fin du quatorzième siècle, il est parlé avec honneur, dans les chroniques liégeoises, d'une famille noble qui prenait son nom de ce château. Le lieu où se trouve l'édifice actuel n'est pas le premier emplacement occupé par cette famille; du moins on désigne, à une faible distance, l'endroit où aurait existé un manoir plus ancien.

» Au dix-septième siècle, la terre de Modave fut acquise par Jean-Ferdinand, comte de Marchin. C'est lui qui a fait bâtir cette demeure seigneuriale telle ou à peu près que nous la voyons; il n'oublia pas d'y faire sculpter les blasons de sa famille, qui occupent le plafond du vestibule. Marchin était homme de guerre, et commanda jusqu'en 1668 un régiment de chevau-légers liégeois. Son fils Ferdinand entra au service du roi de France. Mme de Grignan le connut à Marseille, en 1703, au retour d'une ambassade qu'il avait eu à faire en Espagne. Elle parle de ce ministre comme d'un personnage de beaucoup de mérite. « Rien, dit-elle, n'est pareil à M. de Marchin et à l'admiration qu'il a laissée en ce pays. On ne sauroit faire une figure plus agréable auprès du roi catholique que

(¹) Modave, ancien pays de Liége, ancien département de l'Ourthe, aujourd'hui province de Liége.

(¹) Pseudonyme de M. le professeur Morel, de l'Université de Liége.

(²) Ouvrage publié en 1858, et où l'auteur a résumé parfaitement tout ce qui a été écrit sur cette partie remarquable du pays.

celle qu'il y faisoit. Sa vivacité et son bon esprit le rendoient maître de tout auprès de Sa Majesté, et sa politique et son attention à faire plaisir le rendoient maître encore de tous les cœurs. La magnanimité de refuser la grandesse ne nous paroît pas aussi récompensée qu'elle mérite; je croyois que nous le verrions du nombre des maréchaux. » Ce n'était que partie remise; on le fit maréchal de France l'année suivante. En 1706, devant Turin, il fut tué d'un coup de feu.

« A servir le roi on se ruinait très-bien; c'est sans doute pour cette raison que, du vivant du comte Ferdinand, Modave avait cessé de lui appartenir. Le nouveau propriétaire, l'évêque Maximilien-Henri de Bavière, fit libéralité de ce domaine (1684) au cardinal de Furstenberg. Arnold, baron de Ville, le reçut ensuite du cardinal, mais augmenté de la seigneurie voisine, le Petit-Modave. Des de Ville le château passa aux Montmorency, puis fut séquestré sous la république, puis encore vendu par elle et vendu par le propriétaire réintégré, qui ne garda pas même les blasons et tableaux héréditaires : ils sont encore là.

» A l'histoire de Modave se rattache le souvenir d'un homme qui a marqué dans l'art de la mécanique, Rennequin ou Renkin-Sualème [1]. Arnold de Ville se prétendait l'inventeur de la célèbre machine de Marly, et pour preuve il montrait celle qui existait sur sa terre, près Huy; il oubliait que l'auteur de la machine de Modave était Rennequin. En s'attribuant le mérite des plans dus au pauvre charpentier placé sous son inspection, il lui ravit la légitime récompense de ses travaux de Marly.

» Rennequin-Sualème était natif de Jemeppe (village entre Namur et Charleroy). L'église du village renferme de superbes mausolées en marbre des anciens seigneurs du lieu. Celui du comte de Marchin et d'Anne de la Vaux-Renard, son épouse, est d'une exécution remarquable. »

L'auteur aurait pu ajouter que, dans cette même église, se trouve aussi une belle Vierge en marbre, par Delcour, sculpteur, qui vivait au dix-septième siècle et qu'on ne connaît guère en dehors de la province de Liége.

Le château de Modave n'a pas extérieurement une grande apparence. Il est placé au fond d'une cour avec ferme d'un côté et parc de l'autre. L'intérieur en est curieux et remarquable, surtout la chambre dite du Duc.

UN MOT DE HENRI IV SUR PLUTARQUE.

Plutarque me sourit toujours d'une fraîche nouveauté... il a esté comme ma conscience, et m'a dicté à l'oreille beaucoup de bonnes honnêtetés et maximes excellentes pour ma conduite et le gouvernement de mes affaires. (Correspondance, année 1606.)

DE L'INSTINCT

CHEZ LES PUCERONS, CHEZ LES FOURMIS AMAZONES, ETC.

Voy. p. 294, Sélection naturelle.

Poursuivant le cours des curieuses observations sur lesquelles il base son système, M. Charles Darwin croit que les instincts, de même que les organes physiques, peuvent se modifier à certaines époques de la vie, à différentes saisons de l'année, sous l'empire des circonstances. Il en apporte pour preuve la diversité d'instincts qui se manifeste dans les mêmes espèces. La nature est également appelée à faire ici son choix, non par de brusques transitions, mais par de légères et profitables modifications s'accumulant à la longue, et donnant lieu aux phénomènes qui, dans les animaux les plus infimes, nous frappent souvent comme les résultats d'une certaine dose de raison et de jugement.

« Ainsi que pour la structure extérieure, et conformément à ma théorie, dit le savant naturaliste, l'instinct de chaque espèce est bon pour cette espèce, mais ne se produit jamais, autant que nous en pouvons juger, en vue du bien *exclusif* des autres espèces. Un des plus frappants exemples que je connaisse d'un animal agissant pour le seul bien d'un autre animal est l'abandon volontaire que fait aux fourmis l'aphis, ou puceron, de la liqueur sucrée qu'il sécrète. Que l'acte soit *volontaire* est pour moi hors de doute; voici comment je m'en suis assuré.

» J'isolai des fourmis voisines un groupe d'une douzaine de pucerons attachés à une plante du genre patience. Je tins rigoureusement les fourmis à l'écart pendant plusieurs heures. Après cet intervalle, j'étais convaincu que les pucerons éprouveraient le besoin de se débarrasser d'un surplus de liqueur; je les observai quelque temps avec une loupe : je ne vis pas le moindre apparence de sécrétion. Je les chatouillai et les caressai avec un cheveu, imitant de mon mieux ce que j'avais vu faire aux fourmis avec leurs antennes : je n'obtins pas plus de résultat. Je permis alors à une fourmi de les visiter; à son empressement, à la rapidité de sa course, elle semblait parfaitement savoir quel succulent repas l'attendait, et quelle riche trouvaille elle avait faite. Elle joua aussitôt des antennes, d'abord sur l'abdomen d'un puceron, puis d'un autre, et chacun à son contact levait immédiatement la partie postérieure de son corps, et sécrétait par deux petites cornes ou mamelons une gouttelette limpide que la fourmi absorbait avidement. Les tout jeunes pucerons se conduisaient exactement de la même manière, montrant par là que l'acte était instinctif, non le résultat de l'expérience. Cette sécrétion étant très-visqueuse, il est probable qu'il est salutaire au puceron d'en être délivré, et qu'il n'agit pas dans l'unique intérêt des fourmis; seulement celles-ci profitent d'un instinct qui leur est favorable, comme chaque espèce profite de la faiblesse relative des autres espèces.

» Quant à la variation des instincts dans l'état de nature, j'en pourrais citer une foule de preuves : par exemple, l'instinct de migration, qui varie, tant pour l'étendue que pour la direction, et quelquefois se perd totalement. Il en est de même des nids d'oiseaux; l'instinct de construction est grandement modifié ou changé selon l'exposition choisie, la nature et le climat des pays habités, souvent par d'autres causes qui nous restent inconnues. Audubon a observé et noté plusieurs différences remarquables dans des nids de la même espèce au sud et au nord des États-Unis. La peur d'un ennemi particulier est certainement une faculté instinctive, puisqu'elle se montre chez les petits à peine éclos; mais elle est fortifiée par l'expérience et par la vue de la terreur qu'inspire ce même ennemi à d'autres animaux. La peur de l'homme, au contraire, ne s'acquiert qu'à la longue et lentement, ainsi que je l'ai constaté dans des îles désertes. . . . .

» Il n'est pas douteux non plus que la disposition générale des individus d'une même espèce est extrêmement diversifiée; nous en avons de nombreux exemples dans les animaux domestiques, et ils sont au moins aussi fréquents parmi ceux restés libres. Si ces différences se produisent dans des êtres isolés, à plus forte raison ont-elles lieu dans des espèces distinctes. Ces variations sont les éléments innombrables sans cesse offerts à la nature pour son grand œuvre de triage et de perfectionnement. Elle peut transformer à ce point un instinct, que, de meurtrier qu'il était, il devienne doux et conservateur.

[1] Voy. sa biographie dans les Belges illustres publiés par A. Jamar.

» Le remarquable instinct de faire des esclaves fut découvert d'abord dans la *Formica (Polyerges) rufescens* de Latreille, fourmi roussâtre, par Pierre Huber, meilleur observateur même que son illustre père. Cette fourmi est dans une dépendance absolue de ses esclaves. Sans leur aide, l'espèce s'éteindrait certainement en une seule année. Les mâles et les femelles fécondes ne travaillent pas. Les neutres, quoique des plus énergiques et des plus courageuses dans la capture des esclaves, ne font aucune autre besogne. Elles sont impuissantes à construire les nids et à nourrir les larves de leur propre espèce. Quand l'ancienne fourmilière est devenue insuffisante ou incommode, et que les habitants doivent émigrer, ce sont les esclaves qui déterminent le moment et l'à-propos de la migration, et qui portent, à la lettre, leurs maîtres dans leurs mandibules. Ces derniers sont si complétement incapables, que Huber en ayant enfermé trente, sans une seule esclave mais avec abondance de la nourriture qui leur convient le mieux, et ayant placé sous le même abri, à leur portée, des larves et des nymphes afin de les stimuler au travail, n'en obtint pas le moindre effort. Ils ne surent même pas se nourrir, et plusieurs moururent de faim. Huber introduisit alors une petite esclave (*Formica fusca* de Linné) la fourmi noir-cendré. Elle se mit aussitôt à l'ouvrage, sustenta et sauva les survivantes, construisit des cellules, soigna les larves, et mit tout en ordre. Quoi de plus extraordinaire que ces faits bien avérés? Si d'autres fourmis belliqueuses et à esclaves ne nous avaient pas été connues, il eût été impossible de conjecturer comment un si étonnant instinct avait pu naître et se développer.

» Huber découvrit également le premier qu'une autre espèce (*Formica sanguinea* de Latreille), la fourmi sanguine, faisait aussi des esclaves. Cette fourmi habite les parties méridionales de l'Angleterre, et ses mœurs ont été étudiées par M. F. Smith, du Musée britannique, auquel je dois sur ce sujet et sur d'autres de précieux renseignements. Quoique ayant une entière confiance dans les observations de Huber et de M. F. Smith, je résolus d'aborder moi-même ce point d'histoire naturelle avec une disposition d'esprit sceptique, bien excusable quand il s'agit d'un instinct aussi étrange et aussi odieux que celui de l'esclavage. J'ouvris quatorze fourmilières de la fourmi sanguine et trouvai dans toutes un petit nombre d'esclaves, des noir-cendré ouvrières et neutres. Les mâles et les femelles fécondes de cette même espèce ne se rencontrent que dans leurs propres républiques, jamais dans les nids de la fourmi sanguine. Les esclaves sont presque noires, et moitié moins grosses que leurs maîtres rouges, de sorte que le contraste est très-frappant. Dès que la fourmilière est légèrement troublée, les noir-cendré en sortent de temps en temps, et se montrent, comme leurs maîtres les fourmis sanguines, très-agitées et âpres à la défense. Si le trouble devient plus grand et que les larves et les nymphes soient menacées, les esclaves travaillent énergiquement, de concert avec les maîtres, à transporter la génération future en un lieu de sûreté. Il est clair par là que les esclaves se sentent tout à fait chez elles, et agissent en conséquence. »

Une circonstance singulière explique cet attachement au foyer étranger, et fait de l'esclavage une sorte d'adoption violente, il est vrai, mais dont les captives n'ont pas conscience. Les fourmis belliqueuses, peu propres aux paisibles travaux d'intérieur, enlèvent, pour ainsi dire au maillot, une population laborieuse qui devient enfant de la république, s'identifie à elle, est élevée par elle et plus tard travaille pour elle. Les conquérantes ne s'emparent jamais que des larves d'ouvrières ou de neutres : les mâles et les femelles leur seraient inutiles et probablement nuisibles ; de plus, l'enlèvement de ces dernières entraînerait la destruction des fourmilières noir-cendré, et par suite celle des fourmis amazones, qui, grâce à une admirable prévoyance de la nature, ne font en général leurs invasions que de juin à septembre, c'est-à-dire après la métamorphose et la migration des femelles.

» J'ai passé plusieurs heures, dit M. Darwin, à observer en juin et juillet, pendant trois années consécutives, des fourmilières dans les comtés de Surrey et de Sussex, et je n'ai jamais vu d'esclaves en sortir ou y entrer. Comme ce sont les mois où elles sont en plus petit nombre, j'imaginai qu'elles se conduisaient peut-être différemment lorsqu'elles sont en majorité ; mais M. Smith, qui a observé à différentes heures, en mai, juin et août (et dans ce dernier mois elles sont fort nombreuses), affirme n'avoir jamais vu les esclaves quitter la fourmilière ou y pénétrer. Il en conclut que ce sont strictement des esclaves domestiques, car on voit constamment les maîtres apporter au logis commun des matériaux et toute espèce de nourriture. Cependant, au mois de juillet de cette année (1859), je découvris par hasard un nid de fourmis sanguines pourvu d'une quantité prodigieuse d'esclaves noir-cendré ; quelques-unes sortirent avec leurs maîtres et suivirent la même route pendant une vingtaine de mètres, jusqu'à un grand sapin écossais que toute la troupe escalada, sans doute pour aller à la recherche des aphides ou pucerons.

» Huber, qui avait de fréquentes occasions d'observer, dit qu'en Suisse les esclaves noir-cendré travaillent au dehors, avec leurs maîtres les fourmis sanguines, à bâtir la fourmilière dont seules elles ouvrent et ferment les portes matin et soir. Il ajoute que la principale occupation des esclaves est d'aller en quête des pucerons. Cette différence d'habitude dans les deux pays tient probablement à ce que les esclaves sont capturées en plus grand nombre en Suisse qu'en Angleterre.

» Un jour j'eus l'heureuse chance d'assister à une migration de fourmis sanguines passant d'une fourmilière à une autre. C'était un spectacle des plus curieux de les voir porter, avec le plus grand soin, leurs esclaves entre leurs mandibules, au lieu de se laisser porter par elles, comme il arrive pour la fourmi roussâtre (*Formica rufescens*).

» Un autre jour, mon attention fut attirée par une vingtaine de ces belliqueuses fourmis explorant le même point : évidemment ce n'était pas de la nourriture qu'elles cherchaient. Elles approchèrent d'une république indépendante de noir-cendré, et furent vigoureusement repoussées. Jusqu'à trois de ces fourmis se cramponnaient aux pattes d'une seule fourmi sanguine. Ces dernières tuaient impitoyablement leurs petits adversaires, et emportaient les corps morts, comme pâture, à leur nid, distant d'environ vingt-cinq à vingt-six mètres ; mais elles ne purent s'emparer d'aucune des nymphes. J'enlevai alors d'une autre fourmilière un petit amas de nymphes de l'espèce *fusca* noir-cendrée, et les déposai sur le sol nu, près du champ de bataille. Elles furent presque aussitôt découvertes et emportées par les fourmis sanguines, qui peut-être s'imaginèrent être sorties vainqueurs de leur récent combat.

» Je déposai aussi au même endroit un petit groupe de nymphes d'une autre espèce (*Formica flava* de Fabricius), la fourmi jaune : cinq ou six de ces fourmis étaient restées attachées aux fragments du nid. Des individus de cette espèce sont quelquefois réduits en esclavage, mais rarement, ainsi que l'a observé M. Smith. Quoique très-petites, elles sont très-courageuses, et je les ai vues attaquer d'autres fourmis avec férocité. Une fois je découvris, à ma grande surprise, une république indépendante de fourmis jaunes sous une pierre qui la séparait seule d'un nid de

fourmis sanguines établi au-dessus. Quand j'eus par hasard dérangé les deux fourmilières, les petites fourmis attaquèrent les grosses avec une audace surprenante. J'étais fort curieux de savoir si les fourmis sanguines pourraient distinguer les nymphes de la fourmi noir-cendré dont elles font habituellement leurs esclaves, des nymphes de la furibonde petite fourmi jaune qu'elles capturent à grand'peine. Il me devint évident qu'elles les distinguaient de suite; car, comme je l'ai dit, elles s'emparèrent sans hésitation des nymphes de l'espèce noir-cendré, tandis qu'elles parurent terrifiées en rencontrant les nymphes de la fourmi jaune ou même des fragments du nid, et s'enfuirent à toutes jambes; mais au bout d'un quart d'heure, après que les petites fourmis jaunes se furent dispersées, elles revinrent à la charge et emportèrent les nymphes.

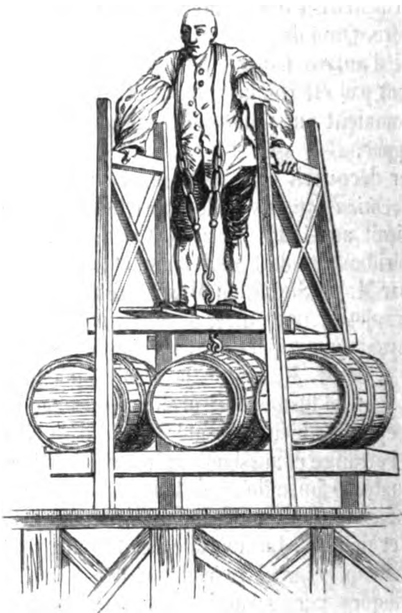
» Un jour, je visitai une autre république de fourmis sanguines, et les vis rentrer en grand nombre au nid, portant des cadavres de l'espèce noir-cendré (ce qui prouvait que ce n'était pas une migration) et une quantité de nymphes. Je remontai la file de ces fourmis chargées de butin pendant un espace de trente-cinq à trente-six mètres, jusqu'à une très-épaisse touffe de bruyère, d'où je vis sortir un dernier individu de l'espèce sanguine, emportant une nymphe; mais il ne me fut pas possible de découvrir la ville dévastée. Elle devait être tout proche, car deux ou trois fourmis noir-cendré couraient çà et là en proie à la plus vive agitation, tandis qu'une quatrième était perchée immobile, avec sa nymphe dans la bouche, à l'extrémité d'un brin de bruyère, image du désespoir sur ses foyers détruits.

» Tels sont les faits qui pouvaient se passer d'être confirmés par moi. Observons cependant quel contraste présentent les habitudes instinctives de deux espèces également belliqueuses et à esclaves, la fourmi sanguine et la fourmi roussâtre du continent. Celle-ci ne bâtit pas son propre nid, ne décide pas de ses propres migrations, ne recueille de nourriture ni pour elle ni pour ses petits, ne sait pas même se nourrir, et ne peut vivre qu'avec l'aide de nombreux serviteurs; la fourmi sanguine est beaucoup plus indépendante de ses esclaves, en possède moins, et fort peu au commencement du printemps. Les maîtres décident du changement de fourmilière et du lieu où la nouvelle cité sera fondée : lors de l'émigration, ce sont eux qui transportent leurs esclaves. Ces derniers, en Suisse et en Angleterre, semblent exclusivement chargés du soin des larves, et les maîtres vont seuls à la conquête de nouveaux captifs. En Suisse, les fourmis sanguines et les noir-cendré, habitant la même fourmilière, travaillent en commun, font et apportent les matériaux du nid; tous, mais principalement les esclaves, soignent et traient pour ainsi dire les pucerons, concourant ainsi à l'alimentation générale. En Angleterre, les maîtres seuls sortent habituellement de la fourmilière pour recueillir des matériaux de construction et de la nourriture pour eux, leurs esclaves et leurs larves; de sorte qu'ils reçoivent beaucoup moins de service de leurs esclaves qu'en Suisse.

» Par quels degrés s'est formé l'instinct de la fourmi sanguine? C'est ce que je ne prétends pas démontrer; mais comme des fourmis qui ne sont pas d'espèces belliqueuses et à esclaves emportent néanmoins, ainsi que je le leur ai vu faire, des nymphes d'autres espèces, si elles les trouvent éparses près de leur fourmilière, n'est-il pas possible que ces nymphes, emmagasinées d'abord comme provisions, se soient développées dans le nid, et que, transplantées ainsi par le hasard, elles aient suivi l'instinct qui leur est propre, et se soient mises au travail? Si leur présence et leur concours ont été utiles à l'espèce qui s'en est emparée; s'il lui a été plus avantageux de capturer des ouvrières que d'en faire naître, l'habitude de recueillir les nymphes comme nourriture n'a-t-elle pas pu, à la longue, par la *sélection*, ou choix de la nature, dévier de son origine, se fortifier, et devenir permanente dans le but tout différent d'élever des esclaves? L'instinct une fois acquis et poussé même beaucoup moins loin que dans la fourmi sanguine indigène, je ne vois pas de difficulté à ce que le choix naturel développe et modifie l'instinct (toujours en supposant chaque modification profitable à l'espèce), jusqu'à ce qu'il se forme une fourmi aussi complétement dépendante de ses esclaves que l'est la fourmi roussâtre. »

THOMAS TOPHAM.

C'était un homme d'une force physique extraordinaire. Il était né à Londres vers 1710. D'abord il fut charpentier, comme l'avait été son père; il se fit ensuite tavernier; mais sa vocation l'entraînait vers les exercices athlétiques, qui lui valurent bientôt une célébrité lucrative. Le 28 mars 1741, il souleva trois tonnes d'eau pesant 1 836 livres en présence de milliers de spectateurs. C'était un jeu pour



Thomas Topham.

lui de rouler entre ses doigts et de transformer en bâton un plat d'étain. Il levait de terre avec ses dents une table longue de six pieds, chargée à son extrémité d'un poids de cent livres. Il plaçait une barre de fer derrière sa tête, sur son cou, et, en prenant les deux extrémités avec ses deux mains, les rapprochait devant lui jusqu'à les faire toucher l'une contre l'autre. Il rompait sans peine une corde de deux pouces de diamètre. Il portait un cheval par-dessus une barrière. Extérieurement, il n'était remarquable que par les saillies de ses muscles qui, par exemple, comblaient le creux de ses aisselles. Une fois il enleva un watchman avec la guérite où il était endormi, et, sans le réveiller, le posa sur le mur d'un cimetière. Une autre fois, étant à une fenêtre de rez-de-chaussée, il souleva légèrement d'une seule main une moitié de bœuf des épaules d'un boucher qui passait accablé sous ce poids. Il était, du reste, doux et pacifique. Des malheurs domestiques lui causèrent un tel désespoir qu'il se donna la mort vers l'âge de quarante ans

LE TRYPTIQUE DE RAMPILLON.

SEINE-ET-MARNE.



Retable de la chapelle de la Vierge, dans l'église de Rampillon (Seine-et-Marne). — Statue de la Vierge en pierre peinte et dorée (quatorzième siècle). — Tiré des *Monuments de Seine-et-Marne*, par MM. A. Aufauvre et C. Fichot.

Dans l'église de Rampillon (Seine-et-Marne), la chapelle de la Vierge est ornée d'un retable de la renaissance à quatre volets qui se replient autour d'un dais de bois sculpté d'arabesques. Douze sujets, représentant « les Joies et les Douleurs de la Vierge Marie », sont figurés en relief sur ces volets. MM. Aufauvre et Fichot, dans leur bel ouvrage sur les Monuments de Seine-et-Marne, ont décrit cette œuvre curieuse. Les douze sujets sont : l'Annonciation, la Rencontre de la Vierge et de sainte Élisabeth, la Naissance de Jésus dans l'étable, l'Étoile qui l'annonce aux bergers, l'Offrande des Mages, la Circoncision, la Parabole du Semeur, la Fuite en Égypte, l'Atelier de saint Joseph, l'Intérieur de la chambre de la Vierge, le Massacre des Innocents. Dans l'atelier, Jésus fait tourner une grande vrille ; il est habillé en enfant de chœur. Dans sa chambre, la Vierge ravaude avec une grosse aiguille. La statue de la Vierge, sous le dais, est en pierre, et du quatorzième siècle ; les peintures et dorures primitives qui la couvraient apparaissent encore sous un badigeon de blanc de céruse tout moderne. Les sculptures en bas-relief taillées dans l'épaisseur des volets ont heureusement échappé à cette restauration et conservé leurs vives couleurs. Plusieurs églises du département de Seine-et-Marne ont aussi de belles statues de la Vierge du quatorzième siècle. On doit citer

surtout celle de l'église des Ormes, près Provins, et qui est connue sous le nom de *la Belle Mâconnette.*

LE PÈRE JOE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 314, 322, 330.

J'allai donc à l'école; j'appris comme les autres, peut-être un peu plus vite : il me tardait de connaître les belles histoires dont ma grand'mère me parlait quelquefois. Elle était de vieille race, et se rappelait avoir entendu conter à son grand-père comment le pays avait longtemps tenu pour les Stuarts, et comment, lors de la rébellion, Charles Ier était venu en Cornouailles, et avait couché dans le vieux château de Trécarrel.

Dès que je sus lire, je causai moins souvent avec les pixies. J'avais obtenu du capitaine la permission d'allumer ma lanterne, et ma grand'mère m'approvisionnait de bons livres et de chandelles. Je me rappelle ma profonde consternation le jour où je ne trouvai plus que les mèches; un coquin de rat, ou peut-être une légion de souris, car ces vilains rongeurs abondent dans les mines, avaient découvert ma cachette et pillé mon trésor. Entre mes rêvasseries, mes chansonnettes, et mes lectures, qui ne me faisaient pas négliger les devoirs de mon poste, je ne trouvais pas la vie de trappeur trop rude. Un terrible événement m'en montra les sinistres côtés.

Dick Cooper, qui était de garde dans une galerie voisine de la mienne, vint un jour me demander d'allumer son *low* ou rat de cave à ma lanterne; il avait peur, disait-il, des lutins et autres malins esprits qui hantent les mines et qu'il entendait siffler autour de lui. C'était un garçon chétif, dont le père avait été tué par la chute d'un bloc de minerai, et que les putters s'amusaient méchamment à effrayer en passant de leurs grimaces et de leurs contorsions. Le pauvre enfant, descendu à sept ans dans la mine, ne savait pas son âge, et pouvait à peine dire son nom. Je l'avais quelquefois ramené chez nous, le dimanche, et j'avais commencé à lui apprendre à lire; de sorte qu'il m'avait pris en affection. Je le rassurai de mon mieux, et il regagna sa niche un peu moins tremblant. C'était le 21 mars, jour d'équinoxe; la bise soufflait du large, et la mer brisait avec un tel fracas que, malgré les trois cents pieds qui nous séparaient d'elle, nous l'entendions mugir et rouler des tonnerres au-dessus de nos têtes. De plus braves que Dick en pâlissaient d'effroi. Comme il arrive quand le vent est haut sur terre, les portes *chantaient fort*, ce qui est toujours mauvais signe, et l'annonce que la ventilation se dérange. Le courant d'air était si impétueux et si résistant qu'il me devint impossible de refermer la porte après l'avoir ouverte. J'y appliquais toutes mes forces, lorsqu'une épouvantable commotion, accompagnée d'un tourbillon de poudre de minerai, me jeta la face contre terre. Je restai longtemps évanoui. Quand je revins à moi, j'étais couché sur une civière, côte à côte avec Dyck ou plutôt avec son cadavre. Le pauvre enfant n'avait plus forme humaine. Il avait été écrasé sous le poids de la porte massive qu'il était chargé de garder. Le feu grisou avait éclaté au fond de la galerie et avait passé sur nous. Des deux, l'un avait été pris, l'autre épargné : cet autre, c'était moi. Je me dois cette justice qu'en me sentant vivre, ma pensée se reporta de suite à ma chère grand'mère qui ne m'eût point survécu. Je vois encore sa tête pâle penchée au bord du puits, comme on nous remontait. On lui avait assuré que j'étais vivant; mais elle n'en voulait croire que ses yeux, la chère âme! Le bruit de l'accident s'était répandu, et chacun accourait reconnaître ses morts et ses blessés. L'heure de relevée étant proche, la plupart des mineurs avaient déjà quitté les galeries; le dommage avait surtout porté sur les trappeurs et les putters, qui cependant, à l'exception du pauvre Dyck, en furent quittes, comme moi, pour des contusions et un ou deux membres disloqués. Ma grand'mère exigea que les petites épargnes mises de côté pour m'acheter des livres fussent employées à faire emplette d'une lampe de sûreté. J'y consentis, non sans peine, et elle me récompensa de ma docilité en me donnant peu après un ouvrage que je convoitais depuis longtemps.

— Et quel était donc cet ouvrage?

— Un recueil de contes écrits par une femme d'un grand cœur, et dans lequel se trouvait l'histoire d'un mineur, *Jervas le boiteux,* dont j'avais commencé la lecture à l'école, et qu'il me tardait d'achever. Jervas, à ses débuts, avait avec moi plus d'un trait de ressemblance, et je me disais que j'aurais pu glisser sur la même pente, et que les mauvais instincts qui ne sont qu'assoupis peuvent d'un moment à l'autre se réveiller. Je n'en fis que trop tôt la triste expérience. Blotti au fond de ma niche, j'étais absorbé par mon livre, lorsqu'il se fit tout à coup un grand émoi dans la mine. Un riche seigneur qui visitait le comté avait pris fantaisie de descendre dans le puits. On venait de donner le signal qui annonçait sa venue. Il était accompagné de son fils. Peu accoutumé à cet air suffocant, le jeune garçon, qui avait gardé ses habits, étouffait, et faillit perdre connaissance. On demanda en toute hâte une veste et un pantalon de mineur. J'avais précisément en paquet l'habillement complet que m'avait fait ma grand'mère, et que je comptais étrenner ce samedi-là, pour aller à la paye au sortir du puits. Je l'offris : l'enfant, qui était de ma taille, l'endossa et continua la visite. Le père s'était arrêté quelque temps près de moi; il m'avait interrogé sur mes lectures, sur mon emploi. Soit que mes réponses l'eussent frappé, soit qu il me jugeât plus éveillé que mes camarades, il se tourna vers le *capitaine de dessous* (¹), qui lui faisait les honneurs de son domaine souterrain, et lui dit : « N'est-ce pas dommage d'employer un garçon aussi intelligent à une tâche aussi abrutissante? » Je n'entendis pas la réponse de l'agent, mais je conçus une haute idée du jugement de l'étranger. Quand son fils et lui eurent parcouru quelques-unes des galeries, examiné les filons de cuivre et d'étain qui courent souvent en lignes parallèles à travers le schiste et le granit; quand on leur eût montré les puits de ventilation, les pompes d'épuisement, le canal par où s'écoulent les eaux, ils éprouvèrent un irrésistible désir de revoir le soleil et de se retrouver le plus tôt possible à la surface du sol. On descendit la benne, et ils y remontèrent sans prendre le temps de changer de costume. Ce ne fut qu'au sortir du puits, à quatre heures, qu'on me rendit ma veste et mon pantalon de flanelle soigneusement roulés ensemble. Le *purser* ou caissier auquel ils avaient été confiés, y joignit six schellings, dont trois faisaient partie de la gratification laissée par le lord pour les trappeurs. Ma paye de la semaine se trouvait ainsi doublée. Je m'acheminai dispos et joyeux à travers champs. On était au mois de mai, et quoique l'aride Cornouailles ne puisse se vanter d'être le jardin de l'Angleterre, il y avait dans l'air des senteurs parfumées, et de bonnes bouffées de printemps. Avant de rentrer au logis, je voulus me rendre compte de mes richesses. Je fouillai dans ma poche; à ma grande surprise, j'en retirai, avec mes six schellings, une toute petite bourse de soie. A travers les mailles du filet, je vis briller de l'or. Il y avait juste autant de pièces jaunes que j'avais de pièces blanches. Six guinées! quelle richesse! Les opulents étrangers étaient repartis. Le jeune

(¹) *Under ground captain*, qui a l'inspection et la police souterraine, tandis que le *grass captain* dirige les opérations qui se font à ciel ouvert.

garçon aurait-il voulu par hasard me ménager cette surprise? Qui sait?... c'était peut être le splendide payement du prêt de mes humbles habits. Au fait, qu'étaient pour lui six guinées? bien moins assurément que mes six schellings pour moi! Une fois lancé sur cette piste, mes suppositions allèrent grand train. Pourquoi n'aurait-il pas agi comme j'aurais agi à sa place? La fortune l'avait fait naître avec une cuillère d'argent dans la bouche, n'était-il pas bien naturel qu'il fît une petite part à celui qui était né avec une cuillère de bois? Six guinées! c'était plus qu'il n'en fallait pour acheter à ma chère grand'mère un lit tout neuf, où elle serait mieux couchée que dans le vieux, un bon grand fauteuil où elle pourrait s'étendre à l'aise; notre toit, que la dernière tempête avait dégarni de chaume, serait recouvert et la maison plus close; peut-être resterait-il encore de quoi acheter une belle quenouille et une provision de lin!... J'en étais là de mes projets, lorsqu'un doute qui s'était tout d'abord présenté à mon esprit revint cette fois avec plus de force. L'argent dont je disposais ainsi était-il à moi?... non; évidemment, la bourse appartenait au jeune garçon qui l'avait oubliée dans la poche de ma veste. Quel droit y avais-je? aucun. Ce n'était ni plus ni moins qu'un vol. « Moi, Joe, je serais un *voleur!* » Je prononçai le mot tout haut, et mon cœur se serra; je me sentis inondé d'une sueur froide. Ma grand'mère m'avait dit tant de fois: « Joe, tes parents ne t'ont laissé pour héritage que l'honneur; mais c'est un trésor mille fois plus précieux que l'or, et même que la vie! » Je n'étais plus qu'à quelques pas de la maison, mais je repris ma course en arrière. Cette mignonne petite bourse me brûlait les doigts. J'arrivai, je la jetai sur le bureau du caissier. Il se chargea de la faire parvenir au lord qui devait s'arrêter quelques jours à Truro. Tout cela m'avait pris du temps, et six heures sonnaient comme je rentrais chez nous. Ma grand'mère m'attendait sur le pas de la porte. « Pourquoi es-tu donc si fort en retard? » me demanda-t-elle. Je voulais et n'osais lui dire ce qui m'avait retenu. Elle vit bien que j'avais quelque chose sur la conscience, et m'amena petit à petit à lui tout confesser. « Tu as fini par où tu aurais dû commencer, cher enfant, me dit-elle; il ne faut pas laisser le temps aux mauvais désirs de se glisser dans notre cœur et de nous troubler le jugement. Ce n'est pas en vain que Notre-Seigneur nous a enseigné à dire: « Ne nous abandonnez pas à la tentation. » Une autre fois tu n'hésiteras plus: Argent trouvé et gardé est argent volé. » Nous fîmes ensemble la prière du soir, et je me couchai le cœur allégé d'un grand poids. Mais je vous ennuie, Monsieur, à vous conter ainsi ma vie par le menu.

J'affirmai au père Joseph que rien ne pouvait m'intéresser davantage: ce qui était l'exacte vérité.

La suite à la prochaine livraison.

LE RENARD.

POEME PAR GŒTHE.

Suite. — Voy. p. 41, 284.

« Reineke! Reineke arrive! Grimbert le blaireau le conduit vers le roi. » Ainsi criait la foule, et de toutes parts on accourait pour voir la piteuse mine que devait faire le fourbe; mais on était bien étonné en le voyant. Il n'était pas abattu le moins du monde; il portait haut la tête, et ses petits yeux malins avaient même l'air de sourire. Arrivé devant le lion, il lui adressa un joli petit discours insinuant et flatteur.

— Silence! répondit le roi majestueux. Vous ne m'en imposerez pas avec vos belles paroles. Vous n'êtes qu'un méchant et un parjure. Ne voyez-vous pas devant vous les victimes de votre scélératesse: Hennin le coq privé de ses enfants, Hinzé le chat à moitié étranglé, Brun éborgné, et tant d'autres qui ont été assez sots pour se fier à vous? Allez, vos crimes sont manifestes, et vous serez pendu.

Reineke reprit: — Très-gracieux seigneur, vous disposerez de ma vie à votre gré, et je sais que selon votre bon plaisir je puis être pendu, décapité, ou avoir les yeux crevés; à la vérité, je ne vois pas bien quel avantage en retirera Votre Majesté, mais il est clair qu'il ne me servirait à rien de me défendre.

Le bélier Bellyn s'écria: — Commençons le procès. Que les plaignants comparaissent!

Et l'on vit défiler, non-seulement Isengrin et sa famille, Hinzé et Brun, mais encore l'âne Boldevyn et Lampe le lièvre, Vackerlos le petit chien et Ryn le dogue, la chèvre Metké, Hermen le bouc, l'écureuil, la belette, l'hermine, le bœuf, le cheval, le cerf, le daim, le castor, la martre, le lapin et le sanglier, Barthold la cigogne, Marckart le geai et Lutké la grue, Tybké la cane, Alhéid l'oie, des myriades d'oiseaux et des quadrupèdes en foule. Qui pourrait en dire le nombre? Tous s'acharnèrent sur le renard en déroulant ses méfaits au grand jour. Ils se pressaient en foule devant le roi, criant à qui mieux mieux, entassant plaintes sur plaintes, et racontant toutes sortes d'histoires vieilles et récentes. Jamais, en aucune cour de justice, on n'avait vu tant de griefs s'amonceler sur la tête d'un accusé.

Reineke ne se laissa pas intimider par tous ces cris. Quand on lui eut permis de répondre, il se défendit si habilement qu'il y eut un moment, rapide comme l'éclair, où chacun de ses auditeurs se demanda si, en effet, on ne l'avait pas calomnié, et s'il n'était pas innocent comme l'agneau qui vient de naître. Mais l'évidence était trop forte. Les juges se recueillirent, et Reineke fut condamné à être suspendu par le cou au bout d'une corde, jusqu'à ce que mort s'ensuivît, dans l'intérêt de la moralité et du bon exemple.

La foule applaudit à ce jugement; les parents de Reineke, le singe, le blaireau et autres, trouvèrent seuls d'assez mauvais goût qu'on envoyât ainsi à la potence un des premiers barons, et ils se retirèrent mécontents.

On conduisit le condamné au supplice. Le roi, la reine, toute la cour, les pauvres, les riches, voulurent assister à ce lugubre spectacle. On fit monter Reineke à l'échelle; on lui passa la tête dans le nœud coulant. Alors, d'une voix émue, le malheureux demanda un peu de silence, et pria l'assemblée de lui permettre de faire l'aveu public de tous ses crimes avant de passer de vie à trépas. Comment lui aurait-on refusé cette simple et suprême faveur?

— Parlez, lui dit le roi, et soyez bref.

Reineke raconta d'abord comment il avait cédé, tout petit enfant, à ses mauvais instincts. Il avait commencé par manger un petit nouveau-né dans une bergerie; puis, ses dents s'étant allongées, il avait dévoré de petites chèvres, de tendres poulets, des oies et des canards. Un hiver, il avait eu le malheur de faire la connaissance d'Isengrin, au bord du Rhin. Ils s'étaient bien vite compris et liés d'amitié; une association s'était formée entre eux pour faire autre chose que du bien. — Mais, dit Reineke, Isengrin n'était pas de bonne foi, et il prenait toujours plus que sa part du butin, si bien que j'aurais eu assez de peine à vivre si je n'avais eu souvent recours à mon trésor d'or et d'argent, que je gardais avec soin dans un endroit secret où il est bien caché, et où personne ne saura jamais le découvrir.

— Plaît-il? interrompit le roi; un trésor?

— Oui, Sire, répondit Reineke avec humilité, un trésor dont on chargerait sept voitures et plus.

— Et d'où vous est venu ce trésor?

— Hélas! c'est un trésor volé; mais il l'a été pour préserver votre vie royale menacée par une conspiration.

— Qu'est-ce à dire? un trésor volé! une conspiration! ma vie menacée! C'est à n'y rien comprendre. Il importe d'examiner la chose. Détachez-moi ce mécréant, et amenez-le près du trône. Cela me touche.

Reineke fut conduit aux pieds du roi et de la reine.

— Dites la vérité, s'écria la reine pleine d'inquiétude; la vérité tout entière!

Alors Reineke inventa tout un roman où il compromit un grand nombre de personnes innocentes, et en particulier son ami le blaireau. Il raconta comment son propre père avait jadis découvert le trésor du roi Eimery le puissant.

— Ce fut, dit-il, un malheur pour lui. Se voyant si riche, il voulut usurper votre couronne et conspira la mort de Votre Majesté avec Hinzé le chat, Brun l'ours, Isengrin le loup, et Grimbert le blaireau. J'eus connaissance du complot par une indiscrétion de la femme de Grimbert, et je fus effrayé du danger où s'exposait mon père. Alors je résolus de l'épier pour savoir où était la cachette du trésor qui devait servir à soulever les populations. J'eus le bonheur de trouver tout cet amas d'or, d'argent, de joyaux, et, non sans peine, je parvins à l'enlever, en plusieurs fois, de nuit, avec l'aide de ma femme. Quand mon père revint à la cachette et la trouva vide, il se pendit de désespoir, et les conjurés se dispersèrent. Voilà, grand roi, ce que votre pauvre serviteur a fait pour préserver votre précieuse existence; et cependant je vais périr d'une mort ignominieuse, tandis que je vois les coupables qui se rient de ma misère et siégent à votre droite.



Le Témoignage du Lièvre. — Dessin de Pauquet, d'après Kaulbach.

Le roi était fort perplexe. Reineke était-il sincère?

— Où est le trésor? demanda-t-il à l'animal rusé.

— Pourquoi le dirais-je, Sire, puisque pour ma récompense vous me faites pendre?

— Eh! vous ne serez pas pendu, dit la reine, si vous satisfaites la curiosité du roi, et si vous lui jurez fidélité et dévouement à l'avenir.

— Je jurerai fidélité, dévouement, et plus encore, si le roi me fait grâce de la vie. Je vous montrerai le trésor, et vous serez confondus de surprise.

— C'est un menteur, dit le roi à la reine.

— Il faut voir, dit la reine; songez qu'il accuse son propre père et son neveu le blaireau; c'est bien fort.

Le roi se prit à réfléchir : Reineke insista avec adresse; on l'emmena au palais, malgré les murmures de la foule. Dans le palais, il se fit rendre son épée et se couvrit la tête : c'était son droit de haut seigneur. Puis, debout, dans la salle du trône, il parla plus amplement et avec plus d'éloquence encore; il nomma même le lieu où était le trésor, la fontaine Krekelborn, dans le bois Husterlo, et il indiqua les moyens de le trouver.



Le Renard décoré. — Dessin de Pauquet, d'après Kaulbach.

— Krekelborn! Husterlo! qui a jamais entendu parler de ces endroits-là? s'écria le roi. Quand même ils existeraient, je ne les découvrirais jamais tout seul.

— Je vous y conduirai, Sire; mais je suis peiné de voir que vous doutez de mes paroles. Daignez appeler Lampe le lièvre.

Lampe s'approcha du roi tout tremblant, et, pressé de questions, répondit qu'il connaissait en effet Krekelborn et Husterlo.

— C'est dans le désert, dit-il. Krekelborn est tout près d'Husterlo. Les gens du pays appellent Husterlo un petit bois où Simonel le bancroche et sa bande faisaient de la fausse monnaie. Je connais bien cet endroit-là pour y avoir souffert de la faim et du froid lorsque je fus poursuivi par le chien Ryn.

Ce témoignage naïf persuada le roi. Il voulut partir sur-le-champ avec Reineke; mais celui-ci le pria de considérer qu'il convenait peu qu'on vît sitôt cheminer Sa Majesté en compagnie d'un échappé de la potence. Tant d'empressement ne serait-il pas jugé malignement par le peuple?

La dignité du roi approuva cette remarque. Il était, en effet, plus décent d'attendre quelque temps. Donc il fut convenu que Reineke ferait d'abord un pèlerinage lointain

pour expier ses fautes et donner à la cour et au peuple le temps d'oublier sa méchante affaire.

Cet acte de clémence fit très-mauvais effet à la cour. Isengrin et Brun surtout se plaignirent hautement : on les mit en prison.

Dès le lendemain, Reineke prit un bâton, une besace, et alla respectueusement faire ses adieux au roi et à la reine.

— Par mes aïeux ! vous êtes bien pressé, dit le roi.

— Sire, ma présence ne peut être en ce moment qu'une cause d'embarras pour Votre Majesté. J'ai hâte d'ailleurs d'accomplir mon vœu, et bientôt je reviendrai accomplir ma promesse.

Pour écarter toute méfiance, il se fit accompagner de Lampe le lièvre et de Bellyn le bélier. L'hypocrite nourrissait contre eux une haine féroce. Le premier l'avait jadis dénoncé, et le second s'était montré pendant le procès très-ardent contre lui. Par de bénignes paroles, il les conduisit jusque devant le donjon de Malepart. Là, il invita Bellyn à brouter le frais gazon et Lampe à venir dire bonjour à dame Reineke. Que se passa-t-il dans ce sombre séjour? Bellyn crut entendre des cris de détresse : inquiet, il allait entrer, lorsque Reineke parut, tout souriant, avec sa besace assez alourdie, qui, disait-il, contenait des dépêches importantes pour le roi. Bellyn fut surpris. Reineke lui fit entendre qu'il s'agissait d'un grand secret d'État. Il lui recommanda instamment de ne pas ouvrir la besace, car elle était fermée d'un nœud particulier convenu avec le roi.

Bellyn retourna donc vers le palais avec empressement. Le roi ouvrit le sac, et en tira... horreur!... la tête du pauvre Lampe.

— Ah ! scélérat de Reineke ! s'écria le monarque aussi indigné que confus; ah! si jamais je te tiens une seconde fois!

A la vérité, il était assez désagréable pour une tête couronnée d'avoir été si complétement prise pour dupe. Le roi faillit en tomber malade de honte et de mélancolie; mais le léopard le consola et lui donna de sages avis.

— Il faut d'abord, dit-il, rendre vos bonnes grâces à Brun et à Isengrin, et leur livrer, en dédommagement de leur captivité, le traître Bellyn qui a osé se charger d'un pareil message. Ensuite nous nous mettrons tous en marche contre Reineke.

— Bien parlé ! dit le roi.

Bellyn eut beau se récrier. L'ours et le loup voulurent absolument qu'on le leur servît, bien apprêté, à leur premier repas. Puis ils assistèrent au conseil où l'on délibéra sur le plan de campagne contre Reineke.

Grimbert était aux écoutes. Ce qu'il entendit l'effraya beaucoup; il courut avertir Reineke que le roi allait convoquer tous ses vassaux et ne tarderait pas à se mettre en marche avec une puissante armée pour assiéger son repaire.

— N'est-ce que cela? répondit Reineke; allez, n'ayez crainte; il se passera encore du temps avant que ces gens-là ne viennent ici; on est très-fort à la cour pour délibérer, mais quand il s'agit de conclure et surtout d'agir, c'est une autre affaire. Dînons, mon cher neveu; croquez-moi ces petits os de pigeon; c'est moitié lait, moitié sang; ils fondent dans la bouche. Après dîner, nous dormirons en paix, et demain matin nous causerons guerre, s'il vous plaît.

Tout bien considéré, Reineke prit le parti le plus invraisemblable. Il se mit en route, et, à l'improviste, parut devant le roi. — Quoi! dit-il, j'apprends que le traître Bellyn a tué le pauvre Lampe, et c'est moi qu'on accuse! Il me faut interrompre mon pèlerinage pour démasquer mes calomniateurs!

— Dents et griffes! c'est trop d'audace! dit le roi courroucé, mais en même temps si étonné qu'il ne voulut pas en entendre davantage. Il rentra dans ses appartements. Il y trouva la reine qui était en conversation intime avec sa première dame de compagnie, la guenon, cousine de Reineke. La reine avait un goût naturel pour les gens d'esprit. « — Ils sont rares, disait la guenon, et tous les sots se liguent contre eux. Est-on meilleur parce que l'on est bête? Brun, Isengrin et autres se privent-ils d'une bonne proie par scrupule lorsqu'ils peuvent la happer? Mais aucun d'eux saurait-il en temps de péril donner d'aussi fins conseils au trône que Reineke? » — Et, partant de là, dame Guenon raconta tout ce que l'histoire ancienne et moderne a recueilli d'anecdotes sur le génie subtil dont les Reineke ont donné tant de preuves de père en fils à tous les souverains du monde avant le déluge et depuis. Le roi attentif ne pouvait s'empêcher de sourire. Certes, nul ne contestait la force à la race royale des lions; mais il ne suffit pas d'être fort; et quelle espèce avait fourni de tout temps à la couronne autant d'excellents premiers ministres et d'habiles diplomates que les Reineke? Après tout, était-il politique de céder aux clameurs de la multitude et de se faire des ennemis d'une famille si intelligente et si prompte à trouver d'utiles stratagèmes? Si Reineke n'avait pas la petite morale, il avait la grande.

Au fond, la cause de Reineke était gagnée. Cependant la raison d'État voulait que l'on usât de prudence. On écouta de nouveau les accusations des ennemis de Reineke; après quoi il fut résolu qu'on terminerait ces débats par un combat singulier. Isengrin, emporté par ses ressentiments et par la conviction qu'il était plus vigoureux que Reineke, réclama l'honneur de combattre l'ennemi commun. La lutte fut solennelle. Les deux combattants étaient célèbres. On engagea des paris à ruiner toute l'aristocratie des animaux. A vrai dire, Reineke n'était point tout à fait sans crainte, et peu s'en fallut qu'il ne fût occis par Isengrin; mais il eut recours à une ruse suprême. Il mouilla sa queue, la traîna dans le sable, et, au fort du duel, en fouetta les yeux de son adversaire, qui, aveuglé, éperdu, se vit contraint à s'avouer vaincu et à demander merci. Les fanfares sonnèrent. Reineke, proclamé vainqueur, fut décoré et promu aux plus hautes dignités de l'État. Ainsi fut conclue l'alliance définitive de la force et de la ruse. Le peuple n'eut plus, depuis ce jour-là, qu'à courber la tête, obéir, payer, et se taire : que voulez-vous? ce sont des animaux. Il en est tout autrement, comme on sait, chez les hommes.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

DU MOIS DE NOVEMBRE.

Peu de temps après le coucher du soleil, et pendant une demi-heure environ, *Mercure* paraîtra à l'ouest, au-dessus de l'horizon, dans la lueur du crépuscule. Cette planète, d'un vif éclat malgré sa petitesse (17 fois plus petite que la terre), étant constamment plongée dans les rayons du soleil, autour duquel elle gravite dans un orbe très-restreint, il est difficile de l'apercevoir à l'œil nu. On fera bien de l'observer dans les premiers jours de novembre, attendu que dans la dernière quinzaine du mois elle se rapprochera du soleil.

Mars sera la seconde observation du soir. Cette planète, assez brillante, est facile à reconnaître à son éclat d'un rouge ocreux et dénué de scintillation. En général, les planètes, si l'on en excepte quelquefois Vénus, ne scintillent jamais comme les étoiles proprement dites : c'est là le moyen de les découvrir à première vue, et elles parcourent en outre, dans leur course diurne apparente, sensiblement la même région que le soleil. Ainsi, à six heures du soir, pendant tout le mois de novembre de cette année, Mars occupera dans le ciel la position que le soleil occupait dans la journée, à midi environ, lors de son pas-

sage au méridien. Dès le coucher du soleil, on l'observera un peu à gauche de cette position, dans la direction du sud-est.

Voici maintenant les observations du matin.

La plus belle des étoiles, *Vénus*, appelée encore *Lucifer, étoile du matin, étoile du berger*, brillera d'un grand éclat à l'orient, dès trois heures du matin, en retardant un peu son lever chaque jour. On pourra l'observer convenablement jusqu'au lever du soleil, et même après, jusqu'à sept heures et demie environ, au-dessus du sud-est. Pendant ce mois, cette planète passera au méridien à neuf heures du matin.

On sait que Vénus a des phases semblables à celles de la lune, mais dont la succession est incomparablement plus lente. Ces phases ne peuvent être aperçues qu'à l'aide d'un télescope, ou encore de la lunette dite *Babinet*, du nom de son savant auteur. Muni de cet instrument très-portatif, lequel peut servir à la fois de lunette astronomique et de lunette terrestre ou *longue-vue*, on verra que durant tout le mois de novembre l'aspect de Vénus sera celui de la lune approchant de son *dernier quartier*. La partie éclairée fait toujours face au soleil, ce qui prouve que la planète n'a aucune lumière par elle-même, et qu'elle ne la reçoit comme nous, que du soleil.

La surface de Vénus est couverte de hautes montagnes, et environnée d'une atmosphère comme la nôtre.

Jupiter, dont l'éclat surpasse quelquefois celui de Vénus, est la planète la plus facile à observer. A l'aide d'une lunette d'un faible grossissement, on distingue son disque légèrement aplati aux pôles. Une bonne vue presbyte peut même apercevoir à l'œil nu un ou plusieurs des quatre satellites ou lunes qui l'accompagnent dans sa course autour du soleil, et dont l'aspect change chaque jour. Dans les premiers jours du mois, à minuit, Jupiter se montrera au-dessus de l'horizon. A sept heures du matin, cet astre passera au méridien et on le verra à la droite de Vénus; mais, à partir de cette époque, il devancera de plus en plus Vénus, de manière qu'à la fin du mois, son passage au méridien aura lieu dès six heures du matin.

La planète *Saturne*, qui, avec son anneau immense et son cortége de huit satellites, forme, à la distance effrayante de plus de 300 millions de lieues de nous, un système planétaire à elle seule, aura une marche semblable à celle de Jupiter en le suivant toujours d'une bonne heure dans son lever. Ainsi, dans les premiers jours du mois, Saturne apparaîtra au-dessus de l'horizon vers une heure du matin, et à la fin du mois, vers minuit. Sa lumière pâle et plombée ne permettra guère de l'observer au delà de sept heures du matin.

Quant à notre satellite, rien de plus remarquable que les autres mois : dernier quartier le 6, nouvelle lune le 13, premier quartier le 20, pleine lune le 28. A l'aide de la lunette mentionnée plus haut, on observera facilement les montagnes de ce satellite, aux environs du premier quartier le soir, et du dernier quartier le matin. Du 14 au 18, le soir, ou mieux encore, du 8 au 12, le matin avant le lever du soleil, la *lumière cendrée* de la lune, c'est-à-dire la lueur comparable à notre *clair de lune*, et qui est produite sur la partie ombrée du disque lunaire par le reflet de la partie éclairée de notre globe, permettra d'apercevoir distinctement ce disque *en entier*. C'est un phénomène astronomique très-curieux.

MAISON DU TEMPS DE FERNAND CORTEZ

ET, SELON UNE TRADITION, HABITÉE PAR LUI.

Hernando Cortez est un de ces héros populaires dont le nom est dans toutes les bouches, et dont il n'est plus nécessaire de signaler les hauts faits, louables ou non. Ce qu'on connaît le moins, dans sa biographie, c'est sa vie intérieure, la promptitude d'esprit dont il se sentait animé, son goût d'artiste dans tout ce qui se rattachait de près ou de loin à sa personne. L'un de ses historiens, qui l'avait connu à merveille, puisqu'il dirigeait l'éducation de ses enfants, Gomara, ne tarit pas dès qu'il veut faire comprendre sa suprême élégance et la simplicité parfaite qu'il sut néanmoins conserver toujours, dans une situation qui l'élevait presque à la grandeur d'un souverain. Ce goût qu'il avait dans sa manière de se vêtir, il le porta, dès l'origine, dans son amour pour les bâtiments.

Bien différent de Pizarre, Cortez avait fait des études classiques : aussi ne fut-il nullement embarrassé lorsqu'il eut à décrire pour l'empereur l'aspect de ses nouvelles conquêtes; il sut le faire en excellent castillan. En architecture, néanmoins, il ne fallait pas lui demander plus de science archéologique que son siècle n'en comportait. Dans ses fameuses lettres à Charles-Quint, et lorsqu'il cherche à faire comprendre la beauté de la ville qu'il vient de soumettre à l'empire de César; lorsque, en un mot, il veut peindre ce que Montaigne appelle d'une façon si originale l'épouvantable splendeur de Mexico, tout ce à quoi son esprit se hausse, c'est de comparer les théocallis aux mosquées des cités moresques... Le génie arabe avait, en effet, laissé partout ses traces dans la Péninsule; les monuments qu'on lui devait étaient présents à tous les souvenirs; les chrétiens eux-mêmes copiaient plus ou moins ces merveilles. Ce genre de construction, modifié par l'esprit de la renaissance, présida à l'architecture qui devait bientôt rendre méconnaissable la cité de Montezuma, et qui lui donna en peu d'années un tel aspect, qu'on n'y rencontrait pas un seul édifice un peu considérable reflétant encore dans sa pureté l'antique génie des compagnons de Huitzilotl.

Cortez avouait franchement son amour pour les richesses et pour la puissance : aussi se fit-il une large part dans le butin de Mexico. Il s'adjugea le palais du souverain, et il y demeura; mais ce palais n'offrait plus que des décombres, comme le reste de la cité. Tout avait été si bien détruit que, vers 1540, c'est-à-dire vingt et un ans après l'arrivée, le licencié Alonzo de Zurita s'exprimait ainsi à propos des constructions civiles, dont il regrettait sans doute les dispositions : « Les maisons des chefs étaient spacieuses; on les élevait d'une toise et plus au-dessus du sol, afin d'éviter l'humidité; elles ressemblaient à des entre-sols. Il y avait, attenants, des jardins et des vergers; les appartements des femmes étaient à part (¹). »

Dès l'année 1529, Cortez obtint par cédule royale la concession en toute propriété des habitations qu'il s'était adjugées; puis, en 1531, il fit bâtir, probablement sur leur emplacement, une habitation si vaste et si coûteuse, en raison de sa magnificence, qu'elle excita le mécontentement de l'*Audiencia*. « Le marquis, écrivait-on alors à Charles-Quint, fait construire ici un palais plus somptueux que ceux qui sont en Espagne : les murs ont plus de cinq pieds d'épaisseur; il occupe trente-cinq carrés (*quadras*), dont chacun a soixante-dix pieds de façade. »

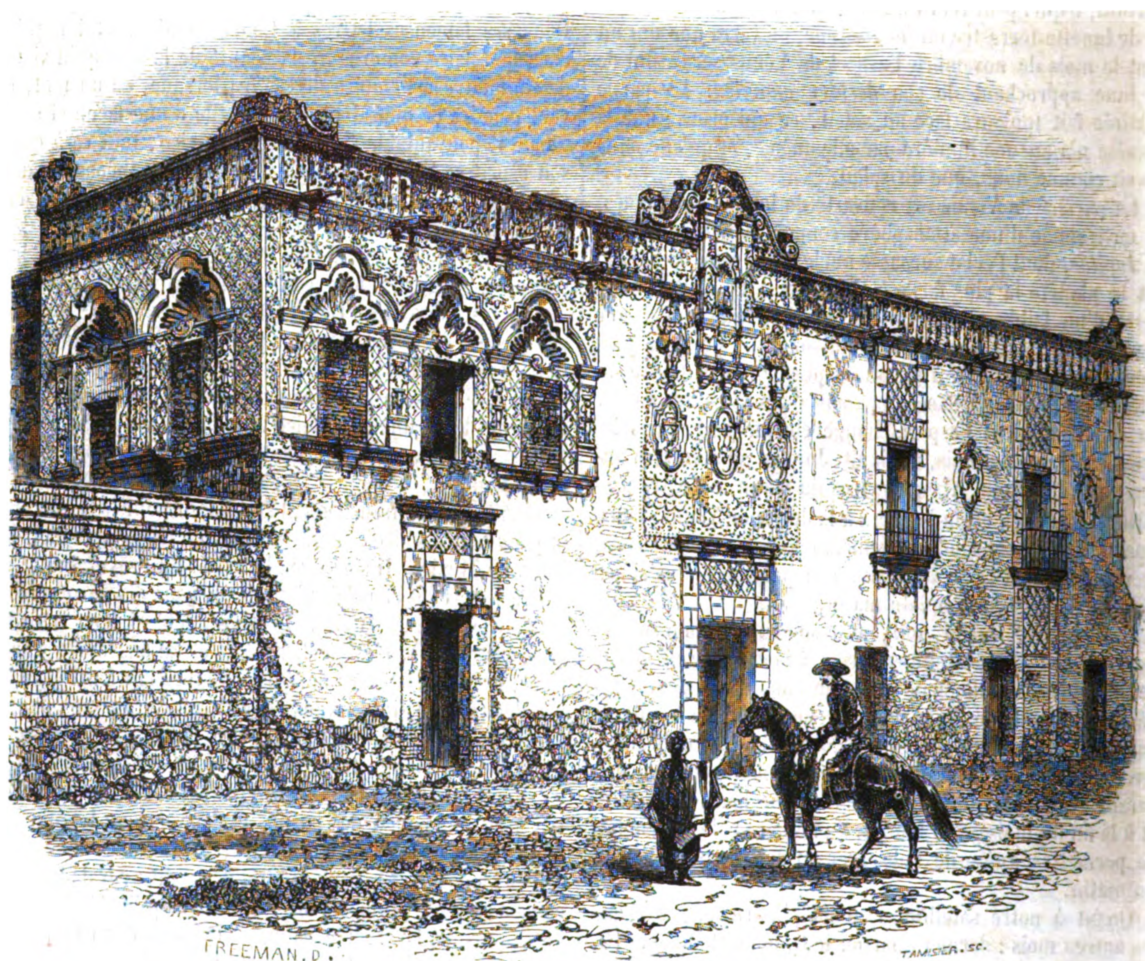
Les matériaux ne manquaient pas à Cortez. Outre les ruines gigantesques dont le sol était jonché, les montagnes du voisinage lui offraient l'amigdaloïde poreuse, qu'on appelle à Mexico *tezontle*. Le porphyre n'était pas rare, non plus que la basalte et l'obsidienne (²). Malgré l'activité de ses travaux, le conquistador ne put pas les poursuivre jusqu'à un parfait achèvement; ses nombreux ennemis

(¹) Voy. Collection d'ouvrages relatifs à l'Amérique publiée par M. H. Ternaux-Compans.

(²) *Disertacion por Alaman.*

surent y mettre bon ordre. On empêcha les Indiens qu'il employait comme gens corvéables de se rendre à son commandement, et ce fut tout au plus si l'on permit aux ouvriers libres de Chalco de travailler à son palais, sous la condition bien naturelle qu'en les employant il les payerait... Il ne les paya pas. Ainsi le voulait la louable coutume en vigueur chez les Espagnols; mais, comme on le pensera aisément, avec ce beau système, les travaux subirent un arrêt forcé. Après une assez longue interruption, on les reprit néanmoins, et Cortez, qui était spéculateur aussi habile que conquérant audacieux, fit garnir son nouveau palais de nombreuses boutiques et de riches magasins qui ne tardèrent pas à rapporter à leur propriétaire plus de trois mille *pesos*. Nous doutons que le marquis del Valle (on n'appelait pas autrement notre conquistador) ait fait longtemps son habitation particulière de cette vaste construction; l'Audience royale y avait été établie fort arbitrairement, à ce qu'il nous semble, et abreuvait son propriétaire de tracasseries. Notre héros n'en perdit pas un moment ses intérêts de vue, et il fit réclamer ses loyers qu'on ne lui payait pas, ayant à poursuivre, disait-il, de vastes projets. Il est possible qu'il méditât dès lors son expédition vers la mer Vermeille; mais il est plus probable que, toujours avide d'émotions nouvelles, il se livrait à maintes spéculations au nombre desquelles il faut mettre sa manie de bâtir, ne fût-ce que pour entrer en lutte ouverte avec l'*Audiencia*.

Cortez éleva plusieurs maisons dans Mexico. Celle que nous reproduisons ici passe même pour lui avoir servi d'habitation, sans que la chose en elle-même soit bien prouvée. Elle est très-certainement de son temps, et elle garde la riche élégance d'un de ces hôtels moresques comme



La Maison dite de Fernand Cortez, à Mexico. — Dessin de Freeman, d'après une photographie de M. de Rosti.

on en trouve encore assez fréquemment dans mainte cité de l'Andalousie.

A la vue de cette gracieuse construction si complétement européenne, de ces ornements architectoniques si curieusement fouillés et qu'a si bien reproduits la photographie de M. P. de Rosti, on se demande comment de pareils édifices purent s'élever sur les décombres de Tenotchitlan au bout de quelques années de conquête. C'est le génie patient de la race indienne qui nous peut fournir une réponse. Comme les Chinois, dont on connaît l'admirable persévérance et l'incompréhensible adresse, les habitants de Mexico ne voyaient rien dans les arts de l'Europe qu'ils ne pussent aussitôt imiter avec la plus minutieuse exactitude. La Condamine admire en plus d'un endroit de ses Voyages la façon dont les Indiens travaillent les pierres les plus dures. Les habiles ouvriers employés par Montezuma devinrent d'excellents auxiliaires des rares manœuvres européens qu'envoyait la mère patrie, et ce fut grâce à eux qu'on put élever dans Mexico tant d'édifices qui frappaient de surprise les Européens. Il paraît certain que les maisons habitées réellement par Cortez et qu'il possédait sur la grande place furent incendiées en 1636. Le savant Alaman, qui nous fournit ce renseignement, prouve néanmoins que le héros du Mexique a séjourné dans les bâtiments où est aujourd'hui le mont-de-piété.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE BON CHEMIN.



Une Pluie en Alsace. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

Je n'ose plus médire de la pluie, même la plus inopportune, depuis que j'entends mon ami Roger faire son éloge et soutenir qu'il lui doit son bonheur. Il est vrai que mon ami Roger est un homme à part, simple comme un enfant, toujours disposé à voir le bon côté des choses, rapportant à la Providence ce que nous attribuons au hasard, n'allant pas chercher à cent lieues ce qu'il peut trouver à dix pas, se tenant pour satisfait quand il possède ce qu'il a désiré, enfin un véritable original. Or voici ce qui lui advint.

Après avoir obtenu à la Faculté de médecine de Paris son diplôme de docteur, il était allé passer quelques jours chez ses parents, braves fermiers du département du Bas-Rhin. J'ai dit que Roger était un homme simple : il se trouvait tout aussi à son aise dans la ferme de son père, sous les quartiers de lard suspendus aux solives du plafond, que dans un élégant salon; il travaillait aussi volontiers au bruit de tout l'orchestre de la basse-cour que dans le silence d'un cabinet d'étude, et la fourchette d'étain avec

laquelle il expédiait le souper préparé par sa mère ne le lui faisait pas trouver moins bon. Cependant, comme depuis son enfance il avait toujours vécu à Paris, c'était à Paris qu'il avait l'intention de retourner et d'exercer sa profession. Sans être plus ambitieux qu'un autre, il ne voyait pas pourquoi il ne réussirait pas dans la grande ville; il ne repoussait même pas l'idée d'y amasser une fortune considérable et d'y faire un beau mariage. Une jeune héritière ornée de toute sorte de qualités physiques et morales, avec quelque cent mille francs de dot, n'était nullement au-dessus de ses prétentions, et certes tous ceux qui le connaissaient lui accordaient bien le droit d'aspirer à tout. Impatient d'aborder la vie, plein de confiance dans l'avenir, il songeait au départ quand arriva le petit incident qui décida de sa destinée.

Un jour qu'il était allé se promener dans la campagne, monté sur le meilleur cheval de son père, il fut surpris par la pluie comme il était encore à deux ou trois lieues de chez lui. « Ma foi, tant mieux, dit-il, le vent m'incommodait; petite pluie abat grand vent. » Mais le vent ne cessa pas et la petite pluie grossit. Roger mit son manteau, en releva le collet par-dessus ses oreilles, enfonça son chapeau à larges bords sur sa tête et ne s'inquiéta pas autrement du mauvais temps. Quelle que fût sa patience, la pluie semblait avoir résolu de le pousser à bout; elle se mit à tomber à flots; en moins de dix minutes, la plaine ne fut plus qu'un marécage. Mouillé jusqu'aux os, ne voyant ni près ni loin aucun refuge, le pauvre Roger était sur le point de céder au besoin qu'il éprouvait d'apostropher le ciel et la terre avec quelque rudesse, quand il aperçut à quelque distance un groupe de femmes arrêtées à l'embranchement de plusieurs chemins. C'étaient trois jeunes filles revenant sans doute de quelque marché voisin, et qui, avant de se séparer, causaient un instant sous leurs grands parapluies. Me voilà sauvé, pensa Roger, dont la mauvaise humeur disparut aussitôt; et, s'étant approché des jeunes filles, il leur demanda quelle route il fallait prendre pour arriver au village le plus proche et trouver un abri. Toutes trois étendirent la main à la fois, mais dans des directions différentes : « Prenez à droite! — Tournez à gauche! — Allez tout droit! » dirent-elles en même temps. Que croire? quel parti prendre? Y avait-il trois villages également proches? N'y en avait-il qu'un auquel les trois chemins aboutissaient? Les jeunes filles se trompaient-elles ou voulaient-elles se moquer de lui? « Bah! à quoi bon délibérer, se dit Roger. Il faut avoir l'esprit bien mal fait pour prendre à droite ou à gauche quand on peut aller tout droit. » Et il s'engagea dans le sentier qui se trouvait devant lui. La jeune paysanne qui lui avait indiqué cette direction dit adieu à ses compagnes et se mit en marche dans le même chemin. Les pieds du cheval s'enfonçant profondément dans la terre détrempée, le cavalier n'allait pas plus vite que la voyageuse; quelquefois même celle-ci le devançait, mais alors elle ralentissait le pas comme un guide qui ne veut pas se laisser perdre de vue. Elle avait soin de choisir les meilleurs passages, puis se retroussait pour les désigner à l'attention de Roger. Une fois, le cheval de celui-ci refusant de traverser une flaque d'eau plus large que les autres, elle vint à son aide, prit l'animal par la bride et le força d'avancer. Cependant à quoi pensait notre voyageur? Ce n'était plus à la pluie, sans doute, ni à autre chose qu'à la complaisance de cette jeune fille qui se faisait si bravement mouiller, qui entrait avec si peu de façons dans l'eau jusqu'à mi-jambe pour rendre service à un inconnu dans l'embarras. Où sont-elles les belles demoiselles de Paris qui, en pareille circonstance, en feraient autant? Il est vrai que, de son côté, la pauvre campagnarde jouerait un triste rôle dans un salon... Et pourquoi? Au fait, sa tournure est leste et gracieuse... La voici qui se retourne : son visage n'est-il pas charmant? Assurément il ne lui faudrait pas beaucoup de toilette pour figurer sans désavantage parmi les plus jolies.

Un quart d'heure après, les deux voyageurs étaient arrivés au village et ils entraient dans une maison qui, certes, n'avait pas cinq étages et n'était pas bâtie en pierre de taille, mais qui, à mon sens, n'était pas désagréable à voir avec le beau rosier tout en fleurs qui en décorait la façade. C'était là que demeuraient les parents de la jeune paysanne. On n'échangea pas beaucoup de paroles, ce qui ne veut pas dire que le temps fut pour cela mal employé. En un instant la table fut mise, un gros fagot jeté dans le feu, la poêle posée sur la flamme, et un excellent déjeuner très-proprement et très-cordialement servi. « Ces gens-là sont vraiment fort bien, pensait Roger, au fond vraiment polis et distingués. Je ne sais pas pourquoi, nous autres citadins, nous nous croyons supérieurs à eux. »

Bien qu'il n'y eût rien à redire à l'accueil que Roger recevait de ses hôtes, il remarqua cependant sur leurs figures et dans leurs manières quelques signes de préoccupation et même d'inquiétude. Par moment ils se taisaient et semblaient écouter; à plusieurs reprises, la jeune fille se leva et entra dans la chambre voisine; quand elle reparaissait, les yeux de ses parents se fixaient sur elle. « C'est mon frère qui est malade », dit-elle, répondant au regard interrogateur de Roger. Malade! oserai-je dire que ce triste mot ne sonna pas trop mal à l'oreille du jeune médecin? Il demanda à voir, examina et fit sa première ordonnance. Il l'écrivit d'une main ferme, mais au fond le cœur lui trembla. Il avait si grande envie de réussir et de rendre service à de braves gens! « Je reviendrai », dit-il en enfourchant son cheval, qui, de son côté, n'avait pas eu à se plaindre du gîte et de la pitance, et témoigna sa satisfaction par de joyeux hennissements.

Roger revint en effet le lendemain, et encore le surlendemain, et tous les jours pendant une semaine, au bout de laquelle son malade était sur pied, aussi dispos que vous et moi. « Ah! si nous avions ici un médecin comme vous! » répétaient les bonnes gens en lui serrant les mains; et, chaque fois qu'il traversait le village, tout le monde le regardait passer et le saluait. Il y en avait plusieurs qui avaient bien envie de lui parler; un jour, le plus hardi l'osa, puis un second, puis un troisième, puis tous ceux qui avaient besoin de lui. Il n'y avait pas de médecin dans ce pauvre village, ni à deux lieues à la ronde, et pourtant il y avait là des maladies comme ailleurs, et même plus qu'ailleurs en ce moment-là, car une épidémie assez maligne venait de se déclarer. « Je vais voir ma clientèle », disait en riant Roger à son père. Au fait, pensa-t-il un jour qu'il revenait de sa tournée après avoir fait une quinzaine de visites, pour un début ce n'est pas trop mal. Pourquoi irais-je chercher ailleurs ce que je suis sûr de trouver ici? Là-bas, on se passe fort bien de moi et les malades manqueront peut-être au médecin; ici, c'est le médecin qui manque aux malades, et je vois bien qu'ils ne me laisseront pas chômer. » Comme ceci demandait réflexion, il y réfléchit une heure entière, prit son parti et resta. Ne trouvez-vous pas qu'il eut raison? Sans doute, ses clients ne le payent pas bien cher, mais, en revanche, ils l'aiment beaucoup et le regardent comme le plus savant homme du monde, ce qui, je pense, même pour le plus modeste, n'est pas indifférent.

Et le beau mariage que notre ami Roger se promettait de faire à Paris?... Ma foi, celui qu'il fit dans son village ne dut pas lui laisser grand'chose à regretter. Épouser beauté, jeunesse, vaillance et tendresse de cœur, ce n'est pas, à mon sens, une si mauvaise affaire. — Et qui Roger

a-t-il épousé? — Justement celle que vous connaissez, la jeune fille qui, le jour de cette grande pluie, le rencontra et lui montra le chemin. « Ce chemin-là était celui du bonheur, m'a-t-il dit souvent lui-même; c'était pour m'y conduire que la Providence fit pleuvoir ce jour-là. »

UNE LETTRE DU RUZZANTE.

Angelo Beolco, surnommé le *Ruzzante* (le folâtre, le badin), est né à Padoue, en 1502. Il est mort à l'âge de quarante ans, le 17 mars 1542. Dix-huit ans après, on lui éleva un tombeau dans l'église San-Daniel de Padoue. L'épitaphe latine commençait ainsi : « A Ruzzante, Padouan, qui ne fut inférieur à personne en art, en éloquence, en esprit, soit comme auteur de comédies, soit comme acteur, etc. » C'était, en effet, un écrivain et un artiste de premier ordre, quoiqu'on en parle peu en Italie, et qu'il soit tout à fait ignoré en France. Un ouvrage savant, amusant et spirituel, publié récemment (¹), a fait sortir son nom de cet injuste oubli.

La force d'esprit du Ruzzante se montre dans ses moindres œuvres. Voici, par exemple, un passage d'une lettre qu'il écrivait, au milieu des guerres et des misères de l'Italie, au cardinal Francesco Cornaro, que le pape venait d'envoyer à Padoue :

« Notre grand'mère Rome, qui t'a donné ce chapeau, ô bon cardinal, ne te l'a pas donné pour te préserver du soleil et des taches de rousseur, mais pour qu'il nous abrite tous; et ce manteau de pourpre, il faut que tu nous y mettes tous contre ton cœur, comme une poule y prend ses poussins. Rends-nous la confiance et le repos. Regarde ce qu'est devenu ce pays : on n'y entend plus les jeunes garçons et les jeunes filles chanter sur les chemins et dans les champs. Les oiseaux mêmes ne chantent plus, et je crois vraiment que les rossignols n'ont plus la voix aussi belle qu'au temps passé. On ne voit plus de jeux, plus de fêtes. Il est venu une telle misère en notre pays, qu'on peut bien dire : Heureux les morts, qui ne sentent plus la guerre, la ruine et la peste! Nous sommes pires qu'au temps des grandes tueries, où l'on voyait des choses que l'on n'avait jamais vues, que l'on ne croyait pas possibles, où le père tuait le fils. Aujourd'hui, le temps est venu si mauvais que mari et femme vont chacun de son côté pour tâcher de vivre. A présent, l'amour aussi est parti. Cherche donc à trouver un amoureux ! Personne ne veut plus prendre femme. Il faudrait la nourrir, et comment faire quand il n'y a rien à la maison ? On n'entend plus rien que les pleurs de la faim. On craint tout. La charité va frapper de porte en porte; personne ne veut lui donner abri sous son toit... »

Il paraît que Ruzzante s'était d'abord essayé dans le genre académique; mais, voyant toutes les avenues littéraires du haut style encombrées d'hommes de mérite en possession de la renommée, il prit le parti de suivre son penchant qui le portait à la comédie et au style populaires. Des jeunes gens nobles de Padoue, Alvarotto (dit *Menato*), Zanetti (*Vezzo*), Castegnola (*Bilora*) et autres, formèrent avec lui une troupe, et jouèrent ses comédies. Pour la première fois on entendit sur la scène italienne les dialectes vulgaires. Les personnages du Ruzzante parlent, suivant leur nationalité supposée, le padouan, le bergamasque, le bolonais, le vénitien, le toscan, l'espagnol latinisé, même le latin et le grec moderne. Cette variété de langages n'a pas dû contribuer pour peu à faire négliger en ces derniers temps le théâtre du Ruzzante. Il nous suffira de le signaler à l'attention des lecteurs qui aiment la littérature italienne. Ils trouveront toutes les indications nécessaires sur les différentes éditions de cet auteur dans l'ouvrage de M. Maurice Sand. Bernardino Scardeone, dans son livre sur les antiquités de Padoue (1560), dit que « Ruzzante était d'un caractère aimable et enjoué, toujours agréable et affable, à quelque heure que ce fût. »

(¹) *Masques et bouffons* (Comédie italienne); texte et dessins par Maurice Sand, gravures par A. Manceau, préface par George Sand; 2 vol. grand in-8.

DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

..... J'ai cru que le peuple avait droit et besoin de devenir capable et digne d'être libre, c'est-à-dire d'exercer sur ses destinées privées et publiques la part d'influence que les lois de Dieu accordent à l'homme dans la vie et la société humaines. C'est pourquoi, tout en ressentant pour les détresses matérielles du peuple une profonde sympathie, j'ai été surtout touché et préoccupé de ses détresses morales, tenant pour certain que plus il se guérirait de celles-ci, plus il lutterait efficacement contre celles-là, et que pour améliorer la condition des hommes, c'est d'abord leur âme qu'il faut épurer, affermir et éclairer.

C'est à l'instinct de cette vérité qu'est due l'importance qu'on attache partout aujourd'hui à l'instruction populaire. D'autres instincts, moins purs et moins sains, se mêlent à celui-là : l'orgueil, une confiance présomptueuse dans le mérite et la puissance de l'intelligence seule, une ambition sans mesure, la passion d'une prétendue égalité. Mais, en dépit de ce mélange dans les sentiments qui la recommandent, en dépit de ses difficultés intrinsèques et des inquiétudes qu'elle inspire encore, l'instruction populaire n'en est pas moins, de nos jours, fondée en droit comme en fait, une justice envers le peuple et une nécessité pour la société. Pendant sa mission en Allemagne, l'un des hommes qui ont le mieux étudié cette grande question, M. Eugène Rendu, demandait à un savant et respectable prélat, le cardinal de Diepenbrock, prince évêque de Breslau, « si, dans sa pensée, la diffusion de l'enseignement au sein des masses devait créer un péril pour la société. — Jamais, répondit le cardinal, si l'idée religieuse assigne à l'instruction son but et préside à sa marche. D'ailleurs, il ne s'agit plus de discuter la question : elle est posée; sous peine de mort, la société doit la résoudre. Quand le wagon est sur les rails, que reste-t-il à faire? A le diriger. (¹)

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

RÈGNE DE LOUIS XIV.

Suite. — Voy. p. 107.

Costume militaire. — Saint-Simon a signalé l'extrême attention que Louis XIV donnait à l'habillement des soldats, le plaisir qu'il avait à en changer les détails et à voir ses troupes défiler devant lui après qu'il avait mis dans leur tenue tel ou tel agrément nouveau. Ses ennemis l'appelaient, à cause de cela, « le roi des revues »; mais ceux qui l'approchaient y trouvaient matière à des louanges d'autant mieux accueillies qu'il avait la faiblesse de se croire le plus grand organisateur d'armées qui eût jamais existé. Il n'était pas difficile de lui persuader que par une couleur substituée à une autre, par une couture de plus ou une troussure de moins, il avait préparé les victoires de ses généraux. C'est pourquoi il était sans cesse en recherches et en essais. Cette préoccupation, dirigée chez lui par un goût de symétrie absolue, nous a valu l'uniforme.

Grâce à la livrée, sur laquelle les capitaines étaient de-

(¹) Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. III, p. 55-56.

venus de plus en plus rigoureux, l'uniforme était à peu près établi lorsque parut la première ordonnance générale sur la matière. Ce qu'on doit à Louis XIV, c'est d'avoir introduit dans les plus petits accessoires la parité qui ne résidait encore que dans la couleur et dans la façon des grosses pièces du vêtement. Il attribua à tous les hommes les mêmes étoffes, les mêmes garnitures, le même nombre de boutons, et travaillés de la même manière. Il voulut aussi que l'uniforme fût commun à tout le régiment, tandis que la livrée ne s'était étendue qu'à la compagnie. De nouveaux services créés dans l'administration de la guerre dispensèrent les soldats du soin de veiller à la confection de leurs habits; ils les reçurent tout faits des fournisseurs à qui le gouvernement en donnait l'entreprise. Tout cela s'exécuta entre 1670 et 1672. L'armée qui fut employée à la conquête de la Hollande portait l'uniforme.

Jetons un coup d'œil rapide sur les vicissitudes du costume militaire avant et après cette réforme importante.

On vit arriver à son dernier terme la défaveur dont l'armure de fer avait commencé à être l'objet sous les règnes précédents. Dès 1660, ceux qui étaient restés fidèles à cette armure l'avaient réduite à une simple cuirasse. C'étaient les piquiers dans l'infanterie, et, dans la cavalerie, un petit nombre de gendarmes attachés au souvenir des preux



Aide de camp (1647); le comte de Châtillon, lieutenant général (1648); Garde du corps (1649). — Dessin de Chevignard.

leurs devanciers. Il y eut des piquiers jusqu'en 1675; mais depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, leur arme étant tombée dans un complet discrédit, on n'en forma plus de nouveaux. On les laissa s'éteindre, et ils emportèrent avec eux la dernière image du fantassin bardé de fer. A la vérité, le hausse-col resta d'ordonnance pour les officiers d'infanterie, et le hausse-col de ce temps-là était encore une pièce qui couvrait les épaules et tout le haut de la poitrine; mais tant qu'on ne l'eut pas rogné de façon à en faire la plaque insignifiante que nous voyons aujourd'hui, on ne put pas obtenir des gentilshommes, à qui appartenaient les grades, qu'ils le portassent ailleurs que dans les revues.

Quant aux gendarmes conservateurs des vieux us, dans la mesure si restreinte que nous indiquions tout à l'heure, à cause qu'ils faisaient disparate dans leurs compagnies, on les réunit tous ensemble et ils formèrent l'unique régiment de cuirassiers qui ait figuré dans les armées du grand roi. Cependant ils ne furent pas tout à fait les seuls de leur espèce. On trouva utile de donner le plastron de poitrine aux carabiniers, qui furent aussi enrégimentés, après avoir été créés comme soldats d'élite dans chacune des compagnies de cavalerie. Ces cuirassiers et carabiniers portèrent une calotte de fer sous leur chapeau : casque honteux, qui eut tous les inconvénients de la coiffure chevaleresque, sans en produire l'effet martial. Voilà tout ce qui resta de l'armure du moyen âge dans les rangs de l'armée.

Voltaire raconte que lorsque Louis XIV prit congé du roi Jacques, qu'il envoyait reconquérir l'Angleterre à ses frais, il lui fit don de sa cuirasse. En effet, la cuirasse était encore le signe du commandement supérieur, du moins le signe avec lequel on figurait dans les états-majors, car l'attribut véritable était la panoplie complète jusqu'aux genoux. Mais les officiers généraux n'avaient garde de se surcharger de cet habillement, réputé trop lourd pour le soldat. Ils ne se le procurèrent que comme une pièce d'ornement à conserver dans leur cabinet, et s'il leur arrivait de le mettre, c'était pour poser devant les peintres par qui ils faisaient faire leur portrait.

On se rappelle le buffle et la hongreline, qui étaient les

vêtements préférés dans la cavalerie à la fin du règne de Louis XIII. En acquérant un peu plus de longueur, la hongreline devint le *justaucorps*, la tunique, si commode pour le soldat qu'on se demande comment elle avait pu tomber dans un si long oubli. Tous les militaires, cavaliers et fantassins, eurent bientôt le justaucorps. En y ajoutant la veste, en substituant à la ridicule rhingrave la culotte de moins en moins large, ils constituèrent le costume auquel nous avons vu tout le monde se conformer depuis 1680.

C'est sur ce thème dont s'empara Louis XIV qu'eurent lieu toutes les variations subséquentes, variations aussi peu sensibles qu'elles furent nombreuses, car elles n'atteignirent jamais que des minuties. Le monarque n'avait pas le génie inventif. Toute la peine qu'il se donna pour innover ne le conduisit qu'à se traîner servilement sur le programme de la mode qui régnait à Versailles : aussi à aucune époque l'habit militaire et l'habit civil ne se ressemblèrent-ils davantage. Il n'y eut, à proprement parler, que l'armement qui fit la différence. Les couleurs elles-mêmes furent pour la troupe ce qu'elles étaient pour les particuliers.

Ces couleurs furent généralement des teintes neutres, relevées par l'éclat des doublures. Au drap gris, brun, marron, isabelle ou noisette, qui formait l'étoffe du justaucorps, on opposa des revers blancs, jaunes, rouges, verts



Cent-suisse (1649); Garde de la chambre (1663); Piquier (1667). — Dessin de Chevignard.

ou bleus. Les culottes et les bas étaient appareillés aux revers. L'habit bleu ou rouge distingua les régiments de la maison du roi. Si celui des gardes françaises fut habillé en gris-blanc, il eut néanmoins des bas rouges, et ses officiers furent tout en rouge. Le premier corps spécial créé pour le service de l'artillerie reçut le même uniforme que les gardes françaises, mais d'une teinte plus foncée, tandis que ses officiers portèrent le justaucorps brun-clair. Dans tous les régiments, les grades, à partir de celui de lieutenant, étaient distingués de même par la couleur de l'habit : ce fut le principe du premier uniforme.

La suite à une autre livraison.

LE PÈRE JOE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 314, 322, 330, 338.

— Eh bien donc, reprit-il, je ne sais si ce fut par suite de cet incident ou de la remarque qu'avait faite à mon sujet le lord en visitant la mine, mais quinze jours après, je fus appelé chez le capitaine des travaux. Il me questionna sur ce que je savais : je lisais couramment et n'écrivais pas mal. « Te voilà trop grand pour rester trappeur, Joe, me dit-il, et trop savant pour traîner le chariot. Qu'allons-nous faire de toi? Tu n'es pas encore d'âge et de force à piocher comme mineur; tu n'es ni chair ni poisson, mon garçon, et je ne vois d'autre moyen de t'utiliser que de te faire *crane-man*. Que t'en semble? » J'eus un éblouissement : jamais je n'aurais osé aspirer si haut.

— Qu'est-ce donc qu'un crane-man?

— C'est comme qui dirait l'*homme-grue*, celui qui reçoit des putters les bannes remplies de minerai et les hisse, à l'aide de la grue, dans les chariots ou *rolleys* qui les conduisent au puits d'extraction. Il doit tenir note à la craie du nombre de bannes qu'il reçoit et expédie. Pour cela, mon savoir en arithmétique, quoique peu étendu et de fraîche date, était une condition indispensable. La paye d'un *crane-man* est d'un schelling et douze sous par jour, et monte, au plus fort de l'ouvrage, jusqu'à trois schellings. C'était une

fortune : aussi n'y pouvais-je croire. Je craignais que le capitaine se moquât de moi; mais non, il parlait sérieusement, et m'annonça que la semaine suivante je serais installé dans mon nouveau poste. En deux ou trois mois je pourrais gagner six guinées, et réaliser mes rêves les plus ambitieux. Mais, comme il advient de toutes choses humaines, les succès ont leurs revers : je me vis bientôt en butte à l'envie de mes compagnons. Pour un crane-man, il y a vingt trappeurs et trente putters. C'était donc cinquante individus qui, d'un jour à l'autre, étaient devenus mes ennemis. Mon avancement leur semblait une injustice criante. Pourquoi n'avais-je pas traîné le chariot comme eux? Que j'en susse un peu plus long, ce n'était pas une raison pour leur passer sur le corps. Ils m'en détestaient davantage. Il y eut de vilaines menées contre moi, et peu s'en fallut que je fusse estropié par le tour que me joua un grand garçon de dix-sept ans, nommé Robert, qui, comme je l'appris plus tard, postulait l'emploi que j'avais obtenu sans le demander. Il fit basculer une lourde banne pleine de minerai au moment où je manœuvrais la grue; j'aurais été infailliblement écrasé sous les blocs si, par bonheur, ils ne se fussent trouvés si lourds et si tassés les uns contre les autres qu'ils ne bougèrent pas. Robert n'était pas un mauvais cœur, mais un garçon colère et envieux; on l'appelait Bob *le Rageur*, et il en était devenu plus brutal, voulant, disait-il, mériter son surnom. C'est ce qui arrive souvent pour les ouvriers à qui on donne de méchants sobriquets; au lieu d'en rougir, ils en tirent gloire, et s'enracinent dans leurs défauts. Je voudrais, au contraire, qu'on ne désignât les hommes que par leurs qualités, et je suis sûr que, suivant la même pente, ils en deviendraient meilleurs. Robert se repentit, je crois, de sa mauvaise action, dont il n'avait pas sans doute mesuré la portée. Il crut que je le dénoncerais au contre-maître, et qu'il serait chassé de la mine. Je n'en fis rien; je n'avais pas été blessé, et je n'aurais pas voulu enlever à un camarade son état et son pain. Je n'en parlai donc à personne, et la chose s'étant passée sans témoins, le secret en resta entre nous deux. Eh bien, Monsieur, il y a tant de ressources dans la jeunesse, et il faut si peu en désespérer, que ce garçon changea peu à peu; je vis bien qu'il ne m'en voulait plus, et je sus qu'un jour il avait pris mon parti contre ceux qui m'attaquaient. Comme il ne manquait ni d'intelligence, ni d'instruction, il avait bien le droit de se croire lésé : aussi je fus bien content le jour où il fut nommé crane-man.

— Vous êtes un digne homme, père Joe! m'écriai-je en lui tendant la main.

— J'y tâche seulement, j'y tâche; mais on n'y arrive pas d'un bond, et j'ai eu plus d'un temps d'arrêt en route. J'ai trébuché dans l'ornière, et j'y ai quelquefois versé.

— Il me semble pourtant que vous étiez dans la bonne voie.

— Cela me semblait aussi, mais je n'en avais pas fini avec les tentations. Je voulus me faire des amis, des partisans; je fis comme les autres, je me mis à boire et à fumer. L'argent est un mauvais conseiller : j'en gagnais trop. Il me prit de folles envies de le dépenser tout entier à ma fantaisie. Maintenant qu'il était bien à moi, je ne songeais plus au nécessaire, mais au superflu. Il me montait des fumées de vanité à la tête. Je devins glorieux : je m'achetai de beaux habits et je laissai ma grand'mère dans son vieux lit et sur son escabeau. Ce n'est pas elle qui se fût plainte, ou qui eût rien demandé; et moi, dans mon profond égoïsme, je ne pensais qu'à ma vanité; j'oubliais les besoins de sa vieillesse. Si je n'étais plus un paresseux comme à douze ans, j'étais un ingrat, ce qui est pis. Ah! Monsieur, c'est une grande honte et un grand remords que le souvenir de ce temps-là! De crane-man, j'étais passé *hewer*, mineur tributaire. On m'avait avancé, selon l'usage, une somme ronde, ce qu'on appelle *aid-money*, pour l'achat des outils et de la poudre. Eh bien, Monsieur, cette somme, je la dépensai en deux jours que je passai en vraie brute à boire et à manger en mauvaise compagnie! Je rentrai au bout de quarante-huit heures, au milieu de la nuit, tellement ivre que j'avais peine à me soutenir. Je ne sais pas combien de temps je dormis, mais ce que je sais bien, c'est qu'en m'éveillant, la tête lourde et l'esprit hébété, j'eus une terrible vision. Ma grand'mère était là, au pied de mon lit, pâle, les yeux fermés, les dents serrées, la tête rejetée en arrière; je la crus morte, et je me dis que je l'avais tuée.

Ah! si les enfants pouvaient connaître à l'avance l'horrible angoisse de l'irréparable! s'ils songeaient que ces cœurs qui les aiment et que si souvent ils ont meurtris se briseront un jour, peut-être par leur faute, et que ni leur désespoir ni leur repentir ne pourront les ranimer, il n'y aurait pas d'enfants ingrats. Je pris ma chère grand'mère dans mes bras, je l'appelai; je la portai au grand air. Le vent soufflait les mèches de ses cheveux blancs sur son pauvre visage, qui avait toujours la même fixité effrayante. Je baisais ses mains glacées, que mon haleine ne réchauffait pas. Enfin elle poussa un faible soupir, elle entr'ouvrit les yeux et me regarda. Oh! ce regard, Monsieur, je ne l'oublierai jamais!

La voix manqua à Joe pour continuer son récit. Au bout d'un moment, il toussa, s'éclaircit la voix, et reprit :

— Dieu me l'avait rendue : c'était une heure solennelle. Je me mis à genoux, et je fis vœu de ne jamais plus boire ni vin ni liqueur, de rompre avec la mauvaise compagnie, de ne plus dépenser en poisons qui ruinent l'âme et le corps l'argent que la Providence m'envoyait. Ma grand'-mère m'entendit; elle fit effort, et sa chère main, encore bien froide, se posa sur ma tête pour me bénir. Ce fut tout : jamais nous ne reparlâmes de ce funeste jour.

Je m'appliquai au travail, à l'étude des minéraux, qui est d'une grande ressource dans notre état. Je passais mes soirées au logis à lire haut; je tâchais de réparer le mal que j'avais fait. Mais le choc avait été trop rude : les vieillards ne recrutent pas vite leurs forces, et le chagrin ronge les cœurs qui n'ont plus la sève de la jeunesse pour le combattre. Jamais ma grand'mère ne me parut la même qu'auparavant. Elle y faisait ce qu'elle pouvait, la chère âme! Toute faible qu'elle était, je la trouvais toujours à l'ouvrage, et cela me faisait illusion. Un soir, en rentrant, je vis le fauteuil vide et le rouet délaissé. Le mal l'avait vaincue; elle s'était couchée pour ne plus se relever...

Joe laissa tomber sa tête dans ses deux mains : il sanglotait.

— Excusez-moi, Monsieur, me dit-il après un moment; je me suis laissé aller à vous parler de moi, comme cela, de proche en proche, mais il y a des tristesses qui me surmontent.

— C'est à moi, mon cher Joe, à vous demander pardon d'avoir réveillé de si douloureux souvenirs.

— Oh! ils ne dorment pas, Monsieur; ils sont toujours là, que je me taise ou que j'en parle. Mais nous voilà presque arrivés; Monsieur serait bien bon de se prêter à une fantaisie que j'ai, et de se laisser bander les yeux.

— Faites, mon cher guide; je m'en remets *aveuglément* à vous.

Je lui tendis un foulard qu'il me noua autour de la tête.

— Maintenant, me dit-il, donnez-moi la main, et avançons d'un pas ferme; nous n'avons plus que pour un quart d'heure de marche, mais c'est le plus pénible.

La fin à la prochaine livraison.

ACCIDENTS SUR LES CHEMINS DE FER

ET SUR LES ROUTES ORDINAIRES.

Des relevés officiels publiés par les gouvernements d'Angleterre, de France et de Prusse, il résulte : — Qu'en seize années, du 7 août 1840 au 31 décembre 1856, on a transporté 1 070 224 378 voyageurs sur les chemins du Royaume-Uni, et que 187 voyageurs ont été tués, 3 125 blessés par des accidents indépendants de leur imprudence ou de leur volonté; — Que, du 7 septembre 1835 au 31 décembre 1856, les chemins de fer français ont transporté 224 345 769 voyageurs et occasionné la mort de 111 voyageurs, dans lesquels figurent pour 52 les victimes de la catastrophe survenue, en 1842, sur le chemin de Versailles (rive gauche); 402 voyageurs ont été blessés pendant la même période; — Qu'en Prusse, 43 accidents survenus en six années, de 1851 à 1856, ont entraîné la mort de deux voyageurs et blessé 12 personnes sur un mouvement de 55 552 813 voyageurs.

En réunissant ces résultats, on forme un total de 300 tués et de 5 539 blessés sur une circulation de 1 350 122 960 personnes, de sorte que l'on compte un mort sur 4 500 000 voyageurs et un blessé sur 381 000.

D'après les relevés des accidents des messageries impériales, ces entreprises ont transporté sur les routes 7 109 298 voyageurs, de 1846 à 1855; elles ont eu 20 voyageurs tués et 238 blessés par des accidents; soit un décès sur 355 463 voyageurs et un blessé sur 29 872. C'est douze fois plus que sur les chemins de fer, et cependant nul n'ignore avec quel soin ces administrations sont exploitées et surveillées. Les chiffres relatifs aux chemins de fer, sur lesquels pèse si lourdement l'inexpérience des premières années, deviendraient bien plus éloquents encore si nous ne considérions que les résultats fournis par la dernière année, puisqu'en France, non plus qu'en Prusse, il n'y a pas eu de mort d'homme, et qu'en Angleterre huit voyageurs seulement sur cent trente millions ont péri, ce qui donne la proportion d'un ou deux pour seize millions de personnes. (¹)

CROIX D'ABSOLUTION

QUE L'ON PLAÇAIT SUR LES MORTS AU MOYEN AGE.

En 1854 (t. XXII, p. 348), nous avons fait connaître à nos lecteurs une coutume funèbre qui date depuis des siècles au sein de l'Église grecque, et qui est encore pratiquée chaque jour dans tout l'empire de Russie. Nous voulons parler du bandeau qui couronne le front du défunt et de la formule d'absolution que le pope lit sur le mort après le service des funérailles; il la dépose ensuite dans la main du défunt, afin qu'il l'emporte avec lui dans la tombe.

Un usage entièrement semblable existait il y a sept et huit siècles dans toute l'Église latine, qui, très-probablement, l'avait emprunté à celle de l'Orient. Nous avons rencontré plusieurs preuves écrites ou monumentales qui démontrent l'existence de cette coutume en France et en Angleterre pendant le onzième et le douzième siècle. Nous reproduisons ici quelques-unes de nos croix françaises.

« La première fois, dit M. l'abbé Cochet, que nous avons eu connaissance d'une coutume si extraordinaire et pourtant si répandue chez nos vieux Normands, ce fut en 1842, dans le cimetière de Bouteilles, ancienne paroisse située entre Dieppe et Arques. Des ouvriers étaient alors occupés à tracer, à travers l'église démolie, le chemin de grande communication n° 1 qui conduit de Dieppe à Neufchâtel. Leurs pioches rencontrèrent d'anciens tombeaux faits en dalles de moellon avec entaille pour la tête. Sur la poitrine des défunts qui remplissaient ces sarcophages, on recueillit quatre croix en plomb qui affectaient la forme d'une croix de Malte.

» Sur ces croix avaient été tracées, à l'aide d'un instrument aigu, des formules d'absolution encore parfaitement lisibles. Les caractères étaient ceux du onzième et du douzième siècle de notre ère. Les formules n'étaient autres que celles que l'on retrouve dans nos manuels et rituels de Rouen, aussi bien dans ceux d'autrefois que dans ceux d'aujourd'hui. Voici le texte d'une des absolutions de Bouteilles; les autres s'en rapprochent entièrement, à quelques modifications près :

« Prions Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a dit à ses » disciples : Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié » dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera » délié dans le ciel; ayant bien voulu, malgré notre indi- » gnité, nous admettre au nombre de ses ministres, que » lui-même, Emmeline, vous absolve, par notre ministère, » de tous les péchés que vous avez commis par pensée, » par parole, par action et par omission; et qu'après vous » avoir absoute de toutes vos fautes, il daigne vous intro- » duire au royaume des cieux, lui qui, étant Dieu, vit et » règne dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

» Cette découverte, aussi curieuse qu'inattendue, m'inspira la pensée de rechercher dans l'église détruite et dans le cimetière sécularisé de Bouteilles des monuments analogues. J'y pratiquai quatre fouilles successives pendant les années 1855, 1856 et 1857. Dans ces quatre campagnes, je découvris onze croix nouvelles, ce qui porte à quinze le nombre total de celles qui sont sorties de cette petite localité. Quatre de ces croix ont été déposées à la Bibliothèque de Dieppe, une est à Caen, au Musée de la Société des antiquaires de Normandie, et les dix autres sont à Rouen, dans le Musée départemental des antiquités.

» Toutes ces croix sont en plomb et portent des caractères tracés à la pointe. Treize sur quinze nous offrent des formules d'absolution, accompagnées parfois d'oraisons pour les morts. Une seule ne montre qu'une oraison, et une dernière enfin a donné avec l'absolution le *Confiteor* ou la confession qui la précède.

» La coupe des croix, la forme des prières et les caractères de l'écriture, reportent ces petits monuments au onzième ou au douzième siècle de l'ère chrétienne. Le type de la croix grecque appartient surtout à cette époque : on la retrouve partout, sur les monnaies, sur les vitraux, sur les manuscrits, sur les croix de consécration et sur les croix de cimetière. A Bouteilles même est une vieille croix de pierre, dite de la *Moinerie*, qui a la forme d'une croix de Malte et qui doit remonter au douzième siècle.

» Ces croix ont été recueillies sur le sein même des défunts, qui, avec leurs bras croisés, les pressaient sur leur poitrine. Dans leur foi simple et robuste, ces pauvres gens pressaient sur leur cœur cette dernière prière, comme leur suprême consolation dans cette vie et leur plus chère espérance en l'autre. Dans la pensée de nos pères, comme dans celle des Grecs d'aujourd'hui, cette croix était un passe-port assuré pour aller de cette vie dans un monde meilleur. Nous croyons que si nous n'avons pas trouvé plus d'absolutions de ce genre à Bouteilles ou ailleurs, cela vient de ce qu'elles étaient écrites sur du bois, du papier ou du parchemin, comme cela se pratique tous les jours en Russie. La terre aura détruit ces substances.

» Un seul village de Normandie autre que celui de Bouteilles nous a donné une croix d'absolution analogue : c'est le hameau de Quiberville-sur-Mer, canton d'Offranville, où une croix de plomb a été recueillie en 1846.

(¹) Edmond Teisserenc.

Mais nous ne doutons pas que l'on n'en trouve ailleurs si l'on fait des recherches sérieuses et bien dirigées.

» Dans le reste de la France, il n'en a jusqu'ici été révélé de semblables qu'à Angers et à Périgueux. A Saint-Front de Périgueux, l'absolution qui était très-lisible portait la date de 1070, et à Saint-Aubin d'Angers on a lu la date de 1136; toutefois on ne parle pas d'absolution.

» De la Normandie, cette coutume passa en Angleterre avec les autres institutions de la conquête. Dès le temps de Guillaume, nous voyons Lanfranc prescrire cet usage pour les Bénédictins de la Grande-Bretagne. Lorsqu'un frère, dit ce grand pontife, atteint d'une maladie incurable, approche du terme fatal, le couvent tout entier se range devant sa couche. Le patient alors fait sa confession et reçoit de tous l'absolution qu'à son tour il leur donne : *Factâ confessione absolvatur ab omnibus et ipse absolvat omnes;* puis chacun dépose sur son front le baiser d'adieu. On lui administre ensuite, pour soutenir jusqu'au bout son courage, les derniers sacrements. La lutte suprême commence. Un lit de cendre en forme de croix est préparé : on y dépose le moribond. Prévenus à ce moment, les moines quittent tout, même le service divin, pour aller réciter, dans la chambre mortuaire, les prières des agonisants. L'âme a-t-elle abandonné le corps, il ne reste plus qu'à songer aux funérailles; mais la dépouille mortelle ne sera pas confiée à la terre sans qu'auparavant on ait placé sur la poitrine du mort une absolution écrite, que tous les frères viendront lire à tour de rôle : *Absolutionem scriptam et a fratribus lectam super pectus ejus ponant.*

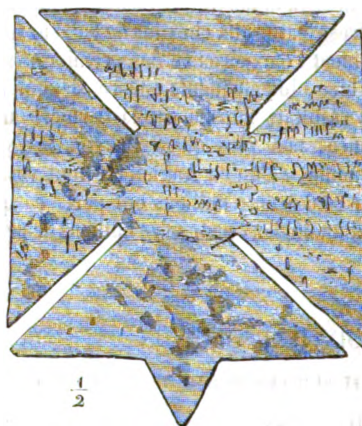
» Les croix d'absolution qu'a données jusqu'à présent la Grande-Bretagne ont été trouvées sur des moines, des prêtres et des évêques contemporains de Guillaume. Une a été recueillie à Lincoln, sur un prêtre nommé Siford; une autre à Chichester, sur l'évêque Godefroi. Le monastère d'Edmund's-Bury a fourni un grand nombre de croix de plomb, de la même forme et de la même époque; toutefois on ne cite pas sur elles de formules d'absolution ni de confession.

» L'attention une fois éveillée sur ces frêles et curieux monuments, il me semble qu'on en découvrira par toute la France comme par toute l'Angleterre; car la liturgie et la foi furent les mêmes dans toute l'Europe du moyen âge. Nul doute qu'à cette époque tous les fidèles n'aient voulu marquer leur espérance et leur foi en la croix du Rédempteur, comme ceux de Bouteilles, d'Angers, de Périgueux, de Lincoln, de Chichester et d'Edmund's-Bury.

» Montrons à présent, par quelques textes historiques, que la coutume dont nous avons retrouvé les monuments au sein de la terre était conforme aux idées et à la pratique du onzième et du douzième siècle.

» Nous avons déjà cité la règle monastique donnée par le célèbre Lanfranc aux Bénédictins d'Angleterre, règle par laquelle chaque frère mourant devait avoir sur sa poitrine





Croix d'absolution des onzième et douzième siècles, trouvées, en 1857, à Bouteilles, entre Dieppe et Arques.

une formule d'absolution que chacun venait lire à son tour.

» Saint Jean Gualbert, le fondateur de Vallombreuse, mort en 1073, emporta avec lui une profession de foi écrite; Maurice de Sully, évêque de Paris, décédé en 1201, avait sur sa poitrine un acte d'espérance en la résurrection.

» M. Léopold Delisle citait récemment à la Société des antiquaires de France deux faits populaires se rapportant aux onzième et douzième siècles, et montrant combien la pratique qui nous occupe était passée dans les mœurs de cette époque.

» Le premier fait est tiré des *Miracles de saint Benoît*, traité écrit au onzième siècle, par André Fleury, moine de Saint-Benoît-sur-Loire, et récemment publié par M. de Certain. On y voit qu'un homme du diocèse de Troyes, qui avait volé l'abbaye, fut rejeté de la terre par trois fois consécutives, jusqu'à ce que sa femme eût restitué ce qu'il avait pris et qu'elle eût placé une cédule d'absolution sur la poitrine du défunt.

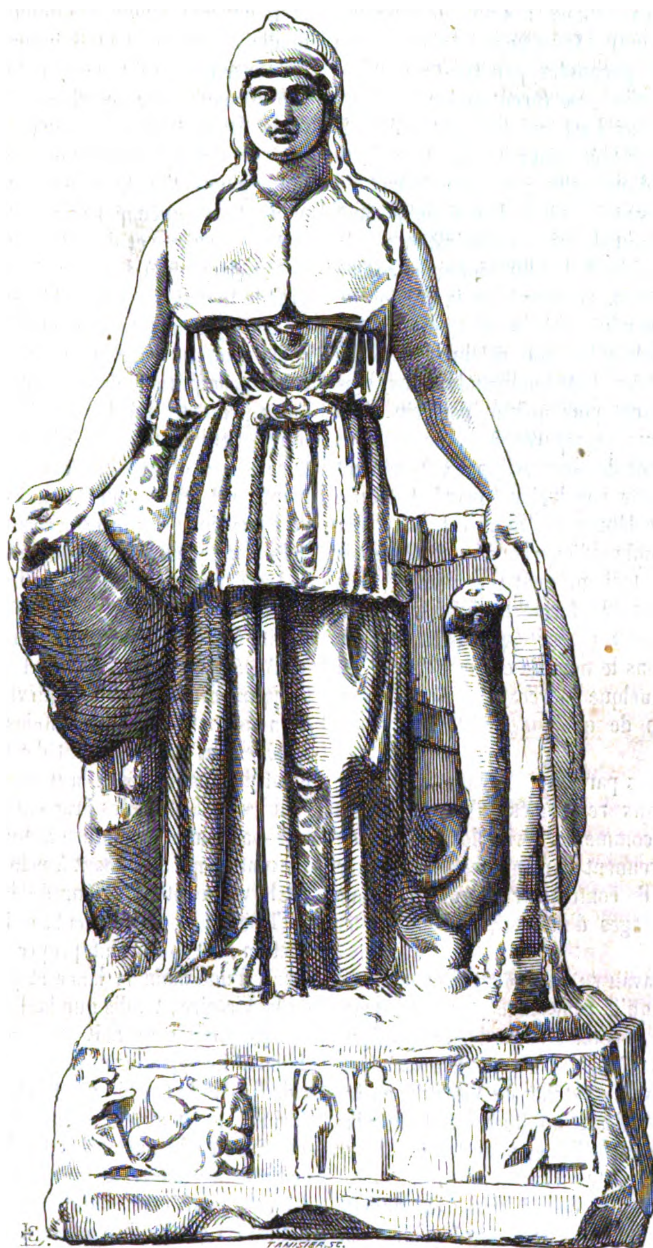
» Guillaume de Neuburg raconte qu'en 1196, dans le comté de Buckingham, un homme nouvellement inhumé apparaissait pendant plusieurs nuits à sa femme, à sa famille, à ses voisins et même aux animaux. On consulta sur un fait si extraordinaire l'évêque de Londres, qui envoya à l'archidiacre un certificat d'absolution pour être placé sur la poitrine du défunt. Le fantôme alors disparut.

» Enfin, il est encore dans l'histoire monastique un événement qui se rapporte à trois personnages dont le nom a traversé les siècles. Mabillon raconte dans ses *Annales de l'ordre de Saint-Benoît* qu'après la mort d'Abélard, arrivée en 1142, Héloïse écrivit à Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, pour obtenir de lui une formule d'absolution qu'elle pût déposer sur la tombe du célèbre théologien.

» L'absolution fut gracieusement accordée, et voici en quels termes elle était conçue, toujours d'après Mabillon : « Absolution de Pierre Abaëlard : Moi Pierre, abbé de » Cluny, qui ai reçu Abaëlard parmi les religieux de mon » ordre, et qui ai accordé à Héloïse, abbesse du Paraclet, et » à ses religieuses le corps du défunt qui leur a été remis » secrètement, de l'autorité du Dieu tout-puissant et de tous » les saints, j'absous Abaëlard de tous ses péchés. » Un vieil auteur bénédictin dit que cette formule fut placée sur le corps d'Abélard. »

UNE COPIE ANTIQUE DE LA MINERVE DU PARTHÉNON.

Voy. t. XXIV, 1856, p. 41.



Statue antique conservée au temple de Thésée, à Athènes. — Dessin de Chevignard, d'après une photographie.

La restitution de la Minerve du Parthénon est un des plus intéressants problèmes qu'ait pu se proposer la science archéologique de nos jours. Il méritait d'attirer l'attention entre tous, et par l'importance de l'œuvre à recomposer (la plus parfaite, avec le Jupiter d'Olympie, qu'ait produite, au dire des anciens, le plus grand artiste de la Grèce), et à cause du grand nombre de questions encore neuves qu'il présentait à résoudre : il s'agissait, en effet, de décrire ou de figurer une de ces statues, dont il ne subsiste plus aucun modèle, où l'or et les matières les plus précieuses se mêlaient à l'ivoire ; et les textes où il est fait mention du colosse de Phidias ne s'accordent pas mieux entre eux que les monuments où l'on a cru en retrouver des représentations plus ou moins fidèles. Mais ce sont là des difficultés qui excitent l'ardeur de la science bien plus qu'elles ne l'arrêtent. Il s'est trouvé dans notre siècle des hommes en qui un goût exquis s'unissait à une connaissance aussi profonde qu'étendue de l'antiquité, pour rapprocher les monuments dispersés, éclaircir les textes obscurs ou contradictoires, et deviner avec ces faibles secours un art jusqu'alors si complétement ignoré qu'on osait presque mettre en doute le témoignage des anciens.

Quatremère de Quincy sembla, du premier coup, épuiser la matière en écrivant, dans son *Jupiter Olympien*, l'histoire de la toreutique et de la statuaire chryséléphantine ; et peut-être, dès cette époque, n'eût-t-il laissé rien à dire sur les statues d'or et d'ivoire s'il avait pu être éclairé sur leur véritable caractère par la vue des marbres du Parthénon, de la Vénus de Milo et des autres modèles de la belle époque de l'art grec, qui ont fait faire dans la connaissance et le sentiment de cet art, depuis qu'ils ont été apportés en Occident, un progrès aussi marqué et plus

réel que celui qui était précédemment résulté de l'apparition des trésors enfouis à Herculanum et à Pompéi. Ni la science ni le goût naturel ne peuvent suppléer à la vue des belles œuvres d'art pour notre éducation artistique, et particulièrement lorsque nous devons nous représenter des ouvrages très-anciens, productions d'une civilisation entièrement différente de la nôtre. C'est ce qui fut cause que les restitutions d'antiques proposées par Quatremère de Quincy, et surtout ses dessins, ne furent pas aussi heureux que ses conjectures sur l'art qui les avait créés. Il sentait bien de quel prix eût été pour lui la découverte d'une œuvre authentique d'un maître ; et ce sentiment, il l'a exprimé en présence des antiquités de Rome, qui avaient cependant excité à un si haut degré son admiration : « Je passai, dit-il, à un état voisin de l'indifférence, en considérant ce peu que nous avions recouvré, et la médiocrité des objets échappés au naufrage. Je ne vis plus bientôt dans toutes ces statues, même les plus célèbres, que des empreintes affaiblies ou usées. Cette multitude d'ouvrages et de simulacres ne me parut plus qu'une postérité abâtardie, un peuple d'ombres, comparée à l'idée que ces descriptions nous présentent de leurs originaux. Comment pouvoir se soustraire à cette conclusion, quand on pense qu'aucun des originaux célèbres ne nous est parvenu ; qu'entre un si grand nombre d'ouvrages vantés ou cités par les écrivains, à peine trois ou quatre se sont dérobés à l'entière destruction, sous la forme de copies plus ou moins ressemblantes ; quand on sait que presque tous ceux auxquels nous donnons le nom de chefs-d'œuvre, ou sont des répétitions de quelque morceau en bronze peu célèbre, ou la production de quelque artiste sans nom dans l'histoire ? »

Il est bon de rappeler ces paroles : elles mettent à leur place beaucoup de morceaux renommés qu'on est encore trop disposé à considérer comme les véritables modèles de l'art antique, et nous apprennent en même temps à estimer ce qu'il vaut le bonheur de contempler aujourd'hui dans nos musées quelques ouvrages d'une origine certaine et d'une beauté parfaite.

Quatremère de Quincy avait su cependant tirer un merveilleux parti des types qu'il avait sous les yeux (une Minerve de la villa Albani, les têtes de la déesse qui figurent sur les monnaies d'Athènes, et la pierre gravée par Aspasius que l'on conserve au cabinet de Vienne), en les rapprochant successivement des témoignages de Pausanias et de Platon, de Plutarque et de Pline, pour les confirmer tour à tour ou pour les combattre. Ces monuments étaient bien choisis pour servir de guide dans la recherche difficile qu'il avait entreprise, et c'est sur eux d'abord que se sont appuyés à leur tour les savants venus après lui, mais pour s'approcher davantage de la vérité, à l'aide des nouvelles découvertes de l'archéologie. Il suffit de rappeler ici les noms des antiquaires qui ont apporté quelques lumières dans la discussion : Ottfried Muller et M. Gerhard, en Allemagne ; MM. le duc de Luynes et Beulé, en France. M. le duc de Luynes, en faisant exécuter par feu Simart, sous sa direction et à ses frais, une statue de Minerve d'or, d'argent et d'ivoire, imitée de celle de Phidias, a donné un éclatant témoignage de son amour pour l'art et pour la science, et un exemple de libéralité qu'on ne saurait trop citer. Cette statue, qui est actuellement au château de Dampierre, a figuré à l'Exposition universelle de 1855. Nous en avons donné le dessin (t. XXIV, 1856, p. 41), accompagné des explications nécessaires pour apprécier ce qu'il a fallu d'études, de talent, de soins et d'argent pour mener à terme cet immense travail. Il n'est pas, on peut le dire, un détail, dans cette statue, qui n'ait été longtemps délibéré avant d'être définitivement exécuté, pas un trait qui n'ait été inspiré par une œuvre des artistes ou un passage des écrivains de l'antiquité qui se rapportent le mieux à la Minerve du Parthénon.

Une découverte récente est venue confirmer presque sur tous les points les conjectures de M. le duc de Luynes, et montrer combien l'antiquité lui est familière, et avec quelle sûreté de goût il interprète les monuments. Cette découverte a été faite par M. Charles Lenormant dans son dernier voyage en Grèce, qui a eu une fin si malheureuse. Peu de jours avant de partir pour le Péloponèse, d'où il ne devait revenir que mourant, il visitait à Athènes le temple de Thésée, aujourd'hui converti en musée. Il y aperçut, reléguée parmi des objets de peu d'intérêt, une statue inachevée et d'un travail assez grossier, qui ne pouvait appartenir à la belle époque de l'art, mais qu'à sa grande tournure, à la noble simplicité de son attitude et de son ajustement, il était facile de reconnaître pour la copie d'un ouvrage de ce temps. M. Lenormant, avec cette promptitude de coup d'œil et cette mémoire toujours présente qui le servaient si bien, y saisit aussitôt tous les traits attribués à la Minerve de Phidias. Il en fit faire une photographie que son fils, M. François Lenormant, a depuis apportée en France et mise sous les yeux de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. C'est d'après cette photographie qu'a été exécuté notre dessin.

La déesse est debout, couverte de la tunique talaire descendant jusqu'aux pieds, vêtement qui fut de toute antiquité celui des femmes ioniennes et celui que portaient les Athéniennes au temps de Périclès. Toutefois, la longue tunique, ordinairement pourvue de manches, n'était pas d'un usage très-ancien. Moins d'un siècle auparavant, à Athènes, et primitivement dans toute la Grèce, l'habillement des femmes était la tunique dorienne, agrafée sur les épaules et laissant les bras entièrement découverts, serrée très-bas par une ceinture autour des hanches, courte, et souvent même atteignant à peine le milieu des cuisses. Tel est le vêtement supérieur de la statue trouvée au temple de Thésée ; et ce vêtement, qui laisse les bras libres pour l'action, est tout à fait propre à la déesse guerrière, qui tenait d'une main la lance et portait dans l'autre l'image de la Victoire ; tandis que la longue tunique tombant jusqu'aux pieds convenait seule à la chaste vierge du Parthénon. Les épaules et la poitrine sont protégées par l'égide ; mais le travail inachevé de la statue ne laisse pas deviner si son auteur se proposait de couvrir cette égide d'écailles et de garnir ses bords de serpents ; on n'y voit non plus aucune trace du masque de Méduse, qui devait la décorer pour être conforme à la courte description que Pausanias a faite du colosse de Phidias, et qui est formelle sur ce point. Il n'est pas plus facile de conjecturer d'après la copie si, dans l'original, Minerve portait un collier et des pendants d'oreilles, comme l'ont représentée MM. le duc de Luynes et Simart, d'après la pierre gravée d'Aspasius, ni quels étaient enfin les ornements du casque. Cette dernière question est une de celles qui ont soulevé le plus de discussions, et, sur ce sujet, les antiquaires sont encore loin d'être d'accord. Les bras sont entiers et paraissent beaux. Leur position ne rompt pas la symétrie à peu près complète que l'artiste a observée dans son œuvre. Ils sont étendus et s'écartent légèrement du corps. La main gauche s'appuie sur le bouclier, posé verticalement ; mais il n'est pas aisé de voir comment, de cette main, la déesse tenait aussi la lance, ce qui n'est pas douteux cependant, au moins quant à la statue de Phidias. Dans sa main droite, Minerve portait cette Victoire aux ailes d'or qui, au dire de Pline, était peut-être le morceau le plus admirable. On peut voir dans notre dessin la main de la déesse ouverte, mais la statuette qu'elle devrait supporter, si elle a existé,

a disparu. La main est encore soutenue par la masse du marbre dans laquelle elle est prise.

Les figures qui décorent le bouclier sont, dans notre statue, la partie dont l'exécution a été poussée le plus loin. Ces figures ne sont pas disposées dans une bande circulaire, comme dans la restitution de Quatremère de Quincy et dans celle de MM. le duc de Luynes et Simart, mais en occupent tout le champ divisé en deux registres. Elles représentent les combats de Thésée contre les Amazones. Minerve Poliade préside à la victoire des Athéniens; et, dans une figure d'homme prêt à lancer une pierre énorme contre une Amazone, on peut retrouver l'image de Phidias lui-même, qui « s'était représenté, dit Plutarque, sous les traits d'un vieillard chauve qui soulève une pierre des deux mains. »

Le grand artiste avait figuré sur la face concave du bouclier, ou, pour mieux dire, sans doute, dans une frise circulaire qui en garnissait le bord, la guerre des dieux et des géants. On ne voit aucune trace de sculpture de ce côté dans la statue retrouvée par M. Lenormant; mais cette statue diffère par un trait essentiel des restitutions qui ont été jusqu'à présent proposées de la Minerve du Parthénon : le serpent, toujours placé à droite, est ici à gauche, s'enroulant sous le bouclier, et ainsi se trouve confirmé le témoignage formel de Pausanias, dont on s'était à tort écarté : « D'une de ses mains, dit-il (et c'est nécessairement celle qui ne portait pas la Victoire), la déesse tient la lance; à ses pieds est son bouclier, et près de la lance un serpent. Ce serpent doit être l'image d'Erechthée. »

Jusqu'ici, on le voit, la découverte faite à Athènes d'une copie présumée de la Minerve du Parthénon a justifié presque constamment l'imitation conçue par M. le duc de Luynes. A part le déplacement du serpent, que nous venons de signaler, le geste du bras droit, qui ne doit pas être étendu horizontalement, et quelques autres légères différences, on ne peut qu'admirer, en somme, la connaissance merveilleuse de l'antiquité avec laquelle le savant académicien a restitué dans tous ses détails une œuvre perdue. Ce n'est pas par l'exactitude, c'est plutôt par le style, par l'exécution artistique, que la statue d'ivoire et de métal exposée en 1855 restait encore éloignée de l'idée que l'on peut se faire de son modèle antique.

Nous arrivons au sujet qui décorait le piédestal de la statue, et ici il faut avouer que si la manière gracieuse, élégante, mais non exempte d'afféterie, avec laquelle Simart a rendu ce sujet, est loin d'avoir la largeur et la simplicité de l'antique, la composition compliquée dont on lui avait dicté le programme répond aussi peu au bas-relief sculpté à la base de la statue du temple de Thésée. Ici, il est vrai, les lumières manquaient absolument; car tout ce que l'on savait de cette partie de l'œuvre de Phidias, c'est qu'il y avait figuré la naissance de Pandore et qu'il avait employé beaucoup de temps à ce travail. Il s'était inspiré des beaux vers d'Hésiode : « Le père des hommes et des dieux commande à l'habile Vulcain de pétrir ensemble la terre et l'eau et d'en former un corps doué de la voix humaine, ayant les traits d'une vierge belle comme les déesses, capable d'enflammer d'amour. Il voulut que Minerve lui enseignât les travaux des femmes et lui apprît à tisser les étoffes aux couleurs variées; que Vénus répandît autour de sa tête la grâce et le désir; que Mercure, meurtrier d'Argus, remplît son esprit de ruse et de mensonge... Aussitôt l'habile Vulcain façonna dans l'argile l'image d'une vierge pudique; Minerve, aux yeux glauques, lui donna une ceinture et de riches vêtements; les Grâces divines et la Persuasion auguste lui attachèrent un collier d'or; les Heures, aux belles chevelures, la couronnèrent des fleurs du printemps. Enfin, le meurtrier d'Argus, obéissant à Jupiter qui lance la foudre, enferma dans son sein les mensonges, les paroles qui séduisent et les ruses. Le héraut des dieux lui donna un nom : il l'appela Pandore, parce que tous les habitants des demeures célestes lui avaient fait un présent, pour le malheur des hommes industrieux. »

Sur le piédestal de la statue du temple de Thésée on ne retrouve pas toutes les divinités nommées par le poëte. Ce piédestal, plinthe étroite, et certainement beaucoup moins élevé (toutes proportions gardées) que ne l'était la base du colosse de Phidias, n'en offre-t-il pas une reproduction exacte, au moins dans la disposition, le nombre et l'attitude des figures qui le décoraient? C'est ce qu'il est difficile de savoir. On voit, à l'extrémité placée au-dessous du bras gauche de Minerve, Jupiter assis, et devant lui Pandore, qui semble occupée à se parer; au centre, deux déesses vêtues de la tunique talaire et tenant chacune à la main un grand flambeau, ne sont autres sans doute que Cérès et Proserpine, les grandes déesses d'Éleusis; auprès d'elles est placée une figure d'homme aux pieds de reptile; puis, une femme conduisant un char attelé de deux chevaux qui se cabrent. Il est à peu près certain que le copiste a réduit ici le nombre des divinités assistant à la naissance de Pandore, et qu'il faut s'en tenir au texte de Pline, qui dit que l'on en comptait jusqu'à vingt dans le modèle. On doit cependant reconnaître que la simplicité de la composition et du style, dans cet ouvrage grossier d'une époque de décadence, sont, bien plus que la restitution de Simart, conformes au principe et au sentiment de la statuaire antique.

LE CHANT DU CHARPENTIER.

POÉSIE PAR UHLAND.

La maison neuve est debout, elle n'est encore ni couverte, ni murée; d'en haut, de toutes parts, peuvent y entrer la pluie et le soleil; c'est l'heure d'invoquer le maître du monde. Que de la voûte du ciel il envoie salut et bénédiction sur cette maison ouverte! Qu'il fasse descendre l'abondance dans le grenier; dans les chambres, l'amour du travail et les saintes pensées; dans la cuisine, l'économie et la propreté; dans l'étable, la santé! Qu'il donne au vin du cellier les vertus bienfaisantes; qu'il veuille bénir les fenêtres pour que rien de profane ne puisse entrer! et que bientôt sur ce seuil neuf viennent s'ébattre de gracieux petits enfants! Maintenant, compagnons, couvrez et murez, la bénédiction de Dieu est dans la maison.

LA MORT D'UN PAPILLON.

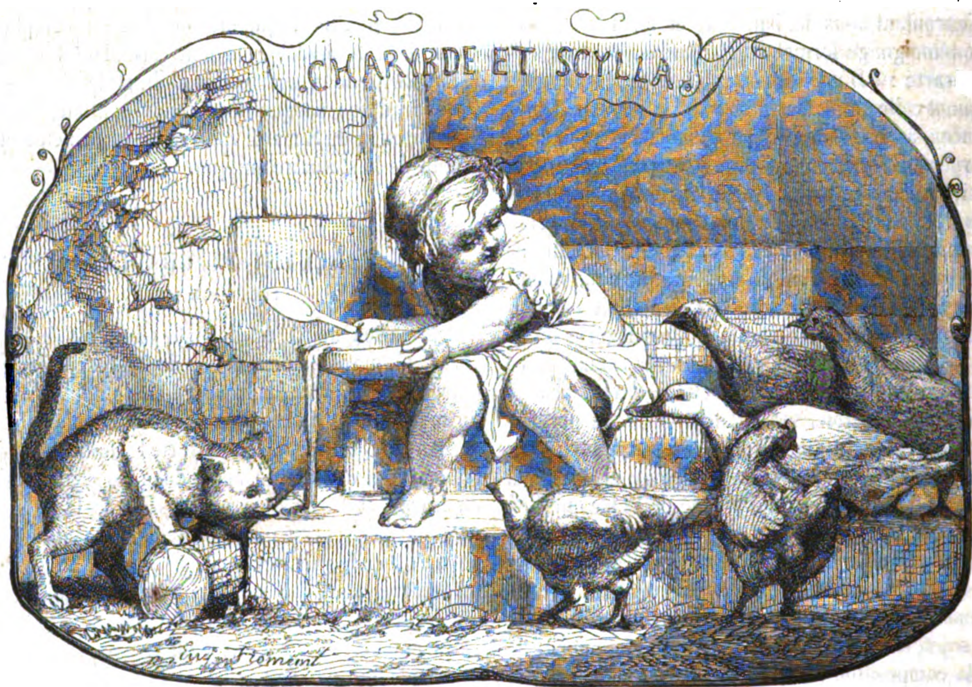
C'était le soir; j'écrivais dans ma chambre à la lumière d'une bougie, quand un petit papillon de nuit entra par la fenêtre entr'ouverte. Il alla d'abord se heurter à tous les angles, battit de ses ailes toute la surface du plafond, puis vint tournoyer près de la bougie; resserrant toujours davantage les cercles de son vol autour de la flamme, il s'en approcha trop, s'y brûla et tomba sur la feuille de papier où j'écrivais. Le pauvre insecte était méconnaissable. Ses antennes, qui ressemblaient auparavant à de jolies plumes blanches, n'étaient plus que deux petites boules de charbon; il n'avait plus pour ailes que deux moignons informes et inégaux; de ses six pattes, il ne lui en restait plus que trois à peu près entières. Comme il paraissait mort, je me disposais à le pousser à terre avec la barbe de ma plume, quand je remarquai qu'il faisait encore quelques mouvements. Au bout d'un instant, je le vis s'affermir sur ses pattes mutilées, se cramponner aux aspérités du papier, puis la partie postérieure de son corps se mit à

s'agiter violemment. Les anneaux de son abdomen se contractaient, rentraient les uns dans les autres, puis se distendaient, s'allongeaient comme s'ils allaient se rompre. C'est l'agonie, pensai-je; mais tout à coup j'aperçus sur la feuille blanche un petit corps rond, de couleur brune, que l'insecte venait d'y déposer. Bientôt il y en eut un second tout pareil au premier, puis un troisième... C'étaient des œufs; le papillon faisait sa ponte. C'était vraiment une chose admirable à voir que le soin avec lequel il les rangeait l'un à côté de l'autre, tous se touchant et parfaitement alignés; et avec quel zèle il s'activait à sa tâche! Quelquefois il s'interrompait, mais ce n'était qu'un moment, pour reprendre des forces et se remettre à l'œuvre avec plus d'ardeur encore. Plus il avançait, plus il redoublait de précipitation; on eût dit qu'il craignait de ne pas avoir le temps de finir. Quand il eut ainsi pondu une cinquantaine d'œufs, il s'arrêta et ne bougea plus; ses pattes détendues s'étaient repliées, et il était penché sur le flanc : cette fois, il était bien mort; un léger souffle d'air qui se glissa par la fenêtre emporta comme une poussière inerte son corps inanimé.

Je n'ai jamais oublié cette agonie du petit papillon de nuit. Évidemment il avait senti qu'il allait mourir, et, tout mutilé qu'il était, au milieu des plus vives souffrances, il avait fait de suprêmes efforts pour remplir sa mission, pour accomplir sa destinée. Chaque fois que ce souvenir me revient à l'esprit, il me fait songer à la fuite rapide du temps, à l'imminence continuelle de la mort, et il m'inspire une subite et extrême impatience de me mettre à l'œuvre, de m'attacher à quelque grand devoir, de ne pas disparaître de ce monde sans m'être acquitté de ma tâche ici-bas.

CHARYBDE ET SCYLLA.

L'enfant veut aller manger sa soupe dans la cour, en compagnie des poules, des canards et du chat. D'abord tout va bien; mais les poules se font peu à peu familières : elles s'animent, se pressent, s'élancent, et, comme les défenses de la voix et du geste deviennent impuissantes, l'enfant, pour sauver son déjeuner, a dû changer l'assiette



Composition et dessin de M. Eugène Froment.

de côté. Les poules ne l'atteindront peut-être pas; mais, en veillant aux poules, l'enfant ne pense pas au chat et oublie l'équilibre.

Ami lecteur, ne te hâte pas trop de reprocher à ce petit tableau sa frivolité, et comprends-en bien la signification :

> Éviter tout excès n'est pas chose facile :
> Si l'un nous semble laid, l'autre nous paroist beau.
> Ainsi fait l'ignorant qui conduit un vaisseau :
> S'il évite Caribde, il se jette dans Scylle. (¹)

CHIFFONS.

Qui ne sait que les chiffons de lin, de chanvre et de coton servent à fabriquer le papier? C'est là un emploi immense, et cette matière méprisée est tellement précieuse et si difficile à remplacer que la France, la Belgique, la Hollande, l'Espagne, le Portugal et quelques autres pays, en ont prohibé l'exportation d'une manière absolue. L'Angleterre et les États-Unis produisent de telles quantités de papier que la matière première manque chez eux, et qu'ils sont obligés de l'aller chercher, à grands frais, à Rostock, à Brême, à Hambourg, à Livourne, à Ancône, à Messine, à Palerme et à Trieste. La Grèce et la Turquie, qui font une assez grande consommation de tissus de coton, et qui ne produisent pas de papier, fournissent également une assez grande quantité de coton aux États-Unis et à l'Angleterre, et la lutte entre ces deux peuples est telle pour l'accaparement de cette matière première indispensable, que les États-Unis vont maintenant jusque sur le marché de Londres s'emparer des chiffons, qui sont pourtant, en Angleterre, à un prix plus élevé que dans aucun autre pays.

De toutes les contrées qui exportent des chiffons, c'est la Toscane qui enlève au commerce européen les plus grandes quantités Ces quantités s'élèvent annuellement à environ 12 millions de kilogrammes, dont 4 millions provenant du

(¹) Gomberville, *la Doctrine des mœurs*. 1646.

pays même, et 8 millions importés de la Lombardie, du Piémont, de l'Égypte, de Tunis et des autres contrées barbaresques. Livourne est le principal entrepôt de ce commerce. (¹)

UN PAYSAGE DE LA HAUTE-SAVOIE.

Quand on choisit la route de Thones (Haute-Savoie) pour se rendre au sommet volcanique de la Tournette, d'où la vue s'étend du lac d'Annecy au mont Blanc, on avance de surprises en surprises : montagnes qui dressent à leurs flancs des arêtes sèches ou moussues, précipices, torrents, bois de sapins, neiges et pâturages, mélange incessamment varié de nature fantasque et sauvage, riante et gracieuse, sévère et terrible dans sa puissance. Au col des Aravis, on rencontre un ruisseau fougueux, profond dans certains endroits, et fécond en truites. On passe le torrent sur un pont dont l'arche unique et massive défie les fureurs de la fonte des neiges et des longues pluies. Du haut de ce pont, l'œil peut suivre assez loin le cours encaissé entre deux



Route de Thones, au col des Aravis (Haute-Savoie). — Dessin de Rouargue, d'après M. du Moncel.

monts tantôt nus, tantôt tapissés de verdure et de quelques arbres, tantôt crevassés ou noirs de sapins. Des maisons, ou plutôt de grandes cabanes, du bétail, une petite chapelle, une scierie qui rappelle la civilisation, varient le paysage : on dirait que le col des Aravis a été placé sur le chemin qui mène à la Tournette pour préparer le touriste aux merveilles, aux émotions et à l'enthousiasme. Il faut rattacher le pont du col des Aravis aux mille séductions pittoresques du pays qui possède le lac d'Annecy. (Voy. p. 316, 317.)

LE PÈRE JOE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 314, 322, 330, 338, 349.

En effet, aux sables mouvants qui ondoyaient sous nos pieds succéda un terrain âpre, inégal, tranchant. La saveur salée dont s'imprégnaient mes lèvres m'annonçait la proximité de la mer. Nous gravissions une rampe escarpée, et je devinais, aux brusques sinuosités de la route, que nous suivions un étroit sentier taillé en zigzag dans l'épaisseur du roc. Souvent la pierre faisait saillie et il fallait s'accrocher à ses aspérités. Une fois je chancelai : il me sembla que j'allais tomber dans le vide ; le père Joe me retint : je sentis son bâton s'interposer comme un garde-fou entre moi et l'abîme, car j'avais conscience d'un danger, et le bruit tumultueux d'eaux qui bouillonnaient montait d'une grande profondeur et me donnait le vertige. Mon guide ne parlait pas : sa respiration haletante trahissait sa fatigue et le labeur de cette rude ascension. Enfin, le sol devint plus uni ; un air plus vif me souffla au visage, le bandeau qui me couvrait les yeux s'abaissa, et je vis le spectacle le plus imposant qu'on puisse contempler. L'océan Atlantique, dans toute sa majestueuse grandeur, se déroulait sans limites jusqu'aux confins du monde visible, que marquait à l'horizon une barre d'or encadrant ce gigantesque et radieux miroir. Le disque embrasé du soleil se balançait mollement au-dessus, comme s'il eût suivi les ondulations des puissantes houles qui, parties de quelque centre lointain où se forment les tempêtes, accouraient apaisées, mais encore redoutables, se briser sur les roches avec les cadences mesurées de la foudre. Pas une île au large, pas une voile ne tachait le lumineux azur de cette

(¹) *Dictionnaire international du commerce et de la navigation.*

immensité des eaux qui relient l'ancien et le nouveau continent. Nous étions sur la cime de Treryn-Dinas, une des plus hautes falaises de Cornouailles. A six cents pieds au-dessous, les vagues heurtaient la barrière de granit, et rejaillissaient en écume jusqu'au sentier que nous avions gravi et qui serpentait le long des flancs abrupts de la montagne. De cette hauteur, l'œil embrassait les anfractuosités de la côte, ses profondes déchirures, ses hardis promontoires : à gauche se dressaient les roches vertes de Zennor, couronnées de fougères ; à droite se creusait la baie de Saint-Yves, dont les abords sont défendus par le terrible écueil sous-marin des *Pierres*, qui n'est que le prolongement de la pointe rocheuse de Godrevy, et qui s'avance au-delà d'un mille en mer : Joe me le fit reconnaître à la teinte blanchissante des eaux, qui s'irritent et luttent contre l'obstacle caché.

— Voyez-vous, là-bas, Monsieur, me dit-il, dans la même direction, cette toute petite grève qui apparaît d'ici comme un point dans l'espace, et que la marée qui se retire découvre en ce moment? Eh bien, il y aura vingt-cinq ans au mois de septembre prochain, il s'est passé là quelque chose de terrible et de beau qui m'a été d'un grand exemple. Je travaillais dans le voisinage, aux mines de *Huel-Alfred*. J'avais quitté Saint-Pyran, ne pouvant plus tenir dans notre pauvre maison vide ; mais j'avais beau changer de place, j'emportais ma peine avec moi. J'avais la vie en dégoût, et je me demandais à quoi j'étais bon sur terre et pourquoi j'y restais. Un dimanche matin, le vent d'ouest, qui avait soufflé toute la nuit, soulevait la mer, et chassait jusqu'à la cime où nous sommes des flocons d'écume. Le ciel était noir, et la tourmente allait augmentant. Heureusement il n'y avait pas de navire en vue : les bateaux de pêche étaient rentrés, et tous les habitants du village d'Huel-Alfred étaient au prêche. L'ouragan ébranlait la vieille église et couvrait par moments la voix du pasteur. Il disait avec l'apôtre saint Paul : « Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même celle des anges, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante » ; et vers la fin, élevant encore plus la voix, il dit : « Nous ne voyons Dieu maintenant qu'à travers un mirage et sous des nuages obscurs, mais bientôt je le connaîtrai comme je suis moi-même connu de lui. » Il me semble encore l'entendre, car il parlait avec feu, et depuis, ces paroles me sont bien des fois revenues à l'esprit. C'était un homme d'un grand zèle et d'un cœur brûlant. Il venait de descendre de la chaire, on commençait à chanter les psaumes, lorsqu'une sourde rumeur circula du portail à l'intérieur de l'église. On murmurait : « Il y a une voile en vue ! un navire dérive vers les Pierres ! » Le pasteur fit un signe de la main. « La charité, c'est le sacrifice, dit-il ; agir, c'est prier ! allons au secours de nos frères en péril ! » Il sortit le premier, nous le suivîmes. La pluie qui tombait par torrents, et le rejaillissement du ressac qui lançait à plus de cent pieds en l'air une poussière d'écume, formaient entre le ciel et l'eau un épais rideau impossible à percer. A travers quelques rares éclaircies, on apercevait par moments, dans l'épaisseur de la brume, un vaisseau qui faisait des efforts désespérés pour regagner le large ; mais chaque raffale le poussait à la côte et le rapprochait de l'écueil. La mâture avait été emportée par la tourmente, ou peut-être coupée pour donner moins de prise au vent ; le mât de beaupré restait seul. Nous essayâmes de mettre un canot à flot ; mais les hommes n'y étaient pas encore montés, qu'enlevée par une vague la coquille de noix vint se briser contre les rocs ; un second eut le même sort. Le danger devenait plus pressant de minute en minute. Le navire, entraîné avec une rapidité effrayante, n'était plus qu'à quelques brasses d'une tête de rocher à fleur d'eau. La pluie redoubla, le brouillard s'épaissit : on ne vit plus rien, mais on entendit un cri lamentable. Le pasteur était sur la grève. Il montait un maigre petit cheval qui le portait dans ses courses apostoliques à travers les dunes. « Il y a quelque chose de plus fort que le fer et le bois, nous dit-il, c'est le cœur de l'homme ! en avant, mes amis ! » Et il entra résolûment dans cette mer en fureur. Bien lâche qui ne l'eût pas suivi ! Nous fîmes la chaîne ; ceux qui savaient nager prirent la tête, et, nous tenant à bras-le-corps, nous avançâmes à travers le ressac. D'énormes houles déferlaient sur nous ; souvent nous perdions pied ; mais lui allait, allait toujours ! Tout à coup, et comme par miracle, le brouillard se leva : il n'y avait plus de navire en vue ; plus rien qu'un mât hors de l'eau, et une femme qui d'une main se cramponnait aux agrès et de l'autre soutenait un enfant. La distance n'était pas bien grande, mais des vagues hautes comme des montagnes roulaient entre eux et nous. Cependant le pasteur avait recueilli sur une épave et ramené à la côte un homme de l'équipage. Il repartit muni d'une corde. Cette fois, il avança davantage encore, mais, comme il nous semblait près du mât, une lame le repoussa ; il lutta, il revint ; il cria à la pauvre femme d'avoir foi, et de se jeter à l'eau : elle hésita. En pareille situation, les minutes sont des années ; le mât enfonçait de plus en plus ; une houle le recouvrit et emporta la mère, l'enfant, l'homme et le cheval. Il y eut dans la foule un frisson de douleur... Le moment d'après le pasteur reparut : il tenait l'enfant évanoui et le tendit au plus proche. Je le fis passer de main en main jusqu'à la grève. Déjà l'intrépide prêtre était reparti. Il espérait sauver la mère ; mais il avait trop présumé de ses forces. Cette troisième fois il ne revint pas. Quelque temps nous vîmes lui et sa monture flotter comme un point noir sur l'écume blanche, puis nous ne vîmes plus rien. Il était sorti de la vie par une belle porte ! il voyait maintenant face à face, sans voile, le Dieu qu'il avait servi et qui dut le reconnaître pour un de ses élus !

— Et le pauvre enfant si miraculeusement sauvé, qu'est-il devenu?

— Une belle jeune fille d'abord, et plus tard une bonne mère de famille, comme vous en avez pu juger, Monsieur.

— Ce serait la femme de votre ami Ralph? la digne ménagère qui m'a si bien reçu hier soir?

— Elle-même. Nous l'avons baptisée *Nannie*, parce que c'était le nom du vaisseau naufragé avec lequel périrent son père et sa mère, deux pauvres émigrants irlandais qui allaient chercher fortune dans le nouveau monde, à ce que nous apprit le seul matelot échappé à ce terrible désastre. La paroisse voulait prendre l'enfant à sa charge ; je le réclamai : c'était mon droit ; je l'avais reçu le premier des mains du pasteur, comme un legs précieux qui me venait d'en haut. De ce jour-là, Monsieur, les choses changèrent de face. Je repris goût à la vie ; je me sentais pardonné. J'emportai mon cher petit trésor à Saint-Pyran ; je l'installai dans la vieille maison avec la veuve d'un mineur, la mère de Ralph, qui promit d'en avoir grand soin et qui tint parole. C'était plaisir, le soir, en rentrant après le travail, de trouver la chère petite créature toute gaie et souriante. Les jours coulaient comme des heures et les années comme des mois ; si bien que la fillette avait seize ans que je ne lui en croyais pas plus de douze à treize. J'en étais tout affolé. Son cher visage me suivait à la mine, et l'éclairait mieux que mes visions d'autrefois ; j'y pensais le jour, j'y rêvais la nuit.

— Elle devait bien vous aimer aussi?

— Oui, mais pas de la même façon.

— N'avez-vous jamais songé à vous marier, père Joe? lui demandai-je indiscrètement.

— Si, Monsieur, me répondit-il avec sa droite ingé-

nuité; j'y ai songé deux fois dans ma vie : la première, j'étais trop jeune.

— Et la seconde?

— J'étais trop vieux. Mais l'heure s'avance, le soleil baisse, et il ne faut pas que le brouillard qui gagne nous surprenne ici. Nous n'avons que tout juste le temps de gagner Truro. Demain, si Monsieur le désire, je le conduirai à Parde'nick.

— Non, mon cher guide, repris-je, je m'en tiendrai à Treryn-Dinas : je ne veux pas affaiblir les impressions que j'ai reçues ici.

En effet, j'avais rencontré mieux que ce que je venais chercher : un site admirable servant de cadre à une mort héroïque; une nature d'élite, un cœur vaillant qui s'accusait de n'avoir pas assez lutté contre ses mauvais instincts, et qui était arrivé à ce degré de perfection d'avoir fait du sacrifice la règle de sa vie. Cette étude-là valait bien les plus beaux promontoires de Cornouailles.

Le surlendemain, je repartais pour Londres, après avoir fait une dernière visite au village de Saint-Pyran-des-Sables, et avoir pris congé de Ralph, de Nannie, et de la bénédiction de leur heureux intérieur, le digne père Joe.

Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature : celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait; celui qui ne le sent pas et qui aime en deçà ou au delà a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement. LA BRUYÈRE.

LA SCIENCE EN 1859.

Suite. — Voy. p. 102, 126, 206, 238.

Découverte d'une nouvelle planète. — Une planète a été découverte dans une région des espaces célestes où jusqu'ici aucun astre semblable ne nous était apparu. Elle se trouve dans le voisinage du soleil, plus rapprochée de lui que les autres planètes connues. Mercure, que les astronomes avaient jusqu'ici regardée comme celle que le soleil éclairait de sa plus vive lumière, est de deux à trois fois plus loin de son influence que le nouvel astre; et si M. le Verrier a bien calculé, c'est une première révélation de mondes nombreux qui cheminent dans les mêmes espaces.

L'unique observateur auquel il a été donné jusqu'à ce jour d'apercevoir cette terre qui, toujours sous les yeux des hommes, leur avait été toujours inconnue, est un médecin de campagne, M. Lescarbault. Attiré dès son enfance vers l'étude des phénomènes célestes, il occupait tous ses loisirs à suivre ces mondes que notre vue seule peut atteindre. Sa passion était telle que, suivant un de nos amis qui fut étudiant en médecine avec lui, M. Lescarbault avait pratiqué, à cette époque, une ouverture au toit de sa chambre, et y passait des nuits à inspecter le ciel. Toujours observant, toujours méditant sur ses observations, notre médecin-astronome finit par être possédé de cette pensée qu'entre Mercure et le soleil il devait exister quelque planète. Ce fut de 1837 à 1845 que ses réflexions mûrirent sur ce sujet; en 1845, il était définitivement convaincu. Le 26 mars 1859, au bout de quatorze ans de persévérantes recherches, il eut le bonheur de découvrir ce monde que, nouveau Christophe Colomb, il avait deviné. Mais, hélas! au bout d'une heure un quart environ, l'astre qui s'était révélé avait cessé d'être visible; depuis, il n'a plus été possible de l'observer.

Comment se fait-il, dira-t-on, qu'une planète ne puisse apparaître qu'un temps si court? Qui empêche de l'observer plus longtemps? Qu'est-elle devenue, quand elle ne paraît plus à nos yeux? La réponse est simple, et, en la donnant, nous ferons comprendre comment quatorze années ont été employées à la découverte.

Cette planète, nous l'avons dit, est voisine du soleil; elle l'accompagne de très-près; elle n'est donc devant nos yeux que pendant le jour, et la lumière qu'elle nous envoie se trouve toujours noyée dans des flots de vive lumière. Cette pauvre petite planète est comme le phare modeste du ver luisant, qui pâlit et semble éteint à la lumière d'un flambeau. On ne pouvait donc la découvrir par son éclat. Dès lors, M. Lescarbault résolut de la découvrir comme on n'a jamais découvert aucun astre, par son obscurité.

La planète, plus voisine que nous du soleil, et tournant comme notre terre autour de lui, doit, à certaines heures, couvrir de son disque obscur une petite partie de la face du soleil qui nous regarde; à ces instants, l'observateur apercevra une petite tache ronde qui suivra un mouvement régulier, tout à fait indépendant du mouvement de rotation du soleil sur lui-même. C'est là ce que M. Lescarbault a eu le bonheur de voir : le phénomène a duré 1 heure 17 minutes 9 secondes.

On conçoit maintenant pourquoi la planète nouvelle ne peut être vue que rarement; il faut une rencontre de circonstances tout exceptionnelle. Et, au moment favorable, tout est perdu si le ciel est couvert. Que le ciel même soit pur, si l'observateur est occupé à d'autres soins, il laissera passer inaperçu ce qu'il était si avide de saisir. Que de fois, peut-être, M. Lescarbault, chevauchant à travers les chemins pour porter secours à un malade, a-t-il manqué l'heure du passage attendu!

Plusieurs mondes inconnus entre le soleil et Mercure. — Tout heureux qu'il fût, notre astronome trop modeste ne se hâta point de publier sa découverte; il tenait à revoir le phénomène avant d'en parler. Mais un mémoire de M. le Verrier, dont l'annonce lui parvint, le décida à rompre le silence. Cet écrit, relatif à l'étude théorique du système solaire, avait pour but d'établir qu'entre le soleil et Mercure circulaient une multitude de petites planètes. M. le Verrier avait ainsi déduit de la théorie de Newton l'existence de la planète Lescarbault, dont d'ailleurs il ne connaissait nullement la découverte.

La théorie peut-elle permettre de connaître l'existence d'un astre qui n'a jamais été aperçu? Comment M. le Verrier a-t-il réussi? Quelles sont les idées qui l'ont dirigé dans sa recherche théorique? C'est ce que nous allons indiquer.

Le système planétaire est composé d'abord du soleil, dont la masse énorme est égale à 355 000 fois la masse de la terre. Autour de lui circulent des planètes dont six sont connues de toute antiquité; d'autres, moins visibles, ont été découvertes dans les temps modernes; et, autour des planètes, des satellites plus petits se meuvent comme autour de leur soleil. Ces mouvements sont produits par l'attraction mutuelle de tous ces astres. Le soleil, puissante masse, domine par son action tout l'ensemble et règle la marche générale des mouvements; c'est lui qui force chaque planète à suivre son orbite; c'est lui, du moins, qui détermine la physionomie générale de la courbe que chacune doit décrire. Mais à côté du soleil, ce maître puissant qui se fait obéir, les planètes elles-mêmes qu'il dirige, usant de leur petite force attractive, s'influencent les unes les autres, se font dévier mutuellement de leur course, et les orbites que Newton a su calculer sont, ou légèrement déformés, ou déplacés peu à peu par ces faibles actions perturbatrices. Après Newton, qui a tracé à grands traits les lois du système solaire, sont donc venus une foule de savants qui ont expliqué toutes les petites perturbations,

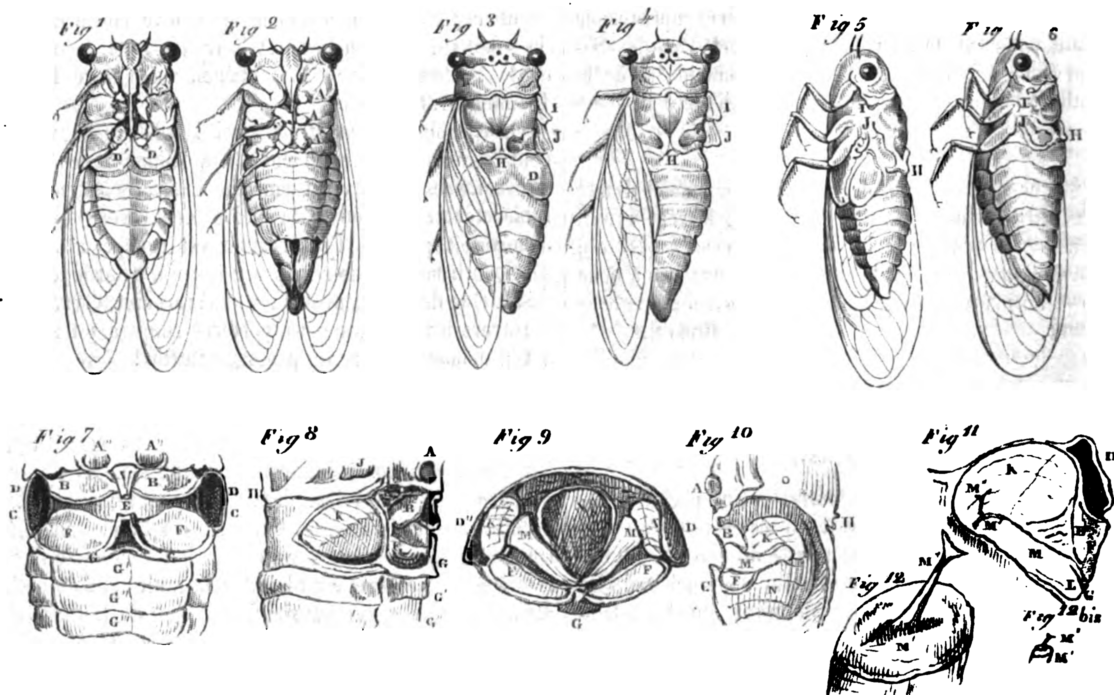
en évaluant les petites causes qui les produisent, et en montrant que les effets sont bien ceux que la théorie indique.

Toutefois, cette œuvre est si difficile et si complexe, les perturbations sont si nombreuses, que la science est encore loin d'avoir achevé la démonstration de la concordance entre les observations et la théorie. M. le Verrier, qui s'en est occupé, a reconnu que certain déplacement de l'orbite de Mercure ne pouvait s'expliquer par aucune action des planètes connues. Devait-il en conclure que la théorie de Newton se trouvait en défaut? Non certes, car, soumise à de nombreuses épreuves, cette théorie a résisté; il l'a donc respectée comme vraie, et il a été conduit à se demander si quelque planète inconnue ne rendrait pas compte du phénomène. Il a trouvé qu'une planète située entre le soleil et Mercure expliquerait le déplacement d'une manière très-satisfaisante. D'autre part, le calcul lui a démontré que cette planète serait si considérable qu'elle n'aurait pu échapper à la vue, malgré la lumière du soleil : il a dès lors supposé un ensemble de petites planètes qui, individuellement peu puissantes à cause de leurs faibles masses, réaliseraient par leur nombre la perturbation constatée par les observateurs.

C'est l'une de ces planètes qu'a vue M. Lescarbault.

CHANT DE LA CIGALE.

La grosse cigale commune (*Cicada plebeia*, Latr.; *Tettigonia plebeia*, Fabr.; de l'ordre des hémiptères homoptères, groupe des cicadaires) est connue dans tout le midi de la France par son chant monotone. Cette stridulation se produit au moyen d'une membrane sèche K, régulièrement



TEXTE EXPLICATIF DES FIGURES.

Les mêmes lettres marquent les mêmes parties sur toutes les figures.

A, A', A", pattes de la 1re, 2e et 3e paire. — B, B, membrane jaune opaque. — C, C, cavité de la membrane du chant K. — D, D, opercules postérieurs. — D', D', opercules antérieurs. — E, partie inférieure du premier anneau abdominal. — F, F, membrane transparente irisée. — G, partie terminale du premier anneau abdominal. — G', G", G"', anneaux abdominaux. — H, l'X du métathorax. — I, J, ailes de la 1re et de la 2e paire. — K, membrane plissée (membrane du chant). — L, attache inférieure du muscle. — M, muscle du chant. — M', disque. — M", fibre adductrice. — N, cavité abdominale. — O, muscles du thorax.

LÉGENDE DES FIGURES.

Fig. 1. Cigale mâle, face ventrale, grandeur naturelle. — Fig. 2. Cigale femelle, *idem, idem*. — Fig. 3. Cigale mâle, face dorsale, grandeur naturelle. — Fig. 4. Cigale femelle, *idem, idem*. — Fig. 5. Cigale mâle, côté gauche, grandeur naturelle. — Fig. 6 Cigale femelle, *idem, idem*. — Fig. 7. Les premiers anneaux abdominaux. Les opercules antérieurs sont enlevés. Les membranes B et F recouvrent des cavités jouant le rôle de caisses sonores. (Grossi.) - Fig. 8. Les premiers anneaux abdominaux vus du côté droit. Les opercules antérieurs sont enlevés. (Grossi.) — Fig. 9. Coupe perpendiculaire à l'axe. En D on a conservé l'opercule postérieur. En D' il a été enlevé. (Grossi.) — Fig. 10. Coupe longitudinale suivant l'axe. On voit l'intérieur du côté gauche. (Grossi.) — Fig. 11. L'appareil de stridulation vu par sa face interne. (Grossi.) — Fig. 12. Le disque terminal du muscle avec la fibre adductrice. (Grossi.) — Fig. 12 *bis*. Le même, grandeur naturelle.

plissée, mise en mouvement par un muscle M. La compression d'une vessie ridée, alternativement tendue et distendue par un fil fixé dans la membrane, donne une idée assez juste de ce mécanisme. Les contractions du muscle se succèdent très-rapidement, et produisent ainsi un cri qui serait continu si les balancements de l'abdomen ne le saccadaient en quelque sorte.

Ce cri n'est pas saccadé dans la cigale rouge (*C. hematodes*, Latr.; *T. sanguinea*, Fabr.). Il est plus régulièrement saccadé dans la cigale du frêne (*C. orni*, Latr.; *T. Fraxini*, Fabr.). Dans la cigale rouge, les opercules antérieurs manquent.

La stridulation continue même dans la cigale décapitée; elle ne cesse que par la section des filets nerveux qui se rendent dans les muscles. L'ablation des membranes jaunes et irisées affaiblit légèrement le son; la dilacération de la membrane ridée le fait cesser en peu de temps.

On a longtemps accordé le chant à la cigale femelle : il n'en est rien; le mâle seul possède les organes de stridulation.

LA CONVALESCENCE.



La Convalescence. — Dessin de Chevignard, d'après Achille Devéria. (Voy. p. 319.)

C'est l'heure bénie de la convalescence. La mère de famille qui est l'âme de cet heureux intérieur, le doux lien qui relie ces jeunes âmes, le foyer où se concentrent les vives affections, a été frappée. La maladie a glacé ses membres, suspendu sa bienfaisante activité. Que d'anxiété pendant les longues veilles! que d'ardentes prières à Dieu!

Et cependant l'inquiétude n'a pas un moment ralenti les soins intelligents auxquels la chère malade doit son retour à la vie. Aujourd'hui, elle renaît. Bien faible encore, elle a été transportée à la campagne. On a roulé son fauteuil près du large balcon. Elle aspire l'air vivifiant des bois, qui jamais ne lui sembla si pur et si doux. Ses sens, aiguisés par la souffrance et une longue privation, perçoivent avec plus de délicatesse les senteurs exquises qui remplissent l'atmosphère ; les riantes couleurs des fleurs rafraîchissent ses yeux brûlés par la fièvre. Le balancement des hautes cimes que caresse le vent, le frémissement des feuilles, les nuages qui glissent silencieux sur l'azur du ciel, toute cette harmonieuse et calme mobilité la plonge en un doux repos. La nature, cet hôte divin, à laquelle nous ne laissons pas assez de place en nos étroits logis, réclame sa part, déploie toutes ses magies pour la malade qu'elle enveloppe de ses bénignes influences. On ne se doute pas du puissant effet qu'exercent sur une constitution débile et nerveuse, éprouvée par la maladie, l'éclat des couleurs, la beauté et la variété des objets. Miss Nightingale, qui a vu de si près de cruelles souffrances et dont l'héroïque dévouement organisa à Constantinople les infirmeries et les secours si nécessaires aux malheureux soldats anglais que décimaient en Crimée le choléra et les blessures, dit dans ses remarquables notes sur les soins à donner aux malades : « Je n'oublierai jamais le ravissement de pauvres fiévreux à la vue d'un bouquet de fraîches et brillantes fleurs, et ce que j'éprouvai moi-même lorsque, fort mal encore, je reçus une gerbe de fleurs sauvages qu'on avait eu l'heureuse pensée de m'envoyer ; de ce moment, la guérison devint plus rapide. Cette action bienfaisante ne se fait pas sentir seulement à l'imagination, mais bien au corps, sur lequel la forme, la couleur, la lumière, ont un effet physique très-réel et très-salutaire ([1]). »

Il y a une jouissance allanguie, mais délicieuse, dans chaque sensation qui accompagne cette renaissance. On reprend possession avec délices de tous les biens qu'on a craint de perdre et qui ont doublé de prix. On s'épanouit au bonheur de ceux qui ont tremblé pour vous. Après les chauds rayons du soleil, il y a le rayonnement des tendresses. Des yeux aimants épient sur la physionomie de la convalescente les symptômes du mieux. Attentive au moindre signe de fatigue, sa plus jeune fille lui apporte un breuvage fortifiant, tandis que l'aînée tient le petit enfant, qui a aussi à la main son bouquet de fête, une fleurette qu'il a détachée de l'arbuste voisin : il ne regarde pas le paysage, lui ; ses regards cherchent la mère qui est sa source de vie et de joie.

Un personnage manque au tableau ; mais, quoique absent, il y préside. On ne le voit pas, et il est partout. C'est l'infatigable travailleur qui, de sa puissante énergie, soutient ces chères existences. Ouvrier de la pensée, soit qu'il l'exprime par les pinceaux ou par la plume, soit qu'il l'applique à l'étude des lois qui régissent les peuples ou aux vastes combinaisons de l'industrie, sa puissante initiative crée le bien-être autour de ceux qu'il aime. C'est à lui que sont dus le confort intérieur, l'aisance, le repos d'esprit. Parti ce matin pour le labeur de la journée, ce soir il reviendra compléter le cercle de famille. Tous les yeux se tourneront vers lui, tous les cœurs s'élanceront à sa rencontre, car une grande joie l'attend. Sa chère aimée a pu se lever ; elle est restée deux heures près de la fenêtre ; elle y a pris assez de force pour faire quelques pas dans la chambre et regagner son lit presque seule. Demain, elle en fera davantage. De quel courage il se sent animé ! Lui aussi fera mieux et toujours plus pour cette chère moitié de lui-même, pour les enfants dont Dieu a béni leur union. Quelle tâche ne serait allégée par la conscience du devoir noblement accompli, par la reconnaissance et l'amour des êtres chéris auxquels on se dévoue ?

([1]) *Notes on Nursing*, by Florence Nightingale, p. 33.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

DU MOIS DE DÉCEMBRE.

Dans les mois précédents, *Mercure* apparaissait le soir à l'occident, peu de temps après le coucher du soleil ; il n'en sera plus de même en décembre. Mercure se couchera avant le soleil, et ne sera visible que le matin avant le lever de cet astre. Avant et après le 15, on pourra l'observer à l'orient pendant plus d'une heure et demie, dès six heures du matin. Ce sera l'époque du mois la plus convenable pour l'observation de cette planète, que sa proximité du soleil empêche de voir jamais après le crépuscule du soir ou avant les premiers reflets de l'aurore.

L'*étoile du matin*, Vénus, continuera à se rapprocher de plus en plus du soleil. Elle brillera à l'orient, le 1er décembre, dès quatre heures du matin, et retardera graduellement son lever jusqu'à la fin du mois, de manière qu'au 31 décembre, ce retard sera d'une heure environ.

Pendant tout ce mois, la planète passera au méridien vers neuf heures et demie du matin. Elle continuera à nous présenter une partie de son disque de plus en plus éclairée et comparable au disque éclairé de la lune deux ou trois jours avant son dernier quartier.

Bien que depuis le commencement d'octobre cette planète semble se rapprocher de la droite du soleil, elle ne continue pas moins à s'éloigner de nous, et cela depuis le mois de juillet, lors de l'éclipse de soleil, où elle était alors, comme disent les astronomes, à son *périgée*, c'est-à-dire au point de sa course le plus voisin de la terre. Vers le milieu d'octobre, sa distance à la terre était la même que celle du soleil par rapport à nous, ou de 33 millions de lieues environ. On comprend que plus elle s'éloigne de notre globe, plus son diamètre apparent doit diminuer.

A dix heures du soir, on verra *Jupiter* s'élever au-dessus de notre horizon et devancer chaque jour l'heure de son lever, de même que dans les mois précédents. A la fin de décembre, le lever de cet astre aura lieu avant neuf heures du soir, et, le matin, il brillera d'un vif éclat dans la direction du sud, avant le lever du soleil. Il passera alors au méridien et paraîtra à la droite de Vénus.

Saturne suivra Jupiter d'une heure, comme en novembre, et se lèvera le soir, à onze heures au commencement du mois, et à dix heures à la fin. Le matin, avant le lever du soleil, on apercevra au-dessus du sud-est sa lumière pâle et plombée entre Jupiter et Vénus.

La seule planète de ce mois visible à l'œil nu, aussitôt après le coucher du soleil, sera *Mars*. Cet astre parviendra dans le ciel au plus haut point de sa course, c'est-à-dire au midi, dans le méridien, à cinq heures et demie environ, et se couchera vers onze heures du soir, une heure après le lever de Jupiter et au moment de celui de Saturne.

A la fin de décembre, l'étoile *Sirius* passera au méridien à minuit. De huit à neuf heures du soir, elle brillera dans la direction du sud-est, ayant à sa droite et au-dessus les trois belles étoiles en ligne droite du *Baudrier d'Orion*. Ces trois étoiles, dites de *première grandeur* à cause de leur vif éclat, sont connues dans les campagnes sous le nom des *Trois Rois* ou du *Râteau* ; elles brilleront à l'orient, après le coucher du soleil.

Le 21 décembre, à une heure cinquante-cinq minutes après midi, le soleil *entrera dans le signe du Capricorne* : ce qui veut dire que le 21 décembre, à une heure cinquante-cinq minutes du soir, le soleil occupera dans le ciel la

même région qu'un certain groupe d'étoiles qui, du temps de l'astronome ancien Hipparque, il y a deux mille ans, *était la constellation appelée* CAPRICORNE. Aujourd'hui, bien que le soleil ne corresponde plus en décembre à cette constellation, mais à la précédente, qui est celle du *Sagittaire*, un usage bizarre a conservé cet ordre singulier, ou plutôt ce désordre, dont le seul intérêt est de nous rappeler l'époque reculée à laquelle l'astre qui nous éclaire paraissait se mouvoir, en décembre, à travers les étoiles du Capricorne. C'est ce qu'on exprime en disant que *les signes du zodiaque ne correspondent plus aux constellations*. Cette concordance n'aura lieu que dans une *vingtaine de mille ans!*

Il suffit de se rappeler que le soleil actuellement a rétrogradé, *en apparence* (car c'est le mouvement de la terre qui seul est cause de ce changement), d'un signe dans les douze constellations qu'il traverse annuellement; en sorte que dans le mois de décembre, par exemple, il correspond à la constellation du Sagittaire, et non à celle du Capricorne. On voit cette dernière constellation à minuit, à la fin de juillet, dans la position même du soleil à midi, lors de son passage au méridien.

A l'époque de l'entrée du soleil dans le signe du Capricorne, le 21 décembre, la saison d'automne finira pour faire place à l'hiver.

L'observation de la lune, dans ce mois, n'offrira rien de nouveau : Dernier quartier le 5, nouvelle lune le 12, premier quartier le 20, et pleine lune le 28. Aux environs du premier et du dernier quartier, on observera les montagnes de notre satellite; et du 14 au 18 décembre, le soir, mais surtout du 6 au 10, avant le lever du soleil, la *lumière cendrée* permettra, comme nous l'avons dit le mois dernier, d'apercevoir convenablement le disque lunaire *en entier*.

CIVETTES ET GENETTES.

Une singulière substance odoriférante qui, sécrétée par des glandes particulières, s'amasse dans un petit sac à deux divisions placé sous le ventre de l'animal, d'où, à travers une fente, elle suinte entre ses jambes postérieures, a d'abord appelé l'attention sur ce petit quadrupède. Les Arabes, principaux commerçants au moyen âge, colporteurs de pierreries, d'épices, de drogues, de baumes et aromates, vendirent les premiers cet étrange onguent de senteur, auquel ils attribuaient toutes sortes de vertus et qu'ils nommaient *zibeth* ou *zebeth*. La civette a retenu le nom du parfum qu'elle produit.

Dans l'incessant besoin de connaître, de classer, de nommer, qui caractérise la race d'Adam, on a tour à tour rapproché la civette des divers groupes d'animaux avec lesquels elle offre quelques points de ressemblance. L'odeur pénétrante, les qualités antispasmodiques et stimulantes du parfum qu'elle exhale, l'ont d'abord fait comparer à l'animal qui porte le musc, ce dernier, comme le zibeth, ayant gardé le nom de l'odeur violente qu'il répand; il est impossible cependant de réunir dans un même groupe ces deux mammifères. Le musc (voy. t. V, 1837, p. 258), chevrotain à pied fourchu, à queue courte, ayant dans ses deux laniaires tranchantes en forme de faucille des espèces de défenses, et ne broyant que des végétaux sous les vingt-six dents qui arment ses étroites mâchoires, ne semble avoir rien de commun avec la civette, animal carnassier, digitigrade, à ongles à demi rétractiles, à tranchantes incisives, dont la langue est hérissée de papilles aiguës comme celle du chat, et qui, avec son ondoyante queue, son épine dorsale longue, souple, sinueuse, à lâches articulations, semble fait pour s'élancer sur une vivante proie. Ces deux espèces sont trop distantes l'une de l'autre dans la chaîne des êtres pour qu'un rapport entre les parfums qu'elles produisent puisse les rapprocher. D'ailleurs, trop d'animaux de genres différents sont pourvus de poches odorantes et de glandes qui sécrètent des parfums pour que sur cette particularité se puisse fonder une classification. Des plantigrades, le *blaireau*, la *musaraigne;* des pachydermes, le *pécari;* des rongeurs, le *castor*, l'*ondatra*, exhalent des senteurs, plus ou moins agréables chez quelques-uns, la *fouine*, la *marte*, etc.; infectes chez d'autres, le *furet*, le *putois*, les *moufettes*, etc.

Quelques naturalistes, entre autres Belon, avaient, chose étrange! rapproché la civette parfumée, si gracieuse dans sa fourrure tachetée, de l'hyène hideuse, au poil roide, au regard effrayant. L'unique rapport est dans la fente sous la queue qui, chez l'une, laisse filtrer une liqueur musquée, chez l'autre, l'hyène, une humeur fétide.

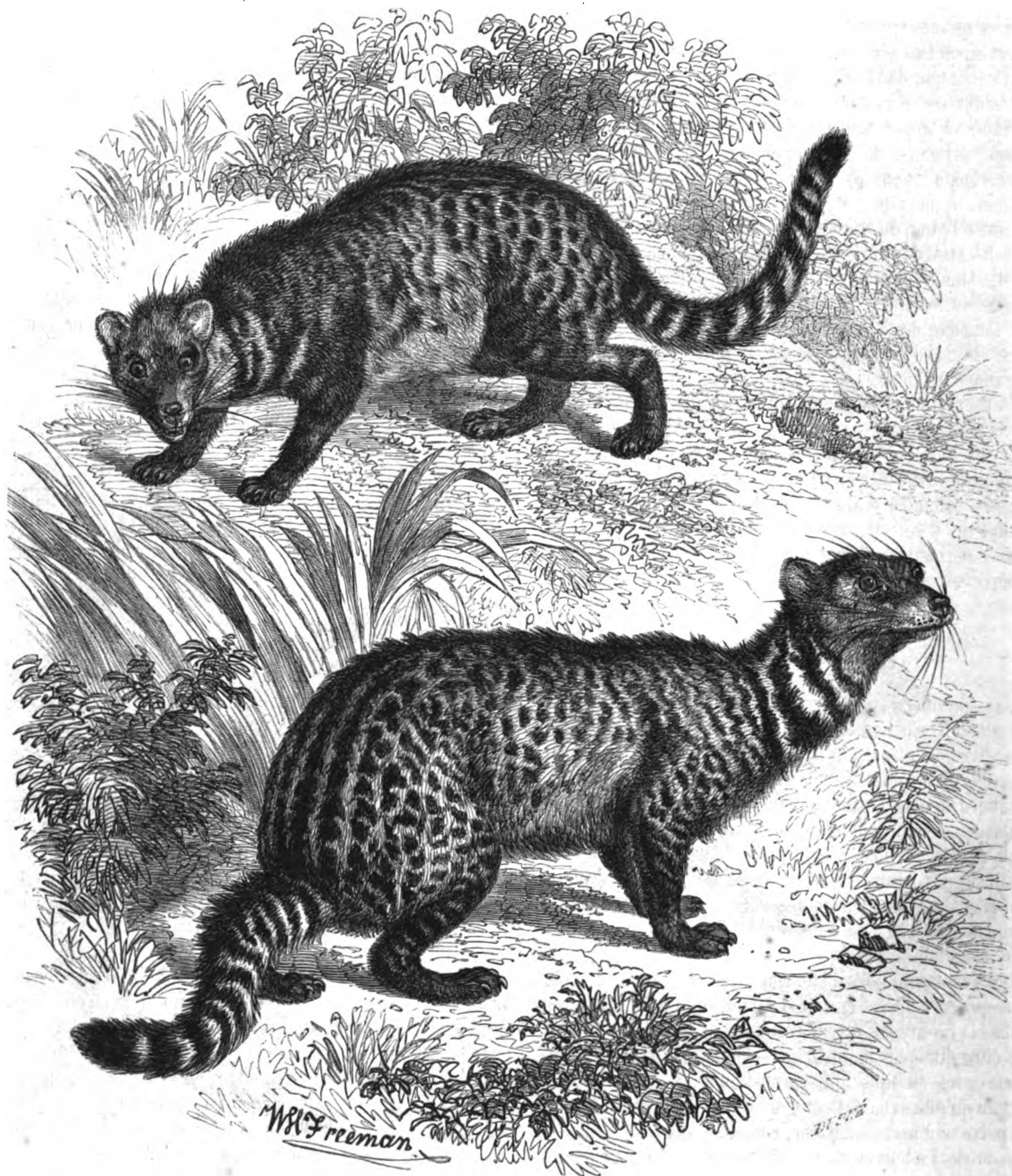
Sous le titre générique de *Viverra* (nom latin du furet), Linné, avec les civettes, genettes, mangoustes et ichneumons, avait réuni les moufettes, ratons et coatis. Plus tard, ces derniers ont été rapprochés des plantigrades, tandis que les moufettes étaient placées parmi les martes. Aujourd'hui, le genre des *Viverra* forme à lui seul, dans la grande tribu des digitigrades, non loin des belettes, martes, fouines et furets, dont ces animaux rappellent les formes, les mœurs et les habitudes, et assez près des chats, qu'ils remplacent dans l'Orient, un groupe de trois ou quatre familles.

La civette d'Afrique, celle des Moluques, le zibeth de l'Inde, que distinguent de légères différences dans la fourrure, les couleurs, la disposition des poils et des taches, et le plus ou moins de finesse et d'allongement du museau, sont les types du genre. C'est chez la civette et le zibeth que la matière odorante se trouve sécrétée en plus grande abondance. La cavité de leur poche pourrait contenir une amande dans chacun de ses deux replis. Cette pommade, où l'analyse a trouvé de l'ammoniaque, de l'élaïne, de la stéarine, du mucus, une huile volatile, une matière colorante et quelques sels, jadis employée en médecine, ne sert plus que dans la toilette et la fabrication des parfums. Là même la civette a été remplacée par le musc; depuis, la mode adopta les préparations ambrées; de nos jours, les pénétrantes odeurs animales, que leur persistance rend intolérables à toute nature délicate et nerveuse, ne sont plus guère employées qu'en Orient. Dans notre société plus raffinée, les gens de goût les repoussent et leur préfèrent avec raison les odeurs suaves des fleurs et des essences qui en sont extraites.

C'était de l'Afrique intertropicale que, par la voie d'Alexandrie et de Venise, on recevait le parfum de la civette. Les Éthiopiens, qui tirent un revenu de ces petits animaux, les tiennent en captivité, et, deux ou trois fois par semaine, avec une petite cuillère, recueillent leur parfum. La quantité de l'humeur odorante dépend de la nourriture donnée à l'animal et de ses dispositions particulières. En agaçant la civette, on exalte son parfum, auquel sa sueur peut être ajoutée. Les Hollandais, qui exportaient la civette des îles Moluques, où si longtemps ils dominèrent, la gardent en cage en Hollande, et les marchands préféraient le parfum préparé à Amsterdam; ce qui prouve que, tout en appartenant aux climats chauds, cet animal peut vivre sous les zones tempérées.

Ces *Viverra* sont peu rares dans les ménageries, où elles conservent, disent les naturalistes, leur caractère farouche et irascible. Comme l'on n'a pas le soin de les débarrasser de leur sécrétion odorante, elles en laissent parfois tomber des fragments, et l'odeur qu'elles exhalent est très-forte. Une civette a mis bas au jardin des Plantes, mais les petits n'ont pu être élevés.

Le zibeth, d'une taille inférieure à celle de la civette, a le corps plus allongé, presque couvert de taches noires, petites et rondes, qui s'enlèvent sur un fond gris, généralement plus sombre que le pelage de la civette. Celle-ci, à teintes plus claires, est rayées de bandes brunes transversales, étroites, parallèles l'une à l'autre, formant des taches en œillet, des espèces de roses. Les anneaux noirs qui couvrent la queue de ces deux *Viverra* sont plus nombreux sur celle du zibeth. Plusieurs de ces différences sembleraient devoir être attribuées aux climats et à des circonstances particulières; cependant Buffon regardait la civette et le zibeth comme deux espèces distinctes : la première originaire de l'Afrique, l'autre habitant l'Asie, les Indes orientales et l'Arabie. Les remarquables articles de M. I. Geoffroy dans les Mémoires et archives du Muséum font mention séparément des deux espèces.



Muséum d'histoire naturelle. — Civettes (*Viverra Zibetha* d'Amboine; *Viverra Zibetha* de l'Inde). — Dessin de Freeman.

« Les nègres du Sénégal prennent les civettes toutes jeunes et les apprivoisent, » dit Malte-Brun; ce qui donnerait lieu de penser que si elles se montrent si farouches, si irascibles à nos savants, c'est qu'ils ne les voient que dénaturées en quelque sorte par le plus long, le plus rigoureux des supplices, celui de la cage. L'homme lui-même, s'il est réduit en esclavage, perd ses qualités humaines et douces, cesse d'être civilisé, et devient farouche, violent et le plus dangereux de tous les animaux.

La genette, que l'on rencontre en Barbarie, en Espagne et dans le midi de la France, semblerait être en Europe le représentant de la civette d'Afrique et du zibeth de l'Inde. Ainsi que les individus de ces deux espèces dont toute son organisation la rapproche, c'est un animal dormeur, qui voit mal le jour et n'a, comme le renard, de vie agissante que durant le crépuscule et la nuit. Elle attaque alors les petits mammifères, les oiseaux et les reptiles qui forment sa proie, et, comme les autres *Viverra*, peut se nourrir aussi de lait et

de fruits sucrés. Muette la plupart du temps, lorsqu'on l'irrite elle menace, souffle, gronde à la façon du chat domestique, en hérissant ses poils tout le long de son dos.

L'Histoire naturelle des mammifères de M. Geoffroy Saint-Hilaire parle de deux genettes qui, envoyées assez jeunes de Tunis à la Ménagerie par le frère du naturaliste Adanson, y ont vécu plus de dix ans. On les tenait renfermées dans une cage assez peu spacieuse; les pauvres bêtes y dormaient toujours roulées en rond dans un coin, et ne se réveillaient, pour vaquer aux fonctions de la vie et pour manger, que la nuit. Lorsqu'elles moururent, il ne leur restait plus de dents. Cette perte était-elle une suite de la captivité, du genre de nourriture, ou de l'âge?

Le nom de *genettes* leur vient de l'espagnol *genetta*, comme si l'on ne trouvait ces animaux que dans les lieux arides et secs où le genêt croît de préférence. Les paysans



Muséum d'histoire naturelle. — Genette servaline (*Genetta servalina* du Gabon); Genette commune (*Viverra Genetta*). — Dessin de Freeman.

assurent cependant que la genette habite plutôt les vallées humides et resserrées. C'est dans de pareils endroits, sur le bord des ruisseaux, qu'on les trouve dans nos provinces méridionales. En Poitou et dans les environs de Villefranche, elles n'étaient pas rares; l'on faisait de leur peau une fourrure légère et fort jolie, selon Buffon; les manchons de genette n'ont cessé d'être à la mode que lorsqu'on les a contrefaits avec des peaux de lapin parsemées de taches peintes.

La genette, selon la description de l'éloquent naturaliste du dernier siècle, « est un plus petit animal que les civettes; elle a le corps allongé, les jambes courtes, le museau pointu, la tête effilée, le poil doux et mollet, d'un gris cendré, brillant, et marqué de taches noires, rondes et séparées sur les côtés du corps, mais qui se réunissent si près sur la partie du dos qu'elles paraissent former des bandes noires continues qui s'étendent tout le long du corps; elle a aussi sur le cou et le long de l'épine du dos une espèce de crinière ou de poils

plus longs qui forment une bande noire et continue, depuis la tête jusqu'à la queue, laquelle est aussi longue que le corps et marquée de sept ou huit anneaux alternativement noirs et blancs sur toute sa longueur. Au-dessous de chaque œil on voit une marque blanche très-apparente; etc. »

La description de Buffon, reproduite entièrement, ne s'appliquerait pas à toutes les genettes; car à côté des caractères de l'espèce se manifestent ceux de l'individu, et les taches, couleurs, dispositions des poils, etc., sont choses variables. Il ne faut pour s'en convaincre que jeter les yeux sur la gravure page 365. Quelle différence de fourrure, de forme même, entre la genette commune et celle du Gabon! Il y a dans l'animal africain une souplesse féline tout autre; les taches plus répétées, mieux formées, rappellent les roses sombres qui parent la riche fourrure du léopard; le cou de la genette servaline est plus long, plus onduleux que celui de la genette commune, et la physionomie de son museau si fin, tout autrement rusée.

L'Histoire naturelle des mammifères par MM. Geoffroy Saint-Hilaire et Frédéric Cuvier a donné tout ce que la science a recueilli sur les groupes des *Viverra*, et en a décrit plusieurs espèces. La genette panthérine (*Pardina*), que M. Isidore a le premier fait connaître, venue par le Sénégal à la Ménagerie, s'y trouvait encore en 1833. « En liberté, dit le savant naturaliste, elle était inoffensive pour tout le monde, et très-caressante pour les personnes qui l'avaient élevée. Renfermée dans une cage, elle menace tous ceux qui l'approchent et n'a pas encore voulu se familiariser avec ceux qui la soignent et la nourrissent. Malheureusement, on ne peut lui rendre sa liberté et la ramener par là dans les conditions les plus favorables à l'exercice des heureuses facultés qu'on avait pris soin de développer en elle : les dispositions de la ménagerie de notre Muséum, ajoute M. Geoffroy, n'ayant jamais été conçues dans la vue de favoriser l'étude du naturel des animaux. »

POMPES A FEU DE CINCINNATI.

La ville de Cincinnati (États-Unis) est divisée en quatre carrés parfaits. A l'un des angles intérieurs du centre de ces carrés est situé l'Institut mécanique, édifice remarquable, sur le sommet duquel est construite une tour de vingt-cinq pieds d'élévation, et dont les côtés octogones sont percés de fenêtres d'où l'on voit distinctement toutes les parties de la ville. A l'intérieur de cette tour est un large cylindre en bois dans lequel se trouve l'appareil des signaux, lesquels consistent en quatre globes de verre recouverts de flanelle écarlate et attachés sur un mât, à deux mètres de distance les uns des autres. Ces globes, de $0^m,42$ de diamètre, paraissent solides le jour, et, étant éclairés à l'intérieur, ressemblent, la nuit, à des globes de feu.

La tour est occupée jour et nuit par deux guetteurs que l'on relève de quatre heures en quatre heures. Au premier indice d'un feu inusité, l'un des gardiens hisse, selon la localité de l'incendie, un, deux, trois ou quatre globes, dont le plus élevé se trouve alors à vingt-cinq pieds au-dessus de la tour; au même instant, l'autre gardien, au moyen d'un levier *ad hoc*, donne l'alarme sur une cloche pesant 3275 kilogr. située à l'angle du toit de l'Institut.

Au rez-de-chaussée de l'édifice, la pompe à feu, dont l'âtre est rempli de combustible, est attelée de quatre superbes chevaux de trait; le chauffeur y met le feu; elle part au galop trois minutes après le premier signal, pendant le trajet produit la vapeur, et à son arrivée au lieu du sinistre, elle est toujours prête à fonctionner. Sur la route, la pompe est précédée par une voiture, ou plutôt un brancard léger, sur l'essieu duquel est roulé un tube en cuir, d'environ 600 mètres de longueur, et qui est enlevé au galop par un cheval vigoureux. Sept chevaux, dont cinq restent constamment enharnachés ou dont le harnais, assemblé en une seule pièce, se place en un instant, sont entretenus aux frais de la ville, dans chacune des sept stations de pompes à vapeur.

A l'arrivée au lieu de l'incendie, le tuyau d'aspiration du tube est fixé dans l'une des soixante-neuf citernes dont la ville est pourvue; les chevaux sont retirés, et, sans bruit, sans confusion, un déluge tombe bientôt sur la partie la plus menacée; il n'y a pas encore d'exemple d'un incendie qui ait résisté quarante minutes à la force prodigieuse du torrent vomi par trois ou quatre de ces précieux steamers. (¹)

Dans un lieu bas, une colline croit être une montagne.

Proverbe arabe.

MÉDAILLE DE J. VARIN

REPRÉSENTANT LE LOUVRE DU BERNIN.

Lorsque l'émir Abd-el-Kader visita le cabinet des médailles, en 1852, il écrivit en arabe, sur l'album de cet établissement, quelques lignes qui expriment à merveille le sentiment d'admiration que fit naître chez lui la vue de nos séries nombreuses de monnaies; mais, cédant à ce penchant à l'exagération qui caractérise les imaginations orientales, l'émir terminait en disant que la chronologie fixée au moyen des monnaies est plus durable que celle des livres, « car une date, sur la monnaie, n'est pas rongée par les insectes, et ne subit pas d'altérations comme celles des livres. » Il y a du vrai dans l'assertion de l'illustre exilé de Damas; mais, sans parler du temps qui ronge les médailles et rend leurs légendes indéchiffrables ou tout au moins incertaines, il ne faut pas oublier qu'il est arrivé bien souvent que les hommes y ont inscrit des dates fausses et des mentions trompeuses. Alors, que devient cette supériorité prétendue des dates des médailles sur celles des livres dans les cas où la durée des monuments métalliques ne sert qu'à perpétuer une erreur? Étudions donc les médailles comme les livres, avec cette méfiante critique qui caractérise notre époque, et sachons bien qu'on ferait un livre piquant, et un gros livre, rien qu'avec l'énumération des médailles qui sont des monuments de mensonge ou d'erreur. Dans cette curieuse série, il faudrait donner une place d'honneur à la belle médaille qui décore cette page. La date qu'on y lit n'a pas été rongée par les insectes dont parle l'émir, et cependant, sans qu'on puisse en accuser rien de plus que les événements qui la rendirent trompeuse, cette médaille, faite en commémoration de la pose de la première pierre de l'édifice dont l'élévation figure sur son revers, ne constatera que l'instabilité des desseins de l'homme. Placée en grande cérémonie par Louis XIV lui-même, le 17 octobre 1665, dans la première pierre de la façade du Louvre qui regarde Saint-Germain l'Auxerrois, notre médaille porte d'un côté le buste du roi, et de l'autre cette façade du Louvre d'après les plans du Bernin, connue d'ailleurs par les planches de Jean Marot qu'on peut voir dans l'Architecture française de Blondel. Or on sait que, malgré la décision royale, malgré la solennité de la pose de la première pierre, en dépit d'un commencement d'exécution, le Bernin, fatigué de la guerre déloyale que lui firent les deux frères Charles et Claude Perrault, se décida à quitter la France. Quelques mois après son départ, les travaux du Louvre furent interrompus, et lorsqu'on se décida à les reprendre, on commença

(¹) *Recueil consulaire belge*, rapport de M. J.-F. Meline.

par détruire tout ce qui avait été édifié sur les dessins du Bernin pour se conformer à ceux de Claude Perrault, le médecin, que son frère Charles avait réussi à faire adopter par le roi ou plutôt par Colbert. Le *Magasin pittoresque* a, depuis longtemps déjà, raconté cette curieuse histoire; il a même cité d'importants extraits des Mémoires de Charles Perrault (voy. sur le Louvre, t. XV, 1847, p. 27, et Extraits des Mémoires de Perrault, t. XIV, 1846, p. 169, 205 et 278). Il ne nous reste donc ici qu'à donner sur la médaille même quelques détails qui ne sont pas sans intérêt, et à rectifier en passant quelques erreurs échappées à nos devanciers à propos du Bernin et de ses rapports avec la cour de France. Et d'abord, l'abréviateur de Charles Perrault, qui n'était pas numismatiste de son métier, n'a pas reproduit exactement le passage où il parle de notre médaille, qu'il dit avoir été gravée, tandis que Perrault a écrit *fondue;* ensuite il a négligé de redire le nom de l'auteur de l'inscription, qui n'est rien moins que Chapelain. Je rétablis donc le passage de Perrault :

« La médaille était d'or, avait d'un côté la tête du roi, et de l'autre le dessein du cavalier Bernin, avec ces paroles : MAIESTATI AC AETERNIT. GALL. IMPERII SACRVM. Elle valait 100 louis. Elle était fondue de la main de M. Varin, et les paroles (étaient) de M. Chapelain. La dépense de faire des poinçons et des carreaux était trop grande et aurait demandé trop de temps. »

Perrault ne parle pas de la légende de la tête : LVDOVICO XIV REGNANTE ET ÆDIFICANTE (Louis XIV régnant et édifiant). Il ne dit pas non plus que Varin avait écrit, au-dessus de la date MDCLXV, qui se lit en relief, sa signature en creux : IOAN. VARIN FECIT. Il a également omis d'ajouter que, sur une seconde ligne, on voit encore un B, aussi en creux, qui doit être l'initiale du Bernin, dont le projet était reproduit sur la médaille. Le pauvre Chapelain, si bafoué par Boileau, n'avait pas trop mal tourné les légendes de cette médaille, et s'était assez bien tiré de ses fonctions de membre de l'Académie des médailles; malgré son tour un peu emphatique, elle expliquait brièvement la pensée du roi, qui voulait *consacrer cet édifice à la majesté et à l'éternité de l'empire français*. La légende composée par Chapelain : *Maiestati*, etc., a eu un succès prolongé, car non-seulement on l'utilisa en 1667 et en 1673 pour les médailles *gravées* en commémoration de la colonnade de Perrault, mais on vient de l'adopter, sauf le dernier mot, *sacrum*, qui est sous-entendu, pour la médaille qui va être frappée en commémoration de l'achèvement du Louvre, cette œuvre si longtemps désirée et que nous appelions de nos vœux en 1846 (t. XIV, p. 171).

Ce n'est pas pour le mince plaisir de relever une légère erreur que j'ai fait remarquer que notre médaille est fondue et non gravée. Il y a une grande différence entre ces deux modes de l'art du médailleur. Le second, la gravure en médailles proprement dite, exige, comme le dit Perrault, beaucoup plus de temps et par conséquent d'argent. Son avantage est qu'on obtient un grand nombre d'exemplaires de la médaille, et qu'ils sont tous aussi parfaits les uns que les autres. Le type gravé en creux sur un coin carré, ou carreau d'acier, au moyen du poinçon en relief, s'imprime sur le métal comme la monnaie, jadis au moyen d'un marteau, plus tard de la machine nommée *mouton*, de nos jours au moyen du balancier. Si l'on préfère le premier mode, bien plus expéditif, on modèle le type en relief sur cire ou sur de la terre, et on le fait fondre. Il y a des amateurs de numismatique qui préfèrent les médailles fondues aux médailles frappées; ils leur trouvent plus de liberté ; ils y reconnaissent plus vivante l'expression donnée par l'auteur; elles ont aussi à leurs yeux un mérite que ne dédaignent pas les collectionneurs, souvent enclins à l'égoïsme dans leurs jouissances : elles sont généralement rares, du moins les beaux exemplaires. En effet, souvent on n'en fond au moment même qu'un très-petit nombre d'exemplaires reciselés par l'auteur ou par ses élèves, et ces exemplaires *du temps*, que l'on se pique de distinguer des surmoulés exécutés plus tard, se vendent à des prix très-élevés. La médaille qui nous occupe, outre son mérite intrinsèque (c'est un des chefs-d'œuvre de Jean Varin), a aussi celui d'une excessive rareté; peut-être même est-elle unique; du moins, celui qui écrit ces lignes, et qui a manié bien des médailles dans sa vie, n'en a jamais vu d'autre exemplaire que celui de la Bibliothèque impériale; selon toute probabilité, c'est la médaille même qui fut placée dans la pierre de fondation par Louis XIV. *Habent sua fata libelli !* Notre médaille aussi a eu de singuliers destins. Enfouie dans les entrailles de la terre au moment où elle sortit des mains de son auteur, cette belle pièce que nous admirons aujourd'hui dans un établissement public, fut retirée presque aussitôt de la boîte qui devait la conserver pour les arrière-neveux de nos arrière-neveux, passa de Versailles au cabinet des médailles, y fut volée il y a trente ans tout à l'heure, passa plusieurs mois sous les flots de la Seine où elle avait été mise en dépôt par les voleurs qui dépouillèrent le cabinet des médailles, en novembre 1831, et ne revint dans le cabinet des médailles qu'au sortir du greffe de la justice criminelle. On voit que pour arriver jusqu'à nous elle a déjà échappé à la terre et à l'eau ; plaise à Dieu qu'elle ne périsse pas un jour par le feu, cette autre terreur de tous les conservateurs de musées!

A l'occasion du présent travail, nous avons relu d'anciens articles que nous avons publiés sur le Louvre; nous y avons trouvé quelques erreurs que notre amour pour la vérité et notre respect pour le lecteur nous conseillent de signaler. Ainsi, dans un article consacré à la colonnade de Perrault (t. XV, 1847, p. 28), on lit que, le Bernin parti, les fondations élevées par lui subirent le même sort que celles de Levau, et qu'après leur destruction, le 17 octobre 1665, Louis XIV posa la première pierre des nouvelles fondations. L'auteur de cet article ajoute qu'on y enferma une boîte en bronze renfermant des médailles du même métal et une inscription dont il donne le texte. C'est une étrange méprise. La cérémonie du 17 octobre 1665 eut lieu, on l'a vu plus haut, en présence du Bernin et non après son départ, et la première pierre posée par Louis XIV était celle des fondations de l'édifice du Bernin; les *médailles de bronze*, c'est notre médaille d'or de Varin; quant à l'inscription qu'on peut lire dans le *Magasin*, elle est fort exacte; seulement elle se rapporte, non pas aux fondations de Perrault, mais bien à celles du Bernin, dont les travaux ne furent interrompus qu'au printemps de 1666. Il n'y eut pas de cérémonie pour l'inauguration des travaux de la colonnade de Perrault, qui se fit sans tambour ni trompette, vers la fin de 1666. Le roi ne pouvait guère, sans compromettre sa dignité, revenir avec apparat poser la *seconde* première pierre de cet édifice plusieurs fois malencontreux. Notre erreur a été, du reste, partagée par plusieurs écrivains, entre autres par le comte de Clarac, qui, dans l'histoire du Louvre placée au commencement de son *Musée de Sculpture* (p. 373), a fait la même confusion et a peut-être bien entraîné notre collaborateur. Comme s'il était dans la destinée de ce projet du Bernin d'induire les gens en erreur, je trouve à la page 290 de notre volume de 1835 une méprise aussi singulière. L'auteur d'un article sur les *Fontaines de Rome* raconte, après cent biographes qui se sont tous copiés, que le roi fit frapper une médaille en l'honneur du Bernin, laquelle porte au revers l'élévation de la façade du Louvre telle que la concevait l'illustre architecte, et au droit le portrait de l'artiste avec cette lé-

gende : SINGVLARIS IN SINGVLIS, IN OMNIBVS VNICVS. « C'est Varin, ajoute l'écrivain, notre célèbre Varin, celui qui a écrit en bronze l'histoire du grand roi (les premières pages seulement, aurait-on dû dire), qui exécuta cette médaille, et qui dut rire plus d'une fois de l'étrange vanité de son modèle avec Perrault. » Il y a quelques inconvénients à tout ceci : la médaille qui porte au revers l'élévation du Louvre du Bernin représente au droit le buste de Louis XIV, comme nous venons de le voir; quant à la médaille du Bernin, la légende *singularis* y existe en effet, et on y voit d'un côté le buste du célèbre architecte italien; seulement elle représente au revers, au lieu du Louvre, la Sculpture, la Peinture, l'Architecture et la Géométrie personnifiées; enfin elle n'est pas de Varin, mais de F. Chéron, lequel l'a signée des deux côtés, comme on peut s'en assurer au cabinet des médailles, qui possède deux exemplaires de ce curieux monument; du reste, elle n'aurait pu, en aucun cas, être commandée à Varin par Louis XIV, car on y lit la date 1674, et Varin était mort deux années auparavant, en 1672. Après ces preuves matérielles, il semble inutile d'en ajouter d'un autre ordre; cependant on ne peut se dispenser de faire remarquer que pour quiconque connaît les mœurs du dix-septième siècle, il est impossible d'imaginer que Louis XIV ait fait faire pareille médaille en l'honneur d'un artiste. Le roi combla le Bernin d'honneurs et de présents lors de son séjour à Paris, mais il ne lui aurait pas consacré une médaille avec semblable légende, et d'ailleurs, en 1674, lorsque Chéron modela le buste du Bernin, on ne songeait plus guère à la cour au célèbre *Cavalier*, dont les plans avaient été abandonnés et qui avait quitté la France depuis onze années. J'ajouterai que cette médaille fut évidemment faite à Rome, où Chéron habitait en 1674 et où il fut employé par les papes Clément X et Clément XI, qui se succédèrent sur le trône de 1669 à 1676. Sans aucun doute, elle fut demandée à cet artiste par les amis et admirateurs du Bernin ; et Baldinucci, l'auteur d'une Vie du Bernin, me paraît avoir imaginé ce fait qu'on n'aurait pas dû croire aussi légèrement en France. Notons qu'il se garde bien de donner la date de cette médaille et d'en indiquer l'auteur : ç'aurait été trahir la fraude; mais au moins il ne va pas jusqu'à faire une médaille gravée d'une médaille fondue ; il ne l'attribue pas à Varin, et il ne place pas le projet du Louvre au revers.

Je ne sais à quel partisan enthousiaste du Bernin on doit attribuer la devise ambitieuse de sa médaille, mais il paraît qu'elle eut du succès, car on la retrouve sur une vignette qui décore l'*Éloge historique du Cavalier* par l'abbé de la Chambre. Sébastien Leclerc, auteur de cette gravure, me paraît avoir été des amis du Cavalier, car on trouve dans son œuvre une reproduction du revers de la médaille de Varin, avec des attributs symboliques qui ne peuvent être qu'une satire contre les frères Perrault. La médaille est posée sur une sorte de piédestal chargé de palmes et de lauriers d'où sortent deux serpents (évidemment les





Médaillon, en or fondu, commémoratif du projet de colonnade pour le Louvre par le chevalier Bernini, en 1665; exemplaire probablement unique conservé au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale.

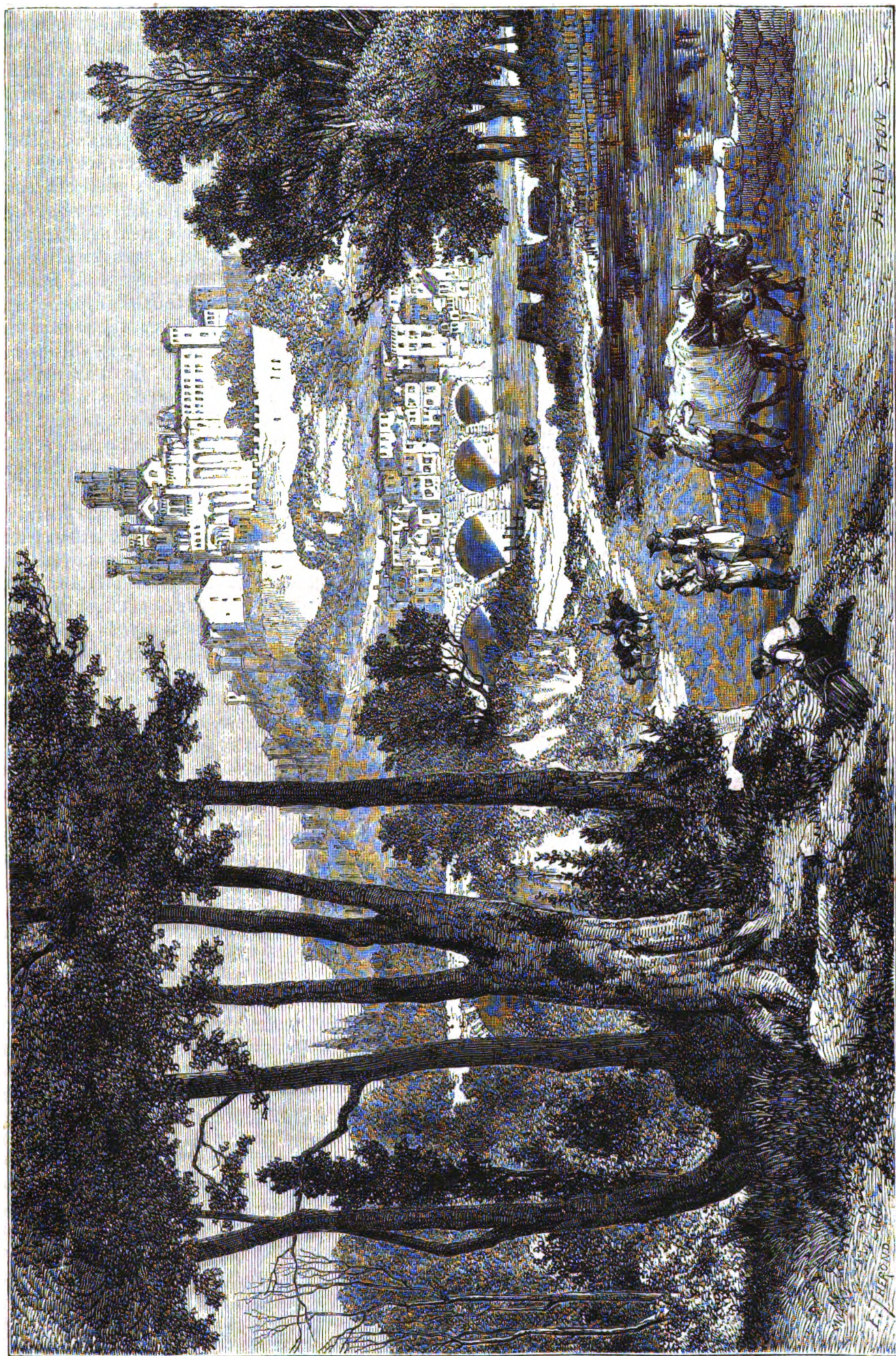
frères Perrault), et de sept médailles ovales représentant les sept merveilles du monde, ce qui implique nécessairement que le Louvre selon le Bernin en aurait été la huitième. Cette planche, qui porte le numéro 218 dans le Catalogue de l'œuvre de Sébastien Leclerc par Jombert, est classée par ce dernier à l'année 1687.

Pour terminer le commentaire de notre médaille, il ne me reste qu'à indiquer les planches de Jean Marot qui reproduisent en grand la façade du Louvre d'après le Bernin. On les trouvera au tome IV, livre VI, de l'Architecture française de Blondel. La comparaison du revers de Varin avec ces planches démontrera que la médaille donne l'exacte représentation de la pensée de l'architecte italien. Enfin, pour faire pardonner la longueur de cet article, je le finirai en signalant aux curieux une estampe fort rare, conservée à la Bibliothèque impériale, qui nous apprend jusqu'où s'égara l'imagination sur ce thème favori de la réunion des Tuileries au Louvre. Cette estampe retrace le plan d'un certain Houdin, personnage oublié par toutes les biographies, qui fut architecte du roi et présenta son projet à Louis XIV, si l'on doit en croire la légende gravée dans un coin de sa planche : *Dessein du Louvre entier présenté au Roy par Antoine Léonor Houdin, architecte du Roy, l'an 1661.* Chose singulière, on y retrouve quelques traits du plan qui vient d'être exécuté; le palais des Tuileries, augmenté de deux avant-corps, est réuni au Louvre par deux longues galeries. Le Louvre est lui-même flanqué de pavillons disposés à peu près comme ceux que nous y voyons aujourd'hui ; les écuries du roi y occupent même, au bord de la Seine, la place donnée à celles qu'on vient de terminer; mais ce qui le distingue et en fait une chose des plus singulières, c'est l'étrange idée d'avoir élevé un grand cirque imité du Colisée à l'endroit de la place Louis XV, et un autre d'égale dimension sur le sol de l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, que maître Houdin abattait sans scrupule.

Quel superbe contempteur de la barbarie gothique devait être ce M. Houdin, architecte du roi, qui détruisait ce vénérable édifice pour le remplacer par des amphithéâtres à la romaine !

BÉZIERS

(DÉPARTEMENT DE L'HÉRAULT).



Béziers. — Dessin de Thérond, d'après nature.

Le voyageur qui a suivi le coteau de Malpas en venant de Narbonne pour se rendre à Cette ou à Agde, laisse les Pyrénées à l'horizon et descend dans la vallée de l'Orb en côtoyant les méandres capricieux de cette rivière ou les lignes plus régulières du canal du Midi. Il a foulé tout à l'heure un sol autrefois ravagé par les guerres civiles et religieuses; le voilà maintenant devant l'un des plus célèbres témoins de ces terribles guerres, c'est-à-dire de-

vant Béziers, la ville des *Beterres* (*Bœttera* ou *Beterris*).

Sur le premier plan, il aperçoit le vieux pont derrière lequel commencent à s'étager en désordre les premières maisons, sentinelles avancées de la ville, qui plane au-dessus de toute la hauteur de sa cathédrale, l'église Saint-Nazaire. Puis vient une série de terrasses, de jardins, de maisons, d'où l'on jouit d'un merveilleux spectacle, car on a d'un côté les plantureuses campagnes qu'arrose l'Orb, et de l'autre les lignes bleues de la Méditerranée. Il est à regretter qu'on ait placé une prison dans le voisinage de la cathédrale, qui s'en trouve comme gâtée pour le regard et pour l'esprit.

Béziers est une ville pittoresque, non-seulement vue à distance, mais encore vue de près. Des rives de l'Orb au sommet de l'église Saint-Nazaire, l'ascension est longue et difficile, mais charmante. On monte, on descend, on remonte, on redescend, et finalement, au bout d'une heure, on a atteint la promenade principale de la ville, au milieu de laquelle a été placée, le 21 octobre 1838, la statue en bronze de Pierre-Paul Riquet (voy. t. VII, 1839, p. 33). Riquet, nous le rappelons, est une des gloires de Béziers; près de deux siècles avant que les chemins de fer ne vinssent apporter des facilités de communication, jadis inconnues, de peuple à peuple et de province à province, il avait trouvé le moyen de relier l'Océan à la Méditerranée, en prenant le niveau au point le plus élevé entre les deux mers, en ramassant dans un bassin toutes les eaux de la Montagne-Noire, et en les divisant en deux branches vers l'orient et vers l'occident : c'est le canal du Midi. Né en 1606, à Béziers, Pierre-Paul Riquet mourut le 1er octobre 1680, avant d'avoir pu jouir de son succès, et en laissant à ses héritiers plus de deux millions de dettes consacrées à la poursuite de cette grande entreprise. Parler de Béziers sans parler encore une fois de Riquet eût été faire injure à cette vieille cité qui s'honore de l'avoir vu naître.

Parmi les monuments et les curiosités que renferme Béziers, nous devons citer en première ligne l'ancienne cathédrale, l'église Saint-Nazaire, qui porte en elle différents échantillons d'architecture. Le transept et la première travée du chœur datent de la fin du douzième siècle; le chœur n'a été bâti que vers le milieu du treizième siècle, et la nef ainsi que la façade occidentale appartiennent à la fin du quatorzième. « Sur le flanc méridional de la nef, dit M. Viollet-le-Duc dans son excellent rapport au ministre d'État, il existe encore un grand et beau cloître du quatorzième siècle, dont malheureusement tous les meneaux ont été détruits, et dont la solidité a été compromise du côté du sud-ouest par des déblais maladroits faits au pied des murs pour construire une prison. »

Puis viennent : l'église des Récollets, aujourd'hui chapelle succursale de la Madeleine, qui a conservé un portail ogival du quinzième siècle; l'église Saint-Jacques, qui a dû être construite au onzième siècle, et dont il ne reste aujourd'hui presque plus rien de ce qui avait été primitivement édifié; l'église du collége, ancienne église des Jésuites, qui date du dix-septième siècle; l'église Saint-Aphrodise, qui fut pendant plusieurs siècles l'église cathédrale, et dont la crypte passe pour avoir été le tombeau de saint Aphrodise; et enfin l'église de la Madeleine, qui offre un parallélogramme terminé par des transepts très-courts et une abside pentagone.

L'église de la Madeleine mérite une mention particulière. Quelques parties de cet édifice portent la date du onzième siècle; mais des remaniements nombreux faits à différentes époques ne permettent pas de lui assigner une architecture certaine. En 1840, des fouilles pratiquées dans cette église mirent à découvert des amas considérables de débris humains : c'étaient les restes des victimes de l'épouvantable massacre de 1209.

Nous n'avons pas l'intention de raconter ici l'histoire religieuse du midi de la France. Nous devons nous contenter de rappeler, non pas les causes de la croisade albigeoise, mais l'épisode sinistre de cette croisade concernant Béziers. Roger Trencavel, vicomte de Béziers et neveu de Raymond VI, comte de Toulouse, persuada à son oncle de résister au pape et à l'armée des croisés qui marchait contre eux pour les châtier de leur rébellion contre l'Église. Mais Raymond VI, après avoir promis aide à son neveu, céda aux influences venues d'ailleurs, et ouvrit aux croisés les portes de Toulouse et de ses principales cités. Roger Trencavel, resté seul, persista dans sa résolution, et s'enferma dans Carcassonne après avoir mis Béziers en état de défense. Hérétiques et catholiques des villes voisines, petites ou grandes, s'étaient réfugiés à Béziers, fuyant devant l'armée des croisés. Ceux-ci s'approchèrent, les Biterrois firent une sortie, et furent rejetés dans leur ville où leurs ennemis pénétrèrent avec eux. « Ils se retirèrent autant qu'ils le purent, dit M. Henri Martin, dans l'église de la Madeleine. Les *capelans* (chanoines) de cette église firent tinter les cloches jusqu'à ce que tout le monde fût mort. Il n'y eut glas, ni cloches, ni capelans revêtus de leurs habits sacerdotaux, qui pussent empêcher que tout fût passé au tranchant de l'épée, et il ne s'en sauva point un seul; ce fut la plus grande pitié que jamais on eût vue ni ouïe. La ville pillée, ils y mirent le feu et tout fut dévasté et brûlé, en sorte qu'il n'y demeura chose vivante. Le chroniqueur Aubri ou Albéric de Troisfontaines prétend que la population égorgée s'élevait à soixante mille personnes, dont sept mille au moins dans la seule église de la Madeleine. Le contemporain Bernard Isthier de Limoges porte le nombre des morts à trente-huit mille. Arnaud Amaury en avoue vingt mille dans la lettre où il rend compte au pape de sa victoire. » Arnaud Amaury était ce légat qui, sollicité de faire grâce au moins aux catholiques qui se trouvaient réfugiés dans Béziers avec les hérétiques, avait répondu : « Tuez-les tous! Dieu reconnaîtra les siens! »

Ainsi ruinée, la ville de Béziers fut longtemps à renaître. Elle avait trente mille habitants en 1209, lors du massacre : elle n'en a aujourd'hui que vingt-quatre mille.

Le bonheur d'une âme sensible s'accroît de tout ce qu'elle enlève au malheur d'autrui. J. Petit-Senn.

La véritable indépendance repose dans ces trois mots français que j'ai toujours admirés : *Vivre de peu*. Vivre de peu! voilà le meilleur préservatif contre l'esclavage; et ce précepte ne se rapporte pas seulement aux vêtements, à la nourriture, mais à bien d'autres choses. W. Cobbett.

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

Suite. — Voy. p. 214, 263.

LE TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE.

En quittant la salle d'attente pour prendre place dans le train, le voyageur entend souvent résonner le timbre avertisseur du télégraphe électrique. C'est qu'en effet, chaque ligne de chemin de fer est pourvue d'appareils télégraphiques complets, uniquement destinés aux besoins du service. Parmi tous les fils suspendus aux poteaux qui bordent la voie de fer, il y en a au moins un qui appartient à la compagnie et fait fonctionner les appareils installés à chacune des stations.

Nous avons déjà publié quelques articles sur l'histoire de la découverte des télégraphes électriques et sur les principales dispositions adoptées pour ces merveilleux instruments (¹). Mais, en raison de l'immense développement qu'a pris la télégraphie électrique, nous croyons nécessaire de présenter à nos lecteurs une exposition complète et aussi claire que possible des principes sur lesquels repose cette science nouvelle.

Principes. — Il faut d'abord comprendre ce que l'on entend par un *courant électrique*.

Si l'on plonge une plaque de zinc dans de l'eau contenant un peu d'acide sulfurique, le métal s'attaque, c'est-à-dire qu'il disparaît peu à peu en formant un sel, le sulfate de zinc, qui reste en dissolution dans l'eau.

Au contraire, une plaque de cuivre n'est pas attaquée par cette liqueur acide et s'y conserve indéfiniment.

Si l'on plonge en même temps dans de l'eau acidulée une plaque de zinc et une plaque de cuivre, en ayant soin qu'elles ne se touchent pas, puis qu'on les réunisse par un fil métallique, on dira que ce fil est *traversé par un courant électrique*.

Il faut bien remarquer que cette expression *courant électrique*, n'explique absolument rien, et qu'on doit la regarder tout simplement comme une abréviation de la définition précédente.

L'appareil formé des deux plaques de zinc et de cuivre se nomme un *élément de pile :* le zinc est le *pôle négatif*, et le cuivre le *pôle positif*. Ce sont encore des expressions tout à fait conventionnelles auxquelles on ne peut attribuer aucun sens précis.

Les piles électriques sont ordinairement formées de plusieurs éléments; le cuivre de chaque élément étant réuni au zinc du suivant, la pile commence par un zinc et finit par un cuivre. Le premier zinc représente le pôle négatif, le dernier cuivre le pôle positif.

Un fil métallique qui réunit les deux pôles d'un élément de pile (ou d'une pile de plusieurs éléments) présente des propriétés extrêmement singulières.

S'il est suffisamment fin, il s'échauffera jusqu'au rouge, pourra fondre et brûler au contact de l'air, etc.

Si on le recouvre de soie, et qu'on l'enroule autour d'un morceau de fer, aussitôt ce morceau de fer s'aimante; il attire le fer avec une grande énergie, et garde son aimantation tant qu'il est soumis à l'influence du fil traversé par le courant électrique.

Le morceau de fer ainsi entouré d'un courant électrique constitue ce que l'on appelle un *électro-aimant*.

Le phénomène que nous venons d'indiquer, et, en général, tous les phénomènes électriques, cessent complétement de se manifester quand le fil métallique présente la plus légère interruption; ce qu'on exprime en disant que le courant électrique est *interrompu*.

Pour rétablir le courant électrique, il est absolument nécessaire de remettre en contact les deux parties du fil coupé ou bien de les réunir par un corps *bon conducteur*, tel que les différents métaux, l'eau salée ou acidulée, etc. Une foule de corps, tels que le verre, la porcelaine, le bois sec, la soie, etc., sont dits *mauvais conducteurs* de l'électricité; ce qui signifie que si l'on coupe le fil métallique traversé par le courant électrique, et qu'on remplace la partie coupée par du verre, de la porcelaine, etc., tout phénomène électrique cesse de se manifester dans le fil.

Mais on peut, au contraire, remplacer une partie quelconque du fil par un corps bon conducteur sans interrompre le courant électrique. Le sol étant bon conducteur, si l'on coupe un fil traversé par un courant électrique, et que l'on plonge chacune des deux extrémités dans le sol, le courant électrique ne cessera pas de se manifester.

Quelle que soit la longueur du fil conducteur, si ce fil est d'une grosseur suffisante, on obtiendra le même résultat, quand même le fil aurait *trois cents lieues* de long, c'est-à-dire quand même les deux extrémités plongeant dans le sol seraient séparées par une distance de trois cents lieues.

Ayant bien compris ces principes fondamentaux, il sera facile de suivre la description du télégraphe électrique.

Description du télégraphe électrique. — Prenons Paris pour point de départ, et supposons qu'on veuille envoyer une dépêche à Strasbourg.

A Paris est installée une pile qui doit avoir jusqu'à cinquante éléments, quand il y a perte d'électricité à cause de l'humidité de l'air.

On n'emploie pas les piles primitives de Volta, formées de zinc et de cuivre ; depuis longtemps, on les a remplacées par les piles de Bunsen.

Dans la figure page 372, on a représenté deux éléments Bunsen; chacun d'eux est ainsi constitué :

Un pot de grès ou de faïence contient de l'eau acidulée par l'acide sulfurique et un manchon de zinc amalgamé, c'est-à-dire *étamé* avec du mercure. A ce zinc Z est attaché un ruban de cuivre qui représente le pôle négatif.

Un vase poreux, de terre de pipe peu cuite, plonge dans l'intérieur du manchon de zinc. On le remplit d'acide nitrique, et on y introduit un morceau d'une espèce de charbon très-dur qu'on trouve dans les cornues à gaz d'éclairage. Ce charbon représente le pôle positif; et, dans une pile composée de plusieurs éléments, chacun des charbons est réuni au zinc suivant. Le premier zinc est toujours le pôle négatif et le dernier charbon le pôle positif.

Les piles de Bunsen donnent des courants plus énergiques et plus réguliers que les piles primitives de Volta.

Pour le service des télégraphes, on fait plonger dans le sol le pôle négatif de la pile, tandis que le pôle positif communique avec le fil de la ligne, par exemple, avec le fil de Paris à Strasbourg, comme l'indique la figure 1.

A Strasbourg, le fil de la ligne se termine par un fil de cuivre revêtu de soie qui entoure un morceau de fer doux, de manière à constituer un électro-aimant E (fig. 2). Ce fil plonge ensuite dans le sol; de sorte que nous aurons, de Paris à Strasbourg, un conducteur *non interrompu* dans lequel passera le courant de la pile. Il faut remarquer que ce courant peut passer sans interruption à travers l'appareil nommé *manipulateur*, qui ne se compose que de parties métalliques.

Tout étant disposé comme l'indique la figure, l'électro-aimant E, qui forme la pièce principale du *récepteur* (appareil destiné à recevoir la dépêche), se trouve aimanté par le passage du courant électrique de la pile de Paris. Un morceau de fer G, qu'on appelle un *contact*, est donc attiré par l'électro-aimant; il se soulève et prend la position indiquée en G'.

Mais supposons qu'à Paris on vienne à interrompre le courant électrique, par exemple, en coupant le fil. Aussitôt l'électro-aimant de Strasbourg cessera d'être aimanté; le contact G, n'étant plus attiré, retombera immédiatement en obéissant à la traction d'un ressort à boudin situé au-dessous.

Au contraire, si on rétablit le courant à Paris, en rapprochant les deux bouts du fil coupé, l'électro-aimant de Strasbourg s'aimantera de nouveau et attirera le contact G, qui exécutera exactement le même mouvement que la première fois.

On a donc la possibilité, en produisant à Paris un mou-

(¹) Voy. t. VIII, p. 95; t. XIV, 400; t. XV, 279, 286; t. XXII, 151, 155; t. XXIII, 39; t. XXVI, 102.

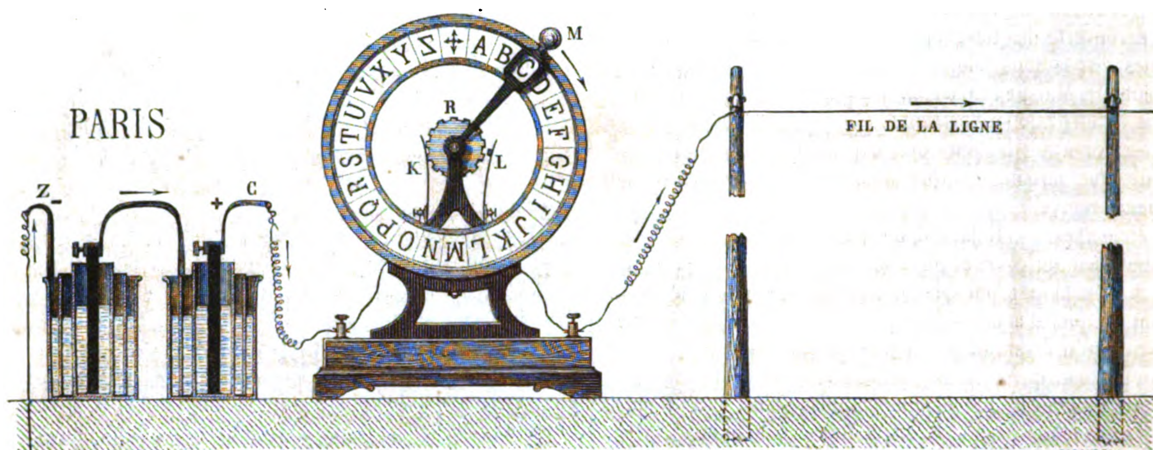


Fig. 1. — Station de départ. — Piles et Manipulateur.

vement (pour interrompre ou pour rétablir le courant), de répéter ce mouvement à Strasbourg, absolument comme si la main de la personne placée à Paris pouvait s'étendre jusqu'à Strasbourg pour faire mouvoir directement le contact du récepteur.

L'électricité se propage d'ailleurs avec une telle rapidité

Fig. 3. — Tête de ligne. — Expédition d'une dépêche télégraphique. — Dessin de Gagniet.

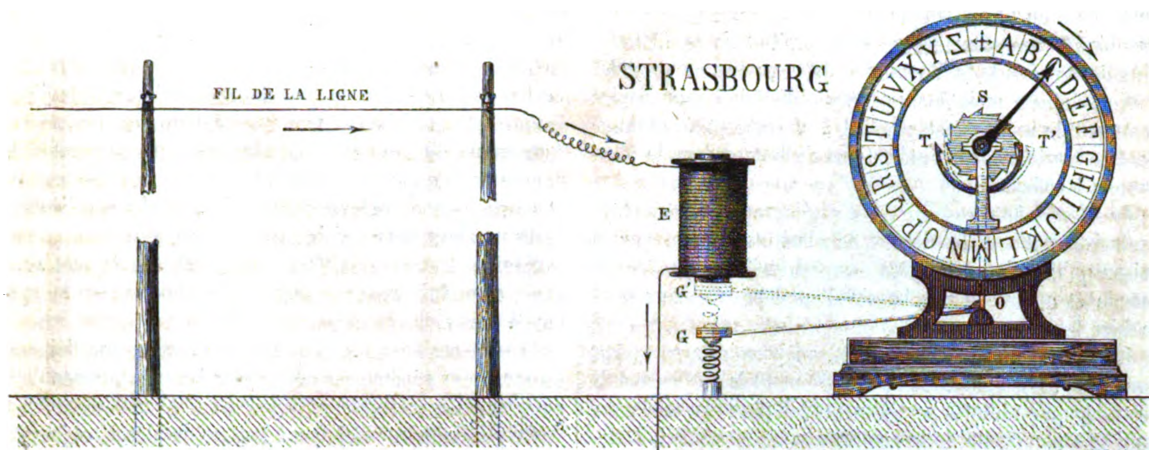


Fig. 2. — Station d'arrivée. — Récepteur.

qu'il ne s'écoule qu'une très-petite fraction de seconde entre l'instant où le courant est établi à Paris et celui où l'électro-aimant de Strasbourg attire le contact G ; de sorte que la transmission des dépêches est, pour ainsi dire, instantanée.

Pour donner une idée de la vitesse de propagation de

Fig. 4. — Poste intermédiaire de télégraphie électrique. — Dessin de Gagniet.

l'électricité, nous dirons que si la terre était complétement entourée d'un fil métallique pareil à celui des lignes télégraphiques, un courant qui circulerait dans ce fil ferait plus de dix fois le tour entier de la terre en une seconde.

Nous allons maintenant essayer de faire comprendre comment le mouvement produit à volonté et à distance peut se transformer en indications de lettres dans le télégraphe à cadran.

Le télégraphe à cadran. — Ce télégraphe est employé exclusivement sur les lignes de chemins de fer, par la raison qu'il parle un langage compréhensible pour tout le monde et qu'on n'a pas besoin d'employés spéciaux pour le faire fonctionner.

Le télégraphe à cadran paraît, au premier aspect, fort compliqué. Les figures 1 et 2 représentent le mécanisme de ce télégraphe réduit à ses éléments les plus essentiels afin qu'il soit plus facile de le comprendre.

La transmission des dépêches se fait au moyen de deux appareils que l'on retrouve d'ailleurs sous diverses formes dans tous les télégraphes :

1° Le *manipulateur*, placé à la station de départ, par exemple à Paris;

2° Le *récepteur*, qui se trouve à la station d'arrivée, à Strasbourg, dans l'exemple que nous avons choisi.

Le manipulateur est destiné à interrompre ou à rétablir le courant. Il se compose d'une roue métallique R, qui porte treize dents, et qu'on peut faire tourner à l'aide d'une manivelle ou *manette* M.

Une languette K appuie constamment sur le contour de cette roue. Une autre languette L, terminée par une dent, rencontre successivement chacune des treize dents de la roue. Quand la rencontre n'a pas lieu, la languette ne touche pas la roue.

Les deux languettes communiquant avec le fil de la ligne, chaque fois que la languette L touche la roue, le courant électrique passe dans le fil de la ligne et arrive dans l'électro-aimant E, placé à Strasbourg. Le contact G est donc attiré et prend la position G'.

Au contraire, chaque fois que la languette L ne touchera pas la roue, le courant sera interrompu, et le contact du récepteur retombera pour reprendre la position G.

Si, à l'aide de la manette M, on fait faire à la roue un tour complet, le courant sera rétabli treize fois et supprimé treize fois; le contact G du récepteur se soulèvera donc treize fois et s'abaissera treize fois; en tout, il exécutera donc vingt-six mouvements de bas en haut ou de haut en bas.

Pendant ce temps, la manette M aura parcouru successivement les vingt-six divisions d'un cadran qui sont marquées ainsi :

+ (c'est un signal qui sert toujours de point de départ; on y ramène la manette à la fin de chaque mot de la dépêche).

Puis A, B, C, etc., jusqu'à la fin de l'alphabet.

Un cadran tout semblable au précédent est installé à la station d'arrivée et fait partie du récepteur. Une aiguille peut parcourir successivement toutes les divisions de ce cadran, et s'arrêter à volonté devant une lettre quelconque.

Cette aiguille est portée par une roue dentée S (dite *roue d'échappement*), qui porte treize dents, comme la roue interruptrice du manipulateur.

Cette roue d'échappement est entourée d'une ancre TT' portée à l'extrémité d'un levier coudé GOTT' mobile autour du point O.

Le contact G formant l'une des extrémités de ce levier coudé (qu'on peut comparer aux leviers employés comme *mouvements* de sonnettes), chaque fois que G se soulèvera par le passage du courant, l'ancre TT' se portera de droite à gauche.

Au contraire, chaque fois que G s'abaissera, par suite de la suppression du courant, l'ancre TT' reviendra de gauche à droite.

Or, à chaque mouvement exécuté par l'ancre, *soit à droite, soit à gauche*, la roue tourne de l'intervalle d'une demi-dent, et l'aiguille parcourt une division du cadran. Autrement dit, il faut deux mouvements successifs de l'ancre pour qu'une dent de la roue *échappe* en T ou en T' et qu'une autre dent vienne prendre sa place. L'aiguille parcourt alors deux divisions sur le cadran.

Comme les dents de la roue d'échappement sont obliques, cette roue ne peut tourner que dans le sens marqué par la flèche.

Il sera maintenant facile de comprendre que l'aiguille du récepteur répète exactement tous les mouvements de la manette du manipulateur.

On convient, une fois pour toutes, de placer toujours la manette sur le signe +; et on fait de même pour l'aiguille du récepteur, qu'on peut faire mouvoir à la main, en interrompant le courant.

Supposons maintenant qu'on veuille envoyer de Paris à Strasbourg une dépêche quelconque commençant par le mot *Paris* : pour transmettre ce mot, l'employé de Paris fait passer rapidement la manette M devant les lettres A, B, C, etc., et l'arrête un instant sur la lettre P.

L'aiguille du récepteur répète exactement les mêmes mouvements et s'arrête devant la lettre P.

En effet, quand la manette passe du signe + à la lettre A, le courant, qui était interrompu, est rétabli : le contact G du récepteur se soulève aussitôt, l'ancre TT' se porte de droite à gauche, et l'aiguille du récepteur passe du signe + à la lettre A. Il en sera de même pour chacune des lettres suivantes, puisqu'à chaque mouvement de l'ancre la roue tourne d'une demi-dent, et l'aiguille de l'intervalle correspondant à une lettre.

Pour achever le mot PARIS, l'employé continue de faire tourner la manette M; il l'arrête un instant sur la lettre A, puis un instant sur la lettre R, puis sur I, puis sur S.

L'employé de Strasbourg voit donc l'aiguille de son récepteur s'arrêter successivement devant les lettres P, A, R, I, S; il épelle ainsi le mot PARIS, absolument comme s'il était écrit devant lui.

Après chaque mot transmis, on convient de ramener un instant la manette sur le signe +. La lecture de la dépêche devient ainsi plus facile, puisqu'on est prévenu de la fin de chaque mot; de plus, on est immédiatement averti des erreurs, si on ne voit plus apparaître le signe + à la fin d'un mot.

Un télégraphe installé comme le précédent ne pourrait transmettre rapidement une dépêche sans qu'il y eût une ou plusieurs lettres *sautées*.

Nous avons décrit ce mécanisme primitif parce qu'il est plus facile à comprendre; mais on emploie depuis longtemps, sur nos lignes de chemins de fer, des télégraphes à cadran perfectionnés, construits par M. Bréguet, qui fonctionnent avec une régularité parfaite tout en donnant une grande vitesse de transmission.

Nous avons représenté pages 372 et 373 une vue intérieure de deux postes télégraphiques (de la ligne de l'Ouest). Les appareils sont contenus dans des boîtes qui ne laissent apercevoir que les cadrans.

La figure 3 indique les dispositions adoptées pour un poste formant *tête de ligne*, par exemple pour Paris. La figure 4 représente un poste intermédiaire.

La suite à une autre livraison.

SUR LES PREMIERS HABITANTS DE LA GAULE.

LETTRE AU DIRECTEUR.

Permettez-moi, mon cher ami, de vous présenter quelques observations au sujet d'un article de votre livraison de juillet (p. 211) qui, parmi des considérations intéressantes, avance sur nos origines des propositions qui me semblent plus que contestables. Les premiers habitants des Gaules, suivant l'auteur, auraient été des *Ibères*, peuples de race *finoise :* il n'y a nulle apparence que la race toute méridionale des Ibères ait été en affinité avec les Finois; le type physique n'a point de rapport, et la langue est toute différente; les uns sont venus par le sud, les autres par le nord. Rien n'indique que les Ibères se soient étendus au delà du midi de la Gaule; quant aux Finois, ils ont pu paraître par petits groupes dans le nord avant les Gaulois; on retrouve quelquefois dans des tombeaux celtiques, qui ne diffèrent point des autres, des restes humains qui semblent provenir de cette race septentrionale, soit que ces hommes fussent restés en Gaule, soit qu'ils eussent, comme vassaux ou serfs des Gaulois, été amenés à ces titres de l'Orient par les Gaulois; mais on ne peut avoir aucune certitude qu'ils aient formé des établissements considérables dans nos contrées. Les objets dits *antédiluviens* qu'a recueillis M. Boucher de Perthes n'appartiennent nullement, dans son opinion, aux Finois, mais bien à des races perdues qui vivaient dans un âge géologique antérieur au nôtre. Quant aux monuments druidiques, leur attribution chez nous à des races finoises ou autres non celtiques est absolument arbitraire : le peu de signes appréciables qu'on trouve sur ces monuments est bien druidique; par exemple, les serpents et les coins ou triangles des pierres de Gavr'ynys. Le monument de Gavr'ynys fait partie d'un vaste ensemble de monuments druidiques; il correspond au grand tumulus de Sarzeau ou Tumiac, où l'on a découvert les restes d'un grand druide avec les ornements sacerdotaux, colliers de jaspe, haches de jade, etc. Les poëmes bardiques ne laissent aucun doute sur le rôle que jouaient ces monuments dans le culte des druides; je ne citerai que le célèbre chant de la Victime, à la suite du chant de mort d'Uther-Pendragon. Ces monuments sont celtiques chez nous, comme ils étaient sémitiques en Judée; ils appartiennent en commun à cet âge patriarcal dont les druides avaient gardé le principe contraire au développement de l'architecture; les druides apportèrent en Gaule les mêmes idées sur ce point que Moïse porta en Judée, et auxquelles dérogea Salomon; eux n'y dérogèrent point. Les découvertes sans nombre faites dans les dolmens ont attesté que c'étaient les monuments tumulaires des Gaulois à toutes les époques celtiques; les cromlechs ou enceintes circulaires étaient leurs lieux d'assemblées et de sacrifices; il n'y a aucun doute possible là-dessus. Comment a-t-on pu croire, d'ailleurs, que les alignements de Carnac et tout le reste de ces entassements gigantesques aient été l'œuvre de pauvres sauvages, tels qu'on nous représente ces antiques Finois; et ceci même admis comme possible, comment a-t-on pu imaginer que les Gaulois, fort supérieurs en civilisation aux Finois, et que les druides, prêtres d'une religion savante, systématique, inconciliable avec les autres religions, aient été emprunter les monuments de leur culte à ces hypothétiques devanciers?

Quant à l'opposition de sculptures très-grossières et de bijoux et ornements très-délicats, cela peut tout aussi bien indiquer des âges différents que des peuples différents : assurément les compagnons de Vercingétorix, avec leurs belles armures à plaques de bronze si finement ouvrées et leurs épées incrustées de corail, ne ressemblaient guère aux Gaëls tatoués qui guerroyaient avec des haches en silex.

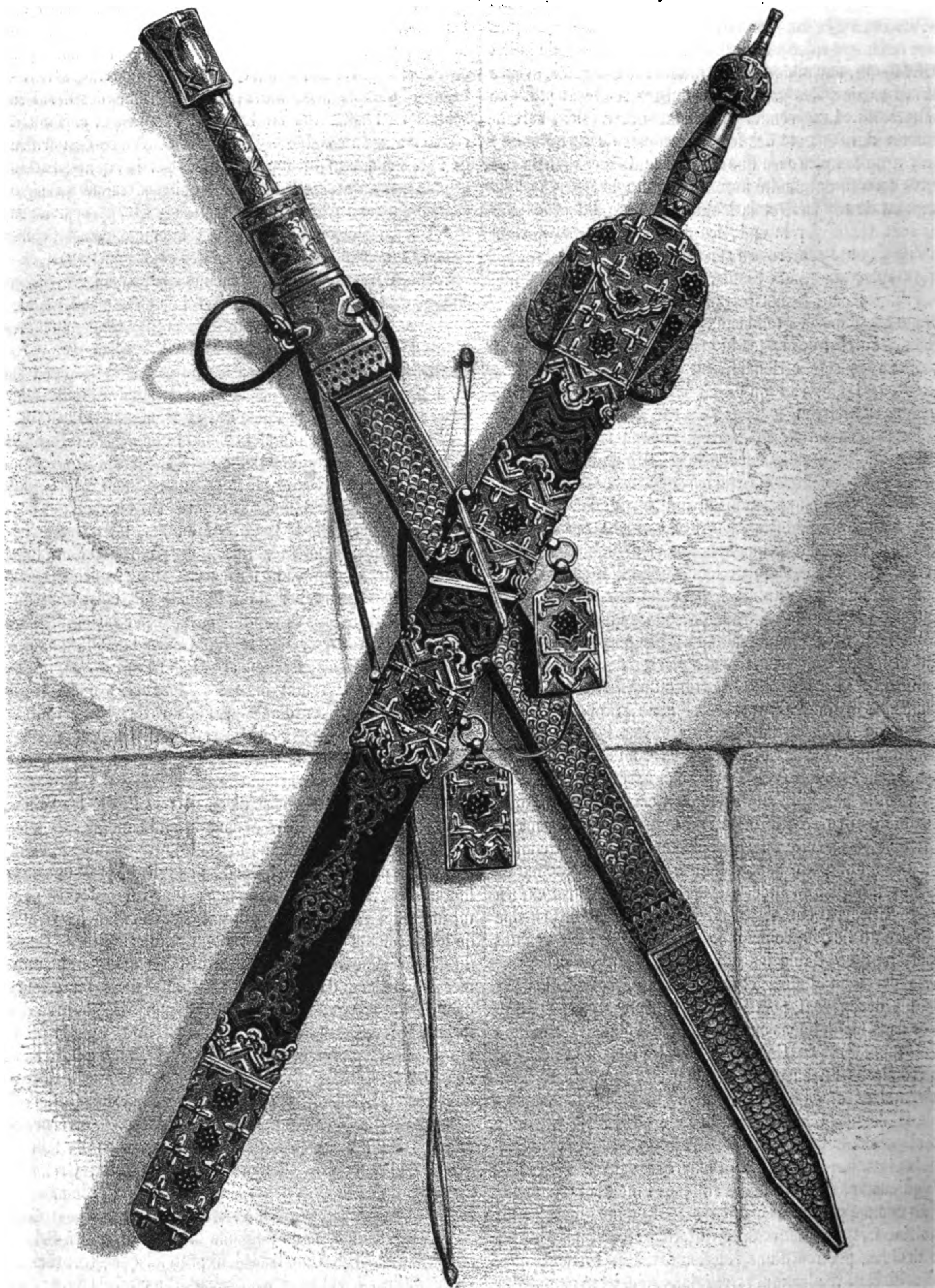
H. Martin.

BOABDIL.

Le 2 janvier 1492 vit finir la puissance des Mores en Espagne. Ce jour-là, Grenade ouvrit ses portes aux chrétiens, après un siége de près de neuf mois. Défendue par de hautes murailles, deux citadelles, des ouvrages nombreux et plus de mille tours, asile suprême des derniers soldats de l'islamisme en Europe, elle ne put cependant résister aux efforts héroïques et à la constance de l'armée de Ferdinand V et d'Isabelle. Pressés par la famine, battus le plus souvent dans les combats qui se livraient presque chaque jour au pied des remparts, abandonnés par leurs frères d'Afrique, qui ne tentèrent aucun effort pour les sauver, les Mores durent subir les conditions que Gonzalve de Cordoue leur dicta au nom des chefs couronnés de l'armée catholique. Le dernier roi de Grenade, Boabdil, dont la mollesse et la cruauté avaient préparé les malheurs, sortit de la ville, entouré de sa famille et de quelques serviteurs restés fidèles à sa mauvaise fortune. Il prit le chemin des Alpuxares, où la capitulation lui assurait la souveraineté d'un vaste domaine, et bientôt, derrière lui, l'Albayssin, le Généralife et l'Alhambra ne dessinèrent plus sur l'azur du ciel qu'une silhouette indécise. Arrivé au sommet du mont Padul, le monarque vaincu s'arrêta et s'assit; il arrêta longtemps ses regards sur Grenade, et des larmes inondèrent son visage. « Mon fils, lui dit sa mère Aïxa, mon fils, vous avez raison de pleurer comme une femme le trône que vous n'avez pas su défendre comme un homme. » Le rocher d'où Boabdil put entrevoir, au milieu de ses pleurs, sa capitale envahie par les chrétiens, a conservé le souvenir des regrets et des lamentations du roi dépossédé; il s'appelle encore aujourd'hui le *Soupir du More*. Boabdil se rendit dans les Alpuxares; mais, trop faible pour supporter d'aussi grands revers, il ne voulut pas rester dans un pays qui lui semblait pauvre et désolé après les splendeurs de Grenade, et passa en Afrique, où il fut tué dans une escarmouche.

Pendant que le vaincu se dirigeait vers l'exil, les vainqueurs faisaient leur entrée dans la cité conquise. Dès le matin, Isabelle et Ferdinand avaient quitté Santa-Fé, ville construite par les Castillans pendant le siége, presque sous le feu des Arabes, pour remplacer leur camp dévoré par un incendie. A Grenade, ils furent accueillis par les vivats de leurs soldats et les salves de leur artillerie; ils se rendirent directement à l'Alhambra, et là ils entendirent une messe d'actions de grâces qui fut dite dans l'intérieur même de la mosquée, à une chapelle improvisée auprès de la porte du Jugement. En ce moment, sur la tour la plus élevée de la forteresse, la tour de la Vela, on vit flotter la bannière de Castille et celle de Saint-Jacques que venaient d'arborer le cardinal Gonzalez de Mendoza et don Gutierre de Cadenas, et le comte de Tendilla, nouveau gouverneur de Grenade, agita solennellement l'étendard royal, tandis que les hérauts criaient trois fois : « Grenade, Grenade appartient aux invincibles rois de Castille Ferdinand et Isabelle! ».

Les armes dont nous publions la gravure sont à l'*Armeria* de Madrid. Une tradition prétend que, trouvées à l'Alhambra, elles ont appartenu au dernier roi de Grenade. Nous ignorons ce qu'il peut y avoir de fondé dans cette tradition : aussi, bien qu'elle soit très-répandue en Espagne, ne la donnons-nous que sous toutes réserves. Elles étaient dignes, du reste, d'un prince aussi fastueux que Boabdil; le goût de leur ornementation est pur et élégant, et l'exécution est remarquable par son exquise délicatesse. S'il était reconnu que ces armes ont été exécutées pour Boabdil, on aurait peut-être là un échantillon précieux du talent de l'un des favoris du roi arabe, armurier célèbre qui,



Les Armes dites de Boabdil, conservées dans l'*Armeria real* de Madrid. — Dessin de Freeman, d'après une photographie.

après la chute de Grenade, fut l'un des premiers à embrasser la religion catholique, ayant pour parrain, à son baptême, Ferdinand V lui-même. Les *espadas* du renégat, par l'excellente trempe de leurs lames et la rare perfection des ciselures de leurs poignées et de leurs gaînes, ont placé Julian del Rey, surnommé le More, en tête de ces fameux artistes de Saragosse, de Saint-Clément, de Cullar, de Tolède surtout, Hortuno de Aguirre, Sahagun el Viejo, Manchaca, Joanès de la Horta, dont les produits resteront toujours comme un témoignage de la supériorité que l'Espagne a longtemps conservée en ce genre d'industrie.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

JEAN DE CALCAR.



Musée du Louvre. — Un Portrait par Jean de Calcar. — Dessin de Chevignard.

Parmi les élèves du Titien, plusieurs étaient venus de loin : le Hollandais Barents; Lambert Züster, aussi d'Amsterdam; Christophe Schwartz, d'Ingolstadt; Jean de Calcar, de Clèves. Les nations du Nord étaient particulièrement séduites, à cette époque, par l'éclat de l'école vénitienne, tandis que notre France, moins sensible aux charmes de la couleur qu'aux élégances de la forme, s'inspirait de la tradition florentine, et n'envoyait guère en Italie que des architectes et des sculpteurs.

Johan-Stephan von Calcar, ainsi appelé du lieu de sa

naissance, Calcar, petite ville du duché de Clèves, était né en 1499. A l'école du Titien, l'artiste allemand eut le bonheur d'être admis parmi les disciples favorisés du maître, troupe peu nombreuse, recevant directement ses conseils, au milieu de beaucoup d'autres jeunes gens qu'un travail incessant lui faisait négliger, quand son humeur jalouse ne les rendait pas victimes de ses rigueurs, comme Pâris Bordone ou le Tintoret. -- Calcar devint un des plus heureux imitateurs de son maître. Vasari nous apprend qu'il était connu comme peintre habile de figures de toute dimension, et surtout comme excellent portraitiste, *nei ritratti maraviglioso*, réputation difficile à conquérir à Venise, dans ce pays où l'art du portrait avait été porté si haut. Quelques-uns de ses ouvrages, attribués aux premiers peintres de son temps, gardent encore le nom de ces maîtres dans beaucoup de galeries. C'est ainsi que Léonard, Raphaël et Titien absorbent, sans aucun doute, dans leur magnifique rayonnement, plus d'une étoile secondaire. L'unique peinture de Calcar que possède le Musée national du Louvre et que nous reproduisons, ce portrait de jeune homme si fier et si digne, était, il y a peu de temps encore, attribué à un maître vénitien, au Tintoret; heureusement l'inventaire des tableaux du roi, dressé par Bailly, vers 1709, a permis de restituer ce chef-d'œuvre à son véritable auteur.

Imitateur habile du Titien, Jean de Calcar s'assimila de même le style de Raphaël, au point de tromper la sagacité d'amateurs contemporains. Nos idées actuelles sur l'individualité dans les arts nous rendent cette faculté d'imitation assez étrange chez un homme d'un rare mérite, et l'on se prend à regretter la facilité extrême de cet Allemand à devenir si complétement Italien. Après tout, la recherche du beau était la grande affaire au seizième siècle, et l'on pensait qu'il était suffisant de l'atteindre, fût-ce en suivant les voies tracées par les illustres chefs de Rome, de Venise ou de Florence.

En 1537, le célèbre André Vésale, professeur de médecine à Padoue, chargea Calcar de dessiner les planches de son Traité de la structure du corps humain, qu'il publia à Bâle, en 1543. Cette longue, difficile et répugnante tâche de copier, d'après nature, des préparations anatomiques, valut à l'artiste un nouveau genre de succès. Vasari loue ce travail qui, dit-il, lui fera toujours grand honneur, *che gli doverà in tutti tempi essere d'onore*. Une telle approbation du docte biographe, de l'ami de Michel-Ange, gardien trop fidèle des connaissances anatomiques de l'école florentine, est justifiée par l'excellence de l'œuvre; et si la science moderne a dépassé les travaux de Vésale, les figures de Calcar demeurent encore sans rivales. Il est impossible, en effet, de présenter sous une forme plus noble les tristes réalités de l'amphithéâtre. Tout en restant dans les limites du vrai, le dessinateur a su donner quelque chose du charme de la vie à ces corps dépouillés. Aussi les belles planches taillées en bois de l'*Humani corporis fabrica* ont-elles été reproduites au burin, depuis le dix-septième siècle, par Tortebat et différents graveurs, non sans qu'on en ait altéré le grand caractère et effacé, cette fois encore, le nom de Calcar pour y substituer injustement celui plus fameux de Titien.

Vers la fin de sa carrière, le peintre allemand se rendit à Naples, et y fit de nombreux portraits; quand il y mourut, en 1546, il était dans toute la force de l'âge et du talent.

La Pinacothèque de Munich conserve de Jean de Calcar ou Giovanni Fiamingo, comme l'appellent les Italiens, une *Mater dolorosa;* on cite également de lui une Adoration des bergers qui ornerait la galerie du Belvédère, à Vienne. Selon toute probabilité, c'est cette Nativité, due au pinceau de Calcar, que Rubens possédait, et dont il ne voulut jamais se dessaisir. Après sa mort, Sandrart l'acheta et la revendit à l'empereur Ferdinand. On attribue encore à Calcar les portraits de la seconde édition des Vies des peintres du Vasari, publiée chez les Giunti, en 1568, vingt-deux ans après la mort du peintre allemand. C'est une erreur. Quatre ans après lui, en 1550, parut la première édition; elle ne contient pas de portraits. Comment admettre que Vasari, possesseur de ces planches, eût volontairement privé, au début, son livre d'un complément si curieux? Les encadrements accusent d'ailleurs le style de la seconde moitié du seizième siècle.

IL N'EST SOL SI DUR

QU'IL N'Y PUISSE VENIR DES FLEURS.

NOUVELLE.

— Ainsi donc vous êtes décidée à prendre possession du petit logement qui touche à celui de Betty Tournson, disait d'un ton de surprise Mme Lanne à son amie Edith Maubray. Certes, vous ne ferez pas d'envieux; un tel voisinage est fait pour empoisonner la vie. J'en parle par expérience, car j'ai habité cet appartement, et, quoiqu'il me fût agréable sous beaucoup de rapports, tout ce que j'ai pu faire a été d'y rester une année; Mlle Tournson m'avait mise à bout de patience.

— Pauvre Betty! dit Mme Maubray, il n'est pas étonnant qu'après toutes les tribulations qui l'ont visitée elle soit morose et refrognée. Elle a perdu sa mère si jeune qu'elle n'a pu en ressentir la douce influence; son père la traitait avec une sévérité outrée, et le seul homme qu'elle ait jamais aimé, après lui avoir emprunté et perdu toutes ses petites épargnes pendant les fiançailles, l'a délaissée. Vous m'avouerez que c'est plus qu'il n'en faut pour aigrir un caractère. Mais ne vous imaginez pas qu'il y ait absence de cœur sous cette rude enveloppe : Betty Tournson entretient, malgré sa pauvreté, la fille d'un frère qui ne lui a jamais montré grande compassion dans ses chagrins.

— Vous appelez cela entretenir! s'écria Mme Lanne en riant; la pauvre enfant a l'air aussi transie, aussi effarouchée que si elle était constamment pourchassée par le vent du nord. Elle est maigre et pâle comme quelqu'un qui ne dort ni ne mange. J'ai souvent dit à Mlle Tournson qu'elle devrait avoir honte de faire travailler du matin au soir cette innocente créature, sans lui accorder une minute de relâche; car elle ne peut lever les yeux ni tourner la tête sans recevoir un coup sur les doigts.

— Peut-être ce manque de sympathie pour la jeunesse vient-il de ce que la sienne a été privée d'amour et de joie. Les fleurs ne viennent que là où le soleil luit.

— Je sais que votre système est que chacun, dans ce monde, doit être un petit soleil pour ce qui l'entoure; mais vous conviendrez qu'il est certains terrains où ses plus doux rayons ne peuvent rien faire naître.

— Je pense le contraire, reprit en souriant Edith Maubray, lorsque je vois, entre les pavés d'une cour, croître des fleurs que le vent y a semées.

— Eh bien, espérons que vous serez le soleil et le doux vent de mai pour Mlle Tournson; car si elle possède un cœur, je puis, à coup sûr, prédire que vous saurez le découvrir, le réchauffer et y faire fleurir le bien. Qui peut résister à votre inaltérable bonté?

Certes la peinture que faisait Mme Lanne de la tante Betty (comme on l'appelait habituellement) aurait découragé un caractère moins ferme et moins patient que celui

de Mme Maubray; d'autant plus que l'appartement en question étant sur le même palier que celui de la vieille fille et ayant un jardin voisin du sien, on pouvait s'attendre à plus d'une attaque de sa part. Le jour même de son arrivée, Mme Maubray alla rendre visite à la tante Betty, qui, de peur que la nouvelle venue n'eût pas encore son charbon et son bois ou ne vînt lui demander de l'eau chaude, avait éteint son feu de meilleure heure que de coutume.

— Si vous avez besoin d'eau, lui dit celle-ci avec aigreur, il y a une pompe de l'autre côté de la rue; mais je vous avertis d'avoir à prendre garde de mouiller les escaliers en la transportant : je n'aime pas que la maison soit malpropre.

— J'en suis bien aise, repartit Mme Maubray, nous nous entendrons à merveille; il est très-agréable d'avoir pour voisins des gens qui tiennent à l'ordre et à la propreté. Je ferai en sorte que tout soit aussi net qu'une pièce d'or, puisque tel est votre désir. Je suis venue simplement vous souhaiter le bonjour et vous demander de me prêter votre nièce, la petite Amy, pour m'aider dans mon emménagement: je lui donnerai quatre sous par heure.

La tante Betty avait déjà ouvert la bouche pour refuser, lorsque la fin de la phrase la fit changer de sentiment. Amy tricotait assidûment près d'une table sur laquelle une verge était posée. A la proposition de Mme Maubray, elle leva timidement les yeux, et ses joues se colorèrent de la rougeur du plaisir; mais sa figure reprit son expression sérieuse à ces paroles sévères de sa tante :

— Allez, et conduisez-vous bien; si j'entends un mot de plainte sur vous, vous savez ce qui vous attend.

Dans la maison de la voisine, quelle différence! Là, point de verge sur la table, et au lieu de : « Pensez à ce que vous faites. Soyez attentive ou je vous punirai. » — « Bien, ma chère enfant. Voyons comment vous porterez ces porcelaines? Prenez garde; c'est très-fragile. Très-bien. Quelle bonne petite fille! comme elle fait attention à ce qu'on lui dit! »

Sous l'influence de cette bonté, Amy travailla comme une abeille et se surprit même à fredonner doucement. S'il lui était arrivé d'oser prendre cette liberté chez tante Betty : « Ne faites pas de bruit! » aurait dit celle-ci d'une voix grondeuse. Mais la bonne Mme Maubray lui passa la main sur les cheveux en disant :

— Quel gentil petit gazouillement! il ressemble vraiment à celui des oiseaux dans les arbres. Eh bien, puisque vous aimez la musique, je vous montrerai ma boîte à musique dans un moment.

Comme l'enfant était heureuse! comme son cœur se dilatait sous cette bienveillance si nouvelle! — « Que pouvait être une boîte à musique? » se demandait-elle; et elle formait cent conjectures à ce sujet, tout en montant lestement les escaliers et en essuyant avec soin les petites fantaisies qui ornaient la cheminée. Elle craignait un peu que la bonne dame n'oubliât sa promesse, mais elle n'osait la lui rappeler; seulement, elle regardait avec intérêt tout ce qui ressemblait à une boîte.

Enfin Mme Maubray, lui passant la main sur l'épaule, lui dit :

— Vos petits pieds doivent être fatigués; reposez-vous un moment et mangez ce pain d'épice.

L'enfant reçut le gâteau avec une humble petite révérence, et se mit en devoir de l'entamer, après avoir soigneusement étendu son tablier sur ses genoux, de peur que quelque miette ne tombât sur le parquet brillant. Mais soudain elle s'élança de sa chaise en s'écriant :

— Oh! où y a-t-il un oiseau? Est-il donc dans la chambre?

Sa nouvelle amie lui dit en souriant que c'était la boîte dont elle lui avait parlé, et, l'ayant ouverte, elle lui en expliqua complaisamment le mécanisme. Lorsque Amy eut bien examiné et écouté le magique instrument, Mme Maubray plaça devant elle quelques albums.

— Voici de quoi vous amuser, lui dit-elle; regardez ces gravures tranquillement jusqu'à ce que je vous appelle.

L'enfant les saisit avec un joyeux empressement; mais tout à coup elle s'arrêta en disant :

— Je n'ose pas!

— Pourquoi donc? demanda Mme Maubray; ce sont des livres que je prête toujours aux enfants lorsqu'ils se conduisent bien.

— Tante Betty me grondera si je m'amuse au lieu de travailler, reprit Amy d'un air craintif.

— Tranquillisez-vous, ma chère petite, je ferai en sorte qu'elle soit contente de nous.

Et l'enfant rassurée se livra sans contrainte au plaisir de feuilleter les belles gravures, jusqu'à ce que la voix de son amie la fît accourir avec une promptitude et une gaieté qui eussent fort étonné son austère parente. Lorsque sa besogne fut terminée, Mme Maubray la reconduisit auprès de la tante Betty, paya les heures que l'enfant avait passées chez elle, et loua hautement sa docilité et son adresse.

— Elle a bien fait d'être obéissante, observa Mlle Tournson, sans cela je lui aurais donné le fouet et je l'aurais envoyée coucher sans souper.

Depuis qu'elle était orpheline, la pauvre Amy ne s'était pas endormie avec un cœur si léger. Le lendemain, en se réveillant, sa première pensée fut le désir que sa nouvelle voisine eût encore besoin d'elle, et ce désir devint si évident que la tante Betty conçut de la jalousie sur l'objet innocent de cette soudaine amitié. Sans se l'avouer à elle-même, elle éprouva le besoin d'être désagréable à sa voisine, et ordonna à Amy de rassembler toutes les balayures de la cuisine et de la cour et de les pousser contre la porte de Mme Maubray. Amy aventura l'observation que le vent les disperserait alentour, mais elle reçut pour toute réponse un soufflet bien appliqué. Mme Maubray, qui se trouvait par hasard près de là, entendit l'objection de l'enfant et la correction qui la suivit. Elle attendit quelques moments que la colère de Mlle Tournson fût passée, puis, descendant l'escalier, elle feignit d'apercevoir tout d'un coup le monceau de balayures qui se trouvait près de sa porte d'entrée.

— Sally, dit-elle à sa servante, venez donc enlever ceci; et que je ne revoie jamais chose semblable en un tel lieu! Mlle Tournson tient excessivement à ce que tout ce qui est autour de chez elle soit tenu en ordre; ainsi faites en sorte de ne pas la désobliger.

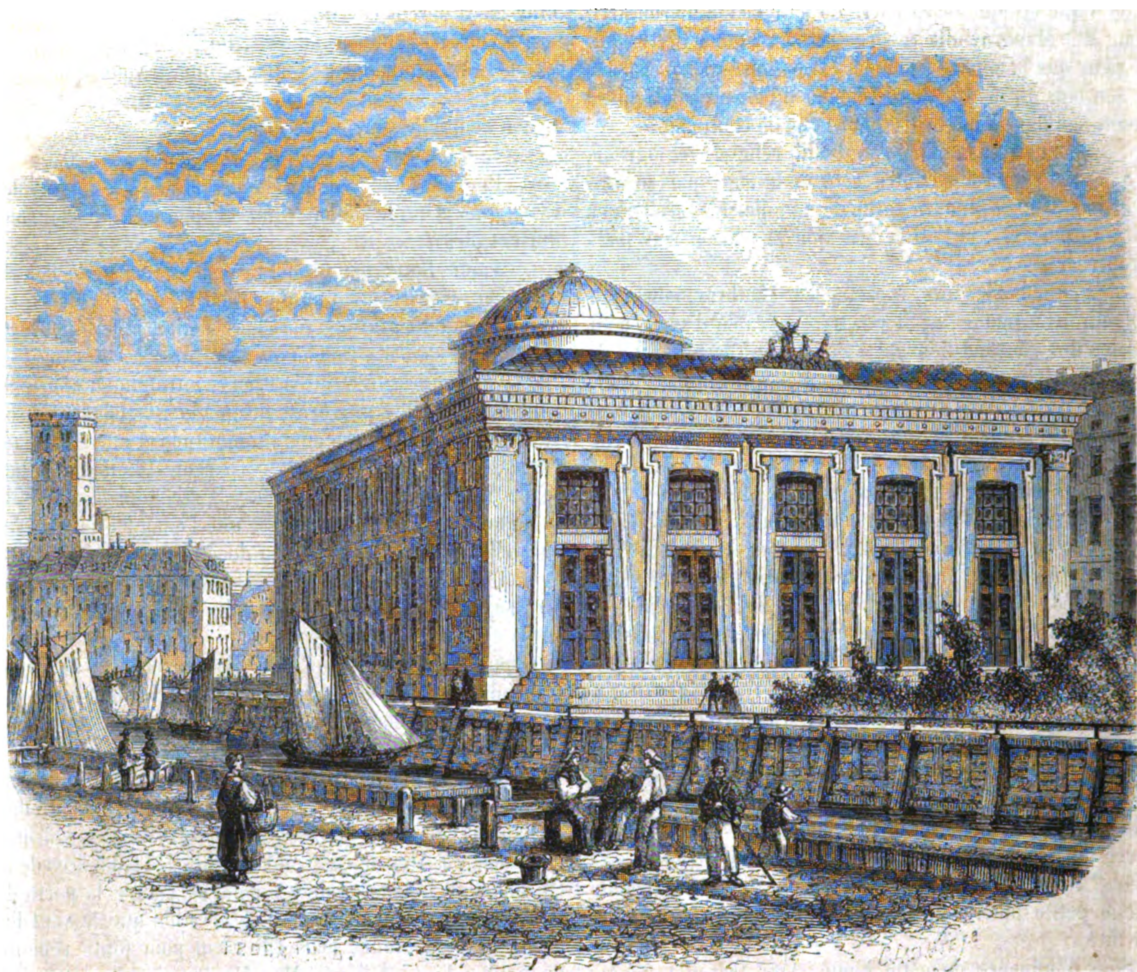
La petite bonne, qui avait le mot, arriva avec pelle et balai, et en un instant eut enlevé ce qui avait été déposé près de la porte de Mme Maubray en signe de déclaration de guerre. *La fin à la prochaine livraison.*

LE MUSÉE THORVALDSEN,

A COPENHAGUE.

Le Musée Thorvaldsen est unique en son genre. A part le Danemark, il n'est, en effet, ce nous semble, aucune nation grande ou petite qui ait eu l'idée d'élever un monument destiné à contenir uniquement toutes les œuvres d'un de ses illustres artistes. Il ne manquerait sans doute pas d'États pour faire libéralement les frais de construction d'un pareil édifice; mais on rencontre rarement un peintre ou un sculpteur qui puisse remplir tout un musée seulement de ses tableaux ou de ses statues. Thorvaldsen a produit jusqu'à sept cents sujets, dont la plupart sont des

œuvres très-estimables. Ajoutons que les artistes les plus actifs et les mieux doués sont, pour la plupart, réduits à se dessaisir de leurs œuvres à mesure qu'ils les produisent, en sorte que si, un jour, on venait à vouloir les



Le Musée Thorvaldsen, à Copenhague. — Dessin de Freeman.

rassembler toutes, on ne parviendrait pas à réunir ces objets dispersés dans une multitude de collections publiques ou privées, ou, du moins, faudrait-il des millions pour payer, après la mort de l'auteur, ce qu'il a, de son vivant, cédé souvent à des prix très-ordinaires.

Bertel ou Albert Thorvaldsen naquit à Copenhague, le 19 novembre 1770. D'après des généalogies des *Antiquitates romanæ* de Rafn (Copenhague, 1837, in-4°), il descendait d'Harald Hildetand, roi de Danemark et de Suède, au huitième siècle, et de plusieurs héros des sagas islandaises, notamment de l'un de ceux qui firent des découvertes en Amérique cinq siècles avant Christophe Colomb. Mais cette ancienne famille était tombée dans la pauvreté, et le père de Thorvaldsen, simple ouvrier sculpteur de la marine royale, avait peine à gagner sa vie; son fils travailla quelque temps avec lui à décorer des proues. Vers quinze ans, Bertel fut admis à étudier sous le peintre Abigaard, puis, en 1796, il partit pour Rome, où il passa plusieurs années, observant et étudiant encore, sans rien produire. En 1803, après avoir épuisé toutes ses ressources, il allait être obligé de quitter cette ville où il se trouvait si heureux, quand un riche Anglais, Thomas Hoppe, lui fournit les moyens d'y prolonger son séjour en lui confiant l'exécution d'une statue colossale de Jason.

Depuis, Thorvaldsen se montra doué d'une surprenante fécondité. Les sujets de composition se présentaient en foule à son esprit. Peut-être cédait-il un peu vite à ses premières inspirations et s'empressait-il trop de les exécuter; peut-être aussi n'eût-il pas fait mieux en faisant moins. Si toutes ses œuvres ne sont pas de premier ordre, il n'en est aucune qui ne porte l'empreinte particulière de son talent. La facilité de la conception et du travail lui semblait une qualité naturelle et même nécessaire contre laquelle il n'y avait pas à se mettre en garde. Aussi, ayant entendu quelqu'un exprimer l'opinion qu'il devait être très-difficile de faire tant de belles choses, il répondit ingénument que rien n'était plus facile ou bien que c'était impossible.

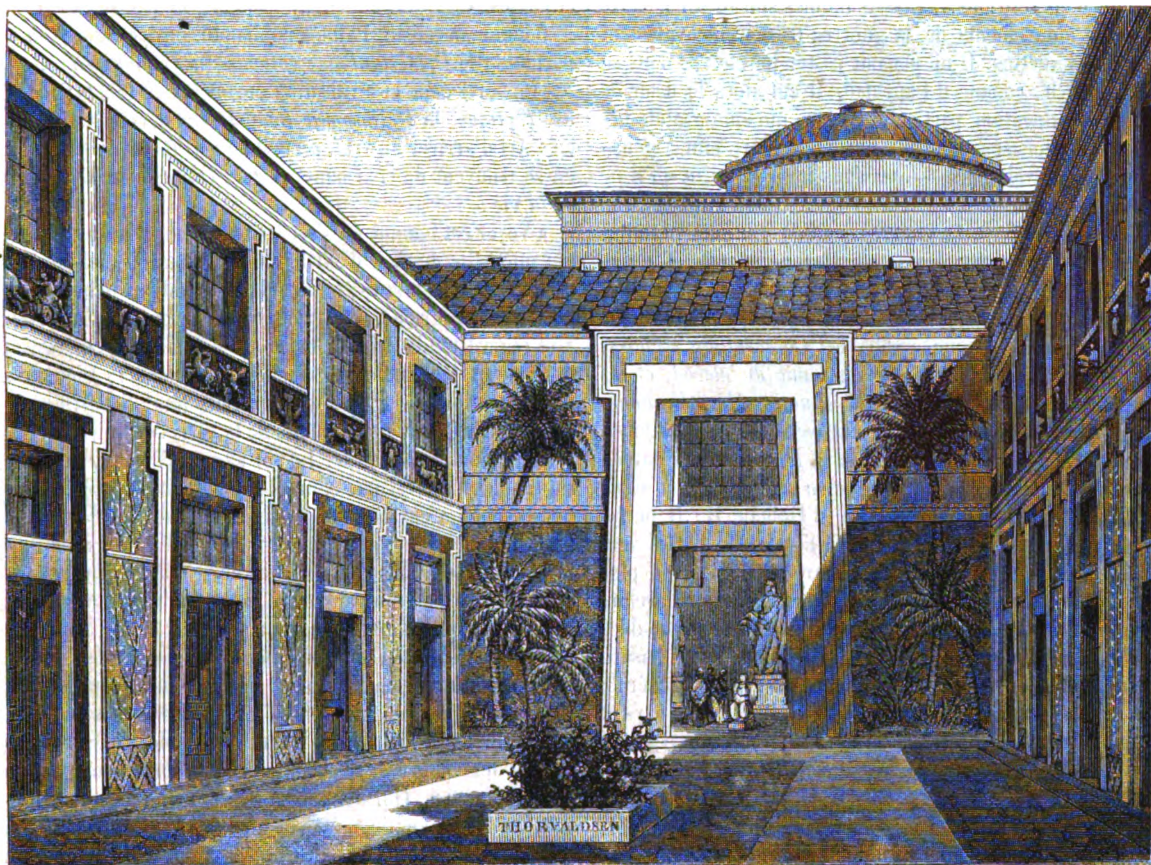
Depuis plus de vingt ans, Thorvaldsen n'avait pas vu sa patrie, et, dans cet espace de temps, il avait acquis une réputation européenne. Ses compatriotes désiraient vivement revoir au milieu d'eux l'homme qui faisait tant d'honneur au Danemark; mais ses nombreux travaux le forçaient à remettre d'année en année l'accomplissement de ce désir. Enfin, en 1819, il vint à Copenhague, où il fut reçu avec des transports de joie indicibles.

Un an après, il repartit pour Rome. Dès cette époque, il avait conçu le projet de léguer à sa patrie ses collections de tableaux et d'antiques, et ses propres ouvrages. Il n'avait d'autre famille que ses compatriotes, d'autre postérité que ses chefs-d'œuvre.

Le roi Louis de Bavière, espérant enrichir Munich des œuvres de Thorvaldsen, lui en fit proposer un prix considérable. Thorvaldsen préféra les donner gratuitement à ses concitoyens. En 1837, une souscription fut ouverte en Dane-

mark pour l'érection d'un musée digne du grand artiste, et, en quelques semaines, on recueillit tous les fonds nécessaires.

Au printemps de 1838, une frégate royale alla chercher les œuvres de Thorvaldsen. Au mois d'août, il s'embarqua lui-même pour Copenhague, et s'établit au château de Nysœ, en Sélande, pendant qu'on construisait l'édifice d'après le plan que lui-même avait concerté avec l'architecte Bindesbœll. Après un nouveau séjour à Rome, où il avait à achever diverses sculptures, il rentra définitivement dans sa patrie, en 1842, et assista à l'inauguration de son musée. Plus que septuagénaire, il travailla jusqu'à sa mort, survenue le 24 mars 1844. Il repose au milieu



Cour du Musée de Thorvaldsen. — Tombeau de l'artiste. — Dessin de Freeman.

des monuments de sa gloire; son tombeau s'élève dans la cour de son musée.

DON JAIME BALMÈS.

Balmès n'a pas d'histoire; sa vie est toute dans ses œuvres, où se révèlent deux hommes qui ne font qu'un : le prêtre publiciste, et le philosophe catholique.

Il naquit le 28 août 1810, à Vich, vieille et petite ville des montagnes de la Catalogne. Son père était un obscur artisan; sa mère, Thérèse Urpia, femme simple et pieuse, douée de cette sorte de divination si fréquente chez les femmes, et surtout chez les mères, avait pressenti quelque chose de grand pour son cher fils, qu'elle avait voué à saint Thomas d'Aquin, et auquel elle répétait encore à son lit de mort : « Mon fils, le monde parlera de toi! »

Jaime Balmès fut destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique; son enfance s'écoula dans l'étude, et il ne quitta le toit paternel que pour entrer au séminaire conciliaire de Vich et à l'Université de Cervera. Cette université comprenait les colléges de l'Assomption, de Santa-Cruz et de San-Carlos. Le premier seul exigeait une rétribution annuelle de quatre onces d'or; celui de Santa-Cruz, composé d'internes et d'externes, et particulièrement consacré aux pauvres, élevait plus de cent jeunes gens sans ressources; outre l'instruction quotidienne, les externes y recevaient un pain de trois livres et de la soupe tous les deux jours. Le collége de San-Carlos, enfin, était surtout composé de boursiers envoyés par les évêques de province. Au reste, partout les droits d'inscription et de grades étaient modiques. Le doctorat conférait la noblesse personnelle, d'où vient que Jaime Balmès, qui fut l'un des derniers à se former dans les conditions du vieil enseignement espagnol, vit un jour ajouter à son nom la particule *don*.

Il avait obtenu une bourse au collége de San-Carlos. Au moment de son ordination, et comme il se présentait à don Jesus de Corcuera, évêque de Vich, celui-ci s'arrêta devant le jeune prêtre et lui dit :

— Et toi, que veux-tu?

— Monseigneur, une cure, lui fut-il répondu.

— Reviens à l'Université, et étudie.

Balmès étudia de nouveau, et non-seulement la théologie, mais encore l'histoire, la philosophie, la jurisprudence, la littérature, les mathématiques. C'était une âme ardente dans un corps débile. Il scandalisait tous les docteurs par ses singulières manières d'étudier : il s'enfermait parfois dans l'obscurité des heures, presque des journées entières; et là, la tête dans ses deux mains, il repassait, analysait, sondait, méditait, commentait ce qu'il avait lu. Ce qu'il lisait surtout, c'était la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, la *Philosophie de l'éloquence* de Capmany, et *Don Quichotte*.

« Lire peu, bien choisir ses auteurs et penser beaucoup », telle était sa maxime.

Docteur de l'Université de Cervera et simple professeur de mathématiques à Vich, Balmès vit la guerre civile ensanglanter l'Espagne et surtout la Catalogne. « Plus d'une fois, écrivait-il lui-même dans sa *Vindicacion personal*, plus d'une fois il est arrivé que le tocsin ou la générale venait interrompre nos calculs : s'il était possible de continuer, on continuait; sinon, nous nous levions tranquillement et nous nous retirions... » Mais Balmès suivait sur la carte tous les mouvements de la guerre; il en lisait avidement tous les bulletins. Il ne pouvait rester longtemps dans *sa cage* de Vich, comme il l'appelait : il eut alors le désir de faire une éducation particulière dans quelque grande famille; toutefois ses amis, — nos vrais amis sont à nous-mêmes nos révélateurs, — ses amis lui assurèrent qu'il ne pouvait être que professeur à l'Université ou publiciste.

On était en 1840. La guerre venait de finir laissant toutes questions en suspens; la régente Marie-Christine et le général Espartero allaient lutter d'intrigues et d'habileté. Balmès, qui s'était déjà fait connaître par un mémoire sur le *Célibat ecclésiastique*, publia les *Observations sociales, politiques et économiques sur les biens du clergé*, et les *Considérations politiques sur la situation de l'Espagne*. De 1840 à 1848, il rédigea successivement plusieurs journaux, entre autres *la Civilizacion* et *la Sociedad* à Barcelone, le *Pensamiento de la Nacion* à Madrid, et il ne mit jamais en doute la légitimité d'Isabelle II. Il ne fut étranger à aucun des pas que fit le fils de don Carlos vers la fille de Christine; un mariage entre eux était son plus grand désir; il y voyait de sérieuses garanties pour l'avenir. Il serait difficile d'énumérer tous les articles remarquables qu'il publia dans ces conjonctures; détachons-en au hasard un fragment : on y trouvera sûrement un principe général; car c'est le propre du talent d'écrire pour tous les pays et pour tous les temps, même lorsqu'il ne semble préoccupé que d'un seul pays et d'une époque particulière.

IL Y A DES TEMPS PIRES QUE LES RÉVOLUTIONS.

« Ce n'est pas le plus grand malheur pour une nation que le sang de ses enfants coule sur les champs de bataille. Après les guerres formidables qui ont décimé la jeunesse, il arrive parfois que les peuples se retrouvent plus virils et plus forts, comme le guerrier qui manie plus fièrement l'épée d'une main cicatrisée par les blessures. Ce n'est pas non plus le plus grand malheur qu'un système politique tombe en ruines, et que l'ancienne machine de l'État, en se disloquant, laisse la place à quelque organisation nouvelle mieux adaptée aux circonstances. Dieu n'a pas fait la société si inféconde qu'elle ne puisse se gouverner que d'une manière et par un système unique. La raison, l'histoire, l'expérience, prouvent que, sauf les principes tutélaires dont, en aucune situation, les sociétés ne se départissent impunément, les combinaisons de gouvernement peuvent varier. Le malheur le plus grand encore, ce n'est point qu'au milieu des bouleversements et des hasards d'une époque tourmentée, des intérêts matériels respectables aient été atteints, ni même que quelques-uns aient été détruits en totalité. Dans la vie des nations, les intérêts matériels entrent certainement pour beaucoup; mais rarement il arrive que la perte ou la disparition de quelques-uns d'entre eux précipite la ruine de la société... Tous ces malheurs sont graves, sans doute; ils entraînent avec eux d'irritantes injustices, de tristes et répugnants scandales, de honteuses immoralités. Au-dessus d'eux cependant il y a des désastres plus grands encore; au-dessus de ces maux terribles, il y a un mal plus terrible : c'est quand la vie morale et intellectuelle des peuples est attaquée dans la racine même; lorsqu'au milieu des délices de la paix, de la prospérité des intérêts matériels, des illusions trompeuses produites par l'augmentation factice de toutes les forces de l'État, les croyances religieuses se détruisent, les idées morales s'égarent, les esprits s'énervent dans les voluptueuses jouissances, l'orgueil s'exalte, la vanité se propage, tous les liens sociaux et domestiques se relâchent à la fois, et le culte des intérêts matériels vient remplacer la vertu par l'égoïsme, les sentiments élevés par les passions astucieuses et basses. »

Comme moraliste, Balmès publia plusieurs ouvrages importants : *le Protestantisme comparé au Catholicisme* dans ses rapports avec la civilisation européenne, les *Lettres à un sceptique*, la *Philosophie fondamentale*, et le *Criterio*, ou l'Art d'arriver au vrai, recueil de pensées et de portraits où se trouvent de charmants récits, comme *Un seul jour de la vie :*

« Voyez cet homme; il s'est levé heureux et content. C'était une belle matinée d'avril; l'air était pur, le ciel nuancé des plus vives couleurs; tout parlait d'une Providence bienfaisante; il est riche, ses serviteurs et ses amis l'entourent. Son regard tombe sur un livre de quelque génie méconnu qui maudit le monde, la société, les hommes, Dieu lui-même. « Absurde exagération! dit-il; non, la vertu et le » bonheur ne sont point bannis de la terre. » Voici cependant l'heure des affaires. Le sol s'est déjà terni, la pluie est tombée à torrents. Notre homme heureux a été éclaboussé par un cavalier au passage; il rentre, et se trouve en face d'un malheur imprévu : il est ruiné. Il se rend auprès d'un ami, mais il est reçu avec froideur. Son regard rencontre de nouveau par hasard le livre qu'il lisait le matin, et il trouve que le génie méconnu pourrait bien n'avoir pas tort, que la société est bizarrement organisée, que l'amitié et le désintéressement ne sont que des mots sonores. Sa douce et judicieuse philosophie est en train de s'envoler, lorsqu'un autre ami vient pour le consoler, le secourir, mettre des fonds à sa disposition. Oh! alors, tout change encore une fois. Qui donc avait osé croire que le désintéressement et l'amitié n'étaient que des mots sonores? Le sol reprend son éclat, la Providence a des sourires, la vie est pleine d'espérances. Un seul jour a suffi pour faire décrire à la philosophie d'un homme un cercle complet. » (¹)

Balmès, avant tout, est un philosophe pratique. « La mission de la philosophie n'est pas d'entasser des ruines, nous dit-il. L'astronomie scrute les profondeurs des cieux; elle y découvre les lois qui régissent les mondes, et ne cherche point à troubler l'ordre administratif de l'univers. Non, le doute ne vivifie point la philosophie, il l'anéantit. Pour étudier les phénomènes de la vie, un insensé ouvre sa poitrine et plonge le fer dans son cœur palpitant, voilà le sceptique. »

Quoi qu'il écrive, il possède au plus haut degré une clarté de méthode, une rigueur de principe, une vigueur de pensée, une lucidité d'esprit, un entraînement de raisonnement, et quelquefois une beauté de style, vraiment remarquables.

Il a étudié tous les philosophes, et ce n'est donc pas par ignorance ou par faiblesse d'intelligence qu'il est resté catholique en devenant philosophe lui-même.

Balmès avait salué les tentatives de réformes de Pie IX, en 1847, et cela lui valut beaucoup d'attaques; il avait vécu huit ans d'une vie dévorante, travaillant quatorze heures par jour, et de quel travail! Au commencement de 1848, il quittait Madrid pour les montagnes natales, « tel qu'un pauvre oiseau qui cherche inutilement à se débarrasser des grains de plomb qui l'ont blessé », disait-il poétiquement. Son organisation frêle et délicate était usée. Atteint d'une phthisie, il s'éteignit peu à peu, et, selon l'expression de l'un de ses critiques, « il acheva de mourir le 9 juillet 1848. »

(¹) Nous empruntons cette analyse à M. de Mazade.

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

Suite. Voy. p. 214, 263, 370.

LE TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE.

Suite. — Voy. p. 370.

Comme chaque station doit pouvoir faire des réponses en même temps que des questions, elle est munie d'un récepteur aussi bien que d'un manipulateur; de sorte que pour communiquer d'un point à un autre, il faut toujours quatre appareils télégraphiques.

Il est indispensable de pouvoir correspondre à volonté, non-seulement entre les deux gares extrêmes, mais encore d'une station quelconque à une autre. Pour les dispositions adoptées dans ce but, nous renvoyons le lecteur à l'article inséré dans le tome XXIII, page 39, où nous avons donné un spécimen de conversation télégraphique entre deux stations quelconques, *Ablon* et *Choisy*, sur la ligne d'Orléans. Dans ce même article, on trouvera la description du *commutateur* représenté figure 5 (page 384).

Quant au mécanisme de la sonnerie servant à avertir l'employé qu'on veut lui transmettre une dépêche, il consiste en un mouvement d'horlogerie qu'on remonte comme celui d'une pendule; un marteau, mû par ce mécanisme d'horlogerie, viendrait frapper constamment sur un timbre si ce mécanisme n'était retenu par un arrêt.

Aussitôt que le courant électrique vient à passer, cet arrêt se dégage, le mouvement d'horlogerie peut agir librement, et le marteau frappe sur le timbre pendant plusieurs minutes. Au bout de ce temps, il faudrait remonter ce mécanisme comme une pendule pour que le mouvement continuât.

Pour faire comprendre comment le courant électrique peut dégager l'arrêt de la sonnerie, nous ferons remarquer que cet arrêt porte une pièce de fer semblable au contact G du récepteur, et placée, comme lui, en regard d'un électro-aimant. Aussitôt que le courant passe, l'électro-aimant devient un aimant et attire la pièce de fer que porte l'arrêt. Ce dernier se déplaçant aussitôt, le mouvement d'horlogerie devient libre et fait mouvoir le marteau.

Il peut arriver que l'employé soit absent et qu'il n'entende pas la sonnerie; mais, en revenant à son bureau, il voit le mot RÉPONDEZ en regard d'une petite fenêtre que porte la boîte de la sonnerie.

C'est encore l'arrêt du mouvement d'horlogerie qui, en se déplaçant, fait mouvoir une tige portant un petit écriteau avec le mot RÉPONDEZ, et l'amène devant la fenêtre.

L'employé est ainsi averti qu'on lui a parlé pendant son absence, et il fait aussitôt faire un tour à son manipulateur, ce qui est une manière convenue de répondre PRÉSENT. On lui transmet alors la dépêche, à la manière ordinaire.

Nous donnons, page 384, des figures exactes du télégraphe à cadran de M. Bréguet, mais nous n'entrerons pas dans la description détaillée du mécanisme. Il suffit que nos lecteurs aient compris le principe du télégraphe à cadran en suivant la figure simplifiée que nous avons donnée plus haut.

Les fils télégraphiques disposés le long de nos lignes de chemins de fer sont *galvanisés*, c'est-à-dire *étamés* avec du zinc qui les préserve de la rouille. Ils s'appuient sur de petits supports de porcelaine qui forment *toit*, de manière que les eaux de pluie ruisselant le long des poteaux ne mouillent pas le crochet qui soutient le fil. Sans ces supports, il y aurait ainsi grande perte d'électricité par le sol.

De distance en distance se trouvent les *poteaux tenseurs;* ce sont les piliers qui portent un petit appareil destiné à tendre le fil. Mais les fils télégraphiques fléchissent toujours un peu sous l'action de leur propre poids; et quand le voyageur passe rapidement devant ces fils courbés comme les câbles d'un pont suspendu, il croit les voir s'élever et s'abaisser alternativement, bien qu'ils soient parfaitement immobiles.

Quelques personnes, par trop naïves, disent alors : *Voilà le télégraphe qui marche!* Mais s'il est bon, en général, de ne s'en rapporter qu'à ses yeux, il y a des cas où il faut savoir s'en méfier.

La plupart de nos lecteurs ne seront pas dupes d'une illusion d'optique aussi grossière. Peut-être quelques-uns seraient-ils embarrassés de répondre à la question suivante :

Les oiseaux qui viennent s'abattre sur les fils du télégraphe tombent-ils foudroyés au premier passage du courant électrique?

Si le fait est faux, comment se fait-il que l'on trouve des oiseaux morts au-dessous des fils?

Si le fait est vrai, comment se fait-il que l'on voie des nuées d'oiseaux s'abattre sur ces fils, s'y trouver très à l'aise, et paraître si peu incommodés par le passage du courant électrique, que nous avons entendu les hirondelles y donner, dans leur concert d'adieu, leurs gracieux chœurs à *bouche fermée*, et les pierrots y jouer les bruyantes fanfares dont cette race de voleurs hardis et criards salue d'ordinaire le coucher du soleil?

Et cependant il n'y a pas contradiction.

Les oiseaux tombent étourdis et quelquefois morts parce qu'en volant à tire d'aile ils viennent se heurter contre ces fils minces et souvent assez élevés qui ne se détachent pas toujours très-bien sur le fond du ciel [1]. Mais ils ne sont jamais tués par le courant électrique, parce que ce courant ne voudrait pas leur entrer par une patte et sortir par l'autre, quand il a un chemin bien plus commode et surtout plus court, à savoir le fil métallique. Pour tuer un oiseau par l'électricité, il faudrait forcer le courant à lui traverser le corps, et pour cela couper le fil entre les deux pattes.

Nous avons attiré l'attention du lecteur sur ce point pour avoir occasion de rappeler les deux principes suivants :

1° L'électricité traverse de préférence tel ou tel corps. On sait que celui qu'elle parcourt le plus aisément est dit meilleur *conducteur;* on dit qu'un corps *conduit* plus ou moins bien l'électricité [2]. (Les meilleurs conducteurs sont les métaux, et surtout le cuivre rouge.)

2° La nature marche toujours à son but par le chemin le plus court, le plus facile; c'est ce qu'on appelle le *principe de la moindre action*.

Si les oiseaux ne peuvent être foudroyés par le courant électrique qui traverse le fil du télégraphe, en revanche, ce fil aussi bien que les appareils télégraphiques et même les employés peuvent être frappés par la foudre pendant les orages.

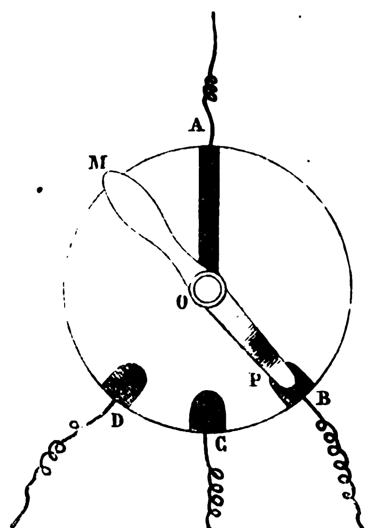
En effet, on sait que tous les corps conducteurs, les métaux, par exemple, s'électrisent facilement sous l'influence des nuages orageux, et sont foudroyés de préférence aux autres corps.

Dans la figure 3 (page 372), on peut voir une disposition adoptée pour préserver de la foudre les appareils télégraphiques. C'est le *parafoudre* de M. Bianchi, qui consiste en une série de pointes aiguës communiquant avec le sol et disposées autour d'une boule métallique montée sur le fil du télégraphe. Le tout est contenu dans un globe de verre.

Lorsque le fil de la ligne se charge d'électricité sous l'influence des nuages orageux, cette électricité s'écoule dans

(1) Une volée de perdreaux étant passée à travers les fils, nous en avons vu trois tomber étourdis, puis reprendre leur vol.

(2) Les mêmes termes s'emploient pour la chaleur.



Télégraphe électrique. — Fig. 5. — Commutateur

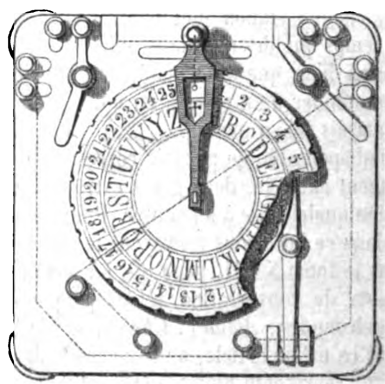


Fig. 6. — Manipulateur Bréguet.

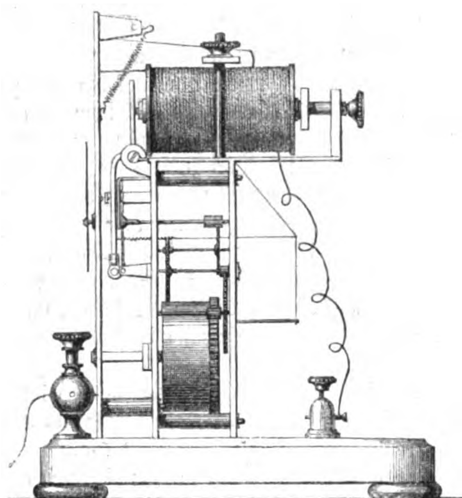


Fig. 7. — Récepteur Bréguet vu de profil.

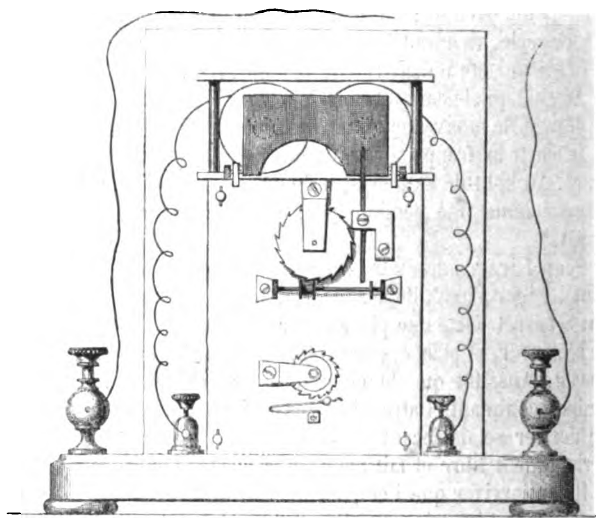


Fig. 8. — Récepteur Bréguet vu de face

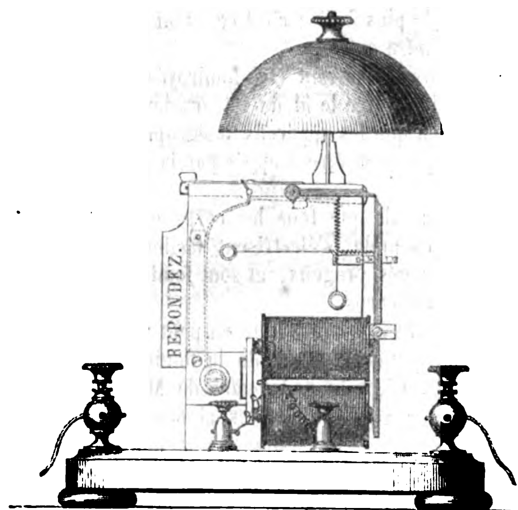


Fig. 9. — Sonnerie Bréguet.

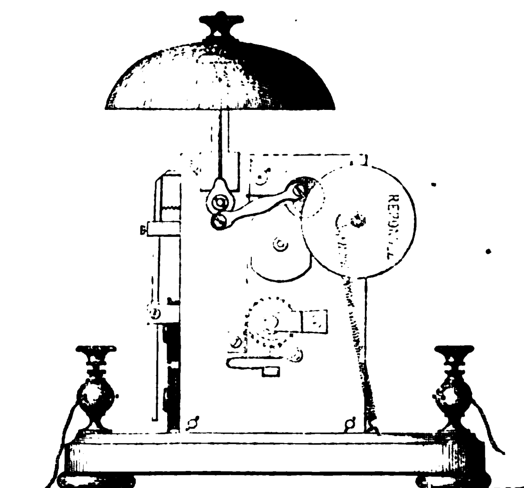


Fig. 10. — Autre sonnerie Bréguet.

le sol par les pointes, quoique celles-ci ne touchent pas le fil. Mais le courant électrique qui traverse le fil n'est pas influencé par les pointes, et continue à faire mouvoir les appareils comme d'ordinaire. *La suite à une autre livraison.*

CHAPELLE DES ROIS SIGISMOND,

A CRACOVIE.



Cathédrale de Cracovie. — Vue extérieure de la chapelle des rois Sigismond. — Dessin de Stroobant.

La chapelle funéraire des rois Sigismond, construite dans la cathédrale de Cracovie en 1340, est dédiée à la Vierge. Sous le règne de Sigismond Ier, en 1520, elle fut restaurée et ornée dans le style de la renaissance par l'architecte Bartolomeo Florentini. Sigismond II et sa sœur Anne, femme du roi Étienne, consacrèrent des sommes

considérables à l'ornementation de cette chapelle. Elle est carrée et bâtie en pierres de taille. L'élégante coupole qui la surmonte est couverte en cuivre doré et découpé en écailles de poisson. A l'intérieur, une grille de bronze richement ciselée en ferme l'entrée. L'aigle de Pologne et le cavalier de Lithuanie ornent cette balustrade; un serpent, emblème adopté par la famille Sforza de Milan, s'est glissé au milieu des écussons comme un emblème de l'éternité. Les murs sont couverts d'une espèce de ciment d'un gris verdâtre sur lequel sont appliqués des ornements d'une grande élégance. Plusieurs colonnes, formant trois compartiments qui encadrent des statues de saints, sont surmontées de médaillons représentant les Évangélistes. Du côté gauche de l'entrée est un autel en argent massif d'un prix inestimable, et dont les portes sont enrichies de peintures; l'extérieur représente en quinze sujets la Passion de Notre-Seigneur et l'Entrée à Jérusalem. Ces peintures sont de l'école florentine du seizième siècle. A l'intérieur sont douze tableaux en argent doré, chefs-d'œuvre d'Albert Glim de Nuremberg. Ils représentent la Naissance du Christ, les Mages, la Purification, la Révélation, la Circoncision, l'Histoire de Zacharie et de sainte Élisabeth, l'Annonciation, la Présentation, et l'Histoire de saint Albert. Sur les deux côtés du fond sont des aigles jagelloniennes. La base, richement travaillée, porte une inscription et deux médaillons, l'un de Sigismond Ier, l'autre de Sigismond II. En face de l'autel, on voit les tombeaux en marbre rouge de ces deux rois, revêtus de leurs armures et appuyés sur leur bras droit. Un autre tombeau de même style est consacré à la mémoire de la reine Anne.

La curiosité est le défaut d'un petit esprit qui, ne sachant pas s'occuper, a besoin de s'amuser des occupations des autres. Relative à des objets minutieux, elle est ridicule; dans les affaires importantes, elle devient odieuse.

DROZ.

IL N'EST SOL SI DUR
QU'IL N'Y PUISSE VENIR DES FLEURS.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 378.

Il ne tarda pas à se présenter une occasion toute naturelle de recommencer les hostilités. Mlle Tournson possédait un chat que par système d'économie elle se dispensait à peu près de nourrir, pensant que toute bête intelligente trouve suffisamment sa subsistance dans le jardin, la rue ou le grenier : aussi le pauvre animal, affamé la plupart du temps, était-il d'humeur peu sociable. De son côté, Mme Maubray avait un petit chien bien nourri, gras, petillant, toujours disposé à livrer une guerre simulée. Sans prétexte plausible, il prit, dès la première vue, le pauvre Trot en telle aversion que tous les raisonnements et les efforts de sa maîtresse pour réconcilier les deux voisins échouèrent devant l'obstination de Tulip.

Le chat ne pouvait avancer la patte sur le domaine de son ennemi sans être repoussé par un grognement, et pour peu qu'il persistât dans son idée, le chien s'élançait à sa rencontre avec un aboiement qui l'envoyait au loin si rempli de terreur que ses poils s'en dressaient sur son dos. La tante Betty, très en colère, jura qu'à la première occasion elle échauderait Tulip. « C'était une honte, disait-elle, que des gens, et encore les derniers venus, gardassent un chien si mauvais et si hargneux que les honnêtes voisins avaient sans cesse à craindre pour la vie de leurs animaux. »

Mme Maubray fit de nouvelles tentatives pour amener les deux ennemis à des rapports plus pacifiques. Elle invita Trot à dîner, essaya de persuader Tulip de manger dans la même assiette. Tout fut inutile. Tulip, à ce qu'il paraît, avait résolu d'être échaudé auparavant. Mlle Tournson, qui ne voulait pas qu'on empiétât sur son privilége de faire le malheur de son chat, entra un jour dans la chambre de Mme Maubray, et, un poing sur la hanche, de l'autre gesticulant avec chaleur, elle s'écria d'une voix tremblante d'indignation :

— Je vous préviens, Madame, que j'empoisonnerai votre chien, et vous verrez si je ne tiens pas parole; c'est vraiment pour le plaisir de tourmenter les voisins qu'on s'obstine à garder une peste comme cette bête.

— Je suis bien fâchée que cela vous importune si fort, répliqua avec douceur Mme Maubray, et je vous assure que je plains beaucoup ce pauvre Trot.

— Pauvre Trot! reprit Mlle Tournson avec un redoublement de véhémence, et pourquoi pauvre, s'il vous plaît? Voulez-vous insinuer qu'il n'ait pas de quoi manger?

— Non certainement, répondit tranquillement Mme Maubray; je le plains seulement parce que Tulip ne lui laisse pas un moment de repos, et je conviens avec vous qu'il n'est pas juste de garder un animal qui trouble tout le voisinage. Je tiens à Tulip parce qu'il appartient à mon fils qui est sur mer; mais s'il ne veut pas vivre en bonne intelligence avec Trot, je m'en déferai, rien de plus naturel. Sally, apportez quelques-uns des pâtés que nous avons faits ce matin; je voudrais les faire goûter à ma voisine Tournson.

Tandis que la tante Betty, évidemment calmée, savourait les petits pâtés de la confection de Mme Maubray, celle-ci lui faisait compliment sur la bonne grâce et l'heureux naturel de la jeune Amy.

— Je suis bien aise que vous ayez d'elle une si bonne opinion; mais j'obtiendrais bien peu de chose si je ne faisais de temps en temps jouer la verge.

— Pour moi, répartit Mme Maubray, je dirige les enfants un peu comme on nous raconte qu'un certain homme traitait son âne. L'animal n'aurait pas bougé d'un pouce tant qu'on le battait et le brusquait; mais lorsqu'on lui mettait des navets devant le nez, il avançait et trottait jusqu'à ce qu'il les eût attrapés.

— Cela est bon pour les gens qui ont beaucoup de navets; la verge revient à meilleur compte.

— Mais elle n'a pas d'aussi heureux résultats. Ce qu'on fait avec plaisir va toujours mieux que ce qu'on accomplit par crainte. Eh bien, voisine Tournson, puisque ces pâtisseries sont de votre goût, prenez-en que vous emporterez chez vous; je crains qu'elles ne vaillent plus rien avant que nous les ayons toutes mangées.

Et la tante Betty, qui était venue pour se quereller, fut tout étonnée de s'en retourner avec des petits pâtés.

— Merci, voisine, dit-elle en s'en allant; mille remerciments, madame Maubray; vous êtes une « bonne » voisine.

Et lorsqu'elle eut atteint sa porte, elle hésita un moment, puis, tournant sur ses talons, revint pâtés en main jusqu'à Mme Maubray.

— Voisine, reprit-elle d'un ton déterminé, ne vous faites pas de souci au sujet de Trot, je le retiendrai dans la chambre autant que possible; ne renvoyez pas votre chien à cause de moi; c'est celui de votre fils, vous devez y tenir, c'est tout naturel.

Et disant cela, elle ferma la porte sur elle, surprise elle-même, à coup sûr, d'une harangue si nouvelle dans sa bouche.

— Eh bien, dit Sally en souriant, c'est plus que je n'au-

rais attendu de sa part; vous vous entendez, Madame, à changer les querelles en bonnes paroles.

— Lorsque j'étais petite fille, reprit Mme Maubray, je regardais un jour depuis la fenêtre les troupeaux de mon père qui s'abreuvaient à la fontaine de la cour. Il y avait des bœufs, des taureaux, des génisses, des chevaux, qui attendaient que vînt leur tour de se désaltérer. C'était une matinée très-froide, un de ces temps qui irritent bêtes et gens. Les animaux pourtant se tenaient tranquilles, lorsqu'une vache, en se tournant du côté du bassin, heurta légèrement de sa corne sa voisine, qui se vengea sur une autre de cette provocation; cette autre sur une troisième, et ainsi de suite, si bien qu'en un instant tout le troupeau fut en désarroi, se battant, se ruant, se culbutant à qui mieux mieux, glissant sur le pavé gelé : enfin c'était une mêlée comme je n'en ai jamais vue et que je contemplais avec un mélange d'intérêt et de frayeur. Ma mère me dit alors : « Voilà ce que c'est, mon enfant, que de ne vouloir jamais garder pour soi le dernier coup. J'ai vu, dans ma jeunesse, une parole un peu vive brouiller une famille entière. » Et depuis, lorsque mes frères ou moi nous avions de l'humeur et que nous commencions à nous quereller, ma mère nous disait : « Prenez garde, mes enfants, rappelez-vous le combat de la basse-cour. Ne donnez jamais un soufflet lorsque vous avez reçu une chiquenaude, si vous ne voulez attirer des malheurs sur vous et sur les vôtres. »

Cette après-midi même, Mme Maubray entra chez sa voisine, où Amy travaillait comme d'habitude, l'éternelle verge à côté d'elle.

— Je suis obligée d'aller à Harlem pour affaire, dit-elle à la tante Betty, et je vous serais très-obligée de permettre à Amy de m'accompagner. Je trouverais la course bien longue si je la faisais toute seule. Nous prendrons l'omnibus et je payerai sa place.

— Elle a sa leçon à apprendre avant la nuit, répondit la tante Betty, et je n'approuve pas que les jeunes gens négligent leurs devoirs pour leurs plaisirs.

— Ni moi non plus, dit Mme Maubray, mais Amy s'instruira en chemin par toutes les choses nouvelles qu'elle verra; et puis, le grand air, l'exercice, la rendront plus alerte et plus active, et sa besogne y gagnera.

Ces derniers mots décidèrent Mlle Tournson à accorder la permission qu'on lui demandait. Amy reçut l'ordre d'aller se préparer et de mettre sa robe des dimanches.

La pauvre petite, tout en s'habillant, commençait à penser que sa voisine pourrait bien être une de ces bonnes fées dont elle avait quelquefois entendu parler.

Elle jouit de cette promenade avec enivrement. Sa figure si pâle et triste d'habitude était colorée par le souffle vivifiant de la brise; ses yeux rayonnaient de bonheur. La vue de deux papillons l'enchanta.

— Oh! Madame, s'écriait-elle à chaque instant, que ces prés sont verts! que ce petit ruisseau est transparent! que la nature a l'air heureux!

Et Mme Maubray souriait de plaisir en voyant s'épanouir si aisément dans ce cœur la fleur de poésie qui a son germe dans toute âme humaine, mais qui ne s'ouvre pas sans un peu d'air libre et de soleil.

Mme Maubray, qui savait tirer parti des plus légères circonstances, remarqua avec quel plaisir Mlle Tournson écoutait sa boîte à musique, et elle saisit cette occasion pour lui offrir le moyen d'apprendre à chanter à Amy.

— Mon neveu, dit-elle, a une classe de chant; j'y ferai recevoir votre nièce gratis, et vous viendrez quelquefois écouter ces chœurs d'enfants; je suis sûre que cela vous plaira.

On crut voir, pour la première fois, un sourire entr'ouvrir les lèvres flétries de la tante Betty; elle accepta l'invitation d'une manière qui approchait de l'empressement, et elle fut si charmée de la fraîcheur de ces jeunes voix qu'elle se rendit régulièrement chaque dimanche soir à la classe de chant. Ces mélodies simples et religieuses tombaient comme de la rosée sur le cœur de la vieille fille déjà amolli par la tendre influence du caractère de sa voisine. Ses manières, sa conduite s'en ressentirent; un beau jour la verge disparut de la table, sa résidence habituelle; et lorsque l'enfant se montrait disposée à un peu de paresse :

— Quand vous aurez fini votre ouvrage, lui disait sa tante, vous pourrez aller demander à Mme Maubray si elle n'a pas de commission à vous donner.

Et il fallait voir comme les petits doigts volaient! Ainsi, sans s'en douter, la tante Betty avait appris à se servir de navets au lieu de fouet.

Quand vint le printemps, Mme Maubray, qui aimait les fleurs, s'occupa à défricher et ensemencer le petit morceau de terrain qu'on appelait « son jardin », et Amy prit, à son exemple, une grande passion pour l'horticulture. Elle aussi se mit à labourer une plate-bande abandonnée du jardin délabré de sa tante, et son amie lui donna des graines pour y semer.

— A quoi bon les fleurs? disait Mlle Tournson, cela ne sert à rien.

Cependant elle ne murmura pas de ce que sa nièce aidait Mme Maubray, et ne voulut même recevoir aucun dédommagement pour le temps que l'enfant passait loin d'elle.

Mme Maubray ne discuta point avec elle sur l'utilité des fleurs, mais elle lui demanda l'hospitalité pour quelques plantes qui ne trouvaient plus de place dans son petit carré de terre.

— Soyez assez bonne, lui disait-elle, pour permettre à ce rosier de tous les mois d'occuper une place de votre parterre. — Puis : — Peut-être cela ne vous dérangerait-il pas de recevoir ces plants d'œillets?... je vous serais véritablement obligée; j'aurais grand regret qu'ils fussent perdus.

Et tante Betty, qui avait cédé à cette irrésistible douceur, ne savait plus rien refuser; si bien qu'au mois de juin les deux petits jardins s'épanouissaient au soleil et parfumaient l'air de douces senteurs.

L'ancienne amie d'Edith Maubray, Mme Lanne, qui vint alors lui rendre visite, s'émerveilla de la transformation qui s'était opérée en ce lieu autrefois si triste et si aride. La tante Betty était entourée de fleurs qu'elle soignait elle-même et dont elle jouissait; la petite Amy, rose, fraîche, éveillée, chantait en tirant son aiguille aussi gaiement qu'un pinçon, et Trot dormait au soleil, une patte de Tulip posée sur son cou.

— Que vous semblez tous heureux! s'écria Mme Lanne avec un regard d'admiration à son amie. Et ainsi donc, vous avez renouvelé votre bail et vous vous accordez avec Mlle Tournson?

— Oui vraiment; j'ai trouvé en elle une voisine obligeante et sociable.

— Vous seule pouviez faire ce miracle, chère Edith; je vous l'ai toujours dit, vous seule pouviez découvrir et réchauffer le cœur de la tante Betty. Vous avez été le vent de mai qui a semé des graines dans le terrain stérile; vous avez été le soleil qui les a fécondées.

Personne ne fut aussi édifié de cet évangile de joie prêché et pratiqué que la petite Amy. Elle apprit non-seulement à trouver le bonheur, mais à le répandre autour d'elle, à chercher les cordes sensibles chez autrui et à les faire doucement vibrer. Elle sentait vivement le prix de ce secret; elle était reconnaissante envers celle qui le lui avait révélé, et souvent elle jetait ses bras autour du cou de son amie, en lui disant :

— Oh! apprenez-moi comment on fait la lumière dans

les ténèbres, comment on remplit de bonheur et d'amour le cœur qui ne semblait né ni pour l'amour ni pour la joie! (¹)

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

RÈGNE DE LOUIS XIV.

Suite. — Voy. p. 107, 347.

Costume militaire (suite). — Le rouge fut à un moment l'unique couleur de la garde royale à cheval. De là vint la dénomination d'escadrons rouges, sous laquelle cette cavalerie devint célèbre, surtout après le combat de Leuze, en 1690, où vingt-huit escadrons commandés par le maréchal de Luxembourg mirent en déroute soixante-quinze escadrons des alliés et leur prirent quarante étendards.

Par-dessus l'habit rouge, les mousquetaires du roi continuèrent de porter la casaque bleu de ciel avec la croix blanche. A force de se plaindre de la gêne que leur causait ce surtout, ils amenèrent Louis XIV à le transformer en soubreveste, c'est-à-dire en une tunique sans manches qu'ils portèrent comme une veste sous leur justaucorps. Celui-ci fut largement échancré sur le devant pour laisser paraître la croix qui décorait la poitrine du mousquetaire : ce fut la première idée du frac.



Officier général (1670); Officier d'infanterie (1703); lieutenant aux gardes (1683). — Dessin de Chevignard.

L'uniforme qui présenta le plus d'originalité fut celui des dragons. Les régiments de cette arme, formés pour combattre à pied et à cheval, s'élevèrent par le crédit du duc de Lauzun, leur colonel général, jusqu'au nombre de quarante-trois. Les dragons étaient chaussés de longues guêtres de cuir et coiffés d'un bonnet pointu qui leur retombait sur une épaule; il y avait autour de la tête, soit un bourrelet en forme de turban, soit un retroussis garni de poil ou de peluche. Chaque régiment eut sa couleur pour le bonnet, pour le justaucorps et pour les revers. Le jaune, le vert, le rouge, dominèrent dans leur habillement et furent mariés ensemble de manière à montrer plutôt la recherche de la variété que le sentiment du bon goût.

Les hussards parurent tout à la fin du dix-septième siècle, avec un accoutrement encore plus étrange, et qui fit leur succès. C'était une cavalerie hongroise qui était employée pour les reconnaissances dans l'armée de l'empereur. Les premiers dont il soit fait mention se laissèrent battre par les dragons en 1690. Depuis lors un grand nombre d'entre eux désertèrent et se mirent, comme domestiques, au service de nos officiers de cavalerie. Ils espéraient par là attirer sur eux l'attention et conquérir un rang dans l'armée française. Effectivement, le maréchal de Luxembourg, les ayant employés dans plusieurs affaires de parti, eut tellement à se louer d'eux qu'il écrivit en leur faveur à Louis XIV. Ceux qui portèrent la dépêche à Fontainebleau y produisirent un véritable engouement. La création d'un régiment de hussards fut aussitôt décidée.

Les premiers hussards furent habillés à la turque. Une grosse moustache leur pendait sur l'estomac, et ils avaient la tête rase, sauf un toupet de cheveux sur le sommet du crâne. Leur coiffure consistait en un bonnet fourré avec une plume de coq en pointe. Ils avaient pour unique vêtement une veste étriquée et une culotte large par en haut, étroite par le bas, par-dessus laquelle ils chaussaient des bottines. Tout cela était posé à cru sur leur corps, car ils

(¹) Traduit de mistress Child.

ne connaissaient ni les chemises, ni les bas. Pour se parer du mauvais temps, ils avaient une peau de tigre attachée autour de leur cou, qu'ils tournaient du côté d'où venait le vent. Ils étaient mauvais tireurs, mais se servaient avec une dextérité merveilleuse du sabre courbe. Ils avaient l'art des cavaliers orientaux qui consiste à abattre une tête d'un seul coup.

L'armement des troupes est la partie où s'effectuèrent, depuis 1670, les progrès les plus notables. Le fusil fut substitué au mousquet; la baïonnette s'ajouta au fusil; la cartouche dispensa des charges de bandoulière.

Le fusil fournit d'une manière plus prompte et plus sûre, par le moyen de la percussion, l'étincelle que l'on obtenait de l'arquebuse et du mousquet par le moyen du frottement. L'invention remonte au temps de Louis XIII; le cardinal de Richelieu eut un régiment de fusiliers à cheval en 1640. Mais l'arme laissait encore à désirer; son succès ne date que du moment où l'on eut ajouté au mécanisme la noix qui modère le mouvement du chien. Aussitôt que ce perfectionnement eut été trouvé, Louis XIV créa, sous le nom de fusiliers, le régiment d'artillerie dont il a été question ci-dessus. C'était en 1671. Ensuite le fusil fut donné aux grenadiers, qui commençaient alors à être formés comme compagnies d'élite dans les régiments d'infanterie; car



Garde du corps (1687); Mousquetaire du roi (vers 1710), Officier de la milice (1689). — Dessin de Chevignard.

auparavant les grenadiers n'étaient que des éclaireurs, marchant en tête des compagnies avec une hache et un carnier de cuir rempli de grenades qu'ils lançaient à la main. Après 1700, tous les fantassins furent armés du fusil.

La platine à percussion offrait de si grands avantages qu'on l'adapta au mousqueton et au pistolet, qui étaient les armes de tir dans la cavalerie. Mais cette réforme fut précédée par la création des grenadiers à cheval, dans la main desquels on mit le fusil à baïonnette.

La baïonnette, qui passe pour avoir été inventée à Bayonne, faisait déjà son office dans nos armées du Nord en 1642. Elle consistait alors en une lame effilée comme le fer d'une hallebarde, et emmanchée au bout d'un bois court. Ce bois entrait de quatre ou cinq pouces dans le canon du mousquet, de sorte que, la baïonnette étant posée, on ne pouvait plus charger ni faire feu. Malgré cet inconvénient, la nouvelle arme fut réputée préférable à la pique. Les premiers fusils que l'on donna aux artilleurs et aux grenadiers avaient encore de ces baïonnettes à manche de bois. Bientôt on imagina des baïonnettes à lame concave qui s'ajustaient par une douille au bout du fusil. Enfin parurent les baïonnettes coudées. Sur les représentations de Vauban, tous les fusils d'infanterie eurent des baïonnettes depuis 1703.

La cartouche est une invention de 1683. Elle amena la suppression de ces larges et pesants baudriers auxquels pendaient les étuis de charge. Il suffit d'une lanière de même largeur que celle de l'épée pour soutenir la giberne en forme de gibecière, qui contenait les cartouches.

Lorsqu'on voit le soldat des dernières années de Louis XIV, uniformément habillé de drap, avec la double buffleterie en sautoir et le fusil à baïonnette sur l'épaule, il n'y a plus lieu de songer au vieux temps; c'est bien le combattant des armées modernes qu'on a sous les yeux, l'homme équipé pour se mouvoir en tous sens et marcher sans fin, qui porte dans sa main le fer et le feu, et, sur tout son extérieur, l'empreinte de la discipline.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

I. — DE LA MÉTHODE DE GÉOGRAPHIE NATURELLE USITÉE EN FRANCE.

Les méthodes de géographie physique et l'étude de l'hydrographie sont encore assez peu connues pour qu'il soit utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs un exposé sommaire de la méthode de géographie naturelle adoptée en France, de ses principes, de son histoire, et des défauts qu'on peut lui reprocher.

La terre n'étant qu'un polyèdre irrégulier composé d'une infinité de facettes, la surface des continents présente un grand nombre d'aspérités et de dépressions ; ce sont là les grandes divisions physiques et naturelles du globe. L'ensemble de ces grandes divisions est désigné sous les noms de *versants* et de *bassins*.

On appelle *versant* un plan incliné, ou mieux une surface inclinée vers une mer ; tous les fleuves qui arrosent les pays situés sur ce versant se rendent dans cette mer. Un versant se subdivise en bassins. On appelle *bassin d'un fleuve* le pays arrosé par ce fleuve et par tous ses affluents.

Les versants sont séparés par des *lignes de partage d'eaux* ou *arêtes hydrographiques*. Comme un versant est toujours adossé à un autre versant, il s'ensuit qu'une ligne de partage d'eaux n'est autre chose que l'intersection de deux plans inclinés adossés l'un à l'autre.

Ces lignes de partage d'eaux (*divortia aquarum* des Romains) sont indiquées généralement par des montagnes ou par des collines; souvent aussi ce ne sont que de faibles ondulations qui les marquent, et quelquefois même le pays, absolument plat, n'est divisé que par l'intersection géométrique de ses plans de pente.

Un bassin est entouré de tous côtés par une *ceinture* de hauteurs qui déterminent le cours des eaux et qui séparent ce bassin des bassins adjacents. Un bassin se compose de deux plans de pente, dont l'intersection inférieure est au thalweg du fleuve, et dont la partie supérieure, se rencontrant avec celle des plans de pente des bassins adjacents, forme par leur intersection la ceinture de ce bassin.

Ces divisions en versants, en bassins, ces lignes de partage d'eaux, sont incontestablement les divisions les plus naturelles, les moins arbitraires, que la géographie puisse adopter, et elles lui donnent des bases certaines et beaucoup moins variables que les divisions presque toujours factices que la politique établit.

Tel est l'exposé simple des principes de la méthode.

L'Europe est partagée en deux grands versants : l'un septentrional, incliné au nord et au nord-ouest vers l'océan Glacial et l'océan Atlantique ; l'autre méridional, incliné au sud sur la Caspienne, la mer Noire et la Méditerranée. Les deux grands plans de pente, opposés l'un à l'autre, qui conduisent les eaux fluviales aux diverses mers que l'on vient de nommer, sont séparés entre eux par une ligne de faîte ou ligne de partage d'eaux qui se détache du plateau central de l'Asie, l'Europe n'étant elle-même qu'un appendice, une grande péninsule de l'Asie, centre de tout l'ancien continent.

La ligne de partage d'eaux de l'Europe se dirige en général du nord-est au sud-ouest, et va se terminer sur le détroit de Gibraltar. Elle se compose de vingt-six sections qui sont ou des chaînes de montagnes, ou des collines, ou même de simples ondulations, et qui traversent la Russie, la Pologne, l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Espagne, sous les noms de : monts Ourals, monts Uvalli, plateau de Waldaï, en Russie ; — collines de Pologne ; — Karpathes du Nord, monts Sudètes, monts de Moravie, monts de Bohême, Fichtel-Gebirge, Alpes de Souabe, Forêt-Noire méridionale, Alpes de Constance, Alpes d'Algau, en Allemagne ; — Alpes centrales, Alpes bernoises ou valaisannes, Jorat ou collines de Vaud, en Suisse ; — Jura, monts Faucilles, plateau de Langres, côte d'Or, Cévennes, Corbières, Pyrénées, en France ; — monts Cantabres, monts Ibériens, sierra Nevada, en Espagne.

Les grands fleuves du versant septentrional sont : les deux Dvina, la Vistule, en Russie ; — l'Oder, l'Elbe, le Rhin, en Allemagne ; — la Seine, la Loire, la Garonne, en France ; — le Douro, le Tage, la Guadiana, le Guadalquivir, en Espagne. Les fleuves principaux du versant méridional sont : l'Èbre, en Espagne ; — le Rhône, en France ; — le Pô, en Italie ; — le Danube, en Allemagne et en Turquie ; — le Dniéper, le Volga et l'Oural, en Russie.

Souvent, avons-nous dit, les faîtes, les séparations d'eaux ne sont que de faibles ondulations ; et quelquefois, sur un sol absolument plat, les bassins ne sont séparés que par l'intersection géométrique de leurs plans de pente. Il en est ainsi dans presque toute la Russie et la Pologne ; au nord du lac de Constance ; entre les bassins de la Vistule et de l'Oder, de l'Oder et de l'Elbe, de la Seine et de la Loire, etc. Dans tous ces cas, les lignes de faîte ne sont indiquées que par des ondulations souvent à peine sensibles.

Les mêmes signes géographiques servent, sur les cartes à petite échelle, à représenter les diverses parties des lignes de partage d'eaux, soit que ces lignes suivent des montagnes, des collines, ou qu'elles suivent des ondulations de plateaux plus ou moins élevés. Nous devons reconnaître qu'il peut en résulter de fâcheuses confusions.

Que les montagnes et les collines aient la même représentation graphique, il n'y a pas d'inconvénient, puisque les mots *Montagnes* ou *Collines*, écrits à côté du signe graphique, les différencient nettement. Mais les ondulations devraient avoir une représentation graphique particulière, qui ne permît pas de confondre au premier coup d'œil une simple intersection géométrique de deux bassins traversant un plateau avec une chaîne de collines ou de montagnes. Toutefois l'usage, depuis Buache jusqu'à présent, a été tel, et nous ne pouvons qu'exprimer le désir que les cartographes modifient cette partie de la méthode.

II. — L'AUTEUR DE LA MÉTHODE ET SES SUCCESSEURS.

Le premier qui ait mis en usage et vulgarisé ces méthodes de géographie naturelle est Buache. Il en avait emprunté la première idée aux géographes du dix-septième siècle [1], et à Strabon, le créateur de la géographie physique.

La France a été, aux dix-septième et dix-huitième siècles, le centre principal des études de géographie ; c'est l'époque de Nicolas Sanson, de de Fer, de Delisle, de Buache, de Robert de Vaugondy, de d'Anville. L'indifférence actuelle de notre pays pour la géographie a permis aux Allemands de succéder à ces grands géographes.

Philippe Buache, élève de Delisle, fut premier géographe du roi, membre de l'Académie des sciences (1730), et mourut en 1773. Il publia, dès 1744, une carte de France divisée en *terreins de fleuves* (bassins) ; en 1761, une Mappemonde et une Europe divisées en *grands bassins maritimes* (versants) ; et en 1770, une carte du *bassin terrestre* de la Seine. La méthode, les procédés graphiques, les termes étaient fixés, et depuis lors on n'a fait que suivre et reproduire les idées de Buache, souvent sans le citer ; et

[1] Nicolas Sanson avait déjà publié une « Carte des rivières de la France curieusement recherchées », dans laquelle les bassins sont séparés par des lignes ponctuées.

il n'est pas hors de propos de rendre ici à Buache ce qui est à Buache. Nous nommerons, parmi ses principaux continuateurs, L. Denis, qui publia, en 1780, une « Carte physique de la France, où l'on voit la division naturelle de ce royaume en plusieurs bassins formés par des chaînes de montagnes dont les principales inclinent les terres vers les mers, et les autres renferment les bassins occupés par les fleuves. » Sur cette carte, très-bien faite, la ligne de partage des eaux s'appelle *chaîne physique qui traverse la France* ou *qui traverse l'Europe;* ses contre-forts sont désignés sous le nom de *chaînes moyennes;* les versants s'appellent *terre inclinée vers l'Océan* ou *vers la Méditerranée.*

Le célèbre médecin Hallé (mort en 1822), l'un des rédacteurs de l'Encyclopédie méthodique, avait adopté les idées de Buache; il les développa dans les articles géographiques sur l'Europe et l'Afrique qu'il donna à l'Encyclopédie. On lit dans ce dernier article quelques lignes qui résument la méthode de Buache et indiquent quel parti les ingénieurs et la science des nivellements pouvaient tirer des nouvelles études géographiques et de la nouvelle topographie. « Pour juger des parties les plus élevées d'un lieu, disait Hallé, il ne faut pas porter les yeux sur certains points qui surmontent les autres, et qui sont des accidents dans la forme générale du sol; mais il faut suivre la progression de la base même sur laquelle portent ces pics élevés, et qui va toujours en s'exhaussant vers le centre, quoique les pointes qu'elle supporte ne suivent pas toujours, dans leurs proportions mutuelles, cette progression étagée de la circonférence au centre. »

Lacroix, le savant géomètre, continua et améliora l'œuvre de Buache. Il publia en 1811 l'*Introduction à la géographie mathématique et physique* (1 vol. in-8°), un des meilleurs ouvrages de géographie qui existent. Puis vient le colonel Denaix, qui exagéra la méthode de Buache, la compliqua d'une nomenclature embrouillée, et dont les travaux, excellents cependant à beaucoup d'égards, frappèrent un instant de discrédit les méthodes de géographie physique qui semblaient liées à des nomenclatures bizarres.

Cependant les idées de Buache et de Lacroix [1] avaient été adoptées de bonne heure par nos généraux, par nos ingénieurs géographes; tous nos écrivains militaires, Napoléon Ier en tête [2], Suchet, Foy, Gouvion Saint-Cyr, Matthieu Dumas, et en Allemagne le prince Charles, avaient consacré les principes de la géographie physique et naturelle par leurs belles et savantes descriptions. De leurs livres, leurs idées arrivèrent à l'école militaire de Saint-Cyr, où, en 1836, M. Th. Lavallée, professeur de géographie, composa son traité de *géographie physique et militaire* [3], en réduisant en corps de doctrine tout ce qui était épars dans ses devanciers, et où, en 1845, M. L. Dussieux, professeur d'histoire, publiait les premières cartes de son *Atlas général de géographie physique et politique*, qui a achevé de vulgariser ces méthodes dans l'enseignement de la géographie en France.

III. — D'UNE LIGNE DE PARTAGE D'EAUX QUI TRAVERSE LE CANTON DE VAUD, EN SUISSE.

Par application des principes qui précèdent, et pour répondre à la critique qu'on a faite d'un détail de l'une de nos cartes (p. 96), nous croyons devoir décrire maintenant la partie de la ligne de partage des eaux qui traverse la Suisse au nord du lac de Genève, entre le mont Diablerets et la Dôle; étudier ce qui constitue son relief; comment on doit la représenter sur une carte à très-petite échelle; enfin, examiner si le tracé graphique de ce faîte, sur une carte à petite échelle et comme une ligne de collines, avec le titre de collines de Vaud, constitue, selon le reproche qui nous a été adressé, la création d'une chaîne nouvelle.

La ligne de faîte, entre le mont Diablerets et la Dôle, décrit une courbe assez régulière pour être comparée à un demi-cercle et parallèle au lac de Genève. En étudiant la belle carte de Suisse du général Dufour, à laquelle nous empruntons les altitudes que nous donnons sur la carte jointe à cet article, on constate d'abord que le massif du Diablerets est élevé de 3000 mètres. De ce point, le faîte se dirige au nord et conserve jusqu'à la dent de Jaman une hauteur de 3000 à 2000 mètres. La dent de Jaman a encore 1 872 mètres, et le mont Niremont 1 481. Bientôt la chaîne des hautes montagnes s'abaisse, et le mont Pèlerin tombe à 1 216 mètres, ce qui est encore, il faut bien le dire, la hauteur des Vosges. Puis le faîte s'abaisse de plus en plus, tout en se tenant à 928 mètres, 805, 865, 721, 602, et se relève tout à coup quand il atteint les premiers chaînons du Jura, élevés d'abord de 1 304 mètres, puis de 1 520 au mont Tendre, et enfin de 1 681 à la Dôle.

Existe-t-il réellement un faîte, un partage d'eaux, là où nous l'avons marqué sur notre carte, ou bien est-ce une hypothèse? Le faîte sépare les bassins du Rhin et du Rhône, et oblige les eaux de ces deux systèmes hydrographiques à aller se jeter, les unes dans la mer du Nord, les autres dans la Méditerranée. L'évidence est complète. Le faîte sépare la Vevayse, la Venoge, la Morges, l'Aubonne, la Versoix, affluents du Rhône, de la Sane, de la Glane, de la Broye, de la Mentua, de l'Orbe, affluents du Rhin. Il y a donc deux plans de pente, deux versants, et une intersection ou ligne de partage d'eaux; et cette ligne de partage d'eaux est formée, entre le Diablerets et la Dôle, par des montagnes, des collines et des ondulations traversant un plateau assez élevé. Nous appelons ordinairement en France cette ligne de partage d'eaux le *Jorat* ou les *collines vaudoises;* on la désigne quelquefois, à Lausanne même, sous le nom d'ALPES VAUDOISES [1].

Entre le Diablerets et la dent de Jaman, il est bien certain que le faîte est formé par de hautes montagnes, la hauteur étant de 3000 à 1 872 mètres; de la Dent de Jaman au mont Pèlerin, par des montagnes de 1 800 à 2 000 mètres; du mont Pèlerin au châlet à Gobet, par de très-hautes collines élevées de 1 200 à 865 mètres. Au delà, le faîte traverse un plateau d'une hauteur moyenne de 5 à 600 mètres, sur lequel on trouve, au partage des eaux, des accidents de terrain ayant encore environ 100 mètres d'altitude, ce qui constitue de fortes ondulations, pour ne pas dire des collines. Puis le faîte atteint presque aussitôt le Jura, où il est de nouveau formé par des montagnes de 1 300 à 1 680 mètres.

Sur 25 lieues de développement qu'a le faîte entre le mont Diablerets et la Dôle, pendant 20 lieues il est formé par de hautes montagnes et de très-hautes collines : l'appellation de *collines vaudoises* n'a donc rien d'exagéré. Pendant 5 lieues, entre le chalet à Gobet (865 mètres) et la Praz (1 304 mètres), le faîte n'est formé que par des ondula-

(1) Il avait été, sous Louis XVI, professeur à l'École militaire, et il y exerça une influence considérable.

(2) Voy., dans les Mémoires de Napoléon publiés par les généraux Montholon et Gourgaud, l'admirable description de l'Italie dictée par l'empereur.

(3) Le Cours élémentaire d'art et d'histoire militaires par le colonel d'état-major Rocquancourt, directeur des études de l'École de Saint-Cyr, nous apprend (t. IV, p. 685) que c'est par les conseils de cet officier que M. Lavallée composa son ouvrage.

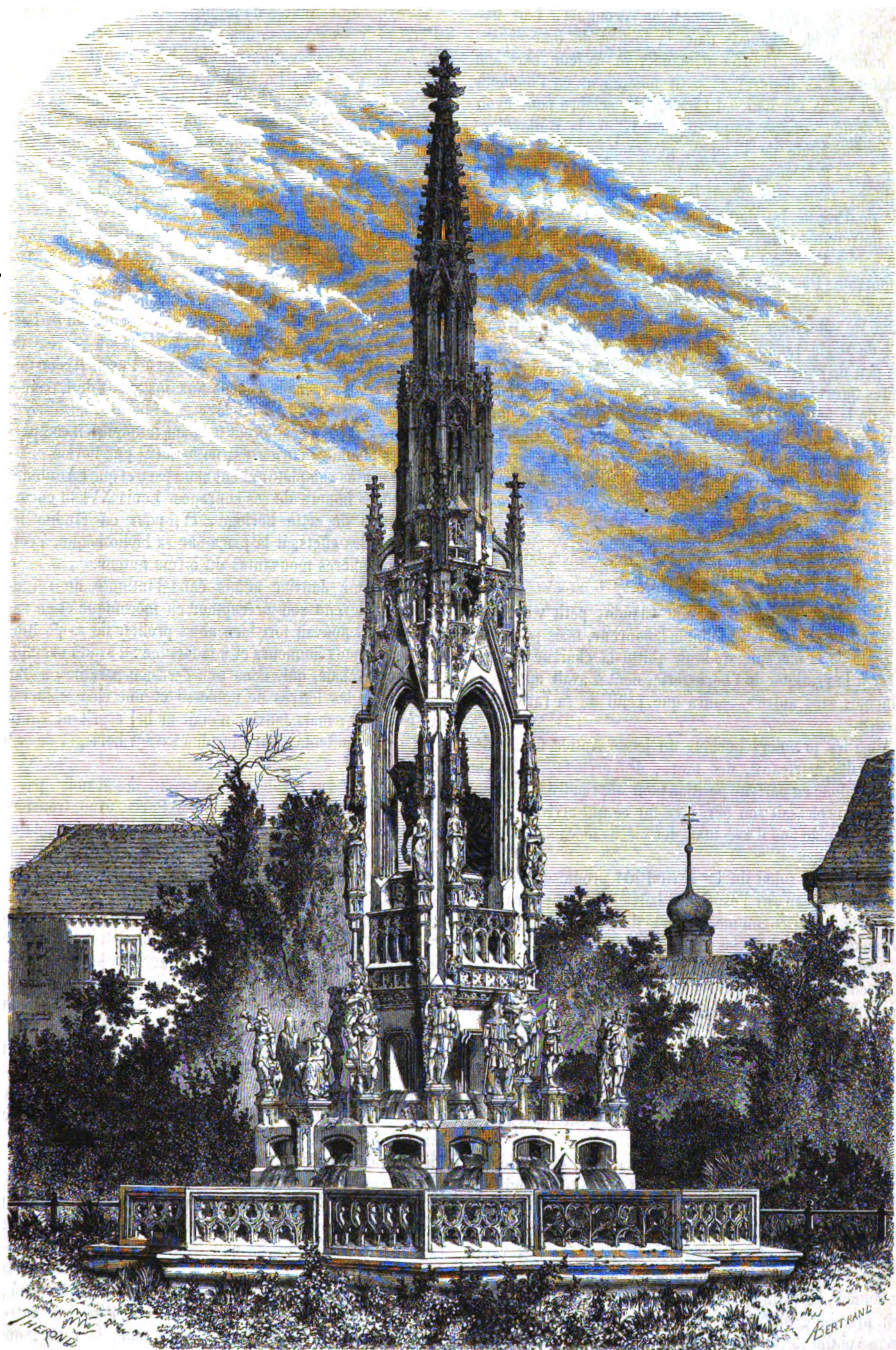
(1) Voy. *Dictionnaire géographique de la Suisse*, par Lutz, pasteur à Lœufelfingen, traduit de l'allemand par Leresche; 2 vol. in-8, Lausanne, 1836, imprimerie de Samuel Delisle. — Voy. à l'article VAUD (Canton de).

tions traversant un plateau élevé. C'est dans cette petite partie qu'on devrait représenter la ligne de partage des eaux par un signe graphique différent du signe conventionnel à l'aide duquel on trace les montagnes et les collines. Il faudrait cependant, pour pouvoir employer ces signes différents sur des espaces assez petits (5 lieues), que l'échelle de la carte permît de le faire ; autrement, si l'échelle de la carte était trop petite, on compliquerait, on rendrait obscur le dessin, et sans aucune nécessité. Maintenant, parce qu'on représenterait sur une carte à petite échelle une ondulation de 100 mètres de hauteur et de 5 lieues de long de la même manière qu'une chaîne de montagnes, et cela en vertu de systèmes consacrés depuis un siècle, aurait-on créé, aurait-on inventé une chaîne de montagnes de 25 lieues de long, et jusqu'alors inconnue, entre le Diablerets et la Dôle?

On aurait si peu inventé cette chaîne de montagnes, que le géographe suisse cité plus haut, Lutz, décrit cette chaîne dans un long article de son Dictionnaire, dont nous extrayons ce qui suit. Le *Jorat*, en allemand *Jurten*, est un petit système de hauteurs intermédiaire entre les Alpes et le Jura, appartenant à la grande ligne de partage des eaux qui traverse l'Europe ; il est compris entre le lac Léman au sud, les lacs du Seeland au nord, la Sane et la Vevayse à l'est, la Venoge et l'Orbe à l'ouest. Le versant méridional du Jorat présente un escarpement assez fort qui diminue graduellement de l'est à l'ouest ; il est sillonné par un grand nombre de petits cours d'eau et de ravins, et, jusqu'à une certaine hauteur, on y voit des vignobles. Le versant septentrional offre des caractères tout différents : il s'abaisse par des pentes très-douces, forme des chaînes de collines qui s'allongent dans la direction du nord-est et qui offrent des sommets assez élevés ; de belles vallées et des forêts remplacent ici les ravins et les vignes du versant opposé. Lutz, qui admet parfaitement ce système de hauteurs, en donne la nature géologique et nous apprend encore que le Jorat appartient au terrain de molasse et de poudingues.

CARTE représentant la ligne de partage DES EAUX qui traverse le Canton de VAUD

UNE FONTAINE A PRAGUE.



Une Fontaine à Prague. — Dessin de Thérond, d'après une photographie.

Aucun ouvrage ne signale encore cette fontaine à l'attention des voyageurs : elle est construite depuis peu d'années, à Prague, sur le quai de la Moldau, entre le pont de pierre et le pont suspendu. Après 1848, les Bohêmes se crurent au moment de reconquérir leur nationalité. Trop confiants dans la justice de leur cause, les habitants de Prague demandèrent à leur excellent sculpteur Max d'élever ce petit monument en l'honneur de leur vieux roi national Charles IV, célèbre pour avoir promulgué, comme empereur, en 1356, la Bulle d'or, loi fondamentale de l'empire germanique, mais surtout cher aux Bohêmes, malgré toutes ses très-mauvaises qualités, pour son attachement à leurs traditions. La ville de Prague lui doit particulièrement la fondation de ses universités. Max se mit donc à l'œuvre. La statue de Charles IV devait être en pied et placée au centre de la fontaine. Par malheur, les événements vinrent bientôt détruire les espérances des Bohêmes, et le sculpteur fut obligé de substituer au Charles IV une statue équestre du père de Marie-Louise, Franz ou François I[er] (1). On entrevoit peu de chose de cette statue dans notre gravure. Les petites figures, de demi-grandeur naturelle, qui décorent la base de la fontaine, représentent les occupations des douze mois de l'année ou les diverses professions de la Bohême; on y remarque le chasseur, le mineur, etc. La pierre du monument est calcaire; le ton général est gris. Le monument que l'on voit à droite est le couvent des Ursulines.

ANTIDE JANVIER.

Antide Janvier naquit à Saint-Claude, petit village du Jura, en 1751. Son père, simple laboureur, mais possédant le génie de la mécanique, avait quitté la charrue pour se livrer à la pratique de l'horlogerie, dont il avait appris les principes sans autre secours que celui de sa rare intelligence.

Ainsi les premiers hochets du jeune Antide furent des limes, des marteaux, des tours, des archets, etc. Il se trouvait donc en parfaite position pour apprendre facilement l'art que professait son père; ce fut ce qui arriva, et dès l'âge de douze ans il exécutait des pièces mécaniques très-compliquées.

L'éclipse de soleil du 1[er] avril 1764 produisit une profonde impression sur l'esprit de Janvier, et il se livra avec une ardeur peu commune à l'étude de l'astronomie et de la mécanique horlogère. Ses progrès furent tels dans ces deux sciences, que dès l'âge de seize ans, en l'année 1767, il avait construit une sphère mouvante qui, reçue avec les plus grands éloges par l'Académie de Besançon, lui valut le titre de citoyen de cette ville. Trois ans plus tard, Antide construisit pour l'instruction publique un grand planétaire de trois pieds de diamètre. Cet instrument représentait les inégalités des planètes, leurs excentricités, la rétrogradation des points équinoxiaux, les révolutions des satellites autour de leur planète principale, etc.

En 1773, le 3 novembre, cette machine, perfectionnée et réduite à dix pouces de diamètre, fut présentée à Louis XV, à Fontainebleau, par l'intermédiaire de M. de Sartines et de M. le duc de la Vrillière. Janvier, qui avait visité Paris pour la première fois, et qui aussi pour la première fois voyait la cour, eut à cette présentation mémorable l'imprudence de donner un démenti énergique au vieux duc de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre du roi. Le courtisan offensé obtint sans peine l'ordre d'enfermer à la Bastille l'artiste téméraire; mais M. de Sartines, lieutenant général de la police, prit sur lui de ne point exécuter cet ordre. Janvier fut secrètement expulsé de la capitale, d'où il alla se fixer à Verdun, près de l'évêque de ce diocèse, qui fut pour lui un protecteur éclairé.

Après quelques années de séjour à Verdun, Janvier revint à Paris pour s'y procurer des objets d'horlogerie et pour y faire dorer deux petites sphères mouvantes réduites à quatre pouces de diamètre. Le hasard porta ces machines à la connaissance de Lalande, professeur d'astronomie au Collége de France. Le savant astronome voulut voir l'artiste. Il lui témoigna sa satisfaction et l'adressa, avec une lettre pleine d'éloges, à M. de la Ferté, intendant général des menus-plaisirs, qui le fit présenter au roi par M. de Fleury, premier gentilhomme de la chambre. Louis XVI, qui aimait passionnément l'horlogerie, ordonna l'acquisition des deux sphères, et elles furent placées immédiatement sur le secrétaire de sa petite bibliothèque, à Versailles.

Le caractère décidé et l'agreste franchise de l'artiste avaient plu au roi. Dix jours après sa présentation et l'acquisition des machines, Janvier fut attaché au service du monarque et reçut l'ordre de se rendre à Paris. Il s'en défendit longtemps, mais il céda aux instances de Lalande, et, le 5 octobre 1784, il fut logé aux Menus-Plaisirs.

Quatre années s'écoulèrent pendant lesquelles il composa plusieurs pendules curieuses, notamment une horloge planétaire, la plus complète qui eût alors paru et que l'Académie des sciences honora de ses suffrages. Louis XVI fit encore l'acquisition de cette horloge, et, pour en étudier les rouages et les effets, il la plaça sur sa bibliothèque, à côté des deux sphères mouvantes du même auteur.

Voilà donc Janvier admis dans l'intimité du roi de France et devenu son précepteur en mécanique et en astronomie. Il pouvait fort bien alors profiter de sa position pour arriver aux honneurs et à la fortune : il avait l'exemple de Beaumarchais, qui, dans une occasion pareille, s'était fait donner des lettres de noblesse et une charge lucrative à la cour; mais Janvier n'était ni bel esprit ni courtisan, il se contenta d'être le plus savant horloger de son époque.

Cependant la révolution marchait à grands pas : Louis XVI, ramené de Versailles à Paris, avait transféré le siége du gouvernement et sa cour dans la capitale; Janvier, que son service d'horloger ordinaire appelait sans cesse auprès du roi, connaissant son goût particulier pour l'étude de la géographie, conçut et exécuta une pendule géographique indiquant l'heure dans tous les départements (sans qu'il y eût une seule aiguille sur le cadran), laquelle représentait une carte de France d'une projection particulière. L'échelle des longitudes était divisée en minutes de temps; elle était mobile, et exposait successivement toutes ses subdivisions aux méridiens qu'elle rencontrait. Cette machine, terminée au mois d'octobre 1791, fut portée aux Tuileries pour être présentée au roi. On raconte qu'au jour indiqué et quelques instants avant que Louis XVI parût, la reine se présenta et désira voir la machine. M. de Brézé la conduisit près de l'artiste, qui, lui parlant pour la première fois, s'empressa de lui expliquer son ouvrage. La princesse écouta avec attention, puis demanda comment on voyait l'heure. Janvier lui fit d'abord remarquer le nom de la ville de Paris sur la carte, et observer ensuite que le méridien qui la traversait descendait sur l'échelle des longitudes mobiles à la minute actuelle. « Supposons maintenant, dit-il, Madame, que vous voulez savoir l'heure qu'il est dans un autre lieu, à Metz, par exemple... » A ce mot, la reine, qui était baissée pour voir de plus près le cadran géographique, se relève vivement, fait un pas en arrière en lançant un regard foudroyant sur l'artiste, et passe avec ses

(1) François I[er] comme empereur d'Autriche, mais François II comme empereur d'Allemagne, roi de Bohême et de Hongrie.

deux enfants et M. de Brézé qui la suit. Janvier reste interdit; mais à l'instant il se rappelle le voyage de Metz où le roi devait se retirer en fuyant de Versailles, voyage dont le projet n'avait pu être mis à exécution, et il ne douta pas que la reine n'eût pris l'indication faite au hasard de la ville de Metz pour une allusion mordante. La reine, après réflexion, aurait dû pardonner à Janvier sa faute involontaire; mais le coup était porté, cette malheureuse princesse crut l'artiste coupable et ne tarda pas à faire partager son erreur au roi. Ce prince, quoiqu'il trouvât la pendule géographique admirable et qu'il eût manifesté l'intention de l'acheter, fit dire bientôt après à Janvier qu'il refusait absolument son horloge.

Ce fut ainsi qu'il perdit la confiance de Louis XVI, avec lequel, depuis qu'on l'avait ramené de Versailles à Paris, il avait passé fréquemment des nuits (depuis onze heures du soir jusqu'à deux heures du matin) à observer les satellites de Jupiter, à l'aide d'une forte lunette astronomique placée au palais des Tuileries, dans un petit observatoire que le roi avait fait disposer exprès.

Pendant les orages de la révolution, Janvier fut encore utile aux arts et aux sciences, tout en servant la patrie, pour laquelle il eut constamment un amour sincère et éclairé. Chargé de diverses missions, soit pour la fabrication des armes, soit pour l'établissement des lignes télégraphiques, soit enfin comme membre de la commission temporaire des arts, adjoint au comité d'instruction publique, il remplit ces diverses missions avec l'intelligence supérieure qui le distinguait, l'activité et le courage dont son âme énergique était douée.

En 1800, Janvier, qui avait repris ses études et ses travaux habituels, présenta à la classe des sciences de l'Institut une sphère mouvante qui fut l'objet d'un rapport de M. Delambre, rapport où l'on accorde à l'artiste des éloges mérités et des encouragements flatteurs.

En 1802, il fit admettre à l'exposition de l'industrie française une autre sphère mouvante qui lui valut une médaille d'or. Quatre ans plus tard, à l'exposition de 1806, Janvier offrit une machine avec le système d'équation du temps par les causes qui la produisent. Cette pièce, construite exprès pour servir de modèle à des pendules à équation, mais d'un genre absolument neuf, fut particulièrement mentionnée dans le rapport du jury, qui contient pour l'auteur un nouvel hommage rendu à son talent.

Il publia successivement le *Manuel chronométrique*, un vol. in-18; l'*Essai sur les horloges publiques à l'usage des communes rurales*, un vol. in-8; les *Révolutions des corps célestes par le mécanisme des rouages*, un vol. in-4°; le *Précis des calendriers civil et ecclésiastique*, un vol. in-12, et le Recueil des machines qu'il avait composées et exécutées dans sa jeunesse (¹).

L'exposition de 1823 fut la dernière dans laquelle Janvier montra sa supériorité. Il présenta trois pendules, dont une à équation, particulièrement remarquable par une grande simplicité de construction. Voici à ce sujet le texte même du rapport du jury : « En reconnaissant qu'il est de plus en plus digne de cette récompense (la médaille d'or), le jury croirait ne lui avoir rendu justice qu'à moitié s'il n'ajoutait pas que, par son influence et par ses conseils désintéressés, M. Janvier rend journellement des services signalés à ses jeunes émules. Personne n'est plus érudit que lui; en traduisant les ouvrages des plus grands maîtres, il a fourni aux horlogers peu versés dans les langues anciennes les moyens d'étudier ces ouvrages; il calcule la denture des rouages pour tous ceux à qui les mathématiques ne sont pas familières; il est le conseil et l'appui de tous les jeunes artistes doués de quelque talent, et, ce qui n'est pas moins utile, leur censeur le plus sévère quand ils s'égarent. Le jury pense que personne n'a plus contribué à porter l'horlogerie française à l'état de prospérité où elle est actuellement parvenue. » (Rapport du jury en 1823, pag. 343.)

(¹) M. Pierre Dubois a donné la description des horloges astronomiques de Janvier dans son *Histoire générale de l'horlogerie*, 1 vol. in-4° avec figures, etc.

Telle fut la vie de Janvier; et ceux qui ne l'ont pas connu dans ses dernières années n'apprendront pas sans étonnement, ou plutôt sans douleur, que cet homme, le plus savant de tous les horlogers qui se sont succédé en Europe depuis deux cents ans, est mort dans la misère, dans le plus complet dénûment. Il était obligé, pour vivre, de demander en quelque sorte l'aumône à ses amis, à ses confrères.

Cette fin déplorable arriva le 23 septembre 1835, vers sept heures du matin; il avait conservé ses facultés intellectuelles jusqu'à son dernier moment, et il envisagea ce moment suprême avec le calme, avec la fermeté d'un homme dont la conscience est tranquille et qui sait que sa vie fut utile à son pays.

ANTIBES.

Antibes veut dire *en face de la ville* (Antipolis, Antinopolis) : c'est un nom grec. Strabon rapporte que les Phocéens de Marseille furent les fondateurs du premier établissement qui devint plus tard Antibes, et qu'on appela ainsi parce qu'il était situé en face de Nice. Adrien de Valois prétend qu'Antibes tira son nom de sa situation en face de Vence (en langue celtique *belle habitation*), grande ville des Nérusiens, peuple de la confédération ligurienne.

Quoi qu'il en soit, Antibes devint possession romaine par décision de Jules César. Pline l'appelle *Latinum Antipolis;* Tacite, *Municipe;* les annales officielles de l'empire, *Civitas antipolitana*, dans la deuxième Narbonnaise. Il y avait, dans cette ville, un théâtre, un cirque où la source de Fonvieille se rendait par un aqueduc aujourd'hui encore presque intact, un arsenal maritime, et un collége de matelots qui montaient des radeaux supportés par des outres, comme le témoignait cette inscription :

COLLEGIO UTRICLAR
C. JUL. CATULINUS DON. POS.

« Offrande de Caius Julius Catulinus au collége utriculaire. »
(Papon, oratorien et académicien de Marseille, *Histoire de Provence*.)

Antibes fournissait aux tables des gourmets romains cette fameuse saumure de thon, inférieure pourtant à celle de maquereau, si nous en croyons Martial :

Antipolitani, fateor, sum filia thynni;
Essem si scombri, non tibi missa forem.
(L. XIII, épigr. 103.)

« Je suis, je l'avoue (c'est la saumure qui parle), fille d'un thon « d'Antipolis; si j'étais fille d'un maquereau, ce n'est pas à toi que je « serais envoyée. »

Au dixième siècle, Antibes était une comté du royaume de Bourgogne et Arles. Vers l'an 1008, Guillaume II, comte d'Arles, donna cette comté à Rodoard, fondateur de la maison de Grasse. Le duc d'Epernon, général de l'armée du roi en Provence, l'enleva en 1592 aux Piémontais. En 1608, Henri IV acheta au duc du Maine les titres de propriété temporelle que le pape Clément VII, en un besoin d'argent, avait concédés aux Grimaldi de Gênes, seigneurs de Cagne et de Villeneuve. Ce fut Guillaume du Vair, premier président du Parlement d'Aix, qui en alla prendre possession au nom de Henri IV. Cette vente et

cette prise de possession n'enlevèrent point aux Antibois leur esprit de décision et d'indépendance. Quand Richelieu voulut leur imposer un subside de deux cent mille livres, ils protestèrent; et après qu'une donation royale au prince de Monaco les eût rendus aux Grimaldi, ils se rangèrent contre le Parlement durant la minorité de Louis XIV. Les idées de 1789 trouvèrent en eux des partisans dévoués; le 28 septembre 1792, leurs volontaires s'emparèrent de Nice et du fort de Montalban. Au retour de l'île d'Elbe, ils fermèrent leurs portes aux grenadiers de Napoléon; et ils renouvelèrent contre les Autrichiens, quelques mois plus tard, l'héroïque résistance qu'ils avaient opposée aux Impériaux commandés par le duc de Savoie, en 1746. A cette occasion, Louis XVIII gratifia Antibes du titre de « bonne ville », par lettres patentes. Une colonne élevée sur la grande place rappelle aux générations présentes l'antique et moderne vaillance des Antibois.

Du temps où la « bonne ville » était un évêché, saint Armentaire signa la lettre synodique des évêques de Gaule au pape saint Léon, en 451; son dernier successeur fut le dominicain Bertrand d'Aix, choisi par Honorius III, en 1217. Les expéditions des pirates wisigoths, francs, sarrasins ou normands, ayant ruiné le pays, Innocent IV transporta en 1252 le siége épiscopal à Grasse. En compensation, Clément VII y établit un vicaire apostolique avec pouvoirs épiscopaux et indépendant de l'évêque. Martin V abolit ce vicariat à la suite d'une décision du concile de Constance, en 1431. Antibes fut donc diocèse et viguerie de Grasse, ressortissant au Parlement et intendance d'Aix, ayant gouvernement particulier, justice royale, siége d'amirauté, grenier à sel, bureau des cinq grosses fermes, couvent d'Observantins et de Filles de l'ordre de Cîteaux. C'est aujourd'hui un chef-lieu de canton du département du Var (arrondissement de Grasse et place de guerre de troisième ordre), avec école d'hydrographie, tribunal de commerce et conseil de prud'hommes pêcheurs. Les fortifications, commencées par François Ier et Henri IV, défendent un port sûr, profond, un peu resserré, dont la jetée en demi-cercle forme des quais à arcades. A l'entrée de ce port, sur un îlot de rochers, s'élève une citadelle carrée, à quatre bastions. Près de là un petit phare, placé en 1834, envoie l'éclat varié de ses feux, de deux en deux minutes, à douze mètres de portée, tandis que le grand phare de premier ordre dirige sa lumière fixe, du haut de la presqu'île de la Garoupe, à dix mètres au-dessus du niveau de la mer et jusqu'à une distance de 23 kilomètres (lat., 43° 34′; long. E., 4° 48′). Du haut de ce phare ou de l'église bâtie sur l'emplacement d'un temple de Diane, la vue s'étend sur la



Antibes. — Dessin de Rouargue, d'après nature.

ville, sur Nice, sur le golfe, et, du côté de la montagne, sur la chaîne des Alpes maritimes. Le touriste n'oublie pas de visiter les gracieuses constructions de l'hôtel de ville, les deux tours romaines, non loin desquelles se tiennent quatre fois l'an des foires renommées dans le pays, aux mois de janvier, juin, août, octobre. Poissons salés, vins, oranges, fruits secs, tabacs, jasmins, tubéreuses, roses et autres fleurs à essences qui se fabriquent dans de nombreuses distilleries, voilà pour le commerce; Honoré Tournety, docteur en Sorbonne, le lieutenant général comte Reille, le général Barquier, Masséna (il s'y maria et naquit près de là), voilà pour la gloire.

LA PLUIE.



La Pluie. — Composition et dessin de M. Eugène Froment.

Obscure au premier coup d'œil, avec un peu de réflexion la fantaisie de l'artiste s'éclaircit bientôt. Frappé des inconvénients de la pluie, victime lui-même peut-être de quelque averse intempestive, il a pris un crayon vengeur et il s'est mis en devoir de donner carrière à sa verve satirique. Les premiers traits sont venus d'eux-mêmes au-devant de sa main rapide; mais tout à coup le voici qui s'arrête : une boutade, n'eût-elle d'autre but que de provoquer le sourire, fait appel à la pensée et sollicite la conscience. Il réfléchit donc, il cherche à préciser et à justi-

fier son idée. Décidément la pluie est-elle uniquement chose fâcheuse et haïssable, et lui donnera-t-il pour seul attribut cet incommode et disgracieux instrument qui, sous prétexte d'abriter l'homme, le défigure et le parodie? Une ondée opportune n'a-t-elle pas, comme toutes les œuvres de la nature, son utilité et sa poésie? Quand les plantes, épuisées par la sécheresse, laissent pendre tristement leur feuillage flétri; quand les animaux, haletants sous le soleil, demandent en vain au sol brûlant, à l'atmosphère embrasée, la fraîcheur d'un atome liquide, avec quel plaisir ne voit-on pas se former à l'horizon, dans l'azur sombre du ciel, une nuée aux flancs chargés de pluie! Quel bien-être, quel soulagement, quand tombent, larges et retentissantes, les premières gouttes du bienfaisant élément!... Et l'impression de l'artiste se modifiant, son crayon s'égaye en de plus riants contours; puisqu'il n'a pas mis, à l'exemple des anciens, le faisceau des humides rayons de la pluie dans la main paternelle d'un dieu, puisque son caprice l'a poussé à traiter la terre comme une plate-bande et à l'exposer, ainsi que ses habitants, au jet d'une pompe dont un malin génie tourne la roue, il ne s'en dédira pas; mais en même temps il y mêlera les enlacements des folles herbes, filles de la rosée, et les élégantes volutes des lianes en fleur; il n'oubliera pas ces amis passionnés des eaux, ces cygnes familiers des modestes demeures, qui se contentent de la plus humble mare et n'ont pas besoin des vastes bassins de marbre pour se livrer à leurs joyeux ébats; de ses personnages, que trop de malice ou de dépit eût enlaidis, il fera d'aimables enfants, ailés comme de bons génies, les uns souriant sous le voile liquide qui les enveloppe et les aveugle, heureux de se presser sous le même abri, l'autre personnifiant dans sa grâce de chérubin une loi bienfaisante du Créateur.

JOSUÉ HEILMANN,

INVENTEUR DE LA MACHINE A PEIGNER LE COTON.

Dans la longue liste des inventeurs qui, aux dépens de leur repos, de leur avoir, quelquefois de leur vie, ont contribué au perfectionnement des machines à filer, carder et tisser le coton, et qui ont ainsi doté l'Angleterre d'incalculables richesses (pour un Arkwright, combien d'hommes aussi observateurs, aussi persévérants, sont morts à la peine!), nous remarquons le nom d'un Français auquel est due la plus ingénieuse invention moderne introduite dans la filature. Josué Heilmann, né à Mulhouse, l'un des principaux centres des fabriques d'Alsace, avait, tant de son patrimoine que de la dot de sa femme, une fortune d'environ cinq cent mille francs, et passait à bon droit pour riche. Les grands fabricants de la ville promirent un prix de cinq mille francs à l'inventeur d'une machine à peigner le coton; la machine à carder, alors en usage, était non-seulement impropre à préparer le coton en laine pour le filage des plus belles sortes, mais entraînait un déchet considérable. Heilmann résolut de concourir. Il s'occupait en même temps de plusieurs inventions, entre autres d'une machine à broder qu'il perfectionna avant d'avoir pu venir à bout de la machine à peigner, qui déjoua longtemps tous ses efforts. Quand il croyait toucher au but, quelque rouage imparfait remettait tout en question, et il recommençait sur nouveaux frais. Plusieurs années s'écoulèrent en infructueuses tentatives; et les dépenses furent telles qu'il se vit réduit à la pauvreté. Il avait perdu cinq cent mille francs à la poursuite d'un prix de cinq mille. Sa femme était morte dans l'intervalle. Accablé par des difficultés sans nombre, il passa en Angleterre avec son fils et s'établit à Manchester. Là, il se fit des amis qui, ayant confiance en son génie, lui avancèrent de l'argent, et il s'appliqua de nouveau à l'exécution de sa machine. Il en fit construire par d'habiles ingénieurs un modèle qui, à l'essai, trompa encore une fois son attente. Peu s'en fallut alors qu'il ne renonçât à son projet, et il est probable qu'il l'eût abandonné s'il ne se fût senti lié d'honneur envers ses créanciers. Il revint en France visiter ses proches. Toujours poursuivi de l'idée qui s'était emparée de son esprit, il la méditait un soir au coin du feu, tandis que ses filles, assises en face de lui, démêlaient leurs longs cheveux, les divisant et les effilant entre leurs doigts: il fut frappé de la pensée que s'il pouvait réussir à imiter ce procédé avec une machine démêlant et divisant les longs filaments et séparant les courts en faisant agir le peigne en sens inverse, il trouverait peut-être une issue à ses perplexités. Il se mit à l'œuvre, et inventa le mécanisme, simple en apparence, mais très-compliqué en réalité, de la machine à peigner. Ce ne fut cependant qu'après plusieurs années de tâtonnements et de travaux qu'il atteignit à la perfection. La singulière beauté de cette machine ne peut être appréciée qu'en la voyant agir. On saisit alors facilement l'analogie qui existe entre le mécanisme et l'action qui l'a suggéré. Elle peigne la mèche de coton des deux bouts, place les filaments exactement parallèles l'un à l'autre, sépare les longs des courts et les réunit en deux faisceaux ou rubans distincts. La principale valeur commerciale de l'invention consiste à rendre les sortes de coton les plus communes propres au filé le plus fin. Ainsi, on tire maintenant une égale quantité de fil du coton brut coûtant soixante centimes de moins que celui qu'on employait autrefois. Les filateurs de Manchester comprirent bien vite le mérite de cette machine. L'un des principaux d'entre eux l'adopta; six fabriques se réunirent et achetèrent le privilége trente mille livres sterling. Les filateurs de laine donnèrent la même somme pour l'appliquer à la laine, et des fabricants de Leeds payèrent vingt mille guinées l'autorisation de s'en servir pour peigner le lin. Les richesses affluèrent ainsi subitement au pauvre Heilmann; mais il ne lui fut pas donné d'en jouir. A peine avait-il vu ses longs travaux couronnés de succès qu'il mourut, et son fils, qui avait partagé toutes ses privations, le suivit de près.

A dater de la machine à peigner, le fil de coton le plus fin ne fut plus une production exceptionnelle. Il s'exporta en grande quantité pour la fabrication des belles mousselines étrangères. On peut se faire une idée de sa finesse en apprenant que 240 écheveaux, chacun de 800 mètres de long, se tirent d'une seule livre de coton; et ce n'est pas le dernier mot des machines anglaises. A la grande Exposition de 1851, on voyait des spécimens de fil fabriqué à Bolton atteignant le numéro 700, égal à 334 milles de long, également tiré d'une livre de coton. Ainsi, la valeur intrinsèque du fil qui sert à la fabrication des plus fines dentelles peut, avant de passer aux mains du consommateur, monter d'un schelling, prix de la matière première, jusqu'au taux fabuleux de 3 à 400 cents livres sterling, c'est-à-dire de 1 fr. 25 c. à 10000 francs.

LES DEUX FOSCARI.

Voy. p. 161.

La composition de M. Goupil lui a sans doute été inspirée par le cinquième acte des *Deux Foscari* de Byron. Jacopo Foscari, condamné à retourner en exil, vient de mourir au moment de franchir la porte du palais ducal; on l'a transporté dans sa chambre et couché dans le lit nuptial. Francisco Foscari, son père, et Marina, sa femme, ont voulu le voir encore une fois; tous deux s'abandonnent à leur douleur. Marina laisse couler ses pleurs, et ne songe

plus à la vengeance; elle ne s'écrie plus : « Ah! si je pouvais obtenir de justes représailles! » Le vieux doge lui-même laisse voir son cœur paternel; il n'est plus en présence des Dix; il ne sent plus le poids de son anneau ducal; et la cloche lugubre, qui sonne sa déchéance et l'élection de son successeur, n'est pour lui que « le son des funérailles de son pauvre enfant. »

LE PASSAGE DU FLEUVE.

PAR UHLAND.

Une fois déjà je passai ce fleuve, il y a des années; voici le bourg dans la lueur du crépuscule, et là-bas résonne la digue.

Sur cette barque, à mes côtés, j'avais deux compagnons. Hélas! un vieil ami qui semblait mon père; un jeune, riche d'espérances.

Le premier s'est éteint doucement; l'autre, emporté par son ardeur, est tombé dans la mêlée du combat.

Ainsi, quand je viens à songer aux jours du passé, ma pensée revoit toujours les deux chers compagnons que la mort a séparés de moi.

Mais les liens de l'amitié vont de l'âme à l'âme, ses heures sont les heures de l'âme, et d'âme nous sommes encore unis.

Prends donc, ô batelier, prends triple salaire; deux compagnons étaient avec moi, deux compagnons invisibles.

LES FENÊTRES VITRÉES AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Sous le règne d'Élisabeth d'Angleterre, lorsque les comtes de Northumberland s'absentaient de leur château d'Alnwick, ils faisaient enlever et serrer avec de grandes précautions les fenêtres à vitraux. On cite ce fait comme une preuve de la rareté et du haut prix des vitres à fenêtres en Angleterre au seizième siècle. Le secret de leur fabrication à bon marché avait sans doute été perdu pendant le moyen âge; on sait, en effet, que l'usage du verre pour clore les fenêtres était parfaitement connu des anciens. On a trouvé des débris de vitraux dans les ruines d'anciennes villas en Angleterre, notamment à *Camalodunum* (Colchester), à Bath, etc.

EL SAMAN OU ZAMANG DE GÜERE,

ARBRE GÉANT DU VENEZUELA.

Le lecteur qui connaît les Voyages de Humboldt doit se rappeller avec quel enthousiasme l'illustre écrivain avait décrit ce géant des forêts américaines dès le début du siècle (¹). D'accord, par la science, avec la tradition des Indiens, il assignait alors à ce bel arbre plus de mille ans d'existence. Grâce à une photographie (²), l'arbre géant qu'avait admiré le jeune voyageur put être encore contemplé par le vieillard peu de mois avant sa mort. Les yeux du poëte (car Humboldt n'était pas seulement un savant illustre) s'humectèrent de quelques larmes à l'aspect de ce témoin de ses premières espérances, et il dit doucement d'une voix résignée : « Voyez ce que je suis maintenant, et lui, ce bel arbre, il est ce que je l'ai vu il y a soixante ans; nul de ses grands rameaux n'a fléchi : c'est bien lui tout entier comme je l'ai contemplé avec Bonpland, lorsque nous étions jeunes, forts, pleins d'allégresse, et quand le premier élan de notre enthousiasme juvénile embellissait nos plus sérieuses études. » (¹)

L'arbre géant de Güere porte déjà le surnom d'Arbre de Humboldt.

Dans la langue que parlaient jadis les Indiens de Venezuela, le mot *saman* servait à désigner les arbres de dimension colossale qui font partie de la famille des légumineuses (genres *Mimosa*, *Desmanthus* et *Acacia*). Le *Saman Acacia* de Güere est le plus grand de tous. On le rencontre dans la fertile vallée d'Aragua, sur la grande route de la Victoria, et il ombrage, non loin du village de Turmero, une de ces auberges qu'on désigne dans le pays sous le nom de *pulperias*. Un géographe récemment enlevé à la science, Augustin Codazzi, affirme qu'un bataillon formé en colonne pouvait reposer à son ombre. Le tronc robuste du saman acacia se fait remarquer par sa rondeur; ses branches, parfois tordues, affectent la disposition de celles du chêne de nos climats; son feuillage est mince, délicat, et se détache agréablement sur l'azur du ciel. Celui dont nous donnons la reproduction fidèle présente une cime hémisphérique de 187 mètres de circonférence environ. Tout le monde est frappé de la disproportion qui existe entre ce dôme immense de verdure et le tronc robuste, mais comparativement grêle, qui lui sert de soutien; cette circonstance n'entre pas pour peu de chose dans l'élégance de ce bel arbre.

Humboldt suppose que le zamang de Güere peut être tout au moins le contemporain du dragonnier de l'Orotava; le fait est que depuis que l'immense végétal est soumis à une observation attentive, il n'a changé ni en grosseur ni en ce qui regarde la disposition générale de ses maîtresses branches; c'est toujours le même aspect : il est aujourd'hui, à bien peu de chose près, ce qu'il était lorsque, dans la première année du seizième siècle, Alonso Niño et Christobal Guerro découvrirent la région magnifique où il a grandi. Aussi est-il l'objet d'une sorte de vénération qui, de la part de Indiens, pourrait bien tenir à une tradition religieuse. Humboldt affirme qu'au moment où on l'aperçoit à une lieue de distance, il se présente comme un tertre arrondi, comme un tumulus couvert de végétation. Son tronc cependant n'a pas plus de soixante pieds d'élévation sur un diamètre de neuf pieds.

Ce qui contribue singulièrement à donner un caractère d'agréable variété à cet acacia dont les dimensions étonnent d'abord les regards, c'est qu'il recèle, au sein de sa masse de verdure si finement découpée, une sorte de jardin aérien. Des *Tillandsia*, des loranthées, des *Caladium*, glissent leurs tiges sarmenteuses entre ses robustes rameaux, tandis que les raquettes, les bromélias, les tunas, se dres-

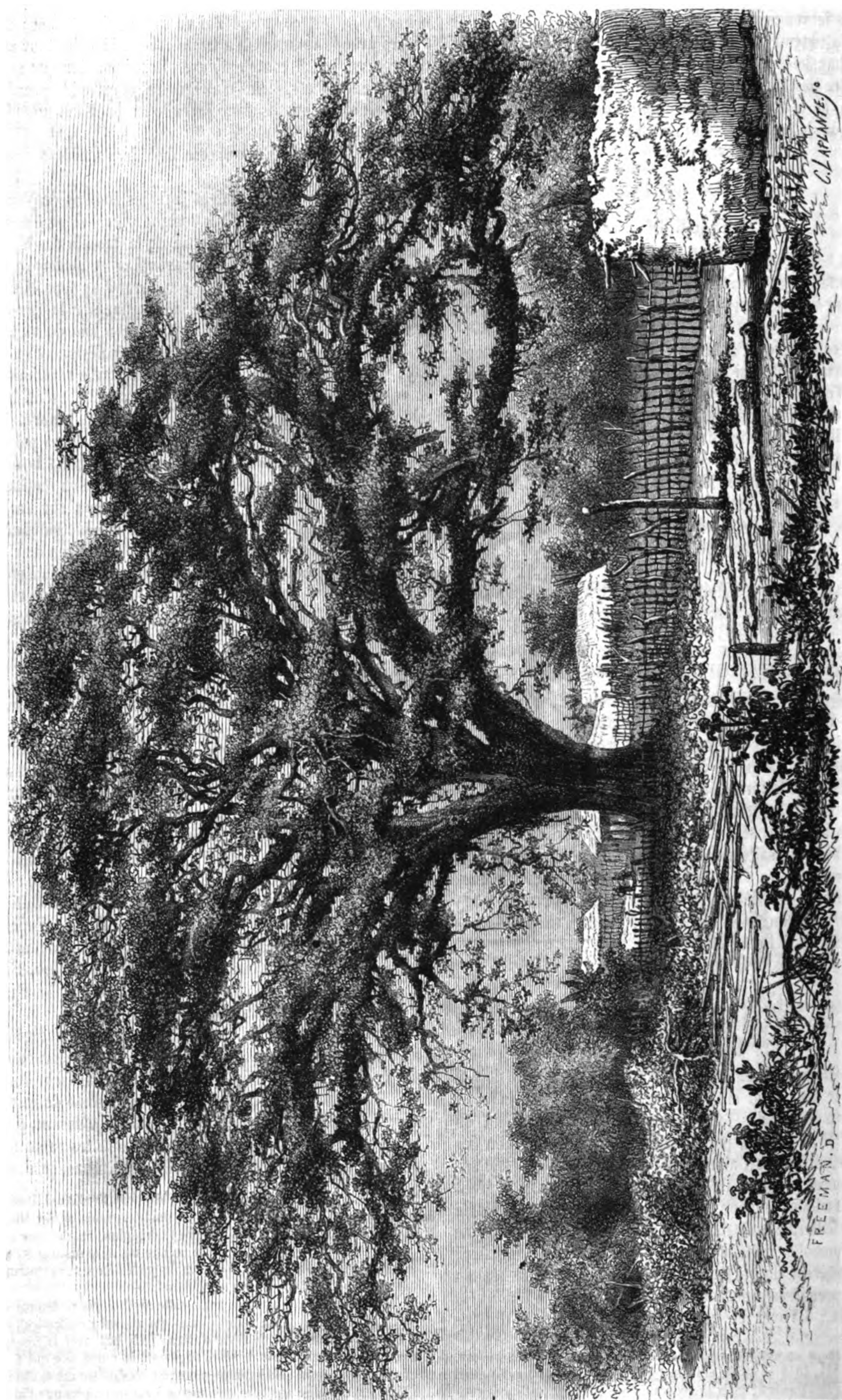
(¹) *Voyage aux régions équinoxiales*, fait en 1799 et ann. suiv. Paris, 1814, 1819 et 1825, édit. in-folio, t. II, p. 58. Humboldt écrit *Zamang del Guayre;* mais le géographe par excellence de ces contrées, Codazzi, adopte l'orthographe reproduite en tête de notre article.

(²) Au mois de novembre 1858, M. Paul de Rosti, dont on publie en ce moment, à Pesth, les intéressants Voyages en Amérique, fit hommage à Humboldt d'une collection de photographies qu'il avait exécutées lui-même et dont il avait formé deux albums magnifiques, l'un pour sa ville natale, l'autre pour le savant vénéré.

(¹) Fragment d'une lettre adressée au docteur Ferdinand Hœfer, directeur de la *Biographie générale*. — Quelques mois après, Humboldt, appréciant à sa juste valeur ce que vaut la plus haute renommée, écrivait à l'un de ses admirateurs qui occupe un rang distingué dans la science, et dont il voulait modérer les justes éloges, ces paroles mémorables :

« L'amitié a aussi ses mythes; mais cette mythologie ne trouve ses croyants que dans un cercle étroit d'amis qui aiment à confondre l'ardeur constante au travail, le désir d'atteindre le but, avec la réussite même. La longue patience de vivre augmente la renommée qui n'est pas de la gloire; je ne suis heureusement pas aveuglé sur moi-même...

» Ma vie a été utile aux sciences, moins à cause du peu que j'ai pu produire moi-même que par le zèle que j'ai déployé pour profiter des avantages de ma position. J'ai toujours été un juste appréciateur du talent d'autrui; j'ai eu même quelque sagacité à découvrir le mérite naissant : il m'est doux de penser qu'ayant traversé, qu'ayant eu le tort de traverser une trop grande diversité d'intérêts scientifiques, j'ai laissé quelques traces de mon passage là où j'ai passé. »

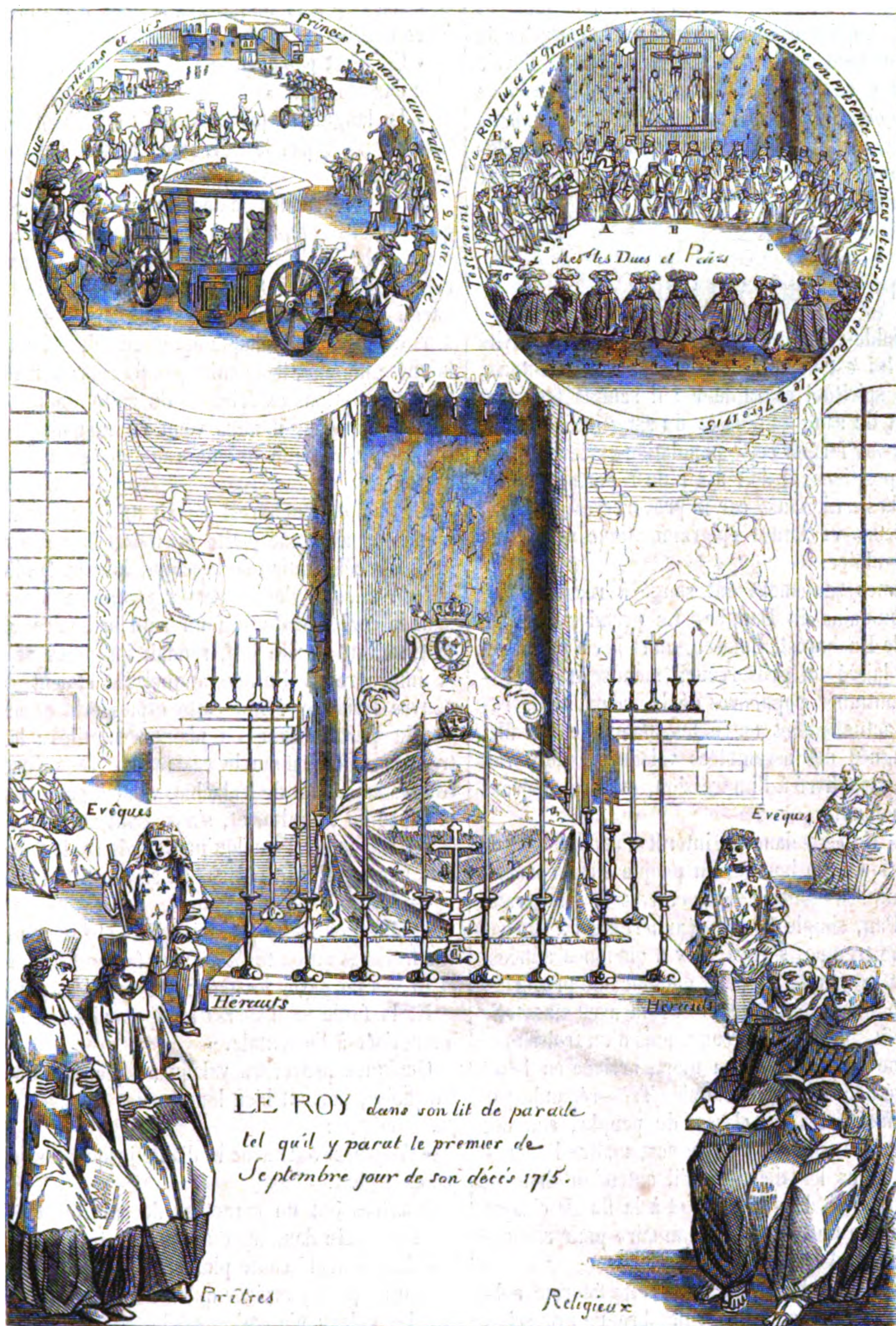


Le Zamang de Güere, surnommé « l'arbre de Humboldt », à Venezuela. — Dessin de Freeman, d'après une photographie de M. de Rosti.

sent immobiles à l'intersection des branches. Ces belles plantes sont des parasites; mais en demandant l'hospitalité au géant de Venezuela, elles lui apportent une parure que la nature, prodigue à tant d'égards, lui a cependant refusée.

MORT DE LOUIS XIV.

Louis XIV s'affaissa visiblement pendant l'été de 1715. Le 25 août, l'on s'aperçut que la gangrène apparaissait à l'une de ses jambes. Les appartements du moribond commencèrent à devenir déserts, pendant que les gens de cour s'empressaient chez le duc du Maine ou le duc d'Orléans, afin de prendre date auprès d'eux. Mme de Maintenon elle-même fit preuve d'une grande sécheresse, et n'attendit pas les derniers soupirs de celui qui était encore son époux pour se retirer dans l'asile qu'elle s'était choisi, au couvent de Saint-Cyr. Le 26, Louis fit ses adieux à sa famille, à ses officiers, à ses serviteurs. Il se fit amener, pour le bénir, l'enfant, âgé de cinq ans alors, qui devait



1er et 2 septembre 1715. — Chambre mortuaire de Louis XIV. — Estampe du temps. (Collection de M. Hennin.) (¹)

1, M. le duc d'Orléans. — 2, M. le duc. — 3, M. le prince de Charolais. — 4, M. le prince de Conti. — 5, M. le duc du Mayne. — 6, M. le comte de Thoulouse. — A, M. le premier président. — B, MM. les présidents. — C, MM. les gens du Roy. — D, M. de Dreux lisant le testament. — E, conseillers.

lui succéder, et lui dit : « Mon cher enfant, vous allez être » le plus grand roi du monde. N'oubliez jamais les obligations que vous avez à Dieu. Ne m'imitez pas dans les » guerres; tâchez de maintenir toujours la paix avec vos » voisins, de soulager votre peuple autant que vous pourrez, » ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire, par les » nécessités de l'État... »

Il rendit l'âme le 1er septembre 1715 au matin, âgé de soixante-dix-sept ans moins trois jours. « Paris, las » d'une dépendance qui avoit tout assujetti, respira dans

(¹) Estampe empruntée au tome II de l'*Histoire de France depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque, par MM. Henri Bordier et Éd. Charton.

» l'espoir de quelque liberté et dans la joie de voir finir » l'autorité de tant de gens qui en abusoient. Les pro- » vinces, au désespoir de leur ruine et de leur anéantisse- » sement, respirèrent et tressaillirent de joie. Le peuple » ruiné, accablé, désespéré, rendit grâces à Dieu, avec un » éclat scandaleux, de la délivrance qu'il espéroit. Les » étrangers, ravis, après un si long cours d'années, d'être » enfin défaits d'un monarque qui leur avoit si longuement » imposé la loi, et qui leur avoit échappé par une espèce de » miracle, au moment qu'ils comptoient le plus de l'avoir » enfin subjugué, se continrent avec plus de bienséance » que les François... Pour nos ministres et les intendants » des provinces, les financiers, et ce qu'on peut appeler » la canaille, ceux-là sentirent toute l'étendue de leur » perte. » (Saint-Simon)

PROVERBES VALAQUES.

Le peuple moldo-valaque est, sous une certaine gravité extérieure qui lui est commune avec tous les Orientaux, vif, intelligent, spirituel et railleur : il semble tenir ces qualités d'esprit du sang gaulois et du sang italien qui se sont combinés pour former cette population curieuse. Avec de pareilles dispositions, il doit avoir un répertoire abondant de proverbes nationaux, car le proverbe est la forme tantôt sentencieuse et tantôt épigrammatique que revêt l'expérience populaire.

Deux personnes seulement ont songé à recueillir les dictons des Roumains du Danube. Le premier était un grand boyard de Bucharest, Golesco, mort il y a peu d'années, et qui a laissé un gros recueil manuscrit de proverbes et de coutumes populaires de la Valachie. Ce recueil, qui est actuellement entre les mains de ses fils, membres distingués des assemblées valaques, mériterait d'être intégralement livré à l'impression, et nous espérons qu'il le sera un jour.

Ce que faisait Golesco dans un intérêt d'érudition et de curiosité patriotique, un homme du peuple l'entreprenait après lui dans un sens tout pratique et avec le plus grand succès. Anton Pan, simple *handjiü* (aubergiste) à Bucharest, si je ne me trompe, s'avisa, il y a quelques années, de publier pour le peuple un petit annuaire de proverbes roumains, et le modeste volume s'écoula avec une telle rapidité qu'il le fit suivre d'un second, puis d'un troisième : la publication ne s'arrêta qu'à sa mort, arrivée en 1856 ou 1857. Sa méthode était fort simple. Très-répandu par sa profession dans toutes les classes du peuple, soit des faubourgs (*mahalas*), soit des campagnes, maître Pan recueillait un à un tous les dictons qu'il entendait dans sa taverne, au marché ou dans la rue, et à la fin de chaque année il *déballait* le tout dans son annuaire pour recommencer sa collection de l'an suivant.

Nous n'avons donc qu'à fouiller dans cette énorme collection pour en extraire un certain nombre de proverbes ayant un cachet tout national, car nous n'avons pas besoin de dire que les deux tiers du recueil Pan appartiennent à ce fonds, commun à toutes les langues, de la *sagesse populaire* variant seulement d'expression. Il suffit de parcourir la collection parémiologique de M. Ferdinand Denis pour voir comme les diverses langues, sans se copier, se rencontrent sur le chemin de l'apophthegme. C'est en dehors de ce fonds commun que nous avons remarqué les sentences suivantes :

« Quand tu soignes bien ton travail, Dieu est avec toi. »

« As-tu besoin d'un conseil? Va le demander au paresseux. »

« Tous les arbres portent des feuilles, mais tous ne donnent pas de fruits. »

« La maladie entre par une porte large comme la route du char, et sort par une ouverture étroite comme le trou de l'aiguille. »

« Quand une maladie arrive, elle crie à ses sœurs : Accourez, car je le tiens! »

« Le loup a la nuque grasse, car il pourvoit lui-même à ses besoins. »

« Ce n'est pas avec une éponge que vous pousserez un clou dans le mur. »

« La langue n'a pas d'os, mais elle brise les os. »

« Ce n'est pas le lait, mais le fait qui rend l'homme coupable. »

Pour comprendre ce dernier proverbe et le jeu de mots qu'il renferme (*faptele, nù laptele*), il faut se rappeler que le carême de l'Église grecque, beaucoup plus rigoureux que celui de l'Église d'Occident, range le lait, le beurre, etc., parmi les aliments proscrits aux jours d'abstinence. Le sens du proverbe valaque est donc celui-ci : Pour être un honnête homme, il ne suffit pas d'observer rigoureusement les prescriptions extérieures du culte établi.

A ce propos, il nous vient en mémoire une anecdote très-caractéristique qui ne remonte guère à plus d'une année.

Un juif de Bucharest sortait un jour d'une boutique de boulanger avec une petite provision de pains azymes destinés à la célébration de la pâque dans sa famille Un jeune garçon valaque vient à passer et trouve plaisant de jeter dans la corbeille du juif un pain ordinaire, dont le contact, suivant le rite juif, rendait les pains azymes impurs et impropres à l'usage auquel ils étaient destinés. Le pauvre Israélite, à qui cette espièglerie occasionnait une lourde perte, éclate en plaintes inutiles ; la foule s'attroupe, rit et bafoue le réclamant. Le prince Alexandre Ghika, kaïmakan de Valachie, vient à passer, s'informe de la cause du tumulte, et, s'adressant au garçon :

— Dis-moi, si quelqu'un versait du lait dans tes haricots (on était en carême), en serais-tu fort aise?...

— Non.

— Eh bien, pourquoi fais-tu à cet homme ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît? Tu as fait tort à un malheureux, et tu vas lui payer les pains que tu lui as gâtés.

Et la foule se dispersa en applaudissant à cette justice improvisée à l'orientale.

Quelques proverbes valaques, pleins d'une *finauderie* narquoise, portent bien leur cachet campagnard ; celui-ci, par exemple :

« Associez-vous avec le diable jusqu'à ce que vous ayez passé le pont. »

D'autres ont un caractère de subtilité qui n'est d'ailleurs pas rare dans les œuvres du génie populaire :

« La pauvreté coûte plus cher que toutes les richesses, car on ne peut y arriver qu'en donnant tout ce qu'on a. »

« Le voleur n'a qu'un péché sur la conscience, et le volé en a plusieurs. » (Parce qu'il soupçonne tout le monde.)

« Si je n'avais pas trouvé un caftan sur le chemin, je n'aurais pas tant de dettes. » (Il s'agit d'un passant qui s'approprie un objet trouvé, et se ruine en plaidant pour la propriété de cet objet.)

Dans d'autres, enfin, on trouve des protestations voilées contre les abus sociaux du pays, la tyrannie du boyard, la corruption du magistrat :

« Le riche est coupable, et c'est le pauvre qui demande grâce. » (*Delirant reges, plectuntur Achivi*...)

« Qui te fera justice, si le juge même est ton ennemi? »

Continuons à citer au hasard :

« Il faut que la terre soit foulée pour qu'elle puisse servir au potier.

« Ce qui naît de la chatte attrape des souris. » (Bon chien chasse de race.)

« Personne ne demande où demeure le bel homme, mais où demeure l'homme sage. »

« L'habit emprunté ne tient pas chaud. »

« Laisser brûler le moulin pour faire périr les souris. » (C'est l'équivalent de la fable :

. . . . Le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche.)

« L'envieux fait comme l'ours, qui, lorsqu'il ne peut déchirer les autres, se mord les pattes. »

« Petite souche renverse grand chariot. »

« Ne vous éloignez pas de peur d'être oublié, et ne vous poussez pas dans la foule de crainte d'être renversé. »

« Le saule n'est pas un arbre, le rustre n'est pas un homme. »

« Le meilleur parent, c'est la bourse à l'argent et le sac au millet. »

« L'homme rassasié ne peut croire qu'un autre ait faim. »

« Le marchand de coton ne regarde pas de bon œil les chiens blancs. »

« Ne prends pas un grand sac pour faire la cueillette du poirier que tout le monde vante. » (Il faut beaucoup rabattre des éloges exagérés de la foule.)

« Viens, père, que je te montre ma mère. » (Il s'agit des gens qui veulent apprendre à d'autres ce que ceux-ci connaissent bien mieux qu'eux.)

Nous avons regret de trouver parmi ces dictons quelques maximes qui semblent exalter la fourberie sous le nom d'habileté : c'est une aberration trop commune chez les Orientaux, et plût au ciel qu'elle n'eût cours qu'en Orient ! Il y a ce proverbe, par exemple :

« L'homme d'esprit donne des promesses, et l'imbécile y croit. »

Un Roumain à qui je faisais remarquer ce que ce dicton a de peu de flatteur pour le pays où il est en honneur, me répondit avec une susceptibilité nationale quelque peu naïve :

— Cela s'applique aux Grecs (les Grecs sont aussi impopulaires dans les principautés que les juifs chez nous au moyen âge) : par *intzellept* (intelligent, homme d'esprit), c'est un Grec que nous entendons.

« La fuite est honteuse, mais salutaire. »

Est-ce une ironie ou l'expression ingénue d'une *prudence* exagérée? Ce peuple a perdu l'habitude des armes depuis deux siècles et demi ; mais le Valaque est brave, et il le prouve à l'occasion. En 1848, les pompiers de Bucharest, au nombre de trois cent soixante, défendirent plusieurs heures leur caserne attaquée par une armée turque : deux pachas périrent dans cette affaire, et l'artillerie turque tomba momentanément aux mains de ces braves, commandés par le capitaine Zaganesco.

LE SENTIMENT DU DIVIN.

Arrivés au terme, si nous repassions en esprit toutes nos journées, combien en trouverions-nous où nous ayons eu pendant une heure, pendant une minute, le sentiment du divin? Et ce sont pourtant ces heures si clair-semées qui donnent un prix à notre vie. Une grosse toile vulgaire, uniforme, sur laquelle de loin en loin on aperçoit une belle fleur délicatement peinte, voilà l'image de notre condition ; celui-là seul est à envier qui peut montrer sur sa trame beaucoup de fleurs pareilles. Ni l'extérieur, ni le rang, ni la fortune, ni la conduite ou le caractère visible ne font l'homme, mais le sentiment intérieur et habituel.

TAINE.

LE PAULOWNIA.

Dans les premiers jours du dernier printemps, j'errais sous les ravissants ombrages qui parent le Luxembourg. Tournant autour de l'Éden fleuri que borde la rue de Vaugirard, je m'arrêtai pour admirer, au milieu de la tendre verdure et des délicieuses grappes de lilas, le développement grandiose d'un arbre à écorce lisse et grisâtre, qui étendait de tous côtés de vigoureuses branches encore dépouillées de feuilles, mais redressées comme un immense candélabre et portant au sommet de chaque rameau des girandoles de belles et grandes fleurs violettes dont les nombreux bouquets se détachaient en brun sur l'azur éblouissant du ciel, en bleu clair et fin sur le sombre feuillage des noisetiers.

Quand je voulus reposer mes regards, ils rencontrèrent près de moi la figure amie d'un de nos plus illustres, de nos plus aimables savants. — C'était pour voir ce *Paulownia*, me dit-il après le premier salut, que je m'étais détourné de ma route. C'est l'un des plus beaux que nous ayons. L'espèce est originaire du Japon, et peu d'arbres poussent avec plus de rapidité.

— Il semble se plaire dans notre climat. Est-ce à vous, de qui nous viennent tant de conquêtes, qu'est due encore celle de ce bel arbre?

— Son histoire est assez singulière. Nous avons au jardin des Plantes quelques carrés où se font, un peu au hasard, des semis de graines étrangères dont nous nous procurons le plus que nous pouvons. Dans l'un des petits pots poussa une plante qui ne nous était pas connue : c'est par les fleurs que se font les classifications; le nouveau végétal n'en montrait point. Enfin, en cherchant dans quelques herbiers, on trouva du rapport entre les feuilles desséchées d'un *Paulownia imperialis* et celles du nouveau-né, qui ne se trouva pas cependant, en fin de compte, être un *imperialis*, mais une variété qui s'arrangeait au mieux de notre climat; seulement, on ne parvenait pas à la propager. Boutures, marcottes, rien ne réussissait; point de graines, car il n'y avait nulle apparence de fleurs. Ce fut un pépiniériste étranger au jardin qui, ayant obtenu quelques débris, quelques bouts de racines, en éclata une, s'y prit je ne sais comment, mais trouva moyen de faire des élèves. Puis vint la floraison, quand les arbres eurent acquis une certaine croissance. Depuis, les paulownias se sont multipliés dans nos jardins, dont ils font la parure. Une des particularités curieuses de la fleur qui a mis tant d'années à se faire connaître, c'est qu'elle se forme au mois d'octobre, demeure inerte tout l'hiver, et se développe, comme vous voyez, au printemps, lorsque les bourgeons commencent à peine à se montrer.

Cette conversation a donné pour moi un intérêt de plus à ce bel arbre, conquête nouvelle et charmante de l'acclimatation. J'ai couru voir l'allée de paulownias qui, du côté du midi, borde la pépinière; je saluai chacun de ceux qui, de distance en distance, pointent en dehors des massifs. Mais aucun, à mon avis, ne porte si haut et si fièrement son lustre de girandoles bleues, que celui qui se couronne de fleurs au fond du petit jardin de l'ouest, à l'entrée de la rue de Vaugirard. Le premier paulownia planté en France devant la grande serre du jardin des Plantes est lui-même moins beau.

CHODOWIECKI.

Daniel Chodowiecki est né à Dantzick, en 1726. Son père, qui mourut très-jeune, avait vu sans déplaisir se développer en lui le goût du dessin; mais sa mère, redoutant pour lui la pauvreté, le mit d'abord au service d'un épicier, puis, après un an et demi, le plaça, comme teneur de livres, chez un de ses oncles, à Berlin. Cet oncle, heureusement, était assez bonhomme : il laissait à ses commis quelque liberté, et Chodowiecki, en profitant de son mieux, dessina et se lia d'amitié avec Haid, l'éditeur d'estampes, ainsi qu'avec plusieurs artistes, le portraitiste Antoine Pesne, Falbe, Rode et Lesueur.

Le plus difficile était fait. Lorsqu'on a une aptitude bien déterminée pour un art et que l'on peut librement s'adonner à l'étude tous les jours seulement pendant quelques heures, on doit nécessairement, si l'on persiste, atteindre le but désiré. Daniel Chodowiecki s'occupa d'abord presque exclusivement de peinture en émail, et décora un certain nombre de tabatières, objets d'un débit facile et assuré; mais une fois qu'il se fut essayé dans la gravure, il s'y livra tout entier.

Daniel Chodowiecki, comme Gravelot en France, consacra son talent à « l'illustration » des livres, tâche charmante sans doute, mais assez difficile pour que des artistes d'un grand mérite l'aient entreprise sans succès. Chodowiecki s'inspira souvent des idées françaises; toutefois sa manière est personnelle et facile à reconnaître. Vivant au milieu d'hommes peu plaisants par nature, et chez lesquels l'esprit vif et spontané n'est pas fort répandu, il peignit la bourgeoisie honnête et lourde de son temps dans les occupations familières de la vie domestique : aussi la galerie de ses Scènes de mœurs est-elle pour nous aussi divertissante que curieuse à étudier. Quelquefois il demandait aux romanciers des motifs de composition, et il a spirituellement traduit à sa manière les satires de *Gil-Blas* et les intentions philosophiques de *Don Quichotte*. Il orna l'*Almanach des dames* ou *des Muses* de dessins de coquettes en négligé ou d'élégants poudrés. Se contentant même quelquefois d'un rôle plus modeste, il fit pour ces almanachs des modèles de coiffures et d'ajustements. Physionomiste expérimenté, il donnait aux plus petites têtes qu'il gravait une expression toujours vive et originale. Huber et Rost prétendent, dans leur *Manuel des amateurs de l'art*, que Chodowiecki était avare; ils racontent « qu'il traçait d'une pointe légère quelques pensées sur la marge de ses gravures d'almanachs, et que, de ces premiers essais, il tirait un petit nombre d'épreuves qu'il vendait le double du prix ordinaire. » Nous ne savons si le reproche d'avarice est fondé, mais il est certain que les épreuves des planches où se trouvent ces essais sont d'une qualité bien préférable aux estampes absolument terminées que l'on rencontre généralement.



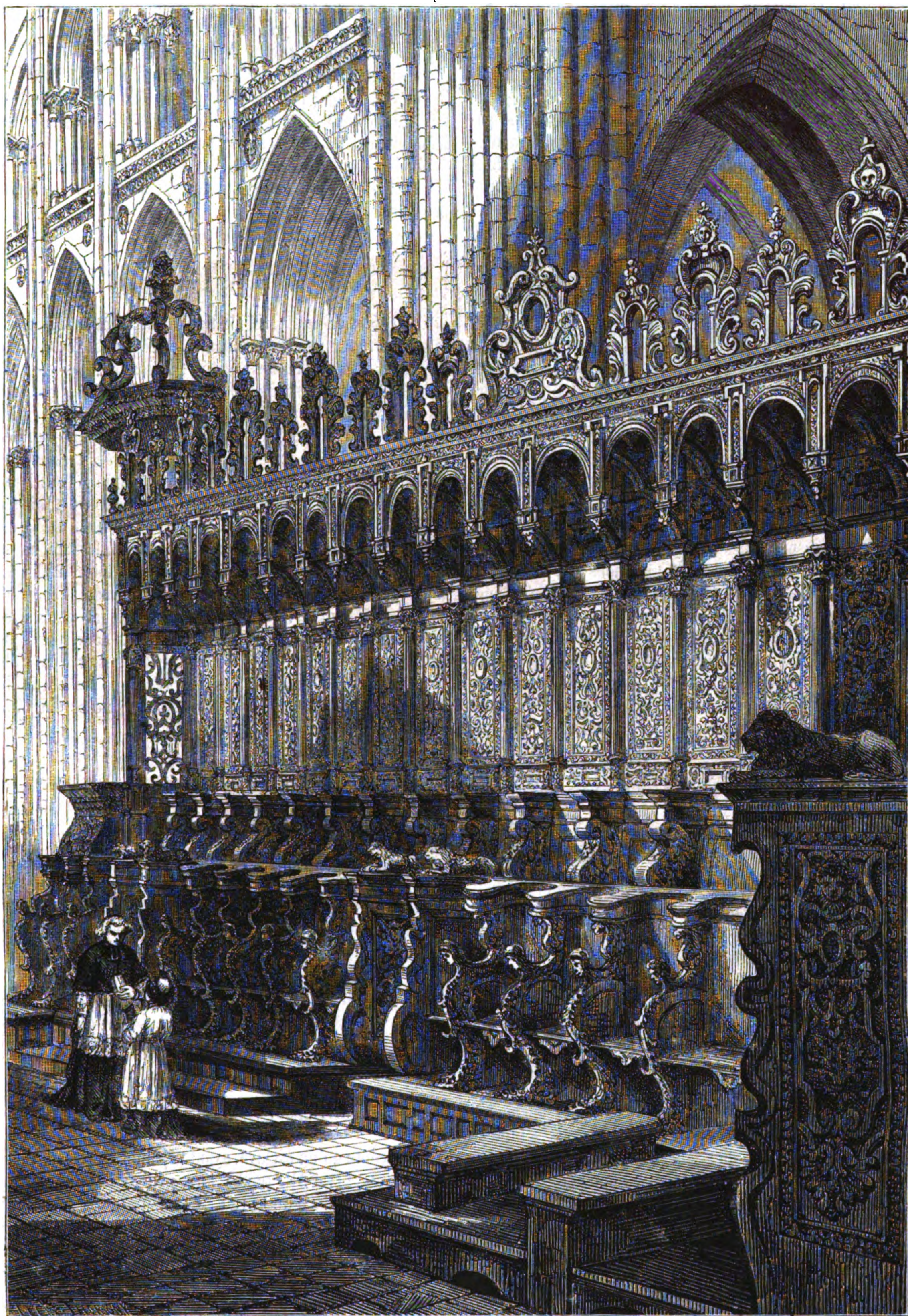
Une Leçon d'histoire naturelle en Allemagne, au dix-huitième siècle; fac-simile d'une estampe de Daniel Chodowiecki. — Dessin de Bocourt.

Daniel Chodowiecki mourut en 1801, à Berlin.

En 1857, M. W. Engelmann a fait paraître à Leipsick un véritable livre, dans lequel toutes les estampes de Chodowiecki sont minutieusement décrites. Il existait déjà deux catalogues de l'œuvre de cet artiste.

BAYEUX

(DÉPARTEMENT DU CALVADOS).



Les Stalles de la cathédrale de Bayeux. — Dessin de Thorigny.

Bayeux est une ville agréable où l'on peut encore, chose rare! jouir de beaucoup de bien-être avec d'assez médiocres revenus. Ses maisons respirent l'aisance et la paix : pour le prix de l'une d'elles et d'un joli jardin, on ne louerait à Paris qu'une triste mansarde et deux ou trois pots de fleurs sur un toit. Les campagnes riantes et fertiles qui l'entourent, champs de blé, vergers chargés de pommes, pâturages verts comme l'émeraude, fournissent abondamment à ses habitants les moyens de faire « bonne chère à bon marché. » Par surcroît, la marée vient à souhait : la mer est assez voisine pour être un but de promenade quand il fait beau, et assez éloignée pour que l'on n'entende pas ses grondements lorsqu'il lui plaît d'être par trop maussade. Port-en-Bessin, qu'une belle avenue bordée d'arbres et d'habitations charmantes relie à la ville, semble étendre ses deux vastes bras de pierre exprès pour prendre les poissons et en envoyer de toute espèce à la table du pauvre comme à celle du riche. Les halles de Paris, malgré le chemin de fer, sont à trop grande distance pour être une concurrence redoutable, et l'industrie, jusqu'à ce jour, ne menace pas de faire irruption, avec ses hauts fourneaux et ses armées de pauvres prolétaires, dans ce coin heureux de la Normandie. Mais les séductions de Bayeux ne sont pas toutes matérielles : elle en a de plus élevées pour ceux qui aiment les arts. Sa célèbre tapisserie du onzième siècle, où est représentée l'histoire de Harold aux longs cheveux et du duc Guillaume, est un monument unique en Europe : on l'attribue à l'aiguille de la reine Mathilde, épouse de Guillaume. Il n'est pas de jour où quelques groupes d'Anglais ne viennent, semblables à de pieux pèlerins, la contempler avec respect. Les Français sont loin d'avoir autant de curiosité pour ces anciennes traditions; et il est peu d'entre nous qui soient disposés à traverser la Manche uniquement pour visiter sur le sol britannique les plus vénérables traditions de la célèbre conquête normande. La bibliothèque, où l'on conserve avec soin cette précieuse légende figurée, possède aussi quelques tableaux intéressants, et le conservateur, homme très-érudit, en fait les honneurs avec une complaisance peu commune. Je me suis surpris à envier le sort de ce bon vieux savant, si calme, si absorbé dans ses études celtiques, au milieu de sa vaste bibliothèque où n'arrive aucun bruit du dehors. Je ne lui ai entendu exprimer qu'un seul vœu : celui d'avoir un peu d'argent pour mieux encadrer ses tableaux et les placer en meilleur jour. Les habitants ne lui font point de visites bien fréquentes; mais il ne se plaint point de leur discrétion. Nul n'ignore que la cathédrale de Bayeux, œuvre de cinq ou six siècles divers, est un des édifices les plus remarquables de la France. Depuis plusieurs années on la répare; quand les architectes auront achevé de la consolider et rehaussé sa tour mutilée par trop de prudence, au grand scandale des Normands à dix lieues à la ronde, il sera temps de la représenter et de la décrire; qu'il nous suffise aujourd'hui d'indiquer quelques-unes de ses curiosités : — la chapelle Saint-Mauvieu ou crypte, sous le chœur, avec ses vieux piliers et une fresque très-ancienne; — plusieurs dalles tumulaires, les décorations sculptées de la nef, les chapiteaux des piliers; — le bizarre tableau, en bas-relief colorié, de la chapelle de Bonne-Nouvelle; — dans la sacristie, un beau coffret en ivoire et en argent doré, donné, dit-on, par la reine Mathilde; la chasuble de saint Regnobert, ornée de perles fines; une naïve et amusante peinture représentant l'entrée d'un évêque à Bayeux sous Louis XIII; un Christ en ivoire qui a appartenu à la malheureuse princesse de Lamballe. N'oublions pas surtout les belles stalles du chœur en bois de châtaignier et de chêne qui, provisoirement, sont déposées dans la chapelle Saint-Pierre et ailleurs; elles ont été sculptées, en 1589, par Jacques Lefebvre, très-habile menuisier de Caen, comme l'attestent Jacques de Cahagnes dans ses *Éloges des citoyens de Caen*, et l'abbé Beziers dans son *Histoire sommaire de la ville de Bayeux*. Près de la cathédrale, dans une petite cour, le sacristain nous a montré un platane d'une dimension prodigieuse : c'est un ancien arbre de la liberté, un vieux témoin de 1789; toutes les réactions l'ont respecté, et ce n'est pas un des moindres signes du caractère pacifique des citoyens de Bayeux.

Il faut tout dire, on ne boit guère que du cidre à Bayeux : le vin y est cher; et l'on prétend que la fièvre milliaire y fait encore de temps à autres de terribles invasions. Un habitant m'a dit en secret qu'on entretenait ce bruit pour éviter les invasions des Parisiens. Qui croirai-je? Je n'ai lu sur tous les visages que contentement bien nourri et santé prospère.

LES COUVEURS DE CANARDS.

Cette bizarre industrie s'allie parfaitement à la paresse la plus étrange; on la pratique aux environs de Manille, où, dans les recherches de l'art culinaire, les canards figurent au premier rang, même au détriment des chapons les mieux nourris. Les œufs de canetons sont placés les uns près des autres, de manière à former une surface plane, garantie par quelques légères traverses recouvertes d'une épaisse couverture en laine ou en coton. Tout l'appareil est contenu dans une espèce de grabat très-peu élevé au-dessus du sol de la case bien fermée où il est placé. Les couveurs, allant, venant, flânant, fumant, ne se donnent d'autre peine que de soulever de loin en loin les couvertures : ils savent reconnaître parfaitement le moment où les œufs sont près d'éclore; ils les brisent alors avec beaucoup d'adresse, et les nouveau-nés de courir presque aussitôt à la rivière, pour rentrer chaque soir à la suite de leur guide. C'est dans les villages, sur les bords du lac, et surtout dans celui de *los Baños*, que ce singulier procédé est le plus en usage. (¹)

MAXIMES ET ANECDOTES

EXTRAITES DES AUTEURS ORIENTAUX.

Ali (quatrième calife ou successeur de Mahomet) disait à ses fils Hassan et Hasseïn : « Mes enfants, ne méprisez jamais personne. Regardez celui qui est au-dessus de vous comme votre père, votre semblable comme votre frère, et votre inférieur comme votre fils. »

—

Ouvrez votre porte aux derviches et aux pauvres : cette œuvre est plus agréable à Dieu que de bâtir des mosquées, que de jeûner continuellement ou de faire plusieurs fois le pèlerinage de la Mecque.

—

Quitte la prière pour le travail.

—

On raconte qu'un esclave, ayant répandu un mets brûlant sur Hassan, fils d'Ali, tomba aux genoux de son maître, et lui dit ce passage du Coran : « Le paradis est pour ceux qui mettent un frein à leur colère. — Je ne suis pas en colère, répondit Hassan. — Et pour ceux qui pardonnent, continua l'esclave. — Je te pardonne, dit Hassan. » L'esclave reprit : « — Car Dieu récompense le bienfaiteur. — Puisqu'il en est ainsi, répondit Hassan, je te donne la liberté et quatre cents pièces d'argent. »

(¹) Voy. ce qu'en dit le commandant Laplace, *Voyage autour du monde sur* la Favorite.

Un derviche quitta son couvent et alla donner des leçons comme professeur dans un collége. Je lui demandai (c'est Saadi qui parle, dans le *Gulistan*), puisqu'il avait changé de profession, quelle différence il faisait entre un savant et un derviche? Il me répondit : « Le derviche se tire lui-même hors des vagues; mais le savant en tire encore les autres. »

Prenez garde, mon fils, que les hommes ne fascinent vos yeux. Si élevé que vous soyez, n'affectez pas un air de grandeur. Ne souffrez pas qu'on baise votre main ou le pan de votre robe. Saluez tout le monde avec bonté, et n'exigez pas que l'on se lève quand vous marchez par les rues. Moins vous exigerez de respects des hommes, plus ils seront disposés à vous en rendre.

MONNAIE DE PAILLE.

Elle avait cours, avant 1694, dans les possessions portugaises d'Angola, et consistait en petites nattes tissées avec une espèce de paille, auxquelles les noirs donnaient le nom de *libongos*. Chaque libongo représentait une valeur de cinq reis. La substitution de la monnaie de cuivre à cette monnaie bizarre faillit amener une révolution, et causa la mort de plusieurs individus. Il est vrai que ces désordres furent plutôt le résultat d'une diminution dans les salaires, qu'ils ne vinrent d'une répugnance exagérée à adopter la monnaie nouvelle. Grâce à la prudence du gouverneur Jacques de Magalhaens, tout fut promptement pacifié, et les noirs abandonnèrent l'usage des libongos. (¹)

NE PAS MESURER LES GENS A SON AUNE.

J'ai connu dans une ville de province, il y a de cela quelque trente ans, une manière de demi-fou, de demi-idiot, un de ces malheureux que l'on appelle en termes de loi des *interdits*. Il aurait pu fournir à l'auteur de *Waverley* quelques traits de plus pour son type si original de Davie Gellatley : la principale manie et l'occupation unique de ce pauvre hère étaient de parcourir les rues armé d'une toise. Rencontrait-il quelqu'un dont la physionomie peu imposante promettait une victime résignée, il l'arrêtait brusquement, et, bon gré mal gré, prenait sa mesure. Si la taille du patient était inférieure à l'idéal qu'il s'était fait de la stature humaine, c'est-à-dire de la sienne, à lui, Dominique (c'est ainsi qu'il s'appelait) : « Il s'en faut de tant de pouces, disait-il, que tu sois un homme. » Si, au contraire, il trouvait de l'excédant à son compte : « Les géants sont des monstres dans la nature! » criait-il du haut de son gosier; et, sans s'inquiéter de l'effet que pouvaient produire ses appréciations, il s'éloignait pour continuer un peu plus loin la mission qu'il s'était attribuée et qui lui avait valu le surnom de Dominique *la Toise*.

Si cette petite anecdote avait trois siècles de date, nous la proposerions pour expliquer l'origine de l'adage : « Mesurer tout à son aune. »

Les gens (il y en a beaucoup trop de cet acabit) qui, en fait de religion ou de politique, croient avoir des opinions alors qu'ils n'ont le plus souvent en réalité que des sentiments, pour peu qu'ils aient l'humeur despotique, me paraissent jouer le rôle de Dominique la Toise. Pour obtenir ou conserver leur estime, il faut que vous adoptiez strictement la mesure des idées à laquelle il leur a plu de s'arrêter, et, pis que cela, que vous en suiviez les variations. Gardez-vous de les devancer, ne fût-ce que de quelques pas; ne restez pas en arrière non plus, vous seriez aussitôt mis par eux au nombre des exagérés, des énergumènes, ou méprisés comme rétrogrades absurdes.

(¹) Voy. *Catalogo dos governadores do reino de Angola*, t. V des *Noticias ultramarinas*.

SIGNES POUR DIRE *NON* EN SICILE.

Un de nos amis, qui se trouvait dans une ville de Sicile, eut envie d'acheter une paire de ciseaux. Il s'approcha d'une boutique, et dit à la marchande :

— Madame, avez-vous des ciseaux?

Elle leva tranquillement, sans répondre un mot, l'index de la main droite, qu'elle fit aller et venir un peu de temps. C'est, chez les Italiens, le premier degré de négation. Le voyageur, qui ne comprenait point ce signe, répéta sa question, et la marchande recourut à un second signe. Elle fit avec la langue le bruit que nous faisons quelquefois pour donner une marque d'impatience. Là-dessus, nouvelle répétition, et plus vive, de la question; nouvelle réponse, toujours muette, et qui constitue un troisième degré de négation. La marchande releva lentement la tête et la rejeta en arrière. L'acheteur, qui n'en était pas plus avancé, demande pour la quatrième fois, avec une nuance de dépit, une réponse intelligible. La Sicilienne muette perd patience à son tour, se passe à plusieurs reprises la main sur le menton, ce qui est le quatrième et dernier degré de négation, et s'écrie avec humeur :

— Eh! voilà trois fois que je vous répète que je n'ai point de ciseaux.

Nous secouons la tête pour dire « non » au lieu de la ramener en arrière. Les Grecs et les Romains la secouaient aussi; mais ce geste était chez eux l'indice d'une colère concentrée qui songeait à la vengeance au moment même de l'insulte et invoquait silencieusement Némésis.

Le travail qui perfectionne nos facultés intellectuelles, qui développe nos idées, les élève, les éclaircit, les rectifie ou les trempe, est la source d'une richesse qui nous devient inhérente et qui augmente positivement notre valeur. Les connaissances qui meublent seulement notre esprit, qui y demeurent importées sans y prendre racine, sans augmenter sa force ou son étendue, sont bien notre propriété, mais ne sont pas nous-mêmes, et nous laissent au degré de valeur morale où elles nous ont pris. Mme SWETCHINE.

LES FEMMES BETHLÉEMITES (¹).

On dit que les Bethléemites descendent de la tribu de Juda. Le costume des femmes a beaucoup d'analogie avec la manière dont on habille la Vierge dans les tableaux; on y reconnaît la forme et les couleurs de tradition adoptées par l'art chrétien. C'est souvent un manteau bleu et une robe rouge, ou un manteau rouge et une robe bleue, avec un voile blanc par-dessus, et quelquefois une robe blanche sous un manteau bleu de ciel. Les hommes, depuis deux mille ans, sont vêtus d'une espèce de tunique serrée par une courroie autour du corps, sur laquelle ils jettent un *pallium*.

Le sort de la femme bethléemite n'est pas très-heureux. Tandis que son mari se repose la plus grande partie de la journée, fume sa pipe avec indolence ou jase pour chasser l'ennui, la pauvre femme est sans cesse occupée des plus rudes travaux. Après avoir apprêté le souper, elle est

(¹) Voy. le *Pèlerinage à Jérusalem et aux lieux saints*, par le R. P. Laorty-Hadji.

obligée de servir son seigneur et maître ainsi que son fils aîné, et d'attendre, debout devant eux, qu'ils aient fini, pour aller ensuite à l'écart se rassasier de leurs restes.

Par suite de cette sorte de servitude des femmes, les filles, dans la famille bethléemite, ne sont point une charge pour leur père. Au contraire, plus il en a, plus il est riche, car au lieu d'être obligé de donner une dot pour les établir, il sait qu'on le payera. Il est dans l'usage que l'homme



Femmes de Bethléem. - Dessin de Bida, d'après nature.

achète la jeune fille qu'il veut épouser. Les mariages se font à tout âge. On voit quelquefois des parents unir leurs enfants lorsque ceux-ci ont à peine un an, ou même seulement quelques jours. La fille est alors achetée par le père de l'enfant mâle, qui convient du prix et donne sur-le-champ, à titre d'arrhes, une portion du payement. De pareilles coutumes, où la volonté des époux ne compte absolument pour rien, où les enfants sont un objet de trafic comme le bétail, se rapprochent un peu trop des habitudes de la vie sauvage. Il est très-bon sans doute de conserver les vieux costumes lorsqu'ils sont beaux, mais il faudrait savoir en même temps se dépouiller des vieilles mœurs quand elles sont injustes et barbares.

ERRATA.

Page 122. — L'article intitulé *l'Aspirante* était écrit depuis plusieurs années. Il n'est donc aucune de ses observations qui puisse s'appliquer à la direction actuelle de l'Assistance publique. Nous n'aurions à signaler aujourd'hui dans cette direction que des faits dignes des plus sincères éloges.

Page 211, article sur *l'Histoire de la sculpture en France.* — Voy., p. 375, la lettre de M. Henri Martin qui rectifie quelques assertions contenues dans cet article.

Page 257, colonne 2, ligne avant-dernière. — *Au lieu de :* couchée; *lisez :* couché.

Page 258, col. 1, l. 38. — *Au lieu de :* souillée; *lisez :* rouillée.

— Col. 2, l. 36. — *Au lieu de :* rigoureusement; *lisez :* vigoureusement.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

Professor Haskell, 16.8.95, [DONATION]

